This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD LIBRARY
JAN 30 1958
HUMANITIES

ÉTUDES

JANVIER 1958

J. DANIÉLOU *DÉFENSE DU PRATIQUANT*
J. ONIMUS *FOLANTIN, SALAVIN, ROQUENTIN*
J. RIMAUD *LES PETITES FILLES MODÈLES ONT CENT ANS*
C. COUTURIER *TYPHONS SUR LA CHINE (I)*

CHRONIQUES

J.-M. LE BLOND *CONSACRER L'EFFORT HUMAIN*
C. A. ZEBOT *LUMIÈRES SUR LE COMMUNISME : DJILAS*
P. RONDOT *LES ISMAÏLIENS ET L'ISLAMISATION DE L'AFRIQUE*
L. CHAIGNE *EUSÈBE DE BREMOND D'ARS*
L. BARJON *PRIX LITTÉRAIRES*
E. TESSON *RÉANIMATION ET CASUISTIQUE*
R. ROUQUETTE *LA VIE RELIGIEUSE*

ACTUALITÉS

UN THÉOLOGIEN CATHOLIQUE DEVANT KARL BARTH. — LE CORAN ET LA BIBLE. — DEUX ESPÈCES DE TUEURS ? — ARTS ET ARTISTES D'EXTRÊME-ORIENT. — CONGRÈS INTERNATIONAL DE MUSIQUE JUIVE. — C.E.R.E.C.

LES LIVRES

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 170 francs

ÉTVDES

Revue mensuelle fondée en 1856
par des Pères de la Compagnie de Jésus

TARIFS DES ABONNEMENTS

	Un an	Six mois
FRANCE (et Union Française).	1.500 fr.	900 fr.
ÉTRANGER	2.000 fr.	1.200 fr.
BELGIQUE (et Congo belge) .	280 fr. belges	150 fr. belg
SUISSE	23 fr. suisses	13 fr. sui
U. S. A. CANADA	$6.50 fr.	

Abonnement de soutien : à partir de 2.000 :

Les abonnements partent du début de chaque trimest

Le montant de l'abonnement peut être réglé par mand caire ou postal à l'ordre de M. l'Administrateur des *ÉTUDI* sieur, PARIS (7e) C. C. P. Paris 155-55.

L'échéance de l'abonnement est indiquée sur la bande- rose signale la fin de l'abonnement.

Selon l'usage, prière de joindre l'ancienne étiquette e demande de changement d'adresse; et à toute demar gnements, un timbre pour la réponse.

A qui est indispensable
Cours de Connaissances
(Orthographe, style, calcul, scien

● De nombreux jeunes et adultes sont handicapés par les déficiences en français, orthographe, mathématiques, notions scientifiques, etc.

● Dans la vie privée : c'est une source d'humiliations. Dans la vie professionnelle et sociale : c'est un obstacle à toute ascension.

● A ceux et celles qui ne possèdent que le C.E.P. (ou proche), le Cours de Connaissances de Base permet d'aborder les pr B.E., B.E.P C., aux l ciales, Sociales. Il intellectuelle plus tuations plus éle grande efficacité s

● Tous renseignem par la notice gr "Connaissances r nouvelles" que vo ou ferez demande

COURS CATHOLIQUE, 70, rue Michel-Ar

Tous enseignements par correspondance

NOUVEAU !

LE SUPER Electrophone

2 HAUT-PARLEURS 4 vitesses pour 18.500 F au lieu de 35.000 F

Appareil complet indépendant de votre radio

- 2 haut-parleurs détachables
- Prise haut-parleur supplém.
- Entrée stéréophonique

Ampli 3 lampes
Cellule piezo réversible
2 pointes en saphir
Bras extra-léger 10 gr.
Courbe rép. high-fidelity 40 à 15.000 hertz

et 6 GRATUITEMENT CHEFS-D'ŒUVRE sur Microsillon haute fidélité

MOZART Symphonie n° 26 en mi bémol. Orch. Philharmonique Néerlandais, Dir. Otto Ackermann.

BEETHOVEN Sonate n° 24 en fa dièse "A Thérèse" Grant Johannesen, piano.

BACH Toccata en la Orgue : A. Schreiner

VIVALDI Concerto en ut pour 2 trompettes. Orch. Philharmonique Néerlandais, Dir. Otto Ackermann.

BERLIOZ Carnaval Romain. Orch. Philharmonique Néerlandais. Dir. Walter Goehr.

CHOPIN Fantaisie Impromptu. R. Goldsand, piano.

Cet appareil d'avant-garde vous est offert au-dessous de son prix de revient, pour vous encourager à avoir, vous aussi, une belle collection de disques.

Pour faire connaître et apprécier la beauté et les joies de la musique à un nombre toujours plus grand d'adhérents (il y en a déjà près de 2 millions dans le monde entier), la Guilde est obligée de mettre à leur disposition, à un prix exceptionnel, un électrophone de très haute qualité, muni des tout derniers perfectionnements, sans quoi ses somptueux enregistrements risqueraient d'être trahis.

Un appareil de grande classe

Ce nouvel electrophone vous permet d'écouter tous les disques : 33 1/3, 45, 78, et même 16 2/3 tours, avec une fidélité, une pureté, une "présence" tenant du prodige. Il comporte, en outre, deux haut-parleurs dans un enclos détachable et deux prises spéciales : l'une pour un troisième haut-parleur mobile permettant l'audition simultanée dans des pièces différentes, l'autre pour un microphone et pour les procédés stéréophoniques de demain.

18.500 F au lieu de 35.000 F

35.000 F, c'est le prix normal d'un appareil de cette qualité. La différence est due à la puissance mondiale de la Guilde, à son principe de vente directe et à sa fabrication de précision en très grande série. Les 16.500 F que vous économisez sur cet appareil ne sont qu'un début. En effet, vous recevrez gratuitement, avec votre électrophone, six magnifiques chefs-d'œuvre et, en plus, une documentation sur les avantages dont vous pouvez bénéficier lors de l'achat de vos disques.

Aucun risque : garantie - droit de retour

Si vous n'êtes pas entièrement satisfait, retournez le tout dans les cinq jours qui suivront la réception et vous serez immédiatement remboursé. Mais passez votre commande aujourd'hui même (nous risquons de manquer d'appareils).

Adressez les bons de commande à la **GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE**, 222, rue de Rivoli, Paris. Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à : **PARIS** : 29, r. de la Baume • 4, r. de Vienne • 49, r. Vivienne • 90, r. de Vaugirard • 28, av. Mozart • 222, r. de Rivoli • **BORDEAUX** : 123, cours Alsace-Lorraine • **GRENOBLE** : 1, pl. de l'Étoile (r. Lesdiguières) • **LILLE** : 9, pl. de Béthune • **LYON** : 23, pl. des Terreaux • **NANTES** : 5, r. J.-J. Rousseau • **NICE** : 12, r. Chauvain • **MARSEILLE** : 26, r. de l'Académie • **ROUEN** : 59, r. Jeanne d'Arc • **STRASBOURG** : 52, r. du Vieux-Marché-aux-Poissons • **TOULOUSE** : 58, r. Bayard.

BON DE COMMANDE

Guilde Internationale du Disque 222 r. de Rivoli PARIS

Veuillez m'envoyer avec les 6 cadeaux promis l'appareil que je choisis, aux conditions que j'indique en cochant l'une des formules ci-dessous :

☐ **Super Electrophone, paiement comptant** [illegible] (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 19.000 F.

☐ **Super Electrophone, en 2 versements** [illegible] ci-joint compte 6.000 F (+ 500 F de frais d'envoi soit 6.500 F). Le solde [illegible] suivra 5 jours après réception tout en je retourne le bon et

☐ **Electrophone standard, 33, 45, 78 tours, comptant** [illegible] (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 17.000 F.

☐ **Documentation gratuite sur vos disques**

Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si, après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception. Je [illegible] ci-joint (Cochez ce qui convient) par chèque [illegible] mandat-lettre.

☐ Virement postal [illegible] C. C. P. [illegible] PARIS.

NOM ——

ADRESSE

Si vous préférez ne pas découper cette annonce, recopiez le bon et adressez-le nous Service LT 1.

Pour la BELGIQUE Guilde Belge du Disque 24, r. Gibotte, LIÈGE

AUBIER **ÉDITIONS MONTAIGNE**
13, QUAI CONTI. — PARIS

50ème mille

AUGUSTE VALENSIN

LA JOIE DANS LA FOI

"A tant de chrétiens inquiets et s'inquiétant, le Père Valensin apprendra comment prier..."

Jean RIMAUD, *les Études*

"Témoignage direct et bouleversant d'une âme mue par l'esprit d'amour."

A. TILLET, *Clartés*-Lyon

"On ne sera pas déçu en s'en inspirant pour ses méditations."

Mgr WEBER, évêque de Strasbourg

"Il est vrai que partout le Père Valensin cherchait et trouvait cette joie dans la lumière qui caractérisait et unifiait toute sa vie de penseur et de spirituel."

R. JOLIVET, *Bulletin des Fac. de Lyon*

"Prière simple, confiante, joyeuse. Tous pourront s'y associer."

L'Union

"Son livre, n'est-ce point, joyeux et confiant, le cheminement sur la route de l'amitié divine ?"

Henri POURRAT, *J'ai lu*

"Cette joie surabonde dans les méditations du Père Valensin..."

Jean SOULAIROL, *Semaine religieuse*

"Ce livre, qui est d'un philosophe, je crois que sainte Thérèse de l'Enfant Jésus l'aurait aimé si elle l'avait connu."

H. V., *Pêcheurs d'hommes*

"Trésor de spiritualité vraiment chrétienne."

Cahiers du clergé rural

"C'est [illegible] d'une correspondance, celle d'un homme intelligent, [illegible] et zèle, avec Dieu."

A. [illegible], *Livres et lectures*

"L'[illegible] porte sur le catholicisme [illegible] libre de toute convention."

Nouvelles littéraires

ABONNÉS DES "ÉTUDES"

– Merci à tous ceux d'entre vous qui nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement pour 1958.

– Merci à ceux qui nous ont envoyé des abonnements de soutien.

– Merci à ceux dont les lettres nous ont apporté des encouragements, des félicitations et des vœux.

– Nous prions ceux qui n'auraient pas encore réglé leur abonnement de le faire dès les premiers jours de janvier. Ils nous éviteront des frais de rappel.

– A tous, le Directeur et les Rédacteurs des "Études" souhaitent une bonne et sainte année 1958.

*

ÉDITIONS DE L'ÉPI

le dernier livre
du Père

S DE MONTCHEUIL

LE
OYAUME

us la dépendance
de l'Esprit

évolution au cœur
des hommes

500 francs

Éditions de l'Épi
13, rue Séguier
PARIS VIe

REVUE
DE
L'ACTION POPUL

JANVIER 1958

A. P. : Enjeux décisifs.
J.-Y. CALVEZ : Politique et c

INVESTISSEMENT

H. BROCHIER : Investisseme
France et progrès économic
J. L. FYOT : Le pouvoir d'inv
R. REYNAUD : Points de vu
dicalistes.
H. CHAMBRE : Les mécanisn
viétiques.

FORMATION DES ADU

H. de FARCY : Milieu rural
fectionnement professionnel
G. d'HAUCOURT : Effort c
aux États-Unis.

UN PAYS NEUF

H. JOMIN : La Malaisie.

L'ÉVÉNEMENT

P. B. : Notule sur la vie en Is
X. X. : Jeunesse catholique
Pologne d'aujourd'hui. — G
L'Europe économique va naîtr

L'actualité sociale dans le r

Revue des livres.

Administration :
ÉDITION SPE
79, rue de Gentilly
PARIS - 13e

Abonnement un an :
6 mois :
Le numéro : 180 F

:z et *propagez autour de vous*

IBLE ET TERRE SAINTE

Magazine qui vous tiendra au courant de
ıutes les questions bibliques d'actualité

SES RUBRIQUES : Bible et Liturgie (Dom J. Gaillard, o.s.b.), Bible et Mission (Chanoine Denis), Cercle Biblique (R.R.P.P. Besnard et Dumont, o.p.), Chroniques (Dom Charlier, Chanoine Leconte, R.P. D. Mollat s.j., Mgr A. Vincent), le livre du mois (Chanoine Dusquesne), Le Prophète du mois (Abbé Poix), les Saints de Palestine (R.P. Dalmais o.p.), les textes du mois (Chanoines Gélin et Osty, p.s.s.) préparent à une utilisation pratique et spirituelle de la Sainte Écriture.

SES REPORTAGES PHOTOGRAPHIQUES vous feront réaliser le tour du Monde Biblique ● **Sont déjà parus :** *L'exode des Hébreux* (Avril) ; *Pâques à Jérusalem* (Mai) ; *Saint Paul en Macédoine* (Juin) ; *Les Manuscrits de le Mer Morte*, par MM. Milik et Starcky (juillet) ; *Saint Paul à Athènes*, par M. le Professeur de WAELE (Novembre) ; *La Capitale de la Terre Promise retrouvée dans le plus grand champ de fouilles du Moyen-Orient : Hatsor* (l'histoire de Josué, de Salomon et des rois d'Israël éclairée d'une manière innatendue), par M. le Docteur Yigaël YADIN, Professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem (décembre). **Vient de paraître :** *Bethléem, les fouilles au Champ du Pasteur ; Nazareth au temps de Jésus*, par le R.P. Bagatti, o.f.m., Directeur de l'Institut Biblique de Jérusalem. **En préparation :** *un numéro sur le thème du "Témoignage"* avec la collaboration de MM. André Brien, Pierre Biard, André Albert, Pierre Bockel, le R.P. Chatelain, et nos collaborateurs habituels de l'exégèse et de l'archéologie bibliques ; *Saint Paul à Corinthe*, par M. le Professeur de WAELE ; *les dernières découvertes en Israël près de Béershéba*, par M. PERROT, chef de la mission archéologique française en Israël, etc...

Pour "juger sur pièces", recopiez et adressez-nous le bon ci-dessous qui vous offre l'exemplaire de *Bible et Terre Sainte* à 75 fr. au lieu de 100 fr.

1. Je désire recevoir un exemplaire de **Bible et Terre Sainte** au tarif spécial de 75 fr. (1)

2. Je m'abonne à **Bible et Terre Sainte** (9 numéros par an : 800 f., Étranger : 900 f.) (1)

Je verse. . . . . francs au C.C.P. Bonne Presse, 1668 PARIS

NOM . . . . . .

ADRESSE . . . . . .

. . . . . .

(1) Rayez la mention inutile.

BIBLE ET TERRE SAINTE, 5, rue Bayard, PARIS VIIIe

— A vous qui désirez connaître le saint titulaire de votre église, ceux dont vous gardez les reliques, ceux vers qui se tourne la piété de vos fidèles.

— A vous, prédicateurs qui savez que le panégyrique d'un saint ancien ou très moderne sera fructueux s'il est fondé sur des faits concrets et certains.

— A vous, supérieurs de communautés religieuses pour qui le choix d'une lecture intéressante et instructive est souvent difficile.

— A vous, liturgistes qui avez besoin d'un commentaire intégral du martyrologe romain et de données exactes sur la diffusion du culte des saints.

— A vous, historiens qui voulez identifier les saints par des faits précis, soigneusement datés, contrôlés et garantis par des références claires.

VIES DES SAINTS
ET DES BIENHEUREUX

EN 13 VOLUMES

PUBLIÉS PAR LES BÉNÉDICTINS DE PARIS

Les tomes I à XII ont paru au prix de 15.600 fr. franco
(Reliés en Pellior, 20.700 fr.)

Le tome XIII est en préparation

LETOUZEY ET ANÉ,
87, boulevard Raspail, PARIS (VIe)

RÉSIL

terre des contrastes

ıe nation *moderne en* train *de naître*

par

hachette R. BASTIDE

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE

Numéro 4. Octobre-Décembre 1957

ı. GHISLAIN LAFONT. . **Sur l'Interprétation de Romains V, 15-21**

ouis DOUTRELEAU. . . **Le De Trinitate est-il l'œuvre de Didyme l'Aveugle?**

NOTES ET MÉLANGES, de Paul de VOOGHT et A.-M. DENIS

BULLETIN CRITIQUE

ean DANIÉLOU . . . . **Histoire des Origines chrétiennes. — I. La Synagogue hellénistique. — II. Archéologie et Théologie. — III. Manuels, Mélanges, Collections**

Tarifs d'abonnement : FRANCE : 1.700 frs. Union Postale 1.950 frs ou 6 $

Le Numéro : 450 frs.

ompte chèques postaux : RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE, Paris 8372.61.

15, rue Monsieur, PARIS-7e

ÉDITIONS ST-AUGUSTIN
ST-MAURICE — SUISSE

VIENT DE PARAITRE

DOCUMENTS PONTIFICAUX
DE SA SAINTETÉ PIE XII
année 1955

réunis et présentés par Mgr Simon DELACROIX
Préface du Cardinal OTTAVIANI

Prix : **1.950** F (**19** fr. s.)

VOLUMES PARUS ET DISPONIBLES :

Années 1948 et 1949, à..... **1.500** F (**16** francs suisses)
Années 1950, 1951, 1952, 1954, 1955, à ..... **1.950** F (**19** francs suisses)
Années 1953..... **2.250** F (**21** francs suisses)

Pour la France : ÉDITIONS CATHOLIQUES, 23, rue Visconti, PARIS (VIe)

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE
REVUE TRIMESTRIELLE

Volume XXI — Cahier I : Janvier-Mars 1958

L. OEING HANHOFF : L'ontologie à l'ère atomique : à propos de *Der Satz vom Grund* de M. HEIDEGGER.
A. VERGOTTE : L'intérêt philosophique de la psychanalyse freudienne.
S. ALIBERTIS : La définition de la tragédie chez Aristote et la Catharsis.
A. HAYEN : La dialectique de la justice et de l'amour chez Saint Thomas.

Débat : *Physiologie de la conscience?*

P. CHAUCHARD : Importance et limites du niveau biologique d'objectivation des valeurs humaines.
J.-F. CATALAN : Vers un fondement *objectif* des valeurs humaines?

BULLETIN DE PHILOSOPHIE DE LA NATURE

C. d'ARMAGNAC : De Blondel à Teilhard.

ACTUALITÉ PHILOSOPHIQUE

Le congrès de Philosophie allemande de Marburg.

Comptes Rendus

Abonnement : **BEAUCHESNE, 117, rue de Rennes, PARIS VIe**
Un an : France : 1900 fr. — **Étranger : 2100** fr. — C. C. P. Beauchesne PARIS 39-29.
Rédaction : **Vals-près-Le Puy (Haute-Loire)**
NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

CHRISTUS

17 Tome 5 Janvier 1958

gustin GEORGE	La volonté de Dieu selon saint Paul.
n-Marie LE BLOND	La liberté devant les autres.
t SCHOONENBERG	Le sens de la virginité.
arles KANNENGIESSER	Marie, figure de l'Église.
GAULTIER-SAGERET	Abnégation et oraison.
chel de CERTEAU	L'expérience du salut chez Pierre Favre.

TEXTE ANCIEN

Qui ne hait son père et sa mère... »
(Lettres de saint Ignace)

CHRONIQUES

rançois RUSSO	Apostolat scientifique.
uy DELEURY	Adieu à l'Abbé Monchanin.
ean RIMAUD	Sur la « conversion » de sainte Thérèse de Lisieux.
rançois COUREL	Regards sur saint François.

Rédaction et Administration : 35, rue de Sèvres, PARIS, 6e

C. C. P. Revue CHRISTUS, Paris 10.439.65.

France : abonnement annuel : **900** frs, le nº : **250** frs

Étranger : abonnement annuel : **1 100** frs, le nº : **300** frs

Abonnement de soutien : **1 500** frs

Tous les abonnements partent de janvier.

ÉDITIONS CASTERMAN

Vient de paraître :

AME CHINOISE ET CHRISTIANISME

par François Houang

Ce livre d'un Chinois converti devenu prêtre catholique vient à son heure. Il ouvre sur la Chine et l'avenir du christianisme des perspectives nouvelles. Il démentira l'optimisme trop facile de certaines illusions occidentales, mais réconfortera tous les chrétiens qui aiment la Chine pour elle-même.

Collection " Église Vivante "

14,5 × 21 cm., 152 pages..... 570 fr.

TROIS OUVRAGES POUR LA SEMAINE DE L'UNITÉ

L'ABBÉ PAUL COUTURIER

Apôtre de l'Unité Chrétienne

par Maurice Villain

Une somme de l'œcuménisme spirituel... La lecture de ce volume est indispensable à la connaissance de l'un des mouvements les plus significatifs de la vitalité spirituelle de notre époque.

INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALE, Paris

14,5 × 21 cm., 384 pages et 2 hors-texte, 2e édition..... 975 fr.

LE MYSTÈRE DE L'UNITÉ ET DU DIVIN RETOUR

par Henri Delsaute

Livre très riche... Une belle réussite de théologie spirituelle, puisée aux meilleurs sources, nourrie d'écriture, et animée par une ferveur contagieuse.

ÉTUDES, Paris

14,5 × 21 cm., 288 pages..... 540 fr.

DANS LE MYSTÈRE DE L'UNITÉ :
MARIA-GABRIELLA

par Gaston Zananiri

Sœur Maria-Gabriella, religieuse trappistine italienne, est morte à 25 ans après avoir fait l'offrande de sa vie pour l'Unité chrétienne. Sa biographie, basée sur une importante documentation inédite et sur les souvenirs de son ancienne abbesse, ne manquera pas de causer une profonde émotion tant parmi les catholiques que parmi leurs frères séparés.

REVUE DOMINICAINE, Montréal

13 × 19,5 cm., 184 pages..... 450 fr.

66, RUE BONAPARTE, PARIS VIe - DANTON 97-31

Vetera Novis Augere et Perficere »

ÉCOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

Depuis de nombreuses années, l'École Moderne assure un service ' « *EXAMENS BLANCS* » aux chefs d'institutions qui désirent fournir à ıurs élèves un contrôle différent de celui de leurs professeurs habituels. A ı demande des intéressés, l'École Moderne établit des classements « *Interlaisons* » instructifs et fort appréciés.

Si vous désirez participer à ces compétitions, adressez sans tarder à École **Moderne d'Enseignement Général par Correspondance,** 1 *bis*, rue Violet, Paris, 15e, l'indication des programmes vus par vos élèves, ı chaque matière.

H. FARAT

PERSIGNY,

UN MINISTRE DE NAPOLÉON III

L'auteur ressuscite "l'Homme du Coup d'État" qui, ballotté de l'indigence à la fortune, de la prison aux châteaux, du pouvoir à la disgrâce fut toujours humain et pathétique.

HACHETTE

Une équipe d'exég

a

LIVRE DE

INTRODUCTION

Volun

Direction : A. ROBEI

Préface de Mgr J. J. W

Introduction générale

Les livres inspirés

Les règles de critique rationnelle

L'interprétation catholique de la Bible

Ancien Testament

Le cadre historique de la Bible

La Torah ou Pentateuque

Les premiers prophètes

Les prophètes postérieurs

Les Psaumes

Les autres hagiographes

Les livres deutérocanoniques

La formation de l'Ancien Testa

XXVIII-258

DESCLÉE & Cie —

ÉTVDES

REVUE FONDÉE EN 1856

par des Pères de la Compagnie de Jésus

91e ANNÉE — TOME 296 DE LA COLLECTION

JANVIER-FÉVRIER-MARS 1958

PARIS

15, RUE MONSIEUR, 15

1958

DÉFENSE DU PRATIQUANT

Beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui ont une religion de façade, constituée par un ensemble d'habitudes, messe du dimanche, poisson du vendredi, communion pascale, et fondée avant tout sur des traditions familiales, un conformisme social, des fidélités affectives. Quant aux exigences de l'Evangile, il n'en est aucunement question. Tel ce brave homme, se confessant pour Pâques d'avoir manqué la messe et fait gras le vendredi, à qui le prêtre demandait : « Mais n'avez-vous pas parfois manqué à la charité? » — et qui répondait : « Mon Père, pour qui me prenez-vous? » Un tel christianisme ne saurait résister longtemps aux secousses sociologiques du monde moderne. Il suppose un milieu clos, dont la pression s'exerce sur les individus. C'est à juste titre que ce christianisme est mis en question par beaucoup d'hommes d'aujourd'hui, pour qui la religion doit être conviction personnelle.

Mais dans cette réaction en soi légitime et salutaire contre un christianisme de pure pratique extérieure, certains vont jusqu'à minimiser la valeur de cette pratique en elle-même et la nécessité d'une expression extérieure de la foi. Et même, plus loin encore, jusqu'à considérer comme sans importance le culte et les sacrements, pour ramener le christianisme à une morale de fraternité et de philanthropie. Ce n'est plus ici la pratique formaliste seulement, c'est tout l'aspect visible, sacramentel, cultuel du christianisme qui est mis en question. C'est ce problème crucial que nous voudrions aborder en cherchant les sources de la déviation qu'il atteste et en éclairant la vraie signification de la vie sacramentelle dans l'Eglise, qui en fait comprendre l'absolue nécessité et la parfaite légitimité.

***

Dans le courrier que je reçois à l'occasion de mes dialogues bi-mensuels du dimanche à la télévision, j'ai trouvé l'autre

jour une lettre d'une jeune fille qui ajoute à sa signature « étudiante chrétienne » et qui me demande une réponse. La question est si caractéristique que je pense qu'il vaut la peine de la citer : « Pensez-vous qu'une personne qui n'a pas la foi, mais qui a une existence irréprochable et se dévoue sans mesure à des œuvres sociales ait moins de chance de salut qu'un baptisé poursuivant sa vie égoïste et médiocre, tout en remplissant les devoirs élémentaires du chrétien comme celui de la messe dominicale... Pour ma part je suis persuadée que Dieu, père du communiste comme du chrétien, aura au moins autant de place dans son Paradis pour celui qui vit au fond sans le savoir du christianisme que pour le chrétien pantouflard et égoïste. »

Je laisse de côté une certaine mythologie à laquelle nous sommes trop habitués. On y sent je ne sais quel préjugé favorable, qui incline à penser que le communiste est dévoué et que le « pratiquant » est égoïste. Bien sûr ma correspondante n'irait pas jusqu'à généraliser. Mais on sent d'abord percer ici une sévérité de jugement à l'égard de ses frères et une sympathie spontanée à l'égard des autres, qui relève plus du ressentiment que de l'objectivité. J'ajouterai qu'il suffit d'interroger des chrétiens vivant, eux, en milieu ouvrier — je pense au témoignage de Michelle Aumont — pour savoir que si, bien entendu, il y a un esprit d'entr'aide qui se trouve aussi bien chez des communistes que chez des chrétiens et qui fait partie de l'âme ouvrière, il y a une profondeur de charité, un esprit de pardon, un amour désintéressé qui sont le fruit de l'Evangile et qui n'existent que là où la grâce de Dieu élargit l'étroitesse du cœur humain et lui donne les dimensions de l'amour du Christ.

Mais là n'est pas l'essentiel. Ce qui me paraît absolument caractéristique dans le témoignage que j'ai cité, c'est cette idée que l'esprit de fraternité humaine suffit à faire d'un homme un chrétien et un fils de Dieu, même s'il n'a aucune foi en Dieu. Il est parfaitement vrai que l'amour du prochain est la pierre de touche de l'amour de Dieu authentique. Saint Augustin nous le répète bien souvent. Mais il est aussi vrai que l'amour du prochain ne dispense aucunement de l'amour de Dieu. Plus encore, entre les deux commande-

ments, c'est l'amour de Dieu qui est sans aucun doute premier. Le christianisme est une religion avant d'être une morale. L'idée qu'un homme puisse être chrétien sans d'abord être religieux est une aberration de l'esprit moderne, une sorte de laïcisation du christianisme, qui le vide de son essence.

Car l'essence du christianisme, en tant qu'il est d'abord une religion, est la reconnaissance par l'homme de sa dépendance par rapport à Dieu. Toute attitude qui fait de l'homme la valeur suprême est foncièrement antichrétienne. Et qu'on ne dise pas que le fait de s'occuper des autres suffise à faire d'un homme un chrétien. On peut dire que l'idolâtrie moderne est précisément l'affirmation que l'homme n'a pas besoin de Dieu pour aimer ses frères. Claudel l'a dit admirablement : « La tentation de l'homme moderne c'est de montrer qu'on n'a pas besoin de Dieu pour faire le bien. » Nous sommes obligés ainsi de dépasser la facile équation égoïsme = antichristianisme, altruisme = christianisme. Jean Lacroix l'a très bien dit : le fait nouveau auquel nous sommes confrontés est celui d'un altruisme non-chrétien — et parfois consciemment antichrétien.

Il faut même aller plus loin. Cette acceptation d'un christianisme qui se passerait de Dieu et le remplacerait par l'homme n'est pas seulement antichrétienne, elle est antihumaine. La relation de l'homme à Dieu est aussi constitutive de l'être humain que la relation de l'homme aux autres. Un homme qui ne prie pas n'est pas un homme. Il lui manque quelque chose d'essentiel. Il est mutilé d'une part de lui-même. C'est toujours d'ailleurs, disait déjà Baudelaire, la marque d'une certaine médiocrité d'âme que de n'être pas accessible à cet ordre éminent de grandeur que sont les grandeurs divines. L'adoration, qui est précisément l'aptitude à comprendre ces grandeurs, est toujours la marque de la qualité de l'âme. Et c'est pourquoi, en défendant inexorablement les valeurs religieuses, les chrétiens défendent l'homme moderne contre l'asphyxie qui le guette. Et c'est pourquoi il est inacceptable qu'une chrétienne puisse penser qu'un homme qui ne croit pas puisse être chrétien.

C'est dans cette perspective que va nous apparaître la

valeur de la pratique religieuse, même sous sa forme élémentaire. Elle signifie, dans des vies qui peuvent avoir d'ailleurs leurs faiblesses, une certaine volonté de ne pas rompre avec Dieu, mais de maintenir un contact avec Lui. A ce niveau elle ne présente même pas un fait spécifiquement chrétien, mais une donnée humaine. Les hommes ont toujours éprouvé le besoin de sacraliser les actes essentiels de la vie, ceux qui portent leurs existences, si médiocres souvent, aux frontières du mystère : la naissance de l'enfant, le lien de l'homme et de la femme, l'affrontement de la mort. Ces événements créent des fissures dans les existences les plus égoïstement closes, par lesquelles passe un rayon de l'Amour créateur et rédempteur.

A son niveau le plus élémentaire, la pratique chrétienne est la forme pour un chrétien de cette réalité qui fait partie de la nature humaine. Je ne louerai pas le chrétien pour qui le christianisme se réduit à ces quelques actes religieux. Mais je ne lui jetterai pas non plus la pierre. Je respecterai en lui la mèche qui fume encore, le roseau qui peut être redressé. Quand cette petite flamme a achevé de s'éteindre, nous sommes entrés dans le monde des ténèbres, de la mort spirituelle, des mariages civils et des enterrements civils. Nous sommes dans un monde où il peut y avoir des dévouements à la cause de l'humanité, du progrès ou de la science, mais où ces dévouements immolent des vies humaines à cette monstrueuse idole qu'est l'orgueil collectif de l'homme.

Je comprends le sentiment qui fait écrire la jeune étudiante. Elle a raison de souffrir que les chrétiens soient souvent si peu chrétiens dans leur vie. Elle a raison aussi de penser qu'un incroyant de bonne foi peut être obscurément animé par la recherche de Dieu quand il se dévoue à ses frères. Nous ne connaissons pas le secret des cœurs. Et, suivant le mot de saint Jean que Mauriac citait à Colette, « Dieu est plus grand que notre cœur. » Mais il reste qu'objectivement un homme sans Dieu est un mort spirituel. Je craindrais que de ceci nous prenions trop facilement notre parti par une théologie toute accommodante. Il n'y a pas besoin d'être chrétien pour avoir pitié des corps qui souffrent. L'instinct d'humanité y suffit. Mais qui, sinon le

chrétien, aura pitié de la misère des âmes, qui est la pire, car elle concerne les réalités dernières et seules finalement essentielles de l'existence?

*
* *

Nous sommes restés jusqu'à présent à un niveau pour ainsi dire pré-chrétien, celui des rites en tant qu'ils expriment la religion au sens le plus général du mot. Mais les sacrements chrétiens représentent en réalité autre chose. Ils sont liés à l'essence même du christianisme, en sorte qu'il est impossible d'être chrétien sans y participer. Il reste pourtant que beaucoup de chrétiens se posent des problèmes quant à leur nécessité et à leur signification. Ils leur paraissent relever d'une religion extérieure, collective, qui leur paraît secondaire. Ils opposeraient volontiers un christianisme « en esprit et en vérité » à un christianisme de pratique et d'observances.

Ce malaise peut venir de plusieurs causes. Et les examiner sera l'occasion de mieux comprendre le sens du sacramentalisme chrétien. Un premier préjugé opposerait volontiers le christianisme intérieur et la religion sociale. Il peut revendiquer d'illustres autorités. Dans son livre sur « Les deux sources de la morale et de la religion » Henri Bergson a naguère opposé une religion close qui serait l'expression de la pression de la collectivité sur l'individu à une religion qui manifesterait la présence d'une inspiration personnelle unissant l'âme à l'élan de l'Amour créateur. Bergson dépendait ici des analyses de Durkheim. Contre celui-ci il avait raison de refuser de réduire la religion à une explication sociologique. Mais il en venait à méconnaître d'une part que l'appartenance à une communauté est aussi essentielle à l'homme que l'existence personnelle. Et par ailleurs surtout que l'institution ecclésiale instituée par le Christ n'est aucunement assimilable à une organisation collective, mais est la constitution divine d'une structure institutionnelle à laquelle le Christ a confié son message et son salut pour le distribuer au monde.

En fait, on peut dire qu'à cet égard nous sommes aujourd'hui en présence de deux attitudes également fausses. Les uns, cédant à ce que Mussolini appelait déjà « l'ivresse de la vie collective », à cet entraînement qui pousse les foules d'aujourd'hui à aimer se dissoudre dans une fusion exaltante, transposent ceci dans le christianisme et magnifient ses aspects communautaires aux dépens de la vie personnelle d'oraison et d'ascèse. Le mouvement liturgique, en lui-même admirable, peut, s'il est cultivé unilatéralement, entraîner ici de dangereuses déformations. La Communauté chrétienne est une communauté de personnes et non une dissolution dans une unité impersonnelle. Elle vaut ce que vaudront ses membres. D'une communauté d'hommes individuellement médiocres on ne sortira jamais que de la médiocrité.

Inversement d'autres, sentant les immenses dangers que l'hydre collective fait courir aux valeurs les plus précieuses, que ce soit d'ailleurs par la violence ou par la sollicitation, en viennent à une telle horreur de tout ce qui est collectif que ceci affecte même chez eux le côté social du christianisme. Typique était à cet égard Simone Weil et son dégoût du social qu'elle appelait « le gros animal ». Et il faut reconnaître que certaines exagérations de catholiques d'aujourd'hui, certains abus de la doctrine du Corps Mystique, devenu une sorte de transposition vaguement baptisée du collectivisme, justifient de telles répugnances.

Mais ceci nous fait toucher aussitôt que l'institution ecclésiale n'a rien de commun avec ces choses. Elle est l'expression d'une disposition toute divine selon laquelle c'est à travers un peuple, une communauté, que Dieu se communique aux hommes. Ceci est vrai de l'Ancien Testament. Jéhovah demeure dans le Tabernacle au milieu du peuple d'Israël. Ceci est vrai davantage encore de l'Eglise. Elle est l'épouse du Christ, toujours sainte, infaillible, immaculée, à qui le Verbe son époux a donné tout ce qu'il a. Et ceci l'Eglise le possède et le possède seule, non par droit de nature, mais par un don réel et définitif. Dès lors c'est de l'Eglise que nous recevons les biens du Christ, dont elle est dépositaire. L'homme cherche Dieu. Et nous lui disons :

Dieu est présent, ses énergies opèrent, sa parole retentit dans l'Eglise, qui est son Tabernacle fait de pierres vivantes.

Or en un premier sens les Sacrements sont les actes par lesquels nous entrons en contact avec l'Eglise. Ils ont un caractère social, comme l'a bien écrit le P. de Lubac dans *Catholicisme*. Le baptême agrège à la communauté ecclésiale et par cette agrégation établit dans la communion de la vie du Christ. La pénitence réconcilie avec la communauté ecclésiale, qui délègue le prêtre à cet office, et par là réconcilie avec le Christ. L'Eucharistie est l'expression même de l'appartenance à la communauté ecclésiale. C'est au milieu de la communauté réunie en son nom que le Christ de gloire se rend présent. La mariage situe l'époux et l'épouse dans leur mission propre en vue de l'édification du Corps du Christ.

On me concédera peut-être que le christianisme implique en effet une communauté. Mais, dira-t-on, pourquoi est-il nécessaire que celle-ci s'exprime par des gestes extérieurs? Quelle importance Dieu peut-il attacher au fait que ce soit plutôt le dimanche que le jeudi qu'on aille à la Messe, à celui de se réunir dans une même pièce pour prier plutôt que de rester chez soi. Ce qui compte pour lui, ce sont les dispositions des cœurs. D'ailleurs Isaïe ne fait-il pas dire à Dieu : « Qu'ai-je besoin du sang des boucs et des génisses? » La religion intérieure n'est-elle pas la seule chose importante? Qu'est-ce que le geste extérieur y ajoute? Et n'y a-t-il pas danger alors de se contenter de celui-ci et de tomber dans le formalisme et le pharisaïsme?

Poussant plus loin la justification de cette position, toute une famille d'esprits opposera le culte visible, qui est nécessaire pour les simples, au culte intérieur qui est la vraie religion à laquelle accède une élite. Déjà Origène disait que « les fêtes sont nécessaires pour le peuple ». Spinoza, dans le *Traité Théologico-politique* oppose à son tour le culte extérieur, qui est une nécessité pour les masses, à la religion en esprit, qui compte seule pour les « philosophes ». Certes, comme le remarque H. Duméry, ceci n'est pas une condamnation sans appel du culte visible. Mais cependant

il apparaît comme n'étant qu'une expression inférieure de la religion en esprit.

Je n'ai pas besoin de dire tout ce que ce point de vue contient de subtil orgueil. Le culte visible est comme une concession. Mais l'homme supérieur n'a pas besoin de ces soutiens. On peut se demander si une telle attitude correspond à l'Evangile? Car celui-ci n'est-il pas d'abord l'affirmation que ce ne sont pas les aptitudes humaines, même religieuses, qui importent. Tous sont pécheurs et ont besoin de la grâce de Dieu. Il n'y a aucune différence entre les sages et les ignorants. Et la sagesse des sages de ce monde, dans la mesure où elle se fait orgueil, est un obstacle à l'humilité de la foi que ne rencontrera pas la petitesse des humbles de ce monde. L'humilité des gestes que sont les sacrements est sans doute ce qui en écarte « les intelligents » et « les savants », mais ils se ferment par là au Dieu qui se révèle aux humbles et aux petits.

Mais il y a plus important encore. Il est de l'essence même du christianisme d'être l'incarnation de Dieu dans l'humanité. Ceci est déjà vrai du Christ. Il est le Verbe fait chair. Et c'est par le contact de son humanité sensible que les hommes qui ont vécu près de lui ont accédé à son invisible divinité. Or l'Eglise est la continuation de l'Incarnation. Elle est aussi corps et esprit. Elle contient un mystère divin dans une humble apparence. Mais c'est seulement par le contact avec cette apparence visible, avec sa chair, avec sa structure visible, avec ses sacrements qu'on peut avoir accès aux richesses divines qu'elle contient. Et celui qui la méprisera pour l'humilité de sa chair se privera à jamais de la richesse de son Esprit.

Nous touchons ici à l'essence même des sacrements. Ils sont des signes sensibles qui opèrent une grâce invisible. Cette humble eau versée sur le front répand dans l'âme la vie de l'Esprit, source jaillissante pour la vie éternelle. Le Christ lui-même est déjà un sacrement. Il vient chercher l'homme au niveau de son humanité, distribuant les pains, changeant l'eau en vin. Mais c'est pour le conduire à sa divinité. Il se fait homme pour nous faire dieux. Ainsi les sacrements partent-ils des humbles réalités de notre vie

quotidienne, mais ils les chargent d'un contenu mystérieux. A travers eux et par eux nous accédons aux richesses de la grâce. Le surnaturel se fait charnel, comme dit Péguy. Car le Verbe de Dieu vient saisir l'homme tout entier, corps et esprit, pour le vivifier tout entier par son Saint-Esprit. Rien n'est plus contraire à ce réalisme de l'Esprit-Saint que les spiritualismes dédaigneux de la chair.

Et ceci nous conduit à un dernier aspect. Mais enfin, dira-t-on, n'est-il pas plus important de faire la charité que d'aller à la Messe, de participer au combat pour la paix ou le logement, que d'assister à des réunions liturgiques? Hélas! Nous sentons le souffle du Menteur passer sur notre visage. Nous évoquons ces dimanches du réalisme socialiste où la mystique de la construction de la cité des hommes se substitue à celle de la cité de Dieu, les sinistres dimanches du monde sans Dieu. Et nous touchons ainsi le fond du problème. Il y a une construction de la cité des hommes. Il y a ce que l'homme crée. Et qui rend gloire à l'homme. Mais plus profondément il y a la construction de la cité de Dieu. Il y a ce que Dieu crée. Et qui rend gloire à Dieu. Et cette histoire sainte est le contenu dernier de l'histoire.

Or les sacrements sont précisément la forme présente de l'histoire sainte, c'est-à-dire qu'ils sont la présence au milieu de nous des grandes œuvres de Dieu. L'histoire sainte est celle des œuvres de Dieu. C'est celle à laquelle l'Ancien Testament rend témoignage. C'est elle qui atteint son sommet dans les mystères du Christ. Or les sacrements sont la continuation au milieu de nous de ces actions divines. Nous vivons en pleine histoire sainte. Au milieu de nous Dieu demeure, sauve, fait alliance, crée. Et ces œuvres de Dieu sont plus grandes que les œuvres de l'homme. Croire, c'est croire cela. Nous pouvons admirer les œuvres de l'homme. Mais nous admirons davantage ce que fait Dieu. « Jésus-Christ, dit Pascal, n'a pas fait d'invention. Mais il a été saint, saint, saint, saint à Dieu, terrible au démon. » Il est pitoyable de voir aujourd'hui des chrétiens se laisser impressionner à ce point par les grandeurs de l'homme qu'ils en méconnaissent l'incomparable supériorité des grandeurs de Dieu.

Ainsi nous apparaît le vrai sens des sacrements. Ils sont des actions divines du Christ glorieux vivant dans l'Eglise. Le Baptême et l'Eucharistie sont l'eau et le sang jaillissant jusqu'à la fin des temps du flanc percé du Nouvel Adam pour donner la vie au monde. Dans une magnifique vision l'Apocalypse nous montre l'Esprit-Saint comme un fleuve d'eau vive sortant du trône de Dieu et de l'Agneau et se répandant dans la Ville qui est l'Eglise pour y faire fleurir le nouveau Paradis, les arbres de vie. Ainsi au cœur du monde l'univers sacramentel représente-t-il cette sphère de l'action divinisante, ce milieu vital où commence à s'épanouir la vie éternelle qui franchira les limites de la mort.

⁂

Revenons à notre point de départ. Nous constations que certains opposaient dans le christianisme une pratique cultuelle et un dévouement fraternel et tendaient à déprécier la première au profit du second. Ceci déjà était contestable. Car le service de Dieu est une exigence aussi fondamentale que celui du prochain. Ce sont deux exigences aussi irrépressibles. Et un chrétien se trompe toujours quand il minimise l'une ou l'autre. Il n'y a de monde digne de ce nom que celui où l'une et l'autre sont respectées. Un monde sans adoration est un monde aussi inhumain qu'un monde sans fraternité. La vraie cité, dit La Pira, est celle où Dieu a sa maison et où l'homme a sa maison.

Mais juger des sacrements à ce niveau est encore rester à la surface du problème. Car les sacrements expriment bien davantage. Ils sont le lieu où la vie de Dieu jaillit dans le monde pour lui communiquer l'incorruptibilité. Le christianisme n'est pas la juxtaposition d'une pratique et d'une morale. Il est la vie de Dieu suscitant la vie de l'homme. Il est Dieu venant chercher l'homme. Il est donc d'abord initiative de Dieu. C'est pourquoi l'origine de toute vie chrétienne est l'entrée dans cette vie de Dieu. Et ceci ce sont les sacrements qui l'opèrent. Le principe de tout christianisme est donc l'acte d'humilité par lequel l'homme reconnaît sa

radicale impuissance à se sauver et vient demander à l'Eglise ce salut que Dieu lui a officiellement donné de dispenser. Hors de l'Eglise, hors des sacrements, point de salut. Ceci reste vrai en toute rigueur. Et s'il est des hommes, comme nous en sommes sûrs, qui seront sauvés sans avoir appartenu visiblement à l'Eglise, ils ne le seront qu'en tant qu'ils auront bénéficié mystérieusement de je ne sais quelle surabondance de la grâce de l'Eglise visible. Mais ils ne le seront ni par leurs vertus, ni par leur savoir. Ils le seront dans la mesure où un jour, du fond de leur misère spirituelle, ils auront jeté le cri d'appel, la fissure par quoi la grâce a pu passer. C'est ce que la théologie appelle le baptême de désir.

Mais il est clair aussi que, s'il n'y a pas de christianisme sans sacrements, les sacrements ne suffisent pas à faire un vrai chrétien. La pratique sacramentelle est la condition première, celle en dehors de laquelle il n'y a pas de christianisme authentique. C'est pourquoi sa diminution sera toujours un signe grave. C'est pourquoi nous avons toujours à lutter pour la maintenir. Mais elle n'est qu'un point de départ. Et si son absence condamne ceux qui la méprisent, sa seule présence ne justifie pas ceux qui la laissent inféconde.

Jean DANIÉLOU.

FOLANTIN, SALAVIN, ROQUENTIN

Trois étapes de la conscience malheureuse

Hasard? Coïncidence curieuse? Ces trois personnages, l'un de Huysmans [1], l'autre de Duhamel [2], le dernier de Sartre [3], n'ont pas seulement des noms analogues : leurs caractères se ressemblent. Ils incarnent tous les trois une certaine attitude devant l'existence qui a pris la suite du mal romantique et qu'il n'est peut-être pas inutile d'analyser. Pourquoi? Parce que nous sommes tous, plus ou moins, héritiers du romantisme, imprégnés de ses rancœurs et de son pessimisme. Une princesse thaïlandaise a même pu tout récemment consacrer un livre remarquable au *Romantisme contemporain* [4]. La seule différence, c'est que les romantiques disposaient encore de consolations, d'illusions dont nous nous sommes décidément dépouillés. L'ennui de vivre par exemple, ils pouvaient en tirer de merveilleuses harmonies dont ils s'enchantaient eux-mêmes. A partir du Folantin de Huysmans il n'y a plus de « héros » de l'ennui, mais de pauvres hères en proie au mal de vivre. Déjà le spleen baudelairien était infiniment plus tragique et plus grave que la tristesse de René. Mais il gardait une farouche grandeur dont il était conscient. Les personnages dont nous allons parler n'ont même pas cette compensation : de leurs difficultés de vivre ils ne songent nullement à se parer, ce ne sont que de pures victimes et, à ce trait, on reconnaît assurément un approfondissement dans la sincérité. Ce qui nous sépare des romantiques, c'est que ceux-ci jouaient trop souvent un personnage et se croyaient perpétuellement en représentation. Désormais le jeu est trop sérieux. Ou plutôt il n'y a plus de jeu, plus de masques : le romantisme a révélé intégralement le mal qu'il portait en lui et c'est le

1. *A Vau l'eau*, 1882.
2. Le Cycle de Salavin comprend 5 volumes.
3. *La Nausée*, N. R. F., 1938.
4. Marsi PARIBATRA, *Le Romantisme contemporain*, édit. Polyglottes, 1956.

mal de vivre. A ce mal il n'y a plus de remède humain : c'est la leçon que nous donnera l'étude de nos trois héros.

Mais avant d'examiner ce qui les rapproche et donne un sens exemplaire à leur expérience commune, il faut bien d'abord montrer ce qui les sépare et les spécifie.

I. — *Folantin, Salavin, Roquentin.*

A Vau-l'eau appartient, avec les *Sœurs Vatard* et *En Ménage*, à ces romans naturalistes inspirés de Flaubert qui ont inauguré la carrière de Huysmans. L'auteur trouve un amer plaisir à montrer la laideur de la vie et, comme Flaubert, à se venger par la plume d'une réalité qui l'a déçu. Le héros, un célibataire sans âge, vit pauvrement dans un triste appartement. Nous assistons à ses vaines pérégrinations à travers Paris à la recherche d'un restaurant modique où la nourriture soit mangeable. A vrai dire, la préoccupation principale de Folantin se réduit à cela; son intelligence, sa sensibilité se sont engourdies; son estomac délabré digère mal. Sans ami, sans intérêt dans la vie, sans autre souci que de changer de médicament ou de bistrot, il regarde désespérément, hargneusement se détruire sa vie. Naïf, sans défense, il se laisse intriquer dans de sordides et détestables aventures. Enfin, las de lutter contre le monde, « il comprit l'inutilité des changements de route, des élans et des efforts : il faut se laisser aller à vau-l'eau. Schopenhauer a raison, se dit-il. La vie de l'homme oscille comme un pendule entre la douleur et l'ennui... il n'y a qu'à se croiser les bras et tâcher de dormir. » Mais le propre de ce genre de personnage est précisément, tout en menant une vie engourdie, de ne pouvoir dormir. Sa conscience, d'autant plus éveillée que sa vie est plus oisive, ne cesse de jeter sur les choses et les hommes son regard critique : elle détruit sans arrêt, elle dévore tout et jusqu'à l'homme même.

Salavin est très différent. Son prédécesseur nous était présenté avec cette intolérable froideur du naturaliste qui dissèque l'insecte humain : réalisme sans humour — ou si peu — détails laids, d'une stupide et impitoyable laideur; ce petit livre de cent pages donne une impression de

pesanteur, de nausée. Les cinq volumes du cycle de Salavin sont au contraire animés d'un grand et généreux idéalisme. Si l'on a pitié de Folantin, on s'en lasse vite et ses déconvenues alimentaires ne nous touchent pas très longtemps. Mais quand on a commencé à aimer Salavin, on ne se débarrasse pas vite du personnage : Duhamel l'a porté longtemps dans son cœur et ce n'est pas sans nostalgie qu'il lui dit adieu : « Dors, dors pauvre homme!... Tu as depuis tant d'années bien assez souffert en moi. Il est temps que je t'abandonne maintenant que vient le soir[1]. » Il faut éliminer un jour le Salavin que nous portons tous en nous. D'accord. Mais il est noble, c'est un bon signe, d'avoir vécu avec lui longtemps. Et parfois l'on se demande si Salavin n'est pas encore le meilleur de nous-mêmes... Qu'est-ce donc que Salavin? Un pauvre homme... oui, une victime, un petit bureaucrate sans envergure, un naïf, un imbécile... oui encore. Mais cet imbécile porte en lui ce qui fait monter la pâte humaine, ce terrible ferment qui travaille les âmes : Salavin est l'homme qui *ne s'accepte pas*. Folantin irrité, les nerfs à vif, voudrait changer les choses, changer la vie. Moins ambitieux, Salavin n'accuse pas le monde, il s'accuse lui-même; jamais il ne se pardonnera de n'être que ce qu'il est; son ambition grandiose et puérile est d'être un saint, un saint laïque, non pour complaire à Dieu, mais pour rien, parce que telle est l'exigence qu'il trouve au fond de lui-même. Plus tard, déçu, mieux conscient de ses limites, il ne cherchera plus qu'à se changer : « Comme je ne peux améliorer cet être, je vais en changer[2] », dit-il, et le voilà qui abandonne tout pour refaire sa vie très loin en Afrique. Mais Salavin est l'homme de la défaite, son héroïsme est dérisoire, son abnégation ne sert à rien, elle peut faire du mal; elle fait le malheur de sa mère, de sa femme. Ambiguïté de Salavin! Livres déroutants où l'humour se mêle sans cesse à la tendresse, livres finalement affreusement pessimistes : Duhamel, à trente ans d'intervalle, a fait l'expérience de Camus. Comme lui il a voulu à toutes forces la pureté; comme lui il a refusé l'absolution que l'homme

1. *Tel qu'en lui-même.*
2. *Club des Lyonnais.*

sincère ne peut attendre que de Dieu. Comme lui encore, ou comme son héros Tarrou [1], il a cherché une sainteté laïque dans la « morale de Croix-Rouge » : « Il irait parmi les hommes, cherchant les malheureux, les réprouvés, les vaincus... il s'efforcerait de les consoler, rien de plus [2]. » Mais, lui, rien — *personne* — ne saurait le consoler! Alors? Alors faut-il comme les autres hommes porter un masque? « La vertu c'est d'enfermer tout ça dans son cœur avec les autres saletés [3]. » Là encore, pareil au héros de *la Chute*, Clamence, il ne pourra se résoudre à l'hypocrisie de la morale admise. Il n'y a pas d'issue pour ceux qui sont atteints du mal de Salavin! Le communisme non plus ne pourra le satisfaire — pas plus qu'il ne suffit à Camus, parce qu'on aura beau changer les structures, comment fera-t-on pour changer l'homme? Mais, à la différence de Camus, Salavin ne se révolte pas. Il meurt et sa dernière prière à sa femme résume toute sa vie : « Pardonne-moi, lui dit-il, afin que je me pardonne [4]. » Bien des années auparavant, il disait déjà : « Je me traîne à genoux devant moi-même et je crie : mais pardonne! [5] ». Comment l'homme se pardonnerait-il? Dieu seul le peut et Salavin meurt de ne pouvoir s'adresser à Dieu. En fait, Duhamel est sorti du drame de Salavin en écrivant la *Possession du Monde :* à son héros dépossédé, il a opposé courageusement un livre d'une admirable générosité mais d'une pauvre métaphysique. Par un sursaut de vitalité, il a guéri la maladie de son âme... guéri? Mais n'est-il pas toujours et encore cet homme « qui cherche en gémissant »? Et guérit-on du mal de Salavin? On l'oublie, tout simplement. On se résigne, on s'installe et l'on croit réussir sa vie...

Avec Roquentin, nous abordons les rivages de l'existentialisme. Plus aucune mauvaise conscience, plus de « masochisme », plus d'idéal d'aucune sorte; en un sens nous rejoignons le niveau de Folantin : même froideur, même cynisme dans la constatation, même absence de sensibilité,

1. *La Peste.*
2. *Club des Lyonnais.*
3. *Ibid.*
4. *Tel qu'en lui-même.*
5. *Journal de Salavin.*

voire de tendresse, même goût prononcé pour la laideur. Salavin était un tendre. Roquentin est un dur. Là où Salavin s'accuse et s'excuse, là où Folantin se laisse aller et s'abandonne, Roquentin au contraire attaque. Au lieu de subir, il rejette; la « nausée » n'est pas autre chose : elle consiste à rejeter l'existence... geste absurde qu'il faut toujours recommencer et le drame de Roquentin est dans ce perpétuel recommencement du refus et, partant, du dégoût : « Faire quelque chose, dit-il, c'est créer de l'existence et il y en a bien assez comme ça. » Roquentin est provisoirement installé dans une ville de province où il est allé rassembler des documents pour écrire l'histoire d'un certain M. de Rollebon qui vivait à la fin du XVIIIe siècle : travail absurde qui lui donne une apparente raison de vivre. Il ne se passe rien dans ce long roman stagnant; Roquentin fait simplement l'expérience fondamentale de l'existentialisme, l'expérience de la contingence (et donc de l'absurdité) de tout ce qui existe. Alors le fil qui le rattachait au réel se rompt, il abandonne ses recherches et se retrouve à Paris, errant, plus désemparé que jamais, voué à une liberté sans référence, voué au vide.

Par rapport à Folantin et à Salavin, le progrès dans le nihilisme est évident. Le premier s'en prenait aux choses (qui pourraient être meilleures), le second s'en prenait à lui-même (folie peut-être mais noble folie). Celui-ci s'en prend à l'existence même, qu'il s'agisse de la sienne propre ou de celle des choses. On ne saurait aller plus loin. Du héros romantique au prosaïque Folantin, puis de ce dernier à l'âpre lucidité de Roquentin, nous nous enfonçons graduellement dans le *mal de l'existence*. C'est ce mal dont nous voudrions maintenant examiner les symptômes communs à nos trois héros. Peut-être cette analyse nous permettra-t-elle de nous mieux comprendre nous-mêmes, mais de mieux comprendre aussi ceux qui nous entourent et parmi eux surtout ces égarés qui ont perdu le chemin de la vie et témoignent si douloureusement de l'impossibilité d'être homme sans quelque référence divine.

II. — *Des Epaves.*

Dans *l'Homme Problématique,* Gabriel Marcel réfléchissait naguère à la situation de ces D. P., ces personnes déplacées qu'on rencontre dans les baraques de camps de concentration. Leur propre est de n'avoir plus de *situation,* au sens sartrien du terme, c'est-à-dire de ne plus se situer dans une classe, une patrie, une profession, une famille. L'homme de la baraque, démuni de tout ce qui, du dehors, nous donne de l'assurance et nous installe dans la vie, finit, au fond de son dénuement, par représenter la condition humaine dans ce qu'elle a d'essentiel : les ponts qui d'ordinaire nous rattachent au réel (culture, tradition, habitudes de toute espèce et surtout projets d'avenir), tous ces ponts sont, pour lui, coupés : il n'est plus qu'une existence pure et cette existence, nettoyée de tout l'adventice, nous devient étrangère. L'homme réduit à soi-même est étranger à sa propre essence : il a accédé à une modalité existentielle qu'on est bien obligé d'avouer profonde et qui, étrangement, le défigure : notre existence normale ne serait-elle qu'un masque? Pascal l'avait déjà dit : quand on interrompt le divertissement quel qu'il soit, que reste-t-il? une épave. Mais il y a dans cette épave quelque chose de sacré. Nos trois héros sont des épaves de ce genre...

Les épaves pullulent dans la littérature de ce temps : c'est un signe, un symptôme de notre désespoir métaphysique. Les pitoyables héros de Samuel Beckett ou de Henri Michaux, celui de Michel Leiris et parfois ceux de Jean Cayrol, l'Etranger de Camus, tant d'autres encore, ratés de la vie, clochards, timides comme Plume [1] ou furieux comme Malone [2], les questions qu'ils nous contraignent à poser sont des questions terribles : qui suis-je? pourquoi est-ce que je vis? quel est le sens de tout cela?... Ces questions, c'est leur déréliction, leur dénuement qui nous les imposent. Ces sous-hommes, ces déchets humains, ces moribonds qu'un filet de conscience rattache à la vie sont les

1. H. Michaux, *Plume,* N. R. F.
2. Samuel Beckett, *Malone meurt,* éd. de Minuit.

témoins — si l'on veut les martyrs — de la condition humaine : c'est leur ignorance qui nous fait réfléchir, leur existence falote qui est profonde, leur aliénation qui nous ramène à nous-mêmes. Parce qu'ils ne sont pas normaux, le « normal » pour nous perd toute signification; leur malheur nous concerne. « Un certain cœur saignant de l'être humain, écrit G. Marcel, a été mis à nu de nos jours dans des conditions qui rendent profondément suspecte pour un esprit lucide toute tentative pour le recouvrir, pour le dissimuler[1]. » Le geste de saint Martin en présence de tels pauvres est presque une lâcheté, une insulte : habiller cette nudité-là, c'est chercher à se rassurer. A eux seuls ils mettent en question toute la civilisation et c'est pour cela qu'ils nous fascinent : ils nous inquiètent et nous ne pouvons détacher nos yeux de leur regard traqué; nous voudrions les fuir, les oublier, mais un instinct nous ramène à eux : confusément nous sentons qu'ils sont plus *hommes* que nous et même qu'ils font de nous des hommes; ces dénués sont notre *conscience*. Leur apparition sauvage suffit pour réveiller les civilisés et les mettre en demeure d'être des hommes.

Ces traits, nous allons les vérifier sur nos trois héros. D'abord ils sont sans âge. On nous dit bien que Salavin est jeune et que Roquentin a trente ans, mais nous n'y croyons pas. Il leur manque l'élan, la confiance de la jeunesse. Ils n'ont pas non plus la sagesse du grand âge : ils ne *mûriront* jamais, ils sont hors de la vie et l'on dirait parfois qu'ils se survivent. Ils subissent d'autre part le complexe du chômeur : leur existence est vide, ils « pataugent dans leur vie » désespérément; quel gâchis ils en font! Salavin perd son emploi : c'est le point de départ de sa crise. Folantin erre de rue en rue, atteint de cette manie ambulatoire des inquiets et des indécis. Tous trois représentent assez bien *l'homme du bar* et ce n'est point par hasard que l'existentialisme a fleuri dans les cafés. C'est dans un bar que Salavin, à bout de forces, vient échouer[2] et c'est, avec le restaurant, le cadre habituel de la vie de Roquentin. Car

1. *L'Homme problématique.*
2. *La Confession de Minuit.*

il y a aussi « l'homme du restaurant » : « gens sans famille et sans amitié, ils cherchent des coins un peu sombres pour expédier en silence la corvée de manger... Monsieur Folantin se trouvait à l'aise dans ce monde de déshérités, de gens polis, discrets... qui émiettaient leur pain et buvaient à peine, apportant avec le délabrement de leurs estomacs la douloureuse lassitude des existences traînées sans espoir et sans but. » Folantin s'est risqué une fois dans un restaurant d'étudiants mais le bruit, la gaieté, la chaleur humaine l'ont fait fuir. Car ces hommes qui hantent les lieux abstraits ont la nostalgie de la solitude : ils passent de la solitude dans la foule à la solitude chez eux. Tous trois, après s'être cognés à la vie, cherchent à s'en garantir dans leur intérieur. Salavin s'enferme, se « ratatine sur soi », comme le mollusque dans sa coquille. « Ah, s'écrie-t-il, les escargots ne connaissent pas leur bonheur » ; et pour dîner seul dans sa chambre, Folantin brave les plateaux empoisonnés du traiteur. Au fond, ce sont des sauvages : ils sont en marge; ils ne pénètrent pas (timidité, dégoût, impuissance...) dans le monde des autres. Même Roquentin, ce cynique, se conduit devant Anny, son ancienne maîtresse, comme un benêt. En face de Salavin, l'inquiétante vitalité d'un Devrigny, son précaire ami, donne une impression de santé.

Victimes tous trois, vaincus, ils ne vont même pas jusqu'à la révolte, ils se contentent de voguer dans une durée trop large pour eux, où ils se perdent sans cesse. Roquentin appelle vainement *l'aventure* qui durcit le temps et lui donne la vive allure de l'histoire. Mais l'aventure, on ne s'en aperçoit qu'après coup! Quelle aventure que la vie de Salavin... mais jamais Salavin ne s'en est rendu compte. C'est le lecteur qui en jouit, non le héros irrémédiablement voué à un présent insignifiant : « Quand on vit il n'arrive rien. Les décors changent, les gens entrent et sortent, voilà tout. Il n'y a jamais de commencement... il n'y a pas de fin non plus... et puis tout se ressemble... mais quand on raconte la vie tout change [1]. » Oui, c'est pour Duhamel et son lecteur que Salavin est un héros. Pas pour lui-même : nous ne sommes jamais des héros pour nous-mêmes tant

1. *Nausée*, p. 59.

que nous ne nous jouons point la comédie de la vie, tant que nous n'assumons pas le rôle dont on nous a affublés. Jamais nos trois personnages ne sont sur les planches : pour cela il faut savoir d'où l'on vient, où l'on va, il faut lire dans le regard des autres la trajectoire de sa vie. Mais ces malheureux ne prolongent pas leur présent dans une durée qui le transcende : prolonger le présent, c'est toujours le rendre moins absurde. Mais eux sont atteints de myopie : collés au détail instantané, ils ne dominent pas leur existence suffisamment pour l'élever au niveau d'un destin. Incohérents, instables, ils ne voient que les petites choses, successivement; les arbres leur cachent la forêt. Aussi le tissu de leur vie est-il lâche, une broderie sans chaîne, un monde qui se détruit au fur et à mesure et s'en va en pièces : « Tout fiche le camp », dit Folantin. Pyrrhus aussi ou le Picrochole de Rabelais auraient l'impression que la vie devient absurde s'ils cessaient un instant de faire les vastes projets de conquête qui les divertissent et les exaltent. Pour nos héros, au lieu de tirer à eux la vie, ils l'abandonnent à elle-même; elle se fait au hasard, sans eux et « c'est, dit Roquentin, ce qui a donné à ma vie cet aspect heurté, incohérent [1] ». Agitation vaine qui ressemble à l'immobilité. « Je jetai, dit Roquentin, un regard anxieux autour de moi : du présent, rien d'autre que du présent... La vraie nature du présent se dévoilait : il était ce qui existe... Les choses sont tout entières ce qu'elles paraissent et derrière elles il n'y a rien [2]. »

Arrêtons-nous sur cette dernière phrase. Beaucoup d'hommes vivent dans le présent et ne s'en trouvent pas plus mal. Il y a même des morales de l'instant intensément, héroïquement ou délicieusement vécu. Mais nos héros ne se *donnent* pas à la minute présente. Ils la subissent douloureusement parce qu'ils ont la nostalgie d'autre chose. Ils vivent dans un décor; ils savent qu'il n'y a rien derrière et ils savent qu'il s'agit d'un décor : de là cette agitation fiévreuse qui alterne avec des périodes de léthargie ou d'accablement. Rivés à un présent perpétuel, ils voudraient

1. *Ibid.*, p. 18.
2. *Ibid.*, p. 125.

s'en évader, mais la *vraie vie* est absente, comme disait Rimbaud. Parfois un cri de rage : « Ce monde familier qui m'écrase, qui m'étouffe, que je veux soulever, culbuter, abattre [1]. » Rage impuissante qui s'achève en fatigue. Ils sont ivres de fatigue, ces éternels agités, mais il leur est impossible de dormir. Sans cesse leur conscience aux aguets les réveille. Il n'y a pas de paix pour eux, ni d'ordre sur lequel ils puissent se reposer : ils errent vraiment comme des épaves dans un océan sans repères.

III. — *Le Ressentiment.*

Il ne s'agit pas d'un ressentiment d'origine sociale, comme celui qu'analyse Scheler. « Je comprends, dit Salavin, que l'on soit mécontent du monde, mécontent des autres. Mais n'êtes-vous pas aussi mécontents de vous-mêmes? » L'amour unit; la haine sépare : nos héros sont incapables d'aimer, mais ils savent séparer. Roquentin se sépare même de son corps (et c'est peut-être le premier symptôme du mal) quand il observe curieusement sa main, cet animal à cinq pattes dont il tire les ficelles. C'est le début de cette désintégration qui peu à peu met en pièces tout l'univers. Leur don, ou leur malheur, c'est d'isoler, d'entourer tout d'un film de néant, de briser l'élan par lequel nous enjambons allégrement le discontinu de la vie : les détails les arrêtent et ces détails, bien isolés, sont haïssables. Pour se *réconcilier* avec eux-mêmes et avec les autres, il faudrait surmonter ce ressentiment fondamental qui les pousse à tout mettre en question, à discerner, c'est-à-dire séparer pour critiquer. De son bifteck, Folantin ne ressent que l'élasticité nerveuse et la nausée commence là : « Il enviait les solides mâchoires de ses partenaires qui broyaient les filaments des aloyaux dont les chairs fuyaient sous la fourchette. » D'où vient que ce réalisme soit écœurant? De ce qu'on s'arrête à une sensation; on l'exacerbe ainsi jusqu'à la rendre insupportable. Le détail choisi, isolé recouvre tout le reste; la conscience en est envahie, obsédée. Or ce détail est toujours

1. *Club des Lyonnais.*

un défaut. C'est le défaut des choses qui excite l'attention : leur beauté, leur harmonie favorisent la léthargie heureuse. Mais ce petit rien qui détruit le bonheur, voilà ce qui donne prise à la conscience. Elle peut alors se donner des aises contre la réalité : ce n'est qu'en dénigrant qu'elle se réalise et toutes les sensations que lui apporte le monde extérieur sont mises au service de cette haine dont elle a besoin pour alimenter sa fièvre. Telle est l'impasse : la mort seule de la conscience pourrait permettre la réconciliation; mais on ne tue pas sa conscience tant qu'on est un homme : il faut vivre avec ce rongeur méchant qui, peu à peu, grignote tout votre bonheur : « Si vous êtes un Salavin, vous ne verrez que le défaut, certain jour, et il vous gâtera tout le reste [1]. »

C'est une chose assez affreuse à constater : la malveillance coïncide avec l'éveil de la conscience. C'est parce qu'ils sont lucides qu'ils haïssent. C'est même le signal du réveil. Ecoutons Salavin. Il est chez des amis, à la fin d'un bon repas : « Une malveillante lucidité s'empara de mes yeux, de mes oreilles... la solitude s'élargissait autour de moi, ténébreuse, impénétrable, mortelle... J'apercevais les Lanoue comme des gens d'un autre monde, comme un poisson doit apercevoir une hirondelle [2]. » Nous retrouvons ici le regard de l'homme « de la baraque », un regard qui vient d'un autre monde, d'un monde d'où l'on voit enfin les êtres tels qu'ils sont : désormais on refuse de comprendre, on prend assez de distance pour juger. Mais par le fait même on se sépare : c'est fini; aucune amitié et le plus grand amour même n'y résisterait pas : « J'avais l'air d'être avec eux. Je crois même que je répondais à leurs propos. Mais je leur vouais un ressentiment presque haineux. » Déception, ruines, néant : les êtres chers, les choses familières, le monde tout entier ne sont plus que ce qu'ils sont. Et, la première surprise passée, il ne reste plus qu'une sourde rancœur.

Colère contre soi-même d'abord. Double colère : contre sa propre nature parce qu'on la juge et qu'elle a déçu : c'est le cas de Salavin; mais aussi contre cette bête venimeuse

1. *Confession de Minuit.*
2. *Confession de Minuit.*

ou féroce qu'on porte en soi et qui vous juge, et c'est le cas de Roquentin écœuré par le jeu de reflets que projette indéfiniment son attention intérieure. Colère contre les hommes parce qu'ils ne sont jamais purs, jamais parfaits : « Quand je pense à ces bougres d'hommes, ce que je leur reproche c'est de ne pas s'arranger pour qu'une fois de temps en temps on ait le besoin impérieux de se prosterner devant l'un d'eux... Ça doit être bien bon, soupire Salavin, de se jeter à genoux devant quelqu'un, de le vénérer, de lui ouvrir son cœur [1]. » Quelle nostalgie de Dieu dans ces lignes, quel besoin d'aimer, d'adorer, de communier... Roquentin, lui, cynique et froid, a dépassé la haine : il déclare qu'on « ne peut pas plus haïr les hommes que les aimer ». On voit comment ces consciences impitoyables s'enferment dans une prison et y meurent de solitude. Un instant Salavin a cru aimer : c'était la délivrance : « J'allais posséder le monde, j'allais enfin me posséder moi-même, j'étais sauvé : j'étais capable d'amour [2]. » Mais l'acide aura bientôt fait son œuvre : des illusions d'amour, il ne restera qu'un grimaçant squelette; la réalité dénudée ricane. Et pourtant quels efforts pour rejoindre les autres! Folantin s'expose pour cela à la fraternité d'une table d'hôte. Salavin se met au service des malheureux : échecs répétés; « je ne sais pas dire des choses affectueuses, moi », geint le pauvre homme, à la fois dévoré d'amour inutile et farouchement sur le qui-vive. C'est leur conscience qui les scelle. Dans son effort, Salavin a des gestes de fou qui le rendent ridicule et suspect. Roquentin, lui, a définitivement rompu; la sécheresse l'a envahi et l'on peut dire littéralement qu'il n'a plus de cœur : « Je vis seul, entièrement seul. Je ne parle à personne, jamais. Je ne reçois rien. Je ne donne rien. » C'est le dernier stade de la minéralisation. Ces monades sans portes ni fenêtres sécrètent un puissant poison qui tue tout ce qui les touche et crée autour d'elles une zone de mort.

Cette haine de soi (et par suite des autres) commande, parce qu'elle est sans remède, tout le comportement de

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

l'individu. Tous ses efforts, même les plus nobles, seront marqués par ce sentiment originel. Salavin pourra offrir sa vie, accumuler les actes d'héroïsme, ces actes ne fructifieront pas en lui et le laisseront toujours insatisfait. C'est qu'au fond, comme Roquentin, il ne donne pas, car pour donner il faut aimer. Il se torture lui-même et c'est toujours à lui qu'il a affaire, même quand il donne son sang, sauve une fillette ou soigne les lépreux.

Un écrivain chrétien est parti d'une haine de soi toute pareille : c'est l'expérience permanente de Bernanos. Un besoin le possède de « se battre », « se gifler », « disparaître » : ses lettres en font foi [1]. De même ses héros : la seconde Mouchette se détruit elle-même, le maire de Fenouille succombe à la folie pour « se cracher dessus [2] » et le curé du village lui dit que « la haine qu'on se porte à soi-même est probablement celle entre toutes pour laquelle il n'est pas de pardon ». Dans *Un mauvais Rêve*, il est question de « la dernière assise de l'âme, cette haine secrète de soi-même qui est au plus profond... probablement de toute vie [3] ». Commentant ces textes et bien d'autres, Hans Urs von Balthasar ajoute : « Celui qui se hait sur un mode abyssal ne se réconciliera avec lui-même qu'en Dieu » et c'est pourquoi la victoire de Bernanos sur ce mal secret de l'âme a pour nous ici tant de prix. Non, Bernanos n'est pas arrivé à s'aimer ni à aimer les autres à proprement parler. La haine traverse son œuvre polémique comme un grand vol exterminateur. Mais c'est aux dernières pages de son chef-d'œuvre, le *Journal d'un Curé de Campagne*, qu'on trouve le secret de sa victoire : « Il est plus facile qu'on ne croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ. »

Malheureusement, pour l'homme de ce temps lucide et sans foi, le retour vers cette grâce d'enfance est impensable. De cette haine à laquelle sa sincérité le voue et qui le

1. Cf. Urs von BALTHASAR, *Le Chrétien Bernanos*, p. 479.
2. *Monsieur Ouine*, p. 203.
3. P. 238.

sépare de toute espèce d'amour, il ne peut sortir noblement : il lui faut ou poursuivre sa torture ou consentir à l'abrutissement. Peut-être sentons-nous mieux maintenant tout ce qu'a de tragique cet appel au secours de Salavin au terme de sa longue confession : « Je suis un mauvais fils, un mauvais ami, un mauvais amant... je suis un ilote... Qui me donnera la liberté, qui pourra me rendre la grâce perdue?... le monde m'échappe, je me débats parmi les ombres. Qui peut venir à mon secours? » Personne certes parmi les hommes. A ce niveau de détresse seul un Dieu qui serait aussi un père pourrait réconcilier avec lui-même, avec les autres, cet homme trop sincère, trop lucide, cet homme trop véritablement homme pour pouvoir vivre dans le troupeau humain.

IV. — *La Conscience malheureuse.*

Cette fois nous abordons l'essentiel. Ces êtres falots, dont la vie stagne, qui semblent empêtrés dans l'existence, ont une activité intérieure extraordinaire. Roquentin nous avoue qu'il pense rarement; peut-être, mais qu'il est attentif! Auprès de ces gens-là nous paraissons comme endormis et précisément, si la lecture de ces livres nous est si pénible, c'est qu'elle nous réveille de notre torpeur. Sans doute notre vie est-elle trop intéressante : nous nous y intéressons même tellement que nous n'avons plus de loisir pour le regard intérieur. Salavin, Roquentin sont doublés dans leur terne existence d'un observateur qui ne laisse rien passer : « J'ai visité des profondeurs dont mon esprit ne peut plus s'évader [1]. » Ils veulent se rendre compte des choses, ils sont aux aguets de leur propre vie. Or cette conscience aiguë, loin de les satisfaire, est la source de leur malheur. « Si seulement je pouvais m'arrêter de penser, gémit Roquentin, ça irait déjà mieux... Je ne veux pas penser, je pense que je ne veux pas penser, etc... La haine, le dégoût d'exister, ce sont autant de manières de me faire exister, de m'enfoncer dans l'existence [2]. » Car exister c'est être conscient. Mais comme cette conscience se tourne en ennemie de la vie, il

1. *Confession de Minuit.*
2. *La Nausée*, p. 130.

leur arrive de souhaiter devenir chose. « Je voudrais, dit Salavin, être puceron sur un rosier. » Ce serait enfin le repos dans l'inexistence... Quel étrange fléau que cette faculté d'analyse qui nous rend présents aux êtres et à nous-mêmes et qui, en nous faisant vivre, nous tue lentement! « Le vide de sa vie murée lui apparut, nous dit Huysmans. Il se mit à parcourir le chemin de croix de ses quarante ans, s'arrêtant désespéré à chaque station. » Voilà ce que révèle la conscience pure : un *vide,* un vide que les gens simples, les inconscients, les étourdis savent combler. « Il y a mille façons de combler ce vide, dit Salavin, certains le remplissent avec l'amour, avec l'ambition, le jeu, d'aucuns avec le travail, d'autres, que sais-je? avec le bruit [1]. » Mais les gens comme Salavin, en proie à leur « désespérante faculté d'analyse [2] », ne pourront jamais combler ce vide. Ils s'y engloutissent et finalement, après avoir exténué tout intérêt à vivre, ils ne rencontrent plus qu'une vague et fluide conscience d'avoir conscience de vivre, sans forme ni matière : l'ennui pur, cette lymphe glaciale dont parle Valéry et dont « une goutte suffit pour détendre dans une âme les ressorts et la palpitation du désir, exterminer toutes espérances, ruiner tous les dieux qui étaient dans notre sang », cet ennui qui « n'a d'autre substance que la vie même et d'autre cause seconde que la clairvoyance du vivant. Cet ennui absolu qui n'est en soi que la vie toute nue quand elle se regarde clairement [3]. » Nous sommes au cœur du sujet. Mais écoutons encore Roquentin; ce que Valéry exprime dans l'abstrait, Sartre le décrit concrètement : « Tout ce qui reste de réel en moi c'est de l'existence qui se sent exister. Je bâille doucement, longuement. Personne. Pour personne Antoine Roquentin n'existe. Et qu'est-ce que c'est que ça, Antoine Roquentin? C'est de l'abstrait... Et soudain le Je pâlit, pâlit et c'en est fait, il s'éteint. » Telles sont les dernières lignes du roman : la conscience de soi a fini par tuer la conscience même d'exister : il ne reste plus qu'un fantôme assis dans une salle d'attente et qui n'attend plus rien.

1. *Club des Lyonnais.*
2. *Confession de Minuit.*
3. *L'Ame et la Danse. Eupalinos,* p. 52.

Or ce drame est fort connu : c'est celui de la conscience malheureuse; il a été décrit par Hegel dans des pages célèbres de la *Phénoménologie de l'Esprit* [1]. Nos héros sont les victimes d'un mal que Hegel situe au Moyen Age mais qui en fait semble lié à la condition humaine. La conscience heureuse est celle qui s'achève dans l'action — dans le travail, diront Hegel et, après lui, Marx. Mais quand la conscience, au lieu de créer (nostalgie de Roquentin pour le génie de l'artiste [2]), au lieu de transformer le réel et de le féconder par son activité, se retourne sur soi, et, se séparant de l'objet extérieur, se prend elle-même pour objet, la voilà qui s'enferme dans une prison invisible. Alors, faute de « s'enfoncer immédiatement dans l'expansion de la vie », faute de communier avec l'Autre, elle ne peut plus songer qu'à se prouver à elle-même sa propre vérité en *s'opposant* à l'Autre. La conscience de soi ne peut être en dernier ressort que négative. Quand elle rencontre chez l'Autre une image d'elle-même (dans une autre conscience humaine), il s'engage une lutte à mort. La conscience qui triomphera sera celle de Salavin, celle du « Maître » voué tôt ou tard, par l'orgueil même de sa victoire, à une inexplicable souffrance : le désir et l'ennui. La conscience vaincue sera celle de l'esclave; mais dans *servus* il y a *servare :* c'est l'esclave, voué à l'objet, au travail qui finalement sera *sauvé* de lui-même; il échappera à l'impérialisme destructif de la pure conscience de soi : le travail sera son salut. Heureux diverti! Mais l'autre, enfermé en lui-même, verra le vide, de toutes parts, se refermer autour de sa conscience. En quête de l'immuable, de l'absolu, il ne trouvera jamais que l'abjecte contingence et rien ne pourra le consoler de cette inexplicable frustration : « Exister, c'est être là, simplement... les existants apparaissent, se laissent rencontrer mais on ne peut jamais les déduire... à quoi bon toutes ces existences manquées et obstinément recommencées et de nouveau manquées [3]. » Roquentin n'était retenu à la vie que par son

1. Traduction Hyppolite, I, p. 159 sqq.
2. L'artiste s'est lavé du péché d'exister. Il *demeure*. Il a justifié son existence (cf. *Nausée*, p. 222).
3. *Nausée*, p. 167 et 169.

projet d'écrire la biographie du sieur de Rollebon. « M. de Rollebon avait besoin de moi pour être et j'avais besoin de lui pour ne pas sentir mon être... qu'est-ce que je vais faire à présent [1] ? » A présent il a le malheur de sentir son être et cet être injustifiable est radicalement *absurde :* « Ma place n'est nulle part. Je suis de trop » : un intrus dans le troupeau, comme l'homme de la baraque. Pour être un instant sorti du troupeau, il s'est mis dans le cas de n'y pouvoir rentrer.

Le malheur de la conscience consiste essentiellement à être séparée : y a-t-il un remède à ce divorce? Comment réconcilier ces épaves avec la vie et avec elles-mêmes? Faut-il compter simplement sur la lassitude, la résignation, l'usure de la vie? Ce sont en effet les jeunes gens, les adolescents qui connaissent ce genre de crise... Mais qui ne voit tout ce qu'une telle solution a de pessimiste, voire de désespérant? On ne pourrait donc vivre qu'en oubliant que l'on vit et la conscience qui nous fait hommes, qui transforme le réel en vérité et donc le fait exister, la conscience serait une maladie de jeunesse? Certains diront même une maladie de la jeunesse de l'humanité, vouée tôt ou tard au grand réflexe conditionné des civilisations... Le bonheur serait à ce prix... Mais ce prix nous ne pouvons consentir à le payer.

Alors? Alors il faut de toute évidence un médiateur. Il faut que l'absolu vienne jusqu'à nous et, en s'incarnant, consacre cette contingence, cette misère, cette inacceptable bouffonnerie de l'existence. Accepter de n'être que ce qu'on est, s'aimer, aimer les autres : tâches impossibles pour une conscience rigoureuse, exigeante, clairvoyante. Mais par-delà cette lucidité qui scelle, il y a l'amour qui ouvre, l'amour qui pardonne et réconcilie. Si Dieu même ne nous en donnait l'exemple en suscitant, bien loin de l'ordre des esprits, cet ordre de la charité inintelligible aux esprits, il nous serait impossible de nous évader de notre prison. Pour nous pardonner il faut d'abord qu'on nous pardonne : la Raison ne peut pardonner, mais seulement la Charité. Cesser de ricaner, cesser de haïr, cesser de dire non, c'est une grâce qui n'a point sa source dans l'homme. Savoir dire oui à la

1. *Ibid.*, p. 128.

vie, comment le clairvoyant le pourrait-il s'il n'était miraculeusement aidé par l'auteur même de la vie? redevenir, sans rien perdre de sa lucidité, ce petit enfant qui sourit à sa mère, c'est ce dont les saints n'ont cessé de nous donner l'exemple. A Salavin, pour être un saint — comme au Tarrou de Camus — il n'a manqué que d'avoir la grâce, c'est-à-dire moins d'orgueil. La frontière entre l'ordre des esprits et l'ordre de la charité n'est pas comme le croit Camus dans une chute de tension de la conscience et un consentement à s'aveugler; elle est dans un surcroît de misère qui détermine le geste de l'humilité et de la confiance. Se renoncer, se détacher n'est pas, comme le croit Salavin, se persécuter soi-même, mais *aller vers l'*Autre. Mais ce pas en avant est la chose la plus impossible pour qui s'est cristallisé sur soi-même dans une diabolique exigence de pureté.

Jean ONIMUS.

LES PETITES FILLES MODÈLES ONT CENT ANS

Une grand-mère avait le don de conter. Or, son gendre, secrétaire d'ambassade, part pour l'Angleterre. Voilà les petites filles pleurant les histoires de leur grand-mère. Qu'à cela ne tienne! Elle écrira ce qu'elle narrait. Ainsi commencent les « compositions nigaudes » de la comtesse de Ségur. Par des contes de fées, Blondine que son page Gourmandinet laisse partir dans la forêt des lilas enchantés, Rosette et son « char de perles et de nacre », le tendre Ourson velu... Louis Veuillot les lit en manuscrit. Grâce à lui, paraissent, en février 1857, les *Nouveaux Contes de Fées*. Ecrites, cette même année, *Les petites Filles modèles* suivront de peu, et *Les Malheurs de Sophie*. Mais qui lit encore des contes de fées? L'extraordinaire a tué le merveilleux. Un extraordinaire scientifique. Qu'avons-nous besoin de Bonne-Biche et de la Fée Rageuse? La vapeur, l'électricité et la bombe atomique ont pris leur place pour notre bien et notre mal. C'est pourquoi ce ne sont pas Ourson ni Blondine dont le centenaire a été célébré, tandis que finissait l'an, mais Camille et Madeleine. Modeste célébration d'ailleurs, tenant plutôt de la réunion de famille. Pour un pseudo-chroniqueur, quelle aubaine! Une excuse à relire de vieux livres fatigués par des mains d'enfants, ces *Malheurs de Sophie* entre autres, donnés, en juin 1869, comme « récompense de ses progrès en lecture », à une petite fille dont j'ai appris ce que je sais de meilleur sur l'éducation. Une occasion de renouer amitié avec d'inoubliables compagnons d'enfance, Charles le bon petit diable, Juliette la douce aveugle, le zouave Moutier, la rieuse Elfy, François le petit bossu, Paolo le bon génie ahuri, et Prudence qui doit être la grand-mère de Bécassine, d'autres encore, presque centenaires et bien vivants. Laissons donc aujourd'hui Tintin et Milou se reposer entre deux aventures. Abandonnons les spoutniks à leur

ronde. Remontons le cours du temps. Cent ans? Qu'est-ce que cent ans? L'âge, au dire de cet exégète de jadis, où Sara fut enlevée par le Pharaon.

« Un petit monde d'autrefois ».

Le monde où vivaient la romancière et ses personnages n'avait pas, comme celui de Fogazzaro, la mélancolie des bonheurs qui s'effeuillent. Peu d'hommes clairvoyants en discernaient la fragilité. Les drapeaux de Crimée et d'Italie battent au vent de la victoire. Qui verrait venir l'humiliation de Sedan? Je crois entendre le virgilien jardinier de mon enfance parler de ces années comme d'un rêve qu'il s'étonnait d'avoir vécu. Tous les livres de la comtesse de Ségur respirent la joie de vivre et l'assurance du lendemain. La souffrance n'en est pas absente mais n'est là que pour donner carrière à la foi et la charité qui en triomphent. Marquis, ducs et comtes ont des châteaux spacieux de pierre de taille, entourés d'un parc et de bonnes terres dont les paysans respectent le châtelain, des hôtels à Paris où ils ne s'attardent pas, une fortune assise et sagement administrée qui permet une large aisance, de nombreux serviteurs, beaucoup de loisirs. Dans un pays où l'ordre règne, protégés par les autorités, ils donnent à leurs enfants une éducation de raisonnable sagesse. L'art de vivre en société et la morale s'accordent et sont indiscutés. La religion est respectée. Au bourg proche, le curé, le maire, les notables, médecin ou notaire, petits bourgeois, souvent cossus, et artisans, dans les fermes les paysans vivent une vie simple, rude assez sans excessives privations. Ils ne font pas les plantureux et exquis repas et goûters que détaille notre gourmande comtesse; mais le pain ne manque pas, ni le cidre et le vin, les laitages, les fruits et la viande même; et les noces sont l'occasion de festins à faire peur. Du monde ouvrier il n'est pas question. On ne l'aperçoit que de si loin que sa misère n'offusque pas les regards. Mais de la région rurale qui l'environne, Mme de Ségur connaît et aime les gens, braves et simples, estime et fait valoir leurs vertus, la charitable hôtesse de l'Ange-Gardien, Caroline l'adroite

couturière, la bonne du curé grondeuse et dévouée, d'autres encore. Elle respecte aussi les domestiques, fidèles et consciencieux, la Betty qui double de carton la culotte du bon petit diable, l'Isabelle de François le bossu... Et tous, nobles et paysans, parents et enfants, parlent une belle langue, simple mais polie, toujours correcte, jamais pressée, à l'image de leur paisible bonheur.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des malheureux. Les uns ne mériteraient pas de l'être, des enfants surtout sur lesquels nous reviendrons, des pauvres aussi mais qui sont trop bons pauvres pour que la charité ne leur vienne pas en aide, le jour voulu, et sans compter. Car cette noblesse et cette petite bourgeoisie ne sont pas égoïstes. Le pauvre est l'ami de Dieu. Donner est une joie. Les riches savent le faire avec délicatesse bien que leur manière soit un peu trop paternaliste. Les seuls vrais malheureux et qui mourront dans leur malheur le sont par leur faute. Mauvais riches, avares ou prodigues, au cœur dur. Mauvais parents, légers, insouciants, jouisseurs, abandonnant leurs enfants à des mains indignes, les corrompant par leurs exemples, et leurs leçons parfois. Enfants orgueilleux, irrespectueux ou ingrats. Maîtres durs qui ont les serviteurs qu'ils méritent. Serviteurs malhonnêtes. Il est rare que ces méchants se convertissent. Ce n'est pas la confession de Mme Mac'Miche qui peut rassurer sur son salut éternel. La plupart finissent, endurcis ou révoltés, Mina chez son prince valaque, Jean qui grogne au bagne, Rodolphe en duel, le cabaretier de Loumigny sur l'échafaud.

Ainsi, dans ce monde où il fait bon vivre, les malheureux contribuent au bonheur des heureux. Les uns, parce que, sortis de leur injuste infortune, ils viennent le partager. Les autres, en apprenant par leur exemple à éviter le sort du méchant. Bien sûr, il n'est pas possible que Mme de Ségur n'ait pas su, au moins par son fils, prêtre, aveugle, apôtre des humbles, des misérables, que ce monde n'était dans le tumultueux océan qu'une île fortunée, ceinturée de bleu. Mais elle écrivait pour des enfants qui n'en connaissaient pas d'autre et devaient y vivre dans une sagesse joyeuse. Elle-même, rien ne permet de lui prêter l'inquiétude de nos

cœurs et de nos consciences. Echappée d'une enfance austère, grondée et gelée, comment n'eût-elle pas savouré la douceur de ce « petit monde d'autrefois » ?

L'éducation selon Sophie.

« Quand je serai grande, disait une petite fille, je me vengerai sur mes enfants. » Elle ne le fit pas. D'autres hélas s'autorisent de la sévérité de leurs parents pour la reproduire. Chez Mme de Ségur, rien de pareil. En sage abeille, elle transforma en miel ses souvenirs amers. Car l'éducation selon Sophie est une éducation dans la confiance et dans la joie. Dès *Les petites Filles modèles*, elle prend une position, alors peu commune, entre Mme de Maintenon et Fénelon. En dépit de toutes les différences, s'il fallait la rapprocher de quelqu'un, ce serait d'une autre Sophie, la sainte Mère Barat, sa contemporaine. Je me suis toujours représenté Camille et Madeleine en élèves du Sacré-Cœur, se disputant le ruban rose. Par ses « compositions nigaudes », la grand-mère voulait d'abord amuser ses petites-filles. Mais elle n'a jamais déguisé son désir d'élever en contant. Elle aurait eu horreur d'être appelée pédagogue. Educatrice, oui bien.

Des enfants ou de leurs parents? La question a été posée. Comme s'il était possible de les séparer! D'autant que pour une grand-mère les parents eux-mêmes sont encore des enfants. Néanmoins, toute persuadée qu'elle soit que papas et mamans liront ses livres, elle les écrit pour les enfants, ses petites-filles d'abord, et les petits frères, cousins, cousines, amis. Droitement élevés par des parents aimants, intelligents et sincèrement chrétiens, ils y apprennent à réfléchir à tout ce qu'ils leur doivent. Le respect filial est amour, reconnaissance, fidélité, confiance. De « bons enfants » sont la joie des « bons parents ». Comment, devant d'autres enfants, négligés, mal élevés, rudoyés, ne se sentiraient-ils pas plus engagés à se conduire en fils et filles dignes de l'amour dont ils sont aimés? Il ne fallait pas, a-t-on dit, peindre des pères faibles ou aveugles, des mères mondaines et égoïstes. C'est oublier que la comparaison est la loi de notre pensée. Sans parler de Mme Fichini dont la cruauté sadique rend plus éclatantes

la bonté et la sagesse de Mme de Fleurville, les petits lecteurs apprécient d'autant mieux le père de François le bossu que la pauvre douce Christine est plus abandonnée de ses parents. Croit-on d'ailleurs qu'ils n'aient pas des yeux pour voir? Tous leurs petits camarades ont-ils le bonheur que goûtent Camille, Madeleine, Marguerite ou François? On admirera plutôt avec quel soin délicat Mme de Ségur rappelle qu'aux parents, les plus discutables ou même indignes, le respect reste dû. Parce que de Dieu vient toute paternité. Jamais cette vérité fondamentale n'est oubliée. Force est bien de choisir. Ou des histoires vraies dans un monde réel qui brasse le bien et le mal. Ou les impossibles aventures de Tintin qui n'a ni père ni mère. Que nous enseigne au fond la loyale Sophie? Que les parents ont les enfants qu'ils méritent. Mais si les parents, lisant en cachette ses livres, sont conduits à examiner leur conscience, les enfants sont invités à remercier Dieu d'avoir des papas et des mamans qu'il est si bon d'aimer, auxquels il est si facile d'obéir. N'omettons pas d'ajouter qu'en cet autrefois, où les bonnes et gouvernantes tenaient tant de place dans une existence d'enfant, pour une détestable Mina, abondent les Elisa, Prudence, Betty, si bien choisies par les parents et dignes de leur confiance. Sans cesse, leur cordial dévouement, les peines qu'elles se donnent sont mis en lumière, et l'affectueuse docilité qui leur est due. J'allais oublier Rame, le bon noir, aussi délicat que la meilleure des bonnes.

A bons parents, bons enfants. Mais qu'est-ce qu'un bon enfant? Prenons garde de répondre trop vite. Camille et Madeleine, tendrement aimées par leur grand-mère, ne sont pas les seuls modèles. Sophie délivrée de sa belle-mère s'efforcera de leur ressembler mais restera Sophie, pour le bonheur de son mari. Et les garçons? Paul, le compagnon d'enfance de Sophie, Jacques et Paul de *L'Auberge de l'Ange-Gardien*, François le bossu, le pauvre Blaise ne sont pas moins aimables, et Charles le bon diable qui porte kilt et non jupon. Qu'ont-ils de commun, garçons et filles? Les qualités et vertus que, les préférant à toutes, la bonne comtesse leur voulait. Ils sont simples. Voyez-les rire des deux nigauds ou de Mlle Yolande Tourne-Boule. Des péchés,

le pire est à leurs yeux le mensonge. Ils jouent franc jeu. Ainsi Charles, affrontant le vieil Old Nick. Leur sagesse n'est pas immobilité silencieuse, impeccable tenue, mains toujours propres, jupes et culottes sans accrocs, mais sens du devoir. Ils sont de bonne humeur, jamais désœuvrés, ouverts et gais, spontanés sans argot ni désinvolture. Bons cœurs, ils pensent aux autres, ignorent la jalousie et la rancune. Envers leurs parents, d'un respect qui est amour, d'une affection familière qui n'abolit pas le respect. Entre eux, bons compagnons. Mais cette sagesse volontaire, et qui se dément parfois, leur vient d'une sincère piété. Ils aiment le bon Dieu. Quand le pauvre Gribouille lui-même, conscient de sa sottise et de son ignorance intellectuelle, fait son petit bagage, il songe d'abord à emporter son catéchisme. Ne vous récriez pas devant ce tableau. Qu'ils aient existé, leur grand-mère vous le dit : « la preuve en est dans leurs imperfections ». J'en connais aujourd'hui de tels, quoique moins policés et parlant une langue moins châtiée. Mais, chut!

Ont-ils été sévèrement élevés? Dans certains cercles de pédagogues et de psychologues, Mme de Ségur a mauvaise réputation. Pour la confondre avec Mme d'Embrun qui avait rapporté d'Amérique les ceintures de bonne tenue, il faut ne l'avoir jamais lue. Elle sait et répète sans cesse que la sévérité ferme le cœur des enfants, les rend menteurs et vils. Ceux des parents de ses romans dans lesquels on la peut reconnaître commandent moins qu'ils ne conseillent, font appel à la raison et à la conscience. Nullement partisans de l'obéissance « parce que », ils attendent, de la confiance qu'ils leur témoignent, la loyale docilité des enfants à leur influence et leur autorité. Sans doute, il faut punir à l'occasion. Dans ce « petit monde d'autrefois », une bonne fessée réglait les comptes à régler. Un peu vite peut-être. Les parents d'alors ne s'en faisaient pas scrupule. Ils prenaient à la lettre certaines sentences de l'Ecriture. Ils ignoraient que le moindre gamin est citoyen et, comme tel, une parcelle du Souverain. Et les enfants, moins fragiles peut-être, situaient leur dignité plus haut.

Mais que viennent faire, dans ces contes de grand-mère, les Fichini, Papofski, Mac-Miche, ces mégères? Ne vont-elles

pas donner des cauchemars aux enfants sensibles, les troubler, ou, ce qui serait pire, éveiller en eux une complaisance inconsciente pour la cruauté? Il y a là un petit problème pour qui connaît la bonne châtelaine des Nouettes. Les uns rappellent qu'elle était née dans un autre château, qu'elle était Russe, d'une Russie barbare. De son enfance, disent d'autres, elle avait gardé des souvenirs odieux dont elle se délivrait en inventant ces mégères qui rencontraient leur châtiment. Un rapprochement de dates suggère une troisième explication. Sophie de Ségur et Charles Dickens étaient contemporains.

De David Copperfield aux Malheurs de Sophie.

Il y a toujours eu, certes, des enfants maltraités, torturés, exploités par des brutes tortionnaires. Nous avons nos bourreaux d'enfants, hélas! Croire que nos aïeux fussent insensibles au sort de leurs victimes serait leur faire gratuitement injure. Quand Monsieur Vincent ramasse un enfant trouvé, par une nuit glaciale, à la porte d'une église de Paris, et l'emporte, roulé dans son manteau, il donne le branle à un puissant mouvement de charité. Il n'est pourtant pas douteux que les transformations de la société, la naissance d'un monde industriel, l'entassement dans les villes, le paupérisme ont multiplié les enfants malheureux et accru leurs souffrances. Hanté par l'injustice sociale et la vision hideuse des bas-quartiers de Londres, Dickens s'attaque au problème entier. Parmi les victimes de ce monde inhumain, les enfants ne sont que les plus pitoyables, non les seules. Mme de Ségur ne semble avoir connu de Paris que le cœur, assez insensible d'ailleurs à sa beauté. La détresse ouvrière lui reste cachée. Du fond de sa paisible Normandie, elle n'en a soupçonné ni les dimensions ni l'horreur. Nourrissant contre tout ce qui était anglais une haine tenace, il est peu probable qu'elle ait lu Dickens. Mais elle n'en avait pas besoin pour que ses yeux fussent ouverts sur l'enfance malheureuse. Mgr de Ségur était son fils, ne l'oublions pas. Aimant les enfants comme elle les aimait, comment aurait-elle pu ne pas s'émouvoir du sort de tant d'entre eux?

A ses petits-enfants, elle fera partager sa compassion. Ne leur veut-elle pas un cœur délicat, disponible à toute charité? Dans l'enfant maltraité comme dans le pauvre, Jésus-Christ est présent.

Mais elle écrit pour des enfants, comme, quelques années plus tard, l'auteur de *Sans Famille*, Dickens, pour des adultes, hommes et femmes. Il ne voilera pas l'horrible spectacle dont il attend que leurs consciences soient bouleversées. De *David Copperfield, Oliver Twist, Nicolas Nickleby,* monte au cœur, enveloppante comme un sale brouillard, une tristesse presque désespérée. J'ai connu un enfant qui se souvient encore de l'avoir éprouvée, les entendant lire, à un âge tout proche de la Bibliothèque Rose. L'humour ne l'en défendait pas. Chez Mme de Ségur, rien de semblable. Bien loin de vouloir émouvoir jusqu'au trouble, elle s'en garde. C'est à des enfants qu'elle s'adresse. Connaissant assez les uns, ses premiers lecteurs, elle n'a pas besoin pour toucher leur cœur de les faire trembler. Les autres, elle les connaît trop peu pour courir le risque de les angoisser en les apitoyant. Seules, Mme Fichini et Mina n'éveillent aucun sourire. La Papofski, jouée par son gros oncle de général, Mme Mac'Miche, à qui les diables font les cornes, sont des mégères en cage. Et surtout, les enfants le savent, les méchants n'ont jamais le dernier mot. Ils seront punis. Tandis que le bonheur attend Sophie, Christine et Charles. Torchonnet se convertira, c'est sûr. Et la lumière du ciel baigne la mort de l'innocent Gribouille. Quand ils lisent les aventures de Tintin, nos enfants ne sont pas moins assurés que tout finira bien. C'est une loi de toute littérature pour enfants.

Faut-il lui dire adieu?

Qui lit aujourd'hui Mme de Ségur? Les parents, dit-on, plus que les enfants. Parce qu'elle fut la compagne de celui ou celle qu'ils ont été, quand ils avaient l'âge de raison. Ses livres cependant continuent à se vendre, sans cesse réédités. Parmi ceux qui les lisent, il doit bien y avoir quelques enfants. C'est que personne n'a remplacé la grand-

mère de Cadichon. Tandis que peu à peu elle s'éloigne de nous, dans une page tournée d'histoire, saluons-la respectueusement. Son art et plus encore son cœur le méritent.

Il en est de son œuvre comme de toutes. Seul subsistera le meilleur. Déjà le temps la vanne. Reliriez-vous avec plaisir *Les deux Nigauds, Jean qui grogne et Jean qui rit,* ou encore, jusqu'au bout, les *Comédies et Proverbes?* Si même vous trouviez quelque fadeur aux *Petites Filles modèles,* ne rougissez pas de leur préférer *Les Malheurs de Sophie.* Mais qui pourra nous faire oublier *L'Auberge de l'Ange-Gardien, François le Bossu, Un bon petit Diable?* L'art de Mme de Ségur y atteint sa perfection. Car il faut aux enfants des récits clairs, rapides, enjoués, qui tantôt font trembler les paupières et tantôt pétiller les yeux. Elle était bien un peu moralisante, trop parfois. Je n'ai pas eu le courage d'achever *Les bons Enfants.* Le petit public d'alors s'ennuyait moins au sermon. Mais, dans ses chefs-d'œuvre, la bonne humeur et la verve rendent aimable sa raisonnable sagesse. Et pourquoi les bonnes-mamans n'auraient-elles plus le privilège de donner de tendres conseils? Par discrétion, on veut aujourd'hui que les enfants tirent tout seuls les leçons des contes, comme les marrons du feu. Sophie, gourmande, les présentait grillés à point.

Où elle reste inégalée, c'est dans la vérité de ses petits personnages. Vous ne me direz pas que Tintin est un enfant. Il n'en a que la taille et l'allure. Alors que nous avons appris des psychologues que l'enfant n'est pas un petit adulte, la plupart de nos livres mettent en scène des gamins et des gamines qui n'ont plus rien à apprendre des grandes personnes ni de la vie, menant sans sourciller les aventures les moins vraisemblables et les menant à bien. Comme si, pour être un véritable enfant, il suffisait d'un short aussi court que possible sur des jambes nues! Sophie a tout juste le compte de ses quatre ans quand elle vole le pain des chevaux et baigne sa tortue. Le bon petit diable n'a pas plus de douze ans. Les grandes personnes aussi ont leur âge, chacune le sien. C'est en vain que la mère de Christine, Mme Delmis et sa servante Rose tentent de se rajeunir. La bonne hôtesse de l'Ange-Gardien n'a pas cette

sottise. La romancière pourtant nous peint des parents jeunes, des papas dans la force de l'âge, des mamans au frais visage, peu de vieillards. On lui a parfois reproché ses originaux, si pittoresques et réjouissants. Peut-être le M. Abel de *Jean qui grogne et Jean qui rit* n'est-il guère vraisemblable. Mais Mlle Primerose, Dourakine, Mme Bonbeck ont existé, et même Mlle d'Embrun, si digne dans sa raideur offensée. Et Paolo, me direz-vous? Croyez-le si vous voulez, je l'ai rencontré.

Mais, parce que ses petits personnages sont des enfants, elle leur fait vivre des aventures qui sont à peine des aventures, de simples histoires vraies. A sa façon, Jules Verne avait le même souci de vérité. S'il écrit pour les enfants, il y a peu d'enfants dans ses livres. Pour courir le monde et la mer, habiter l'île mystérieuse, il faut des hommes. Lui pas plus qu'elle n'auraient signé tant de livres dont l'invraisemblance psychologique passe celle des contes de fées. Et ce n'est pas la sage Sophie qui aurait voulu préoccuper les enfants de problèmes qui les dépassent. Hélas! De nos jours, les auteurs, qui jugeraient indiscret de faire la morale aux enfants, les traitent en philosophes, sociologues, voire politiques en herbe. On appelle cela jeter les enfants en pleine vie. Qu'on les laisse donc grandir! Jamais un champignon de Paris n'aura la saveur de celui que vous cueillez en plein bois.

Heureux, faste, le jour où Louis Veuillot se fit donner par la comtesse de Ségur les contes manuscrits d'Ourson, Blondine, la souris grise et le petit Henri. Que tant d'enfants aient une dette à son égard, le saviez-vous? Mais elle-même, Sophie, la bonne grand-mère, aurait-elle deviné que, dans une petite ville de sa chère Normandie, ses « compositions nigaudes » enchanteraient deux petites filles, deux sœurs, Céline et celle qui devint Thérèse de l'Enfant-Jésus?

Jean RIMAUD.

TYPHONS SUR LA CHINE (I)

Aux côtés de Khrouchtchev, durant les fêtes d'octobre dernier, Mao Tse-tung a pu contempler l'appareil de la puissance soviétique. Il pouvait se demander s'il aurait la force et le loisir de conduire la Chine à des sommets aussi enivrants. Depuis que les armées, créées par son génie à la faveur de la guerre sino-japonaise, lui ont conquis le pouvoir, il a fait preuve d'une habileté supérieure. Se posant dès l'abord en protecteur des opprimés et en père tout prêt à tendre les bras aux prodigues, il a su n'effaroucher personne. Pendant que les Chinois, las de tant d'aventures, s'endormaient dans la sécurité, le Parti a tissé son filet : strict contrôle de la presse, réseau de police et de délation, monopole de l'embauche au travail, monopole de l'alimentation et de tout le commerce en gros; pris dans ces mailles, le Chinois n'a plus qu'à obéir ou mourir de faim. Les succès, probablement inespérés, des « volontaires chinois » en Corée ont permis d'entreprendre une série de campagnes d'épuration qui ont conduit les victimes, par millions, aux champs d'exécution ou aux *camps de travail correctif*.

Tenant bien en mains le pays, Mao Tse-tung a pu alors le lancer dans les voies de la collectivisation : *Plan quinquennal* pour le développement de l'industrie lourde et des voies de communication; regroupement des paysans et des terres en coopératives de production. Les difficultés n'ont pas manqué : les inondations répétées, ainsi que les nécessités de l'exportation pour payer l'aide soviétique, ont entraîné la raréfaction des vivres et de nombreux produits courants, au mécontentement général. Le labeur écrasant, les salaires insuffisants, les objectifs inaccessibles, l'insécurité, ont miné la bonne volonté des masses. Même les privilégiés du régime laissent entamer leur ferveur révolutionnaire par le goût du confort « bureaucratique » et la lassitude d'un effort sans fin. Et le Plan quinquennal, orgueil de la Chine Populaire, provoque bien des mécomptes : improvisé

sur des données incertaines et fragmentaires, il ne répond pas aux possibilités réelles du pays et, malgré les plus grands efforts, semble irréalisable.

Pour dissimuler ces déceptions, ou pour fortifier les esprits chancelants, la Chine s'absorbe, à partir d'avril 1955, dans une immense chasse aux contre-révolutionnaires [1]. Les vedettes du crime sont Kao Kang, ancien gouverneur de Mandchourie et directeur du *Plan*, Hu Fong, un écrivain renommé, Mgr Kiung, évêque de Shanghai; leurs « complices » ne se comptent pas. Chou En-lai estime d'ailleurs que 10 % des membres du Parti doivent être éliminés.

*
* *

En octobre 1955, c'est, selon l'expression du *Comité Central du Parti*, l'heure de la *Marée Haute* [2], l'avènement du collectivisme généralisé. Ce qui implique l'extermination des contre-révolutionnaires, qui sont donc poursuivis avec une énergie accrue. On voudrait en particulier en finir avec les catholiques, qui persistent à se complaire dans le « mauvais esprit », et une *réunion préliminaire* de quelques hommes sûrs (Pékin, janvier 1956) travaille à jeter les bases d'une *Association Patriotique des Catholiques* dont le Gouvernement pourra tenir les fils.

Mais l'objectif principal reste la réforme rurale. Dans l'espoir sans doute d'augmenter nettement la production, on n'a cessé d'accélérer le regroupement des exploitations, de préférence en de vastes fermes collectives qui gèrent des centaines d'hectares. Sous cette impulsion, le nombre des coopératives a bondi de 400.000 en décembre 1954 à 1.900.000 en décembre 1955; la collectivisation, qui avait atteint 10 % des fermes en décembre 1954, en atteint 60 % l'année suivante, et doit s'achever en 1956.

Toutes les grosses affaires industrielles et commerciales

1. Sur la période 1949-1955, cf. C. Couturier, « Néo-démocratie chinoise », *Etudes*, septembre et octobre 1955.

2. L'étude suivante est extraite de *Bilan de la Révolution chinoise, 1900-1957*, par C. Couturier, à paraître prochainement aux Editions de Fleurus.

étaient depuis longtemps sous le contrôle de l'Etat. Mais une poussière de petites et moyennes entreprises subsistait, ainsi qu'une multitude d'artisans indépendants. Tout cela est transformé dans l'espace du seul mois de janvier 1956. Entraînés bon gré mal gré à des manifestations monstres, les patrons doivent solliciter humblement de l'Etat qu'il veuille bien prendre la direction de leurs affaires, et les artisans, permission de s'associer en coopératives dirigées par un représentant du Gouvernement.

En ce même mois de janvier, un plan de phonétisation du chinois est adopté, basé sur l'alphabet latin, mais l'application de la réforme reste soumise à des décisions ultérieures. Le Gouvernement commence d'autre part à s'inquiéter du manque de techniciens, et par suite du manque d'écoliers. Car, depuis le lancement du *Plan quinquennal*, l'industrie absorbe les disponibilités monétaires, les usines et les champs réclament des bras. Dès lors, l'enseignement secondaire et supérieur reste stagnant, très en-dessous des besoins d'un pays qui s'industrialise.

***

Telle est peut-être la raison pour laquelle le régime s'interroge sur le sort des intellectuels. Depuis la « libération », beaucoup ont été relégués à des emplois subalternes, et la relève a été maigre. A défaut de jeunes, ne pourrait-on récupérer quelques anciens? Dans son rapport à la *Conférence Politique Consultative*, en janvier, Chou En-lai y avait fait allusion. Estimant à 100.000 le nombre des intellectuels de grande classe, ingénieurs, géologues, biologistes, sociologues, etc., il évaluait à 40 % la proportion des « éléments positifs »; à 20 % celle des éléments dangereux; à 40 % celle des techniciens « médiocres », des gens appliqués au travail, mais trop peu soucieux de politique. Sans enthousiasme pour le socialisme et l'U. R. S. S., vexés par le mépris que leur témoignent les membres du Parti, rebutés par les procédés violents de réforme, de tels hommes ne s'ouvriront pas à la « vérité », à moins d'une éducation patiente et

d'une amélioration de leurs conditions de vie et de travail. Les autorités devraient veiller, d'autre part, à ne point leur confier des tâches sans rapport avec leurs aptitudes, ni à gaspiller le talent des révolutionnaires éprouvés en les confinant dans des besognes d'administration ou de propagande.

L'heure était à l'euphorie. La production agricole et industrielle venait de battre tous les records [1]. Les paysans, les artisans, les commerçants, les industriels se laissaient socialiser sans trop crier. Et voici que le Parti Communiste d'U. R. S. S. vient de tenir son 20e Congrès. Le *Journal du Peuple* (5 avril), dans son commentaire sur l'éditorial historique de la *Pravda* (28 mars), ne s'excite guère sur les erreurs de Staline, dont il souligne plutôt l'œuvre positive; mais il exalte le Parti Communiste Chinois qui, lui, n'a jamais dévié de la « ligne des masses ». Tout de même, le vent a légèrement tourné au libéralisme et le moment paraît favorable pour tendre la main à tous les hommes de bonne volonté.

Le 25 mai, joyeuse ouverture du mouvement dans le cadre solennel du Huai Jen Hall à Pékin. Devant une brillante assemblée de savants, sociologues, médecins, artistes, écrivains, Lu Ting-yi prend la parole. Chef de la Propagande au *Comité Central du Parti*, maître reconnu de la pensée marxiste, il passe pour le troisième personnage du régime, mais se fait rarement entendre en public. Ce jour-là, une mission de choix lui incombe : déployer « l'harmonie des *Cent Fleurs* et des Cent Ecoles », ouvrir les voies de la liberté sans laisser accès à d'intolérables dissonances.

Aucun droit, explique-t-il, ne peut être reconnu aux contre-révolutionnaires qui doivent être exterminés, ou, si possible, réformés. Cependant, « dans les rangs du peuple », subsistent des antagonismes normaux « entre l'objectif et le subjectif, le progressif et l'arriéré, les forces sociales de production et les relations de production ». Autrement dit, même avec de la bonne volonté, tout le monde ne s'élève pas d'emblée

1. En 1955, la Chine a produit 182.500.000 tonnes de denrées alimentaires et 1.503.000 tonnes de coton; sa production industrielle a dépassé de 62 % celle de 1952 (rapport de Chou En-lai, 30 janvier 1956).

à la pure vérité marxiste; beaucoup, embourbés dans des difficultés, ont besoin d'aide pour progresser. « L'idéalisme » a donc droit de s'exprimer comme le matérialisme; non à parité toutefois, car le premier témoigne d'une mentalité attardée, tandis que le second est le terme auquel tous doivent parvenir, non par contrainte, mais par l'étude et la discussion pacifique.

Le cas des écrivains, des artistes, des savants, mérite particulière attention. Soutenir que leurs activités sont sans rapport avec la politique serait une grave erreur; mais les identifier à la politique n'est pas plus exact. Pourvu que ces hommes se mettent sincèrement au service du peuple, ils peuvent librement soutenir des opinions divergentes. Sinon, c'est la stagnation et la mort. Si nécessaire qu'il soit de se mettre à l'école de l'U. R. S. S., il est donc dommageable de tomber dans une imitation servile. Certaines critiques des théories de Pavlov ou de Mitchourine naissent de la haine pour tout ce qui est soviétique; c'est alors une attaque politique, qui appelle une répression impitoyable. Mais il est parfaitement légitime d'exposer les objections purement scientifiques que peuvent soulever ces théories. En littérature et dans tous les arts, le réalisme est la forme suprême de l'art, mais il n'est pas la seule.

*
* *

Si des personnages officiels ne prenaient l'initiative, rien ne bougerait. A l'extérieur du Parti, en effet, qui peut se flatter d'être « dans les rangs du peuple » et non parmi les contre-révolutionnaires? où est la ligne de démarcation entre les objections « scientifiques » et « politiques » ? Ce qui est indubitable, c'est que la chasse aux contre-révolutionnaires ne ralentit pas.

Des nouvelles surprenantes commencent cependant à filtrer. En juin, le Parlement s'intéresse à la fonction judiciaire et entend les rapporteurs déplorer l'absence de code. Les lois de l'ancien régime ont été abrogées à la « libération » et très peu de lois nouvelles ont été promulguées.

La coutume est tenue pour sans valeur. Les décisions de la Cour Suprême restent ordinairement secrètes. Sur quoi donc les tribunaux peuvent-ils fonder leurs sentences? Sur la seule base des « campagnes gouvernementales »; mais celles-ci sont sujettes à fluctuation, ne fournissent aucun critère légal pour apprécier la culpabilité et laissent dans le vague les règles de procédure.

« Faute de droit criminel », fait remarquer Huang Shao-hung, « le Règlement pour la suppression des contre-révolutionnaires est perpétuellement pris pour référence; ainsi le nombre des procès de contre-révolutionnaires ne cesse d'augmenter, au détriment de la réputation de l'Etat. L'épithète de contre-révolutionnaire est souvent appliquée à des crimes de droit commun. Mes conversations avec des procureurs, des juges, des hommes de loi, me portent à croire que tous souhaitent la publication d'un code civil et criminel dans les plus brefs délais, car un système légal imparfait leur paraît meilleur que rien du tout. »

Huang Shao-hung ne compte pas parmi les grands du régime, il est vrai, et personne ne se fait illusion sur les chances de la légalité en Chine Populaire. Néanmoins il a dit pour la première fois, et on a publié, des paroles qui ne paraissaient plus pouvoir passer les lèvres d'un Chinois. Et voici plus étonnant : les Russes ne sont plus strictement tabous; les difficultés de la vie actuelle ne sont pas nécessairement le résultat d'un sabotage, et les reconnaître n'est pas forcément un acte contre-révolutionnaire. A partir du 1er juillet, le *Journal du Peuple* consacre une colonne quotidienne à une satire mordante de la vie chinoise présente, faite de stupidité et de monotonie.

La manie du russe fournit un beau sujet : « Même notre vocabulaire est russifié. Par exemple le *seminar* fait figure d'une invention fabuleuse tombée du ciel pour résoudre tous nos problèmes. A une réunion en 1953, quelqu'un parlait avec enthousiasme du *seminar*. Je ne pus me retenir de demander ce que c'était. Consternation! Finalement, j'obtins une réponse : un *seminar*, c'est ce qu'on appelle en chinois l'étude. Dernièrement, en lisant les journaux, je tombais constamment sur un mot énigmatique : *pulachi*.

Voici deux jours, en me promenant, j'ai vu des magasins qui vendaient des vêtements féminins sous le nom de *pulachi*. J'ai compris immédiatement : un *pulachi*, c'est un ensemble jupe-blouse. Je ne suis pas de ces gens qui ont la superstition du chinois et prohibent tout emprunt de vocabulaire; mais je suis résolument hostile à de telles absurdités... Demandez à une jeune étudiante ce qu'elle mange. *Covas*, répond-elle (un mot que je viens de voir dans un restaurant de Pékin). Comment êtes-vous habillée? *Pulachi*. Que faites-vous? *Seminar.* » (*Journal du Peuple*, 29 août.)

Une autre fois (10 octobre), le reporter a des mésaventures personnelles à conter : ayant cassé ses lunettes, il se rend dans un magasin ultra-moderne. L'opticien lui déclare avec brusquerie : « Aujourd'hui, pas d'examen des yeux! Le règlement le défend. » Le journaliste sollicite donc le prêt temporaire d'une paire de lunettes. « Interdit par le règlement. » Il insiste et se fait foudroyer : « Comment? Vous n'observez pas les règlements et vous avez l'audace de nous critiquer? » Il s'éloigne donc et, au hasard de sa promenade myope, découvre une boutique bien démodée. Là, un vieillard le reçoit avec l'urbanité antique, lui offre un siège, s'empresse; finalement, il se confond en excuses de ne pouvoir livrer la commande le jour même et supplie son client de bien vouloir accepter le prêt d'une autre paire. Celui-ci, retrouvant d'instinct les vieilles manières, refuse une offre si obligeante. Le commerçant insiste, et le journaliste s'en va, ravi de ses lunettes, désolé de l'agonie de la politesse chinoise. « Deux boutiques, une neuve et une vieille; des boutiques d'opticiens, toutes les deux, mais combien différentes par leurs façons!... Nous avons nos vieilles traditions, beaucoup de gens les ont oubliées aujourd'hui. »

*
* *

Regardons maintenant un dessin. C'est une librairie. D'un côté, des piles de livres — visiblement, de la propagande officielle — mais pas de clients; de l'autre, une foule rêve

devant des rayons vides qui portent pour étiquettes « littérature classique », « sciences », etc. En légende : « Ce que nous désirons n'est pas ici; ce que nous ne désirons pas, s'y trouve. »

Cette caricature n'a pas été crayonnée hâtivement sur un mur par quelque mal-pensant; elle s'étale sur une page du *Journal du Peuple,* où elle résume les doléances qui se mettent à affluer. Le plus manifeste et le plus immédiat effet des *Cent Fleurs,* c'est un *rush* du public sur les nourritures qu'il aime et dont il fut si longtemps sevré.

Les vieux livres classiques d'abord, que l'on s'arrache. Hanchow, un des plus célèbres centres culturels de Chine, voit affluer les libraires de Pékin et de Shanghai qui se disputent à prix d'or tout ce qui reste des éditions anciennes, non corrigées à l'usage des bons marxistes. On déplore la pénurie d'éditions récentes, et les mutilations sauvages qu'y a opérées la censure : n'avait-elle pas imaginé de faire disparaître toute allusion à la polygamie dans le fameux roman *San Hsia Wu Yi,* sous prétexte que la ligne du Parti n'admet que la monogamie? Il ne faudrait tout de même pas confondre littérature et philosophie politique. Un minimum de sens historique serait de mise. En tout cas, il faut d'urgence sauver les livres anciens. De partout on signale que les cadres du Parti ont contraint les libraires à vendre, au poids du papier, des stocks précieux, et qu'ils utilisent eux-mêmes volontiers les bibliothèques dont ils ont la responsabilité comme matériaux à vendre aux fabriques de papier et de pétards. Des collections rares ont été dilapidées de la sorte, ou restent livrées à l'humidité et aux insectes. On doit, sans plus tarder, en transférer le soin à des experts qualifiés.

On manque, dit-on, de papier pour réimprimer les classiques ou publier les travaux scientifiques indispensables aux professeurs et aux techniciens. Mais pourquoi éditer une telle masse de brochures d'une écrasante monotonie et d'une parfaite inutilité? C'est, répliquent les éditeurs, que nous devons tenir le peuple au courant des « campagnes » gouvernementales. Soit! rétorque le public, voilà un sage principe; mais il ne légitime pas des tirages déraisonnables. Les

invendus s'entassent en effet par millions dans les entrepôts [1] malgré tous les moyens en usage pour forcer la main aux acheteurs [2].

La production théâtrale est soumise à des attaques encore plus vives. Depuis deux ans, les compagnies dramatiques, étroitement contrôlées, ne peuvent plus monter que des pièces orthodoxes, qui font fuir les spectateurs. « Il faut briser les chaînes de l'Opéra », clament en avril les acteurs de Pékin, chaudement soutenus par le public. La Commission Municipale pour la réforme de l'Opéra prend son temps pour réfléchir; elle apaise finalement ses scrupules en admettant que des pièces politiquement malsaines n'exposent plus au danger un public « formé »; elle décide donc « l'ouverture des programmes », en autorisant les acteurs à monter des spectacles depuis longtemps prohibés, à la seule condition d'y pratiquer quelques coupes. Les autres villes, Shanghai en particulier, sont promptes à renouer avec leurs traditions anciennes. Les pièces modernes, tout le monde est d'accord sur ce point, sont dépourvues de valeur, à l'exception de certains drames d'inspiration communiste écrits avant la « libération »; actuellement les anciens auteurs n'ont plus le temps ou l'audace de composer, les jeunes manquent d'expérience et de talent.

La situation du cinéma n'est guère plus brillante. Les salles de projection se sont multipliées, et les auditeurs également; mais ceux-ci accueillent les films avec froideur. Réunis en conférence en octobre, les distributeurs constatent que, sur un peu plus de 100 films chinois projetés durant les trois dernières années, 70 % n'ont pas fait leurs frais; certains n'ont pas couvert 10 % des dépenses engagées [3].

1. L'*Esquisse du Développement Rural 1956-1967*, présentée et peut-être rédigée par Mao Tse-tung en personne, a été tirée à 1.700.000 exemplaires; en décembre, 500.000 seulement ont été écoulés (*Journal du Peuple*, 12 décembre 1956). Pour un petit ouvrage sur la *Marée Haute du Socialisme*, 3.000.000 d'exemplaires restent invendus à la fin de l'année.

2. Dans un article sarcastique, le *Journal du Peuple* (8 septembre 1956) rappelle qu'il est d'usage courant de fixer aux écoles, aux fermes, aux syndicats et autres organisations le nombre d'exemplaires des livres, revues et journaux qu'ils doivent acquérir et faire acheter par leurs membres.

3. La Chine continentale possède trois studios de production : Pékin, Shanghai et Changchun (Mandchourie); d'importants travaux de développement sont en cours dans les deux premiers. La production reste minime : 38 grands films en 1956, et 39 documentaires.

Pourquoi le public boude-t-il les films chinois? se demandent les experts. C'est d'abord qu'ils se ressemblent au point de donner l'impression d'une perpétuelle répétition. C'est aussi qu'ils ont perdu tout caractère chinois : le jeu des acteurs, les chants, les mouvements de scène, tout y est soviétique. Le public est capable d'apprécier tout élément de progrès, mais il est trop déconcerté et garde la nostalgie de l'art traditionnel. Les commissions de réforme ont assuré un relèvement du niveau idéologique des films, mais elles se sont désintéressées du reste.

*
* *

L'effervescence ne pouvait manquer de gagner les milieux étudiants. Ils reçoivent d'ailleurs un encouragement très net, lorsque Yang Hsiu-feng déclare au Parlement : « La vie mécanique et uniforme des étudiants doit être changée; on doit leur donner plus de liberté, afin qu'ils puissent assimiler leurs programmes; on doit être plus attentif à les former à une pensée indépendante » (*Journal du Peuple*, 11 juillet 1956).

Un des points de friction les plus sensibles est la répartition des étudiants dans les diverses facultés, puis dans les postes à pourvoir. Au nom de la planification, le Gouvernement se réserve compétence exclusive en ce domaine; tout au plus admet-il que les étudiants manifestent certaines préférences, mais la décision ne leur appartient pas[1]. L'obéissance est de rigueur, « mais il est écœurant de voir que ces affectations sont faites en dépit du bon sens. Les services qui ont besoin de spécialistes dans une matière déterminée, ne peuvent les obtenir; les diplômés reçoivent des postes sans rapport avec leurs compétences » (Revue *Tchan Wang*, 8 septembre).

Le régime des universités fait lui-même l'objet de critiques

1. Le *Journal du Peuple* du 2 août précise que « le Ministre de l'Enseignement Supérieur a reçu à ce sujet 1.606 réclamations d'étudiants entre janvier et mai précédents ». Sur tout ce mouvement, voir L. Trivière, « Pékin aux prises avec les étudiants », *Saturne*, mars-avril 1957.

amères. « Au cours des dernières années, les étudiants et les professeurs devaient non seulement étudier plus de dix heures par jour, sans se reposer le dimanche, mais encore effectuer des travaux pratiques dans le domaine de la production et s'adonner à d'autres activités durant les vacances. On a trop espéré des programmes d'enseignement; les cours sont trop nombreux et les horaires trop chargés. Etudiants et professeurs se sont épuisés, et ils sont en train d'y laisser leur santé. On a trop insisté sur l'uniformisation et la collectivisation » (*Journal du peuple*, 4 septembre).

En conséquence, on desserre la vis, à la rentrée de septembre. Mais le sens de la mesure n'est pas la qualité dominante des jeunes, que la liberté nouvelle semble frapper de vertige. Le résultat est effarant. « A l'Université de Nankin, des étudiants gaspillent tout leur temps, en dehors des cours, soit à jouer au poker, soit à bavarder... A l'Ecole des Mines de Pékin, certains étudiants dorment le matin, sous prétexte qu'ils n'ont pas cours; après le déjeuner, ils dorment de nouveau; le soir, à l'heure du travail personnel, ils n'étudient pas. A l'Université Populaire de Chine, à Pékin, des étudiants gaspillent le temps qui leur est donné pour leur travail personnel : sur cinq soirées, ils en passent trois au cinéma et deux à des matches de foot-ball... Auparavant, on exigeait l'uniformisation dans les études comme dans la vie des élèves. Mais aujourd'hui, nombre d'étudiants n'écoutent que leurs propres goûts. Par exemple, à l'Institut économique et financier de la Chine du Centre-Sud, certains étudiants, pendant les heures de cours, n'écoutent pas les explications des professeurs, mais étudient ce qui leur plaît ou même lisent des romans. A l'Université de Pékin, des étudiants inscrits au cours d'hindoustani s'adonnent avec ardeur à l'anglais... Les professeurs et les cadres responsables des étudiants n'osent réagir... Dans les réunions d'élèves et les élections de responsables étudiants, se manifeste une tendance à une démocratisation excessive. Certains en arrivent à tenir habituellement pour erronée l'opinion de la majorité, et pour correcte celle de la minorité. A l'Ecole Normale de la Chine de l'Est, dix étudiants devaient participer à un groupe d'accueil; deux seulement

s'y rendirent... Quand les cadres responsables viennent mobiliser les étudiants, ceux-ci invoquent les « principes de liberté ». A l'Institut du fer et de l'acier, à Pékin, de nombreux étudiants n'apprécient pas les cours de théorie politique. Ils prétendent qu'ils la connaissent suffisamment et qu'elle est désormais sans importance... Ils refusent toute discipline... Les principes de liberté sont devenus une mode et constituent un fait très grave » (*Kuang Ming Journal*, 26 octobre).

Il est grand temps d'y mettre le holà, et le *Journal du Peuple* y consacre son éditorial du 28 octobre : « Depuis le début du semestre, les Instituts supérieurs ont adopté des mesures pour alléger les charges imposées aux étudiants. Or, dans le pays tout entier, certains phénomènes malsains sont apparus... La direction des Instituts supérieurs doit expliquer clairement aux étudiants les relations qui existent entre le collectivisme et l'individualisme, entre le développement général et le développement particulier, entre le centralisme et la démocratie, entre une discipline consciente et la liberté personnelle... »

*
* *

L'aventure tombe plutôt mal, car le monde communiste tout entier est secoué par les remous venus de Pologne et de Hongrie. Depuis le déboulonnement de l'idole stalinienne, on a beaucoup parlé de la pluralité des voies vers le communisme. Le 8e *Congrès National du Parti Communiste Chinois*, tenu à Pékin en septembre, avait précisément pour but de montrer aux nombreuses personnalités étrangères que les Chinois se trouvaient parfaitement à l'aise dans l'esprit nouveau.

La direction collective a toujours été le maître-mot du Parti, et les honneurs rendus au Président Mao, « l'incomparable pilote de la Révolution », s'adressent non pas à un demi-dieu, mais à celui en qui se reflètent « la force et la

sagesse du Parti ». On s'attache d'ailleurs à développer l'esprit d'initiative à la base.

En présence de Mikoyan qui approuve, Liu Shao-ch'i précise les voies particulières de la Chine. Au lieu de supprimer d'un coup les capitalistes, elle a pu jouer de leur petit nombre pour les éliminer ou les rééduquer progressivement. Grâce à l'expérience de l'U. R. S. S., elle a pu éviter les erreurs commises par les pionniers de la collectivisation agricole. Elle a su établir une harmonieuse collaboration avec les Partis Démocratiques, au lieu d'avoir à les interdire.

Mais les événements d'Europe orientale sèment le trouble aussi bien dans le Parti que chez les étudiants. Le 30 octobre, l'U. R. S. S. admet, dans une note soigneusement balancée, que les relations entre les pays socialistes n'ont pas toujours été heureuses et doivent être révisées, et que les incidents de Hongrie, bien que souillés par des éléments contre-révolutionnaires, constituent une critique légitime de la mauvaise administration antérieure.

Avec une rapidité sans précédent, le *Journal du Peuple* publie cette note, le 1er novembre, avec un commentaire officiel : « Le Gouvernement de la République chinoise estime correcte cette déclaration du Gouvernement soviétique... Les erreurs passées ont causé des malentendus et des scissions. Elles ont rendu impossible pour quelques Etats Socialistes la construction d'un socialisme adapté à leur histoire et à leur génie propre... Ce fut le cas pour la Yougoslavie en 1948-1949, et plus récemment pour la Pologne... Le Gouvernement chinois suit attentivement les aspirations des Peuples polonais et hongrois vers la démocratie, l'indépendance, l'égalité et l'élévation du niveau de vie. Ces aspirations sont pleinement justifiées. »

Mais, le 3 novembre, un virage prudent paraît s'imposer : « Le Peuple chinois est déterminé à rester aux côtés du Groupe Socialiste conduit par l'Union Soviétique. » Le lendemain, précédant l'événement, on célèbre la victoire russe en Hongrie : « L'importance de l'amitié de la Grande Union Soviétique pour chaque pays socialiste a été encore une fois mise en évidence dans cet incident... Respectueuses saluta-

tions au Peuple soviétique et à l'armée soviétique qui ont libéré deux fois le Peuple hongrois! »

Rentrée sans gloire dans le chœur des « oui, oui »? ou manœuvre d'une incomparable subtilité? Peut-être les dirigeants chinois, incertains de l'avenir, souhaitent-ils surtout gagner du temps. Dans la fluidité de la situation, deux faits émergent : les *Cent Fleurs* restent à l'ordre du jour, et la Chine continue à revendiquer l'égalité avec l'Union Soviétique.

L'endoctrinement à perpétuité sévit toujours, bien entendu. On vient d'y ré-appliquer l'ensemble des étudiants pour les vacciner contre les germes malsains. On vient aussi de créer, en ce mois d'octobre, un *collège de socialisme*, à l'usage des ex-capitalistes : les 149 étudiants admis, de cinquante ans en moyenne, vont y suivre pendant un an des cours de matérialisme dialectique, d'économie politique soviétique et d'histoire de la révolution chinoise. A tous les niveaux, l'éducation politique reste la panacée. Mais on la souhaiterait plus intelligente et plus souple. *Savoir* (octobre 1956), revue de grande autorité, se plaint que les professeurs se contentent de faire apprendre des textes par cœur; remettre en honneur la libre discussion dans les classes serait indispensable, non pour s'évader de la science marxiste — ce serait folie inqualifiable! — mais pour que tous pénètrent la véritable signification de la doctrine.

Officiellement au moins, on désapprouve tout recours à la violence, et la presse reste ouverte aux discussions. Tout en regrettant que l'on ridiculise la réforme de l'Opéra, elle reconnaît que celle-ci, impossible à effectuer par ordre administratif, exige du temps et le concours d'artistes expérimentés. Elle concède que les films ne sont pas brillants, mais insiste sur leur mérite « d'avoir enseigné le patriotisme et le socialisme à des centaines de millions d'hommes ». Les maisons d'éditions sont littéralement mises en accusation : « Les étudiants manquent de manuels, et les professeurs d'ouvrages de base; les travailleurs sont dépourvus de livres techniques, et les savants, d'instruments de recherches. Les éditeurs publient des quantités de volumes qui ne répondent pas aux besoins des masses; leur vente est

difficile, tant on en a imprimé; ils ne font que se répéter et sont sans valeur » (*Journal du Peuple*, 12 décembre). Il faut des livres populaires pour diffuser les directives gouvernementales, mais leur rédaction devrait être soignée et tenir compte des goûts du public. Quant au snobisme de la russification, il continue à fournir une cible plaisante.

Par ailleurs, tout en soutenant à fond la politique soviétique, la Chine espère visiblement mériter par là une assez large liberté de manœuvre pour elle-même. Les discours de Tito et de Kardelj sur l'affaire hongroise sont publiés intégralement aussi bien que les réfutations émanées de Prague, Moscou et Pékin même.

Le 28 décembre, la Chine définit son attitude dans un copieux document intitulé : « Encore au sujet de l'expérience historique de la dictature prolétarienne [1]. » Elle fait sienne, dans une première partie, la réplique de Khrouchtchev à Tito : il est calomnieux de profiter des fautes qu'a pu commettre l'U. R. S. S. pour attaquer le système soviétique en lui-même. Les principes marxistes-léninistes, qui commandent de porter aux contre-révolutionnaires des coups décisifs et impitoyables, gardent toute leur force. Il est stupéfiant qu'il se soit trouvé dans certains pays des intellectuels communistes pour blâmer la juste défense du communisme en Hongrie par l'U. R. S. S., et baptiser la contre-révolution hongroise du nom de révolution.

La seconde partie est d'un ton tout différent : le marxisme-léninisme est la Vérité universelle, mais chaque pays doit l'appliquer à sa façon. Les réalisations de l'U. R. S. S., même les plus fondamentales, sont teintées de particularités nationales; c'est pourquoi les autres pays ne doivent point les copier aveuglément. Même en U. R. S. S., il y a eu des erreurs et des échecs. Ce qui a réussi en U. R. S. S., ne réussira pas nécessairement ailleurs; ce qui a échoué en U. R. S. S., mieux vaut n'en point parler. En 1931-1934, le Parti Communiste Chinois a copié aveuglément l'U. R. S. S.; ce qui a freiné la Révolution. De 1935 (avènement de Mao

1. « Encore », par allusion au document du 5 avril sur les erreurs de Staline, qui porte le même titre. La volonté de relier les deux documents est du même coup évidente. Le second est publié par le *Journal du Peuple*, le 29 décembre.

Tse-tung) à 1945, un tel dogmatisme a été radicalement éliminé, et c'est pourquoi la révolution a réussi. Staline a méconnu l'indépendance des Partis Communistes, et nourri un complexe de Grande Puissance. Nous, Chinois, nous sommes menacés de tomber dans un tel travers. Mais il faut maintenir égalité et solidarité autour de l'U. R. S. S. pour la défense commune contre le camp impérialiste conduit par les Etats-Unis.

Ce document tient certainement à cœur aux maîtres de la Chine, car dans les mois à venir on ne cessera d'en faire la base de l'endoctrinement, spécialement dans les groupes où viennent de se produire quelques troubles. Il peut passer pour la définition d'un « titisme » chinois : soutien à fond de la politique soviétique, mais à condition que soit effectivement respectée la souveraineté de la Chine. Au cours du mois de janvier, Chou En-lai se fait le commis-voyageur de l'hégémonie soviétique en Europe Orientale, mais le point culminant de son voyage est la déclaration sino-polonaise : « Les relations réciproques entre pays socialistes doivent être bâties sur le fondement d'une idéologie commune et d'une indépendance mutuelle. »

Charles COUTURIER.

CONSACRER L'EFFORT HUMAIN

Le quatrième tome des œuvres du P. Teilhard de Chardin, qui vient de paraître aux éditions du Seuil, ne nous apporte pas un ouvrage de science, mais de doctrine spirituelle, nous pourrions dire un « livre de piété » si ce terme n'évoquait pas, pour beaucoup, un genre artificiel et sentimental [1]. Il contient, en réalité, la confidence la plus intime du P. Teilhard.

Certains, qui n'ont pas la joie de croire, entendront par là sans doute que ce livre dévoile « sa pensée de derrière la tête » et montre l'intention de propagande religieuse qui aurait conduit tous ses travaux scientifiques. Ce serait se méprendre sur l'ouvrage et même sur l'œuvre entière. En réalité science et religion, chez le P. Teilhard, ne se commandent pas l'une l'autre, elles se *rejoignent*, ou du moins tendent à se rejoindre, dans une convergence difficile. La science du P. Teilhard n'est pas « apologétique » : il avait trop de respect pour la vérité scientifique et d'autre part trop de confiance dans sa religion pour admettre, en ses recherches, un « coup de pouce » déloyal. Il a d'ailleurs ressenti d'abord plutôt l'opposition que l'union de ces deux domaines. L'union — c'est ce qui fait son prix — n'a pas été forcée et elle a pris pour s'établir un certain temps. Le P. Teilhard lui-même en a fait la confidence :

« L'originalité de ma croyance, écrivait-il, en des notes personnelles qui n'ont pas été publiées, est qu'elle a des racines dans deux domaines de vie habituellement considérés comme antagonistes : par éducation et formation intellectuelle, j'appartiens aux « enfants du ciel ». Mais par tempérament et études professionnelles, j'appartiens aux « fils de la terre ». Après trente ans consacrés à la poursuite de l'unité intérieure, j'ai l'impression qu'une synthèse s'est opérée entre les deux courants qui me sollicitent. »

Il y a donc une différence profonde, une différence de *sens*, entre ce volume et ceux qui le précédaient; dans les précédents, en effet, qui exprimaient sa vision du monde suivant la science, le P. Teilhard décrivait ce qui lui paraissait être une aspiration montante de l'Univers vers un Sommet transcendant, vers Dieu, — en une sorte d'appel de la science vers la religion. Sans effort de concordisme littéral, sans même rejoindre effectivement sur tous les points la teneur complète de l'orthodoxie [2] —

1. *Le Milieu divin* se caractérise cependant par un style enthousiaste, certainement très sincère, mais qu'à la fin de sa vie le P. Teilhard jugeait quelque peu « juvénile ». Mais, en souriant parfois du style, il a toujours ratifié le contenu.

2. Sans être incompatible avec elle, croyons-nous. Mais nous n'avons pas ici à discuter ce point.

et c'est ce qui faisait la force de cette vue scientifique du monde, ce qui a gagné au christianisme ou rapproché de lui, beaucoup de lecteurs de bonne foi. Nous ne croyons pas, en fait, qu'aucun autre livre que *le Phénomène humain* — dont le succès de librairie vient de faire l'objet d'une étude sociologique — ait eu plus d'influence dans le monde des savants et des techniciens, même fortement teintés de marxisme. C'est qu'ils reconnaissaient précisément un « fils de la terre », comme le dit le P. Teilhard, et qu'ils entendaient avec confiance son appel à la religion.

Dans le *Milieu divin*, qui confirmera, s'ils le lisent, la sincérité et la liberté intérieure de l'auteur, c'est le mouvement inverse qu'ils pourront constater, le mouvement du chrétien descendant de sa religion vers la science, l'Enfant du ciel, répondant au fils de la terre, pour le dépasser, le consacrer, le « suranimer ».

***

A l'origine de ce livre, il faut placer sans doute le débat intérieur qui fut celui du jeune religieux appliqué par ses Supérieurs à des études profanes, comme cela est le cas, suivant les traditions d' « humanisme chrétien » de la Compagnie de Jésus, pour d'assez nombreux jésuites. Le P. Teilhard a éprouvé alors une difficulté, non pas pour se forcer à surmonter une répugnance, mais au contraire, dans l'inquiétude d'un trop vif attrait et dans le besoin d'unité intérieure. Il nous a fait la confidence de sa tentation de « quitter l'étude des pierres » pour ne plus se livrer qu'à des activités « surnaturelles » et il nous a rapporté aussi la réponse, dictée par l'obéissance en même temps que par un bon sens profond, que lui fit son « Père spirituel » d'alors. Il s'est donc posé très concrètement le problème de la valeur de la science humaine et de la technique humaine dans une vie religieuse, et ce problème s'étend d'ailleurs à toute vie chrétienne intégralement vécue; le précepte de la charité, « d'aimer Dieu par dessus toutes choses », avec son exigence totale, n'est pas adressé seulement aux religieux.

La solution ne peut être réduite à une obéissance obscure, « parce que Dieu le veut » et sans y rien comprendre, ni même au recours à la « bonne intention », si celle-ci demeure plaquée du dehors sur un travail sans réelle valeur en lui-même. Ce qu'il faut, pense le P. Teilhard, et ce qu'il s'est efforcé d'accomplir, c'est prendre au sérieux la recommandation de saint Paul de « faire tout pour la gloire de Dieu », même les opérations les plus profanes, comme manger et boire. Les faire pour Dieu? C'est donc qu'en elles-mêmes elles sont orientables vers lui et que la « bonne intention » ne s'applique pas à une matière indifférente. Il s'agit par suite, comme aiment à le répéter les prédicateurs aujourd'hui, et même en tous les temps, de pratiquer une religion de tous les jours, avec leur contenu

de tâches humaines et d'obligations professionnelles, et non pas seulement une religion des dimanches, des jours ou des heures exclusivement consacrés au « surnaturel ». Mais cette directive pratique ne peut être donnée et tenue que si elle correspond à une vérité et que si l'on s'élève à la reconnaissance du caractère réellement « sacré » de toute activité et de toute créature. Il faut comprendre que d'une certaine manière la « nature » aussi est « grâce », qu'elle est un don de la libéralité divine et qu'elle provient, à tout instant, du fond de l'amour divin.

« Répétons-le, écrit le P. Teilhard, en vertu de la Création et plus encore de l'Incarnation, *rien n'est profane ici-bas*, à qui sait voir. Tout est sacré, au contraire, pour qui distingue, en chaque créature, la parcelle d'être soumise à l'attraction du Christ en voie de consommation [1]. »

Toute la première partie du *Milieu divin* est d'abord, en effet, une mise en œuvre, sérieuse et totale, du dogme de la création. C'est le premier dogme qu'énonce notre *Credo*, mais que peut-être nous laissons, nous chrétiens, dormir au fond de notre esprit comme un acquis sur lequel on ne revient pas [2]. Pourtant la création ne regarde pas seulement le passé, l'origine et elle ne se réduit pas à un bienfait de Dieu au début de l'existence, la nôtre ou celle de l'Univers. Les théologiens nous enseignent que la création se continue, que ce n'est pas seulement l'apparition, le commencement, mais l'être même, dans toute sa durée et toute son action, qui en est le terme [3]. C'est une réalité toujours présente et les mystiques l'éprouvent comme une expérience, en saisissant vraiment cette action de Dieu constituante, en eux et autour d'eux. On sait que sainte Catherine de Sienne se voyait comme « un amour de Dieu réalisé »; on se souvient de la louange de saint François d'Assise pour « notre frère le soleil », pour l'eau, notre sœur discrète, qui ne lui apparaissent certes plus comme profanes : réhabilitation de la nature comme don de Dieu, don actuel et plein d'amour. Elle paraît urgente au P. Teilhard, en présence d'un mépris assez courant pour cette nature, chez des chrétiens fervents, en face d'un certain « surnaturalisme », qui ne se formule pas sans doute en théorie condamnable, à la manière de Luther, mais risque de méconnaître en fin de compte que la nature est un bienfait, qu'elle constitue une

1. *Le Milieu divin*, p. 56.
2. Nous ne croyons pas, à vrai dire, que l'hérésie marcionite (« la création est décidément mauvaise, le vrai Dieu c'est le Dieu rédempteur ») soit encore vivace parmi nous. Mais il n'est peut-être pas faux de penser, comme l'écrit un de nos correspondants, que « nous avons tendance, pour valoriser la Rédemption, à — comment dire? — sous-estimer la Création ».
3. Si parfois, chez les théologiens scolastiques, le terme de « création » désigne explicitement « la nouveauté de l'existence », il correspond, de façon ordinaire et strictement métaphysique, à la dépendance perpétuelle de l'être à l'égard de Dieu. De ce point de vue métaphysique, saint Thomas la caractérise comme « emanatio totius esse ab ente universali » (*Ia*, q. 45, a. 4 ad 1 um).

manifestation actuelle de l'amour de Dieu et, pour qui sait voir, un premier degré de révélation, une « diaphanie » divine à travers le monde.

Cela est vivement rappelé dans son livre, avec cette nuance d'amour de l'action efficace propre à l'occidental, avec l'évidence aussi que l'action humaine se situe dans le prolongement de l'action divine, qu'elle se présente, à qui sait voir, comme un achèvement progressif de la création, intérieur à la création même. Ne croyons pas en effet que l' « artificiel » échappe à la nature; il est, a-t-on dit, du « naturel humanisé », il est la mise en œuvre des ressources de la nature, l'exploitation de ses virtualités réelles. La génératrice et la turbine ne révèlent pas moins le Créateur de la nature que la libre cascade. La domestication des forces naturelles, l'amélioration des terres et des espèces, la lutte persévérante pour guérir ou prévenir les souffrances ne portent pas en elles un relent de sacrilège; elles sont au contraire la mise à exécution par l'homme du projet de Dieu sur le monde, puisque Dieu a mis dans la nature toutes ces virtualités [1].

Il est donc compréhensible qu'à la suite de la découverte de la présence et de l'action de Dieu en toutes choses le P. Teilhard insiste sur ce « milieu divin » où nous sommes plongés : c'est à la fois le titre et l'objet de la troisième partie de son ouvrage. L'expression ne comporte pas plus de panthéisme que n'en supposait le vers d'Aratos, au sens où saint Paul le prenait devant l'Aréopage : « en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être ». « A la faveur de toutes les créatures sans exception, écrit le P. Teilhard, le Divin nous assiège, nous pénètre, nous pétrit. Nous le pensions lointain, inaccessible, nous vivons plongés dans ses nappes ardentes [2] ». Les philosophes rationalistes, en insistant sur une transcendance quasi spatiale, avaient tendance précisément à faire de Dieu quelqu'un ou quelque chose de lointain. Le P. Teilhard le voit comme « le Centre » et « justement parce qu'il est le Centre, il occupe toute la sphère. Exactement inverse de cette ubiquité fallacieuse que la Matière paraît tenir de sa dissociation extrême, l'Omniprésence n'est que l'effet de son extrême spiritualité » [3]. On rejoint ici, disons-le encore une fois,

1. A l'étonnement peut-être de certains chrétiens mal éclairés, le Saint-Père Pie XII a très souvent encouragé, béni, déclaré sains ces efforts de la technique humaine pour aménager le monde et pour lutter contre le mal de la souffrance : « l'Église, a-t-il dit, aime et favorise les progrès humains. Il est indéniable que le progrès technique vient de Dieu et donc peut et doit conduire à Dieu. Le croyant trouvera même naturel de placer aussi, à côté de l'or, de l'encens et de la myrrhe offerts par les Mages au Dieu enfant, les conquêtes modernes de la technique : machines et nombres, laboratoires et découvertes, puissance et ressources. Bien plus cette offrance est comme une présentation de l'œuvre que lui-même commanda jadis et qui est maintenant heureusement en cours d'exécution, bien que non encore achevée. « Peuplez la terre et soumettez-la », dit Dieu à l'homme en lui confiant la création comme son partage provisoire ». (*Radio Message* du 25 décembre 1953.)

2. P. 133-4.

3. P. 136.

les mystiques les plus dépouillés du christianisme, à qui toutes les créatures apportent non seulement l' « indice » de Dieu, mais sa présence même. La traduction couramment admise du *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix en affadit le sens : « mon bien-aimé est comme les montagnes », et cette phrase évoque une symbolique bien littéraire. Mais le saint avait écrit : « mon bien-aimé est pour moi les montagnes, le vallon solitaire et boisé [1] ». Et l'on connaît aussi la méditation finale des *Exercices* de saint Ignace, « Pour obtenir l'amour », où Dieu est reconnu présent et agissant, « travaillant », en toutes les créatures, qui sont manifestées, non seulement comme des dons de Dieu, mais comme le don de Dieu.

Cette mystique fondamentale de la Création se précise et se concrétise en mystique de l'Incarnation. Car cette lumière « dont tout paraît baigné.. rayonne à partir d'un *foyer historique* et est transmise le long d'un *axe traditionnel solidement précis* » [2]. Le P. Teilhard insiste sur cette insertion historique de Dieu dans le phylum humain, Dieu prenant des racines biologiques dans sa création, sa présence n'étant plus seulement « naturelle », mais choisie et comme redoublée par l'événement historique. Il s'attache moins pourtant à la description de cet événement évangélique dont tout dépend qu'à l'intelligence de son *sens*. Ce sens, c'est l'achèvement du Christ, la récapitulation en lui de toute la création, la consistance, par lui, du monde tout entier. C'est le projet de Dieu dans l'Incarnation et saint Paul évoquait « le bienveillant dessein que Dieu a formé en lui-même, pour le mettre à exécution lorsque les temps seraient accomplis, de réunir toutes choses dans le Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre » [4]. Sens profond de l'universalité non seulement du Verbe créateur, « portant toutes choses par la puissance de sa parole » [3], mais aussi du Verbe rédempteur, recueillant en lui, pour le transfigurer, le Monde tout entier. C'est pourquoi, lorsqu'il parle du Christ — et il en parle sans cesse — le P. Teilhard passe très vite au « Christ universel », à la divinisation finale du monde par sa venue, au rejaillissement sur toute la création de l'union du Verbe à une nature humaine historique. Notre monde peut dès lors s'élargir dans l'espace jusqu'aux galaxies lointaines et aux « Univers-Iles », l'Incarnation lui demeure égale. Il peut se prolonger dans le temps, en des milliards d'années, la venue historique du Christ en reste le centre. Il est vrai sans doute que dans cette perspective, celle de la victoire finale, le Christ est considéré davantage comme « élevant » la nature que comme la « réparant »; cela ne semble pas aller contre toute une partie, très vénérable,

1. Cf. G. Morel, *la volonté selon saint Jean de la Croix*, dans la *Vie spirituelle*, supplément, 1957, n° 43, p. 395.
2. *Le Milieu divin*, p. 141.
3. *Epître aux Ephésiens*, I, 9. Cf. aussi *Colossiens*, I, 15.
4. *Epître aux Hébreux*, I, 1.

de la tradition chrétienne que formule par exemple — de façon que l'on peut trouver d'ailleurs plus ou moins heureuse — l'affirmation célèbre des scotistes, selon laquelle le Christ se serait incarné, même si Adam n'avait pas péché, et si la création n'avait pas eu besoin de réparation.

Telle est, dans son essence, la vue religieuse du monde selon le P. Teilhard de Chardin. C'est proprement, nous l'avons dit, une vue mystique, d'une mystique accessible au savant et au technicien, la vue du chrétien qui « préadhère à Dieu »[1] pour descendre avec Dieu vers le Monde.

***

C'est, quant à son intention et sa substance, une vue juste et vraie et traditionnelle. Il faut ajouter cependant qu'elle ne peut constituer qu'un aboutissement, longuement acheté. En parlant de la souffrance, qu'une certaine piété canonise peut-être trop vite, le P. Teilhard écrivait :

« Lorsque le chrétien souffre, il dit : « Dieu m'a touché ». Cette parole est excellemment vraie. Mais elle résume, en sa simplicité, une série complexe d'opérations *au terme desquelles seulement* elle a le droit d'être prononcée[2] ».

Il faut appliquer cela aussi, pour les mêmes raisons, à la description sacrale que fait le P. Teilhard du monde tout entier. Ce n'est qu'à la fin d'un long processus de purification que le mystique éprouve la présence de Dieu en toutes choses. Ce n'est qu'à la fin des *Exercices spirituels*, après le déploiement de l'acte de liberté qu'ils dirigent, après le renoncement au péché et l'adhésion au Christ, que saint Ignace convie son retraitant à la contemplation « pour obtenir l'amour ». Il est certes bon et vrai d'évoquer, aux yeux même de l'incroyant, la perspective chrétienne la plus profonde. Mais il ne faut pas que la mystique « parlée », ou même pensée, devienne un ersatz ou même un obstacle à la mystique « vécue ». Tout est sacré, oui! Et pourtant l'Église tient avec raison à la distinction entre une zone du sacré et une zone du profane; tout est diaphanie de Dieu, mais il y a des théophanies privilégiées, auxquelles il est nécessaire de s'attacher tout d'abord. Chez celui qui n'aurait pas passé par le chemin, la proclamation prématurée de la sacralité universelle risque de devenir en réalité une « profanation »; entendons que « tout est sacré » risquerait d'équivaloir à « tout est profane », si l'on n'avait pas éprouvé le sacré dans ses manifestations exceptionnelles.

Or le chemin qui conduit à la sacralisation authentique de toute connaissance et de toute action est celui, les mystiques le répètent aussi bien et davantage que les théologiens et les moralistes, du renoncement

1. *Le Milieu divin*, p. 141.
2. *Le Milieu divin*, p. 86.

et de la nuit; ce thème s'est accentué sans doute, dans la mystique chrétienne, à partir de saint Jean de la Croix (mais aussi depuis Tauler et Maître Eckhardt); il a toujours été présent dans le christianisme, depuis l'invitation de saint Paul à mourir pour ressusciter, depuis la parole de l'Évangile : « si le grain ne meurt »...

Nous avons parlé jusqu'ici de la première et troisième parties du *Milieu divin*. Le P. Teilhard a consacré la seconde partie aux « passivités », de croissance et de diminution. C'est sans doute la partie la moins satisfaisante et la plus incomplète, en ce que — le commentateur intelligent qui a éclairé le texte de notes à la fois justes et justifiantes ne le dissimule pas — peu de place est faite à la considération du péché. Il est mentionné certes et les ravages, en quelque sorte « cosmiques », du péché originel sont signalés. Le bienfait de Dieu, dans la nature, est gâté par l'homme et le cristal de la création n'a plus sa pureté première. Le P. Teilhard le reconnaît pleinement, mais il ne s'y attarde pas beaucoup, pas assez. Il a raison sans doute de s'attacher avant tout à l'aspect positif de la religion, — après tout l'alpinisme ne consiste pas essentiellement à éviter les accidents de montagne, en demeurant tranquillement dans la plaine —. Il reste pourtant que, concrètement, dans notre nature telle qu'elle est, le sens du péché est lié au sens de Dieu et en constitue l'envers. Il révèle le Dieu « saint », et ce terme ajoute une nuance plus spirituelle à « sacré ». Si, en effet, dans une perspective quasi scientifique et cosmique, le péché pourrait se présenter comme un désordre, regrettable, mais réparable ou même comme le tâtonnement inséparable de tout effort humain, — en lui-même, et dans la perspective très personnelle des rapports avec Dieu, le péché se montre ce qu'il est en vérité, le « mal » proprement dit, le refus, la fermeture sur soi. Car il est le refus par l'homme de la Présence et la volonté, au moins implicite, de tenir de soi ce qu'on est. Saint Augustin disait du péché — et il ne cédait pas alors à l'éloquence — qu'il est l'amour de soi « jusqu'au mépris de Dieu », péché dans l'esprit et de l'esprit, mais dont on retrouve des traces dans la faiblesse coupable elle-même, pour autant qu'elle est « péché ». Le P. Teilhard n'ignorait pas cet aspect, le plus profond et le plus redoutable, du péché. Il ne lui donne pas, en son livre, toute son importance et cela risque de provoquer de graves malentendus [1].

C'est à cela peut-être que se rattache un optimisme au sujet du monde

1. Il est beaucoup plus explicable que dans *le Phénomène humain* et les autres ouvrages, qui se placent délibérément dans une perspective scientifique, le P. Teilhard ne parle guère du péché. Le péché, en effet, dans sa réalité spirituelle et sacrée, échappe au savant et les investigations scientifiques ne peuvent en particulier révéler le péché originel; il semble que Baïus ait été condamné pour avoir soutenu le contraire, en déclarant que « Dieu n'aurait pu créer le monde tel qu'il est » (Dz 1955) et en impliquant par là que ce monde manifeste, à la simple raison, qu'il a été gâté par une faute.

un enthousiasme pour les tâches du Monde, qui risque d'inquiéter. Il est bien vrai que chez certains chrétiens, plus généreux que réfléchis, les malédictions de l'évangile sur le monde ont rejailli sur leur estime de la nature. Sans bien réaliser que ce « monde » maudit par le Christ ne désigne pas la créature innocente, mais l'attitude de convoitise et d'avarice que l'homme pécheur projette sur elle, ils prennent à l'égard du monde, du travail dans le monde, une conduite d'évasion et de fuite. C'est un scandale pour ceux qui ne croient pas encore et c'est une erreur, que le P. Teilhard met impitoyablement en lumière. Mais il est vrai aussi qu'en raison du péché d'origine, de cette habitude collective contractée en Adam par tout le genre humain, nous n'abordons plus les créatures dans une démarche simple et franche : « tout colle aux doigts et tout glisse », disait saint Bernard, et il n'est pas totalement vrai que tout enthousiasme de recherche et d'action soit, par là-même, recherche de Dieu; lorsque quelque chose « bouge », ce n'est pas toujours l'Esprit qui le meut.

Ce peu d'insistance sur le péché, sur le danger du monde pour les pécheurs que nous sommes, mentionné, mais non souligné par le P. Teilhard, dans une défense, peut-être, contre une nature facilement angoissée, manifeste une insuffisance de son livre et surtout de cette seconde partie, qui porte sur les passivités et les « maux ».

Cela se sent aussi à la manière de parler de la Croix. Le P. Teilhard en parle avec une tendresse et une foi profondes; il ne la sépare pas de la résurrection — cela est bien dans la tradition chrétienne la plus authentique — et il proteste à bon droit contre l'impression, laissée par un certain genre de langage pieux, « que le Règne de Dieu ne peut s'établir que dans le deuil, en prenant constamment le contre-pied et le contre-courant des énergies et des aspirations humaines »[1]. Il admet aussi et proclame « que la Croix signifie évasion hors du monde sensible et même, en un sens, rupture avec le monde »[2]. Mais il souligne surtout, peut-être avec trop d'insistance, que « c'est tout justement le chemin de l'effort humain, rectifié et prolongé ». C'est bien sans doute l'écho de la parole évangélique, valable pour toute vie : « qui cherche sa vie la perd et qui la perd la trouve »... S'en tenir là, pourtant, ou du moins paraître s'en tenir là, risque de laisser dans l'ombre le mystère même de la Croix, son mystère sacré. Elle est en effet l'adoration suprême du Père par le Fils incarné dans une réparation d'amour pour le péché de la famille humaine, dans le retournement, en offrande totale, du plus grand crime même des hommes; elle est aussi mystère d'amour pour les hommes, dans le don de la vie pour ceux qu'on aime. Cela allait de soi, sans doute, pour le chrétien et le religieux qu'était le P. Teilhard de Chardin, cela va de soi

1. *Le Milieu divin*, p. 116.
2. *Ibid.*, p. 118.

aussi pour le lecteur croyant. Cela n'apparaît pas assez en cette façon trop courte de présenter la Croix aux savants et aux techniciens.

***

Nous pensons cependant que pour juger de cette insuffisance avec justice, il faut se replacer dans la perspective qui inspire cet ouvrage et rappeler le débat intérieur auquel il doit son origine. Il est inspiré, nous l'avons dit, par le désir et le besoin de justifier, aux yeux d'un religieux ou simplement d'un chrétien fervent, le métier de savant et d'ingénieur. — Saint Thomas d'Aquin, lui-même, avait eu, au XIIIe siècle, à justifier, contre des théologiens trop étroits, la situation du philosophe dans le christianisme —. Le P. Teilhard n'entreprend pas, en cela, d'explorer toute la variété des vocations chrétiennes, il le dit formellement, mais, dans notre monde actuel, la nécessité lui paraît urgente de « consacrer » la science et la technique.

Il est clair qu'il faut reconnaître avec lui l'authenticité de la vocation à des tâches « créatrices » et souligner la valeur réelle, voulue par Dieu, d'une mise en œuvre, méthodique et progressante, de toutes les richesses de la nature. Contre toutes les tentations de l'évasion, platonicienne ou manichéenne, il faut affirmer que la « réussite du monde » n'est pas indifférente et que c'est un devoir de s'y intéresser. Le P. Teilhard a donc raison de s'opposer à la conduite des chrétiens qui déclareraient ne toucher les tâches humaines que du bout des doigts, de critiquer ce « surnaturalisme » pratique qui conduirait à négliger « le métier d'homme », comme si ce métier n'était pas voulu par Dieu, comme si Dieu n'avait pas commandé à l'homme de « soumettre la terre ». Non seulement ces « détachés » rebutent ceux qui ne croient pas encore, mais ils sont dans l'erreur. Ils sont amenés, en outre, en négligeant le meilleur aménagement du monde et l'utilisation de ses ressources, à se désintéresser en fait de la lutte contre la souffrance, à s'évader du service des autres. Il n'est pas impossible, en effet, que l'acceptation indiscrète de la valeur des souffrances engendre une certaine indolence à les combattre chez les autres. Ce serait méconnaître le Christ, qui donnait explicitement comme signe privilégié de sa mission, comme symbole d'une bonté plus haute, la guérison des malades et ce serait oublier l'attachement persévérant de l'Église aux tâches de « miséricorde corporelle ».

Mais si la réussite du monde a une véritable importance, si le progrès scientifique et technique — avec les dangers nouveaux qu'il offre et les perversions possibles — n'est pas chose indifférente, cette valeur demeure après tout secondaire et nous ne pouvons pas dire, avec le P. Teilhard, que l'aménagement de ce monde est « une question de vie ou de mort ».

Ce qui importe souverainement, en effet, c'est la complétion du nombre des élus et le sens dernier de l'Incarnation est bien notre salut, le salut éternel. C'est là qu'est essentiellement le Plérôme dont parle l'Écriture et auquel le P. Teilhard se réfère, avec quelque équivoque. Si donc il est parfaitement vrai que nous, chrétiens, ne nous désintéressons pas des corps, ni de la création matérielle qui les prolonge et sans laquelle ils sont inconcevables, c'est à la « résurrection » des corps que nous croyons, après la dissolution de la mort. Nous attendons des cieux renouvelés — mais pas par nous, et une terre nouvelle — mais au delà de ce que peut notre travail. La cité nouvelle « descend du ciel » et si elle couronne, en les dépassant, nos efforts, elle vient de Dieu. Tout ce que nous pourrons achever ici-bas n'en offrira qu'un reflet, insuffisant et toujours dépassable. Cela, sans doute, le P. Teilhard le déclare explicitement :

« Passionnante et insondable réalité du Christ historique, déclare-t-il, qui signifie à notre soif de bonheur que le terme de la création n'est pas à chercher dans les zones temporelles de notre monde visible [1]. »

Il a, dans un écrit intitulé *la Fin de l'espèce* [2], envisagé cette mort inévitable de l'humanité, que ne pourront retarder indéfiniment même les progrès les plus sensationnels de l'astronautique et il a montré « à l'encontre du matérialisme et du naturalisme proprement païens » que l'aboutissement de l'histoire ne peut être situé qu'au delà de l'histoire. Il ne peut en effet, dans notre histoire ici-bas, même à son ultime période, se rencontrer un moment à qui l'homme pourrait dire suivant le vœu de Faust : « arrête-toi, tu es beau », et cette histoire temporelle est, sur son plan, inachevable. L'effort qui s'y déploie, la recherche du progrès qui s'y montre, pour valables et authentiques qu'ils sont, demeurent décidément signe d'autre chose. Le P. Teilhard, qui souhaitait mourir au jour de la Résurrection, et il a été exaucé, le croyait de toute son âme. Dans ce livre, de justification de la science et de la technique, il ne s'est pas étendu longuement sur ce qui lui paraissait sans doute entendu d'avance. Il a même, pour ouvrir les hommes de bonne foi à l'espérance céleste, épousé très explicitement et très sincèrement leurs espoirs terrestres : placement d'un accent, au sujet duquel on peut lui intenter — et cela n'est pas toujours injuste — un procès de tendance; il n'implique nullement une mutilation, profonde et délibérée, du christianisme.

En son Message de Noël 1956, le Saint-Père Pie XII insistait sur l'importance de la « révolution technique » dont nous sommes les témoins, sur le danger qu'elle offre d'arrêter à elle les projets des hommes et sur la nécessité, par conséquent, de christianiser cette révolution.

1. *Le Milieu divin*, p. 43.
2. Publié dans la Revue *Psychè*, n° 99-100, 1955.

« Le premier devoir du chrétien, disait le Pape au monde, sera d'amener l'homme moderne à n'envisager la nature humaine ni avec un pessimisme systématique, ni avec un optimisme gratuit, mais bien à reconnaître les dimensions réelles de son pouvoir. Il s'ingéniera en outre à faire comprendre aux hommes « de la seconde révolution technique » qu'ils n'ont pas à se libérer du poids de la religion pour dépasser cette contradiction et ne plus l'éprouver aucunement ».

On ne christianisera pas la technique ou la science en s'en désintéressant et nous avons rappelé que le Pape, au scandale inintelligent de certains, est revenu souvent dans ses discours au progrès des sciences et des techniques humaines, pour les encourager et les bénir. Cela est très loin de la mentalité chagrine qui conduit trop de chrétiens à s'attrister de tout progrès technique, à s'effrayer du lancement de satellites, à déplorer l'accroissement du bien-être, comme si tout cela était contraire au Christ [1].

Il semble précisément que ce livre du P. Teilhard constitue un effort pour « consacrer » au Christ cette révolution. Nous l'avons, en ces pages, discuté librement. comme l'eût voulu cet homme libre — et obéissant — que nous avons connu et dont nous gardons le souvenir. Nous avons signalé franchement ses insuffisances ou du moins ce qui nous paraît tel. Nous regrettons aussi que les éditeurs aient cru pouvoir faire paraître ce livre sans le consentement des Supérieurs et sans l'*Imprimatur* du diocèse [2]. En fait, dès maintenant, cet ouvrage, comme les ouvrages précédents, paraît avoir l'audience des savants et des techniciens, une audience parfois passionnée, qui n'admet guère de critiques ou de réserves, mais qui montre aussi la profondeur de leur aspiration vers une justification chrétienne de la science et de la technique. Cela conduit à penser — peut-être faut-il dire espérer? — que si ce livre se répand parmi les techniciens trop captivés par la terre, et les savants trop enivrés de leur recherche, il les aidera à découvrir, au fond de leurs ambitions de progrès, le désir d'autre chose qu'ils ignorent et qui pourtant les attire, le désir de Celui vers qui tend tout progrès réel, le Christ à la fois historique et universel.

J.-M. Le Blond.

1. La Radio soviétique présente le lancement du « Spoutnik » comme un triomphe anti-religieux : « le premier corps céleste créé par l'homme » (cité dans *la Croix* du 5 novembre 1957). Certains chrétiens s'en indignent comme d'un sacrilège. Les uns et les autres sont évidemment dans l'erreur.

2. Le jugement favorable du P. Charles et des réviseurs désignés jadis par le *Museum Lessianum* ne peut en tenir lieu et le rappel de ce jugement nous paraît une maladresse peu délicate.

LUMIÈRES SUR LE COMMUNISME : DJILAS

Le Docteur Cyril A. Zebot, auteur de cette chronique, est professeur à l'Université Duquesne (États-Unis) où il dirige le département des sciences économiques et il a publié, entre autres ouvrages, un livre sur l'économie soviétique. A l'époque où il était étudiant le Dr Zebot, compatriote de Milovan Djilas, a été son contemporain et son antagoniste. Aux environs de 1930, en effet, Djilas était le leader des étudiants communistes en Yougoslavie, tandis que le Dr Zebot se trouvait président de la Fédération des étudiants slovènes, affiliée à Pax Romana. Djilas exerçait son influence à l'Université de Belgrade, citadelle de l'activité communiste, alors que l'Université de Ljubljana, en Slovénie, constituait le centre de la résistance à la pénétration communiste. Cela, nous semble-t-il, ajoute un intérêt particulier à cette étude. Quant au livre de Djilas, *La Nouvelle classe dirigeante*, après avoir eu un grand succès aux États-Unis, il vient de paraître chez Plon *(Tribune libre)*.

N. D. L. R.

Milovan Djilas, un Monténégrin de quarante-cinq ans, courageux et bien bâti, était, jusqu'à ces derniers temps, l'une des figures de premier plan du communisme en Yougoslavie; il est maintenant prisonnier de Tito, parce qu'il a écrit la critique la plus impitoyable du communisme au pouvoir. Son livre même semble posséder la vertu de convaincre tous ceux qui consentent à l'aborder.

Djilas décrit le communisme concret, en son développement et en tous ses aspects importants. Il n'encombre pas sa description d'histoires savoureuses ou de statistiques impressionnantes, mais il vise à une analyse profonde, à des vues pénétrantes, dont certaines sont tout à fait originales : expression d'une expérience de première main, prolongée vingt-cinq ans, du communisme en action, en toutes ses phases et à différents niveaux, avant et après la prise du pouvoir et depuis la conspiration clandestine jusqu'au sommet de la puissance totalitaire.

Perspective.

Djilas relie les manifestations du communisme à des faits très simples et aux aspirations indiscutables de l'existence humaine au sein de la société, dans ses conditions historiques et géographiques. Cette perspective très concrète et très humaine donne à son analyse un attrait fascinant, même pour un lecteur qui ne professe pas un intérêt spécial pour le communisme ou pour les théories sociales et politiques. En un sens, c'est en suivant cette manière d'aborder les problèmes que l'étudiant Djilas, ainsi que des milliers d'autres, avait été gagné au communisme. Il y a pourtant maintenant quelque chose de différent, car la reprise anticommuniste de cette méthode se développe sur un plan beaucoup plus élevé; alors que l'approche communiste n'a d'efficacité que sur des gens sans information et sans expérience, Djilas s'adresse à tous les hommes, sans exceptions ni limitations.

Un tel exposé ne pouvait utiliser le jargon conventionnel des sciences sociales, totalement dépourvu de vie, on le sait. Djilas est parvenu à surmonter ce handicap qu'impose le style sociologique sans rien sacrifier de la rigueur du savant. Il a infusé la vie dans le squelette logique de son analyse, grâce à la lumière de ses images et à la vigueur de sa langue. Lorsqu'avant son emprisonnement, les membres du Parti l'accusaient d'être un « existentialiste », ils voulaient sans doute allonger, d'un chef d'accusation inhabituel, la liste ordinaire des « crimes » attribués aux victimes destinées à la « purge », mais en fait ils rendaient implicitement hommage à une magnifique souplesse d'esprit, incompatible, par nature, avec la discipline idéologique du communisme.

A ces qualités d'ordre intellectuel le livre de Djilas ajoute un attrait qui lui est propre : cet ouvrage en effet a l'autorité de l'incontestabl expérience et de la parfaite sincérité de son auteur. Aucun autre leader communiste ne pourrait être plus familier avec le fonctionnement du régime, et d'autre part peu de livres ont été écrits avec si peu de profit en perspective : ce manuscrit, à la préface modeste, ne pouvait pas même être publié dans la langue et dans le pays de son auteur. Il est devenu sans doute l'un des « best sellers » du monde entier.

Vue sur le développement du communisme.

Le communisme moderne a été conçu par Karl Marx, qui voyait toute l'histoire comme une lutte entre les classes possédantes, d'une part, et d'autre part ceux qui étaient présumés, dans la dialectique, objets de leur exploitation. Il attendait le salut du genre humain de l'abolition finale de toute propriété privée des moyens de production et il croyait que ce changement conduirait à une société sans classes et sans État. Cela

devait arriver par suite d'une « nécessité » de l'histoire, après que le capitalisme aurait achevé le processus d'industrialisation.

La vision de Marx, dans sa simplicité, était née d'une réalité historique, celle des débuts du capitalisme européen, qui n'était ni assez socialement conscient, ni assez productif pour parvenir à la fois à constituer l'industrie et à donner aux masses déracinées de ses travailleurs tout neufs un niveau de vie satisfaisant. Marx n'était peut-être pas un mauvais historien en ce qui concerne son temps, mais, comme prophète du développement à venir, il a été radicalement dans l'erreur.

Cette théorie de Marx, basée sur une conjoncture historique déterminée et dépassée, Lénine la prit comme une philosophie universelle et éternelle; il en fit un dogme absolu, bâtit sur ce fondement idéologique une organisation de révolution politique et réussit à saisir le pouvoir en Russie. Il avait conscience d'ailleurs d'aller au-delà de Marx. La Russie était un pays arriéré — comme la plupart des autres pays dont les Communistes se sont emparés après la deuxième guerre mondiale — et le capitalisme était très loin d'y avoir accompli cette tâche d'industrialisation que Marx lui assignait dans son schéma du développement économique. Lénine ne se trouvait donc pas devant la tâche « aisée », au gré de Marx, de transformer une économie capitaliste pleinement développée en celle d'une société sans classes, mais il lui fallait à la fois industrialiser et « socialiser ». Cela le plaçait loin des vues théoriques de Marx. D'autre part, dans les nations occidentales, un capitalisme très développé avait déjà élevé les niveaux de vie et ouvert de telles possibilités de bien-être général que les visions de Marx en paraissaient vieillies et qu'une révolution communiste, présentée comme le programme du salut, ne pouvait plus être prise au sérieux : les partis communistes eux-mêmes, dans les nations occidentales, n'osent plus parler de révolution de ce genre.

Les communistes de Lénine, une minorité de 80.000 professionnels de la révolution, dans un pays qui comptait plus de cent millions d'habitants, établirent une dictature, qui possédait non seulement tous les pouvoirs politiques propres au régime tsariste, mais aussi, en surcroît, assumait l'administration totale de la richesse de la nation, et imposait enfin le contrôle du Parti sur l'expression et la propagation des idées. C'était le commencement du régime le plus totalitaire de l'histoire.

Staline le perfectionna encore : il supprima ce qui pouvait rester dans le Léninisme de démocratie limitée à l'intérieur du Parti communiste lui-même. En 1928, il introduisit un système très complet de planification centralisée et constitua l'administration d'une économie « socialisée ». A la suite d'une série de « purges », tout le pouvoir, à l'intérieur de ce système social entièrement contrôlé, se trouvait pratiquement entre ses mains.

L'époque actuelle, post-stalinienne, du communisme au pouvoir, se caractérise, au gré de Djilas, par un effort pratique pour maintenir un régime qui a déjà atteint le cul-de-sac historique où se termine son développement. « L'ère héroïque du communisme est passée, le temps de ses grands meneurs est fini. C'est maintenant l'époque des praticiens. La classe nouvelle a été créée, elle se trouve au sommet de sa puissance et de sa richesse, mais elle est sans idées, elle n'a plus rien à apprendre au peuple. La seule tâche qui lui reste est de se justifier elle-même » (pp. 53-54).

L'essence du communisme.

En dépit du matérialisme dialectique de Marx, la révolution communiste en Russie (ainsi que la saisie du pouvoir en d'autres pays après la deuxième guerre mondiale) n'a pas été rendue nécessaire par le développement de l'industrie capitaliste. Elle a constitué au contraire une manifestation d'idéalisme dans le vide complet de l'industrie; elle a été due à l'action volontaire d'un groupe de révolutionnaires professionnels; elle a trouvé, grâce au chaos créé par la guerre, un succès qui reste fortuit.

Les communistes victorieux eurent alors à construire, pratiquement à partir de zéro, une économie industrielle en même temps qu'une société nouvelle qui lui fût adaptée. En raison de ces deux tâches étrangères au marxisme, la « dictature du prolétariat », que Marx avait envisagée comme une courte transition entre un capitalisme développé et une économie socialiste, pour en arriver à une société sans classes et sans État, a dû être prolongée indéfiniment. Mais, puisqu'il n'y avait pas d'économie capitaliste développée, il n'y avait pas non plus de « prolétariat » au sens marxiste; existait seulement une petite minorité de révolutionnaires professionnels. Ce furent eux qui assumèrent la tâche de créer économie nouvelle et société nouvelle, en s'en faisant à la fois les chefs politiques, les administrateurs économiques et les ingénieurs sociaux.

Djilas distingue donc trois phases dans le développement du régime communiste : la révolution, par laquelle les communistes se saisirent du pouvoir; le socialisme, ou construction, sous Staline, du régime communiste; enfin, les efforts actuels pour stabiliser le régime. Chacune des trois phases est d'ailleurs caractérisée par l'usage arbitraire du pouvoir absolu. Dans les deux premières périodes, ce pouvoir est utilisé comme un moyen, dans la troisième il devient la fin même du régime communiste, son essence. « Précisément parce que le pouvoir a servi de moyen pour la transformation utopique de la société, il ne pouvait éviter de devenir en lui-même une fin... Il pouvait apparaître comme un simple moyen dans la première et la seconde phase. On ne peut plus cacher maintenant

que dans la troisième le pouvoir est le but principal et l'essence du communisme (p. 169).

Voilà la substance même de l'exposé de Djilas. Ce n'est pas nouveau — Djilas ne le prétend pas — mais personne ne l'avait exposé avec une logique aussi impérieuse et une telle connaissance par le dedans. Parce que le communisme a tout misé, idéologiquement, sur un but utopique et que pour l'atteindre il a établi le régime le plus totalitaire de l'histoire, il ne peut plus maintenant briser le régime qui devait être seulement une étape de transition, un moyen cruel devenant ainsi une fin sans espoir. Il perpétue maintenant un régime social caractérisé par l'existence d'une classe nouvelle, qui gouverne arbitrairement et possède illégalement toutes choses sous le soleil.

La fin du communisme.

Une question se pose, qui a intrigué les observateurs occidentaux et tous ceux qui étudient le communisme : les chefs communistes croient-ils encore à une société sans classes et sans État, comme aboutissement du communisme?

La première réponse de Djilas paraît affirmative : « la révolution communiste... détruit... la propriété privée... Cela est éprouvé par les communistes comme la réalisation de la société sans classes. Les illusions communistes au sujet des « restes » et de l'influence de l'ennemi de classe sont persistantes. Mais l'espoir, illusoire, de voir la société sans classes, si longtemps rêvée, arriver par ces moyens, demeure entier. En dépit de l'oppression, du despotisme, des confiscations cyniques et des privilèges des échelons supérieurs... les communistes gardent les illusions contenues dans leurs slogans » (p. 29-30). Cependant Djilas ajoute un commentaire : « on peut dire que les communistes ont accompli consciemment et délibérément quelque chose de différent de ce qu'ils avaient promis. Le fait est qu'ils ont été incapables d'accomplir ce à quoi ils croyaient si fanatiquement. Ils ne peuvent pas le reconnaître, car ce serait avouer que la révolution n'était pas nécessaire... et qu'ils sont eux-mêmes devenus superflus » (pp. 31-32).

Il veut dire, semble-t-il, qu'il n'importe pas beaucoup que les communistes croient encore à la société sans classes et sans État, comme constituant leur but; ce qui importe, c'est qu'il n'y a pas de chemin vers l'utopie communiste et que, par crainte de perdre ses privilèges, la classe nouvelle ne peut permettre un développement qui est à la fois humainement désirable et objectivement possible : la transformation du régime communiste et de son monopole totalitaire dans le gouvernement du peuple par le peuple. Cela, au gré de Djilas, est le résultat présent du communisme actuel et cela annonce sa fin. Djilas pense en effet que la

fin du communisme proviendra de la contradiction entre ce que les communistes prétendent qu'est leur régime et ce qu'il est en réalité. Et puisque la classe dirigeante jouit de ses privilèges, économiques et autres, par la vertu de son pouvoir absolu dans le domaine politique, cette contradiction est si profonde dans le régime qu'elle est insoluble si ce régime persiste.

A partir de cette contradiction, trois ordres de facteurs peuvent amener la fin du communisme. D'abord, comme la contradiction insurmontable devient de plus en plus évidente, des communistes individuels de plus en plus nombreux peuvent en prendre conscience, suivre l'exemple de Djilas et démoraliser la classe par le dedans. D'autre part, le peuple opprimé intensifiera sa pression pour la démocratisation du « socialisme » communiste et sa transformation en une sorte de démocratie sociale. Enfin le gouvernement post-stalinien lui-même, en dénonçant ouvertement les procédés staliniens de terreur absolue a rendu par là plus aiguë la contradiction intérieure au régime. Les gouvernants ne peuvent renoncer à ce régime sans s'éliminer eux-mêmes, mais ils commencent à hésiter sur les moyens, sans lesquels pourtant le régime ne peut être maintenu. « Quelque chose a changé. La classe dirigeante ne sera plus capable de légitimer, même à ses propres yeux, que la fin justifie les moyens. Cette classe fera encore des discours sur le but final — la société communiste — (faire autrement serait renoncer au pouvoir absolu) mais elle sera contrainte d'avoir recours à tous les moyens et en même temps elle devra condamner cet usage. En évitant l'emploi de méthodes trop brutales, les oligarques ne peuvent s'empêcher de semer le doute au sujet de leurs objectifs » (p. 161-162).

Ce diagnostic et ces prévisions posent la question de la tactique diplomatique ou même de la stratégie politique, du monde libre à l'égard du monde dominé par les communistes. La méthode d'opposition absolue en vue d'obtenir une « reddition sans conditions » n'a pas été couronnée de succès. Le communisme a perdu, lentement, à l'Occident; mais il ne s'est pas contenté de se maintenir dans les pays déjà conquis par lui, il a encore étendu son influence en d'autres parties du monde. Djilas apporte ici une suggestion intéressante : « la classe nouvelle n'est pas protégée contre tout type d'opposition. Prétendre en revenir aux relations pré-révolutionnaires est manquer de réalisme ou même se rendre ridicule... Les communistes traitent cela comme une plaisanterie. Mais la classe nouvelle est très sensible aux revendications en faveur de la liberté de pensée et de critique dans les limites du « socialisme ». Les critiques du monopole administratif engendrent la peur d'une perte possible du pouvoir. Cela constitue d'ailleurs l'une des formes importantes de la contradiction : légalement ma propriété est considérée comme sociale et nationale, en réalité un seul groupe l'administre suivant ses propres intérêts... Cette

contradiction ne peut être résolue sans compromettre la position de la classe dirigeante... La contradiction entre la situation légale et la situation réelle de ces propriétaires, appartenant à la nouvelle classe, si elle s'intensifie, peut provoquer de réels changements » (p. 64-67).

Pour les peuples sous régime communiste, et aussi aux points déjà ébranlés de l'Asie non communiste et de l'Afrique, cette ligne d'attaque, très réaliste, peut être la plus prometteuse et doit être, en tout cas, prise en considération. Elle évoque sans doute la controverse théorique sur la possibilité de réaliser un socialisme démocratique, au sens intégral, mais cela ne doit pas constituer un obstacle à son examen, ni à son usage. De plus, en ces implications, ce point de l'analyse de Djilas ne montre pas seulement une tactique anti-communiste; il conduit à la question substantielle de la transition administrative à opérer dans le gouvernement et l'économie d'une contrée où le communisme serait défait politiquement d'une manière ou d'une autre. Le problème peut sembler académique, mais il prendra quelque jour sa signification réelle. Indirectement donc, Djilas appelle notre attention sur un sujet important, qui mérite sérieuse réflexion.

Communisme national?

Sur le sujet du « communisme national », Djilas est particulièrement qualifié. Le « Communisme national » est né de la rupture entre Staline et Tito, et Djilas a été le conseiller intellectuel de Tito dans ce conflit avec Staline. Avant la mort de Staline, « communisme national » était synonyme de « Titisme ». Depuis cette mort, surtout depuis l'année orageuse de 1956, le terme de « communisme national » a commencé à désigner n'importe quel degré d'indépendance administrative à l'égard de Moscou, pour les gouvernements communistes extérieurs à l'Union soviétique, ou n'importe quel mouvement vers cette indépendance. Tito, Gomulka, Mao Tsé-toung sont seulement les symboles les plus en vue des formes variées et des degrés du « communisme national », entendu suivant cette acception large.

Djilas pense que le « communisme national » est une manifestation inévitable des différences « existentielles » entre les divers régimes communistes. Il n'y voit aucune différence quant à la nature universelle du communisme. « La forme du gouvernement et de la propriété, pas plus que les idées, ne diffèrent pas beaucoup ou ne diffèrent pas du tout dans les États communistes » (p. 174), la Yougoslavie comprise. « L'espoir que les communistes yougoslaves seraient capables d'évoluer vers un socialisme démocratique s'est révélé sans fondement. Ni les communistes soviétiques, ni les communistes yougoslaves n'ont cessé d'être ce qu'ils sont, ni avant, ni pendant, ni après leurs chamailleries. Le passage du

gouvernement personnel de Staline à un gouvernement collectif (au-delà, nous pouvons l'ajouter, au gouvernement de Khrouchtchev) n'a pas changé la nature du régime lui-même en U. R. S. S.; de même le communisme national a été incapable de changer sa nature interne, et quelque chose le ramène toujours vers sa source, l'Union soviétique » (pp. 176, 183, 184). L'attitude de Tito à l'égard de l'insurrection hongroise donne raison à Djilas; elle constitue une manifestation parfaite de l'essence commune à tous les régimes communistes. Quand les enjeux sont mis et que l'existence du régime communiste est en question, tous les communistes demandent instinctivement secours à Moscou.

Les différences existentielles entre les régimes communistes sont de deux sortes. Il y a ce qu'on peut appeler les différences d'environnement. « S'ils veulent avoir le dessus et continuer d'exister, les communistes doivent adapter le degré et le mode de leur autorité aux conditions nationales » (p. 176). Cette sorte de différence n'entraîne aucune conséquence significative; ce sont de pures concessions extérieures, dictées par la tactique, au peuple qui a été conquis. La différence importante concerne l'exercice du pouvoir absolu et la distribution des privilèges qui en résulte à l'intérieur de la classe nouvelle. « Avec la victoire du communisme une classe nouvelle vient au pouvoir. Elle se refuse à renoncer à ses *privilèges* durement gagnés, même lorsqu'elle subordonne ses *intérêts* à une classe semblable dans un autre pays » (p. 175). Le seul avantage, pour le peuple, dans un pays dominé par le communisme, résulte de ce trait distinctif du « communisme national » qui est « de ne pas avoir à payer tribut à un gouvernement étranger » (p. 176).

Quoique le « communisme national » n'ait pas changé l'essence du régime, il est cependant vrai qu'il a donné naissance à une autre contradiction fondamentale, dans tout l'orbite communiste, une contradiction concrète dans la classe nouvelle. « D'un côté la forme nationale du communisme devient plus forte et de l'autre côté l'impérialisme soviétique ne diminue pas » (p. 182). En ce sens, le développement du communisme national peut établir une conjoncture dans laquelle l'influence des trois forces de désintégration, que signale Djilas, deviendrait plus efficace et cela semble justifier la façon dont le Monde libre traite le « communisme national » avec plus de douceur et de générosité.

Étant donné que le « communisme national » se distingue principalement par la distribution du pouvoir et les privilèges qui en résultent à l'intérieur de la classe nouvelle, il possède moins de signification pratique pour les partis communistes dans le monde non-communiste. Ces partis n'ont pas de gouvernement ou de privilèges qui offriraient un sujet de querelles avec le Kremlin et ils dépendent essentiellement de Moscou pour être aidés. Une Union soviétique forte leur apparaît comme l'unique espoir pour leur accession au pouvoir, qu'ils ne peuvent assurer par leurs

maigres forces. S'ils adoptaient le « communisme national », cet unique espoir leur serait enlevé. Bref le « communisme national » dans le monde non-communiste tranformerait l'essence même des partis communistes.

Cette distinction claire sur la signification du « communisme national » d'une part dans les régimes communistes, d'autre part, pour les partis communistes dans le reste du monde, est l'un des points importants de l'ouvrage de Djilas.

Faiblesses.

L'analyse que Djilas fait du communisme présente deux défauts plus notables. Il écrit comme si la révolution communiste avait constitué le seul instrument alors utilisable pour l'industrialisation tardive de la Russie, de la Yougoslavie et de la Chine. Mais puisque, de son aveu même, c'était la pire des manières possibles, comment pouvait-elle être la seule? D'autres méthodes auraient été plus lentes et plus longues, mais elles auraient été plus humaines et, comme le montre Djilas, beaucoup plus économiques. En fait, des possibilités concrètes d'un développement économique et d'un progrès social existaient partout. Rétrospectivement donc, la thèse que soutient Djilas sur la nécessité historique de révolutions communistes pour l'industrialisation des contrées économiquement arriérées de l'Eurasie centrale est intenable, en dépit des arguments que, dans cette perspective historico-géographique, on peut invoquer en faveur de cette interprétation de Djilas. Quoi qu'il en soit, ce qui manquait vers 1930, et même jusqu'à 1957, était un témoignage analytique et d'une sévérité impitoyable sur le communisme au pouvoir : Djilas vient de l'écrire. Le mélange d'abstractions et de recours aux faits, traditionnellement employé au dehors pour réfuter la propagande communiste, était insuffisant pour protéger du communisme des idéalistes sans expérience, tel qu'était Djilas lui-même lorsqu'il céda à son attrait trompeur. De plus, au niveau pratique des réformes efficaces sans révolution, les jeunes hommes du type de Djilas ne voyaient pas d'autre moyen que l'action communiste. Les autres mouvements ou partis politiques ne les recherchaient pas ou, plutôt, les repoussaient.

On pourrait dire — c'est le second point — que l'analyse de Djilas est implicitement chrétienne, dans ses présupposés humanistes, spécialement dans le puissant chapitre « La fin et les moyens ». Pourtant il n'y a pas dans le livre un effort d'analyse qui soit vraiment philosophique et qui justifie les valeurs qui sous-tendent la pensée de Djilas. Il n'y a pas non plus d'indice d'une reconnaissance de la religion comme la sanction ultime et le plus puissant soutien d'un humanisme social véritablement efficace. On trouve même — pas trop appuyées, il est vrai — des allusions déplaisantes à l'histoire de l'Église. Peut-être donc la philosophie

de Djilas offre-t-elle des incohérences et des faiblesses. Mais peut-être aussi aura-t-il quelque chose à dire sur ces questions fondamentales dans l'autobiographie qui va paraître ou même écrira-t-il un ouvrage sur ce sujet. On nous dit que dans sa prison Djilas vient de terminer un livre sur l'œuvre de Petar Njegus, le grand prince-évêque monténégrin, théologien, philosophe, poète et homme d'État.

Il reste que Milovan Djilas a donné au monde la meilleure explication sociologique et psychologique du communisme qui existe jusqu'ici, et pour cela le monde, le monde libre et le monde opprimé, a contracté une dette à l'égard de cet homme, de grand courage et de grand esprit. Puisse-t-il voir le jour où lui-même et son peuple seront libres parmi les hommes libres!

Dr Cyril A. Zebot.

LES ISMAILIENS ET L'ISLAMISATION DE L'AFRIQUE

Depuis la mort de l'Aga Khan, le 11 juillet 1957, jusqu'à « l'intronisation » de son successeur, le 19 octobre, à Dar es Salam, on a beaucoup parlé des Ismaïliens. Il s'agit d'une secte dissidente de l'Islam, dont il ne saurait être question d'exposer en quelques mots la doctrine : notons seulement que celle-ci a pu être décrite comme un « scientisme hermétique » (R. P. Henri Lammens) et comme « une religion de la résurrection, orientée vers le salut personnel » (Professeur Henri Corbin); elle a été à l'origine d'un effort de pensée considérable, « sans lequel l'Orient n'aurait pas connu la philosophie » (Djemaleddine Afghani, pionnier du réformisme musulman). L'histoire des Ismaïliens constitue l'une des parties les plus heurtées et confuses des chroniques musulmanes; en Occident, on en aura surtout retenu l'épisode du « Vieux de la Montagne », dépêchant de son nid d'aigle d'Alamout, en Iran, des séides préparés au meurtre politique par l'absorption du hachich, et dont notre Moyen Age fit les « assassins ». Mais la secte a beaucoup contribué jadis à l'islamisation de la Berbérie, dont elle a ensuite disparu; elle a fondé, à Mahdia en Tunisie, puis au Caire, la dynastie des Fatimites, à laquelle a été due, il y a dix siècles, l'institution de la célèbre université al Azhar. Cependant, depuis l'invasion mongole du XIIIe siècle, qui détruisit leurs forteresses, les Ismaïliens vivent dispersés et relativement oubliés, en marge des grands centres classiques de l'Islam. Ils ont d'ailleurs été l'objet de diverses divisions internes; la sous-secte la plus importante est celle des Nizarites ou Néo-Ismaïliens, qui reconnaissent l'Aga Khan pour *imam*.

Le moment semble opportun pour esquisser rapidement l'état actuel de cette communauté, qui vient de défrayer la chronique de façon souvent fantaisiste. Quel paraît être son niveau moral et spirituel? Quel est le nombre de ses fidèles, leur répartition géographique, leur importance sociale et politique? Quelle est leur place dans l'Islam d'aujourd'hui, et quel rôle jouent-ils dans son équilibre?

La haute philosophie ismaïlienne, dont l'Institut franco-iranien de Téhéran s'attache actuellement à éditer et commenter les œuvres maîtresses, demeure évidemment lettre close pour la masse des fidèles, qui en restent aux degrés élémentaires de l'initiation. A la symbolique assez vague dont les fidèles de la secte disposent ainsi s'ajoute cependant l'héritage de vertus ancestrales : une réelle rectitude morale et un émou-

vant dévouement à l'*imam*, chef spirituel souvent lointain, au nom duquel est perçue la dîme. Un illustre voyageur français d'Orient, qui visite en 1913 les plus frustes de leurs petites communautés syriennes, lit sur leurs visages « une aptitude magnifique au don de soi-même... J'éprouve à contempler leur sincérité, ajoute-t-il, le même plaisir inexprimable qu'à perdre mon regard la nuit dans le ciel » (Maurice Barrès, *Une enquête aux Pays du Levant*, I, p. 280). A plus de quarante ans de distance, un envoyé spécial de la presse parisienne à Dar es Salam admire en eux « un sentiment que nous avons... écarté de la conduite de nos affaires publiques : la vénération » (Philippe Bouvard, *le Figaro*, 21 octobre 1957).

Ce dernier informateur parle, à propos des Ismaïliens, de « vingt ou vingt-cinq millions d'être humains — le principal intéressé ne peut, de son propre aveu, en fixer le chiffre exact à dix millions près ». Plus modestement, on a évoqué, lors de la mort de l'Aga Khan, ses cinq millions de fidèles (*Associated Press*). Ce dernier chiffre paraît encore fort exagéré. Au terme d'une étude minutieuse, la « Documentation française » (notice n° 1642 du 9 août 1952) évalue les Ismaïliens et « Chiites extrémistes » à environ 1 % des Musulmans, ce qui ferait de 3 millions et demi à 4 millions, dont il faut soustraire les Druzes, Nosaïris, etc... L'incertitude des dénombrements interdit ici toute précision, mais il semble que le nombre total des Ismaïliens doive s'établir entre un et deux millions; on est, en tout cas, certainement très loin des chiffres récemment allégués par la presse.

Les Ismaïliens sont surtout établis dans la péninsule indienne, où se trouvent sans doute la moitié ou les deux tiers de la communauté (Bombay, Goujerat et Kachmir, en Inde; Sind, au Pakistan); d'autres groupes, assez nombreux, existent en Afghanistan (Djelalabad, Badakchan) et en Iran (Khorassan, Kirman); des essaims mineurs subsistent en Asie Centrale (Tadjikistan, Sinkiang), en Syrie (région de Sélémié et Monts des Alaouites), et s'étendent en Afrique orientale, où il s'agit d'émigrés relativement récents venus de l'Inde et du Pakistan. Le sentiment de la communauté demeure puissant chez les Nizarites, en raison peut-être de la collecte annuelle de la dîme; les Ismaïliens du Pamir semblent, de tous les Musulmans de l'U. R. S. S., ceux qui gardent ainsi le plus d'attaches avec le reste du monde islamique. Les riches négociants ismaïliens des côtes de l'Océan Indien détiennent une réelle puissance sociale et financière; ils constituent l'élément prépondérant de la communauté et ont assuré la fortune de la famille des khans.

Le défunt Aga Khan, revêtu pour ses fidèles d'un caractère divin, représentait, outre la personnalité mondaine dont il a été tant parlé, un homme politique d'un certain poids, souvent associé de façon discrète aux desseins orientaux de Londres; il aurait été question jadis de le mettre sur le trône du Caire; en 1947, il a pris une part importante à la

fondation du nouvel État pakistanais. A l'occasion de sa disparition, des jugements parfois incisifs ont été portés sur lui dans l'Islam sunnite et majoritaire, en raison non point du caractère hétérodoxe de sa secte mais de son mode de vie personnel; on lui a reproché le prélèvement de la dîme, « coutume contraire aux prescriptions de l'Islam, honteuse et déshonorante » (*As Sabah*, organe de l'opposition, Tunis, 16 juillet 1957); on a mis en doute sa piété et sa philanthropie (*Al Ahram*, Le Caire, 17 août 1957). Son successeur, âgé de moins de vingt ans, n'a pas encore achevé les études qu'il poursuivait à Harvard (Etats-Unis); ses premières démarches semblent indiquer chez lui le souci de jouer sérieusement un rôle dans la vie publique.

A cet égard, « l'intronisation » du nouvel Aga Khan à Dar es Salam, ou plus exactement sa reconnaissance officielle par la communauté locale, mérite de retenir l'attention. Le territoire du Tanganyika, où les Ismaïliens ne sont guère que 30.000 sur plus de 7 millions d'habitants, est sous obédience anglaise; le prince Kérim, citoyen britannique, a été l'hôte de son gouverneur à l'occasion de cette manifestation, qui s'est déroulée en présence du Secrétaire d'État aux Colonies. Une cérémonie analogue a eu lieu quelques jours plus tard à Naïrobi, au Kénya. Le gouvernement de Londres ne semble donc pas renoncer à un discret parrainage de la communauté ismaïlienne. Mais il est remarquable surtout que son nouveau chef ait tenu à commencer par l'Afrique sa première tournée officielle auprès de ses fidèles.

Le bruit fait par la grande presse autour de ces cérémonies contribuera peut-être à appeler l'attention, en Occident, sur l'importance croissante des Musulmans dans le continent africain. Leur nombre et leur valeur sociale augmentent rapidement, non seulement dans la zone équatoriale, mais aussi dans les pays de la côte orientale. Parmi ces essaims musulmans qui prennent ainsi l'Afrique à revers, les Ismaïliens ne sont certes pas les plus nombreux, mais leur richesse et leur activité commerciale multiplient leur influence, comme celle des autres Indo-Pakistanais établis dans cette région. Nous nous trouvons là devant un phénomène rarement signalé, mais d'une importance extrême : l'Océan dit « indien » est en train de mériter réellement son nom traditionnel, car sur toutes ses îles et sur toutes ses côtes se multiplient les colonies issues de la péninsule. De même que, voici trois ou quatre siècles, marins et marchands d'Europe fondaient, du Cap Nègre à Gorée, ces comptoirs par lesquels se préparaient, indiscernables encore, des prises de possession politique, les commerçants indo-pakistanais apparaissent, sur la frange orientale de l'Afrique, comme les pionniers de quelque néo-colonialisme de demain. A coup sûr, il convient de le souligner avec force, il s'agit là d'un des faits majeurs du tournant de ce siècle.

Pierre RONDOT.

EUSÈBE DE BREMOND D'ARS
POÈTE DE L'HOMME GLORIFIÉ PAR DIEU[1]

> (Le) poète le plus grand sans doute de sa génération, à coup sûr le plus haut et le plus pur... La poésie de M. de Bremond d'Ars est royale. Comme tant d'autres, même vous peut-être, je n'avais jamais entendu cette noble voix. Elle a retenti un soir à mes oreilles, tout à coup, sans que rien l'eût annoncée, ainsi que monte au ciel un signe augural. Et elle a rejoint aussitôt ce petit nombre de voix secrètes, pour la plupart héréditaires, dont la trame sonore fait notre silence intérieur et qui donne sans doute, l'heure venue, à chaque agonie humaine, son rythme secret, sa mélodie.
>
> Georges BERNANOS, *Le Crépuscule des Vieux.*

« Jeunesses de Dieu ».

La première guerre mondiale venait de finir. Je lus à vingt ans *Les Tilleuls de juin.* Ce que m'apportait ce recueil, c'était une vision de la beauté et de la grandeur du monde, éclairée de feux nouveaux par l'Évangile et par l'Église. Eusèbe de Bremond d'Ars, à qui j'en reconnaissais le bienfait, venait après Péguy, après Claudel, après Jammes. Il leur devait pour une part cette coloration irisée de ses horizons, mais d'autres sources avaient abreuvé sa soif. Ses premiers émerveillements d'adolescent lui étaient venus d'heures musicales vécues en des salons de province ou en des salles de concert parisiennes. D'un parc de l'Ile-de-France, il avait fait le lieu où s'animaient des imaginations très voisines des plus pures de Nerval. Il empruntait au XVIIe siècle, qui semble être toujours son siècle préféré, les disciplines d'esprit capables de refréner un jeune romantisme plus ou moins conscient. Aussi bien le verra-t-on, tout nourri des œuvres majeures de notre renaissance catholique, se tourner avec complaisance vers l'esthétique d'un Valéry plutôt que vers celle de l'auteur des *Cinq grandes Odes.* Quand il commençait à écrire, un philosophe-poète normand, fixé à Grenoble, Georges Dumesnil groupait, dans

1. Après de longues annés de silence, le poète Eusèbe de Bremond d'Ars se décide à recueillir un choix de ses poèmes. Le recueil va paraître prochainement sous le titre *Poèmes anciens et nouveaux* aux Ed. Lussaud à Fontenay-le-Comte.

la revue *L'Amitié de France*, les maîtres de la pensée et de l'art chrétiens. Dans son sillage, un jeune écrivain animé d'une grande ardeur apostolique, Robert Vallery-Radot (aujourd'hui Trappiste) créa *Les Cahiers*, bien décidé avec ses amis François Mauriac, André Lafon et Eusèbe de Bremond d'Ars à travailler au règne de Dieu dans les lettres. La mobilisation de 1914 mit fin à cette entreprise audacieusement menée.

Le poème qui ouvre *Les Tilleuls de Juin* évoque justement le créateur des *Cahiers* et l'auteur de ce recueil. D'un balcon de Paris, ils avaient naguère échangé le vœu de « ne manquer jamais à la vie opulente ». Un soir d'été et d'autres soirs semblables revivent en une ouverture toute musicale :

Bleus concerts de parfums sous la très haute rampe
Que surveillait l'éclat de notre jaune lampe !
Luttes du clair de lune et des êtres de feu :
Plaisirs déjà cruels des jeunesses de Dieu.

Le regard de l'enfant avait pu refléter des paysages fraternels, des images plus sensibles par leur prolongement mystérieux que par leurs apparences. Chopin, Beethoven, Schumann révélèrent à l'adolescent, en ébranlant ses puissances d'émotivité, un univers tout autre, pénétré des souvenirs des choses vues et plein de certitude sur les réalités invisibles. Sous un portrait d'ancêtre, lointain et hostile, le frère du poète, au piano, libère des forces obscures et les projette dans une lumière fascinante :

C'étaient des voix d'enfants éblouis par des neiges ;
Des jeux bariolés et des miracles blancs ;
Des noëls de géants dans de vieilles Norvèges,
De hauts caps ébranlés sur des golfes tremblants ;

C'étaient des bals naïfs dans l'Allemagne blonde :
L'âme des tilleuls bleus et des pures amours
Cherchait les vents légers venus d'un autre monde,
Et des beautés en pleurs chantaient l'adieu du jour.

C'étaient, c'étaient surtout des soirs de mascarades,
Des jasmins écrasés sous des nombres ardents,
Et ce dément plaisir d'un bercement aux rades
Qu'ignorent notre terre et le marin prudent...

La patrie de l'âme.

L'art, parachevant la nature au moyen de l'exaltation intérieure, crée ainsi une patrie où l'âme se dispose mieux à l'amour. L'élection de l'adolescent se porte vers un visage plus proche du cœur et de tout l'être

que les paysages et les chants les plus aimés. Le tragique de l'existence tient, en particulier, dans ce fait que la beauté d'un visage est incapable de communiquer ce qu'elle annonce au regard ravi. Elle signifie une source de bonheur qui ne réside en elle qu'à l'état de symbole et d'image. Dans *Le Souvenir de Laetitia*, Eusèbe de Bremond d'Ars, sans le rechercher expressément, apporte un commentaire tout personnel au vers inoubliable de Jammes « le paysage était humble où tu étais si belle » *(Le Deuil des primevères)*, et son poème s'achève par un constat douloureux de mort et de tombeaux.

C'est un même enseignement désolé qui se dégage, après une évocation subtile et comme enivrée des joies quotidiennes, nées de l'amour humain, d'un autre chant inspiré par les douces héroïnes de Gérard de Nerval;

Pervenches de Clarens, tendresses de Cythère,
Sourire athénien des filles du Valois,
Voix grave d'Adrienne et des lentes rivières,
Fraîcheur de ta Sylvie et des mousses des bois!

Hélas! où sont passés les jours bleus des idylles,
Les jardins des hameaux et la fleur des étangs?
Le rossignol est mort au fond d'Ermenonville
Et l'eau de la Nonette a rejoint le beau temps!

...Nous n'irons plus, mon cœur, aux bois d'Ile-de-France :
Tout voyage nous perd et tout amour nous ment;
Un chant porte moins haut qu'une heure de silence;
Rien n'est vrai, hors de Dieu, que notre isolement...

Mieux que d'autres poètes, Bremond d'Ars a su attester et expliquer comment, dans l'amour digne de ce nom, chaque être est rigoureusement irremplaçable pour le conjoint qui lui est, de toute éternité, destiné, et comment il ne se satisfait que de présence et de permanente contemplation et communion.

La femme, à ses yeux, est pour son époux comme la figuration secrète ou éclatante, des richesses et des vérités de l'âme. L'œuvre, toute liturgique, de ce poète, n'a pas de peine ainsi à élever ce symbole, et à l'élargir jusqu'à représenter la vraie physionomie de l'Église mystique. Les jeunes chrétiens d'aujourd'hui sont mieux aptes à le comprendre que leurs aînés. Bernanos, dans un témoignage tout entier admirable, a su dire, au sujet de cette œuvre, la « tristesse radieuse », le « naturel souverain » avec lesquels elle exprime « le regret de ce qui n'est plus » et « la juste et sereine attente de ce qui sera ». Le sens de l'Église, découvert dans un soir comparable à celui d'Emmaüs, où l'Eucharistie lui révèle les prolongements terrestres du Christ, lui procure la conviction que la mort peut être

défiée et vaincue par l'Amour. « L'âme trouve que le jardin ne lui suffit plus. C'est la face même de son Père qu'elle cherche à travers les objets créés et ces objets ne peuvent le lui traduire » : cette constatation de saint Jean de la Croix désigne pleinement le stade où le poète est alors parvenu.

Retour aux sources.

Un second recueil, *L'Etoile sévère* publié quinze ans après *Les Tilleuls de juin* (arraché, plutôt, à un auteur qui n'a jamais cherché à faire carrière et qui vit dans la solitude), reprend certains des thèmes de ce premier recueil, mais surtout, au milieu d'une existence tout ordonnée selon les heures et les rites de la prière, nous montre le poète penché sur son passé sur son enfance, comme dans un retour nostalgique au royaume le plus semblable au royaume des cieux. Une grille, une allée, un jardin villageois, une cour de métairie, un coq qui chante sous les noyers, il n'en faut pas davantage pour retrouver les sources qui mènent ou ramènent à Dieu, en même temps qu'un verset de psaume ou qu'un texte évangélique :

Lorsque tu le voudras, les grilles solennelles
Qui portent ton emblème au bord du grand chemin
Et ferment au passant la verdure immortelle,
Les hautes grilles d'or céderont sous la main.

Et tu remonteras l'allée impérissable
Qui fait cette percée au cœur du paradis ;
Tu reprendras vivants les chemins mémorables
Au chant de la futaie et du secret taillis ;

Tu rentreras au chant et du chêne et du tremble ;
Tu retrouveras tout de ton peuple enchanté :
Les ans n'ont rien défait de son magique ensemble :
Là-bas rien n'a péri de sa propre beauté ;

C'est là le vrai pays, mon âme vagabonde :
C'est là-bas le pays de la longueur des jours :
Consens à repasser de ce côté du monde ;
Consens à ce loisir en ton premier séjour...

Fils de Dieu et de la terre.

La royale dignité des fils de Dieu qui sont aussi, à certains égards, les maîtres de la terre (« tout est à moi, catholique », disait Claudel), rencontre en notre poète un traducteur particulièrement expressif. On songe aux nuances chatoyantes d'un Velasquez en lisant telles strophes où il

jette sur lui-même un regard dénué de complaisance et pénétré de la grandeur de l'être intelligent et pensant, attentif aux valeurs dont son Créateur le dota. Ce qu'Anna de Noailles articula de plus calme et de plus mesuré en de rares œuvres, trouve une filiation — toute libre d'ailleurs — dans une page comme celle où Bremond d'Ars confesse avoir pris sa part de tout : « de la nuance errante, — du firmament des jours, de la fleur et du fruit », mais pour s'abandonner au scrupule — étranger à l'auteur des *Éblouissements* — d'avoir voulu « posséder la terre » tout en poursuivant le dessein de compter un jour parmi les bienheureux. Baudelaire, qui lui est cher, qui lui donna beaucoup, mais à qui il garde un attachement circonspect et lucide, Baudelaire avait rêvé cette promotion du poète au rang des saintes légions. Dans *L'Étoile sévère*, nous surprenons une correspondance mieux appropriée à l'invitation du Christ : « soyez parfaits, comme l'est votre Père ». Mais Eusèbe de Bremond d'Ars s'opposerait à ceux qui jettent la pierre à l'auteur des *Fleurs du mal*. S'il sait ses limites, ses illusions et ses dangers, il songerait plutôt à panser ses blessures et à renouveler le geste du Samaritain.

Cette terre, il ne s'y égare cependant pas à la manière des panthéistes. Rien chez lui du délire guérinien. Sa conception de poète s'épanouit en se haussant aux vertigineuses perspectives de la Conception immaculée. La terre est le douaire de la Sagesse, de la Femme bénie entre les femmes. Loin des clichés d'une dévotion tremblante et conventionnelle, il s'adresse à la Vierge Marie dans un langage tout de noblesse :

J'ai vu pour toi le front penché depuis l'Annonce,
Cette tempe appuyée au rire de l'Enfant,
Ce sourire de mère à ce Dieu triomphant,
Cette femme inclinée, et ce Fils en réponse ;

J'ai médité pour toi jusques en ce regard
D'une face adorante et d'une autre, adorée ;
J'ai pour toi reconnu ces tendresses sacrées
Où le Soleil du monde est engagé si tard...

Les plus récents poèmes d'Eusèbe de Bremond d'Ars comprennent, avec une suite de pénétrants Nocturnes, que je placerais au cœur de cette gravité sublimée de Bach qui n'a pas son équivalent, une Messe du Sacre où se déploient, dans une lumière dorée, de somptueuses tapisseries, mais où surtout se révèle dans quelle proximité avec sa gloire le Créateur a élevé l'Homme. En une belle formule, le poète parle du « penchant du Soleil éternel pour l'homme ». Il s'agit pour l'homme d'aller à la rencontre, « humblement et radieusement ».

Des nocturnes, entre lesquels le choix est difficile, qu'il me soit permis de détacher celui-ci, où je veux surprendre, pour ma part, le prolonge-

ıent d'un beau jour, tel que ce jour d'été de ma vingtième année où, evant la mer, sur une plage vendéenne, j'écoutais Eusèbe de Bremond 'Ars me lisant une page de *Connaissance de l'Est :*

Il n'y aura, ce soir, ni lune au ciel du monde,
Ni chemins éclairés, ni flamme sur les eaux :
Le feu reste ténèbre, ô pauvre vagabonde,
Tout n'est qu'obscurs foyers et qu'aveugles flambeaux,

Mais un murmure exquis, auquel les cieux répondent,
Monte de l'herbe chaude et gagne les rameaux :
On dirait que, repris d'une ivresse seconde,
Les morts les plus profonds chantent dans leurs tombeaux.

Entends comme il fait beau par toute l'étendue :
Vit-on jamais plus pure et sereine douceur
Aux plus claires des nuits dans le temps suspendues?

Les Anges sont ici. mon âme, et leur candeur :
Dans leurs bras et la paix des choses entendues,
Sans crainte arrêtons-nous, dors jusqu'à l'aube en fleur.

Louis CHAIGNE.

LES PRIX LITTÉRAIRES

Ce n'est pas un, mais deux romans qui sont en fait sortis vainqueurs de la bataille rangée du Femina [1]. Christian Mégret, en effet, nous a conté simultanément deux histoires, qui de leurs longs chapitres alternés nourrissent la substance d'un seul ouvrage. 435 pages au total — d'une dense typographie et de quel format confortable! Dix chapitres gaillardement maçonnés en un compact sandwich. De quoi décourager dès l'abord les appétits les plus féroces! Pensez-en ce qu'il vous plaira! C'est tout ce que vous voudrez, sauf un livre.

D'un côté, les U. S. A.; de l'autre, le territoire des Soviets. L'auteur ne redoute ni les grands espaces ni la manipulation délicate des parallélismes d'actualité. D'un côté : Buddy, le petit boy noir, grandi trop vite sur les trottoirs de Brooklyn; de l'autre : Kristiaschka, la jeune paysanne russe qui jette sagement le grain aux volailles sur le seuil de sa maison parée d'icônes. Pour mener à bien son travail, l'auteur s'est offert par surcroît le luxe d'une écriture en deux styles. L'histoire américaine nous est contée (avec un léger avantage au profit de Mégret, je le veux bien) dans la langue verte, voire argotique, des volumes de la Série noire; l'histoire russe (mais pour le coup au prix d'un dessous prévisible) « à la manière » de Dostoïewsky. Jamais le pastiche apparut-il plus rentable qu'en ces temps de misère où les ressources personnelles de nos écrivains s'assèchent?

Des mille et une péripéties que comportera la double aventure, libre à vous de prendre connaissance — si toutefois le cœur vous en dit. Entraînées au fil des hasards, des périls, et des brassages de populations dont la dernière guerre fut l'occasion, ces histoires-fleuves viendront pour finir mêler leurs eaux dans un coin perdu de Normandie. Rencontre hélas toute éphémère! Cinq jours de bonheur octroyés aux deux candidats malheureux de ce *Carrefour des Solitudes*.

Un bien beau titre, convenons-en du moins. Mais qui nous trompe cruellement sur la marchandise qu'il recouvre. Il pouvait y avoir certes un intérêt profond à nous faire voir que la vie des hommes — et celle des pauvres sans doute encore plus — restait, sous quelque latitude qu'on la rencontre, à peu de chose près toujours la même. Qu'une affinité entre deux êtres puisse de ce seul fait exister, plus réelle et plus constructive que celle qu'établissent entre les personnes les simples jeux de la nais-

1. Christian Mégret, *le Carrefour des Solitudes*, Julliard, 1957, prix Femina.

sance, du hasard ou de l'intérêt; que l'amour réussisse à surmonter le cloisonnement des langages, des couleurs de la peau, des frontières : il y avait là sans conteste la matière d'une attachante étude. Cette vérité vraiment humaine, l'ouvrage de Mégret bien sûr la suppose. Mais il n'en effleure que les contours. Encore moins nous la fait-il pénétrer. Ce torrent de mots qui s'écoule n'atteint jamais en nous la région profonde. Mais fallait-il demander l'impossible à un tâcheron surmené par l'exécution des fresques géantes qu'il ambitionnait de nous fournir ?

Fresques bien conventionnelles, au surplus. Toutes les stylisations d'usage, aptes à nous donner l'illusion du vrai, sont appelées à la rescousse. A défaut de considérations plus subtiles, de savantes oppositions de coca-cola et de vodka, de thé britannique et de « calva » suffiront à souligner à nos regards le pittoresque des diversités ethniques. Mégret qui, si mes informations sont exactes, ne connaît ni l'Amérique ni la Russie, s'efforcera de sauver la mise grâce à de très sûres réminiscences livresques et à une fertilité d'imagination devant laquelle — quoi qu'on en pense — il faut savoir tirer son chapeau. Dans le genre revue à grand spectacle, on ne peut produire beaucoup mieux. Ce copieux défilé d'images, dont aucune nécessité intérieure ne commande le déroulement, évoque ces parades du Théâtre National où Kristiaschka, en compagnie de ses amis Stépane, Ivan et Nina, voyait se succéder sans transition les chœurs des Cosaques du Kouban et les ballerines de Coppélia.

Voulez-vous mesurer à plein la gratuité de ces peintures ? Soyez attentif à ces instants où, pris dans les remous de l'anecdote accessoire, Mégret semble prendre conscience tout à coup que le spectacle s'éternise. Un dédoublement s'opère en lui. Contre l'intempérant narrateur proteste alors le régisseur qui, montre en main, s'impatiente. Il est temps de passer au tableau suivant ! Mégret nous administre alors la preuve qu'il reste tout à fait capable — si la nécessité l'en presse — de quelque raccourci saisissant.

Inutile d'en dire davantage. On ne gâte pas un beau sujet de façon plus flagrante et plus continue. Et cette lourde matière en travail ne pouvait rien sinon connaître la mésaventure de l'héroïne, accouchant pour finir d'un enfant mort-né.

Une confidence de Mégret, échappée au cours d'une récente interview, éclaire sans doute mieux que tout les raisons d'un tel échec. Invité à rédiger une petite note pour faire connaître au grand public ses impressions de frais lauréat, il avait connu — pour la première fois de sa vie, précisait-il — le sentiment plutôt pénible de rester court devant un papier. Sur la foi des onze volumes par lui déjà publiés, dont cet hybride « petit dernier » vient d'arrondir la famille, on ne l'en croit que trop volontiers ! Si, une fois passés les cinquante ans, l'espoir des regains n'est pas chimère, on souhaite alors à Christian Mégret de connaître un

peu plus souvent l'angoisse du véritable écrivain devant la page blanche qu'il faut noircir.

***

Laissons cette Amérique et cette Russie de pacotille, pour aborder avec *La Loi* aux rivages du pays latin [1].

Le sirocco et le libeccio sont en lutte au large de Porto Manacore, cette petite cité des côtes de la Pouille où Roger Vailland situe son histoire. Selon que l'un ou l'autre triomphe, ce sera la pluie ou le beau temps. Moins accessoire qu'il ne peut sembler, cette notation climatologique, inscrite aux premières pages de l'ouvrage, illustre de façon symbolique le thème essentiel autour duquel l'ensemble du récit va s'organiser.

Tout est rivalité d'influence entre les habitants de cette termitière chauffée au soleil vertical de l'Adriatique. Dans les tavernes de la vieille ville, les mauvais garçons jouent à « la Loi ». On se réunit à six ou sept. Le sort désigne un *padrone* qui, à son tour, choisit un « sous-maître ». Au cours de leur règne éphémère, les deux compères auront tout loisir, par des remarques offensantes et des allusions à leur vie privée, d'écorcher impunément les autres joueurs. Ceux-ci doivent subir en silence. Ainsi l'exige la règle du jeu. Si les dés leur sont favorables, ils auront droit tout à l'heure à leur revanche. En attendant, quelle volupté de s'acharner sur les victimes, de les pousser jusqu'à la limite de ce qu'elles peuvent endurer. Volupté à laquelle le risque des représailles toujours possibles ajoute un piment des plus excitants.

Pareil passe-temps n'est qu'un à côté de ce qui se pratique dans l'existence, à tous les échelons de la société, en ces terres où de vieilles traditions patriarcales, solidement implantées, résistent encore à la poussée des alluvions de la vie moderne. Tyrannie des pères fustigeant leurs fils, des douaniers traquant sans miséricorde les voleurs d'olives et de citrons, des maîtres pressurant leurs servantes et les contraignant à devenir les instruments de leurs plaisirs. Mais c'est surtout — leitmotiv insistant de tout l'ouvrage — la furieuse et sournoise bataille que, pour la satisfaction de leurs instincts, mènent entre eux les éléments de cette étrange faune humaine qu'une véritable obsession sexuelle semble sourdement travailler. Usant, celui-ci de la réputation de « dur » qu'il s'est acquise, celui-là de la position qu'il occupe auprès des autorités locales, tel autre de l'état confortable de son compte en banque, celle-ci de ses charmes faciles, celle-là de l'attrait équivoque qu'exerce sa virginité, tous semblent n'avoir qu'un propos : soumettre l'être d'autrui à leur morsure, le réduire à merci et l'asservir.

1. Roger VAILLAND, *la Loi*, Gallimard, 1957, prix Goncourt.

En marge de ce menu peuple en folie, se dresse l'énigmatique figure de Don Césare. Copie habile, mais assez pâlotte, de ces prototypes de plus fière allure qui sillonnent les ciels glorieux de Montherlant. Erudit (il laissera à sa mort un manuscrit de 3.000 pages relatif à l'histoire de la contrée), esthète impénitent, collectionneur d'antiques, lui porte son regard un peu plus haut. Par-delà les mesquines disputes de ses concitoyens, c'est à une autre rivalité d'influence qu'en philosophe désabusé il sait se faire attentif : celle qu'il décèle au cours des âges entre un christianisme de tradition et le vieux fonds de paganisme toujours prêt à reprendre sève. A ses yeux se vérifie dans l'histoire cette loi secrète des alternances qui, à l'ère des héros-rois, fait succéder (et vice versa) le triomphe de la plèbe et des prêtres. La malchance a voulu pour lui qu'il soit né « sur la mauvaise pente de l'éternel retour ». Aussi se déclare-t-il « désintéressé ». Sans souci d'apparaître anachronique, il se renferme dans une solitude hautaine, content de disposer de lui-même à la lettre comme il l'entend. Sa façon à lui de faire la loi! — d'autant plus sûre qu'elle est plus discrète et plus consciente de son pouvoir. Qui songerait à déranger la sécurité qu'il s'est construite à force de savant épicurisme et de soin à ne pas laisser entamer l'empire qu'il exerce sur les siens par droit de privilège indiscutable?

Ainsi, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, c'est la même joute serrée pour la domination et l'influence. Partout, sur les sentiers menant aux pinèdes comme dans les ruelles avoisinant le port, du haut des terrasses des villas étagées au grand air sur les collines comme dans les bars enfumés, dans l'ombre des boutiques à colonnades comme au travers des persiennes des demeures bourgeoises, des regards luisent, à l'affût. Regards de fauves, guettant leur proie. Comme si cette population que l'entretien de maigres troupeaux, les hasards de la pêche aux muges et le trafic de son port marchand n'arrivent point à délivrer d'un désœuvrement incurable, n'était plus qu'un immense bouillon de culture offert à la prolifération des passions les plus morbides.

Quel jugement porter sur ce livre? Du strict point de vue littéraire, il n'est certes pas sans qualité. On pourra là encore discuter de la véracité des peintures. Les critiques ne s'en sont pas privés. En saupoudrant les pages de *passeggiata*, de *vaporetto*, de *guaglioni*, de *trabucco*, en mobilisant les chèvres et les oliviers, en écrasant généreusement sur sa palette les vermillons clairs et les ocres chauds, il se peut bien que Roger Vailland, pour reprendre le mot d'André Rousseaux, « nous italianise à bon compte ». Du moins cet univers de fantaisie, au rebours de ce qu'il en était chez Mégret, réussit-il à prendre corps et à boucler sur lui-même. Le monde où nous introduit Vailland n'a peut-être bien rien à voir avec l'Italie réelle. Mais, tel qu'en lui-même il se propose, force est de reconnaître qu'il tient.

On peut épiloguer sur le style. Relever cette manie qui consiste à mêler, sans raison valable et à un degré de fréquence inusité, les présents narratifs, les parfaits et les futurs. Déceler aussi, ici ou là, de sensibles baisses de régime dans le mouvement du récit. Fautes vénielles après tout chez un romancier qui par ailleurs si manifestement sait écrire.

Ce qui est à coup sûr moins supportable c'est l'atmosphère de cynique immoralité et de tranquille irréligion qu'on respire à travers l'ouvrage. L'ombre du marquis de Sade semble revenue hanter ces plages, pour y répandre dans son sillage la contagion de ses perversités mentales et de ses maladives obscénités.

Pareille complaisance dans l'étalage du vice — complaisance que trahit le ton du récit — pourra paraître assez surprenante de la part d'un écrivain dont on sait les attaches plus ou moins directes avec un parti, où l'on se fait un point d'honneur de dénoncer certaine littérature malodorante comme le privilège exclusif des capitalistes et des bourgeois. Ceux qui connaissent un peu dans les coins l'œuvre antérieure de Roger Vailland ne sauraient partager sans doute un aussi simpliste étonnement. A l'instar du sirocco et du libeccio, deux courants opposés s'y décèlent qui soumettent le climat de ses écrits à un étrange jeu d'alternance. L'un trahissant l'intérêt passionné porté par Vailland aux luttes du monde ouvrier (« le plus grand sujet de notre époque » comme il l'écrivait quelque part). L'autre accordé aux friandes curiosités d'un esprit particulièrement familier avec la littérature des grands libertins du XVIIIe siècle. Comment se concilient dans l'homme ces attirances antithétiques? C'est à lui, ma foi, d'en décider. Pareils illogismes sont choses du monde malheureusement trop bien partagées pour que nous ayons l'outrecuidance d'en saisir prétexte pour l'accabler.

Du moins ses lecteurs gardaient-ils le droit d'être avertis que de ces deux courants contraires le moins salubre ici l'emporte. C'est lui qui de bout en bout fait la loi.

...Les Goncourt, au reste, l'ont fort bien senti. Et ce livre leur aura fourni hélas! l'occasion de renouer, après quelques infidélités passagères, avec leurs traditions les mieux établies.

***

Le livre de Michel Butor *(la Modification)* a obtenu du Renaudot une distinction bien méritée [1]. De cela du moins félicitons-nous. Vous risquez de vous cabrer d'abord devant son titre sibyllin et le ton plutôt singulier du récit qu'il nous propose. Mais vous auriez tort, sur la foi de cette impression première, de bouder et d'en rester là.

Tout se passe entre deux instants précis. Celui où Léon Delmont,

1. Michel BUTOR, *la Modification*, Editions de Minuit 1957, prix Renaudot.

directeur commercial d'une grande fabrique franco-italienne de machines à écrire, fait glisser la porte coulissière de ce compartiment de 3e classe, où, quelques minutes avant le départ, il vient de découvrir un coin inoccupé, et celui où, parvenu au terme de son voyage, il quittera ce même compartiment. Tout se passe, aurais-je dû plutôt dire, entre les deux instants où *vous* accomplissez ces deux gestes. Une des particularités du livre est en effet que le récit en est fait à la deuxième personne, l'auteur semblant attribuer au lecteur lui-même les réactions, les sentiments, les faits et gestes de son personnage. Une façon tout comme une autre de souligner, par-delà le cas d'espèce dont il s'agit, la portée universelle de cette histoire. Une façon surtout de nous inviter — chose, nous le verrons, bien nécessaire — à nous installer d'emblée non en spectateur désintéressé mais en complice du personnage, accommodant notre regard aux conditions mêmes de sa propre optique.

Durée du livre : vingt heures d'horloge — vingt et une heures trente-cinq, pour être précis, comme vous venez à l'instant de le vérifier sur l'indicateur. — Le temps que mettra ce rapide 609 à couvrir Paris-Rome.

Hors deux ou trois échappées au wagon-restaurant, dont on nous laissera tout ignorer d'ailleurs, vous n'aurez pas quitté l'habitacle exigu où vous venez d'élire domicile. C'est dire que l'auteur aura tout loisir de nous décrire par le menu les mille et une perceptions et sensations fugitives qui — à peu de chose près toujours les mêmes — peuvent s'offrir aux regards d'un voyageur de 3e classe, comme vous désœuvré et somnolent. Arrivés au terme du périple et du livre nous saurons tout de ce compartiment : les hôtes successifs qui y prirent place à vos côtés, leurs particularités vestimentaires, le nombre, la dimension et jusqu'à la couleur de leurs bagages, sans omettre ce que leur comportement, leurs gestes et les rares paroles qu'ils ont échangées nous auront permis d'entrevoir de leur caractère et des conditions mêmes de leur existence. Page après page, tour de roue après tour de roue, nous aurons noté la diversité des paysages entrevus par vous au travers des vitres embuées, le nom des gares déchiffré avec peine à la lueur de maigres quinquets. Nous saurons tout, je le répète, depuis les photos touristiques rivées aux parois à hauteur de tête, jusqu'à cette miette de biscuit et à ces deux pépins de pomme que la trépidation du convoi fait tressauter sur la plaque de fer losangé du tapis chauffant, jusqu'à la moindre écorchure des banquettes.

« Donner un équivalent absolu de la réalité », comme sur ces tableaux de Pannini évoqués par une des pages du volume, serait-ce donc là l'ambition de Michel Butor? En ce cas, son livre ne vaut pas pipette, et les critiques auraient raison qui ont cru bon de stigmatiser la facilité d'un tel vérisme. Mais il n'en est pas question. Butor ne fait que disposer ici les éléments et les conditions de cette analyse psychologique, celle-là des plus originales, qui sera conduite tout au long du livre.

De quoi s'agit-il en fait? Ce matin, à 8 h 10, vous quittiez la gare de Lyon, laissant derrière vous la capitale, votre femme Henriette et vos trois enfants, cette famille au sein de laquelle vous éprouvez de jour en jour davantage l'impression de vivre comme un étranger. Vous partiez pour Rome rejoindre Cécile, une jeune femme rencontrée depuis quelques années au cours des déplacements auxquels votre profession vous astreint, et dont vous aviez fait secrètement votre maîtresse. Une irrévocable décision motivait ce voyage, qui, cette fois, n'intéressait en rien vos affaires. Vous aviez décidé de faire le pas, de ramener avec vous Cécile, pour l'installer dans ce petit appartement que vous aviez fini par dénicher pour elle à Paris : prélude à votre rupture définitive avec Henriette. Or, demain matin, lorsqu'à 5 h 30 vous prendrez pied sur le quai de Roma-Termini, tout votre beau projet sera par terre. Et vous n'aurez plus qu'une idée : prendre gîte à l'hôtel le plus loin possible du domicile de la bien-aimée. Vous ne ramènerez pas Cécile. Vous quitterez Rome, sans l'avoir revue.

Au cours de l'interminable voyage que s'est-il donc au juste passé? Une extraordinaire « modification » (là s'éclaire le titre de l'ouvrage) s'est lentement opérée en vous, altérant votre être sensible, substituant aux jugements de valeur dont vous ne songiez pas un instant à discuter la validité d'autres jugements d'un poids plus certain. Pour tout dire, le personnage que vous jouiez encore voici quelques heures s'est totalement volatilisé. Sous l'effet de cette obscure métamorphose, un complet changement d'éclairage et de perspective vous fait mesurer la folie d'une conduite dont, durant tant de jours qui précédèrent votre départ, vous aviez pesé mûrement la sagesse et la nécessité. Cette chance « que vous aviez tout fait pour saisir » s'est peu à peu « défaite entre vos doigts ». Elle s'est révélée, pour finir, comme « inexistante en réalité ».

Si vous n'aviez pas fait l'économie d'une couchette, si même ce roman bon marché, machinalement acheté à un kiosque de la gare de Lyon, n'était pas resté à votre côté sur la banquette sans qu'une seule page en soit découpée, rien de tout cela sans doute ne vous serait arrivé. Noyé dans le sommeil ou la lecture, vous auriez atteint Rome dans les dispositions mêmes où vous étiez en quittant Paris. Mais vous demeuriez vacant, disponible. Les diverses sensations du voyage, les images les plus fugaces, tous ces détails — nous y voilà! — qu'a soulignés le vérisme du narrateur et que votre œil enregistra, ont déclanché en vous-même à votre insu tout un jeu de mécanismes subtils. Ces chocs auront suffi à réveiller ces multiples souvenirs du passé, qui, arrachés par lambeaux à votre mémoire, nous permettront, en les confrontant, de reconstituer à notre tour péniblement votre histoire.

A quel moment précis du trajet ce retournement de votre être s'est-il pratiquement effectué? Cet instant n'est pas repérable. Une seule

observation nous est permise. Le moment vient où nous ne pouvons plus douter que, sous l'action d'une insaisissable et progressive opération, les aiguilles ont fini par changer de sens. Tout a résulté de la convergence de mille réalités impondérables.

Vous-même, en arrivant à Rome, ne pourrez guère que constater :

S'il n'y avait pas eu ces gens, s'il n'y avait pas eu ces objets et ces images auxquels se sont accrochées mes pensées, de telle sorte qu'une machine mentale s'est constituée, faisant glisser l'une sur l'autre les régions de mon existence au cours de ce voyage différent des autres,

s'il n'y avait pas eu cet ensemble de circonstances, cette donne du jeu, peut-être cette fissure béante en ma personne ne se serait-elle pas produite cette nuit ».

Le véritable intérêt du livre réside dans la façon dont Butor s'efforce jusqu'à la limite de rendre compte d'un tel processus, sans prétendre jamais réussir à le découronner de son mystère. Il y a là un essai très intéressant qui s'apparente aux rigueurs des analyses stendhaliennes et aux minutieuses introspections de la littérature proustienne. Une observation clinique centrée autour des troublants problèmes de l'être, de la conscience, de la personne, des moyens d'échapper à cet émiettement de nous-même qui s'opère au travers des fragmentations du temps et des fluctuations de la mémoire.

Ce n'est pas la première fois que ce romancier s'est engagé dans pareille étude. *L'Emploi du temps*, remarqué l'an dernier par la critique, s'appliquait déjà à nous décrire une évolution intérieure assez analogue.

Et Butor usait, là comme ici, de cette phrase si bien à lui, d'une longueur inusitée, truffée d'incises et de parenthèses, enjambant les paragraphes, dessinant tout au long des pages ses interminables méandres. La seule à pouvoir drainer dans son cours la complexe matière de sensations, de rêves, d'associations d'idées, de confrontations, d'attentions plus ou moins volontaires et simultanées aux mille aspects du réel, dont, dans la courte durée de l'instant, une conscience peut être le siège. La seule à pouvoir s'adapter à l'analyse de cette espèce de chimie subtile, sous l'effet de laquelle s'est opéré — pour reprendre les mots de Butor qui résument si exactement son dernier livre — « le mouvement qui s'est produit dans votre esprit, accompagnant le déplacement de votre corps d'une gare à l'autre à travers tous les paysages intermédiaires ».

Ne parlons pas trop tôt d'un « grand livre ». Mais osons croire qu'avec Butor nous tenons enfin un écrivain grâce auquel notre littérature romanesque saura retrouver, dans des voies nouvelles, l'originalité et la vigueur qui depuis trop longtemps lui manquaient.

Louis BARJON.

RÉANIMATION ET CASUISTIQUE

Coïncidence curieuse que nous ne pouvons pas ne pas relever. Le dimanche 24 novembre, dans la matinée, à Paris, rue Monsieur-le-Prince, on célébrait l'apposition d'une plaque commémorative sur la maison où Pascal, le grand adversaire des casuistes, écrivit, il y a trois cents ans, plusieurs des *Provinciales*. A Rome, à la même heure, Pie XII donnait une véritable consultation de casuistique en répondant, en français, devant un groupe nombreux de médecins et de chirurgiens, aux questions que lui avait posées, à propos de la réanimation, le Dr Bruno Haid, chef de la Section d'anesthésie à la clinique chirurgicale d'Innsbruck [1].

L'anesthésiste, personne ne l'ignore de nos jours, est l'assistant du chirurgien qui doit mettre le patient en état de sommeil et veiller sur lui tant que dure l'opération.

Dans la plupart des cas, les choses se passent le plus normalement du monde, et les accidents sont extrêmement rares. Cependant parfois une syncope peut se produire. C'est alors que l'anesthésiste doit devenir *réanimateur* et tout faire pour rétablir la respiration et la circulation de l'opéré.

Inutile de dire qu'en choisissant ce terme de réanimation, les médecins n'ont jamais prétendu résoudre un problème de métaphysique. Réanimer ne signifie pas ressusciter, mais simplement remettre en mouvement les principales fonctions de l'organisme.

D'autre part, on aura encore recours à ces méthodes, mises au point pour les interventions chirurgicales, chaque fois que l'on se trouvera en présence d'un arrêt accidentel du système respiratoire et que l'on peut espérer en rétablir le mouvement. Et parmi tous les cas qui se rencontrent en ce domaine, ceux dans lesquels la paralysie respiratoire est provoquée par des traumatismes crâniens graves sont particulièrement angoissants. En effet si les blessures du cerveau sont importantes, la survie est presque certainement impossible. Par la réanimation, on ne fait donc pas autre chose que rétablir des fonctions particulières, sans que l'on puisse espérer que l'organisme se remettra à fonctionner de son propre mouvement.

C'est à ce sujet que l'on a proposé au Pape trois difficultés auxquelles il a voulu apporter une solution dans son discours du 24 novembre dernier.

1. Toutes les citations sont prises dans le texte publié dans l'*Osservatore Romano*, 25-26 novembre 1957.

Comme nous ne pouvons donner ici qu'un résumé de son exposé, nous nous permettrons de changer l'ordre suivi par Pie XII.

La description que nous avons faite de ces blessés graves du cerveau suggère d'emblée une première question : sont-ils morts ou vivants? Le problème n'a pas un intérêt simplement théorique. Si, par exemple, plusieurs personnes d'une même famille ont été victimes d'un accident d'auto, le moment de la mort des uns et des autres aura une importance décisive pour déterminer les droits d'héritage.

Mais à cette question de fait, l'Église n'a aucune autorité pour donner une réponse. « En ce qui concerne la constatation du fait [de la mort] dans les cas particuliers, la réponse, déclare Pie XII, ne peut se déduire d'aucun principe religieux et moral et, sous cet aspect, n'appartient pas à la compétence de l'Église... Mais des considérations d'ordre général permettent de croire que la vie humaine continue aussi longtemps que ses fonctions vitales — à la différence de la simple vie des organes — se manifestent spontanément ou même à l'aide de procédés artificiels. » Et lorsque le doute est insoluble, la présomption de droit est en faveur de la persistance de la vie.

Au contraire, les principes généraux de la morale permettent, dans une certaine mesure, de donner réponse aux deux autres questions.

Et d'abord comment déterminer le devoir du médecin, lorsque, dans les cas désespérés ou quasi-désespérés dont nous avons parlé, la famille, pour des motifs qui peuvent n'être pas sans valeur, s'oppose à l'emploi des méthodes de réanimation?

Pour répondre, le Pape rappelle une distinction classique en la matière. Lorsqu'il s'agit de préserver sa vie et sa santé, l'homme a le droit et le devoir de prendre les moyens nécessaires, étant donné les circonstances, qui lui sont fournis par la science et la technique de son temps et de son pays et dans la mesure où ses ressources lui donnent la possibilité d'y recourir. « Mais, poursuit le Souverain Pontife, il [ce devoir] n'oblige habituellement qu'à l'emploi des moyens ordinaires (suivant les circonstances de personnes, de lieux, d'époque, de culture), c'est-à-dire des moyens qui n'imposent aucune charge extraordinaire pour soi-même ou pour un autre. Une obligation plus sévère serait trop lourde pour la plupart des hommes... Par ailleurs, il n'est pas interdit de faire plus que le strict nécessaire pour conserver la vie et la santé, à condition de ne pas manquer à des devoirs plus graves. »

Lorsque l'intéressé est incapable de prendre les décisions qui s'imposent, ses droits et ses devoirs passent à ceux à qui il appartient d'agir à sa place et par le fait même, ceux-ci doivent subordonner leurs décisions aux règles que nous venons d'exposer. Le médecin n'a donc pas, « à l'égard du patient, de droit séparé ou indépendant; en général, il ne peut agir, que si le patient l'y autorise explicitement ou implicite-

ment (directement ou indirectement)... Les droits et les devoirs de la famille, en général, dépendent de la volonté présumée du patient inconscient, s'il est majeur et *sui juris*. Quant au devoir propre et indépendant de la famille, il n'oblige qu'à l'emploi de moyens ordinaires ».

L'emploi de la réanimation, même lorsque la situation semble désespérée, est donc permis par la loi morale.

Mais si la famille estime que la charge financière est trop lourde pour elle, elle a certainement le droit de demander que l'on mette fin à la tentative qui, jusque-là, s'est avérée infructueuse, même si la circulation doit s'arrêter quelques minutes à peine après que l'appareil a été retiré. Car : « il n'y a en ce cas aucune disposition directe de la vie du patient, ni euthanasie, ce qui ne serait jamais licite ».

La dernière question est relative à l'administration de l'Extrême-Onction. Pour y répondre, le Pape fait appel à des règles générales établies depuis longtemps par la théologie morale : « Les sacrements sont destinés, en vertu de l'institution divine, aux hommes de ce monde, pendant la durée de leur vie terrestre et, à l'exception du baptême, présupposent le baptême chez celui qui les reçoit. Celui qui n'est pas un homme, qui ne l'est pas encore ou qui ne l'est plus, ne peut recevoir les sacrements. Par ailleurs, si quelqu'un manifeste son refus, on ne peut les lui administrer contre son gré... Quand on ignore si quelqu'un remplit les conditions requises pour recevoir validement les sacrements, il faut tâcher de résoudre le doute. En cas d'échec [c'est-à-dire, si le doute subsiste], on confère le sacrement sous condition, au moins tacite (avec la clause, *si capax es*, qui est la plus large...) En cas d'extrême nécessité, l'Église tente les solutions extrêmes pour communiquer à un homme la grâce et les secours sacramentels. »

Par conséquent, dans le cas que nous étudions, si toutes les autres conditions sont remplies, la validité de l'Extrême-Onction ne dépendra plus que d'un seul fait, celui de l'appartenance du sujet à notre monde. Nous avons vu combien il était difficile d'avoir sur ce point une certitude absolue. C'est pourquoi on donnera le sacrement, si c'est possible, pendant que la respiration artificielle est maintenue. Si on n'avait pas pu le faire à ce moment, il conviendrait encore d'y pourvoir le plus tôt possible. Car il est évident que plus le temps passe, plus la mort réelle risque de se produire.

Et le Pape de conclure : « Puissent ces explications vous guider et vous éclairer, lorsque vous tentez de résoudre les questions délicates qui se posent dans la pratique de votre profession. » Et dans cette phrase, Pie XII résume parfaitement l'objet de la casuistique. Après trois siècles, les *Provinciales* restent vivantes, mais la casuistique aussi.

Eugène TESSON.

LA VIE RELIGIEUSE

L'enseignement du Souverain Pontife.

Il est nécessaire de nous expliquer sur cette rubrique qui est parfois critiquée.

Ce sera une des caractéristiques du Pontificat de Pie XII que la générosité avec laquelle il a prodigué sa parole : « La vocation de Pie XII a toujours été la parole de Dieu, la prédication, la mission, jusqu'à en faire la marque historique de son pontificat », écrit M. della Torre, Directeur de l'*Osservatore Romano* (*Sugello Supremo, Osservatore Romano,* 27 novembre 1957).

C'est peut-être une des activités du Pape qui est, souvent, la plus mal comprise. Il ne se passe, pour ainsi dire, pas de jour où nous n'entendions des catholiques fidèles, et de tous les pays, nous confier leur étonnement devant cette multiplicité de discours et de sujets; ils craignent que l'autorité du magistère suprême en soit diluée et que se lasse l'attention due à l'enseignement du premier Pasteur. Si, en France, la presse reste très généralement respectueuse de la parole du Pape, en Italie, il n'en va pas de même et les journaux marxistes ne perdent pas une occasion de critiquer et même de bafouer les discours pontificaux. Il faut ajouter qu'en France, on a fait tort à cet enseignement du Pape, en tentant d'abriter derrière ses discours des polémiques qui ne tendent qu'à diviser et en choisissant, d'ailleurs, seulement ce qui plaît.

Il faut comprendre que Pie XII, pape essentiellement religieux, s'est vu imposer par les circonstances une forme toute nouvelle d'apostolat direct que ses prédécesseurs n'étaient pas à même de remplir, mais que rendent possible les techniques actuelles et les relations qu'elles permettent. C'est, pour le Pape, une nouvelle manière, que la conjoncture sociologique a introduite, d'exercer sa fonction de docteur.

Dans son excellent petit livre récent sur *La Papauté,* M. Wladimir d'Ormesson souligne, très justement, un fait sociologique nouveau d'importance capitale dans le monde moderne, à savoir la multiplication des grands Congrès Nationaux et Internationaux, expression, parmi d'autres, du besoin accru de solidarité et d'unité, qu'éprouve l'humanité d'aujourd'hui. Or Rome, constate M. d'Ormesson, est la ville d'Occident qui attire le plus les Congrès :

Il se tient... à Rome, chaque année, un nombre incroyable de Congrès, parfois deux ou trois dans la même semaine. Or il est devenu d'usage, même pour les assemblées qui n'ont pas de caractère spécifiquement catholique, que la der-

nière séance soit consacrée à une audience du Souverain Pontife. Pie XII ne s'est pas dérobé à des demandes qui lui imposent, cependant, une des charges les plus accablantes de son pontificat. Avec infiniment de raison, le Souverain Pontife a compris l'importance qui s'attachait à ces contacts directs avec les représentants de toutes les activités de la vie économique, sociale, technique, qui appartiennent à toutes les confessions, toutes les nations, toutes les races.

Non seulement le Saint-Père accepte de recevoir ces congressistes, mais il leur adresse chaque fois un discours, et ce discours a toujours trait à la matière qui fait l'objet du Congrès. Ce qui signifie que le Pape entre, lui-même, dans l'analyse technique du sujet...

C'est ainsi que, sur tous les sujets, et même, la plupart du temps, sur des sujets qui paraissent fort éloignés de toute préoccupation religieuse, le Pape fait entendre des considérations personnelles, à la fois précises et pertinentes, et sait y introduire avec grandeur la part de Dieu. Oserai-je dire que cette action constante du Souverain Pontife sur ces foules internationales — et, dans le cas présent, sur des assistances d'élite — est peut-être ce qu'il y a de plus significatif dans son pontificat ? On peut être sûr que Pie XII considère cette tâche comme une forme d'apostolat [1].

Un véritable apostolat. Oui. Mais qui garde la dimension universelle qui convient au premier Pasteur. De ces discours d'occasion se dégagent une morale professionnelle précise et une spiritualité de la vie concrète et actuelle qui nous manquent d'ordinaire. Récemment, un protestant, professeur à la Sorbonne, M. Ricœur, se plaignait que, souvent, l'on n'ait pas le souci de coordonner l'enseignement religieux « avec les problèmes véritables du monde moderne — travail, argent, lutte des classes, guerre et paix, sexualité ». C'est exactement cette coordination qu'à longueur d'année, et de jour en jour, fait Pie XII.

Ainsi l'Eglise, par son premier Pasteur, exerce, dans le monde moderne, une fonction à laquelle elle ne peut pas renoncer, son pouvoir indirect sur le temporel; ce pouvoir n'est pas théocratique, mais il est directif; il consiste en un jugement moral et spirituel sur les activités temporelles; un jugement qui n'est pas spéculatif seulement, mais qui indique aux chrétiens le sens selon lequel leur liberté créatrice doit chercher le royaume de Dieu dans la vie quotidienne, privée et publique.

Cet enseignement a une immense autorité. C'est, pour nous, l'enseignement du Vicaire du Christ. Bien sûr, il n'est pas, sous cette forme, l'exercice de l'infaillibilité de l'Eglise dont le Pontife romain est l'organe suprême, en des conditions strictement limitées et déterminées. Mais il y a, de l'enseignement « ordinaire » du Pape à l'exercice de son magistère « extraordinaire », ce qu'on peut appeler une *gradualità progressiva,* pour reprendre un mot de Mgr Montini que nous citions, dans notre chronique de décembre, à propos de l'apostolat. Cet enseignement ordinaire et occasionnel du Pape postule notre adhésion filiale et notre libre obéissance.

1. W. D'ORMESSON. *La Papauté.* Paris, 1957, p. 131-132.

Il n'est ni inutile ni irrespectueux d'ajouter que cet enseignement est, humainement, très solide. Le Pape, moraliste et spirituel, fait ce qui est du devoir élémentaire du moraliste qui se prépare à porter un jugement de valeur sur une activité humaine : il étudie le plus sérieusement possible cette activité, sans pour cela devoir être un spécialiste universel de toutes les sciences et de toutes les techniques. Les présidents de tribunaux qui, eux aussi, décident des cas les plus variés, ne procèdent pas autrement. Pie XII a été servi, jusqu'à maintenant, par une extraordinaire puissance de travail, conjuguée à une rare mémoire qui lui permettent, avec, évidemment, le concours de spécialistes intelligemment choisis, de prendre, des problèmes humains les plus divers, une connaissance suffisante pour fonder un jugement naturellement éclairé et fermement fondé.

En reconnaissant cette exceptionnelle autorité, surnaturelle et naturelle, de l'enseignement du Vicaire du Christ, on doit éviter, il faut le dire, tout ce qui sentirait la flatterie. Trop souvent, des bonnes volontés évidentes, ou des ambitions plus ou moins conscientes, s'expriment sur le Pape en termes de flagornerie. C'est manquer de respect au Pontife. Ce qui fait son unique grandeur c'est sa fonction vicariale, non sa sainteté personnelle ou ses qualités humaines, pour authentiques qu'elles soient chez un Pie XII. Le Pape n'est plus, grâce à Dieu, un petit monarque italien du XVIe siècle; n'ayons pas, à son égard, l'attitude d'un courtisan du XVIe siècle.

C'est, précisément, cet apostolat direct de portée universelle qu'a exercé Pie XII, au cours des dernières semaines, en abordant des points de morale professionnelle et en dégageant une spiritualité des tâches humaines. Le plus important de ces discours est celui que le Pape a adressé à un groupe de médecins à propos de la réanimation : il est commenté dans ce fascicule par le professeur de théologie morale de la Faculté de théologie de Paris. D'autres métiers, plus humbles, ont, eux aussi, bénéficié de l'attention du Pape : les fabricants de pâtes alimentaires, voire les employés des abattoirs de Rome. Un journal communiste italien a eu le mauvais goût de se moquer, ce qui n'est peut-être pas très démocratique; et, pourtant, n'est-ce pas un enseignement spirituel capital que donne le Pape, quand, à ceux qui ont pour fonction, dans la cité, de nourrir les corps, il montre que c'est une haute tâche, méritoire et religieuse, de servir ainsi, dans la charité, les membres du Christ en leurs besoins matériels? Mais c'est, surtout, l'allocution à l'Association latine de la haute couture qui retiendra notre attention (*Osservatore Romano* du 9 novembre 1957, traduction française dans *Documentation catholique* du 24 novembre).

La morale et la spiritualité du vêtement que propose le Pape ne sont pas négatives. Il ne rappelle en rien ces prédicateurs qui semblent mesurer l'authenticité de la vie religieuse surtout à la longueur des manches et à la hauteur des cols. Certes, le Pontife rappelle les règles élémentaires de la décence naturelle et le respect dû au corps

humain qui est le temple du Saint-Esprit. Mais, en même temps, fidèle à cet optimisme, spécifiquement catholique, que n'exclut pas le sens aigu du péché, Pie XII ne prend pas une attitude puritaine : il reconnaît dans l'esthétique du vêtement quelque chose de légitime :

La troisième finalité du vêtement, dit-il, où la mode tire plus directement son origine, répond à l'exigence innée, ressentie surtout par la femme, de faire ressortir la beauté et la dignité de la personne, avec les mêmes moyens employés pour satisfaire les deux autres fins. L'inclination au bon aspect de la personne elle-même procède manifestement de la nature et est, partant, légitime.

Sans parler du recours au vêtement pour cacher les imperfections physiques, la jeunesse demande à l'habillement de lui procurer cet éclat et cette splendeur qui chantent l'hymne joyeux du printemps de la vie et favorisent, en harmonie avec les règles de la pudeur, les prémisses psychologiques nécessaires à la formation de nouvelles familles, tandis que l'âge mûr cherche, au moyen d'un vêtement approprié, à s'entourer de dignité, de sérieux et de joie sereine.

Plus générale, l'allocution à la neuvième conférence de la F. A. O. (Food and Agriculture Organisation) (*Osservatore Romano*, 11 nov. 1957). Le Pape y déplore que la tendance générale du marché économique soit défavorable aux agriculteurs. Il en appelle, pour redresser la situation paysanne, à une large coopération internationale dépassant les égoïsmes nationalistes : « Trop d'hommes souffrent de la faim, pour qu'on puisse retarder, pour des motifs d'intérêt particulier, le travail qui vise à les secourir », déclare Pie XII.

C'est cette même préoccupation d'une coopération entre les peuples, spécialement ceux de l'Europe, qu'on retrouve, centrale, dans le discours que le Souverain Pontife a prononcé devant le docteur Heuss, président de la République fédérale allemande (*Osservatore Romano*, 28 novembre 1957) :

L'ancienne Allemagne, dit le Pape, a été jusqu'à un moment avancé du XIXe siècle, un lien entre les composantes de l'Europe Centrale. Nous connaissons trop bien (pas seulement grâce à notre long séjour à Munich et à Berlin) la situation de l'Allemagne en Europe, pour ne pas nous réjouir d'un fait : la nouvelle Allemagne, immédiatement après un temps fatal de nationalisme exagéré, prend une part importante et efficace, dans les circonstances nouvelles et sous une autre forme, à l'unification d'une Europe qui en sera plus forte qu'elle n'était auparavant. Notre joie est d'autant plus grande que, des deux côtés des frontières, grâce à la bonne volonté authentique d'hommes d'Etat dignes de confiance, bonne volonté qui répond à l'espoir et au désir de la grande majorité des populations, voici que se réalise un événement qui est comme le cœur et la colonne vertébrale d'une Europe unie, à savoir le rapprochement de l'Allemagne et de la France, de bonnes relations, une volonté réciproque de collaboration entre ces deux Nations; cet événement, il avait fallu l'attendre pendant des siècles, et nous ne pouvons que le confier à la protection divine [1].

1. Il sera permis de s'étonner ici de trouver dans l'*Osservatore Romano* du 29 novembre une réclame pour le *Totocalcio*, une sorte de Paris-Mutuel

Protestantisme français et problème scolaire.

La Fédération protestante de l'Enseignement, qui correspond à peu près à la Paroisse Universitaire Catholique, a publié un important volume d'enquête : *Laïcité et paix scolaire*[1]. Ce livre mérite d'être médité, car il présente, intelligemment et sans sectarisme, une des composantes du problème scolaire, si aigu aujourd'hui. Nous ne nous rallierons pas, sans doute, à toutes ses conclusions, mais toute solution devra tenir compte de ces positions, qui sont celles de beaucoup d'universitaires.

On sait que le Protestantisme français a fourni à la laïcité militante, en ses débuts, plusieurs de ses meilleurs protagonistes : il suffit d'évoquer les noms de Ferdinand Buisson et de Pécaut. Cette ferveur laïque n'était pas sans être animée d'un anti-catholicisme plus ou moins latent, mais elle était aussi l'expression du libéralisme antidogmatique qui, à l'époque, dominait les Eglises Réformées : M. Siegfried, dans la préface qu'il a donnée à ce volume, en est encore un représentant attardé. Ce libéralisme se sentait fort proche du moralisme spiritualiste, rationaliste et théiste, dont Jules Ferry entendait faire la doctrine du laïcisme. Cette ferveur laïciste était, d'ailleurs, sincère et généreuse, puisque le Protestantisme français, au moment de la création de l'école laïque, sacrifia spontanément les quinze cents écoles confessionnelles qu'il possédait alors.

Ce passé a laissé un sentiment mêlé qu'on devine sous-jacent à cette enquête. D'une part une gêne, car le laïcisme à la Jules Ferry s'est transformé, dans l'enseignement primaire, entre 1880 et 1914, en un sectarisme anti-religieux, très souvent dépassé aujourd'hui, mais dont on trouve encore l'expression virulente, dans des journaux d'instituteurs comme *l'Ecole libératrice*. Notre protestantisme n'a pas très bonne conscience d'avoir participé à la naissance de ce mouvement. D'autre part, la plupart des rédacteurs de ce volume veulent rester fidèles à la laïcité, telle que leurs pères l'ont acceptée et que Jules Ferry l'a définie. A l'exception de M. Méjan et de M. Siegfried, ils refusent de céder consciemment au vieux complexe anti-catholique de nos huguenots, normal dans une minorité qui a été persécutée; mais ils partagent — comment s'en étonner? — la mentalité de la plupart des universitaires, même catholiques, qui ne peuvent pas se

sur les matches de football, ce qui est déjà étrange, le caractère nocif, moralement et socialement, de ces jeux de hasard, n'étant pas à démontrer. Mais, surtout, ce qui est regrettable, c'est que, comme il s'agit du 13e concours, le journal proclame en grosses lettres que le 13 porte bonheur. Certes, l'*Osservatore Romano*, on l'oublie trop souvent, n'est pas un organe officiel du Saint-Siège, mais, enfin, il est publié dans la cité du Vatican et il porte en exergue les armes pontificales. Faut-il sembler donner ainsi une approbation à la plus grossière des superstitions?

1. *Laïcité et paix scolaire, Enquête et conclusions de la Fédération protestante de l'enseignement*, Paris, Berger-Levrault, 1957, 376 p.

défaire de l'attitude de possession qu'a créée le monopole universitaire napoléonien. Ils restent opposés à un pluralisme scolaire qui admettrait une école confessionnelle, considérée par l'Etat comme une partie du service public de l'enseignement.

Certes, les positions présentées en ce recueil sont diverses à l'extrême. D'ailleurs, les Protestants ne sont pas les seuls à participer à ce volume collectif : marxistes, rationalistes-scientistes, laïcistes vieux modèle, plusieurs catholiques aussi y font entendre leur voix. Cependant, l'accord des Protestants semble se faire sur quelques positions majeures : le problème de l'Ecole, reconnaissent-ils, est urgent; il menace dangereusement la paix intérieure; et surtout il ne se pose plus dans les termes et selon la conjoncture du temps de Jules Ferry, encore moins de Combes; il est de vieux mythes qu'il faudrait dégonfler et de vieux tabous qui deviennent archéologiques.

Pour autant donc qu'on puisse dégager de ce volume une certaine orientation, il me semble qu'on la trouvera dans les articles très nuancés et iréniques de M. Ricœur, de M. André Philip qui présida la Commission d'étude du problème scolaire de 1944-45. C'est vers une thèse proche de celle qui fut naguère défendue par *Esprit* que se dirigent, semble-t-il, leurs recherches. L'enseignement est un service public, nous dit-on, qui devrait être national, non point étatique cependant, mais autonome si possible, laïque enfin, pour éviter un pluralisme considéré comme nuisible à l'unité nécessaire de la Nation. Cet enseignement devrait être, en même temps, une éducation. Comme tel, il comporterait une authentique initiation morale. Pour être acceptable par toutes les familles spirituelles, cette morale proposerait seulement les valeurs éthiques communes à tous les Français et qui caractérisent le vouloir vivre ensemble, essence même de la Nation. Ces valeurs communes seraient présentées comme des valeurs de fait, leur impératif comme une exigence de la collectivité, sans que soit dégagé leur fondement, ce qui serait impossible sans retomber dans les querelles doctrinales. Mais pour autant, on montrerait à l'enfant que ces valeurs communes doivent être fondées; on éduquerait sa liberté et son sens critique pour qu'il puisse opter librement pour un des fondements doctrinaux. Les différentes options seraient présentées avec objectivité et sans sectarisme à l'école. En dehors de l'école, des œuvres complémentaires, et parmi elles des œuvres confessionnelles, achèveraient l'éducation dont la base commune aurait été ainsi posée. Ces œuvres para-scolaires, complément nécessaire du service public de l'éducation, pourraient être subventionnées par l'Etat ou la communauté. Un enseignement libre ne serait pas exclu, mais, sauf quelques exceptions en faveur de certaines écoles d'importance spéciale ou d'intérêt exceptionnel, il devrait vivre par ses propres moyens.

Nous n'avons ni la possibilité matérielle, ni l'autorité, ni le mandat de discuter ici de ces positions qui ont le mérite de n'être pas négatives. Encore que seule une solution de compromis soit pratiquement

possible au problème de l'école, ce n'est, sans doute, pas celle-ci qu'accepterait, de bon cœur, le catholicisme français.

Nous nous contenterons donc de quelques remarques en marge de ce livre et de ces recherches.

D'abord, quant au droit des familles à l'éducation des enfants. On reproche souvent aux catholiques, en ces pages, de revendiquer ce droit comme quelque chose d'exclusif.

Il vaudrait mieux, pensons-nous, parler d'une *vocation* de la famille, partant d'un *devoir* de la famille d'élever l'enfant; ce devoir constitue le fondement d'un droit, qui est, surtout, le droit de l'enfant à être éduqué par sa famille. Mais nous reconnaissons, volontiers, que ce devoir n'incombe pas à la famille seule, encore qu'il lui incombe d'abord : l'Etat et la communauté, comme on le dit justement en ces pages, ont aussi mission de contribuer à l'éducation du futur citoyen. Le Pape Pie XII le rappelait, il y a quelques jours, dans une allocution au premier Congrès international des Ecoles privées d'Europe (*Osservatore Romano*, 13 novembre 1957) [1].

Ce devoir, la famille est souvent incapable de le remplir; une suppléance peut s'imposer, mais qui ne détruit ni le devoir fondamental de la famille ni le droit qu'elle a pu se rendre incapable d'exercer.

C'est également, en se plaçant de ce point de vue religieux de la vocation, du point de vue éthique du devoir, plus que de celui du droit, qu'on peut comprendre une position catholique qui heurte un grand nombre des auteurs du livre que nous recensons. Héritiers de l'individualisme protestant, il leur répugne qu'on réclame un climat religieux et confessionnel pour l'éducation totale. Il leur semble que c'est attenter à la liberté de la personne, la soumettre à une empreinte forcée, alors que, selon eux, l'éducateur ne devrait qu'éveiller le sens critique, le pouvoir de jugement sain et de libre examen, pour permettre au petit homme de choisir un jour une conception du monde et une foi.

Peut-être est-ce oublier que la foi n'est pas seulement le résultat d'une option humaine ni la conclusion rationnelle d'une enquête intellectuelle, mais qu'elle est aussi un don gratuit de Dieu. Qu'on ne crie pas au paradoxe : serait-ce un don gratuit que de forcer la foi de l'enfant? Il ne s'agit pas de forcer, mais de reconnaître l'économie sacramentaire qui est celle de tout le christianisme primitif et antique: le don de Dieu, normalement, passe par des instruments créés. Il n'est pas le fruit d'un effort purement autonome et autarcique de l'individu; la foi, sauf exception, se communique par la

1. « La mission de l'école lui vient non de l'Etat seul, mais de la famille d'abord, puis de la communauté sociale à laquelle elle appartient », dit Pie XII.

Le Pape se place, en cette allocution, du point de vue du droit naturel. Mais, évidemment, il sous-entend que, vis-à-vis du petit baptisé qui lui est incorporé par le sacrement, l'Eglise a, elle aussi et éminemment, un devoir éducatif.

communauté, par le peuple de Dieu et particulièrement par cette cellule sacrée, image même de l'union du Christ à l'Eglise, qu'est la communauté familiale. D'ailleurs, c'est bien ainsi que se comporte habituellement la famille protestante qui n'hésite pas à inscrire l'enfant à l'école du dimanche, à le conduire au culte et à lui faire lire l'Ecriture. C'est parce que la famille catholique, digne de ce nom, et consciente de ce qu'il implique, considère qu'elle est de par Dieu l'instrument normal de la communication de la foi qu'elle estime devoir plonger toute l'éducation dans un climat de foi.

Qu'on ne croie pas que, pour autant, nous entendions étouffer la liberté. Il faut que cette foi ainsi communiquée soit intériorisée, éclairée, approuvée, appropriée, qu'elle devienne une libre option. Entre la tradition du message et de la vie de foi et la libre option de foi, il n'y a pas opposition mais véritable dialectique. C'est bien en ce sens que, malgré des tâtonnements, vont les recherches catéchétiques catholiques actuelles. Dans ces conditions, une saine pédagogie, nous l'admettons sans difficulté, devrait éveiller le sens critique de l'enfant, le former au jugement personnel, sans pour autant nier qu'il y a une éducation légitime de la foi par la famille et l'école.

Mais, objectent plusieurs des auteurs de cette enquête protestante, vous mettez ainsi l'enfant dans un ghetto; vous le coupez du monde réel, désacralisé, d'aujourd'hui; vous l'enfermez dans une couveuse artificielle, plus dangereuse qu'efficace à le protéger quand il en sortira, comme il est fatal.

Il est vrai, ici encore, qu'il faut former l'enfant à l'affrontement du monde déchristianisé d'aujourd'hui et lui ouvrir de larges horizons, fortifier sa pensée avec objectivité, lui apprendre à n'être pas sectaire. Il ne faut pas chercher à le préserver négativement du contact d'une pensée et d'une société dans lesquelles il sera plongé, qui ne sont pas tout entières démoniaques et qui, telles qu'elles sont, restent des dons de Dieu. Mais cela implique-t-il que pour préparer à cet affrontement la faiblesse, l'innocence, le caractère impressionnable de l'enfant, une protection provisoire et formatrice, fortifiante et non débilitante, ouvrante et non enveloppante ne soit pas nécessaire? Cette protection, toute famille saine, les protestantes elles aussi, ne l'assurent-elles pas instinctivement? Qu'on ne nous reproche donc pas de vouloir fortifier ainsi l'âme enfantine par un climat de foi totale à l'école comme à la famille. Peut-être pourrait-on se demander si cette conception d'un enseignement catholique, stupidement préservatif, n'est pas un mythe qu'un peu de ce sens critique et objectif qu'on nous vante tellement devrait secouer?

C'est pourquoi, aussi, nous sommes partisans d'un pluralisme scolaire qui existe dans bien des pays sans nuire à l'unité nationale. L'unité nationale n'est pas une uniformité. On se voile trop facilement la face devant un pluralisme scolaire, alors qu'on se félicite de la diversité des partis politiques, condition de la démocratie, même si elle engendre l'anarchie; on trouve saine et excitante pour l'esprit la

variété des idéologies qui ont libre cours en notre pays de parfaite tolérance, même si elles sont dissolvantes; on a le respect scrupuleux de la liberté de la presse, même si elle aboutit à la licence. S'il faut une uniformité du régime scolaire pour assurer l'unité nationale, pourquoi pas le Parti unique, la doctrine d'Etat, la Presse de propagande totalitaire?

D'ailleurs, c'est encore un mythe que la création, par les écoles adverses, de deux France opposées; comme si les deux écoles étaient des productrices automatiques de cerveaux préfabriqués : il n'est que de regarder autour de soi, sans préjugés, et de se demander loyalement si les gens qu'on coudoie, venus de l'une et l'autre école, ont vraiment des mentalités tellement incompatibles? D'ailleurs, un bon moyen d'empêcher l'enseignement libre d'être un milieu étroit et réactionnaire, ne serait-ce pas de donner à ses maîtres le moyen de vivre d'une vie décente, d'acquérir et de développer une culture vraiment supérieure, de se recruter parmi une élite intellectuelle?

On peut donc se demander pourquoi un service public n'admettrait pas un pluralisme, à condition que ce pluralisme ne soit pas anarchique, mais que ses différentes branches soient coordonnées, contrôlées et réglementées strictement, avec équité, par l'arbitre et l'organisateur naturel qu'est l'Etat. Qu'on ne nous objecte pas que des services publics comme la S.N.C.F. n'admettent pas de pluralisme et que, si vous voulez vous servir de votre voiture pour aller en vacances, vous ne pouvez pas, décemment, exiger que la S.N.C.F. vous paie votre essence. Cela prouve, simplement, qu'il est des services publics où le pluralisme n'est pas possible matériellement. Prétendrait-on, sérieusement, que tel est le cas pour l'enseignement, dans une France qui ne sait plus où mettre ses enfants d'âge scolaire?

Cette considération du pluralisme nous amène, naturellement, à la question des valeurs communes dont l'acceptation fait la Nation et dont l'école devrait éveiller l'amour et le respect.

Que l'enseignement des enfants et des adolescents ne doive pas être seulement une instruction, mais une éducation et que, comme tel, il doive comporter une initiation morale, nous en convenons avec les auteurs de l'enquête protestante, dont c'est manifestement une préoccupation majeure. Ce qui, d'ailleurs, ne fait que confirmer ce que nous disions plus haut sur l'éducation de la foi : s'il faut mettre l'enfant dans un climat moral, pourquoi pas dans un climat religieux?

Ce n'est pas, pensons-nous, être sectaire envers l'enseignement public que de constater que, actuellement, du moins dans l'enseignement secondaire, il n'est guère possible de donner une éducation. Ce n'est un mystère pour personne que rares sont les internats de Lycées et de Collèges publics, de garçons comme de filles, qui aient valeur éducative; assez souvent ils sont plus démoralisateurs que formateurs. Reste, évidemment, que l'influence personnelle du maître joue sur l'enfant et peut le marquer profondément pour le bien, mais l'institution, il faut le reconnaître, n'y aide point dans sa forme

actuelle. Certes, tout n'est pas pour le mieux dans nos pauvres écoles catholiques; le pire peut s'y rencontrer; mais en règle très générale, un effort éducatif, réel et efficace, y est au premier plan des préoccupations.

Ceci dit, et qui n'implique aucune animosité contre l'enseignement public, est-il possible, dans un enseignement hypothétiquement monopolisé par l'Etat ou nationalisé et autonome, de donner une éducation morale et sur quelles bases? Que penser de cette base de valeur morale commune que préconisent nos amis protestants?

Il est assez curieux de voir, en ce volume, des Barthiens adopter, comme acceptable par tous, ce qui est au fond une morale naturelle.

Le catholicisme accepte, davantage que le protestantisme, une morale naturelle dont les impératifs sont accessibles à la raison; de même il admet théoriquement une théologie naturelle. Mais, pour nous, cette morale et cette théologie naturelles, en fait et dans l'économie du péché, ne peuvent être facilement découvertes par la plupart des hommes qu'avec le secours de la grâce et sous la lumière de foi. Nous ne répugnerons donc pas, *a priori*, à l'enseignement à l'école d'une base naturelle de la morale, pourvu que cette morale soit, ensuite, vivifiée par son prolongement surnaturel.

Mais quelle est cette morale naturelle, accessible à tous qu'on nous offre? C'est au fond une morale sociologique, les impératifs de la collectivité nationale actuelle, ceux du moins sur lesquels la communauté serait d'accord. « Les maîtres doivent se contenter de dégager les convictions morales qui animent les Français d'aujourd'hui et s'arrêter au point précis où ces convictions cherchent à se justifier à l'aide d'une réflexion métaphysique », écrit M. Pimienta (p. 81), qui, semble-t-il, n'était pas protestant; mais c'est, à peu près, à cette thèse, ainsi trop brutalement exprimée, que se rallie l'ensemble de ce volume.

Voilà qui sera terriblement difficile à faire admettre, même par des enfants, comme une valeur. Il s'agit, dit un autre des rédacteurs du livre, d'initier l'enfant « aux hautes valeurs humaines, à condition d'aider seulement à les reconnaître » (p. 107). Mais à quoi reconnaît-on qu'une valeur est valeur, sinon à sa force obligatoire pour la conscience et l'intelligence conjointes? Peut-on dire que ce soit le cas pour la pression sociale à quoi se ramène au fond la soi-disant valeur qu'on nous décrit [1]?

Il est une autre difficulté. A supposer que ces valeurs morales,

1. On pourrait exactement appliquer à la morale sociologique ainsi préconisée ce qu'en ce volume un inspecteur primaire écrit de la morale scientifique et rationaliste à laquelle il se rallie : « Il s'agit de la recherche de vérités morales qui, une fois établies, s'érigent en règles que la sensibilité et la volonté ont mission de faire exécuter; *il appartient à l'éducateur d'attacher à ces règles un caractère d'obligation dont elles pourraient être insuffisamment affectées* » (p. 120). N'est-ce pas là un abus de pouvoir de l'éducateur et un attentat à la liberté de l'enfant? Qu'est-ce que ce « caractère d'obligation » qui est purement d'influence personnelle et extérieure?

exprimant ainsi la conscience commune de la Nation, aient vraiment une force obligatoire pour la personne, comment les discerner? Comment découvrir celles qui sont acceptables par tous? Le problème ainsi posé ressemble fâcheusement à celui que soulève la détermination de ces « vérités fondamentales » qui feraient l'unité dans la diversité du Protestantisme et que recherchait en vain, jadis, la théologie protestante. Les réponses sont singulièrement décevantes à ces questions : il est caractéristique que les pages consacrées à analyser ces valeurs par un homme d'une intelligence incontestée comme M. Philip (p. 272-273), soient si vagues et si embarrassées. A quelles valeurs s'arrête-t-il? Caractère sacré de la personne humaine, caractère social de la personne engagée dans un tissu de solidarités, liberté de la personne par rapport au groupe, recherche de la vérité claire.

Dira-t-on que ce sont là des valeurs acceptées par tous y compris les marxistes? Ceux-ci souscriraient, peut-être, les formules de cet idéal mais ils y mettraient tout autre chose que M. Philip : il n'est que de rappeler l'équivoque actuelle du mot « démocratie ».

On évite trop de soulever ce problème du maître marxiste. A Paris, en particulier, l'enseignement secondaire voit croître le nombre des professeurs, militants communistes, qui mènent, à l'intérieur des établissements, une action intense, qui transforment les salles de professeurs en clubs de propagande, qui, dans leur enseignement, s'inspirent ouvertement du matérialisme dialectique. Tandis que, dans ce livre, on réclame, comme il est légitime, du maître de l'enseignement public, le respect de la législation républicaine de l'Etat qui l'emploie, on ne se pose pas du tout le problème du professeur qui ouvertement affiche son intention de détruire l'Etat tel qu'il existe. Problème infiniment délicat certes : l'Etat a un droit et un devoir d'autodéfense, nous ne le contestons pas. Mais, si nous l'engageons à définir les doctrines qui sont attentatoires à son existence, nous ouvrons la porte à tous les sectarismes. Reste que la présence de nombreux militants marxistes dans l'Université ne laisse pas de rendre illusoire la constitution d'un enseignement national moral basé sur des valeurs soi-disant communes. Ne nous dissimulons pas non plus que l'action de ces marxistes dans l'école publique pose de graves cas de conscience aux nombreux parents catholiques qui ne peuvent pas faire autrement que de confier leur enfant à l'école laïque.

Ces réflexions, en marge de cette enquête protestante, voudraient être non pas négatives, mais un élément de dialogue. Ce livre est un événement, l'indice d'une ouverture des esprits, d'un désir de dépassement des problèmes usés; il respire la bonne volonté, la loyauté, l'effort de compréhension; je souhaite qu'il soit un point de départ de réflexion pour les catholiques. Encore une fois, la solution au problème de l'école ne peut être que de compromis : en telle matière le *diktat* parlementaire d'une éventuelle et éphémère majorité de justesse, imposé par la force du nombre à une minorité de peu inférieure, serait la pire des fautes.

Le Vatican contre la France d'Outre-Mer ?

Il est un peu étonnant que, dans cette enquête de la Fédération Protestante de l'enseignement, une si large place soit faite à M. Méjan qui, d'ailleurs, nuit à la thèse qu'il défend plus qu'il ne la sert. M. Méjan est un juriste éminent, manifestement intelligent, d'une touchante bonne foi et d'un patriotisme incontestable; il n'a, sans doute, aucunement conscience d'être anti-catholique; j'imagine même qu'il croit rendre le meilleur des services au catholicisme lui-même. Oserai-je dire, sans trop le blesser et sans trop manquer à la courtoisie à laquelle il a droit, qu'il pousse à son extrême, à sa caricature, un des traits caractérologiques les plus frappants de nos huguenots français : l'unilatéralisme, le refus des nuances, l'horreur de toute dialectique vivante. Il évoque irrésistiblement les robots pensants des romans d'anticipation : je songe à *Cavernes d'Acier* de N. Asimov.

C'est ainsi que M. Méjan part de ce principe que le catholicisme, en général, et le catholicisme français en particulier, veut dominer l'Etat. Il y voit le plus grave des dangers pour la patrie française et les libertés publiques. Cela tourne à l'obsession. Pour vous faire partager ses angoisses patriotiques, il vous dresse un catalogue de textes, choisis, pour la plupart, dans une seule perspective (ainsi sur le pluralisme religieux, un discours du Cardinal Ottaviani, mais pas un mot du discours du Pape du 6 décembre 1953 [1], qui propose une notion toute nouvelle du pluralisme dépassant la théorie insuffisante de la thèse et de l'hypothèse). Ces textes, il en pousse les conséquences possibles jusqu'à leur dernière limite, sans jamais se demander si le catholicisme n'est pas plus complexe que cela et si les dirigeants de l'Eglise ont jamais eu l'intention d'aller jusqu'aux conséquences géométriques que, dans sa logique électronique, il entrevoit dans un infini mathématique. On pourrait facilement appliquer la même méthode aux déclarations du Conseil Oecuménique sur les questions temporelles et découvrir, avec effroi, que, chaque fois que le Conseil prend position sur quelque grand problème de morale internationale ou raciale, il décèle par là son intention cachée de dominer la politique...

Je sais des gens sérieux, de gauche avancée et point du tout cléricaux, qu'amuse cet acharnement. Dans leur réalisme, ils ont peine à se persuader que le Vatican est, actuellement, la source du plus grand danger que court la démocratie et la liberté en Occident. Ils ont difficulté à admettre que l'épiscopat français de 1957 soit exactement celui de 1816; ils hésitent à craindre qu'un jour les catholiques français, tels qu'ils sont, dans un éventail qui va de M. Madiran à M. Chatagner, soient prêts à suivre aveuglément les directives politiques d'un épiscopat supposé unanime.

Toujours est-il que, dans un livre récent, M. Méjan accuse, longue-

1. Voir « Pie XII et la Tolérance », *Etudes*, 280, 1953, p. 240-248.

ment et lourdement, le Vatican d'être systématiquement opposé aux intérêts français Outre-Mer [1]. Il réunit patiemment une collection de textes montrant que le catholicisme encourage les cultures autochtones, s'efforce de dégager le message de l'Eglise des langues et de la civilisation de l'Occident, développe le clergé et l'épiscopat indigènes, est favorable à la progressive indépendance des peuples sous tutelle coloniale.

Tout cela M. Méjan pourrait aussi le reprocher aux Missions protestantes; il n'est que d'avoir un peu suivi le mouvement œcuménique et observé le rôle qu'y jouent les jeunes chrétientés.

Cette attitude actuelle de l'Eglise et des Eglises n'est pas un scandaleux et machiavélique changement de perspectives. Outre qu'on trouve, dès le XVIIe siècle, des directives de la Propagande de même inspiration, il est normal que le problème ne se soit guère posé avant que les peuples coloniaux aient pris conscience de leur besoin naturel d'autonomie. Autant reprocher à l'Eglise du IXe siècle de n'avoir pas prôné la démocratie, et à celle du XVIIe de n'avoir pas approuvé les assurances sociales.

Est-ce à dire que, par là, les Missions, catholiques aussi bien que protestantes, sont nuisibles aux intérêts nationaux?

Faut-il rappeler à un chrétien comme M. Méjan qu'en toute hypothèse les intérêts nationaux ne sont pas un absolu, et qu'il est des moments où un chrétien doit dire non aux prétentions abusives de l'Etat? Le pasteur allemand de l'Est qui vient d'être condamné à cinq ans de travaux forcés, comme coupable de sabotage national, pour avoir prêché contre le travail du dimanche, en est un exemple. Et, en Afrique du Sud, les Eglises se voient contraintes de combattre la politique raciale du gouvernement.

Mais, en étant ouvertement favorables à une progressive et prudente autonomie culturelle et politique des peuples sous tutelle coloniale, les Eglises et les Missions nuisent-elles à l'intérêt national? Croit-on que l'intérêt de la France soit d'imposer sa culture, sa langue, ses mœurs, ses institutions, à des peuples qui s'éveillent à la liberté et qui, dans leur crise d'adolescence, prendront en horreur, l'expérience le prouve largement, tout ce qui semblera contrainte extérieure et importation étrangère? Le missionnaire vraiment naturalisé, cœur et esprit, au peuple en éveil auquel il apporte le message de l'Eglise, reste un Français et un Occidental; dans la mesure où il se rend utile et se fait aimer, dans la mesure où il prouve son désintéressement en renonçant à promouvoir l'intérêt immédiat, politique, culturel et économique de sa patrie d'origine, il fait le plus efficacement aimer et respecter la nation à laquelle il ne cesse pas de se rattacher et qu'il représente, qu'il le veuille ou non. Même un robot pourrait comprendre cette élémentaire vérité psychologique.

15 décembre 1957. Robert ROUQUETTE.

1. F. MÉJAN. *Le Vatican contre la France d'Outre-Mer?* Paris, Fischbacher, 1957, 248 p.

ACTUALITÉS

Un théologien catholique devant Karl Barth

Le 16 juin 1956, le R. P. Henri Bouillard défendait en Sorbonne, devant un jury présidé par M. Jean Wahl, une thèse de doctorat sur Karl Barth. La présence de Karl Barth en personne, au milieu d'une nombreuse assistance, rehaussait l'éclat de cette cérémonie universitaire, pour laquelle les maîtres de notre Enseignement supérieur avaient consenti une double exception à leurs traditions : d'abord en acceptant, contre l'usage, qu'une thèse portât sur un auteur vivant, puis en accueillant dans leur Faculté de Philosophie un théologien parlant d'un théologien. C'était souligner assez l'importance du travail du P. Bouillard, fruit de dix ans de recherches. Dix-huit mois après la soutenance, la parution de cet ouvrage monumental[1] va atteindre un plus large public. Ce délai, dû pour une part au soin exemplaire des réviseurs, aura permis à l'auteur d'améliorer encore son manuscrit sur des points de détail, sans que se soit dissipé dans l'intervalle l'intérêt d'une étude qui fait honneur à la théologie catholique.

On ne s'étonnera pas qu'un théologien catholique ait déployé tant d'efforts pour pénétrer l'œuvre d'un théologien protestant, si l'on estime avec le P. Bouillard que « l'œuvre théologique de Barth... est la plus vaste et la plus originale qu'on ait vue depuis longtemps au sein du Christianisme » (II, p. 16). En effet, l'influence de Barth, retentissante et décisive sur le mouvement protestant contemporain, a franchi très tôt les frontières d'une confession et d'une langue. Sa prédication, d'une force de percussion sans égale, a exercé aussi un « choc salutaire » sur le monde catholique, particulièrement en France. Au lendemain de la Grande Guerre, Barth est apparu, le van à la main, comme une sorte de prophète biblique, de héraut de la Parole de Dieu. Et depuis, il domine la pensée chrétienne de notre époque. Mais justement, le message initial a été si violent et vigoureux qu'il risque d'assourdir ses prolongements mieux tempérés, son développement orchestral. Et c'est un des mérites du P. Bouillard que de nous faire connaître l'évolution de la théologie dialectique — c'est l'objet du premier tome —, et de nous faciliter l'accès de l'immense *Dogmatique* en voie d'achèvement, c'est la tâche des deux autres tomes, qui traitent de « l'Interpellation divine » et de « la Réponse de l'homme ».

1. Henri Bouillard : *Karl Barth*, 3 vol. T. I : Genèse et Evolution de la Théologie dialectique. T. II et III : Parole de Dieu et Existence humaine. Aubier, 1957, in-8° de 288, 288 et 312 pages. Coll. Théologie.

De sorte que l'image de Karl Barth qui nous est offerte n'est que secondairement celle d'un justicier intrépide armé du glaive de la Parole. Barth n'en est pas resté aux paradoxes massifs du *Commentaire de l'Epître aux Romains* (1922). Certes, on lui sera toujours reconnaissant d'avoir alors, avec un zèle d'apôtre, décapé sans pitié nos routines et rendu à la Transcendance du « Tout-Autre » sa pureté de feu. Mais il ne s'est pas figé sur des positions unilatérales et, au fond, intenables : il ne veut pas se compter parmi les « barthiens » ! La controverse, l'événement, une réflexion ininterrompue, l'enseignement et une lecture considérable l'ont conduit à modeler sa pensée, et l'ont orienté vers une « théologie », c'est-à-dire un système. « La crainte de la scolastique, déclare-t-il sans ambages, est la caractéristique des faux prophètes » (II, p. 35). Il demeure jusque dans le style un écrivain abrupt, entier, plein de tempérament, emporté et impulsif quelquefois. Mais son œuvre s'est développée en compréhension et en extension, et elle n'esquive aucune problématique. Des anathèmes qui signalent la « théologie de la crise », nécessaires en leur temps, elle évolue vers un optimisme qu'on a pu qualifier d'humaniste ou d'hégélien. Le P. Bouillard montre comment ce passage ou plutôt cette transposition s'effectue sans véritable rupture ni contradiction interne, la vérité objective de la foi prenant la place de la relation paradoxale entre Dieu et l'homme avec la même exigence absolue.

Le centre de gravité de la théologie barthienne s'est déporté en effet de la « théologie de la Parole » à la Christologie. La « concentration christologique » est l'inflexion définitive de la théologie dialectique. La Parole, la Révélation, c'est Jésus-Christ, l'Alliance, la Grâce, c'est Jésus-Christ, la Foi, c'est Jésus-Christ. La volonté de n'admettre aucune contamination rationnelle et philosophique se marque avec une insistance martelante. La christologie forme le lieu unique de rassemblement de tous les thèmes, et par elle une vive lumière est projetée sur les problèmes les plus difficiles, tels que la Prédestination, la Justification, le Péché... Le P. Bouillard a renoncé au beau titre — tiré de Barth lui-même — qu'il avait prévu : L'homme devant Dieu (I, p. 7). L'expression n'en est pas moins sous-entendue et sous-tendue dans le saisissant relief que prend Celui qui se tient au « carrefour » de Dieu et de l'homme, Jésus-Christ.

Cependant l'étude du P. Bouillard ne se borne pas à une explication jalonnée d'admirables analyses. Elle est un dialogue, une confrontation, où l'interprète pénétrant se double d'un théologien très averti. De plus, l'auteur n'a pas pris le parti de suivre pas à pas toutes les thèses de la *Dogmatique*. Il a opéré une sélection, adopté un angle de visée. C'est, en effet, en fonction de la difficile question concernant la subsistance indispensable de la nature au sein du Surnaturel que le P. Bouillard a entrepris, selon ses propres termes, d'interroger K. Barth — comme naguère, dans son premier livre, *Conversion et Grâce*, il l'avait fait à l'égard de saint Thomas d'Aquin; et le « fil rouge » qui court à travers ses réflexions déroule le rapport de la

nature et de la grâce. C'est un emplacement exposé que ce problème, mais aussi le champ le plus approprié pour amorcer un échange franc et fructueux, tant l'écart entre protestants et catholiques y est manifeste. Ce serait dommage que l'extrême honnêteté du P. Bouillard commentateur de Barth fît tort à son apport personnel, souvent très neuf. Nous songeons en particulier à la pertinente exégèse de *Rom.* III, 28 (II, chap. II), au lumineux chapitre sur l'analogie (III, pp. 190 sq.), et à ce développement sur la « preuve ontologique » de saint Anselme (III, pp. 143 sq.) où s'entrelacent par endroits quatre démonstrations sans que jamais l'écheveau s'embrouille... Une dogmatique catholique est ainsi esquissée en contrepoint de la doctrine barthienne, l'opiniâtre rigueur du théologien calviniste faisant valoir par contraste l'équilibre catholique.

Le principe de choix que nous venons de signaler commande la mise en ordre des problématiques et, bien entendu, infléchit l'instance critique. Celle-ci se tient donc de préférence dans la zone-frontière entre philosophie et théologie. C'est là que l'intelligence du P. Bouillard apparaît aussi ferme que déliée. Et de même que la puissance d'affirmation péremptoire de K. Barth se répète à des plans différents, la critique du P. Bouillard varie habilement une même objection. Ce qu'elle défend, c'est la légitimité d'une certaine « théologie naturelle », la consistance d'un « ordre naturel » sans lequel la Révélation, déversée pour ainsi dire d'en-haut, n'a pas de point d'attache ni de point d'appui, enfin la valeur et même la nécessité de structures rationnelles abstraites pour l'intelligence de la Foi, la fonction imprescriptible d'une *analogia entis* intérieure à l'*analogia fidei*, et l'emploi d'une réflexion transcendantale ou d'une « précompréhension » qui précède logiquement la « reconnaissance » du Dieu qui se révèle. Ce sont là les conditions inamovibles — réflexion philosophique et analyse historique — d'une théologie consciente de sa limite humaine, vouée au discours humain et non pas douée du survol divin (III, p. 300). Le danger inhérent à l'*actualisme* barthien, c'est en effet celui qui est latent dans toute espèce d'extrinsécisme et de fidéisme. Fasciné par l'événement foudroyant de la grâce et de l'initiative divine, Barth tend à éliminer la part de la réalité humaine, à écraser en quelque sorte les humbles médiations temporelles, et à niveler l'éthique et l'histoire. L'homme, par conséquent, court le risque d'être comme balayé par le souffle brûlant de la Parole, l'ordre naturel de s'effondrer sous l'invasion de la Transcendance, la Justice de Dieu d'apparaître étrangère et comme intruse, l'histoire de se jouer éternellement au-dessus de nos têtes, et l'axe même de la théologie, le Christ, de s'exténuer, son humanité n'étant en fin de compte qu'apparence, comme pour les docètes et les monophysites. Certes, nous ne disons pas que Barth, par ailleurs si attentif et présent au monde, tombe formellement dans ces erreurs. Mais cette réprobation de toute philosophie, cette crainte farouche que l'homme ne se prévale d'un droit et ne s'assure dans sa densité et l'autonomie de son

libre-arbitre, font, par un renversement dialectique, que l'on effleure en fait l'excès que l'on voulait éviter, à savoir de « sauter par-dessus son ombre » et d'échapper à la condition temporelle. Le refus d'une théologie et d'une morale naturelles amène finalement la ruine d'une *theologia viatorum*, contre le vouloir explicite de Barth. Là-contre, le P. Bouillard fait émerger le moment de la liberté humaine indifférenciée, rétablit, non les droits de l'homme, mais la consistance de sa subjectivité, du Soi jamais neutre qui se précède toujours dans ses options, et maintient sous l'*événement* le *sens* qui le fonde.

L'examen de la doctrine barthienne entraîne donc une contestation. Mais il s'en faut qu'il tende à rejeter en bloc la *Dogmatique*. D'autant que, stimulé peut-être par les suggestions du P. Bouillard et du P. Von Balthasar, le grand théologien réformé s'oriente aujourd'hui vers une revalorisation de l'Incarnation et de « l'Humanité de Dieu ». Ce nouveau pas d'un protestant qui a beaucoup fait pour réhabiliter chez les siens la notion d'Eglise, le rapproche de nous.

Le livre magistral du P. Bouillard, quoique soucieux de marquer les distances, aura servi à jalonner le terrain de rencontre. Ce n'est pas un ouvrage polémique, c'est un dialogue, dans lequel le respect de l'opinion d'autrui est une inviolable exigence. Lors même qu'il énonce ses réserves et ses « perplexités », le P. Bouillard reconnaît sa dette et met en évidence la vérité possible des propositions qu'il discute. Il témoigne à son interlocuteur une sympathie active, le lave de reproches injustes ou prématurés, même venus du monde protestant, bref pratique à son égard cette charité intellectuelle qui doit être la vertu des théologiens. Ce dessein d'accomplir toute justice, de faire plein droit et part belle à l'adversaire, de trouver le plus favorable éclairage et la plus exacte incidence avant d'émettre une objection... attestent que le P. Bouillard s'est fixé pour programme le beau mot de Lacordaire cher à Jean Guitton : « Je ne cherche pas à convaincre d'erreur mon adversaire, mais à m'unir à lui dans une vérité plus haute. » C'est pourquoi ce livre de haute science et de forte doctrine — mais remarquablement clair, pédagogique et accessible aux « profanes » — se trouve être aussi un livre œcuménique.

Xavier TILLIETTE.

Le Coran et la Bible

M. Hanna Zakarias a fait paraître, dans les derniers mois de 1955, un livre au titre révolutionnaire : *L'Islam, entreprise juive* [1]. Il ne

1. H. ZAKARIAS : *L'Islam entreprise juive, de Moïse à Mahomet*. Chez l'auteur, B. P. 46 Cahors (Lot). T. I, Conversion de Mohammed au judaïsme — Les enseignements à Mohammed du rabbin de la Mecque. T. II, Composition et disparition du Coran arabe original et primitif — Lutte du rabbin de la Mecque contre les idolâtres et les chrétiens. 1955.

s'agit pas d'un pamphlet anti-sémite, mais d'une longue étude tendant à montrer que l'Islam primitif n'est que la religion juive démarquée.

L'auteur part de la constatation suivante : de très nombreux textes du Coran sont parallèles à des textes de la Bible. Il écrit : « Des 1.945 versets qui composent les 21 sourates (chapitres du Coran) de la seconde période mecquoise (période correspondant à la fin de la prédication de Mahomet à la Mecque, quelques années avant son départ pour Médine), plus d'un tiers, environ 700 versets, sont directement empruntés à l'Ancien Testament, particulièrement au Pentateuque, et l'on peut dire que les autres versets sont imbibés de théologie biblique et talmudique » (I, 270). Dès lors, la question se pose, inéluctable : « Quel peut être le sens de cette massive concordance entre Coran mecquois et Bible? Aucun historien, ni même aucun lecteur ne peut échapper à cette question » (*ibid.*).

Le problème ainsi posé, voici la thèse présentée par l'auteur pour le résoudre : Mahomet n'est que le premier prosélyte du rabbin juif de la Mecque. Ce dernier, désireux de convertir les arabes au judaïsme, aurait d'abord prêché sa religion, puis mis par écrit l'essentiel de la Bible hébraïque. Mahomet, assidu aux prédications du rabbin, se serait converti au judaïsme et aurait entrepris de prêcher à son tour, sur l'ordre et sous l'égide de son maître en religion juive. Malheureusement pour nous, la traduction arabe de la Bible, faite par le rabbin, aurait été perdue par la suite, et nous n'en aurions que des vestiges dans le Coran actuel. Pour mieux souligner la nouveauté de son interprétation, l'auteur s'en prend à la dénomination traditionnelle : pour lui, la Bible est le véritable « Coran hébreu », et il appelle « Corab » la traduction arabe de ce Coran hébreu, le livre actuellement connu sous le nom de Coran n'étant que les « Actes de l'Islam ».

Disons tout d'abord que la thèse d'un juif instructeur de Mahomet n'est pas aussi neuve que l'auteur veut bien le dire. Torrey faisait paraître dès 1933 un livre intitulé : *The Jewish foundation of Islam*, dans lequel il soutenait, en référence à deux passages du Coran (Sour. 25, 5 et Sour. 16, 105), que Mahomet eut un ou plusieurs maîtres en religion juive (cf. p. 41-45). Un autre spécialiste, M. Sweetman, écrit dans son livre *Islam and christian theology :* « Mahomet lui-même peut fort bien avoir été un prosélyte » (p. 2 du premier volume). D'autres encore, Sidersky, J. Walker, avaient montré l'ampleur des emprunts coraniques au judaïsme. Mais ce qui fait l'originalité de M. Zakarias, c'est d'avoir retiré toute initiative à Mahomet, et d'avoir fait du rabbin de la Mecque le véritable fondateur de l'Islam.

Malheureusement, il faut bien dire que les arguments apportés par l'auteur à l'appui de sa thèse ne sont pas convaincants. En voici quelques-uns à titre d'exemple : un certain nombre de sourates commencent par « dis-leur », ces mots prouveraient que c'est bien sous la dictée du rabbin que Mahomet parle; de même l'emploi du mot Coran

dans les débuts de la prédication de l'Islam, à un moment où ce que nous appelons le Coran n'était pas encore écrit, ne peut référer qu'à un autre livre, à savoir la Thora en hébreu du rabbin. Quelques textes sont discutés, et des rapprochements, parfois suggestifs, sont faits avec la littérature hébraïque. Mais en fermant le livre de M. Zakarias, on garde l'impression qu'une thèse aussi paradoxale que la sienne demanderait des arguments autrement sérieux pour emporter la conviction.

D'autre part, les affirmations de l'auteur semblent se heurter à plus de difficultés qu'elles n'en résolvent. Il faudrait d'abord démontrer qu'un rabbin juif du VIIe siècle ait pu avoir l'idée de convertir les arabes au judaïsme, alors que l'on sait par ailleurs que la disparition du prosélytisme juif s'est faite progressivement durant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Le P. Bonsirven, décrivant les déviations du judaïsme rabbinique, ajoute : « Le second effet (de ces déviations) sera d'entraver la diffusion du judaïsme, d'arrêter en fait le prosélytisme, et de finir par effacer de la doctrine juive le devoir de convertir les non-juifs [1]. »

Il faudrait encore expliquer pourquoi un de ces rabbins juifs, d'ordinaire si respectueux de la lettre de la Loi, a éprouvé le besoin d'ajouter au texte sacré des histoires de son cru, et il ne suffit pas de dire, comme le fait l'auteur : « Ces descriptions (du paradis et de l'enfer) ont été purement et simplement imaginées par le rabbin, de son propre aveu, en vue d'attirer les incroyants » (II, 100).

D'autres difficultés s'ajoutent encore pour nous empêcher d'admettre la thèse de M. Zakarias, elles naissent des silences du Coran sur les principales institutions religieuses du judaïsme. La religion juive n'était pas uniquement constituée par l'attachement à une écriture; les pratiques cultuelles, spécialement les sacrifices, y tenaient une grande place. D'autre part, le sens national, symbolisé par la vénération du Temple, resta toujours primordial, comme l'écrit le P. Bonsirven : « Les Juifs d'après 70 ne cesseront de se lamenter tout autant sur les ruines du Temple que sur la fin de la vie nationale; dans toutes leurs prières et dans toutes leurs espérances de rédemption, ils en demanderont et attendront la restauration [2]. » De tout cela, il n'est pas question, semble-t-il, dans le Coran.

Enfin, détail qui a son importance, M. Zakarias fait de Khadidja (la première épouse de Mahomet) une juive; et il ajoute : « Il n'est d'ailleurs pas impossible que le rabbin de la Mecque ait directement favorisé ce mariage » (I, 43). Comment concilier cette affirmation avec le fait que le mariage d'une juive avec un païen, même avec un « craignant-Dieu », était rigoureusement interdit par la Loi.

Que dire, après toutes ces critiques, de l'attitude de l'auteur vis-à-

1. *Le Judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ*, Paris, Beauchesne, 1935. II, p. 322. Cf. aussi I, p. 34.
2. *Loc. cit.*, II, p. 109.

vis de ceux qui ont étudié le Coran avant lui? Des phrases comme celle-ci se retrouvent tout au long de l'ouvrage : « Redisons une fois de plus — on ne le redira jamais assez — que tous les coranisants, sans exception aucune, ont totalement faussé les perspectives des origines de l'Islam, faute d'avoir lu et analysé les textes » (II, 97). Une agressivité aussi marquée rend très désagréable la lecture de l'ouvrage, et si l'auteur avait voulu se faire apprécier par ceux qu'il attaque, il aurait dû employer d'autres arguments que l'ironie et les sarcasmes.

A cause de cette partialité de l'auteur contre ceux qu'il appelle « les coranisants », je doute fort que les spécialistes en la matière lisent jamais le livre de M. Zakarias, ce qui est malgré tout dommage. *L'Islam entreprise juive* aurait peut-être réveillé certains d'entre eux de leur « sommeil dogmatique », surtout ceux qui acceptent trop facilement des positions qui reposent davantage sur la légende que sur l'histoire. Et il faut bien reconnaître que le problème des sources du Coran n'a pas encore fait l'objet d'une étude d'ensemble.

Michel ALLARD.

Deux espèces de tueurs ?

Un jeune Algérien, agissant avec discernement, abat à Paris un de ses compatriotes homme politique en vue. Le meurtre a été prémédité et mérite donc la qualification juridique d'assassinat. Ben Sadok a été jugé dans un procès qui a revêtu non seulement les formes régulières de la justice française, mais encore une dignité d'allure que la presse n'a pas contestée.

Ce procès intéresse sans doute l'histoire du drame algérien actuel dont il est un écho. Il intéresse aussi la Morale et le Droit comme sciences normatives. Il intéresse encore l'étude positive de la conscience morale, telle qu'elle semble exister au sein de l'opinion publique française. Ce troisième aspect mérite qu'on s'y arrête. Que pensent nos contemporains du meurtre? La lecture de certains témoignages au procès, comme celle du réquisitoire, en donnent quelques indications.

Parmi les témoins — assez insolites pour qu'on leur forge la qualification de « témoins idéologiques » — a figuré J.-P. Sartre. Le philosophe s'est attaché à démontrer que Ben Sadok avait tué, mais n'était pas un terroriste. Le terroriste tue au hasard : bombe dans un café comme Ravachol, ou comme à l'Otomatic d'Alger. Il atteint ainsi ceux que lui-même qualifierait peut-être d'innocents. Sa haine de l'ordre — ou du désordre — établi, le fait frapper aveuglément. La société le châtiera à juste titre.

Tout différent serait le meurtrier qui s'est donné comme but, pour des raisons politiques désintéressées, de supprimer tel tyran ou tel traître. Charlotte Corday, héroïne cornélienne et nièce de Corneille, supprime ainsi Marat qui déshonore la Révolution et le genre humain. Ben Sadok élimine celui qu'il juge un traître et un obstacle au bien de son pays. Le but est pur, le moyen violent. Seul le coupable (jugé tel par l'assassin) pâtit; et l'exécuteur accepte noblement son destin à lui. En ce cas le meurtre serait peut-être excusable ou digne d'une moindre sévérité.

Distinction habile : l'horreur soulevée par le meurtre dans l'esprit des jurés s'avèrerait sûrement moindre en face de Charlotte Corday que de Ravachol.

C'est aussi ce que prévoit l'avocat général chargé de requérir. Il pourrait soutenir seulement que le fait de tuer est toujours immoral et dommageable à la société, quel que soit le mobile, élevé ou non, qui a fait agir le meurtrier. Mais il perçoit sans doute que cette considération n'agirait pas sûrement dans l'esprit des juges populaires. On le voit donc suivre le cheminement qu'a dû tracer dans les réflexions du jury la distinction du philosophe. Non pas bien sûr pour innocenter l'accusé, mais au contraire pour démontrer sa solidarité de fait avec les tueurs aveugles du FLN, même s'il n'a pas agi par ordre. Ben Sadok n'est pas seulement l'assassin de Ali Chekkal. Il se trouve de fait le complice de ceux qui tuent vos enfants dans les embuscades d'Algérie.

Cette double attitude, qui rapproche inopinément un témoin à décharge et l'accusateur public, nous semble révéler non seulement la difficulté classique qu'offre l'appréciation morale du délit politique, mais encore un affaiblissement certain du jugement moral dans l'opinion publique.

Cette opinion incline souvent à absoudre le meurtre, quand apparait moral le mobile qui a fait agir le meurtrier. C'est le cas de l'euthanasie, du meurtre par pitié accompli pour empêcher un être cher de souffrir. C'est aussi le cas de l'assassinat politique. Ici la situation se complique, car si la pitié est toujours bonne en elle-même, le jugement politique, porté par l'assassin et qui arme son bras, a grande chance d'être inspiré par la passion déraisonnable. Mais, quel que soit le mobile, il ne peut ébranler la règle absolue : tu ne tueras point.

Le meurtre, même politique, reste donc condamné par la morale, qui y verra toujours un péché. Faut-il ajouter que la morale laisse au Droit le soin de prévoir et d'appliquer des sanctions? Dans certains pays, en Russie par exemple, le délit politique sera châtié plus sévèrement que le délit de droit commun; et cela découle logiquement de la conception communiste du Droit. Dans d'autres, le jeu très souple des circonstances atténuantes permet au contraire de tenir compte de l'individualité du délinquant et donc du mobile qui l'a fait agir.

André Bonnichon.

Arts et artistes d'Extrême-Orient à Paris

Aux trésors de l'art extrême-oriental, rassemblés de façon permanente à Paris, les expositions temporaires ajoutent pour un instant des apports dont la variété, la dispersion même, font sentir combien est vaste, divers, éloigné dans l'espace et souvent par l'esprit, ce continent asiatique qui pèse si lourd sur nos destins.

En ces portraits chinois rassemblés dans la collection du Docteur Bocquet, et récemment présentés au Musée Guimet, l'individu s'efface, sereinement, au profit du typique. Il s'agit d'effigies posthumes, préparées pour la traditionnelle vénération familiale. La plus ancienne de ces images est celle du haut lettré Leou Ki, mort au début du XIIIe siècle, et c'est aussi la plus animée : sous la tiare dorée percée d'une longue épingle horizontale, la patte d'oie curieusement recourbée, la narine ample et sensible, la lèvre sinueuse font à ce homme d'Etat une fine expression apaisée, presque narquoise. Leou Han, son fils sans doute, se fige déjà. Leou Kien-hia, trois générations plus tard, ne laisse voir qu'une gravité calme; ces portraits ont cependant, nous affirme la savante notice, été exécutés simultanément.

Les effigies récentes, qui s'étagent jusqu'au XVIIe siècle, ne sont plus de trois-quarts, mais de face. Elles montrent les impassibles figures des dignitaires, sous les noirs bonnets ronds aux ailes ovales, et parfois de leurs épouses, dont les visages sont encadrés de pendentifs de perles, suspendus par des oiseaux d'or à de baroques diadèmes. La série n'est pas indifférente, mais d'une gravité uniforme; seule tranche la physionomie burinée d'un gouverneur, par son air matois de vieux paysan. L'admirable est peut-être que sur les traits de ces puissants, célébrés souvent par de dithyrambiques diplômes, ne se lise aucune morgue, aucun orgueil. Leur équilibre frappe, parfait et cependant borné : la discipline confucéenne les aura exactement policés.

En revanche la fantaisie prévaut en ces dessins et estampes de « Tigres et chats », dus à des artistes japonais des XVIIIe et XIXe siècles, présentés par la Galerie Janette Ostier, place des Vosges. Presque rien ici de la gravité féline que l'on aurait peut-être attendue; l'intention caricaturale, déjà perceptible sur les panneaux décoratifs, dans le contour globuleux des yeux féroces, est évidente lorsque Baiitsou tourmente et tord cocassement le grand fauve effrayé de se voir reflété dans l'eau. Familiers du logis, les chats burlesques d'Oishiu prennent apparence humaine, pour la cuisine et la ripaille; et Kuniyoshi compose des félins-vampires qui découpent et dévorent leurs victimes, des hommes étendus sur des claies.

Reste-t-il quelque chose de cette tradition fantasque dans les essais contemporains d'un Suzuki, évocateur de figures lisses et aiguës à la manière de Cranach, compromises en des diableries à la Breughel : la « vierge aux œufs », dans le bric-à-brac bleuté d'une laiterie, un

lézard « gecko » serpentant sur le mur clair; ou les ermites que soulèvent, par la pointe de leurs capuchons, d'étranges cerfs-volants. Ce n'est là cependant qu'un des aspects, infiniment divers, de cette « Exposition des Artistes japonais », présentée au Cercle Volney sous le patronage de l'ambassadeur, M. Furukaki, lequel a la coquetterie d'y faire figurer, en tant qu'invité, quelques dessins de sa main. L'excellent commentateur du catalogue, M. Shinichi Segui, n'ignore pas que ses compatriotes, qui viennent à Paris chercher des leçons techniques, y subissent les plus diverses influences; mais il pense qu'ils s'efforcent, au delà du cosmopolitisme et du « non-caractéristique », d'ouvrir désormais leur propre voie, en écartant les mythes du dehors. Il y a cependant sur ces toiles bien des traces encore d'influences étrangères, qu'il serait aisé de nommer.

Mais mieux vaut, en effet, tâcher de discerner l'accent particulier dont ces yeux et ces doigts d'Asie enrichissent nos spectacles familiers. Parfois la composition transpose un procédé oriental : paysages de MM. Hatasaku et Nakamura, saisis à travers la grille des branches dépouillées; seiches et crustacés de M. Kodama, déployés en harmonieux bouquets. D'autres fois ce sont les tons qui dépaysent : Paris rutilant de MM. Kaminagai et Sekiguchi; fleurs et fruits de M. Takati, dissous dans l'harmonie colorée du fond. D'autres efforts vont plus loin, comme avec ces bruyères de M. Nishimura, synthétiquement réduites à un lacis de taches mauves et de rugueux filaments sombres. En effet, nous dit-on, beaucoup de nos hôtes japonais sont retenus par le non-figuratif. Serait-il l'ultime recours pour ces sensibilités d'Asie au contact de l'Occident? Il y aurait là de quoi faire songer, et pas seulement dans le domaine de l'art.

Pierre RONDOT.

Congrès international de musique juive

L'extrême intérêt de ce récent Congrès exige qu'on lui consacre quelques lignes. Tenu du 4 au 14 novembre à Paris il réunissait un certain nombre de spécialistes non seulement de la musique rituelle juive mais des musiques rituelles chrétiennes et des musiques populaires. Au terme de ses travaux a été fondée une *Société internationale de Musique juive* siégeant à Jérusalem, Paris et New York, et dont le centre administratif sera à Paris. L'idée de ce congrès revient à M. Algazi, qui eut la lourde tâche de le mener à bien. Tentons de dégager quelque enseignement de ces réunions.

Ecartons en premier les problèmes de la musique savante (religieuse ou profane) : quels que soient ses thèmes musicaux, elle utilise

depuis longtemps des écritures harmoniques d'origine occidentale, transmises au monde cultivé par les écoles de composition de France, d'Allemagne, des Etats-Unis. L'osmose entre les écoles et les compositeurs est telle désormais que la musique se satisfait d'être religieuse ou profane. Encore moins peut-on parler d'une musique « nationale », alors que la présence juive dans tout l'univers fournit des compositeurs célèbres sortant des meilleurs conservatoires.

Il est d'autant plus important de conserver la musique rituelle, dans ses moindres détails. En effet, la musique polyphonique religieuse ne peut se restreindre à telle forme propre à tel culte. Sans les paroles, il serait bien difficile d'affirmer que telle pièce répondant parfaitement aux exigences de la musique religieuse a été conçue et exécutée pour le temple, la synagogue ou l'église latine. C'est dans le répertoire liturgique que se retrouvera la tradition. Or il existe un très ancien fond de musique rituelle juive, certainement antérieur à la Diaspora; son âge ne peut être fixé, sa transmission est encore aujourd'hui confiée à la mémoire. Eparpillé dans le monde entier, il a subi des altérations au contact des musiques populaires locales, puis au contact de la musique savante dans l'Occident germanique et latin. Malgré l'isolement des communautés, ce fonds commun se retrouve non pas identique, mais identifiable, dans les régions les plus éloignées; la méthode d'étude en est complexe.

Inutile, en effet, de compter sur l'imprimé : les systèmes d'écriture musicale les plus précis ne peuvent rendre ces chants dont l'échelle, d'origine orientale, est imprécise et s'est modifiée suivant les régions où elle fut transportée. Le rythme lui-même, libre, mouvant, échappe à nos solfèges. Le volumineux dossier d'Idelsohn ne nous apporte donc qu'un squelette; l'on comptera, bien plus, sur les enregistrements de toute nature, comparant les musiques rituelles des différentes communautés entre elles, et avec les différentes musiques rituelles ou populaires des pays où chaque groupe s'est fixé. Là encore, on prendra garde aux déplacements des personnes : un chantre « séphardi » (méditerranéen) peut fort bien transformer l'atmosphère musicale d'une synagogue « ashkénazie » (centre de l'Europe).

L'ensemble des travaux du Congrès était nettement orienté en ce sens : analyse et confrontation des traditions, illustrées par une richesse incroyable de musique enregistrée. Des faits et des noms doivent être retenus. La tradition des juifs Yéménites (études de Mme Spector, New York) est de haut intérêt. Ces communautés sont totalement isolées depuis le début de l'ère chrétienne. Les hommes fréquentent la synagogue; leurs chants, rituels ou non, conservent une tradition juive très pure. Au contraire, les femmes ne pratiquent pas leur culte à l'extérieur de leur foyer. Leurs chants sont reçus au hasard des rencontres extérieures (marchés, etc...) et témoignent d'une tradition arabe incontestable. Ces points sont précisés par des contrôles faits en toutes régions par Mme Gerson-Kiwi (Jérusalem),

MM. Avenary (Tel-Aviv), Hemsi (Alexandrie), Vinaver (New York), etc... pour des communautés proches ou lointaines.

Le chrétien n'a pas le droit de négliger ces recherches. Mgr Anglès, directeur de l'Institut Pontifical de Musique Sacrée (Rome), avait tenu à honorer ce congrès de sa présence, et n'a pas manqué de souligner l'importance de l'héritage musical transmis par la synagogue à notre Eglise. Héritage difficile à déterminer, mais qui déjà se précise dans les recherches du docteur E. Werner (New York). Son livre, *The Sacred Bridge* (sous presse, à paraître à Londres et New York), est une ample étude des parentés rituelles et musicales judéo-chrétiennes. Nous-même avons tenté de mettre en évidence le rôle très important du chantre primitif. Les différents concerts de ce Congrès nous l'ont confirmé : le chantre qui, encore aujourd'hui, improvise d'après des règles savantes, compliquées, créateur et interprète à la fois, atteint à une incroyable liberté d'exécution; il nous représente tout à fait ce que nous savons des chantres du haut moyen âge avant la diffusion des écritures musicales. Nous retrouvons, dans le *hazan* (chantre) juif, non seulement les traditions chrétiennes de l'Orient moderne, mais les traditions qui nous sont transmises par les liturgistes et les Pères de notre propre Eglise.

Pour tous ces points de vue si variés, il sera désormais indispensable que les liturgistes et les musicologues tiennent compte des travaux des musicologues hébraïsants.

Solange CORBIN.

C. E. R. E. C.

Initiales peu familières encore, parmi tant d'autres. *Le Centre d'Etudes et de Recherches de l'Enseignement Catholique* est né spontanément, de conversations entre professeurs de l'enseignement libre. Des rencontres amicales donnèrent l'occasion de réfléchir ensemble sur la signification, dans l'Eglise, de l'enseignement chrétien et sur sa mission. On décida qu'une revue ferait connaître cet effort théologique et historique. Le premier fascicule, daté de novembre 1957 [1], vient de nous parvenir. Nous sommes heureux d'en saluer la naissance. Sobre, et d'une élégance austère, il s'attaque, d'entrée de jeu, au vrai problème : qu'est-ce qu'une culture chrétienne? A quelles conditions l'enseignement chrétien remplira-t-il sa fonction dans l'Eglise? Effort serein et lucide, afin de mieux remplir une tâche dont on est fier...

H. H.

1. *Essais et documents du C. E. R. E. C.*, 25, rue du Plat, Lyon.

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

Henri RONDET, s. j. — **Le Sacré-Cœur. Enseignements des Papes Pie XII, Pie XI, Léon XIII.** Toulouse, Apostolat de la prière, 1957. 117 pages. 250 pages.

Suivant un ordre inverse de l'ordre chronologique, le P. Rondet réunit dans ce volume les trois grandes encycliques consacrées à la dévotion au Sacré-Cœur : *Haurietis aquas in gaudio*, de Pie XII (1956), *Miserentissimus Redemptor*, de Pie XI (1928), *Annum sacrum*, de Léon XIII (1899). La préface, qui analyse l'enseignement de ces textes, explique et justifie cet ordre. L'encyclique *Haurietis aquas*, « dernier document en date, est aussi le plus riche et le plus important ». Loin d'annuler les précédents, il les suppose et les reprend. Ainsi réunis, les documents du Magistère sur le culte du Cœur de Jésus, « forment une synthèse vigoureuse ». De cette synthèse, « qu'il appartiendra aux théologiens de dégager pour que soit animée plus profondément encore la vie spirituelle des fidèles et leur engagement apostolique », le P. Rondet expose les traits principaux. Une bibliographie choisie termine ce livre.

H. HOLSTEIN.

Encycliques, messages et discours de Pie IX, Léon XIII, Pie X, Benoît XV, Pie XI et Pie XII sur le mariage, la famille et le foyer chrétien; l'éducation, l'école et les loisirs. 2 vol. de 416 et 456 pages. Lille. Editions de la Croix du Nord, 15, rue d'Angleterre. 1957. 1200 et 1 400 francs.

Au désir souvent exprimé de recueils commodes groupant sur un sujet donné les enseignements récents des Souverains Pontifes, diverses publications s'efforcent de répondre. Il faut au moins mentionner les volumes présentés avec beaucoup de soin par les moines de Solesmes (Editions Desclée et Cie) : nous les avons si au fur et à mesure de leur publicati peu lente. Les Editions de *la Croix du* ont déjà publié, en un volume, les cliques, messages et discours ponti relatifs aux questions sociales. Le de ce premier recueil a poussé son a M. l'abbé Deroo, à faire le même t pour les questions relatives à la fam à l'éducation. Nous avons ici, en deu volumes, les principaux textes des si niers pontificats. Les grandes encyc sont transcrites *in extenso* : on aurait que leur plan soit dessiné avec pl netteté, et les articulations mieux souli Autour d'elles, un choix très heureu discours et messages. L'importanc enseignements de S. S. Pie XII ap par le simple fait de la place mat qu'ils occupent : ici 245 pages; là pl 270. De bonnes tables analytiques, sol claires, permettent une consultation de ces deux volumes qui rendront service, en permettant un accès con à des documents souvent malaisés à r ver.

H. HOLSTI

Mgr. S. DELACROIX et divers col rateurs. — **Histoire univer des Missions catholiques.** Tom **Les missions modernes** (XVII XVIIIe siècles). Librairie Grund, l Editions de l'Acanthe, Monaco. 420 pages. Cartes, illustratior planches en couleurs. 4 500 fr

Sur un rythme digne d'éloges (cf. *E* octobre 1957, p. 140), cette importa excellente publication se poursuit second volume a une valeur égale supérieure au premier. Quelques r seulement dans le texte, quelques secondaires dans la bibliographie. L tration est d'un goût parfait et l'abon des cartes, anciennes ou modernes,

précieuse. L'histoire qui nous est contée ici avec une probité scientifique n'est pas réjouissante, mais elle est vraie. Suite continue de querelles : querelles entre Rome et les rois de Portugal et d'Espagne, celui de Portugal surtout; entre séculiers et réguliers; entre réguliers; entre théologiens, partisans des « rites » et adversaires... Durant ces siècles, l'effort chrétien est immense et il est souvent conduit par des pionniers de génie et des saints. Le bilan cependant n'est pas riche. Que cela soit pour nous au moins une pressante leçon d'unité, d'attachement à l'essentiel...! Après ce second et magistral volume, nous pouvons dire, je crois, avec fierté, qu'il n'existe pas d'histoire des missions aussi solide et aussi élaborée dans quelques langue que ce soit.

André Rétif.

S. Exc. Mgr. Blanchet, recteur de l'Institut catholique de Paris. — **Fils de l'homme, fils de Dieu.** Conférences deNotre-Dame de Paris. Spes, 1957. 209 pages. 450 francs.

Après avoir analysé, en 1956, la détresse du monde moderne, qui cherche à tâtons un Dieu souvent renié ou rageusement ignoré, S. Exc. Mgr Blanchet présente cette année à l'auditoire vaste et diffus des conférences de Notre Dame de Paris Jésus-Christ Sauveur. « Le salut ne se trouve en aucun autre »: l'homme d'aujourd'hui, pas plus que ses prédécesseurs ou successeurs, ne découvrira le salut hors du Christ, « qui était hier, est aujourd'hui et sera le même à jamais ». Une première conférence analyse l'absence et la présence de Jésus à notre époque. Puis, le conférencier montre que le message du Christ est message pour notre temps; Jésus interpelle l'homme contemporain. Les conférences suivantes lui présentent l'authentique visage du fils de l'Homme, qui se déclara fils de Dieu, disent sa place dans l'univers, dont il est roi et Seigneur, proclament le message de la croix et le sens de la résurrection, par quoi le Fils nous donne, en abondance, la vie même de Dieu.

Cet enseignement ferme et lumineux atteint à la fois l'incroyant et le chrétien. Au premier, il redit le mot d'André à Pierre : « Nous avons trouvé le Messie », et il l'invite à venir, lui aussi, voir et écouter le Verbe de Dieu vivant dans l'Église. Au second, il rappelle les exigences de sa foi : « Nous possédons Jésus-Christ, mais il est en nous comme une inquiétude autant que comme un trésor... La joie (du chrétien) est un stimulant, et cette possession nous laisse ouverts à un besoin de réalisation plus pleine. Nous n'aurons jamais fini de suivre Jésus-Christ... ».

H. Holstein.

Gaston Brillet, ancien supérieur général de l'Oratoire. — **Le Sauveur. III. Les dernières prédications. Passion et résurrection.** La Colombe. 1957. 224 pages. 800 francs.

Avec ce volume s'achève l'intéressant commentaire que le R. P. Brillet a composé sur les Évangiles. Nous en avons dit, à propos des deux premiers volumes, le caractère (*Études*, juillet-août 1957, p. 136) : fiches de travail, volontairement brèves, qui fournissent tous les éléments nécessaires à une étude des textes évangéliques. Une division tripartite envisage, pour chaque péricope ou groupe de péricopes, les problèmes textuels, les problèmes historiques, enfin les problèmes spirituels. Ce dernier volume, qui se divise en deux parties (les enseignements réunis par les synoptiques dans le cadre de la dernière montée à Jérusalem, puis la semaine sainte) manifeste une grande maîtrise, dans sa rédaction simple et accessible. Toutes les difficultés sont loyalement signalées, et les solutions proposées (souvent inspirées du P. Lagrange, sans ignorer d'autres exégèses plus récentes ou plus audacieuses) ne sont jamais simplistes. Les comparaisons entre les synoptiques, avec les problèmes qu'elles posent, leur accord avec le IVe Évangile suggèrent et guident une étude personnelle des textes. Les chapitres consacrés à la Passion et aux apparitions du Ressuscité témoignent à la fois d'une longue familiarité avec l'exégèse de textes particulièrement délicats à interpréter, et d'une grande expérience de professeur, expert à guider les étudiants, sans les accabler ou les dérouter, dans la familiarité des Évangiles.

H. Holstein.

Fr. Charmot, s. j. — **L'oraison, échange d'amour.** Apostolat de la Prière, 1957. 238 pages.

A la différence de tant de livres, qui se contentent d'exposer les méthodes et, pour ainsi dire, les techniques de l'oraison, ce beau livre présente, dans une première partie, qui occupe presque la moitié du volume, une théologie spirituelle de

la prière. Échange d'amour, la prière est la réponse, suscitée dans le chrétien par la grâce, à l'amour que lui porte la Trinité. Pour comprendre l'oraison, le P. Charmot a raison de consacrer un chapitre liminaire à l'amour Trinitaire. Les attitudes de l'âme sont essentiellement présence et accueil; l'oraison, exercice des vertus théologales, est l'instrument de la sainteté que modèlent en nous les dons du Saint-Esprit. Elle conduit spontanément à l'apostolat véritable et fécond, celui qu'inspire l'Esprit de Dieu. La seconde partie analyse, avec la compétence et l'expérience d'un Maître, les « méthodes d'échange » qui assurent à l'oraison son authenticité spirituelle : oraison de pure volonté, prière vocale (notamment la prière liturgique), oraison discursive, dont on nous dit avec précision l'importance et la valeur, sans lui conférer de monopole; oraison affective, oraison d'union, oraison extraordinaire, enfin, pour les privilégiés que Dieu y appelle, d'un choix gracieux et exigeant. Modèle et centre de la vie de prière, le Cœur sacerdotal de Jésus-Christ fait l'objet d'une fervente monographie, par quoi s'achève ce beau livre. Nous retrouvons là, comme en lumineuse synthèse, les idées déjà exposées dans cette *retraite avec le Sacré-Cœur*, longuement méditée à Paray-le-Monial. En une sorte d'appendice émouvant, une prière à Marie médiatrice « pour obtenir la grande grâce de l'oraison » : qui, mieux que Marie, saura nous apprendre à prier?

H. HOLSTEIN.

Pierre BLANCHARD. — **Jacob et l'Ange.** coll. *Études Carmélitaines*. Desclée de Brouwer. 1957. 223 pages.

« Il faut parler de Dieu aux hommes. » Ce n'est pas tant la bonne volonté qui nous manque, que le vocabulaire. Comment se faire entendre de nos contemporains? M. l'abbé Blanchard, professeur aux facultés catholiques de Lyon, a réalisé le projet audacieux de composer un traité de spiritualité en utilisant la littérature moderne. A vrai dire, saint Augustin, et Pascal, et naturellement Claudel, ou même Psichari, heureusement sorti d'un oubli assez injuste, viennent stimuler des écrivains qui ne se proposaient pas explicitement de figurer dans un livre publié sous le signe du Carmel... L'essentiel n'est pas là, et ce serait ridicule de disputer sur telle citation, qui nous a fait penser aux Kerubim babyloniens attachés par les prophètes au char de Yahvé. L'objet propre de ce livre n'est pas apologétique, mais spirituel : analyse de l'affrontement de l'homme avec Dieu. L'éternelle lutte de Jacob avec l'Ange continue. Elle est remarquablement analysée, en ses composantes essentielles : recherche de Dieu; rencontre de Dieu; conflit avec Dieu; refuge en Dieu. Lutte, car l'homme résiste et se débat. Victoire, car l'Ange mystérieux, finalement, terrassera Jacob, pour le combler... La seconde et la quatrième parties (avec de beaux chapitres sur le silence, la prière, la paix et la joie) nous ont paru les meilleures. La grande tradition de la spiritualité catholique trouve pour s'exprimer des mots, des perspectives, qui sont bien d'aujourd'hui. L'auteur de *Sainteté aujourd'hui*, qui a ému bien des âmes de bonne volonté, le pénétrant commentateur de Malebranche, le directeur spirituel qui a posé lucidement et sans illusion le problème de la foi des jeunes, se retrouvent dans ces pages. Elles aideront à trouver Dieu dans la paix vigilante, conquise sur l'anxiété, et stimulée par l'appel de la sainteté.

Henri HOLSTEIN.

Margaret MURRAY. — **Le dieu des sorcières.** Traduit de l'anglais. Coll. *La Tour Saint-Jacques*. Ed. Denoël. 1957. 247 pages. 700 francs.

Margaret Murray présente la sorcellerie comme une véritable religion, fondée sur le culte d'un dieu cornu dont les peintures rupestres présentent l'image. Ce dieu, vaincu par le Dieu chrétien, est devenu le démon. Mais son culte s'est maintenu dans les masses non christianisées de l'Occident, et a constamment trouvé des défenseurs dans les sorcières dont Jeanne d'Arc est une des plus éminentes.

Il s'agit ici d'une thèse, voire d'une apologie dont la valeur scientifique est discutable. Si les survivances païennes en chrétienté sont incontestables, et si l'ouvrage de Margaret Murray a le mérite de les mettre en évidence, la thèse du paganisme populaire qui s'opposerait au christianisme des dirigeants, n'est rien moins que prouvée; et que dire de l'assertion qui fait de Jeanne une païenne! Cet ouvrage qui prend le parti des « adorateurs du diable » contre l'Église méconnaît la signification de la religion du Christ.

Louis BEIRNAERT.

PHILOSOPHIE

Henri ARVON. — **Ludwig Feuerbach ou la transformation du sacré.** Collection *Épiméthée*. Presses Universitaires de France. 1957. 186 pages in-12.

Il arrive fréquemment aujourd'hui que l'on ne s'intéresse à Feuerbarch que pour découvrir chez lui des traits pré-marxistes. Au moins on est tenté de donner de sa personnalité et de son œuvre une vision simplifiée, ne retenant que les points que Marx a discutés, contestés, repris à son compte. La lecture du petit livre de H. Arvon convaincra que, même pour la compréhension du destin de Marx, on n'a rien à perdre à une connaissance plus nuancée du développement de la pensée de Feuerbarch, de ses hésitations philosophiques et de l'irrésistible ligne de pente qui le conduit de l'idéalisme hégélien de tournure « religieuse » à un humanisme altruiste et finalement à un matérialisme naturaliste exalté qui contredit l'aspiration « religieuse » foncièrement écrite dans son tempérament. Feuerbach serait donc un théologien aux abois, un athée à force de religion, cherchant désespérément, dans l'homme, puis finalement dans la nature, la forme *concrète* de la transcendance. Il ne fait pas de doute que cette interprétation a son prix. Récemment le philosophe allemand Walter Schulz proposait lui aussi de lire dans l'histoire de la métaphysique moderne depuis Descartes une recherche de Dieu au delà de toutes les objections, alors que, depuis Hegel, on est si souvent tenté d'y lire la révolte de l'homme, la revendication de son autonomie, exigeant la suppression de la religion et de Dieu. Le cas de Feuerbach, analysé par Arvon, peut encore venir à l'appui de cette thèse. S'il est permis néanmoins de faire une réserve, en face de cette vigoureuse présentation d'un grand penseur, nous rappellerions que le concept de « religion » comme celui de « sacré » sont ici éminemment ambigus. Feuerbach n'est-il pas dans ses premières œuvres bien proche de Schleiermarcher? Si comme lui il se rebelle contre le rationalisme (celui de Hegel) et contre toute tentative pour réaliser la synthèse de la religion et de la philosophie, c'est peut-être qu'il a, comme lui, mis dans le sentiment et dans le cœur toute la substance de la religion. Feuerbach pourra dans la suite demeurer fidèle à cette conviction tout en se laissant conduire à l'humanisme sensualiste et altruiste de sa maturité. Il ne trahira peut-être qu'à la fin de sa vie, sous l'influence du positivisme. De toute façon cette aspiration religieuse qui traverse toute son existence est ambiguë. Même si on en tient compte, on est obligé de voir en Feuerbach un vrai précurseur de Karl Marx. Ce que H. Arvon a d'ailleurs montré avec des formules très précises : « L'évolution de la gauche hégélienne consiste ainsi, dit-il, à passer progressivement d'une acceptation sans réserve de l'humanisme feuerbachien bâti sur les seuls rapports intemporels du Je et du Tu, au matérialisme historique établissant une communication historiquement déterminée de l'homme avec les autres. Passage des plus instructifs puisqu'il éclaire la naissance de la doctrine marxiste » (p. 106). Par rapport à Marx, Feuerbach, même dans ses dernières années, n'est encore que le représentant d'un « optimisme scientiste » assez plat. H. Arvon nous avertit en effet que c'est là le sens de *l'Essence de la religion*, à la différence de *l'Essence du Christianisme* antérieure : « Dans l'*Essence de la religion*... où Dieu reflète la nature, Feuerbach estime que c'est la connaissance de plus en plus poussée des lois naturelles qui servira à battre en brèche l'illusion religieuse » (p. 154). Si Marx constitue ainsi un progrès par rapport à Feuerbach, le marxisme contemporain, lui, semble bien être revenu à *l'Essence de la Religion* et à ses étroites perspectives!

Jean-Yves CALVEZ.

J. Robert OPPENHEIMER. — **L'esprit libéral.** Gallimard. 1957. 228 pages

Ce titre, sans signification précise, n'a sans doute pas été choisi par l'auteur de ces huit conférences, faites, aux États-Unis, entre 1946 et 1954. Localisées et parfois dépassées dans tel ou tel de leurs thèmes, elles sont pourtant profitables à parcourir.

Un des plus grands savants de notre époque, et des plus courageux, s'y manifeste, sinon comme un humaniste, mieux encore comme un homme : un homme, préoccupé des relations de sa science avec d'autres domaines. Celui d'abord de la vie même du monde et de la civilisation, puisqu'on le sent angoissé des applications militaires des recherches atomiques et à la quête d'une formule de contrôle et de collaboration pacifique, dont, au reste, il ne cache pas les difficultés. Domaine aussi de la culture, en ce sens qu'il cherche les moyens de combler l'écart entre le savant et la foule, et d'universaliser une connaissance, de plus en plus spécialisée; ici, de belles pages sur la solitude de l'homme de science et de l'artiste. Bref, il est émouvant de constater chez cet homme, qui a souffert, une inquiétude « politique » et humaine, un amour de toutes les valeurs spirituelles : cela le grandit à nos yeux.

Emile RIDEAU.

Jean GUITTON — **Apprendre à vivre et à penser.** Fayard. 1957. 110 pages. 400 francs

En 1946, Jean Guitton nous avait donné un *Nouvel art de penser*, riche déjà de notations fines et profondes. Le petit ouvrage qu'il vient de nous offrir s'inscrit dans la même ligne, mais il est moins technique, plus mûri, plus intérieur. A tous, adolescents, étudiants, personnes formées, il apporte d'une manière simple, libre, pleine de charme, souvent émouvante, des réflexions pénétrantes. En nous apprenant à penser, Jean Guitton a le souci, combien opportun dans la conjoncture présente, de voir l'homme « se maintenir au-dessus de son ouvrage » et mieux reconnaître la portée et la dignité de la vie de l'esprit.

F. R.

Jean-François REVEL. — **Pourquoi des philosophes?** Julliard, 1957.

L'Éloge de la folie est une tradition philosophique, que M. Revel reprend sous la forme d'une diatribe contre les philosophes, brillante et paradoxale, tour à tour cinglante et goguenarde. Le lecteur pourrait se demander s'il s'agit d'un nouveau Zarathoustra, pamphlétaire et prophétique, ou d'un étourdissant discours tenu un soir par quelque agrégatif en veine de canular. Qu'il se garde bien de distinguer! Ce visage dont une moitié rit et l'autre pleure est justement le visage du philosophe, s'il est vrai que le philosophe se moque de la philosophie et que son savoir, à en croire le plus systématique d'entre eux, Hegel, s'exprime en ironie.

Mais s'agit-il bien ici de ce rire des sages? M. Revel pique l'un, pique l'autre, souligne les travers de style comme on caricature les tics du professeur, ridiculise chez le « penseur » la prétention à l'universel (prétention qui est pourtant celle de tout langage, à ceci près que le philosophe en prend une conscience plus aiguë et souvent plus inquiète). Les pages scintillantes de verve consacrées à Bergson, à Heidegger, etc. laissent malgré tout l'impression que le fond de la question n'est pas abordé et que, entouré de quelques grandes amitiés — Platon, Pascal, Rousseau, etc. — l'auteur s'amuse à un jeu de massacre.

En fait, ce jeu, allègre et irritant à la fois, cache un malaise qui tient à la situation de la philosophie dans le monde actuel. L'ironie de M. Revel n'est pas l'ironie qui relativise tout par rapport au Tout, mais celle qui ne reconnaît en rien un signe du Tout; elle n'exprime plus la liberté de l'esprit, mais ses doutes; non plus la conscience de l'Unité, mais une mauvaise conscience. M. Revel critique la prétention de traduire en un langage sérieux ce qui fonde la vie de tous; cette prétention est pour lui malhonnête et ridicule. C'est dire que le métier de philosophe a aujourd'hui cessé d'être un métier honnête et une entreprise possible. Vaine et risible est la tâche de celui qui tente de trouver et d'exprimer l'unité essentielle de notre civilisation.

Finalement, c'est donc cette civilisation qui est mise en cause, beaucoup plus que les philosophes eux-mêmes. Car s'ils sont chassés de leurs chaires honorables, s'ils ne peuvent plus dire à la société dont ils vivent ce qu'elle est, et si leurs efforts manifestent à la fois la nécessité et l'impossibilité de lui trouver un sens, l'accusation portée contre eux se retourne contre elle. Ils ne trouvent plus ce qu'ils cherchent parce que cela n'existe peut-être plus, et qu'il n'en reste que leur « prétention » à l'universel. Le rire de M. Revel souligne ce problème d'une société qui n'a plus pour premier souci de s'exprimer, mais de se trouver et de se faire. Il devient ainsi étrangement sérieux.

Michel de CERTEAU.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

Esquisse historique de l'Ordre de Cîteaux, d'après le P. Grégoire MULLER. Édition illustrée, refondue et mise à jour par le P. Eugène WILLEMS, archiviste de l'abbaye du Val-Dieu. Tome I (1097-1493). Aubel (Belgique), Abbaye du Val-Dieu; Paris, Office général du Livre. 1957. Gr. in-8°, 274 pages.

Ce n'est pas une simple traduction du travail du R. P. Müller que vient de publier le R. P. Willems. Il a revu de près l'œuvre de son confrère allemand et tenu compte des études récentes, en particulier de celles de M. J. A. Lefèvre, qui a soumis de nouveau à un examen critique la question des origines de Cîteaux. Le premier volume décrit le développement, l'organisation et les crises de l'Ordre cistercien jusqu'à la fin du Moyen Age. L'exposé, assez bref mais précis, est complété par des notes érudites et des bibliographies qui rendront service aux historiens. Nous nous demandons cependant pourquoi le P. Willems, qui signale le livre de J.-B. Mahn, *le pape Benoît XII et les Cisterciens*, n'a pas mentionné la thèse du même auteur : *l'Ordre cistercien et son gouvernement, des origines au milieu du XIIIe siècle* (Paris, 1945). L'ouvrage, un peu austère par lui-même, est fort joliment illustré.

Joseph LECLER.

Edouard SALIN. — **La Civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire.** Troisième partie. *Les techniques.* Picard, 1957. Gr. in-8°, 312 pages. 2.500 francs.

M. Édouard Salin poursuit, avec l'aide de procédés nouveaux, ses recherches sur la civilisation mérovingienne (cf. *Études*, septembre 1950, p. 273; juillet 1953, p. 126.) Le présent volume est consacré tout entier aux métaux : armes de fer et d'acier; fibules, boucles et garnitures en cuivre et alliages; technique de la damasquinure (placage et incrustage de métaux divers dans les armes et le mobilier); matériaux et technique de l'orfèvrerie. Un tel ouvrage admirablement illustré et documenté intéressera avant tout les spécialistes. Il n'en révèle pas moins, même aux profanes, en ces siècles si obscurs et pour nous si barbares, des connaissances techniques remarquables pour le travail et l'ornementation des métaux.

Joseph LECLER.

Les Archives Secrètes de la Wilhelmstrasse. Tome VIII. 4 septembre 1939-18 mars 1940. 2 volumes. Plon, 1957.

Le tome VIII des Archives Secrètes de la Wilhelmstrasse couvre la période qui va du jour de l'entrée en guerre de l'Angleterre et de la France (4 septembre 1939) à la rencontre de Hitler et de Mussolini au col du Brenner (18 mars 1940). La part la plus importante de ce volume est consacrée aux rapports de l'Allemagne avec l'Union Soviétique. Elle nous révèle les difficultés qui n'ont pas tardé à mettre à l'épreuve le pacte germano-soviétique. D'autres documents nous permettent d'apprécier l'évolution des relations germano-italiennes. Il apparaît que l'Italie ne s'est pas adaptée sans mal à la nouvelle politique allemande. L'on voit aussi comment l'Allemagne cherche à renforcer ses liens avec les puissances amies, particulièrement le Japon et l'Espagne. Enfin, un certain nombre de documents jettent un jour nouveau sur la politique de l'Allemagne à l'égard des pays neutres durant cette période. L'éloge de cette publication de documents, entreprise sous l'égide d'un comité international où le Professeur Baumont représente la France, n'est plus à faire. Dans ce tome, comme dans les précédents, l'on trouve un ensemble d'éléments indispensables pour l'histoire de la période considérée.

Jean WEYDERT.

Pierre VARILLON. — **L'Épopée des Chevaliers de Malte.** Coll. *L'aventure du passé.* Amiot-Dumont, 1957. 252 pages.

Si la récente actualité a mis en vedette, quelques instants, l'Ordre de Malte, nos contemporains n'en sont pas plus instruits pour autant. L'intérêt de ce livre est, en nous contant l'histoire, point achevée, de dix siècles d'existence de l'« Ordre souve-

rain, militaire, hospitalier de saint Jean de Jérusalem », d'en révéler la physionomie et les hauts faits. Hospitalier et militaire, l'Ordre de saint Jean se consacra, durant tout le Moyen-Age, à la protection et à l'accueil des pélerins de Terre-Sainte. Chassé de Palestine et réfugié à Rhodes, qu'il défendra en d'épiques combats, l'Ordre devint une puissance maritime, dont les galères, sans arrêt ni trêve, pourchasseront l'Islam dans les eaux de la Méditerrannée. Trois siècles de guerres, qui nous sont contés en des tableaux grandioses. Cette suprématie navale, reconquise ou confirmée jusqu'à la révolution, devait s'écrouler tristement, par une capitulation sans grandeur du grand-maître Hompesch entre les mains de Bonaparte se rendant en Égypte, le 12 juin 1798. Péniblement, au XIXe siècle, l'Ordre Hospitalier se regroupa, et, sans avoir retrouvé sa splendeur, il continue à se dévouer pour les malades, notamment en faveur des lépreux. Cette longue histoire tourmentée et ponctuée de faits d'armes révèle, à la tête de l'Ordre, certains grands-maîtres d'un courage et d'un sens politique étonnants. Nobles figures que M. Varillon présente en belle et sympathique lumière.

H. HOLSTEIN.

Aspects de la Propagande religieuse. (*Travaux d'Humanisme et Renaissance*, XXVIII). Études publiées par G. Berthoud, G. Brasart, D. Cantimori... Préface de Henri Meylan. Genève, Droz, 1957. In-4°. 430 pages. 60 francs suisses.

Une vingtaine de mémoires en diverses langues ont été rassemblés sous ce titre un peu énigmatique : *Aspects de la Propagande religieuse*. Il s'agit en fait de la propagande protestante, au XVIe siècle, par le moyen du livre imprimé. Cette série de contributions érudites — il y en a trois de Mlle Droz — éclaire vivement le rôle joué par les imprimeurs de Paris, de Lyon, de Genève, de Neufchâtel, pour la diffusion des doctrines protestantes. Ce n'est pas un hasard si la Réforme est la religion du Livre son succès, dès l'origine, est lié à la technique nouvelle de l'imprimerie. L'un des mémoires les plus importants est celui de M. Robert Hari sur l'Affaire des Placards (1534) : l'auteur a fait là une bonne mise au point et il nous donne le texte original authentique des Placards qui n'a été retrouvé qu'en 1943. Outre les travaux consacrés aux écrits imprimés, nous avons relevé dans ce recueil quelques études doctrinales intéressantes : un excellent article de M. S. Stahlmann sur le célèbre humaniste Guillaume Postel; un autre de Mme Feist-Hirsch sur Justus Velsius, humaniste hollandais, dont les positions religieuses sont demeurées indécises entre le catholicisme et la Réforme; un troisième enfin de M. D. Thickett sur Etienne Pasquier et ses idées sur la tolérance (l'auteur y discute quelques-unes de nos assertions sur le ralliement tardif de cet écrivain au parti des « Politiques »).

Par sa nature même ce recueil n'atteindra que des érudits; mais on peut souhaiter qu'il ouvre la voie à des études plus synthétiques sur les méthodes de la pénétration protestante, au XVIe siècle, en France et aux Pays-Bas.

Joseph LECLER.

Alexis DE TOCQUEVILLE. — **Œuvres complètes.** Édition définitive publiée sous la direction de J.P. Mayer. Tome V, 1 : *Voyage en Sicile et aux États-Unis*. Texte établi, annoté et préfacé par J.P. Mayer. Gallimard, 1957. In-8°, 390 pages. 1.200 francs.

C'est par les soins d'un érudit américain, Mr J.-P. Mayer, que se poursuit l'édition des *Œuvres complètes* de Tocqueville. Il ne s'agit pas seulement d'une réédition des ouvrages classiques du grand historien, mais d'une publication en douze volumes qui comprendra de nombreux fragments et essais inédits ainsi qu'une vaste correspondance. Nous avons déjà signalé les premiers volumes (*La Démocratie en Amérique, l'Ancien Régime et la Révolution*). Le présent volume est inédit pour la plus grande partie : il renferme quelques notes prises au cours d'un voyage en Sicile (1827) et surtout les 14 Cahiers du voyage de Tocqueville en Amérique (1831-1832). C'est un document de premier ordre, puisqu'il sert de base à l'ouvrage célèbre : *De la Démocratie en Amérique*, dont la première partie parut en 1835. Nous ne pouvons que le recommander aux historiens et aux sociologues.

Joseph LECLER

S. M. D'ERCEVILLE. — **De Port-Royal à Rome. Histoire des sœurs de Sainte Marie.** La Colombe. 1957, in-12, 200 pages,

C'est une bien curieuse histoire que nous conte, dans un style naïf, qui ne manque

pas de charme vieillot, M. d'Erceville : les avatars de la congrégation (ou plutôt la pieuse association sans vœux), la communauté de Ste Marthe qui succéda aux religieuses de Port-Royal et eut jusqu'en 1880 la charge de plusieurs hôpitaux parisiens. Ces bonnes filles restent passionnément attachées au jansénisme : en 1880 encore, la supérieure générale écrit au Directeur de l'Assistance publique que sa communauté « n'a jamais pu accepter les nouveaux dogmes que l'Église moderne impose à la foi catholique »; elles refusent la supériorité de l'archevêque de Paris. La dernière survivante de cette communauté ne mourra qu'en 1918. A partir de 1843 une partie de la communauté se rallia à l'Église romaine et fonda une nouvelle congrégation, les religieuses de Sainte Marie, qui est prospère, et dont M. d'Erceville nous décrit l'histoire, dans le détail, avec un bon esprit des plus édifiants.

R. R.

R. LIMOUZIN-LAMOTHE. — **Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris.** Tome II. *La monarchie de Juillet* (1830-1839). Vrin, 1957. Gr. in-8°, 334 pages. 1.280 francs.

Nous avons signalé le premier volume de cette importante biographie (oct. 1955, p. 126), pour laquelle l'auteur a pu utiliser tout un nouveau fonds d'archives. Le second et dernier volume expose les difficultés de Mgr de Quélen avec le gouvernement de juillet. Il est d'un intérêt passionnant. Triste période pour l'Église de France que ces débuts du règne de Louis-Philippe. On se croirait au temps de Combes, tant se multiplient contre l'archevêque et le clergé de Paris les vexations de toute sorte : pillage de l'archevêché, pillage de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, sécularisation de l'église Sainte-Geneviève qui devient le Panthéon, réductions de traitements, procédés inqualifiables contre la personne du prélat. Sans doute Mgr de Quélen n'était pas très souple et il s'est montré d'une réserve extrême vis-à-vis du nouveau gouvernement et du souverain. A Rome même on aurait voulu le voir plus conciliant. Mais on peut se demander en fin de compte si son attitude n'était pas la seule convenable, en face d'un régime aussi hostile, aussi bassement anticlérical.

Sur d'autres sujets encore cette biographie de Mgr de Quélen nous apporte bien des détails nouveaux : l'affaire de l'*Avenir* et la révolte de Lamennais, les conférences de Notre-Dame et les relations de Lacordaire avec l'archevêque. M. Limouzin-Lamothe rapporte une curieuse réplique de Lacordaire, en une période où ses rapports avec le prélat étaient quelque peu tendus : « Je ne suis pas votre homme, vous appartenez à une époque et moi à une autre, voilà la vérité » (p. 241). Indubitablement Mgr de Quélen était un homme du passé. On reconnaîtra du moins que, dans des conjonctures politiques difficiles, il s'est montré très ferme dans son rôle de chef spirituel.

Joseph LECLER.

Jean LEFLON. — **Eugène de Mazenod,** *Evêque de Marseille, Fondateur des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée* (1782-1862). Tome I. *De la noblesse de robe au ministère des pauvres* (1782-1814). Plon, 1957. In-8°, 491 pages. 1.800 francs.

L'excellent biographe de Bernier et de M. Emery a eu encore la main heureuse, si l'on peut dire. Grâce aux archives de la famille de Boisgelin, héritière des Mazenod, M. Leflon nous décrit en détail la jeunesse mouvementée et l'extraordinaire vocation de Mgr de Mazenod. Rien de plus captivant ni de plus pittoresque que cette biographie. Toute la jeunesse d'Eugène de Mazenod s'est passée dans l'émigration, avec ses difficultés matérielles, ses hasards et ses curieuses aventures. Nice, Turin, Venise, Naples, Palerme : telles sont les étapes du jeune homme et de sa famille entre 1791 et 1802, date de son retour en France. Pas de trace de vocation sacerdotale dans une existence toute mondaine, au milieu d'une famille divisée, moralement et matériellement. On ne voit pas que le retour en France, auprès de sa mère, ait changé tout d'abord les dispositions du jeune aristocrate. Il voudrait faire un riche mariage, il voudrait se faire un nom dans le monde : « Fidèle à ma vocation, écrit-il à son père en 1804, j'ai toujours envisagé la gloire pour but et l'estime des gens de bien pour récompense. »

Et pourtant la Providence veillait sur cette âme demeurée malgré tout pure et croyante. En 1808, à vingt-six ans, après une longue crise intérieure, Eugène de Mazenod entrait à Paris au séminaire Saint-Sulpice. Il sera prêtre en 1811 et rentrera l'année suivante à Aix-en-Provence, son pays natal, avec la résolution de se consacrer exclusivement au service des pauvres et de l'enfance. Les chapsitre

consacrés par M. Leflon au séminaire Saint-Sulpice entre 1808 et 1812 sont d'une grande importance pour l'histoire religieuse : sur l'organisation des études, l'enseignement théologique, les associations secrètes, la résistance à l'arbitraire impérial, le lecteur y trouvera nombre de détails inédits et significatifs. Ces mêmes chapitres nous éclairent aussi sur l'évolution spirituelle qui portera de plus en plus l'abbé Mazenod vers les pauvres et les déshérités. Nous le verrons à l'œuvre dans le prochain volume.

Joseph LECLER.

Léon SCHICK. — **Un grand homme d'affaires au début du XVIe siècle : Jacob Fugger** (*Affaires et gens d'affaires*, XI). S. E. V. P. E. N., 1957. Gr. in-8°. 324 pages 1.700 francs.

Homme d'affaires, et non historien de métier, comme il le dit modestement, M. Léon Schick vient de publier un ouvrage qui le mettra en bon rang parmi les spécialistes de l'histoire économique. D'une haute valeur technique, rédigée d'après les sources d'archives bavaroises et autrichiennes, cette étude sur Jacob Fugger est cependant accessible, tant l'auteur a eu soin de dégager le sens général et la portée de l'œuvre du célèbre banquier d'Augsbourg. La carrière de Jacob Fugger (1459-1525) a pour cadre cette époque mouvementée où se manifestent simultanément, en Allemagne, l'essor du capitalisme, l'action intellectuelle de la Renaissance et les débuts de la grande crise religieuse. Petit banquier d'Augsbourg, Fugger s'est enrichi d'abord dans les mines de cuivre et d'argent du Tyrol, puis dans celles de Hongrie. Il est devenu par suite l'un des plus grands prêteurs et banquiers de l'Europe. Il a financé les campagnes de l'empereur Maximilien. Il a implanté à Rome une puissante succursale et acquis un véritable monopole pour le transfert en cour romaine des sommes en provenance de toute la chrétienté; ainsi s'est-il trouvé mêlé à la fameuse affaire du trafic des Indulgences, point de départ de la révolte de Luther (1517). C'est à lui que Charles-Quint dut sa couronne impériale contre son rival François Ier : l'achat, la corruption, des princes électeurs n'a été possible qu'avec ses énormes avances au fils de Philippe le Beau. L'ouvrage de M. Schick nous révèle, comme l'on voit, tout le substrat économique et financier des grands drames politiques et religieux de ce temps.

Les deux dernières parties : structure de l'entreprise des Fuggers, production et commerce du cuivre, sont importantes pour l'histoire de la technique des affaires comme pour celle de l'industrie minière. A notre époque où l'histoire des sciences et des techniques est en plein essor, elles apportent sur ces deux points des données concrètes et précises.

Joseph LECLER.

WEYGAND, de l'Académie française. — **Mirages et réalités.** Flammarion, 1957. 522 pages.

Ce volume, qui paraît le dernier, occupe, en réalité, le second rang, par ordre chronologique, dans la série des trois tomes dont se composent les Mémoires du général Weygand. Il comprend la période allant de 1918 à 1939, se bornant à relater les faits dont l'auteur a été le témoin direct.

Et c'est d'abord, en 1919, la conclusion laborieuse de la paix, dont les clauses, malgré tous les efforts du Maréchal Foch pour obtenir de meilleures garanties sur le Rhin, renfermaient déjà, par suite des illusions anglo-saxonnes, les prémisses des catastrophes futures.

Puis vient, en 1920, le drame de la Pologne terminé par la victoire de Varsovie, dont le général Weygand détaille, en pleine connaissance de cause, et en parfaite modestie, les péripéties angoissantes.

1923 envoie le général au Proche-Orient comme Haut-Commissaire, pour un séjour de dix-huit mois, préludant à celui qui se renouvellera seize ans plus tard.

Au retour en France, les plus hautes fonctions militaires posent au général des problèmes dont les solutions sont souvent contrariées par les obstacles venus des hommes et des choses.

Enfin, avec la retraite, s'ouvre une période où des voyages, des missions occupent des loisirs qui seront provisoires.

L'importance des événements suffirait à dire l'intérêt de leur rappel. L'auteur les raconte avec cette maîtrise qui, même lorsqu'elle doit relever des inconvenances ou de plus graves misères, salue plus volontiers les mérites qu'elle ne marque les fautes. A plusieurs reprises, le général Weygand dit, de tel ou tel personnage : « C'est un seigneur. » Le mot est aussi celui qui conviendrait le mieux à sa manière.

Henri DU PASSAGE.

Colonel Roger MALCOR. — **Idéal de chef, le général Alfred Malcor.** Préface par le général Weygand. La Colombe, 224. pages. 750 francs.

La partie la plus importante, et la plus attachante, de cette biographie d'un officier supérieur chargé, durant toute la guerre de 1914-18, de très lourdes responsabilités d'État-Major, à la direction supérieure de l'artillerie, est constituée par des extraits de la correspondance qu'il entretint, presque quotidiennement, avec son épouse, durant les années de guerre. De ces lettres se dégagent les traits marquants d'une très belle figure. Ce qui m'a frappé le plus, c'est la sérénité et la charité de ces billets griffonnés au bord d'une route ou sous un bombardement. Jamais de critique vive, pas un mot de haine ou d'animosité; une bienveillance constante (sans illusions sur leurs limites, leurs défauts ou, parfois, leurs procédés) envers ses chefs ou ses subordonnés. Cette sérénité étonnante ne suppose pas seulement une constante maîtrise de soi; elle implique davantage : une vie de prière et d'union à Dieu. Cette correspondance révèle un homme qui vit en présence de Dieu. « Je n'ai conservé depuis six mois le calme d'esprit nécessaire à mon commandement que grâce à une constante prière, faite et répétée en toutes circonstances. J'en bénis Dieu du fond du cœur », écrit, à Pâques 1915, en pleine bataille, le commandant de l'artillerie de la 4e Armée. Et six mois après (23 octobre 1915) : « La prière nous aide au moins à avoir la patience et la sérénité ». Dans les dernières années de sa vie (1930), le Général Malcor écrira simplement : « Ce qui est étonnant, ce n'est pas que je prie souvent, c'est que je passe des moments sans prier ». Réunies par la respectueuse affection d'un fils, ces lettres constituent un beau témoignage spirituel.

H. HOLSTEIN.

Jean DECOUX. — **Adieu Marine.** Plon. 1957. 408 pages. 1.200 francs.

La Marine, à laquelle l'amiral Decoux adresse son adieu, est celle qu'il a connue, aimée, servie. Toutefois presque tout le livre rappelle des souvenirs personnels dans le cadre et l'atmosphère d'hier ou d'avant-hier. Et cette évocation n'a rien de lugubre même si quelque nostalgie s'y mêle, comme en comportent souvent, au soir de la vie, les retours vers le passé.

Ce sont seulement les dernières pages du livre qui expliqueront le sens attristé ou même indigné du titre. Déjà l'amiral, l'ancien gouverneur d'Indochine, avait dit ses amertumes en de précédents ouvrages. Il les redit brièvement ici au souvenir des procès, condamnations, dont lui-même a été l'objet avec plusieurs de ses camarades haut gradés. La Marine en a plus souffert encore que ses représentants ainsi incriminés.

Pourtant l'amiral garde l'espoir que les jeunes chefs de demain sauront relever le pavillon humilié, si l'avenir du pays, pour ce qui concerne son rayonnement lointain, doit encore rester « sur l'eau ».

Henri DU PASSAGE.

Jules LAROCHE, ambassadeur de France. — **Au Quai d'Orsay.** Hachette, 1957. 232 pages. 675 francs.

Les ambassadeurs en retraite se penchent volontiers sur leur passé pour y retrouver la trace des pas qu'ils ont marqués dans la Carrière.

Et nous avons ainsi, avec ces guides qualifiés, accès autour de tapis verts un peu décolorés, où se traitait la diplomatie d'antan.

Cette fois, c'est M. Jules Laroche qui nous reporte aux temps où Briand et Poincaré tenaient plus ou moins alternativement le devant de la scène, entre 1913 et 1926. On assiste ainsi à l'élaboration d'une paix qui fut éphémère après avoir été d'un établissement difficile. Et l'on comprend peut-être mieux, après la lecture de ce rapport technique et détaillé, pourquoi et comment les cataclysmes ultérieurs sont sortis de ces années tournantes.

Henri DU PASSAGE.

Jean GUÉHENNO. — **La foi difficile.** Grasset. 1957. 253 pages. 585 francs.

Il ne s'agit pas ici de foi religieuse, mais simplement de cette confiance en l'humain, nécessaire, estime Jean Guéhenno, à l'action politique et sociale. Égrenant ses souvenirs au cours d'une sorte d'autobiographie à bâtons rompus, évoquant ses activités et ses rencontres, repassant, avec une sérénité souriante, les années écoulées, Guéhenno se raconte agréablement et réfléchit tranquillement sur son expérience. On pense à Montaigne — à un Montaigne qui serait disciple de Jaurès, porte-parole de Caliban, et ancien élève de Normale supérieure!

H. HOLSTEIN.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

Étienne GUIDETTI. — **L'homme et le Mont-Blanc.** Hachette 1957. In-8°. 176 pages. 2 cartes. 750 francs.

Henri ISSELIN. — **La Meije.** Arthaud. 1956. In-8°. 264 pages. 20 planches. Hors texte. 1.200 francs.

Professeur A. DESIO. — **La conquête du K. 2.** Arthaud. 1956. In-8°. 254 pages. 8 pages héliog. Carte. 1.200 francs

Louis LACHENAL. — **Carnets du vertige.** P. Horay. 1956. In-8°. 258 pages. 16 pages hélio. 870 francs.

Sur un thème connu, E. Guidetti a écrit un livre neuf et attachant, parce qu'à travers leurs textes il nous met en contact avec les hommes qui ont appris à voir, à comprendre et à conquérir le Mont Blanc. C'est à Saussure que revient le mérite de la conquête, c'est lui qui par amour de la science sut entraîner et mobiliser pendant plus d'un quart de siècle, chasseurs et cristalliers, chamoniards, comme Balmat ou l'infatigable et vaniteux Bourrit, le Dr Paccard sur les pentes glacées du Mont, — car les premiers ascensionistes redoutaient moins la glace que le rocher, — jusqu'à la victoire du 8 août 1786. Événement considérable qui suscita avec l'exploration des autres cimes du Massif par des voies de plus en plus difficiles, l'alpinisme, et, par là, une révolution des rapports de l'homme et de la montagne.

La Meije, cime altière, longtemps réputée inaccessible, méritait son historien. Elle l'a trouvé en H. Isselin, dont le récit captivant relate les tentatives parfois dramatiques du « siège » que les plus fameux des alpinisptes lui livrèrent. La volonté du jeune Boileau de Castelnau l'emporta en 1875. De Zsigmondy (1885) à V. Chaud (1951), des grimpeurs émérites ont vaincu les unes après les autres toutes les arêtes et les parois de la vertigineuse montagne. Des photos évocatrices, des croquis très clairs, qui manquaient à l'ouvrage précédent, aident grandement à revivre l'aventure.

Après les Alpes, l'Himalaya est devenu le « terrain de jeu » de l'alpinisme européen. La deuxième montagne du monde, le K. 2, a opposé, à tous les effort rible résistance. De 1902 à expéditions échouèrent sur s C'est grâce à une rigoureuse c de l'énergie et de l'intelligence q italienne animée par A. DESIO

En s'inspirant des notes de L. G. Herzog a écrit le plus émouvar des livres de montagne. Il n revivre seulement, des Alpes à l'A de mémorables ascensions, qui des plus belles pages de l'histoi poraine de l'alpinisme français, i en la confidence d'un homme c la montagne avec une passion c lui a tout sacrifié ou subordonné infirme de l'Himalaya, à force au bout d'un long chemin de il redevint guide. Par son auds son ardeur, sa ténacité héroï modestie, il apparaît comme le des Cimes. F. de DA

Raymond H. LEENHARDT. — **de la Grande Terre. Les Il de 1840 à 1895.** Encyclopédi Mer. 1957. 208 pages. Illu 750 francs.

Le fils du grand Leenhardt œuvre de jeunesse insuffisamm jour, bien informée mais assez Histoire peu édifiante des dén apôtres catholiques et protes temps de l'annexion des île L'éclairage est ici protestant un peu d'esprit irénique et oe Ce qui ne veut pas dire que les n'aient rien eu à se reprocher...

Marcel GRIAULE, — **Méthode graphie.** Presses Univers France, 1957. 108 pages. 6

Ce livre posthume a pour ba professé à la Sorbonne depui contient d'excellents conseils su d'information et de recherche et que, l'importance de l'équipe, méthodes auxiliaires : linguisti rique, psychologique, photo Tout ceci est clair, nourri d' utile aux chercheurs et aux mi

Georges BALANDIER. — **Afrique ambiguë.** Collection *Terre humaine.* Plon, 1957. 290 pages, 84 illustrations et 3 cartes.

Décidément cette collection est d'une belle venue. Faisant suite à *Tristes tropiques*, mais moins désenchanté et moins subjectif que l'ouvrage de Levi-Strauss, ce volume d'un de nos meilleurs ethnologues africains est une méditation sur des souvenirs de voyage et d'enquête, et dessine les contours imprécis et mouvants de l'Afrique d'aujourd'hui, « traditionaliste et révolutionnaire, fraternelle et menaçante ». Dans ces pages, un grand amour de l'homme, une vue claire des difficiles lendemains, un désir profond d'aider. Il faut conseiller cette lecture à tous ceux qui partent en Afrique, à ceux qui suivent avec une sympathie anxieuse son évolution, aux Africains eux-mêmes : ce n'est point leur faire injure de prétendre que l'auteur connaît mieux la complexité de leur propre pays que beaucoup d'entre eux. J'ai beaucoup aimé le chapitre intitulé : arts perdus. A l'égard du christianisme, le volume s'efforce à l'objectivité et à la compréhension, attitude difficile lorsqu'elle n'est pas vécue de l'intérieur. A part cette réserve sur le plan spirituel on peut dire que le présent ouvrage constitue le guide le plus intelligent et le plus révélateur des antinomies de l'Afrique actuelle.

André RÉTIF.

Georges CONDOMINAS. — **Nous avons mangé la forêt.** Chronique de Sar Luk, village mnong gar des hauts-plateaux du Viêt-Nam central. Mercure de France, 1957. 528 pages avec photographies, plans et index. 1.500 francs.

A. HAMPATE BA et Marcel CARDAIRE. — **Tierno Bokar, le sage de Bandiagara.** Présence Africaine. 1957. 125 pages avec des illustrations photographiques.

G. Condominas, jeune ethnologue eurasien, a vécu de septembre 1948 à décembre 1949 la vie d'un village mnong qui chaque année « mange » une nouvelle forêt, c'est-à-dire l'abat et l'incendie pour ses cultures annuelles. C'est même ainsi qu'il désigne les années par la « manducation » de telle ou telle forêt. Nous avons donc un récit concret, au jour le jour, des événements petits et grands qui constituent la vie d'un village de cette région : alliance consacrée par des sacrifices, inceste et suicide, naissance et décès, institutions et modes de cultures... Cette étonnante description sera suivie par un ouvrage théorique, analysant les coutumes sociales et les idées religieuses. Des index couvrant plus de 100 pages rendent l'utilisation de l'ouvrage très facile. Un modèle d'enquête ethnographique et de monographie ethnique.

Le second volume s'attache à restituer la figure, l'existence et la doctrine d'un sage musulman de la boucle du Niger. Véritable homme de Dieu, tolérant et pacifique, il est en butte aux contradictions et aux critiques. De telles biographies sont excellentes pour nous faire connaître les richesses religieuses et psychologiques de l'âme noire. Ne citons qu'un de ses aphorismes de valeur universelle : « La foi et la mécréance sont comme deux champs contigus. La prière marque leur limite. Celui qui prie est appelé fidèle, quel que soit le poids de ses péchés. Celui qui ne prie pas est infidèle, quelle que soit la sagesse de sa vie. »

A. RÉTIF.

École Française d'Athènes. — **Delphes.** Photographies de Georges de Miré. Textes et notices de Pierre de La Coste Messelière, Membre de l'Institut. Avant-propos de Charles Picard, Membre de l'Institut. Hachette, 1957. Volume relié de 24 × 31 cm. 336 pages sur papier couché. 5 000 francs.

Le premier en date de tous les Instituts scientifiques étrangers en Grèce, l'École française d'Athènes (fondée il y a déjà plus de cent ans, 1846) s'est presque aussitôt occupée de Delphes. L'histoire des fouilles nous est ici racontée : l'achat et le déplacement du village qui s'était établi sur les ruines, les trouvailles, la remise en place, l'histoire même de Delphes sortant de terre en même temps que les monuments et les inscriptions. Les 280 reproductions photographiques ne séparent jamais les objets d'art de l'impressionnant paysage qui paraît les appeler et qu'elles scellent par une affirmation grandiose. L'impression de « musée » a été ainsi évitée avec soin. Ce volume est lui-même un monument. Monument de science et de goût. Et d'autant plus précieux que, nous dit-on, l'autorisation accordée pour la photographie de Delphes ne sera plus jamais renouvelée.

André BLANCHET.

LITTÉRATURE

L. LAURAND et A. LAURAS. — **Manuel des Etudes grecques et latines. Tome I : Grèce.** Édition entièrement refondue par A. Lauras. Picard. 1957, 659 pages.

Il y a deux ans, le Père Lauras présentait une édition entièrement refondue de la seconde partie du *Manuel* du Père Laurand, consacrée à la grammaire et littérature latines (Cf. *Études*, janvier 1950, p. 150). Le même travail de mise au point, patiemment poursuivi pour la première partie, aboutit aujourd'hui à sa réédition attendue. Et, par là, le disciple nous livre, sous un rajeunissement qui, sans l'altérer, la renouvelle, la totalité de l'œuvre du maître. Le fascicule I (histoire et institutions) est pourvu de cartes, de notes épigraphiques et paléographiques, et d'un bon chapitre sur les connaissances scientifiques des Grecs. Les pages du fascicule III concernant la phonétique et la morphologie grecques ont été totalement refondues, en fonction des travaux parus depuis la rédaction du P. Laurand. Mais c'est surtout le fascicule II (littérature grecque) qui semble, au non-spécialiste que nous sommes, le plus heureusement remanié. La connaissance approfondie des auteurs qu'avait le P. Laurand continue à donner à ces pages une saveur humaniste de grand prix; mais, en même temps, de discrètes corrections, des additions précieuses, une refonte judicieuse de la bibliographie, les font profiter de l'énorme travail poursuivi depuis trente ans. Il faut signaler en particulier les chapitres qui traitent de la littérature grecque chrétienne : excellente introduction à la patristique, dont pourraient profiter les jeunes clercs, souvent en quête d'une initiation en ce domaine. En feuilletant ces pages, où l'on entend encore la voix du maître incomparable que fut le P. Laurand, ses anciens élèves se rendent mieux compte de la somme d'expérience, de culture et de sagesse qu'il a su condenser dans son *Manuel*. Une telle œuvre ne s'improvise pas; et son grand mérite est sans doute d'avoir été patinée par la longue patience d'années d'enseignement, où son auteur a accepté de consacrer son temps, son intelligence et son cœur à la formation humaniste (dont il s prix et l'importance) de jeunes reli

Henri HOL

Alan J. STEELE. — **Three Ce of French Verse. 151** Edinburgh University Press

Voici enfin une anthologie qui r un de ces livres d'humeur où le cl poèmes nous révèle seulement l rances, les mépris et les enthousiasr lecteur abusif. Le propos de M. S à la fois historique et esthétiq d'essentiel ne manque à son tabl y retrouve les valeurs consacrée découvre celles qu'ont restaurées la et l'histoire littéraire de ces c années. Précédée d'une dense intro où apparaît en plus d'un endroit l'i de M. Georges Poulet, cette sélect tique retient surtout l'intérêt pour périodes où nous avons encore l apprendre : l'âge baroque et le pr tisme. Certes, bien des travaux fait soupçonner la richesse de ces longtemps méconnues; mais la plu lecteurs ne pouvaient vérifier su des affirmations parfois trop pére pour emporter la conviction. M nous offre quelques-unes de cc nécessaires à la formation d'un personnel. Il persuadera, je pense, la fin de la Pléiade et Jean Raci Parny à Desbordes-Valmore, l française ne fut pas ce désert dont s naient les anciens manuels. En rev bienveillance et l'érudition de l'a raniment guère l'âge ingrat ent de 1690 à 1740 environ s'étend cette « époque sans poésie » dor Paul Hazard.

Marius-François Gu

Henri BUSSON. — **Le Ratic dans la Littérature franç la Renaissance (1533-160** velle édition, revue et au Vrin, 1957. Gr. in-8°, 65 6.000 francs.

Lorsque ce livre a paru en édition (1922), il a été accueil un ouvrage capital pour l'his

rationalisme moderne à ses origines. Sa réédition sera fort utile, encore qu'elle ne constitue pas une refonte et une mise au point complète de la thèse primitive. Quelques chapitres seulement ont été récrits et sérieusement remaniés. Signalons d'abord la « question préliminaire », qui justifie à bon droit, contre les déclarations péremptoires de M. Lucien Febvre, l'existence d'un véritable rationalisme au siècle de la Renaissance. Les additions substantielles concernent surtout Bonaventure des Périers, Rabelais et Montaigne, ces trois auteurs ayant fait l'objet, depuis trente ans, d'études nouvelles et importantes. Nous sommes obligé d'avouer que les deux chapitres consacrés à Montaigne trahissent plutôt l'esprit polémique que le souci d'une enquête objective. M. Busson veut montrer que Montaigne n'est pas chrétien : c'était son droit, encore que la question reste obscure après tant de controverses. Point n'était besoin pour ce faire de pourfendre rageusement Molina, les Jésuites, Bremond et le P. Sclafert!

On peut regretter enfin que l'auteur n'ait pas cru nécessaire de signaler dans sa bibliographie certains ouvrages essentiels parus depuis trente ans. Contentons-nous d'un seul exemple, car il faudrait dresser une liste : *Le De arte dubitandi et confitendi* de Sébastien Castellion, qui est un vrai manifeste de rationalisme, nous est encore donné comme inédit, alors que le texte latin a été publié en 1937 et une traduction française en 1953!

Joseph LECLER.

Henry POULAILLE. — **Corneille sous le masque de Molière.** Grasset. 1957. In-8°. 397 pages. 1.200 francs.

Que l'auteur des comédies de Molière soit en réalité Corneille, l'idée, on le sait, fut lancée par Pierre Louys, ... qu'on ne prit pas au sérieux : Louys avait auparavant mystifié les critiques avec ses *Chansons de Bilitis!* Plus fort : Maurice Garçon soutint un jour que Molière avait prêté son nom à un écrivain qui ne pouvait décemment signer des comédies, lui qui s'appelait, de son vrai nom, Louis XIV. Canular énorme! Et qui fit long feu.

Le terrain est miné. Mais M. Henry Poulaille est intrépide. Pour prouver que Louys avait raison, il nous assène 400 pages et il nous menace de 2 000 autres si nous hésitons encore à confesser que le meilleur de Molière a été écrit par Corneille.

Certaines obscurités de la vie de Molière laissent évidemment le champ libre à toutes les suppositions. Et il faut reconnaître que quelques vers de Molière (en particulier dans *Tartuffe*) ont la frappe cornélienne. Mais comment ne pas penser à du mimétisme chez un acteur qui a joué tant de pièces de Corneille? En tout cas, relativement peu nombreux, ces quelques vers ne permettraient pas d'attribuer les comédies dans leur entier au grand tragique.

Tout ce qu'on doit accorder à M. Poulaille, c'est que la collaboration entre les les deux auteurs, avouée pour *Psy·hé*, a pu demeurer occulte pour d'autres ouvrages. Mais ne parlons pas de preuves : de toute façon très limitée, la collaboration ne pourra sans doute jamais être établie, — ni d'ailleurs exclue.

André BLANCHET.

Charles DU BOS. — **Journal** VII (août 1931-octobre 1932). La Colombe, 1957. 192 pages. 700 francs.

Le *Journal* de Charles Du Bos est bien connu de nos lecteurs, auxquels nous avons présenté, un à un, les six premiers tomes. Nous voici parvenus à l'année 1931, « la plus importante » (Du Bos le remarque lui-même) « au point de vue spirituel », et celle où, en même temps, l'abondance des idées et des projets permet de parler d'un « printemps intellectuel ». La conversion date de quatre ans. Charlie s'est trouvé en trouvant Dieu. C'est d'un même mouvement qu'il s'enfonce en lui-même et qu'il pénètre dans la beauté incréée et créée. Le « moi » ne lui est nullement « haïssable », étant la demeure de Dieu et le milieu où il trouve réfractés les rayons divins. Et c'est bien pourquoi Du Bos croit devoir tant parler de lui-même. Pas un instant il ne s'oublie. On assiste, heure par heure et minute par minute, au flux sans coupure, aux mille remous d'une vie intérieure où tout fait événement. Tout est don, tout est donc noté, avec une minutie exultante. L'amour de soi est le contraire de l'amour-propre, quand il devient le point de jaillissement d'un perpétuel Magnificat. Dans cette partie du *Journal*, l'intérêt pour la littérature et pour l'art ne faiblit certes pas, mais nous le voyons de plus en plus dominé par une prière qui pénètre, imbibe, rafraîchit et unifie toutes les activités de l'homme et de l'écrivain.

André BLANCHET.

Franz KAFKA. — **Préparatifs de Noce à la campagne.** Traduction Marthe Robert. Gallimard, 1957. In-8°, 398 pages. 900 francs.

Franz KAFKA. — **Lettres à Milena.** traduites de l'allemand par Alexandre Vialatte. Gallimard, 1956. In-12, 278 pages. 590 francs.

Le premier de ces volumes nous donne différents essais retrouvés parmi les manuscrits de Kafka : ébauches de nouvelles, méditations, aphorismes, le tout éclairé par de précieuses et d'ailleurs indispensables notes de Max Brod. On trouve ici la fameuse *Lettre au Père*, laquelle, comme on le sait, n'a jamais été connue du destinataire, mais qui représente le plus douloureux, le plus significatif essai d'autobiographie que Kafka ait jamais entrepris.

Quant aux *Lettres à Milena* elles nous font connaître un Kafka amoureux, mais ici encore bien fidèle à lui-même, car on se demande si l'impossibilité de l'amour n'est pas ce qui l'attachait le plus à l'amour.

A. B.

Pol VANDROMME. — **Robert Brasillach. L'homme et l'œuvre.** Plon, 1957. In-16 de 256 pages. 540 francs.

Les passions s'étant apaisées, on accueillera avec sympathie cette attachante biographie de Robert Brasillach. Elle est délibérément dénuée d'allusions politiques, et elle restitue dans sa pureté le visage de Brasillach : l'enfant heureux, le jeune homme généreux et tendre, doré des étincelles du génie, tel qu'il est apparu à ses amis et que, devant la mort, après des erreurs qui n'ont pas mis en cause sa loyauté, les admirables *Poèmes de Fresnes* nous l'avaient rendu. Pauvre cher Brasillach, que l'on peut aimer et admirer sans défendre ce qu'il servit! Car c'est l'inquiète jeunesse française des années 30 qui s'est reconnue en lui, avec ses illusions, ses égarements, son amour de la littérature et du cinéma, ses rêves et ses fidélités. L'œuvre romanesque et critique de Brasillach survit à ces images effacées de la terre, et c'est le mérite de Pol Vandromme d'en prolonger les traces, même si parfois la biographie tourne à l'hagiographie.

X. TILLIETTE.

Maurice MARTIN DU GARD. — **Le morables** I. Flammarion. 1957. 362 pages. 975 francs.

Comme chacun sait, M. Maurice du Gard est un animal littérai souvenirs que voici nous le montre tant chaque matin, le nez au ven chasse de quelque notable des let tout à coup frétillant et transi parce pu approcher Barrès ou Giraudou: teau ou Mme de Noailles, Montl Larbaud, Radiguet ou Colette. Ou le cousin Roger. Devant Proust : « . sais, dit-il, à tous ceux qui euss aux anges à ma place. » Cela no nombre d'anecdotes, et une co de ces portraits à la minute comm crayonne dans les foires et qui fc honnête concurrence à la photog Le fondateur des *Nouvelles Littér* beaucoup vu au cours de tant de dé et beaucoup retenu dans ces note au jour le jour, brillantes, croustill d'une consommation facile.

André BLAN

G. A. ASTRE. — **Thèmes et stru dans l'œuvre de John Dos I** Lettres modernes. 1956. 212 600 francs.

Ce livre n'est que la première d'un essai qui comprendra deux v C'est dire que l'auteur a traité série son sujet, sujet qui d'ailleurs méri attention. Malgré l'importance de l' parmi les « plus de cinquante ans n'avions pas eu, jusqu'ici, d'étude fondie, en français, sur Dos Passos. de M. Astre vient combler heure ce vide. S'avançant pas à pas, l selon la méthode classique, part des de son romancier pour nous condu qu'au premier roman majeur, *Ma Transfer*. Avec l'étude des poè Dos Passos, c'est cette œuvre qui justement l'attention de M. Ast trouve dans cette monographie u connaissance du sujet, des réflex des rapprochements d'une valeur table. Nous aimerions seulement q ceci soit exprimé en un style plus plus dépouillé, et, en fin de comp direct.

A. LA

PÉDAGOGIE

Max MARCHAND, — **Hygiène affective de l'éducateur.** Essai sur une éducation à base existentielle. — Préface de Louis Bourgey. Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger. — *Nouvelle Encyclopédie Pédagogique.* Presses Universitaires, 1956. In-16, 133 pages.

Inspecteur de l'enseignement primaire en Oranie, M. Max Marchand a soutenu deux thèses pour le doctorat sur *Le Complexe pédagogique et didactique d'André Gide* et *Le couple de l'éducateur et de l'élève dans leurs relations concrètes.* Cet ouvrage-ci prolonge la deuxième thèse. Partant de la notion du « couple de l'éducateur et de l'élève », et à la suite d'une enquête conduite personnellement, l'auteur étudie les types de couples éducatifs, selon que le maître adopte une attitude d'égoïsme et d'indifférence à l'enfant, ou de domination tendant à faire de l'enfant sa chose, ou de sympathie recherchant un échange, ou d'amour désintéressé mais qui implique renoncement à soi. Que cette dernière attitude soit la seule qui permette une véritable éducation, il n'a pas de peine à la faire voir et comprendre. Aussi, cette hygiène affective est une morale. Écrit simplement, ce beau livre invite maîtres, et parents également, à une prise de conscience souvent nécessaire. Élever un enfant, c'est, en l'aimant pour lui-même et son bien, aider sa liberté à naître et grandir, sa personnalité à se trouver et s'épanouir.

Jean RIMAUD.

A. LÉON. — **Psychopédagogie de l'orientation professionnelle.** *Nouvelle encyclopédie pédagogique.* P. U. F., 1957. 132 pages. 400 francs.

Ce petit livre, dû à un Conseiller d'Orientation professionnelle de l'INOP, nous apporte une expérience réfléchie, judicieuse sur une question particulièrement actuelle. Après avoir traité de l'évolution des conceptions de l'orientation professionnelle en France, l'auteur traite du passage du choix professionnel à l'exercice du métier, expose les objectifs éducatifs et les formes pédagogiques de l'orientation professionnelle et apporte les résultats de quelques contrôles psycho-pédagogiques.

On appréciera le sens de la complexité et la largeur de vue avec lesquelles sont abordées ces questions. Les méthodes de la psychotechnique sont mentionnées, mais M. Léon montre très justement le péril qu'il peut y avoir à en faire un usage exclusif. Et il donne la plus grande importance à l'intervention éducative, montrant heureusement comment y doivent collaborer l'école et la famille.

F. R.

Jean-M. SUTTER, Agrégé de Neuro-Psychiâtrie à la Faculté de Médecine d'Alger. — **Le Mensonge chez l'enfant.** — Collection Paideia, Presses Universitaires, 1956, In-16, 168 pages.

Sur un sujet rebattu, cet excellent petit livre ne vise pas à l'originalité et pourtant n'est pas banal. Aux parents, car c'est à eux qu'il est adressé, il sera utile pour comprendre le mensonge, en distinguer les sortes, réfléchir à leur attitude en face des mensonges de l'enfant, adopter une attitude d'éducateurs. Les analyses psychologiques sont précises; les problèmes nettement posés. L'expérience clinique est traduite, sans abus de termes techniques, en langage accessible à tout homme cultivé. Mais d'ailleurs, si le mensonge pathologique existe et s'il est utile que les parents en soient avertis, ce n'est pas lui qui leur pose un constant et commun problème que ne peuvent résoudre que des éducateurs dignes de ce nom, sachant comprendre et aimant les enfants. Que l'auteur cependant me permette deux remarques ou plutôt deux questions. Plutôt que l'acceptation des conséquences prévues d'un acte, la responsabilité n'est-elle pas auto-détermination, et l'âge de raison celui où naît la liberté dont le sentiment de responsabilité est l'expression à la conscience personnelle? Faut-il parler de mensonges de politesse ou de charité et ne peut-on admettre que, l'usage étant la règle du langage, certaines façons de parler ne sont aucunement des mensonges?

Jean RIMAUD.

ROMANS

Luc ESTANG. — **L'Interrogatoire.** Roman. Editions du Seuil. 1957. 270 pages.

Les lecteurs qui ont fidèlement suivi Luc Estang vont être déconcertés : il ne nous avait pas habitués à cette objectivité dénudée et dénudante, à cette brutalité sèche qui se rapproche du style policier. Deux explications se présentent : ou bien Luc Estang a réellement, comme il l'assure, utilisé un dossier de police qui lui aurait été remis par un inconnu et dont il se serait borné à rectifier le français défectueux; ou bien, comme naguère Giono, l'auteur des *Stigmates* a changé sa manière.

Dans une Démocratie populaire (qui pourrait être la Pologne), un agent soviétique, Sigismond, est « interrogé » par le Parti. Et aussi bien il s'interroge lui-même, car le Parti n'arrête que des coupables. Coupable suis-je donc, se dit-il, mais en quoi? Le juge d'instruction est pour lui moins un adversaire qu'un allié qui l'aidera à lire « à livre ouvert » dans une conscience qui ne s'appartient pas. Désireux de se voir enfin objectivement, comme un simple objet conditionné par l'histoire, l'accusé ne redoute pas l'interrogatoire, même brutal : il l'appelle. Pour faciliter la tâche du Juge, Sigismond, dans sa cellule, retrace, par écrit, les étapes de sa vie, à la recherche du moment où il a commencé à « dévier ». Et ces feuillets, utilisés au fur et à mesure par le Juge, et entre lesquels viennent s'insérer les procès-verbaux des séances d'interrogatoire, constituent précisément le dossier qui nous est livré.

La lecture en est rendue malaisée par les perpétuels retours en arrière (comme dans les procès soviétiques); par le passage incessant du style direct au style indirect (c'est-à-dire d'une conscience qui se voit à la même conscience vue par un autre et pétrifiée en objet); par le fait, enfin, que l'accusé — ainsi fracturé, aliéné et devenu comme étranger à lui-même — n'arrive plus à savoir *qui il est.*

Est-il Sigismond? ou Thaddée?

Sigismond avait reçu du Parti la mission de s'infiltrer dans l'Église pour la marxiser de l'intérieur, et, pour ce faire, de prendre l'identité d'un prêtre catholiqu de Thaddée, que l'on fait Devenu secrétaire de l'évêque, capitulaire, le nouveau Thad fonder, sans soulever trop d'a mouvement progressiste. S'ils aussi parfaitement au personn dû endosser, c'est par pure ob Parti. Mais voici que les geste agissent sur lui, conformément à du psychisme transformé par tement ». Et tandis que ses chr gressistes, qui jouent au marxisn nent bel et bien marxistes, lui- joue à l'évêque catholique, finit p les intérêts de son Église contre gande du Parti. La rencontre prêtre, qui exerce son ministè dans une échoppe de menuisier, le troubler. C'est alors que le arrêté. A temps, il l'avoue! M coupable? Sigismond ou Tha comment recoller les deux morc personnalité dissociée par les Parti lui-même?

Un tel récit ne saurait troubl lecteurs superficiels : vue par un comment l'Église serait-elle déc ment que d'une façon caricatur la force du roman réside précisé la rigoureuse probité de l'au s'efface, qui laisse s'interroger cience entièrement marxisée, laq elle-même le marxisme en quest

« Zola chrétien » : cette appell fini par impatienter Luc Esta ce beau sujet, qui rappelle à la tolewski et Kafka, il a su se d'une façon qui le rapproche temps, et qu'on a plaisir à signal

André BL

Chester HIMES. — **La troisiè ration,** roman traduit de par Y. Malartic. Collecti *croisés.* Plon, 1957. Un in-12 de 336 pages.

Écrivain noir américain, Ches n'a pas atteint à la notoriété d'u Wright. Plus jeune que lui et, s moins maître de son art, il n'en

pas moins un témoin important de l'actuelle génération des écrivains noirs des États-Unis. Il a délaissé ici l'éternel problème des relations entre noirs et blancs et préféré se pencher sur l'étude de quelques noirs, ou plus exactement d'une famille de noirs. Trouvant son fondement dans certaines prétentions raciales, l'orgueil et l'ambition d'une mère vont être à la source de tous les malheurs : désunion dans son ménage, déchéance non seulement de son époux, excellent professeur d'un université noire bientôt acculé aux tâches les plus rebutantes, mais aussi de ses enfants, « la troisième génération » depuis l'émancipation des noirs. Cette liberté, acheté si chèrement par leurs grands-parents et qui avait paru ouvrir tous les espoirs à leurs parents, vont-ils, eux, s'en montrer indignes par leurs débordements et leurs excès? C'est un des aspects du problème posé par ce livre. Mais, grâce à Dieu, il ne s'agit pas là d'un roman à thèse, mais de la vivante description d'un milieu, d'une analyse psychologique d'autant plus émouvante que plus lucide. Bien qu'on puisse trouver parfois l'auteur peu pressé dans son récit, ce dernier le situe certainement parmi les écrivains de talent.

A. LAURAS.

Georges BORDONOVE. — **Le bûcher.** Julliard, 1957.

Avec *Les armes à la main*, Georges Bordonove s'orientait déjà vers la forme épique du roman. *Le Bûcher* apporte en plénitude l'épanouissement de ses dons. Le drame de l'hérésie cathare y prend un relief poignant, dans l'imbroglio des passions qui s'y sont affrontées et qui furent loin d'être uniquement religieuses. Minerve, dont la défense et la capitulation font le sujet de cette épopée, fut un bastion de l'indépendance du pays d'Oc. Face aux hommes du Nord, dont la cupidité faisait bloc avec la foi, en réaction aussi contre l'ingérance temporelle confondue avec le pouvoir spirituel de l'Eglise, l'orgueil et la fierté de l'Albigeois pactisaient avec l'hérésie. Guilhem, seigneur de Minerve, abritait la secte des « parfaits » plus par libéralisme que par conviction. Il ne se fit pas faute de lui enlever sa fleur la plus exquise, abusivement envoûtée. Ainsi, le conflit de l'amour se mêle au combat de la Foi : amour idéal et courtois, dans sa tendance née de la Chevalerie, capiteux et charnel, dans sa racine, assez pour rejeter Esclarmonde, par remords et dégoût, par un sursaut de l'amour de Dieu, si mal entendu qu'il fût, sur le bûcher des hérétiques.

Nous savons par tant de récits de guerre et d'oppression que l'horreur est éloquente. Georges Bordonove a su l'élever à un niveau d'art et de grandeur, l'envelopper de la poésie complice du paysage, des saisons, de la montagne. Il a gardé, dans l'usage d'une langue semi-moyennâgeuse, un équilibre difficile.

N'étaient la silhouette si noble et si sage d'un Croisé Templier, comme aussi les outrances des « Parfaits », on pourrait regretter que, tout de même, Minerve entraînât la plus vive part de nos sympathies. Mais qui, de nos jours, voudrait soutenir la cause des bûchers, et la rendre solidaire du triomphe de la Sainte Eglise? Le terrible cœur des hommes et des femmes suffit à donner sa couleur authentique à ce drame de la Croix.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Vincent BROME. — **L'histoire de Pat O'Leary**, trad. fr. de A. Argeja et M. Jullian. Coll. *Visages de l'aventure*. Amiot-Dumont. 1957. Un volume in-8° de 246 pages sous reliure pleine toile.

Comme tant d'autres aventures vécues, l'histoire de ce médecin belge, engagé dans la Résistance au titre de Canadien français officier de la marine britannique, et « travaillant » en France sous les noms les plus divers pour être, finalement, arrêté par la Gestapo, torturé affreusement, envoyé enfin à Dachau où les Américains viendront le libérer, — cette histoire est à la fois passionnante et déchirante. Les faits parlent d'eux-mêmes. Aussi est-il dommage que le récit qui nous en est donné soit gâté tantôt par une maladroite (et inutile) recherche de l'effet, tantôt par un injustifiable manque de suite dans la narration.

A. LAURAS.

Michelle LORRAINE. — **L'Écolier.** Roman. — Editions du Seuil, 1956. 124 pages.

Pourquoi ce titre? le livre fermé, on se le demande encore. Profitant de ce que ses parents ont dû partir pour quelques jours et le laisser seul, un petit garçon de dix ans, décide de s'embarquer pour l'Ile verte qui, vue de sa maison, sur la côte, représente l'univers mystérieux à explorer. Sagement, il reviendra à temps pour n'inquiéter pas

son père et sa mère. Ce voyage n'est ni l'évasion ni la fugue des traités de psychopédagogie. Le petit bonhomme sait bien ce qu'il fait et conduit son aventure avec beaucoup de réflexion. Mais au fait quel âge a-t-il? Tantôt dix, parfois moins de dix ans, souvent plus. Il est juste assez vraisemblable pour que le livre se lise comme une aventure d'enfant, celle peut-être, on se le demande, que l'auteur aurait rêvé de vivre, à l'âge de son héros, et qu'il nous conte pour se consoler de ne l'avoir que rêvée.

Jean RIMAUD.

Gil BUHET. — Pierrot à la belle croche. Roman. — Julliard, 1956. Un vol. 20 × 15, 297 pages.

Aimez-vous les jeunes adolescents, enfants encore qui ne veulent plus l'être, naturels et spontanés, ne faisant pas toilette, n'émondant pas leur langage? Les croyez-vous capables de conduire une aventure difficile avec bonne humeur, courage et sérieux? Êtes-vous capables d'entrer dans le jeu qu'ils jouent comme les grandes personnes jouent le leur? Êtes-vous indulgent pour un curé qui aime plonger en pleine eau, une bonne sœur qui tient tête aux autorités, un « Monsieur le Comte » gardant fière allure dans un château menaçant ruine, un maire retors sous des allures bon enfant...? Êtes-vous prêts à comprendre le crime d'un innocent? Alors, ouvrez et lisez. Peu d'histoires d'enfants ont cette vérité. Et ce roman de sympathie et de bonne humeur vous reposera de tant d'autres, si profonds qu'ils oublient d'être des contes. Mais si vos enfants ont tendance à mal parler, il sera prudent de ne pas le leur donner à lire. S'ils le lisent sans permission, il n'y aura pas grand mal.

Jean RIMAUD.

Maurice TOESCA. — Rêveries d'un pêcheur solitaire. (Le chant du Ruisseau) Albin Michel. 1957. 192 pages.- avec 12 planches hors texte. 480 francs.

De Jean-Jacques Rousseau qui le hante visiblement, Maurice Toesca a surtout hérité la candeur. L'écriture fluide, un peu désuète, de ce poète égaré à notre époque ne manque pas de séduction. Lui qui avoue « s'être laissé prendre au jeu des villes » redécouvre chaque année le « charme » de la nature, et « les poses naturelles de l'homme primitif ». Un pêcheur en l'occurrence; et qui goûte, avec un brin de « un plaisir comparable à celui du to Il nous convie à entendre, troubl « chant intérieur» d'un ruisseau auve (peut-être aussi « l'écho » de son âme le « cri d'effroi » de la truite captur les colères d'une Nature consta tracassée. Cette symphonie lui do précieuse « illusion d'être aussi loi possible de la mort ». Gratifiés sympathiques confidences, comment ce que nous espérions avant la fin livre délassant : une petite aventure tante, une pêche tant soit peu n mentée... Mais c'est un regret bien me

Madeleine DE CA

Suzanne GIRAUD. — Le visage en Roman. Plon. 1957. 253 page

D'une parfaite correction moral d'une facture classique, ce roman e fine étude de psychologie féminine. et Marianne ont grandi côte à côte, d'enfance, qui se retrouvent à chaque ces dans la propriété familiale des bo Rhône. Et la mère de Michel est u également, la mère de Marianne orp Un grand amour pour Michel s'éve cœur de Marianne, cependant que persiste à la regarder comme une pathique et discrète camarade, sans Durant ses études de droit, il ren Isabelle; de suite, une passion récip s'éveille. Le mariage de Michel et d'I est fixé à la fin de septembre 1939 s'en douter, les deux fiancés bris cœur de la timide Marianne. La bouleverse ces beaux projets : Mic rentrera de captivité que pour app la mort présumée d'Isabelle, au ca Ravensbruck; au retour des déporté ne l'a revue... Cédant aux instanc sa mère, Michel, après deux ans, Marianne. Mais l'ombre d'Isabelle — Marianne a cru entrevoir, et qui, peu est encore vivante — demeurera pré empoisonnant le bonheur de la femme d'une inquiétude teintée de ja Le roman analyse avec finesse la souf sourde, lancinante, de celle qui, d fidélité loyale de son époux, sent con ment la présence séparante du p amour. Michel, brillant avocat, s'a dans ses dossiers; Marianne demeu logis, avec sa tristesse. Et les der lignes du roman laissent ouverte la qu angoissante : Isabelle, ne va-t-elle soudain, apparaître?

H. HOLST

André KEDROS. — **Le lit de Procuste.** Roman. Julliard. 1957.

André Kedros, qui est grec, écrit notre langue avec force et liberté. A-t-il voulu montrer l'ordre dit « bourgeois » sous l'aspect d'un lit de Procuste, où sont mutilés tous ceux qui ne cadrent pas avec ses dimensions? Cela paraît être son dessein. Je le crois cependant trop vrai romancier, trop près de la vie et sensible à son ampleur spontanée, pour le faire dépendre essentiellement d'une perspective politique. La famille ouvrière dont il crée l'histoire ne connaît en fin de compte que des échecs. Mais si la société en est pour une part responsable, le plus grand nombre relève de la seule faiblesse humaine et des pièges de l'espoir, plutôt que du désespoir. Qu'un homme du peuple, devenu riche minotier, soit victime du complot de ses concurrents, rejeté par sa belle famille à cause de son humble extraction, trahi par la justice de son pays, c'est un malheur un peu trop concerté. Mais il y a aussi le brave garçon qui hait le mal qu'il fait en trompant sa fiancée avec une enjôleuse, il y a l'épouse adultère en qui brûle un pur amour pour son mari prisonnier, il y a le vieil usurier qui rêve d'une tendresse auprès de son lit de mort, toutes choses qui accusent plutôt la grande pitié de la nature humaine blessée, que les méfaits d'une organisation sociale.

Si l'époux communiste de Sophie sort de prison, dans l'intégrité de sa résistance, pour entrer au Parlement, c'est une réussite qui a sans nul doute la faveur du romancier; mais le vrai triomphe n'est-il pas plutôt ce pardon de l'homme déçu dans son amour, et qui retrouve cet amour en pardonnant?

Le sens humain d'André Kedros fait qu'il se reconquiert contre les étroitesses de son idéologie. C'est cette tension qui définit à la fois l'intérêt vivant et les limites de son livre.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Mary NORTON. — **Les chapardeurs.** Traduit de l'anglais par Anne Green. Plon, 1957. In-12, 254 pages.

Un livre exquis, délicieusement traduit par la sœur de Julien Green, Anne Green qui nous a donné, en anglais, un si charmant récit de ses enfances américaines et parisiennes. C'est un rêve qui s'apparente à *Alice in Wonderland*, ou à *l'Herbe magique* d'Élizabeth Goudge. On nous y conte l'histoire d'un petit monde de lutins domestiques qui hantent les maisons et « empruntent » à leur usage mille objets à leur dimension. Avec eux font amitié un gros garçon de neuf ans et une vieille lady en son lit qui aime bien, un peu trop, le madère de première qualité. Il nous font pénétrer dans un monde magique, aussi vrai que le nôtre, et ils nous font voir l'univers avec des yeux tout neufs, des yeux d'enfants capables du merveilleux.

Robert ROUQUETTE.

Catherine BUSSIÈRES. — **Comme une Epée.** Julliard. 1957. In-16 jésus. 240 pages. 690 francs.

Nicole est une jeune personne intelligente, avide d'hommages masculins et fort ambitieuse. Elle « clame bien haut son athéisme », mais comme elle « n'a pas de route », elle ne sait pas reconnaître en elle « l'angoisse originelle du sens de la vie ». Dans ses aventures d'étudiante lyonnaise, elle ne cherche qu'à « échapper à sa peau ». Lorsque Jacques lui demande de consacrer définitivement leur liaison, elle est prise de panique, le quitte brusquement et part pour Paris où elle se jette dans un érotisme raffiné. Mais un jour, elle retrouve Jacques fiancé, et la constatation de son propre dépit la met en rage. Reprendre cet homme ne suffit pas. Elle va le tuer, puisqu'il s'est fait aimer d'elle. Ce crime, « pur et froid comme une épée », elle ne saura pourtant l'accomplir. Nouvelle « dame aux camélias », elle s'enfuira, ayant trouvé dans l'amour la force de se sacrifier.

Ce premier roman inégalement habile, au style lâche, est assez captivant. Il reste féminin jusque dans ses audaces impudiques, enlisé à tel point dans la sensualité que la noblesse du sentiment final nous convainc difficilement.

Madeleine de CALAN.

Juliette DIDIER. — **Les Colchiques d'automne.** Plon. 1957. In-16. 252 pages.

Simple pochade sentimentale et enjouée sur le thème : nous étions cinq sœurs à marier, toutes cinq amoureuses du même garçon. Viviblement inspiré de souvenirs d'enfance, l'ouvrage, romanesque à souhait, manque de vigueur dans ses analyses psychologiques de l'amour et de la jalousie. Mais il a tout le charme, toute la fraîcheur de la jeunesse et respire une parfaite santé morale.

Etienne CELIER.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Jean DANIÉLOU	Défense du pratiquant	3
Jean ONIMUS	Folantin, Salavin, Roquentin	14
Jean RIMAUD	*Les Petites Filles Modèles* ont cent ans	32
Charles COUTURIER	Typhons sur la Chine (1)	42

Chroniques

Jean-Marie LE BLOND	Consacrer l'effort humain	58
Cyril A. ZEBOT	Lumières sur le communisme : Djilas.	69
Pierre RONDOT	Les Ismaïliens et l'islamisation de l'Afrique	79
Louis CHAIGNE	Eusèbe de Bremond d'Ars, poète de l'homme glorifié par Dieu	82
Louis BARJON	Les Prix littéraires	88
Eugène TESSON	Réanimation et casuistique	96
Robert ROUQUETTE	La vie religieuse	99

Actualités

Un théologien catholique devant Karl Barth. — Le Coran et la Bible. — Deux espèces de tueurs? — Arts et artistes d'Extrême-Orient à Paris. — Le Congrès international de musique juive. — C. E. R. E. C 112

Les Livres

Questions religieuses : H. RONDET; Encycliques, messages et discours des Papes; Mgr S. DELACROIX; Mgr E. BLANCHET; G. BRILLET; F. CHARMOT; P. BLANCHARD; M. MURRAY 124

Philosophie : H. ARVON; J. R. OPPENHEIMER; J. GUITTON; J. F. REVEL.. 127

Histoire et biographies : Esquisse historique de l'Ordre de Cîteaux; E. SALIN: Les archives secrètes de la Wilhelmstrasse; P. VARILLON; Aspects de la propagande religieuse; A. de TOCQUEVILLE; S. M. d'ERCEVILLE; R. LIMOUZIN-LAMOTHE; J. LEFLON; L. SCHICK; WEYGAND; R. MALCOR; J. DECOUX; J. LAROCHE; J. GUÉHENNO 129

Géographie : E. GUIDETTI; H. ISSELIN; A. DESIO; L. LACHENAL; R. H. LEENHARDT; M. GRIAULE; G. BALANDIER; G. CONDOMINAS; A. HAMPATE BA et M. CARDAIRE; Delphes 134

Littérature : L. LAURAND et A. LAURAS; A. J. STEELE; H. BUSSON; H. POULAILLE; Ch. DU BOS; F. KAFKA; P. VANDROMME; M. MARTIN DU GARD; G. A. ASTRE 136

Pédagogie : M. MARCHAND; A. LÉON; J. M. SUTTER 139

Romans : L. ESTANG; C. HIMES; G. BORDONOVE; V. BROME; M. LORRAINE; G. BUHET; M. TOESCA; S. GIRAUD; A. KEDROS; M. MORTON; C. BUSSIÈRES; J. DIDIER 140

Le Directeur gérant : J.-M. LE BLOND. Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
Dépôt légal : 1er trimestre 1958. N° d'éditeur 169

EN SOUSCRIPTION
POUR PARAITRE FIN MARS

LA SAINTE
QUI VOULUT TOUJOURS FAIRE PLAISIR

par

.e R. P. Jopeph ANDRÉ, Prieur de l'Abbaye de Frigolet, Professeur de théologie dogmatique, Lauréat de l'Académie française.

n volume carré de 250 pp. ***Prix de Souscripteur, franco : 600 fr.***

PREMIÈRE SYNTHÈSE DE LA SPIRITUALITÉ DE SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX DEPUIS L'ÉDITION DES MANUSCRITS

Envoyez le montant de votre souscription au :

R. P. J. ANDRÉ
Abbaye de Frigolet, Tarascon-sur-Rhône
C. C. P. Marseille 632.05

Vous recevrez le livre à partir du 20 mars, dans l'ordre des arrivées des souscriptions.

LE TIRAGE SERA LIMITÉ

VIENT DE PARAITRE :

SIÈCLE
CATHOLICISM

Pierre FAURE s. j.

AU SIÈCLE DE L'ENFANT

ENSEIGNEMENT ET ÉDUCATION
DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

Des faits, des chiffres irrécusables qui situent le problème de l'éducation dans le monde contemporain.
Les projets de réforme, les méthodes pédagogiques, les mouvements d'idée à l'ordre du jour.
Un programme d'action civique et de rénovation pédagogique qui concilie les acquisitions techniques et la formation culturelle.

UNE RÉPONSE PRÉCISE ET CONSTRUCTIVE
A UN PROBLÈME URGENT
QUI MET EN CAUSE
L'AVENIR DE L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

Un vol. format 13 × 18
260 pages, broché
jaquette vernie couleurs
695 fr. T. L. C.

TOURS :-: MAME :-: PAR

"L'écrivain le plus inconnu du 20e siècle" L'EXPRESS

ROBERT MUSIL

L'HOMME SANS QUALITÉS

"Révélation en France de Robert Musil qui est peut-être l'un des plus grands écrivains de ce temps" LE FIGARO

LIVRE DU MOIS DE LA SOCIÉTÉ DES LECTEURS

"Robert Musil est un Proust autrichien. Son œuvre enregistre la mort d'une civilisation" ARTS

SEUIL

STANFORD LIBRARY
A FEB 20 1958
HUMANITIES

ÉTVDES

FÉVRIER 1958

R. ROUQUETTE — *LE MESSAGE DE NOËL DU PAPE*
E. RIDEAU — *LA C. E. C. A. APRÈS CINQ ANS*
H. de FARCY — *LES SERVICES COMMERCIAUX DE L'AGRICULTURE*
C. COUTURIER — *TYPHONS SUR LA CHINE (II)*
H. HOLSTEIN — *LOURDES*

CHRONIQUES

M. PONTET — *IMAGES DE NEW YORK*
P. RONDOT — *ARABISME ET SOLIDARITÉ ORIENTALE*
D. DONATH — *LA SITUATION DES JUIFS EN U. R. S. S.*
A. BENNIGSEN — *LA TURQUIE FACE A SON DESTIN*
R. ABIRACHED — *RETOUR A PIRANDELLO*
H. de CARSALADE — *LES BALLETS CAUCASIENS*
R. R. — *LA VIE RELIGIEUSE*

ACTUALITÉS

A LA MÉMOIRE D'HENRI BÉDARIDA. — DOROTHY SAYERS. — NOUVELLES PERSPECTIVES SUR L'ART FLAMAND DU XVe SIÈCLE. — LA FRANCE DEPUIS LA GUERRE. — LES " CAHIERS CHARLES DU BOS ".

LES LIVRES — LES DISQUES

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 170 francs

MOZART
mphonie n° 26 en mi bémol.
rchestre Philharmonique Néerlandais.
irection : Otto ACKERMANN.

VIVALDI
ncerto en ut pour 2 trompettes.
enstern, Hausdœrfer, solistes
l. Philharmonique Néerlandais.
ction : Otto ACKERMANN.

BEETHOVEN
te n° 24 en fa diese "A Thérèse"
t Johannesen, piano.

BERLIOZ
aval Romain,
Philharmonique Néerlandais
tion : Walter GOEHR.

CHOPIN
aise Impromptu.
ert Goldsand, piano.

BACH
ccata en fa.
. Schreiner, orgue

LA COLLECTION ENTIÈRE

Sur MICROSILLON HAUTE FIDÉLITÉ

pour F **750**

33 t. 1/3

Écoutez★ tous ces chefs-d'œuvre

GRATUITEMENT

et ne payez que s'ils vous plaisent !

Oui, vous avez bien lu : non pas 750 frs chaque enregistrement mais 750 frs *l'ensemble* de ces six grandes œuvres ! Et il s'agit d'enregistrements "haute fidélité", ceux de la **GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE**, dont les critiques musicaux s'accordent, dans le monde entier à reconnaître la qualité artistique et technique.

Pourquoi donc cette offre "scandaleuse" ?

Pour vous permettre de juger par vous-même de cette qualité, notre moyen est de vous prier d'entendre nos disques. C'est pourquoi nous ne demandons

aucun versement préalable

(sauf naturellement les quelques francs de frais d'envoi). Vous ne paierez que si vous êtes entièrement satisfait et 750 frs pour le tout... un prix qui ne couvre même pas nos frais matériels. Nous ne vous demandons

aucun engagement.

Une documentation sur les avantages et le vaste programme musical de la Guilde vous sera adressée. Vous pourrez ainsi vous constituer *librement* une discothèque de grande valeur et réaliser ce rêve avec un minimum de frais grâce aux prix guildiens.

Mais un conseil : envoyez-nous *tout de suite* le bon ci-dessous. Car nous ne sommes pas sûrs de pouvoir satisfaire toutes les demandes : elles seront donc servies par ordre de réception et à raison *d'une seule par personne*. Ne risquez donc pas d'arriver trop tard !

L'ENTHOUSIASME DE LA PRESSE
...Voilà de la musique vivante (**Revue "Disques"**) *...l'exécution est excellente* (**La Voix des Parents**) *...grande valeur artistique* (**Regards**) *...interprètes excellents* (**Maison Libre**) *...gravures impeccables* (**Vie et Santé**) *...perfection technique* (**Ouest-France**).

Adressez les bons de commande à la **GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE** : 222, r. de Rivoli, Paris. Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à : **PARIS**, 20, r. de la Baume ★ 4, rue de Vienne ★ 49, rue Vivienne ★ 90, r. de Vaugirard ★ 28, av. Mozart ★ 222, r. de Rivoli ★ **BORDEAUX** : 123, cours Alsace-Lorraine ★ **GRENOBLE** : 1, pl. de l'Etoile (r. Lesdiguières) ★ **LILLE** : 9, pl. de Béthune ★ **LYON** : 23, pl. des Terreaux ★ **NANTES** : 5, r. J.-J. Rousseau ★ **NICE** : 12, r. Chauvoin ★ **MARSEILLE** : 26, r. de l'Académie ★ **ROUEN** : 59, r. Jeanne d'Arc ★ **STRASBOURG** : 52, r du Vieux-Marché-aux-Poissons ★ **TOULOUSE** : 58, r. Bayard.

Si vous n'avez pas encore d'électrophone, demandez le nôtre : sensationnel, 2 haut-parleurs, 4 vitesses, à 18.500 F. Avec l'appareil, vous recevrez gratuitement 6 enregistrements.

BON D'AUDITION GRACIEUSE

GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE
222, Rue de Rivoli, Paris

Veuillez m'adresser à titre d'essai les 6 chefs-d'œuvre sur mikrosillon. S'ils me plaisent je vous règlerai 750 f., sinon je vous les renverrai dans les 3 jours sans autre engagement. Ci-joint 90 f. (frais d'envoi) en

NOM .....

ADRESSE .....

.....

(Timb. ou autre mode d envoi) ..... ET 2

REVUE DE L'ACTION POPULAIRE

FÉVRIER 1958

A. P. : *Harmonie du monde.*
R. SEILLON : *L'Église dans la nation.*

PERSPECTIVES FRANÇAISES

J.-L. FYOT : *L'inflation menace-t-elle le développement économique?*

INCULPÉS ET DÉLINQUANTS

J. CHAZAL : *Conception nouvelle de la justice pénale.*
J. GRANIER : *Défense sociale et personne humaine.*
D. SZABO : *Le comportement criminel.*
J. VERNET : *Ombres et lumière dans les prisons.*

RELATIONS PROFESSIONNELLES

P. BADIN : *Qu'est-ce que la dynamique de groupe?*
H. de FARCY : *L'agriculture américaine organise ses marchés.*

TÉMOIGNAGE

G. VAILLAND : *Travailleurs Nord-Africains en France.*

L'ÉVÉNEMENT

L. DAMON : *Unité à la C.F.T.C.*
H. BRUET : *L'actualité sociale en France.*

Revue des livres

Administration : **ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS - 13e**
Abonnement un an : 1.500 frs ; 6 mois : 800 frs ; le nº : 200 frs ; Étr. 2.000 frs.

« Vetera Novis Augere et Perficere »

ÉCOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

Depuis de nombreuses années, l'École Moderne assure un service d' « *EXAMENS BLANCS* » aux chefs d'institutions qui désirent fournir à leurs élèves un contrôle différent de celui de leurs professeurs habituels. A la demande des intéressés, l'École Moderne établit des classements « *Inter-Maisons* » instructifs et fort appréciés.

Si vous désirez participer à ces compétitions, adressez sans tarder à **l'École Moderne d'Enseignement Général par Correspondance,** *50 bis,* rue Violet, Paris, 15e, l'indication des programmes vus par vos élèves, en chaque matière.

LISEZ ET PROPAGEZ AUTOUR DE VOUS

BIBLE ET TERRE SAINTE

LA REVUE ILLUSTRÉE DU RENOUVEAU BIBLIQUE

8 NUMÉROS PARUS : 10 CARTES ET 186 PHOTOS PUBLIÉES

Ses principaux reportages :

- **L'exode des Hébreux** *(Avril 1957)*, épuisé.
- **Pâques à Jérusalem** *(Mai)*, par M. de Feytaud.
- **Saint Paul en Macédoine** *(Juin)*, par l'Abbé Henri Maisonneuve.
- **Les Manuscrits de la Mer Morte** *(Juillet)*, par MM. les Abbés Milik et Starcky, du Centre National de la Recherche Scientifique. Épuisé.
- **Saint Paul à Athènes** *(Novembre)*, par M. de Waële, professeur à l'Université de Nimègue.
- **Hatsor : la capitale de la terre promise retrouvée dans le plus grand champ de fouilles du Moyen Orient** *(Décembre)*, par M. Yigaël Yadin, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem.
- **Nazareth au temps de Jésus** *(Janvier 1958)*, par le R. P. Bagatti, o.f.m., directeur de l'Institut biblique franciscain de Jérusalem.
- **Saint Paul à Damas et à Antioche** *(Février 1958)*, par le chanoine Leconte, doyen de la Faculté de Théologie de Lille. Numéro centré sur le thème du témoignage.

En préparation :

- **L'aube de l'histoire à Beershéba** *(Mars)*, par M. Jean Perrot, directeur de la Mission Archéologique Française en Israël (35 photos).
- **Au Lithostrotos, dans les pas de Jésus** *(Avril)*, par la R. M. Aline de Sion, Supérieure du Couvent des Dames de Sion à Jérusalem.

Chaque mois :

Un plan de Cercle biblique, une veillée Biblique, Bible et Liturgie, Bible et Mission, le prophète, le texte et le livre du mois, les saints de Palestine, les actualités bibliques.

Pour juger sur pièce, recopiez et adressez-nous le bon ci-dessous qui vous offre l'exemplaire à tarif réduit.

1. Je désire recevoir un exemplaire de Bible et de Terre Sainte au tarif spécial de 75 fr. (1)
2. Je m'abonne à Bible et Terre Sainte (9 numéros par an : France et Outre-Mer : 800 fr., Étranger : 900 fr.) (1)

Je verse. . . . . francs au C.C.P. Bonne Presse, 1668 PARIS

NOM . . . . . .

ADRESSE . . . . . .

(1) Rayez la mention inutile.

BIBLE ET TERRE SAINTE, 5, rue Bayard, PARIS VIIIe

son père et sa mère. Ce voyage n'est ni l'évasion ni la fugue des traités de psychopédagogie. Le petit bonhomme sait bien ce qu'il fait et conduit son aventure avec beaucoup de réflexion. Mais au fait quel âge a-t-il? Tantôt dix, parfois moins de dix ans, souvent plus. Il est juste assez vraisemblable pour que le livre se lise comme une aventure d'enfant, celle peut-être, on se le demande, que l'auteur aurait rêvé de vivre, à l'âge de son héros, et qu'il nous conte pour se consoler de ne l'avoir que rêvée.

Jean RIMAUD.

Gil BUHET. — **Pierrot à la belle croche.** Roman. — Julliard, 1956. Un vol. 20 × 15, 297 pages.

Aimez-vous les jeunes adolescents, enfants encore qui ne veulent plus l'être, naturels et spontanés, ne faisant pas toilette, n'émondant pas leur langage? Les croyez-vous capables de conduire une aventure difficile avec bonne humeur, courage et sérieux? Êtes-vous capables d'entrer dans le jeu qu'ils jouent comme les grandes personnes jouent le leur? Êtes-vous indulgent pour un curé qui aime plonger en pleine eau, une bonne sœur qui tient tête aux autorités, un « Monsieur le Comte » gardant fière allure dans un château menaçant ruine, un maire retors sous des allures bon enfant...? Êtes-vous prêts à comprendre le crime d'un innocent? Alors, ouvrez et lisez. Peu d'histoires d'enfants ont cette vérité. Et ce roman de sympathie et de bonne humeur vous reposera de tant d'autres, si profonds qu'ils oublient d'être des contes. Mais si vos enfants ont tendance à mal parler, il sera prudent de ne pas le leur donner à lire. S'ils le lisent sans permission, il n'y aura pas grand mal.

Jean RIMAUD.

Maurice TOESCA. — **Rêveries d'un pêcheur solitaire.** (Le chant du Ruisseau) Albin Michel. 1957. 192 pages.- avec 12 planches hors texte. 480 francs.

De Jean-Jacques Rousseau qui le hante visiblement, Maurice Toesca a surtout hérité la candeur. L'écriture fluide, un peu désuète, de ce poète égaré à notre époque ne manque pas de séduction. Lui qui avoue « s'être laissé prendre au jeu des villes » redécouvre chaque année le « charme » de la nature, et « les poses naturelles de l'homme primitif ». Un pêcheur en l'occurrence; et qui goûte, avec un brin de honte « un plaisir comparable à celui du torero ». Il nous convie à entendre, troublant le « chant intérieur» d'un ruisseau auvergnat. (peut-être aussi « l'écho » de son âme à lui) le « cri d'effroi » de la truite capturée, ou les colères d'une Nature constamment tracassée. Cette symphonie lui donne la précieuse « illusion d'être aussi loin que possible de la mort ». Gratifiés d'aussi sympathiques confidences, comment avouer ce que nous espérions avant la fin de ce livre délassant : une petite aventure haletante, une pêche tant soit peu mouvementée... Mais c'est un regret bien mesquin.

Madeleine DE CALAN.

Suzanne GIRAUD. — **Le visage entrevu.** Roman. Plon. 1957. 253 pages.

D'une parfaite correction morale, et d'une facture classique, ce roman est une fine étude de psychologie féminine. Michel et Marianne ont grandi côte à côte, amis d'enfance, qui se retrouvent à chaque vacances dans la propriété familiale des bords du Rhône. Et la mère de Michel est un peu, également, la mère de Marianne orpheline. Un grand amour pour Michel s'éveille au cœur de Marianne, cependant que Michel persiste à la regarder comme une sympathique et discrète camarade, sans plus. Durant ses études de droit, il rencontre Isabelle; de suite, une passion réciproque s'éveille. Le mariage de Michel et d'Isabelle est fixé à la fin de septembre 1939; sans s'en douter, les deux fiancés brisent le cœur de la timide Marianne. La guerre bouleverse ces beaux projets : Michel ne rentrera de captivité que pour apprendre la mort présumée d'Isabelle, au camp de Ravensbruck; au retour des déportés, nul ne l'a revue... Cédant aux instances de sa mère, Michel, après deux ans, épouse Marianne. Mais l'ombre d'Isabelle — que Marianne a cru entrevoir, et qui, peut-être, est encore vivante — demeurera présente, empoisonnant le bonheur de la jeune femme d'une inquiétude teintée de jalousie. Le roman analyse avec finesse la souffrance sourde, lancinante, de celle qui, dans la fidélité loyale de son époux, sent constamment la présence séparante du premier amour. Michel, brillant avocat, s'absorbe dans ses dossiers; Marianne demeure au logis, avec sa tristesse. Et les dernières lignes du roman laissent ouverte la question angoissante : Isabelle, ne va-t-elle pas, soudain, apparaître?

H. HOLSTEIN.

REVUE DE L'ACTION POPULAIRE

FÉVRIER 1958

A. P. : *Harmonie du monde.*
R. SEILLON : *L'Église dans la nation.*

PERSPECTIVES FRANÇAISES

J.-L. FYOT : *L'inflation menace-t-elle le développement économique?*

INCULPÉS ET DÉLINQUANTS

J. CHAZAL : *Conception nouvelle de la justice pénale.*
J. GRANIER : *Défense sociale et personne humaine.*
D. SZABO : *Le comportement criminel.*
J. VERNET : *Ombres et lumière dans les prisons.*

RELATIONS PROFESSIONNELLES

P. BADIN : *Qu'est-ce que la dynamique de groupe?*
H. de FARCY : *L'agriculture américaine organise ses marchés.*

TÉMOIGNAGE

G. VAILLAND : *Travailleurs Nord-Africains en France.*

L'ÉVÉNEMENT

L. DAMON : *Unité à la C.F.T.C.*
H. BRUET : *L'actualité sociale en France.*

Revue des livres

Administration : **ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS - 13e**
Abonnement un an : 1.500 frs ; 6 mois : 800 frs ; le n° : 200 frs ; Étr. 2.000 frs.

« Vetera Novis Augere et Perficere »

ÉCOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

Depuis de nombreuses années, l'École Moderne assure un service d' « *EXAMENS BLANCS* » aux chefs d'institutions qui désirent fournir à leurs élèves un contrôle différent de celui de leurs professeurs habituels. A la demande des intéressés, l'École Moderne établit des classements « *Inter-Maisons* » instructifs et fort appréciés.

Si vous désirez participer à ces compétitions, adressez sans tarder à l'École Moderne d'Enseignement Général par Correspondance, *50 bis*, rue Violet, Paris, 15e, l'indication des programmes vus par vos élèves, en chaque matière.

SEZ ET PROPAGEZ AUTOUR DE VOUS

IBLE ET TERRE SAINTE

\ REVUE ILLUSTRÉE DU RENOUVEAU BIBLIQUE

8 NUMÉROS PARUS : 10 CARTES ET 186 PHOTOS PUBLIÉES

Ses principaux reportages :

- **L'exode des Hébreux** *(Avril 1957)*, épuisé.
- **Pâques à Jérusalem** *(Mai)*, par M. de Feytaud.
- **Saint Paul en Macédoine** *(Juin)*, par l'Abbé Henri Maisonneuve.
- **Les Manuscrits de la Mer Morte** *(Juillet)*, par MM. les Abbés Milik et Starcky, du Centre National de la Recherche Scientifique. Épuisé.
- **Saint Paul à Athènes** *(Novembre)*, par M. de Waële, professeur à l'Université de Nimègue.
- **Hatsor : la capitale de la terre promise retrouvée dans le plus grand champ de fouilles du Moyen Orient** *(Décembre)*, par M. Yigaël Yadin, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem.
- **Nazareth au temps de Jésus** *(Janvier 1958)*, par le R. P. Bagatti, o.f.m., directeur de l'Institut biblique franciscain de Jérusalem.
- **Saint Paul à Damas et à Antioche** *(Février 1958)*, par le chanoine Leconte, doyen de la Faculté de Théologie de Lille. Numéro centré sur le thème du témoignage.

En préparation :

- **L'aube de l'histoire à Beershéba** *(Mars)*, par M. Jean Perrot, directeur de la Mission Archéologique Française en Israël (35 photos).
- **Au Lithostrotos, dans les pas de Jésus** *(Avril)*, par la R. M. Aline de Sion, Supérieure du Couvent des Dames de Sion à Jérusalem.

Chaque mois :

Un plan de Cercle biblique, une veillée Biblique, Bible et Liturgie, Bible et Mission, le prophète, le texte et le livre du mois, les saints de Palestine, les actualités bibliques.

Pour juger sur pièce, recopiez et adressez-nous le bon ci-dessous qui vous offre l'exemplaire à tarif réduit.

1. Je désire recevoir un exemplaire de Bible et de Terre Sainte au tarif spécial de 75 fr. (1)
2. Je m'abonne à Bible et Terre Sainte (9 numéros par an : France et Outre-Mer : 800 fr., Étranger : 900 fr.) (1)

Je verse. . . . . francs au C.C.P. Bonne Presse, 1668 PARIS

NOM . . . . . .

ADRESSE . . . . . .

(1) Rayez la mention inutile.

BIBLE ET TERRE SAINTE, 5, rue Bayard, PARIS VIIIe

ÉDITIONS CASTERMAN

VIENT DE PARAITRE :

AUJOURD'HUI, L'AFRIQUE

par LOUIS-PAUL AUJOULAT

L'auteur de ce livre est probablement un des rares Européens qui aient le droit de parler des problèmes africains. Il connaît l'Afrique depuis 25 ans, d'une connaissance qui est allée jusqu'à l'âme. Ses nombreux séjours en terre africaine lui ont donné une vision de la situation actuelle dans toutes ses nuances. Il parle en connaissance de cause avec une franchise totale. Son livre provoquera sans doute un choc, mais ce choc ne peut être que salutaire. Le docteur Aujoulat nous apporte un message. Puisse-t-il être entendu avant qu'il ne soit trop tard.

Collection "Église Vivante"

14,5 × 21 cm., 400 pages ..... 1.200 fr.

RÉIMPRESSIONS :

PAR-DELA L'EST ET L'OUEST

par JOHN WU
Traduit de l'anglais par FRANZ WEYERGANS

Pour la plupart des lecteurs, cet ouvrage sera une façon de faire connaissance avec un des hommes les plus extraordinaires de notre époque.

CATHOLIC WORLD, New-York

Collection "Église Vivante"

14,5 × 21 cm., 272 pages, 18e mille ..... 720 fr.

LITTÉRATURE DU XXe SIÈCLE ET CHRISTIANISME

par CHARLES MOELLER

Tome I ; **SILENCE DE DIEU** (Camus, Gide, Huxley, Simone Weil, Graham Greene, Julien Green, Bernanos)

14,5 × 21 cm., 420 pages, 23e mille ..... 960 fr.

Tome II : **ESPOIR DES HOMMES** (Malraux, Kafka, Vercors, Cholokhov, Maulnier, Bombard, Françoise Sagan, Ladislas Reymont)

14,5 × 21 cm., 512 pages, 15e mille ..... 1.200 fr.

Voici enfin des jugements chrétiens — et qui ne craignent pas de se proposer hardiment comme tels — portés sur les écrivains de notre temps. L'utilité et l'urgence d'une pareille entreprise ne peuvent manquer d'apparaître. D'autant qu'on nous situe très loin des perspectives d'un étroit confessionnalisme ou d'une apologétique négativement prudentielle et facile.

ÉTUDES

LE QUATRIÈME ÉVANGILE

par LOUIS BOUYER

A sa richesse d'information et d'interprétation, le Père Bouyer joint une agréable aisance de style et des traductions vivantes et renouvelées qui, par leur renouvellement même, donnent l'impression de lire pour la première fois un texte mille fois lu.

LA VIE SPIRITUELLE

Collection "Bible et Vie Chrétienne"

14,5 × 21 cm., 240 pages, 4e édition ..... 630 fr.

66, RUE BONAPARTE, PARIS VI - DANTON [illegible]

DRÉ MAUROIS [redacted]

'Académie française

histoire de la France

Clair, vivant, expressif, le texte d'un grand écrivain présenté luxueusement, une illustration sans précédent, 40 planches en couleurs, des procédés de reproduction nouveaux font de ce livre un ouvrage admirable.

volume 24x30 cm, de 200 pages
0 hors-texte en couleurs et de très
euses illustrations en noir. Reliure
toile sous couvre-livre illustré
ouleurs
rni. *4.500 Fr* +t.l.

HACHETTE

Une équipe d'exégètes donne a
au
LIVRE DES LIVRES

INTRODUCTION A LA BII

Volume I

Direction : A. ROBERT et A. FEUILLET

Préface de Mgr J. J. WEBER, *Evêque de Strasbourg*

Introduction générale

Les livres inspirés

Les règles de critique rationnelle

L'interprétation catholique de la Bible

Ancien Testament

Le cadre historique de la Bible

La Torah ou Pentateuque

Les premiers prophètes

Les prophètes postérieurs

Les Psaumes

Les autres hagiographes

Les livres deutérocanoniques

La formation de l'Ancien Testament

P. Auvray, *Scolasticat de l'Orat*

A. Barucq, *Facultés Catholique*

E. Cavaignac, *Institut Catholiqu*

H. Cazelles, *Institut Catholique*

J. Deiorme, *Séminaire d'Annec*

A. Gelin, *Facultés Catholiques d*

P. Grelot, *Institut Catholique d*

A. Lefèvre, *Facultés S. J. de Ch*

Mgr H. Lusseau, *Facultés Cc d'Angers*

XXVIII-880 pages-9 cartes..... 2.200 Frs.

DESCLÉE & Cie — 30, rue St-SULPICE, PAI

LE MESSAGE DE NOËL DU PAPE
LE CHRÉTIEN DEVANT LE DÉSORDRE DU MONDE

Cette année encore, le message de Noël de Pie XII a été accueilli avec respect dans le monde entier. Comme toujours, c'est principalement aux applications immédiates et temporelles de ce discours que la presse a attaché son attention. Ces applications, en ce discours, découlaient d'une théologie de l'histoire dont la profondeur a échappé à la plupart des commentateurs. Il faut reconnaître que ce message était plus difficile d'accès que les textes analogues du Pape régnant. Plus qu'un discours de circonstance c'est en effet une synthèse qu'il faut relire à loisir et méditer. On voudrait, ici, pour aider à cette méditation, dégager librement les lignes maîtresses de ce document.

Plus que jamais, avec une angoisse qui croît de jour en jour, nous sentons que le monde est faussé. Les progrès prométhéens de la technique engendrent, à la mesure ou démesure de ces progrès, une menace contre l'équilibre des personnes, contre la paix du monde, contre la civilisation, voire contre l'existence même de notre petite planète. Nous ne pouvons guère définir ce que devraient être l'ordre et l'harmonie du monde physique, du moi et de l'histoire. Nous ne prétendons pas que les siècles passés aient été, beaucoup plus que le nôtre, une réussite de l'ordre et de l'harmonie. Mais plus que nos pères, nous « réalisons » que le cosmos, la personne humaine, l'histoire sont, par nous, livrés au désordre. Corrélativement, nous prenons conscience d'une situation paradoxale qui nous déchire : d'une part, nous nous sentons l'impérieux devoir de remédier à ce désordre de la création; d'autre part, nous sommes de plus en plus incapables d'y remédier.

Faut-il donc nous abîmer dans un désespoir impuissant et nous résigner à l'absurde? Non, car le christianisme, mais le

christianisme seul, apporte une solution aux problèmes angoissants que nous pose le désordre du monde; ce qui, soit dit en passant, est la marque éclatante de la divinité du message chrétien.

L'Ancien et le Nouveau Testament, toute la tradition de l'Eglise nous apprennent que le monde, l'homme, le mouvement de l'histoire sont l'œuvre du Dieu créateur, lui-même harmonie et unité suprêmes. La triple création est à sa ressemblance; elle porte sa marque. La seule considération de l'activité de l'esprit humain, capable d'unifier le monde objectif de la connaissance, suffit à nous révéler l'ordre et l'harmonie virtuelles du cosmos et de l'humanité : il y a correspondance préétablie entre la faculté unificatrice de l'esprit et la structure objective de l'univers unifiable. On pourrait ajouter que les hypothèses évolutionnistes, si elles sont exactes, montreraient que tout se passe comme si était à l'œuvre, dans l'univers, une force spirituelle, inventrice d'ordre et d'harmonie. L'homme, image de Dieu Esprit et Créateur, participant par sa liberté à la puissance de Dieu, est naturellement capable d'ordre et d'harmonie.

En même temps, il n'apparaît que trop, à l'expérience, que nous sommes, en fait, individuellement et collectivement, incapables de ce dont nous sommes capables en principe. Peut-être, déjà, à cause des limites mêmes de notre être fini, sûrement à cause de la blessure infligée à la nature par le péché originel, sans cesse, dans nos vies individuelles et dans l'histoire, dominent désordre et absurdité.

Il faut donc que, dans son amour et sa fidélité, Dieu intervienne, de sa Toute-Puissance, pour rétablir son dessein d'ordre et d'harmonie. C'est le mystère de l'Incarnation, dont le cycle liturgique, par sa récurrence, à chaque Noël, nous rappelle l'éternelle permanence sous la fuite du temps. Ce mystère du Verbe de Dieu s'anéantissant en condition d'homme nous montre que Dieu ne désespère pas de sa création matérielle et spirituelle. Aussi bien, l'Incarnation du Verbe Eternel introduit une relation nouvelle entre Dieu et la triple création, cosmique, personnelle et historique, une en sa trinité. Nouvelle cette relation? Entendons-nous : elle n'est pas une négation de la relation naturelle de la création à

Dieu, mais un achèvement et un dépassement de l'ordre naturel : voici que, désormais, par l'Incarnation, le principe transcendant de l'ordre et de l'unité de la création est présent dans la réalité physique du monde, dans la solidarité humaine, dans le mouvement temporel de l'histoire. C'est parce que nous croyons à la présence de cette infinie puissance d'amour, de paix et d'harmonie du Dieu Incarné dans notre humanité que nous vivons dans l'espérance qui est la prise de possession de l'histoire par la foi; c'est-à-dire que nous croyons, malgré toute apparence contraire, que, par sa présence incarnée dans le monde, Dieu mène le cosmos, chacune de nos vies solidaires de la sienne, l'histoire où il s'insère souverainement, vers la perfection de la paix, de l'ordre et de l'harmonie, dans la cité divine, au-delà du temps.

Mais, le Pape le rappelle avec insistance, notre espérance ne se situe pas seulement au-delà du temps : elle pénètre et assume le temps présent. Sans doute, la nature blessée par le péché, restaurée dans le Christ, rendue à l'ordre surnaturel, reste incapable de jamais établir sur terre un paradis humain de définitive harmonie intérieure et extérieure. Mais nous avons la possibilité et le devoir de tendre, dès maintenant, dans la durée successive et l'histoire concrète, vers la cité éternelle de l'ordre, de la justice et de la paix. Nous sommes rendus capables, par le Christ, non pas de réaliser, mais de viser et de préformer la Jérusalem céleste. En d'autres termes, nous avons la vocation, le devoir et, partant, la possibilité naturelle et surnaturelle de faire une œuvre civilisatrice :

> La naissance, écrit Pie XII, fût-elle douloureuse et lente d'une vie nouvelle, *d'une humanité en constant progrès* dans l'ordre et l'harmonie, est le but assigné par Dieu à l'histoire, *post Christum natum*, et tous les fils de Dieu rendus à la liberté *devront* y contribuer activement.

Le Pape réprouve, donc, tout abstentionnisme, tout spiritualisme désincarné, et aussi un archéologisme qui voudrait « revenir à la prétendue modestie d'aspirations des Catacombes ». C'est dans la collaboration avec « tous ceux qui sont vraiment capables de contribuer à l'ordre du monde » que Pie XII engage les catholiques à travailler ainsi à la

construction d'un monde plus conforme au dessein de Dieu.

L'ordre et l'harmonie divines dans le monde, dit le Pape, doivent être le principal point d'appui non seulement des chrétiens, mais de tous les hommes de bonne volonté, en vue du bien commun; leur conservation et leur développement doivent être la loi suprême qui préside aux grandes rencontres entre les hommes. Si l'humanité d'aujourd'hui ne s'accorde pas sur le respect absolu de cette loi, c'est-à-dire sur le respect absolu de l'ordre et de l'harmonie universelles dans le monde, il serait difficile de prévoir le sort qui attendrait les nations.

Le Pontife applique ces hauts principes aux problèmes de l'utilisation de l'énergie atomique, de l'accumulation des armes nucléaires, de la paix internationale :

La loi divine de l'harmonie du monde, conclut-il, impose strictement à tous les gouvernements l'obligation d'empêcher la guerre par des institutions internationales capables de placer les armements sous une surveillance efficace, d'effrayer, par la solidarité entre les nations qui veulent la paix, celui qui voudrait la guerre.

Il est frappant que, des horizons politiques les plus divers, des hommes qui n'étaient guère capables de comprendre les fondements profonds de ces conclusions, les aient spontanément approuvées en y reconnaissant, d'instinct, la seule vérité salutaire qui soit dans notre monde cassé. Est-il, dans l'univers, une autre voix, capable de s'imposer ainsi avec l'autorité irrésistible de la vérité?

Robert ROUQUETTE.

LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE DU CHARBON ET DE L'ACIER

APRÈS CINQ ANS

Dans quelques jours, le 9 février, après cinq ans d'exercice, se terminera la période transitoire du traité qui instituait la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier (C.E.C.A.).

Très sagement, pour prévenir des perturbations économiques ou sociales, les dispositions du traité prévoyaient, en effet, une série d'étapes et d'assouplissements avant son application intégrale. C'est ainsi que la suppression des frontières douanières, commencée dès le 10 février 1953 pour le charbon, le minerai et la ferraille, ne se fit que le 1er mai 1953 pour l'acier ordinaire et le 1er août 1954 pour les aciers spéciaux. De même, il fallut attendre l'accord du 21 janvier 1955 entre la France et l'Allemagne pour mettre fin aux majorations de tarifs appliquées au passage des frontières : encore est-il que, selon les termes de cette convention, les « tarifs directs » [1] furent mis en vigueur en trois paliers successifs, séparés par un intervalle d'une année. Les productions italiennes d'acier et de coke furent autorisées à conserver une protection douanière provisoire. Les mines belges et italiennes ont aussi bénéficié de certaines subventions. Enfin, ce n'est que tout récemment que disparurent les dernières discriminations de tarifs, qui naguère faussaient la concurrence en permettant à un Etat de favoriser, par une bonification spéciale, certaines entreprises [2].

On se souvient de l'émotion générale en Europe, lorsque, le 9 mai 1950, retentit la fameuse déclaration de Robert Schu-

1. Tout tarif ferroviaire comprend un terme fixe (frais de mise en route et d'arrivée), une taxe kilométrique et un coefficient de dégressivité suivant la distance. Jadis, une « rupture de charge », fictive, multipliait le terme fixe avec tout passage de frontières.

2. La pratique courante des « doubles prix » permettait, par exemple, à l'Allemagne de vendre son coke moins cher sur son territoire qu'à l'étranger; à la France, de même, pour son minerai de fer, exporté en Belgique ou en Allemagne.

man, alors ministre des Affaires étrangères : il n'est guère de Français qui, alors, n'ait éprouvé quelque fierté de cette initiative imprévisible, dont les conséquences allaient bouleverser l'Europe.

C'est le signe de la paix qu'elle évoquait dans son préambule : paix mondiale, qui « ne saurait être sauvegardée sans efforts créateurs à la mesure des dangers qui la menacent » ; paix entre la France et l'Allemagne surtout, par « l'élimination de leur opposition séculaire », la liquidation définitive de leur antagonisme dramatique.

Mais, à l'encontre de toute formule imprécise ou inefficace, c'est « sur un point limité mais décisif » qu'était portée l'action : la mise en commun des productions de charbon et d'acier, sous une Autorité commune [1]. « L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction d'ensemble : elle se fera par des réalisations concrètes, créant d'abord une solidarité de fait. » Cette mise en commun impliquait, notamment, l'affranchissement de tout droit de douane et la suppression de tarifs différentiels pour la circulation du charbon et de l'acier entre les pays adhérents.

Très habilement, dans une éloquence sobre mais prenante, la Déclaration s'adressait à des sentiments profonds et soulevait des espoirs généreux, faisant appel à une mystique : non seulement le rétablissement de relations pacifiques entre les adversaires d'hier, mais l'annulation absolue de toute cause de conflit mutuel, — la marche vers une Fédération européenne, « indispensable à la préservation de la paix », — la collaboration de l'Europe dans une de ses missions essentielles, « le développement du continent africain », et, plus généralement, pour le service du monde entier [2].

Ainsi, une médiation économique était mobilisée au service d'un idéal de fraternité internationale, de solidarité interra-

1. L'O.E.C.E. (Organisation européenne de Coopération économique) a favorisé les contacts entre les économies nationales; mais, privée d'autorité, elle est impuissante à promouvoir une politique commune. De plus, elle a eu l'illusion de penser que la libération progressive des contingents produirait automatiquement le retour au libre-échange et à la convertibilité : les Etats restent maîtres des droits de douane.

2. « Cette production sera offerte à l'ensemble du monde, sans distinction ni exclusion, pour contribuer au relèvement du niveau de vie et au progrès des œuvres de paix. » (Déclaration.)

ciale; la fusion des intérêts introduisait « le ferment d'une communauté plus large et plus profonde entre des pays longtemps opposés par des divisions sanglantes ».

Le point capital pour la réalisation de cet objectif était la création d'une *institution*, de caractère supranational, responsable de la nouvelle communauté et dotée des pouvoirs nécessaires à ses fins : la Haute Autorité [1]. Disposant d'un pouvoir, à la fois souverain et déterminé par des règles, celle-ci, comme toute autorité, devait exercer un rôle de coordination et d'harmonisation, de contrôle et d'arbitrage. Il lui revenait, en particulier, de prendre toutes les mesures voulues pour moderniser la production, en promouvoir la quantité et la qualité, d'établir un plan d'investissements et de veiller au fonctionnement régulier de la concurrence entre les Etats et les entreprises.

Ce dernier point comportait l'exclusion des organismes, tels que les cartels et ententes, qui pourraient viser des pratiques restrictives et des profits élevés, en se répartissant et en exploitant des marchés nationaux. Le traité, qui suivit la Déclaration, devait aussi interdire les concentrations qui donneraient à une Société une position dominante sur les autres.

Ainsi se dégageraient progressivement « les conditions assurant spontanément la répartition la plus rationnelle de la production au niveau de productivité le plus élevé ». C'est à tous, indistinctement, notamment aux travailleurs, que profiterait la production : la Haute Autorité était spécialement chargée de promouvoir les conditions qui permettent d'égaliser, dans le progrès, leurs conditions de vie.

Moins de six semaines après la Déclaration, s'ouvrait la Conférence chargée d'élaborer le traité entre les six pays ayant accepté de participer à la Communauté; quelques mois plus tard (18 avril 1951), il était signé à Paris. Après la nomination des membres de la Haute Autorité, et sous la prési-

1. L'expérience des institutions simplement internationales (Société des Nations, Organisation des Nations Unies, Organisation européenne de Coopération économique, Conseil de l'Europe) a montré l'insuffisance des techniques de simple coopération intergouvernementale. En cas d'accord collectif, la coopération va de soi; mais, dès qu'une difficulté survient, le veto d'un Etat bloque le système.

dence de M. Jean Monnet, dont l'influence avait été décisive, les nouvelles institutions commençaient à fonctionner (25 juilet 1952) [1].

Iutile de raconter cette histoire, à la fois modeste et vigoureuse, faite de décisions et d'interventions, au sein de la Communauté, mais aussi dans ses relations extérieures avec les Etats [2]. Ces actes ne faisaient que représenter un organisme vivant, dont la jeunesse allait s'épanouir et le développement s'affirmer. Désormais, pour la production de deux matières de base, dont le revenu annuel est d'environ 7 milliards de dollars (2.500 milliards de francs), les six pays unissent leurs efforts, dans une émulation tendue mais loyale.

*
* *

Si, dans tel ou tel milieu, le traité avait suscité oppositions ou scepticisme, il avait, dans l'ensemble, été accueilli avec faveur par l'opinion publique. Le décompte des voix dans les divers Parlements d'Europe indique seulement 632 opposants sur 1.659 votants; encore ces adversaires comprenaient-ils surtout des communistes.

C'est que, loin de pouvoir être considéré comme une fantaisie politique ou un projet partisan, il apparaissait comme une véritable nécessité vitale. La situation créée à l'Europe par les conséquences de deux guerres successives, par une crise économique sans précédent et par la gigantesque croissance des Etats-Unis et de l'Union Soviétique, condamnait le maintien des structures où elle vivait : le cloisonnement des

1. On n'ignore pas qu'elles comprennent une Haute Autorité (qui, dotée de pouvoirs étendus, en est pratiquement l'exécutif permanent), un Conseil (où les Etats sont représentés par un ministre), une Assemblée commune (composée de délégués des Parlements), une Cour de justice, un Comité consultatif (composé de représentants des milieux professionnels et des syndicats).

2. Signalons le prélèvement régulier, mais variable dans son taux, sur les industries de la Communauté : il sert, notamment, à constituer un fonds de garantie pour les emprunts. Une décision historique de la Cour de Justice annula, sur recours introduits par l'Italie et la France, une décision de la Haute Autorité qui avait cru pouvoir assouplir les barèmes sidérurgiques par une marge de ± 2,5 %.

économies nationales, le désordre des concurrences, le malaise social résultant de la stagnation productive, ne pouvaient manquer d'accélérer son déclin jusqu'à la ruine et à la servitude. Pour stopper la décadence, pour remonter la pente, une seule voie : celle de l'union économique, prélude à l'union politique.

L'exigence d'une communauté de marché était inscrite dans la nature même de la technique moderne, dont la production massive implique un débouché à sa mesure : une grande usine d'automobiles, un train continu de laminoirs, une fabrique de lampes de radio..., doivent absolument pouvoir écouler leurs produits, sous peine de périr. Or, le marché européen multiplie par 4 environ le débouché national des Etats européens, en l'étendant à près de 170 millions d'hommes, chiffre égal à la population des Etats-Unis et proche de celle de l'Union Soviétique. Ce raisonnement, qui vaut pour toute production de masse, s'appliquait d'abord éminemment aux industries du charbon et de l'acier.

Il ne faut pas se dissimuler pourtant les difficultés qui durent être surmontées par les bénéficiaires mêmes de la Communauté. L'opposition, notamment, de la sidérurgie française fut vive, car elle devait renoncer à une part de son indépendance, consentir à des contraintes et des disciplines institutionnelles et surtout abandonner les avantages immédiats d'une protection douanière qu'elle avait sollicitée, pour entrer dans un régime austère de concurrence. Il faut admirer le courage avec lequel elle fit face à une situation qui l'obligeait à une rupture avec ses habitudes. Elle se livra à un immense effort de rénovation et de réorganisation, dont le point le plus marquant fut la concentration de certaines entreprises, mais aussi l'affectation d'investissements importants au développement et à la modernisation de la production. Cet effort magnifique a porté ses fruits, puisque, quoique distancée par la sidérurgie allemande, la sidérurgie française (sans la Sarre) a produit, en 1957, 14.100.000 tonnes d'acier, soit une augmentation de 27 % par rapport à 1952 et du double par rapport à 1938. Aujourd'hui, tout en regimbant encore parfois, c'est loyalement qu'elle collabore aux institutions de la C.E.C.A. et accepte l'arbitrage de la Haute Autorité.

Aussi bien n'est-elle pas sans avoir largement profité du traité. Elle est assurée, en particulier, de pouvoir compter sur les livraisons régulières de coke de la Ruhr, dont, en dépit du grand effort des Houillères du Bassin lorrain pour fournir du coke « métallurgique », elle a un besoin absolu [1]. Or, en période de haute conjoncture, comme c'est le cas depuis 1954, l'Allemagne manque elle-même de charbon et est obligée, au prix fort, d'en acheter aux Etats-Unis. Cette certitude d'un approvisionnement constant, en un produit essentiel, compense le regret de voir une notable partie de la ferraille française achetée par la sidérurgie italienne, qui elle-même ne peut se passer de ce produit. Au reste, la Haute Autorité a pallié le déficit actuel général de ferraille, en organisant son importation à partir des Etats-Unis. Cette heureuse décision prévient la hausse des prix qui aurait résulté entre concurrents européens, au grand dommage de tous : nouvel exemple des bienfaits d'une autorité commune.

*
* *

Sans qu'on veuille ici abuser des statistiques, il faut maintenant présenter ici quelques *résultats positifs* de la C.E.C.A.

Les plus spectaculaires sont offerts par les chiffres de production sidérurgique : entre 1952 et 1957, et malgré une récession importante en 1953, celle-ci s'est accrue de 43 %, dépassant l'accroissement des Etats-Unis (37 %) et celui de la Grande-Bretagne (30 %). Or, signe d'amélioration notable de la productivité, cet accroissement a été obtenu avec un nombre de travailleurs pratiquement inchangé. Heureuse gagnante, après être partie de très bas, c'est l'Italie qui vient en tête de ce progrès, suivie par l'Allemagne.

De même, la consommation a profité d'échanges plus intenses, multipliés par 2,6 pour l'acier, par 1,5 pour le minerai de fer et par 1,4 pour le charbon. Ces échanges ont

1. Dans quelques années, la canalisation de la Moselle fera baisser de 35 % le transport du charbon rhénan vers la Lorraine, de 60 % celui de l'acier lorrain vers Rotterdam, de 43 % celui du minerai lorrain vers l'Allemagne.

été moins coûteux, en raison des « tarifs directs » et de la suppression des discriminations. Ils ont été plus rationnels aussi, puisque, par exemple, les charbons lorrains trouvent preneurs en Allemagne du Sud, les tôles de notre Sollac sont utilisées par Volkswagen et que le charbon allemand d'Aix-la-Chapele s'exporte en Hollande [1].

Mais c'est de l'ordre psychologique et social que relèvent les résultats les plus intéressants de la Communauté. Amorti jadis dans le cadre des protections douanières artificielles et des autarcies nationales, l'esprit d'entreprise s'est réveillé au bénéfice du bien commun. Anarchique et déloyale, la concurrence a dû se plier à des règles de moralité commerciale : interdiction du dumping, des ententes malthusiennes, respect des prix et barèmes publiés [2]... Une juridiction souveraine s'impose aux Etats comme aux entreprises et les empêche de se faire justice eux-mêmes, arbitre leurs différends : responsable elle-même devant plusieurs instances, une autorité supranationale s'affirme au-dessus des intérêts particuliers. Comment ne pas voir là un progrès décisif sur le passé, une moralisation effective de la vie économique [3]?

Or, cette autorité ne se contente pas de faire respecter les règles du traité : conformément à sa mission, sans contredire aux initiatives valables ni intervenir dans la gestion courante des entreprises, elle prend en mains la responsabilité générale de la production par une politique engagée vers l'avenir. Elle cherche à aboutir à une répartition plus rationnelle des activités. Elle favorise les investissements, en servant de banque aux entreprises, à des taux intéressants; elle encourage la recherche technique. Elle s'efforce aussi d'orienter les investissements vers le bien commun : dans ce but, depuis le 1er septembre 1955, les entreprises sont obligées de déclarer

1. Pour plus de détails, on consultera : *Euratom, Marché commun, C.E.C.A. Bilan, espoirs et risques*, par Emile Rideau (Ed. ouvrières, 1957).

2. Relevons, comme un facteur hautement favorable, cette exigence de *vérité* dans les rapports économiques, à l'encontre de tant de pratiques de dissimulation, de mensonge et de fraude; mais il fallait sans doute qu'une « structure » vînt permettre et soutenir les efforts individuels. Plus généralement, l'immense bienfait de la Communauté est de *lumière* et de renseignement : l'unanimité est faite sur la valeur de son *information*.

3. A côté de ses interventions officielles, l'action de la Haute Autorité s'exerce par son influence même et par ses contacts personnels auprès des gouvernements et des entreprises.

leurs projets; en retour, après examen d'experts, un avis leur est communiqué, dont elles sont libres de tenir compte ou non. Il est, d'ailleurs, remarquable que, d'elles-mêmes, et grâce à ces échanges réciproques, les entreprises commencent à adapter leurs investissements aux besoins généraux : depuis un an, elles en consacrent davantage à la production de fonte, moins aux laminés. De plus, la Haute Autorité commence à définir ses objectifs à long terme et les moyens pour y parvenir.

En matière sociale, pour la première fois dans l'histoire, le principe a été posé que l'industrie est globalement responsable des conséquences humaines du progrès technique et de la rationalisation : les fermetures ou les transformations d'entreprises ne doivent pas nuire à la continuité de l'emploi ni créer du chômage [1]. Un fonds collectif de réadaptation a permis de prendre, pour cela, des mesures effectives, qui intéressent 20.000 ouvriers. L'exemple le plus notable est la réadaptation en cours à la Compagnie des Ateliers et Forges de la Loire, à la suite d'une fusion de Sociétés et de mesures de regroupement et de modernisation. Aucun licenciement de personnel n'est intervenu et n'interviendra; une partie des ouvriers suit des stages de formation professionnelle; les syndicats ouvriers sont associés à la mise au point et au contrôle des opérations. La Haute Autorité prend à sa charge, à part égale avec le gouvernement français, la moitié du coût de réadaptation des travailleurs (300 millions de francs). De même, en 1955 et 1956, elle a contribué pour moitié aux dépenses entraînées par une réduction d'activité aux Forges d'Hennebont. Des entreprises italiennes et allemandes ont bénéficié de secours analogues.

Un double programme d'environ 35.000 logements ouvriers est en réalisation, financé par un crédit de plus de 50 millions de dollars, et sera bientôt terminé [2].

1. Un problème délicat est celui des transferts de personnel ouvrier dans d'autres régions; toujours douloureux, il est parfois inévitable. De plus, la sclérose de la main-d'œuvre est parfois anormale. On n'ignore pas que la Haute Autorité a favorisé le transfert de mineurs des Bassins houillers du Centre-Midi vers le Bassin de Lorraine : ce transfert n'a pu toucher, en 1955, que 560 travailleurs. Depuis lors, en raison d'une reprise de l'activité des charbonnages, il est pratiquement arrêté.

2. Il est curieux de remarquer que cette expérience a montré la quasi-équivalence du coût de construction en France et en Allemagne.

Quant aux salaires, depuis l'ouverture de la Communauté, ils ont haussé davantage pour les travailleurs du charbon et de l'acier que pour ceux des industries de transformation : si une conjoncture de plein emploi y a contribué, la Communauté n'y est pas étrangère en stimulant la production et la productivité. Or, conformément à la Déclaration Schuman, cette hausse s'est opérée dans le sens d'une égalisation vers le haut : la documentation, fournie par la Haute Autorité, a incité les syndicats à revendiquer la généralisation des progrès enregistrés dans telle ou telle région [1].

Enfin, encore insuffisant, un grand effort a été fait, sous la stimulation de la C.E.C.A., pour la prévention des accidents de travail et la lutte contre la silicose : celle-ci résiste encore à la thérapeutique, mais sa prévention technique et médicale se développe.

Le succès de la C.E.C.A. s'est manifesté, sur le plan international, par un intérêt croissant, à son égard, de la part des autres pays. Le cas le plus remarquable est celui de la Grande-Bretagne qui, après quelque hésitation ou quelque scepticisme, a fini, non seulement par envoyer une délégation à Luxembourg, mais par conclure avec la Haute Autorité un accord, établissant une institution commune : le Conseil d'association. Les deux parties se sont engagées à une collaboration pour les échanges de charbon et d'acier. D'autres pays, tels que la Suisse et l'Autriche, ont conclu aussi des accords avec la Communauté, concernant notamment le transit des marchandises sur leur territoire en « tarif direct ».

En regard de ces résultats positifs, il est juste de signaler un certain nombre de *déficits* de l'institution.

C'est un reproche gratuit que d'évoquer sa responsabilité dans la reconstitution des trusts allemands : il ne s'agit pas des cartels de vente, dont on reconnaît que la Haute Autorité a combattu l'existence ou réglementé l'activité, mais de certaines concentrations industrielles de la Ruhr. Or, si la

1. Les confédérations syndicales internationales qui collaborent avec la C.E.C.A. comprennent les syndicats libres (C.I.S.L.) et les syndicats chrétiens (C.I.S.C.) : elles comptent les 3/4 des syndiqués des six pays de la Communauté. Grâce à leurs bureaux de liaison de Luxembourg et aux multiples réunions de travail en commun, une stratégie syndicale européenne commence à se dessiner dans les industries du charbon et de l'acier.

France y est particulièrement sensible en raison de la personnalité de leurs directeurs, la C.E.C.A. n'est habilitée, aux termes du traité, à en empêcher la formation que si elles se transformaient en monopole pratique. Et il faut reconnaître qu'elles sont parfois exigées par les nécessités de la modernisation. A travers des tâtonnements et des décisions de jurisprudence, un optimum de concentration se cherche actuellement, qui se situe aux alentours de 2 millions de tonnes d'acier annuelles; mais aucun critère ne peut être définitif. Le point capital est que toute nouvelle concentration doit être soumise à l'autorisation de la Haute Autorité et dépend d'une appréciation, indépendante de l'initiative qui l'a provoquée.

Par contre, si la C.E.C.A. a favorisé la stabilisation des prix, elle n'a pas entièrement réussi à empêcher leur hausse, surtout pour le charbon. Il n'était pas possible de résister à la pression d'une conjoncture exceptionnelle; il n'était peut-être pas souhaitable de continuer à faire financer par les contribuables le déficit des houillères, ni de réduire les possibilités de développement des productions.

La production du charbon est, en effet, nettement insuffisante et n'a augmenté que de 4 % entre 1952 et 1957 : ce déficit, qui risque d'être permanent en face de besoins croissants d'énergie, est un grave problème et impose une politique d'importations coûteuses.

Quant à la production d'acier, son expansion même est en-dessous des besoins : l'Union Soviétique ne tardera pas à rejoindre, sur ce point, la C.E.C.A. et à la dépasser. De plus, en dépit d'un notable accroissement des investissements pour la production de fonte, cette production, nécessaire à celle de l'acier, demeure en-dessous de l'idéal désirable, et le déficit oblige à des achats onéreux de ferraille aux Etats-Unis.

Enfin, si prometteur qu'il soit, l'effort social de la C.E.C.A. n'a pas encore réussi à en faire une communauté pleinement humaine. Le cas des migrants, dont beaucoup sont italiens, demeure douloureux et les conséquences de leur déracinement les atteignent sur le plan psychologique et moral [1]. Un

1. On consultera les Actes du Congrès de l'Institut international catholique de recherches socio-ecclésiales (Luxembourg, 5-8 janvier 1957).

malaise social, provenant de bien des causes, pèse encore sur l'ensemble des travailleurs du charbon et de l'acier et, en particulier, la profession de mineur tend à être délaissée, au grand détriment de la production [1]. La C.E.C.A. ne peut ici que favoriser latéralement tout effort pour transformer le climat social, les conditions de travail et les structures des entreprises [2].

On peut espérer que l'avenir remédiera peu à peu à ces déficits, sur lesquels se porte l'attention de la Haute Autorité. Par une action progressive, mais efficace, elle s'efforce tout à la fois vers une production accrue et un mieux-être humain. C'est ainsi que depuis le 1er septembre 1957, moyennant certaines conditions pour son octroi, une carte de travail permet à tout travailleur du charbon et de l'acier d'exercer librement son métier dans chacun des six pays [3]. De même, le 1er janvier dernier, une convention est entrée en vigueur, accordant aux migrants, dans le pays d'emploi, les avantages sociaux qui leur sont reconnus dans leur pays d'origine.

Remarquablement dirigée par l'autorité successive de ses premiers présidents, MM. Jean Monnet et René Mayer, l'administration de la C.E.C.A. présente à l'observateur l'aspect d'une équipe de travail, encore à taille humaine, d'environ 800 membres, visiblement unis dans un esprit de collaboration, une foi enthousiaste et un dévouement total au service de l'œuvre à laquelle ils sont attachés. Recrutés par concours et originaires de tous les pays adhérents, ils s'intègrent avec fierté dans la communauté de travail et ont conscience d'être

1. La revalorisation de la profession de mineur obligera d'abord à une modernisation accrue du travail du fond, de telle sorte que le mineur « artisanal » et manuel d'autrefois disparaisse au profit de l'ouvrier d'industrie, capable de conduire ou d'entretenir des machines (ajusteur, électricien...). A l'encontre d'une opinion publique, qui croit à tort que le charbon va être délaissé (alors qu'il entre dans tout objet de consommation courante et qu'il sera toujours nécessaire), il faudra aussi donner au mineur une situation nettement privilégiée : s'il est indispensable, il faut accepter de le payer.

2. Il faut bien dire que, malgré l'expérience de la cogestion en Allemagne et celle des comités d'entreprises en France, l'intégration du travailleur à l'entreprise est encore à peine amorcée. Au terme de la période transitoire, l'attitude des syndicats « libres » apparaît favorable à la C.E.C.A., avec le souhait, assez général, d'une extension de ses pouvoirs. Mais l'absence de la C.G.T., au sein du Comité consultatif, fausse la représentation du monde ouvrier.

3. Un accord, sur le plan de l'O.E.C.E. (1953), n'avait pu aboutir qu'à un taux infime de déplacement (0,5 %).

employés à une œuvre exaltante : sans renoncer à leur préférence affective envers leur patrie d'origine, ils savent qu'il leur faut désormais se consacrer à une réalisation collective, qui dépasse les intérêts de leurs pays respectifs. Les tensions inévitables entre ces fonctionnaires de l'Europe se sont, jusqu'ici, résolues dans une amitié réciproque et une volonté d'entente et de concessions. La petite communauté de Luxembourg figure et réalise, en miniature, la figure idéale de la nouvelle Europe : il y a là une sorte de grâce et presque de miracle [1].

A cette unanimité concourt la création, extrêmement intéressante, d'un Collège européen pour les enfants des fonctionnaires de la C.E.C.A., résidant à Luxembourg. Cette création, à laquelle s'intéressent de près les six ministres de l'Education nationale, a dû résoudre bien des problèmes et, notamment, l'harmonisation des programmes et des méthodes d'enseignement. La fin des études est sanctionnée par un examen, qui ouvre la porte de toutes les Universités européennes. Créée par une action collective, cette Ecole offre un remarquable exemple de coopération sur le plan culturel et universitaire : aucun des participants n'a à consentir de renoncement, sur le plan linguistique, pédagogique et spirituel. Chaque enfant y reçoit davantage que n'apporte son propre pays, puisqu'il bénéficie de l'apport conjugué des diverses cultures.

*
* *

C'est donc sans abus, et en toute objectivité, que l'on peut voir dans la C.E.C.A. un grand succès humain, une expérience qui réconforte dans une époque dramatique. Favorisée par les circonstances, elle a surgi comme une nécessité; et ce fut le grand mérite de Jean Monnet et de Robert Schuman que d'avoir discerné le point de maturité des événements, puis

1. Il faudrait ici décrire l'atmosphère de cette petite capitale du Grand-Duché : sérieuse, traditionnelle, accueillante, opulente et confortable, et qui participe à la fois du monde germanique et franco-belge... Sans problèmes aussi : on garde encore le souvenir ému d'une grève de quelques heures, il y a plus de trente ans.

d'avoir avec patience incarné le projet initial dans une institution. Depuis lors, la Communauté s'est affirmée par son mouvement même et vérifiée par ses résultats [1]. Actuellement insérée au plus profond des nations européennes, on ne concevrait pas qu'elle pût disparaître. Bien plus, elle appelait un dépassement, dans le « marché commun » généralisé qui vient de naître et dont elle fut le banc d'essai : elle a prouvé qu'il était possible, sans bouleversements économiques ou sociaux, de renoncer à des barrières factices pour mettre en commun le commerce de produits essentiels, sous une règle communément acceptée, dans la réciprocité pacifique des échanges.

L'histoire dira, un jour, la prodigieuse novation que constitue, à l'encontre d'un libéralisme anarchique et contredit par le dirigisme autarcique qu'il exigeait illusoirement pour survivre, cette communauté qui sauve la liberté des entreprises au sein d'un cadre institutionnel.

Rien de plus conforme aux grands principes chrétiens, souvent exprimés et précisés par les Souverains Pontifes : non seulement pour la réconciliation et la paix internationales, mais pour l'harmonisation de la concurrence par des structures corporatives.

Mais, loin de se satisfaire du présent, la Communauté du Charbon et de l'Acier, et maintenant la Communauté économique européenne, sont en flèche vers l'avenir : comme l'affirmait la Déclaration Schuman, elles se considèrent comme les premières assises d'une Fédération européenne. Allusion à une communauté politique, où la communauté économique doit s'achever, sous des formes, d'ailleurs, imprévisibles [2]. Comme on le sait, c'est aussi le désir de S. S.

1. Difficiles d'accès aux demandes venues d'Europe, les banques de New-York ont souscrit (1957), en quelques jours, un emprunt de 35 millions de dollars, émis par la Haute Autorité : signe de « reconnaissance ».

2. Cette communauté politique, qui prendra la responsabilité d'un bien commun plus universel et plus spirituel que l'économie, préviendra le danger que peut offrir un organisme, dont la mission première est l'expansion économique et le relèvement du niveau de vie. Sans doute, la C.E.C.A. n'oublie-t-elle pas que l'efficacité matérielle est au service d'objectifs sociaux, mais, pas plus que les nouvelles institutions du Marché commun, elle ne peut couvrir toute l'amplitude des aspirations humaines, et le risque de toute organisation technique est de faire oublier la primauté du spirituel. Il est dommage que les différents traités européens n'aient pas suffi-

Pie XII « que les grandes nations du continent européen, à la longue histoire toute chargée de gloire et de puissance, sachent faire abstraction de leur grandeur d'autrefois pour s'aligner sur une unité politique et économique supérieure » [1].

Parfois tenté de critique amère ou d'évasion, parfois enlisé dans des souvenirs stériles ou mystifié par des irréalismes, le chrétien doit se considérer comme le premier responsable de cet avenir, qui, en faisant éclater tant d'étroitesses, s'accorde si bien avec son idéal d'universalisme et de communion. Le bilan sommaire qu'il vient de lire lui rappelle seulement qu'une grande œuvre se réalise près de lui et que, sans être un idéal absolu, l'Europe se construit : les élites qui l'élaborent comptent sur lui pour prolonger leur œuvre.

Emile RIDEAU.

samment affirmé cette primauté, ni posé nettement que l'homme était la fin de l'économie.

1. Allocution aux membres des délégations du second congrès international de l'Union européenne des Fédéralistes (11 novembre 1948). A plusieurs reprises, au cours de l'année 1957, notamment dans un important discours adressé à une délégation de l'Assemblée de la C.E.C.A. (4 novembre), le Pape est revenu sur l'unification de l'Europe (cf. *Etudes*, décembre 1957).

LES SERVICES COMMERCIAUX DE L'AGRICULTURE[1]

La margarine, les eaux minérales : voilà deux aliments dont la consommation s'est accrue de façon spectaculaire depuis quelques années. Dans notre pays, chatouilleux sur sa réputation gastronomique, et qui remporte de par le monde l'Oscar de la consommation du vin, cette évolution ne prouve-t-elle pas l'efficacité des méthodes commerciales?

Ce succès réveille les associations agricoles, qui se lancent à leur tour dans des campagnes publicitaires. A propos du beurre, on évoque successivement le prestige, les traditions, la gourmandise; on parle du coup de fouet donné par le sucre, de la santé promise par les oranges. Bien entendu, cette action s'opère sur une échelle modeste, avec des budgets publicitaires plus faibles que ceux des grandes marques françaises, et à plus forte raison des campagnes américaines : les associations agricoles françaises sacrifient à la propagande en faveur du beurre une somme de 60 millions, soit 1,50 franc par habitant; c'est bien peu à côté du budget d'une grande marque de margarine, qui y affecte l'équivalent de 15 francs par tête, et encore moins auprès des 100 francs Gaillard — que les producteurs de lait de Rochester (Etat de New York) consacrent pour vanter leur produit à chaque consommateur!

Cette activité est-elle vraiment utile au pays? De nombreux agriculteurs en doutent, qui considèrent un peu la publicité comme un mal nécessaire, où ils sont entraînés contre leur gré : « Nous avons, disent-ils en substance, l'impression de nous trouver dans une foule, au passage d'un défilé; lorsqu'un imbécile, au premier rang, se lève sur la

1. Ces notes s'inspirent d'un ouvrage sur l'agriculture commerciale américaine, qui traite à la fois des initiatives privées et de l'intervention de l'Etat dans le domaine des marchés : H. de Farcy. *L'agriculteur à la conquête de son marché : expériences américaines.* Préface de Robert Buron. Bibliothèque de la Recherche Sociale. Editions Spes, Paris, 1958.

pointe des pieds, tout le monde doit en faire autant, san profit pour personne. » En réalité, le problème ne consist pas uniquement à hurler avec les autres et, si possible, plu fort qu'eux. Le succès de la margarine ou des eaux minérale dépend de bien d'autres éléments que de la publicité : besoi de boissons hygiéniques et non alcoolisées, désirs d'écono miser, etc... Le mérite des firmes qui les vendent est d'avoi su se glisser dans un courant, plus que d'avoir forcé la mai des acheteurs. En cela, d'ailleurs, elles ne font qu'imiter le entreprises industrielles les plus vivantes, qui utilisent leur services commerciaux pour s'informer de l'état des marché et des désirs des consommateurs. L'agriculture n'a-t-elle pa à entrer, elle aussi, dans cette voie?

Pour tenter de répondre à cette question, nous propose rons d'abord quelques réflexions sur l'opportunité de ce services commerciaux. Dans une seconde partie, à titr d'exemple, nous rechercherons leur rôle dans la patrie pa excellence du commerce, les Etats-Unis.

*
* *

« A quoi bon nous charger d'une activité à laquelle nou ne sommes pas adaptés? Aux agriculteurs de produire, et d produire bien. Aux commerçants de vendre. » Tel est l raisonnement de bon nombre d'agriculteurs, plus ingénieur que commerçants, plus producteurs que vendeurs, reprenan à leur insu l'attitude de leurs ancêtres qui croyaient déroge en s'adonnant au commerce.

Ils peuvent d'ailleurs s'appuyer sur la tradition, rappele qu'après tout la réputation gastronomique de la France s'es fort bien accommodée des formes classiques de la distribu tion. Avec toute leur prudence paysanne, ils craignent vague ment les conséquences de l'union entre l'agriculture et l commerce, et ont peur que ce mariage de Mercure et de Cérè ne donne le jour à quelque monstre informe...

Parfaitement légitime autrefois, cette attitude paraît main tenant dépassée, car elle néglige un fait nouveau, massif l'énorme variété de produits qui caractérise aussi bien la

production que la consommation, et qui change radicalement les structures des marchés agricoles. L'abondance et la diversité des produits vendus par les magasins d'alimentation l'atteste, manifestant par là — sans faire oublier certaines injustices sociales — la prospérité croissante des pays occidentaux [1].

La multiplicité des produits offerts, coïncidant avec l'aisance des acheteurs, réagit évidemment sur le fonctionnement de notre système économique, qui restait fondé sur l'action un peu mécanique des prix. Dans un régime de pénurie relative, il n'était pas difficile de prévoir les réactions du pauvre qui s'enrichissait : une fois achetés quelques rubans et quelques colifichets, on allait à l'essentiel : « Ils furent heureux et mangèrent du pain toute leur vie », dit une ancienne version russe du Chat Botté, offrant aux paysans d'Europe Orientale un univers de bonheur à la portée de leur imagination. Mais nos illustrés pour enfants présentent à l'imagination de leurs lecteurs des félicités terrestres qui dépassent de beaucoup le stade du pain, même beurré et, qui plus est, varient d'après les goûts de chacun.

D'où la question : comment se détermine le choix de ces divers produits? Les raisons d'ordre économique perdent de leur importance : la hausse et la baisse des prix paraissent déjà moins efficaces qu'autrefois pour modifier le volume de la consommation française. Le choix s'opère davantage d'après des motifs non économiques : commodité d'achat, facilité d'utilisation du produit, traditions familiales, ou — ce qui devient plus fréquent — meilleure connaissance des qualités du produit et de ses divers modes d'emploi. A l'action automatique des variations de prix se substitue peu à peu une action psychologique d'information et d'action commerciale.

Nos circuits commerciaux avaient su s'adapter à la distribution de produits traditionnels, drainés de régions bien

1. Dans une enquête récente de l'Institut Français d'Opinion Publique, on a interrogé les Français de moins de trente ans en leur demandant ce dont ils se sentaient privés. Tous les groupes sociaux, unanimement, ont mis la nourriture au dernier rang de ce qui leur manquait : après les distractions, les moyens de transports, les appareils ménagers. Nous sommes loin de ce petit Chinois, interrogé sur ses souhaits de Noël : « Pour Noël? Je voudrais bien, ce jour-là, manger à ma faim. »

déterminées vers des clientèles aux goûts relativement stables. Ils paraissent moins préparés à cette nouvelle tâche. Sans doute, les théoriciens font-ils figurer dans les attributs du commerce la fonction dite d'information qui alerte l'acheteur sur les possibilités des vendeurs et renseigne ces derniers sur les désirs de leurs clients. Mais pour s'appliquer au kaléidoscope des produits nouveaux, cette charge demande des efforts surhumains, et, pourrions-nous dire, anormalement altruistes. Les commerçants en alimentation sont assurés d'un chiffre d'affaires relativement constant. Le développement des ventes d'un produit nouveau paraît évidemment de toute première importance pour les producteurs, et même pour les consommateurs (au moins lorsque cette vente correspond à un besoin!). Mais il ne présente pas toujours le même intérêt pour le détaillant, car il se traduit souvent par une substitution à l'intérieur de ses ventes habituelles et non par une élévation de son chiffre d'affaires. Faut-il donc s'étonner de la tiédeur de beaucoup d'intermédiaires?

Devant ces déficiences, on songe parfois à remplacer le commerce par de nouveaux organes de distribution. Certains doctrinaires rêvent au moment où les coopératives agricoles tendront la main aux coopératives de consommation, scellant ainsi l'union de l'ouvrier et du paysan. La réalité est autre, et les institutions coopératives actuelles ne disposent guère des cadres voulus pour étendre massivement leur activité! Il paraît plus sage de demander aux agriculteurs, non de remplacer le commerce, mais de l'animer; cette conception est parfaitement exprimée par un économiste rural des Etats-Unis, disant : « Nous n'avons pas l'intention de remplacer le commerce dans la vente au consommateur. Mais personne ne remplacera l'agriculteur — ou les associations qui le représentent — lorsqu'il s'agit de vendre aux vendeurs. »

Cette réflexion fait d'ailleurs écho à la solution des industriels qui, sans chercher à se construire un circuit commercial complet, et à bouter dehors grossistes et détaillants, visent seulement à les stimuler, en les obligeant par exemple à vendre des produits que leur réclament les consommateurs, alertés par la publicité.

La logique invite donc l'agriculteur à compléter ses ser-

vices de production par des « services commerciaux ». Pour appuyer cette logique, et quitter le stade des vœux pieux, nous avons la chance d'avoir aussi la leçon des faits.

*
* *

Délaissant ici les réalisations non négligeables tentées par les associations françaises les plus vivantes, nous rechercherons les applications massives de cette méthode aux Etats-Unis. Les pratiques de pression commerciale que l'on traduit par le mot « promotion des ventes » trouvent en Amérique une audience à laquelle nous ne sommes pas encore habitués [1]. Bien plus, elles n'ont pas résolu tout le problème rural, et elles se doublent de complexes organisations du marché. Aussi faut-il étudier l'exemple américain, non pour nous en inspirer de but en blanc, mais pour réfléchir, à sa lumière, sur les lois de l'activité commerciale.

Sans prétendre exposer l'ensemble du problème, nous nous bornerons à aborder trois des manifestations les plus neuves de cette activité commerciale : rechercher ce que le consommateur désire, par les techniques d'études du marché; le lui présenter, ce qui est le domaine de l'action sur le produit; lui faire savoir ce qu'on lui propose, enfin, par la publicité et les relations publiques.

Les études de marché.

Il y a quelques années, Ronald Gatty, étudiant à l'Université Cornell, lavait la vaisselle dans un restaurant. Le propriétaire, entrant dans la cuisine, demanda à la cantonnade : « Alors, vous l'avez trouvé bon, mon steack? » Très simplement, l'étudiant lui dit : « Je regrette, mais, vous savez, il y en a de meilleurs, et moins chers, chez un tel et un tel. » On imagine facilement ce qu'aurait répondu tel ou tel Chef de

1. On connaît la boutade, qui traduit bien le réalisme américain : « La vérité? L'Italien la possède, l'Espagnol la défend, l'Allemand la complique, l'Anglais ne s'en soucie pas, le Français la cherche, et l'Américain... la commercialise. »

notre connaissance : « Mon ami, si vous n'êtes pas content... » L'hôtelier américain a eu une autre réaction : « Très intéressant, ce que vous dites. Si vous le voulez, je vais désormais vous payer vos repas dans les divers restaurants de la ville. En échange, vous me ferez un rapport sur la nourriture, le service, les prix. »

Probablement à son insu, ce restaurateur venait de tenter la démarche fondamentale de l'*étude du marché*, en acceptant de compléter son jugement personnel par celui d'un homme intelligent, capable de lui présenter une vue plus objective de la situation.

Particulièrement nécessaire aux Etats-Unis où les goûts et les situations changent rapidement, cette attitude d'esprit est-elle hors de propos en France? On y plante de nouveaux vergers sans avoir recherché si le consommateur répondra à cet accroissement de production; on inaugure silos, abattoirs et laiteries dont la rentabilité reste discutée. Nous sommes bien proches ici de l'attitude de l'officier de cavalerie d'autrefois qui, à la question : « Où allez-vous? » répondait : « Je ne sais pas, mais j'y cours. » Sans nier radicalement le bien-fondé de ces innovations, nous serions plus rassurés si elles avaient été précédées d'études plus poussées.

Cette carence paraît d'autant plus impardonnable que les techniques de recherche commencent à devenir d'usage courant. On sait que les firmes industrielles les utilisent largement en France. Aux Etats-Unis, non content de les adopter pour orienter la politique des grandes entreprises, on les applique même aux détails les plus minuscules de la vie pratique. Dans le bureau d'une petite agence de San Francisco, je note qu'on y mène de front une enquête pour savoir si le label : « Grand'Mère l'Oie » s'adapte bien à une marque de pommes de terre en « chips », une autre pour déterminer la clientèle d'un viticulteur produisant un des meilleurs « Burgundy » de la Californie, une autre encore pour préciser l'argument publicitaire le meilleur pour une nouvelle formule de lait concentré. Pendant ce temps, le directeur lui-même conseille un jeune ménage de photographes désireux de s'installer dans une ville en croissance économique, et guide le directoire des Eglises luthériennes dans les achats

de biens fonciers, où l'on construira, dans vingt ans, des lieux de culte.

Les méthodes, qui doivent évidemment se recouper, sont infiniment variées. Dans certains cas, établissement de statistiques ou d'études de conjoncture extrêmement poussées; ailleurs, analyse de documents ou relevés d'annuaires; parfois, enquête ou expérimentation auprès des consommateurs; souvent même, analyse psychologique ne se contentant pas de rechercher ce que préfère l'interviewé, mais pourquoi il le préfère, ce qui permet de modifier l'argumentation publicitaire.

Sans doute, ne faut-il pas demander aux techniques d'études du marché plus qu'elles ne peuvent donner. On ne peut compter sur elles pour suppléer au jugement commercial avisé qui détermine finalement les orientations, ou, pour employer l'expression de Pie XII au Congrès de la Distribution Alimentaire en 1956, au « risque calculé » qu'il faut savoir prendre. Mais l'étude du marché montre du moins les avantages et les inconvénients des diverses options, et son emploi paraît donc désormais indispensable, tant pour définir la clientèle qui convient à un produit donné, que pour rechercher les produits adaptés à un milieu déterminé.

La présentation du produit.

« La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. » Certains commerçants ont parfois, avec cynisme, pris cette expression à la lettre, en présentant le même produit dans deux boîtes différentes, et en demandant leur avis aux clientes, qui répondent immanquablement : « Je prends ce qui est dans la boîte bleue, parce que c'est meilleur. » Sans aller jusque-là, il faut convenir que, si le choix du produit est important, sa présentation pour la vente prend une place prépondérante. Bien plus, la part de l'agriculteur paraît appelée à s'y accroître encore.

Cette action s'exerce en premier lieu sur la normalisation des produits. Nom qui a mauvaise presse en France, où l'on craint la réduction, à des modèles uniques, obligatoires, et neutres, de nos fruits, vins et fromages. La réalité est autre;

le consommateur américain peut choisir entre vingt-quatre types d'œufs, d'après la couleur, la dimension, et la fraîcheur, et n'a vraiment pas à se plaindre du manque de choix! C'est que normaliser, ce n'est pas uniformiser, c'est simplement définir les caractères d'une variété ou d'un produit avec assez de précisions pour qu'on puisse le décrire — et donc le redemander — sans être obligé de le manutentionner et de le tripoter. Il n'est plus nécessaire que l'acheteur manipule chaque emballage, pour apprécier la différence exacte entre le fond et le « dessus du panier » : économie considérable dont une partie peut revenir légitimement à celui qui l'a provoquée. Bien plus, en distinguant, dès le point de départ, entre les différentes qualités, on peut mieux aiguiller chaque envoi vers la clientèle qui le demande réellement, ce qui évite les surprises de prix.

Non contents de normaliser leurs produits, les producteurs agricoles songent à entrer, au moins en partie, par leurs coopératives, dans le cycle de transformation des aliments. Il est vrai que sur ce point la richesse américaine offre des possibilités inouïes! Cela s'applique même à des produits sans prestige, comme les pommes de terre, où la présentation, le triage, et les différentes opérations technologiques ajoutent des services qui accroissent nettement la valeur de la matière brute. La ménagère américaine qui se procure d'honnêtes pommes de terre locales pour 30 à 50 francs le kilogramme [1], dépense 100 francs pour des pommes de terre de l'Idaho, cru spécialement réputé. Elle débourse 120 francs — pour un poids équivalent — lorsqu'il s'agit de pommes de terre épluchées en conserve, 200 francs pour des pommes en poudre, avec lesquelles elle fera une purée, 300 pour des pommes frites surgelées (« Faites-les réchauffer, dit la notice, et vous aurez des *French Fried Potatoes* aussi croustillantes qu'au sortir de la bassine »), et 600 à 1 000 francs pour des « Chips ». Sans prétendre assurer par lui-même toutes ces transformations, l'agriculteur peut tout au moins ne pas se limiter à la vente de produits bruts!

1. Le dollar est ici calculé à 420 francs.

La publicité.

Rechercher ce que veut le consommateur, le lui présenter, c'est bien; mais il faut aussi le lui faire savoir, ce qui rentre dans le domaine de la Publicité et de son prolongement, les Relations Publiques. On ne s'étonnera pas que les agriculteurs américains, conscients d'appartenir au pays d'élection de la publicité (75 % des dépenses publicitaires du monde s'effectuent aux Etats-Unis), aient largement adopté cette méthode.

Ils y ont tenté une expérience intéressante, en basant leurs campagnes publicitaires sur ce qu'on appelle l'argumentation, et en délaissant les formules plus classiques du domaine de la suggestion. On sait que cette dernière forme de publicité consiste surtout à répéter un thème pour le graver dans le cerveau des acheteurs. C'est le cas de notre « Dubo, Dubon, Dubonnet ». Cette méthode assure parfois des succès retentissants. On connaît l'exemple du chocolat fabriqué par le quaker anglais Cadbury. Celui-ci était à la fois trop réaliste pour trouver à son produit des vertus bien nouvelles et trop scrupuleux pour annoncer des qualités inexactes. Il résolut son cas de conscience en affichant simplement, mais massivement, « Cadbury Cocoa », ce qui réussit parfaitement.

Dans le domaine alimentaire, les firmes privées utilisent évidemment ce procédé de répétition. Pour la publicité des marques de bière américaines, par exemple, ce qui compte, c'est l'image, haute en couleurs : les textes ne sont là que pour l'appuyer, et leur lecture n'enrichit pas notablement le bagage intellectuel du lecteur : « Votre soif peut sentir la différence » (sous-entendu : car, hélas, votre palais ne le peut pas) — « Saveur qui étincelle! » — « Une des deux grandes bières des Etats-Unis! » — « Ça, c'est de la bière! »

Par contre, la publicité collective, qui s'applique au produit lui-même, tente actuellement une voie différente en essayant d'exposer — brièvement, mais nettement — les avantages de ce produit. Il suffit ici d'évoquer le concert de ces arguments : « Les carences de calcium enlèvent toute vitalité... pour les éviter, buvez du lait » — « Pour vos dents? Le lait » — « Pour la « terrific » croissance des jeunes? La

viande et ses protéines » — « Pour vos besoins en vitamines? Des oranges... pas seulement le jus, mais la pulpe, pour profiter aussi des « bio-flavonoïdes ».

Ces arguments, qu'il est loisible de trouver tendancieux, ou simplement exaspérants, traduisent pourtant une tendance qu'on ne saurait mépriser : ils aident à mieux faire comprendre l'usage d'un produit et ses qualités réelles : « J'ai compris ce que le lait signifiait pour moi », confiait une ménagère que l'on interrogeait sur les résultats de la publicité.

On ne saurait d'ailleurs dissocier la publicité d'un effort plus large et plus didactique : information du consommateur, par exemple, ou manifestations d'ensemble, qui sont du ressort des Relations Publiques, ou, suivant l'expression américaine, de la « Publicity ». Ce sujet ayant été longuement abordé dans les *Etudes*, nous n'y reviendrons pas [1].

Cette méthode, qui consiste à donner aux consommateurs des arguments pour la consommation des divers produits, est évidemment fort efficace quand on peut se fonder sur des motifs valables. Mais que se passe-t-il lorsqu'on se trouve à court d'arguments?

Certains vendeurs affirment que la publicité peut toujours arriver à créer des besoins, et que son emploi à forte dose peut toujours développer la consommation de n'importe quel produit. Ils ont convaincu les producteurs de pommes de terre, qui s'alarmaient de la baisse de consommation de leur produit : le niveau actuel n'atteint même pas celui du sucre! Le *National Potato Council* s'est donc lancé dans la publicité : élection, en Pennsylvanie, d'une « Reine de la Fleur de Pomme de terre »; envoi au Lord-Maire de Dublin d'un colis de pommes de terre, en « reconnaissance de l'aide insigne fournie aux Etats-Unis par la Pomme de terre d'Irlande »; distributions de tracts rappelant que les pommes de terre n'empêchent pas de « garder la ligne » : ce qui fait engraisser, ce n'est pas la pomme de terre, c'est la sauce qu'on y ajoute, sans songer que les Américains n'aiment guère les pommes à la croque au sel.

Arguments faibles, et dont le résultat s'est avéré fort

1. H. de Farcy. « Publicity » aux Etats-Unis. *Etudes*, février 1957.

mince. Mais ni vous, ni moi, ni les conseils en publicité ne peuvent en trouver de plus valables. Voilà précisément le fond du problème, qui avait échappé aux producteurs : les consommateurs n'ont aucune raison d'augmenter leurs achats; pourquoi se laisseraient-ils influencer par la publicité? On eût mieux fait d'écouter les conseils de Neil Borden, professeur de publicité à l'Université de Harvard : « Croyez-moi, j'ai un bon conseil à donner à l'ensemble des producteurs de pomme de terre : si vous voulez vraiment gagner de l'argent, faites autre chose que des pommes de terre [1]. »

*
* *

L'efficacité des services commerciaux de l'agriculture présente donc des limites. On ne peut leur demander de vendre n'importe quoi, à n'importe qui, n'importe quand, d'inviter le consommateur à se gaver, à « creuser sa tombe avec ses dents ». Leur action se limite d'elle-même par la sagesse de la ménagère — souvent plus grande qu'on ne veut bien le dire. L'industrie alimentaire, maintenant comme au temps d'Adam Smith, se trouve contenue dans ses ambitions par « l'étroite capacité de l'estomac humain », et elle ne suivra jamais l'essor des engins interplanétaires, ou même celui des appareils ménagers...

L'activité commerciale de l'agriculture n'a pourtant pas à redouter le chômage. Si elle sait remplacer la fonction de « réclame » par celle, plus complexe, de « Etude du Marché — Argumentation », elle peut atteindre son vrai but, qui est de proposer des aliments toujours plus variés à des consommateurs de plus en plus exigeants. Donner, pour le plus juste prix, chaque produit à la personne qui le désire : cette besogne n'est pas terminée, même aux Etats-Unis! A plus forte raison chez nous, et cela justifie le développement de ces services.

1. Sur les applications de la Publicité dans l'agriculture française, on lira le rapport de Henri Cayre : *Publicité et Propagande en faveur de la consommation des Produits agricoles*. Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles, 1955; et le numéro spécial de la revue *Coopération agricole*, 1956 : *Propagande, Publicité, Education*.

Sans doute une analyse plus complète devrait-elle insérer ici d'autres précisions montrant de plus près le rôle de ces services, leur articulation, les possibilités de leur développement. Il faudrait également rappeler qu'ils ont une autre tâche, qui est de représenter valablement l'agriculture dans les mécanismes complexes de fixation des prix. De même, on devrait mieux y définir le rôle de l'agriculteur, qui, sans bien entendu assurer ces fonctions à titre individuel, peut les exercer, par personne interposée, dans le cadre de ses associations. Enfin, il y aurait lieu de souligner que le développement de ces services commerciaux ne suffira pas à résoudre tout le problème agricole, et encore moins le problème social. Les Etats-Unis eux-mêmes, patrie de la libre entreprise, ont puissamment organisé leurs marchés, sous le contrôle de l'Etat, et mis sur pied un système de distributions gratuites aux pauvres, d'autant plus nécessaires que ceux-ci ont l'attention exacerbée par les multiples tentations de la publicité. Mais, pour ne pas tout résoudre, ces services commerciaux n'en exercent pas moins un rôle capital sur le plan économique.

Leur rôle psychologique n'est pas moins important. Au premier abord, leur ambition paraît sans grandeur, qui vous conseille de substituer le jus de carottes à la purée de pommes de terre, ou qui vous montre « ce que le chou de Bruxelles représente pour vous ». Mais ces humbles démarches de la vie quotidienne n'en sont pas moins porteuses de valeurs réelles. Elles offrent à l'agriculture française une chance qu'il ne faut pas laisser passer. En obligeant le paysan à s'enquérir des goûts d'autrui, elles ouvrent son horizon. Elles lui font sentir « qu'il y a des autres », différents de lui, et dont il faut respecter les opinions et les désirs : excellent point de départ pour faire éclater l'isolement du rural, pour amener l'agriculture à s'accorder au rythme du pays.

Henri DE FARCY.

TYPHONS SUR LA CHINE (II)

En revendiquant l'égalité avec l'Union Soviétique, le Gouvernement chinois exprime sûrement un vœu de la nation. Mais il est pratiquement obligé de l'attendre comme un cadeau de son partenaire, car son économie, soumise à une loi d'airain, demeure précaire.

Si les conditions atmosphériques sont favorables, les récoltes sont bonnes. Alors les impôts rentrent, le volume des exportations croît [1], les matières premières affluent dans l'industrie légère qui, à son tour, constitue une des principales sources du revenu de l'Etat. Disposant de vastes ressources, ayant la possibilité d'importer des machines, l'industrie lourde se développe puissamment. Or, en 1955 et durant l'hiver 1956, c'est ce qui s'est produit; aussi la Chine peut-elle se flatter de succès brillants.

Mais les inondations du printemps et de l'automne, les désordres consécutifs à la collectivisation, une surévaluation des ressources disponibles, ont conduit à la crise. Li Fu-chun, Président du *Comité National de Planification*, en avertit le *Congrès du Parti* (septembre 1956) : la production agricole reste stagnante; l'industrie lourde a trop accaparé l'attention aux dépens du reste; des erreurs de planification ont provoqué la surproduction de certains articles et la pénurie pour d'autres; des plans trop ambitieux de « constructions de base » [2] ont tendu l'économie à l'excès. En outre, au milieu même des lourdes préoccupations politiques de l'automne, une évidence s'impose : les stocks de matières premières sont en voie d'épuisement. On a voulu faire vite, trop vite, et la machine entière se trouve maintenant menacée de paralysie.

Le 13 janvier 1957, le *Journal du Peuple* tire le signal

1. Les produits agricoles fournissent 75 % des exportations.
2. Il entend par là des travaux qui sont indispensables pour un développement de grande envergure, mais ne sont rentables qu'à une lointaine échéance.

d'alarme. Depuis le début de l'hiver, le manque de charbon est sensible, et pour assurer les services essentiels, le Gouvernement ordonne à toutes les organisations publiques de réduire de 20 % leur consommation. Pourtant, l'extraction n'a cessé de progresser en quantité [1], bien qu'elle n'ait pas atteint l'objectif fixé. Mais le pire, c'est que la course à la quantité a entraîné une détérioration continuelle de la qualité. Des mises en garde ont été prodiguées; ordre a même été donné de trier le charbon à la main, si les machines font défaut; rien n'y a fait. Dans la mine de Lungfeng par exemple, qui dépend de Fushun, la production a augmenté de 96 % de 1952 à 1955, mais la proportion des pierres qui s'y trouvent mêlées a augmenté simultanément de 209 %; celle des poussières y atteint un degré total tel que le coke produit à partir de ce charbon est inutilisable. Le record est sans doute détenu par les mines de Yangshuan qui ont expédié à Soochow, au début de 1955, 200 tonnes de charbon, dont 100 tonnes de pierres. Malgré tous les avertissements donnés, le Ministre du Charbon se trouvait encore obligé de déclarer en juin 1956 que la qualité du charbon ne se relève pas. Comme le charbon reste de loin la principale source d'énergie de la Chine, il est facile d'imaginer les conséquences désastreuses de telles pratiques.

D'autres éléments de base comme l'acier [2], le ciment, le bois de charpente, sont produits en quantité tout à fait insuffisante. En outre, les articles de consommation courante (papier, coton, etc.) tendent à se raréfier de plus en plus, et l'inflation menace le pays.

Le phénomène le plus déconcertant pour le Gouvernement est le développement du marché de troc. L'an passé, les entreprises nationales avaient été autorisées à pratiquer entre elles des échanges de matériaux bruts. Mais des enquêtes effectuées en décembre à Mukden, Shanghaï et ailleurs ont révélé que ces entreprises se sont lancées dans de vastes spéculations; chacune s'efforce de mettre la main sur les marchandises les plus appréciées, et l'on en vient à troquer des manteaux doublés d'ouate contre des gueuses de fonte, de la

1. Elle est passée de 63 millions de tonnes en 1952 à 105 millions en 1956.
2. En 1956, 4.460.000 tonnes d'acier, et 4.780.000 tonnes de fonte.

toile contre de l'acier, etc. Dans les entrepôts dorment des stocks considérables en attendant qu'ils montent sur cet étrange marché.

Un coup de barre énergique s'impose, mais c'est presque un tête à queue qui est décrété en mars 1957. On blâme ouvertement les plans de grande envergure qui ont été tracés sans tenir compte des possibilités réelles. Les efforts seront donc concentrés sur la production des matières premières. Tout ce qui n'est pas directement productif est impitoyablement rayé des programmes : logements, bureaux, écoles, foyers culturels. Pour réduire au maximum ses dépenses, l'Etat achètera moins de graines alimentaires et les rations seront réduites. Au lieu de gaspiller leur argent à des dépenses superflues, les particuliers doivent souscrire aux bons du trésor et augmenter leurs dépôts en banque.

Parmi les grands chantiers, seuls seront poussés activement ceux dont l'achèvement est proche et qui répondent aux besoins de base; les autres seront plus ou moins mis en sommeil [1]. Des investissements beaucoup plus larges, au contraire, seront mis à la disposition des petites et moyennes entreprises. Que l'on se garde de démanteler les vieux bâtiments, de mettre au rebut les instruments démodés, de mépriser les techniques primitives! Tout cela est utilisable et peu coûteux. Du coup, Shanghaï, la Babylone occidentale et capitaliste, la paria méprisée du nouveau régime, reconquiert une place de premier rang : malgré toutes les mutilations subies, elle dispose encore d'entreprises immédiatement rentables et reçoit un traitement de faveur dans la répartition des capitaux et matériaux disponibles.

La collecte des matériaux provoque une déception pénible. Pour couper court à tous les subterfuges, 9.000 inspecteurs du *Comité National Economique* perquisitionnent dans les

1. Par exemple, réduction considérable des travaux à Paotou et Wuhan, les deux grands centres de l'acier qui, après Anshan, ont continuellement occupé la vedette. Les rapports soulignent qu'une aciérie à grande capacité (1.500.000 tonnes par an) requiert 9 ans de travaux et ne commence à produire qu'au bout de 6 ans. Tandis qu'une aciérie moyenne (160.000 tonnes par an) peut être achevée en 4 ans et produire au bout de 3 ans; elle peut d'ailleurs être équipée avec les moyens du pays, sans une coûteuse aide extérieure.

entrepôts et constatent qu'une partie des stocks n'existe que sur le papier [1].

La déception la plus amère est due à l'Union Soviétique. Celle-ci a pris à sa charge, dans le cadre du *Plan quinquennal*, la construction de 156 unités industrielles; en avril 1956, Mikoyan en avait promis 55 de plus. En fait, 28 seulement sont achevées en décembre 1956, 126 autres sont en chantier sans que l'on puisse prévoir la fin des travaux. Les ressources de Moscou sont-elles absorbées par l'Europe Orientale ou le Proche-Orient? Les exportations de Pékin sont-elles jugées insuffisantes? Toujours est-il que le *Plan* entier avait été bâti autour de ces usines soviétiques, qui devaient constituer l'ossature de la nouvelle industrie chinoise; sans elles, il s'effondre.

*
* *

La collectivisation agricole offre-t-elle du moins un dédommagement? De fait, la très grande majorité des paysans se trouve maintenant absorbée dans le système. Mais ce succès a son revers. Les 12 septembre et 24 novembre 1956, des Instructions, émanées conjointement du Ministère et du Parti, ont dû dénoncer quantité d'abus : gonflement excessif et incompétence des cadres administratifs dans les *Fermes d'Etat*, disproportion exagérée des salaires entre les cadres supérieurs et inférieurs, surtout travail peu efficient. C'est là que blesse le bât.

Contrairement à ce qu'on espérait, la production ne croît pas sensiblement et le recouvrement des impôts n'est pas plus aisé. L'organisation collective a une autre capacité de résistance que le paysan isolé. De surveillants intéressés à déceler les fraudes, les cadres sont devenus des gérants habiles à trafiquer. Là, comme dans l'industrie, le Gouvernement est noyé sous un flot de rapports falsifiés. Des enquêteurs, envoyés en juillet 1956 par le *Journal du Peuple*, ont pu

1. Par exemple, sur 274 entreprises nationales qu'ils ont examinées, 147 avaient fourni des états fictifs sur leurs stocks d'acier.

constater que, dans telle ferme où la production a augmenté de 15 %, le directeur déclare froidement 52 %; puisque le Gouvernement veut des puits, un département de Mandchourie lui en offre 1.700, mais il y en a 1.000 qui n'existent que sur le papier. Les officiels du Parti ou de l'administration expliquent paisiblement qu'ils « mouillent » ordinairement leurs statistiques, pour faire plaisir au Gouvernement qui fixe des objectifs impossibles.

Ils ne se gênent point, par contre, pour tyranniser les paysans, qu'ils « tiennent aux cheveux », puisqu'ils peuvent réduire leur salaire ou leur retirer le droit au travail. Ils en profitent donc pour les réquisitionner en vue des travaux les plus variés, sans leur laisser le temps de vaquer à leurs propres affaires. Il faut donc avouer qu'ils élèvent de leurs propres mains une barrière entre le Parti et les masses, et que, de part et d'autre, « la formation collectiviste reste à fleur de peau » (*Journal du Peuple,* 12 octobre 1956).

Mais que donnent de telles méthodes au point de vue de la production? Voici une réalisation de prime abord magnifique : 10 millions d'hectares ont été irrigués en 1956 [1]. C'est l'œuvre avant tout des fourmilières paysannes qui n'ont cessé de bêcher et de piocher tout l'hiver; les grands chantiers, de type industriel, ont été peu poussés cette année. On a creusé des puits par milliers; mais, au rapport des experts, 40 % seulement fournissent réellement de l'eau; le reste est à refaire, ce qui fait tomber de 2 millions d'hectares la surface irriguée. Les petits cours d'eau ont vu également fleurir les barrages par milliers; peut-être ceux-ci n'auraient-ils pas fait mauvaise figure, si n'étaient survenues les inondations qui les ont emportés comme fétus de paille [2]. Les grands barrages aussi ont terriblement souffert; sur le cours supérieur du Fleuve Jaune, ils viennent d'être tous emportés ou comblés par les alluvions. La grande digue de Chiu-Yuan, de 20 mètres

1. L'étendue des terres irriguées dépassait 25 millions d'hectares en 1949, et 32 millions en 1955. Les résultats de 1956 ont été analysés par une conférence d'experts, tenue à Pékin le 8 janvier 1957, sous la présidence de Fu Tso-yi, Ministre des Eaux.

2. Par exemple au Kansu, 1.600 barrages anéantis; dans le bassin de la Chiu (Shansi), 80 sur 84.

de haut, construite en 1953, a perdu 10 mètres de profondeur aux inondations de 1954, et se trouve totalement comblée depuis l'automne dernier.

Travail trop rapide, mal conduit; tel est le refrain. La nature n'a d'ailleurs pas été complaisante pour la Chine démocratique. Les inondations de l'automne 1956 comptent parmi les plus catastrophiques de l'histoire. Bien que les chiffres complets n'aient pas été fournis, il semble bien que les niveaux atteints en 1954 ont été un peu partout dépassés. Fait d'autant plus significatif qu'en plusieurs endroits, sur le célèbre Hwai en particulier, le système de régulation a joué efficacement son rôle, les digues ont résisté. Mais les pluies torrentielles ont sauté tous les obstacles : des millions d'hectares sont inondés, des millions d'hommes restent sans ressources. Dans la crise économique déjà sensible à cette date, c'est le désastre majeur auquel ait jamais eu à faire face la République Populaire.

Il se produit au milieu d'un mécontentement qui tend à se généraliser et qui a trouvé voix grâce aux *Cent Fleurs*. A lui seul, il suffirait à empêcher le Gouvernement de tenir ses promesses de janvier précédent. Loin de voir pour la plupart doubler leur revenu, les paysans n'ont touché jusqu'ici qu'un peu d'argent de poche. A la fin de l'année, il n'y a pas de bénéfices à partager : tout est drainé par les impôts, le remboursement des dettes contractées par les fermes, et les obligatoires dépôts en banque.

Ulcérés, les paysans cherchent leur revanche dans le sabotage par la plus rigoureuse absence d'initiative. Qu'il s'agisse de labourer, de semer ou de récolter; de ramasser l'engrais, de détruire les insectes ou de réparer canaux, digues ou puits, on attend l'ordre d'en haut; et quand il vient, on l'exécute avec une sage lenteur. Comme il arrive moins souvent à temps qu'à contre-temps, les surfaces ensemencées diminuent, l'engrais manque, les insectes dévorent, les récoltes périclitent.

En juin 1957, pour améliorer le rendement, deux consignes impératives sont communiquées aux cadres : il faut absolument laisser aux anciens propriétaires le soin des animaux, ainsi que le libre usage de 5 à 10 % de leurs terres pour y

faire pousser des légumes et élever des cochons [1]. C'est incontestablement le spectre de la famine qui a conduit un peu plus tôt (mars 1957) le Gouvernement à promouvoir officiellement le contrôle des naissances. La question était agitée depuis longtemps et avait été tranchée, affirme-t-on, par le VIIIe *Congrès du Parti* (septembre 1956). Mais on hésitait à passer à l'exécution, tant cette idée est impopulaire. Même dans les grandes villes, touchées depuis quarante ans par cette propagande occidentale, elle se heurtait à de sérieuses réticences. Les populations rurales y étaient restées totalement imperméables; ce sont elles pourtant que le Gouvernement veut atteindre maintenant, puisqu'elles forment l'immense majorité. Il ne s'agit pas, soutient le *Journal du Peuple,* d'éviter au peuple de tomber dans la misère — car, assure-t-on, la production croît plus vite que la population — mais d'assurer une élévation plus rapide de son niveau de vie. Cependant, les chiffres sont éloquents : au rapport de Po I-po, la consommation moyenne par tête pour toute l'année 1956 s'est élevée à 81 yuan (environ 36 dollars U. S.) pour les paysans, et à 179,6 yuan (environ 80 dollars U. S.) pour les ouvriers d'industrie.

*
* *

Pour endormir les souffrances du peuple, d'autres régimes disposent de la religion, cet « opium ». Le Parti communiste l'abhorre trop pour s'en servir. S'il tolère provisoirement que des esprits arriérés s'adonnent à la superstition, il se doit de les amener progressivement à la pure lumière de la science marxiste, même si cela lui crée des ennuis supplémentaires.

C'est bien le cas. Non seulement dans l'ouest resté profondément bouddhiste ou musulman, mais un peu partout, naissent à ce propos des conflits entre les paysans et les cadres. Une certaine nuit par exemple, dans le département de

1. Le cochon, base de l'alimentation carnée en Chine, s'est révélé un animal contre-révolutionnaire. Sous le régime du partage des terres, il s'est multiplié de 57.700.000 en 1952 à 100.200.000 en 1954. Mais, sous l'impact de la collectivisation, il tombe à 88.000.000 en 1955 et à 80.000.000 en 1956.

Chunghsiang (Chine du centre), une image fort populaire du Bouddha disparaît d'un temple; le lendemain, manifestation de masse devant la préfecture du lieu, jusqu'à ce que les autorités s'engagent à restituer le Bouddha. Dans le département de Hsiaokan, la destruction d'un temple des ancêtres met en fureur les villageois.

Devant la *Conférence Politique Consultative,* en mars 1957, le leader protestant pro-communiste, Wu Yueh-tsung, tout en remerciant chaudement le Gouvernement de protéger la liberté religieuse, formule des plaintes discrètes. Les fidèles sont guettés par le découragement, parce que les églises fermées aux temps de la réforme agraire n'ont pas été rendues au culte; les bibles et les livres spirituels confisqués n'ont pas été restitués et les pasteurs ne peuvent visiter librement les communautés. En outre, malgré toutes les preuves de patriotisme qu'ils ont données, la propagande athée soutient que tous les croyants sont essentiellement corrompus et que les soi-disant progressistes ont simplement eu l'astuce de déguiser leur haine de la science et de l'humanité. Les chrétiens restent donc suspects; ils sont tenus à l'écart par leurs camarades; ils sont frappés de discrimination par les autorités. Cependant, méconnaître l'existence de braves gens, de bons patriotes, parmi les fidèles, ne peut que favoriser le complot des impérialistes qui voudraient faire de la religion l'instrument de leurs noirs desseins.

A la même *Conférence,* Chang Shih-liang, « Vicaire Capitulaire » de Shanghaï, déplore les obstacles mis à la pratique religieuse dans les villages, la confiscation de bâtiments ecclésiastiques et l'emprisonnement prolongé de nombreux catholiques.

Mais le vieil abbé se trouve dans une situation bien plus épineuse que son collègue protestant. Ce dernier, collaborateur du régime dès la première heure, a su rapidement « réformer » ses coreligionnaires. Tandis que la « réforme » catholique se fait toujours attendre. La *réunion préliminaire* de janvier 1956 a été suivie en juillet d'une *Conférence préparatoire à la formation d'un comité préparatoire pour l'Association Patriotique des Catholiques,* titre compliqué qui dénote combien on reste loin du but.

Les catholiques chinois demeurent, dans leur ensemble, intrépidement fidèles à leur foi et au Siège Apostolique, même s'ils doivent de plus en plus s'enfermer dans le silence. Et dans leur entourage, il se trouve encore des hommes pour solliciter le baptême, au risque de perdre bientôt leur emploi, d'être obligés de renoncer à leur carrière. Ils sont surpris à l'automne de voir s'entr'ouvrir les portes des prisons. Quelques prêtres, quelques laïcs, connus pour leur intransigeance, sont libérés sans avoir signé de « confessions ».

Le Gouvernement espérait-il désarmer les méfiances? voulait-il créer des équivoques favorables à ses plans? En fait, la fameuse *Association* piétine; une nouvelle *réunion préparatoire* se tient à Pékin en février 1957, et les comités locaux se chargent d'en diffuser partout les slogans. Des mois encore passeront avant que le fruit ne paraisse mûr.

***

Mais l'agitation étudiante va faire pâlir tout autre souci. La réforme mentale, relancée en octobre, s'avère impuissante à « résoudre les problèmes ». La *Ligue de Jeunesse* est en pleine décadence; ses membres, souvent absents aux réunions, déclarent qu'ils s'y ennuient, que la discipline leur est à charge et que la politique est superflue. Le Parti entier doit se retremper dans la vérité. Entre lui et les masses existe un antagonisme certain. Mao Tse-tung le reconnaît et en définit les remèdes dans un discours au *Conseil Suprême d'Etat*, le 27 février [1]. A son tour, Lu Ting-yi, chef de la propagande au *Comité Central du Parti*, admet publiquement que cet état de choses a plongé beaucoup de membres du Parti dans le pessimisme et le désespoir. Ils devraient plutôt comprendre qu'ils ont versé dans le bureaucratisme et le dogmatisme, c'est-à-dire qu'ils ont abusé de leur pouvoir et manqué de finesse dans l'éducation des masses (*Journal du Peuple*, 5 mars 1957).

Il importe aussi de comprendre correctement les événe-

1. Ce discours ne sera publié que le 18 juin.

ments de Hongrie, suscités par l'impérialisme capitaliste, et l'on s'emploie activement à les expliquer. La fabuleuse réception offerte par Pékin à Vorochilov le 10 avril donne occasion à des hymnes au Grand Frère Soviétique.

Mais le 17 avril, coup de tonnerre! Ou bien est-ce le premier tintement d'un glas? Le *Journal du Peuple* révèle à ses lecteurs que les élèves de l'Institut Supérieur du Pétrole (Pékin) viennent de vivre plusieurs semaines en rébellion ouverte. Ils se plaignaient d'intolérables conditions matérielles de vie et du manque de liberté. Si quelqu'un venait à leur déplaire aux réunions, ils se levaient et sortaient en bloc. Seule, une infime minorité continuait à être assidue aux activités collectives. Le désordre a été si total que les membres du Parti et de la *Ligue de Jeunesse* étaient contraints de se tenir à l'écart, « pieds et poings liés ». La direction a dû entamer des négociations avec 30 délégués étudiants, avant de pouvoir rétablir un semblant d'ordre. Mais alors, tous les cours ont été suspendus pendant une semaine, exclusivement consacrée à l'étude du document du 28 décembre sur la Dictature prolétarienne.

Pour tous ceux qui ont vécu l'histoire récente de Chine, de tels faits prennent un relief singulier. En se promenant avec Vorochilov qui exprime son admiration pour les imposantes murailles de Pékin, Chou En-lai ne peut s'empêcher de lui répliquer : « Il y a quarante ans [1], les étudiants de Pékin ont fracassé les vieux murs, par hostilité contre les bureaucratiques *Seigneurs de la Guerre* de l'époque. Si nous ne corrigeons pas notre bureaucratisme, ils peuvent de nouveau fracasser les murs » (*Journal du Peuple*, 26 avril).

Le *Comité Central du Parti* décrète donc le 27 avril que le Parti doit procéder à un examen sur sa façon de manier l'opposition populaire et la libéralisation des arts. Certains, trop prudents, ne lâchent pas assez la bride; d'autres, laxistes, autorisent des critiques démesurées sur tous les actes du Parti durant les huit dernières années.

1. Manifestation du 4 mai 1919, contre le traité de Versailles; signal et symbole du réveil national de la Chine.

*
* *

Invités à formuler leurs doléances, les Chinois non-membres du Parti se demandent quel est ce piège et ne s'en cachent pas. Comme le dit l'un d'eux, « un doute demeure. Aujourd'hui, je puis dire ce qui me plaît; mais dans quelque temps, d'ici un an ou deux, un enregistrement de mes paroles ne portera-t-il pas témoignage contre moi? Je ne suis pas le seul de cet avis. Tous les gens que je rencontre pensent de même. Aujourd'hui, le Parti se réforme. Beaucoup se demandent si nous ne serons pas frappés à notre tour » (*Kuang Ming Journal*, 10 mai).

Mais que faire? Ils voudraient bien des garanties. Le *Journal du Peuple* engage sa parole que le *franc-parler* n'entraînera aucune représaille.

On voit alors T'ang Lan, linguiste célèbre, s'attaquer à la réforme phonétique, ou le Professeur Lei Hai-tsung soutenir que les sciences morales marxistes n'ont pas progressé depuis 1895, date de la mort de Engels. Des directeurs de bureaux attestent la situation invraisemblable qui leur est faite; ils ne peuvent prendre aucune décision sans l'autorisation d'un quelconque sous-ordre, membre du Parti. Ce qui est le plus inquiétant, c'est la fièvre qui saisit les milieux ouvriers.

Ils se plaignent amèrement de leurs salaires trop bas [1], de leurs logements misérables [2], de leurs vêtements en loques [3], de leur alimentation déficiente [4]. Des rapports officiels ont attiré l'attention sur ces faits, mais jamais il n'a été fait allu-

1. Li Fu-chun, président du *Comité de Planification*, l'a souligné devant le Parlement (juin 1956) et le *Congrès National du Parti* (septembre 1956). Il précise que les salaires sont sans rapport avec l'accroissement de la productivité, et ne sont pas même toujours payés intégralement aux ouvriers, mais leur sont retenus sous des prétextes variés.

2. Le *Journal du Peuple* (éditorial du 27 novembre 1956) dit que cette question a été scandaleusement négligée. Chaque ouvrier dispose en moyenne d'une surface de 3 ou 4 mètres carrés. Des familles logent dans des caves, vivent à plusieurs dans une même pièce, ou doivent se disperser pour profiter des dortoirs de célibataires; d'après des sondages partiels, 10 % seraient dans ce cas.

3. La pénurie de coton, base essentielle de l'habillement — la laine et la soie sont trop chères — a obligé le Gouvernement à décréter le 20 avril 1957 que la ration d'été serait réduite de moitié.

4. Les rations ont été fortement réduites en mars.

sion à des troubles dans ces milieux, « avant-garde de la nation ». Pourtant les incidents se sont multipliés et appellent des directives nettes.

Le 8 mai, dans le *Quotidien Ouvrier*, Lai Jo-yu, Président du Syndicat National, admoneste ses subordonnés. La mission essentielle des syndicats est de faire exécuter les ordres du Gouvernement et du Parti. Ils doivent cependant rester en liaison avec les masses. S'opposer systématiquement à leurs revendications conduirait les travailleurs, ulcérés, à créer leurs propres organisations de défense [1]. Les chefs syndicaux ont donc à soutenir les justes revendications, mais aussi à enseigner aux ouvriers à ne pas se plaindre sans raison.

Le 13 mai, le *Journal du Peuple* rappelle à l'ordre les directeurs d'entreprise. S'ils étaient à la hauteur de leur tâche, ils sauraient discerner les premiers signes de mécontentement et les empêcher de dégénérer en désordre. Mais que faire, s'ils n'y ont pas réussi? D'abord, confesser leurs fautes et consentir aux demandes raisonnables. Mais aussi, amener les masses à reconnaître leurs propres torts et à dénoncer les fauteurs de trouble.

Et le silence retombe sur le monde ouvrier, pendant que la presse exhorte toujours les intellectuels à « desceller leur bouche » et se félicite de l'efficacité de cette méthode pour la réforme du Parti. Les langues se délient en effet. On dénonce les privilèges ahurissants des membres du Parti en matière de logement, d'alimentation et du reste; le favoritisme politique qui abandonne à des nullités « sûres » les plus hautes responsabilités financières, économiques et autres; la stupidité qui refuse les avis d'experts chevronnés; la monotonie d'une presse esclave; la cruelle bêtise des purges; l'arbitraire des juges; la peur, surtout, qui a jusqu'ici paralysé tous les esprits.

A mesure que s'écoulent les jours du *franc-parler*, le ton monte, des personnalités connues entrent en lice, les critiques visent des objectifs plus élevés. Chang Po-chun, Ministre des

1. Pour qu'une attitude aussi manifestement hérétique chez les travailleurs ait été mentionnée, il faut qu'une douloureuse expérience ait témoigné de sa possibilité.

Communications, affirme que la réforme de l'écriture, œuvre d'une clique mineure, n'a pas été soumise à discussion. Lo Lung-chi, Ministre des Forêts, renchérit : bien sûr, la discussion a été théoriquement ouverte, « mais le Président Mao a approuvé la phonétisation; il devenait fort difficile de soutenir une autre opinion ». Ch'u An-ping, rédacteur en chef du *Kuang Ming Journal*, va plus fort : « Ces derniers jours, tout le monde a bondi à l'attaque des petits bonzes, mais personne n'a élevé la voix contre les vieux bonzes. Le Parti Communiste jouit d'une organisation très poussée et d'une discipline très stricte; les chefs du *Comité Central du Parti* n'ont-ils aucune responsabilité dans la déficience générale? » (*Journal du Peuple*, 2 juin).

Les réquisitoires les plus dévastateurs viennent des milieux universitaires. Là, le petit troupeau des fidèles communistes ploie sous les avanies, pendant que la masse des étudiants vomit le Parti « qui transforme les hommes en monstres » ou le *Journal du Peuple*, « Grande Muraille qui retient la vérité prisonnière ».

L'Université Populaire de Pékin, basilique de l'orthodoxie marxiste, s'enferme d'abord dans le silence. Mais quand elle en sort, c'est pour se porter à la tête de l'insurrection. Lin Hsi-ling, étudiante qui y fait sa quatrième année de droit, prononce son premier discours politique au soir du 23 mai : « Le Socialisme réel est démocratique. Ici! quelle démocratie! C'est un socialisme engendré par le féodalisme... N'allons pas imaginer que la campagne de rectification du Parti, plus une réformette et quelques concessions au peuple, nous suffiront. Nous avons besoin d'action, et nous devons nous appuyer sur un soulèvement des masses. » Du coup, elle prend rang parmi les héroïnes; les étudiants organisent pour elle une *chaire de franc-parler*, d'où elle diffuse chaque soir sa philosophie politique : « Je ne tolérerai aucun réformisme. Ce que je veux, c'est une révolution totale. Le Parti est un œuf pourri. »

Les acclamations qui la saluent ne retentissent guère au delà de Pékin, car la presse n'en parlera que plus tard, et chaque ville universitaire pourrait se croire seule à faire sa révolution, si quelques étudiants n'avaient occasion de

voyager. Par contre le *Journal du Peuple* publie dès le 31 mai le réquisitoire poli au vitriol par Ko P'ei-ch'i, professeur d'économie industrielle à l'Université Populaire :

« La stupidité du commerce monopolisé est la cause de la pénurie actuelle. Il y a crise du porc, parce que le peuple a refusé d'élever des cochons, et ce refus s'explique par le monopole du commerce. Certains disent que le niveau de vie s'est élevé. De qui? De ceux qui roulent en auto et s'habillent de laine, les membres du Parti et les cadres! Quand les communistes entrèrent dans les villes en 1949, le peuple les accueillit avec faveur. Aujourd'hui, ces mêmes gens se tiennent à distance respectueuse du Parti. L'histoire de Chine offre maints exemples de Gouvernements qui ont ignoré les besoins du peuple. Pas plus tard qu'en 1945, après les années d'oppression japonaise, le Kuomintang fut bienvenu du peuple, mais celui-ci s'en détourna ensuite. Vous, membres du Parti, vous dites : Nous sommes l'Etat. Si vous agissez mal, les masses peuvent vous renverser; elles peuvent tuer les communistes. Ceci ne doit pas être qualifié d'anti-patriotique; car le Parti Communiste ne sert pas le peuple. Même si le Parti Communiste périssait, la Chine ne périra pas. »

Cette fois, c'en est trop, et l'on voudrait qu'il se rétracte. Des discussions orageuses ont lieu les 5 et 7 juin à l'Université Populaire, mais Ko P'ei-ch'i reste inébranlable : « Les masses veulent renverser le Parti Communiste et massacrer les communistes. Si vous ne changez pas, si vous continuez à dégénérer, ils le feront quelque jour. »

Le 8 juin, ses propos sont cités par le *Journal du Peuple*, assortis d'un éditorial menaçant : « certains ont pris la réforme du Parti pour le signal d'une âpre lutte de classes... Sous prétexte d'aider à la réforme, des éléments de droite cherchent à isoler et renverser le Parti Communiste ». Le lendemain, un nouvel éditorial sonne le rassemblement des fidèles : dans la prolifération des *Cent Fleurs*, il s'agit de faire le tri entre les fleurs parfumées et les plantes vénéneuses.

*
* *

Les réunions de *franc-parler* continuent, mais les orateurs ne sont plus les mêmes. Comme par magie, la scène a changé. Les accusateurs d'hier sont cloués au pilori par ceux qu'ils avaient humiliés. Un chœur de gens avides de sauver leur peau accompagne les ténors. Les accusés se confessent, mais pas toujours aussi vite qu'on l'aurait voulu.

Pour étoffer la contre-attaque, le discours prononcé par Mao Tse-tung le 27 février, est enfin publié le 18 juin, revu et augmenté. Des troubles ont eu lieu, déclare le Président, dans les milieux ouvriers, dans les coopératives, parmi les étudiants et les intellectuels. Y répondre par la violence ne ferait que les aggraver. « Consolidation-critique-consolidation », voilà la formule du succès : fortifier le Parti, laisser les griefs se déballer, les dissiper par la persuasion et affermir la primauté du Parti. Si un homme s'acharne dans ses erreurs, c'est un contre-révolutionnaire qu'il faut isoler et liquider. Mais comment distinguer, « dans les rangs du peuple », les fleurs parfumées des plantes vénéneuses? D'après la réponse à cette question : « Cette attitude est-elle avantageuse pour le Parti Communiste? contribue-t-elle à renforcer sa direction? »

Le 20 juin, Chou En-lai établit le bilan du *franc-parler* dans son rapport au Parlement. Les objections formulées durant cette période reviennent à détailler la faillite du Parti dans tous les domaines et concluent à sa déchéance. Pour les réfuter, Chou En-lai procède par affirmations simples : ces accusations, dénuées de fondement, sont nées de l'esprit bourgeois; les *éléments de droite* doivent être repérés et combattus; ou bien ils se réformeront, ou bien ils seront jetés hors du peuple.

La chasse contre ces éléments, étiquetés « clique *Chang-Lo* », s'organise rapidement. Chang Po-chün [1] et Lo Lung-chi [2], ainsi promus au rôle de vedettes détestables, confessent

1. Ministre des Communications, Président du Parti Démocratique Ouvrier et Paysan, Vice-président de la *Conférence Politique Consultative.*
2. Ministre des Forêts, membre de la Ligue Démocratique.

humblement leurs fautes, dans le style approuvé, devant le Parlement. Leurs « complices » sont activement recherchés, en particulier plusieurs personnalités shanghaïennes telles que Ch'en Jen-ping, Wang Tsao-shih et Lu-yi, tous révolutionnaires éprouvés.

Pour remettre tout le monde au pas, le Gouvernement dispose d'un arsenal varié : *camps de travail correctif*, pour les cas les plus graves; pour d'autres, rétrogradation, perte de l'emploi, renvoi des universités. Des *camps de travail éducatif* sont en outre créés le 1er août. Même règlement que dans les autres camps, à un point près : le travail y sera payé. Peuvent y être internés : les vagabonds, les gens sans emploi, les délinquants de droit commun; les contre-révolutionnaires dont les fautes sont légères; les employés du Gouvernement ou des entreprises nationalisées qui font la grève perlée ou violent la discipline; ceux qui refusent habituellement le travail qu'on leur assigne, n'acceptent pas les avis qu'on leur donne, se plaignent sans raison, ou endommagent des ouvrages publics.

Malgré les conseils bénins de Mao Tse-tung, la Chine se trouve livrée à une purge d'une ampleur sans précédent, qui passe comme un torrent sur toutes les couches sociales et balaye tous ceux qui n'ont pas fait preuve d'une confiance aveugle dans le Parti.

C'est le moment choisi pour anéantir la résistance catholique. Dans une ultime *Conférence préparatoire* (17 juin-13 juillet), les 241 « délégués » des diocèses rédigent les statuts de l'*Association Patriotique des Catholiques de Chine*[1]. L'article II en précise le rôle : « Unir le Clergé et les fidèles de tout le pays; propager l'esprit de patriotisme; participer activement à la construction socialiste du pays et aux divers mouvements patriotiques; défendre la paix mondiale; aider le Gouvernement à appliquer à fond la politique de liberté religieuse. »

Un *Congrès National des Catholiques Patriotes*, hâtivement réuni à Pékin à la fin du mois, ratifie ces statuts et conclut ses travaux, le 2 août, par une motion solennelle de loyalisme

1. Cf. *Documentation catholique*, 13 octobre 1957, col. 1325-1328.

absolu envers la Chine socialiste et de fidélité doctrinale au Saint-Siège. Mais la « politique du Vatican » est condamnée sans appel, parce que le Pape brandit les foudres de l'excommunication, pour saper le patriotisme des catholiques chinois. Une des premières tâches de l'*Association* toute neuve sera de mettre en accusation les *éléments de droite*, prêtres ou fidèles, qui ont manifesté quelques doutes sur la réalité de la liberté religieuse ou quelque estime pour Mgr Kiung, durant la période du *franc-parler*.

Pendant ce temps de rêve, le Gouvernement a pu rassembler des dossiers écrasants. Et comme certains suggèrent que toute cette agitation se réduisait à des paroles en l'air, la presse révèle, tout au long des mois d'août et de septembre, les véritables proportions de la rébellion universitaire. Les émeutes de Hanyang sont soulignées d'un trait rouge : le 12 juin, une tourbe d'étudiants a saccagé les bureaux du *Comité Départemental du Parti* dans cette ville; le lendemain, une foule encore plus dense mettait à sac la préfecture. De toutes les régions de Chine, on annonce en outre que des chefs ruraux communistes ont été massacrés ou roués de coups, des bandes armées de *kulaks* [1] sèment la terreur. Mais le châtiment s'abat sur eux, prompt comme la foudre.

Ingénieux moyen de distraire l'attention de la crise économique. Trop heureux de sauver sa vie, le peuple se contentera d'une poignée de riz ou de blé. Soucieux d'éviter le *camp de travail éducatif* ou *correctif*, fonctionnaires, employés, techniciens, ouvriers, paysans seront prêts à aller jusqu'à la limite de leurs forces pour produire davantage en gagnant moins. Pour exalter leur courage, on publie le 1er août le rapport sur le succès du *Plan Economique National* en 1956. Il proclame la victoire éclatante de la collectivisation — elle est pratiquement achevée — et les remarquables progrès de l'industrie. En sourdine, il indique la baisse de la production agricole et le grave déficit budgétaire.

Une énigme subsiste : le Parti vient de démontrer avec éclat son omnipotence, pourquoi avait-il laissé monter contre lui cette clameur de haine?

1. Terme maintenant appliqué sans distinction à tous les opposants du régime dans le monde paysan.

Les maîtres de la Chine avaient-ils des intentions sincèrement libérales, et auraient-ils été surpris par la puissance de l'explosion? Avaient-ils monté un piège pour trier les hommes sûrs des alliés équivoques? Est-ce un échec pour le Président Mao, qui aurait rêvé d'être un Gomulka, et un triomphe pour Liu Shao-ch'i, autre Kadar?

La réalité est peut-être plus simple. L'étalage du mécontentement ne révélait sans doute rien à personne, sinon que le Parti en avait pleine conscience. La Dictature communiste pouvait continuer à l'étouffer. Mais le réduire au silence après lui avoir donné chance de s'exprimer et d'attester son ampleur, c'était administrer au peuple chinois une leçon d'une tout autre portée. Aux peuples de la terre, tentés par la séduction marxiste, est également offerte une leçon gratuite.

Charles COUTURIER.

LOURDES

« L'an 1858 et le 21 février, nous, Jean-Dominique Jacomet, commissaire de police du canton de Lourdes (Hautes-Pyrénées), informé qu'une jeune enfant se disait en communication avec la Vierge qui lui aurait apparu dans une grotte dite Massevieille, sur les bords du Gave, aux portes de Lourdes; qu'elle y restait en extase à certaines heures de la journée; que ces bruits de vision, qui couraient depuis quelques jours dans le public, commençaient à y produire une certaine agitation, et pourraient peut-être, à un moment donné, bouleverser les gens simples et trop facilement crédules,

« Avons fait venir cet enfant devant nous, lui avons demandé ses noms et son âge, et l'avons invitée à nous raconter mot pour mot tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle avait ressenti depuis sa première vision à la Grotte, à nous faire connaître les personnes à qui elle avait confié ses premières révélations. Voici sa déclaration [1]... »

Ce procès-verbal de police représente la première attestation historique du fait de Lourdes. Dix jours après la confidence, naïve et réticente, de Bernadette à ses compagnes, au sujet de la belle Dame aperçue dans l'excavation du rocher de Massabielle, le pays est déjà en émoi. L'autorité responsable est avertie, le commissaire de police se préoccupe des « gens simples et facilement crédules », le garde champêtre, l'honnête Pierre Calet, est alerté, la gendarmerie, commandée par Joseph-Adolphe d'Angla, maréchal des logis, veille à ce que l'ordre ne soit pas troublé... Le cachot, où habitent les Soubirous, cette « famille tarée », comme dit le gendarme, qui n'inspire aucune confiance à l'autorité (le père a été condamné pour vol), est surveillé de près, et l'enfant ne peut circuler dans Lourdes sans une escorte policière. Toutes les précautions sont prises par la bonne société du Second Empire contre l'intrusion du surnaturel, le miracle et l'intervention de Dieu : toutes choses capables de provoquer d'inquiétants remous. Du haut en bas de l'échelle, du ministre des cultes au commissaire de police, en passant par le préfet de Tarbes, l'alerte est donnée...

Et cependant, les documents réunis avec obstination par

1. R. Laurentin, *Lourdes, documents authentiques*, I, Lethielleux, 1957, p. 160.

le P. Cros le prouvent, ces honnêtes fonctionnaires eux-mêmes seront troublés, et devront reconnaître qu'il se passe à la Grotte de Massabielle quelque chose d'extraordinaire. Non pas l'un de ces phénomènes anormaux contre lesquels le siècle, le rationalisme ambiant et la responsabilité administrative les mettent spontanément en garde. Quelque chose d'autre, qui les déconcerte et échappe à toute explication. Le témoignage fruste du maréchal de gendarmerie d'Angla traduit bien cette gêne :

« Je n'ai assisté que trois ou quatre fois aux scènes de la Grotte, dira-t-il au P. Cros. Bernadette était dans ses extases, complètement immobile : rien de répugnant, rien qui grimaçât; au contraire, c'était beau à voir. La fixité du regard me frappait. Je me disais : « Mais elle le croit, cette petite! »... Je disais : « Est-ce possible que la Sainte Vierge soit apparue à une drôlesse pareille? » Je disais : drôlesse dans le sens de vagabonde, de fille de rien [1]... »

« Je te loue, Père, d'avoir révélé ces choses aux petits... » Lourdes est bien dans la ligne évangélique, et cela étonne le Second Empire. Mais dans l'attitude de cette pauvre enfant, malingre et peu développée, aussi obstinée dans ses affirmations que dans son refus de tout argent, il y a une authenticité, une sincérité qui commandent le respect. Personne ne comprend rien, et pourtant il faut s'incliner devant l'événement :

« La petite n'est point menteuse, dira à Mlle Estrade Louise Soubirous, la mère de Bernadette. Je la crois incapable de nous tromper... Je lui avais défendu de venir à la Grotte : elle y est venue quand même. Pourtant, elle n'est point désobéissante d'habitude. Mais elle me dit qu'elle se sent forcée d'y venir par quelque chose qu'elle ne sait expliquer [2]... »

***

Et voilà cent ans que dure cette chose incompréhensible, qui, normalement, aurait dû être liquidée en quelques jours. Quand le commissaire Jacomet, le 21 février 1858, convo-

1. L. Cros et M. Olphe-Galliard, *Lourdes, 1858, Témoins de l'événement*, Lethielleux, 1957, p. 62-63.
2. *Id.*, p. 82.

quait Bernadette, il pouvait penser que cette entrevue mettrait le point final à une histoire un peu grotesque. Quoi de plus facile à effrayer que la petite Soubirous? Ce policier qui devait, plus tard, devenir illustre parmi ses collègues en arrêtant, à Marseille, un criminel recherché par toutes les maréchaussées de France, n'allait tout de même pas être mis en échec par une « drôlesse », comme disait son adjoint le gendarme...

Lourdes dure encore, et ne connaît pas de déclin. Rien ne peut faire échec à cette folie institutionnelle, ni l'imprudence de véhiculer des malades, parfois agonisants, de les entasser dans une petite ville, au risque d'y répandre les pires épidémies, de les plonger dans l'eau glacée, ni l'équivoque du pèlerinage, menacé de dégénérer en tourisme, et pourtant maintenu dans son authenticité d'école de prière, de confiance et d'abnégation, ni le mercantilisme des boutiques et des camelots, ni la vulgarité des foules constamment renouvelées, et constamment purifiées de la médiocrité qu'elles apportent. Tout s'unit à Lourdes pour dégrader le pèlerinage, et ces forces délétères, sans cesse renforcées par l'affluence et le succès, auraient dû, depuis longtemps, transformer la petite ville pyrénéenne en centre folklorique de kermesse estivale et de sports d'hiver. Le grand miracle, n'est-ce pas que Lourdes soit demeurée, selon le beau mot de R. Schwob, « la capitale de la prière »?

Quelle est donc, dans l'Eglise, la signification de Lourdes? Si le problème, comme l'a noté M. Lochet, est posé par l'ensemble des apparitions [1], il trouve une actualité spéciale à Lourdes, en raison de l'importance mondiale du pèlerinage, de sa densité spirituelle, et du signe de contradiction qu'il constitue, avec son cortège de miracles, dans le monde actuel.

A l'intérieur du catholicisme, en effet, les apparitions mariales des XIXe et XXe siècles suscitent comme trois questions qui s'appellent l'une l'autre : ce message du ciel, d'abord, représente-t-il quelque révélation nouvelle, et comme une addition tardive, un codicille céleste, à la révélation du Nouveau Testament? Enjoint-il, au moins, quelque

1. L. Lochet, Apparitions, *Nouvelle revue théologique*, novembre 1954, p. 949 sq.; décembre 1954, p. 1009.

attitude spirituelle nouvelle, inconnue des siècles précédents? Que représente, enfin, le fait de manifestations mariales, où tout semble se traiter entre « la Dame » et ses confidents, où la Vierge donne ses consignes et notifie ses volontés? Examiner rapidement ces aspects du problème, à la lumière pure des apparitions de Massabielle, aidera à préciser la signification de Lourdes dans la vie religieuse de l'Eglise contemporaine.

⁂

On parle quelquefois des « révélations » de Lourdes, de La Salette, de Fatima... Le mot n'est pas heureux et prête à confusion. Certains, à l'entendre, s'imaginent que les faits mystiques commodément réunis sous le nom d' « apparitions » constituent comme un supplément de la révélation officielle, conservée dans l'Eglise, une sorte d'appendice, lourd d'un message adapté à notre temps.

Cette confusion, qui vient d'une ignorance, est dommageable. La Révélation, qui est authentique Parole de Dieu, s'est accomplie dans le Christ et elle est close à la mort du dernier apôtre, du dernier témoin du Seigneur Jésus... A cette révélation, contenue dans la Bible, on ne peut rien ajouter. L'Eglise la reçoit, la conserve en l'enseignant, mais elle ne saurait l'accroître ou l'enrichir. « Si l'Esprit Saint, dit le Concile du Vatican, a été promis à Pierre et à ses successeurs, ce n'est pas pour leur révéler quelque doctrine nouvelle, mais pour qu'ils conservent saintement et enseignent fidèlement la révélation transmise par les apôtres, que l'on nomme le dépôt de la foi [1]. »

N'attendons pas du ciel un nouveau message. Tout nous a été dit dans le Christ, tout nous est enseigné par l'Eglise. En dehors de cette voie, dit saint Jean de la Croix, particulièrement défiant, on le sait, à l'égard des visions, paroles intérieures et « révélations privées », il n'y a qu'illusion...

1. Session IV, chapitre IV, Denz, 1836.

« Il n'est pas nécessaire que (Dieu) parle davantage, puisque, ayant achevé de dire toute la foi dans le Christ, il n'a plus de foi à révéler ni n'en aura jamais plus. Et quiconque voudrait maintenant recevoir quelque chose par voie surnaturelle, ce serait comme arguer un défaut en Dieu, de n'avoir pas donné en son Fils tout ce qui y était requis [1]... »

Quand, à Lourdes, Marie se nomme à Bernadette : « Je suis l'Immaculée Conception », elle ne fait que reprendre, pour ainsi dire, le dogme défini quatre ans auparavant par Pie IX — dogme, au reste, bien connu de Bernadette, puisqu'à la prière du soir sa mère faisait dire aux enfants : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous... »

Mais, du moins, dira-t-on, les apparitions mariales nous donnent des directives dans la conjoncture présente, impriment à nos attitudes spirituelles une orientation nouvelle... De tels propos sont équivoques. Au plan proprement spirituel, le message des apparitions auxquelles l'Eglise permet l'adhésion du pèlerinage et de la prière en un lieu sanctifié par une manifestation de la Vierge — manifestation dont l'Eglise n'impose aucunement à notre foi une reconnaissance de fait [2] — n'a rien de neuf ou d'inédit. C'est tout simplement le message de l'Evangile.

Que demande la Vierge, par l'intermédiaire de Bernadette? La prière, le repentir des péchés, la confiance pénitente, et, par-dessus tout, *la foi*. Pédagogiquement, Marie fait prendre à Bernadette les attitudes de la prière (ce signe de croix qui bouleversait les spectateurs; la récitation du chapelet dont elle accompagne le déroulement), de la pénitence (baiser la terre, se prosterner, boire une eau boueuse...), de l'espérance et de la joie surnaturelles, qui se reflètent dans la mobilité du visage enfantin.

« Je la regardais fixement, dira au P. Cros, Pierre Calet, le garde champêtre de Lourdes en 1858, et je fus toujours bien placé, faisant écarter les autres et disant toujours : « Ne poussez pas, sur le derrière! » Je voyais vite comme ça commençait. De temps en temps, j'apercevais un petit mouvement de *oui;* à peine ça se voyait; puis de petits mouvements de tête, de *non;* à peine aussi on voyait; puis un

1. *Montée du Carmel*, II, ch. XXII.
2. Cf. H. HOLSTEIN, Les apparitions mariales, dans *Maria*, Beauchesne, tome V, 1958.

petit sourire; puis une tristesse. Le visage était pâle, et les lèvres un peu rouges. Je disais : « Cette petite va mourir. » Les yeux étaient doux et ouverts comme à l'ordinaire. Les lèvres un tant soit peu séparées; les mains jointes... J'ai vu des larmes, deux ou trois fois. Tous les jours, j'ai vu quelque tristesse sur le visage, un jour plus que l'autre. D'autres fois, elle était très réjouie. Jamais un mot; je n'entendais pas sa respiration. Je me mettais dans l'idée que son esprit n'était pas à elle, que son esprit était avec la vision. Je n'ai pas vu de mouvement des lèvres, ni de gosier ni de tremblement. Elle ne chancelait pas : on eût dit un pieu planté. Elle ne tournait pas la tête, ne remuait pas les genoux [1]... »

Pour aider notre foi, à nous qui n'avons pas regardé Bernadette en extase, la Vierge a laissé un *signe :* l'eau de la source, qu'il faut boire et où il faut se plonger. Ce signe s'inscrit dans la plus authentique — j'allais dire : la plus banale — tradition scripturaire. Signe de l'eau vive que Jésus annonce à la Samaritaine, qu'il promet à ceux qui ont soif et viendront boire à longs traits lorsqu'elle jaillira du rocher percé de son Cœur. Signe de la piscine probatique, où le pauvre malade espère sa guérison. Les miracles de Lourdes signifient la puissance rédemptrice de l'économie nouvelle, où le péché est remis, et sa blessure guérie par la vertu du Seigneur Jésus. Comme les miracles de l'Evangile, qui sont signes du pouvoir de guérison et de transformation que possède Jésus sur la nature gangrenée par le péché, les miracles de Lourdes — inscrits dans cette permanence de l'Incarnation qu'est l'Eglise — signifient « que la grâce divine a gardé la même puissance de restauration de l'âme et du corps, du péché et de la peine, la même et éternelle jeunesse pour nous faire naître de nouveau par le tréfonds. Les miracles de l'Evangile avaient pour but de préparer les sacrements. Les miracles de Lourdes nous conduisent aux sacrements : au baptême, dont ils évoquent le signe extérieur, à la pénitence, à l'eucharistie [3] ». Ils ne prennent tout leur sens que dans leur contexte sacramentel et, plus précisément, eucharistique : combien de guérisons à la procession du Saint Sacrement! Ils marquent, en effet, de façon spectaculaire, afin de frapper l'attention distraite de nos contemporains (que l'on

1. Cros-Olphe-Galliard, *op. cit.*, p. 48-49.
2. R. Laurentin, *Sens de Lourdes*, Lethielleux, 1955, p. 110-111.

songe au film de Riquier), la puissance salvatrice et transformatrice du Corps du Christ, né de la Vierge Marie...

Rien de nouveau. Et pourtant quelque chose qui nous touche directement, immédiatement, nous obligeant à prendre au sérieux le message de l'Evangile. Les apparitions de Marie ont pour seule finalité, si l'on peut dire, de ranimer notre foi et de rendre plus vraie notre prière. Signes pour une foi affaiblie, stimulants de conversion et de fidélité, elles invitent à prêter l'oreille aux paroles du Seigneur.

« Réduit à sa plus simple expression, conclut M. Laurentin, le message de Lourdes pourrait être formulé ainsi : la Vierge sans péché vient au secours des pécheurs. Et, à cet effet, elle propose trois moyens qui nous ramènent aux prolégomènes de l'Evangile : la source d'eau vive, la prière et la pénitence...

« Ce programme paraît banal et il l'est. Il ne nous apprend rien de nouveau; et il n'entend rien nous apprendre que nous ne sachions déjà. Il est et veut être un rappel vivifiant. Il n'est pas une thèse, mais un cri du ciel, un appel qu'on saisit de l'intérieur, en s'y engageant [1]... »

C'est là le rôle social, dans l'Eglise, de l'expérience mystique — de soi personnelle et incommunicable — des « voyants ». Bernadette, à Lourdes, rayonne sa foi. Relisons le mot, si profond dans sa simplicité rude, du maréchal de gendarmerie : « Je me disais : Mais elle le croit, cette petite [2] ! » Le message de l'enfant ne prend toute sa signification qu'en relation avec ses attitudes à la grotte. Ce qu'elle a vu ne nous est rapporté (partiellement, du reste, car, dans toutes les apparitions, il y a un « secret », fidèlement gardé par les voyants) qu'en vue de stimuler notre foi à prier et à faire pénitence. Au sens moderne d'un mot cher à la pastorale et à la spiritualité d'aujourd'hui, Bernadette, comme Lucie de Fatima, ou les enfants de Pontmain, est un *témoin*. Et ce témoin est un messager de la Vierge.

Marie, à Lourdes, pas plus qu'en l'Evangile, ne transmet de révélation; son rôle est de rendre attentif à son Fils, qui est *la Révélation*. Car Dieu nous a parlé en Son Fils... Celle qui l'a conçu en son sein, qui l'a porté en ses bras, présenté aux bergers et aux Mages, est la Vierge du silence : elle ne

1. *Id.*, p. 112.
2. Cros-Olphe-Galliard, *op. cit.*, p. 62.

parle pas, elle crée un climat d'attention recueillie, afin que la Parole du Fils unique de Dieu, qui est son Fils unique, soit entendue : « Faites ce qu'il vous dira... »

Marie est, à Lourdes, comme dans sa vie terrestre, éducatrice de la foi. Celle qui a cru enseigne à croire. L'Evangile nous la montre attentive à « repasser en son cœur » le mystère du Christ. Marie, dans le silence, a compris chaque jour davantage la manifestation du Verbe incarné, et sa foi, lumineusement, a pénétré à des profondeurs inexprimables « ce que ses yeux avaient vu, et ses mains touché du Verbe de vie ». Elle le connaissait comme son Fils, elle l'aimait comme son Dieu; d'un très pur amour de créature, d'Epouse et de Mère, elle s'unissait à lui en son cœur virginal. Son silence est l'admiration d'une mère, la contemplation d'une mystique, la supplication de toute l'humanité pécheresse et l'hymne joyeux de l'Eglise, dont l'action de grâces, selon le mot de saint Irénée, trouve son expression dans le *Magnificat*.

C'est à l'école de ce silence qu'ont été conviées, éduquées, formées, une Bernadette, une Catherine Labouré... ces confidentes de la Vierge si avares de confidences sur leur expérience mariale. Qu'auraient-elles pu dire aux questionneurs indiscrets? Plus heureuse, sœur Catherine Labouré est parvenue à ne jamais trahir, même en communauté — admirable prodige! — la religieuse à qui la Médaille miraculeuse devait son origine. Bernadette a subi, avec une patiente lassitude, les interrogations sans fin. A vrai dire, sa franchise paysanne ne parvint pas toujours à se contenir. « Ce qu'elles m'embêtent! » murmura-t-elle quelque jour, en sortant du parloir où de grandes dames l'avaient harcelée de leur indiscrétion.

Que leur répondre? Comment leur faire comprendre la densité du silence de Marie, aussi peu exprimable que son indicible beauté?... Car Marie a très peu parlé : quelques mots seulement, et qui ont plutôt enfermé dans le silence ces âmes privilégiées. Mais ces quelques mots ont suffi à Bernadette pour accéder à la sainteté. Ils doivent aussi nous suffire, pour approfondir, dans la foi, le mystère du Christ.

Ce n'est pas par hasard que Lourdes, cité mariale, est la ville de l'Eucharistie. « La piété envers la Mère de Dieu, écri-

vait saint Pie X le 12 juillet 1914, y fait fleurir une remarquable et ardente piété envers le Christ Notre-Seigneur. » S. S. Pie XII cite ce texte dans son encyclique pour le centenaire des apparitions, et il ajoute :

« Pouvait-il en être autrement? Tout en Marie nous porte vers son Fils, unique Sauveur, en prévision des mérites duquel elle fut immaculée et pleine de grâces; tout en Marie nous élève à la louange de l'adorable Trinité, et bienheureuse fut Bernadette, égrenant son chapelet devant la Grotte, qui apprit des lèvres et du regard de la Vierge sainte à rendre gloire au Père, au Fils et à l'Esprit Saint [1] ! »

*
* *

Aux beaux jours du Second Empire, le message de Lourdes, transmis par une enfant que rien n'accréditait, a fait entendre un « cri d'alarme », selon le mot de Pie XII. Cent ans après les apparitions, le sévère avertissement nous atteint encore. Le Pape en a dit l'urgence. Ce que demande la Vierge n'est pas nouveau, mais demeure indispensable : « Compatissante à nos misères, mais clairvoyante sur nos vrais besoins, l'Immaculée vient aux hommes pour leur rappeler les démarches essentielles et austères de la conversion religieuse [2]. »

Les apparitions secouent notre apathie et notre distraction, nous intiment l'appel de Dieu, nous interdisent la somnolence et l'illusion. Le pèlerinage, s'il est correctement accompli, implique une sortie de la routine, une rupture de l'habitude; il est exercice de prière et de pénitence. Il prend toute sa valeur s'il est effectué par des pécheurs, et pour les pécheurs — dans la perspective de ce péché que signifie la pénible théorie des malades implorant leur guérison. J'ai connu un religieux âgé, qui avait la dévotion, chaque année, d'accompagner à Lourdes les pèlerins du diocèse où il demeurait. Singulier pèlerinage! A peine arrivé à Lourdes, il entrait dans un confessionnal, et ne le quittait qu'au

1. *Documentation catholique*, n° 1257, 4 août 1957, col. 968-969.
2. *Id.*, col. 972.

moment de prendre le train du retour. « C'est moi, disait-il, qui suis le témoin des vrais miracles. »

La prière de Lourdes est-elle autre chose que l'imploration contrite et confiante de pécheurs qui, prenant conscience de leur solidarité pitoyable, intercèdent longuement pour eux et pour leurs frères? C'est là qu'il faut chercher le sens de Lourdes, et pourquoi les foules y sont attirées par la Vierge.

La première fois que le P. Cros, dans la semaine de Pâques 1864, vint à Lourdes, Bernadette se trouvait encore à l'hospice. Comme tout visiteur, il désira lui parler, et parvint à obtenir de passer quelques instants avec elle. La jeune fille commence à lui faire le récit stéréotypé qu'elle avait coutume de réciter. Le Père l'interrompt. « Mais enfin, qu'est-ce que la Sainte Vierge veut de nous? » La réponse ne se fit pas attendre :

« Elle veut que l'on bâtisse, là, une chapelle, et qu'on prie pour les pécheurs [1]. »

Henri HOLSTEIN.

1. Lettre du P. Cros du 14 avril 1864, dans CROS-OLPHE-GALLIARD, *op. cit.*, p. 299.

IMAGES DE NEW YORK

Trois jours avant l'arrivée, le courant du Labrador, celui qui entraîne vers le Sud les icebergs, saisit le bateau dans sa brume. On ne sort de cette incertitude et de ce froid qu'en rencontrant le Gulf-Stream. Il semble alors que l'on entre dans un vaste estuaire de chaleur; la coque du navire se surchauffe, et à bord tout devient moite. A la surface des belles eaux bleues, on suit l'ondulation des files d'éponges. L'Amérique approche. Voici déjà, par tribord, le bateau-vigie, immobile, tous feux allumés, devant l'île de Nantucket, la base des pêcheurs de baleine.

New York apparaît d'abord comme un port de mer, aux cent môles sur l'Hudson et East River, d'où partent et où se terminent des liaisons avec l'univers entier; une sorte de nœud du monde. Des bateaux, des cargos, des remorqueurs, dans le ciel des hélicoptères transportent les voyageurs d'un aérodrome à l'autre, voilà ce qui emplit le premier regard. Les gratte-ciel n'apparaissent qu'après, une fois aperçue, à l'Ouest, la verdure intense du New Jersey. New York se trouve à la latitude de Naples, et l'on y sent tout de suite un puissant soleil, tirant des sèves une couleur presque orientale; les arbres, les oiseaux, les fleurs, les papillons, sans vous transporter encore aux Tropiques, atteignent une note exaltée.

Déjà l'on peut s'amuser à des comparaisons. Ce grand « liner », la Queen Mary, s'il était dressé sur son gouvernail, dépasserait en hauteur l'Empire State building. On m'assure que cette horloge, tout à l'horizon, a un cadran d'un kilomètre de tour. ...Accosté à l'une des jetées, perdu parmi les bateaux géants, quel est donc ce joli sabot bariolé? C'est la « Mayflower II », exacte réplique de cette première « Mayflower », sur laquelle, en 1620, passèrent les Pères pèlerins, quand ils vinrent d'Angleterre en Amérique.

Le voyageur a déjà dû changer de temps et avancer de six heures sa montre. Il lui faut encore changer sa notion d'espace. Toute cette étendue d'eau, parcourue en six jours et sept nuits, n'est pas plus considérable que le continent sur lequel il vient de prendre pied. Au Canada, entre Halifax et Vancouver, ici entre New York et la côte de Californie, il n'y a guère moins loin qu'entre New York et la Bretagne. Telles resteront les proportions un peu partout. Du reste, la nature se montre d'une ampleur et d'une méchanceté inconnues de l'Européen. En mer, avant d'arriver, il advient, à un certain obscurcissement du ciel, que l'on sente très loin la répercussion de ces ouragans, — portant chacun un nom de

femme, — qui, en Amérique, arrachent les toits, tuent les gens, saccager une contrée. A Hull, faubourg d'Ottawa, un diplomate américain assu que la nuit des ours viennent fouiller les poubelles de sa villa. J'ai v moi-même, cet été, dans le parc de l'Université de Fordham, de ces gross fourmis rouges, un fléau, qui remontaient du Sud en dévorant les récolt avec autant d'appétit que les criquets du prophète Joël.

A New York, et même à Boston, la différence de température ent l'été et l'hiver dépasse 60°. L'Américain, plusieurs mois par an, bo glacé et vit en bras de chemise, parce que son climat l'y contraint. E juillet, on souffre à Manhattan la température de Tunis en septembr Ville éblouissante et redoutable, captieuse et infernale, New Yo exalte l'un par l'autre la chaleur et le bruit. Il y a, pour vous énerve d'abord le grondement incessant des avions dans le ciel, puis, da certains quartiers, celui de « l'elevated », vieux métro aérien, mon sur des supports, où la vibration s'engouffre et fait rage, et enfin cel des trains, les gares se trouvant dans la ville.

Belle à visiter, pas bonne à habiter, tel est l'avis des Américains s cette ville : « la plus amicale et la plus cruelle », me disait un Ne Yorkais de naissance.

La parcourir, au moins dans Manhattan, n'offre guère de difficult Une disposition, d'une clarté cartésienne, dirige les avenues du No au Sud, les rues de l'Est à l'Ouest, et les désigne par un nombre. C'e aussi clair que l'ordre alphabétique pour le dictionnaire.

Les villes d'Europe sont définies par une enceinte, groupées aut d'un château fort. L'ennemi n'est pas loin, il faut s'en défendre. Qué encore est de ce type. En France, songeons à Senlis, fortifiée de les Romains. La ville américaine est sans défense. Elle se présente précautions, dénouée, mélange de pierre et de nature. La pompe à ess a remplacé l'ancien puits, et il n'y a pas de remparts. La situatio Manhattan est particulière; le centre de New York se trouve en par de l'eau (Montréal aussi, du reste, bâtie sur une île de 50 km d gueur). La rivière Hudson et la rivière de l'Est l'entourent complète On peut en bateau en faire le tour; il y faut trois heures, sans s'a et ce n'est qu'un cinquième de la ville. A la pointe Sud, on vé première installation des Hollandais. On aperçoit d'ailleurs, quartier du port, des maisons de style flamand, de hautes faç pierre, qui découpent sur le ciel des courbes et des angles droits.

Mais arrêtons-nous devant des merveilles contemporaines, les ciel de Manhattan. Ils ne s'expliquent point par l'orgueil, mais donnée de la géographie. Quand on le photographie d'un avion altitude, ce quartier apparaît effilé comme un obus. Dans c resserré entre deux fleuves, la place manquait, en largeur surt Manhattan est un rocher. Cette chance permettait aux arch

faire filer le bâtiment vers la hauteur, sans autre limite que leur audace.

Le gratte-ciel, auquel le sol est mesuré, se rattrape sur l'espace. Partout ailleurs contenue et presque aplatie, la hauteur s'exalte et prend ici sa revanche. On pense aux Pyramides — la relation au volume du corps humain doit être à peu près la même — ou mieux encore aux « sigouras » de Babylone. Plusieurs gratte-ciel se terminent comme elles par des escaliers géants, et leur dernière plateforme est la plus étroite.

Il est dit que la Jérusalem céleste a même largeur, même longueur, même hauteur [1]; quelque chose d'analogue commence ici. Quand on se promène dans la Cinquième Avenue et qu'on lève les yeux, on se rappelle le verset du psaume : « Tu nous as mis des hommes sur la tête », et on l'interprète en un sens auquel sans doute le prophète n'a pas pensé. Ces hommes, on le sait, ne sont pas les membres d'une famille, mais des employés de bureau. Une exception cependant : le dernier étage, très recherché à cause de la vue et du silence.

On n'a pas aligné les gratte-ciel; ils sont inégaux entre eux et jaillissent comme des pics en montagne. De l'un à l'autre le matériau diffère aussi; autrefois c'était le béton, maintenant ce sont aussi les matières plastiques. Alors l'impression de légèreté, de perméabilité s'accentue; il semble que le regard va traverser le bâtiment de ses flèches. Le building des Nations-Unies paraît en verre; le ciel de New York et ses nuages s'y réfléchissent.

On est toujours saisi par la masse de ces gratte-ciel; si facilement la masse donne une impression religieuse, quand elle s'incorpore à un édifice! En tout cas de plusieurs d'entre eux, le Chrysler, le Rockefeller, l'Empire State building, il ne faut pas hésiter à dire qu'ils sont beaux, quitte à ramener la beauté à son origine, où elle est nue, sans surcharge, et coïncide en perfection avec les lignes d'une chose utile et bien faite. L'œil glisse sur leurs parois, rien ne l'arrête; tout fuit vers le sommet aigu. New York n'aplatit point le passant, elle l'emporte vers la hauteur.

En plein Manhattan, à distance égale des deux rivières, voici le grand diamant de la fierté américaine, l'Empire State building. Ici les hommes ont construit leur grande tour qui monte jusqu'au ciel, et cette fois ils l'ont achevée. Quatorze cents pieds de hauteur, le plus élevé des édifices du monde. En même temps cette tour est solide. Pendant la guerre un bombardier, volant trop bas, percuta contre elle en pleine vitesse, comme un frelon contre un mur. L'avion se ficha dans l'édifice, se vida de sa cargaison écrasée dans le coup, mais n'ébranla pas d'une ligne la formidable carcasse. L'Empire building n'a pas de rival. De sa terrasse suprême, tout rapetisse, même le Chrysler, même le Rockefeller, et

1. Proportions exactement réalisées par le château de Loyola, la fameuse « casa solar »; il a 16 mètres, sur 16 mètres, sur 16 mètres.

l'O. N. U. ne semble plus qu'un jouet, un peu mince sur la tranche. Si l'on regarde juste en dessous, les taxis, par files sans rupture, vous semblent des scarabées jaunes, oranges, bleus, noirs. Mais l'on peut aussi regarder au loin Central Park, les fleuves, le port, les usines, faire à volonté, à l'œil nu ou avec des jumelles, l'analyse et la synthèse de la ville.

Cet observatoire fait-il penser à la montagne de la tentation? Satan vous y propose-t-il ses royaumes, si vous l'adorez? Sans doute, si de là-haut l'on pouvait non seulement soulever les toits, mais percer les intentions, voir s'entrecroiser les lignes des forces mauvaises, découvrir ce qui se cache d'impur, d'avide, de meurtrier, cette révélation accablerait. Toutes les villes sont des pécheresses, et vous avez sous vos pieds la plus gigantesque de toutes : quinze millions d'humains, si l'on englobe Paterson et Newark. On peut sans doute méditer selon cette pente, comme au-dessus de n'importe quelle grande cité. Mais il existe autant de raisons, au sommet de l'Empire, d'admirer cette réussite exceptionnelle, et de penser que ce building se purifie en montant. La vocation de l'Américain n'est-elle pas de reculer en tout domaine les limites de nos possibilités? A cette place il a dépassé la tour Eiffel et toutes les cathédrales gothiques. Ici les banquiers et les amoureux respirent en riant ils vous entraînent dans leur joie. D'ailleurs, consciemment ou non l'Empire à son sommet ressemble à une flèche d'église. Ce qu'il vous impose en définitive, c'est l'élan de ses verticales emportées.

Ce que l'on voit de là-haut, la nuit, fascine davantage encore. New York devient la ville aux cent mille tiares, l'impératrice couronnée de néon Dans les avenues le mouvement de la foule bat son plein, car dans les capitales des deux Amériques, la nuit, il n'est pas question de sommeil Les fêtes, l'excitation, la rumeur sont à leur comble. Il est minuit les buildings, aux innombrables fenêtres carrées, se dressent comme des passoires verticales aux trous remplis de braise. La réclame et le service d'ordre disséminent un peu partout à travers la ville des globes des flèches, des boules, des ruisseaux de feu. Le rouge, le rose, le vert le bleu, le blanc intense se battent sur le fond des ténèbres, qui elles mêmes se remplissent d'une espèce de sueur lumineuse. Et voici soudain un signal d'angoisse, le sifflement des pompes à feu.

On ne voit pas l'incendie, mais on peut l'imaginer. Fixant un gratte ciel, feignons que la vermine ardente qui le ronge, de lumière se change en flamme. Il n'est plus simplement éclairé, il brûle. Il faut savoir que le feu est la seule terreur de l'Américain. Les précautions prises dans chaque immeuble, à chaque étage, extincteurs, lances, escalier de secours au dehors, plaquées contre les maisons, ces marches de fer dégingandées dans la rue les prises d'eau, les téléphones, l'organisation des pompiers la rapidité de leur réponse, tout vous indique que l'on considère l'incendie comme le danger numéro un.

En effet. Le feu, dit la chimie, est le même partout; l'histoire assure qu'il est plus terrible en Amérique qu'en Europe. Et pourquoi? Est-ce le torride été qui dessèche les matériaux? Y a-t-il dans les appartements des vernis, des gommes plus combustibles? Quelles provisions se cachent dans les caves? Il y a là quelque chose d'inexpliqué. En tout cas le danger de brûler vif est imminent. Du gratte-ciel, de n'importe lequel de ses étages, où sauterez-vous? En France, on passe d'un toit à l'autre; les maisons se touchent, on a des chances d'échapper par chez le voisin ou en sautant dans la rue. Mais le gratte-ciel est au-dessus de la chaussée comme un transatlantique au-dessus de la mer. Vous vous réveillerez soudain avec 100 mètres d'enfer sous les pieds. A vrai dire les grands buildings brûlent très rarement, vu les précautions prises; l'incendie s'attaque à de moindres proies, à des immeubles de moyenne grandeur, à des villas. Un chiffre suffira, que je tiens d'un assureur canadien : 3 200 églises ou chapelles prennent feu chaque année en Amérique du Nord [1]. La chaleur de l'incendie est telle parfois que de l'autre côté de la rue des maisons de pierre s'enflamment, leurs fenêtres éclatent et s'embrasent. Aussi les lois sont-elles sévères; elles exigent des escaliers confinés, sans cage, sans appel d'air, où le feu se découragera. L'arrivée des pompiers est une question de minutes, j'ai entendu un homme raisonnable dire : de secondes.

Bien qu'il faille voir Saint-Patrick, la cathédrale « bâtie avec les sous des pauvres servantes irlandaises », les vrais édifices de New York ne sont pas les églises, mais les ponts, le pont George Washington, qui mène au New Jersey, les ponts de Brooklyn et de Manhattan, qui relient le centre aux quartiers lointains. Ils sont d'une grande finesse d'attache, et même en certaines de leurs parties d'une légèreté arachnéenne. Mais, autant que des œuvres d'art, ils sont des vecteurs, des flèches, dont le trafic suit l'indication à toute allure. Ils conduisent à ces « turnpikes », à ces autostrades majestueuses, qui foncent à travers le pays, coupant tout devant elles, même le rocher.

Que l'on se mette, en fin de semaine, à l'une des sorties de New York, on croira sans doute assister à la migration d'un peuple. Sur six rangs, trois dans chaque sens, les autos entrent dans la ville ou la quittent. Il y en a des millions; pendant des heures ce mouvement continuera, sans que le flux vienne à fléchir. La mer n'est pas loin. New York, à une heure d'auto, a ses Sables d'Olonne et sa Baule : John beach, plage indéfinie de sable très doux au pied et très blanc. On y trouve tout pour s'ensoleiller, se fortifier et se distraire, y compris un théâtre au bord de l'eau, avec scène nautique.

1. Toutes, on le comprend, ne brûlent pas « jusqu'aux cendres ». Mais cela arrive. Le noviciat des Jésuites de la Province de Nouvelle-Angleterre, il y a un peu plus d'un an, fut en une nuit réduit en cendres. Quatre jésuites y trouvèrent la mort.

Si l'on remonte au contraire vers le Nord, en suivant l'Hudson, on arrive, après quelques heures, à ce que l'on peut appeler un spectacle de grande nature. Aussi large que le Potomac devant la Virginie l'Hudson, dilatant son cours, atteint trois fois la largeur du Rhône à Lyon, deux fois celle du Nil au Caire. La beauté des eaux, la richesse des forêts sur les rives, l'immensité du pont qui traverse le fleuve à cette place, la plénitude enfin des couleurs et de toutes les formes visibles vous forcent à vous demander : mes yeux ont-ils jamais vu un spectacle aussi majestueux depuis qu'ils sont ouverts?

Celui que lasserait New York trouvera dans Washington un contraste exquis. Tracée de main française, par l'architecte L'Enfant, elle présente avant tout, entre le Capitole et la Maison Blanche, une sorte de Champs Élysées; les grands édifices, on peut oser dire les grands palais des administrations américaines, s'alignent le long de cette avenue. Le reste de la ville consiste en belles percées, plantées d'arbres, spacieuses, tranquilles. La circulation ne s'entend plus et semble glisser sur de l'eau on penserait à Amsterdam. Pas une corne impatiente, pas une usine pas de gratte-ciel. Beaucoup de rues sont presque vides; presque tout le monde se déplace en auto. Ville du gouvernement et des arts, Washington réunit les conditions nécessaires pour réfléchir, rendre la justice et admirer.

Ses édifices ont adopté le style grec : colonnes, fronton. Quelquefois tout est en marbre. La Cour Suprême de Justice est un monument digne d'Athènes. On répète à ses huit colonnes, quand la lumière d'automne les éclaire, les vers de Valéry :

Sur vous tombe et s'endort
Un dieu couleur de miel.

On dira : mais cela n'est pas inventé, c'est repris! — Eh qu'importe? De belles proportions, une fois trouvées, sont parfaites partout, et leur vue ne lasse point. Washington, ou le triomphe du nombre d'or.

Un Européen se trompe au début dans le métro de New York. Sur la même voie passent des trains qui suivent des directions différentes. On a soudain le désagrément de se retrouver à plusieurs milles de son but. L'amabilité des Américains vous permet d'annuler assez vite votre méprise. Il faut apprendre à regarder la lettre lumineuse, fixée sur l'avant de la motrice. Ce « subway » est vulgaire, il est bruyant, il secoue le plus possible; en été, malgré les ventilateurs, on y étouffe. Mais il faut avouer qu'il va très vite. Certains directs sautent dix rues, vingt rues, et vous parcourez 10 kilomètres avant d'y avoir pensé.

D'ailleurs on s'instruit, dans ce métro. Jamais vous ne verrez une

religieuse y rester debout. Noir, jaune ou blanc, quelqu'un se lèvera pour lui permettre de s'asseoir. Déjà vous pouvez soupçonner que New York est non pas une grande Babylone, mais une ville catholique, presque cléricale. Les réclames aussi vous instruisent. Voici dans une petite voiture de malade un enfant paralysé. Votre cœur s'émeut. Mais les paroles de la réclame vous bousculent : « Ne me plaignez pas; aidez-moi à travailler à vos côtés. » Est suspecte ici toute émotion qui ne se dépasse pas vers l'action.

***

L'arche de Noé semble s'être arrêtée en ce lieu, y vider ses innombrables paires d'animaux. Une large coulée de verdure dans le quartier de Bronx, c'est le Jardin zoologique. Tout ce qui rampe, tout ce qui vole, tout ce qui bondit, tout ce qui a le pied fendu ou fourchu, tout ce qui porte plume, poil, bourre, épine, se présente à vous dans des viviers, des cages, des torils, des parcs. Le lion, la panthère, l'éléphant, l'ours, le chameau de Bactriane, le fourmilier, le porc-épic, l'hyène, toutes les espèces de faisans, toutes les sortes d'aigles, les nocturnes, les oiseaux-mouches, enfin l'arc-en-ciel des espèces vivantes s'étale pour vous charmer.

Bien que Regent Park, à Londres, l'emporte encore sur lui, ce Jardin zoologique est un des plus magnifiques qui soient. Il vous semble retourner aux premiers jours du monde; les animaux défilent devant vous, comme devant Adam. Il existe chez l'Américain une volonté de totaliser. Il ne veut pas une partie des richesses du monde; il les veut toutes, pour vous les présenter bien en ordre. Si nous passions au Jardin botanique tout voisin, ce serait la même chose avec les arbres; ou avec les nénuphars. Voici des bassins qui en contiennent de toutes les couleurs, de toutes les sortes possibles. Un jour, dans un de ces magasins d'alimentation que l'on nomme « super-markets », nous demandions au vendeur : « Quels fruits avez-vous? » La réponse fut : « Nous avons tous les fruits toute l'année ».

L'Amérique veut totaliser le savoir, la beauté, la culture du monde. Elle n'y met aucune avarice; c'est pour repartir en avant. En sorte qu'on pourrait considérer que New York, dans le monde moderne, joue un peu le rôle que dans l'Italie du Sud, pendant le haut moyen âge, joua le couvent de Vivarium. Comme Cassiodore, l'Amérique recueille les manuscrits, les chefs-d'œuvre, les trésors des anciennes cultures. Mais c'est en regardant l'avenir. Et déjà elle se croit reine. Une jeune fille me disait un jour : « N'est-ce pas que les femmes de Paris s'habillent

à la mode de New York? » Il y a une sorte de gentillesse qu'on ne sau rait avoir le cœur de décourager.

Cloisters.... En cet endroit fut tenté le plus touchant des essais, san doute le plus réussi, pour rattacher l'Amérique à la culture de l'Occident Cloisters, les cloîtres. Goûtons le parfum mystique de ce mot. Mai qu'est-ce au juste? Au nord de New York, au-dessus de l'Hudson, e haut d'une masse de verdure, un monastère aux pures lignes romane tel qu'on pourrait en rencontrer en Catalogne ou dans le Comminges Qu'a fourni l'Europe? Les colonnettes des cloîtres et leurs chapiteaux Saint-Guilhem-du-Désert, Saint-Michel-de-Cuxa, d'autres lieux histo riques se sont dépouillés des pierres sacrées, qui contenaient à vrai dir la force de germination de l'ensemble. Mais les Américains, obéissan aux suggestions de ces pierres, achevant ce qui n'était qu'indiqué, on su reconstituer cette architecture de quatre ou cinq cloîtres, où l'essenc spirituelle du moyen âge se trouve concentrée.

Le présent est aboli; on s'engage vers le passé, ou plutôt vers l'invi sible. Si pleine est la coupe du mystère que le charme agit sûrement Vous chanteriez presque :

L'amour de moi
Cy est enclose.

Mais non cependant, car l'amour que tout vous suggère à Cloister est religieux. Ce monastère, on l'a meublé. Des statues de bois, surtou la Vierge avec son enfant Jésus, des tapisseries, d'anciens meubles, de calices, des monstrances, des pièces de l'art mérovingien le plus rare achèvent de vous enlever au moment actuel, et de vous intérioriser La musique s'élève à son tour. On s'assied autour du grand cloître pou écouter du grégorien.

Il faut avoir vu Cloisters. Autrement les aspects exubérants et excité de New York vous empêchent de découvrir ce goût de contemplation qui envahit l'Amérique. A n'en pouvoir douter, elle aussi veut boir « ces eaux de Siloé qui coulent lentement ». Quand le chant grégorie s'élève dans le cloître principal, les Américains, tout comme nous, l'écou tent non pas comme une langue étrangère, mais comme leur langue natale; à cet instant l'unité de nos deux cultures est proclamée, et les monastères de France, d'Espagne, d'Italie, par-dessus l'Atlantique, répondent à Cloisters de toutes leurs cloches.

L'Université de Fordham. Des écureuils apprivoisés vous accueillent sur les pelouses. Le parc est grand, très ombragé. Au-dessus de votre tête passe toutes les minutes un avion qui s'envole de La Guardia. Imaginez, disséminés sur ces pelouses, une quinzaine de bâtiments; certains ont trois étages et une « cafeteria » au sous-sol. Le plus ancien

building a plus de cent ans, ce qui est un âge pour ce pays. Au-dessus de « Keating Hall », le plus neuf et le plus beau, en gothique de collège anglais, cette boule rouge qui s'allume signifie que l'émission musicale va commencer; beaucoup d'auditeurs difficiles l'attendent. Mais Fordham est d'abord une Université, une des plus grandes universités catholiques du monde. Plus de cent jésuites y enseignent; plus de dix mille élèves en suivent les cours.

Ces chiffres permettent de se figurer un monde en réduction, avec ses services, un bureau de la poste fédérale, des policiers privés qui, jour et nuit, continuent leur ronde en auto, et enfin tout ce qu'il faut pour assurer la vie d'un si vaste ensemble. Été comme hiver, la Compagnie de Jésus enseigne ici; elle y déploie une puissance accueillante et tranquille. Elle ne manque ni de jeunes professeurs, ni de ressources, ni de livres, ni d'amis. Quel est le rang de Fordham? Elle, à New York, Marquette, à Milwaukee, et Saint-Louis, sur le Mississippi, sont comme trois grandes dames qui, à distance, se saluent d'un enclin de tête.

Son importance dans la cité apparaîtra si j'ajoute qu'il y a, devant « Keating Hall », un « Perron des Présidents ». Plusieurs hommes d'État de l'Amérique du Sud, plusieurs présidents des États-Unis, le cardinal Pacelli, le cardinal Spellman y furent honorés du titre de docteur. Vous habitez vraiment un haut lieu.

Quand le week-end arrive, Fordham semble frappée de sommeil et d'absence. Le moment est venu de flâner dans le parc, de s'indigner contre ces chenilles velues aux touffes de poil jaune, qui salissent l'écorce des arbres, ou d'admirer ce papillon, qui semble découpé dans une étoffe précieuse.

Le Musée d'art moderne. On y voyait, au mois d'août, une Exposition Picasso. On peut y voir en permanence : « Le sommeil de la gitane », du douanier Rousseau. La femme, au visage noir, dort à même le sable, seule dans le désert; elle est vêtue d'une robe de laine multicolore, qui fait penser à la tunique de Joseph. A deux pas un lion la domine et la flaire, effrayant et enfantin, selon la manière du douanier. Trois miraculeuses sources de lumière transfigurent le tableau : la lune, les yeux du lion, les dents de la gitane. Comment suggérer une image de cette pleine lune, d'où suppure une clarté immobile et déserte, dans laquelle les couleurs se voient? Tout mouvement est suspendu, comme dans le château de la Belle-au-bois-dormant. C'est un chef-d'œuvre.

A voir encore : « Le Christ entre deux moqueurs », de Rouault, petit tableau très émouvant. Le peintre a donné au Seigneur insulté à peu près le visage du comte dans l'Orgaz du Greco. Mais surtout il faut admirer Guernica. On sait que Picasso fit cette toile à Paris, en quelques semaines, dans l'indignation qui suivit le bombardement aérien de la capitale des Basques, — bien avant New York capitale de la liberté. Peinte

à l'huile, elle a 8 mètres de largeur sur 3 de haut. Les ébauches, qu'on voit au mur, contenaient encore de la couleur; il ne reste plus dans l'œuvre que du blanc et du noir. C'est le désespoir et la nuit de l'esprit. Guernica présente l'univers de la terreur, mais repris et supérieurement ordonné par la force synthétique de la peinture... L'angoisse étire ou écartèle, et les bombes disloquent. Les têtes sont des boules sans cheveux, les bouches ouvertes poussent un interminable cri. Certaines figures sont distendues vers le haut, les bras jetés en l'air, les cinq doigts écartés... L'une rampe, la tête relevée, essaie de se mouvoir, et paraît avoir un sac de plomb sur les reins. D'autres ont la tête en bas, comme le toréador bien connu. On voit aussi des animaux; un chanfrein de cheval, et aussi en haut, à gauche, une tête de taureau, solennelle, qu'on peut apercevoir à la fois de face et de profil. Sur le sol, au milieu, une main tient un tronçon de glaive. Ce n'est pas le feu du ciel, ou un tremblement de terre, qui a mis le monde en morceaux. Guernica accuse l'homme, comprenez-le. En haut, en très bonne position, une main tient une lampe, droite et allumée, semble-t-il. Est-ce une image de la liberté?

***

Les Américains en conviennent, ils n'ont eu jusqu'ici que peu de peintres. On peut cependant voir à Boston de bons portraitistes, et à Washington on admire Whistler, dont certaines toiles du reste sont à Paris. Du moins les villes capitales des États-Unis ont-elles tenu à constituer des musées à la mesure du goût humain le plus haut. Les plus grands maîtres y sont présents par quelques chefs-d'œuvre. Ainsi, à New York, au Metropolitan Museum : Raphaël, Rubens, Rembrandt, Vermeer de Delft, Le Greco, Ruysdaël, Constable, Hals. Ces tableaux viennent sans doute d'Europe, et jamais la force attractive du dollar ne fut si sagement prodiguée; c'est un gain définitif pour l'Amérique.

Le Metropolitan avait organisé cet été une Exposition des Impressionnistes français. Venus de collections particulières, on pouvait admirer des dizaines de Monet, de Manet, de Pissarro, de Renoir, de Seurat, de Degas, de Toulouse-Lautrec. Cézanne et Gauguin faisaient suite à ces maîtres, et l'ensemble de ces tableaux forçait à se demander : si l'on additionnait ce que possède à Londres Tate Gallery, et aux États-Unis Boston, New York et Washington, quel nombre de toiles françaises trouverait-on? D'ailleurs notre peinture sort plus glorifiée que diminuée par ces départs[1].

1. En sculpture aussi, la part prélevée est royale. La « National Gallery » de Washington possède entre autres trois bustes de Houdon, l'un de Cagliostro, un autre de Diane, un troisième de Voltaire. Un peu plus jeune que dans le buste très célèbre, le philosophe apparaît génialement spirituel.

Ne parlons pas du catholicisme en Amérique. Le sujet est trop grand, trop sacré. Mais il ne sera pas irrespectueux d'entrer dans une église le dimanche, vers midi, et de regarder. On la verra remplie; beaucoup de fidèles communieront. Tous donneront l'impression d'une piété vraie, d'une attention à leur pasteur, d'une obéissance authentiques. Leur générosité frappera. Le catholique de moyenne fortune jette un dollar comme rien. Si nous pouvions après la messe parler avec ces chrétiens, nous sentirions dans leurs âmes un mouvement de marée montante. Ils veulent convertir ceux qui les entourent; un jour cela sera fait. Alors ils prélèveront pour l'Europe une partie de leur force missionnaire. Ils rendront ce qu'ils ont reçu.

Sachons que leur foi catholique, magnifiquement victorieuse dans leur pays, ne repose pas sur le savoir-faire et la technique. Ils héritent des humbles et longues vertus des générations précédentes, socialement moins visibles. On pensera ce qu'on veut de leur avenir. Notre Occident s'est depuis toujours recueilli devant les lampes du Saint-Sépulcre qui signifient la fidélité malgré la persécution, et le chemin étroit suivi pendant plusieurs siècles; et peut-être sommes-nous mieux placés que les autres pour conseiller aux Américains le pèlerinage de Jérusalem. Toutefois, ils ont si bien réussi ce qu'ils ont entrepris jusqu'à présent, qu'il ne serait pas fraternel de leur contester ce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de faire encore. Nous devons savoir nous aussi admirer les vives et joyeuses clartés de leur église.

Sur les pelouses de Fordham, cet été, au crépuscule, apparaissaient et s'éclipsaient de petites étincelles vivantes. C'étaient les lucioles d'Amérique; pendant des heures elles continuaient ce jeu de la grâce actuelle, se confondant d'abord avec la nuit, puis vous montrant, plus près ou plus loin que vous ne l'attendiez, leur petite goutte de feu. Comme voyageur, j'y vois le symbole des cent et cent marques d'amabilité que les Américains, dans le contact de chaque jour, vous donnent sans prévenir, s'ils vous sentent « adjustable », et que vous visitiez, non en censeur, mais en ami, leur grand pays, si vraiment digne d'être aimé.

Maurice PONTET.

ARABISME ET SOLIDARITÉ ORIENTALE :

DE LA CRISE SYRIENNE A LA CONFÉRENCE AFRO-ASIATIQUE DU CAIRE

L'affaire de Suez montrait l'Occident désuni; dans la mesure même où ils se sont efforcés de jouer sur cette division, les États orientaux ont pris des attitudes divergentes; par la Doctrine Eisenhower, les États-Unis ont entendu récompenser et soutenir ceux d'entre eux qui, craignant la subversion soviétique, acceptaient la coopération, voire même l'appui, des Occidentaux.

A l'occasion de la crise syrienne, durant l'été 1957, les choses se sont présentées tout autrement. L'Ouest était réduit au seul protagoniste américain, dont l'activité, incessante et souvent brouillonne, suscitait naturellement les réactions orientales, et les concentrait sur lui seul. Ainsi se trouvèrent à l'unisson, non seulement les gouvernements orientaux réellement hostiles à l'action de Washington, comme ceux de Damas et du Caire, mais aussi les cabinets d'Amman et de Bagdad, qui lui étaient favorables mais qui voulaient apaiser, à peu de frais, l'opinion publique de leurs pays; et même le Roi Séoud, désireux de ne pas sembler le céder à Nasser en tant que champion de l'Arabisme.

La solidarité arabe, peu manifeste en 1956, s'affirme donc en 1957. Le Roi Séoud abandonne son projet d'arbitrage, qui l'eût sans doute obligé à donner tort, au moins partiellement, aux Syriens devant les Turcs. Le gouvernement iraquien feint d'oublier que la Turquie, son alliée du Pacte de Bagdad, est en jeu, et de ne songer qu'à Israël; il promet avec éclat son concours pour la défense du territoire syrien; plus tard, il refusera d'envisager un projet occidental de pipe-line destiné à évacuer ses pétroles par le territoire turc. L'habitude ainsi esquissée aura sans doute paru si confortable à la diplomatie iraquienne que le représentant de l'Iraq à l'O. N. U. votera, dans l'affaire de Chypre, avec les pays arabes et contre la Turquie; après quoi il sera, il est vrai, rappelé d'urgence par son gouvernement.

Syrie et Égypte se sont empressées d'exploiter cette conjoncture propice à l'affirmation du sentiment unitaire arabe. D'où les nombreuses réunions arabes et afro-asiatiques tenues durant le dernier trimestre de

1957, et que vient de couronner l'ambitieuse Conférence du Caire (26 décembre-2 janvier).

***

La Syrie, bénéficiaire, après des mois d'isolement, de ce sursaut de solidarité arabe, tente aussitôt de transposer cette réaction à l'échelle mondiale. Ses chances, en effet, ne sont-elles pas plus grandes au loin que dans son voisinage immédiat, où jouent intérêts opposés et griefs réciproques? Réunis hâtivement au Caire du 21 au 23 octobre, les délégués officieux de 23 nations africaines et asiatiques jettent les bases de la Conférence plénière qui s'ouvrira le 26 décembre, et entreprennent sans désemparer de traiter de la crise syro-turque : M. Dag Hammarskjœld est prié de « prendre des mesures immédiates en vue d'apaiser la tension » et de faire envoyer à la frontière turque une commission internationale d'enquête; un message de solidarité est adressé à la Syrie, en dépit de l'abstention du Cambodge, et bien entendu de la Turquie.

Quelques jours plus tard, le 8 novembre, c'est à Damas même que s'ouvre un Congrès des Juristes africains et asiatiques. Il porte à son ordre du jour : 1° les nationalisations, à la lumière du droit international; 2° colonialisme et impérialisme : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, traités inégaux, neutralité positive; 3° libertés publiques et droits naturels; 4° l'agression et ses conséquences : agression indirecte, droits à compensation; la question des réfugiés; 5° la paix mondiale.

Ce sont là tous les thèmes capables d'émouvoir l'Orient d'aujourd'hui. En un discours inaugural fort adroit, le Président Choucri Kouatli s'attache à lier la tension syro-turque au danger israélien, et assure que toutes les forces de l'impérialisme se sont trouvées engagées contre la Syrie. Comme le chef de l'opposition tunisienne, M. Salah ben Youssef, se trouve parmi les congressistes officiellement reçus par le Président de la République syrienne, le Président Bourguiba rappellera pendant quelques jours l'ambassadeur qu'il vient d'envoyer à Damas.

La tension syro-turque permet enfin à la Ligue arabe de reconstituer, pour la première fois depuis le « grand schisme » du Pacte de Bagdad, une atmosphère de parfaite entente. Ouverte le 31 octobre au Caire, la 28e session plénière du Conseil de la Ligue adopte aussitôt, à l'unanimité, une résolution de solidarité avec la Syrie :

« Les États arabes flétrissent unanimement les accusations, pressions et menaces auxquelles est soumise la Syrie. Ils s'élèvent également contre les concentrations militaires aux frontières de ce pays et contre les efforts faits pour intervenir dans ses affaires intérieures en violation de la Charte des Nations Unies...

[Ils] affirment le droit de la Syrie à exercer des droits souverains sur ses affaires nationales et annoncent le plein appui à la Syrie de tous les États arabes, et considèrent toute attaque contre la Syrie comme une attaque contre tous les États arabes... [Ils] coopéreraient pour repousser toute attaque contre la Syrie conformément à la Charte de la Ligue arabe et au Pacte arabe de Sécurité [1].

A cette date, la crise syro-turque est virtuellement apaisée : la résolution prise n'engage donc personne à quoi que ce soit. Elle correspond cependant à un sentiment sincère, même de la part de l'Iraq, ainsi que le confirmeront les votes « proarabes » de son délégué à l'O. N. U., jusqu'après la chute du ministère Ayoubi. Mais l'occasion syrienne est désormais dépassée, et le Caire supplantera vite Damas comme centre de résonance des émotions arabes. L'Égypte va d'abord s'efforcer de tirer le meilleur parti des possibilités, actuellement bien réduites, de la Ligue arabe; puis, reprenant à son compte et pour son propre profit l'idée syrienne de la solidarité afro-asiatique, elle entreprendra de rééditer au Caire une « Conférence de Bandoung », plus « populaire » et plus retentissante.

***

Un premier « Congrès interarabe d'Information » s'ouvre au Caire le 3 novembre, en marge de la session de la Ligue, en vue de réorganiser les méthodes de propagande de celle-ci. Il décide, entre autres, l'ouverture à l'étranger de vingt nouveaux bureaux d'information. Mais il s'agit d'un vœu purement théorique. En effet, l'on annonce au même instant les graves difficultés financières dont souffre l'institution. Selon un rapport du Secrétaire Général de la Ligue, M. Abdulkhalek Hassouna, cité par la presse égyptienne,

« La Ligue arabe est sur le point de faire faillite, et l'arrêt immédiat des activités de son secrétariat doit être envisagé si les arriérés de cotisations des pays membres ne sont pas acquittés! Ce sont particulièrement les cotisations de l'Iraq, de la Syrie et du Yémen qui ont fait défaut ... Le Secrétariat Général ne disposant plus de crédit à son compte en banque n'a pu payer son personnel, à la fin d'octobre, qu'en puisant dans la caisse de retraites des employés. Pour la prochaine échéance, on envisage d'emprunter la somme nécessaire au compte d'assistance aux réfugiés palestiniens. ...Le Comité financier propose de supprimer une grande partie des crédits destinés aux bureaux de propagande à l'étranger, et d'effectuer des compressions radicales dans tous les services de traduction, de publication et d'activités culturelles [2]. »

1. *L'Orient* (Beyrouth), 1er novembre 1957.
2. *Al Ahram*, (Le Caire), 31 octobre 1957.

Faut-il voir, dans cette crise financière, une des raisons qui ont incité la 28e session de la Ligue à se consacrer plus particulièrement aux questions économiques? Il semble plutôt qu'en l'occurrence la Ligue ne fasse qu'esquisser des ripostes, toutes négatives d'ailleurs, à des initiatives occidentales : projets de Marché commun européen et de construction d'un grand pipe-line en vue d'acheminer vers un port turc les pétroles d'Iran et d'Iraq.

Le Conseil de la Ligue recommande donc, avant de se séparer,

« la constitution d'une unité économique arabe pour parer les effets du futur marché commun européen sur le commerce extérieur des pays arabes »[1].

Il se déclare, en outre, opposé au rattachement de territoires africains et asiatiques au marché commun européen. Une session de la Fédération des Chambres de Commerce, d'Industrie et d'Agriculture des pays arabes, qui s'ouvre au Caire le 23 novembre, reçoit de la Ligue mission d'étudier la possibilité de constituer un « marché commun arabe » et de créer une compagnie maritime interarabe; selon le projet du Dr Abou Nosseir, ministre égyptien du Commerce, cette compagnie, dont les navires battraient pavillon égyptien, recevrait le monopole du transit maritime entre les ports arabes; elle acheminerait 50 % des importations des pays arabes et une grande partie de la production pétrolière de l'Orient.

La Conférence des Chambres de Commerce arabes adopte, outre ce projet, une résolution réservant aux pays arabes le transit par pipeline des pétroles arabes, qui ne devront en aucun cas être acheminés à travers des territoires non arabes.

Sans doute, ces projets d'unité économique arabe semblent bien destinés à demeurer lettre morte, comme le sont constamment restés, en raison des zizanies nationales, les plans cependant plus concrets naguère formulés par le Liban, seul État arabe véritablement intéressé à ce genre de réalisations. En revanche, l'ostracisme jeté sur le pipe-line turc doit avoir effet dans la mesure où il enregistre la renonciation de l'Iraq à participer à ce projet. Au cours d'une Conférence préliminaire des experts pétroliers arabes, tenue à Bagdad du 2 au 7 novembre, l'Iraq a accepté, en revanche, le principe d'un pipe-line Iran-Iraq-Syrie-Méditerranée, tout en se refusant à participer à son financement; au début de décembre, on donne comme probable la conclusion d'un accord syro-iraquien sur le transit pétrolier. Enfin, la réunion d'une Conférence des Pétroles arabes, au Caire, au début de 1958, paraît décidée; selon les plans égyptiens, elle comporterait la présence de délégués du Koweit, du Qatar et de Bahrein, émirats sous tutelle britannique et non membres

1. *Ibid.*, 17 novembre 1957, d'après le résumé de l'A. F. P.

de la Ligue arabe; son rôle serait de préparer la constitution d'un poo pétrolier arabe, sans doute assorti de projets égyptiens d'industriali sation à base pétrolière, en faveur desquels jouerait une aide soviétique

Reste encore à signaler, pour le quatrième trimestre 1957, une doubl manifestation d'unitarisme arabe : les Congrès de la Culture arabe e des Antiquités arabes, tenus à Bagdad du 18 au 29 novembre. Au termes de leurs résolutions, les programmes d'histoire et de géographi feront ressortir les dangers auxquels l'impérialisme et le sionisme expo sent le monde arabe, et serviront le nationalisme en exaltant le rôl joué par les Arabes dans les progrès de l'humanité. La communauté d passé de tous les Arabes est d'autre part soulignée : ce patrimoine arab devra être protégé et conservé; la politique suivie à l'égard des archéo logues étrangers sera unifiée.

Certes, toutes ces manifestations comportent une grande part de ver balisme. Rares sont les résolutions destinées à recevoir une suite con crète; beaucoup d'entre elles sont délibérément conçues comme d simples affirmations de principes ou plutôt de sentiments. On ne saurai cependant leur dénier toute importance. S'il est peu probable que dan l'immédiat l'arabisme devienne plus constructif, on peut escompte qu'il opposera désormais, aux éventuels projets de l'Occident, de réactions plus cohérentes et, dans leur aspect délibérément négati plus efficaces. En particulier sur le chapitre des pétroles, 1958 verr sans doute s'engager une lutte d'une âpreté imprévue jusqu'à présent

***

Cependant les vues et les ambitions de l'Égypte dépassent désormai l'arabisme, pour envisager l'ensemble des peuples africains et asiatique dont elle rêve d'organiser, autour d'elle, la solidarité active. Depuis l Conférence de Bandoung, le Colonel Gamal Abdel Nasser couvait pareil desseins. L'élan unitaire arabe suscité par la crise syro-turque, et l'ini tiative damascène d'un appel à la solidarité africaine et asiatique, l fournissent à la fin de 1957 l'occasion de les réaliser.

Aux yeux du maître de l'Égypte, le Caire paraît à tous égards désign pour devenir le centre moral des deux continents solidaires. Il se trouv exactement situé à leur charnière, face à l'Europe, à proximité du cham de bataille du Moghreb. Il vient d'être, en 1956, le siège de ce que so gouvernement exalte comme la résistance décisive d'un peuple d'outre mer à l'agression occidentale; il représente l'esprit d'une solidarit arabe réveillée; en même temps, il est le foyer d'une coopération orien tale efficace avec le monde soviétique, fournisseur d'armes, de capitau et d'aide technique. Tous ces éléments garantissent, aux yeux du Colo

nel Gamal Abdel Nasser, le retentissement et le plein succès de ce nouveau Bandoung; ils vont d'ailleurs donner à la Conférence du Caire ses traits originaux.

La réunion de l'hiver 1957 sera moins universelle et moins unanime que celle du printemps 1955. Elle s'adresse, il convient de le rappeler, non point aux gouvernements mais aux peuples; les représentants des partis et des mouvements « nationaux » y auront accès, qu'ils participent ou non au pouvoir. Cependant, son caractère non seulement anticolonialiste, mais prosoviétique, découragera quelques adhésions; on n'y verra ni Turcs, ni Pakistanais, ni Philippins, ni Viêtnamiens du Sud, ni Cambodgiens; les participations tunisiennes et marocaines seront peu significatives ou assorties de restrictions, au moins initialement; des délégués de Ghana, de l'Inde, du Soudan, marqueront, à propos de l'attitude de l'U. R. S. S., leur dissentiment.

Les représentants du monde soviétique sont en effet nombreux à la Conférence du Caire : soixante-dix, sur une assistance d'environ cinq cents personnes. Ils appartiennent non seulement à la Chine populaire, à la Corée du Nord, au Viêtnam du Nord, à la Mongolie extérieure, mais aussi à l'U. R. S. S. elle-même. Cette puissance eurasiatique ne figurait pas à Bandoung; au Caire elle s'exprime par la voix d'un Musulman, Rachidov Cheref Rachidovitch, Président du Présidium de l'Uzbékistan : cette première, mais éclatante, manifestation extérieure des Musulmans soviétiques, constitue un événement considérable.

Non seulement l'U. R. S. S., qui a l'art des formules frappantes, promet une aide économique inconditionnelle, qui n'aura d'autres limites que ses propres ressources; mais elle propose, en manière d'encouragement, son exemple de « sœur aînée » : elle a été, elle le proclame, un pays sous-développé, et c'était plus difficile pour elle de remonter ce handicap que ce ne le sera pour les peuples d'Afrique et d'Asie, qui bénéficieront de son aide. Que ces peuples n'hésitent donc pas à exiger de leurs gouvernements des mesures audacieuses, propres à leur procurer les ressources financières nécessaires : qu'ils cessent de payer les arrérages des emprunts contractés en Occident, et qu'ils poursuivent la politique de nationalisation dont l'affaire de Suez a démontré la fécondité.

Les organisateurs cairotes s'efforcent de mettre en pleine valeur la contribution arabe. C'est le colonel Anouar es Sadat, secrétaire général du Congrès islamique qui, le 26 décembre, ouvre les travaux; son discours inaugural célèbre ces armes politiques arabes, le neutralisme et le non-alignement. L'affaire algérienne est longuement évoquée, non sans violence; des visites sont faites aux camps de réfugiés arabes de Palestine. La Syrie se donne un instant la vedette en réclamant la dénonciation des accords et contrats pétroliers avec l'Occident, et la natio-

nalisation des grandes ressources naturelles. Mais l'Égypte aura le der nier mot : elle fera fixer au Caire les organes durables que se donnera la Conférence : un Secrétariat général permanent et un Comité de Solida rité, qui multiplieront dans l'avenir réunions et manifestations.

En dehors de ces fondations, la Conférence n'a guère fait œuvre posi tive. Au sens strict, elle ne le pouvait d'ailleurs pas, puisqu'elle repré sentait des peuples et non des gouvernements. Ses résolutions contr la discrimination raciale et l'octroi de bases militaires, ont seulemen une portée de propagande. Le plus souvent, il s'est agi seulement d remuer des idées et de flatter des sentiments; parfois, il a même fall renoncer à mettre en forme de simples projets. Surenchérissant sur l Marché commun européen, comme sur les projets de répliques oriental et arabe esquissés à Lidice et à Damas, l'Égypte a en effet proposé l'éta blissement d'un marché commun des deux continents africain et asia tique; dès le lendemain, dans des conditions d'ailleurs obscures, elle a retiré ce projet, dont le laborieux plan détaillé dissimulait mal, à vra dire, le caractère mythique.

***

La Conférence du Caire s'est efforcée, sous l'emblème de la mai noire et de la main jaune entrelacées, de développer à l'échelle afro asiatique les sentiments de cohésion récemment réveillés dans le mond arabe. Tout en consolidant la position de l'U. R. S. S. en Orient, elle a porté à l'Occident, et plus spécialement à l'Europe, un défi.

Certes, au cours de cette réunion comme des manifestations arabe précédentes, il y a eu plus de paroles retentissantes que de solides enga gements d'action; l'opinion occidentale aurait cependant tort de se désin téresser de ces conciliabules, où s'élaborent et se nourrissent les grande passions qui font la force de l'Orient. Ces passions semblent toutes jouer actuellement, dans le sens unitaire; il y a là un signe à retenir. Le regrou pement arabe et l'affirmation de la solidarité afro-asiatique paraissen bien constituer, non des épisodes fortuits, mais des éléments caractéris tiques de l'évolution orientale actuelle.

Pierre RONDOT.

LA SITUATION DES JUIFS EN U. R. S. S.

En suivant les revues et les publications juives, on est frappé du nombre important d'articles[1] consacrés à la situation actuelle des Juifs dans l'Union Soviétique. Ces articles cherchent à informer ainsi qu'à éveiller aux problèmes douloureux du Judaïsme soviétique. Il nous semble que la conscience chrétienne ne doit pas rester ignorante de ces faits qui illustrent une tactique d'ensemble du régime soviétique.

Les juifs en Russie tsariste.

Depuis le premier siècle de notre ère, il y avait des communautés juives en Russie, surtout en Russie méridionale. Au XIXe siècle, par suite de l'annexion d'une partie de la Pologne, le nombre des Juifs s'accrut considérablement. Les circonstances les obligeaient à vivre fortement groupés entre eux, dans des villes, car ils avaient été chassés des campagnes et des villages. Du point de vue religieux et culturel, la communauté juive de Russie était l'une des plus vivantes. Au XIXe siècle y sont nés la plupart des courants de pensée qui ont marqué le judaïsme contemporain : les premiers pionniers sionistes sont partis de Russie pour s'installer en Palestine. Si la langue d'expression des Juifs russes était le yiddish, dialecte allemand du XVIe siècle, mêlé de termes hébraïques et slaves, l'hébreu avant de redevenir une langue vivante sur la « Terre d'Israël », commençait à renaître dans ces milieux : les premiers maîtres de la poésie hébraïque contemporaine, un Bialik ou un Tchernikovsky, étaient des Juifs d'origine russe. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails, mais, en bref, la communauté juive de Russie, numériquement très importante (env. 5 à 6 millions à la fin du XIXe s.), menait une vie religieuse, intellectuelle et culturelle intense, très consciente de son particularisme et cela

1. *Évidences* n° 26, juin-juillet 1952 : *Les Juifs en Europe Orientale.* — *Évidences* n° 30, janvier-février 1953 : *L'antisémitisme stalinien.* — *Évidences* n° 35, novembre 1953 : *L'Union Soviétique et les minorités nationales*, par A. COLLINET. — *Évidences* n° 36 : *Le Juif dans l'encyclopédie soviétique*, par L. POLIAKOV. — *Évidences* n° 38, février 1954 : *Du nouveau au Biro-Bidjan*, par L. LENEMANN. — *Évidences* n° 57, mai 1956 : *Le sort des écrivains Yiddish en U. R. S. S.*. — *Évidences* n° 65, juin-juillet 1957 : *La situation des Juifs en U. R. S. S.*, par un jeune Soviétique. — *Information juive* n° 85, février 1957 : *Le judaïsme en U. R. S. S.*, par David I. GOLOVENSKY, etc... etc...

M. JARBLUM : *Le problème juif dans la théorie et la pratique du communisme.* A. J. P. 135, av. de Wagram, Paris. 1953.

S. SCHWARZ : *The Jews in the Soviet Union.* Syracuse University Press. 1951.

Soviet Survey n° 18, août 1957 : *Soviet Jewry after Staline.*

dans des conditions souvent très douloureuses, car le XIXe sièc aussi pour les Juifs russes une époque de pogroms violents. En f politique des tsars envers les Juifs revêtait tour à tour, et parfois simultanément, des attitudes contradictoires; d'une part, on fit un de « russification » pour ces « étrangers », qui réussit d'ailleurs p lement : l'intelligentsia russe comptait dans ses rangs un nombre tivement important de Juifs; mais la réussite n'était que partielle Juifs firent alors, d'autre part, fonction de « bouc émissaire » de la tique tsariste : c'est surtout les classes pauvres qui furent en butt pogroms les plus sanglants.

Alors que, dans la plupart des pays occidentaux, les Juifs a été émancipés au cours du XIXe siècle, en Russie, malgré certains e d'assimilation faits par les dirigeants du pays, rien de semblab s'était produit : assimilés ou non, leur situation restait des plus caires et se gâtait périodiquement au gré des fluctuations du ressent populaire et des revers politiques des tsars.

Les juifs et la révolution russe.

Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, si des Juifs et plus culièrement des intellectuels juifs ont adhéré au mouvement ré tionnaire qui leur promettait l'égalité des droits avec tous les cit russes.

On sait généralement que des Juifs ont participé à la Révol de 1917, que certains d'entre eux, comme Léon Trotzky, par exem ont même joué un rôle important, que de nombreux fonctionnaires ont occupé des postes de commande. Ce qu'on sait moins, c'est fait la Révolution d'octobre s'accompagnait de pogroms sang surtout en Ukraine, et que le judaïsme religieux n'a jamais voulu ad au communisme.

D'autre part, au sein même du marxisme juif, on peut discerne courants très divers dont certains n'ont jamais été admis par le bo visme « orthodoxe » : tel est le cas du « Bund », mouvement socialist ouvriers juifs à caractère culturel juif très marqué. Dès le début les le bolchéviks, Lénine en premier, ont exprimé leur ressentiment contre

« Le « Bund » prêche l'idée d'une nation juive. Malheureusement cett sioniste est fausse et réactionnaire dans son contenu [1]. »

Au sein même du Parti, les Juifs se répartissaient entre Menché liés au socialisme européen, et Bolchéviks, parti de Lénine. Or, avait beaucoup plus de Juifs parmi les Menchéviks que parmi les chéviks. On sait que les Bolchéviks l'emportèrent.

1. Lénine, *Œuvres*, vol. XIX, cité d'après M. JARBLUM, *op. cit.*

Si la constitution soviétique « a pour point de départ le fait de l'égalité des droits de toutes les races et de toutes les nations »[1], si cette même Constitution considère l'antisémitisme comme un délit, ce que nous avons dit jusqu'à présent de la situation des Juifs en U. R. S. S. nous fait pressentir qu'elle n'est sûrement pas exempte de difficultés.

En résumé, la communauté juive de Russie, numériquement importante (en 1939, env. 3 millions, selon les statistiques soviétiques officielles), avait des aspirations religieuses et culturelles. Son insertion politique dans le Parti avait une couleur spécifique. Le totalitarisme soviétique respectera-t-il ces tendances?

La situation religieuse des juifs d'U. R. S. S.

Fondé sur une philosophie matérialiste et athée, le marxisme est hostile à toutes les religions. En tant que religion, le Judaïsme partage donc le sort de toutes les autres religions, tout juste tolérées.

« Mais le degré de cette tolérance n'est pas le même pour chacune d'elles. La religion orthodoxe bénéficie d'une position privilégiée, elle est parfois utilisée comme outil de l'expansion internationale soviétique (au Proche-Orient, par exemple), et il existe des publications et des revues officielles de l'Église russe. L'Islam et la religion protestante sont traités d'une manière moins favorable, et tout à fait au bas de l'échelle se trouvent le catholicisme et le judaïsme. Il existe une synagogue à Moscou; il en existe dans toutes les villes comptant une forte proportion de Juifs; mais elles sont peu fréquentées et par des vieilles gens seulement[2]. »

La nature rituelle de la religion juive, la nécessité de se servir de l'hébreu comme langue de culte, font que le judaïsme traditionnel est particulièrement touché par les mesures antireligieuses du régime :

« Dans le judaïsme traditionnel... la lecture de la Bible et les prières doivent avoir lieu en hébreu. Par ailleurs, dans la religion juive, l'office religieux n'est pas dirigé par un prêtre : il est, en fait, l'œuvre collective de la congrégation. L'interdiction des écoles juives et de l'instruction juive porta par conséquent un coup mortel au judaïsme. Enfin, seule la religion juive requiert la circoncision, l'abatage rituel, etc... L'élimination de ces pratiques... hypothéqua gravement l'avenir de la vie juive en Russie[3]. »

En tant que religion, le judaïsme n'a donc aucune possibilité d'épanouissement, mais l'antisémitisme soviétique ne se place pas avant tout sur le plan religieux; il se place sur un plan ethnique. C'est en tant que

1. Cité d'après JARBLUM, *op. cit.*
2. Cf. *Évidences* n° 65, juin-juillet 1957.
3. Cf. *Information juive*, février 1957.

minorité nationale que les Juifs posent un « problème » au régime soviétique.

La place de la minorité juive dans le régime soviétique.

Dès le début, le problème juif s'est posé aux leaders du Parti, en particulier à Lénine et à Staline. Étudiant le problème des différentes nationalités et de leurs rapports au sein de l'Union Soviétique, Staline affirme que l'idée de nation est liée à celle de territoire.

Dans le cadre de l'État russe, les différentes nationalités jouissent d'une certaine autonomie, sauvegardant notamment leur langue et leur culture : l'enseignement est donné dans la langue maternelle. 60 nationalités, ayant chacune son territoire propre, constituent l'Union Soviétique.

Or, dans l'ensemble des nationalités composant l'Union, le problème de la minorité juive se posait d'une manière particulière. En effet, les Juifs vivaient dispersés dans plusieurs parties de la Russie; ils n'avaient pas de territoire en propre.

Dans *le marxisme et la question nationale*, écrit au début du siècle, Staline définit ainsi ses idées sur le problème juif :

« 1° Les Juifs ne sont pas une nation.

« 2° Dès lors, leurs revendications nationales ne peuvent être que réactionnaires et nuisibles à la classe ouvrière.

« 3° Le sionisme est une idée réactionnaire et petite-bourgeoise et il ne doit pas être pris en considération en tant que solution du problème juif.

« 4° L'unique solution en ce sens peut être apportée par l'assimilation totale des Juifs avec les nations parmi lesquelles ils vivent [1]. »

Lénine, lui aussi, s'était occupé de la question juive et, comme Staline, il est antinational en ce qui concerne les Juifs et antisioniste; il préconise leur disparition pure et simple sous forme d'assimilation.

Déniant donc à l'origine aux Juifs leur qualité de nation, préconisant une seule solution : l'assimilation, les leaders soviétiques savaient cependant que ce ne serait qu'une solution à longue échéance. Il ne pouvait être question d'une assimilation massive et immédiate. Il fallait donc aborder le problème d'une manière différente. En fait, au début, les Soviets ont respecté la minorité juive qui comptait dans ses rangs de bons éléments révolutionnaires et ont cherché à créer des conditions favorables à son épanouissement culturel. Dans les premières années du régime soviétique, les Juifs profitaient de ces dispositions, si bien que la culture yiddish prit un essor peu connu en Russie jusqu'alors. Il existait des écoles où l'enseignement était donné en yiddish, une presse

1. Cité d'après JARBLUM, *op. cit.*

en yiddish, des théâtres yiddish, etc... Cependant, le morcellement territorial de la communauté juive continuait à poser des problèmes. Sans territoire, les Juifs n'étaient pas une nation comme toutes les autres nationalités de l'Union Soviétique. Le gouvernement chercha à résoudre ce problème, en créant de toutes pièces un État juif, le Biro-Bidjan : en 1928, il fut décidé de « dégager dans l'Extrême-Orient de la République Soviétique russe, le district du Biro-Bidjan pour une colonisation agricole et industrielle juive ». Au cas où des résultats favorables seraient obtenus, cette région « pourrait être transformée en unité administrative et territoriale juive [1] ». Cette transformation eut lieu effectivement par décret du 7 juin 1934. Accueillie d'abord avec enthousiasme par les milieux soviétiques, comme aussi par certains milieux juifs étrangers, l'expérience du Biro-Bidjan s'avéra un échec [2] : en 1928, cette région de 35.800 km² comptait 33.000 habitants, en 1935 sur 61.000 habitants, il n'y avait que 14.000 Juifs.

A la fin de la guerre, d'autres essais de colonisation juive furent entrepris au Biro-Bidjan, mais le résultat ne fut guère meilleur. En février 1954, *Evidences* a consacré un long article à la question. En voici les conclusions :

« Personne, dans les pays occidentaux, ne serait actuellement capable de répondre aux questions suivantes :

« Que représente en 1954 le « Territoire autonome juif »? Combien de Juifs y résident et quel est leur pourcentage par rapport à la population totale? Le yiddish est-il encore la langue officielle ou tout au moins l'une des langues officielles?...

« On ne risque toutefois pas de se tromper grandement en affirmant qu'il n'existe plus, au Biro-Bidjan, d'écoles juives et qu'aucune activité culturelle yiddish ne peut s'y déployer. Quant au nombre de Juifs vivant au Biro-Bidjan, il est considéré depuis 15 ans comme un secret d'État...

« Nous n'avons aucun motif de croire que la population juive actuelle du Biro-Bidjan soit supérieure aux 8.000 à 10.000 personnes de 1945-1946; mais nous avons tout lieu de croire que ces habitants sont tous des immigrés plus récents, les anciens n'ayant pu survivre dans ces régions. »

Ainsi donc, l'assimilation, désirée théoriquement, s'avérant irréalisable pour le moment, le gouvernement soviétique créa de toutes pièces un « Territoire Juif Autonome », mais qui n'eut guère de succès auprès des intéressés.

Notons, en passant, d'autres inconséquences entre la théorie et la pratique : en théorie, on désirait l'assimilation pure et simple, en pratique, on favorisait à cette époque l'épanouissement national juif, à condition qu'il s'insère dans l'idéologie soviétique, le sionisme étant toujours

1. Cité d'après JARBLUM, *op. cit.*
2. Rappelons que Th. HERZL essuya également un échec à un Congrès Sioniste en réclamant le territoire de l'Ouganda pour la création d'un État juif.

considéré comme une idée réactionnaire et interdit à ce titre. En théorie encore, on désirait l'assimilation pure; en pratique tout Juif, c'est-à-dire tout homme né de parents juifs, porte sur son passeport comme indication de nationalité « Juif », tout comme les Georgiens portent « Georgien », les Caucasiens « Caucasien », etc... quel que soit le territoire national de l'Union Soviétique qu'il habite. C'est cette indication de « Juif », sur les papiers d'identité, qui permet les mesures discriminatoires.

L'antisémitisme soviétique.

Dépité par ces échecs qu'il ne faudrait pourtant pas exagérer, car en fait, librement ou forcés, bon nombre de Juifs russes se sont intégrés au Parti, et au pays; alerté par un renouveau de l'antisémitisme populaire; agacé surtout de ne pouvoir arracher du cœur des Juifs russes leur sympathie pour l'État d'Israël; poussé enfin par des intérêts de politique extérieure, le régime soviétique a changé sa tactique envers ses citoyens juifs depuis la fin de la deuxième guerre mondiale.

Selon la Constitution soviétique, « toute propagande d'exclusivisme, de haine ou de mépris national ou racial, est punie par la loi » (art. 123). Cependant, pendant la guerre, au moins dans certaines régions, l'antisémitisme populaire s'est réveillé d'une manière virulente devant l'afflux de réfugiés juifs fuyant vers l'intérieur du pays l'invasion allemande. Le gouvernement soviétique a dû se rendre compte que, malgré ses efforts, l'antisémitisme persistait : en donnant satisfaction à ce ressentiment populaire, il trouvait un « bouc émissaire » déjà efficacement utilisé pour parer à d'autres difficultés de sa politique intérieure.

Un autre facteur important du revirement de tactique du régime soviétique envers les Juifs, était la création de l'État d'Israël. Le sionisme a toujours été interdit et persécuté en U. R. S. S. Il est considéré comme une idéologie réactionnaire, comme « un instrument des Anglo-Américains » dans leur « lutte contre la paix » et « contre les Soviets », comme « un centre d'espionnage ». Cependant, en 1947, l'U. R. S. S. a soutenu à l'O. N. U. la proposition de partage de la Palestine et la création de l'État d'Israël. Son objectif était alors de chasser l'Angleterre de la Palestine et, par la suite, du Proche-Orient. Dans son discours à l'O. N. U. la délégation russe soulignait la responsabilité des pays occidentaux envers leurs Juifs. Considérant que le « problème juif » ne se pose qu'aux pays capitalistes et qu'il n'existe pas en U. R. S. S. (!), seuls les Juifs de ces premiers pays auraient des raisons d'immigrer en Israël. Or, en fait, la création d'Israël a provoqué une réaction d'enthousiasme dans le judaïsme russe auquel le gouvernement soviétique a répondu par l'interdiction de l'émigration, la rupture de relations diplomatiques avec Israël (reprises d'ailleurs depuis quelques mois) et une série de repré-

sailles concordant avec un durcissement général de la politique intérieure de la fin du règne de Staline.

Cherchant par ailleurs à gagner l'amitié des pays arabes comme aussi la sympathie de l'Allemagne, des exigences de politique extérieure viennent encore renforcer les positions antisémites du gouvernement.

Sur le plan idéologique, on peut suivre l'évolution de l'attitude de l'U. R. S. S. envers les Juifs en reprenant les articles que les deux éditions successives de l'Encyclopédie soviétique consacrent au mot « Juif ». La première édition (1932) explique ce mot en 75 pages de grand format. Chapitre par chapitre, elle aborde les différents problèmes de la vie historique, économique, sociale et culturelle juive. Tout un paragraphe est consacré aux réalisations obtenues pendant la première période du régime soviétique dans le domaine de la « nationalité juive » :

« Toutes les théories concernant la particularité de l'économie juive et la difficulté d'obtenir une solution pour les Juifs en en faisant des cultivateurs, etc... ne concernent que les pays capitalistes; dans l'Union Soviétique, les Juifs travaillent la terre, sont des kolkhoziens et leurs besoins culturels nationaux sont comblés comme nulle part ailleurs. Ensemble avec les autres peuples de l'Union, la population juive a créé une culture internationale qui n'est pas a-nationale (Lénine); elle a obtenu la possibilité de créer sa culture qui, dans les conditions du régime soviétique, est socialiste dans son contenu et nationale dans sa forme (Staline) [1]. »

Ces lignes semblent exprimer un certain enthousiasme...

Vingt ans plus tard, dans la nouvelle Encyclopédie soviétique (1953), le ton change. On ne consacre que 2 pages (4 colonnes) au mot « Juif ». Il n'y a plus d'exposé systématique. On donne seulement quelques notions disparates. En voici quelques passages :

« Les Juifs ne représentent pas une nation, car ils ne forment pas une communauté stable, constituée au cours de l'histoire sur une base commune de langue, de territoire, de vie économique et de culture. Ils partagent avec les peuples parmi lesquels ils vivent, leur vie économique et culturelle. C'est pourquoi, au point de vue ethnographique, les Juifs se rapprochent (bien qu'à différents degrés) de ces peuples...

« Comment pourrait-on affirmer sérieusement que des rites religieux pétrifiés ou des survivances psychologiques éventées puissent marquer le « destin » des Juifs plus que le milieu social, économique et culturel vivant qui les entoure?...

« La majorité écrasante des Juifs parle la langue des peuples parmi lesquels ils vivent. Simultanément, une partie des Juifs (des pays de l'Europe Centrale) parle le yiddish... dans le passé, les Juifs de Russie parlaient aussi le yiddish.

« A l'étranger, le sionisme a joué et continue à jouer le rôle le plus funeste,

1. Cité d'après JARBLUM, *op. cit.* Voir aussi *Évidences* n° 36, déc. 1953, L. POLIAKOV : *Le juif selon l'encyclopédie soviétique.*

cherchant à dissimuler les contradictions de classe. C'est un mouvement réactionnaire bourgeois et nationaliste dont les partisans, qui préconisent l'unification des Juifs sur le territoire de la Palestine, nient la lutte de classe et cherchent éloigner les masses des travailleurs juifs de la lutte générale du prolétariat...

« La culture nationale juive est un mot d'ordre des rabbins et des bourgeois un mot d'ordre de nos ennemis. Après la grande Révolution d'Octobre les restrictions qui frappaient aussi bien les Juifs que les autres minorités nationales opprimées, ont été liquidées. En 1934 a été créée la Région autonome juive. Les travailleurs juifs ont obtenu l'accès à tous les emplois et professions; ils prennent une part active à l'édification du communisme. De cette façon, la politique nationale de Lénine et de Staline d'égalité et d'amitié des peuples a abouti à la disparition du « problème juif » en U. R. S. S. [1]. »

Ces textes semblent inspirés par le changement pratique qui s'est produit dans l'attitude des milieux dirigeants envers les Juifs.

L'effort de regroupement sur un territoire national ayant pratiquement échoué, on reprend la thèse de l'assimilation. La remarque que « *dans le passé* », les Juifs de Russie parlaient aussi le yiddish, est significative. En 1955, le monde occidental apprit que 4 ans auparavant 26 écrivains yiddish avaient été exécutés, d'autres déportés. Privée de son élite intellectuelle, la vie culturelle juive d'expression yiddish se meurt d'inanition. Les théâtres yiddish de Moscou ont été fermés, la presse, à l'exception d'un organe qui paraît au Biro-Bidjan, supprimée.

D'autre part, un certain nombre de procès sont montés où des Juifs jouent le rôle principal; on se rappelle le fameux procès des « blouses blanches » de Moscou en 1953 : une conspiration de médecins, en majorité juifs, qui auraient essayé d'écourter la vie de certaines personnalités communistes au moyen de faux diagnostics et de soins nuisibles, aurait été découverte. Ce procès, dont les accusés furent d'ailleurs réhabilités par la suite, avait été préparé par toute une campagne.

« La chronique judiciaire des journaux était... utilisée aux fins de cette propagande antisémite larvée. On sait que l'U. R. S. S., à en juger par ses journaux est le pays où n'existent ni catastrophes ferroviaires ou aériennes, ni catastrophes minières, ni calamités naturelles; et les crimes de droit commun n'y existent que dans la mesure où le gouvernement juge opportun de déclencher des campagnes éducatives contre les bandits ou les prévaricateurs. Or, en 1947-48, les criminels dont faisait état la presse soviétique portaient invariablement des noms juifs [2]. »!

La propagande est cependant menée d'une manière telle que le régime puisse se défendre d'être antisémite. Les mesures prises sont « anti-sionistes » ou « anti-cosmopolites » et on accuse volontiers de « sionisme »

1. Cité d'après JARBLUM.
2. *Évidences* n° 65.

et « d'espionnage sioniste » des Juifs qui, en fait, n'ont aucun rapport avec Israël. Quant à l'accusation de cosmopolitisme, elle équivaut à celle de trahison de la patrie. Alors que l'Encyclopédie Soviétique de 1931 définissait le cosmopolitisme comme « le fait de reconnaître le monde entier comme patrie », le Dictionnaire de Termes Étrangers de 1949 charge ce mot de significations nouvelles :

« *Cosmopolitisme* : Négation du patriotisme sous le mot d'ordre faux et mensonger : « l'homme est citoyen du monde ». Variété d'idéologie bourgeoise niant le droit de la nation à une existence nationale indépendante et à la souveraineté, propageant le refus des traditions patriotiques et de la culture nationale. Le cosmopolitisme avance la revendication d'un « gouvernement mondial » sur la base capitaliste et la liquidation de l'indépendance nationale des peuples. Dans les conditions actuelles, le cosmopolitisme est une idéologie réactionnaire de l'impérialisme américain qui s'efforce, sous le drapeau de cosmopolitisme, d'instaurer sa domination mondiale dans l'intérêt du capital monopoliste. C'est le revers, le masque du nationalisme bourgeois agressif et l'antithèse hostile de l'internationalisme prolétarien [1]. »

On comprend qu'une telle définition sert la propagande et on comprend la gravité de cette accusation pour les Juifs, Staline ayant lancé dans une brochure sur la linguistique comme synonyme de « cosmopolite » le mot « talmudiste ».

Des procès plus ou moins spectaculaires sont doublés de mesures discriminatoires plus discrètes : depuis une dizaine d'années on cherche à éliminer, sous les prétextes les plus anodins, des fonctionnaires juifs de leurs postes, à restreindre leur accès aux universités et aux écoles.

Cette politique discriminatoire connaît d'ailleurs des fluctuations. Le jeune soviétique que nous avons déjà cité plusieurs fois, résume ainsi la situation :

« Le gouvernement soviétique applique une politique de discrimination à l'égard de ses citoyens ethniquement juifs et désignés comme tels sur leurs papiers d'identité. Cette discrimination joue surtout en ce qui concerne leurs droits au travail et à l'éducation.

« La période d'après-guerre peut être divisée en trois phases :

« 1° 1948-octobre 1952. Au cours de cette période, les mesures de discrimination furent adoptées, la culture juive fut détruite, des purges eurent lieu, et la population fut psychologiquement préparée à accepter ces mesures.

« 2° Octobre 1952-avril 1953. Apogée de l'antisémitisme gouvernemental : arrestation en masse, préparatifs pour une déportation générale.

« 3° Avril 1953-août 1956 : La campagne de frénésie antisémite est stoppée, mais les mesures prises au cours de la période précédente ne sont pas rapportées.

« Depuis août 1956, sur le fond de la tension politique entre l'U. R. S. S. et

1. Cité d'après Gédéon HAGUENOV, *Le communisme et les Juifs*, mai 1951.

Israël, l'antisémitisme officiel semble avoir été réactivé... Toutes ces mesures antisémites ont renforcé les sentiments nationalistes juifs et l'hostilité envers le régime, compliquant davantage encore la question juive [1]. »

On pourrait peut-être dégager, avec M. Jarblum, les principaux traits de l'antisémitisme soviétique de la manière suivante :

1° Les Juifs ne présentent pas un groupe national; capable de développement.

2° Dans les pays des Soviets et des démocraties populaires, les Juifs sont des éléments étrangers, antipatriotes et cosmopolites.

3° Les Juifs sont incapables d'une assimilation sincère et totale.

4° Néanmoins, il est interdit aux Juifs de quitter l'U. R. S. S.

En résumé, la faillite de l'expérience des Soviets relative à la création d'une nationalité juive sur une base territoriale à l'intérieur de l'Union Soviétique, la persistance de l'antisémitisme dans les masses populaires, l'hypertrophie totalitaire du patriotisme russe, enfin la création de l'État d'Israël semblent être les raisons principales pour lesquelles

« ...parmi les 60 nationalités de l'U. R. S. S. la collectivité juive occupe une place particulière... Elle demeure assez isolée, ne jouissant pas d'une vraie égalité, dans une situation instable; les normes générales des nationalités soviétiques ne sont pas appliquées aux Juifs. Leur situation se dédouble : d'une part, ils sont tenus de faire partie de la famille des nations de l'U. R. S. S., mais d'autre part, ne serait-ce que spirituellement, un lien incassable les unit au judaïsme mondial, hors des frontières de l'U. R. S. S. Cela rend toute assimilation précaire. Les Juifs russes ne peuvent pas obtempérer aux exigences soviétiques en se dissolvant au sein des autres peuples. Dès lors, les Soviets veulent rendre impossible tout attachement des Juifs de l'Union à ce judaïsme de l'extérieur, qu'il s'agisse de religion, d'esprit, de simple sympathie. Il faut les empêcher de se considérer comme une partie d'un tout mondial [2]. »

Telle est aujourd'hui la douloureuse situation de deux millions de Juifs d'U. R. S. S. On comprend que l'État d'Israël, d'une part, des organisations juives internationales, d'autre part, déploient leurs efforts pour les faire sortir du pays : efforts restés sans grand succès jusqu'à présent, car, si certains pays satellites de l'U. R. S. S. permettent maintenant l'émigration, la Russie elle-même reste bien sur ses positions sur ce point. Il faut cependant espérer que ces pourparlers aboutiront un jour pas trop éloigné, afin de sauver ces deux millions d'hommes de leur destin incertain.

Doris DONATH.

1. *Évidences* n° 65.
2. M. JARBLUM, *op. cit.*

LA TURQUIE FACE A SON DESTIN

Pendant plus de trente années, la Turquie a montré au monde l'image d'un pays d'Orient, islamique, qui — s'étant donné des structures autoritaires et laïques — était devenu une puissance moderne telle que la conçoit l'Occident. Cette expérience unique en terre d'Islam — le cas des pays musulmans de l'U.R.S.S. est très différent — était pour les Turcs un sujet de fierté, pour leurs coreligionnaires des pays arabes et pour le reste du monde en général un sujet d'étonnement. On pensa alors, et on le pensa jusqu'à présent, qu'un pays d'Orient pour s'élever au niveau des civilisations matérielles du XXe siècle et devenir un grand pays doit briser net avec son fonds traditionnel et tout d'abord avec l'Islam. On pensa aussi que la Turquie suivait une voie très proche de celle qu'adopta la Russie de Lénine sacrifiant tout à un athéisme militant et à des conceptions essentiellement matérialistes.

A l'heure présente, une rupture paraît s'être faite pour la seconde fois en Turquie. L'Islam a ressurgi dans les cœurs et la vie des masses, puis dans la vie officielle du pays. Les structures autoritaires du Kémalisme s'effacent peu à peu, faisant place à des aménagements de caractère nettement démocratique. Et, de toutes parts, l'on proclame que malgré trente années d'apparence occidentale et moderne, la Turquie est restée pays d'Orient et pays d'Islam, « prête à retomber dans l'obscurantisme et l'état d'un pays sous-développé ». Cette image d'une Turquie hésitante encore entre l'Orient et l'Occident, entre le monde du XXe siècle et le monde sous-développé, point encore moderne ni industriel, et déjà toute prête à glisser vers le second, est-elle exacte? Il ne semble pas. Le problème turc est infiniment plus nuancé et complexe, on ne peut l'aborder sans méditer à la fois sur le lointain passé et le présent le plus immédiat.

***

La Turquie, État moderne.

Kémal Ataturk, suivi d'ailleurs par l'immense majorité de ses concitoyens, avait instauré un régime autoritaire de *parti unique* qui devait, pensait-il, conduire plus aisément son pays vers la démocratie et le monde moderne. Cet espoir, que l'on eût pu croire insensé, s'est révélé en fait parfaitement fondé, puisque la Turquie réussit à passer sans grands

heurts de ce système dictatorial au système démocratique à partis multiples.

La Turquie est d'ailleurs très différente — pour ce qui est des mœurs politiques — des autres pays du Moyen-Orient toujours bouleversés par des révolutions de palais et prêts à résoudre tous les problèmes politiques par l'assassinat d'hommes gênants ou dépassés. Le peuple turc a fait depuis longtemps la preuve de sa maturité politique et d'une stabilité que bien des démocraties occidentales peuvent lui envier.

La Turquie kémaliste est née en 1923. Depuis lors elle n'a changé qu'une fois de gouvernement, à la suite des élections de 1950 qui ont eu lieu dans une ambiance de légalité, de liberté et de calme total.

Le *Parti Républicain Populaire* de Mustafa Kémal qui détenait le pouvoir depuis 1923 avait au lendemain de la seconde guerre mondiale préparé lui-même l'évolution du pays vers des voies plus libérales. En 1945, il rétablit la liberté de presse et autorisa plusieurs groupes politiques à se préparer et à participer aux élections qui devaient avoir lieu en 1946. L'opposition, encore très faible, obtint alors quelques sièges, mais elle put surtout en toute liberté préparer les élections suivantes qui allaient assurer son triomphe. En 1950, elle remportait 408 sièges sur 487 et le *Parti Démocrate*, sorti grand vainqueur de la compétition, s'installait au pouvoir. Quatre ans plus tard, de nouvelles élections venaient confirmer le recul du *Parti Républicain Populaire* qui n'avait plus que 31 sièges sur 503 et devenait ainsi un petit parti oppositionnel.

Comment peut-on expliquer cette évolution rapide du corps électoral? L'élite intellectuelle, tenue longtemps à l'écart du pouvoir par un parti, voulait à son tour prendre les leviers de commande; la bourgeoisie possédante reprochait au système populiste un étatisme rigoureux qui ignorait les intérêts « privés ». Enfin, les masses en majorité rurales exigeaient que l'on mît un terme à une politique de laïcité qui ne tenait aucun compte de leurs intérêts propres. A tous, le *Parti Démocrate*, qui dans l'opposition s'était fait le champion de la cause « démocratique », semblait parfaitement qualifié pour orienter la Turquie sur une voie plus libérale. L'a-t-il fait réellement? Il semble qu'en fait, une fois installés au pouvoir, les démocrates aient surtout eu le souci de consolider leurs positions personnelles en aménageant les principes « démocratiques » selon des vues plus réalistes sur le pouvoir. Actuellement, malgré ses affirmations hautement libérales, le Parti Démocrate rejoint peu à peu la conception kémaliste du *Parti unique* et du pouvoir fort qui limite les chances d'une opposition éventuelle; il suffit pour s'en persuader d'examiner de près un certain nombre de mesures adoptées récemment. Les partis d'opposition sont fortement malmenés : en 1953, le trop « réactionnaire » *Parti de la Nation* était dissous par simple décision de justice de paix, la même année le *Parti Républicain Populaire*

était dépossédé de tous ses biens. L'opinion publique n'est pas mieux traitée; le corps enseignant se voit écarté par le législateur de toute activité politique, la loi sur le « salut public » permet aux agents de l'autorité d'interrompre un orateur dont les propos pourraient « porter atteinte au prestige de l'Etat », la loi sur la presse défend ce même prestige en menaçant d'emprisonnement les journalistes; enfin, l'indépendance de la magistrature est bien entamée par un texte qui prévoit des mises à la retraite anticipées et par là même s'attaque au principe fondamental de l'inamovibilité des juges.

On voit ainsi qu'en se substituant aux populistes le *Parti Démocrate* n'a guère modifié leur politique et il semble que, si un autre parti devait lui succéder, il serait contraint, au delà des belles paroles électorales, d'en reprendre lui aussi les lignes essentielles.

Certes, la clientèle des partis politiques n'est pas la même, partant ses exigences sont diverses. Tandis que les républicains étaient surtout soutenus par des fonctionnaires, des militaires et les membres du corps enseignant, les démocrates s'adressent aux milieux d'affaires et aux masses rurales parce que le régime précédent les avait ignorés. Cependant en venant au pouvoir, les divergences s'atténuent : les populistes qui avaient fait une politique d'étatisme intégral, sont relayés par un parti jadis libéral et qui donne désormais de son autorité un interventionnisme étatique toujours plus prononcé. Ceci se confirme à présent.

En octobre 1957, de nouvelles élections législatives ont quelque peu modifié la physionomie politique de la Turquie. Le Parti Démocrate, tout en se maintenant au pouvoir avec une forte majorité, doit néanmoins concéder de nombreux sièges à son rival le Parti Républicain Populaire en pleine remontée. Ceci ne change guère, semble-t-il, l'orientation de la politique turque pas plus que ne la changerait réellement l'éventuel retour au pouvoir des populistes. Ces partis, qui dans l'opposition critiquent violemment l'adversaire plus heureux, ont, pour assumer la direction des affaires publiques, des conceptions fort rapprochées les unes des autres qui garantissent à la vie politique turque une stabilité certaine, malgré les fantaisies du corps électoral.

Difficultés multiples.

Certes, un observateur épris de sociologie électorale montrerait que chaque parti prend appui sur des groupes sociaux nettement déterminés et que ce fait doit peser sur son orientation et ses choix politiques. Ainsi les républicains qui recrutent leur clientèle chez les fonctionnaires et les professeurs doivent-ils d'abord penser à leurs exigences, essentiellement urbaines, tandis que pour les démocrates l'adhésion des milieux d'affaires et des masses rurales à leur doctrine pose les problèmes éco-

nomiques sous un angle nettement différent. Cependant, quel que soit le parti au pouvoir, les problèmes à résoudre sont les mêmes, ils sont économiques, politiques et religieux.

Sur le plan économique, la Turquie s'est trouvée aux prises avec un problème que connaissent actuellement tous les pays sous-développés : assurer à très bref délai une expansion durable à la fois sur le plan agricole et industriel; pour ce faire, elle avait peu de capitaux et moins encore de ressources. De l'effort de Mustafa Kémal, de ses plans quinquennaux, de sa politique d'autorité et des résultats obtenus, tout a déjà été dit. Ce qu'on connaît moins et qui explique mieux les problèmes actuels de ce pays, c'est la politique économique des démocrates qui peut se résumer en un mot : *libéralisme*. Ce libéralisme fut d'ailleurs imposé à la Turquie par divers facteurs.

Tout d'abord, en s'intégrant au cadre de l'O.E.C.E., la Turquie a accepté ses concepts libéraux, et ceci s'est traduit dans la pratique par la libération des échanges extérieurs qui encourageaient les investissements de capitaux étrangers et facilitaient les demandes de crédits.

De plus, le gouvernement démocrate espérait qu'une politique libérale favoriserait l'initiative privée et convaincrait les détenteurs de fonds de participer au développement du secteur industriel, jusqu'alors entièrement supporté par les pouvoirs publics. Il considérait surtout que le temps était venu de rétablir un équilibre entre le secteur industriel développé et une agriculture terriblement déficiente et qu'il convenait enfin de favoriser. Il pensait que, puisqu'il existait en Turquie des réserves d'hommes et de terres, on pourrait juguler rapidement les effets d'une inflation éventuelle des crédits par une augmentation de la production et des importations facilitée par les crédits extérieurs.

Enfin, il savait avec raison que, si la Turquie voulait jouer sur la scène internationale le rôle auquel elle pouvait prétendre, il lui fallait d'abord relever le niveau de vie de son peuple et, pour cela, exploiter au plus vite les riches ressources naturelles. Cette opération comportait quelques inconvénients passagers : inflation inévitable à l'intérieur, endettement à l'extérieur; elle n'en était pas moins indispensable.

Il est certain qu'à son début cette expérience hardie a été couronnée de succès. Mais, dès 1954, on s'aperçut que la prospérité turque était artificielle et sans fondement. Une série de récoltes moins bonnes que celles des années 50-54, qui étaient exceptionnelles, fit tomber l'indice de la production agricole presque de moitié. L'aide étrangère à laquelle les dirigeants s'accrochèrent désespérément se révéla une solution bien insuffisante puisque depuis lors la dette extérieure n'a cessé de croître. L'inflation a entraîné une hausse constante des prix et a durement affecté le niveau de vie de la population, surtout des masses rurales.

Devant l'échec économique des démocrates, on dut se demander

s'il était possible pour un pays sous-développé de faire en même temps une politique d'expansion économique et de puissance militaire dans un cadre non plus étatique comme l'avait pensé Ataturk mais d'économie libérale? La situation économique actuelle de la Turquie paraît porter en elle une condamnation des solutions démocratiques vers lesquelles elle s'est orientée ces dernières années. Sa situation politique est-elle meilleure? Plébiscité presque, dans les premières années de son gouvernement, le Parti Démocrate rencontre désormais quelques résistances. Certes, elles ne sont pas très apparentes encore, mais le malaise va croissant et deux tendances le canalisent à leur profit.

— La première, d'inspiration *nationaliste*, reproche au gouvernement son « inféodation » à l'Occident, surtout à l'Amérique. Ce courant s'appuie sur le chauvinisme turc (le conflit de Chypre ou la législation pétrolière lui servent de prétextes) et le réveil religieux qui devient un élément de la conscience nationale.

— A l'inverse, une tendance d'inspiration *libérale* se développe parmi les intellectuels formés à la pensée de l'Occident. Ils accusent le gouvernement de revenir à des méthodes « dictatoriales » et de favoriser la « réaction » religieuse.

Aucune de ces tendances ne semble encore assez puissante pour menacer réellement la stabilité du régime. Surtout — et ceci est particulièrement important — la Turquie ne connaît pas encore d'agitation sociale organisée.

Les paysans de l'Anatolie, bien que très misérables, savent que le gouvernement actuel ne les ignore pas et qu'il a déjà amélioré quelque peu leur sort, même si cette amélioration reste peu perceptible encore (les efforts du gouvernement démocrate en faveur des ruraux apparaissent dans les achats « officiels » de blé à des cours nettement supérieurs aux cours mondiaux. Plus simplement, il s'agit là de subventions déguisées. Par ailleurs, les paysans turcs ne paient pas d'impôts sur les revenus).

Les masses ouvrières — 800 000 à un million environ — ne posent pas encore de problèmes au pouvoir. Les ouvriers sont d'ailleurs très fréquemment des « saisonniers », paysans venus à l'usine en quête de quelque moyen d'améliorer leur existence et qui se *prolétarisent* peu à peu. Les syndicats, au nombre de 78 et groupant 900 000 adhérents, sont apolitiques et dépourvus de « conscience de classe ». Les grèves sont interdites, mais 1954 a vu la première grève spontanée de l'histoire turque, et ceci constitue un avertissement pour l'avenir. Jusqu'à présent, toutes les couches de la société ont fait preuve de méfiance envers le communisme, et ce sentiment bien enraciné a toujours paralysé les activités tendant à organiser la classe ouvrière.

Quant au problème du communisme, il ne se pose pas en réalité. Il existe un parti communiste turc, illégal, totalement clandestin et tou-

jours traqué, qui n'a aucune possibilité de s'exprimer car il représente aux yeux des masses l'ennemi héréditaire de la Turquie : la Russie qui, devenue U.R.S.S., n'en supporte pas moins cette tradition de haine. Il semble que les adhérents du parti ne se recrutent jamais parmi les ouvriers ou les paysans, mais uniquement dans la classe moyenne des villes. La presse gouvernementale mène grand bruit autour des « activités de gauche » et des « progressistes », mais ce bruit est-il fondé? Pour l'heure, le cauchemar qui hante tous les gouvernements des pays sous-développés, c'est-à-dire l'alliance de l'intelligentzia mécontente avec les ouvriers et les paysans également mécontents, ne paraît pas avoir atteint les dirigeants turcs.

Toutefois, on ne saurait pour autant augurer favorablement de l'avenir. Les difficultés économiques se répercutent sur le niveau de vie des paysans; à défaut d'une opposition organisée, la Turquie a connu en septembre 1955 de sanglantes émeutes populaires (à Istanbul et Izmir notamment), à l'origine simples démonstrations patriotiques contre la Grèce, mais qui sont vite devenues des massacres de minoritaires *riches* (Grecs et Arméniens) et de tout ce qui représentait l'argent, frisant de très près le conflit plus simple et tragique entre *pauvres* et *riches*.

Il y a là un danger évident pour l'avenir de la Turquie, mais ce danger ne paraît pas immédiat. La société turque est encore monolithique, la haine de classe entre les possédants et les masses souvent très misérables paraît inexistante, mais à quoi bon nourrir trop d'illusions? Ce sentiment s'installe très vite dans une société et ce sont là des facteurs de stabilité sociale qui évoluent rapidement, l'histoire des quarante dernières années l'a abondamment prouvé. La *religion* cependant sert de lien à cette société et c'est sa renaissance qui constitue peut-être un des plus étonnants problèmes de la Turquie moderne.

***

La Turquie, de la laïcité à la « foi des ancêtres ».

A l'*évolution politique* de la Turquie correspond, et ceci est infiniment plus important encore, une *évolution spirituelle* qui traduit, non pas la volonté de quelques individus ou de quelque catégorie nettement définie, mais l'aspiration de tout un peuple à la vie religieuse.

La Turquie fut laïcisée de force il y a trente ans, parce que Mustafa Kémal pensait que sa cause réformiste avait d'abord pour condition essentielle cette rupture avec l'Islam. Son intransigeance envers la religion est aisément compréhensible si l'on se souvient que la Turquie ottomane était le siège du Khalifat donc un pays essentiel-

lement musulman, où la conscience populaire était musulmane avant que d'être nationale. C'est tout cela que Mustafa Kémal voulut supprimer pour faire de ses concitoyens des Turcs axés sur le développement et la grandeur d'une Turquie moderne. Comment s'y prit-il? En faisant huit réformes essentielles :

— Le Khalifat et la fonction de Cheikh-ul-Islam furent supprimés.

— Les tribunaux religieux perdirent leur autorité et leurs attributions au bénéfice des tribunaux civils.

— Les confréries religieuses (Derviches) furent supprimées.

— Le calendrier hégirien a fait place au calendrier grégorien.

— Un code civil de type « européen » était institué et par là même, on devait voir disparaître la polygamie et la situation inférieure faite aux femmes.

— L'école moderne et laïque remplaça les *medressehs* traditionnelles fermées.

— L'arabe était interdit et l'alphabet arabe détrôné au profit de l'alphabet latin.

— De même, la langue turque devait prendre la place de l'arabe dans l'appel à la prière (*Ezan*).

Ces mesures dont la plupart heurtaient violemment le traditionnalisme musulman ont été introduites dans la vie turque et imposées avec une rigueur extrême où l'on n'hésita pas à recourir aux moyens de coercition les plus violents. (Des potences où se balançaient les cadavres de derviches hostiles à ces réformes se sont élevées un petit peu partout, témoignant de la volonté gouvernementale d'extirper l'Islam de la vie populaire ou plus exactement de détruire son emprise sur la vie turque).

Mais la séparation absolue du pouvoir spirituel et du temporel n'a pas signifié pour autant que l'Islam dût être balayé totalement de Turquie. Aux heures de la plus grande intransigeance, les mosquées turques sont toutes restées ouvertes et le peuple a continué à les fréquenter. En Occident, on arguait de la transformation de Sainte-Sophie et de la petite mosquée Kabrupe Djami en musée pour généraliser ce fait et prétendre que l'Islam n'avait plus de lieux de culte, mais on oubliait alors qu'il restait plusieurs centaines de mosquées qui n'ont jamais été fermées par le gouvernement. L'Église était séparée de l'État, certes, mais le peuple était toujours *musulman* et c'est pour avoir méconnu ce fait que l'Occident reste incompréhensif devant le réveil musulman des dernières années.

Dès 1945, le gouvernement populiste accédant aux désirs populaires avait modifié quelque peu ses rapports avec la religion en adoptant diverses mesures libérales. En 1950, le Parti Démocrate qui le remplaçait au pouvoir dut accélérer le processus de *délaïcisation* car ses élec-

teurs étaient essentiellement des ruraux profondément attachés à leur foi. Tout en ne redevenant pas officiellement religion d'État, l'Islam retrouvait peu à peu, par une série de mesures, une place privilégiée dans la cité.

— *L'arabe redevient la langue religieuse.* L'*Ezan* est à nouveau lancé en arabe.

— *Le budget de la Direction des Affaires religieuses s'accroît :* sa part dans le budget national était de 0,18 % avant la guerre. Elle monte à 0,49 % en 1951, tandis que le tourisme, par exemple, n'y est représenté que pour 0,28 %.

— *Les écoles religieuses ouvrent à nouveau leurs portes.* En 1949, l'enseignement des doctrines de l'Islam était facultatif dans certaines écoles publiques. En 1950, l'instruction religieuse est intégrée dans les programmes scolaires des écoles élémentaires.

On crée en même temps des écoles d'*Imâm* et de prédicateurs chargées de préparer les futurs cadres religieux de la Turquie. En 1955, il y avait seize écoles de ce genre.

— *Une faculté de théologie (Ilâhiyat Fakültesi)* est créée auprès de la Faculté de Droit de l'Université d'Ankara. Elle est destinée à former des spécialistes des problèmes religieux; enfin, un Institut d'Études Islamiques *(Islam Tetkileri Enstitüsü)* fonctionne à la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul.

Tous ces établissements attirent un nombre d'élèves qui va croissant, et il suffit de voir avec quelle foi les adolescents de moins de 15 ans apprennent le Coran dans les mosquées d'Istanbul (notamment à la grande mosquée de Fatih) ou encore à l'Uluh Djami de Brousse pour se convaincre que le renouveau de l'Islam atteint très profondément tous les milieux turcs, y compris les éléments les plus jeunes de la population.

— *Les mosquées fermées ont été rendues au culte tandis que s'ouvraient de nouvelles mosquées.*

Le gouvernement républicain avait parfois fermé les mosquées. A Istanbul, il en avait transformé trois en musées; il fit de même à Komja; ailleurs, la clôture était nécessitée par l'État des locaux. Qu'en est-il désormais? Les mosquées fermées ont été rendues au culte, mais surtout un très grand nombre de mosquées neuves ont été construites sur tout le territoire turc, attestant l'attachement des fidèles à leur religion. Entre 1951 et 1955, quatre cents mosquées neuves ont été ainsi ouvertes au culte, et encore cet effort est-il très insuffisant. Les jours de fête — Baïram surtout — des foules innombrables se pressent aux portes des mosquées d'Istanbul et, faute d'y trouver place, piétinent dans les cours. Dans cette même ville encore, la prière de midi du vendredi attire à la mosquée Sultan Ahmed des fidèles de tous âges

et surtout — ceci est remarquable — un très grand nombre de jeunes gens. Il en est de même dans toutes les villes de province et au fond des campagnes les plus isolées.

Longtemps interdit, le *pèlerinage* a, lui aussi, repris sa place dans la vie turque. L'an dernier, 20 000 *hadjis* au moins se sont rendus aux lieux saints. Nul pays d'Orient, si ce n'est l'Égypte, ne peut se vanter d'y avoir envoyé une plus importante délégation.

Enfin, le jeûne du *ramadhan* est suivi en Turquie avec une rigueur extrême et toute nouvelle. Tandis qu'au temps d'Ataturk 10 % de la population à peine respectait ce jeûne, actuellement 60 à 80 % des Turcs de tous âges et de toutes conditions s'en font un devoir sacré, et il semble que bientôt toute la Turquie sera gagnée par ce mouvement.

Cette renaissance spectaculaire d'une religion que le monde entier croyait condamnée en Turquie est-elle le fait des décisions officielles? Est-elle conséquence de la libéralisation récente du régime? Certes non. Elle a d'abord été un élan populaire unanime qui a imposé une politique libérale aux autorités. Ce réveil de l'Islam qui est réconfortant pour tout esprit croyant, car il montre que le matérialisme n'est jamais définitivement victorieux, est par ailleurs très séduisant par les formes qu'il revêt. Il n'y a en effet dans la Turquie d'aujourd'hui nulle trace de fanatisme, d'intolérance, voire de xénophobie, alors que ces excès accompagnent bien souvent les mouvements de ferveur musulmans. L'Occidental, l' « Infidèle », qui voyage en territoire turc — l'auteur et ses amis en ont fait l'expérience il y a deux mois à peine — est accueilli dans les mosquées d'Istanbul ou de l'Anatolie avec infiniment d'amitié et de gentillesse. Même à l'heure de la prière, les Musulmans lui font place parmi eux. De quel autre pays d'Islam peut-on en dire autant?

***

L'Islam peut-il trouver sa place dans la Turquie moderne?

La renaissance de l'Islam en Turquie, pose aux dirigeants de ce pays — quel que soit le parti dont ils émanent — des problèmes fort complexes.

Ce mouvement peut-il trouver place dans les structures législatives d'une Turquie moderne, laïque, sociale et « révolutionnaire »? Comment est-il possible de concilier les exigences des « modernistes » avec les réactions passionnées de certains éléments conservateurs, on peut même les appeler « obscurantistes », qui ont pris ces temps derniers l'habitude de s'exprimer avec une force nouvelle en appelant à une

audience nouvelle? Il y a là un double problème, politique d'abord mais aussi culturel. L'avenir de la Turquie, l'avenir de l'Islam peut-être dépendent de la réponse qu'on leur donnera. Ces problèmes sont encore compliqués du fait que le réveil de l'Islam met incontestablement en jeu certaines conquêtes « démocratiques » de la Turquie kémaliste sur les mœurs traditionnelles, notamment en ce qui concerne le statut des femmes. Kémal leur avait interdit le port du voile (*tchatchaf*). Cette interdiction étant désormais caduque, il réapparaît, surtout dans les quartiers populaires où le nombre de femmes voilées est en progression constante. En Anatolie, dans les campagnes et même dans certaines villes de moyenne importance, on trouve actuellement plus de femmes voilées que de femmes au visage nu. La polygamie elle-même fait une timide réapparition dans les campagnes. Ainsi voit-on la Turquie retourner peu à peu non seulement à l'Islam mais aussi aux formes les plus conservatrices du traditionnalisme religieux.

Mais d'autres menaces pèsent plus directement encore sur l'ordre kémaliste.

— *Le renouveau religieux peut ressusciter les anciennes querelles entre Sunnites et Chiites.* Si l'on se réfère aux statistiques officielles, on apprend que tous les Turcs sont Sunnites. En réalité, le nombre des Chiites duodécimains ou extrémistes (Ali Ilahis et Alawites) paraît dépasser deux millions; ils se trouvent essentiellement au sud-est de la Turquie et au Kurdistan.

— *Des groupes politiques de tendances réactionnaires font aussi leur apparition.* Ces groupes tels *Büyülk Dergu* (Le Grand Orient) ou encore *Parti Démocratique Islamique* allient le panislamisme militant à une hostilité ouverte contre toute politique de laïcité. En 1952, ils ont déclenché une campagne d'agitation contre les « Occidentaux, francs-maçons et juifs » réclamant au nom de l'Islam le retour au droit *Shariyat* et à la graphie arabe. En novembre de la même année, un incident grave eut lieu à Melatya où des fanatiques tentèrent d'assassiner un journaliste célèbre, A. Yalman, coupable d'avoir organisé un concours de beauté à Istanbul. Le Gouvernement réagit d'ailleurs aussitôt avec une énergie extrême, en rompant toutes relations avec les éléments réactionnaires. Il fit arrêter les coupables, mais pouvait-il empêcher que l'agitation ne gagne les confréries? Il ne semble pas si l'on en juge par les résultats.

— *Les confréries interdites et dissoutes par Kémal ont fait leur réapparition* et depuis 1950 jouent un rôle dont l'importance ira sans cesse croissant. Quelles sont les plus notoires d'entre elles? Tout d'abord, l'ordre des *Tidjaniyat* (filiale turque de l'ordre des Derviches d'Afrique du Nord) dont le centre est Ankara. A la fin de 1951, et au début de 1952, les membres de cet ordre ont mutilé dans nombre de villes anato-

liennes les statues d'Ataturk et, bien qu'interdites depuis, elles continuent à se manifester bruyamment à travers toute la Turquie.

Après les Tidjanis, les *Naqshbandis* tiennent aussi une place considérable dans la vie turque. Un certain nombre de leurs dirigeants ont été arrêtés en février 1954 à Mardin, et un de leurs membres Ahmed Biugöl a provoqué en juin 1957 un très grave incident à la mosquée Uluh Djami de Brousse. Enfin, les *Bektashis* ont fait leur réapparition à Istanbul en 1953.

***

Quel avenir peut-on, dans ces conditions, prédire à la Turquie moderne et militaire, qui n'en est pas moins un pays sous-développé et aux prises avec des difficultés économiques incommensurables? A la Turquie laïque, qui est de plus en plus un pays d'Islam? Placée géographiquement en avant-poste du monde occidental, face au monde communiste, placée spirituellement à mi-chemin entre l'Occident européen et l'Orient musulman, la Turquie est déchirée par des choix impossibles. Elle doit, sous peine de retomber effectivement dans l'anarchie et l'obscurantisme du passé, intégrer sa renaissance religieuse dans l'œuvre et les structures kémaliennes. Elle doit redresser une situation économique en constante aggravation et épargner à son peuple la lutte et la haine des classes. Elle doit surtout apprendre à vivre moins dépendante d'une aide étrangère qui déjà se fait moins généreuse. Pour la Turquie, l'heure d'un choix très lourd paraît avoir sonné, et déjà elle est seule face à ce choix. De tout autre pays d'Orient, on pourrait, devant ce destin peu favorable, désespérer. De la Turquie, non, car il ne faut pas oublier qu'il s'agit là de ce qui fut jadis un très grand pays, un très grand empire; et aussi d'un peuple de conquérants. Ce passé éclatant, cette race si souvent victorieuse permettent d'espérer qu'aménageant enfin son expérience récente — l'État moderne d'Ataturk — et son passé traditionnel — l'Islam —, la Turquie saura trouver la voie d'une grandeur véritable qui ne soit à l'imitation d'aucun autre univers, traçant peut-être ainsi la voie à l'évolution d'autres pays islamiques.

Alexandre BENNIGSEN.

RETOUR A PIRANDELLO

Je passais l'autre soir rue Champollion, rendez-vous naguère des amateurs de théâtre : les deux salles ont disparu et, là où Ludmilla Pitoëff joua son dernier rôle, Jayne Mansfield pousse maintenant ses petits cris. Jean-Louis Barrault, puni d'avoir monté *Vasco*, revient à *Madame Sans-Gêne*, car enfin il faut vivre; Georges Vitaly consacre son talent à *La Petite Femme de Loth;* et tandis que personne ne s'inquiète de voir afficher *Amour*, *Contact et Court-circuit*, dans la métropole du théâtre, la royauté appartient aux vaudevilles et aux caleçonnades, et *Romanoff et Juliette* pourrait presque passer, en ce mois de janvier 1958, pour une œuvre d'avant-garde.

Il ne sert à rien de faire le partage des responsabilités et de ranimer des polémiques : tout le monde est un peu coupable, critiques, public, directeurs, metteurs en scène. Le théâtre est devenu une industrie de luxe, et les années passées, tout ce long combat et ce grand espoir, n'auront servi qu'à former de brillants acteurs et des régisseurs excellents. On dirait presque que le Cartel n'a jamais existé : l'une après l'autre, les petites troupes sont abattues, le public est moutonnier comme aux plus beaux jours, et les humeurs de deux journalistes ruinent un théâtre ou remplissent ses caisses. Mais il reste heureusement un dernier carré de metteurs en scène et de comédiens qui se refusent à courtiser la fortune et qui s'organisent comme ils peuvent : Mauclair, Cuvelier, Asso, et cette Guilde de comédiens anonymes à Ménilmontant, et le nouveau Théâtre de Poche et tant d'autres... A toutes les troupes sans commanditaire, nous voyons l'Alliance française ménager un indispensable refuge, leur offrant pour un mois à chacune son Théâtre d'Aujourd'hui, boulevard Raspail. Parmi les aînés, cependant, Jean Vilar résiste aux tempêtes et Barrault joue le jeu parisien pour le mieux braver ensuite, de Feydeau en Camus et de Féval en Kafka. Sombre bilan, sans aucun doute, mais où ne manquent pas les motifs de réconfort : ainsi peut-on citer en cette saison trois ou quatre spectacles de qualité, parmi lesquels je choisis aujourd'hui deux pièces de Pirandello, de ce Pirandello hué à ses débuts, et bafoué par la critique. « Une philosophie de garçon coiffeur », a-t-on dit du pirandellisme : il peut être utile, à l'occasion des interprétations que nous présentent Jean Vilar et Sacha Pitoëff, de rappeler les grands thèmes du dramaturge sicilien et d'esquisser une analyse de sa pensée. Pirandello est aujourd'hui reconnu comme un des classiques de notre temps. Cette œuvre, introduite en France au lendemain de l'autre guerre par Georges Pitoëff et Charles Dullin,

demeure-t-elle proche de nous et nous concerne-t-elle encore? Quelles pièces mieux qu'*Henri IV* et *Ce soir, on improvise* permettent cet examen et cette épreuve?

***

La difficulté première quand on veut parler de Pirandello, c'est qu'on est obligé de raisonner; quand on sort d'une pièce de Pirandello, c'est qu'on est contraint de se la commenter. On risque aussitôt de trahir ce théâtre qui n'est pas le lieu d'une controverse ni le carrefour d'une série de raisonnements : nous sommes mis en présence d'une vision du monde et d'une conception de l'existence, même si quelques-uns de ces thèmes appartiennent aussi à la philosophie du demi-siècle. La beauté ne réside pas ici dans la rigueur conceptuelle de la pensée, mais dans sa traduction dramatique, et c'est pourquoi, dans ce théâtre, l'intelligence intervient seulement *après*.

A la source de tout le pirandellisme, il y a le refus d'une illusion. Nous nous croyons installés dans un univers cohérent et organisé, où la vérité est vraie et fausse l'erreur, où tout est régi selon des lois raisonnables : de là, cette sûreté dans notre démarche, cette aisance dans nos rapports avec nos semblables. Dressés sur nos deux pieds, nous avons conscience d'accomplir des choses importantes : aimer, haïr, nous construire... Si d'aventure le doute nous saisit, nous sommes encore persuadés de pouvoir dire au moins *ego sum :* première et indéracinable erreur. Car tout cela, notre foi en la réalité, notre certitude de vivre dans un monde habitable, notre complaisance pour notre condition d'hommes, tout cela est mensonge et faiblesse. S'il y a une vérité, c'est que la vérité n'existe pas. Tout est apparence, jeu d'ombres, masque et erreur : nous sommes irrémédiablement condamnés à vivre dans la caverne de Platon, et ces ombres dérisoires, si grotesques de se prendre au sérieux, c'est nous. Le menteur imbécile n'est pas celui qui, sous chaque réalité, découvre une illusion, mais cet autre qui prétend étreindre des ombres étrangères et converser véritablement avec elles. Ne voyez-vous pas que chacun de vous se définit et se constitue par rapport à autrui, et que le moi est aussi multiple, aussi évanescent que ses interlocuteurs? A chacun sa vérité, à chacun ses vérités, frères condamnés à n'être rien, contraints, pour vivre, à prendre le masque pour le visage, le personnage pour la personne. Mais une fois que nous nous sommes détachés de nos actes et de nos sentiments, une fois que, lueur de folie ou sursaut de lucidité, nous nous considérons sans masque, *maschere nude*, nous pouvons apercevoir au fond de nous ce qui est enfin nous-même, un dieu terrible, inconnu et à jamais inconnaissable.

Voilà donc l'homme rendu à la table rase, privé de personnalité, de morale, de croyance. Avec autrui, il ne peut entretenir que des rapports de mensonge, l'amour ne pouvant s'achever qu'en indifférence et en lassitude ou qu'en jalousie : comment une ombre saurait-elle étreindre l'ombre de son amour? N'espérez pas : de cet enfer, il n'y a point de fuite. Qu'il y ait au fond de nous une troupe de pensées endormies et mille âmes en sommeil ne nous confère pas davantage de consistance, puisque, au fur et à mesure qu'elles émergent à la conscience, cette broyeuse les dilue comme un fard et les incorpore à notre masque. Jeux de miroirs indéfiniment recommencés, ombres répétées et réfléchies... Tout divague, et tout le monde déraisonne jusqu'au jour où la logique sera définitivement abolie ou conquise, dans la folie ou dans la mort. Que reste-t-il? La solitude, un peu d'ironie et beaucoup de pitié pour ce monde où tout se substitue, où il n'y a rien d'autre que bâtardise. Image de l'enfer, d'un monde privé de Dieu et qui souffre de ressentir l'absence de ce qu'il ne saurait nommer... Misère terrifiante soudain, quand on se regarde dans les yeux qu'on aime et qu'on se voit radicalement exclu et ignoré.

Comment s'étonner dès lors que, parmi les problèmes qui ont le plus constamment hanté Pirandello, figurent en premier lieu le mystère de la folie et celui du personnage? Deux interrogations qui se prolongent l'une l'autre, plus intimement liées qu'il ne paraît, sans solution véritable l'une et l'autre, qui toutes les deux demeurent au centre des préoccupations contemporaines : *Henri IV* est la tragédie de la folie, *Ce soir, on improvise* peut apparaître comme l'analyse, avec une cruauté inédite, du personnage et du théâtre.

***

Voici donc la folie sur la scène, espace de la cruauté. Un palais du XIe siècle, de jeunes hobereaux qui conversent en riant, des gardes, la salle du trône de l'empereur d'Allemagne : nous sommes plongés dans l'histoire, dans un travestissement plus vrai que l'histoire. Tout est déguisement mais non point parodie, masque mais non point mensonge : le temps s'est arrêté et les heures du XIe siècle s'écoulent dans le monde de Canossa. Il y a là un homme qui se croit Henri IV d'Allemagne et qui vit les passions, les colères et les ambitions de l'empereur : le temps n'est pas irréversible, puisqu'on le déroule dans l'ordre et que c'est bien le rythme d'une vie qu'on entend battre en ce lieu. Dès le début pourtant, l'œil est attiré brusquement par deux statues modernes : première, étrange discordance, bientôt aggravée par l'entrée de gens costumés en robes et complets de 1925 : où est la mascarade, où la réalité? Le monde

extérieur dès l'abord a été rejeté, sans qu'un mot se soit dit : pourquoi vient-il maintenant s'immiscer ici?

Les pantins qui viennent d'entrer et qui jacassent dans la majesté du palais sont venus pour arracher Henri IV à la folie : un psychiatre, son neveu, son rival Belcredi, imbécile et presque heureux, Mathilde, la femme qu'il a aimée et sa fille. Ceux-ci ont aimé, vécu, parlé, joué chacun sa comédie; pour Henri IV le temps s'est arrêté voici vingt ans, lorsqu'au cours d'une fête costumée il tomba de cheval, pour demeurer à jamais dans l'habit de son personnage. Deux réalités, deux représentations, deux mensonges. Tout est prêt pour la confrontation.

A mesure que la pièce se déroule, les personnages « raisonnables », qui se sont maintenant déguisés, perdent de leur consistance, et, lorsque l'empereur entrera, ils seront tout à fait réduits au rang de fantoches. Alors commencera l'admirable monologue d'Henri IV, plainte et fureur, lucidité traversée de folie, qui se poursuivra jusqu'à la fin, entrecoupé de répliques anodines. Mais pourquoi ces paroles terriblement acérées, ce regard qui brille d'éclairs glacés? Henri IV est-il fou, ou se venge-t-il souverainement? De quel côté est la raison, qui possède la vérité? La vérité, personne, mais l'empereur est guéri depuis longtemps, et il a pris le choix extrordinaire de demeurer fou, c'est-à-dire d'échapper à l'illusion universelle, à la comédie des mots, au mensonge des sentiments. De quel droit les autres s'arrogent-ils la raison? Aussi mobiles, aussi peu logiques, aussi menteurs que les fous, mais se dissimulant leurs vices à eux-mêmes, inconscients, rassurés... Alors qu'Henri IV, lui, a choisi la lucidité, la seule logique possible, qui résulte de la connaissance du passé, la pureté par le vide : c'est lui qui a exclu les hommes de son domaine. Le temps est démantibulé, ébranlé dans ses assises : qu'on force Henri IV à revenir parmi les vivants, et tout sera de nouveau impossible. Et quand, à la fin de la pièce, il tuera Belcredi, il se condamnera pour ainsi dire par force à cette solitude aiguë, à cette pauvreté ascétique de l'absence, à ce perpétuel éveil de la conscience, dans le vide éternel du palais de Goslar. Les autres vivront leur folie dans l'ignorance, l'agitation et l'inquiétude.

Voilà donc récusée la réalité de la vie, en une tragédie qui demeure l'un des sommets de l'art dramatique : que Pirandello n'ait jamais plus atteint cette grandeur, cette virtuosité géniale qui se moque de l'habileté, cela me paraît incontestable; mais il a poursuivi sa recherche jusqu'au dernier instant de sa vie, visionnaire visité par des personnages et des fantômes impérieux. Et si l'on prête attention à *Henri IV*, on verra qu'en vérité la folie parvient à atteindre l'être, au delà de l'apparence, par la raison même qu'elle assume jusqu'au bout le personnage qu'elle s'est créé. On peut retrouver une certaine consistance, dans la solitude et la pauvreté de l'âme, si on veut bien accepter de se reconnaître comme

personnage : cela n'apporte point de terme à la souffrance humaine, mais cela confère une certaine grandeur et une manière de pureté. Tel est le contraste entre Henri IV, et les fantoches qui se prennent pour des personnes. Et c'est ainsi qu'on trouve dans l'œuvre de Pirandello trois pièces où il essaie d'analyser le personnage de théâtre, réplique idéale d'Henri IV, en ce qu'il est une création de l'art et une tentative de conjurer la misère de la vie. Étonnant paradoxe là aussi, puisque c'est dans l'art de l'illusion par excellence que Pirandello cherche à vaincre l'universelle illusion; dans le royaume du langage même, il veut montrer le mensonge du langage. *Six personnages en quête d'auteur*, *Comme ci (ou comme ça)*, et *Ce soir, on improvise* reprennent la même réflexion et expriment la même hantise : comment se fait et se défait un personnage, comment il parvient à la réalité, comment, né d'un antagonisme avec la vie, il va rejoindre la vie.

Ce soir, on improvise met en scène une troupe d'acteurs qui doit inventer son texte sur un canevas, selon la technique de la Commedia dell'Arte : les acteurs se sont réunis pour incarner une histoire de jalousie et de mort et ils sont à la recherche de leurs personnages, à qui ils ont mission de prêter leur corps et leur voix. Il faut que leurs sentiments suscitent des êtres humains, et l'expérience est privilégiée en ce qu'elle montre le processus de ce phénomène de possession : le comédien revit à sa manière l'expérience tragique d'Henri IV et, entrant par choix délibéré, dans la solitude et la pauvreté, il devient son personnage; il souffre de sa douleur et aime de son amour, jusqu'à mourir presque de sa mort. Et, comme dans *Henri IV*, deux réalités se confrontent ici, la vie se partage en deux plans antagonistes. L'être vivant se défait au profit du personnage de théâtre, la vérité psychologique apparaît dérisoire au regard de la vérité de la fiction. C'est la même opposition que nous décrivions tout à l'heure entre le fantoche et le personnage, avec la différence que les mêmes êtres, tour à tour, sont personnages et fantoches.

Mais Pirandello devient ici pédagogue; il démontre admirablement, et on lui en veut de démontrer tant. Sa virtuosité est diabolique, étourdissante, mais on l'admire trop et presque constamment : brisant la quiétude du spectateur dès le départ, l'agaçant, faisant naître son émotion, l'interrompant brutalement pour la conduire aussitôt au paroxysme, Pirandello est présent dans sa pièce avec indiscrétion. J'entends bien que cela fait partie de la démonstration, mais on le regrette douloureusement après une scène aussi admirable que celle de la mort de Mimi, où on retrouve pour quelques minutes l'accent du plus génial Pirandello.

***

Jean Vilar avait déjà incarné Henri IV : cela se passait en 1950, à l'Atelier, dans une mise en scène d'André Bársacq. Cette représentation demeure l'un de mes plus vifs souvenirs de théâtre, à une époque où Vilar n'avait point encore pris en charge le T. N. P. Il a aujourd'hui retrouvé à Chaillot ce rôle qui demeure sans conteste sa plus géniale création : dans la fureur, la lucidité, l'ironie glacée comme dans la tendresse, il joue de son admirable voix, royalement. Lucienne Lemarchand et Jean-Paul Moulinot, fort bons tous deux, n'ont fait oublier ni Germaine Montero, ni surtout Pierre Asso, étonnant Belcredi de l'Atelier [1].

La représentation du Théâtre d'Aujourd'hui est, elle aussi, excellente. Sacha Pitoëff a repris la mise en scène de son père, et sa troupe s'est admirablement tirée des difficiles problèmes posés par *Ce soir, on improvise :* il faut, pour animer cette pièce autant de métier et de maîtrise de soi que de tempérament et de passion, autant d'ironie que de sincérité, et une faculté assez rare de dédoublement pour jouer sur ces deux séries de registres à la fois. Lucien Raimbourg est particulièrement éblouissant dans le rôle du père; Carmen Pitoëff incarne Mimi aussi bien qu'elle sait jouer Tchékhov, c'est-à-dire à tirer des larmes aux plus endurcis spectateurs. Michel Vitold et Béatrice Bretty, dans des rôles moins spectaculaires, sont excellents. Souhaitons à Sacha Pitoëff et à sa troupe de pouvoir continuer sur une autre scène à jouer cette pièce.

Robert ABIRACHED.

1. J'ai malheureusement vu *Henri IV*, au T.N.P., un soir de grève, où la pièce était montée avec des moyens de fortune. Il m'est donc difficile de commenter une mise en scène digne, sans nul doute, d'un plus ample examen.

LES BALLETS CAUCASIENS

Les ballets soviétiques caucasiens ont donné du 18 décembre au 12 janvier 1958 une série de représentations au Théâtre de l'Alhambra. C'était la première fois qu'ils jouaient à Paris, aussi avaient-ils composé un programme chargé mais éclectique.

La partie musicale laissait malheureusement à désirer. L'orchestre comprenait quatre ou six musiciens jouant de la flûte à bec, du tambour de basque et de l'accordéon. Ce dernier instrument, que les Russes utilisent beaucoup aujourd'hui dans la musique folklorique, paraît anachronique. La relative facilité avec laquelle on peut en jouer a multiplié le nombre de ses adeptes. Les Soviets ont profité de cette circonstance pour l'introduire dans le vieux fonds populaire, afin de lui redonner un caractère de jeunesse indispensable à sa conservation. Il n'en demeure pas moins que pour accompagner cette troupe un instrument à cordes métalliques et à caisse de bois aurait mieux convenu. L'écriture musicale est pauvre elle aussi. Qu'ils servent à accompagner un ballet ou qu'ils soient joués pour eux-mêmes, les airs se réduisent à une cellule rythmique de quelques notes (souvent quatre brèves et une longue) se répétant indéfiniment et sans grandes variantes. La rapidité des tempi varie avec la nervosité du tambourineur qui entraîne ses camarades. Une cadence apparaît soudain quand un des danseurs s'échappe du groupe pour une exhibition particulière. Il arrive même *(Danse de l'émulation)* que certains musiciens voulant l'imiter bondissent à leur tour sur la scène et lui donnent la réplique sans pour autant cesser de jouer.

Malgré la faiblesse de la musique, l'absence de décors et peu de jeux de lumière, l'ensemble officiel de la République de Géorgie forme une troupe de premier ordre par la qualité exceptionnelle de ses interprètes, leur agilité, leur violence, leur brutalité même.

Les danses guerrières occupent dans ce spectacle une place de choix. Le cosaque est avant tout un soldat. Son costume préféré est celui d'un cavalier armé pour la bataille. Deux cartouchières cousues sur sa redingote et une courte épée glissée dans la ceinture en témoignent. Il est chaussé de bottes à semelles souples qui lui permettent des pointes étonnantes. En paysan, le Géorgien garde son allure martiale; il porte alors un collant noir parsemé de bandes dorées et se coiffe d'un serre-tête noir dont les deux pans se rabattent dans le dos. Ainsi vêtu, il se glisse partout. Toujours à l'affût, on le sent prêt à bondir sur le premier

homme ou animal qu'il peut rencontrer. L'allure de ces hommes permet de mieux comprendre leur goût pour les armes blanches.

Quand ils sont excités par le rythme des instruments, le claquement des mains, et qu'ils se sentent soutenus par la foule, ils atteignent rapidement un état proche de l'hystérie. Formant un étonnant carrousel ou luttant deux à deux, ils se lancent des coups d'épées avec une telle violence que des étincelles en jaillissent. Il arriva même qu'une lame se cassât. Sans leur adresse diabolique, il y aurait certainement eu des blessés.

Les cosaques conservent cette attitude guerrière vis-à-vis de leur femme. Ils ne cherchent pas, comme dans la danse espagnole, à séduire, mais à faire preuve de force et de souplesse. Ils ne dansent pas *avec* mais *devant* la femme, exécutant un petit pas rapide et compliqué d'un air conquérant.

Les évolutions chorégraphiques de ces dernières font preuve d'un certain hiératisme particulièrement dans la *Danse des jeunes filles.* Le corps parfaitement droit et sans aucun mouvement apparent des bras ou des pieds, elles glissent insensiblement sur la scène comme mues par un mécanisme invisible. L'extraordinaire effet produit par ce ballet est dû en partie à la ligne créée par le costume. Il consiste en une robe blanche, longue, ample et droite, cachant les mains et les pieds et coupée par une simple ceinture en cuir... Un voile blanc masque la tête et le cou ne laissant apparaître que l'ovale du visage. Les cheveux sont tressés en quatre grandes nattes tombant jusqu'au milieu du corps, deux par devant et deux dans le dos.

A ces premières danses d'inspiration moyenâgeuse et chrétienne s'oppose une tendance musulmane avec des costumes et des accessoires copiés sur les miniatures persanes illustrant les *Contes des Mille et une Nuits.* Telles sont par exemple la *Danse des Marchands* et la *Danse du Mariage.* Une robe en mousseline de couleur, une longue veste en soie chamarrée de fils d'or, de multiples bijoux, etc... Pour le festin, tous sont assis en tailleur; on leur apporte des amphores et des coupes, pendant qu'un petit groupe de danseuses évolue au milieu de la scène en jouant avec leur voile. La position géographique de la Géorgie — à la limite de l'Europe et de l'Asie — explique cette double influence.

Il y a dans le folklore caucasien une partie humoristique propre à tous les folklores russes. La farce, où Gogol s'est illustré, n'est pas étrangère à ces régions. Elle est représentée ici par trois danses : celle des *Cancanières, Lelo* ou le *Jeu du Ballon* et la *Lutte humoristique.*

A la fin du siècle dernier, quand apparurent à Tbilissi[1] les robes à crinoline, le peuple leur donna le surnom de « Khabarda », c'est-à-dire

1. Tiflis.

« Écarte-toi ». Deux marchandes vêtues de ces costumes échangent les derniers potins de la ville. Au bout d'un moment leurs serviteurs, lassés de tenir le parasol pour de si futiles propos, se concertent discrètement et chuchotent chacun à l'oreille de sa maîtresse un mot déplaisant à l'encontre de son amie. L'effet ne se fait pas attendre. Les paroles deviennent amères et font bientôt place aux coups, au plus grand plaisir des domestiques qui séparent les combattantes et les emmènent fièrement en échangeant un regard complice.

Lelo est une pantalonnade. Les danseurs, divisés en deux camps, se livrent à mille espièglerie pour attraper le ballon. Ils se bousculent, montent les uns sur les autres, se livrent à une course effrénée... en restant sur place, traversent un par un la scène avec force mimiques, etc... déchaînant ainsi le rire des spectateurs qui, pour un moment, se croient au cirque.

Dans la *Lutte humoristique*, déjà révélée par les ballets Moisseiev, deux petits lutteurs sont déjà aux prises lors de leur entrée en scène. Intimement liés l'un à l'autre, ils se donnent des coups d'une façon burlesque, roulent sur le plateau, s'appuient sur les portiques du théâtre pour chevaucher l'adversaire, essaient de se séparer sans y parvenir, etc... Quand le ballet est terminé, un seul danseur vient saluer, au plus grand ahurissement des spectateurs. L'autre était en effet une marionnette dans le costume duquel il avait glissé ses bras, donnant ainsi l'impression qu'il luttait avec quelqu'un d'autre.

Les Ballets caucasiens ont été, en cette fin d'année, l'élément le plus marquant de la saison. La qualité exceptionnelle de cette troupe s'inscrit dans une tradition russe qui se maintient depuis un demi-siècle aux sommets de l'art chorégraphique. Non seulement le régime actuel n'y a pas porté atteinte, mais l'a même développé. Les Soviets rassemblent les meilleurs éléments d'une province, les forment, fondent des troupes (celle qui nous occupe date de 1945) et les utilisent soit dans le pays pour les loisirs ouvriers, soit à l'étranger comme élément de prestige. Il faut reconnaître qu'ils savent le maintenir.

Henri de CARSALADE du PONT.

LA VIE RELIGIEUSE

Le Congrès des " États de perfection ".

On trouvera en tête de ce fascicule un commentaire du Message de Noël du Pape. Parmi les autres discours récents du Pontife romain, nous nous arrêterons à celui qu'il a adressé aux membres du second Congrès des Etats de perfection (*Osservatore Romano*, 12 décembre 1957). Ce terme d' « états de perfection », un peu déconcertant au premier abord, assimile aux « Ordres » et « Congrégations » les nouveaux « Instituts séculiers », qui ne sont pas, en strict langage canonique, des « religions ». (*O. R.*, 22 décembre 1957.) Ce terme n'implique pas que les autres états de vie ne puissent pas viser à la perfection, mais que les religieux ont l'obligation spéciale d'y tendre.

Du discours du Souverain Pontife, soulignons deux points : d'abord une analyse de l'obéissance, replacée dans son sens tout spirituel d'adhésion au Christ obéissant jusqu'à la mort et la mort de la Croix; cette obéissance authentique, loin d'entraîner une mutilation de la personne, met dans la vraie liberté et implique la force de caractère. D'autre part, le Souverain Pontife déclare que la Curie romaine, en exerçant son nécessaire contrôle sur les institutions de l'Eglise, n'entend pas favoriser une centralisation abusive.

L'un des intérêts de ce Congrès est qu'il met en lumière un développement de la vie de l'Eglise qu'on remarque peu : la coordination qui s'opère surtout au plan national entre les différents Ordres et Congrégations, parallèle et analogue à celle qui naît entre les diocèses et que nous avons souvent évoquée ici. Le but des organes de coordination qui apparaissent ainsi et qui sont de droit pontifical, directement rattachés à la Congrégation des religieux, est une meilleure adaptation apostolique des forces, une formation proprement religieuse des sujets, une meilleure coopération avec la hiérarchie. Il faut saluer avec joie ces développements : nous avons dépassé les désastreuses querelles et l'opposition entre clergé séculier et régulier qui, dans le passé, ont tellement paralysé l'apostolat.

Documents authentiques sur les apparitions de Lourdes.

La publication des sources authentiques sur les apparitions de Lourdes constitue un événement important. Il est peu de faits analogues sur lesquels nous possédions autant de renseignements de première main. Cette documentation est due, fondamentalement, au zèle d'un personnage assez extraordinaire, un jésuite toulousain, mort en

1914, le P. Léonard Cros. C'était un homme d'une originalité qui dépassait toute limite, un ascète avec cela, un missionnaire inusable; ce fils de notaire de campagne avait la passion de relever et de colliger les textes; il y perdait littéralement le dormir et le manger. Enfin ce scribe « au calame rapide » était doué des qualités maîtresses de l'érudit, un sens critique aiguisé, le souci exorbitant du détail, une horreur des légendes édifiantes et un mépris total des conventions.

Un beau jour, en 1877, vingt ans après les apparitions, Mgr Jourdan, évêque de Tarbes, le chargea officiellement de réunir une documentation exacte sur les faits de 1858. Notre P. Cros se déchaîna : de novembre 1877 à octobre 1879, il repéra, harcela, exprima jusqu'à la pulpe les acteurs du petit drame qui se joua en 1858 autour des Soubirous : les compagnes et les parents de Bernadette, ceux et celles qui, dans ce Landerneau de Bigorre, l'avaient approchée, les vicaires de Lourdes (le terrible curé Peyramale, « cœur d'or sur fond de gueule », était mort), le garde-champêtre et la veuve du commissaire de police, le procureur impérial et le préfet de Pau, et tant d'autres; il interrogea quelque deux cents contemporains, dressant procès-verbal minutieux de leurs réponses, déployant des ruses de Sioux pour se faire ouvrir les dossiers récalcitrants. Il prépara lui-même une édition de cette enquête dont le manuscrit forme une liasse de huit cents folios. A l'aide de ces sources il rédigea une sorte d'histoire, ou plutôt de chronique, des apparitions.

Du vivant du P. Cros, rien de tout cela ne parut; on s'était fait, des visions et du personnage de Bernadette, une image un peu chromo et le P. Cros, avec sa passion presque maladive de l'exactitude du plus petit détail, la dérangeait impitoyablement. Pourtant les retouches qu'il apportait aux histoires officielles étaient au fond légères; il s'agissait simplement de débarbouiller le tableau. Toujours est-il que des influences peu sensibles aux droits de la critique empêchèrent la publication des travaux du P. Cros, dont l'entêtement pyrénéen ne facilita certes pas les choses.

Ces querelles une fois oubliées, le P. Cavallera put, en 1925, publier, en trois volumes, un des ouvrages de Cros : *L'histoire de N.-D. de Lourdes, d'après les documents et les témoins* [1], qui reste encore l'étude essentielle qu'utilisent tous ceux qui écrivent sur Lourdes, souvent en usant d'une extrême discrétion sur leurs emprunts.

Quant à l'enquête de 1877-79, déjà, en 1929, la *Revue d'Ascétique et de Mystique* avait publié quelques-uns des documents qui la composent. Voici qu'aujourd'hui le P. Olphe-Galliard nous donne le plus important de cette enquête; *Lourdes 1858. Témoins de l'événement* [2].

Ce livre est passionnant. C'est celui qui peut le plus directement nous faire connaître et aimer Lourdes. On y voit revivre la bourgade de 1858 : l'agitation qui saisit la petite ville, le scepticisme de bon

1. Chez Beauchesne; signalons que ce livre essentiel n'est pas épuisé.
2. Lethielleux, in-8°, 366 pages.

aloi des gens « éclairés », la prudence des clercs, le rationalisme un peu gros mais bien excusable des messieurs du Café Français, l'inquiétude déconcertée des officiels en ce début de l'Empire où le sabre napoléonien fait encore fort bon ménage avec les crosses épiscopales, l'émotion enfin du petit peuple au savoureux patois; ce petit peuple — les « anawim » de la Bible, les pauvres de Yahwé — en sa simplicité est tout accordé au message de celle qui, en son *Magnificat*, avait exalté les pauvres de Dieu... Bien sûr, il ne brille pas par l'esprit critique, ce peuple de Bigorre; il fabule autour du fait merveilleux, il cède à la contagion de l'illuminisme : les enfants, voire la bonne de M. le Maire en personne, se mettent à singer Bernadette et une épidémie de visions se produit avec d'inquiétantes contorsions. Mais cette trouble frange met en pleine valeur l'admirable pureté et transparence de Bernadette. Le procureur général de Pau, drapé en ses hermines, peut bien écrire avec dégoût : « ce sont là de bien vils instruments pour celle qui est regardée comme l'être pur par excellence »; cette petite ignorante mal nourrie, « troussée » dans son vieux capulet rapiécé, apparaît comme une pure flamme mystique; un équilibre psychique parfait, un bon sens, un calme, une miraculeuse sûreté de répartie, un sens de l'humour qui font penser à cette autre fille du peuple, Jeanne de Domrémy, une absence de tout retour sur soi, de toute forfanterie, de toute exagération : « Dieu, que ces dames m'embêtent... » avec leur pieuse curiosité; enfin une vocation religieuse solide, sans enthousiasme sentimental. Il y a là un ensemble frappant qui montre que l'enfant n'était ni une simulatrice inconsciente, ni une fabulatrice, ni une caractérielle, ni une névrosée. La réalité du phénomène mystique ne peut pas faire de doute, une fois qu'il est dépouillé d'un miraculeux de pacotille et d'une frange hagiographique qu'on y a parfois ajoutés.

C'est là qu'on peut saisir l'importance spirituelle du fait de Lourdes. Les miracles physiques à Lourdes ne sont guère contestables; ils ne sont pas l'essentiel; ils sont le signe visible d'une grâce cachée. Lourdes est un haut lieu spirituel, une de ces terres qui sont comme un sacramental, un point privilégié de l'univers où l'on entre en communion intérieure avec le Verbe Incarné par la médiation de la Mère du Christ, un lieu de découverte de Dieu et de soi, de la grâce et du péché, un lieu d'oraison et de pénitence.

Le volume si vivant du P. Cros que publie le P. Olphe-Galliard est accessible à tous. Il est doublé et complété par un travail de parfaite érudition qui retiendra l'attention des historiens de métier, le dossier chronologique des *Documents authentiques* sur Lourdes, publié par l'abbé Laurentin [1]. Le fond est constitué par les enquêtes du P. Cros, mais M. Laurentin a complété cet apport par des découvertes importantes, qui sont présentées avec un appareil critique et explicatif

1. R. LAURENTIN, *Lourdes, dossier des documents authentiques*, I, Au temps des seize premières apparitions; 11 février-3 avril 1858, Lethielleux, 331 p.

impeccable. En particulier, M. Laurentin a dépouillé, aux Archives du ministère des Cultes, les textes des correspondances officielles dont le P. Cros n'avait eu que les minutes. Il utilise aussi le cahier de notes du commissaire Jacomet trouvé, par hasard, par M. le chanoine Pasquier, du diocèse d'Annecy, dans les papiers d'un confrère; ce carnet nous fournit la première rédaction des interrogatoires de Bernadette que le P. Cros n'avait connus que par les rapports du commissaire au préfet Massy. Un des principaux intérêts du volume est peut-être constitué par les extraits des journaux du temps, qui nous livrent la genèse d'une glose fantastique autour de l'événement. Ce travail sera un précieux instrument pour les historiens d'un des plus importants événements spirituels du XIXe siècle.

Mme Marcelle Auclair, qui nous a déjà donné d'excellentes biographies de sainte Thérèse d'Avila et de... Jaurès, présente aujourd'hui, avec une magnifique et sobre illustration photographique, une *Bernadette* [1]. Elle ne vise évidemment pas à l'érudition, mais l'ouvrage est bien documenté; Mme Auclair a utilisé le P. Cros, M. Laurentin, et Mgr Trochu. Peu importent quelques détails plus ou moins exacts, peu importe la discrète affabulation romancée, le portrait qu'elle trace de Bernadette est vrai, sans exagération hagiographique, vivant, marqué de finesse féminine et d'authentique intelligence spirituelle. C'est la meilleure biographie de vulgarisation que l'on puisse recommander de la pauvresse de Dieu qui reçut le message universel de Lourdes.

15 janvier 1958. Robert ROUQUETTE.

Parmi les livres religieux récemment parus, signalons d'abord la nouvelle édition du *commentaire de l'Epître aux Romains*, du P. Joseph Huby, par le P. S. Lyonnet (coll. *Verbum Salutis*, Beauchesne) : outre un grand nombre de notes marginales, ce livre renferme une importante étude du P. Lyonnet sur le péché originel d'après Rom. 5 : on en trouvera une recension dans la revue des livres de ce fascicule. Ensuite trois études de valeur parues presque simultanément dans la collection. *Lex orandi* (Editions du Cerf) : deux sont consacrées au sacerdoce : *Etudes sur le sacrement de l'Ordre* (compte rendu d'une session restreinte du C. P. L.); *Le sacerdoce dans le mystère du Christ*, du P. Lécuyer, c.s.sp., directeur au Séminaire français de Rome; la troisième est un riche commentaire patristique et liturgique des fêtes du cycle de Noël et de l'Epiphanie : *La manifestation du Seigneur*, par dom J. Lemarié. Enfin la monographie de Mlle A. Jaubert sur *la date de la Cène* (coll. Etudes bibliques, Gabalda), et la comparaison très poussée qu'institue, à partir des textes de Qûmran, l'abbé Jean Carmignac entre *le Docteur de justice et Jésus-Christ* (Editions de l'Orante) : elle montre, d'une manière lumineuse, la transcendance de Jésus et l'impossibilité d'une dépendance organique de la tradition chrétienne par rapport aux doctrines esséniennes.

1. M. AUCLAIR, *Bernadette*, Bloud et Gay, in-12, 284 p.

ACTUALITÉS

A la mémoire d'Henri Bédarida

En éditant, il y a quelques mois, le magnifique volume de « Mélanges », *A travers trois siècles de littérature italienne*, les disciples et collègues d'Henri Bédarida étaient loin de penser que cet « hommage à la féconde activité du Maître et du Savant » serait l'ultime expression de leur reconnaissance.

Deux jours avant Noël, en l'absence des siens, au milieu de ses livres, chers témoins d'un demi-siècle de travail, en plein labeur professionnel — il corrigeait une thèse de doctorat — M. Bédarida était terrassé.

Pour ses nombreux amis de France et d'Italie, la joie de Noël 1957 a été d'une gravité inaccoutumée. Et ce n'est pas sans émotion que l'auteur de ces lignes, qui doit beaucoup à son amitié tutélaire et délicate, a relu la dernière page des « Mélanges » qui lui ont été offerts de son vivant; après la strophe du *Soulier de satin :* « nous te supplions pour ton serviteur, afin qu'ayant traversé le grand Abîme il atteigne enfin ce que son cœur désirait ... », ce commentaire final :

« Ouvrez-vous, Portes Eternelles. C'est à ce moment que revient la Colombe. Son retour est une nouvelle annonce inaugurale; par avance l'*Alleluia* chanté triomphalement par le Chœur célèbre le moment où Colomb, à son tour, entrera dans le royaume des Bienheureux. »

A la lumière de cet accomplissement, en parcourant les vingt pages de la bibliographie des ouvrages et des articles publiés de 1908 à 1956, j'ai suivi le noble et droit chemin de cette vie qui s'est identifiée avec l'étude et l'enseignement. Lecteur d'italien à la Faculté des Lettres de Bologne, Professeur aux Instituts français de Florence et de Naples, puis à la Faculté des Lettres de Grenoble et de Lyon, enfin à la Sorbonne depuis plus de vingt ans, par surcroît, chargé de l'inspection générale des chaires d'italien dans les établissement du second degré, Président de l'Union Intellectuelle Franco-Italienne, Directeur de la *Revue des Etudes Italiennes*, promoteur infatigable de rencontres et de congrès, Henri Bédarida a été un des meilleurs artisans d'une compréhension fervente entre deux peuples et deux civilisations. Sa maîtrise incomparable de la langue italienne, sa connaissance, à la fois minutieuse et vaste, des relations culturelles entre nos deux pays, lui ont permis, même dans les temps difficiles, d'exercer une influence féconde, où l'amitié allait de pair avec la compétence.

Disciple et successeur d'un maître incontesté, Henri Hauvette, il a gardé de sa formation le goût d'une érudition précise au service de l'histoire de la culture. La thèse de doctorat, *Parme et la France de*

1748 à 1789 et *Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne 1731-1802,* n'est qu'un chapitre de la grande histoire, qu'il avait rêvé d'écrire, des relations intellectuelles entre la France et l'Italie au XVIIIe siècle, ce *Settecento* auquel il revenait sans cesse avec prédilection. Le petit volume si suggestif, écrit en 1934 en collaboration avec Paul Hazard, *L'Influence française en Italie au XVIIIe siècle,* donne un aperçu trop rapide de ce qu'aurait pu fournir à la littérature comparée le labeur infatigable du chercheur et du savant, si les loisirs de l'écrivain n'avaient pas été dévorés par l'exigeant métier de professeur, avec toutes les servitudes que l'enseignement supérieur est loin d'alléger.

Henri Bédarida s'est livré avec enthousiasme à ce devoir d'état; il a ainsi guidé le travail d'autres chercheurs, orienté et soutenu des vocations, sans éprouver jamais de regret égoïste pour le don sans réserve de son temps à ses disciples et à ses amis. A ce don qui ne connaissait pas de limite, la grandeur d'âme se révèle. Cette générosité de l'esprit et du cœur, cette libéralité paisible dans l'accueil et le service, c'est ce que n'oublieront pas tous ceux qui ont eu la joie et la grâce de vivre dans l'intimité de cet universitaire français.

Il convient ici, particulièrement, de souligner que la personnalité d'Henri Bédarida ne s'est pas enclose dans la vie professionnelle, dans les disciplines critiques et historiques de l'italianisant. Sensible à tous les problèmes de la vie de son temps et aux exigences de l'engagement du chrétien dans la cité, il était toujours prêt à servir avec désintéressement. Dans sa jeunesse il avait milité au Sillon; de 1908 à 1914 il avait collaboré au *Bulletin de la Semaine* et à *L'Eveil démocratique;* il a continué à suivre, avec la même sympathie d'un cœur resté jeune, l'évolution du catholicisme en France et en Italie, sur le plan social et politique.

Cette ouverture accueillante, la clairvoyance sereine des besoins spirituels de son époque l'ont désigné naturellement pour jouer un rôle important et souvent difficile, dans les dix dernières années de sa vie, au *Centre Catholique des Intellectuels Français.* Il en assurait la présidence avec une autorité discrète et un discernement très sûr des valeurs authentiquement chrétiennes. Là aussi, là surtout, l'exemplaire témoin que fut Henri Bédarida a servi de toute son âme d'apôtre.

Pierre CHAILLET.

Dorothy Sayers

Dorothy Leigh Sayers (Mrs. Atherton Fleming) vient de mourir, le 18 décembre 1957, à soixante-quatre ans. Elle était connue sur le continent surtout par ses romans policiers, d'une haute tenue, où

« Lord Peter », aussi original que le Père Brown de G. K. Chesterton, jouait d'ordinaire les premiers rôles (n'oublions pas qu'en Angleterre la « detective novel » n'est pas dédaignée des intellectuels — ainsi Chesterton — ni même des théologiens — ainsi Mgr Ronald Knox, le traducteur catholique de la Bible, avec son *Cadavre dans le silo*). Les meilleurs de ces romans, écrits dans un anglais étincelant et raffiné, n'ont pas été traduits pourtant et ne pouvaient guère l'être : ainsi *Gaudy night*, dont l'action se déroule à Oxford et *Busman's Honeymoon*.

Maître ès Arts d'Oxford, avec la spécialité du français, qu'elle possédait à la perfection, traductrice et commentatrice de Dante, Miss Sayers travaillait, au moment de sa mort, à la traduction de la *Chanson de Roland*. Familiarisée avec saint Thomas d'Aquin, elle avait publié, dans une perspective authentiquement thomiste, un ouvrage à la fois populaire et profond, sur Dieu et la Providence, *The mind of the Maker*.

Mais ce qui l'impose surtout au public, au delà de ses romans et de ses pièces de théâtre, dont certaines, renouvelant et modernisant les « mystères » du moyen âge, étaient destinées à être jouées dans les Eglises (ainsi *The emperor Constantine*, écrit pour le *Festival of Britain*), ce sont les « Radio-plays » qui ont réellement bouleversé l'Angleterre et que la B.B.C. a repris souvent durant la Semaine sainte, *The man born to be king*, « L'homme né pour être roi ». C'est, au delà de la littérature édifiante et du style consacré, une présentation moderne de l'Evangile, moderne jusque dans sa langue (tel apôtre parle le « cockney », le langage familier de Londres, avec son accent un peu vulgaire) pleine à la fois de chaleur humaine, d'humour et de religieux respect. Cette modernisation de l'évangile avait suscité à l'avance, en certains milieux protestants, une vague d'indignation comme devant un sacrilège. Encouragée par de nombreux théologiens, anglicans et même catholiques, Miss Sayers passa outre. Elle mit à son œuvre tout le sérieux de son esprit exigeant, de ses méthodes d'Oxford, en tenant compte, minutieusement, de l'exégèse et de la théologie et produisit tout autre chose qu'une fantaisie brillante. En présence de l'indifférence et de l'ignorance du public, ce qui lui paraissait le plus urgent était de faire connaître le Christ comme quelqu'un de concret et de proche, de souverainement attirant, en conduisant par là à son mystère, en faisant passer de l'amour du visible à l'invisible. Et elle a réussi à atteindre profondément toute l'Angleterre.

Miss Sayers constituait l'une des figures les plus originales et les plus attirantes de l'anglicanisme d'aujourd'hui. Elle se déclarait « catholique » et l'on se demande parfois ce qui la séparait de nous. Les journaux catholiques anglais, ainsi *le Catholic Herald*, lui ont offert l'hommage de leur sympathie et nous y joignons le nôtre.

J.-M. Le Blond.

Nouvelles perspectives sur l'art flamand du XVe siècle

Si vous réclamez à Gand une brochure capable de vous faciliter la visite de l'admirable cathédrale Saint-Bavon, vous serez surpris de la réponse soulevée : « Impossible d'éditer un guide, on n'est pas d'accord sur l'attribution des tableaux ! » Qu'il ne s'agisse pas ici simplement d'une pointe d'humour flamand, c'est ce que permettent d'établir les deux belles expositions que nos amis belges viennent de consacrer l'une à DIERIC BOUTS et à son école (au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles), et l'autre à JUSTE DE GAND, BERREGUETE et la COUR D'URBINO (Musée des Beaux-Arts de Gand).

Ces difficultés d'attribution tiennent non seulement à des particularismes esthétiques toujours vivaces, mais aussi, bien souvent, à l'emploi de concepts maladroits et inexacts qui faussent les perspectives et ne facilitent pas l'intuition exacte des œuvres d'art dans leur véritable climat historique. C'est ainsi que la notion de *Primitifs Flamands*, due à M. Leo Van Puyvelde, conduit tout naturellement à ramener toute cette époque vers sa source et à considérer cette magnifique floraison comme « le siècle des Van Eyck ». On peut d'ailleurs se demander si le terme de primitif conviendrait même aux épigones dont Max Rooses écrit : « Les Van Eyck furent de puissants novateurs. Les trouvailles de leur génie et la perfection de leur métier sont inexplicables. » (Ars Una, *Flandre*, p. 73.)

Toujours est-il que le schéma classique des développements de l'école flamande s'inscrit dans un cercle où Memling (1433-1494) point d'aboutissement, renvoie à Jean Van Eyck (1385-1444). Les historiens locaux insistent cependant (et assurément à raison) sur l'importante contribution de Roger Van der Weyden (1440-1464) dont la peinture pathétique semble à beaucoup la véritable expression du genre flamand, et sur Hugo Van der Goes (1440-1482) dont la facture passionnée a déjà assimilé bien des éléments italiens. Entre ces deux lignées, et entre ces deux générations, celles du premier et du quatrième quart du XVe siècle, il semble n'y avoir plus place que pour des auteurs secondaires, chargés de réaliser les transitions et de préparer les nouvelles synthèses. C'est ainsi que Van Puyvelde caractérise Bouts comme la déformation que « la contrainte de l'esprit nordique » fait subir à l'art de Van der Weyden dont elle « brise le rythme gracieux » (*Les Primitifs flamands*, p. 29) et que Jacques Lassaigne ne mentionne guère Juste de Gand que pour l'éclipser aussitôt derrière Van der Goes (*Quinzième siècle*, p. 152).

*
* *

L'exposition de Bruxelles ne nous permet plus de douter que Thierry Bouts n'ait été, lui aussi, un très grand maître. Ce Hollandais, né à Harlem en 1410, reçut probablement à Bruxelles, des mains du Tournaisien Roger Van der Weyden (alias De la Pasture), tous les secrets techniques non seulement de l'école flamande, mais de celle de Tournai (Le Maître de Flemalle), et fut sans doute confirmé dans cette ligne par une rencontre avec Petrus Christus († 1473) à Harlem ou à Bruges. Mais non moins importante que son apprentissage technique fut sa fixation à Louvain où il se marie vers 1448 et où les documents suivent sa trace continue de 1457 à 1475, date de sa mort.

Ce qui caractérise essentiellement Bouts, c'est l'inspiration religieuse de son œuvre. Dans le très beau catalogue de l'exposition citée (*Dieric Bouts*, Ed. de la Connaissance, Bruxelles, 1957), M. Frans Baudouin insiste à plusieurs reprises sur les rapports nombreux entre le peintre et les milieux ecclésiastiques de la ville. Plusieurs théologiens de Louvain, représentés dans ses tableaux, ont été non seulement des conseillers techniques mais sans doute aussi des directeurs sous l'influence desquels il est devenu « le doux spirituel » dont parle Friedländer. Cette spiritualité, très concentrée dans les sujets proprement religieux, persiste dans tous les autres tableaux, soit en soulignant le sens éthique de l'action (cf. p. ex. la Justice d'Othon), soit en rapportant aux personnages essentiels un paysage approprié et tout entier revêtu d'un halo providentiel.

La profondeur héritée de Van Eyck devient aussi une sorte d'espace mystique puissamment organisé selon des structures fondamentales, grandes courbes en S ou en ovales, diagonales parfois affrontées aux deux volets d'un triptyque, et, toujours essentielles, les verticales constituées par les silhouettes étirées des acteurs, les fûts de colonne, arbres, tours, etc. Les deux chefs-d'œuvre les plus représentatifs paraissent être à cet égard la *Dernière Cène*, par son sens aigu de la profondeur, et le panneau de gauche de la *Justice d'Othon* par la sobriété dramatique de l'expression, toute concentrée dans les mains et dans les yeux de personnages hiératiques.

Par ces nouvelles techniques, par la création de nouveaux types iconographiques, tels que le *Christus Salvator mundi*, l'*Imago Salvatoris coronati*, *le Christ victorieux de la résurrection*, *le Christ prêtre de la Cène*, *la Vierge assise à l'enfant accompagnée de sainte Anne*, *l'Ascension des élus à la Résurrection des morts*, Thierry Bouts a exercé une influence profonde non seulement sur l'art flamand, mais sur la peinture hollandaise et rhénane. Une exposition comparative admirablement organisée a permis de préciser bien des attributions douteuses, de dégager d'une part les œuvres accomplies dans l'atelier

de Thierry Bouts pendant sa vie et après sa mort, celles dues à son fils Albert Bouts dont la manière est désormais bien définie, celle d'imitateurs ou de disciples plus lointains. Cette comparaison semble funeste à l'œuvre hypothétique du second fils de l'artiste, Thierry Bouts le jeune; et n'empêche pas d'attribuer au vieux peintre lui-même la série gracieuse due au « maître de la Perle de Brabant ».

***

Si l'exposition JUSTE DE GAND, réalisée avec un goût et une science dignes des plus grands éloges par M. Paul Eeckhout, le distingué conservateur du Musée des Beaux-Arts de Gand, a permis également des confrontations utiles et abouti sous la plume de MM. Paul Eeckhout, Jacques Lavalleye, Henri Pauwels, à un admirable catalogue, *Juste de Gand, Berreguete et la Cour d'Urbino* (Editions de la Connaissance, 1957), elle n'a malheureusement pas pu dégager des certitudes aussi absolues. On connaît le problème : Juste de Gand (né vers 1430, mort après 1475), auteur certain du grand tableau de la *Communion des Apôtres* d'Urbin est-il aussi l'auteur des portraits ornant le studio du duc Frédéric de Montefeltre à Urbin? Plusieurs critiques espagnols, belges et italiens ayant mis en avant le nom du peintre espagnol Pedro Berreguete, l'idée de rassembler autour de ces portraits la production des deux artistes et de leurs contemporains semblait permettre de trancher le débat. Or les conclusions ont été un peu inattendues. On jugera tout d'abord impossible d'attribuer à Berreguete les plus beaux de ces portraits, et ici triomphe la thèse de Jacques Lavalleye qui, dans un livre remarquable, *Juste de Gand Peintre de Frédéric de Montefeltre* (Univers. de Louvain, 1936), les avait réclamés pour Juste de Gand. Mais il semble bien qu'on ne puisse exclure pour certains d'entre eux l'hypothèse d'une participation italienne.

En outre, la comparaison entre l'œuvre italienne de Juste de Gand et celle, antérieure, qu'on lui attribuait dans son pays d'origine, fait ressortir un abîme tel (déjà signalé par Friedländer) que l'identification des deux parties ne paraît plus possible. Aussi M. de Schryver n'a-t-il pas hésité à reprendre la thèse déjà présentée par Hulin de Loo en 1907 et à attribuer à Daniel de Rycke le grand et célèbre Triptyque du Calvaire qui est en temps normal l'un des plus beaux ornements de la cathédrale Saint-Bavon, et qui brillait, au cœur de l'exposition d'un éclat exceptionnel.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la cour d'Urbin, sous l'influence directe de Frédéric de Montefeltre et de ses architectes novateurs, a imposé à tous les artistes ayant collaboré au studio une vision nouvelle qui les a marqués profondément. Il paraît aujourd'hui indiscutable que, dans cette synthèse, l'apport de Juste de Gand a été considérable.

L'influence internationale de Bouts et de Juste de Gand suffit donc à établir la place importante qu'occupe dans le xve siècle belge la génération médiane : ce que Friedländer avait déjà reconnu dans son grand livre *Die Altniederländische Malerei*, t. III, Berlin, 1925. Notons d'ailleurs que les deux expositions de Bruxelles et de Gand ont été pour le vieux maître nonagénaire un véritable chant du cygne, lui permettant de voir triompher, à la veille de sa mort, la plupart des vues émises dans son œuvre monumentale.

Il conviendrait donc désormais de ne plus sacrifier aucun des grands artistes de ce véritable *Quattrocento belge* dont l'unité et la diversité permettent de parler, avant l'âge de la Renaissance, d'une véritable *floraison flamande :* terme que nous proposons modestement à la critique d'art et à l'histoire de la civilisation occidentale [1].

Pierre MESNARD,
Directeur du C.E.S. de la Renaissance.

La France depuis la guerre

Il est souvent salutaire de se voir par les yeux d'autrui; salutaire mais parfois rude pour l'amour-propre. Venus de l'étranger (M. Lüthy est Suisse; M. Werth, Anglais), voici deux livres [2] qui nous permettent d'en faire l'expérience.

A l'heure de son clocher est un portrait de la « personne France ». Ses traits sont d'abord et avant tout ceux d'une « petite ville somnolente, aux portes et volets soigneusement clos » : à son clocher, l'horloge retarde et « depuis la fin du siècle dernier, cette France de la petite ville, du petit atelier, de la petite ferme s'est lentement figée dans une cuirasse de protection et de privilèges pour tout ce qui est inefficace, irrationnel et d'interdictions ou de pénalisations contre toutes les nouveautés troublantes... jusqu'à ce que chaque situation devienne un titre de rente perpétuelle et que le rythme accoutumé de la vie économique soit garanti contre toute accélération ». A la Libération, cette quiétude fut un instant troublée par la politique de grandeur de de Gaulle et les aspirations sociales nées de la Résistance.

1. Au lecteur peu familier avec l'école flamande nous recommandons particulièrement le délicieux ouvrage de Robert Genaille, *La Peinture aux anciens Pays-Bas, de Van Eyck à Bruegel*, éd. Pierre Tisné, Paris, 1954.

2. Herbert LÜTHY, *A l'heure de son clocher. Essai sur la France.* Coll. Liberté de l'Esprit. Calmann-Lévy, 1955. 340 pages, 760 francs.

Alexander WERTH, *La France depuis la guerre* (1944-1957). Traduit de l'anglais par Jean Guignebert. Coll. L'Air du Temps. Gallimard, 1957. 624 pages, 1.500 francs.

Mais cette menace s'est effondrée dans l'impuissance économique et la guerre froide, et la petite ville a pu retourner aux délices des querelles de clocher où se distinguaient ses grands hommes, les Queuille, les Pinay et tutti quanti, le tout ponctué des inévitables crises gouvernementales, ce « rituel de la purification collective ». Triomphe du « jardinage autarcique », de « l'anarchie latente », « l'anarchie organisée » faite de mille et une débrouillardises individuelles qui s'annulent réciproquement.

A cette « France de M. Gingembre » s'oppose la « France de Jean Monnet », vouée, consacrée à la modernisation de l'équipement économique français; une France du mouvement donc, mais amputée de la richesse humaine désuète et charmante de la « petite ville ». Le débat des deux France, d'abord voilé dans le tumulte des querelles sociales et internationales, a débouché en pleine lumière avec le plan Schuman en 1950. Dans cette construction, M. Lüthy voit l'union d'un dessein politique de grande envergure, « libérer l'Europe du réseau de vieilles haines qui l'enserre », avec la « volonté technocratique de renverser ce mur protecteur derrière lequel la France étouffe ». Mais il ajoute qu'il n'y a d' « Europe possible » que par une « union franco-allemande », à l'exclusion de l'Angleterre dont la participation réduira toujours à l'impuissance toute institution « européenne » qui se voudrait supra-nationale. Or les avatars de la guerre froide, la C.E.D., le réveil du nationalisme français devaient empêcher le développement de cette « Petite Europe » en donnant au militaire la prédominance sur le politique et l'économique.

Ainsi résumée, et dans son schématisme même, la visée fondamentale qui inspire *A l'heure de son clocher* nous paraît une idée juste et forte, compte tenu, bien sûr, du fait que ce n'est qu'un schéma et que la réalité est autrement complexe. De bons esprits néanmoins n'ont pas manqué de s'inscrire en faux là-contre, et nous allons voir que M. Werth, par exemple, se meut dans une optique délibérément anti-européenne et méfiante pour la technocratie. C'est le mérite du livre de M. Lüthy de nous proposer de l'histoire française d'après-guerre une interprétation vigoureuse et suggestive. Un mot encore avant de le quitter : sa pensée se présente dans un jeu de formules qui se veulent brillantes, hardies, profondes, qui le sont parfois mais qui parfois aussi ne sont que paradoxales ou injustes. Ce mode d'expression rend son exposé beaucoup plus riche que notre schéma, mais aussi beaucoup plus contestable.

M. Werth est un journaliste britannique de gauche et cela imprime à son livre une orientation d'autant plus sensible qu'il entend bien nous donner une histoire et non un « essai sur la France ». Avant toute autre chose, il faut rendre hommage à la hardiesse de l'entreprise et à l'ampleur de l'information mise en œuvre : riche de citations heureuses, attentif à restituer l'atmosphère propre à chacune des treize années qu'il met en scène, son livre intelligent et dynamique a cet attrait, cette valeur hors pair qui s'attache à l'œuvre d'un

ɔionnier. Qu'il en ait aussi les défauts, qu'il soit parfois confus et rop analytique n'a qu'une importance mineure.

A ses yeux, l'histoire française de l'après-guerre s'ouvre par une ériode d'illusions : illusion de l'unanimité nationale qu'aurait forgée ı Résistance; illusion des réformes sociales dans la facilité économique; illusion, à l'extérieur, d'une politique de grandeur associant es revendications territoriales « à la Poincaré » à l'ambition de ıuer entre l'Est et l'Ouest un rôle d'arbitre et de lien.

La guerre froide va dissiper ces illusions : vers 1950 c'est chose ıite. L'éclatement du tripartisme, la répression des grèves de 1947-48 ıt anéanti les espérances ouvrières et fait de la IVe République une démocratie bourgeoise ». C'est le règne de l'immobilisme, où l'on efforce « d'enterrer les problèmes plutôt que de les résoudre ». En olitique internationale, après l'échec de ses prétentions en Alleıagne, avec le Plan Marshall, la France a rejoint l'Ouest; mais c'est contre-cœur. Aussi se montre-t-elle partenaire hésitante et passive e l'Amérique; ce que M. Werth loue chaudement : cette passivité en einant les ardeurs belliqueuses des U.S.A., en rassurant les Russes ır le danger d'une agression américaine lui paraît avoir réussi à empêcher que la guerre froide se réchauffe dangereusement » et u'éclate la troisième guerre mondiale.

A partir de 1950, la passivité française se mue en satellisation proressive dans l'orbite américaine. Non pas tant en raison du contexte nternational (plan Schuman, guerre de Corée, projet d'armée euroéenne) que parce que sa faiblesse économique et la prolongation de a « sale guerre » d'Indochine créent à la France des besoins impéieux et croissants de dollars. Pour les obtenir, nos gouvernants sont ɔbligés d'aller « faire des courbettes » à Washington, de repousser oute solution pacifique en Indochine, de prendre des mesures anticommunistes plus grotesques encore qu'odieuses. Mais l'opinion franaise résiste : c'est « l'hérésie neutraliste », c'est la conscience croisıante qu'il faut sortir du guêpier indochinois. Le « système » ayant léfinitivement buté dans l'impasse (et le ridicule) avec M. Laniel, ce ıera le rôle de M. Mendès-France, « un des rares hommes d'Etat de tout premier plan que la France ait eus au cours des vingt dernières années », de résoudre les problèmes en suspens. La hardiesse de son style de gouvernement lui vaut une immense popularité, et la haine tenace des Parlementaires. D'autre part, il est facile de ne voir dans les positions qu'il adopte sur l'Indochine, la politique tunisienne ou le réarmement allemand qu'autant de « capitulations ». L'opinion est déçue : la haine parlementaire peut abattre impunément cet homme « inquiétant » et reprendre la politique « normale ».

Tant d'abaissements ont cependant exaspéré la fierté nationale et quand, en 1956, se pose encore la question algérienne, la masse de 'opinion est prise d'un véritable « sursaut national » : le « Nationalollétisme » est né qui se cramponne en Algérie, se lance dans l'aventure de Suez sans que ce double fiasco puisse l'ébranler. M. Werth

ferme son livre en ce début d'août 1957 où la « pacification Algérie commence à s'enliser dans la crise économique et la lass de la France.

Comme on voit, il ne s'agit pas d'histoire « objective ». M. V ne cache ni ses sympathies (parfois inquiétantes — pour l'att du Parti Communiste lors du tripartisme par exemple — ou po neutralisme), ni ses antipathies (pour la politique indochinois M.R.P., ou sa politique européenne avec « ces histoires de s nationalité »), ni les limites de son étude (la politique econon n'est guère abordée qu'en passant et presque toujours pour souli ses carences; il n'y a rien sur la vie religieuse...). Ce n'est pa l'histoire « objective », mais c'est quand même de l'histoire : co table dans son orientation d'ensemble, dans de nombreux jugen injustes, dans son pessimisme que M. Mendès-France lui-même ju outrancier, cet exposé remet devant nos esprits dont la mémoir si courte un déroulement d'une ampleur suffisante pour forcer r attention et réformer sans doute bien des idées toutes faite: l'heure n'est pas encore venue de la sérénité historique, c'est l'in parable mérite de ce livre que de nous provoquer à la réflexior notre propre destin.

Etienne CELIER.

Les « Cahiers Charles Du B

L'oubli ne menace nullement le critique littéraire le plus ori de l'entre-deux-guerres. Inactuel? Il l'est, certes, mais au sens où vent être dits inactuels ses grands inspirateurs : Bergson, Plato surtout saint Augustin, c'est-à-dire qu'il est plus présent à ch époque que cette époque ne l'est à elle-même. Chaque année paraître un ou deux volumes de son œuvre posthume, et en par lier la suite de cet étonnant *Journal* qui est bien, comme l'avait p André Gide, son œuvre la plus personnelle. Ce *Journal* se situe à de tout ce que nous connaissions jusqu'ici, à part des *Journaux* plus classiques, ceux d'Amiel et de Gide lui-même, par la grâce d sincérité à la fois aiguë et jaillissante, par la conspiration, ja rencontrée à ce degré, du scrupule et de la générosité. Au lieu de déliter, une vie spirituelle s'y construit, jour par jour, sous nos y Spectacle assez rare : celui d'un homme qui parvient, à Dieu d'al (la conversion est de 1927), puis à la plénitude de la vie catholi par le chemin, exclusivement suivi, de l'art et de la littérature.

Plusieurs thèses, à l'étranger surtout, ont déjà été consacrée Charles Du Bos. D'autres se préparent. Présidée par M. Gabriel Ma la « Société des Amis de Charles Du Bos » rallie et relie tous

efforts. Elle vient de faire paraître deux premiers *Cahiers* où l'on trouvera des inédits (Journal, lettres), des études biographiques et critiques (de Gabriel Marcel, Robert Garric, E. R. Curtius, Albert Béguin) et une bibliographie mise à jour.

Tout fait penser que l'audience de Charles Du Bos, très choisie mais trop mesurée de son vivant, va s'élargir et enfin s'imposer [1].

André BLANCHET.

1. Pour l'adhésion à la « Société des Amis de Charles Du Bos » et pour l'abonnement aux *Cahiers*, s'adresser à Mlle Michèle Leleu, secrétaire générale, 24, bd Victor-Hugo, à Neuilly-sur-Seine.

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

SAINT PAUL. — **Épître aux Romains.** Traduction et commentaire par le P. Joseph HUBY, s. j. Nouvelle édition par le P. Stanislas Lyonnet, s. j. Coll. *Verbum salutis*, X. Beauchesne, 1957. 636 pages.

Dans la collection *Verbum salutis*, le P. Joseph Huby donnait, en 1940, une traduction commentée de l'*Epître aux Romains*. Entreprise particulièrement difficile, tant cette Epître soulève de problèmes. Le commentaire cursif, déjà fort développé, du P. Huby, ne se proposait pas de rivaliser avec les grands travaux des exégètes, anciens et modernes, catholiques ou protestants. Il voulait seulement rendre possible aux non-professionnels l'accès au texte de saint Paul, et, a cette fin, s'efforçait principalement de montrer « *quels* problèmes se posaient à saint Paul, et *comment* ils se posaient ». Très au courant, on le constate, des interprétations exégétiques et théologiques et des discussions ouvertes entre spécialistes, le P. Huby conservait le souci de « se replacer autant que possible dans la perspective paulinienne ». Y introduire le lecteur demeure le grand mérite de ce commentaire discret et spirituel, dont M. Goguel a pu dire « qu'il évitait à la fois deux écueils, la superficialité d'une exégèse banalement édifiante et l'aridité d'une présentation trop technique ». Dans cette nouvelle édition, le P. Lyonnet a tenu à conserver le texte du P. Huby, et à n'ajouter que les compléments indispensables, Ceux-ci figurent à la fin du volume, en une série de notes annoncées dans le texte par un trop mince astérisque; pour la commodité de la lecture, on aurait préféré que ces notes soient mises en bas de pages, sous un caractère ou un « corps » différents. Beaucoup de ces notes sont des compléments bibliographiques; plusieurs prolongent ou nuancent de façon heureuse les interprétations du P. Huby. Le plus important de ces compléments consiste en un appendice de près de 40 pages (p. 521-558) consacré à l'exègèse de Rom. V,12-14 : ces versets traitent, on le sait, du péché originel. Le P. Huby n'était pas satisfait de l'interprétation qu'il en proposait; il avait confié au P. Lyonnet que, dans une nouvelle édition, il reprendrait la question. Celui-ci suggère une exégèse qui retiendra l'attention : neuve et traditionnelle, tout ensemble, justifiée par une étude poussée des Pères, notamment des Pères grecs, elle met en lumière, à la fois, la pensée de saint Paul et le sens de l'interprétation qu'a donnée de ces versets la tradition catholique.

Henri HOLSTEIN.

A. ROBERT et A. FEUILLET. — **Introduction à la Bible**, t. I, Desclée et Cie, 1957. xxv-880 pages, 8 planches hors-texte et un fascicule de cartes.

Ce premier volume comprend une introduction générale (livres inspirés, critique rationnelle, interprétation catholique) et une étude de l'Ancien Testament, où chaque livre, situé dans son contexte historique, est analysé selon son genre littéraire. Quand il y a lieu, toutes les nuances de la valeur historique du livre sont exposées, et toujours sa valeur religieuse est bien soulignée. Préfacée par Mgr Weber, composée par des exégètes compétents, P. Auvray, A. Barucq, E. Cavaignac, H. Cazelles, J. Delorme, A. Gelin, P. Grelot, A. Lefèvre, Mgr H. Lusseau, cette Introduction présente des garanties de solidité, qui font de ce livre un excellent instrument de travail. Cet ouvrage vient à son heure. Après des initiations et des introductions, également intéressantes, mais plus simples, il était bon qu'un livre présente à un public devenu exigeant une

; approfondie des livres de la
ains pourront trouver cette intro-
›p complexe. Ce serait une erreur
aindre. Étant donné le progrès
le des sciences bibliques, il est
ble que des ouvrages de haute
on suivent le mouvement, et nous
même que le volume réservé au
Testament et les prochaines édi-
sitent pas à s'engager dans des
ours plus scientifiques. Il serait
on également de souligner davan-
expressions dubitatives qui nuan-
rtunément beaucoup d'affirma-
ıi, noyées dans le flot de la pré-
actuelle, risquent de n'être pas
ırquées.

P. LAMARCHE.

ODD. — **La Bible aujour-** trad. de Fr. Ledoux, Coll. *t vie chrétienne.* Casterman et ous. 1957. 167 pages.

ıne personne, même cultivée, jourd'hui la Bible avec peu de n, elle ne manque pas de se poser ›les et inquiétantes questions. les que veut répondre le grand nglican, se plaçant à l'intérieur talité moderne et aplanissant le ıi devrait conduire à la compré- les livres saints. Ces pages ne ıas se placer parmi les nombreuses ons à la Bible parues ces derniers es seraient plutôt à ranger parmi qui tentent d'élaborer une théo- que. Depuis 1946, date à laquelle ıge fut publié en anglais (ce le nous dire le traducteur), bien exprimées ici par Dodd ont été s. Il est toutefois intéressant de chapitres, dont la rédaction dé- ıppose une longue familiarité avec et avec la science exégètique. Pour la conception du monde qui se l'Ancien et du Nouveau Testa- t essentiellement une certaine le comprendre l'Histoire dans ses avec Dieu, et il l'oppose de façon tique, bien qu'avec discrétion, à posées par le nazisme et le com- (p. 127 sq.). La traduction, ns l'ensemble, est émaillée d'ex- bizarres. On nous parle de dement des écrits bibliques › » la Réformation du XVIe siècle › de « récalcitrance persistante › on nous dit que « le déluge est ar l'alliance de Noë » (p. 121) etc.

F. ROUSTANG.

Documents pontificaux de Sa Sainteté Pie XII, réunis et présentés par Mgr Simon DELACROIX, 1955. Éditions Saint-Augustin, Saint-Maurice (Suisse). Dépôt en France : S.D.E.C., 23, rue Visconti, Paris (6e), 1957. 543 pages + 30 pages de tables. Prix en France : 1.950 francs français.

La publication annuelle des documents pontificaux, confiée par les Éditions Saint-Augustin à M. l'abbé Kothen, est reprise, après la mort de celui-ci, par Mgr S. Delacroix. Le présent volume contient les actes de 1955; la présentation, toujours aussi soignée, et la parfaite impression appellent, cette fois encore, les éloges des précédents volumes (cf. *Études*, janvier 1955, p. 120; décembre 1955, p. 415; décembre 1956, p. 440). Les Actes sont donnés dans l'ordre chronologique des discours, des messages ou des lettres; des tables soignées permettent la consultation de ces documents, dont les sous-titres soulignent le plan et dégagent les idées. Les textes émanés des congrégations romaines, jusqu'ici intégrés à leur date, sont maintenant, comme il convient, donnés en appendice. L'introduction de Mgr Delacroix analyse la variété et la richesse de l'enseignement du Souverain Pontife durant l'année 1955. Souhaitons que les Éditions Saint-Augustin ne tardent pas à nous donner les actes pontificaux de 1956.

H. HOLSTEIN.

S. Exc. Monseigneur DUBOIS, archevêque de Besançon. — **Petite somme mariale.** Bonne Presse, 1957. 374 pages.

Clément DILLENSCHNEIDER, C. SS. R. — **Marie dans l'économie de la création rénovée.** Alsatia, 1957. 326 pages.

E. NEUBERT, marianiste. — **La mission apostolique de Marie et la nôtre.** Alsatia, 1957. 280 pages.

Charles FLACHAIRE. — **La dévotion à la Vierge dans la littérature catholique au commencement du XVIIe siècle.** Apostolat de la Presse, 1957. 232 pages.

Le Publicain. — **Pourquoi je l'aime.** Blois. Editions Notre-Dame de la Trinité, 9 rue de Vauquois. 1957. 102 pages.

Michel AGNELLET. — **Cent ans de miracles à Lourdes. Le livre du centenaire.** Editions de Trévise. 1952. 177 pages.

Le centenaire des apparitions de Lourdes

a suscité toute une floraison d'études consacrées à la Vierge. Ce compte rendu groupe celle qui, parues à l'automne de 1957, nous ont paru plus dignes d'attention.

Sous le titre modeste de *Petite somme mariale*, S. Excellence Mgr. l'archevêque de Besançon a dit, avec maîtrise, « l'essentiel de ce qu'un chrétien cultivé doit savoir de la Vierge » La richesse d'information, la précision théologique, l'illustration riche et variée font de cet ouvrage un guide sûr, très à la page et de facture élégante. Les questions difficiles sont clairement exposées et une bibliographie à jour permet d'en poursuivre l'étude. Le plan très clair, qui divise cet ouvrage en deux parties : vie de Marie et théologie mariale, les subdivisions didactiques de chaque chapitre, de bonnes tables permettent une consultation aisée. Avec raison, pensons-nous, Mgr. Dubois rattache à la maternité divine tous les privilèges de Marie, qu'il étudie principalement dans l'Ecriture et la Tradition.

Le nouvel ouvrage du R. P. Dillenschneider, qui a déjà si bien travaillé au service de la théologie mariale, situe Marie dans l'histoire du salut. A partir du thème paulinien de la « nouvelle créature », préparé par l'Alliance, accompli par le Christ, nouvel Adam, réalisé dans l'Eglise, il montre la place de Marie, successivement, dans la préparation, la réalisation et la consommation eschatologique de la nouvelle création. Etude biblique très poussée, dont le principal effort est d'étudier les relations de Marie, nouvelle Eve, et de l'Eglise corps du Christ. Tous les problèmes, encore discutés, de la théologie mariale, et notamment celui de sa participation à la rédemption, sont examinés dans la perspective de la « personnification de l'Eglise en Marie » : c'est là, semble-t-il, la vraie manière de les résoudre correctement.

Le P. Neubert, qui, lui aussi, a beaucoup écrit sur la théologie mariale, consacre un gros volume à la mission apostolique de Marie : il en établit la réalité d'après l'Ecriture et la Traduction. Une seconde partie expose les dimensions spirituelles de l'apostolat à l'école de la Vierge. « Le fait de rattacher ces conseils apostoliques aux paroles et aux attitudes de Marie, écrit S. Exc. Mgr. Richaud dans la préface, leur donne une singulière efficacité de persuasion ».

Charles Flachaire était un jeune universitaire qui fut tué à 27 ans, au début de la guerre de 1914. En 1910, il avait choisi, pour sujet de mémoire, d'étudier la dévotion à la Vierge dans la littérature catholique du commencement du XVIIe siècle : ce travail, édité une première fois en 1916, au lendemain de la mort de son auteur, nous est à nouveau présenté, avec une préface émue de Jean Guitton. Sympathique monographie de littérature religieuse, qui caractérise l'œuvre mariale des écoles spirituelles du grand siècle : Jésuites, Oratoriens, Sulpiciens. Une place d'honneur, comme de juste, est faite à saint François de Sales et à saint Jean Eudes. Même après Bremond, on lit avec plaisir ces analyses fines et précises, animées d'une discrète ferveur.

Sous le pseudonyme du « Publicain », un laïc nous livre sa méditation mariale, inspirée de la Bible, et attentive à la leçon des apparitions récentes. Ce n'est pas un livre de théologie, mais une « confession ». L'auteur, simplement, nous dit l'itinéraire spirituel qui le conduisit, à travers les principaux pèlerinages, jusqu'à la pleine lumière : Lourdes et Fatima sont évoqués principalement, avec le lyrisme vibrant de l'action de grâces. A l'éclair monstrueux de la bombe atomique, signe de terreur et de destruction, le « publicain » oppose la douce clarté de l'Immaculée Conception. Lecture un peu déconcertante, quelquefois, et témoignage émouvant de gratitude humble et joyeuse.

Le « livre du centenaire » est le fruit de longues enquêtes au bureau des constations médicales de Lourdes. En un style alerte, et comme d'une traite, un médecin évoque le cortège des guérisons opérées à Massabielle. La critique et la discussion tiennent peu de place en ces pages assez journalistiques. L'auteur n'a prétendu que raconter, d'après les archives, ce qui se passe à Lourdes, « sans tenter d'y apporter la moindre explication ou solution scientifique ». On aurait aimé que, par-delà le récit véridique de tant de miracles, le Dr Agnellet ait marqué la finalité surnaturelle de ces prodiges, racontés, sans impression de lassitude, avec brio.

H. HOLSTEIN.

Jim BISHOP. — **Le jour où le Christ mourut.** Éditions Corréa, 1957. 350 pages.

On fait grand bruit autour de ce récit de la mort du Christ dû au directeur du *Catholic Digest*. C'est un journaliste, et non un savant qui parle. Il ne faut donc pas s'éton-

s approximations, des libertés que l'auteur, dont le talent de narrateur ıe dans les scènes de la crucifixion. là des pages excellentes, discrètes, ndant vivantes et émues. De légères seraient faciles à corriger : nommer que » *(sic)* le centurion; parler des lères douleurs » de Marie arrivant à :m; dire qu' « en tant que Dieu, le l'égal du père et *se confond avec lui* »; synoptiques » pour « apocryphes » note), et, plusieurs fois, « paraclète » : sans doute des lapsus du traducteur. noins sûr qu'à la Cène les apôtres ompris « qu'ils étaient maintenant tres d'une nouvelle foi religieuse » , et que Caïphe, « empoignant Jésus col de sa tunique lui déchira *ses* nts » (p. 234, voir le *Commentaire t Marc*, par le P. Lagrange, p. 403, ui ne laisse aucun doute : ce sont ›res vêtements que Caïphe déchira). l est regrettable que l'auteur ait lans la trame de son récit deux :cursus (p. 120-190 et 245-258) pour :, assez mal, la vie de Jésus et décrire ıe romain en Palestine : l'ouvrage ısi son mouvement. L'édition fran- ırte l'*Imprimatur* américain.

P. DONCOEUR.

ınfant... Foi d'adulte. Nos res- ıbilités de catéchistes. Les Actes leuxième congrès national de :ignement religieux. Paris, 24, 25, vril 1957. Numéro spécial de la *mentation catéchétique.*

ıe promis, les « actes du deuxième national de l'enseignement reli- qui s'est tenu à Paris la semaine ues 1957 (cf. *Études*, juin 1957, 36), paraissent fin novembre. C'est volume de 463 pages. Il contient so le texte des six conférences, et, ésumé souvent assez développé, la :e des nombreux carrefours entre se sont partagés les congressistes. , après huit mois, ces textes, je ›pé à la fois par la fermeté doctri- l'enseignement donné du haut de nte estrade de la grande salle du Expositions et par l'amplitude des e vue touchés dans les carrefours. orce des choses, ceux-ci, démulti- t-être à l'excès en raison du nombre icipants, sont de valeur inégale; ne autorité moindre; ils se situent ›ntiers au plan de la « pratique » en face de difficultés concrètes. Mais les grandes conférences témoignent d'une lucidité remarquable. Le mot retenu dans le titre n'est pas vain : nos *responsabilités* de catéchistes. A éclairer ces responsabilités, les orateurs se sont employés avec force et clairvoyance, ne se dissimulant pas que des déviations pouvaient se produire, que des insistances unilatérales devaient être évitées. Ils l'ont dit franchement (si l'on sait lire leur texte) à l'auditoire exceptionnellement vaste et réceptif que leur fournissait le congrès. Ils ont, en particulier, insisté sur l'aspect surnaturel de la pédagogie de la foi, don de Dieu : la catéchèse dépasse, de ce fait, les techniques pédagogiques, et, en un certain sens, leur est irréductible. Il est réconfortant de constater que ces choses ont été dites en avril 1957.

Henri HOLSTEIN.

ANNE-MARIE LA BONNARDIÈRE. — **Chrétiennes des premiers siècles.** *Église d'hier et d'aujourd'hui.* Éditions Ouvrières, 1957. Un vol. in-12 de 158 pages.

C'est un volume original et neuf, sous bien des rapports, que nous donne Mlle La Bonnardière avec cette étude sur la femme aux premiers siècles du christianisme. Grâce à sa large connaissance de l'époque patristique, l'auteur a su rassembler des textes qui reflètent un temps et un esprit particuliers. Textes qu'elle a présentés et groupés d'une manière particulièrement vivante. Beaucoup lui seront reconnaissants d'avoir mis ainsi sous nos yeux ces beaux textes de saint Jean Chrysostome ou de saint Jérôme épars en de nombreux volumes et qui prennent un plus grand relief d'être ainsi rapprochés. Sans doute aimera-t-on particulièrement relire les chapitres consacrés aux veuves et à « la femme forte ». Souhaitons que la collection à laquelle appartient ce volume nous donne beaucoup de livres de cette valeur.

A. LAURAS.

MARIE-EUGÈNE de l'Enfant-Jésus, o. c. d. — **Je veux voir Dieu.** Editions du Carmel, Tarascon, Bouches-du-Rhône. 1957. 1150 pages.

Cet ouvrage recueille sous un titre unique deux volumes précédemment séparés : *Je veux voir Dieu* (1949), *Je suis fille de l'Eglise* (1950), que, à ma connaissance, la revue n'a pas analysés. L'accueil chaleureux du public et le bien accompli montrent que

cet exposé de la doctrine spirituelle de sainte Thérèse d'Avila répondait aux besoins des âmes de ce temps et constituait pour elles une véritable somme de théologie ascétique et mystique. Il y a dans certaines mises au point quelque chose de libérateur. La nouvelle présentation s'enrichit d'une table analytique de 40 pages à la typographie serrée. Cet ouvrage est à recommander vivement : il est un guide sûr dans les voies de la prière et de la vie tout uniment contemplative et apostolique.

A. R.

Wladimir d'ORMESSON, de l'Académie française. — **La papauté.** Collection *Je sais-Je crois*, Arthème Fayard, 1957. 143 pages.

« Je suis ne pas historien, encore moins exégète. Je ne me sentais pas qualifié pour évoquer la plus grande et la plus longue histoire de ce monde. Si j'ai fini par céder, c'est parce qu'il a été bien convenu que l'on n'attendrait de moi rien de nouveau », déclare l'auteur au seuil de son livre. En fait, dans les limites où a voulu rester M. d'Ormesson, ce petit volume est excellent; il est un heureux apport dans une collection qui, ayons le courage de le dire, ne fait pas toujours grand honneur au catholicisme français. Les fondements scripturaires, si solides, de la primatie romaine sont exposés avec une clarté et une vigueur intelligentes. Comme il était fatal, l'exposé du rôle de la papauté au milieu des luttes doctrinales des premiers siècles est moins nerveux; un souci trop apologétique peut-être a majoré ce rôle : par exemple, il faut beaucoup de bonne volonté pour faire d'Hosius de Cordoue le représentant du pape à Nicée. Par contre, les chapitres sur le schisme d'Orient, sur la Réforme sont de bonnes synthèses qui feraient honneur à un spécialiste; peut-être, cependant, le protestantisme que nous présente M. d'Ormesson est-il celui du XIXe siècle plus que celui des Réformateurs. L'auteur est plus à l'aise avec le XIXe siècle. Les réflexions qu'il nous livre sur la « question romaine » sont particulièrement nuancées et fines. Mieux que tout autre il a pu dégager et décrire l'incomparable prestige de la papauté contemporaine que nous ne mesurons pas toujours, nous donner un portrait de Pie XII, nous décrire les rouages de la Curie.

R. ROUQUETTE.

Charles MULLER. — **Quand les « apôtres laïcs » prient avec Pie XII.** Action catholique générale des hommes, 12 rue Edmond Valentin, Paris 7e .1957. 136 pages. 320 francs.

Sous la forme d'un commentaire de la prière composée par Pie XII à l'occasion du premier congrès mondial de l'apostolat des laïcs, ce livre souligne les traits marquants de la mission confiée par l'Église au laïcat. Le récent congrès et le discours de Pie XII donnent à ces pages, riches de doctrine et de citations, un renouveau d'actualité. Chaque chapitre est suivi d'une anthologie de textes et témoignages qui soulignent l'idée centrale, et d'une prière qui le prolonge. Dans son élégante modestie, ce livre rendra service et doit être signalé.

H. H.

Joseph E. BISCHOF. — **Soldat de Dieu. Saint Ignace de Loyola** Version française. Mame, 1957. 253 pages.

Le titre allemand de ce livre est plus net que le titre français : *Roman um Ignatius von Loyola;* non pas une vie romancée de saint Ignace, mais un roman, fort vivant, qui a pour squelette quelques événements de la vie du saint autour desquels se déploie librement une imagination tout inventive. Le but serait de « mettre en contact » avec la « personnalité » de saint Ignace. On peut se demander si le moyen est efficace : la figure de Loyola est ici tellement transformée qu'on n'a guère plus de contact avec le vrai Ignace qu'un lecteur de Dumas peut en avoir avec l'authentique Richelieu... Les saints peuvent-ils être des sujets de roman, livrés aux fantaisies de nos imaginations?

R. R.

JEAN, sire de JOINVILLE. — **L'histoire édifiante et merveilleuse de la vie du saint roi Louis.** — Club du libraire. 380 p.

La typographie et l'habillage de cette réédition élégante de la version donnée en 1865 par Natalis de Wailly de l'ouvrage de Joinville, permettront au grand public de (re)lire avec plaisir ce très beau texte. J. Desforges s'est contenté d'y joindre deux pages de notes et vocabulaire. Il n'y a donc rien ici de nouveau.

P. DONCOEUR

PHILOSOPHIE

Julien WERQUIN. — **Raison miracle.** Chez l'auteur, 22 rue ıderhagen, Haubourdin (Nord). 7. 156 pages.

renant la substance d'articles et de ences, l'abbé Werquin traite avec de le problème philosophique de la ıibilité et de la constatation du e. En fonction des diverses disci- de la philosophie scolastique (onto- cosmologie, philosophie des sciences, nologie), il situe le fait miraculeux alyse les diverses opérations qui ttent de conclure à une intervention extraordinaire, soit par une appré- n directe, soit par voie de témoignage. ologie du miracle amplement déve- , de manière claire et satisfaisante. rnier chapitre, consacré à la finalité iracle, oriente, trop brièvement à sens, vers l'interprétation religieuse t miraculeux. L'ouvrage est dédié arie à l'occasion du centenaire des tions de Lourdes » : hommage d'un ›phe qui s'est rigoureusement limité ›mpétence, explicitant avec beaucoup ›n un aspect important, rarement avec pareille ampleur.

aimera compléter cette monographie ›phique par un récent cahier de *re et Vie* (n° 33, juillet 1957), modes- t intitulé : *Réflexions sur le miracle.* ırticles surtout y méritent attention : : du P. George sur les miracles de dans les synoptiques, la conférence, ılièrement remarquable, où P. D. Du- ınalyse l'attitude du savant en face t miraculeux, et l'esquisse, brillante de, du P. Liégé : le miracle dans la gie catholique.

H. HOLSTEIN.

LEFÈVRE — **L'Humanisme de cartes.** *Bibliothèque de Philosophie emporaine*, P. U. F. 1957. In-8°, pages, 800 fr.

ièvɔ RODIS-LEWIS. — **La ale de Descartes.** *Initiation Philo- ıique.* P. U. F., 1957. Petit in-12, pages, 240 fr.

ı avions naguère rendu compte d'un r livre, alerte et bien documenté, sur *La Vocation de Descartes.* Celui-ci, qui fait suite, ne lui cède en rien par la qualité du style et la parfaite connaissance du philosophe du *Discours.* Comme deux autres volumes sont annoncés — *Le Criticisme de Descartes* et *La Bataille du Cogito* — c'est une véritable somme cartésienne qui s'ébauche, et une contribution séduisante dans un domaine où les travaux de grande valeur se sont multipliés depuis vingt ans. Le Descartes de M. Lefèvre est clairement campé, dans sa vie et dans ses textes : bien concret, robuste et sage, sûr de lui et convaincu dans la pensée autant que ferme et résolu dans l'action. Ce portrait semblerait idéalisé et apologétique s'il n'était surtout celui d'une philosophie qui fait preuve pour son auteur. La vitalité humaine, le dynamisme de l'âme et du geste, l'émulation intrépide de la réflexion rationnelle et de la pratique..., auxquels Lefèvre recourt constamment, servent de levier aux difficultés et de ressort aux contradictions apparentes. La Morale de Descartes, qui fait l'objet principal de ce livre, est soustraite à la problématique habituelle (dont Mme Geneviève Lewis a donné un intelligent et sobre échantillon dans un opuscule de la collection *Initiation Philosophique*), mais replacée dans une perspective unitaire et entraînante, à la fois théorie, remise en ordre, action et thérapie, qui en réduit les heurts. Enfin la religion de Descartes est selon M. Lefèvre celle d'un catholique sincère, sans détours et sans masque.

X. TILLIETTE.

Aron GURWITSCH. — **Théorie du Champ de Conscience.** Coll. *Textes et Études anthropologiques.* Desclée de Brouwer, 1957. 347 pages.

« Développer une théorie du champ de conscience est s'embarquer sur une analyse du phénomène de *contexte...* dans le sens de contexte vécu et éprouvé... » englobant l'ensemble des données vécues simultanément à un moment donné, comme le précise l'auteur lui-même (p. 10). Analyse de caractère descriptif, partant de données psychologiques telles que le « stream of thought » de W. James, ou les expériences

des théoriciens de la Forme comme Koffka ou Köhler, l'ouvrage de M. Gurwitsch prétend pourtant déboucher dans une étude proprement phénoménologique, qui réinterprète les données dans une perspective husserlienne et aboutit ainsi à une théorie strictement *formelle* de l'organisation du champ de conscience.

L'auteur commence donc par confronter les diverses interprétations psychologiques de l'organisation du champ de conscience et discute successivement James, Piaget, v. Ehrenfels, etc..., pour établir sa thèse que cette organisation est un élément inhérent et immanent à l'expérience immédiate, qui ne requiert aucun « principe organisateur », aucune « activité » de la part du sujet. L'étude de la théorie de la Forme, puis le passage de la psychologie à la phénoménologie permettent ensuite à l'auteur de faire apparaître la relation interne qui unit les trois domaines du champ de conscience : *marge, thème* et *champ thématique*. M. Gurwitsch fait appel, pour exprimer cette relation, au terme anglais de « relevance » et, pour l'expliquer, à la continuité temporelle de la conscience.

Il élargit enfin cette conception du *contexte* pour l'appliquer à des problèmes d'ordre ontologique tels que la relation des divers ordres d'existence, au sens des « finite provinces of meaning » de Schutz. Le mot « ontologique » est évidemment à prendre ici au sens husserlien, et renvoie seulement à cet « ordre d'existence » considéré comme « horizon » de la conscience « domaine le plus vaste de données auxquelles renvoie un thème » (p. 301) grâce à la « continuation indéfinie du contexte », en un mot, comme « un champ thématique indéfiniment étendu » *(ibid.)*.

Ce livre ne manquera certainement pas d'intéresser tous ceux qui se préoccupent du rapport, parfois délicat à saisir, entre psychologie, d'une part, et, de l'autre, phénoménologie, anthropologie, ou, plus largement, philosophie de l'homme, et la précision de ses analyses ne pourra que rendre grand service pour l'interprétation correcte de nombreux faits psychologiques.

J. F. CATALAN.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

Alain HUS. — **Les Étrusques, peuple secret.** Collection *Les temps et les destins*. A. Fayard. 1957. Un vol. In-8° de 282 pages. 900 francs.

Les Étrusques, soudainement découverts par certains de nos contemporains lors de l'exposition du Louvre de 1955, n'avaient pas encore fait l'objet d'un livre de vulgarisation au courant de nos connaissances actuelles. Cette place est maintenant prise par le volume de M. Hus. Avec flamme, l'auteur nous donne une synthèse bien assimilée de ce que plusieurs livres scientifiques ont établi définitivement ou ingénieusement proposé. On trouvera donc résumé là d'une manière commode, l'histoire de l'étruscologie (avec l'exposé des hypothèses contradictoires sur l'origine des Étrusques), l'histoire des Étrusques eux-mêmes, la description des grands centres étrusques, de la civilisation, de la religion et de l'art étrusques. Sans être heurté par des termes trop techniques, le lecteur novice en la matière apprendra beaucoup et s'émerveillera tout autant en lisant M. Hus.

Il reste cependant que l'œuvre souffre un peu du genre adopté. Sans pour autant accabler son lecteur, l'auteur n'aurait-il pu donner des références précises pour tous les textes cités, anciens ou modernes? Certaines formules peuvent séduire au premier abord; mais ne tombe-t-on de la vulgarisation dans le journalisme le moins bon quand on ose écrire : « Rome *à l'heure étrusque* » ?

Il semble bien aussi que certaines inexactitudes assez graves auraient pu être évitées : *Lases* et *Lares* sont une seule et même réalité désignée différemment selon que le rhotacisme n'avait pas ou avait fait sentir son effet en phonétique; on pardonnera difficilement à l'auteur d'affirmer qu'au VIe siècle av. J.-C. l'art étrusque subit l'influence des « modèles *hellénistiques* » (p. 250). Regrettons aussi un mauvais encrage qui rend certaines lignes inintelligibles, et quelques fautes d'impression (v. g. Charon devenu rocher! p. 194). La bibliographie, enfin, en un domaine que tout lecteur aimera approfondir, est effa-

as un seul titre de livres, ni fran-
trangers, n'est jamais donné; les
M. Bloch ou de M. Pallotino sont
parfaitement abordables. Toutes
fisances sont d'autant plus regret-
ne ce livre pourrait rendre de très
ervices et constituer une excellente
n.

A. LAURAS.

de bord de Jean de la Cosa, d. de Christophe Colomb, pré- et commenté par Ignacio OLA- Éditions de Paris. 247 pages. ustrations. 870 francs.

tir des documents qui racontent ier voyage de Christophe Colomb, découverte du continent américain nné par ces marins partis à la e des « Indes », l'historien espagnol Olaguë a écrit le fictif journal de second de l' « amiral ». Marin de classe et cosmographe instruit, la Cosa a tenu un grand rôle dans tion. M. Olaguë, non sans partia- ppose constamment à Colomb : vescence un peu folle du navigateur, ur ses rêves de découvrir un conti- rveilleux et de fabuleuses richesses, sc avisée du savant, désireux de r plus loin qu'on ne l'avait fait ans la « mer Océane » et de recon- les terres nouvelles, fait lourde- ontraste... Ce récit, agréable et renseigne sur la science astrono- et maritime des compagnons de , en nous faisant assister, jour après ux impatiences et aux anxiétés des s de l'expédition. De très nombreux nts nous renseignent sur les alma- et instruments de mesure utilisés « inventeurs » du nouveau Monde. rte moderne serait utile pour suivre nture et situer les îles « américaines » Haïti...) où ils abordèrent.

H. HOLSTEIN.

PIACENTINI. — **Origines et Evo- n de l'Hospitalisation. Les noinesses de la Miséricorde de s.** Grasset. 1957. 418 pages. francs.

Chanoinesses Augustines ont eu erceau, au XVIIe siècle, l'hôpital de . Elles sont passées jusqu'aux de la Bretagne. Elle sont allées lus loin puisque plusieurs d'entre ux temps héroïques de la première lisation du Canada, ont fondé, à Québec, une maison d'où sont sorties les succursales actives d'aujourd'hui. Bien plus récemment les voilà en Afrique du Sud. Et, en 1946, leurs diverses maisons (sauf celles d'Amérique) ont resserré leurs liens par une Fédération dont la Supérieure générale (la première fut la Mère Yvonne-Aimée de Jésus morte en 1951) réside au bourg breton de Malestroit.

Au cours de ces trois siècles, les Augustines ont fourni, dans l'organisation hospitalière, si déficiente à ses débuts, un apport de haut prix.

Il est seulement dommage, pour l'agrément du lecteur, que leur historien, tout en relatant l'effort et la réussite de leur action plus concentrée, n'ait pas cru pouvoir ou devoir se soumettre, pour son compte, aux lois d'une synthèse plus rigoureuse. Son récit, dans le but de rendre hommage aux entreprises locales, se charge de détails fragmentaires, à moins qu'il ne s'espace dans l'exposé d'une règle et de règlements qui se retrouvent semblables ailleurs.

La forêt aurait besoin d'être sévèrement élaguée pour laisser apercevoir ses belles perspectives.

Henri DU PASSAGE.

Charles CHAUMONT. — **L'O.N.U.** PUF. Coll. *Que Sais-je?* N° 748. 1957.

Si décourageante que soit cette institution, il faut tout de même bien en connaître l'origine, la nature et le fonctionnement. Ce petit livre nous apporte une bonne information. Après deux chapitres peu consolants sur le rôle de l'O.N.U. dans le domaine du maintien de la paix et du « progrès politique », nous sommes un peu réconfortés par l'exposé de l'activité de l'O.N.U., ici, souvent positive, dans le domaine social, économique et juridique.

Ce petit livre ne traite pas des grands organismes spécialisés dépendant del'O.N.U. mais s'en distinguant nettement, UNESCO, FAO, OMS, etc...

F. R.

Desmond CHAPMAN-HUSTON. — **Tragédie fantastique. La vie de Louis II de Bavière.** Trad. de l'anglais par Anne-Marie Soulac. Hachette 1957. In-12. 288 pages, 8 photos h.t., 990 francs.

Figure légendaire et pathétique, Louis II attire les biographes. La présente *Vie* s'appuie avant tout sur la correspondance

et le journal intime du souverain dont, à la manière britannique, elle donne de larges extraits. L'avantage de la méthode est qu'elle nous met directement en présence du héros : il y a quelque chose de fascinant dans ce spectacle. L'inconvénient, c'est que le récit est décousu et laisse de côté bien des points importants, le rôle politique de Louis par exemple. Mais surtout ce contact prolongé avec un malade, psychologiquement désaxé et soumis à l'esclavage du plus lamentable des vices, a quelque chose de profondément malsain et la juste sévérité de l'auteur pour les honteuses misères qu'il nous rapporte ne parvient pas à purifier l'atmosphère. La finesse et la discrétion du portrait psychologique n'excusent point ce que le livre a de déplaisant.

Etienne CELIER.

Henry VALLOTTON. — **Elisabeth d'Autriche, l'Impératrice assassinée.** Coll. *Les Temps et les destins*. Fayard. 1957. In-12. 252 pages. 850 francs.

Tragique et indomptée, l'impératrice Élisabeth est elle aussi une proie toute trouvée pour les biographes. A 17 ans, l'espiègle Sissi avait fait avec l'empereur François-Joseph le plus inattendu des mariages d'amour. Mais bien vite elle étouffe dans l'atmosphère guindée et hostile de la Cour. Le destin s'abat sur elle : son fils se suicide, sa sœur est brûlée vive. L'impératrice vagabonde promène à travers toute l'Europe son besoin d'évasion jusqu'au jour où elle tombe victime d'un anarchiste. Venant après tant d'autres, le récit de M. Vallotton se lit avec intérêt : un peu diffus parfois, un peu lourd dans les excursus qu'il consacre à l'histoire générale (il fallait pourtant bien rappeler le rôle joué par Élisabeth dans les négociations avec les Hongrois), il reste empreint de finesse psychologique et d'une noblesse émouvante.

Etienne CELIER.

L. et E. HANSON. — **La vie tragique de Toulouse-Lautrec.** Traduit de l'anglais par A. de CAMBIASY. Corréa.

Il est peu de vies plus tristes que celle de ce descendant authentique des comtes de Toulouse, héritier à sa naissance d'un sang épuisé, que les accidents de son enfance affligeront d'un corps monstrueux et marqueront sans doute d'un signe fatal. Tempérament passionné, d'autant plus avide, que tout ce dont il rêvait lui était refusé. Se ruant bientôt dans les débauches de l'alcool, dont il mourra à trente sept ans, au bord de la folie, après avoir traîné sa vie dans les bordels. Doué d'un don qui eût pu être merveilleux, mais qui se complut aux réalités les plus avilies. Il reste les chevaux, étonnants de vie nerveuse, qu'il aimait à la passion, dessinateur prodigieux plus que peintre. Vie ravagée à qui la grandeur manque trop pour être tragique.

P. DONCOEUR.

Jean SAVANT. — **Les espions de Napoléon.** Hachette. 1957. 286 pages.

Avec sa science bien connue de l'époque napoléonienne, et non moins avec son agressivité toujours vigilante contre l'empereur, M. J. Savant nous parle ici du rôle, ignoré hors du monde des spécialistes, de certains collaborateurs du grand homme. Napoléon chef d'armée, Napoléon chef d'État avait à son service des espions de toute espèce. Le contraire eût été étonnant. Quel gouvernement peut se passer de ces auxiliaires de l'ombre? Ceux qui aiment ces zones obscures de l'histoire seront satisfaits ici. La part d'hypothèse que renferme forcément ce genre d'études ne fait qu'en augmenter l'intérêt. On ne sait jamais avec exactitude quel rôle ces agents ont joué dans le déroulement des événements, mouches du coche ou protagonistes à l'intervention décisive. L'imagination a le champ libre.

E. TESSON.

Duc de LEVIS MIREPOIX, de l'Académie française. — **Philippe-Auguste et ses trois femmes.** Arthème Fayard, 1957. 287 pages.

Dans un récit à la fois rapidement conduit et dense, le duc de Levis Mirepoix nous raconte la vie fiévreuse et l'œuvre d'un des plus grands artisans de l'unité française.

L'œuvre est magnifique. A la mort du roi, le domaine de la couronne est décuplé, la pression des anglo-angevins est brisée, Paris est entouré d'un mur solide, Notre-Dame et le Louvre sont commencés. On peut dire que le royaume capétien est définitivement fondé.

Mais si Philippe-Auguste était d'un calme total dans les batailles et dans les conseils politiques, il fasait preuve de moins d'équilibre dans sa vie privée. Cette faiblesse s'est particulièrement manifestée dans sa conduite envers ses trois épouses. Et l'on sait que la seconde, la

Ingeburge, eut spécialement à
lrir. En effet, pour incompatibi-
rsique, le roi décida de rompre
on avec elle. Un concile, tenu à
ne, sous la présidence de l'arche-
e Reims, accepta de déclarer nul
ge, le 5 novembre 1193. Après quoi,
épousa Agnès de Méranie. Mais
ge en appela au Pape, et Inno-
: força le monarque, avant tout
examen de la cause, à se séparer
Mais, celle-ci étant morte avant
ision de l'affaire, Philippe-Auguste
ngeburge comme épouse et elle
écut. Ces drames de famille n'ont
péché Philippe-Auguste d'être un
grands rois de notre histoire et
son œuvre que la postérité garde
nir.

E. Tesson.

Fuoc. — **La réaction thermi-
nne à Lyon** (1795). Les Editions
ron, 1957, in-8°, 224 pages, 3 pl.
790 francs.

ation posthume d'une jeune uni-
e récemment disparue, ce mémoire
son origine scolaire quelque chose
u sec. Mais la documentation est
e dessin est net et le récit, forte-
arpenté. Une première partie fait
matériel, économique et politique
au printemps 1795. La seconde
etrace les troubles contre-révolu-
es qui s'y sont déroulés à la même
qui ont abouti à une vigoureuse
en main de la situation par la
ion. Le travail de Mlle Fuoc n'inté-
s seulement l'histoire lyonnaise :
te aussi une contribution de valeur
de du contre-terrorisme et des
anglo-royalistes contre la Conven-
rmidorienne.

Étienne Celier.

Noëll. — **Au temps de la Répu-
e bourgeoise** (1879-1914).
elles Editions Latines. 1957,
°, 352 pages, 790 francs.

avec complaisance et, disons-le,
aine naïveté que M. Noëll nous fait
au de la « belle époque » — qui
oque de sa jeunesse. A travers
de « gaîté insouciante et candide »
s apparaît comme une période de
de labeur et d'équilibre budgé-
« jeu utile et fécond de la libre
ence » assure à la bourgeoisie une
e et aisée, symbolisée par « la posses-
sion d'un salon et le port de la jaquette ». Dans ce ciel presque sans nuages, les étoiles s'appellent Jules Ferry, Poincaré, Anatole France, Massenet — Massenet qui règne à l'Opéra, « le plus vaste et le plus beau théâtre du monde ». Que tout cela est révélateur! C'est bien la « République bourgeoise » et bourgeois, M. Noëll l'est résolument, avec la vigueur et les limites que cela comporte; au demeurant « laïque » convaincu, étranger aux préoccupations sociales et fort indulgent à la philosophie morale de cette époque « toute de sensibilité voluptueuse ». Beaucoup plus que sur la France « milneufcentiste », sur laquelle il ne nous apporte pas grand'chose de neuf, son exposé nous renseigne sur la mentalité, fort représentative, de son auteur. C'en est le principal intérêt, ce qui est tout de même assez mince.

Étienne Celier.

Alex Weissberg. — **L'histoire de Joël Brand.** Editions du Seuil. 1957. 252 pages.

C'est une effroyable histoire, mais dont il est difficile de démêler les fils. L'auteur s'y efforce, cherchant à faire concorder, après dix ans, les témoignages, à garantir leur authenticité.

En bref, il s'agit des tractations qu'avait amorcées, en 1944, l'un des chefs nazis, l'organisateur des fours crématoires d'Auschwitz, avec les groupements juifs et, par eux, avec les Alliés. On aurait, aux termes d'un sinistre marchandage, libéré, contre dix mille camions, un million de juifs eux-mêmes promis au suplice déjà subi par les millions des précédentes victimes.

Le projet n'a pas abouti. L'échec est dû aux divisions, querelles, hésitations chez les Allemands et leurs interlocuteurs, mais aussi chez les communautés juives et chez les Anglais sourds à ces propositions qui leur parvenaient par le truchement d'Israël.

Le Juif hongrois Joël Brand, en dehors de ces pourparlers où il tenait le premier rôle, avait aidé, avec ses auxiliaires, au péril de sa vie, nombre d'évasions partielles parmi ses frères de race. Son témoignage d'aujourd'hui, en dépit de la passion qui visiblement l'anime, mérite audience. Et les obscurités qui subsistent, autour de cet imbroglio du passé, sont suffisamment éclairées par les lueurs qu'y projettent les chambres incandescentes aux abords desquelles s'exerçait l'affreux chantage.

Henri du Passage.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

F. GRIVOT. — **La Bourgogne.** Collection *Connaître*, série Géographie, Tourisme, Actualités, dirigée par Mme J. Beaujeu-Garnier. Baillière, 1957.

Cette excellente plaquette propose au touriste des itinéraires à travers la Bourgogne, et guide sa découverte d'une région particulièrement riche et évocatrice. A l'inverse de la hâte qui presse tant d'estivants sur la Nationale 6, on nous apprend à flaner et à perdre du temps, afin de découvrir ces trésors cachés d'histoire locale, d'art et de folklore qui échappent au voyageur distrait. Si vous voulez découvrir la Bourgogne, procurez-vous ce petit livre et suivez exactement ses indications. Vous ne regretterez pas vos vacances!

H. H.

Jean FOURASTIÉ et André LALEUF. — **Révolution à l'Ouest.** Presses Universitaires de France, 1957, in-8°, 236 pages, 600 francs.

Fascinante Amérique! Pourquoi jouit-elle d'un niveau de vie supérieur à celui de toute autre nation? Pour M. Fourastié, la réponse est simple : c'est parce qu'elle a une avance considérable dans le domaine des « techniques de production » qui sont « les facteurs prépondérants de toute civilisation »; — « techniques de production » ne se limitant pas à ce qu'on entend ordinairement par ce terme, mais englobant également ces « sciences humaines », économiques et sociales (organisation des marchés, prévision à moyen et long terme, relations humaines, etc.) qui revendiquent aujourd'hui leur place dans le système expérimental moderne.

On retrouve dans ce livre, éminemment tonique, les idées bien connues de l'auteur. Dans sa description des techniques de production américaines, il s'attache moins aux mécanismes qu'à l'esprit créateur qui les anime, et c'est en cela que son livre, qui respire l'optimisme et la clarté, pourra être fort stimulant pour les hommes d'action auxquels il s'adresse. Point n'est besoin évidemment de souligner que le point de vue de l'auteur est un point de vue partiel : non seulement il élimine de son champ les traits défavorables des structures américaines contemporaines, mais son horizon technique l'amène à certaines formules dont le simplisme rappelle fâcheusement le défunt scientisme (comme de voir dans le christianisme, protestant évidemment, la religion la « plus en accord avec le progrès technique »). Ces réserves, qui font appel à un point de vue complémentaire, n'impliquent pas condamnation de celui-ci, tout au contraire.

Étienne CELIER.

SAINT-VICTOR JEAN-BAPTISTE. — **Haïti. Sa lutte pour l'Emancipation.** Deux concepts d'Indépendance à Saint-Domingue. La Nef de Paris Editions, 1957. 285 pages.

Voici un ouvrage qui, sans le vouloir, rejoint l'actualité la plus tragique, celle d'Algérie en particulier. L'ancienne possession française de Saint Domingue, devenue pour une part l'État libre de Haïti, a connu sous l'Ancien Régime deux concepts d'indépendance : celui des colons et celui des esclaves. Les premiers, mécontents de la métropole et parfois en révolte ouverte contre elle. Les seconds, écrasés par les conditions d'existence et soulevés, en particulier après la guerre d'Indépendance des États-Unis, d'un immense espoir. Comment ces deux concepts se sont mêlés, aidés et parfois heurtés, telle est l'histoire passionnante qui nous est contée ici avec soin et à partir des meilleures sources. Le volume se termine par un essai qui relève de la philosophie de l'histoire et sera l'occasion d'utiles réflexions, même si le lecteur garde sur un point ou l'autre sa liberté d'opinion.

A. R.

Anthony SMITH. — **La Perse et ses mystères. A la recherche du poisson blanc aveugle.** Traduit de l'anglais par François Boësse. Plon. 1957. 270 pages, 990 francs.

Quatre étudiants d'Oxford partent pour la Perse dans un camion de l'autre guerre. Ils séjournent deux mois dans un petit village du sud, se livrant à diverses explorations géologiques et biologiques dont la principale est l'étude du système d'irri-

ition par canaux souterrains, les *qanats*, de la faune, soi-disant blanche et aveugle, ıi y habite. Programme austère, en appa- ıce, et l'on peut trouver que le récit ı. Smith manque de pittoresque et de ıleurs. Sa valeur se situe à un niveau s profond. Ce récitatif à une seule voix, t en litote et teinté d'un humour discret quelque peu désabusé, laisse affleurer éaction d'une sensibilité très vive aux ɔlèmes humains posés par ce contact e deux civilisations. Les petits tableaux l'auteur y sème çà et là, comme par roit, sont d'une justesse de touche étrante et souvent poétique. On est antipodes de la vulgarité et du pédan- ıe habituels en ce genre d'ouvrages, 'est tout à l'honneur de ces étudiants xford.

Étienne CELIER.

ıtserrat PALAU MARTI. — **Les Dogon.** 'resses Universitaires de France. 957. 122 pages. 800 francs.

e livre fait partie des monographies ıologiques publiées sous le patronage l'Institut International Africain de ıdres. C'est donc un ouvrage technique liant une population de la boucle du er, rendue célèbre par les travaux de ɔle Griaule, Il se recommande par le ıme de la bibliographie (on a en parti- er le relevé presque exhaustif des rages du professeur Griaule), par la cision et la précision de son écriture. ı de populations africaines ont été ɔjet de recherches aussi détaillées.

A. R.

ɔpold CADIÈRE. — **Croyances et ɔratiques religieuses des Viêt- ıamiens.** Tome III. Ecole Française l'Extrême - Orient. Adrien - Maison- ıeuve. 1957. 286 pages.

Nous avons rendu compte du second ume de cette série, le premier ne nous nt pas parvenu. Celui-ci termine la ɔlication. M. Louis Malleret l'ouvre par : notice biographique où il rappelle ɔndante œuvre linguistique, historique ethonographique de ce modèle de mis- ıaire que fut le P. Cadière (1869- 5), des Missions Étrangèes de Paris *France-Asie*, septembre 1955 et le *letin de la Société des Missions Étrangères Paris*, juin 1956). Notice qui se clôt sur bel hommage : « Érudit et savant le Cadière a été d'abord homme d'Église, ıous croyons que cela méritait d'être dit en tardive réponse à ceux qui n'ont pas su voir de son vivant l'inappréciable service qu'il rendait par ses travaux scientifiques à l'influence profonde des missions ». Savant, l'impressionnante liste — 248 numéros — de ses articles et ouvrages le montre. Et les études reproduites dans ce volume sur la philosophie populaire viêtnamienne (cosmologie et anthropologie), sur l'art à Hué, sur les règles de pensée des Viêtnameins. Nous souhaitons que les Instructions pratiques pour les missionnaires qui font des observations religieuses, transcrites à la fin de l'ouvrage, lui suscitent des émules et des imitateurs,

André RÉTIF.

J. STENGERS. — **Combien le Congo a-t-il coûté à la Belgique?** Mémoires de l'Académie royale des Sciences coloniales. Bruxelles, 1957. 395 pages. 525 francs belges.

Pierre MOUSSA. — **Les chances économiques de la communauté franco-africaine.** A. Colin. 1957. 276 pages. 900 francs.

Dans un livre très documenté, un auteur belge s'interroge sur ce que le Congo a coûté non pas à la Belgique, mais à l'État belge. Dans son introduction, il mentionne loyalement le fait que la colonie a plutôt rapporté que coûté à la communauté belge. Après de minutieuses études, il estime que les dépenses totales de l'État belge ont été de 300 millions de francs-or et la somme des avantages recueillis de 90 millions. Une conclusion fort claire explique les rapports financiers de l'État et de la colonie depuis les origines. L'effort belge au Congo est un noble effort, mais il ne se situe pas sur le plan de l'aide financière. Voilà une conclusion encourageante et un livre honnête et sérieux qui prendra place dans la bibliothèque des spécialistes.

Un Inspecteur des Finances, dans un Cahier de la fondation nationale des sciences politiques, se livre à un travail analogue pour l'Union française (territoires de l'Afrique), mais dans un but plus large. Il analyse d'abord le complexe de culpabilité qui est celui de bien des Français, et ce qu'il appelle le complexe hollandais, qu'on pourrait appeler aussi le complexe Raymond Cartier; lequel tend à conclure qu'il vaudrait mieux pour nous effectuer un repli sur la métropole. L'auteur n'a pas de peine à prouver chiffres en mains l'inanité et la sottise de pareilles attitudes. Au prix d'un changement de politique

économique (déjà amorcé), nous pouvons et devons continuer notre effort financier et économique. Un bilan final permet de conclure que la France est de loin celui des grands pays évolués qui fait le plus grand effort relatif en faveur du monde sous-développé dans le domaine de l'investissement. Les pays riches devraient faire d'ailleurs beaucoup plus, ce qui est présenté sous la forme parlante et imaginaire d'un « impôt cosmique ». Livre bienfaisant et d'actualité (cf. les positions de R. Aron dans *Espoir et peur du siècle*) auquel il faut souhaiter une large diffusion.

André RÉTIF.

Yvan DEBBASCH, professeur agrégé à la Faculté de Droit de Bordeaux. **La Nation française en Tunisie** (1577-1835). Sirey. 1957. 538 pages. 2.200 francs.

Il est dommage que ce volume porte un titre trop modeste et trop restreint. Il n'y est pas question seulement de la « nation » française (au sens de : communauté nationale de commerçants et de résidents) en Tunisie, mais bien des problèmes juridiques, économiques et religieux posés par la présence de chrétiens européens dans l'ensemble des pays barbaresques. C'est dire l'intérêt considérable de ce volume pour l'histoire du droit, du commerce, des missions (ainsi d'excellentes pages sur les chrétientés serviles ou communautés chrétiennes d'esclaves en Afrique du Nord, etc.); celui qui voudrait étudier la condition des français à l'étranger durant cette longue période trouvera ici d'innombrables éléments. L'auteur n'avance rien que sur textes (dont il reproduit un bon nombre en appendice); il avoue les lacunes et délimite les points où notre information reste insuffisante. Quelques maladresses de vocabulaire dans les questions religieuses (ainsi il parle à plusieurs reprise de la « Congrégation de la Foi »). Au total un livre probe, important et que l'on devra souvent consulter.

André RÉTIF.

Initiation à l'Algérie. Editions Adrien-Maisonneuve, 1957. 422 pages. 950 francs.

Sous l'impulsion directrice de M. Georges Marçais, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres d'Alger, et la collaboration d'universitaires ou d'intellectuels unis de près à l'Université, *Initiation à l'Algérie* est le fruit de dix années d'élaboration sérieuse et documentée.

L'objectivité sereine des différents chapitres sur l'histoire algérienne et son présent démographique, culturel, économique et administratif, transcende en les éclairant les jeux et les convulsions de la politique qu'un tel ouvrage a voulu sagement s'abstenir de traiter. Nombre de cartes, tableaux, dessins et illustrations enrichissent le texte, et des bibliographies choisies pour chacun des principaux chapitres permettent de pousser plus avant des recherches et études personnelles.

Pierre M. FONDEVILLE.

Madagascar 1957. La situation politique et économique de la Grande Ile. Marchés tropicaux du monde, 190, boulevard Haussmann, Paris (8e). Numéro spécial, 160 pages. 1.000 francs.

Un numéro presque entièrement consacré à Madagascar nous donne l'occasion de signaler cette excellente revue d'outre-mer. Il est peu question en fait de la situation politique; seul, traite le sujet un article de G. Le Brun-Kéris, personnel, suggestif, mais qui sera discuté et commenté. La situation économique par contre fait l'objet d'une série d'études exhaustives, où rien n'est oublié. Si les perspectives d'avenir politiques sont confuses et troubles, le redressement économique de l'île semble en bonne voie. « Le marché intérieur a été à la fois plus animé et plus équilibré. La balance commerciale s'est améliorée. Les ventes à l'étranger se sont développées. Autant d'éléments favorables qui marquent cette période. » Il dépend de tous que soit bâtie dans la sagesse et pour l'avantage commun cette communauté franco-malgache, « communauté de peuples libres ».

A. R.

M. DELBRÊL. — **Ville marxiste, terre de mission.** Rédigé à Ivry de 1933 à 1957. Collection *Rencontres*, 50. Editions dn Cerf, 1957. 235 pages.

Un livre austère qui mérite d'être lu et médité. C'est un simple témoignage, un ensemble de notes au jour le jour, groupées tant bien que mal en chapitres. Le témoignage d'une chrétienne d'une cinquantaine d'années qui, depuis quelque vingt ans, s'est consacrée à mener une vie tout apostolique en plein cœur d'Ivry la marxiste. De ces notes se dégage, d'abord, une connaissance psychologique de la mentalité communiste en tant que fait non seulement idéolo-

ais humain; c'est, peut-être, le plus du livre. En second lieu, on trou- ıs cet essai une description sociolo- cet Ivry, cité type du communisme é école du marxisme. Enfin, donnée : un discernement très sûr, plein ıens et de foi catholique intégrale, ıctions du marxisme, des dangers ressisme, — une présentation des s à ces séductions. L'auteur répudie, culier, le soi-disant humanisme qui ait à vivre de la vie prolétarienne action révolutionnaire en rejetant avenir incertain toute action évan- ce. Ce qu'elle préconise, en face de ıe quasiment religieux qu'est le ıe, c'est une vie profonde de foi ıcrifice qui, d'une part, proclame ment le message même du Christ d'autre part, introduit, dans le thée et matérialiste du marxisme, une présence active et visible, les même que nie le communisme.

e une fois, ce livre mérite d'être lu té. Il est honnête, cependant, de le lecteur qu'il se trouvera souvent une pensée presque informe que n'arrive pas à s'expliciter. On com- que Mlle Delbrêl a autre chose et faire qu'à passer sa pensée au crible i sera reconnaissant d'avoir eu la é, tout apostolique, de nous livrer oignage, pour fruste qu'il soit.

R. Rouquette.

Dubly. — **Ponts de Paris à rs les siècles.** Éditions des -Mondes. Album de 200 pages nombreuses héliogravures.

somptueuse évocation des Ponts c la Seine, donnent à Paris une part de sa noblesse, accompagne es historiques les magnifiques pho- es modernes, auxquelles des docu- nciens se joignent très heureuse- qui est étonnant, c'est que, dans le, les Ponts de Paris sont de meil- chitecture que ses palais. La fonc- mande la ligne à la pierre, au fer nent. La sobriété témoigne du bon a expulsé les statues emphatiques, connait à Rome, par exemple, nible. Mais précisément cet ensem- urquable rend plus indésirables des tions de mauvaise époque qui doi- paraître, pour rendre au paysage le sa ligne et ses masses. Tels ces e Sully, de Saint-Louis, de Passy, et, entre tous détestable, cette Passerelle des Arts, qui joint l'inutilité aux plus tristes sécheresses de ferrailles pour couper la plus belle perspective sur la Cité et Notre-Dame. On espère que le respect de la prestigieuse Capitale, où se reconnait la France, ne souffrira plus ces offenses à une perfection qui est plus rare que le grandiose.

P. Doncœur.

G.-H. Bousquet. — **Les Berbères.** Histoire et Institutions, 1957. 120 pages.

Vincent Monteil. — **Les Arabes.** 1957. 112 pages. aux Presses Universitaires de France, collection : *Que sais-je?*

Dispersés en îlots d'importance variable, dont la grande majorité se trouve en Algérie et surtout au Maroc, les six ou sept millions de berbérophones actuels ne constituent pas un ensemble ethnique homogène. Leurs dialectes fondamentaux, subdivisés en un grand nombre de parlers locaux parfois très différents, font obstacle à leur unité. L'auteur, professeur à la Faculté de Droit d'Alger, nous trace leur histoire et leur influence dont l'islamisation, la pénétration coloniale et les moyens de communication n'ont pas encore entamé profondément les forces originales, ni la vitalité. Hormis les travaux de savants français, aucune synthèse valable n'avait encore été publiée sur les populations berbères dont la présente étude éclaire, en incidence, les questions nord-africaines actuelles.

Sous le titre *Les Arabes*, M. Vincent Monteil examine l'ensemble hétérogène des 60 millions d'Arabes et arabisés qui, de l'océan Indien à l'Atlantique, de Mascate à Casablanca, forme le sixième environ des musulmans du monde. Après un bref rappel religieux et culturel, l'auteur nous fait réviser tour à tour, en aide-mémoire clair et accessible, les différents pays et peuples formant cet ensemble : Arabie Saoudite et Yémen, Irâq et Syrie, Égypte, Libye et Soudan, Maroc, Tunisie et Algérie, tous politiquement indépendants sauf l'Algérie, le Sahara, et les quelques territoires d'Arabie sous protectorat ou contrôle anglais. Ce volume de poche permet de mieux conjoindre en leurs incidences religieuses, linguistiques et culturelles les événements économiques et politiques qui secouent actuellement l'ensemble des pays « arabes ».

Pierre M. Fondeville

ROMANS ET RÉCITS

Gerald HANLEY. — **Amours sans amour.** Roman traduit de l'anglais par H. Masson. Laffont. 1957. Un vol.in-12 de 328 pages. 900 francs.

Croyant combattre l'Angleterre qu'il hait, Mike Brennan, Irlandais, s'est engagé dans les troupes allemandes et est devenu S.S. En fait ce n'est pas tant l' « ennemi héréditaire » qu'il cherchait à abattre, que toutes les traditions qui ont formé son enfance pieuse. Aussi, de plus en plus attiré par la destruction pour la destruction, passa-t-il d'une armée dans l'autre, trahissant successivement tous ses serments. Réfugié à Barcelone, il est hanté à la fois par un désir de destruction universelle et par la nostalgie d'une vie neuve achetée au prix d'un aveu et du pardon sacramentel. Mais poussé par son mauvais génie, — l'un des personnages les plus inquiétants et les plus remarquables du roman —, il se laissera prendre par l'impardonnable mécanisme du meurtre appelant le meurtre. Dans cette Barcelone où se heurtent tant de passions, sa pieuse sœur est venue le rejoindre; elle ne peut rien pour lui, muré dans son refus; mais elle, étrangement, découvre l'amour : elle fondera un foyer dans la ville où son frère a trouvé la mort. Habilement construit, ce roman qui évolue autour de cinq personnages nous conduit inéluctablement à son dénouement. Ces caractères sont tracés d'une main ferme en même temps que vivante; les péripéties demeurent toujours vraisemblables; les esprits pressés trouveront seulement que les longues pages durant lesquelles Mike tente de voir clair en son âme celte ralentissent quelque peu l'action : même si elles paraissent parfois un peu confuses, sans qu'on puisse voir exactement ce que veut dire l'auteur, elles n'en sont pourtant pas moins le ressort même de toute l'action. On comprendra, achevé ce livre si vigoureux malgré quelques faiblesses, qu'Hemingway ait vu en son auteur l'un des meilleurs des nouveaux romanciers anglais.

A. LAURAS.

Fereydoun HOVEYDA. — **Petite Histoire du roman policier.** Préface de Jean Cocteau, de l'Académie Française. Éditions du Pavillon, 1956. In-16, 92 pages.

Plus qu'une histoire, dit l'auteur en terminant, ce livre est « un inventaire de souvenirs et d'impressions de lectures ordonnées selon une logique personnelle », où ne sont déguisées ni les sympathies ni les antipathies. Mais que n'a pas lu M. Hoveyda? On hésite entre la pitié et l'admiration. Ce livre est au moins une bibliographie commentée du roman policier. Il est divisé en trois chapitres correspondant à des périodes : d'Archimède à Arsène Lupin, de Fantômas à l'inspecteur Maigret, de Graham Greene à la Série noire.

Jean RIMAUD.

R. PRAWER JHABVALLA. — **Ce que fille veut....** Roman indien traduit de l'anglais par C.-M. Huet. Stock, 1957. 319 pages.

L'auteur, jeune Indienne d'éducation anglaise, nous donne ici son premier roman, écrit et publié en anglais sous le titre *To whom she will.* Dès les premières lignes nous sommes au cœur du sujet : Amrita, speakerine à la radio de Delhi en dépit de son rang social, s'éprend d'un de ses collègues de travail, Hari Sashni, d'une modeste famille originaire du Pundjab. Point de drame ou de déchirement profond cependant, chacun des protagonistes aboutissant à d'autres amours conformes aux intérêts familiaux. Mais le conflit engagé fournit à l'auteur l'occasion de nous décrire longuement et non sans humour les intrigues, les démêlés et la vie des deux familles en leur opposition mutuelle, et parfois divergente, pour arriver à leurs fins. L'aspect féminin prédomine : les femmes ne sont-elles point, surtout aux Indes, maîtresses en l'art des mariages. Les rencontres et papotages y sont occasion de toilettes, de repas et de friandises sucrées qu'un glossaire et des pages de recettes en fin d'ouvrage

t aux lectrices de concrétiser
nt.

Pierre M. FONDEVILLE.

:FÉBURE. — **Les Sources de**
, Gallimard N.R.F. 1957.
es. 650 francs.

veut pas être bûcheron comme
u lac de son enfance convergent
qui sont peut-être celles de la
nu charpentier, il remet à neuf
it voilier pour le compte de
camouflés qui le prennent à
rquoi faut-il qu'il existe sur la
eune garçon si hâtif, si enragé,
» de voir la mer? Canaux et
es se succèdent; Hans bénit les
ıdit les autres. Enfin le port
pparaît. Mais le jeune homme,
par ses compagnons, s'aperçoit
'est pas si facile de prendre le
sur son bateau, y reçoit filles
mais rien ne peut le consoler :
:puis toujours, et les ports, lui
ıus ses élans ». Pour ne pas
ıme les autres, il lève l'ancre,
n jour de gros temps. Le nau-
ıe fatal, Hans l'accepte à cause
:ours du monde » qu'il vient de
la lumière d'un phare perce la

ıe ce qu'eût brodé Selma Lager-
li thème. Nous sommes ici dans
re charme, assez bizarre et sou-
ınt. La langue est acide comme
ı mûr et la tension se relâche
Par surcroît, ce qui paraît
conte pour enfants perd toute
ınd il s'agit de peindre les
tuaires, et cependant cette
ure la plus originale du livre.
ı soit, le récit est constamment
et nous attendons la suite

Madeleine DE CALAN.

CONAN DOYLE. — **Œuvres**
s. Collection dirigée par
Algarron. Robert Laffont.
de 20 × 13, de 635 à 770

:ction comprendra 12 volumes.
ers ont paru en 1957. L'ordre
:ime abord assez déconcertant.
ontient les premières aventures
Holmes. Le tome II, les exploits
ur Challenger. Le tome III,
ns sur l'épopée napoléonienne.
: IV, nous revenons à Sherlock
ı long roman historique et
quelques contes de pirates forment le tome V. Les éditeurs tiennent ainsi en attente les fervents du roman policier, avant tout désireux de retrouver Sherlock Holmes. Sans doute ont-ils aussi voulu attirer l'attention du public sur d'autres œuvres de Conan Doyle, peu connues en France et méritant cependant de l'être. On sait que l'auteur lui-même s'était irrité de l'extraordinaire succès de son plus célèbre personnage, au point de faire mourir Sherlock Holmes et de devoir, devant les protestations, le ressusciter. Il semble bien qu'il ait considéré le roman policier comme un genre littéraire mineur auquel il ne voulait pas être condamné par la faveur même du public. Dans ses autres œuvres, il n'est pas médiocre. Partout on retrouve son art du récit rapide dont des péripéties successives renouvellent l'intérêt. Mais, qu'il l'ait ou non regretté, Conan Doyle est d'abord le créateur de Sherlock Holmes. Son détective a été imité de cent façons, ridiculisé aussi et contredit. Tout en aimant plusieurs de ceux qui lui ont succédé, avouons qu'il nous repose de la complexité de leur psychologie et des raffinements de leur art. Il est simple et va droit au but. Honnête, il ne pipe pas les dés. Nullement moralisant, il respecte la morale, sollicitant la réflexion à résoudre des problèmes d'observation et de déduction, sans complaisance pour les aventures malodorantes ou scandaleuses. Il ne donne pas le goût du crime, ni une secrète admiration pour le criminel. Le succès de cette édition prouve pourtant qu'il intéresse encore. Nous nous en réjouissons. Nous le ferions davantage encore si la traduction était meilleure.

Jean RIMAUD.

Françoise LE BRILLET. — **Catherine et le farfadet.** Plon, 1957. 252 pages.

Les amateurs de romanesque seront comblés par l'histoire de la primesautière Catherine allant conquérir le Prince Charmant dans une Irlande que peuplent encore farfadets et « lépricornes ». Et les autres lecteurs, s'ils veulent bien passer condamnation sur les lois du genre, se divertiront, je crois, de ce récit sans prétentions littéraires mais plein de santé, de finesse et de douce ironie. La présence (intentionnelle?) de quelques anglicismes n'a pas peu contribué, je l'avoue, à mon propre divertissement : je les signale à l'acribie de M. Le Bidois pour sa chronique du *Monde*.

Étienne CELIER.

Loys MASSON. — **La Douve.** Robert Lafont, 1957. In-8° couronne. 272 pages. 690 francs.

Dans ce roman à la première personne, Loys Masson imagine un écrivain, un cancéreux, qui, comme la lépreuse Violaine, se sent tout vivant corrompre. Mais l'argument, au reste lourd de symbolismes et de confidences implicites, n'est qu'un prétexte à mettre un cœur à nu devant la capitulation imminente, à regrouper des souvenirs et des hantises, et à les faire s'éclabousser dans des flaques de poésie — sans cela on ne reconnaîtrait plus Loys Masson! « Faire valoir dans un roman, la seule confession pudique, mon long malheur émerveillé » (p. 38), tel est le propos de l'auteur supposé, et donc du romancier. Une analyse montrerait un traitement assez complexe du temps rompu, dès structures, des objets..., qui apparente L. M. à la nouvelle école du roman. Mais l'intérêt s'attache surtout au monologue du condamné, ironie, souffrance et dérision, accentuées par le drame burlesque, laborieux canular, qu'il est censé composer — dans le cadre campagnard aux habitants pitoyables,où ses rêves pourrissent comme des feuilles tombées. La douve d'eau croupie qui ceinture le château de sa retraite symbolise la stagnation de l'existence qui finit, mais préfigure aussi l'immobilité du grand calme qui vient.

X. TILLIETTE.

Michel del CASTILLO. — **Tanguy.** Roman. Julliard, 1957.

Non pas un roman, mais un document tragique : la vie d'un jeune garçon happé par le plus sinistre engrenage auquel l'enfer moderne ait donné l'existence.

Dénoncé, avec sa mère, par un père dénaturé, sacrifié par cette mère, Esp rouge, à sa passion politique, il es dès l'âge de cinq ans aux plus tu hasards. De la guerre civile aux d'internement français, du camp d'extermination où il entre à neuf survit trois années, au centre dit de sement, en Espagne — Tanguy proie d'un cauchemar continu. Le à travers une telle suite de maléd serait insoutenable, sans la lumiè celle-ci projette sur la vocation in pardon, sur la foi dans la prima l'amour, qui triomphent chez cet de toutes les justifications de la h de la rancune.

La tendre humanité d'un com de martyre l'arrache au désespoir tard la bonté d'un prêtre, Jésuite vr père, le sauve des souvenirs. Son pille rouge a jeté Tanguy, dès son en Espagne, dans une affreuse ch dite de correction, et tenue, hélas, « frères » qui sont la honte du nom ch Pour nous, catholiques, c'est l'év la plus sombre de cette histoire. merci! Il y a eu le Père Prado, p tendre la main et le tirer, non seu d'une profonde misère physique, avant tout du scandale inhumain confiance eût pu sombrer. Puisse-t jour, reconnaître là le doigt de Dieu

Obstinément tourné du côté de la l Tanguy s'est attaché avec une n déchirante noblesse à tout ce qui lui a une raison d'être et d'aimer. Écrit s forme d'une émouvante sobriété, c fait taire les appréciations d'ordre raire, sa beauté les surclasse et les cende.

Hedwige LOUIS-CHEVREL

LIVRES POUR ENFANTS

Nous avons dû prendre pour règle de ne rendre compte des livres pour enfants qu fois l'an, à la saison des étrennes et à la veille des vacances. Cette année cependant coup d'envois nous sont parvenus trop tard. Avec l'aimable autorisation du resp de la bibliographie, faisons donc à notre règle une exception pour la confirmer.

La « Bibliothèque blanche » de Gallimard se recommande par sa tenue littéraire. N avions signalé avec éloge les premiers volumes, des contes de Béatrix Beck et un d'Yvonne Escoula. Déjà cependant deux livres d'Henri Bosco, charmants d'ailleurs, semblaient pas écrits pour des enfants. Du *Cantemerle* de Jean Forton et du *Barboche* d Bosco, il faut dire nettement qu'ils sont écrits pour des grandes personnes aimant les e mais nullement pour des enfants ou même de jeunes adolescents. Mais que les grand sonnes les lisent.

Trop semblable dans sa présentation à « Signe de Piste », s'adressant au même public de jeunes adolescents grandissant en milieu scout, la collection Jamboree, aux éditions Spes, veut être très différente. Le feuillet intérieur de la couverture illustrée ne laisse aucun doute sur ce que les directeurs de Jamboree pensent de la collection rivale. Ils n'entendent pas amuser leurs jeunes lecteurs avec des aventures gratuites, vraisemblables ou non, relevant de la littérature édifiante. Ils sont, ces lecteurs de 13 à 15 ans, tourmentés par des problèmes, désireux de « rendre ce monde un peu moins absurde » et de « se tirer honnêtement des pièges de l'existence ». On leur offre donc de la littérature engagée, drame de l'enfant victime de la désunion de ses parents *(Ni l'un ni l'autre)*, conversion d'un enfant élevé dans une incroyance sectaire *(Terre des Ombres)*. Cette littérature est-elle bien pour de si jeunes lecteurs? Nous ne le pensons pas. On risque tantôt de les troubler en les affrontant à des problèmes qui les dépassent, tantôt de donner à ces problèmes une solution trop facile et de retomber dans la mauvaise littérature édifiante. *Le Prince Milou* est tout autre chose, une caricature du roman scout qui aurait pu être drôle et même utile, si une ingrate méchanceté ne faisait grimacer le sourire.

Je ne connaissais pas les éditions du Jour, et la collection qu'elles lancent : « Aujourd'hui l'Aventure ». Ce n'est pas de la littérature d'imagination. Ces livres s'appuient sur « des expériences vécues, des témoignages réels, des documents exacts ». De la vraie littérature engagée. Mais s'adressent-ils bien à des lecteurs de 12 à 14 ans? Nous les donnerions plutôt à lire à partir de 16 ans, et jusqu'à 18 ou 19. Vous préférerez peut-être, avec un bon juge, *Commander Crabb*, ou *Demain ils seront des hommes*. Les amis de la nature goûteront *Salicorne* et *Good bye gorilles*. N'y cherchez pas des préoccupations spirituelles. Mais, religieusement neutres, ces livres sont moralement sains.

Aimez-vous les contes? Vous connaissez donc la collection des contes et légendes de tous les pays, chez Fernand Nathan. Vous lirez et ferez lire avec plaisir les *Contes et légendes du Grand Nord*. Louise Weiss en a recueilli les récits des Esquimaux et des Peaux-Rouges. Sans déguiser les défauts de ces hommes frustes et rudes, elle nous en fait estimer les qualités et vertus. Aimez-vous conter plus que lire aux enfants des contes? *Au Jardin des Contes célèbres* (éditions du Conquistador) vous apporte cent résumés de contes de tous les temps et tous les pays, quelque chose comme des corrigés de narration auxquels vous rendrez la vie.

La curiosité scientifique n'attend pas toujours le nombre des années. La collection « Mon univers » d'Armand Colin la suppose éveillée chez de jeunes enfants. Mais de quel âge? Il nous semble difficile de le déterminer. Les images plairont déjà à 7 ou 8 ans. Le texte est souvent bien abstrait. Donnez à des filles *Les Plantes*, à des garçons *Bateaux pour l'aventure* ou *Soixante-dix siècles d'Inventions*.

Vivant vite, nos contemporains cherchent une culture rapide dans des brochures de type Digest ou des encyclopédies ou dictionnaires de même niveau. Beaucoup de grands volumes, en forme d'album, abondamment illustrés, visent évidemment à donner aux enfants une initiation à cette culture. Avant de les leur mettre en main, ne vous contentez pas de regarder les images ou de parcourir le texte, lisez de près. Sous des apparences inoffensives, tel de ces volumes peut être dangereux pour la foi, par exemple l'*Histoire Universelle pour Garçons et Filles* par Werner Watson avec la collaboration de Pierre Abrial (éditions Cocorico. Diffusion par Flammarion). Ce livre d'ailleurs ne nous avait pas été envoyé. Dans trop de ces ouvrages, importés d'Amérique et plus ou moins mal adaptés, on retrouve, avec un indigent matérialisme, une totale inintelligence du christianisme. Nos grandes maisons d'édition publient de semblables ouvrages qui, pour atteindre un très large public, sont délibérément neutres. Mais il y a diverses neutralités. Voici par exemple, de Jeanne Seguin, Inspectrice de l'Enseignement primaire de la Seine, *Ma première Encyclopédie* (Larousse). Les images sont plaisantes et suggestives. Le style descriptif, clair et rapide. A des enfants de moins de dix ans, il s'agit de faire connaître les maisons, les villes, la campagne, la montagne et la mer, les animaux, la forêt, les moyens de communication. Rien là qui puisse choquer. Mais, si vous donnez ce livre à un enfant, il vous restera à lui apprendre que l'homme a une âme, une vie spirituelle, et d'autres besoins que matériels.

Jean RIMAUD.

LES DISQUES

Clément JANEQUIN (1485-1560) : **La Bataille de Marignan, Le Chant des Oiseaux** et diverses chansons, dont certaines sur des poèmes de Ronsard. (« Bel Aubépin », « Ce faux amour »). Ensemble vocal Philippe Caillard (Erato E F M 42041).

Jusqu'à la fin du XVIe siècle, l'Ecole franco-flamande est la première du monde. Ses musiciens peuplent les chapelles d'Italie, Josquin des Prés, Janequin, Roland de Lassus, Costeley, Claude le Jeune, enrichissent le répertoire de la chanson française et créent un art nouveau. Avec eux la musique se détache de la religion, et, avec le paganisme, découvre la sensualité, la couleur, le réalisme.

La vie de Janequin est obscure. Il naquit vraisemblablement à Châtellerault dans les dernières années du XVe siècle, fut au service du Cardinal de Lorraine et de François de Guise et mourut vers 1560. Nous connaissons de lui un Motet, deux Messes, des Psaumes, et près de 300 chansons françaises toutes admirables. Il est le créateur de la musique descriptive, avec sa *Bataille de Marignan*, suite d'épisodes où les péripéties de l'action sont retracées avec pittoresque.

« Courage, courage! France, France! Tarirarira... Donnez des horions! Chipe, chope, torche, lorgne, chipe, chope, torche, lorgne, patipac, patipac, trique, trac, patipac... Tue, tue,... à mort, à mort! Courage prenez! frappez, tuez! Tarirarira rira reyne... pon, pon, pon, pon... zin, zin, zin... ils sont en fuite, ils montrent les talons! Courage, compagnons! »

Mieux qu'un commentaire, cet extrait du « livret » nous décrit cette musique vivante, rapide. Comme dans la bataille elle-même, les injures, les encouragements, le bruit des armes qui s'entrechoquent, les hennissements des chevaux, le martèlement des galopades, les cris des blessés, se superposent en une polyphonie fascinante. Et — c'est là le miracle — cette musique toute frémissante est d'une impeccable clarté, chaque note est à sa place, audible, utile...

Sur l'autre face du disque sont gravées des chansons sur l'amour et le printemps : « ce mois de mai, ma verte cotte, ce mois de mai, je vêtirai. De bon matin me lèverai, ce joli, joli mois de mai. De bon matin me lèverai, un saut, deux sauts, trois sauts. En rue je ferai, pour voir si mon ami verrai. Je lui dirai qu'il me décotte, Me décottant le baiserai. Ce mois de mai, ma verte cotte, ce mois de mai, je vêtirai. »

La musique est à l'image des vers, simple, fraîche, très gaie, printanière comme une fleur à peine éclose...

Que voilà un bon disque!

Jean-Jacques ROUSSEAU : **Le devin du village**, intermède d'opéra. Janine Micheau, Nicolaï Gedda, Michel Roux. Orchestre de chambre dirigé par Louis de Froment (Pathé Vox D T X 211).

Beaucoup de mélomanes l'ignorent : J.-J. Rousseau, avant d'être philosophe, fut d'abord compositeur. Pendant sa jeunesse il se préoccupa de succès musicaux plus que de succès littéraires et ce n'est qu'à la suite de ses déboires dans ce domaine qu'il se consacra aux Lettres. A 40 ans il avait composé de nombreuses esquisses d'opéras et de ballets et inventé un système de notation musicale par chiffres.

Son principal opéra, *les Muses Galantes*, n'ayant eu aucun succès, il renonça à ses ambitions, mais en 1751, raconte-t-il dans les *Confessions*, se trouvant en cure aux eaux de Passy, non loin de la colline de Chaillot, il avait pris pension chez son ami Mussard et, à la suite d'une discussion sur l'opéra-bouffe, il eut envie d'écrire un divertissement de ce genre. « Le matin, je fis quelque manière de vers très à la hâte, et j'y adaptai des airs qui me revinrent en les faisant. Je barbouillai le tout dans une espèce de salon voûté qui était au haut du jardin; et au thé, je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Mussard et à Mlle Duvernoy, sa gouvernante. J'imaginais si peu que cela valût la peine d'être suivi, que sans les applaudissements de l'un et de l'autre, j'allais jeter au feu mes chiffons et n'y plus penser. »

Encouragé, Rousseau mit trois semaines pour achever l'ouvrage. Mais, craignant un échec si la pièce était donnée sous son nom, il obtint d'un ami qu'elle soit présentée anonymement à l'Opéra. Ce fut un triomphe! La Cour réclama une représentation particulière : elle eut lieu le 18 octobre 1752 à Fontainebleau en présence du Roi et de Mme de Pompadour. Il paraît que pour manifester son hostilité à la Monarchie, Rousseau eut l'audace de paraître dans la loge de scène vis-à-vis de la loge royale en équipage négligé, « grande barbe et perruque mal peignée »... Louis XV ne lui en voulut pas et, toute la journée du lendemain, ne cessa de chanter « avec la voix la plus fausse de son royaume : j'ai perdu mon serviteur... ».

Le *Devin* resta au répertoire de l'Opéra jusqu'en 1830 et — paradoxe de l'histoire! il était sous la Restauration le symbole sentimental de l'Ancien Régime.

L'ouvrage est agréable, plein d'allant, de gentillesse; et le récitatif y tient une place originale pour l'époque. Après une ouverture à l'italienne classique, airs et récitatifs se succèdent, très expressifs, coupés de danses, de chansons à l'unisson et de courts intermèdes orchestraux.

Œuvre mineure faite de « petits riens », menu plaisir, le *Devin* ne doit pas être jugé comme si l'auteur avait eu des « prétentions ». Il faut le prendre tel qu'il est, et alors on l'écoute avec grand plaisir.

Il serait bon aussi que nous puissions un jour le voir, car le livret regorge de jeux de scène amusants et se clôt par un divertissement chorégraphique.

Janine Micheau, Nicolaï Gedda, et Michel Roux sont — peut-être avec trop de sérieux — les excellents interprètes de cette version conduite avec brio par Louis de Froment. Prise de son et gravure sont honnêtes.

Serge RACHMANINOFF. — **Concerto n° 2 pour piano et orchestre** (Op. 18). Cor de Groot, piano. Orch. Philharmonique de La Haye dirigé par W. van Otterloo. (Philips S. 06. 168. R).

— **Concerto n° 3 pour piano et orchestre** (Op. 30). Emile Guillels, piano. Orch. de la Société des Concerts du Conservatoire dirigé par André Cluytens. (Columbia F C X 432).

Serge Vassilievitch Rachmaninoff naît en 1873 dans la province de Novgorod. Il étudie au Conservatoire de Moscou avec Darenski et Tanieff, élèves et disciples de Tchaïkovski.

On a dit de Tchaïkovski qu'il avait réconcilié la musique russe avec l'Occident. De fait, à l'opposé de Moussorgski, il a éliminé de la musique le folklore et coulé des émotions slaves dans le moule des formes occidentales. Avec lui la musique russe a perdu sa saveur de terroir, elle s'est banalisée et affadie. Le lyrisme a tourné au pathos, la puissance à l'emphase...

Ne soyons pas injustes : il pouvait difficilement en être autrement. Du jour où les musiciens russes, non contents d'écrire des opéras ou des poèmes symphoniques, se sont attachés aux formes traditionnelles de la musique européenne, ils ont été soumis aux règles de cette musique et ils n'ont pu continuer à nourrir leurs œuvres de thèmes populaires bruts. Plus que Glazounov, Tcherepnine ou Gretchaninoff, de l'école de Saint-Pétersbourg, plus que ses amis de Moscou, Scriabine ou Medtner, Rachmaninoff a subi des influences occidentales. Pianiste et chef d'orchestre autant que compositeur, il quitte tôt la Russie pour des tournées en Europe et aux USA. C'est d'ailleurs aux Etat-Unis qu'il émigre après 1918.

Ses concertos datent pour la plupart d'avant la guerre de 1914. A une époque où Debussy en France vient de renouveler l'inspiration et les formes musicales, où Stravinski et Prokofiev cherchent une voie nouvelle, affranchissant la musique de la dictature wagnérienne, leur facture romantique étonne...

L'écriture pianistique est brillante, mais l'invention assez pauvre et l'orchestration inutilement spectaculaire. Toutefois, parce qu'elle est sincère et sensible, cette musique nous touche et nous nous laissons volontiers prendre à son charme slave.

Les enregistrements qui nous sont aujourd'hui offerts sont tous deux satisfaisants et nous paraissent actuellement les meilleurs, — la version Horowitz, avec un orchestre sous la direction de Fritz Reiner, étant seule susceptible de concurrencer la version Guillels-Cluytens pour le Troisième concerto en ré mineur.

George GERSCHWIN : **Rhapsody in blue. Un Américain à Paris. Concerto en fa pour piano et orchestre.** Oscar Levant, piano. Orchestre philharmonique de New York, direction André Kostelanetz. (Philips A. 01. 293. L.).

Schönberg considérait Gerschwin comme

l'un des meilleurs musiciens américains contemporains... C'est une référence! Gerschwin est souvent tenu pour un musicien à peine capable de « barbouiller » de mauvaises partitions de « jazz symphonique » C'est un injuste mépris. Gerschwin a subi l'influence du folklore américain et principalement du jazz auquel il a emprunté sa pulsation saccadée. Dans son *Porgy and Bess* on retrouve le style mélodique des « blues »... Mais jamais le compositeur n'a voulu jouer le rôle de médiateur entre le jazz et la musique symphonique, jamais — et c'est à son honneur — il n'a prétendu apprivoiser un folklore dont la dureté et le primitivisme font la valeur. On s'en aperçoit en écoutant le *Concerto en fa* ou *Un Américain à Paris*, poème symphonique et musique de ballet : ces œuvres sont d'inspiration et de style très classiques, trop peut-être, et sans aucune vulgarité. Pour nous, nous préférons à ces partitions trop conventionnelles la *Rhapsody in Blue* où précisément l'influence du jazz est prédominante et, bien loin d'affaiblir la portée de la musique, lui confère une force d'envoûtement beaucoup plus grande.

Pourquoi les rythmes du jazz ou le folklore noir seraient-ils moins utilisables par un compositeur de grande musique que le folklore russe ou hongrois? Personne n'a prétendu que Vincent d'Indy n'était pas un bon musicien parce qu'il utilisait des thèmes populaires! L'apport du jazz à la musique peut être considérable, le negro-spiritual est une source inépuisable de thèmes fort riches.

Arthur HONEGGER. — **Symphonie pour cordes n° 2. Concerto Da Camera.** Orchestre de Südwestfunk. Direction Ernest Bour (Ducretet-Thomson 320 C. 142.

Du drame à la symphonie, Arthur Honegger a brillament sa place dans tous les domaines de la musique. Bien qu'ayant été principalement formé dans sa jeunesse à la musique de chambre, il s'est révélé capable de vastes constructions sonores.

La 2e *Symphonie pour orchestre à cordes* a été composée en 1941 et exécutée lors du cinquantenaire de la naissance de son auteur. Elle se classe parmi les plus grandes réussites. L'écriture y est concentrée, tendue, le langage harmonique et contrapuntique équilibré, avec des audaces polytonales et des effets dramatiques que n'entache aucune facilité. Dans le premier mouvement on aimera le motif à l'alto de l'introduction, qui progresse doucement à la manière d'une ouverture de Ravel. L'Allegro comprend quatre thèmes traités en style polyphonique avec de multiples combinaisons contrapuntiques.

Différent, le 2e mouvement déborde d'un sombre lyrisme, avec des accords glissants qui créent une atmosphère angoissée, bientôt rompue par une mélodie chromatique s'épanouissant en un magnifique crescendo. Ce mouvement aurait pu être écrit par César Franck.

Le 3e mouvement débute par un « vivace non troppo » d'une acide polytonalité. Un thème au violon s'élève, coupé d'accords, puis s'exaspère, l'attention monte et c'est un excellent choral, tout de lumière; les trompettes « ad libitum » lancent un appel à la force et à la clarté. Cet appel final est amené avec une science très sûre et l'auditeur, depuis le début envoûté, l'attend inconsciemment, y trouve sa délivrance...

A cette œuvre tragique il faut une interprétation passionnée. Aucune des versions que nous en possédons n'est absolument satisfaisante. Charles Münch (avec l'Orchestre du Conservatoire - Voix de son Maître), qui a compris le lyrisme de l'œuvre et semble vivre ce drame, nous a donné une interprétation extraordinaire où l'attention progresse à chaque note, où l'épanouissement final, parfaitement préparé, est traité avec un sens rare de l'organisation sonore. Malheureusement l'enregistrement est démodé et la prise de son assez défectueuse.

Une deuxième version Münch, avec l'Orchestre symphonique de Boston, a été présentée l'an dernier par la firme R C A: ses qualités techniques sont indéniables, le trompette solo est excellent... c'est Münch qui nous déçoit, par une certaine mollesse : il devait être dans un mauvais jour!

La version que nous offre aujourd'hui Ernest Bour est honnête mais assez plate, — sans génie; par contre la technique d'enregistrement a permis de mettre en valeur les timbres des instruments et contraste avec l'opacité des versions Münch.

Le *Concerto da Camera* est l'une des dernières œuvres d'Honegger. Il s'y exprime avec une très grande liberté. L'Andante, surtout, déroule de mélancoliques confidences entrecoupées de silences. Les pages finales sont d'une charmante volubilité avec des arabesques à la flûte. Pouvons-

nous espérer mieux pour interpréter cette pièce charmante et comme inspirée du XVIIIe siècle que le tandem Fernand Oubradous - Jean-Pierre Rampal (Pathé-Vox DT 1019; 1954)? Les flûtistes allemands du disque Ducretet-Thomson n'ont ni la virtuosité ni la légèreté exquise de J.-P. Rampal et Pierre Pierlot.

NOUVEAUTÉS

Dans sa collection des *Trésors classiques* (Série artistique, 30 cm) Philips présente les *Concertos pour piano et orchestre* de Mozart enregistrés par Robert Casadesus qu'accompagne le Columbia Symphony Orchestra sous la direction de Georges Szell. Parmi ces enregistrements, deux intéresseront spécialement nos lecteurs car il s'agit d'œuvres pour lesquelles les versions existantes sont peu satisfaisantes : sur un disque sont gravés les 24e et 26e concertos en do majeur et en ré majeur (dit « du Couronnement ») (Philips A-01. 142. L). Les versions antérieures étaient soit d'une interprétation discutable (Karl Seeman et l'orch. de Berlin, direction Lehmann), soit d'un enregistrement démodé (Lili Kraus, orchestre de Vienne, direction Moralt). La version Casadesus est splendide : sobre, vigoureuse, avec des accents beethoveniens à notre avis justifiés. L'enregistrement est aéré, fidèle et finement gravé.

L'autre disque (Philips A-01. 295. L) nous permet d'entendre le 10e concerto pour deux pianos et orchestre, pour lequel les interprétations antérieures étaient loin d'être parfaites, et le 12e concerto pour piano en la majeur — celui-ci déjà bien enregistré par Erato (Jensen et l'orchestre danois) et par la firme américaine R C A (Lili Kraus et l'orchestre de Boston, direction Monteux).

Les deux disques Philips peuvent être conseillés sans réserve.

Gravures illustres : dans cette belle collection, Columbia présente un habile repiquage des 8e et 9e *Symphonies* de Beethoven enregistrées à Vienne en 1935 et 1936 par Félix Weingartner et l'Orchestre Philharmonique de cette ville (Columbia C O L C 27 et 28).

Comme pour les rééditions antérieures de cette collection il convient de souligner certaines imperfections techniques inévitables et d'autant plus gênantes que nous avons pris l'habitude d'être exigeants. Ceci dit, Weingartner — mort en 1942 à Winterthur — était un des plus grands chefs romantiques. Il fut l'ami de Wagner, l'élève de Liszt; lui-même compositeur apprécié, il eut l'honneur de voir Brahms diriger sa 4e Symphonie.

Imprégné de l'esprit viennois, conciliant la légèreté latine et le « dramatisme germanique », il a été le plus grand interprète de Beethoven pendant la première moitié de ce siècle. Il a traité ses œuvres avec une très grande indépendance, n'hésitant pas à en modifier le tempo et même à ajouter ici ou là des instruments s'il l'estimait nécessaire. Comme il avait le sens inné de l'équilibre des masses sonores et un grand souci de clarté, il est parvenu à nous donner des interprétations très expressives sans boursouflements artificiels.

Les mélomanes qui redoutent les originalités d'interprétation lui préféreront la rigueur de Bruno Walter. Ceux qui souhaitent, en particulier pour la 8e *Symphonie*, plus de truculence, un bouillonnement plus impétueux, choisiront les versions de Toscanini. Les romantiques qui aiment chez Beethoven à la fois sa véhémence et un certain germanisme, trouveront en Karajan leur interprète préféré. Certains s'étonneront peut-être que nous ne prenions pas nettement parti, et nous demanderont quelle est à notre avis la version la plus fidèle à l'esprit de Beethoven... Il est relativement aisé de savoir quand une interprétation semble trahir profondément l'esprit d'une œuvre, ou quand elle ne respecte pas des impératifs de l'auteur expressément indiqués sur la partition. Le problème est autrement difficile quand il s'agit de juger du respect d'un esprit où chacun met un peu de ses tendances propres.

DIVERS

Chez Lumen, vient de paraître le troisième disque de chansons bibliques du R. P. Cocagnac. (L. D. 1. 119).

J. P. et M. HADENGUE.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Robert ROUQUETTE.....	Le Message de Noël du Pape.....	145
Émile RIDEAU.....	La C.E.C.A. après cinq ans.....	149
Henri de FARCY.....	Les services commerciaux de l'agriculture.....	163
Charles COUTURIER.....	Typhons sur la Chine (II).....	175
Henri HOLSTEIN	Lourdes.....	193

Chroniques

Maurice PONTET.....	Images de New York.....	203
Pierre RONDOT.....	Arabisme et solidarité orientale : de la crise syrienne à la conférence afro-asiatique du Caire.....	214
Doris DONATH.....	La situation des Juifs en U.R.S.S..	221
Alexandre BENNIGSEN ...	La Turquie face à son destin.....	231
Robert ABIRACHED	Retour à Pirandello.....	242
Henri de CARSALADE.....	Les ballets caucasiens.....	248
R. R.....	La vie religieuse	251

Actualités

A la mémoire d'Henri Bédarida. — Dorothy Sayers. — Nouvelles perspectives sur l'art flamand du xve siècle. — La France depuis la guerre. — Les " Cahiers Charles Du Bos " 255

Les Livres

Questions religieuses : Epître aux Romains; A. ROBERT et A. FEUILLET; C. H. DODD; Documents pontificaux de S. S. Pie XII; S. E. Mgr DUBOIS; C. DILLENSCHNEIDER; E. NEUBERT; C. FLACHAIRE; Le publicain; M. AGNELLET; J. BISHOP; Foi d'enfant, foi d'adulte; A. M. LA BONNARDIÈRE; MARIE-EUGÈNE de l'Enfant Jésus; W. d'ORMESSON; J. E. BISCHOF; JEAN, sire de JOINVILLE 266

Philosophie : J. WERQUIN; R. LEFÈVRE; G. RODIS-LEWIS; A. GURWITSCH. 271

Histoire et biographies ; A. HUS; Journal de bord de Jean de la Cosa; R. PIACENTINI; C. CHAUMONT; D. CHAPMAN-HUSTON; H. VALLOTTON; L. et E. HANSON; J. SAVANT; Duc de LEVIS-MIREPOIX; R. FUOC; H. NOËLL; A. WEISSBERG 272

Géographie et voyages : F. GRIVOT; J. FOURASTIÉ et A. LALEUF; SAINT-VICTOR-JEAN-BAPTISTE; A. SMITH; M. PALAU-MARTI; L. CADIÈRE; J. STENGERS; P. MOUSSA; Y. DEBBASCH; Initiation à l'Algérie; Madagascar 1957; M. DELBREL; H. L. DUBLY; G. H. BOUSQUET; V. MONTEIL 276

Romans : G. HANLEY; F. HOVEYDA; R. P. JHABVALLA; N. LEFÉBURE; Sir Arthur CONAN DOYLE; F. LE BRILLET; L. MASSON; M. del CASTILLO..... 280

Livres pour enfants 282

Les Disques 284

Le Directeur gérant : J.-M. LE BLOND. Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
Dépôt légal : 1er trimestre 1958. N° d'éditeur : 169

AUBIER ÉDITIONS MONTAIGNE
13, QUAI CONTI, PARIS

VIENT DE PARAITRE *COLLECTION THÉOLOGIE 38-39*

HENRI BOUILLARD

KARL BARTH

Tome I : Genèse et Évolution de la Théologie dialectique
800 F

Tomes II et III : Parole de Dieu et existence humaine
1 800 F

RAPPEL DE LA COLLECTION THÉOLOGIE

1. Henri Bouillard. — Conversion et grâce chez saint Thomas d'Aquin. Étude historique. *(Épuisé).*
2. Jean Daniélou. — Platonisme et Théologie mystique. Doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse. (2e édition revue et augmentée).
3. Henri de Lubac. — Corpus mysticum. L'Eucharistie et l'Église au moyen âge. (2e édition revue et augmentée). *(Épuisé).*
4. Claude Mondésert. — Clément d'Alexandrie. Introduction à l'étude de sa pensée religieuse à partir de l'Écriture.
5. Gaston Fessard. — Autorité et bien commun.
6. Jean Mouroux. — Sens chrétien de l'Homme.
7. Maurice Pontet. — L'exégèse de saint Augustin prédicateur.
8. Henri de Lubac. — Surnaturel. Études historiques. *(Épuisé).*
9. Yves de Montcheuil. — Mélanges théologiques.
10. Yves de Montcheuil. — Malebranche et le Quiétisme.
11. Hans Urs von Balthasar. — Liturgie cosmique. Maxime le Confesseur.
12. Joseph Bonsirven. — L'Évangile de Paul.
13. André de Bovis. — La Sagesse de Sénèque.
14. M.-C. d'Arcy. — La Double Nature de l'Amour.
15. Gustave Bardy. — La Conversion au Christianisme durant les premiers siècles.
16. Henri de Lubac. — Histoire et Esprit. L'intelligence de l'Écriture d'après Origène.
17. Jean-Marie Le Blond. — Les Conversions de saint Augustin.
18. Jacques Guillet. — Thèmes bibliques. Études sur l'expression et le développement de la Révélation.
19. J.-A. Jungmann. — Missarum Sollemnia. Explication génétique de la Messe romaine (traduit de l'allemand). Tome Ier.
20. J.-A. Jungmann. — Missarum Sollemnia. Tome II.
21. J.-A. Jungmann. — Missarum Sollemnia. Tome III.
22. J. Bonsirven. — Théologie du Nouveau Testament.
23. Frédéric Bertrand. — Mystique de Jésus chez Origène.
24. Henri de Lubac. — La Rencontre du Bouddhisme et de l'Occident.
25. Régis Bernard. — L'Image de Dieu d'après saint Athanase.
26. Jean Mouroux. — L'expérience chrétienne. Introduction à une Théologie.
27. Henri de Lubac. — Méditation sur l'Église.
28. Henri Rondet, M. Le Landais, A. Lauras, Ch. Couturier. — Études Augustiniennes.
29. René Roques. — L'Univers Dionysien.
30. Auguste Valensin. — Le Christianisme de Dante.
31. Joseph Lecler. — Histoire de la Tolérance au siècle de la Réforme. (2 vol.).
32. Georges Didier. — Désintéressement du chrétien. La rétribution dans la morale de saint Paul.
33. René Marlé. — Bultmann et l'interprétation du Nouveau Testament.
34. Henri Crouzel. — Théologie de l'image de Dieu chez Origène.
35. Gaston Fessard. — La Dialectique des "Exercices Spirituels" de saint Ignace de Loyola.
36. Ch. de Moré-Pontgibaud. — Du Fiat à l'Infini. Introduction à l'étude de la Connaissance de Dieu.
37. Joseph Bonsirven. — Le Règne de Dieu.

Pierre Do-Dinh
CONFUCIUS
et l'humanisme chinois
Coll. Microcosme
100 images, 192 p., 390 fr. SEUIL
"Maitres Spirituels"

Trevor Huddleston

QUI EST MON PROCHAIN?

Religieux de l'Eglise Anglicane, Trevor Huddleston a habité durant douze années, de 1942 à 1955, l'Afrique du Sud. Prédicateur de l'Evangile et pasteur au milieu des communautés chrétiennes noires, il lui a fallu aussitôt affronter les problèmes dramatiques que pose, à la vie et à la conscience des chrétiens, la politique de ségrégation du gouvernement nationaliste.
Rappelé en Angleterre, séparé des communautés pour lesquelles il a vécu, le Père Huddleston apporte ce témoignage brûlant d'un chrétien qui ne peut voir l'Église renoncer à sa tâche prophétique d'affirmation de la fraternité humaine.

1 vol. 240 p. : 600 fr.

ÉDITIONS DU SEUIL

SÉLECTION

Léon POIRIER

LE CHEMIN DU SEIGNEUR

MAME

Récit romancé de la vie de SAINT PAUL

Un chemin qui conduit de DAMAS à ROME, mais aussi une voie spirituelle menant du visible à l'invisible, du naturel au surnaturel, de l'incrédulité matérialiste à la conception chrétienne du monde.

Un vol. 15,5 x 21. 240 pages, broché, jaquette couleurs vernie.
705 fr. T. L. C.

DU MÊME AUTEUR :

UN HOMME APPELÉ FRANÇOIS D'ASSISE

TOURS — MAME — PARIS

054
E85

STANFORD LIBRARY
MAR 28 1958
HUMANITIES A

ÉTVDES

MARS 1958

F. de DAINVILLE — *LOISIRS D'AUJOURDHUI ET DE DEMAIN (I)*
E. von GADOW — *LUMIÈRES ET OMBRES D'UNE VOCATION*
J. de PANGE — *EXTRAIT DU "JOURNAL"*
A. BONNICHON — *QUEL FÉDÉRALISME?*
F. RAES — *L'ÉCUME DES JOURS*

CHRONIQUES

J. MORETTI — *L'EFFET DES ARMES ATOMIQUES*
Dr. E. BERTHET — *LA FORMATION DES EXPERTS DE L'ASSISTANCE TECHNIQUE INTERNATIONALE*
M. DAUGE — *LE VITRAIL*
H. AGEL — *QU'EST-CE QU'UN AUTEUR DE FILMS?*
J. RIMAUD — *PSEUDO-CHRONIQUE D'ÉDUCATION*
R. ROUQUETTE — *LA VIE RELIGIEUSE*

ACTUALITÉS

NAISSANCE ET PERSPECTIVES DE L'ÉTAT ARABE UNIFIÉ. — L'EXPANSION SOVIÉTIQUE EN AFRIQUE. — CONGRÈS AMÉRICAIN D'HISTOIRE DES RELIGIONS. — LA GLOIRE DE B. BUFFET? — LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ. — LE PONT SUR LA RIVIÈRE KWAI.

LES LIVRES — LES DISQUES

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 170 francs

ÉTVDES

Revue mensuelle fondée en 1856
par des Pères de la Compagnie de Jésus

TARIFS DES ABONNEMENTS

	Un an	Six mois	le N°
FRANCE (et Union Française).	1.500 fr.	900 fr.	170 fr.
ÉTRANGER	2.000 fr.	1.200 fr.	200 fr.
BELGIQUE (et Congo belge) .	280 fr. belges	150 fr. belges	30 fr. belges
SUISSE	23 fr. suisses	13 fr. suisses	
U. S. A. CANADA	$6.50 fr.		

Abonnement de soutien : à partir de 2.000 fr.

Les abonnements partent du début de chaque trimestre.

Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, chèque bancaire ou postal à l'ordre de M. l'Administrateur des *ÉTUDES*, 15, rue Monsieur, PARIS (7e) C. C. P. Paris 155-55.

L'échéance de l'abonnement est indiquée sur la bande-adresse, la bande rose signale la fin de l'abonnement.

Selon l'usage, prière de joindre l'ancienne étiquette et 30 fr. à toute demande de changement d'adresse; et à toute demande de renseignements, un timbre pour la réponse.

Jean DUHAMEL

LA CAPTIVITÉ DE FRANÇOIS 1er ET DES DAUPHINS

Sous un jour nouveau, un épisode très mal connu de l'histoire de France.

HACHETTE

OUVEAU !

LE SUPER Electrophone

2 HAUT-PARLEURS
4 vitesses
pour
18.500 F
au lieu de 35.000 F

Appareil complet indépendant de votre radio

- 2 haut-parleurs détachables
- Prise haut-parleur supplém.
- Entrée stéréophonique
- Ampli 3 lampes
- Cellule piezo réversible
- 2 pointes en saphir
- Bras extra-léger 10 gr.
- Courbe rép. high-fidelity 40 à 15.000 hertz

et 6 GRATUITEMENT CHEFS-D'ŒUVRE
sur Microsillon haute fidélité

MOZART Symphonie n° 26 en mi bémol. Orch. Philharmonique Néerlandais, Dir. Otto Ackermann.

BEETHOVEN Sonate n° 24 en fa dièse "A Thérèse" Grant Johannesen, piano.

BACH Toccata en fa Orgue : A. Schreiner

VIVALDI Concerto en ut pour 2 trompettes. Orch. Philharmonique Néerlandais, Dir. Otto Ackermann.

BERLIOZ Carnaval Romain. Orch. Philharmonique Néerlandais. Dir. Walter Goehr.

CHOPIN Fantaisie Impromptu. B. Goldsand, piano.

Cet appareil d'avant-garde vous est ...-dessous de son prix de revient, pour vous encou-...ouvoir, vous aussi, une belle collection de disques.

...ire connaître et apprécier la beauté et les joies ... musique à un nombre toujours plus grand ...ents (il y en a déjà près de 2 millions dans le ...entier), la Guilde est obligée de mettre à leur ...ion, à un prix exceptionnel, un électrophone ... haute qualité, muni des tout derniers perfec-...ents, sans quoi ses somptueux enregistrements ...aient d'être trahis.

Un appareil de grande classe

...vel électrophone vous permet d'écouter tous ...ues : 33 1/3, 45, 78, et même 16 2/3 tours, avec une ... une pureté, une "présence" tenant du prodige. ...orte, en outre, deux haut-parleurs dans un ...le détachable et deux prises spéciales : l'une ...n troisième haut-parleur mobile permettant ...on simultanée dans des pièces différentes, ... pour un microphone et pour les procédés ...oniques de demain.

18.500 F au lieu de 35.000 F

..., c'est le prix normal d'un appareil de cette ... La différence est due à la puissance mondiale ...uilde, à son principe de vente directe et à sa ...ion de précision en très grande série. Les ... que vous économisez sur cet appareil ne ...un début. En effet, vous recevrez gratuitement, ...re électrophone, six magnifiques chefs-d'œuvre ...lus, une documentation sur les avantages dont ...uvez bénéficier lors de l'achat de vos disques.

...ns risque : garantie - droit de retour

...n'êtes pas entièrement satisfait, retournez le ...s les cinq jours qui suivront la réception et ...rez immédiatement remboursé. Mais passez votre commande aujourd'hui même (nous risquons de manquer d'appareils).

Adressez les bons de commande à la **GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE**, 222, rue de Rivoli, Paris. Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à : **PARIS** : 20, r. de la Baume • 4, r. de Vienne • 49, r. Vivienne • 90, r. de Vaugirard • 28, av. Mozart • 222, r. de Rivoli • **BORDEAUX** : 123, cours Alsace-Lorraine • **GRENOBLE** : 1, pl. de l'Etoile (r. Lesdiguières) • **LILLE** : 9, pl. de Béthune • **LYON** : 23, pl. des Terreaux • **NANTES** : 5, r. J.-J. Rousseau • **NICE** : 12, r. Chauvain • **MARSEILLE** : 26, r. de l'Académie • **ROUEN** : 59, r. Jeanne d'Arc • **STRASBOURG** : 52, r. du Vieux-Marché-aux-Poissons • **TOULOUSE** : 58, r. Bayard.

BON DE COMMANDE

Guilde Internationale du Disque 222 r. de Rivoli PARIS

Veuillez m'envoyer avec les 6 enregistrements l'appareil que je choisis, aux conditions que j'indique en cochant l'une des formules ci-dessous :

☐ **Super Electrophone, paiement comptant** : 18.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 19.000 F.

☐ **Super Electrophone, en 2 versements** : 18.700 F : ci-joint acompte 6.000 F (+ 500 F de frais d'envoi) soit 6.500 F. Le solde : 12.700 F. suivra 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

☐ **Electrophone standard, 33, 45, 78 tours, comptant** : 15.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 16.000 F.

☐ **Documentation gratuite** sur vos disques.

Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si, après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception. Je règle ci-joint (Cochez ☒ ci-contre) par ☐ *chèque,* ☐ *mandat-lettre,* ☐ *virement postal avec ses 3 volets C. C. P. 7.120.00 PARIS.*

NOM _____

ADRESSE _____

Si vous préférez ne pas découper cette annonce, recopiez le bon et adressez-le nous (Service ET 3)

Pour la BELGIQUE : Guilde Belge du Disque, 24, r. Libotte, LIÈGE

Dans son numéro de mars-avril 1958

DOCUMENTS

REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

publie entre autres

Réponse à François Mauriac, par Paul SCHALLUCK, Rolf SCHROERS, Rolf BECKER.

Problèmes dans l'Église allemande? par H.-T. RISSE.

L'Algérie, le Sahara et l'Allemagne : les réactions de l'opinion publique allemande à l'égard de la situation en Afrique du Nord.

Prix du numéro : 240 F (franco de port) — Étranger : 270 F

Abonnement d'un an : France 1.200 F — Étranger 1.350 F

Spécimen récent gratuit

3, RUE BOURDALOUE, PARIS-9e. — TÉL. : TRU. 62.13.

C. C. P. PARIS 13.253-54

REVUE DE L'ACTION POPULAIRE

MARS 1958

P. ANTOINE : *L'Église et le contrôle des naissances.*
S. de LESTAPIS : *L'action familiale dans le monde.*

EN ALLEMAGNE OCCIDENTALE

O. von NELL-BREUNING : *Les raisons d'un redressement économique.*
R. HECKEL : *Christianisme et socialisme démocratique.*

ÉCONOMIE SOVIÉTIQUE

H. CHAMBRE *Formation du capital en U. R. S. S.*

TÉMOIGNAGE

M. et P. LAMBERT *Vie paysanne 1958.*

L'ÉVÉNEMENT

G. VAILLAND : *A propos de quelques accords d'entreprises.*
J.-M. BECCARIA : *Renouveau de l'université?*
H. JOMIN : *La conférence du Caire.*
L'actualité sociale dans le monde.

Revue des livres

Administration : **ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS-13e**

Abonnement un an : 1.500 frs ; 6 mois : 800 frs ; le n° : 200 frs ; Étr. 2.000 frs.

DESCLEE DE BROUWER

QUESTIONS ACTUELLES
une nouvelle collection

Danilo Dolci et la Révolution ouverte

Autour d'un texte essentiel de Danilo Dolci : *Faire vite et bien parce que des gens meurent*, une enquête par Marie-Céline Laurent et Jean Steinmann, le témoignage de deux pêcheurs siciliens, et une étude d'Aldo Capitini permettent à P. Journet de faire le point sur l'action et les positions de Danilo Dolci et de son équipe. 132 p. 450 F

J. V. L. CASSERLEY

Absence du Christianisme

préface de Louis Bouyer, de l'Oratoire

De toutes les études sur la déchristianisation, celle-ci est peut-être la plus originale, car elle tient compte des transformations de tout ordre que l'humanité subit au cours de la seconde révolution industrielle. 264 p. 690 F

MAURICE CRUBELLIER

Sens de l'histoire et religion

A. Comte, Northrop, Sorokin, Toynbee

Un jeune historien français présente la première vue d'ensemble du grand débat sur l'histoire qui a lieu dans le monde anglo-saxon. 216 p. 600 F

CAHIERS DE LA PIERRE-QUI-VIRE

La lumière dans les ténèbres

Louis Cognet présente dans ce livre l'âge d'or de la spiritualité française en donnant les textes les plus significatifs de Condren, Surin, Lallemant, saint François de Sales, Mère Agnès, Fénelon, Bérulle, Bossuet... 232 p. 840 F

Spiritualité Pascale

Ce premier volume sur la spiritualité de l'année liturgique par les moines de la Pierre-qui-Vire comprend le Carême, la Semaine Sainte, Pâques et l'Ascension. 288 p. 840 F

AUBIER ÉDITIONS MONTAIGNE
13, QUAI CONTI — PARIS

J. MOREAU

LA CONSCIENCE ET L'ÊTRE

L'objet de cette étude est de trouver une réponse à la question soulevée par Platon : comment assurer à la connaissance un objet, et un objet *qui est ?* *(Collection Philosophie de l'Esprit.)*

750 f

A.-T. TYMIENIECKA

ESSENCE ET EXISTENCE

Essai sur la philosophie de R. Ingarden et de N. Hartmann, chacun d'eux représentant une tendance de la pensée contemporaine. *(Collection Philosophie de l'Esprit.)*

990 f

F. MOLLAT s. j.

MAITRE, OU HABITEZ-VOUS?

Une retraite de huit jours, suivant les Exercices de Saint Ignace de Loyola. *(Collection Vie intérieure.)*

1 200 f

WILLIAM MORRIS

NOUVELLES DE NULLE PART

La plus utopique des utopies — L'auteur présente cette anticipation sous la forme d'un rêve, il y glisse la critique d'une civilisation et, comme cet autre humaniste et utopiste Thomas Morus, la recherche du bonheur. *(Collection bilingue.)*

1 200 f

BEAUMONT ET FLETCHER

LE CHEVALIER AU PILON ARDENT

Satire qui s'en prend un peu à tout : aux acteurs, aux spectateurs, aux poèmes du genre chevaleresque - Vrai chef-d'œuvre du comique élizabethain. *(Collection bilingue.)*

MARCEL BERGER

LA VOYANCE M'A APPRIS...

Réhabilitation de la méthode qualitative en parapsychologie par le plus averti des expérimentateurs qui fut le dernier confident d'Alexis Carrel. *(Collection Expériences spirituelles.)*

600 f

DITIONS CASTERMAN

Collection ÉGLISE VIVANTE

VIENT DE PARAITRE :

AME CHINOISE ET CHRISTIANISME

par FRANÇOIS HOUANG

re d'un Chinois converti, devenu prêtre catholique, vient à son heure. Il ouvre sur la Chine et venir du christianisme des perspectives nouvelles. Il démentira l'optimisme trop facile de certaines usions occidentales, mais réconfortera tous les chrétiens qui aiment la Chine pour elle-même.

< 21 cm., 152 pages..... 570 fr.

AUJOURD'HUI, L'AFRIQUE

par LOUIS-PAUL AUJOULAT

ar de ce livre est probablement un des rares Européens qui aient le droit de parler des problèmes icains. Il connaît l'Afrique depuis 25 ans, d'une connaissance qui est allée jusqu'à l'âme. Ses nomeux séjours en terre africaine lui ont donné une vision de la situation actuelle dans toutes ses nuances. parle en connaissance de cause avec une franchise totale. Son livre provoquera sans doute un choc, ais ce choc ne peut être que salutaire. Le Docteur Aujoulat nous apporte un message. Puisse-t-il re entendu avant qu'il ne soit trop tard.

× 21 cm., 400 pages..... 1.200 fr.

PRESSIONS :

VIVRE CHRÉTIENNEMENT NOTRE TEMPS

par JACQUES LECLERCQ

anoine Leclercq s'est depuis longtemps rangé parmi les meilleurs ouvriers du renouveau de la théogie morale qui est l'une des heureuses caractéristiques de notre temps. Ce nouveau recueil d'essais 'est pas indigne des précédents.

INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES, Paris.

× 21 cm., 144 pages, 2e édition..... 420 fr.

INT FRANÇOIS DE SALES ET SES AMITIÉS

par MAURICE HENRY-COUANNIER

hrétiens écœurés par les mièvreries où tant d'hagiographes ont avili les héroïques mémoires des ints, c'est une joie d'annoncer un ouvrage comme le *Saint François de Sales et ses amitiés* de Maurice enry-Couannier. Lisez-le, vous vivrez avec lui des heures délectables.

× 21 cm., 400 pages, 6e édition..... 990 fr.

ÉTUDES, Paris.

66, RUE BONAPARTE, PARIS VIe - DANTON 97-31

« *Vetera Novis Augere et Perficere* »

ÉCOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

50 bis, RUE VIOLET — PARIS (XVe)

Cours complets, primaires et secondaire

(TOUTES CLASSES)

REVISION

sérieuse - méthodique - complète

des programmes des

Baccalauréat et Brevets pendant les vacances

COURS DE VACANCES TOUTES CLASSES

CORRECTION D' **" EXAMENS BLANCS "** *POUR LES INSTITUTIONS, EN COURS D'ANNÉE SCOLAIRE*

Une découverte aussi sensationnelle que celle des

"MANUSCRITS DE LA MER MORTE"

les livres secrets des gnostiques d'égypte

PAR JEAN DORESSE

PLC

58 **LOURDES** 1958

LES DÉCOUVERTES DU CENTENAIRE

LICATIONS OFFICIELLES préfacées par S. E. Mgr THÉAS

LISEZ AU JOUR LE JOUR

ue l'on disait... ce que l'on voyait... IL Y A CENT ANS

René LAURENTIN

LOURDES : DOCUMENTS AUTHENTIQUES

olumes 16 × 25, illustrés, sous couvertures originales, avec de *nombreux inédits.*

I : Des Origines à Pâques 1858 : Le Mystère des Archives révélé.
338 pages (*8e mille*) **1.200** Frs

fin Février : II : **De Pâques au 14 Juin** (Fermeture de la Grotte)
Les Faux Visionnaires — Les Fausses Nouvelles
408 pages **1.500** Frs

A paraître en Mai : III : **La dernière Apparition**
en Juillet : IV : **D'août à décembre 1858 :**

●

. CROS, S. J. **TÉMOINS DE L'ÉVÉNEMENT**

Documents présentés par le R. P. OLPHE GALLIARD
Directeur de la Revue d'Ascétique et de Mystique

volume in'8 raisin (16 × 25) de 363 pages, avec 8 hors-texte sous
:rture illustrée en 2 couleurs ..... **1.575** Frs

quête inédite, menée à partir de 1878, auprès des survivants de l'événement : ***onnaires, parents et compagnes de Bernadette, clergé, instituteurs...***
dernière partie : ***Souvenirs de M. Estrade,*** **jugés par le P. Cros montre les multiples ications que l'enquêteur trouvait à faire dans des témoignages de bonne foi mais ement inexacts...**
quel document que l'on voudrait connaître!" écrivait en 1922 Maurice Barrès prenant que l'enquête CROS demeurait inédite.

Prospectus de ces publications sur demande

●

es ouvrages sur LOURDES

AURENTIN **SENS DE LOURDES**

volume 12 × 19, couverture illustrée (*11e mille*)..... **480** Frs
L'Histoire des Apparitions — Leur valeur spirituelle

Henri LASSERRE

NOTRE-DAME DE LOURDES...

olume de 450 pages..... **700 Frs**
remière histoire de Lourdes, écrite 10 ans es Apparitions et après audition des témoins lus grand tirage du XIXe siècle : plus d'un d'exemplaires et 80 traductions.
ge honoré d'un Bref de Pie IX.

BERNADETTE

La Voyante de Lourdes

olume de 260 pages..... **500 Frs**
aserre fut le seul historien mentionné au de Béatification de Bernadette, qu'il connut nellement.

Chanoine L. DANTIN

L'ÉVÊQUE DES APPARITIONS

Mgr LAURENCE 1845-1870

Préface du Cardinal GERLIER

Un volume de 506 pages, avec 18 gravures..... **750 Frs**

La biographie la plus complète, la mieux documentée, sur cet évêque-gentilhomme, témoin et juge des Apparitions.

BERNADETTE et Jeanne VEDÈRE

Un volume de 146 pages avec 4 gravures..... **300 Frs**

Publication intégrale de l'enquête menée par le Père CROS auprès de la cousine de Bernadette, principale témoin des Apparitions et devenue religieuse cistercienne.

LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, Paris VIe.

LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE

Le Rameau d'Or

1, rue St-Honoré, VERSAILLES (S.-et-O.)

expédie rapidement

TOUS LES LIVRES

DANS TOUS LES PAYS

Rappeler le n° 3 à la commande

Vient de paraître :

"TOUMLILINE"

Revue consacrée à la publication des Conférences du Cours International d'Été à Toumliline

N° 1 — Principes d'Éducation

★

Le N° : 600 fr. — Abonnement (4 n°s par an) : 2000 F

S'adresser au Monastère de Toumliline, AZROU (Maroc)

C. C. P. Rabat 17.30

LOISIRS D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN (I)

En limitant notre dessein à crayonner les loisirs d'aujourd'hui et à esquisser d'un trait moins certain leur évolution future, nous ne cédons pas à la prétention naïve de les croire avec d'aucuns une invention de notre époque. Chaque civilisation a eu son idée du loisir et ses loisirs. Mais il est incontestable que la nôtre accorde au loisir une importance singulière et le consacre à des activités qui lui sont propres.

La complexité du phénomène se manifeste déjà dans la peine des auteurs à en proposer une définition compréhensive. « Libre disposition qu'on a de son temps, — temps libre dont on dispose pour faire quelque chose, — temps libre en dehors des occupations », déclare Darmesteter (1932); « temps dont on peut disposer sans manquer à ses devoirs », dit l'Académie (1935); Bailly (*Dictionnaire des Synonymes,* 1942) le rattache à l'idée d'inaction : « se prend toujours en bonne part, il désigne une halte dans les occupations ordinaires, un repos souvent nécessaire »; — « Par extension, ajoute Augé (*Larousse du XX*e *siècle*), distractions, occupations, auxquelles on se livre de son plein gré pendant le temps qui n'est pas pris par le travail ordinaire. »

Il appert que le loisir est d'abord un temps déterminé par opposition au « travail ordinaire », et plus justement aux « devoirs » de la vie; il est proprement l'au-delà de ce à quoi on est obligé : travail professionnel, travail d'appoint, travaux domestiques, activités d'études intéressées, activités d'entretien (repas, toilette, sommeil), activités rituelles ou cérémonielles de nature familiale, sociale ou religieuse. Ce temps libéré des nécessités et des obligations est pour chacun la part d'une liberté qui ne choisit pas forcément l'inaction, le repos ou le *farniente,* mais souvent des activités gratuites

de divertissement, de relations ou de culture. Aussi est-ce avec raison que Dumazedier définissait récemment le loisir d'aujourd'hui : « un ensemble mouvant et complexe d'occupations, auxquelles l'individu s'adonne *de plein gré*, soit pour se délasser ou se divertir, soit pour développer sa participation sociale, ses goûts, ses connaissances ou ses aptitudes, après s'être libéré de toutes les obligations professionnelles, familiales, sociales, culturelles [1] ».

On entrevoit l'intérêt passionnant de l'analyse de ce grand fait social. Ne permet-elle pas de rencontrer nos contemporains au sein de leurs options les plus libres et les plus personnelles? Aussi quelle surprise de découvrir que les sociologues commencent seulement une exploration si essentielle à la connaissance de notre société. Il a fallu que l'essor de l'automation éveille l'inquiétude d'une ère de loisirs pour les y inciter. On ne dispose jusqu'ici sur cet immense sujet que de données éparses et de trop rares sondages, tels ceux de Quoist, de Crozier ou de Chombart de Lauwe [2]... On en mesure que mieux l'effort d'observation et de réflexion de G. Friedmann et de J. Dumazedier, son élève. Ils sont en la matière des pionniers, auxquels on se référera plus d'une fois dans ces pages, qui voudraient — laissant de côté, au moins momentanément, les « loisirs des jeunes », mieux connus d'ailleurs — exposer en leurs traits principaux le problème des loisirs des Français adultes d'aujourd'hui et son évolution probable, examiner de quel temps de loisir ils disposent, comment ils l'utilisent, quelles influences les déterminent, en quel sens les transformations de notre civilisation risquent de faire évoluer leurs loisirs, quelle politique enfin et quel effort d'éducation s'imposent afin qu'ils les humanisent au lieu de les dégrader.

1. *Les loisirs dans la vie quotidienne*, dans *Encyclopédie française*, t. XIV, 1955; — *Ambiguïté du Loisir et dynamique socio-culturelle* dans *Cahiers internationaux de Sociologie*, t. XXII, 1957, pp. 75-96. — VIAL, *Pour une Sociologie des Loisirs* dans *Cahiers internationaux...*, t. XIII, 1952, pp. 51 sq.

2. M. QUOIST, *La ville et l'homme*, *Rouen*, Paris, 1952; — M. CROZIER, *Petits fonctionnaires au travail*, CNRS, 1955; — P. CHOMBART DE LAUWE, *La vie quotidienne des familles ouvrières*, CNRS, 1956.

***

Au début du siècle, les vacances n'existaient que pour des privilégiés. On travaillait six jours par semaine, onze heures par jour, on se reposait le dimanche.

1919, la durée légale du travail fut réduite à huit heures par jour. Un an après, les Syndicats ouvriers revendiquèrent, pour la première fois, dans le minimum vital, « vacances et spectacles ».

1936, loi des quarante heures avec, pour corollaire, la « semaine à deux dimanches » et l'institution des congés payés pour les salariés de l'industrie et de l'agriculture.

1948, extension de la loi de huit heures aux ouvriers agricoles.

1956, allongement des congés payés de douze à dix-huit jours ouvrables.

Ainsi, en moins de quarante ans, le repos populaire a fait place aux *loisirs*. Jadis réservés à quelques privilégiés, les loisirs sont devenus une réalité pour tous avec laquelle il faut compter.

Ils sont le produit du progrès technique et de l'action sociale. Le machinisme a rendu possible une réduction massive de la durée du travail dans les usines et la mécanisation agricole, qui en découle, aux champs. Les revendications sociales l'ont imposée et ont entraîné, en dépit des différences de situations et de l'inégalité des fatigues, l'égalité des durées de travail dans la plupart des emplois. La désaffection des salariés pour les services domestiques est dans une large mesure la conséquence d'une réglementation trop flottante du travail et du repos.

Le progrès technique favorise l'extension des loisirs d'autre manière, par la révolution de la lampe à incandescence. Jusqu'à l'électricité, la vie était scandée par l'alternance des ténèbres et de la lumière, tranchée en deux parts inégales selon les saisons, le jour et la nuit, le travail bruyant et le silence absolu qui incitait à l'inaction. Grâce à la lumière électrique, l'homme du XXe siècle s'affranchit des lois de l'obscurité naturelle et prolonge dans la nuit ses

loisirs plus encore que ses travaux. Une part importante des activités de loisirs n'est-elle pas nocturne?

En même temps qu'elle semble prodiguer le loisir, la vie moderne reprend d'autre côté une partie de ses largesses. Les déplacements, qu'impose à beaucoup la distance de leur logement au lieu de travail, amputent leur loisir de plusieurs heures par jour. Les obligations familiales dévorent d'autres heures en travaux supplémentaires d'appoint ou bricolages utilitaires. Dans presque toutes les conditions, d'innombrables bricoleurs assument les tâches d'entretien ou les réparations artisanales qui trouvent de moins en moins facilement leur ouvrier, sinon à des prix excessifs. Hommes et femmes s'improvisent tour à tour peintres ou tapissiers, électriciens, plombiers ou menuisiers.

Enfin, comme l'observe finement A. Sauvy, « le repos crée le travail ». Le loisir donne « le temps de dépenser », engendre de nouveaux besoins (tourisme, sports d'hiver, télévision...). Pour les satisfaire beaucoup n'hésitent pas à consacrer une grande partie de leur temps libre à des travaux rentables. Dans les milieux les plus divers, la course à l'argent pour améliorer le « standing » de vie rétablit l'asservissement des longues durées de travail. En sorte que pour chacun se pose la question : à partir de quel seuil du niveau de vie préfère-t-il l'accroissement de son loisir à celui de son revenu?

Le jeu de ces divers facteurs économiques, familiaux, psychologiques, introduit évidemment une très grande variété des temps de loisir d'un individu à un autre. On peut néanmoins distinguer quelques traits assez généraux.

Un premier contraste, que l'uniformisation croissante des genres de vie n'a pas complètement aboli, entre le temps de loisir urbain et le temps de loisir rural. Le premier, nettement dissocié d'un travail accompli à heures fixes, est réglé par les montres et les « horloges parlantes ». Il permet de prévoir les loisirs dont on pourra disposer et de planifier les distractions. Le citadin organise ses temps libres. Tout autre est la condition du paysan. Pour lui loisirs et travail ne sont pas rigoureusement dissociables et ses prévisions sont pleines d'aléas. Soumis au rythme des saisons, aux

phénomènes atmosphériques, à la vie végétale, aux mille démarches et attitudes des animaux, il n'est pas entièrement affranchi, même au siècle du tracteur, du « temps flottant » des humanités d'autrefois. Rien ne le montre mieux que le texte de la loi du 10 mars 1948, limitant à 2.400 heures par an le travail de l'ouvrier agricole. « Ce temps sera réparti par périodes, suivant une certaine moyenne horaire journalière, en tenant compte des nécessités de la région et des cultures. » Pendant la période des grands travaux l'ouvrier ne peut exiger plus de vingt-quatre heures de congé. Le loisir ne peut donc se définir à la terre selon la rigueur abstraite du temps des chronomètres et il y faut plus de souplesse. Un des aspects les plus marquants de cette diversité, c'est la coïncidence des migrations massives des citadins vers la campagne avec la période des plus grands labeurs ruraux.

Privilège dont le monde rural est jaloux, car s'il retrouve en hiver les loisirs que l'été lui refuse, il est contraint de les utiliser sur place ne pouvant s'éloigner des bêtes. Seule l'organisation d'un roulement de personnel pourrait favoriser une évasion hivernale des ruraux vers la ville, équivalente à l'évasion urbaine d'été. La chose n'est pas facile, mais peut-on dénouer sans cela l'un des plus gros nœuds du problème paysan [1]?

A la ville, on observe entre classes sociales un véritable renversement de situation. Tandis que naguère la société était ainsi agencée que le travail diminuait à mesure que l'on remontait l'échelle sociale, « depuis une trentaine d'années le travail s'humanise et se simplifie dans le bas, il devient excessif et désordonné dans le haut ». Les masses jouissent de loisirs sans cesse plus larges, les cadres et professions libérales disposent de moins de loisirs. Ils quittent leurs travaux les serviettes bourrées de dossiers dont l'étude dévorera leur loisir, la tête alourdie de préoccupations qui ne leur laisseront pas de repos. La mortalité due aux maladies de cœur, beaucoup plus élevée dans les professions dirigeantes, confirme cet anormal surmenage.

1. G. Chabot, *L'évasion urbaine*, dans la *Vie Urbaine*, avril 1957.

Cette révolution s'explique par l'extraordinaire développement de l'organisation au cours des dernières décades et le réajustement des effectifs du personnel ne correspond pas à l'accroissement des tâches.

Une interversion de même ordre s'est produite entre catégories de travailleurs. L'accès des masses au loisir a eu pour effet d'accroître le travail de bien des gens du secteur tertiaire. Des masses d'ouvriers et d'employés rendus libres leur réclament beaucoup plus de services de tous ordres : transports, distractions, enseignement, consommations diverses.

Plus accusée et plus générale est l'inégalité du loisir dont disposent respectivement l'homme et la femme; aussi bien à la ville qu'à la campagne, l'homme jouit habituellement de plus de loisir que la femme. Une enquête de J. Stoetzel sur le budget-temps de la femme a révélé que dans les villes de plus de 5.000 habitants, dans presque toutes les conditions, la durée hebdomadaire de travail de la femme mariée sans profession varie de quarante-sept à soixante-dix-huit heures suivant le nombre d'enfants présents au foyer et que les mères de famille exerçant une profession ont en moyenne une semaine de quatre-vingt-quatre heures [1]. La femme seule — dotée, en général, d'un emploi faiblement qualifié et médiocrement rémunéré, — doit dépenser longuement son temps pour suppléer à son peu de ressources.

La vie de la paysanne est pire : « non seulement elle doit faire la cuisine, s'occuper des enfants, faire la lessive, raccommoder, mais encore elle donne à manger aux lapins, aux volailles, aux cochons, parfois au gros bétail : elle trait les vaches, écrème le lait, fabrique le beurre et le fromage. Elle va chercher l'eau au puits souvent éloigné, scie elle-même le bois, s'occupe du jardin potager. De plus, une grande partie de l'année elle participe aux travaux des champs, dédouble les betteraves, fane, ramasse les gerbes ou vendange, récolte les pommes de terre [2]. Cet accable-

1. *Une étude sur le budget-temps de la femme dans les agglomérations urbaines*, dans *Population*, t. III, 1948, pp. 47-62.

2. P. Coutin, *La dépopulation des campagnes en France* dans *Dossiers de l'Action populaire*, février 1945.

ment d'un travail sans répit est assurément une des causes principales du taudis rural et de l'exode vers la ville [1].

La France reste un des pays du monde où l'activité professionnelle des femmes, notamment des femmes mariées, atteint le chiffre le plus élevé. 6.646.000 femmes, mariées pour la plupart, exercent un métier, 1.810.000 dans l'agriculture; 1.500.000 sont mères de trois enfants ou plus. Aussi le problème du loisir de la femme apparaît-il comme un problème majeur qui n'a pas suffisamment retenu l'attention masculine. L'asservissement de l'épouse et de la mère, aggravé par la difficulté croissante de trouver des aides qui l'allègent et par le contraste de la liberté accrue du mari est à la source de bien des crises familiales. Il importe beaucoup à l'équilibre des foyers que soient mis en œuvre les moyens pour réduire la durée du travail de la femme.

L'un des plus efficaces serait sans doute l'attribution d'une allocation à la femme au foyer, ou la réduction du travail professionnel à une demi-journée. La mécanisation des tâches domestiques et leur collectivisation croissante contribueront, d'autre part, à libérer la ménagère de servitudes trop absorbantes [2]. D'utiles suggestions ont été faites aux Journées d'études pour l'amélioration de l'habitat rural en 1950 sur les modalités pratiques d'un équipement ménager moderne de nos campagnes [3]. La transformation dans une ligne de simplicité de tout un réseau d'obligations mondaines et une collaboration plus effective du mari et des enfants, trop souvent déchargés sous le prétexte de leurs études, contribueraient à réduire sensiblement les heures de travail de la femme au foyer [4].

Le progrès médical en favorisant un allongement considérable de la durée moyenne de la vie, accorde à un nombre toujours plus élevé de Français le loisir de la retraite. La majorité d'entre eux entend en profiter comme d'un droit et se déclare hostile à l'éventualité d'une pro-

1. Voir notre étude *Taudis ruraux et psychologie paysanne*, dans *Etudes*, t. CCXLVII, 1945, pp. 158 sq.

2. J. Daric, *Le Travail des femmes : professions, métiers, situations sociales et salaires* dans *Population*, t. X, 1955, pp. 675-690.

3. *Comptes rendus* publiés par le Comité nat[l] de l'habitat rural, pp. 99-111.

4. P. Fougeyrollas, *Prédominance du mari ou de la femme dans le ménage*. Enquête sur la vie familiale, dans *Population*, t. VI, 1951, p. 834.

longation de leur vie active. On prend sa retraite vers la soixantaine, en moyenne, moitié pour se reposer, moitié pour se livrer à d'autres activités que l'activité professionnelle avec laquelle on rompt. Trois personnes sur dix seulement conservent une activité rémunérée (en ce cas elles travaillent environ vingt-cinq heures par semaine). Les comportements sont divers selon les catégories, salariés, employés, commerçants, professions libérales ou fonctionnaires. Il semble que, fonctionnaires ou non, ceux qui bénéficient d'une pension de retraite soient plus enclins à l'arrêt total du travail. Il y a plus de 5 millions de Français des deux sexes âgés de 65 ans et plus, dont 22 % prolongent une vie active. L'absence d'enquête rend impossible jusqu'à nouvel ordre de préciser les horaires de loisir des personnes âgées soit dans le cadre d'une civilisation urbaine et industrielle, soit à la campagne, où beaucoup de citadins se retirent, à la cessation de leur vie professionnelle [1].

*
* *

Nos contemporains entendent employer à plein ce temps de loisir accru dont ils disposent. Avide de satisfaire des besoins de plus en plus nombreux d'information, de relations, de distractions, chacun considère son droit au loisir, au congé, comme une chose à profiter. On y rêve longtemps. Il n'en faut pas perdre une minute, c'est une vraie boulimie de tout voir, de tout entendre. On remplit les routes de véhicules, les salles de cinéma et de théâtre de spectateurs, les dancings de danseurs... L'homme d'aujourd'hui redoute plus que tout de rester seul ou inoccupé. L'inaction est pour lui synonyme d'ennui. Les loisirs signifient moins le repos que des activités.

Il faudrait le crayon d'un Gavarni pour évoquer le tableau aux cent actes divers des loisirs de nos contemporains, l'extraordinaire variété de tout ce qu'un chacun, selon les lieux, les milieux, les goûts, introduit en son temps

1. J. Daric, *Vieillissement de la population et prolongation de la vie active*, INED, cahier 7, 1948; — *Vieillissement de la population, besoins et niveau de vie des personnes âgées*, dans *Population*, t. VII, 1952, pp. 27 sq.

libre. Force nous sera de résumer nos observations et de les ordonner suivant quelques lignes maîtresses.

Les statistiques, indispensables pour jauger les faits sociaux, révèlent d'abord le caractère massif des loisirs d'aujourd'hui. Ils ne sont plus réservés à des privilégiés, mais devenus populaires.

Nous l'avons montré en détail pour le tourisme, dont les énormes migrations de week-end et de vacances font irrésistiblement penser aux grandes marées [1]. Ce n'est pas moins vrai d'autres activités de loisirs. Le cinéma, qui fut dès sa naissance, la première récréation collective des masses, compte chez nous, 400 millions de spectateurs (1955). Un sondage de 1954 explique que 64 % des Français fréquentent les salles obscures au rythme de vingt-cinq séances par an. Il ne s'agit là que d'une moyenne. Mais des spectacles hantés jusque-là à peu près seulement par la bourgeoisie, comme le théâtre et les concerts, ont agrandi, aux dépens du cinéma qui régresse, leur public. Celui-ci a dépassé 100 millions de spectateurs; celui des music hall 70. La radio est un divertissement plus répandu encore : 10 millions de nos contemporains possèdent un poste récepteur, autour duquel trois personnes au moins se groupent; soit un auditoire de plus de 30 millions d'auditeurs. Dernière venue, la télévision voit rapidement croître sa clientèle : plus de 700.000 postes fonctionnent déjà.

La pratique des sports est un des loisirs actifs des plus populaires. Difficilement chiffrable, car seuls sont recensés sans distinction de jeunes et d'adultes les membres des diverses fédérations sportives. Or celles-ci ne représentent qu'une partie des joueurs; les 260.000 boulistes fédérés ne constituent évidemment qu'une partie des légions d'amateurs qui passent leur dimanche à lancer la boule. On sait en effet combien ce jeu national du Midi s'est répandu sous toutes les latitudes. Le sport le plus pratiqué en France n'est pas, comme on pourrait le croire le football avec ses centaines de mille amateurs, mais la pêche à la ligne, si injustement moquée, avec ses 4 millions d'adeptes. Leur

1. Notre article *Tourisme social* dans *Etudes*, t. CCXC, 1956, 472 sq.

effectif a crû aux dépens de la chasse, la myxomatose ayant dépeuplé les garennes. 1.700.000 Français néanmoins continuent de la pratiquer avec une passion « qui n'est plus tant celle de tirer que de parcourir à la recherche du gibier qui se dérobe, les champs et les bois ».

N'oublions pas auprès des « sportifs » de tous genres, les plus nombreux spectateurs sportifs, qui emplissent les gradins des stands ou des rings, 71 millions en 1951.

Des activités de loisirs plus culturels se développent d'un rythme plus rapide à une échelle de masse. Les Magazines illustrés diffusent, sous 150 titres importants, 27 à 28 millions d'exemplaires sur tout le pays. Chiffre insuffisant pour apprécier le nombre de leurs lecteurs, car plus qu'aucune autre publication, ils passent de main en main. Une quarantaine de Magazines féminins sont répandus à 13 millions d'exemplaires et la presse du cœur, dont les récits sentimentaux intéressent presque autant de lecteurs que de lectrices, dans tous les milieux à l'exception de la bourgeoisie intellectuelle, a un tirage mensuel qui dépasse 16 millions. La curiosité de centaines de milliers de jeunes hommes et de jeunes filles est éveillée un peu dans tous les domaines par la lecture assidue des digests (*Sélection*, 1.200.000, *Constellation, Ecclesia*...).

Plus symptomatique peut-être est l'extraordinaire progrès de la photographie. En plus de 6 millions de familles, un foyer sur deux, un des membres possède un appareil. De 1955 à 1957, en trois ans, il s'est vendu un million d'appareils « populaires » et près de 400.000 appareils de 24 × 36 ou 6 × 9.

Un large public — que l'écoute radiophonique et l'action des Jeunesses musicales (plus de 250.000 membres, jeunes adultes pour une bonne part) ont rendu sensible à la musique de qualité — est devenu la clientèle avide du microsillon. Cette étonnante découverte a pris en sept ans chez nous un développement imprévisible et fabuleux. Elle « popularise » par des millions de disques, offerts à des prix accessibles aux bourses les plus modestes, la musique enregistrée. Il s'est vendu depuis trois ans plus d'un million d'appareils tourne-disques à trois vitesses!

Porte-t-on sur des cartes les données des statistiques, il saute au regard que les loisirs des masses sont étroitement liés à la civilisation industrielle et à l'urbanisation. L'exode touristique est essentiellement centrifuge. 71 % des spectateurs du cinéma sont fournis par les villes de plus de 20.000 habitants. Les dépenses du cinéma subissent essentiellement l'influence de l'urbanisation et du tourisme d'origine urbaine. La radio apparaît comme caractéristique des grandes agglomérations urbaines et industrielles: région parisienne, Est, Nord, région lyonnaise. Le sport est lui aussi conditionné par l'organisation de la grande ville, lié à l'industrie, car il est une réaction contre la vie d'usine, qui par ailleurs développe la musculature, la rapidité et la précision des gestes qu'il requiert. La carte de football, c'est la carte des ouvriers. La pêche à la ligne favorisée par la facilité des communications et l'augmentation des loisirs, s'étire au long des fleuves et des rivières qui coulent à proximité des grandes villes.

Si le magazine pénètre partout, le volume de sa diffusion est proportionnellement plus considérable en ville. Il en va de même pour l'appareil photographique : 74 % des employés et fonctionnaires, 73 % des commerçants, 49 % des ouvriers ont un appareil contre 33 % des cultivateurs; les citadins consomment 80 % des films. Plus encore la culture musicale est jusqu'ici urbaine et ne s'est répandue par degrés que jusqu'aux villes de dix mille habitants.

Aux loisirs citadins le milieu rural n'oppose plus guère de distractions autochtones, la chasse, les véloclubs et le théâtre amateur exceptés. Depuis 1920, en effet, ses traditions ont été rompues par la diffusion des divertissements urbanisés. Lorsque le terrien n'a pas, cédant à la fascination de la ville, quitté la terre, il ne résiste pas à la tentation de courir le dimanche vers les spectacles de la ville voisine, ou d'en imiter les récréations : 4.500 cinémas ambulants desservent, avec du 16 mm, 12.000 points de projection. La radio et la télévision progressent dans les campagnes.

Malgré tout, le cabaret demeure dans bien des régions la grande distraction du paysan. Elle l'était dès l'Ancien Régime, elle le demeure aujourd'hui encore. Si l'on exa-

mine la distribution sur le territoire des 439.000 débits de boisson, où l'on consomme sur place, on constate que leur densité extrême correspond à des départements ruraux, 1 débit pour 39 hommes âgés de 20 ans et plus en Normandie, 1 pour 33 en Auvergne ou dans les Alpes, 1 pour 28 en Bretagne. Les pays de vignobles, qui sont aussi pays de soleil et de loisirs de plein air, ont des moyennes de 1 pour 70, 80, 95 (Hérault), 105 (Aude). Les débits sont beaucoup plus nombreux à la campagne qu'à la ville, qui dispose d'autres activités de loisir : Rhône 1 pour 49, Seine-et-Oise pour 54, Seine pour 57. Il semble, d'ailleurs, que le bistro ait été dans une large mesure implanté dans les quartiers ouvriers par les paysans venus travailler en usine [1].

Pour autant que de trop rares enquêtes permettent d'en juger, les frontières ne s'atténuent pas seulement entre citadins et ruraux, mais aussi entre classes sociales, en dépit de survivances distinctives : le bridge et le tennis ne sont pas populaires, sans doute, pas plus que les boules ne sont embourgeoisées, d'ailleurs. Par contre, on voit désormais de nombreux bourgeois dans les cinémas, ou pêchant à la ligne, ou pratiquant le camping côte à côte avec les membres d'autres classes. C'est la fin des mondes clos, et peu à peu l'uniformisation des mœurs de loisirs.

Il fallait la production économique en série par le développement de la mécanisation et la concentration des hommes dans les villes pour que puissent être offerts à bon marché à un public de consommateurs de plus en plus étendu, voyages, spectacles, instruments de récréation, lectures.... L'accès facile des masses aux manifestations de loisirs n'est réalisable que dans la mesure où l'individualité et la fantaisie le cèdent à l'organisation.

Plus de 250 grandes associations nationales assument en France l'organisation sportive, touristique, culturelle, « atteignant en permanence ou périodiquement près de la moitié des travailleurs de toutes catégories, du moins dans les petites et moyennes villes ». Pour triompher du gros obstacle

1. S. Ledermann, *Alcool, alcoolisme, alcoolisation*, Paris, INED, 1957, pp. 69-78. Voir G. Duveau, *La Vie ouvrière en France sous le Second Empire*, Paris, 1946, pp. 498 ss. : Le Cabaret.

qu'oppose à la diffusion des loisirs la dispersion du peuplement rural, aggravé par l'amenuisement de sa densité, les ruraux sont amenés à s'organiser. Toutes les Associations sont en fait de « véritables coopératives culturelles » qui cherchent d'abord à procurer à leurs adhérents, au meilleur prix, les formes modernes de loisirs. Leur succès accroît l'emprise collective : le touriste du voyage organisé, l'auditeur, le spectateur ou le sportif subissent fortement la contagion des réactions de ceux qui les entourent.

***

Nos loisirs portent profondément l'empreinte de notre monde. L'option que nous croyons libre, — sans quoi il n'y aurait pas de loisir, — est souvent déterminée par nos conditions de travail et de vie. Les excitations et les fatigues de la vie urbaine, ses bruits, ses transports mécanisés, l'exiguïté des logements surpeuplés et bruyants ajoutent en effet leur pression à celle du travail.

A travail abrutissant, loisir appauvri. La fatigue physique du travail professionnel ou ménager est telle parfois que tous les besoins autres que le repos sont anéantis : on aspire à ne rien faire, à ne plus bouger, à ne plus rien voir, à ne plus rien entendre. S. Weill a dit dans *Condition ouvrière*, ces heures de loisirs « absorbées par la fatigue qui va souvent jusqu'à l'abrutissement ».

Plutôt que le délassement au sens fort du terme, le grand nombre demande au loisir le divertissement qui « distrait » des contrariétés et des obligations quotidiennes. Car beaucoup ne parviennent pas à s'affranchir des tensions latentes que le travail et la vie urbaine entretiennent dans leur psychisme. Ils en prolongent ou recréent la fièvre et le bruit dans leurs activités de loisirs. Le sport prendra l'exacte suite du travail, réclamant les mêmes gestes, déclenchant les mêmes réflexes. Les énormes spectacles de football et de boxe n'apporteront pas la détente, mais un aliment supplémentaire aux névroses. Samedis et dimanches, les cadences de la danse maintiendront dans l'atmosphère

surchauffée et bruyante des bals populaires l'ambiance et l'excitation des rythmes du travail. Les habitués déclarent trouver « un apaisement à danser », comme d'autres à fréquenter presque journellement du mauvais cinéma, à ouïr indéfiniment de la musique de jazz. Pour combien les émissions radiophoniques constituent le fond sonore, sans lequel on ne peut vivre. Il est typique que des centaines de milles citadins, chaque été, aillent librement s'entasser sur les terrains de camping, où l'espace leur est plus mesuré qu'en ville, et s'ingénient à recréer artificiellement en pleine nature l'agitation et les distractions de la ville avec un accompagnement tapageur de jazz et de fête foraine. Il leur faut la concentration bruyante, même pour le *farniente!*

D'autres rechercheront la détente du travail ou de la vie sur des rythmes moins frénétiques, plus apaisés. On demande à la radio des chansons, un souffle de poésie; aux magazines, la part du rêve; à l'un et à l'autre, l'évasion qui sépare profondément d'avec une partie du réel. Souvent cloîtrée chez elle par les occupations ménagères et le soin des enfants, privée par suite de divertissements extérieurs, la femme trouve dans la radio la seule distraction à domicile vraiment conciliable avec ses travaux. Des sondages montrent que l'auditoire est à 74 % féminin. Sa principale autre diversion est la lecture qui lui procure quelques instants d'intense vie sentimentale dans un monde idéal.

Les loisirs peuvent agir comme les stupéfiants, et risquent par là d'entretenir ou d'aggraver le névrosisme. Ils sont des « distractions » qui libèrent de façon illusoire de soi-même, de son vide et de son ennui profond.

Il n'en est pas toujours ainsi pourtant, et beaucoup cherchent à réaliser dans leurs loisirs les virtualités qu'ils ne peuvent satisfaire dans leur travail professionnel. G. Friedman a ouvert sur cette fonction créatrice du loisir des perspectives très neuves. La psychanalyse des activités de loisirs révèle que plusieurs sont des réactions de compensation qui aident l'homme à s'équilibrer et à s'accomplir [1].

1. G. Friedman, *Le Travail en miettes*, p. 181-196, 251-59. — J. Dumazedier, dans *Encyclopédie Française*, t. XIV, 56-6.

Le bruit des usines ou des grands bureaux mécanisés, les fourmillements humains dans les déplacements et le travail lui-même, peuvent provoquer un goût très vif de solitude, de silence et de nature qui justifie des comportements de vacances et explique sans doute le choix des sages qui s'adonnent à la pêche à la ligne.

L'insatisfaction et la sorte d'humiliation que beaucoup éprouvent à voir leur effort réduit à l'exécution de tâches parcellaires, inachevées, standardisées, impersonnelles, — à faire à longueur d'année du « travail en miettes », comme le nomme Friedman, — réveille le goût et les vertus du travail artisanal, du travail qui est une création personnelle. C'est l'une des raisons profondes de la vogue du bricolage qui sévit dans nos sociétés les plus industrialisées. Il y a un plaisir sans prix à réaliser soi-même, aussi bien qu'un professionnel, un objet fini. La passion des modèles réduits d'avions, de trains, de navires, exprime en sa gratuité ce goût de l'ouvrage bien faite qui était naguère l'honneur du travail et la racine profonde de l'être des artisans.

Privés de responsabilité dans l'entreprise, d'autres cherchent en leurs loisirs l'occasion d'affirmer leur personnalité. Telle est l'origine de vocations sportives chez les ouvriers. Ils poursuivent la performance, qui est l'effort pour accomplir une liberté dans la grâce physique et parfois intellectuelle, en même temps qu'une promotion. Car l'exploit sportif au stade renverse la hiérarchie en leur faveur. D'autres se guérissent de la « tristesse ouvrière » en s'exprimant par la participation politique ou l'action syndicale.

La difficulté des relations humaines au sein du travail moderne développe un désir plus fort de relations amicales qui est à l'origine des conversations qui se nouent souvent, à la sortie, dans les cafés voisins des lieux de travail, et de ces associations spontanées de loisirs qui se multiplient.

Travail et conditions de vie n'expliquent pas tous nos choix. Il en est qui relèvent d'autres facteurs psychosociaux. Le jardinage si typiquement français, par exemple, plus pratiqué par les cadres que par les ouvriers, 44 % contre 36 % d'après un sondage, est le rejet d'une vieille souche paysanne. L'élévation du niveau de vie et la pro-

motion professionnelle n'abolissent pas l'amour de la terr et des gestes qui la cultivent. L'aspiration d'une moitié d la population active urbaine n'est-elle pas de lui consacre les loisirs de leur retraite? Péguy n'avait point tort, qu voyait dans les Français un peuple de bons, de fins jardinier

Beaucoup d'options de loisirs sont dictées par le souc d'avoir les gestes de sa classe ou de son milieu, d'autre manifestent le désir d'imiter la classe privilégiée. Prendr des vacances pour un grand nombre, c'est moins se repo ser que participer à un genre de vie qui était jusque-l celui de la classe supérieure. « Ce qui frappe, remarqu A. Siegfried, c'est l'importance prise par les amusement dans le tourisme de masse, ... cette clientèle vient pour s distraire comme les classes aisées. » De là, pour une par la fascination du coin réputé « chic », du voyage à l'étran ger, des sports d'hiver. Le même sentiment inspire l'acti vité de loisir plus intense de l'employée d'origine populair signe pour elle de promotion. Le goût de la chasse, s répandu chez nous qu'il y a en France plus de chasseur que dans l'ensemble des autres pays d'Europe, tradui l'envie de participer au privilège des seigneurs, comm disent les manuels d'histoire de nos écoles. Les chiffre parlent : 1844, 44.000 permis de chasse; 1900, 400.000; 192 800.000; aujourd'hui 1.700.000, bien qu'il en coûte 1.640 fr L'égalitarisme français n'est-il pas, comme le notait fine ment L. Romier, « le fruit naturel d'un individualisme qu s'affirme d'abord en excluant le privilège d'autrui » ?

Il y a aussi, toujours latente dans une civilisation d masse, la tentation de conformisme à laquelle beaucou cèdent, de choisir de faire comme tout le monde, « c'est-à dire comme la masse », sans y plus réfléchir. Et c'est grav parce que les divertissements médiocres, étant volontaire dégradent infiniment plus que des tâches subies. Mais e même temps, — l'étonnante montée des troupes du théâtr amateur en est un exemple, — réagissant contre la tendanc à s'ouvrir sur la foule, des groupes se reforment en société close, meilleure protectrice de la personne.

L'avidité qu'ont trop de nos contemporains de jouir de

possibilités de distractions que leur offre une liberté fraîchement acquise empêche tout progrès culturel.

S'il n'est pas de culture sans loisir, le loisir, de soi, ne cultive pas. Et le danger est grand, comme c'est fréquemment le cas, de croire que par les instruments merveilleux qu'elle met en nos mains, la technique soit elle-même une culture. Il ne suffit pas d'avoir un récepteur de radio ou de télévision pour être cultivé. Les divertissements, les voyages, ne peuvent initier à la culture, que dans la mesure où ils ne sont pas pratiqués passivement et sans discernement, mais choisis délibérément et soumis à notre réflexion. Car la culture consiste avant tout en l'exercice de la liberté de l'esprit dans une atmosphère de détente.

Les sociologues déplorent que les loisirs atteignent assez rarement un caractère vraiment culturel. Sans doute, observent-ils, jusque parmi les employés, parmi les personnes originaires des classes moyennes ou bourgeoises, des goûts notamment de théâtre, de concert et de lectures, empruntées aux bibliothèques publiques ou achetées, qui représentent, plus qu'un divertissement, une recherche de culture authentique. Mais elles sont le petit nombre. Combien de bourgeois, en effet, se considèrent trop facilement, en vertu de leur éducation secondaire, comme définitivement cultivés pour la vie.

On trouve, au contraire, parfois dans l'élite des classes populaires et de la petite bourgeoisie une recherche plus avide de la culture, des lectures de qualité ou une vraie compétence musicale. Mais de tels soucis ne sont pas communs, et les enquêteurs n'ont pas tort de dénoncer sans pitié les équivoques réalisations d'une fausse « culture populaire » : science-fiction, magie pseudo-scientifique, anticipations fantaisistes..., la superficialité et le matérialisme si contraires au recueillement, à la pensée, à l'analyse et à la réflexion, sans quoi il n'y a pas de culture, que favorisent à notre époque, vitesse, bruit et image. On doit donc applaudir aux efforts qui s'appliquent à libérer nos contemporains de l'asservissement, tels ceux des fédérations de Ciné-Clubs, comme la F.L.E.C.C., s'appliquant à donner à leurs adhérents une vraie culture par le Cinéma. C'est

à eux que des films comme le *Journal d'un Curé de campagne* doivent de trouver un public mûr pour les apprécier. L'U.N.A.F. (Union Nationale des Associations Familiales) poursuit par rapport à la télévision en milieu rural un effort analogue. Grâce à des animateurs bien formés, les télé-clubs communaux deviennent des centres de loisirs intelligents. On ne quitte pas le spectacle sans en avoir discuté en des échanges de vue, qui suscitent chez beaucoup le désir de lectures et de visites réelles.

Les fédérations de Théâtre-amateur mènent une campagne de plus en plus sévère contre les pièces genre mélo, troupier ou gros comique, réputées « deux heures de fou-rire », « feu d'artifice de folle gaieté », au bénéfice d'un répertoire de qualité. L'action des centres dramatiques régionaux, des Instructeurs régionaux et des stages d'Art dramatique, dont notre collaborateur, M. Hubert Gignoux, est depuis l'origine un des grands animateurs, s'avère très efficace pour rendre au théâtre sa place très importante dans la vie d'un peuple. « Pour retrouver vérité en sa mission profonde », il est sorti du théâtre pour des célébrations de plein air hautement intellectuelles, assorties aux beaux lieux naturels et aux belles architectures de nos provinces.

De leur côté, les *Jeunesses musicales*, créées et animées depuis 1939 par nos collaborateurs, MM. Bernard Gavoty et Norbert Dufourcq, ont initié par des concerts commentés un public, de plus en plus large, à goûter les plus grandes œuvres, et par suite à tirer grand profit culturel de l'incomparable invention du microsillon.

Bibliothécaires des Bibliothèques circulantes publiques et des Bibliothèques de la Ligue féminine travaillent activement à arracher des milliers de Français et de Françaises à l'influence dégradante de la presse du cœur et des illustrés et à leur donner accès au livre, « pas seulement pour occuper leurs loisirs, mais parce que le livre et la lecture sont à la base de toute civilisation ».

Soulignons enfin la vogue des Musées, la place prééminente qu'ils occupent dans la vie moderne, au bénéfice d'un public qui s'élargit, et que forment des « services éducatifs ». L'action permanente du Musée est prolongée

par des expositions provisoires... « Apprendre par la vue, est-il rien de plus pressant pour l'homme d'aujourd'hui? »

Le succès de ces diverses initiatives, et d'autres que nous n'avons pu citer ici, ne saurait masquer l'immensité de la tâche à accomplir afin que les activités de loisirs aient pour la majorité de nos contemporains valeur de culture. Il ouvre du moins d'encourageantes perspectives sur l'avenir.

Quelles que soient les ambiguïtés des loisirs contemporains, il n'est pas contestable que le loisir ne soit devenu un fait de civilisation capital. On ne peut plus le considérer comme une activité résiduelle dans l'ensemble des activités humaines, un « poste divers ». C'est une force qui transforme profondément notre société, jouant un rôle perturbateur ou régulateur de la vie économique, familiale, sociale, politique et religieuse.

Qu'on songe à l'énorme développement des industries qui travaillent à produire les instruments de nos loisirs (postes récepteurs de radio et de télévision, autos de tourisme..., industries du cinéma) et des établissements qui les débitent aux consommateurs. L'enquête menée par J. Dumazedier montre qu'à Annecy, ville de 40.000 âmes, sur 650 établissements commerciaux, 300 sollicitent les loisirs des Annéciens : bars, salles de cinéma, photographes, libraires, vendeurs d'articles de sport... L'enquête personnelle du passant constate l'apparition, puis la multiplication, depuis 1946, jusque dans des quartiers résidentiels, de libraires, et plus récemment de vendeurs d'appareils de photo, de télévision ou de disques, des agences de tourisme... Toute une géographie nouvelle s'élabore autour de nous.

Appartements et studios modernes consacrent la nouvelle valeur du loisir. On y sacrifie l'ameublement de prestige, qui d'ailleurs aurait peine à y trouver place, au profit de l'équipement de délassement et de divertissement : poste radio et télévision, tourne-disques, skis et matériel de camping... L'examen des budgets familiaux n'est pas moins suggestif. Les besoins de loisirs y exercent une pression croissante au détriment des dépenses de seconde et parfois de première nécessité. Il est typique qu'en répondant à la

question : Quelles dépenses effectueriez-vous en premier lieu si vous disposiez de 10.000 francs de plus par mois? 36 % des salariés interrogés se déclarent prêts à accroître leurs achats de livres; 25 %, radio; 15 %, pick-up. A l'époque du scooter, des sports d'hiver et des voyages à l'étranger, les besoins de la jeune génération y paraissent plus élevés que ceux des parents. Nos grands argentiers tirent de substantielles recettes de cette mine exploitée par la taxe de la valeur ajoutée (T.V.A.).

La vie familiale elle-même est bouleversée en des sens divers par les loisirs. On assiste d'une part à une individualisation des loisirs familiaux par la participation accrue des divers membres à des loisirs différenciés, en dehors du cadre familial (colonies, camps, sports...). Et d'autre part, le loisir tend à créer une cohésion nouvelle en fixant davantage le père au foyer, qu'il y jardine ou y bricole. L'auto, le poste de radio et plus encore de télévision rétablissent des liens entre enfants et parents et favorisent la reprise du dialogue entre eux. La recherche des loisirs communs s'avère un facteur important d'harmonie et d'entente entre époux, et au contraire la dissociation des distractions œuvre pour la désunion.

Les activités de loisirs créent de nouvelles formes de relations sociales. Elles suscitent la naissance de nombreux groupements, spontanés ou organisés, généralement ouverts à tous sans distinction de condition sociale. Pour reprendre l'exemple d'Annecy, il y avait, en 1900, 11.000 habitants et 30 sociétés, il y en a aujourd'hui 40.000 et 200 associations (100 culturelles et 100 sportives).

Cet essor en revanche a grandement favorisé la désertion des obligations sociales de toute nature. Il est en partie responsable d'une moindre participation aux réunions et à la vie politique. Il est également une des causes de la moindre participation à la célébration des fêtes religieuses et civiles. Il n'est pas sans effet sur la pratique du dimanche et le fonctionnement de bien des œuvres. La pastorale doit tenir compte de la pratique du week-end. Si celle-ci permet à une élite une intensification de vie spirituelle, elle rend difficille de saisir la masse le samedi et souvent le dimanche. Nous

us rappelons entre autres une retraite pascale fort bien ivie, dont l'auditoire fondit le samedi et le dimanche de ›ture, les étudiants qui la suivaient n'ayant pas su renoncer ur une fois à s'en retourner chez eux, comme ils ont coune de le faire chaque semaine.

Notre paresse d'esprit et notre orgueil limiteraient volonrs cette transformation du monde aux circonstances extéures. La réalité est plus profonde et plus grave. Nos incipales activités de loisirs, cinéma, radio, télévision, agazines, tourisme, installent dans la vie quotidienne du us grand nombre l'emprise de l'image visuelle ou audire. Une civilisation de l'image s'instaure qui supplante pidement la civilisation du livre qui régnait depuis la naissance. Avec elle on n'atteint plus la pensée par le veloppement verbal, mais par l'impression. Le coup d'œil mplace la méditation, le réflexe la réflexion. L'image pprime le détour par le raisonnement qui juge, établit ı rapport direct sensation-action et nous livre à des impétifs psychiques qui excluent notre liberté. Ainsi la vie nsorielle de nos loisirs tend-elle à ravir à la vie intellecelle son primat. Elle bouscule nos traditions pédagogiques, ›mpromet notre faculté de nous contrôler par la pensée. ais en même temps que de menaces, la civilisation de image est porteuse d'espoirs, son langage est plus univerl et plus émouvant, il offre des possibilités de dialogue vec les masses et même avec l'humanité; les heures de ›isirs peuvent être des heures de rencontre profonde.

D'immenses problèmes de culture, de pédagogie, d'éduation de l'âme et de l'esprit en résultent auxquels il mporte de trouver avec célérité des solutions compréhenives d'une évolution irréversible. D'elles dépendront la auvegarde d'essentielles valeurs d'humanisme et d'équilibre le la vie intérieure des hommes.

François de DAINVILLE.

LUMIÈRES ET OMBRES D'UNE VOCATION

Mlle Eva von Gadow n'est pas une inconnue pour les lecteurs des *Etudes*. Ils se souviennent des pages émouvantes, publiées sous sa signature, dans la revue (mai 1953), sous le titre : *L'anxiété de mes malades*. Une infirmière évoquait son expérience acquise au contact de malades particulièrement difficiles à soigner : les névrosés, et notamment les anxieux.

Cet article est l'adaptation en français d'une conférence où Mlle von Gadow, s'adressant à des élèves-infirmières en psychiatrie, leur montre les grandeurs, mais aussi les difficultés de la tâche à laquelle elles se préparent. Service singulièrement délicat en lui-même, de surcroît trop volontiers assombri par les descriptions plus ou moins exactes que donne des hôpitaux psychiatriques une littérature de reportages ou de romans. La vraie grandeur du travail rebutant des infirmières réside dans la qualité de leur dévouement à ces deshérités auxquels elles se consacrent.

Eva von Gadow parle d'expérience : infirmière depuis vingt-cinq ans, elle commença d'exercer en médecine générale, à Hambourg. Mais, depuis 1939, elle s'est spécialisée dans la psychiatrie. Encore débutante, elle écrivit ce *Journal d'une infirmière aliéniste*, que le professeur Weizsäcker acceptait de préfacer. Œuvre de jeunesse, que son auteur déclare aujourd'hui remplie d'inexpérience, et qu'elle renie volontiers. On y remarque déjà, cependant, un don très vif de l'observation et un sens de la présence à autrui, que l'habitude professionnelle ne parviendra pas à mettre en échec. Il reste que, pour un profane, la lecture de ces pages, quelque peu hallucinantes, est assez pénible. Durant la guerre, Eva von Gadow accompagna l'armée allemande en Russie; elle soigna les grands blessés, puis les contagieux. « Ces années me paraissent aujourd'hui, m'écrit-elle, la plus belle période de ma vie. J'avais le sentiment de ne plus vivre que pour les autres. » Ramenée à Anvers, dont approchaient les Anglais, elle connut l'expérience des camps d'internement. Depuis la fin de la guerre, elle a travaillé dans divers hôpitaux psychiatriques; actuellement, Mlle von Gadow est directrice de la clinique neurologique et psychiatrique de l'Université de Kiel. Parmi les lourdes responsabilités de cette charge, nous confie-t-elle, son souci majeur demeure la formation des jeunes infirmières.

Cette femme de haute culture et de vraie modestie sait créer autour d'elle, selon le mot du P. de Montcheuil, « une zone de paix et d'équilibre ». Un simple trait dira cette bienfaisante influence.

Eva von Gadow me parlait d'une de ses malades. « Une tristesse qui rappelle celle d'Hamlet pèse sur elle, lourde, désespérée. « Ma chère, ma bien chère! » dis-je spontanément; et déjà ces mots qui m'échappent me causent une sorte d'effroi. Mais Mme Lembach me regarde, et il semble que le brouillard qui l'enserre s'est un instant dissipé... « Ah! chuchote-t-elle en mettant ses bras autour de mon cou, j'ai eu souvent des torts envers la Sœur! Ma chère Sœur! » De quel ton elle prononçait ces mots! J'ai compris alors que personne ne pourrait plus me dire que le soin des aliénés était une tâche ingrate [1]! »

Henriette BOURDEAU-PETIT.

Tandis que je songeais au thème de notre entretien, un vieux dicton du Mecklembourg me revenait en mémoire : « Chouette aux yeux des uns, rossignol pour les autres. » On reprochera peut-être à mes « lumières » de n'être que des replis d'ombre, et à mes assertions de ne se fonder que sur un pur subjectivisme.

Cependant, l'individu qui, durant une très longue période de son existence, se trouve intensément plongé dans son travail éprouve une difficulté à présenter son rapport autrement que suivant une optique personnelle : fruit d'expériences vécues, son point de vue sera donc, en quelque manière, unilatéral.

Soigner des aliénés est une tâche devant laquelle la plupart des infirmières — malheureusement les meilleures et les plus capables — ressentent une terreur. « Plutôt que de travailler en psychiatrie, je préférerais abandonner le métier », ai-je entendu déclarer. Une autre fois quelqu'un, hochant la tête, s'apitoya sur moi : « Est-ce donc la seule ressource qui vous reste? » Pourtant les difficultés inhérentes à cette branche de notre profession, et qu'un examen superficiel fait juger rebutantes, sont précisément celles qui exercent sur certaines une sorte de fascination. Ne sont-ce point les tâches compliquées qui, inlassablement, nous attirent et que nous désirons affronter en dépit de tous les échecs? Pour plus de clarté, j'exposerai quelques exemples empruntés à la pratique hospitalière.

1. Cet article a paru dans la revue *Deutsche Schwesternzeitung*, Stuttgart, mars et avril 1954, qui en autorise la traduction et la reproduction.

Dès l'admission du malade à l'hôpital psychiatrique, et avant tout essai de contact personnel et intime, il s'agit de franchir des abîmes de résistance et de méfiance. Beaucoup de nos patients, en effet, ne viennent pas de leur plein gré quérir du secours auprès de nous. On les a amenés de force : à l'extérieur, cela ne pouvait plus continuer, ils devenaient dangereux aussi bien pour eux que pour leur entourage. Aussi, à leur arrivée, voit-on souvent, plutôt qu'une famille soucieuse, un policier impassible qui se contente de déposer sur la table les pièces exigées, tandis que sur le bord de la chaise se recroqueville une femme butée, anxieuse et récalcitrante. Elle n'est pas malade, déclare-t-elle d'un ton courroucé. Inutile de compter ses vêtements, car elle ne restera pas, même si les portes sont fermées à clef. D'autres demeurent absolument muets, on ne peut rien en tirer. Certains ont un comportement normal, et ce n'est qu'au bout de quelques jours que le « pied-bot », l'infirmité cachée, se révèlera. Parfois aussi les malades arrivent agités, criant, ou au contraire abrutis par une piqûre récente. Un de nos médecins déclarait un jour : « Celui qui, en face d'une crise d'agitation, se permettrait seulement de devenir rouge prouverait qu'il est absolument impropre à soigner des aliénés. » Ce propos peut paraître exagéré; il signifie néanmoins que, le cas échéant, nous devons savoir encaisser une gifle sans nous mettre en colère. Vous nous interrogez, sceptique : « Des lumières, dans votre vocation? » — Oui, certes, elles existent, car des expériences de ce genre, apprennent à se tenir soi-même très fermement en main, et, lorsqu'on y est parvenu véritablement, cette inaction procure un calme intérieur et une sécurité qui peuvent influer dans un sens apaisant même sur les agités. Une infirmière qui avait travaillé dix-huit ans en psychiatrie me confiait que cette auto-éducation représentait, somme toute, le seul côté positif de cette spécialisation, car les malades sont pour la plupart du temps des hyper-sensibles qui réagissent instantanément à nos défauts, de sorte que notre propre intérêt déjà nous conseille de nous en corriger. Cependant, je l'avoue, je ne me sentais point pleinement d'accord avec elle, jugeant que ceci ne constituait pas la seule zone lumi-

neuse de notre horizon. Certes il est rare de voir un malade quitter l'établissement définitivement guéri, nous nous demandons souvent si les progrès immenses réalisés par la médecine ne permettront pas de trouver quelque remède qui aiderait nos malades mentaux, hôtes des hôpitaux psychiatriques durant de si longues périodes de leur existence [1]. En face de leurs cas, combien il apparaît plus facile de soigner un typhique ou un opéré, car ici l'on constate relativement vite le succès d'un travail pénible! J'en fis l'expérience très nettement au chevet d'une patiente amenée pour une grave fracture du crâne. Au cours d'une crise d'anxiété elle s'était emparée d'une hache pour se mutiler. Au début du traitement, on avait essayé de greffer un morceau de cuisse sur la plaie béante; mais dès le premier pansement, on put voir que la greffe ne prendrait pas : la blessure était entièrement souillée et l'état général des plus mauvais. Le chirurgien appelé en consultation ne voulut point la prendre dans son service. De tout notre zèle nous nous consacrâmes à la soigner. Après de longues semaines la blessure guérit, la fièvre tomba, le pouls et la respiration s'améliorèrent. Le mal corporel avait été conjuré, mais l'anxiété demeurait. Et, une fois de plus, je songeais combien tout patient souffrant de psychose est dans un état d'impuissance en comparaison des autres malades. Roosevelt, en dépit de ses deux jambes paralysées, n'a-t-il point gouverné plus de la moitié de l'univers? Mais le psychotique, dont le corps éclate parfois d'une santé insolente, se trouve livré sans recours à ses impulsions et à ses hallucinations. Derrière lui se profile, menaçant, le spectre de l'angoisse, ce mal du monde contemporain, qui cherche à l'anéantir. N'est-ce donc pas une tâche attachante que de servir des malades en proie à des tourments que notre imagination est incapable de concevoir? Notre patiente fut par ailleurs soumise à un traitement d'électro-chocs; elle est actuellement suffisamment améliorée pour assurer en paix et convenablement, des besognes ménagères. Toutefois on ne peut encore la considérer comme guérie.

1. L'article a été écrit en 1954. En trois ans les choses ont, semble-t-il, beaucoup progressé. Pensons en particulier aux travaux du congrès de Zürich, de l'été 1957 (N. d. T.).

Dans notre milieu hospitalier nous voyons évoluer des individus dont nous ignorons encore s'ils sont malades ou normaux. On les envoie de prison pour être soumis à des expertises psychiatriques. Nous nous penchons sur d'étranges destinées qui nous forcent à réfléchir. Sans parler d'expériences récentes, je citerai un exemple qui remonte à plusieurs années. J'assurais alors la garde de nuit dans un centre de surveillance pour grandes agitées. Parmi mes malades se trouvait une femme qui sortait de prison. Elle avait tué à coups de couteau sa rivale, au cours d'une crise de jalousie. Si je n'avais connu ses antécédents, je n'aurais jamais pu soupçonner en cette femme une meurtrière. Douce et calme, elle se montra une auxiliaire inappréciable durant les semaines si astreignantes du service de nuit. De sa propre initiative elle m'aidait à soigner les grands malades, veillait à ce qu'une jeune fille sujette à de fréquents accès d'épilepsie ne tombât pas du lit tandis que j'étais occupée ailleurs, et se comportait avec une patience et un soin touchants envers les agités totalement délirants. De ses affaires personnelles elle ne parlait que rarement, grave et concentrée sur elle-même. Elle se refusait à être considérée comme une malade mentale, et préférait subir sa peine. Au bout de six mois elle retourna en prison. Au sens strictement médical du terme, on ne la considérait point comme une malade; mais elle l'était pour nous, au même titre que les autres. La jalousie et l'excès de souffrance l'avaient rendue misérable, et lui avaient déformé la réalité au point qu'elle ne se repentait même pas de son geste effroyable.

Ainsi nous regardons tous les malades, d'où qu'ils viennent, comme nos pupilles, et cela durant tout le temps qu'ils séjournent auprès de nous. Leur cas relève d'une autre instance. Il est interdit aux infirmières de porter un jugement sur eux. Elles se contentent d'observer et de transmettre ce qu'elles voient et entendent dans le rapport quotidien, qui joue ici un rôle aussi essentiel que la feuille de température en médecine générale.

A l'hôpital psychiatrique, l'existence s'écoule en apparence suivant un rythme assez monotone. L'horaire quotidien est strictement réglé, chaque malade doit avoir une occupation

déterminée; on détermine le travail le plus adapté à chacun, l'activité qui l'absorbera davantage et le détournera de ses rêves éveillés et de ses idées morbides. Dans les différents services de la maison, à la cuisine, au jardin, à la buanderie, au tissage, à la menuiserie, à la cordonnerie, à la lingerie, veillent des infirmiers et infirmières placés là pour aider et diriger leurs patients. Les infirmiers, en dehors de leurs études professionnelles, ont généralement appris un métier manuel. Ceux des malades qui sont reconnus inaptes à un véritable travail sont rassemblés en un petit groupe baptisé « la colonne des boueux » tirant une voiture à bras. Sous la conduite d'une infirmière, ils se rendent de maison en maison et vident les poubelles. Des êtres devenus absolument inutiles en ce monde acquièrent ainsi le sentiment qu'ils ont encore un but, malgré tout. Les visages ravagés ou hébétés s'animent tout à coup. Ici aussi, le résultat acquis dépend grandement de l'attitude adoptée par l'infirmière, et de ce que ses efforts parviennent à obtenir de ses pupilles.

Mais en répartissant les gens valides dans les différents secteurs inférieurs, on est encore loin d'avoir vidé les services. Restent ceux qu'on traite par l'insuline, le cardiazol, les électro-chocs; restent encore les alités, les incurables, les malades dangereux pour eux-mêmes ou pour les autres, et susceptibles de faire une fugue. Ces derniers aident aux travaux ménagers. Aux très nombreux sujets qui se révèlent impropres à cette besogne les cuisines confient des légumes à couper et éplucher. Les malades dangereux pour eux-mêmes disposent d'un couteau : il faut dire qu'une infirmière demeure en permanence, aidant et surveillant du coin de l'œil ses auxiliaires qui ne cessent jamais d'être ses malades.

Le psychiatre suisse Morgenthaler définissait un jour notre tâche en ces termes : « Soigner les névroses et les psychoses relève à la fois du métier d'infirmière, de la surveillance et de la rééducation. » Et il ajoutait : « Celui qui soigne doit représenter aux yeux du malade un exemple vivant, un pont jeté vers les bien-portants. Il ne doit point l'aborder avec suffisance ou pharisaïsme, mais comme serviteur, ami, gardien et guide. Suivant les cas, et les moments, prévau-

dront l'esprit de service, le secours fraternel, ou bien l'attitude d'expectative et d'orientation. » Ne soyons donc ni suffisants ni pharisiens... D'ailleurs, comment cela se pourrait-il? Dans leur passé, bon nombre de ces psychotiques ne pourraient-ils justifier d'une vie plus riche et plus active que la nôtre? Et par contre, ne s'est-il pas trouvé des gens de réelle valeur pour sourire avec commisération du type d'individu par trop « normal » que nous symbolisons à leurs yeux?

Dans son ouvrage intitulé *Hommes de génie,* le célèbre psychiatre Kretschmer rapporte les paroles de Nietzsche invectivant la foule dans son délire sacré : « Où est-elle, la folie avec laquelle il conviendrait de vous vacciner? » Et nous restons songeurs, quand Edgar Poe, dans ses *Tales of Mystery,* oppose « les êtres qui vivent dans la réalité à ceux qui rêvent le jour, et atteignent dans leurs visions crépusculaires à une connaissance de choses qui échappent à ceux qui sont accoutumés à rêver seulement la nuit ».

De grands artistes, des savants, dont la vie nous est relatée par Kretschmer, ont souffert de psychoses. C. F. Meyer[1], deux fois, au cours de son existence, dut être interné. Personne n'a mieux que lui su décrire le début d'une dépression : « Arrêtées, mes rames, lentement ruissellent, les gouttes tombent dans les profondeurs. Un aujourd'hui sans souffrance, où rien ne m'a contrarié, où rien ne m'a réjoui, s'écoule insensiblement. De moi s'éloignent les petites joies, les minces soucis du quotidien, je ne participe point à ce qui m'entoure, cela ne me concerne plus. »

Cette poésie, je me la rappelle parfois, quand je regarde une déprimée assise dans une attitude si indifférente. Elle ne mange ni ne boit. A quoi bon d'ailleurs? Cela ne mène plus à rien.

L'infirmière n'a pas de peine à se mettre dans la peau d'un malade déprimé, et il en va de même au stade initial d'un léger accès maniaque, avec la différence que celui-ci, comme tout ce qui est agréable dans l'existence, se produit

1. C. F. Meyer (1825-1898), célèbre romancier et poète suisse, au lyrisme tourmenté, maître du roman historique et dont l'art atteint une rare perfection formelle (N. d. T.).

beaucoup plus rarement qu'une dépression. L'accroissement de vitalité du sujet exerce un effet quasi-contagieux. Le malade se montre exubérant, plein d'esprit, mille idées lui traversent la tête, rien ne peut entraver son activité créatrice. Mais si la disposition maniaque a atteint son point maximum, les soins deviennent terriblement difficiles, car ces malades-là sont gênants, bruyants, sèment le trouble, et, en fait, relèvent uniquement des sections d'agités. Un artiste, atteint de folie maniaque-dépressive, et qui joue particulièrement bien du violon et du piano, au début de la phase maniaque, me confiait : « Si je n'étais fou de temps à autre, je ne pourrais pas véritablement comprendre la musique ! »

Un schizophrène, par contre, est la plupart du temps, impossible à analyser. On ne peut essayer de faire sienne, aucune de ses allégations. Nous arrivons cependant à saisir quelque chose du climat d'insécurité où demeure la malade qui déclare : « Me faire peler des fruits? Que me voulez-vous donc? Mais je n'existe absolument pas ! » Une autre, le ton mauvais, proclame : « Ne me parlez pas. Je ne suis pas qui je suis. » Une autre encore, de la fenêtre, s'épand en injures. J'essaie de l'apaiser, mais elle est agitée. « Comment, s'écrie-t-elle, on exige que j'écoute cela tranquillement? Dehors, ils font à nouveau marcher leur « Heckmeckfahrbann » [1] et ils étalent devant la foule les secrets de ma vie. Est-ce que vous tolériez qu'on vous fasse cela? » Naturellement j'ignore ce que peut signifier le terme de « Heckmeckfahrbann », aussi ne puis-je guère m'expliquer l'agitation de la malade. Mais je constate suffisamment que ses expériences délirantes sont beaucoup plus puissantes que les phénomènes soi-disant réels perçus par notre entourage. Cette malade, traitée sans succès par électro-chocs et insuline, put être ramenée chez elle au bout de dix-huit mois. Elle n'était pas guérie, mais on était parvenu à la convaincre qu'il n'était guère pratique de parler à d'autres personnes de sa vision, et de crier des insultes par la fenêtre. Elle était de nature très affectueuse, plus tard elle vint nous rendre visite, et lorsque je lui demandai en secret si le

1. Ce terme forgé par la malade doit désigner un véhicule aux formes étranges (N. d. T.).

bizarre engin l'importunait encore, elle eut un sourire rusé : « Comme si vous ne le saviez pas parfaitement, sœur Eva! Mais il faut bien que vous fassiez celle qui ne voit ni n'entend! C'est cela, votre métier! » Naturellement, il faut accepter ces choses-là avec l'humour qui reste notre inséparable compagnon dans le traitement des malades mentaux, et, en aucun cas, ne doit nous abandonner.

A l'appui de ceci, je donnerai un exemple. Récemment, vers onze heures du soir, je vois arriver chez moi la veilleuse de nuit, qui me demande de l'aider, ainsi que ma voisine de chambre à rattraper une malade qui s'est évadée dans la journée. Elle avait été internée d'office. Quand des malades de ce genre font une fugue, il règne toujours une grosse émotion dans tout l'établissement. On les y a précisément amenés parce qu'ils peuvent devenir dangereux pour les autres ou pour eux-mêmes. L'infirmière qui a laissé échapper le patient rédige un rapport circonstancié, et jusqu'à ce qu'il soit retrouvé, elle se ronge d'inquiétude et de souci. Dans le cas présent, c'était le médecin qui était en faute. Il avait permis à la malade de se promener dans le parc. Elle ne pensait point au suicide, et on pouvait supposer qu'il ne se passerait rien de grave. Nous fîmes environ quarante kilomètres dans l'auto de la police, cherchant dans l'obscurité la ferme que l'on nous avait signalée. Après quelques enquêtes inutiles nous finîmes par trouver la maison. Notre pensionnaire était étendue sur le canapé de la salle : une paysanne lui avait installé un lit. Lorsqu'elle nous aperçut, une salve d'injures déferla sur nos têtes innocentes; je tâtonnais déjà dans mes poches, en quête de ma seringue, quand le policier entra. Immédiatement notre malade se tut. Oui, elle consentait à partir avec le monsieur. A son bras elle quitta la maison et monta de bon gré dans l'auto.

Je n'oublierai jamais le retour qui suivit. Tous trois, le policier, l'autre infirmière et moi nous demeurions silencieux. La malade, elle, parlait, et exclusivement avec moi, assise en face d'elle. « Qui est-ce qui vous prend, sœur Eva? N'avez-vous pas honte de me traiter de la sorte? Comment, vous osez élever des objections? Fi, que c'est grossier! Ah! mais je ne me laisserai pas faire... » Et cela continua ainsi,

tout le temps, d'une voix menaçante : dialogue sinistre avec une sœur Eva imaginaire, car tranquillement assise je ne disais mot.

Involontairement un souci m'assaillait : « Comment se fait-il qu'elle m'injurie ainsi? Pourquoi est-elle prévenue contre moi? N'ai-je pas été précisément toujours aimable, particulièrement amicale envers elle? Peut-être ai-je tout de même commis quelque faute, car c'est exclusivement moi qu'elle injurie. »

Je me creusais la tête en vain, car sans arrêt les paroles méchantes crépitaient à mon adresse. Que pouvais-je faire d'autre, sinon attendre dans l'humour et le calme, la fin du trajet? Le policier se faisait plus de souci. Il était livide lorsque nous débarquâmes. « Cette fois encore, cela s'est bien passé », soupira-t-il, soulagé, quand la porte du dortoir se fut refermée derrière la malade. L'humour, ce compagnon essentiel de notre vie, lui avait totalement manqué durant le trajet.

Vous devinez aisément qu'outre cet humour, nous avons besoin d'un certain ordre stable pour pouvoir travailler régulièrement dans l'atmosphère d'un service de psychiatrie.

Peut-être mes propos donnent-ils jusqu'à présent une idée un peu grise de l'existence telle qu'elle se déroule chez nous : horaire très strict, maîtrise de soi-même, contact avec les plus difficiles d'entre les malades, thérapie par le travail... Mais je n'ai point encore mentionné qu'à côté de ces conditions naturelles et inéluctables, se marquent des efforts inlassables pour embellir le cadre de l'existence. Des fleurs ornent les tables et les appuis des fenêtres; sur les tables de chevet s'étalent des napperons brodés, tandis que dans les différentes sections, les jardins, entourés de clôtures, et où les infirmières les plus douées déploient le meilleur de leur activité, se parent de couleurs éclatantes.

Durant les récréations, les malades sont assis, ou se promènent heureux, dans ces jardinets. Bien entendu, ils se montrent particulièrement réceptifs après un traitement d'électro-chocs. Ils s'enquièrent du nom des fleurs, observent avec un vif intérêt les crapauds paresseusement étendus au soleil de midi, près des pots de fleurs ou bien ils suivent

intensément les premiers envols des petits d'un nid de merles. Il existe naturellement des malades déraisonnables, qui cherchent à arracher les fleurs ou à martyriser les animaux. Une infirmière se tient là, en permanence, pour l'empêcher. La plupart du temps, d'ailleurs, les malades veillent entre eux à ce qu'il ne se passe rien. Plus il y a de belles choses à voir, et plus s'estompe le désir de rentrer chez soi. « Ici, l'on peut se remettre, les entendons-nous s'exclamer. Voyez la clématite bleue sur le mur rouge... Ecoutez le murmure apaisant du jet d'eau... » On dirait parfois que bien des malades qui ne peuvent plus trouver de contact avec les êtres vivants tournent leur sensibilité vers la nature. Ils sont assis, paisibles, sur les bancs du jardin, et leur regard va des dahlias flamboyants aux tournesols d'or. Ici, rien de factice. Les fleurs ne parlent pas, elles restent toujours belles. Les arbres, eux aussi, sont beaux. Toutefois, pour certains malades, leur silhouette se *transforme :* ils se dressent aux abords de la maison, fantomatiques, annonciateurs de malheur. Durant les heures de travail, on n'a plus le temps de songer à ces formes bizarres et à ces visions il faut faire attention, se concentrer, et les phénomènes d'hallucination sont repoussés à l'arrière-plan de la conscience.

Un de nos malades nous contait à ce propos que chacune de ses oreilles abritait un ange. Tous les deux chantaient à tue-tête, jour et nuit. Quand le malade avait à travailler, les anges se fâchaient, leur chant s'affaiblissait, et l'ange de l'oreille gauche commençait à se rabougrir mais l'autre aussi rapetissait, et il était prévisible qu'un jour il se recroquevillerait complètement. Le malade n'expliquait point ses sentiments, s'il déplorait la disparition des anges ou s'en félicitait : en tous cas, ses occupations l'aidaient à les oublier. Mais certains n'arrivent même pas à trouver dans le travail un dérivatif. La catastrophe avance, quoi que nous fassions pour la détourner, en écartant les difficultés. Pour ces âmes fragiles, hyper-sensibles, la parole la plus inoffensive revêt un caractère menaçant. Le monde ténébreux se fait toujours plus proche, et maint malade se débat avec désespoir, dans cet état affreux, lançant même des coups de pied à l'ennemi présumé. Alors les médecins par des médicaments ou des

électro-chocs viennent au secours des malheureux, et les choses s'améliorent temporairement, de sorte que les réalités quotidiennes sont perçues d'un regard plus net. A leur tour, reviennent les joies : jours d'anniversaire, marqué par les bougies, la couronne de fleurs et le café à la chicorée; veillées du samedi où un chant du soir à plusieurs voix prépare l'atmosphère dominicale; et, au sommet, les fêtes qui viennent illuminer la grisaille des jours et des semaines. Les différents services organisent eux-mêmes des petits divertissements en plein air, avec de la musique, des lampions, un feu d'artifice. Il y a surtout les grandes dates de l'année : Pâques, la fête d'été et d'action de grâces pour la moisson, le carnaval... C'est sans doute Noël qui éveille chez tous ceux qui sont éloignés de leur foyer le plus vif sentiment d'abandon. Ils voudraient retrouver le souvenir de ce qui, jadis, a tant embelli cette époque pour eux; il s'agit alors de découvrir ce qui éveillera des résonances chez les faibles d'esprit aussi bien que chez les psychotiques intelligents. Il faut beaucoup de simplicité, mais dans un registre spirituel élevé. Toute évocation d'un caractère austère doit être évitée; ainsi le personnage d'Hérode peut susciter chez certains sujets des idées fâcheuses, voire des angoisses. Nous n'avons donc répété qu'un « Jeu de la Crèche », d'après des tableaux anciens. Point d'autres paroles que celles du récit évangélique, des mouvements lents et tranquilles, des couleurs belles et éclatantes... L'ange Gabriel apparaît à la Vierge Marie et aux pâtres dans les champs. Marie et Joseph vénèrent l'Enfant, des bergers et des Rois se rendent à la Crèche; leurs gestes sont solennels et fervents. Dans les coulisses retentissent des chants de Noël traditionnels à plusieurs voix. Une fois, nous avions joué dans le quartier des agitées afin que même les malades intransportables participent un peu à la séance, et notre suprême joie, fut de constater que sur les quarante femmes de la section une seule dut être éloignée. Toutes les autres se tinrnet parfaitement immobiles, regardant et écoutant avec intérêt, durant la demi-heure de spectacle. Personne n'eût pu croire que l'on se trouvait dans un service d'aliénés agités et dangereux pour la communauté. D'ailleurs, c'est là, dans chaque hôpital

psychiatrique, le but ardemment poursuivi : ne pas éveiller l'impression d'un asile. Il faut que l'existence se déroule calme et confortable, malgré l'importance des services (la plupart comportent plus de 60 patients), le travail urgent et écrasant, le personnel insuffisant. Ainsi les jours de l'Avent et de Noël sont-ils marqués par de belles heures, illuminés par les bougies, la musique, la verdure des sapins, comme cela se passerait « à la maison »; et beaucoup de malades en ressentent une vraie gratitude.

Je veux encore évoquer un divertissement d'une nature très différente : le carnaval! Déjà, aux autres fêtes, les malades semblent détendus, mais au moment des jours gras, il devient impossible de les distinguer des bien-portants. Un long cortège se met en branle dans le parc : chevaux, voitures, bicyclettes, orchestre, et toute une foule étonnamment travestie! Les médecins, infirmiers, infirmières, et jusqu'au directeur et à la surveillante générale sont aussi méconnaissables que leurs pupilles. La salle des fêtes est décorée de couleurs bariolées. Le prince Carnaval fait son entrée. Il entame une Polonaise avec sa princesse, et, après plusieurs discours et toutes sortes d'invitations, le bal commence. Une infirmière ne doit refuser aucune danse à un malade, si bizarre que soit son comportement, c'est là une règle tacite strictement observée. On se promène à travers la salle et on surveille ses patients. Sont-ils encore au complet? Certes, oui, ils ne pensent pas à s'enfuir, ils s'amusent de trop bon cœur! Les médecins nomment « thérapies » ces festivités, et, de fait, les joies semblent vraiment faire oublier la maladie et la supporter plus légèrement. Collaborer à ce genre de traitement, n'est-ce pas là également un des côtés lumineux de notre profession?

Quant aux austérités inévitables que celle-ci comporte, je m'en voudrais de les dissimuler.

Une des grandes ombres qui plane sur une telle vocation, c'est l'absence de traditions. Nos chroniques ne nous ont laissé en modèle aucune figure éminente : point de religieuses ni de diaconesses, de Florence Nightingale ou d'Elsa Braudstrom. Il y a cent ans, notre tâche était assumée par des gardiens brutaux; des exceptions se rencontrèrent cer-

tainement, mais elles restèrent isolées et ne marquèrent point. Aujourd'hui encore, l'infirmière psychiatrique reste peu considérée, le public s'en défie, elle a du mal à s'imposer. Tout naturellement, on attend d'elle de très hautes qualités de caractère, une extraordinaire habileté avec des malades dangereusement impressionnables, et beaucoup de connaissances techniques. Elle doit être au courant des principales névroses et psychoses, du traitement par l'insuline, le cardiazol, l'azoman, par l'électro-choc, savoir pratiquer l'alimentation par sonde, l'encéphalographie, etc. A ceci s'ajoutent bien entendu maintes notions de médecine générale, anatomie et physiologie, pratique des instruments, soins aux alités chroniques et aux infectieux, secourisme, observation clinique, et parmi mille autres choses, la connaissance des plus récentes médications : il existe par exemple des hôpitaux où le traitement d'électro-choc est précédé d'une paralysie des muscles par action du curare ou du suxil, afin que la crampe épileptiforme se produise avec moins d'intensité.

Néanmoins, le soin des aliénés semble trop souvent une branche peu relevée de la profession. On y rencontre des infirmières zélées et convaincues, mais aussi de celles qui n'abordent leur tâche qu'en vue d'un gain temporaire et dans le but de se « caser ». La « relève » étant numériquement faible, le directeur d'établissement se voit parfois très limité dans ses choix; les infirmières qui passent de la médecine générale à la psychiatrie sont souvent uniquement attirées par les heures de loisir plus nombreuses et la liberté plus grande qui leur est accordée. Certes, je considère les loisirs comme nécessaires, mais l'accroissement de liberté me paraît une lourde servitude pour des gens qui ne savent en faire un juste usage...

Par ailleurs, on hésite souvent, en Allemagne, à accorder à l'infirmière de psychiatrie le beau titre de *Schwester* (Sœur), qui, en France, en Amérique et parfois en Angleterre, est réservé aux religieuses, mais qu'en pays de langue allemande on donne à toutes celles qui sont pourvues de certains diplômes hospitaliers. Ce caractère d'austérité et de dévouement, presque sacré, que nous confère notre profes-

sion, serait-il fonction de la réussite à un examen? Une tell différenciation tend à rabaisser aux yeux du public et de infirmières elles-mêmes la spécialisation de psychiatrie, alor que, précisément, ce titre est évocateur de la générosit qu'exige le service de nos malades.

Beaucoup de gens s'imaginent qu'à la longue, notre métie exerce sur nous une sorte de contagion; plus d'une, parm nos collègues, pense de même. Pour moi, je n'en crois rien Les maladies mentales ne sont point contagieuses, et il n'es plus question, aujourd'hui, de ces hystéries collectives qu connut le Moyen Age. Tout comme les infirmières des autre services, nous essayons de faire passer sans cesse dans notr travail ce qui emplit notre cœur : du meilleur de nos force donner appui et sécurité aux créatures les plus misérable et les plus désemparées.

Sur notre route, sans doute, nous rencontrerons toujour des obstacles, que nous exercions en chirurgie, en médecin générale ou en psychiatrie. Ils viendront de notre entourag ou de nous-même. Et chacune de nous pourra faire sienne l parole d'Hermann Hesse : « Je voulais seulement vivre selo l'impulsion profonde de mon être. Pourquoi donc est-ce s terriblement difficile? »

Eva von Gadow.
Adaptation d'Henriette Bourdeau-Peti

A LA RECHERCHE DE DIEU

Pages extraites du Journal de Jean de Pange (28 avril - 14 mai 1931)

Le 10 février dernier, le président Robert Schuman présidait une soirée consacrée à la mémoire du Comte Jean de Pange, rappelé à Dieu en juillet 1957. C'était l'occasion de dégager les traits d'un homme dont la disparition fait mieux mesurer à la fois la grandeur et la signification. Né à Paris en 1881, il était de vieille souche lorraine — Pange est situé entre Metz et Sarrebourg. — Cela le prédestinait au rôle qui fut le sien. L'Europe n'était pas pour lui une nécessité économique, mais une tradition spirituelle. Le drame de sa vie a été de voir se briser cette Europe du XVIIIe et du XIXe siècles, par la montée de nationalismes d'abord, puis par le national-socialisme. Ce drame, il l'a vécu dans sa chair, durant la guerre de 1914-1918 d'abord, où il fut commandant de batterie, puis durant l'occupation, où ses liens avec les Allemands suspects au régime naziste le firent arrêter et déporter.

Son œuvre, comme sa vie, a été consacrée à ce problème de l'Europe. Ancien élève de l'école des Chartes, il a laissé un héritage d'historien considérable. On mentionnera avant tout *L'Allemagne depuis la Révolution française* (1789-1945), qui est de 1947. Il laisse inédits une *Histoire de la Maison de Lorraine* et une *Histoire du Saint-Empire.* Sur le plan politique, il a consacré aux problèmes rhénans de nombreux articles dont plusieurs ont paru dans les *Etudes.* Mais le plus original de cette œuvre est constitué par une série d'essais où l'évocation historique, la réflexion politique et la méditation personnelle convergent autour de la même question. Ce sont *Les soirées de Soleure* (1927), *Mes prisons* (1945), *Les meules de Dieu* (1951). Ce dernier livre se termine par cette phrase : « L'accord de la France et de l'Allemagne ne se réalisera que dans l'union européenne dont Strasbourg devient le foyer. Cette ville ne pouvait remplir sa mission, tant que les meules de Dieu n'avaient pas broyé l'esprit d'usurpation et de conquête et permis l'avènement de la liberté. »

Tel est le visage de Jean de Pange que son œuvre publiée faisait connaître. Mais le *Journal* qu'il rédigea quotidiennement de 1925 à 1957 nous en découvre un autre. D'abord celui d'une intelligence inquiète et attentive à tous les courants de son temps. Son mariage avec Mlle de Broglie avait fait de lui le beau-frère de deux grands savants. Sa profonde honnêteté intellectuelle le rendait sensible aux difficultés suscitées par la science à une foi à laquelle il était par ailleurs profondément attaché. Le *Journal* témoigne de ce dialogue quotidien avec lui-même et avec ses contemporains. Mais, plus profondément, ce qui apparait c'est la qualité exceptionnelle d'une âme soucieuse du bien jusqu'au scrupule, incomparablement haute dans

ses affections, d'une vie intérieure intense. De cela, que beaucoup ne soupçonnaient pas, j'ai eu le privilège d'être le confident durant ses dernières années. Le *Journal*, à mesure qu'il sera publié, le révélera. Nous sommes reconnaissant à Mme la Comtesse de Pange d'avoir bien voulu nous en assurer la primeur.

Jean DANIÉLOU.

28 AVRIL

Sentiment de détresse. Incapacité d'agir. Doute. J'ai été jadis trop confiant, et c'est la réaction inévitable. La timidité est faite d'orgueil. Si l'on pouvait arracher l'orgueil, peut-être arriverait-on à juger les hommes. Je vais au temple de la rue Cortambert aux funérailles de Mme Bonzon. Comme ces cérémonies protestantes sont froides! C'est le pasteur Boegner qui lit les textes sacrés. De là à Chaillot pour les obsèques de Mme de Blacas. Le pauvre M. de Blacas, suivant le cercueil en boitant fait peine à voir. Il est un des rares hommes qui m'inspirent le respect. A déjeuner l'abbé Bottinelli, l'abbé Picard de la Vacquerie et Gandillac qui viennent nous parler du voyage de la mission universitaire en Irlande... Musée Guimet pour essayer les clichés pour ma conférence. Fatigué. Comme le pessimisme est nécessaire! Sans la crise que Louis [1] traversa de 1920 à 1922 il n'aurait peut-être pas eu l'énergie de se concentrer dans les recherches qui l'amenèrent à sa découverte.

29 AVRIL

Pauline téléphone à Maurice [2] pour sa conférence de ce soir. Il répond tristement : « Il n'y aura pas foule. » Louis n'y assistera même pas. Naïve ingratitude des enfants à l'égard de leurs pères spirituels! Plus je vais, plus je suis attristé par l'ingratitude, la tromperie; Pauline en rit et me dit que si l'on veut vivre « mitmachen » il faut accepter les règles du jeu. C'est ce que me dira la Karvina pendant le passage de Suez [3]. Elle incarne la vie animale, son ondoiement rapide et nacré. Cortier, qui assiste à notre entretien,

1. Louis de Broglie.
2. Maurice de Broglie.
3. Dans un roman inachevé de J. de P.

dit mélancoliquement : « A mon âge rien ne va plus. Les jeux sont faits. » Est-ce que *La danse de Siva*[1] ne pourrait pas être un drame en un grand nombre de tableaux? Je déjeune ici avec les Robert de Traz et le pasteur Boegner. Après déjeuner nous parlons de la prière pour les morts chez les protestants. Ils la pratiquent presque tous. Elle serait inutile si l'on admettait, comme les protestants primitifs, que le Purgatoire n'existe pas et que dès la mort l'âme va au ciel ou en enfer. Pourtant Boegner estime que cette sévérité, faite pour réagir contre l'abus des indulgences, doit être amendée. Il cite la première Epître de saint Pierre, ch. III, disant que le Christ est allé « prêcher aux âmes en prison » c'est-à-dire dans l'autre monde. Je vais chez les Pourtalès. Keyserling y parle de son enfance en Livonie, où la Ritterschaft gardait tous ses privilèges, élisait son Grand-Maréchal, avait des traditions de Haute Culture (Kant fut précepteur dans sa famille). Toutes ces familles venaient de Nieder Sachsen (Hanovre, Westphalie et partie de Hollande) par qui furent colonisées la France, l'Angleterre, la Livonie, etc... Il dit que c'est à la perte de ses propriétés qu'il doit d'être devenu ce qu'il est. Tous les grands hommes étaient pauvres, du moins en esprit. Il faut surtout se faire un métier comme tous ceux qui sont là : Keyserling, Maurois, Pourtalès, qui font des conférences et deviennent des professionnels. A 5 h. 30 Maurice fait aux Arts et Métiers une conférence sur le noyau de l'atome. C'est le noyau qui donne à l'atome sa personnalité chimique. Si on lui arrache ses électrons il les reprendra le plus tôt possible. Mais il peut faire explosion comme dans le cas de la radio-activité. Il est défendu par le champ d'électricité positive qui l'entoure; on ne peut y faire pénétrer que des particules des corps radio-actifs.

30 AVRIL

Pendant une longue insomnie, je me disais que le seul bien dont on dispose en ce monde, c'est la vie. Mais elle

1. Cf. note précédente.

n'a de valeur que par l'emploi que nous en faisons. Quelle discipline me suis-je proposé? Avant guerre je me préparais à être un homme du monde et un homme de lettres. Mais ces produits brillants d'une civilisation raffinée sont destinés à être asphyxiés dans l'atmosphère nouvelle de la démocratie. Leurs qualités mêmes hâteront leur disparition, comme il arrive aux espèces qui ne sont plus dans leur milieu originel. On n'admet plus que les métiers, comme au Moyen Age, c'est-à-dire des corporations qui prennent l'homme tout entier. Beauté du métier tel qu'il est décrit par Ruskin et Kipling. Pourquoi ne pas essayer de revenir à la conception de l'Ordre en tant que sacrement, caractère indélébile imposé sur la vie et la conscience, tel que l'ont gardé les Ordres de chevalerie? — Travaillé à *La danse de Siva*. A 3 h. 30 à l'Institut pour la réception de Chaumeix. Le centre était plein, on me fait monter dans la tribune Sud, au-dessus des bureaux; elle est presque vide mais j'y retrouve Jean de Boislisle. Chaumeix et Madelin font l'éloge de Clemenceau sans beaucoup de chaleur. Réception à la salle Decaen-Bellessort. — Au théâtre 1932, Pauline[1] parle sur les livres d'enfants. François[2] fait une lecture sans se troubler. Le soir, je retourne à ce théâtre pour la répétition générale de « Le Sacrement ». Le 1er acte représente le bureau d'un professeur d'Université qui enseigne la critique des Evangiles : Luc et Marc dérivent de saint Mathieu, qui lui-même est douteux. L'Eglise repose sur une imposture. Il faut la détruire, etc. La fille du professeur est demandée en mariage par Luc de Nivert. La scène entre la mère de ce dernier et le professeur est très bien faite. Son embarras, son hostilité contre l'Eglise font soupçonner peu à peu qu'il est un ancien prêtre. Le problème est bien posé, mais la conclusion est mélo-dramatique. Au lieu de montrer l'influence des circonstances et des volontés extérieures (la fille, l'agent électoral, etc...), il aurait fallu montrer le prêtre se croyant sorti de l'Eglise mais en ayant gardé le sens, et finissant par reconnaître le caractère surnaturel de sa mission. Il faudrait traiter ce sujet d'après les mêmes procédés

1. Comtesse Jean de Pange.
2. François de Pange âgé de 12 ans.

que « Rotatives ». Discussions d'exégèse. Puis l'ex-abbé, voué à l'action sociale et politique paraît dans des réunions publiques où l'auditoire est formé par la salle de théâtre, dans laquelle sont répartis des acteurs. Il veut construire la société future, la Cité de Dieu, et constate qu'il ne peut le faire sans l'Eglise.

2 MAI

Déjeuner chez Pierre de Luppé avec les Nadaillac auxquels il veut montrer ses porcelaines. Puis je vais voir l'exposition de la bibliothèque Rahir. J'aurais eu le goût des œuvres d'art et des livres « en amateur » mais non en commerçant. Terrible spécialisation qu'impose la vie d'aujourd'hui. Thé chez le comte Podewilz. Causé avec un frère de Kühlmann, et la fille de Cramer-Klett. Vieux souvenirs! Il faut vivre comme l'on pense, si l'on ne veut pas finir par penser comme l'on vit. Il faut lutter dans l'ordre de l'esprit, se fixer un but et tout y subordonner.

3 MAI

A 8 heures, messe aux Missions Etrangères. Je prends de plus en plus vivement conscience du Mal. Il a entièrement broyé certaines existences, comme celle d'un de mes frères. La mienne elle-même, relativement heureuse, a été assombrie par l'impossibilité de réaliser (et de garder quand elle est réalisée, comme pour Maurice) la perfection dont j'ai besoin en tout. Le Mal nous étreint de toutes parts. Comment nous en affranchir? Maurice [1] vient me chercher pour me conduire à Sceaux où je visite Péguy. Il habite, 10, rue Houdan, en face du Lycée Lakanal, une maisonnette sans étage où demeure sa mère. Il est couché. Par sa fenêtre ouverte, la vue s'étend sur des jardins et sur Arcueil. A propos des visites qu'il reçoit du P. Lebreton, guéri de la même maladie, il m'annonce qu'il est atteint de tuberculose. Tous les jours à 11 heures la fièvre commence à monter jusqu'à 5 heures, où elle atteint 39°. Il garde une admirable

1. Maurice de Broglie.

sérénité. Il ne doute pas que la Providence n'intervienne dans les plus petits détails et qu'elle n'assure toujours le triomphe du bien. « Si je dois mourir, je suis convaincu que ce sera pour mon bien ou pour celui de ma fiancée, parce qu'elle est réservée pour une autre œuvre, ou parce qu'un de nos descendants aurait mal tourné. J'aboutis ainsi à la prédestination, mais qu'importe? La seule grande énigme est celle du mal moral, du refus d'écouter la voix du Bien de la part d'un grand nombre d'hommes. » Nous parlons de la réversibilité des mérites des enfants. En me reconduisant, sa mère m'explique qu'il s'est surmené en travaillant à la fois pour le bulletin Joseph Lotte et pour sa thèse. Il veillait jusqu'à 2 heures du matin. Il est de ces natures comme Maurice, qui se dépensent sans compter jusqu'à l'épuisement. Elles ont quelque chose d'angélique. En rentrant, je téléphone à M. de Peslouan qui a été le camarade de Charles Péguy et qui, bien qu'il ait passé par Polytechnique et Péguy par Normale, n'a pas cessé de le suivre dans la vie. Il me parle de l'incroyable évolution de cette famille, Mme Péguy s'opposant jadis à ce que ses enfants fussent baptisés, puis convertie sous une autre influence, et l'activité de Péguy transformée chez Pierre en un mysticisme angélique. Comment le faire entrer dans un sanatorium? Téléphoné à Goyau, puis à Baldensperger.

4 MAI

Je rejoins Pauline chez la tante de l'Aigle, qui raconte la mort de son mari. Il avait quatre-vingt-sept ans, avait travaillé dans la journée, dîné gaiement avec ses enfants et petits-enfants. A 3 heures du matin on appelle sa femme : il étouffait. Il dit : « C'est la mort. » Tandis qu'on allait chercher un prêtre il expire sur l'épaule de sa femme. Il lui avait dit peu de jours avant qu'il ne craignait pas la mort, n'ayant jamais voulu de mal à personne. Quelle fin sereine! Préparé conférence en choisissant des photographies. Je suis obligé de me reporter au livre de Nettancourt. Comme notre personnalité est peu de chose, pour que nous ne la retrouvions que dans les livres!

5 MAI

Mal travaillé. La grande difficulté est de sortir de moi. N'est-ce pas la Grâce? Comment l'obtenir? Tant qu'on n'a pas appris à renoncer à soi-même pour se dévouer à une œuvre, on n'est bon à rien. C'est ce qui fait la beauté des existences que nous envions, qui forment vraiment des centres, comme celle de Maritain.

Après-midi chez Berdiaeff, où le P. Augustin Jacubiac parle du libre arbitre et de la prédestination. Le libre arbitre ne peut être démontré par une catégorie de preuves qui satisfassent tout le monde. Mais son existence est démontrée par des preuves très différentes, dont chacune est adaptée à une nature d'esprit. Il consiste en un pouvoir de choix : action sur telle ou telle alternative ou abstention. La volonté ne crée pas, elle ne fait que libérer des forces. Il ne faut pas chercher à concilier la liberté et la prescience divine, car toutes deux sont irréductibles et incommensurables.

Berdiaeff n'aime pas l'expression de libre arbitre, qui a quelque chose de pélagien. Elle ne laisse qu'une liberté de choix et exclut toute création. Comment concilier la théorie de la liberté et celle de la Grâce? Alors elle n'est plus qu'un mot. En ce cas, comment admettre que Dieu se complaise dans la contemplation de toute la création, y compris l'enfer? Dostoïewski fait demander par un des frères Karamazov : « Aurais-tu créé le monde si tu avais prévu qu'il dût faire couler les larmes d'un petit enfant? »

Maritain remplace le mot de prescience divine par celui de vision actuelle, de présentialité. Le libre arbitre peut s'associer à l'impeccabilité pour les élus qui agissent dans l'autre monde.

Berdiaeff : Calvin est le seul qui ait osé dire qu'il pourrait être bon pour Dieu de créer un homme destiné à l'enfer. Comment se fait-il, si l'homme a si peu de mérite pour le bien, s'il ne peut rien sans la grâce, qu'il soit si grand pour le mal? La seule manière d'échapper à l'athéisme est de croire en Jésus-Christ. Au fond, le Christianisme

n'est pas monothéiste, mais trinitaire, et il faut réintégrer cette notion dans la création. D'ailleurs le Javeh de l'Ancien Testament est le Christ qui, dit l'Apocalypse, est l'agneau immolé depuis le début du monde. N'est-ce pas lui qui est désigné dans le troisième chapitre de la Genèse : « Je suis celui qui est et qui reviendra? » Le soir avec Pauline préparé clichés pour conférence. Occupation énervante.

6 MAI

Beau soleil. Je m'installe dans le kiosque de la terrasse et écris ceci. Il faudrait que *La danse de Siva* eût pour base un problème religieux. Montrer l'ivresse de créer qu'on éprouve dans la jeunesse : l'amour, les affaires, la politique indigène. En remaniant les Appels de l'Orient pour ma conférence de demain, je pense à la discussion d'hier. Le seul moyen de résoudre l'antinomie ne serait-il pas d'admettre que l'individu n'existe qu'en fonction de l'humanité (cf. débats à la Société de Philosophie à propos de Louis [1] et de l'individualité de l'électron). L'humanité étant le corps mystique du Christ, celui-ci ne se complaît pas dans la contemplation de la création et de l'enfer. Il en souffre. La théorie de l'impassibilité divine se trouve dans les théologies asiatiques, jusqu'au Bouddhisme. Mais est-elle de l'essence du Christianisme? La doctrine de la Trinité, du Dieu incarné et souffrant semble résoudre toutes les contradictions. A 5 h. 30 à la Sorbonne, conférence de M. Hellpach, professeur à l'Université de Heidelberg sur l'Allemagne d'après 1918.

I) L'Etat : les Alliés ont imposé l'abolition de la monarchie, peut-être à leur détriment, car la démocratie est plus sensible aux revendications nationales. Mais il est probable que l'Allemagne reviendra à sa plus ancienne tradition : celle du chef à vie élu par le peuple, comme les Tchèques en ont donné l'exemple par Masaryck.

II) Le Volkstum : il se réalise aujourd'hui seulement pour la race germanique, dont l'unité n'était empêchée depuis des siècles que par la monarchie des Habsbourg.

1. Louis de Broglie.

III) L'Esprit : pour la jeune génération Goethe est un passé défini. On n'étudie pas l'histoire, on la fait. Aussi ces jeunes gens ne cherchent-ils pas à connaître Paris ou Florence, mais New-York ou Moscou. Ils sont séduits par le goût de l'action, le pragmatisme américain, mais ils sont surtout anti-bourgeois et anti-capitalistes. Depuis la Réforme, l'Allemagne se détourne de la Latinité et se rapproche du Slavisme, qui représente pour elle la passion et les forces inconscientes.

Nous sommes invités à dîner au cercle Volney par Henri Lichtenberger, avec les Hellpach, les Boucher, les Geert, les Vibraye et Tonnelot.

8 MAI

Je pense à la conception calviniste des Hollandais, peut-être aussi des Anglais, selon lesquels l'homme blanc a des devoirs sévères envers l'homme de couleur, sans que celui-ci ait aucun droit. N'est-il pas vrai que suivant Calvin personne n'a de droits? Il n'y a que des devoirs pour tous et la dépendance voulue par Dieu. C'est une conception pleine de grandeur, mais qui est très menacée à Java où le bolchévisme est en progrès. L'après-midi, ayant peu d'inspiration pour *La danse de Siva,* je vais voir Jacques Boulanger. Il est en robe de chambre bleue, au milieu de sa bibliothèque et de ses fiches. Nous parlons de Faust, de l'impossibilité pour les honnêtes gens de ne pas approuver notre programme. Il recommande la pièce de Bernard Shaw : *La charrette de pommes.* Admirable don d'amuser en parlant de choses sérieuses, dialogue étincelant. Cela ne s'acquiert pas. (Cf. Fabre-Luce.) A 5 heures je retrouve Fouret dans le cabinet de M. Fabre, administrateur de la Comédie-Française. Il est à une répétition mais nous rejoint. Il doute que les sociétaires consentent à jouer *Faust,* n'arrivant même pas à interpréter *Hamlet* que l'on prépare depuis dix ans. Pourtant il demande le texte à leur soumettre. Il insiste sur la précarité des subventions accordées par l'Etat Français. Adenauer donne aux théâtres de Cologne 12 millions et demi de francs. A l'Union je lis dans la *Revue Hebdomadaire* des

articles de Maurois sur Lyautey. Projet d'écrire pour les *Débats :* « Lyautey le Protecteur ». Souvenirs d'Aïn Sefra (avant l'accord avec l'Angleterre sur le Maroc).

9 MAI

Je commence à rédiger cet article. Contrariétés au courrier. Déjeuner chez la mère de Nicole Xantho avec les Robert d'Harcourt, un diplomate qui revient de Rome (Saint-Siège) et Mlle Vacaresco. Goûter ici en l'honneur de Thomas Mann. Le temps couvert et frais empêche de se tenir sur la terrasse. Arrivent les Kühlmann, les Eisler, Mme de Constant, du Bos, et l'ambassadeur d'Allemagne. Celui-ci parle du parfait équilibre économique de la France, tel que Nicolay le lui exposa hier : « Mais, ajouta-t-il, si vous pouvez vous isoler, vous replier sur vous-même, n'empêchez pas les autres de former des unions douanières régionales. » « ...Il se peut en effet que le projet d'union douanière austro-allemande favorise l'union douanière européenne en obligeant la France à le pousser plus activement. » Je cause avec la Comtesse Jean de Castellane qui me raconte l'accueil exceptionnellement aimable que les Anglais firent à elle et à son mari lorsqu'il se rendit à Londres comme président du Conseil municipal. Il fut reçu au banc des vingt-six Aldermen, où se recrutent les Lords-Maires. Cela eût paru impossible il y a vingt ans. A mesure que les privilèges sociaux de l'aristocratie disparaissent, ses qualités naturelles peuvent se manifester librement.

10 MAI

A 8 heures, messe aux Missions Etrangères. Article Lyautey. A 5 heures chez le P. Laberthonnière, exposé de l'abbé Klein sur l'Eglise catholique. Par une singulière ironie le début de son exposé est interrompu par une musique militaire en l'honneur de Jeanne d'Arc que l'on fête aujourd'hui. L'Eglise est l'ensemble des baptisés (tout au moins de désir) qui croient au Christ et fondent sur lui leur vie religieuse. C'est de plus une société dont les membres sont

unis au Christ au point de vivre de lui et d'être unis entre eux. Il y a en elle une circulation de vie spirituelle plus grande que partout ailleurs. La formation des Apôtres tient la place principale dans les instructions du Sauveur. L'Eglise préexiste à l'Ecriture. Consulter l'abbé Brugère : *De Ecclesia* et *De vera religione*. Comment concevoir l'autorité de l'Eglise quand elle semble contradictoire? Par exemple dans le Concile du Vatican, en ce qui concerne l'existence de Dieu, les Pères n'admettent pas qu'elle pût être démontrée, mais « certo cognosci ». Or en rédigeant le serment anti-moderniste, le Cardinal Billot exigea que les professeurs d'université affirmassent croire qu'elle pouvait être démontrée. En ce qui concerne le verset des Trois Témoins dans saint Jean (l'Eau, le Feu et l'Esprit) qui mentionne explicitement la Trinité, Rome ordonna d'en croire l'authenticité, alors qu'il ne figure dans aucun manuscrit grec ancien, qu'on ne l'a pas cité dans les anciennes controverses et que Rome elle-même admet maintenant que ce soit une interpolation.

Convient-il de se soumettre au delà du nécessaire? Quand l'abbé Klein fit à l'église de l'Institut catholique des conférences sur « le phénomène religieux, les manières de l'observer », le nonce Lorenzelli écrivit au supérieur des Carmes de les interrompre. L'abbé Klein dit qu'en ce cas il en indiquerait la raison, et le nonce n'insista pas. Mais il avait écrit à Rome d'où vinrent de nouveaux ordres. Le Cardinal Richard obtint une enquête pour étouffer la chose. Le P. Laberthonnière dit qu'il faut savoir supporter des injustices, sinon on est révolutionnaire, mais il n'est pas nécessaire d'y coopérer. Quand le Cardinal Richard lui transmit la condamnation de Rome, il répondit qu'il n'avait eu ni les croyances, ni les intentions qu'on lui prêtait, et refusa la soumission sans condition que lui demandait le Cardinal Amette.

L'hôtesse du P. Tyrrell [1], Miss Petre, à laquelle son évêque demandait de souscrire aux encycliques *Lamentabili* et *Pascendi* déclara qu'elle appartenait à une vieille famille catho-

1. Cf. de Tyrrell, ses méditations spirituelles : *Nova et Vetera*.

lique et que plusieurs de ses ancêtres étaient morts pour la foi. Elle demanda si on pouvait lui assurer que ces encycliques méritassent qu'on mourût pour elles. L'abbé Maignin fait remarquer que la Trinité nous donne le prototype de l'œuvre c'est-à-dire de la multiplicité dans l'unité. Le P. Laberthonnière conseille de consulter Bérulle : Mémoire sur la direction des supérieurs. Dieu a fait le monde non pour lui mais pour les âmes. Il nous a accordés à nous-mêmes pour nous permettre de nous donner à autrui. Il faut concevoir l'autre monde comme une communion de toutes les âmes où pourtant chacune d'elles garderait une certaine conscience de son passé. Bergson a une conception bouddhique de l'individualité, qui serait faite uniquement avec la matière. Dieu nous veut chacun avec notre individualité propre, qui grâce à la résurrection des corps restera toujours associée à notre personnalité. Le mystère de la charité c'est que chacun, en restant lui-même, puisse vivre de la vie de tous.

Pierre [1] vient dîner. A propos de Lyautey, nous parlons de la psychologie du chef. C'est celui qui se fait suivre, même par la douceur. C'est un guide, un apôtre.

11 MAI

Continué *La danse de Siva* (baie d'Along). A 5 h. 30 à la Sorbonne. Conférence de Thomas Mann. L'amphithéâtre Richelieu est comble. Je suis auprès d'Eisler et de Jean Baruzi dont la suppléance au Collège de France finit cette année, Loisy reprenant sa chaire. Thomas Mann entre avec l'ambassadeur, le recteur, etc... Ovation. Je remarque les traits énergiques de sa figure. Il commence en allemand une conférence sur Freud. Celui-ci continue la réaction contre l'Aufklärung que Nietzsche avait commencée. Sentiment de la puissance de l'instinct, de l'irrationnel, de ces éléments troubles qui ne pénètrent pas toujours jusqu'à la conscience. Le soir je reprends mon roman. Je retrouve dans un vieux cahier le touchant billet au crayon que ma belle-mère

1. Pierre de Pange.

écrivit en quittant Broglie, à la fin de septembre 1910, et qu'elle glissa dans un buvard à notre intention « Quand vous serez ici, mes chers enfants, pensez à ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés, et que Dieu vous laisse longtemps ensemble. » Que j'ai été heureux dans ce temps-là! Pourquoi étais-je déjà attristé par une sorte de pressentiment?

13 MAI

Roman (Macao-Hong Kong). A déjeuner Max Joly qui apporte des romans d'aventures sur lesquels il doit faire une lecture au théâtre 1932. Pauline fait au Lycéum une conférence sur l'éducation des enfants. Je vais au Palais-Royal, à la coopération intellectuelle, je vois M. Cœuroy, qui pour la représentation de *Faust* m'engage à m'adresser à un impresario comme Delagrange et à demander un subside à la caisse des jeux. A l'Union, le Général Henry avec qui je parle de Lyautey : de notre première rencontre à Aïn-Sefra, chez le maréchal. Lyautey avait profondément subi l'empreinte de Galliéni dont il se demandait toujours : « Que ferait-il en ce moment? » Je reviens à pied par une chaude soirée, la première que nous ayons eue. Rue Royale une pancarte et un haut-parleur annoncent le résultat de l'élection présidentielle de Versailles. Doumer vient en tête avec 441 voix. Briand n'en a que 401. Le haut-parleur annonce que l'élection n'ayant pour objet que la politique intérieure, il garde son poste de Ministre des Affaires Etrangères, et part demain pour Genève. Comme le monde intérieur est plus beau que tout cela! En rentrant je trouve Cavenel auquel je paye la moitié de son voyage pour Monte-Carlo. Il parle de ses études d'astronomie, de sa foi dans l'action de la Providence sur tous les êtres. « Je suis plus croyant que bien des prêtres, mais ma messe à moi c'est de regarder le ciel par un beau soir d'été. » Singulier hôtelier philosophe!

14 MAI

Ascension. A 8 heures, messe aux Missions Etrangères. J'écris une longue lettre d'affaires qui me prend une grande partie de la matinée. Jadis je traitais ces questions de trop haut; peut-être maintenant suis-je tombé dans le défaut contraire? Après déjeuner je vais avec François à l'exposition coloniale de Vincennes. On est choqué par la disproportion des motifs. L'étage central d'Angkor Wat a été reproduit à sa dimension naturelle, mais les nagas qui le précèdent sont au tiers de leur grandeur à Angkor et les étangs sont remplacés par de misérables bassins. Nous visitons le pavillon du Maroc, dont les murs portent des devises de Lyautey et de ses successeurs sur le protectorat, l'association avec les indigènes étant l'objet de la politique française, et non leur suppression comme on la tenta au début de l'occupation de l'Algérie. En rentrant je trouve ici Maurice de Broglie qui prend le thé. R... vient dîner. Nous montons ensuite sur la terrasse. Il dit que j'exerçai une grande influence sur lui l'an dernier en lui disant qu'on se devait à ses enfants plus qu'à ses parents. Cela le décida à ne pas épouser Mlle J... et à se rapprocher de sa femme. Du côté de Saint-Sulpice le ciel entre peu à peu dans l'ombre, mais l'éclairage de la ville forme encore des bandes mauves au-dessus desquelles traînent des pans d'azur. Nous parlons de l'autre monde, de l'Incarnation dont les théologiens admettent qu'elle a pu se produire dans d'autres planètes, de l'immortalité qui est peut-être un sentiment collectif. R... raconte qu'il n'y eut que le P. de Grandmaison qui osât lui avouer qu'il n'était pas fait pour la Compagnie de Jésus. « Devant la vie d'un homme il n'y a pas d'intérêt religieux qui compte, car il n'est responsable de son développement que devant Dieu. » J'insiste sur la grandeur que donne au Christianisme le dogme de la Trinité et de l'Incarnation par laquelle un Dieu souffrant, qui est en agonie jusqu'à la fin du monde, s'intègre à l'humanité pour la relever. Quelle admirable association de la Pitié et de la Justice! Je devrais écrire un livre : « le Dieu souffrant ».

Jean de PANGE.

QUEL FÉDÉRALISME?

L'Union française est entrée dans une passe de sénescence ou de transformation, selon les jugements plus ou moins prophétiques portés par chacun. Certains rêvent, dit-on, que tout puisse continuer comme par le passé; d'autres préconisent le simple éclatement en poussière de neuves et totales indépendances : extrémistes de tempérament qu'une mythologie de primitifs s'obstine à classer d'après les symétries dextre ou senestre du corps humain. Mais ceux-là ne sont qu'une minorité; entre les autres, « les antagonismes sont en partie artificiels et viennent de procès d'intentions [1] ». La plus grande part des Français de la métropole et des autochtones de l'Union pense, au moins pour le moment, à un aménagement neuf de la vie politique en commun. Beaucoup prononcent le mot, un peu magique, de fédéralisme. Il n'est pas inutile d'explorer l'avenir possible dans cette direction. En quoi consiste le phénomène fédératif? Comment cette forme étatique peut-elle s'appliquer à ce qu'on appelait l'Empire français?

***

Les hommes se trouvent groupés en nations par le fait qu'existent des affinités de race, de langue, d'usages et d'intérêts qui tendent à les rassembler en communautés plus ou moins étendues. Ces seules accointances sont plutôt conditions que causes. Il faut qu'il s'y ajoute une volonté, au moins diffuse, de vie en commun. Plébiscite quotidien, comme disait Renan, le phénomène national n'existe pas sans cet élément intentionnel, sans cette volition qu'a sollicitée ou extorquée l'Histoire. Mais cette description très générale et très classique ne se vérifie dans la réalité qu'avec des modalités extrêmement variées. Il se peut

1. Edgar Faure, au reporter de *Combat*, 3 février, p. 9.

d'abord que les affinités et les ressemblances ne soient que fragmentaires et demeurent loin de l'uniformité. Il se peut que les intérêts ne coïncident que partiellement. Ensuite le vouloir-vivre collectif peut comporter des nuances, s'assortir de conditions, et surtout se limiter à certains domaines de la vie en commun.

L'Etat, en devenant l'armature institutionnelle de la nation et comme sa projection juridique, tiendra compte de cette complexe réalité qu'il a charge de traduire. Il devra découvrir pour lui-même une forme capable de se modeler sur ces diverses exigences. Un groupement de culture très homogène, où les intérêts sont en gros concordants, que les pressions de l'histoire ont rendu serré, tendra à engendrer un Etat unitaire, dont le type est pour nous la France telle que l'ont faite la Monarchie administrative, la Révolution et l'Empire.

En revanche, un groupement peut naître par le rassemblement d'unités d'abord distinctes, dont certaines tendances s'avéraient divergentes, mais qui ont senti en même temps la pression d'intérêts communs et entrevu l'utilité d'une agrégation ou fusion partielle. Un traité *(foedus)* a généralement présidé à ce mariage de raison. Certaines compétences ont été réservées aux autorités primitives, d'autres attribuées à l'Etat nouveau qui les coiffe en quelque sorte. C'est l'histoire de la fondation des Etats-Unis d'Amérique et de l'Etat fédéral suisse. Ou bien, à l'inverse, un appareil unitaire se révèle inadapté et cède à des forces centrifuges; des compétences, jusque-là réservées au centre, passent à la périphérie. Ainsi en fut-il de l'Empire britannique durant une période de son histoire fluide et difficile à canaliser dans des catégories juridiques, période aujourd'hui révolue. Ainsi encore de la Russie unitaire devenue Union fédérale, dans la mesure où la constitution stalinienne n'est pas un trompe-l'œil.

Le phénomène fédératif peut revêtir dans l'histoire des formes diverses, mais on y observera toujours les traits suivants. D'abord un partage de la puissance étatique et des attributs de la souveraineté entre les Etats fédérés et l'Etat fédéral. L'Etat membre, dit fédéré (Texas ou Illinois

par exemple) jouit de l'autonomie législative et édicte ses propres lois qu'appliquent ses propres tribunaux. Il est régi par de véritables gouvernants et non par des agents soumis à la tutelle du pouvoir central, comme l'est un préfet français. L'Etat fédéral n'a aucun droit d'immixtion dans cette administration de l'Etat membre. Ainsi est assurée l'autonomie qu'appelait la diversité des unités fédérées et leur souci de garder une individualité propre — premier objectif des constituants.

En outre, l'Etat fédéral édicte une législation commune aux citoyens des Etats membres et dispose de pouvoirs administratifs en ce qui regarde les matières de sa compétence. Cette compétence est fixée en général limitativement par la Constitution, ce qui signifie que la compétence de l'Etat membre constitue le droit commun et celle de l'Etat fédéral l'exception. Ainsi on atteint le second but visé par les constituants : parvenir, en dépit des diversités conservées, à une unité supérieure supposée l'avantage de tous.

Les matières réservées à la compétence de l'Etat fédéral sont celles qui intéressent l'ensemble de l'Union. Sans doute il est toujours assez arbitraire de distinguer des buts locaux et nationaux, puisque des services comme l'enseignement, la police, l'assistance, concernent à la fois la population locale et l'ensemble du pays. Mais en pratique, par la médiation des nécessités historiques, il s'opère une distinction des tâches qui laisse toujours à l'Etat fédéral les grandes responsabilités de la défense nationale et des relations étrangères. L'expérience montre d'ailleurs que cette compétence fédérale a tendance à s'élargir, à mesure que s'accentue le caractère commun des problèmes à résoudre, comme il arrive dans presque tous les Etats modernes.

Le phénomène fédératif se caractérise non seulement par cette division des compétences, qui est respect de la diversité, mais aussi par un aspect sociétaire qui est aménagement de l'unité. Les Etats membres participent, en tant que tels, à la formation de la volonté de l'Etat fédéral, qui n'a d'existence que par eux. Ici gît la différence avec des Etats unitaires où la décentralisation a donné aux diverses provinces ou départements (Aube ou Aude) des organes

propres de décision locale, sans que ceux-ci aient part comme tels aux décisions centrales. Cet aspect sociétaire se manifeste classiquement à la tête de l'Etat fédéral par l'existence d'une seconde assemblée qui représente les Etats fédérés : Sénat américain, Bundesrat allemand, Conseil des Etats en Suisse, Soviet des nationalités en URSS. La première chambre étant choisie par la totalité de la nation et proportionnellement à la population de chaque Etat membre, cette seconde chambre est au contraire composée d'un nombre de délégués égal pour chaque Etat, quelle que soit sa population.

L'égalité entre Etats membres est-elle essentielle à la conception fédéraliste? Il est de fait qu'en Suisse et aux Etats-Unis, l'union n'aurait pu s'accomplir que sur la base de cette égalité et que l'esprit public y demeure attaché. La République fédérale allemande actuelle a suivi la même voie. Mais on ne peut oublier que l'Allemagne a connu une forme fédérale avec prépondérance de la Prusse, l'Etat le plus peuplé dont le roi était empereur et le ministre-président chancelier; fédéralisme encore mais avec glissement net vers une forme unitaire.

Le phénomène fédératif, dont on vient d'indiquer les grandes lignes classiques est susceptible de formes variées. Plutôt qu'une construction juridique unique, il représente un ensemble d'aspirations qui peuvent se couler dans des moules analogues mais pourtant assez diversifiés.

*
* *

Ce sont ces aspirations et ces besoins du complexe français actuel qui appellent peut-être un appareil fédéral. On l'entend proposer sans trop de précisions par beaucoup qui se soucient d'un changement de notre structure constitutionnelle.

Les faits imposent-ils une évolution dans l'organisation interne de l'Union française? On n'en peut guère douter, d'autant que ce processus est déjà amorcé par la loi-cadre destinée à l'Afrique française. Il faut bien avouer que dans

ces projets ou propositions d'un nouveau statut, aussi bien ceux qui sont l'œuvre d'Africains que de Français, règne une certaine confusion d'idées ou au moins de vocabulaire.

Ecartons d'abord les méprises dues aux ressemblances de termes. M. Senghor a parlé récemment[1] d'une « Union confédérale française avec des abandons réciproques de souveraineté », d'une « République confédérale française » où il désirait rester « pour l'éternité », d'une « indépendance qui ne peut se concevoir finalement que dans une République confédérale française ». On voit mal comment une indépendance se concilie avec des abandons de souveraineté. Surtout on soupçonne une confusion entre la Confédération d'Etats indépendants et la forme fédérative. On peut concevoir en effet qu'un Dahomey indépendant s'entende avec la France et avec d'autres pour établir un statut analogue à celui qui a régi l'Allemagne pendant des siècles et la Suisse quelques années : des entités souveraines conviennent de former un groupement de caractère international, sans rien sacrifier de leur souveraineté interne ou externe. Il n'existe pas alors de pouvoir central, d'Etat fédéral superposé, de pouvoir législatif ou exécutif commun, mais un organe de rencontre (une Diète) où chacun délègue des ambassadeurs. Cette forme d'union reste très faible, à peine plus serrée qu'une alliance. Elle ne répond pas au besoin d'unité avec la métropole que nombre d'Africains ressentent encore. Elle ne peut être que la préface, sans doute superflue, d'une séparation totale, ou encore le vestige, un peu hypocrite, d'une union ancienne. Elle suppose une indépendance complète déjà acquise; et il semble que les leaders africains réunis à Bamako, tout comme l'opinion française, n'acceptent pas cette idée.

C'est, pensons-nous, une méprise du même genre qui se dissimule derrière la formule d'un « ensemble franco-maghrébin ». On peut être sûr que les anciens protectorats de Tunisie et du Maroc devenus indépendants ne veulent ni ne peuvent accepter aucune limitation d'une souveraineté nouvellement acquise. Cela les exclut d'un ensemble fédéral

1. Rapporté par *le Monde*, 8 février 1958.

quelconque. Ils ont refusé d'entrer dans l'Union française comme Etats associés et se défieraient sans doute d'une simple confédération, malgré la lâcheté du lien purement international qui la relierait. L'idée d'un ensemble franco-maghrébin paraît surtout un instrument de lutte tactique pour obtenir un statut algérien proche de celui de la Tunisie et du Maroc, c'est-à-dire proche de l'indépendance, dont on a scrupule de prononcer le nom.

En revanche la formule de « l'autonomie interne », malgré son peu de précision, nous ramène à la technique même du fédéralisme. L'actuelle loi-cadre pour l'Afrique constitue évidemment un pas dans cette direction. Puisqu'on propose cette espèce de vêtement juridique pour habiller les transformations de l'Union française, on doit essayer de voir de près les formes qui en sont concevables et comment elles peuvent s'adapter au corps à couvrir. Travail indispensable, si l'on ne veut pas en rester aux mots dont le vague étonne ou rassure et dont les amphibologies servent si bien les tactiques du jeu politique.

Imaginons ce que serait une Union française moulée dans la forme classique du fédéralisme. La France, le Sénégal, le Dahomey (ou peut-être une AOF unifiée sur elle-même au premier degré) y figureraient comme Etats membres. Chacun aurait son gouvernement propre; et une Assemblée fédérale composée de représentants des Etats fédérés et une administration fédérale commune siégeraient au centre de cette Union (Paris, ou un « district fédéral » comme celui de Washington). La France, aujourd'hui dite métropolitaine, serait un Etat de New-York ou un canton de Bâle, l'AOF et l'AEF seraient Carolines du Nord et du Sud ou cantons de Lucerne et du Tessin.

Qu'on puisse seulement ouvrir de pareilles perspectives, certains s'en indigneront comme d'un blasphème contre la patrie. D'autres y verront peut-être une intention parodique et le désir tortueux d'ériger un épouvantail. Pourtant c'est à une organisation de ce genre qu'on doit songer tout d'abord, si l'on parle sincèrement de fédéralisme. Mais il faut bien dire tout de suite que l'opinion publique, tant africaine que française, répugnerait à un projet qui, tel

quel, ne répond pas du tout aux impératifs de l'histoire et de l'économie.

Cette organisation suppose en effet que ce qu'on appelait la métropole et ce qu'on n'appelle plus les colonies constituent des entités similaires, fongibles, en quelque sorte interchangeables et se trouvant prêtes à entrer à égalité dans le schéma fédéraliste. Or il n'en est rien.

Il ne s'agit pas d'une imaginaire supériorité raciale qui interdirait de réunir en faisceau un Etat membre blanc et des Etats membres noirs. Il s'agit d'abord de psychologie historique. Les Français, happés depuis deux mille ans par les courants de l'histoire européenne, sont-ils prêts à laisser la direction de leur barque à un Etat fédéral issu pour une grande part de la volonté d'Etats fédérés africains? On ne peut guère songer à le leur imposer. Imaginer que les rapports franco-allemands ou franco-russes dépendent d'un Congrès où les élus africains seraient près de la moitié, est-ce autre chose qu'une vue de l'esprit? Par ailleurs l'attention des Africains paraît bien, et légitimement, centrée sur les problèmes de leur continent; les tâches à accomplir y réclament toutes leurs forces; tournés vers leur passé et leur avenir à eux, ils ont conscience que seul un accident historique assez récent les a associés à la France plutôt qu'à l'Angleterre ou au Portugal, comme certains de leurs voisins... Les treize colonies affranchies de l'Amérique du Nord, se trouvaient séparées par de fortes dissensions, sur lesquelles on a peut-être trop insisté pour montrer que le fédéralisme était œuvre de raison; elles n'en avaient pas moins une culture et un passé communs, qui rendirent possible la Convention de 1787. Qui ne voit combien le problème franco-africain se révèle différent?

L'inégalité économique présente un autre obstacle. Les pays qu'on voudrait unir à la métropole par un lien nouveau, se trouvent en retard sur elle dans leur développement. C'était même là une des causes, et peut-être des justifications, de la colonisation. Le fait d'être plus riche ne s'oppose pas évidemment à une association avec un moins favorisé. Mais il entraîne cette conséquence que le plus avancé doit fournir une aide en capitaux et en techniciens,

ce qui n'achemine pas vers l'égalité fédérale. Dira-t-on — vieille formule des avocats du suffrage censitaire — que c'est à ceux qui paient les impôts de les voter? Non, sans doute. Mais il resterait qu'un budget fédéral alimenté surtout par des contributions ex-métropolitaines dépendrait pour une grande part de parlementaires africains. Est-ce que les uns le demandent? Est-ce que les autres sont prêts à l'accepter? Il ne semble pas. On ne prône pas le geste d'une boulangère, Marianne, qui s'accroupit sur ses écus, mais on la voit mal confier les clefs du coffre à un consortium de cousins germains, et on n'entend pas ceux-ci réclamer cela.

On peut donc conclure que l'Union française ne peut se couler dans la forme classique du fédéralisme, quelque attirant que soit ce mot. Il s'agit de faits. Les âmes bien nées et bien parlantes peuvent émouvoir en évoquant une communauté de peuples, et revêtir cette émotion de concepts assez prestigieux. Encore faut-il que leur succèdent quelques artisans aux prises avec la matière même pour œuvrer dans le possible et le réel.

*
* *

Mais justement tout espoir n'est pas perdu, car le phénomène fédératif on le sait, peut affecter des formes diverses. Certains ont donc entrepris d'amender le schéma classique pour l'adapter aux besoins de l'Union française [1].

L'un des moyens consiste à élargir dans le Sénat fédéral la représentation métropolitaine et par conséquent à y pondérer en quelque sorte les suffrages. On y parvient en groupant les départements métropolitains en 35 territoires fédérés, l'Afrique noire formant 12 ou 14 territoires fédérés et l'Algérie 4. Chaque territoire envoie, selon sa population quatre ou six représentants au Sénat fédéral. Il n'y a pas d'autre assemblée fédérale (différence avec le bicamérisme

1. Par exemple le projet établi d'après les travaux dirigés par le Conseiller d'Etat Blocq-Mascart, et édité l'an dernier par *La Fédération* (9, rue Auber) sous le titre: « La République française, Etat fédéral ».

américain ou suisse). Mais les territoires fédérés sont en même temps regroupés en régions qui élisent chacune leur assemblée législative régionale : une pour la France et une aussi respectivement pour l'Algérie, Madagascar, l'Afrique orientale, centrale, équatoriale. Le président de la République est chef du gouvernement fédéral. Il existe un conseil des ministres fédéral et des conseils de gouvernement auprès des assemblées législatives de chaque région. Une Cour suprême juge les différends entre assemblées. Quelques territoires moins évolués (Tchad par exemple et Sahara) n'accèdent pas encore au rang de territoire fédéré, mais restent sous la dépendance directe de l'administration fédérale.

Il y a là certainement des vues aussi ingénieuses que fécondes. En particulier l'absence d'une assemblée fédérale analogue à la Chambre des Représentants américains valorise certainement les assemblées législatives régionales, et répond ainsi à un désir africain sans apporter grand changement interne en ce qui concerne la France métropolitaine. En même temps la présence d'un Commissaire de la République à la tête des Conseils de gouvernements régionaux assure la liaison nécessaire entre les exécutifs.

Si prudemment et délicatement que ces plans soient élaborés par des juristes, ils n'ont chance de passer dans les faits que si une psychologie politique a été préparée pour les recevoir. L'Assemblée nationale française se résignerait-elle au rôle qu'on lui assigne et qui est plutôt effacé relativement à sa prépondérance actuelle? L'opinion politique de nos gouvernants et du public est-elle prête à ce saut généreux dans l'inconnu qu'est la création du Sénat fédéral, même si les Français de race n'y sont plus éclipsés? Les partis si jaloux verront-ils sans inquiétude leur mouvance affectée par l'irruption de tant de nouveaux élus qu'ils craindront de voir s'enrôler sous des bannières adverses?

Surtout, les hommes d'Etat africains paraissent peu disposés à accepter une construction rigoureuse et faite pour durer. Certains se plaignent déjà que la loi-cadre de 1957 soit conçue comme une forme rigide. Ils la disent dépassée.

Or un stade ne peut être dit dépassé que par référence à un but ultime. Certains pensent que ce but, proche ou lointain, c'est l'indépendance et que tout fédéralisme ne constitue qu'une étape qui doit y mener. C'est bien sûr la solution qui demande le moins d'imagination et ébranle le plus de sensibilité. De là une part de son succès. Mais est-elle celle qui maintenant répond le mieux aux besoins et aux aspirations des peuples?

*
* *

Une solution fédérale au problème de l'Union française n'a d'utilité que si elle peut constituer une forme stable et durable. Si l'indépendance totale des territoires ultramarins est à prévoir pour demain ou après-demain, ces recherches constitutionnelles ne valent pas une heure de peine. On renonce alors au mariage de raison, qui aurait pu s'accompagner d'attachement sincère. Il suffira, au gré des pressions, des marchandages et des lassitudes, de s'approcher, à petits coups de réformes empiriques, du terme fatidique rêvé ou subi : le divorce.

Ce n'est pas ce qu'escomptent les amis de l'Afrique; et la foi des Fédéralistes se fonde au contraire sur la conviction qu'une communauté est désirable et qu'il faut la rendre viable. La question se pose aujourd'hui plus pressante. Les hommes de l'art sont prêts à faire des plans, comme celui dont nous venons, trop brièvement, d'indiquer les grandes lignes. Ce qui manque encore c'est un essor de la psychologie de communauté, une confiance mutuelle, un réalisme sain, un goût du neuf. Que ce climat s'établisse, et, en place de repliements trop faciles, un grand ensemble plurinational peut naître.

André Bonnichon.

L'ÉCUME DES JOURS

Forteresse blindée de verre, érigée au sommet de l'horizon, le sana semble posé là, de toute éternité, pour défendre les avancées du ciel. Ou ne garde-t-il les défilés terrestres de quelque invasion ailée? Territoire sans mandat, il bénéficie de tous les inconvénients de l'ex-territorialité. Ce n'est pas encore l'absolu, certes, mais ce n'est pas non plus la terre. Les nuages l'assiègent, et les brumes du sol. Des écharpes d'oiseaux enserrent ses tourelles, et, des quatre points cardinaux, les arbres se pressent vers lui.

Navire échoué au plus haut d'un récif, le sana attend quelque marée géante qui le rendra à son destin errant. Les embruns emperlent ses haubans et le soleil fait luire sur sa coque des croûtes de sel. Le vent, dans la mâture, joue des hymnes tristes que scande une quinte de toux.

Equipage pétrifié, garnison statufiée, les malades du sana expient-ils quelque faute personnelle? Ou chargés de tous les péchés du monde, et de toutes les laideurs, ne forment-ils pas plutôt sur leurs chaises-longues, face au ciel, les premiers maillons d'une longue chaîne d'intercessions? Nul n'est innocent, s'il a participé aux luttes, toujours impures, des hommes. Et dans le grand silence des soirs de juin, c'est toute l'orgueilleuse misère humaine, qui rampe dans les veines de ce corps exsangue.

Heures volées, qui ne sont ni d'hier, ni d'aujourd'hui, ni de demain, heures tendues aux écoutes du mal qui ronge, saisons de défaite, longue attente immobile au bord du gouffre noir d'où montent les cris et les parfums de la vie. Jours tissés de regret, d'espoirs et de craintes, postés au seuil d'une éternité factice; jours qui recèlent de fragiles beautés, nous rendrez-vous notre regard d'enfance, qui, au sein des villes trapues, faisait naître de grands jardins odorants et sauvages? Nous rendrez-vous l'accent des mots que nul jamais, n'a prononcés...

*
* *

De lourds nuages difformes campent dans le ciel, les piquets de leurs tentes mollement enfoncés dans l'humus du soir. D'étoile en étoile s'éloigne le vol lent des ramiers. Bercé de rafales, le sana, tous feux allumés, domine la grande plaine silencieuse.

Paix sur terre... Puisque en ce haut lieu, des hommes emmitouflés de fatigue et de fièvre prospectent patiemment et l'espace et le temps, afin qu'à l'aube nouvelle jaillissent de claires sources de tendresse et de pardon.

LE CIEL EST CALME ET BLANC...

Le ciel au-dessus du sanatorium est calme et blanc. Les grosses cloches du vent se sont tues, immobilisées par le gel. Au loin, un croissant de lune luit faiblement. Par la fenêtre ouverte sur le grand vide du soir, le malade couché, voit monter comme chaque jour à la même heure, un paysage de steppes et d'océans figés.

Le monde est pauvre et nu, dépouillé par l'hiver de sa toison de récoltes et de forêts, il étale les plaques livides et les cicatrices de sa vieille peau ridée, sous laquelle on devine une ossature lourde et de grands trous noirs.

Le malade au sana, couché pour des mois et des mois, n'a que son passé pour se distraire. Il lui faut, pour oublier son mal et les menaces de l'avenir, retourner vivre bien en arrière, en de lointains pays où dans le ciel bleu voguent de doux nuages, où la terre brune est élastique et souple sous son pas. Il doit, ce malade, s'élancer à la poursuite d'images dont les contours deviennent flous, mais où se distinguent encore, au milieu de hautes plages, des silhouettes harmonieuses et de claires constructions.

Muré dans son alvéole de béton, d'acier et de verre, il vit dans un univers étrange. Le relent pharmaceutique des jours se mêle à des parfums venus du fond de la mémoire : senteurs fraîches des aubes d'autrefois, odeurs d'herbes brûlées, de marées et de bon pain chaud. La robe austère

des infirmières et leur ridicule bonnet blanc s'intègrent dans la ronde des féminités où de charmants fantômes esquissent encore des pas figés depuis des années entre les pages des vieux albums...

*
* *

Le ciel au-dessus du sanatorium est calme et blanc. Les grosses cloches du vent se sont tues...

Mais voici qu'un orchestre prélude au lointain. Des notes liquides rebondissent sur les dalles des couloirs comme des billes de mercure. Un piano, de toutes ses dents blanches, mordille le silence. Puis la musique s'élargit, irradie des lignes de couleurs, brosse des tableaux fugitifs qui glissent le long des murs, sculpte des masses d'air et de silence... Des violoncelles libèrent des essaims de guêpes qui bourdonnent dans la chambre, se heurtent aux vitres, au plafond puis se précipitent au dehors où ils se transforment soudain en escadrilles d'étoiles minuscules dont le plain-chant fait vibrer longuement les lignes courbes de l'horizon. Il en surgit de partout; chaque escadrille, à son tour, créant de nouveaux violoncelles dont les cordes vibrent sous l'archet du froid.

Le ciel pâle n'est plus qu'une paroi sonore criblée de flèches de cristal.

*
* *

La musique s'en est allée dans le soir, porter vers d'autres rivages son message de craintes et d'espoirs. Le malade émerge de sa torpeur comme d'une eau tiède. La toux, à petits coups prudents, heurte la frêle cloison des poumons. Dehors, encadré par la fenêtre, s'étend un paysage glaciaire, vision venue d'âges depuis longtemps révolus.

Mais naît un nouveau bourdonnement qui lentement s'approche. Un avion, tous feux allumés, s'en vient d'une contrée bénie. Il va sans souci des régions survolées vers des pays

d'ombre et de clarté où les roses s'épanouissent en toute saison, où les jeunes filles marchent sur les routes, par bandes, en chantant, où le printemps est toujours proche.

Il va, sans souci des régions survolées, parce que sa mission est de bonheur et de clarté, parce qu'il relie une forme de vie ardente à une autre forme de vie. Ses hélices brassent des cercles de lumière, elles exaltent toute la joie et toute la force du monde.

Longuement, le malade a suivi l'avion des yeux. Ses grandes ailes dont l'ombre, une seconde, a effleuré son lit, ce chant brutal et passionné des moteurs, cette affirmation de puissance et d'orgueil humains exaltent en lui des forces obscures.

Demain la guérison, l'espoir...

*
* *

Le ciel au-dessus du sanatorium est calme et blanc...

Florent RAES.

LES EFFETS DES ARMES ATOMIQUES

Depuis quelques mois, l'opinion publique mondiale est alertée par une grave question. Les explosions atomiques se multiplient, tant en Amérique qu'en U. R. S. S.; qu'elles soient clandestines ou publiquement annoncées, elles sont détectées à des milliers de kilomètres de distance par la radio-activité anormale de l'atmosphère. C'est dire qu'elles produisent une quantité non négligeable de poussières radioactives. Or, nous savons depuis longtemps que les radiations émises par de telles substances sont nuisibles pour l'espèce humaine. Chaque jour, la presse publie des informations, pas toujours concordantes, il faut l'avouer, mais qui n'en jettent pas moins le désarroi dans tous les esprits. Avec la fréquence actuelle des explosions atomiques, l'humanité court-elle un réel danger? — Et même les installations pacifiques que constituent les « piles » ne risquent-elles pas, à la longue, d'augmenter le nombre des individus tarés? — Si bien que certains n'hésitent pas à parler de « la grande peur » suscitée par l'ère atomique.

Les données expérimentales, déjà complexes par elles-mêmes, sont bien souvent faussées par la passion politique. Aussi nous semble-t-il utile de préciser ce que l'on sait exactement des effets des armes atomiques. Les mieux connus sont, évidemment, les effets immédiats de destruction brutale par le souffle ou la chaleur dégagée. On connaît également assez bien l'action des fortes doses de rayons gamma sur le corps humain. Notre ignorance grandit quand la dose reçue diminue : répercussions génétiques, mutations, sénescence, tous ces effets tardifs nécessitent encore certain recul pour qu'on puisse en parler avec certitude. Nous tâcherons, néanmoins, de faire le bilan de nos connaissances actuelles dans ces divers domaines.

Après un bref rappel des unités employées dans le monde atomique, nous exposerons donc très simplement les deux catégories d'effets produits par les explosions nucléaires.

***

Avec l'arme atomique, la puissance destructrice de l'homme franchit un seuil; on l'exprime d'ordinaire par le poids d'explosif (trinitrotoluène, T. N. T.) qui dégagerait la même quantité de chaleur. Alors qu'un obus de canon porte, tout au plus, une dizaine de kilos de poudre, qu'une

bombe d'avion en contient quelques centaines, la puissance d'une bombe atomique se chiffre par milliers de tonnes. Les deux premières, les tristement célèbres bombes de Nagasaki et Hiroshima, avaient une puissance évaluée à 20.000 tonnes ou 20 *kilotonnes* de T. N. T. L'apparition des bombes à hydrogène obligea les physiciens à créer une nouvelle unité encore mille fois plus forte : on chiffre leur puissance en *Mégatonnes*. Cela ne veut pas dire qu'une seule bombe d'une mégatonne aurait exactement les mêmes effets destructeurs qu'un million de bombes classiques d'avion, car on pourrait répandre ces bombes sur une plus grande surface à détruire; mais, en gros, au point de vue thermique, la puissance est comparable. Or, les dernières nées des bombes H atteignent une puissance de 50, voire 100 *Mégatonnes* et plus!

Quand une bombe atomique explose, qu'il s'agisse d'une bombe A à Uranium, ou d'une bombe H à Hydrogène, de nombreux produits radioactifs prennent naissance qui sont projetés dans l'air à l'état de fines poussières. Or tout corps radioactif se signale par l'émission de rayonnements appelés α, β et γ. Les rayons α sont des particules relativement lourdes, à faible parcours, peu pénétrantes. Les rayons β sont formés d'électrons dont la vitesse peut atteindre les 2/3 de celle de la lumière; étant donné leur faible volume, ils peuvent pénétrer facilement les corps dits opaques, comme le corps humain. Les rayons γ, enfin, sont constitués par un rayonnement électromagnétique, du même genre que les ondes de T. S. F., les ondes lumineuses et les rayons X, mais de longueurs d'onde encore plus courtes, ce qui leur donne un pouvoir de pénétration encore plus grand : certains rayons γ peuvent traverser, sans être arrêtés, un mètre de plomb ou davantage!

Ces trois sortes de rayonnements produisent dans l'organisme des effets identiques : ils ionisent les molécules, c'est-à-dire, ils les coupent en deux fragments chargés électriquement, appelés *ions*, ce qui, évidemment ne va pas sans troubler profondément les réactions chimiques indispensables à la vie des cellules. On appelle *Rœntgen* la quantité de rayons X ou γ qui produit dans 1 cm^3 d'air environ 2 milliards de paires d'ions. Pour fixer les idées, retenons qu'un individu, recevant 500 rœntgens R en une seule fois est condamné à brève échéance. Un examen radioscopique de la poitrine nécessite une dose de 0,1 R environ, ce qui correspond à la dose que nous recevons de la radioactivité naturelle du sol et de l'air en un an, au niveau de la mer; cette dose augmente avec l'altitude, puisque les rayons cosmiques Y sont plus intenses. Ce rappel rapide va nous permettre d'exposer plus clairement ce qui se passe quand explose une bombe atomique.

***

I. — Effets immédiats.

Qu'il s'agisse d'une bombe à *Uranium* ou d'une bombe à *Hydrogène* leur éclatement à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol engendre sensiblement les mêmes effets, au rayon d'action près, évidemment. D'abord se produit une « boule de feu » dont la température dépasse le million de degrés. La chaleur ainsi dégagée provoque des effets sur lesquels nous reviendrons. L'air brusquement comprimé par l'explosion transmet cette compression : une « onde de surpression » se propage à grande vitesse, comme un projectile. Elle frappe violemment tous les obstacles qui se trouvent sur son passage. Sans doute sa durée est fort brève, une seconde environ, mais comme la pression qu'elle exerce atteint des centaines de milliers d'atmosphères, les dégâts produits sont considérables. Quelques secondes après, le sens du vent se retourne, c'est « l'onde de dépression » dont les conséquences sont moins graves bien qu'elle dure plus longtemps. On connaît fort bien les effets des bombes de 20 KT lancées en août 1945 sur le Japon. Dans un rayon de 600 m, le souffle a détruit les bâtiments les plus solides; à 1.200 m, les maisons de pierres et de briques furent renversées. Les toitures, les cloisons légères, les fenêtres furent arrachées à plus de 2 km du point d'explosion; des carreaux furent cassés à près de 4 km. Canalisations d'eau, câbles électriques, conduites de gaz, inutile de le dire, tout fut coupé dans un cercle de 2 à 3 km de rayon.

La boule de feu, nous l'avons indiqué, formée de gaz surchauffés, atteint une température voisine de celle du soleil; sa luminosité est bien supérieure à celle de cet astre. Le rayonnement calorifique qu'elle émet (rayons infra-rouges) se propage à la vitesse de la lumière. Il dure une seconde environ, mais cela suffit pour produire une température de 1.800° à 1.500 m, de 900° à 4 km.

L'effet de ce rayonnement dépend de l'écran qui le reçoit. (Deux calories par cm^2 brûlent légèrement la peau; trois calories provoquent des brûlures du premier degré, enflamment du papier noir et du nylon. Il en faut 6 pour du papier blanc, 8 pour la rayonne, 17 pour brûler des tissus de coton). Quant à sa portée, elle dépend et de la puissance de la bombe, et des conditions atmosphériques. Alors qu'on ressent à peine la chaleur d'une bombe de 20 KT à 8 km du point d'explosion, une bombe thermonucléaire provoque des brûlures de la peau à 45 km, ceci par temps clair; plus l'atmosphère est humide, nébuleuse, plus vite l'onde thermique sera arrêtée.

On peut se protéger facilement contre l'effet thermique direct; un simple écran, un simple journal suffit, à partir d'une certaine distance

évidemment. Mais l'onde thermique ne tarde pas à allumer des incendies, activés par le souffle dont nous avons déjà parlé. Si bien que les blessures et les brûlures, à elles seules, furent la cause de 80 % des décès au Japon.

Les deux effets que nous venons de décrire, souffle et chaleur, ne sont pas spécifiques des armes atomiques; toute explosion les produit. L'effet radioactif est, lui, caractéristique de cet engin. Dans la seconde qui suit l'explosion, la boule de feu est le siège d'une extraordinaire émission de rayonnement : rayons gamma et neutrons. Les premiers, tels des rayons lumineux ou des rayons X, parcourent plusieurs kilomètres; la portée des seconds dépasse rarement le kilomètre. Tous deux, on le sait, produisent des effets physiologiques sur lesquels nous allons nous arrêter un peu, car ils sont moins bien connus et souvent très discutés.

***

II. — Effets biologiques.

L'organisme humain est une usine chimique d'une extraordinaire complexité. Des milliers de réactions s'y produisent à chaque instant, selon des processus minutieusement réglés, coordonnés, imbriqués les uns dans les autres. Des centaines de catalyseurs, spécifiques chacun de telle réaction, entrent en jeu tour à tour, celui-ci pour oxyder, celui-là pour hydrogéner, celui-ci pour transporter de l'énergie, tel autre pour échanger des groupements d'atomes entre deux molécules. L'étude de ces mécanismes confond d'admiration.

De même qu'un grain de poussière suffit pour arrêter une montre de précision, de même la moindre modification des produits chimiques de l'organisme risque d'entraîner de graves perturbations sur l'ensemble du corps. Or, précisément, les rayons γ et les neutrons démolissent les édifices chimiques en arrachant des électrons aux molécules. L'eau, par exemple, qui constitue les 2/3 du poids de notre corps, est coupée en radicaux OH et H et donne même HO^2 et O, produits oxydants capables d'agir sur quantité d'autres composés indispensables à la vie, comme les protéines. Les enzymes, ces fameux catalyseurs dont nous avons parlé plus haut, les protéines, les gênes, les chromosomes, toutes ces molécules chimiques peuvent subir les atteintes des rayons γ. Tout se passe comme si, sur un réseau ferroviaire à grande circulation, on détruisait les centres régulateurs. Ce serait la catastrophe à brève échéance.

Les effets subis par l'organisme dépendent de la dose reçue et du temps pendant lequel il la reçoit. A 900 m du point d'explosion d'une bombe de 20 KT, une personne non protégée reçoit une dose instantanée de

600 rœntgens. C'est la mort certaine en quelques jours, après des hémorragies, vomissements, diarrhées, etc... Si la dose reçue ne dépasse pas 400 R, dans la moitié des cas seulement l'issue est fatale, mais immédiate. Le malade peut survivre 2 ou 3 mois à l'irradiation; mais il a perdu une forte proportion de ses globules blancs, ce qui ouvre la porte à l'infection. D'où entérites, infections du tube digestif, des voies respiratoires, etc... Une dose de 200 R n'entraîne pas la mort, mais les troubles décrits ci-dessus apparaissent au bout de 2 ou 3 semaines : faiblesse, diarrhée, amaigrissement, chute des cheveux. Au-dessous de 50 R, on ne constate aucun trouble important, au moins immédiat.

Les chiffres ci-dessus ne sont qu'une indication d'un ordre de grandeur; la dose mortelle varie selon la résistance de l'individu atteint, c'est bien évident.

***

Jusqu'ici, il n'a été question que des effets immédiats de l'explosion atomique, c'est-à-dire de ceux dus aux rayons γ émis par la boule de feu. L'arme nucléaire, hélas, peut également agir sur l'organisme d'une autre façon, plus sournoise, dont nous voudrions dire un mot pour terminer.

Lorsqu'une bombe éclate au voisinage du sol, les produits radioactifs qu'elle contient (uranium, plutonium) et leurs produits de fission, également radioactifs, sont réduits à l'état de poussière. De plus, sous l'influence des neutrons émis, certains atomes du sol sont rendus à leur tour radioactifs. L'explosion de la bombe crée dans le sol un cratère de plusieurs centaines de mètres de diamètre, de plusieurs dizaines de mètres de profondeur. Des milliers, parfois des millions de tonnes de matière sont alors projetées dans l'atmosphère. Les gros morceaux retombent aussitôt. Mais les poussières les plus fines montent jusqu'à 15 ou 20 ou même 50 km de hauteur et mettent, pour retomber, un temps qui peut aller de quelques jours à quelques années selon leurs dimensions (5 microns : 10 jours pour tomber de 20.000 m). Le vent transporte ces particules parfois fort loin, si bien qu'une seule bombe atomique peut contaminer en quelques jours une zone de 300 km de long sur 50 km de large. Comment vont agir sur l'organisme les poussières retombées sur le sol?

Puisqu'elles sont radioactives, elles vont encore agir par leur rayonnement, α, β, γ. Si l'on absorbe ces poussières par voie buccale ou respiratoire, elles émettent dans l'organisme ces rayons qui sans cesse ionisent les molécules et créent les troubles déjà décrits. Par irradiation externe, seules les poussières émettrices de rayons γ seront dangereuses.

Considérons d'abord le cas des poussières absorbées. Selon leur nature,

elles vont se fixer de préférence dans tel ou tel organe. Le calcium, par exemple, se retrouve dans les os où il demeure plusieurs mois, puisque la moitié seulement s'élimine au bout de 150 jours. L'iode est fixé par la glande thyroïde où il émet des rayons γ qui vont peu à peu diminuer l'activité de cette glande dont les sécrétions hormonales sont indispensables à la bonne marche de l'organisme. Le phosphore est fixé en partie par la moelle épinière, génératrice de globules rouges. Le taux de ceux-ci va progressivement baisser. Et de même pour les autres éléments : le fer fixé par le sang, le cobalt et le nickel par le foie, le zinc, le strontium, le molybdène, l'étain fixés par les os comme le phosphore et le calcium; sans parler du chlore et du sodium qui, eux, sont répartis dans l'organisme entier, tous ces corps radioactifs vont, pendant des jours, des mois, des années, émettre leur rayonnement destructeur. Les rayons α sont très vite arrêtés par les tissus, comme les β, mais leur action ionisante est très forte, beaucoup plus que celle des γ qui, eux, agissent par contre à plus grande distance. Le résultat est facile à deviner : peu à peu l'organe qui a fixé le produit radioactif cesse de fonctionner normalement. Des troubles croissants apparaissent dans l'organisme, pouvant entraîner la mort à plus ou moins longue échéance.

Le mécanisme de l'irradiation externe n'est pas le même. Ce n'est plus tel organe qui est attaqué préférentiellement, c'est l'ensemble du corps. Mais dans l'organisme toutes les cellules n'ont pas la même sensibilité. On a pu ériger en loi le fait que les cellules sont d'autant plus sensibles aux radiations ionisantes que le rythme de leur multiplication est plus rapide. Les radiations agissent sur l'acide désoxyribonucléique (le fameux A. D. N.. rendu célèbre par des expériences récentes sur les canards) et cette action est surtout sensible au moment de la mitose (c'est-à-dire au moment où les cellules se multiplient par bipartition). Les plus sensibles sont d'abord les cellules sexuelles (un mois après l'irradiation se déclare l'azoospermie), les cellules de la moelle osseuse, sanguiformatrices (peu de temps après l'irradiation le nombre des globules blancs diminue); les cellules de l'intestin grêle et les cellules souches de la peau. Comme on le sait, les leucocytes (globules blancs) sont les défenseurs de l'organisme contre l'agression microbienne. Si leur nombre vient à décroître, le corps tombe à la merci de l'ennemi qui se multiplie sans peine. C'est pourquoi après une irradiation générale du corps de l'ordre de 400 R, on constate une poussée de fièvre chez l'irradié; tout le tube digestif est infecté, les défenses de l'organisme s'effondrent, la mort arrive au bout d'un à deux mois.

Dans ce chapitre des effets biologiques des radiations, nos connaissances actuelles sont loin d'être exhaustives. Il n'est pas question, bien entendu, d'expérimenter directement sur l'homme; mais on exploite au maximum les conséquences des deux bombes lancées sur le Japon et

elles de la bombe de Bikini dont les cendres radioactives ont contaminé s pêcheurs japonais du Fukuryu Maru. On expérimente bien sur les nimaux, mais de l'animal à l'homme, l'extrapolation n'est pas toujours ossible.

Alors, par exemple, qu'une dose inférieure à 1 Rœntgen, reçue par s gamètes du chien, provoque des anomalies graves, une dose de 00.000 R n'entraîne aucune perturbation dans les embryons de certains poissons. Le saumon peut recevoir 100 R impunément, la truite 500, ors que l'homme réagit à 25.

Nous sommes également encore mal renseignés sur les effets tardifs e l'irradiation bien que les premières explosions remontent déjà à 3 ans. On sait cependant qu'elle entraîne la sénescence, c'est-à-dire n vieillissement précoce. Il ne faut pas s'en étonner, car certaines adiolésions sont irréversibles, les fonctions ainsi atteintes sont altérées e façon définitive, irréparable. Les yeux semblent particulièrement ujets à ces accidents tardifs. L'opacité du cristallin, la cataracte, peuvent e déclencher des années après l'irradiation.

On a beaucoup parlé des effets génétiques des irradiations et, comme l arrive dans ces cas, en des sens contradictoires. Les pessimistes affirnent que l'humanité va bientôt disparaître si les expériences atomiques ontinuent d'augmenter la radioactivité de l'air, les optimistes, au ontraire, s'empressent de nier toute action héréditaire des radiations. Qu'en est-il au juste?

Il est certain qu'en ce domaine, nos connaissances sont très en retard. On peut cependant affirmer quelques propositions avec certitude. D'abord, Müller l'a montré dès 1927, les gênes sont sensibles aux radiaions ionisantes; une seule irradiation peut entraîner une mutation, dès l'instant qu'elle atteint un chromosome d'une cellule reproductrice. Ensuite, il semble démontré que l'effet des irradiations est cumulatif : plusieurs petites irradiations agissent autant qu'une seule dose forte. Enfin la fréquence des mutations est proportionnelle à la dose d'énergie ionisante. Il ne semble pas qu'il y ait de seuil de limite inférieure d'action. On a montré qu'un seul photon suffisait pour provoquer une mutation.

Du fait des expériences nucléaires et du développement de l'énergie atomique, le patrimoine héréditaire de l'humanité est-il en danger? La réponse doit être nuancée. S'il est certain que toute irradiation entraîne une mutation, inversement toute mutation ne vient pas forcément d'une irradiation : une sur 5 ou sur 10 seulement, à l'heure actuelle, est imputable à la radioactivité. Par ailleurs, toute mutation n'est pas forcément léthale, ni très visible : il existe des caractères récessifs qui n'apparaissent dans la descendance que si le père et la mère en sont porteurs. Le véritable danger des explosions nucléaires nous paraît bien ailleurs : il réside dans la diffusion des produits radioactifs que

l'homme absorbe, soit directement, soit par l'intermédiaire d'animaux et de végétaux qui en ont fait leur nourriture.

***

Si rapide et si incomplet que soit cet exposé des effets des explosions atomiques, il nous montre quelle catastrophe mondiale entraînerait une guerre atomique. La nouveauté de cette arme réside, non pas dans le fait de son extraordinaire puissance, des millions de fois supérieure à celle des armes anciennes, mais bien dans le fait que ses répercussions sont incontrôlables dans le temps et dans l'espace : on ne peut savoir ni où ni quand tel atome radioactif lancé dans l'atmosphère ira dévaster un organisme humain.

De tous côtés s'élèvent des voix qui réclament l'abolition de la guerre atomique. Puisse l'ensemble des chefs de nation s'accorder au moins sur ce point.

Jean MORETTI.

LA FORMATION DES EXPERTS DE L'ASSISTANCE TECHNIQUE INTERNATIONALE

Si le terme d'assistance technique est d'utilisation récente, le fait n'est cependant pas une invention des temps modernes et tout au cours des siècles, depuis les premières civilisations de l'Extrême et du Moyen-Orient, l'humanité a connu les échanges de connaissances, d'idées, de marchandises. Commerçants, philosophes et missionnaires ont toujours sillonné les routes du globe transportant d'un pays à un autre leurs dieux, leurs civilisations, leurs techniques.

Ces échanges internationaux se sont intensifiés au cours des siècles et ont joué un rôle considérable dans la vie des peuples, que ce soit par l'action sociale des œuvres missionnaires fondatrices d'hôpitaux et d'écoles, l'action économique qui a permis la découverte et l'exploitation des richesses naturelles ou l'action politique créatrice de structures administratives. Cependant c'est surtout depuis la fin de la seconde guerre mondiale que la coopération technique internationale a pris une vaste ampleur. Trois raisons principales en sont à la base :

— La prise de conscience de l'inégalité économique, culturelle et sociale existant entre les peuples les plus développés et ceux qui végètent encore dans la misère et l'ignorance.

Si nous représentons schématiquement la population du globe (environ 2 600 millions d'habitants) par 26 individus, chacun « valant » environ 100 millions d'habitants, nous obtenons le tableau suivant :

4 individus (400 millions d'habitants) impeccablement vêtus et en bonne santé sont les brillants ambassadeurs des régions les plus développées.

6 individus (600 millions d'habitants) d'apparence physique moins bonne et portant des vêtements plus ou moins mal ajustés représentent les régions semi-développées.

16 miséreux (1 600 millions d'habitants) maigres et pâles, mal vêtus, mal nourris, analphabètes, sont les tristes représentants des régions les plus défavorisées.

A la fin du siècle dernier ces trois groupes d'hommes n'auraient eu que peu de chances de se trouver côte à côte et de se comparer. Depuis cinquante ans, le développement des communications et des échanges d'idées a multiplié les occasions de rencontres. Les plus misérables

s'interrogent sur les raisons de ces différences, ils essaient de comprendr les causes de cette inégalité qu'ils ressentent souvent avec rancœu Cela d'autant plus que ces inégalités ne sont pas seulement économique mais qu'elles ont des conséquences sociales, qu'elles touchent les peuple dans leur chair même, la vie et la santé de leurs enfants : un enfant su cinq meurt avant son premier anniversaire dans de nombreuses région d'Asie, taux qui en Europe est inférieur à un pour cinquante.

Alors que dans certains pays il suffirait d'un bol de riz ou d'un ver de lait supplémentaire chaque jour pour réduire de moitié la mortalit infantile, dans d'autres on gaspille la nourriture et pour soutenir le cou des matières premières on limite la production ou on la détruit.

Ces faits expliquent que pour la majeure partie de l'humanité, l problème le plus urgent n'est pas celui des menaces de guerre, ni celui d l'opposition politique entre l'Est et l'Ouest, ni celui du coût de la vi ni celui des impôts. C'est le problème de la faim, de la maladie et de l misère, habituelles compagnes des deux tiers de la population du mond de plus d'un milliard et demi d'hommes.

— La nécessité de combler ce fossé existant entre les peuples s'e imposée aux hommes tant pour des raisons d'humanité que d'intér et de sécurité. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et l'ind pendance politique sont des notions vides de sens si les peuples viver dans la misère et dans l'ignorance et s'ils n'ont comme liberté que cel d'un vocabulaire politique et la jouissance d'un bulletin de vote do souvent ils ne connaissent ni le rôle, ni le pouvoir.

Jusqu'à ces dernières années cette inégalité était acceptée avec u sorte de fatalisme. La misère des peuples faisait partie du cours habitu de l'existence, du destin tragique qui frappe les uns et non les autre sans que nous en connaissions les raisons. Aujourd'hui nous nous somm rendu compte que cette inégalité était souvent due aux imperfections d notre organisation sociale, que dans l'atténuation de la misère humain chaque individu, chaque communauté, chaque peuple avait une pa de responsabilité personnelle.

— Les hommes ont compris au cours de la première moitié d xxe siècle l'étroite interdépendance existant entre le progrès soci et le progrès économique. Le progrès économique permet le progr social, le progrès social stimule le progrès économique, mais il sera faux de croire que l'un est la conséquence obligatoire de l'autre. L temps de prospérité économique ne sont pas toujours des temps de bie être social, la richesse acquise pouvant ne profiter qu'à une caste de privi légiés. Qu'il suffise de citer comme exemple les fabuleuses richesse qu'amassent certains émirs orientaux, témoignages de reconnaissanc que leur octroient les puissants trusts pétroliers internationaux.

La solution des problèmes économiques, culturels et sociaux a ét

une des premières préoccupations de l'O. N. U. qui a pris l'engagement aux termes de l'article 55 de sa Charte de contribuer au relèvement des niveaux de vie, au plein emploi, et de promouvoir les conditions de progrès et de développement des peuples les moins favorisés.

M. Jaime Torres Bodet, ancien Directeur général de l'UNESCO, actuellement ambassadeur du Mexique à Paris, a parfaitement défini les objectifs de la coopération technique :

« Il convient », a-t-il écrit, « d'établir une distinction entre la notion de mise en valeur économique, où il ne s'agit que de l'exploitation des ressources, et celle du développement économique qui implique un progrès social non seulement ultérieur mais concomitant et même préalable. Envoyer dans un pays des machines pour l'industrialiser sans, en même temps, l'aider à créer ses propres laboratoires, ce serait faire œuvre d'expansion plutôt que de développement. Sans doute on donnerait à ce pays une prospérité momentanée, mais cette prospérité n'entraînerait pas une évolution générale et durable de sa population. Il ne suffirait pas non plus de créer des laboratoires si l'on ne complétait l'effort en envoyant des spécialistes pour orienter les recherches et instruire sur place les techniciens dont manquent les nations déshéritées. L'objectif final ne saurait être de fournir à ces nations des équipes étrangères, mais de les aider à former leurs propres équipes, à dresser elles-mêmes l'inventaire de leurs ressources et à perfectionner elles-mêmes leurs moyens de recherche ».

L'assistance technique internationale a trois exigences essentielles :

— L'acceptation et la collaboration des gouvernements et des populations bénéficiaires, qui seuls doivent déterminer la nature et la portée de cette assistance;

— l'absence de toute ingérence économique ou politique dans les affaires intérieures des états bénéficiaires;

— la création d'un cadre d'experts qui seraient choisis non seulement pour leur compétence technique, mais aussi pour leurs qualités humaines, leur compréhension de la culture, des besoins et des possibilités des pays sollicitant une assistance, leur aptitude à adapter leurs méthodes de travail aux conditions locales, psychologiques, sociales et matérielles.

C'est pour répondre à cette dernière exigence que le Ministère des Affaires Étrangères a créé à Paris par arrêté du 4 juillet 1957 un centre de formation des experts de la coopération technique internationale.

Le texte de cet arrêté comporte cinq articles :

Article 1er. — Il est créé un Centre de Formation des experts français de la Coopération Technique Internationale, chargé de préparer des experts à l'accomplissement des missions qui pourraient leur être confiées au titre de l'Assistance Technique des Nations Unies et des Institutions spécialisées ou de la Coopération Technique bilatérale.

Article 2. — Le Centre est administré par un Conseil composé de représentants du secteur public et de l'activité privée ainsi que de personnalités choisies en raison de leur compétence et de leur activité dans le domaine de la coopération technique.

Le Conseil est compétent pour toutes questions relatives à la formation ci-dessus définie. Il en élabore notamment les conditions générales, détermine le programme des stages et les règles de recrutement des stagiaires.

Le Conseil comprend quarante membres au maximum.

Article 3. — Le Conseil est assisté d'un Comité de Direction composé de cinq à dix membres comprenant obligatoirement un représentant du Ministère des Affaires Étrangères, un représentant du Secrétariat d'État aux Affaires Économiques, un représentant de la Fondation des Sciences Politiques.

Article 4. — Les membres du Conseil et ceux du Comité de Direction sont nommés par arrêté du Ministre des Affaires Étrangères.

Article 5. — Les sessions du Centre de Formation sont organisées en collaboration avec la Fondation des Sciences Politiques.

Une convention entre le Ministre des Affaires Étrangères et la Fondation Nationale des Sciences Politiques détermine les conditions techniques, administratives et financières de cette collaboration.

***

Depuis 1947 la France a apporté une contribution croissante au programme d'assistance technique des Nations Unies et des institutions spécialisées (Organisation Internationale du Travail, Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture, UNESCO, Organisation de l'Aviation Civile Internationale, Organisation Mondiale de la Santé, Organisation Météorologique Mondiale et Union Internationale des Télécommunications). Près de mille experts français ont été recrutés pour conseiller et aider les gouvernements de plus de quarante États. En outre, au cours des dernières années, le Gouvernement a lancé des programmes de coopération technique bilatérale avec un certain nombre de pays.

Le centre de formation d'experts français de la coopération technique internationale est dirigé par un conseil d'administration composé de représentants des grandes administrations publiques, des principaux secteurs de l'activité privée et de personnalités choisies en raison de leur compétence en matière d'assistance technique internationale. M. René Cassin, vice-président du Conseil d'État, en assure la présidence, le secrétariat général étant confié à M. Pierre Juvigny, maître des requêtes au Conseil d'État, assisté de M. Sylvain Lourié.

Une première session de formation de six semaines a été ouverte le 13 novembre 1957 à la Fondation Nationale des Sciences Politiques à Paris. Elle réunit une quarantaine de participants appartenant à diverses disciplines, la plupart ayant la longue expérience professionnelle qui est habituellement exigée des experts internationaux.

Les horaires de l'enseignement ont été aménagés de façon à permettre aux participants de continuer à assumer l'essentiel de leurs activités au sein de leurs administrations ou de leurs entreprises. En dehors des conférences, des séminaires ont pour objet l'étude concrète de missions d'assistance technique accomplies dans les diverses régions du monde.

Le programme d'étude de cette première session qui se terminera le 8 février 1958, comprend trois parties principales :

1° Étude des problèmes du développement économique et social :

— Les grandes régions du monde : Afrique, Amérique latine, Asie, Moyen-Orient.

— Les principaux secteurs d'activités des experts internationaux : Économie (Découverte et extraction des matières premières, agriculture et élevage, sources d'énergie, communications). — Problèmes sanitaires et sociaux (Démographie, hygiène du milieu et lutte contre les maladies transmissibles, alimentation et nutrition, éducation de base et formation professionnelle, aménagement des communautés, sécurité sociale). — Administration et finances publiques (moyens de financement du développement technique : ressources intérieures et aide internationale).

2° Étude des mécanismes de l'assistance technique :

— Objectifs et limites de la coopération technique.

— Assistance technique multilatérale (les Nations Unies et leurs institutions spécialisées).

— Assistance technique française (coopération à l'extérieur et à l'intérieur de la zone franc, rôle du Ministère des Affaires Étrangères et du Ministère des Affaires Économiques).

3° Étude des aspects pratiques des missions de coopération technique :

— Psychologie des experts et conditions des missions (statut des experts, rapports avec l'administration et les populations locales, difficultés rencontrées, rapports de fin de missions).

— Étude de cas concrets, analyses de rapports d'assistance technique.

— Rencontres et entretiens avec des fonctionnaires internationaux.

***

Un très vaste champ d'action s'est ouvert à la coopération internationale dans les années qui suivirent la seconde guerre mondiale.

Le but était d'effacer les horreurs de la guerre, de redonner aux populations les plus atteintes par le conflit des conditions de vie matérielles et morales stables. Nourrir, habiller, loger, réadapter ceux qui avaient le plus souffert furent les premiers objectifs de l'assistance technique.

Lorsque l'existence redevint à peu près normale en Europe, les Nations Unies se trouvèrent placées devant l'immense misère des peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine. La conscience des hommes se révolta contre les frontières inhumaines que créaient entre les peuples la misère, l'ignorance et la maladie.

C'est alors que furent élaborés les premiers projets d'assistance technique, que des experts internationaux furent envoyés à travers le monde pour « aider les peuples à s'aider eux-mêmes », que des démonstrations techniques furent effectuées dans les domaines les plus divers.

Après dix ans d'efforts, nous devons nous poser la question de la poursuite de cette action. Est-elle suffisante?

L'assistance internationale depuis dix ans a été pour les pays les plus déshérités l'équivalent d'une transfusion sanguine, soulageant les besoins les plus urgents, apportant aux populations les plus misérables un espoir de vie meilleure. Il est maintenant nécessaire de passer de la thérapeutique symptomatique au traitement de fond de cette maladie de l'humanité que l'on appelle le sous-développement.

A quoi auront servi tous les efforts accomplis, toutes les expériences-pilotes réalisées, toutes les dépenses engagées si, après la fin de la mission des experts internationaux, les gouvernements n'ont pas la possibilité de poursuivre et d'intensifier l'œuvre amorcée?

La plupart des gouvernements des pays les moins favorisés ont la volonté de transformer les conditions de vie économiques et sociales de leurs pays, mais ils se heurtent habituellement à deux écueils qu'ils ne peuvent que difficilement surmonter :

— le manque de personnel qualifié nécessaire à la modernisation de leurs structures techniques et administratives;

— le manque de capitaux dont l'investissement est indispensable pour poursuivre l'action entreprise par l'assistance technique.

La coopération technique internationale doit maintenant envisager un développement nouveau et réaliser l'aide internationale à long terme. De très beaux résultats ont déjà été obtenus, il importe de les parfaire par une action plus profonde et plus durable donnant aux peuples les moins favorisés de réelles possibilités de progrès économique et social. Cela pour deux raisons essentielles :

— C'est une question de loyauté et de solidarité. Nous avons donné aux populations les plus déshéritées des espoirs de vie meilleure, il serait déloyal de ne pas poursuivre l'œuvre amorcée avant son total aboutissement. Un médecin abandonne-t-il son malade lorsque les analgé-

siques ont calmé les douleurs les plus aiguës? La transformation des conditions de vie économiques et sociales d'un pays où depuis des siècles règnent la misère, la maladie et l'ignorance ne peut se faire rapidement; il suffit pour s'en convaincre de penser au temps qui a été nécessaire aux nations occidentales pour arriver à leur stade de développement actuel.

— C'est une question d'intérêt économique et politique. La rapidité du développement technique, l'augmentation croissante de la productivité qui en est la conséquence amèneront la saturation de certains marchés. On brûlera dans telle région du monde les excédents de blé alors qu'à quelques heures d'avion ce sera la famine. Ce stupide déséquilibre creusera chaque jour plus profondément le fossé qui sépare les peuples les uns des autres, cela d'autant plus que la population des pays les moins développés augmente à un rythme accéléré. Le résultat ne peut être qu'une permanente menace pour la paix et la sécurité du monde.

La coopération technique internationale, si elle a pour tâche d'implanter des techniques et des idées nouvelles susceptibles d'améliorer la condition humaine des populations les plus déshéritées, doit être plus large et plus ambitieuse. Elle doit démontrer ce que peut avoir de richesse profonde une collaboration internationale dans laquelle chacun apporte le maximum de ses possibilités pour l'édification du bien commun, elle doit être non seulement technique mais humaine et elle pourrait faire sienne la formule de Bergson : « l'homme agrandi par la technique a besoin d'un supplément d'âme ».

C'est l'esprit dans lequel a été fondé le centre de formation des experts de la coopération technique internationale de Paris qui répond à une impérieuse nécessité à une époque où les relations internationales entrent dans une voie nouvelle, où les échanges culturels et techniques remplacent de plus en plus les dépendances politiques.

Étienne BERTHET.

LE VITRAIL

Esprit cultivé, âme d'artiste, le vénérable abbé de Saint-Denis, celui que l'on a été jusqu'à appeler « le premier architecte gothique », faisait si grand cas des expressions sensibles de la beauté qu'il aimait à en multiplier les signes. Aussi le nom de Suger est-il dans toutes les mémoires moins comme celui de conseiller de Louis VII, de prudent politique et de fidèle argentier, que comme celui du créateur d'un nouvel art religieux.

« *Mens hebes ad verum per materialia surgit* », notre esprit débile, écrivait-il, par l'intermédiaire des choses sensibles s'élève au vrai. Sous ses multiples aspects, l'art religieux vérifie cette assertion, et particulièrement, semble-t-il, au moyen du vitrail.

La vue, ce contact à distance né de la contemplation, cet appui de l'esprit sur la matière façonnée, retrouve ici une fonction véritable. Œil multiple sur le ciel ouvert, et que nous ne contemplons, nous, que de l'intérieur, comme en coupe et nous redistribuant, transformée à travers ses réfringences, son humeur blanchâtre, le bleu de son iris et la rutilance de ses bâtonnets, une lumière aux éléments dissociés et fondus, accordée aux variations de notre âme à toute heure du jour, le vitrail s'anime, flamboyant de colères mystiques ou s'apaisant en indulgences assourdies dans les larmes du pardon.

Voyez ces ors si assurés de leur éclat qu'ils ne semblent rayonner que pour eux-mêmes, ces bleus inaltérables, ayant la profondeur des nuits d'Orient ou la légèreté d'un ciel d'Ile-de-France et, sous leur apparence de froideur tranquille, indomptés, débordants et d'abord funeste; voyez ces fraîcheurs d'émeraude, ces jades opalescents, ces rouges éclaboussures, ce ruissellement et ces diaprures, et convenez qu'une âme de méthodiste seule pourrait résister à pareil enchantement.

Spectacle lumineux de notre foi, de nos raisons de vivre et d'espérer, comment une église pourrait-elle se passer du vitrail?

***

Beaucoup, cependant, le mésestimèrent pour des motifs aussi surprenants que discutables. Les XVIIe et XVIIIe siècles s'acharnèrent contre les verrières polychromes, pour « y voir clair », pour « avoir de l'air », par préjugé anti-gothique, pour suivre la mode... Cathédrales, basiliques, églises de villages, modestes chapelles, rien n'est épargné. Faut-il rappeler

ce chanoine consacrant une page de ses chroniques à la dépose des vitraux de Saint-Rémi de Reims (1755-57), pour célébrer le triomphe du verre blanc auquel il ajoute, le malheureux! celui du badigeon, de sorte que la basilique devint ainsi « aussi blanche, aussi nette que si elle était neuve »[1]. Faut-il rappeler ces « courseurs de losanges », la plupart venus de Suisse avec leur matériel portatif, qui battaient la campagne et en un tournemain vous démontaient verrières et vitraux et les remontaient en verre blanc losangé? La manie s'exaspère et tourne au fanatisme pendant la Révolution. Ne fallait-il pas « du plomb et des balles »? Ainsi fondirent au même creuset armatures de vitraux, éteuf des jeux d'orgue, cloches des angélus.

Le XIXe siècle s'efforça de réparer ces pertes, de cicatriser ces blessures. Il y apporta du soin, de l'émulation, de la piété. Il fallut rechercher, trier, recomposer parmi ces milliers de morceaux colorés, empilés en désordre, puzzle gigantesque dont les maîtres-verriers, pourtant, se disputaient l'honneur de la reconstitution. Sait-on que pour la restauration des vitraux de la Sainte-Chapelle, en 1847, vingt-cinq concurrents se présentèrent? Après les épreuves du concours, le jury en élimina treize. Les douze retenus subirent un classement avant le choix de l'élu. Songeons combien il est redoutable, pour un artiste consciencieux, que de s'attaquer à de telles réfections qui ont nom Paris, Amiens, Chartres ou Bourges... et que, de nos jours, pareillement, vu le caractère de l'édifice, la surface dont on dispose, la renommée qui doit s'ensuivre, doter une cathédrale d'une verrière ou de vitraux demeure une tâche exceptionnelle.

De bons esprits, habitués à la netteté des lignes architecturales, en viendront peut-être à craindre la substitution des vitraux au verre blanc par peur d'un obscurcissement trop prononcé de la nef, par crainte aussi d'une réalisation médiocre. Ne soyons pas trop timides. Les cathédrales pourvues de leurs vitraux y perdent-elles en réputation[2]? Tamiser, atténuer, colorer sans obscurcir, tel est le rôle du vitrail. Dans l'église béante au jour, où pensez-vous être? à la halle? à la Bourse? ou simplement dans quelque vaste salle de réunion? Le vitrail demeure ornement principal de l'architecture religieuse; il la revêt et la pare comme la

1. O. Merson. *Les vitraux.* — Sans doute, comme nous l'indiquons plus loin, l'intention du chapitre était-elle justifiable si les vitraux de la célèbre basilique s'étaient, par le vieillissement, obscurcis au point non plus de tamiser la lumière mais de l'intercepter. Ce que nous critiquons ici, c'est la destruction systématique là où il eût fallu porter remède.

2. Pour ma part je ne me suis jamais expliqué cette levée de boucliers contre les vitraux modernes posés aux fenêtres hautes de Notre-Dame de Paris, quelques années avant 1940. On pouvait en discuter, mais leur effet décoratif valait mieux que le jour blafard des vitres blanches que certains ont cru devoir leur préférer.

dalmatique le diacre, la chasuble le prêtre. C'est la *cappa magna* de la fenêtre.

***

Nous n'avons pas l'intention de tracer ici l'histoire du vitrail. Nous nous bornerons à présenter au lecteur quelques remarques et observations qu'il pourra vérifier par lui-même.

Nous rappellerons d'abord que le vitrail doit être *translucide* et non pas transparent. A cela, des raisons esthétiques et des raisons mystiques. Un vitrail transparent, généralement mince et parfaitement plan, donne des teintes sans profondeur et n'a que peu (ou pas) de modelé. Les jeux de lumière y sont réduits au minimum. Un vitrail transparent laisse voir, à travers ses verres colorés, le grillage extérieur qui le protège, l'architecture d'un arc-boutant, les toits, les pignons, les cheminées des immeubles voisins, bref un fond de laideur qui le perce de part en part. Un vitrail transparent ne me retranche pas du monde. Il ne parvient pas à retenir pleinement mon attention et ajoute des fausses notes à la symphonie.

Le vitrail translucide — nous ne disons pas opaque — par l'épaisseur de son verre et ses irrégularités, s'assure des jeux de lumière du plus bel effet (Cf. Chartres, Le Mans, Bourges). Suivant l'éclairage, les teintes s'exaltent, s'adoucissent, dans un scintillement qui est une joie pour l'œil, une détente pour l'âme. Contre sa paroi lumineuse viennent mourir le désordre et la confusion de l'extérieur. Le vitrail translucide me préserve du monde. Il me retient dans le sanctuaire, il guide mon imagination, il compose les thèmes de ma symphonie. « *Mens hebes ad verum...* » notait le bon abbé Suger.

Est-ce à dire que le vitrail translucide est exempt de tout défaut? qu'il est à l'abri des poussières, des oxydations, des mousses? Certes non. Il est même probable que ces altérations de matière au cours des siècles, obscurcissant certains vitraux jusqu'à les rendre opaques, ont été l'une des causes de leur destruction systématique par le clergé à partir du XVIIe siècle. Aujourd'hui, une matière mieux élaborée, un entretien judicieux doivent éviter ces inconvénients et laisser ainsi toute facilité de lecture au prêtre et aux fidèles [1].

Le vitrail transparent ne peut-il rendre aucun service? Tout dépend de la place qu'il occupe, de son éloignement par rapport au spectateur, des couleurs, des doublages, du degré de transparence effective, en un

1. VIOLLET-LE-DUC estimait que les vitraux fabriqués de son temps conserveraient leurs qualités deux cents ans environ. On doit d'ailleurs pouvoir se rendre compte du vieillissement de certains vitraux et de l'éternelle jeunesse de certains autres datant de la même époque mais de qualité différente.

mot, de l'effet obtenu qui, en fait, doit demeurer celui du vitrail translucide.

***

Quelles sont, aujourd'hui, les possibilités de la technique? A-t-on retrouvé ce fameux secret des verriers du moyen âge? Disons que, grâce aux progrès incessants de la chimie, la technique moderne est en mesure de résoudre tous les problèmes, soit d'imitation, soit de procédés et que l'on peut en espérer des combinaisons nouvelles. Quant au « secret » perdu, il n'a guère existé que dans l'imagination des amateurs de pittoresque. Alors qu'il dégénérait en France, l'art du vitrail se conservait selon les traditions en Angleterre, en Allemagne, en Suisse. C'est la désaffection, le mépris pour une forme d'art religieux dont on avait pourtant de magnifiques exemples sous les yeux, qui, en France, ont pu faire croire à la perte de cette technique. Dès le second Empire, après quelques essais malheureux, les procédés mis au point permettent la restauration des vitraux anciens et de nouvelles créations. De nos jours, la question technique n'est pas celle qui peut embarrasser. Ce serait plutôt, hélas! la question financière dont les conséquences seraient d'autant plus désastreuses que l'on aurait tendance à céder à la tentation du bon marché et du travail industrialisé.

Le vitrail d'église est une parure. En aucun cas il ne saurait le céder à la pacotille. En pareille matière, le but seul importe et le lieu oblige.

***

Nous disposons donc d'une technique plus complète que celle des anciens maîtres. A la palette des bleus, des rouges, des violets, des verts, des jaunes, des blancs, des bistres, nous ajoutons les mauves, les lilas, les roses, les bruns, et toutes les nuances. Pour la façon, le givré, le nacré, le réticulé, le craquelé, le pailleté, etc... Pour le dessin, on vous le donnera aussi pur qu'au XVIe siècle ou bien aussi surréaliste ou aussi faussement archaïque que vous pourrez le désirer. Toutefois, en ce qui concerne les couleurs, pour des raisons basées sur des lois physiques, seuls les bleus et les rouges translucides, dépourvus de modelé et de surcharge, offrent une surface colorée capable d'arrêter le regard. C'est pourquoi ils constituent la plupart des fonds unis. Aucun ton composé ne peut remplir un vitrail d'une manière aussi soutenue que ces deux couleurs employées à l'état pur. N'oublions pas que le vitrail qui n'est ni une sculpture, ni une peinture murale ou sur toile, a sa lumière et son optique propres. De plus,

par sa translucidité, il s'oppose au dessin perspectif, au trompe-l'œil qui déséquilibrent ou détruisent son harmonie colorante.

Cette harmonie demeure l'essentiel du vitrail. Aussi les teintes qui la composent ne sont-elles pas réparties au hasard, suivant l'inspiration ou la fantaisie, mais d'après des lois éternelles qu'il est extrêmement périlleux de vouloir transgresser.

Orientation d'abord. Les fonds bleus de grande surface se placent au nord, les fonds rouges au sud. Répartition correspondant à l'équilibre lumineux des dominantes rouges et bleues. Un fond bleu uni prend toute sa douceur ou toute sa prodondeur sur un ciel sans soleil, donc au nord. Transportez ce fond bleu au sud : touché par le soleil, il s'assombrit; il ne tamise plus la lumière, il l'intercepte. Pâle, il ne parviendra pas à se réchauffer. Les rouges, de surface plus réduite, atténués au nord, prennent, au sud, de la gaîté et de l'éclat : c'est la joie de la Bonne Nouvelle. Aussi le moyen âge réservait-il ce côté sud et sa dominante rouge au Nouveau Testament. Les Prophètes, les messagers de l'attente figuraient au nord, dominante bleue. Admirable concordance entre l'esthétique et la mystique.

Savoir régler l'infinie variété des bleus, savoir les maîtriser est l'un des problèmes les plus délicats de l'art du vitrail. Le bleu outre-mer rayonne de façon tellement intense qu'à son contact les autres teintes se trouvent modifiées. Jaunes tournant au vert, rouges annihilés, verts absorbés... que de déconvenues à éviter!

Veut-on délibérément s'affranchir de ces contraintes, de ces précautions? On peut en mesurer les conséquences, par exemple, à Nantes, en pleine ville, dans cette église où les verrières du chœur, nord et *sud*, sont devenues la proie du bleu. Quelle que soit la saison, ce chœur baigne désormais dans une atmosphère où flottent les tuyaux du buffet d'orgue et verdissent les ors de l'autel. Loin d'en tirer avantage, les vitraux à grands personnages de l'abside en demeurent attiédis et confondus [1]. L'on imagine ce qu'une pareille erreur deviendrait transposée à l'échelle cathédrale.

Cela ne veut aucunement dire que le bleu ne puisse entrer comme élément décoratif au sud, s'il est fortement serti, en quelque sorte jugulé, nuancé convenablement et compensé.

Certaines compositions modernes, délaissant les tons purs, présentent une recherche décorative originale basée sur les bistres et les jaunes, vieux ors soutenus de verts, bronze et flèches d'argent, tels ces vitraux

1. Nous citons des exemples locaux que nous avons eus sous les yeux durant la composition de cet article. Nous souhaitons que, de son côté, le lecteur prenne ou reprenne contact avec les réalisations artistiques qui décorent l'église (ou les églises) de la localité où il se trouve, notre but étant bien de l'inciter à se rendre compte par lui-même, cette remarque valant pour tous les exemples cités.

de Saint-Sébastien-les-Nantes où l'on peut voir avec quel souci tonal, pour le vitrail figurant le martyre du saint, l'auteur a cherché à équilibrer une carnation de grande dimension (teinte rosée du corps de saint Sébastien) avec les archers de couleur placés à la partie inférieure, ce qui ménage également un éclairement progressif de bas en haut.

D'une manière générale, rappelons cependant que l'effet décoratif du vitrail demeure la résultante d'une savante répartition des tons purs agrémentés des tons composés et qu'il repose sur l'opposition des tons et non sur leur juxtaposition. Tentation à laquelle on ne résiste pas toujours; trop de couleurs affaiblit le vitrail, défaut sensible dans la peinture sur verre chargée d'émaux pour reproduire aussi fidèlement que possible telle toile célèbre, défaut qui aboutit alors à une double trahison, le peintre ni le verrier n'y trouvant leur compte. En revanche, une opposition de tons, à la manière d'une mosaïque, sans personnage ou scène quelconque, est toujours d'un bel effet (Cf. rose d'Amiens, roses de Bourges, et, en fait, rose de Chartres dont les médaillons haut perchés et rendus minuscules par la distance ne permettent plus au spectateur d'en distinguer les représentations figuratives, mais d'en apprécier le scintillement coloré).

Autre aspect du vitrail : la grisaille. Tout en conservant la translucidité, elle donne du jour à la nef. Elle s'adapte à toutes les dimensions, à tous les styles (ou presque). Elle se prête aux savants entrelacs, aux treillis, quadrillés, guirlandes, etc... Elle garnit les lancettes si hautes qu'un personnage ne parvient plus à remplir. Et l'on en fait de ravissantes, diffusant un éclairage nacré, argenté, doucement verdâtre, de caractère apaisé. Enfin, elle est moins coûteuse que le vitrail à personnages. D'où une tendance à en abuser, sans se soucier des ruptures d'équilibre lumineux qu'elles peuvent amener avec une abside ou avec les fenêtres hautes d'une nef déjà garnies de vitraux polychromes. Là, comme partout, le goût de l'artiste doit guider l'artisan.

Elle utilise aussi, avec une aisance souveraine, les « plombs » comme élément décoratif, ces plombs qui assemblent et maintiennent entre eux les morceaux de verre coloré et qui doivent faire partie intégrante du décor. Si la chose est relativement facile avec la grisaille, on conçoit qu'elle l'est beaucoup moins avec le vitrail polychrome à personnages. Les plombs relèvent alors du dessin pour souligner les formes, cerner les contours, accuser un certain relief et aviver les couleurs. Le XIIIe siècle en a laissé marquant une grande habileté, encore que dès cette époque la production se révèle inégale, travail hâtif, négligences, visages maladroitement sectionnés. Par la suite, le goût du tableau l'emportant sur la décoration, on emploie de plus en plus les panneaux colorés maintenus par tringles et bandes de fer avec un évident parti pris d'ignorer leur place par rapport à la composition. Toutes les scènes sont vues à travers

une espèce de réseau fort peu esthétique. Mains coupées, corps décapités, balafres, chefs scalpés, bandes insolentes, larges comme des meneaux, déparent les plus belles compositions, que ce soit à Bourges, à Vincennes ou ailleurs. Heureux encore si une Renaissance fantaisiste ne vient y ajouter le simulacre d'une brisure et d'un grossier raccommodage! L'œil en demeure gêné, l'attention divisée, la contemplation impossible [1]. On a vu, de nos jours, des essais de plombs asymétriques, inspirés (ou copiés) d'après nature, figurant par exemple, un embrouillamini de branches mortes et qui, par leur manque d'équilibre, laisseront toujours l'œil insatisfait et l'âme en déroute. Au contraire, les savantes combinaisons cisterciennes d'Obazine et de Bonlieu, remontant au XIIe siècle, feront toujours l'admiration des connaisseurs.

Signalons enfin la technique moderne des verres enchâssés dans le ciment. Elle permet l'emploi des verres irréguliers, épais, bossués, éclatés, à travers lesquels, même par temps sombre, la lumière invente mille incidences. D'où leur grande luminosité. L'armature, nécessairement forte, permet un bon voisinage entre bleus et rouges. L'assemblage favorise les progressions colorées, par exemple de l'or cuivré à l'or pâle, tirant sur la teinte du vermeil.

***

On ne se recueille pas devant ce qui est par trop singulier ou par trop irrégulier. Ce qui grimace, ce qui grince, ce qui hurle, ce qui fatigue les sens chasse la prière. Les expressions violentes, les gestes exagérés que l'on trouve parfois dans les vitraux anciens relèvent le plus souvent d'une insuffisance technique, d'un travail hâtif exécuté par des verriers surchargés de commandes. Il est moins difficile, en effet, de tracer une caricature que de peindre *la Joconde*, d'obtenir une tête grotesque que le sourire de Reims.

Les grands siècles du vitrail présentent, respectivement, des vitraux supérieurement exécutés, d'autres moins réussis, les visages perdront même leur style décoratif pour une copie conforme, selon l'école. Observations de détails propres à nuancer nos jugements, à nous porter à rechercher les chefs-d'œuvre là où ils existent et qui nous rappellent que rien — pas même dans une œuvre d'art — n'est absolu.

1. Ces fantaisies ne concernaient guère que des vitraux de châteaux ou d'hôtels particuliers. (Chantilly-Cluny).

***

Parler de l'évolution du vitrail selon les écoles de Paris, Chartres, Lyon, Toulouse, de Champagne ou de Normandie nous entraînerait au delà de notre but. Nous rappellerons maintenant quelques observations si évidentes que l'on se demande pourquoi elles ne sont pas toujours respectées. Par exemple, que les fenêtres hautes sont tout indiquées pour accueillir les personnages de grandes dimensions, destinés à être vus de loin et d'en bas, conditions dont le dessin et la couleur doivent tenir compte. Les bas-côtés s'orneront des rosaces, médaillons, petites scènes à voir de près qui, rejetées au-dessus du triforium, deviennent imperceptibles et confuses (Cf. Le Mans, Tours). Ajoutons que cette erreur n'est qu'un moindre mal lorsque l'impression décorative colorée demeure, le déchiffrage des médaillons dans leur détail ne venant qu'après (Cf. rose de Chartres).

Quant aux sujets, on sait qu'ils étaient réservés à l'approbation des clercs. Souvent ces derniers les indiquaient suivant des traditions religieuses et artistiques. Sujets théologiques, enseignement par l'image, saints locaux, sujets légendaires, forment le fond de l'iconographie. Une iconographie dirigée, mais qui laisse à l'artiste une grande liberté d'interprétation, en particulier pour les costumes. Les maîtres-verriers du Moyen Age n'hésitaient guère à revêtir leurs personnages de parures somptueuses, délaissant l'ordinaire pour la féerie des couleurs. Ils n'auraient pas, plus tard, représenté un Vincent de Paul, ou, de nos jours, un curé d'Ars en soutane noire et surplis blanc sous prétexte de respecter une réalité même aux dépens de l'art. L'or d'une chasuble ou telle autre couleur empruntée et vraisemblable se seraient imposés à leur esprit. Qui nierait l'effet décoratif d'un saint Ignace en costume militaire espagnol, alors que l'habit de la Compagnie ne serait en regard et dans un vitrail, qu'une tache opaque et discordante?

Si notre costume civil, spécimen de laideur, est à éviter, pourquoi, dans les églises modernes, n'utiliserait-on pas la richesse des costumes locaux, vestes de couleurs, gilets éclatants, et des dizaines de coiffes?... Je songe à l'Alsace, la Normandie, à nos provinces, à l'inépuisable Bretagne... A condition, bien entendu, d'éviter tout réalisme et de conserver un style hautement décoratif [1].

Ne pourrait-on aussi faire un appel plus large à l'exotisme par des

1. Peut-être conviendrait-il d'ajouter qu'il serait souhaitable que l'Administration des Beaux-Arts, dont le siège est à Paris, tint plus grand compte dans ses directives des traditions locales. Lorraine, Alsace, voire Bretagne ou Catalogne, et les provinces qui ont donné naissance à une forme d'art, à un style, doivent pouvoir continuer leur épanouissement dans ce sens.

représentations choisies de l'activité missionnaire? Les Pères Brébeuf, Damien, de Foucauld, les apôtres de l'Inde, de la Chine, du Japon, appellent non seulement le souvenir d'héroïques sacrifices, de martyres, mais des somptuosités florales, des décors de temples, de pagodes, de personnages et de scènes pittoresques qui, utilisés avec tact et à leur place, enrichiraient le Miroir du Monde de nos universelles cathédrales. « *Mens hebes ad verum per materialia surgit...* » Et qui sait si de telles images, dans leur actualité constante, ne susciteraient pas des vocations? Car le vitrail n'est pas destiné à la dilection d'un seul, encore moins à devenir une espèce d'hiéroglyphe, expression d'une pensée ésotérique. Il a été créé pour l'édification et l'enchantement de tous, y compris l'élite des connaisseurs et, par là, il doit rester intelligible pour tous sans rien sacrifier de sa beauté. Autrement dit, c'est le chef-d'œuvre, avec toutes ses caractéristiques, qui réalise l'unanimité.

***

Un mot encore. N'allez pas, Maître-verrier, vous contenter de déposer au bas de votre œuvre votre carte de visite, en négatif, pour signature. Si vous y tenez, composez-vous plutôt un chiffre élégant, un monogramme caractéristique, intégré dans le décor et cependant visible, qui s'imprimera agréablement dans l'esprit du spectateur. Qui ne se souvient du fameux A. D. de Dürer? de l'R. de Rembrandt?... Mais est-il moins beau, pour un artiste, d'être seulement connu sous le nom de Maître à l'œillet?, Maître de la Pieta?, Maître de Moulins?. Quant à moi, j'ignore le nom de l'auteur de l'Arbre de Jessé de Chartres et celui de l'artiste qui a doté la rose nord de Paris de ses bleus ineffables, mais par ces expressions suprêmes, leur voix dans mon cœur chante à jamais.

Maurice DAUGE.

QU'EST-CE QU'UN AUTEUR DE FILMS?

Au mois de juin 1957, un de mes étudiants de l'I. D. H. E. C., Claude Nahon, a présenté un Mémoire intitulé *La notion d'auteurs de films.* Rien de plus opportun, dans l'état actuel d'inculture du grand public, que de bien distinguer les véritables auteurs (ceux qui méritent pleinement le nom de créateurs) des artisans plus ou moins doués qui s'adaptent à un sujet souvent imposé par le producteur. Notons tout de suite que quand un créateur authentique se voit imposer un sujet — ce fut le cas d'Orson Welles pour l'admirable *Dame de Shanghaï* — son génie transfigure la donnée conventionnelle, voire même commerciale, qui lui a été livrée, pour en faire l'expression originale de sa vision du monde à lui, de son inaliénable univers intérieur. Dans un ordre d'idées analogues, quand un auteur de films adopte une pièce ou un roman, il les plie de façon plus ou moins impérieuse à ses coordonnées esthétiques et intellectuelles : c'est ce que fit Renoir avec *Le Fleuve* et Hitchcock avec les médiocres romans policiers qui ont inspiré quelques-uns de ses meilleurs films. Renoir et Hitchcock sont précisément les deux exemples que Claude Nahon a choisis pour illustrer son point de vue. Mais il cite aussi Bunuel qui a manifesté à travers ses premières œuvres surréalistes *(Chien andalou, Age d'or)*, ses chefs-d'œuvre mexicains *(los Olvidados, El, Archibald de la Cruz)* ou ses toutes dernières réalisations *(Cela s'appelle l'aurore, La mort en ce jardin)* une angoisse devant l'hostilité d'un univers étranger à l'homme, une révolte éclatante ou rigoureusement orchestrée, une recherche de l'insolite qui puisse aboutir à la découverte de tout ce qui demeure caché aux humains. Bunuel est aujourd'hui, pour la jeune génération de spectateurs, avec Renoir, Hitchcock, Huston, Welles, Bresson, Fellini, Rossellini, Visconti, Bergman, Tati, Hawkes, Lang, Sternberg, Chaplin, Dreyer, Gance, Clair, Sjoëberg, Kurosawa — pour se limiter aux vivants — un des plus grands auteurs en septième art. Si nous ne faisons point figurer dans cette liste des cinéastes par ailleurs fort estimés comme Carné, Clouzot ou quelques autres, c'est qu'ils sont cruellement atteints par la sévérité des moins de trente ans — spectateurs ou critiques — dont le goût me semble à prendre en considération avant tout autre critère.

Mais puisque c'est de cinéma français que je viens de parler, il me semble urgent d'établir vis-à-vis des lecteurs de cette Revue une discrimination capitale entre les cinéastes de notre pays qui méritent vraiment de s'inscrire dans le groupe des auteurs de films et ceux qui ne

peuvent, quel que soit leur renom ou leur efficacité commerciale, ambitionner ce titre.

Dans son livre par ailleurs remarquable, Pierre Leprohon a entretenu une confusion qui exige d'être dénoncée : *Présences contemporaines*[1] nous présente vingt-cinq metteurs en scène français. Les analyses certes sont d'une grande clairvoyance et permettent de faire la différence entre les artisans besogneux et les créateurs inspirés. Mais il me semble qu'une histoire de la musique établit, ne serait-ce que par des artifices de mise en page et de typographie, un écart rigoureux entre les musiciens comme Bach, Vivaldi, Mozart et les *minores* qui, si habiles, si séduisants qu'ils aient pu se montrer, ne révèlent dans leur composition ni la vision du monde ni la qualité d'écriture qui est celle des grands maîtres. De même, un historien de la littérature ne mettrait point sur le même plan Mme de La Fayette et les romanciers précieux, Racine et Quinault ou même Diderot et Grimm. Or, il m'apparaît que la présentation du livre de Leprohon favorise la paresse ou la légèreté du public (même le plus cultivé en d'autres matières) qui met sur un pied d'égalité l'auteur d'*Elena* et celui de *Pot-Bouille*. On me dira que c'est bien de la prétention de vouloir trancher en la matière, surtout quand il s'agit de deux hommes qui ont déjà une œuvre abondante et connue derrière eux et qui ont su tous deux gagner (quoique sur des longueurs d'ondes bien différentes) la sympathie du public. Je me baserai donc sur les appréciations des grands élèves de l'I.D.H.E.C., des jeunes revues de cinéma et de l'opinion des ciné-clubs les plus sérieux pour dégager les lignes de partage des eaux.

On pourrait envisager trois catégories : les hommes qui ont imposé grâce à un style profondément original une vision de l'univers, une conception de la vie et des rapports humains qui supporte la comparaison avec les fresques de Balzac, Dostoïevsky ou William Faulkner; les cinéastes doués d'une sensibilité personnelle et déjà maîtres d'un style assez envoûtant mais dont l'originalité intellectuelle et la richesse humaine sont beaucoup plus contestables; enfin ceux qui ont été les habiles metteurs en images de scénarios souvent conventionnels et dont l'habileté (parfois plus apparente que réelle) a pu faire illusion même sur des éléments avertis du public. Nous élargirons un peu ce classement en y faisant entrer soit des réalisateurs morts au cours de ces dernières années soit des cinéastes prématurément disparus pendant l'entre deux-guerres et qui auraient eu une grande influence sur les destinées du cinéma.

Premier groupe : Jean Epstein qui se rattache à l'avant-garde de 1925 mais dont le seul *Tempestaire* (1947) pourrait assurer la grandeur; Jacques Feyder, inégal mais dont ni *La Kermesse héroïque* (1936) ni

1. Nouvelles Éditions Debresse.

Pension Mimosa (1935) n'ont été atteints par le temps; Jean Vigo, un des plus grands de l'histoire du 7e art et qui, avec trois films échelonnés de 1929 à 1934 *(A propos de Nice, Zéro de conduite, L'Atalante)* a conquis l'admiration unanime de tous les amateurs de cinéma; Abel Gance auquel une émission de T. V. du mois de janvier a rendu justice, en permettant aux spectateurs de revoir des fragments de *Mater Dolorosa* (1917), *La Roue* (1922), *J'accuse* (1919), *Napoléon* (1927), *Un grand amour de Beethoven* (1936); René Clair dont il n'est pas nécessaire d'énumérer les œuvres et dont l'inspiration poétique et burlesque montre une remarquable continuité depuis *Paris qui dort* (1924) jusqu'aux *Belles de Nuit* (1953), ses deux derniers films montrant une indéniable volonté de renouvellement *(Les grandes manœuvres, Porte des Lilas)*; Jean Cocteau, dont l'*Orphée* (1950) a repris les thèmes essentiels du *Sang d'un poète* (1931); Jean Grémillon, un des plus grands et des plus méconnus parmi les créateurs de l'École Française et qui a montré avec *L'amour d'une femme* (1954) qu'il n'avait rien perdu des vertus de composition et d'expression qui firent de son chef-d'œuvre, *le Ciel est à vous* (1944) un des plus beaux classiques de l'écran; Max Ophuls, Sarrois, qui avait choisi la France et qui disparut en pleine maturité l'an dernier après avoir donné quelques-uns des plus rares produits du mariage entre la sensibilité d'Europe centrale et l'intelligence latine *(la Ronde, le Plaisir, Madame de, Lola Montès)*; Robert Bresson dont nous avons présenté l'œuvre dans ces colonnes; Georges Rouquier qui, après une série de courts et moyens métrages exemplaires, s'est classé parmi les tout premiers avec *Farrebique, Lourdes, S. O. S., Noronha;* Jacques Tati dont deux films, universellement connus même des moins de quinze ans, ont fait rayonner la gloire dans les deux continents. Ajoutons un des « jeunes » dont l'œuvre est encore en devenir, Alexandre Astruc dont nous avions ici même étudié *Les mauvaises rencontres* et qui, avec *Une Vie*, va sans doute renouveler son inspiration.

Contestés, souvent même attaqués ou honnis par les intégristes du 7e art, un groupe d'ailleurs fort disparate de cinéastes français offre ce caractère commun d'être fort sérieusement remis en cause après une notoriété plus ou moins longue. En tout cas, beaucoup leur dénient la qualité d'auteurs et mettent en doute leur puissance d'imagination créatrice ou la sincérité de leur œuvre; pourtant chacun de ces cinéastes a donné au cinéma français des films importants : Autant-Lara *(Douce, le Diable au corps, le Rouge et le Noir, la Traversée de Paris)*; Marcel Carné *(Quai des brumes, le Jour se lève, les Enfants du Paradis)* (ne mentionnons *les Visiteurs du soir* que pour justifier la sévérité des témoins à charge qui dénoncent le primarisme de Carné et les déficiences de son inspiration); Julien Duvivier, un des plus célèbres de l'entre-deux-guerres et dont la production passée semble chaque année vieillir

à une cadence accélérée *(la Bandera, Pépé le Moko, la Belle équipe, Carnet de Bal, Marianne de ma jeunesse, Pot-Bouille)* qui semble permettre de classer Duvivier non point même chez les auteurs contestables mais parmi les simples artisans prolifiques et industrieux (notons toutefois que *le Temps des assassins* avait produit l'impression contraire); Sacha Guitry, Marcel Pagnol, phénomènes forains du cinéma, cas d'exception à la fois séduisants et monstrueux; Marcel L'Herbier dont le glorieux passé a été démenti par dix ans de production commerciale et dont un seul film depuis l'occupation mérite la curiosité *(la Nuit fantastique)*; Jacques Becker qui se haussa au premier rang avec *Casque d'or* (1952) mais dont *Touchez pas au grisbi* semble bien désuet, de même qu'*Antoine et Antoinette*, pour ne rien dire des *Aventures d'Arsène Lupin;* René Clément, porté par les uns au premier rang des auteurs de films mais violemment récusé par les autres et qui paraît en tout cas être un styliste plus qu'un homme véritable *(Bataille du rail, Jeux interdits, M. Ripois, Gervaise)*.

Ferons-nous figurer dans cette liste deux personnages dont le nom suscite encore dans beaucoup de milieux chrétiens, une sympathie manifeste? Tous deux ont semblé montrer une grande sincérité dans la peinture de la vérité religieuse mais la maladresse de leur écriture, leur souci commun d'accuser le trait pour toucher le grand public, enfin l'arrière-fond de commercialisme d'une partie de leur production, rendent bien difficile la promotion que certaines âmes candides souhaitent leur accorder : Maurice Cloche qui avec *Monsieur Vincent* et *Docteur Laënnec* donna de si beaux (et si téméraires) espoirs a provoqué le scandale même dans des séminaires par la lourdeur et la gaucherie d'*Un Missionnaire*, avant de retomber dans la bluette insignifiante *(Adorables démons)* d'où il n'aurait peut-être dû jamais sortir; Leo Joannon, réalisateur du *Défroqué* et du *Secret de Sœur Angèle* et qui prépare un film sur l'aumônier des filles de Pigalle, aurait sans doute voulu être le Balzac du christianisme cinématographique mais il n'en est même pas l'Eugène Sue. Encore reste-t-il bien sympathique en regard de certains fabricateurs de films religieux auxquels on a fort imprudemment fait crédit et qui méritent tout juste de figurer dans la troisième liste : au premier rang de ceux-ci il faut mettre le responsable de *Dieu a besoin des hommes*.

L'erreur d'appréciation touchant Jean Delannoy s'est poursuivie pendant assez longtemps : l'incompréhensible engouement provoqué par *l'Éternel Retour* (qui subsiste en partie à cause de Cocteau et Georges Auric et malgré la pétrifiante mise en scène) a rejailli sur *la Symphonie pastorale* et *Dieu a besoin des hommes*, qui sont pourtant de consternantes pasteurisations des romans adaptés. *Chiens perdus sans collier* et surtout *Notre-Dame de Paris* ont enfin dissipé l'équivoque. Ce réalisateur mono-

PSEUDO-CHRONIQUE D'ÉDUCATION

Propos sur quelques questions d'inégale importance

Le plaisir de la chasse, disait un vieux chasseur, s'il tient d'abord à ce que le gibier se défend, tient aussi aux fantaisies de la fortune. En battant les buissons, il faut s'attendre à la surprise. Au lieu du lièvre attendu, s'envole une bécasse goguenarde, quand ce n'est pas une grive qui vous siffle au nez. Nos pseudo-chroniques ont quelque chose de la chasse. Les problèmes les plus divers se lèvent sous nos yeux. Tantôt l'un d'eux s'impose par son importance ou son urgence. Tantôt des questions diverses sollicitent notre attention pour la seule raison qu'on en parle. Un amour immodéré de la logique ou du discours nous pousserait à leur trouver un lien qu'elles n'ont pas. Résistons-y et battons, aujourd'hui, les buissons.

Les Baccalauréats de 1957.

Le nombre des candidats a augmenté encore par rapport à 1956. De 2 % en Première Partie, où ils ont été 95.000. De 12 % en Deuxième Partie, avec 73.000. Les séries modernes rencontrent la même faveur grandissante. Les séries classiques de Première Partie se maintiennent grâce à la section C. En Deuxième Partie, les séries mathématiques marquent un progrès. La philosophie perd du terrain, au profit surtout des sciences expérimentales.

Si nous laissons de côté les séries qui ne comptent pas 100 candidats pour toute la France, la proportion des admissions, pour la Première Partie, est toujours supérieure dans les sections classiques : 88 % en A^1, 68 en C, 66 en A, 60 en B. Dans les séries modernes : 58 en technique, 55 en M^1, 50 en M. Rien ici de nouveau. Mais, en Deuxième Partie, pour la première fois, la série sciences expérimentales arrive en tête avec 71 %, contre 69 en philosophie, 61 en mathématiques techniques, 60 en mathématiques élémentaires. Toutes sections réunies, la proportion des admissions a baissé pour la Première Partie, 57 %, augmenté pour la Deuxième, 67 %.

Qu'il s'agisse du nombre des candidats ou de celui des admissions, *l'Éducation Nationale* (2 janvier 1958) constate avec satisfaction le progrès des diverses séries scientifiques. On sent quelque étonnement et un moindre contentement devant la faveur de la série sciences expérimentales. Inquiéterait-elle nos maîtres? On nous annonce un remaniement de l'examen pour cette série par l'introduction d'une épreuve

écrite de mathématiques. Cette mesure, croyons-nous, aura pour effet de rejeter un certain nombre de candidats vers la philosophie. Dans le monde où nous vivons, pourquoi refuser une place à des jeunes gens qui, n'étant ni philosophes ni mathématiciens, intéressés par les sciences et en particulier celles de la nature, ont droit à une culture répondant à leurs goûts et aptitudes? On a bien distingué deux séries techniques : mathématique et économique. Et la reconnaissance d'une culture technique permettait d'espérer que nous sortirions enfin du faux dilemme d'hier : grec ou mathématiques.

Malheureusement, les inspirateurs de notre Éducation Nationale n'arrivent pas à concilier deux intentions qu'ils affirment les leurs avec une égale énergie, parfois dans un même projet de réforme, celle de respecter et cultiver la personnalité originale de chaque enfant, celle de le préparer par l'école à l'orientation professionnelle, ordonnée au bien de la cité, selon une conception discutable de ce bien. Or, cette deuxième intention aboutit à méconnaître des formes d'esprit qu'on condamne alors sous le nom de préjugés sociaux. Mais elle conduit aussi à distinguer les milieux sociaux qui ont droit à l'existence et à une culture, et ceux qui n'y ont pas droit. Nos lecteurs ont lu le remarquable article du P. de Dainville sur l'enseignement moyen et les cours complémentaires (*Études*, septembre 1957). Ils savent que la nature résiste aux simplifications des idéologies. Faisons-lui confiance pour la sauvegarde de la légitime et nécessaire diversité des cultures. Chercher le bien de la cité en sacrifiant des personnalités serait une grave erreur.

Pendant que nous parlons du baccalauréat, notons, sans surprise aucune, que les dates en sont encore avancées. Quand il fut décidé que les vacances commenceraient dès le 1er juillet, on nous avait fait pourtant de belles promesses... Elles n'ont pas été tenues. Or, le nombre des candidats croissant sans cesse et donc le temps requis pour les examens, il n'y a pas de raison d'arrêter à mi-juin la date du baccalauréat. L'année scolaire tant des étudiants que des écoliers continuera donc à se réduire. C'est folie pure.

Pour ou contre le jeudi.

Depuis longtemps déjà, la question du jeudi est débattue. Que le repos du dimanche ne suffise pas aux enfants, éducateurs, psychologues et médecins l'affirment unanimement. Mais pourquoi l'après-midi du samedi ou le samedi tout entier ne remplaceraient-ils pas le jeudi? La plupart des enseignants tiennent pour la nécessité d'un repos au milieu de la semaine, donc pour le jeudi. Plus nombreux qu'hier, sans cesser d'être une petite minorité, les partisans du samedi font valoir des raisons et des expériences qui ne sont pas négligeables. Beaucoup

de parents se rallieraient volontiers à cette opinion. Mais, jusqu'à ce jour, le débat restait limité au monde de l'Enseignement libre et n'avait aucun caractère d'urgence. Des données nouvelles le font rebondir et l'étendent à l'Enseignement public. Ni les locaux ni les maîtres ne suffisent au nombre toujours croissant des élèves. Remplacer le jeudi par le samedi n'est pas une solution. Celle-ci ne pourrait donc être cherchée que dans une division des classes, les unes laissant la liberté du jeudi, les autres, celle du samedi.

Oui, mais pour l'Enseignement public, la question est moins simple qu'il ne paraît. L'école ayant été laïcisée, une loi du 28 mars 1882 a décidé que les écoles primaires publiques vaqueraient un jour par semaine en outre du dimanche, afin de permettre aux parents de faire donner à leurs enfants l'instruction religieuse, en dehors des édifices scolaires. A la suite de difficultés et plaintes, une autre loi du 9 décembre 1905 a rappelé que l'enseignement religieux ne peut être donné « aux enfants de 6 à 13 ans inscrits dans les écoles publiques » qu'en dehors des heures de classe. Enfin, se référant à ces deux lois, une circulaire du 18 décembre 1924 a confirmé l'usage qui fait du jeudi le jour de vacation. « C'est donc le jeudi, jour réservé par application de cette disposition légale, que l'instruction religieuse doit être donnée aux enfants. » Les choses étant ainsi, la question du jeudi est double. Il s'agit d'organiser au mieux la semaine scolaire. Il faut ainsi maintenir la liberté de l'instruction religieuse, la possibilité pour les enfants de la recevoir. Il est pour le moins étonnant qu'en ces derniers mois, dans des journaux respectueux de la religion et des hebdomadaires catholiques, l'incidence d'une organisation nouvelle des horaires scolaires sur le catéchisme n'ait même pas été envisagée. Il est pourtant facile de comprendre quel problème serait posé au clergé si le jour de vacation des classes n'était pas le même pour tous les enfants d'une paroisse. Et si l'on remplaçait la liberté du jeudi par celle du samedi comme certains le demandent, il est évident que le catéchisme n'en serait pas facilité.

S'agit-il de l'enseignement libre, la question se pose autrement. Les cours et écoles qui n'assurent pas l'enseignement religieux à leurs élèves et profitent cependant de la liberté pour confisquer le jeudi rendent fort malaisé le catéchisme. L'expérience prouve hélas que la plupart des enfants, élèves de ces cours, n'ont aucune instruction religieuse solide. Il arrive qu'on doive les refuser à la Communion Solennelle, au grand déplaisir des parents, pour ignorance crasse. Mais aux parents de prendre leurs responsabilités. Dans les institutions libres confessionnelles, la situation est différente. Au directeur des études d'aménager ses horaires. Pourquoi, si l'enseignement religieux est donné à l'intérieur, serait-il plus difficile de dégager le samedi que le jeudi? Reste à décider quel jour est plus favorable à la santé et au travail des enfants, plus agréable aux

parents. Réfléchissons cependant aux conséquences de ce chacun pour soi. Les mouvements de jeunesse, les associations sportives, les groupements de loisirs divers, les patronages organisent leurs activités en tablant sur la liberté du jeudi après-midi qui est la règle générale. Aux enfants qui ne jouissent pas de cette liberté, il devient très difficile, et souvent pratiquement impossible, de faire partie de ces mouvements et groupements. Est-ce un bien? En fait, les collèges ainsi conduits à prendre en charge les loisirs de leurs élèves et l'éducation qui se donne par eux redeviennent plus ou moins le collège-citadelle du siècle dernier. Il avait certes des avantages. N'était-il pas néanmoins trop fermé? Et nous ne sommes plus au dix-neuvième siècle. L'évolution de la vie va dans le sens d'une civilisation de plus en plus collective où les petites communautés, la famille elle-même, risquent, en étant des îles, de ne pas suffire à leur tâche. Nous ne prétendons pas, parlant ainsi, résoudre une question complexe, juger à la place des directeurs de collèges de ce qu'ils devraient faire. Mais ne laissons pas les journalistes partir en guerre contre le jeudi, à l'étourdie.

Il y a cinquante ans.

En octobre 1907, après un premier essai d'un an, Mme Danièlou fondait, rue Oudinot, son École Normale Libre. En 1913, elle la transportait à Neuilly où s'ouvrait le premier collège Sainte-Marie. Les élèves et maîtresses, anciennes élèves, parents et amis ont célébré, le 2 février, ce jubilé par une messe d'action de grâces. Depuis 1913, l'École Normale a eu 2 200 élèves, les divers collèges Sainte-Marie, 17 000. Une fois de plus, un grain de sénevé est devenu un arbre. Mais les chiffres ne sont rien. Ce qui compte, c'est l'exceptionnelle qualité de l'œuvre, une éducation religieuse et intellectuelle où la foi pénètre la culture, où la culture rend un libre et fier hommage à la foi.

Il y a cinquante ans... De passage dans un séminaire, j'entendais lire, pendant le repas, l'histoire de la loi sur les congrégations et de son application par Émile Combes. La plupart des séminaristes étaient visiblement stupéfaits; et chez beaucoup l'étonnement se nuançait d'incrédulité. Pour comprendre cependant ce que voulut et réalisa Mme Danièlou, il faut se reporter à ces années sombres. Ceux qui ne les ont pas vécues ne peuvent pas savoir par quels héroïsmes a été sauvée la liberté de l'enseignement. A peine fermés, collèges et écoles rouvraient. Mais dans quelles conditions de pauvreté et de précarité! Sauver ce qui pouvait être sauvé, maintenir coûte que coûte, telle était l'ambition commune. Mme Danièlou entreprend de créer. C'est par des études supérieures que, dans son École Normale, elle préparera des professeurs à l'enseignement libre. Le collège Sainte-Marie donnera l'enseignement

secondaire classique. Elle n'est ni la seule, ni peut-être la première à remplacer la préparation du brevet pour les filles par celle du baccalauréat. Mais, à cette époque, jusque dans les maisons religieuses où les études étaient les plus fortes, on hésitait à leur faire apprendre le latin. Quant à l'Enseignement public, il n'y viendra qu'après la guerre de 1914. Contre ceux qui dénigrent systématiquement l'enseignement libre, l'exemple de Mme Danièlou montre que la liberté est principe de progrès. Elle est aussi condition d'originalité. Car un des traits de l'éducation des collèges Sainte-Marie est que la tradition la plus authentique y a pris un visage nouveau.

Un jour viendra, nous l'espérons, où s'écrira une véritable histoire de l'enseignement catholique en France. Les éducateurs y prendront la place occupée jusqu'ici par les théoriciens de l'éducation qui ne sera pas elle-même la cendrillon de la pédagogie. Alors seulement on pourra situer la création des Sainte-Marie dans une tradition de sainteté, de labeur, de progrès tentés ou réussis, d'adaptation à des conditions et des besoins nouveaux.

Ayant aimé le *Livre de Sagesse pour les filles de France* et l'ayant dit, je reçus de Mme Danièlou un courtois remerciement où elle manifestait quelque surprise de la joie que son livre m'avait donnée. Je chercherais en vain à cacher que je suis un vieil aumônier scout. Méchant scout qui a été, depuis, ravi d'apprendre que la fondatrice des Sainte-Marie n'avait commencé que tard ses études, et que la première éducation qu'elle entreprit, à 12 ans, a été celle d'un bébé tigre. De quoi faire rêver, en étude, les élèves de Neuilly, si elles n'étaient pas plus raisonnables que leurs frères!

Vous attendiez peut-être que je vous parle du lycéen de 14 ans qui a joué à Christophe Colomb. Le tapage fait autour de cette aventure m'en ôte le goût. Pauvre gosse! Pourvu qu'il ne se prenne pas pour un héros, ni même un personnage! S'il avait réfléchi et deviné l'inquiétude de ses parents, il ne serait pas parti. Mais il a fait preuve d'un cran dont il lui reste à user mieux. Quant aux professeurs qui imposent des punitions interminables pour le dimanche, jour du Seigneur, jour aussi de repos protégé par la loi républicaine et laïque, il n'est pas mauvais qu'ils aient à réfléchir également. Ce qui a été, dit le Sage, sera. Pourquoi donner à tant de garçons excédés la tentation de s'embarquer pour l'Amérique? Ne suffit-il pas que tous les adolescents aient, un jour, à disserter sur les voyages qui forment le jeunesse? Si, dit-on, ils ne lisaient pas Jules Verne, Tintin et les Signes de Piste... Mais ils apprennent par cœur *les deux Aventuriers et le Talisman*. C'est en classe que les enfants apprennent le chemin de l'école buissonnière.

Jean RIMAUD.

LA VIE RELIGIEUSE

L'enseignement du Souverain Pontife.

Nous retiendrons ici trois des principales allocutions prononcées par S. S. Pie XII au cours du mois de janvier et qui rappellent des points importants de la doctrine morale et sociale de l'Eglise.

D'abord, un Discours aux dirigeants des *Associations italiennes de familles nombreuses* (*Osservatore Romano*, 22 janvier). Le Pape s'y élève contre les sociologues qui considèrent la fécondité humaine comme une maladie sociale qu'il faut guérir et qui préconisent un *Birth Control* systématique et généralisé. S. S. Pie XII rappelle avec force que c'est aller à l'encontre d'une de ces lois de la nature, c'est-à-dire une loi du Créateur, que l'on ne peut pas violer longtemps, l'expérience historique le prouve abondamment, sans attirer sur la société des périls mortels. Certes, pour autant, le Pape ne se dissimule aucunement qu'aujourd'hui, dans certaines parties du monde au moins, la croissance démographique pose d'angoissants problèmes : toute une partie de l'humanité est largement sous-alimentée. Mais, déclare Pie XII, ces graves dangers viennent de l'homme, de l'égoïsme collectif des nations et des peuples nantis. Plutôt que de recourir à une réduction anti-naturelle des naissances, il vaudrait mieux répartir, à travers la terre, les moyens de subsistance : « Avec le progrès de la technique, avec la facilité des transports, avec les nouvelles sources d'énergie dont on commence à peine à recueillir les résultats, la terre peut promettre la prospérité à tous ceux qui l'habiteront, pour encore une longue durée... »

Plutôt donc que de s'illusionner sur les périls de la surpopulation, le Pape conclut :

> Il serait plus raisonnable et utile que la société moderne s'appliquât, plus résolument et universellement, à corriger ses errements; qu'elle obvie aux causes de la famine dans les zones « faibles » ou surpeuplées en utilisant plus activement, à des fins pacifiques, les découvertes modernes, en adoptant une politique plus large de collaboration et d'échange, une économie à vues plus lointaines et moins nationalistes; surtout, qu'aux suggestions de l'égoïsme elle oppose la charité, qu'aux suggestions de l'avarice elle réponde par une application plus concrète de la justice...

Ce sont des problèmes de justice ou d'équité sociale qu'aborde S. S. Pie XII dans deux autres discours, adressés à des auditoires bien différents, l'un à des dirigeants d'industrie chimique, l'autre à un pèlerinage de 15.000 employées de maison.

Dans le premier de ces documents (*Oss. Rom.* 11 janvier, en français), Pie XII parle de la nécessité d'assurer au travail en usine des conditions humaines.

C'est une exigence même de la production de ne pas traiter l'ouvrier comme une machine matérielle :

Les chefs d'industrie éclairés par une connaissance plus exacte des exigences réelles du travail humain, de ses facteurs psychologiques, individuels et sociaux, en viennent, de plus en plus, à subordonner les éléments purement économiques de la production aux impératifs issus de la nature spirituelle de l'homme, des légitimes aspirations de son esprit et de ses dispositions affectives. Les gens compétents reconnaissent que, devant un travail inadapté, qui méconnaît ou avilit sa personnalité au lieu de l'épanouir, le travailleur ralentit son effort producteur...

Mais cette considération, qui reste encore basée sur le seul intérêt économique, ne saurait suffire à un chrétien :

Respectueux des personnes et de leurs droits inaliénables, conscient de la solidarité profonde qui le relie au plus humble de ses semblables, l'homme de cœur, le chrétien surtout, ne permet pas qu'on juge des faits économiques et des situations sociales à la lumière du déterminisme de lois aveugles ou d'une évolution historique inexorable. Il souffre profondément de voir que l'ouvrier d'aujourd'hui reste trop souvent étranger à son travail, enchaîné à un labeur qui l'enserre comme un carcan, au lieu de lui donner, si modeste soit-elle, une possibilité d'épanouissement...

Dans son allocution aux employées de maison (*Oss. Rom.*, 21 janvier), le Pape reprend un enseignement qu'il a déjà souvent donné. Le terme même d' « employées de maison », substitué à celui de « domestiques », marque toute une évolution sociale où l'on peut voir, dit Pie XII, l'expression d'une tendance légitime à l'autonomie personnelle et économique qui ne laisse pas d'être un progrès. Mais, pour autant, il ne faut pas méconnaître la dignité du travail domestique, qui implique des relations humaines comparables à celles des fonctions d'infirmière ou d'enseignante, de lourdes responsabilités, en conséquence, en particulier vis-à-vis des enfants de la famille où l'on travaille. Cette haute dignité doit entraîner des rapports de respect et de charité mutuels entre employeurs et employées, des rapports qui ne soient pas réglés par la seule justice commutative mais, également, par un sens élevé de l'homme. En particulier le Pape rappelle que les employeurs doivent, en conscience, appliquer à leurs domestiques les enseignements sociaux de l'Eglise :

Les employeurs ne sont pas seulement tenus à assurer à leurs domestiques tout ce qui est prescrit par la loi, mais ils doivent aussi, conformément à l'équité, leur faciliter l'accès à un système de sécurité qui doit comprendre la possibilité de fonder une famille. En tel cas, il n'y aurait aucun motif qui

justifierait le refus du salaire familial à ceux ou celles qui consacrent toute leur activité à une famille ou à une institution...

L'A.C.I. et d'autres groupements analogues ont fait, en France, ces dernières années, de gros efforts pour éclairer l'opinion de la bourgeoisie catholique, en particulier sur le problème de celles qu'il est convenu d'appeler les « petites bonnes ». De considérables progrès ont été faits. Mais, trop souvent encore, des familles catholiques, voire des communautés religieuses, exploitent abusivement les adolescentes à leur service, ou gémissent sur les charges sociales qu'entraîne l'emploi de domestiques. Le clair enseignement du Pontife romain est donc nécessaire.

Politique italienne et catholicisme.

Il n'y a pas lieu, selon toute probabilité, d'attacher grande importance aux paroles adressées le 10 janvier par M. Gromyko, ministre des Affaires Etrangères d'U.R.S.S., à une délégation de communistes italiens, envisageant la possibilité de relations diplomatiques entre le Vatican et l'U.R.S.S. Le seul fait que ces paroles aient été prononcées en réponse à une question posée par un ex-Oratorien communisant, réduit à l'état laïque et excommunié, permettent de dire que la proposition n'est pas sérieuse, et qu'elle n'est qu'une manœuvre pour influer sur les prochaines élections législatives en Italie.

Quant à l'article du Cardinal Ottaviani, secrétaire du Saint-Office, publié dans le *Quotidiano* (journal catholique) du 21 janvier, autour duquel la presse italienne a fait tant de bruit, il est difficile à un Français d'en discerner exactement le but et la portée. Au cours de cet article assez général, le cardinal a déploré que des hommes politiques catholiques servissent parfois leur ambition plus que l'avènement du monde meilleur où le Christ veut mener l'humanité. Il a regretté qu'en Italie des catholiques, occupant des positions politiques importantes, s'associassent à ceux qui persécutent l'Eglise et cherchent à l'anéantir. La presse communiste a prétendu que ces attaques visaient un ministre démo-chrétien, M. del Bo. L'article du Cardinal Ottaviani représentait-il une prise de position du chef du Saint-Office différente de celle de la Secrétairerie d'Etat? Entendait-il favoriser une évolution de la démo-chrétienne sur sa droite? Comprenons simplement que nous ne pouvons pas juger avec notre optique française et nos habitudes françaises. Il n'est pas niable que l'Eglise exerce en Italie une influence politique que le peuple français ne supporterait pas. Mais, d'une part, nous sommes trop laïcisés pour admettre que la politique n'est pas complètement soustraite au pouvoir indirect du spirituel. D'autre part, nous avons peine à réaliser que la répartition des forces politiques est telle en Italie que, pour le christianisme, c'est une question de vie ou de mort que d'empêcher une pos-

sible victoire politique du parti communiste : partout où une telle victoire a été remportée, une guerre à mort a été déclarée, par l'Etat, à la religion et plus particulièrement au catholicisme.

Cependant, l'*Osservatore Romano* du 26 janvier a publié une courte mise au point. L'article incriminé est présenté comme l'expression d'une opinion personnelle du cardinal. D'autre part, la Démocratie chrétienne est louée pour avoir été, souvent, presque la seule à défendre les intérêts vitaux de la conscience chrétienne; acte est donné que rarement parti a eu à faire face à d'aussi grandes difficultés. Ce qui revient à reconnaître discrètement qu'il ne faut pas le juger sévèrement.

L'archevêque anglican de Cantorbéry condamne l'insémination artificielle.

On a déjà souligné ici les courageuses prises de position du Dr Fisher, primat anglican, contre le divorce, qui lui ont valu tant d'attaques dans la presse britannique. En ce mois de février, devant la *Convocation* (sorte de synode) de Cantorbéry, il a vigoureusement condamné l'insémination artificielle par donneur anonyme. L'occasion de ce discours a été une décision d'une cour écossaise [1] refusant de reconnaître un cas d'adultère capable de motiver un divorce, dans le fait qu'une femme, qui avait quitté son mari depuis seize mois, avait donné naissance à un enfant après insémination artificielle.

Le Dr Fisher condamne l'insémination artificielle par donneur anonyme pour une double raison. D'une part, il y voit un attentat contre le mariage lui-même; d'autre part, il y dénonce un grave danger social, du fait que l'enfant ne connaîtra jamais son père, et sera élevé dans une atmosphère de mensonge sur sa naissance. Il rappelle qu'en 1945 déjà, une commission angliçane, présidée par l'évêque de Londres, avait jugé l'insémination artificielle contraire à la morale chrétienne et demandé que la loi civile la considérât comme un délit.

La presse et la télévision ont passionnément discuté cette condamnation du primat anglican. Si, en général, on a été d'accord pour considérer qu'une insémination artificielle, opérée sans le consente-

1. Il est juste de noter que le juge, d'ailleurs catholique, Lord Wheatley, qui a prononcé ce jugement, a, dans ses attendus, nettement indiqué que le fait pour une femme de recourir à l'insémination artificielle à l'insu de son mari est un grave manquement au contrat de mariage; mais, selon lui, dans l'état actuel de la législation britannique, cet acte, moralement coupable, ne constitue pas un adultère légal. Evidemment, le juge n'avait pas à se prononcer sur la moralité intrinsèque de l'insémination artificielle. En tant que catholique, il ne pouvait que la réprouver. En 1949, le Pape, dans un discours à un Congrès médical, a absolument condamné toute forme d'insémination par donneur autre que le mari. L'insémination artificielle où le donneur est le mari peut être licite, si elle n'est que l'achèvement d'un acte naturel, ce qui en limite extrêmement l'application.

ment du mari, est un grave manquement au mariage, il semble qu'une large partie de l'opinion est incapable de dépasser une morale purement individualiste qui ne vise que le bonheur immédiat et particulier de la mère et qui n'envisage aucunement la portée sociale éthique et religieuse de l'action.

Quant à la possiblité, en Grande-Bretagne, d'une mesure législative interdisant l'insémination artificielle par donneur anonyme, il suffira de citer ici l'opinion fort sage d'une femme-médecin catholique, le Dr Letitia Fairfield, dans le prudent *Tablet* (25 janvier, p. 78-79) :

Une mesure législative semblerait inévitable, même s'il y a peu de chance que l'insémination artificielle se répande (bien qu'on dise qu'en Amérique, il y a quelque 100.000 enfants qui en sont nés). Tous ceux que j'ai pu rencontrer pensent qu'il serait tout à fait contre-indiqué d'en faire un délit. L'opinion publique est trop divisée et l'application d'une telle mesure serait pratiquement impossible, étant donné le sentiment du public. Comment pourrait-on poursuivre une femme pour avoir voulu un enfant, ou un docteur au bon cœur pour avoir fait en sorte qu'elle en ait un ? (*Mrs. Fairfield traduit dans cette dernière phrase l'opinion du public, le reste de l'article montre qu'elle ne l'approuve pas.*) Sauf dans les milieux qui manifestent une complète indifférence à l'intérêt général, on semble, généralement, d'avis qu'une forme quelconque d'enregistrement officiel (des naissances par insémination artificielle) est nécessaire, si le procédé continue à être admis. De nombreuses difficultés surgissent. Doit-on y mentionner le nom du donneur ? Faut-il indiquer d'une manière ou d'une autre l'origine de l'enfant sur le certificat de naissance ? Si on ne le mentionne pas, l'enregistrement ne suffira pas à empêcher les fraudes; si on le mentionne, l'enfant pourra facilement découvrir son origine et tout le monde (y compris ceux qui tiennent que l'insémination artificielle par donneur anonyme est un procédé bénéfique et décent) semblent considérer une telle découverte comme désastreuse.

Un jugement anglican sur le Désarmement Moral.

Récemment, l'*Osservatore Romano* (9 décembre) a publié un article déclarant que sont toujours valables les réserves faites, en 1955, par le Saint-Office contre la participation de catholiques au *Réarmement Moral*. Ce mouvement d'origine protestante, mais qui entend être aconfessionnel, a pour but, d'une part, un renouvellement spirituel des individus, d'autre part une amélioration des relations entre les hommes et les groupes sociaux.

Comme le Pape Pie XII l'a souvent rappelé, il est souhaitable que les catholiques collaborent avec tous les hommes de bonne volonté qui cherchent à améliorer le monde en se fondant sur les exigences de la loi naturelle. Mais, pour autant, il n'est guère admissible qu'un catholique milite dans un mouvement proprement religieux non catholique.

Tel est bien le cas du *Réarmement Moral* qui tend au syncrétisme et qui atténue, de plus en plus, les principes chrétiens, pour atteindre les civilisations non chrétiennes. En 1948, l'évêque catholique de

Lausanne et Genève et l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France avaient, sans interdire aux catholiques de participer au mouvement, signalé le danger dogmatique que pouvait présenter leur adhésion. En 1952, le cardinal Schuster, archevêque de Milan, avait pris une position plus sévère : il déclarait que le mouvement était dangereux, tant pour les catholiques que pour les non catholiques, à cause du « piétisme » subjectif qui l'anime. Enfin, en 1955, le Saint-Office, sans condamner absolument l'adhésion au mouvement, défendit aux prêtres, religieux et religieuses, de prendre part sans permission du Saint-Office à des réunions du *Réarmement Moral* et il s'opposa à ce que les laïques y assumassent des postes de direction. Cependant, en 1957, l'évêque de Lausanne conclut avec le *Réarmement Moral*, un accord sur les conditions auxquelles les catholiques pouvaient participer. D'après la *Documentation catholique* du 5 janvier, cet accord aurait été récemment dénoncé par le *Réarmement Moral*, je ne sais pas en quelles circonstances.

L'article de l'*Osservatore Romano* du 9 décembre 1957 ne fait que rappeler les mesures prises par le Saint-Office en 1955. Il en donne les raisons : minimisation des principes chrétiens, équivoque des fondements doctrinaux, danger du recours à l'inspiration divine directe, telle qu'elle est présentée dans le mouvement, danger de la mise en commun morale et psychologique préconisée.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de savoir que, en dehors du catholicisme, une commission officielle de l'Eglise Etablie d'Angleterre a porté, il y a quelques années, sur ce mouvement, un jugement sévère dont les motivations rejoignent celles du Saint-Office. Ce document peu connu, publié en 1955, est un rapport de la *Commission pour les questions sociales et industrielles* de la *Church Assembly*, comprenant deux évêques, plusieurs clergymen et laïcs. Sur les dix-huit membres, deux seulement, dont un général, ont refusé de signer le document. Ce texte n'engage pas l'Eglise anglicane, sa publication officielle est cependant significative.

Il comporte trois parties : la théologie du mouvement; la psychologie du « Réveil » collectif; la doctrine sociale du mouvement.

Théologie du mouvement? Il s'agit d'une théologie implicite : aussi bien, le rapport reproche-t-il au *Réarmement* de mépriser la pensée en général, et la théologie en particulier. (Notons, d'ailleurs, en passant, qu'il y a ici l'équivoque courante dans le protestantisme et l'anglicanisme entre dogme et théologie : affirmation officielle de l'Eglise comme Corps du Christ, et systématisation par les théologiens.) Cette théologie implicite n'en est pas moins fondamentale : « Un credo n'est pas moins chargé de puissance pour rester implicite... » Le rapport reproche au mouvement de tendre à exténuer les affirmations vitales du christianisme. Au lieu de voir, dans la recherche d'un monde meilleur, la réalisation du dessein de Dieu, il réduit Dieu et la religion à n'être que des moyens; la fin essentielle à quoi servent ces moyens étant la construction d'un monde bon à

vivre. D'autre part, ce Dieu, moyen pour l'homme, est surtout consi déré comme une sorte de distributeur direct de *guidance in the quie time,* d'inspirations pratiques, individuelles et intérieures, saisie dans la méditation personnelle, ce qui, érigé en règle générale d conduite, implique le grave danger de prendre pour des révélation et des impulsions divines ce qui n'est que l'affleurement à l conscience de désirs et de déterminismes psychiques plus ou moin latents [1].

Dans une seconde partie, qui ne laisse pas d'être assez superficielle le rapport tente de caractériser, à l'aide des procédés modernes d'in vestigation des profondeurs, la psychologie de la « foule » (où l'indi vidu perd sa personnalité et sa liberté de jugement) et la psychologi de la « communauté » (où l'individu se libère de ses complexes d'infé riorité, de peur, et transpose toute sa *libido* sur le groupe). San identifier le *Réarmement Moral* à une « foule », le rapport note jus tement qu'il s'en rapproche et que comme tout « Revival », il risqu de se transformer en « secte » exclusive et tyrannique. En mêm temps, ce rapport, loyalement, essaie de dégager les leçons qu'un pastorale peut tirer des Réveils de ce genre : en particulier, ils pré sentent, dit-il, un *all-out commitment,* ce que nous appelons, dan notre jargon d'Action Catholique, un engagement total dans la vi réelle. Ils permettent à la multitude de ceux qui ignorent tout, no seulement du christianisme, mais de la religion, une première ouver ture sur les problèmes essentiels de l'homme.

Quant à la doctrine sociale du *Réarmement Moral,* le rappor anglican lui reproche d'être trop sentimentale et utopique. Le mou vement professe qu'une conversion des cœurs, une conversion de égoïsmes changerait la face du monde, ce qui est indéniable, mais i semble ne pas se préoccuper de la transformation pratique des struc tures concrètes, politiques, sociales et économiques qui ne sont pa de simples manifestations du péché individuel; il ne cherche pas analyser les causes profondes et complexes, permanentes, du mal d monde. Il rêve trop d'un nouveau paradis terrestre réalisable d'o serait définitivement banni le péché. Reconnaissons, d'ailleurs, que souvent, les prédicateurs, les lettres pastorales, les sociologues catho liques, voire les mouvements d'Action catholique, n'évitent pas tou jours cet idéalisme simpliste, abstrait et sentimental.

1. Non pas qu'on puisse nier l'action directe et intérieure du Saint-Espri sur l'intelligence et la volonté des individus. Mais, pour éviter les danger trop réels et trop fréquents, de l'illuminisme et de l'illusion, il est néces saire que ces inspirations individuelles soient objectivement soumises a contrôle d'un magistère ecclésial, ferme et bien déterminé, ce qui n'exist que dans le catholicisme; il faut que, subjectivement, elles soient pesée selon des règles psychologiques qui sont le résultat de la longue expérienc de la sainteté catholique, ce que l'on appelle les règles du « discernemen des esprits ». (Sur ce « discernement », on consultera avec profit le cahier 1 de la Revue *Christus : Volonté de Dieu et décisions humaines.*)

Ces critiques, conclut le rapport anglican de 1955, ne tendent pas à méconnaître les mérites des adhérents du *Réarmement Moral :*

C'est une preuve de notre désir d'être aussi objectifs que possible et de ne pas éviter une auto-critique, que nous ayons posé des thèses qui, au premier abord, semblent contradictoires : par exemple, que les adhérents du *Réarmement Moral* sont des hommes de bonne volonté, sincères et bien intentionnés et que, cependant, le mouvement est dangereux psychologiquement et que sa doctrine sociale est grandement insuffisante. De même, il n'est pas illogique d'admettre que les individus ont été aidés à vivre plus généreusement, ce qui a eu d'heureuses conséquencs sociales et, en même temps, de maintenir qu'il peut être désastreux de faire d'une espèce particulière de changement individuel, un plan total et universel de régénération sociale...

Cette position, si lucide, si courageuse, si équilibrée, adoptée par des anglicans, peut nous aider à comprendre les réticences prudentes de l'Eglise catholique devant un mouvement où bien des catholiques ont pu effectivement trouver un principe de vie plus donnée [1].

15 février 1955. Robert ROUQUETTE.

1. Parmi les livres récemment parus, signalons le premier volume d'une étude du P. Spicq, o.p., sur le mot *Agapé* dans le Nouveau Testament (coll. Etudes bibliques, Gabalda) : par l'analyse des textes, il s'efforce de préciser la signification de ce mot. Ce premier tome est consacré aux emplois du substantif dans les Synoptiques, saint Jacques, et du verbe agapân dans saint Paul. Aux Editions du Cerf, deux livres de valeur sur la Vierge : du P. Bouyer, *Le trône de la Sagesse.* Le sous-titre précise l'intention de l'auteur et l'originalité de son point de vue : essai sur la signification du culte marial. En fait, un intéressant essai d'anthropologie chrétienne. De M. Lochet, un petit livre, *Apparitions,* qui suggère le sens religieux, dans l'Eglise, des apparitions mariales. Le Cerf nous présente également un livre suggestif de dom Leclercq, qui envisage le problème spirituel de l'humanisme : *Amour des lettres et désir de Dieu.* Enfin, parue simultanément dans la revue internationale catéchétique *Lumen vitae* (vol. XII, n° 4 octobre-décembre 1957; en fait janvier 1958) et dans *la Nouvelle revue théologique,* janvier 1958, une étude informée et nuancée du Père G. Delcuve sur « le récent communiqué de la commission épiscopale de l'enseignement religieux et le mouvement catéchétique en France ».

Naissance et perspectives de l'État arabe unifié

La fusion de la Syrie avec l'Egypte en un « Etat arabe unifié » aura été, pour l'Occident, une surprise presque générale. Nul n'ignorait les ambitions égyptiennes; mais on faisait généralement fond sur le particularisme national syrien. Non sans raison d'ailleurs : ce particularisme existait réellement [1]; mieux encore, il existe toujours, mais les circonstances l'ont éclipsé.

Bien des choses opposaient hier, et continuent d'opposer, la Syrie à ses voisins immédiats, mais guère à l'Egypte. Appliquée à développer, par la protection, sa production agricole et industrielle, elle se défie du Liban courtier, transitaire et importateur; seule la culture du coton pourrait la rendre rivale de l'Egypte; mais celle-ci l'incitera à se consacrer aux céréales. La Turquie lui a ravi le Sandjak d'Alexandrette et continue, croit-on à Damas, de la menacer de pressions politiques et militaires, concurremment avec l'Iraq, qui rêve assurément de l'absorber dans le « Croissant fertile ». Républicaine, la Syrie déteste les dynasties hachémites de Bagdad et d'Amman, et ne voit dans le pays du Jourdain qu'une de ses provinces naturelles. Contre ces voisins arabes suspects, et plus encore contre Israël et son armée toute proche, l'Egypte lui semble un parfait « allié de revers ».

D'ailleurs, le patriotisme local a toujours coexisté en Syrie avec le culte de l'Arabisme; fortement attaché à l'indépendance syrienne, le Général Chichakli lui-même avait dénommé son parti unique : « Mouvement de libération nationale arabe ». Damas, avec son ambitieuse et remuante bourgeoisie, cultive sans doute la fierté d'une vieille capitale historique; mais l'orgueil qu'elle a mis, jusqu'à ces derniers temps, à conduire un Etat, lui inspire aujourd'hui un exaltant sacrifice sur l'autel de l'union, ce qui est encore une manière de se pousser au premier rang.

Les circonstances ont déterminé cette évolution syrienne et, ces derniers temps, l'ont accélérée de façon prodigieuse. Quelques mois après la conclusion du Pacte de Bagdad, qui lui semblait constituer une menace directe, la Syrie nouait avec l'Egypte une alliance militaire que le Parlement de Damas, en dépit de la désunion des partis, ratifiait à l'unanimité; et lors de la crise syro-turque de l'été 1957, un secourable bataillon égyptien débarquait à Lattaquié et était accueilli en libérateur. Voici quelques semaines, dans le désarroi renouvelé des partis syriens, l'idée d'une Fédération avec l'Egypte pouvait derechef faire l'accord; aux yeux des conservateurs, Nasser faisait figure d'homme fort, rempart idéal contre la subversion; aux socialistes, il offrait à la fois la caution d'un réformiste agraire et,

1. Voir les *Etudes*, t. 288, février 1956, p. 236-246.

contre la surenchère d'extrême gauche, le concours d'un champion de l'ordre; aux officiers très divisés, conscients sans doute d'être manœuvrés par les communistes, les frères d'armes égyptiens apportaient un utile appui et le moyen de se serrer les coudes. Enfin, pour le Président Choukri Kouatli, s'effacer noblement, au nom de l'Arabisme, devant le héros de Port-Saïd, ce Stalingrad arabe, constituait une plus belle fin que tomber devant un Khaled Azem. Qui eût pu, dès lors, s'opposer au prestigieux Nasser, lorsqu'en réponse à l'offre syrienne de Fédération il suggérait l'union totale?

Raisons permanentes et mobiles occasionnels, motifs réalistes et entraînements sentimentaux, voire mystiques, auront donc également, du côté syrien, contribué à la naissance presque instantanée de l'Etat arabe unifié. Les premiers enthousiasmes une fois éteints se manifesteront sans doute, à Damas surtout, de vraies difficultés, qu'alimenteront concurremment les intérêts lésés et les amours-propres blessés. A long terme, le destin de l'Etat arabe unifié peut donc paraître aventureux. Mais avant que ne surgissent ces délicats problèmes, il risque de provoquer en Orient bien des bouleversements.

Par sa seule existence, l'Etat arabe unifié pose la question du débouché des pétroles arabes; il tient, en effet, le Canal de Suez, comme les pipe-lines qui vont de l'Arabie Séoudite et de l'Iraq à la Méditerranée.

D'autre part, les terres arabes de Palestine, naguère réunies à la couronne hachémite par le Roi Abdallah, ne devraient-elles pas, selon la logique de l'Arabisme, rejoindre comme entité distincte cette Union arabe en gestation?

Enfin, Israël redoute dorénavant le danger d'un encerclement plus tragique encore que celui qui a suscité de sa part, dans l'automne 1956, la « campagne préventive » du Sinaï.

Le nouvel Etat arabe repose sans doute, en partie, sur des équivoques, mais il va être animé par une puissante force passionnelle : le prestige de Nasser auprès des masses arabes, hors d'Egypte plus encore qu'en Egypte. De ce prestige, l'opinion occidentale n'a pas encore pris la mesure; elle voit en Nasser le vaincu du Sinaï et l'auteur d'un pamphlet médiocre; mais les peuples arabes, nourris d'une intense propagande cairote, et en vive réaction contre le conservatisme de la plupart de leurs gouvernements, ignorent le désastre des armées égyptiennes, dont la junte du Caire a su faire un succès politique; ils rêvèrent dans « la Philosophie de la Révolution » [1] un nouveau « Mein Kampf », et dans le Président égyptien un réformateur hardi qui, pour distribuer des terres aux paysans, n'hésite pas à jeter un pacha au bagne.

Aussi ne faut-il pas voir dans l'Etat arabe unifié une sage Fédération statique et bien équilibrée, mais un infatigable principe de mouvement. Le nassérisme, déjà répandu comme une passion dans tout

1. Traduit par « La Documentation Française », août 1956.

l'Orient arabe, va y devenir une idée force, un actif principe d'Etat.

On ne peut calculer encore toutes les conséquences probables de pareil fait, qui dominera, dans les semaines à venir, l'évolution du monde arabe. Mais il est caractéristique de le voir, d'ores et déjà, susciter des surenchères plutôt que des réactions. Il a mis en marche, avec plus de force que jamais, l'idée unitaire : autour de lui comme en lui-même, cette force fourmille désormais. C'est elle qui, deux semaines exactement après la proclamation de la République, lui donne pour réplique la Fédération monarchique hachémite d'Iraq et de Jordanie.

Et, nouvelle surprise pour beaucoup en Occident : au lieu de s'indigner et de jeter l'anathème sur le roi Fayçal, le président Nasser le félicite et applaudit. A Londres, où l'on n'ignore rien des détours de l'Arabisme, une explication pertinente est proposée : « La raison, écrit le *Times*, pour laquelle l'Egypte s'est hâtée d'approuver et de bénir la nouvelle union iraqo-jordanienne, est qu'à la longue cette union facilitera l'adhésion du nouvel Etat à la République arabe unifiée. Un jour, se disent les Egyptiens, Nouri Saïd et Rifaï s'en iront, mais l'unité restera aux Arabes. »

En absorbant la Jordanie, l'Iraq a déjoué les probables ambitions de Damas sur cette « province syrienne », ainsi que les vraisemblables rêves égyptiens de continuité géographique du Caire à Alep par Aqaba et Amman; il devrait, de la sorte, susciter les griefs de l'Etat arabe unifié. Mais il y a une considérable contre-partie, qui sans doute le fait excuser : par le fait même l'Iraq remet en cause, à terme du moins, cette appartenance au pacte de Bagdad, qui le singularisait en le plaçant aux côtés de l'Occident. Tout compte fait, donnant un sens précis aux atermoiements des cabinets Ayoubi et Mourgan, il réintègre enfin le camp de l'Arabisme, ou du moins s'en donne l'apparence.

La République unifiée accueille donc en souriant ce premier émule, mais elle n'a pas dit son dernier mot. Désormais, les Arabes palestiniens pourraient se réclamer d'elle, par exemple à l'instigation de l'ancien Mufti de Jérusalem, Hadj Amine Husseini, dont on annonce précisément un renouveau d'activité.

Enfin, si l'imam du Yémen semble vouloir s'affilier à la République unifiée, le roi Séoud d'Arabie, après avoir paru favoriser la Fédération monarchique, reste sur la réserve. Il pourrait, soit retarder ou doser habilement son adhésion à l'un des camps, soit longtemps prolonger une attitude d'arbitre et constituer une sorte de « Troisième Force ».

Les Etats-Unis se sont contentés d'émettre une déclaration de principe favorable à l'union arabe, analogue jusque dans les termes au discours de sir Anthony Eden en mai 1941. Pourtant, depuis lors l'Orient a changé... Les récents événements devraient au moins per[illegible] l'Occident de la réalité de cette évolution.

Pierre RONDOT.

L'expansion soviétique en Afrique

Ce que nous disions ici même en janvier 1956 tend à se confirmer dans les faits : l'ombre soviétique s'étend de plus en plus sur l'Afrique. La simple énumération des initiatives russes en ce domaine est parlante. Le Conseil Mondial de la Paix s'est réuni à Colombo en juin 1957; il comportait des délégués venus de vingt-quatre pays, notamment du Soudan, de Tunisie, du Maroc, de Madagascar et d'A.O.F. Les délégués africains ne manquaient pas et furent particulièrement choyés au Festival Mondial de la Jeunesse Démocratique (Moscou, 28 juillet-11 août), au IVe congrès de la Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique (Kiev, 16-23 août), à la Conférence des Educateurs Mondiaux (Varsovie, 20-25 août). On sait la part de l'Afrique à la Conférence afro-asiatique du Caire, en décembre. De son côté, la Russie multiplie les travaux scientifiques et les études sur des sujets africains (cf. la dernière livraison de *Présence Africaine*).

L'un des pays spécialement visés par la propagande soviétique est le Soudan indépendant. L'ambassade russe de Khartoum a un personnel renforcé, elle octroie de nombreuses bourses à des sujets soudanais, multiplie les contacts sous forme d'expositions, de conférences, de déplacements d'équipes de foot-ball, etc. Le Gouvernement s'en est ému et se prépare à combattre l'influence communiste par des mesures législatives; il réclame par ailleurs des Etats-Unis une aide économique.

En février, l'U.R.S.S. prêtait à l'Egypte 70 milliards de francs. Un poste de radio établi au Caire est équipé de nouveaux émetteurs tchèques très puissants et veut se faire entendre dans toute l'Afrique. D'après le *Times* du 25 janvier, « les émissions en swahili peuvent être entendues maintenant au Congo belge et dans les territoires britanniques de l'Est africain, d'autres sont destinées à la pointe orientale du continent, et sont faites en langue somalie et amharique. Et on s'attend prochainement à des émissions en ashanti pour l'Ouest africain ». Angleterre, Etats-Unis et France y sont l'objet d'attaques continuelles. Le terrain est préparé ainsi à l'influence communiste.

Le Parti communiste italien agit en Somalie. « On y constate un flot continu de littérature d'extrême gauche ainsi qu'une affluence de jeunes instituteurs endoctrinés en Italie... En A.O.F., l'influence communiste est très grande. Des positions-clef sont tenues par des Africains dressés par la C.G.T. et toute une série de grèves a été minutieusement organisée. Des délégués assistant aux conférences d'inspiration communiste prennent contact avec leurs confrères d'au-delà le Rideau de fer, tout cela sous l'égide du parti communiste français. » (*Time and Tide*, du 28 septembre 1957.) En Ethiopie, sont arrivés quatre médecins tchèques et une infirmière; une légation polonaise a été établie à Addis-Abbeba en juin dernier; cinq éducateurs éthiopiens sont allés en août faire une tournée de trois semaines en U.R.S.S.

à l'invitation du gouvernement soviétique. Délégation russe commerciale au Libéria en septembre... Partout l'influence communiste est présente; il serait criminel de la sous-estimer.

A. R.

Congrès américain d'histoire des religions

Les 17 et 18 décembre 1957 s'est réunie à Washington, dans une salle de la Bibliothèque du Congrès, une *Conference of the History of Religion in the New World during Colonial Times.* Il ne me semble pas douteux qu'elle a été un succès, et les bons artisans de cette rencontre peuvent en éprouver une légitime satisfaction. Je crois savoir cependant que les organisateurs — la Commission Panaméricaine d'Histoire, qui a son siège à Mexico, et l'*Academy of American Franciscan History* de Washington — n'étaient pas sans appréhensions sur l'issue de l'entreprise. Il ne semblait pas facile de faire venir de différents points d'Europe et d'Amérique les vingt-cinq ou trente historiens que l'on voulait rassembler. Il y avait là un obstacle financier qui fut heureusement levé par la générosité de la Fondation Rockefeller. On s'interrogeait aussi sur la possibilité et la fécondité d'un dialogue entre des agnostiques, des protestants — dont un ministre anglican — et des catholiques, parmi lesquels figuraient un certain nombre de prêtres et de religieux, au sujet du thème qui était proposé à leur examen. Ici aussi l'obstacle fut levé je ne dirai pas seulement par la courtoisie qui est toujours de mise en pareil cas, mais aussi par l'esprit de collaboration scientifique et d'amitié compréhensive qui domina les entretiens. Le troisième obstacle était d'un ordre plus particulier. Le continent américain comporte des traits communs, mais il ne constitue pas un tout homogène, et, à l'époque coloniale, la variété des métropoles rendait cette hétérogénéité encore plus sensible. Cette situation se reflétait parmi les historiens réunis. Bien rares étaient ceux qui pussent prétendre connaître aussi bien l'histoire religieuse du Canada ou des Etats-Unis que celle de l'Amérique espagnole ou du Brésil. Mais c'était là précisément que résidaient l'audace, l'intérêt et l'originalité de la *Conference,* et, comme il arrive habituellement, celle-ci fournit aux assistants une heureuse occasion de confronter leurs connaissances et leurs conclusions et d'élargir leurs horizons respectifs. Toutefois — et l'on ne saurait s'en étonner — ni l'esprit de collaboration ni le désir de s'instruire ne suffirent à résorber les inévitables différences d'optique et de « mentalité ». Il était visible, par exemple, que certains historiens nord-américains, qu'inspirait peut-être un souci inconscient ou secret d'apologétique en faveur de leur démocratie nationale, s'intéressaient surtout à ce qui

concernait les problèmes de la liberté religieuse et des droits des minorités. Au contraire, les Européens et les Hispano-Américains, qui participaient aux débats dans des conditions psychologiques bien différentes, s'attachaient davantage à l'interprétation historique des faits concrets.

L'objet primitif de ce petit congrès était limité. Il s'agissait d'examiner le texte provisoire du chapitre sur la religion rédigé par le professeur Silvio Zavala, du Collège National de Mexico, pour le tableau général de l'époque coloniale destiné au *Programa de Historia de América* que prépare la Commission d'Histoire de l'Institut Panaméricain de Géographie et d'Histoire. Mais il apparut que cet objet était trop restreint. Au surplus, comme le sujet traité était immense et d'une extrême complexité, le professeur Zavala risquait d'être submergé par une multitude de remarques ou d'objections de portée très inégale et parfois contradictoires dont il lui eût été impossible de tirer un vrai profit. Il sembla finalement préférable de lui apporter des matériaux sous la forme de rapports qui auraient une existence propre et autonome, mais dont il pourrait ensuite faire librement usage. Assurément, on n'a pas entièrement évité un écueil fréquent : l'inégalité des sujets. Il est évident que les rapports sur l'histoire religieuse des deux Canada et des Etats-Unis, sur l'évangélisation de l'Amérique espagnole, voire sur les relations de la culture et de la religion en Amérique espagnole ou sur les comparaisons qu'on peut établir entre celle-ci et le Brésil, avaient une valeur synthétique tout autre que tel exposé sur un point épisodique comme la politique religieuse des Hollandais durant leur éphémère occupation d'une partie du Brésil septentrional. Mais il faut reconnaître que la plupart des études présentées portaient sur des sujets d'ensemble comme l'imposaient la nature et les buts de la réunion.

Il est encore trop tôt pour apprécier l'apport de ces deux journées. Il ne semble pas que l'on soit parvenu à dégager avec certitude une histoire commune pour l'ensemble du Nouveau Monde. Aussi bien n'était-ce pas la fin à laquelle on visait. A l'époque coloniale, les liens de l'Amérique avec l'Europe restent encore trop étroits : chaque pays regarde surtout vers la métropole dont il dépend. L'Amérique anglaise, l'Amérique française, l'Amérique hispano-portugaise représentent des cultures et des traditions trop différentes. Le contraste est surtout frappant entre l'Amérique anglaise, essentiellement protestante à l'époque coloniale, avec son pullulement de sectes et d'Eglises, et l'unité majestueuse que conserve, au moins dans ses grandes lignes, la catholique Amérique espagnole. Le Brésil lui-même, quelles que soient ses affinités avec celle-ci, demeure alors un gigantesque pays rural, pratiquement sans villes — l'essor urbain ne commencera que dans la seconde moitié du XIXe siècle —, tandis que l'Amérique espagnole fonde rapidement des cités, telles que Mexico et Lima, qui sont puissants foyers de culture et d'irradiation religieuse, puisque, à moment, les deux choses sont étroitement liées. L'unité du conti-

nent américain durant la période coloniale est d'autant moins réelle que celle-ci, de son côté, ne forme une unité chronologique que par rapport à ce qui la précède et à ce qui la suit. L'expression représente une de ces étiquettes que l'on peut qualifier de « pédagogiques » et dont nous ne pouvons nous passer sans risque de confusion, mais qu'il importe d'employer avec prudence et réserve et dont il ne faut pas oublier la signification toute relative. En Amérique espagnole, par exemple, l'avènement des Bourbons en 1700, le développement de la centralisation et du régalisme, la création des Intendances et la diffusion des « lumières » font naître peu à peu au XVIIIe siècle une atmosphère toute différente de l'époque des Habsbourg, et qui ne contribua pas faiblement au mouvement d'émancipation. Encore une fois, on ne prétendait aucunement introduire dans l'histoire du Nouveau Monde une unité artificielle. On cherchait simplement à mieux connaître et à mieux se connaître, et à cet égard le bilan fut incontestablement positif.

Robert RICARD,
professeur à la Sorbonne.

La " Gloire " de Bernard Buffet ?

Des ombres d'une Galerie qui n'a pas pignon sur le « Faubourg », Bernard Buffet passe cette année, face à l'Elysée, dans ce salon qui consacre les gloires. L'audace a fait grand bruit. Ajoutez le fameux « Ballet » des Champs-Elysées, avec Françoise Sagan, et enfin une fulgurante Jeanne d'Arc, avenue Matignon, ce n'est pas seulement un quartier mondain, c'est la France entière qui s'émeut. L'un des journaux littéraires les plus considérables annonce en gros titre : *Un jeune peintre de trente ans a conquis la gloire.* « Si jeune, précise le Catalogue de l'Exposition Charpentier, qu'il n'a pas encore trente ans. » Tout cela est bien touchant. Mais aussi quelque peu irritant. Cet éclat risque d'égarer à jamais un talent qui naguère témoignait d'une force et d'un charme assez rares. On comprend que *le Monde* ait prononcé à ce propos un très sévère jugement. « Paris, écrit son Chroniqueur, donne la mesure de sa légèreté en faisant de ces « grandes machines », dont la substance tiendrait sur une feuille, l'événement de la saison. » On voudrait que ce ne fût, en effet, que légèreté. Impitoyable *le Monde* poursuit : « Quel mauvais génie sardonique a suggéré à Bernard Buffet de faire subir (à ces images) le sort affreux et la torture froide dont il a le curieux privilège?... » A propos de Jeanne, le mot est cruel. Mais le plus cruel, c'est la torture que Bernard Buffet a, depuis quelques années, infligée à son propre talent de peintre. L'intérêt de l'Exposition Charpentier est de nous révéler

a puissance saine de ses premières œuvres. De 1944 à 1950, avant u'il n'eût inventé la peinture (?) au tire-ligne, les paysages avaient ne substance et, avec leurs blancs étonnants, un éclat qu'on serait enté de dire magique. Et puis, à la recherche d'un style qui lui fut ersonnel, Bernard Buffet a créé le poncif « fil de fer », cravachant e sinistres hachures noires aussi bien les corps, les visages, que le rand Canal de Venise! Il a choisi l'horreur. C'est un parti, à la ondition de ne pas en infliger le masque à tout ce qu'il touche : ommes ou femmes, animaux ou fleurs, uniformément. Le plus monone artifice inscrit dans le même triangle les faces grimaçantes, couées d'une bouche taillée au sabre, sous un front bas, et ne disant que a haine ou la colère quand ce n'est pas le vice. L'effroyable rhétoique de ses Calvaires ou de ses pendus, où la douleur de l'homme 'est plus que celle de la bête! Les amas de corps squelettiques des amps de concentration, faut-il dire qu'ils respiraient, autrement boueversante que ces crispations, une surhumaine paix. Il serait fort riste que les succès dont on le fête ne permettent pas à Bernard Buffet de se délivrer de ses cauchemars, et que, furieusement, un ravail, qu'on dit acharné, ne reproduise indéfiniment que les mêmes formules. Quant à sa peinture religieuse, on souhaiterait que Grünewald lui apprît de quelles tendresses et de quelles lumières la foi chrétienne humanise et divinise les mystères de la Passion, lorsqu'elle les compose, comme à Colmar, avec la musique de la Nativité, ou la radiance de la Résurrection.

Paul DONCŒUR.

Le Rendez-vous manqué

Le *Rendez-vous manqué*, donné au Théâtre des Champs-Elysées du 20 janvier au 2 février, a suffisamment défrayé la chronique pour que certains jugent peu nécessaire de lui consacrer un article. Si le nom de Françoise Sagan créait autour de ce spectacle toute la publicité désirable, la part prise par la jeune romancière se limite à peu de chose. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Dans un ballet les interprètes ne s'exprimant que par gestes, l'argument doit être simple. Il n'entre que pour une faible part dans le succès de l'œuvre, car le problème ne consiste pas à trouver une idée mais à savoir l'exploiter. C'est au décorateur, au musicien, au chorégraphe et aux danseurs de montrer leur talent, beaucoup plus qu'à l'auteur du scénario, que nous résumons en quelques lignes, pour l'intelligence du texte.

Un jeune homme attend, un soir, sa bien-aimée. Des amis joyeux et décidés arrivent impromptu chez lui pour organiser une surprise-party. Malgré les protestations du jeune homme, ils s'imposent et par-

viennent même à le dérider. A la fin du premier acte, ils se retirent. Au second acte, le jeune homme est de nouveau seul. Il évoque ses premières rencontres avec celle qu'il aime. Ils se sont connus devant un kiosque à musique, se sont perdus puis retrouvés. Mais le champ des souvenirs est limité et l'attente, déprimante, continue. Finalement des idées noires assaillent le jeune premier qui, désespéré par ce rendez-vous manqué, se suicide. Son Egérie arrivera cependant, mais ne pourra le voir qu'un court instant avant sa mort.

C'est au peintre Bernard Buffet qu'avaient été confiés les décors. Ennemi de la couleur, il a conçu en grisaille une demeure bourgeoise, vieillotte, terne, mais cossue. Malgré l'absence de praticables, Buffet atteint un réalisme extraordinaire. Tout est peint sur ces toiles, y compris le plafond aux poutres apparentes; les meubles y semblent présents à la manière des meilleurs trompe-l'œil, tel ce portemanteau sur lequel on s'attend toujours à voir l'un des invités déposer son duffle-coat. Au début du spectacle, un grand panneau, représentant d'un côté le jeune homme, de l'autre sa bien-aimée, au centre une pendule et sur le tout quelques phrases de l'écriture pointue de Buffet, sert de prologue. Il en est de même au deuxième acte. Un kiosque à musique, une bijouterie, etc... évoquent avec quelques mots les premières rencontres des deux amoureux. L'art du peintre consiste à donner aux objets une valeur appropriée au rôle qu'ils jouent dans la pièce et non à leur taille réelle. Le ballet est conçu de telle sorte qu'un accessoire domine chaque scène et lui donne sa raison d'être. Le portemanteau, le kiosque à musique, la bijouterie font partie du drame. Ils doivent être immenses puisque sans eux il n'y aurait pas d'histoire. Cette conception est évidemment celle d'un peintre. Un décorateur aurait construit un intérieur aux proportions harmonieuses, mais, dans une optique plus classique, le réel n'aurait pu se mélanger à l'irréel avec autant de bonheur. Plus travaillé que certaines de ses toiles faites un peu vite, à la commande, ce décor témoigne d'une nature merveilleusement douée.

Malgré quelques longueurs, principalement au début du premier acte, la mise en scène et la chorégraphie sont intéressantes. Les scènes de la surprise-party sont les mieux réussies. Les invités arrivent à pas de loup, portant religieusement d'imaginaires plateaux ou quelques fines bouteilles. Ils passent et repassent sur la scène avec des mines de conspirateurs, se cachent les uns derrière les autres, collant à tour de rôle leur oreille contre la porte et finalement se précipitent dans le salon non sans avoir déchaîné plusieurs fois le rire des spectateurs. Tout de suite ils se mettent à danser. Un jitterbug enflammé est seul capable de les satisfaire. Bientôt, attiré par le bruit, un voisin en pyjama fait irruption. Le pianiste de la bande, l'ayant entendu monter, change immédiatement de genre. Il attaque un menuet que ses camarades interprètent avec les figures traditionnelles et force saluts. Le voisin, mystifié, ne sait que dire. Pour le réconforter, on le fait boire. Il s'excite alors et se lance dans une démonstra-

tion fort réussie. Son épouse, étonnée de ne pas le voir redescendre, entre à son tour en robe de chambre et papillottes; elle tance du regard ces jeunes qui ont abusé de son mari et emmène ce dernier avec autorité.

Une nouvelle danseuse, Noëlle Adam, occupe dans les scènes de la surprise-party un rôle de premier plan. C'est elle qui déride le jeune homme envahi par ses amis et ses évolutions avec Wladimir Skouratoff sont pleines de souplesse et de grâce. Les journaux ont abondamment commenté la naissance de ce talent, et ce avec raison.

Tony Lander, la danseuse étoile de ce ballet, ne se manifeste qu'au deuxième acte. L'excellente interprète du London City Ballet y figure seule avec le jeune premier. Servie par une technique éprouvée, elle séduit le spectateur par la plastique de ses gestes. C'est dans la scène illustrant la première soirée des deux amoureux qu'elle donne la plénitude de sa mesure dans un pas de deux de coupe classique qui n'est pas sans évoquer le duo d'amour de *Roméo et Juliette* dans le ballet de Prokofieff.

Si la chorégraphie et les décors méritent un commentaire favorable, il n'en est pas de même de la musique. Le choix du compositeur, Michel Magne, ne fut pas heureux. Ses dons en effet paraissent limités. En fermant les yeux, au début du spectacle, on se croirait dans une salle de cinéma à l'heure des attractions, l'oreille distraite par le pianiste de service à la recherche d'une ritournelle. C'est d'autant plus pénible qu'à ce moment-là (scène de l'attente) le danseur étoile évolue sur une scène uniquement meublée par la toile de fond. Une musique ayant quelque consistance aurait été indispensable. Pendant la surprise-party l'agitation des danseurs permet d'oublier ce qui se passe dans la fosse, mais au deuxième acte cette faiblesse réapparaît. Dans les scènes où le jeune homme évoque ses premières amours, Michel Magne cherche le lyrisme. Il voudrait, comme Tchaïkowsky dans le *Lac des Cygnes*, trouver une belle phrase aux contours mélodieux. Cela aurait donné un sens aux évolutions des danseurs. N'étant pas soutenus, ils s'agitent dans le vide, ce qui est très gênant. Paris ne manque pourtant pas de bons compositeurs.

On a fait beaucoup de reproches à ce ballet. Le nom seul de son auteur a divisé le public. Il faut néanmoins reconnaître le bien-fondé de certaines critiques. Françoise Sagan et son metteur en scène (Vadim) ont insisté sur des passages dont on aurait pu sans difficulté atténuer l'immoralité. Le ballet n'y gagne rien. L'effet désiré est même imparfaitement atteint car les évolutions d'un danseur classique ne se prêtent guère à cette fantaisie. Le choix d'un chorégraphe, formé par plusieurs années au service du Marquis de Cuevas (John Taras), d'un des meilleurs danseurs de son ex-troupe (Wladimir Skouratoff), et d'une étoile du London City Ballet, indiquait l'importance que la jeune romancière attachait à la qualité du spectacle. Pourquoi donc l'avoir terni? Tout réside dans l'intention et le livret le plus scabreux peut paraître anodin si on sait l'utiliser. Tel est le cas de *Shéhérazade*,

créé il y a quarante-huit ans (4 juin 1910) à l'Opéra de Paris. Les spectateurs les plus rigoristes le voient toujours avec plaisir et il a fait la fortune de toutes les troupes du monde. Personne pourtant ne conterait l'histoire de Zebeïda et de la Sultane devant de chastes oreilles.

Malgré quelques scènes contestables et une musique inexistante, le *Rendez-vous manqué* méritait d'être vu, pour les décors de Bernard Buffet, quelques trouvailles chorégraphiques, la découverte d'une danseuse et le plaisir de revoir Wladimir Skouratoff et Tony Lander.

Henri de CARSALADE DU PONT.

Le pont de la rivière Kwaï

Le pont a sauté, les héros sont morts, la vallée apaisée que hantent les vautours défile lentement sur l'écran. De quelque part, montent un chant héroïque et grêle et des pas cadencés. Cette finale du film de David Lean, avec sa musique militaire sur le vide, symbolise la leçon qui se dégage d'une œuvre tout entière consacrée à dévoiler l'ambiguïté d'une certaine forme d'esprit militaire, fût-elle le fait d'un héros authentique. Lean n'a pas triché. Le colonel britannique Nicholson, dont il nous raconte l'aventure à la fois admirable et absurde, n'est jamais ridicule : il est pathétique, et, tout en le condamnant pour ce qu'il faut bien appeler sa bêtise, nous ne pouvons jamais oublier l'homme qu'il a été, voire qu'il est encore : l'incarnation du plus mâle courage et de la ténacité britannique.

Sommé par le colonel nippon Saïto, dont il est le prisonnier avec ses hommes, de travailler lui-même ainsi que ses officiers à la construction d'un pont stratégique, qui doit relier les capitales thaïlandaise et birmane, il refuse en se fondant sur les conventions internationales. Gifflé, frappé jusqu'au sang, couché en joue par les fusils mitrailleurs, puis emprisonné des jours durant dans une cabane où il ne peut se tenir debout, il se manifeste alors comme le héros qui risque la mort de la main de son vainqueur. Long moment de pure grandeur, dans laquelle il s'impose progressivement comme maître, et se libère de son esclavage. Les prisonniers anglais, commandés par les nippons incompétents et débordés, sabotent allègrement le travail. Le colonel ennemi s'avoue vaincu, et renonce à faire travailler les officiers. C'est en vainqueur que Nicholson — admirablement interprété par Alec Guiness — sortant de son cachot hâve, tenant à peine sur ses jambes, est porté en triomphe par ses hommes.

C'est au moment où le héros est ainsi au summum de son éclat, qu'il va être mis en question. Un grand projet se précise en lui. Ses hommes sont des esclaves, il en refera des soldats par la discipline acceptée sous des chefs de leur race. Devant les nippons, il manifes-

tera la supériorité de la civilisation occidentale et du travail britannique, en prenant lui-même en main la construction du pont. Il laissera ainsi dans ce coin perdu de la jungle birmane un monument impérissable du génie de son peuple. Et tant est grande l'autorité qu'il s'est acquise sur les nippons et sur ses propres hommes, qu'il a carte blanche et construit son pont en un temps record.

A ce point du film, où nous sympathisons encore avec lui, une inquiétude commence à poindre en nous. Nicholson nous apparait habité par un fanatisme quelque peu inhumain, quand il parcourt l'infirmerie afin d'y ramasser les éclopés dont il a besoin pour accélérer son travail. Notre inquiétude est encore accrue par la révélation des préparatifs que fait, à partir de Ceylan, l'Intelligence Service, pour acheminer vers la rivière Kwaï un commando qui fera sauter le pont. On n'a pas oublié là-bas que l'on était en guerre, et qu'un pont qui doit améliorer les communications de l'ennemi est chose à détruire...

Le moment approche où l'héroïsme et l'esprit de discipline de Nicholson auront à faire la preuve de leur intelligence.

Le pont est terminé; le commando est parvenu à le miner dans la nuit. Un train nippon doit s'y engager dans quelques instants. Une dernière fois Nicholson, suivi de Saïto, le parcourt amoureusement; son regard s'attarde sur la plaque commémorative qu'il y a fait apposer, à la gloire de son régiment. Mais, en britannique qui veut s'assurer de tout, il se penche au-dessus du parapet, et aperçoit, dans le fleuve qui a baissé au cours de la nuit, des masses noires accrochées aux piliers, puis un fil insolite, là-bas dans le sable de la grève. Son pont, « leur » pont — car à ce moment il est aux côtés de l'ennemi — est menacé. Flanqué du nippon, il court vers la ligne qui doit le mener au détonateur. Un coup de poignard, et Saïto tombe, la gorge tranchée par un officier du commando. Nicholson va-t-il reconnaître son frère d'armes, obéir aux ordres? Il est frappé comme par la foudre : son idole va être détruite. On comprend qu'en ce point Pierre Boulle, auteur du roman dont a été tiré le film, lui ait fait crier « au secours » vers les Japonais. David Lean n'a pas osé aller jusqu'au bout de cette implacable logique de la grandeur devenue folle. A la dernière seconde, Nicholson, frappé à mort, s'effondre volontairement sur le détonateur, et fait sauter le pont.

On a parfois vu dans ce film une dénonciation de l'absurdité de la guerre. Sa leçon nous semble plutôt résider dans la manifestation progressive d'une sorte d'ambiguïté fondamentale inhérente à l'héroïsme et à la discipline militaires. Elevés à l'état d'idoles symbolisées par le pont, ils peuvent aller à l'encontre des impératifs du patriotisme. Pour chargé qu'il soit de références britanniques, le message de ce film, par les échos qu'il éveille chez ceux qui ont vécu un passé récent, et par la question essentielle qu'il pose, est largement humain.

Louis Beirnaert.

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

Joseph LEMARIÉ, moine bénédictin. — **La manifestation du Seigneur. La liturgie de Noël et de l'Épiphanie.** Coll. Lex orandi n° 23. Editions du Cerf. 1957. 533 pages.

Trop de présentations du cyle liturgique de Noël et de l'Epiphanie demeurent folkloriques ou anecdotiques : elles ne dépassent pas le niveau d'une piété affective. Cet ample commentaire, qui rappelle le livre fondamental que le P. Bouyer consacrait, dans la même collection, au *Mystère pascal*, analyse les dimensions théologiques de la célébration de la *Manifestation du Seigneur*. Contemporaine des querelles christologiques et des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, l'instauration dans l'Église des deux fêtes de Noël (d'origine occidentale) et de l'Épiphanie (d'origine orientale) a valeur d'une adhésion de la piété chrétienne au mystère de l'Incarnation : c'est l'apparition du Verbe incarné dans sa crèche que nous célébrons, et sa « manifestation » aux juifs d'abord, puis aux Gentils, représentés par les Mages. Adorant l'Enfant de Bethléem, nous rendons grâce de notre salut et de notre divinisation. Les Mages évoquent l'Église en sa pleine dimension catholique. La fête du baptême de Jésus, désormais fixée à l'ancien jour octave de l'Épiphanie, nous rappelle la manifestation de l'Agneau qui porte le péché du monde, et qu'authentique la voix du Père. Cana, enfin, est signe de l'eucharistie et du festin eschatologique des élus. Tout le mystère chrétien, centré autour de « l'épiphanie » du Verbe incarné, est signifié et vécu dans ce temps liturgique.

Dom Lemarié analyse ces différents aspects d'une liturgie peut-être trop familière. Il s'y emploie en citant largement les Pères des IVe et Ve siècles, les Pères latins (notamment saint Léon), mais surtout les Pères grecs, admirables commentateurs du mystère de notre divinisation. Il cite aussi les liturgies anciennes (sacramentaires léonien et gélasien) et les liturgies orientales, mal connues des « latins » que nous sommes. En appendice, il a traduit les hymnes et la bénédiction des eaux baptismales de la litugie arménienne. Ensemble très riche, et qui serait un peu écrasant si une présentation claire et analytique ne distribuait, en chapitres assez courts, dont il convient de répartir la lecture sur les différentes semaines de décembre et de janvier, cette ample méditation. Notre réflexion en sera rénovée et notre prière aidée à se transformer « en contemplation savoureuse et pacifiante ».

H. HOLSTEIN.

Yves de MONTCHEUIL, S. J. — **Le Royaume et ses exigences.** Les éditions de l'Épi, 1957, 122 pages.

Ce petit livre reproduit pour l'essentiel le canavas d'une retraite prêchée à des étudiants en 1943. En écrivant ces pages le P. de Montcheuil ne pensait certainement pas à une publication. Dans leur style sobre, dépouillé, elles nous mettent peut-être encore plus directement en presence de la vérité évangélique, de ces exigences du Royaume que le Père ne cessait de rappeler à tous ceux auxquels il s'adressait. C'est un complément précieux aux *Problèmes de vie spirituelle* et aux pages de doctrine spirituelle contenues dans les *Mélanges théologiques*, en particulier au chapitre sur « La loi d'amour ». On y retrouve développée l'idée que la vie chrétienne n'admet pas de partage : c'est « une vie qui perd son sens si la charité n'est pas la vérité » (p. 33), une vie dont la croissance est la loi, qui ne saurait se satisfaire d'aucun « c'est assez », d'aucun compromis. Et en décrivant à plusieurs reprises (pp. 27-28; 108 sq...) cette croissance dans l'amour, qui est aussi découverte toujours renouvelée

rité plus totale, le Père souligne
ieur l'importance des dispositions
ne pour une intelligence véritable
:s religieuses
on aspect modeste, ce livre est
x que l'on peut le mieux conseiller
rche à rencontrer sans détour les
le la foi.

René MARLÉ.

ARMIGNAC. — **Le Docteur de** e **et Jésus-Christ.** Editions Orante. 1957. 158 pages.

:'émotion des premières lectures,
ement très fragmentaires, des
ts de la mer morte, un savant a
ie hypothèse troublante : n'y
pas une sorte de parallélisme
entre le « Docteur de Justice »
iiens et Jésus-Christ? Mieux encore,
spirituel des Esséniens n'aurait-il
iiré à la première communauté
ie l'image qu'elle se faisait de son
r »? Ayant lu les documents avec
ttention, M. Dupont-Sommer a
racté, du moins fortement nuancé
iterprétation sensationnelle ». Mais
été reprise par d'autres, moins
cts ou moins respectueux de la
storique. Elle a été vulgarisée par
naux à grand tirage, annoncée à
ion... Il était donc nécessaire, que,
s, elle soit discutée. C'est à ce tra-
s'est appliqué M. l'abbé Carmignac
petit livre de probité et de calme
Analysant patiemment les textes
ent du Docteur de Justice, les
ant, pesant leurs affirmations et
de certitude qu'elles possèdent, il
que, si le christianisme naissant a
'Essénisme, et, sans doute, s'est
ir rapport à lui (en marquant
it les différences), l'examen loyal
if des documents ne permet aucune
omparaisons mises en avant pour
Jésus au « Docteur de Justice ».
texte ne parle de façon certaine ni
ncarnation, ni de la messianité, ni
inité, ni de la crucifixion, ni de la
du Docteur de Justice ». Si
irs textes chrétiens ont subi l'in-
littéraire des textes esséniens, et
ns comportement du Christ ou des
chrétiens imitent ceux des Essé-
es dépendances n'atteignent que
ts secondaires, et leur pourcentage
ble vis-à-vis des divergences nom-
qui affectent les points essentiels ».
Quant aux « éléments doctrinaux », point essentiel de la comparaison, « on n'enregistre à peu près que des oppositions d'autant plus radicales qu'elles portent sur des croyances plus fondamentales ». Dans l'ensemble, conclut M. Carmignac, « l'Essénisme est, parmi les divers courants du judaïsme, celui qui s'écarte le plus de l'orientation prise par le Christianisme » (p. 157).

H. HOLSTEIN.

Jean-Paul BONNES. — **David et les psaumes.** Collection *Maîtres spirituels.* Éditions du Seuil, 1957. 192 pages.

Ce livre se divise en deux parties : la première est consacrée à David, la seconde aux psaumes, dont 25 environ sont traduits. L'histoire d'Israël est d'abord brièvement rappelée, non sans inexactitudes : la reconstruction du temple en 515, par exemple, contrairement à ce que laisse entendre l'auteur (p. 21), n'est pas l'œuvre de Néhémie et d'Esdras. Étudiant ensuite les documents bibliques concernant David, l'auteur prétend discerner la légende de l'histoire, reconstituer les événements et analyser le caractère de ce roi « sanguin ». Certaines investigations psychologiques ne sont pas à dédaigner, mais les analyses historiques, conduites sans rigueur scientifique, semblent ignorer les méthodes exégétiques modernes. Par ailleurs les perspectives mêmes de cette étude paraissent vouloir minimiser la transcendance véritable de la Révélation. L'auteur nous promet également des « aperçus assez nouveaux sur la conception que Jésus se faisait de sa messianité », mais ici encore ni la méthode employée, ni l'argumentation discutable, aboutissant d'ailleurs à peu de résultats, ne répondent aux exigences de l'exégèse.

Au contraire, la traduction des psaumes, mis à part quelques passages difficiles à justifier (v. g. Ps. 46 : « Yahvé le Sabaot »), présente de réelles qualités stylistiques. On pourrait sans doute souhaiter que le texte hébreu avec ses thèmes propres et ses effets littéraires soit plus fidèlement suivi, mais il est normal qu'une traduction s'attache à mieux rendre tel aspect d'un original intraduisible plutôt que tel autre. Enfin des illustrations tirées de psautiers et de bibles du moyen-âge, et bien situées dans le texte, aident agréablement à réaliser l'éclat des images bibliques. Il est assez clair cependant que, malgré ces qualités de présentation et de traduction, la lecture

de ce livre ne peut être recommandée pour une étude exégétique ou un approfondissement religieux.

P. LAMARCHE.

Jacques LECLERCQ. — Le Chrétien devant l'Argent. A. Fayard. Collection *Je sais. Je crois.* 1957. 120 pages. 300 francs.

La position morale du chrétien devant l'argent est toujours en équilibre instable, même s'il n'en perçoit pas toujours le risque. Et les avis qui lui sont donnés n'ont pas toujours la précision requise par une conscience inquiète.

M. le chanoine Leclercq rend donc un vrai service en rappelant avec netteté certaines données premières et leur adaptation aux conditions de la vie moderne.

Il reprend d'abord les exigences évangéliques sur quoi ont à se régler les sentiments du chrétien. Le disciple du Christ ne doit pas aimer la richesse et même il doit savoir que la pauvreté (non la misère) est un bien tandis que la richesse est une dangereuse épreuve.

La question pratique, résultant de ces dispositions intimes, n'est donc pas, pour le riche chrétien : « que *dois-je* donner »? elle est plutôt : « que *dois-je* garder mais comme les ressources nécessaires pour remplir les obligations familiales, professionnelles, sociales qui m'incombent »?

Et le don sera moins aujourd'hui l'aumône, toujours d'ailleurs requise, que l'adhésion *effective* aux conditions qui, par les progrès d'une production et d'une répartition meilleures, rendent de plus en plus possible la disparition de la misère sur le globe.

Par ses précisions, par ses aperçus sur le confort et la gêne, l'instruction, l'hygiène, la prévoyance, le petit livre, qui pourra sembler sévère aux étroitesses bourgeoises, ouvrira des perspectives suggestives aux chrétiens désintéressés ou soucieux de l'être.

Henri DU PASSAGE.

La souffrance, valeur chrétienne. Casterman, 1957. 256 pages.

Problème et mystère, le mal demeure la permanente question qui ne se peut esquiver. Sous sa forme concrète de souffrance éprouvée, il tient une place cruciale dans la philosophie moderne, attentive à l'expérience de la douleur, de l'échec, de l'absurdité. Réunis au collège dominicain de La Sarte (Belgique), un groupe de théologiens et de philosophes se sont efforcés de cerner le problème et de l'éclairer à la lumière de la foi chrétienne. Les diverses monographies de ce recueil collectif, écho de cette rencontre, se répartissent en deux groupes : étude de la souffrance comme fait humain, comme prise de conscience phénoménologique du problème personnel du mal; exposé du sens chrétien de la souffrance, dans la perspective du sacrifice rédempteur du Christ et de notre participation à sa mort et à sa résurrection. Un chapitre terminal conclut en montrant la signification et la place de la souffrance dans un sain humanisme chrétien. « Le Chrétien ne recherche pas la souffrance pour elle-même. Il n'y a pas de dolorisme chrétien. Le chrétien, même sur la terre, recherche le bonheur »... Mais ce bonheur est joie de racheté, « heureux de combattre le mal à la suite du Christ en croix, dans la douleur et jusque dans la mort ».

De tous ces essais, le plus remarquable nous semble la très longue et scrupuleuse analyse que tente le P. Geiger de l' « expérience du mal ». Procédant par méthode phénoménologique, le philosophe distingue l'expérience personnelle de notre mal de la saisie objective du mal ; il pose ainsi le problème de la nature du mal, qui est privation, à travers la multiplicité des expériences concrètes. Sa réflexion, qui se prolonge à travers la théodicée, débouche au seuil de la foi : la réponse définitive ne peut être attendue que de la révélation de l'Amour crucifié. C'est cette révélation qu'étudiera, jusqu'en ses conséquences de vie spirituelle, la seconde partie de l'ouvrage.

Il n'est pas de solution au problème du mal, qui dispense d'accueillir dans sa vie le mystère du Christ en croix, et sa résurrection rédemptrice. Les auteurs le savent bien, et le disent, invitant le lecteur à « en trouver la solution pour soi, dans sa vie », à la lumière du « grand amour que Dieu nous a témoigné en livrant son Fils... »

H. HOLSTEIN.

Gaston SALET, s. j. — Plus près de Dieu. Brèves réflexions pour les fêtes et les dimanches. II. Lethielleux, 1957. 155 pages.

Genre littéraire traditionnel et difficile, l'homélie sur l'évangile du dimanche prolonge normalement la liturgie. Le pasteur y rompt le pain de la parole divine. Les

l'attendent et la désirent, mani-
, d'ailleurs, de grandes exigences.
avons dit, à l'occasion du pre-
volume (*Études*, juin 1955, p. 406)
s textes courts, directs, méditations
es aux besoins des hommes d'aujour-
et leur commentant sobrement
gile, aidaient à vivre la succession
manches liturgiques, qui ponctuent
itinéraire vers Dieu. D'autres ont
é notre avis, et demandé au P. Salet
mpléter son œuvre. Réjouissons-
d'avoir maintenant, pour chaque
he de l'année, et pour les princi-
ètes, une lecture spirituelle de qualité.
sente série, après les grandes dates
emporal (Avent, Noël, Pâques,
iodo, Pentecôte, Trinité, Fête-Dieu),
rt les dimanches après la Pente-
es « dimanches verts », qui risquent
ins retenir l'attention. La sobriété
le et l'intériorité des applications
it à entendre le Seigneur nous
par ces « évangiles » que l'Église
ait lire à la messe dominicale.

H. HOLSTEIN.

as MERTON. — **La vie silen-**
se. Traduit par Marie Tadié.
. *La vigne du Carmel*, Éditions
Seuil, 1957. 185 pages.

ion Cistercienne. La Trappe et
mystère, par un moine de notre
ne de Timadeuc, par Bréhan
déac (Morbihan) 1957. 51 pages.

lernier volume traduit de Thomas
i est une présentation vivante, adres-
un monde qu'elle étonne par son
nte « inutilité », de la vie monastique.
ait heureusement le moine « comme
ui quitte tout pour chercher Dieu » :
ensions de la vie monastique sont
même de la « quête de Dieu » : liberté
ire de la pureté du cœur, travail et
urgique, harmonie communautaire
harité où se reflète l'unité du Corps
ue. Une seconde partie décrit les
s formes de la vie monastique :
isme des fils de saint Benoît, dont
érentes familles sont successivement
ées; érémitisme des Chartreux et
maldules. Les références historiques
elles, sobrement rappelées, donnent
ette esquisse de la physionomie des
monastiques, dont les principales
s ou congrégations sont silhouettées
olume alerte. Comme il est normal,
ouis insiste un peu plus sur l'ordre
en, évoquant une fois encore son
expansion aux Etats-Unis. Il conclut en montrant ce qu'est le moine dans le monde moderne : son isolement n'est ni oubli ni dédain, mais témoignage de la charité du Christ et intercession pour le salut de tous ses frères les hommes, rachetés par le sang du Christ.

L'abbaye cistercienne de Timadeuc nous envoie une élégante plaquette où l'un de ses moines présente avec une émouvante simplicité la vie des trappistes. De petits dessins, au recoin des pages, illustrent avec un discret humour un texte sobre et plein. Destinées à ceux qui se posent la question d'une possible vocation, ces pages les aideront à discerner cet appel, et, s'il vient de Dieu, à répondre généreusement. Et, à tout lecteur, elles laisseront le souvenir d'un bienfaisant contact avec le silence de la Trappe.

H. HOLSTEIN.

Mère CATHERINE-THOMAS. — **Au sommet du Carmel. Histoire d'une Carmélite américaine.** Trad. par l'abbé L. Brevet. Mulhouse, Edit. Salvator, 1957. 1957. 2 500 pages.

Pour faire connaître à ses compatriotes la vie carmélitaine, une religieuse américaine raconte avec beaucoup de simplicité et d'humour sa propre vocation, ses contacts avec des religieuses cloîtrées, finalement son entrée au Carmel de New-York et ses années de postulat et de noviciat. Elle évoque les années déjà longues (elle est entrée en 1927) passées au monastère, et, à travers mille détails pittoresques, elle présente, dans sa vraie et mystique lumière, la vocation des filles de sainte Thérèse. Ce reportage, fait du dedans, rappelle, par sa bonhomie sans apprêts, la manière de Thomas Merton, qui en a visiblement inspiré le ton. Récit attachant qui dissipe bien des ignorances et des préjugés; souhaitons qu'il mette quelque âme appelée sur la route qui doit la conduire « au sommet du Carmel ». Quelques photos, prises au Carmel de Verdun, illustrent cette traduction.

H. H.

Robert SERROU et Pierre VALS. — **Le Carmel. Carmélites et Carmes.** — Préface de son Eminence le Cardinal Piazza. — Editions Pierre Horay, 1957. Un vol. 17 × 23, 208 pages, 125 photographies.

Après s'être fait ouvrir les portes de la Chartreuse et de la Trappe, Robert Serrou a franchi celles du Carmel. Le reportage

ainsi compris est une exploration spirituelle, un témoignage aussi. Ce volume connaîtra-t-il le succès des deux précédents? Nous le souhaitons, car le Carmel est peut-être moins connu que la Chartreuse et que la Trappe, parlant moins à l'imagination. Beaucoup de nos contemporains ont lu *l'Histoire d'une Ame*, quelques pages de sainte Thérèse d'Avila, une strophe ou deux de saint Jean de la Croix; mais il leur manque, pour comprendre ces lectures, ce que saint Ignace appelait la « composition de lieu ». Ce livre la leur apporte dont le texte a été revu à l'intérieur des grilles. La première partie nous présente les carmélites d'aujourd'hui chez nous, avec deux chapitres sur Thérèse d'Avila et sa fille de Lisieux. La deuxième, nos carmes, Elie le prophète et Jean de la Croix. Pour finir une bonne petite bibliographie et la liste des carmels de France. Où nous emmèneront, la prochaine fois, nos explorateurs? De la curiosité éveillée au goût de Dieu, bien des chemins restent encore à découvrir. Jean RIMAUD.

Louis J. LEKAI. — **Les Moines Blancs.** Histoire de l'Ordre cistercien. Traduit de l'américain par le monastère Sainte-Marie-de-Boulaur. Éd. du Seuil. 1957. In-12. 384 pages, 750 francs.

Voici une « somme », nous dit-on, sur l'histoire et la vie cisterciennes. Entendez un manuel, clair et compétent en même temps que nuancé, encore que le ton y reste assez scolaire, voire ecclésiastique, et que l'évolution récente de la Stricte Observance (pourtant trois fois plus nombreuse que la Commune Observance à laquelle appartient l'auteur) y soit quelque peu négligée. Il faut louer la sûreté de l'information tenue fort à jour, la sereine modération des jugements, la précision et l'ampleur des indications statistiques et bibliographiques, l'adjonction de cartes (sur la carte d'Allemagne, p. 377, il aurait été bon de donner à la frontière française son tracé actuel et non celui de 1871). Par contre, le plan déroute et déçoit : il relègue dans une seconde partie l'étude de la « culture » cistercienne (spiritualité, art, économie...) qui s'étiole et perd en précision à être ainsi arrachée à son contexte historique tandis qu'une certaine sécheresse envahit l'étude historique proprement dite. Ces limites une fois posées, l'ouvrage vient combler une lacune et son utilité incontestable ne peut manquer de le faire bien accueillir. Signalons quelques inadvertances : l'ouvrage de H. Bremond (et non Brémond, pp. 121, 348) s'intitule *L'Humanisme dévot* et non « le dévôt humanisme »; on aurait pu indiquer l'édition française de F. Vernet, *La Spiritualité médiévale* (Paris, 1929) au lieu de la traduction anglaise (p. 350); surtout les expressions de « despotisme illuminé » et « illuminisme » sont bien fâcheuses, s'agissant du Siècle des lumières (pp. 142, 144, 148, 216).

Étienne CELLIER.

L'apostolat. Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui. Éditions du Cerf. 1957 (Hors commerce). 239 pages.

Apostolat et vie religieuse féminine : question complexe et chargée d'imprécisions. Pour l'éclairer, les organisateurs des journées d'études dont ce volume publie les rapports ont justement pensé qu'il fallait faire largement appel à l'histoire des faits et des institutions canoniques; opportunément, une étude fort documentée de dom Rousseau évoque cet Orient chrétien qui nous est si mal connu. Une première série de rapports, bibliques, historiques et canoniques trace des perspectives éclairantes, parfois assez neuves. A partir de ces bases, plusieurs exposés, théologiques et spirituels, s'efforcent de cerner le problème actuel, étudiant divers aspects de l'apostolat de la religieuse d'aujoud'hui. Sans avoir la prétention naïve de donner des solutions définitives, ce livre fournit des éléments valables d'information et de réflexion. Il insiste notamment sur la « mission » dans l'Église de la religieuse consacrée à l'apostolat.

Henri HOLSTEIN.

Mgr Francis TROCHU. — **A Lourdes. Les Apparitions de Massabielle.** Vitte, 1957. 13 × 18,5; 137 pages de texte, 12 pages de photographies à la fin du volume.

Entre une très brève présentation de Bernadette, et quelques pages sur sa vie après les apparitions, ce petit livre n'est que le clair et sobre récit des dix-huit apparitions de Massabielle. Il s'adresse aux pèlerins de cette année séculaire et à ceux qui, ne pouvant aller s'agenouiller à la grotte, voudront s'unir aux pèlerins, n'ayant les uns et les autres que le désir de simplement prier et remercier la Sainte Vierge d'avoir daigné, comme disait un poète, venir « en son pays de France, rendre visite à ses amis ». Jean RIMAUD.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

:AIRE O. P. — **Histoire de Dominique.** Tome I. *Un évangélique.* Tome II. *Au l'Église.* Éditions du Cerf, :ux vol. in-8°, 398 et 412 pages, ; et nombreuses illustrations te. 2 490 francs.

e soient les mérites des biogra- eures de saint Dominique, celle-ci ans conteste pour l'ampleur de ıtion, comme pour la perfection n œuvre. L'enquête du R. P. Vi- as seulement porté sur la vie le s'est faite très attentive égar atteindre l'époque, les condi- ques et religieuses des milieux Les jugements des historiens notamment ceux de Jean Gui- la diffusion du catharisme et u clergé en Languedoc, ont été ent révisés, critiqués, tempérés, étude approfondie des sources. ée dans son cadre, la vocation minique n'en apparaît que plus et providentielle.

n a pris son temps, il n'a un détail — peut-être même l à l'excès sur les milieux espa- ont vu naître et grandir son ais l'œuvre est tracée de main omme une grande fresque d'his-

ts sont assez humbles. Domi- tout d'abord que le second de ma. La prédication dans la l'a apprise de son évêque. Mais 1208, il reste seul pour assurer apostoliques. Ses initiatives rester modestes dans les années C'est d'ailleurs la triste époque ıde des Albigeois. L'Ordre des u'il fonde à Toulouse, en 1216, fait que pour évangéliser les du Languedoc. C'est seule- ne, en 1217, que les horizons de vont s'étendre à toute la chré- ıême au-delà. Il n'a plus que à vivre; c'est pourtant dans ce de temps qu'il va définitive- liser son Ordre, lui donner ses s, et lancer ses Prêcheurs dans tous les grands centres du monde chrétien Paris, Bologne, Milan, Rome... Il y a chez lui une sainteté rayonnante, une ardeur apostolique admirable, mais on demeure frappé par cet esprit méthodique de conquête et d'organisation qui le met en sérieux contraste avec le Pauvre d'Assise, son contemporain. Ce n'est pas par hasard que les deux premiers chapitres généraux de l'Ordre (1220, 1221) ont eu lieu à Bologne : n'était-ce pas la capitale des études juridiques?

On sera reconnaissant au R. P. Vicaire d'avoir si bien campé le fondateur de son Ordre. Sans concessions à l'hagiographie « pieuse », il a su mettre en relief la solide architecture de son œuvre et les traits originaux de sa sainteté.

Joseph LECLER.

Marthe de HÉDOUVILLE. — **Monseigneur de Ségur, sa vie, son action,** 1820-1881. Nouvelles Éditions latines, 1957. In-8, 699 pages.

Cette grosse thèse de doctorat ès-lettres est un modèle d'érudition scrupuleuse bien dominée. Elle ressemble à ces tapisseries au petit point qu'ont dû faire patiemment les aïeules de l'auteur. Rien de clinquant, pas de vastes synthèses, mais une parfaite honnêteté et un remarquable effort d'impartialité objective auquel ne nuit pas la sympathie de l'auteur pour son personnage.

Mgr de Ségur, tel qu'il apparaît en cette étude, est un homme d'intelligence et de culture théologique fort ordinaires. Mais il a des dons humains et surnaturels indéniables : une faculté de sympathie et d'accrochage et aussi une authentique sainteté faite d'une vie de prière profonde et d'une totale abnégation. Ainsi s'explique l'action extraordinaire qu'il a exercée au XIXe siècle, souvent avec des vues de précurseur, action toute personnelle et qui tente d'apporter un remède aux effets de la déchristianisation, sans chercher à en discerner les racines profondes. Son œuvre apologétique, ses petites brochures de propagande, connurent un succès de librairie inouï : le fond en est pauvre; tout spécialement, ses petits livres anti-protestants sont d'une informa-

tion courte et partiale que ne suffit pas à excuser le danger réel que présentait alors le protestantisme; pas plus en apologétique qu'ailleurs la fin ne justifie les moyens.

L'inconvénient, peut-être, de la méthode scrupuleusement honnête et solide de Mlle de Hédouville c'est que tout semble sur le même plan. Cependant, quelques traits majeurs se dégagent. Particulièrement intéressantes les pages consacrées à la position de Ségur entre les ultramontains fanatiques et les gallicans : Ségur se veut romain, non ultramontain. Capitales aussi pour l'histoire générale les pages sur l'opposition, sans grande nuance d'ailleurs, du prélat au libéralisme. Les développements consacrés au sens qu'il a eu de l'importance de l'évangélisation du prolétariat urbain mériteraient d'être repris et approfondis, étant donné l'actualité du problème; on aimerait que soient mieux discernées les causes profondes, mesquines, semble-t-il, qui ont fait échouer les initiatives si modernes qu'il avait prises en ce domaine.

Ce livre consciencieux apporte une incomparable contribution à l'histoire religieuse du XIXe siècle français, à l'histoire de l'apostolat; il faudra désormais s'y reporter pour tout ce qui touche aux origines de nos recherches « missionnaires ».

R. ROUQUETTE.

Michel GASNIER, O. P. — **Jacques Cathelineau (1759-1793) promoteur de la Résistance vendéenne.** Préface de S. E. Mgr Chappoulie, Évêque d'Angers. Ed. Lussaud frères, Fontenay-le-Comte et Éditions Salvator, Mulhouse, 1957. 264 pages et 6 hors-texte. 600 francs.

Ce livre vient à son heure. Parce qu'il prépare le bicentenaire de ce Promoteur de la Résistance vendéenne. Parce que Jacques Cathelineau n'avait pas encore trouvé son historien. Et parce qu'il fait le point avec objectivité, et sans passion partisane, sur tout ce qui concerne celui que ses compatriotes nommaient le saint de l'Anjou : ses origines familiales, les principes de la guerre qu'il entreprit, le titre de généralissime qui lui fut octroyé par ses pairs. Ce dernier point est peut-être la partie la plus neuve du livre, car l'honnête homme de notre temps ne sait peut-être pas qu'avec les découvertes récentes, la thèse de Célestin Port, qui contestait le titre de généralissime accordé à un paysan, est devenue surannée. Ajoutons que l'auteur a consacré un chapitre à la famille de Jacques Cathelineau et à sa descendance; enfin il signale l'ico[illegible]graphie et les souvenirs concernant [illegible] héros. Le caractère populaire du soulè[illegible]ment de mars 1793 n'avait pas échap[illegible] à Michelet : « ils sortirent vingt-sept; [illegible] bout du village, ils étaient cinq cen[illegible] C'était toute la population. Tous b[illegible] hommes, bien solides, une population h[illegible]nête et brave immuablement, noyau [illegible] armées vendéennes, qui presque toujo[illegible] fit le centre, l'intrépide vis-à-vis du canon républicain ».

J. D.

Sir Samuel HOARE. — **Neuf années de crise.** Amiot-Dumont, 1957. 372 p.

M. Churchill, en de copieux volumes, a déjà narré l'histoire de la guerre 1939-1945 du point de vue britannique.

Sir Samuel Hoare, qui fut longtemps ministre, livre ses souvenirs sur la période antérieure, les « années de crise », depuis 1931 jusqu'à 1940.

Ce cadre comprend l'invasion de l'Ethiopie par Mussolini, malgré les injonctions de la Société des Nations, l'annexion par Hitler de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie malgré les vagues résistances anglo-françaises, l'accord soviétique avec l'Allemagne malgré la démarche à Moscou des Alliés dupés par Molotov.

C'est donc un bilan qui enregistre surtout des reculs. Sir Samuel Hoare les explique et les excuse par l'état d'esprit longtemps et violemment pacifiste de ses compatriotes et le délai ainsi imposé aux réarmements britanniques en face des empiétement nazis.

Les éditeurs français ont mis, en tête de ce volume, avec une préface de l'ex-ambassadeur français à Londres, M. Corbin, deux commentaires de MM. Paul Reynaud et Georges Bonnet. Ces anciens ministres y développent les raisons de leur attitude, en sens opposé.

Le premier préconisait la fermeté, le second faisait siens les atermoiements de la diplomatie anglaise.

Problèmes que l'on pourra discuter longtemps, et assez en vain, les données en sont au moins ici clairement exposées.

Henri du PASSAGE.

Walter SCHELLENBERG. — **Le Chef du Contre-Espionnage nazi parle, 1933-1945.** Julliard, 1957. 514 pages.

Maintenant que les fourneaux sont éteints, les portes s'ouvrent sur les officines où s'élaboraient, durant la dernière guerre, les

des services secrets. Auteur, édi-
ıpressent d'en faire les frais ou,
tement, invitent le public, moyen-
nces, à visiter ces arcanes naguère
ent fermées.
ıellenberg, qui longtemps présida
onnement du laboratoire, en expli-
ırd'hui le maniement.
oit un appareil où la fée électricité,
des manœuvres sournoises ou bru-
c ses tours les plus savants (radio,
nes), joue sur tous les tableaux.
constate l'enchevêtrement d'une
ion dont le lecteur suit avec peine
ıcations mais dont, par contre, les
ne s'embarrassent pas de scru-

ces arrière-plans, jaillissent des
i éclairent encore les physionomies
et consorts, figures déjà sinistres
perspectives moins occultes.
vident ailleurs qu'il faut chercher
ıur.

Henri du PASSAGE.

WEIL. — **Ecrits de Londres et res lettres.** Collection *Espoir.* ard, 957. In-8° soleil, 260 pages. ıncs.

its et dernières lettres rassemblent
e l'ultime gerbe tombée des mains
es de Simone Weil. Le message
ge «sainte laïque » y garde sa puis-
nouvoir malgré la dent du temps.
aison de passer au crible la pensée
l, mais personne ne met en doute,
pouvoir de fascination posthume,
que sincérité de cette personnalité
nt habitée par la soif de la Justice
ion de l'Absolu. C'est ce qui rend
out jugement partisan sur ces
ndus qui joignent la prévision
utopie. Et puis les lettres finales
lade qui cache son mal et main-
n léger et affairé bouleversent par
héroïsme que leur détachement

X. T.

KOELTZ. — **Comment s'est ıtre destin. Hitler et l'offensive mai 1940.** Hachette, 1957. ges. 945 francs.

e des documents qu'ont livrés,
éfaite et après le procès de Nurem-
archives des États-Majors alle-
général Koeltz a reconstitué l'his-
mois où se préparait Outre-Rhin
sur la France.

C'est une histoire pour spécialistes où abondent les plans et les cartes stratégiques.

Mais c'est aussi une étude psychologique détaillant l'état d'esprit d'Hitler au cours de cette attente fiévreuse.

A travers ses hésitations, ses volte-face, ses colères, le Führer apparaît comme l'inspirateur, au moins partiel, de l'attaque germanique et victorieuse sur Sedan.

Dès lors son orgueil ne connut plus de bornes. Et, convaincu de son génie militaire il montra l'obstination qui devait notamment conduire les armées allemandes à la catastrophe de Stalingrad.

Dans les traits qui ont ensanglanté l'Europe, apparaît, une fois de plus, la marque ou la signature de la folie d'un homme.

Henri du PASSAGE.

Peter BAMM. — **Sous l'étendard invisible.** Traduit de l'allemand par J. et Y. Weiland. Plon, 1957. Un volume gr. in-12 de 312 pages. 945 francs.

Chirurgien allemand mobilisé dans l'armée qui part à la conquête de la Russie, l'auteur de ces pages nous apporte, avec quinze ans de recul, un témoignage particulièrement émouvant. Engagé dans une aventure héroïque qui se termine en un enfer difficilement imaginable, il a voulu et su rester jusqu'au bout au service de la souffrance humaine, qui n'a ni patrie ni frontières. Sans doute l'auteur communie-t-il fortement aux joies comme aux désenchantements de tous ses concitoyens; comme eux il a vécu cette aventure extraordinaire qui les a entraînés jusqu'aux confins de l'Asie, il a participé à toutes les espérances qui l'accompagnaient. Mais, dans le récit objectif des faits qu'il narre comme dans les réflexions (qu'on eut peut-être aimé un peu moins grandiloquentes) que ceux-ci lui inspirent, on voit avant tout l'homme tout entier dévoué à l'homme, sous l'étendard invisible de la charité. Un livre qui, malgré tant de souffrances, donne la fierté d'être homme parmi les robots et les tyrans.

A. LAURAS.

Yvonne PAGNIEZ. — **Ailes françaises au Combat.** La Palatine, 1957. 234 p.

Mme Pagniez, dont on connaît, par ailleurs, le talent littéraire, s'est orientée, depuis quelques années, vers les grands reportages. Elle les a menés en Indo-Chine, en Amérique, elle les continue aujourd'hui en Afrique du Nord.

Une note originale de ces enquêtes est dans leur fréquente tonalité militaire. Pourvue de nombreuses autorisations officielles, Mme Pagniez est devenue une hôtesse de l'air, si l'on désigne, cette fois, par ce terme, l'habituée des randonnées au moins aventureuses.

Son information ne redoute pas les détails techniques, tout en gardant la richesse d'un coloris qui capte les teintes changeantes des oasis et du désert.

Mais surtout son sentiment patriotique s'exprime en une admiration chaleureuse pour les escadrilles et leur dangereux service.

Le livre, dont nous parlons ici, offre ces caractéristiques. Mme Pagniez n'y discute pas les problèmes politiques, économiques, moraux qui se posent au sol algérien. Il lui suffit de saluer les vaillances que déploient les « ailes françaises », dans les conditions, spéciales mais toujours dures, que leur impose l'actuel combat.

Henri du PASSAGE.

Charles HARDT. — **Quatre conversions : Martin Giebner, Georges Klünder, Rodolphe Goethe, Henri Schlier.** Traduit de l'allemand. Mulhouse, Ed. Salvator, 1957. 202 pages.

Charles Hardt n'a fait qu'écrire la préface de ce livre qui est la réunion de quatre récits autobiographiques de pasteurs luthériens allemands récemment convertis au catholicisme : un évêque luthérien, un professeur d'exégèse du Nouveau Testament à l'Université de Bonn, deux pasteurs de paroisses. Les trois premiers se rattachent au mouvement Haute-Église ou au groupe catholicisant fondé par Heiler. Tandis que le professeur Schlier a été amené au catholicisme par l'exégèse néo-testamentaire, les trois autres ont été introduits à l'Église romaine par une réaction contre l'anarchie doctrinale et disciplinaire des Landenkirchen, par l'appel de la vie sacramentelle, par le désir de la « plénitude » de l'Église. Les deux témoignages les plus intéressants sont ceux de R. Goethe et de H. Schlier : le premier avec sa description de la communauté revivaliste groupée autour d'une sainte femme; le second avec sa découverte des traits essentiels du catholicisme dans l'Église primitive. Les pages de G. Klunder, denses et abstraites, risqueront de dérouter, je le crains, le lecteur français. La traduction est bonne, mais, comme il arrive souvent, le français n'arrive pas à rendre les pages un peu plus subtiles du texte allemand.

R. ROUQUETTE.

Roberto RIDOLFI. — **Savonarole.** Traduit de l'italien par F. Hayward. Fayard, 1957. In-8°. 320 pages. 1 000 francs.

Le Procès de Savonarole Édition établie et présentée par R. Klein avec une introduction de A. Renaudet. Le Club du Meilleur Livre. 1957. 20 × 17 cm, 412 pages, 8 hors-texte.

Michel BREITMAN. — **Le Mal de Dieu.** Roman. Denoël, 1957. 216 pages. 520 francs.

Voici trois ouvrages de caractère différent consacrés à Savonarole. Le personnage est actuel. Son intransigeance, son ardeur à défendre les valeurs spirituelles au milieu d'un monde corrompu, son accent prophétique, plaisent à notre époque lasse des conformismes et des demi-mesures. Certains voudraient le voir canonisé et ont entrepris des démarches en ce sens. Nous doutons qu'elles aboutissent. Ce témoin de Dieu a certaines des qualités qui font les saints; et sa fin tragique, en 1498, après un jugement inique, nous le font apparaître presque comme un martyr. Mais il y a chez lui un manque de mesure, de jugement, et aussi de soumission à l'autorité du Pape, qui nous empêchent de le considérer vraiment comme un modèle. Il reste que Savonarole est une des figures les plus significatives de ce quinzième siècle italien où s'associaient de façon si complexe et déconcertante la vertu et le vice, et où les passions politiques conduisaient aux pires désordres.

C'est un récit très objectif et très sûr de la vie du dominicain florentin que nous offre l'ouvrage de Ridolfi. Nous n'avons ici, en français, que le texte proprement dit. Les notes et les documents, très développés n'ont pas été traduits, ce dont nous ne ferons nullement grief à M. Hayward. Telle quelle, cette traduction française nous permet de bénéficier très largement du travail de premier ordre du marquis Ridolfi, fruit d'enquêtes érudites et de patientes recherches et qui a renouvelé notre connaissance de la vie de Savonarole.

Le recueil de texte concernant le procès de Savonarole que nous offre le Club du Meilleur livre forme un ensemble étonnamment vivant, d'un puissant intérêt pour la connaissance de l'âme de Savonarole

et de tout le mouvement d'idées dans lequel il se situe. Le choix des textes, le contrôle sur l'original, la traduction et le commentaire, ont été assurés avec soin et compétence par l'excellent spécialiste des courants spirituels de la Renaissance qu'est M. Robert Klein. Dans une préface pénétrante, M. Renaudet a mis en évidence les orientations essentielles qui nous permettent de nous retrouver dans ce foisonnement de témoignages, de source et de ton si divers. Quant à la présentation matérielle de l'ouvrage, elle a cette qualité qui a fait déjà depuis plusieurs années la réputation du Club du meilleur livre.

Le roman de M. Breitman, jeune écrivain de trente ans, prend pour cadre les événements de la vie de Savonarole et de son époque et y place l'histoire d'une amitié douteuse de deux adolescents. Ce qui n'ajoute rien à une réalité trop connue, la valeur littéraire de ce récit étant des plus ordinaires.

F. Russo.

Nonciatures de Russie, d'après les documents authentiques, par M. J. Rouet de Journel, S. J. Tome V. *Intérim de Benvenuti* (1799-1803). Collection : *Studi e Testi*, n° 194. Bibliothèque Vaticane, 1957, In-4°, 472 pages.

Ce volume complète la série des Nonciatures de Russie (1783-1806), dont nous avons rendu compte antérieurement (*Études*, septembre 1953, p. 267-268). Les documents qu'il renferme concernent l'Intérim de Benvenuti, simple chargé d'affaires entre le nonciature de Litta et celle d'Arezzo (1799-1803). On lira avec intérêt l'introduction du P. Rouët de Journel sur les principaux événements de cette période. Le nonce Litta avait dû quitter brusquement la Russie à la suite du grave différend que provoqua l'affaire de l'Ordre de Malte : Paul Ier prétendait devenir effectivement le Grand-Maître d'un Ordre catholique, lui, Empereur orthodoxe! Le nonce avait pu laisser à Saint-Pétersbourg son auditeur de nonciature, l'abbé Benvenuti, qui reçut dans la suite le titre de chargé d'affaires. La mission de Benvenuti fut de reprendre les négociations avec l'empereur sur cette malheureuse affaire, de garder le contact et d'obtenir en fin de compte l'admission d'un nouveau nonce. Il s'en acquitta avec une rare prudence. Sa tâche fut rendue moins lourde d'ailleurs par le changement de règne, en 1801 : cette année-là Paul Ier fut assassiné et son fils Alexandre, le nouveau souverain, se montra plus conciliant. Un règlement pacifique fut enfin obtenu en 1803.

Les 232 documents inédits rassemblés par le P. Rouët de Journel, se présentent, comme dans les volumes précédents, munis de notes et de brèves analyses qui facilitent beaucoup la consultation. Ils concernent non seulement l'affaire de Malte, mais aussi toutes les questions demeurées pendantes après le départ de Litta. Ainsi se termine l'importante publication que l'auteur a patiemment poursuivie depuis près de quarante ans : pour l'histoire des rapports du Saint-Siège avec la Russie, elle apporte aux historiens une ensemble documentaire de premier ordre et d'une remarquable présentation.

Joseph Lecler.

Charles de Foucauld. Textes et légendes de G. Gorrée. Lyon, Éditions du Chalet, 1957. 1.800 francs.

A l'occasion du centenaire de la naissance de Charles de Foucauld (15 septembre 1858), ses amis ont eu l'heureuse initiative de publier un album réunissant toutes les photographies que l'on possède. C'est une vivante biographie qui nous est ainsi offerte. Il est regrettable que les légendes n'accompagnent pas les gravures souvent difficiles à interpréter sans ce discret commentaire. Rejetées à la fin des chapitres, la lecture en est moins agréable.

P. Doncœur.

T. Lobsang Rampa. — **Le troisième œil.** Traduit de l'anglais par Jacques Legris. Albin Michel, 1957. 270 pages. 690 francs.

Présenté comme autobiographie d'un lama tibétain, *The third eye* risque de bénéficier de la faveur d'un certain public engoué d'ésotérisme et de « mystérieux » à bon compte. Le récit du pseudo-Rampa poursuit cependant un tout autre objet. Négligeant toute introspection valable, il s'attache seulement à décrire. Tel quel, l'ouvrage « constitue un témoignage sur l'éducation et la formation d'un jeune Tibétain au sein de sa famille et dans une lamaserie », nous précisent les éditeurs, soulignant le caractère grand public et les limites du livre. La presse a révélé récemment que ce *best-seller* est l'œuvre d'un mystificateur, C. H. Hoskin, fils de plombier et faux moine tibétain...

Pierre M. Fondeville.

Henri TEMERSON. — **Biographies des principales personnalités françaises décédées au cours de l'année 1956.** Paris, chez l'Auteur, 13 *bis* rue Beccaria, 1957. In-8°, 153 pages. 855 francs.

M. Temerson a entrepris de publier chaque année ces notices biographiques sur les principaux représentants des professions libérales décédés au cours de l'année précédente. Il rendra grand service aux journalistes, aux écrivains et à bien d'autres encore. Aux renseignements d'ordre biographique sont joints, pour les auteurs d'ouvrages littéraires et scientifiques, des listes plus ou moins complètes de leurs publications, avec les dates de parution. Signalons seulement un curieux lapsus sur le R. P. Lebreton : celui-ci est entré dans la compagnie de Jésus, non en 1943 (!) mais en 1890.

Joseph LECLER.

Lucien FEBVRE. — **Au cœur religieux du XVIe siècle.** S.E.V.P.E.N. 1957. In-8°, 360 pages. 1 600 francs.

Ce livre est un recueil d'articles que Lucien Febvre avait rassemblés lui-même, quelques mois avant sa mort, en vue de leur publication. Les articles sont groupés autour de quelques grands thèmes : « Problèmes d'ensemble », « Autour d'Erasme », « A travers la Réforme française », « Aux approches des temps modernes ». A côté d'études techniques proprement dites, dont l'une des meilleures concerne l'excommunication pour dettes en Franche-Comté, se trouvent des esquisses plus ou moins poussées sur divers personnages (Erasme, Dolet, Briçonnet, Calvin), enfin des recensions et des conférences. L'ouvrage est intéressant pour les historiens : il met bien en évidence les qualités et quelques défauts de l'auteur. Nul ne contestera l'originalité de Lucien Febvre, sa façon très personnelle de reprendre et de repenser les problèmes. Son célèbre article : « Une question mal posée. Les origines de la Réforme française » (*Revue historique*, 1929), caractérise exactement sa manière : ne jamais s'en tenir aux affirmations courantes, mais les soumettre délibérément à une nouvelle enquête. Cette préoccupation critique a bien servi l'historien en plusieurs occasions; elle l'a amené à frayer des voies nouvelles, à orienter les esprits vers d'autres horizons. Elle avait ses écueils néanmoins. Elle a développé chez lui l'habitud des jugements hautains et Dans son style même, il vis les sentences bien frappée il s'en gargarise. Disons t que cet historien de la pe était lui-même trop étran chrétienne pour traiter, en sance de cause, les problème du XVIe siècle.

Il reste que Lucien Febvre la fin de sa vie, dans le doma ches historiques, un pionnie et un animateur incomparable à ce titre d'incontestables

Jos

Martin LUTHER. — **Œuv sous les auspices de l'A nale des Eglises lutl France et de la rev** *luthériennes*. Tome I. G et Fides, 1957. In-8°, Prix de souscription 1060 francs; relié, 144

Dans la grande édition d *Œuvres* de Luther remplis 70 volumes. Pour l'usage cou en Allemagne, deux collecti en 8 ou 10 volumes. Jusqu' n'avait édité, en traduction des ouvrages isolés. Nous a en notre langue — 10 volumes l'équivalent des *Œuvres choisi* Un tel recueil rendra de précie historiens, aux professeurs et a Le tome I qui vient de para présentation impeccable, selo des Editions *Labor et Fides*, y a réuni plusieurs traités de 1520 : œuvres de piété, con tion des Psaumes de la Pén du Notre Père; œuvres polém le traité *des Bonnes Œuvre* important pour comprendre tion des « œuvres » dans Luther, à partir de la doctr tification par la foi seule. Des assez courtes mais précises, q brèves, une table biblique, auteurs et des matières, fe édition française de Luther de travail fort utile. Si les naient la pagination de l'éditi comme dans les Œuvres ch mand, ils faciliteraient sans tâche des spécialistes.

Jose

ÉDUCATION

Science et Enseignement : d'Hier à Aujourd'hui. Paris, Centre d'Etudes Pédagogiques, 5, rue Louis-David, Paris 16e. 21×18 cm, 124 pages. 13 pl. h. t. 600 francs.

Cet ouvrage réunit des études publiées en février 1957 dans « Entre Nous », revue du Collège Saint-Louis de Gonzague, à l'initiative du R. P. Maucorps. Sur le problème si actuel de l'enseignement des sciences et de l'orientation vers les carrières scientifiques, il nous apporte non point un ensemble exhaustif mais des exposés touchant, dans le passé et le présent, des questions particulièrement importantes : enseignement des sciences dans les Collèges jésuites de l'Ancienne France (F. de Dainville), les mathématiques dans le secondaire aux XIXe et XXe siècles (M. Charron), les besoins de l'Économie française en ingénieurs et cadres de direction (J. Mignon), les Grandes Écoles (B. de Boissière), Humanisme classique et sciences (X. Tilliette), Géographie et Mathématiques (Cl. Mazure), Mathématiques et philosophie (X. Tilliette). Enfin une chronologie d'histoire des sciences et des Techniques (F. Russo) évoque de manière rapide mais frappante l'évolution qui depuis quatre siècles a si profondément modifié notre culture et notre civilisation.

H. N.

M. PRUDHOMMEAU. — **Les enfants déficients intellectuels.** Bases psychopédagogiques de leur dépistage et de l'enseignement spécial. — Bibliothèque de la Revue Enfance. Presses Universitaires, 1956. In-8, 305 pages.

Auteur d'une Batterie de dépistage des enfants déficients intellectuels d'âge scolaire, dont l'utilisation s'est aujourd'hui trop répandue pour qu'il puisse la contrôler, l'auteur a souci qu'elle soit cependant correcte, car le maniement d'un test est chose délicate. La première partie de cet ouvrage expose donc les problèmes psychopédagogiques que pose l'enseignement de ces enfants. Beaucoup plus considérable, la deuxième partie est consacrée à sa Batterie de dépistage et à la façon de l'utiliser. En le publiant, le but de l'auteur est de faire progresser l'Enseignement spécial. Il s'adresse et sera utile avant tout aux maîtres de cet Enseignement.

Jean RIMAUD.

Sheldon et Eleanor GLUECK. — **Délinquants en herbe.** — Traduit de l'américain par M. Verdun. — Collection *animus et anima*. Vitte. 1956. 14,5 × 19,5; 274 pages.

Dr R. DELLAERT et Dr E.A.DE.E. CARP. — **Nouvelles orientations de la psychiatrie infantile.** — Traduit du néerlandais par H. Luyckx. Collection *animus et anima*. Vitte, 1956. 14,5 × 19,5; 189 pages.

Qu'il s'agisse de psychologie ou de pédagogie, ou, le plus souvent, de psychopédagogie, le souci des directeurs de cette collection est de faire connaître au public français des « courants de pensée » qui lui sont inconnus ou moins connus. C'est pourquoi, des huits premiers volumes, cinq sont des traductions. Nous avons déjà rendu compte de l'un ou de l'autre. Les deux que nous signalons aujourd'hui méritent de retenir l'attention mais ne s'adressent pas, nous semble-t-il, aux mêmes lecteurs. Si la pensée maîtresse des Drs Dellaert et Carp, que « la santé psychique de l'enfant est liée à l'épanouissement de sa personnalité sur le plan des valeurs morales », est intelligible à tout éducateur tant soit peu psychologue, seuls, croyons-nous, des psychiatres ou des psychologues très au courant de la psychologie pathologiqu et de la psychologie de l'enfant seront capables de lire leur livre avec un réel profit, parce que pouvant porter sur lui un jugement critique. Nous ne nous reconnaissons pas cette compétence. Le livre de Sh. et Glueck peut et doit atteindre un public beaucoup plus large. A côté de tant d'ouvrages sur la délinquance juvénile qui se lisent avec intérêt mais n'apportent rien de nouveau, celui-ci ouvre une voie à la réflexion. Il rend compte et tire les conclusions d'une enquête originale qui a porté sur 500 enfants délinquants et 500 enfants non-délinquants d'un même milieu de quartiers déshérités d'une grande ville, ces enfants étant comparés deux par deux de

même âge, de même origine ethnique, d'une égale intelligence générale, de même milieu de quartier urbain. On voit immédiatement que pareille méthode conduit à préciser ce qui, dans le comportement des enfants, s'explique par l'influence du milieu, ou par d'autres causes. Il intéressera sans doute les éducateurs qui le liront autant qu'il nous a personnellement intéressé.

Jean RIMAUD.

Didier ANZIEU. — **Le psychodrame analytique chez l'enfant.** Presses universitaires de France, 1957. 183 pages. 720 francs.

Voici la première étude sérieuse en français consacrée au psychodrame. On connaît l'importance du moyen d'investigation et de normalisation des relations sociales que Moreno a élaboré sous ce nom. Dans un premier chapitre Anzieu nous expose avec clarté ce qu'il est pour son inventeur : un théâtre psychothérapeutique dans lequel les individus, sous la direction d'un meneur de jeu assisté d'auxiliaires, sont amenés à dramatiser spontanément leurs conflits. En assumant des rôles divers, en voyant ceux-ci joués devant eux par d'autres, ils sont entraînés à une libération cathartique et à une correction d'attitude.

Avec l'équipe de psychothérapeutes du Centre psycho-pédagogique du lycée Claude Bernard, Anzieu applique, depuis plusieurs années, le psychodrame au traitement des enfants. Mais il a été amené à le modifier en s'inspirant de la psychanalyse freudienne. C'est l'exposé de cette expérience, et les réflexions théoriques qu'elle lui a suggérées que nous livre Anzieu dans les chapitres suivants. De Moreno il retient l'improvisation de scènes plus ou moins proches du drame personnel, l'assomption et l'inversion des rôles; il abandonne par contre les interventions autoritaires du meneur de jeu, suspectes à ses yeux de paternalisme. De la psychanalyse il prend le climat permissif, la liberté des associations jouant dans la spontanéité des improvisations, et les interprétations sous la forme le plus souvent implicite d'une attitude revêtue par l'un des psychodramatistes.

Reconnaissant que le psychodrame ainsi conçu a une portée thérapeutique, Anzieu, avec beaucoup d'intelligence et de savoir, en fait une théorie intéressante qui le rapproche des dramatisati propres aux sociétés archaïq psychodramatique exerce u cace dans la mesure où il r une forme symbolique, la tionnelle dont l'enfant n'a et celles dans lesquelles il d pour rentrer dans un ordre h Il rapproche l'efficacité s psychodrame de celles d symboliques de Mme Sechehe éveillé de Robert Desoille.

Toute la question est d efficacité au regard de cel lisations de la psychanalys En parlant de symbole, ta des images ou des mythes la réalité, et tantôt à propo qui *constitue* cette réalité e maine, Anzieu pose le problèn distinction et d'une artic dramatisation et verbalisati ce problème n'est pas plei dans son ouvrage ne retire ri de celui-ci. Il a l'immense m de mettre en forme une exp recherches rigoureuses sur touche à la situation même dans l'univers, en même t psychothérapie pratique. Il s'en convaincre, qu'à lire l commentaires rapportés par un livre qui instruit autant c chir.

Louis

Shirley JACKSON. — **Démo** Roman traduit de l'ar Sioney Martin. Coll. Pierre Horay, 1957. 222 pages.

Ouverte par *Treize à la d* collection reste fidèle à un ten humour. Roman? Si l'on ve ce récit commence brusq qu'on sache pourquoi et finir. N'y cherchez pas surtou sur une éducation raisonnable qui ne sont d'ailleurs que de g ont tous les droits. Ils font l maman, et cela suffit. Qua sa seule raison d'être est de tures. Si vous avez un mom lisez comme on lit un conte Mais, si cet humour vous la vient de lire ce livre pour v ni surpris, ni scandalisé.

Jea

QUESTIONS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Émile RIDEAU, s.j. — **Euratom, Marché commun et C.E.C.A : bilan, espoirs et risques.** Les Éditions ouvrières, 1957. 157 pages. 480 francs.

Ce livre a pour but d'attirer l'attention sur les problèmes posés par les institutions naissantes de l'Europe. L'auteur nous présente d'abord l'historique du mouvement européen, puis dresse le bilan de la C.E.C.A., en exercice depuis quatre ans. Il aborde ensuite les problèmes posés à la France par le Marché commun. Enfin une longue étude est consacrée à l'Euratom : déficits d'énergie, relais de l'énergie atomique, programmes envisagés. La dernière partie du livre traite des problèmes humains posés par les traités en se référant aux grands principes du christianisme et de l'enseignement social de l'Église.

Cette étude sûre et pertinente domine et clarifie une documentation considérable et des questions complexes. Elle doit permettre à un public étendu d'aborder ces problèmes, jusqu'ici très mal connus en dehors du cercle étroit des spécialistes, alors qu'ils sont d'une importance humaine, sociale et économique extrême.

Au moment où entrent en application les traités de l'Euratom et du Marché commun et où s'affirme la portée de la C.E.C.A., ce volume sera particulièrement apprécié. Remercions le Père Rideau d'un effort si méritoire et si opportun.

F. RUSSO.

J. CHOMBART de LAUWE et J. POITEVIN. — **Gestion des exploitations agricoles.** Paris, Dunod, 1957. In-8° 222 pages. graphiques et figures. 1.180 francs.

Cet ouvrage marque une étape dans la science de l'économie rurale française. A la différence de nombreuses agricultures étrangères, où les techniques de gestion avaient fait l'objet d'études comparables à celles des entreprises industrielles, l'agriculture française se contentait souvent de méthodes empiriques. Toutefois, depuis une dizaine d'années, des centres de gestion ou de comptabilité rurale se développent en France. Utilisant leurs premiers résultats, J. Chombart de Lauwe, professeur d'Économie Rurale à Grignon, les systématise magistralement dans un ouvrage qui est destiné à rendre service, non seulement aux exploitants, mais à ceux qui, ayant affaire aux paysans, cherchent à mieux comprendre les impératifs de la production agricole.

Henri DE FARCY.

Docteur Jacques BOREL. — **Le vrai problème de l'alcoolisme.** Chez l'auteur. Hôpital psychiatrique de Villejuif, et dans les librairies (services Hachette). 1957. 184 pages.

« La France doit écarter les faux problèmes, entretenus à grand bruit, comme celui de l'alcoolisme, qui n'existent en fin de compte que dans les esprits prévenus et les mentalités anachroniques. » Telle est la conclusion de l'ouvrage du Dr Borel, un des médecins chefs des hôpitaux psychiatriques de la Seine. Au service de cette thèse, plutôt surprenante, l'auteur apporte, dit-il, son expérience de psychiatre : c'est à tort que, le plus souvent on attribue une origine alcoolique à des troubles psychiques, qui procèdent de prédispositions sans rapport avec l'alcoolisme.

Que l'on puisse discuter certains diagnostics concernant les maladies mentales et leur rapport avec l'alcoolisme, nous le reconnaissons volontiers; et nous pensons que certains cas cités par le Dr Borel prouvent qu'il y a parfois de la légèreté dans l'établissement des statistiques. Mais de là à conclure, aussi radicalement, qu'il n'y a pas de problème de l'alcoolisme et que les travaux statistiques publiés sur la question, notamment par M. Ledermann, sont sans valeur, il y a une distance appréciable que le Dr Borel franchit allégrement. Dans une discussion aussi grave et aussi délicate, il ne suffit pas de citer des « cas ». Il faut aboutir à des conclusions d'ensemble. Ces conclusions, le Dr. Borel ne les apporte pas. Il s'agirait d'autre part de savoir si cette position paradoxale est acceptée par l'ensemble des psychiatres. Les interrogations auxquelles il a été procédé ont montré jusqu'ici que la position du Dr Borel était celle d'un isolé.

F. RUSSO.

LITTÉRATURE

Actes du Congrès Montesquieu. (Bordeaux, 1955). Delmas. 1956. In-8°. 366 pages.

Le deuxième centenaire de la mort de Montesquieu a donné lieu à un brillant Congrès, dont les communications émanant de spécialistes constituent une précieuse contribution à notre connaissance de l'homme et de son œuvre. Les premières font revivre l'homme dans sa bibliothèque de la Brède. M. Forton retrace l'histoire de la médaille de J. Dassier, son unique portrait jusqu'à la récente découverte du lavis de Carnavalet. Les minutes notariales révèlent l'habile gestion de sa fortune terrienne et l'ameublement de son logis parisien. P. Barrière évoque le voyageur.

Sur son œuvre : voici les ratures inédites des *Lettres persanes;* l'identification de l'héroïne du *Temple de Gnide* avec la marquise de Grave; un carnet de notes inédit, les *Bigarrures;* une étude sur les caractères originaux de son orthographe.

Du point de vue des sources, plusieurs études ont décelé les influences de Vico, de Machiavel et d'une documentation imparfaite du monde Musulman.

D'autres exposés ont dégagé les idées constitutionnelles de Montesquieu et leur influence sur le droit étranger, notamment en Amérique, et ses divergences avec les doctrines des économistes.

Une dernière partie aborde un thème capital pour l'intelligence de l'œuvre de Montesquieu, sa pensée sur la religion. Sur textes, M. R. Shackleton voit en lui un esprit imprégné de Christianisme. R. Caillois au contraire conclut qu'il avait le sens de l'importance primordiale de la religion dans les institutions humaines, que « s'il fut croyant, il était à la limite de ne pas l'être ». M. Fletcher examine ses idées sur la politique religieuse et P. Bastide ses rapports avec les jésuites : son éclectisme naturel ne l'empêchait pas d'entretenir avec certains Pères des relations d'amitié, d'apprécier telles de leurs œuvres, de polémiquer avec le *Journal de Trévoux* et de n'aimer point leur tournure d'esprit et leur corps dont il se déflait.

F. de DAINVILLE.

Pierre SCHNEIDER. — **Jules Renard par lui-même.** Coll. *Ecrivains de Toujours.* Editions du Seuil. 1956. In-12 illustré de 192 pages. 350 francs.

Encore une réussite à mettre à l'actif de la collection. L'auteur de *Poil-de-Carotte* a déteint sur son chroniqueur, et ce style d'orfèvre, brillant, pailleté, convient à l'évocation de la soi-disant Belle Époque qui, vue par ses petits endroits mondains et ses petits coins littéraires, méritait mieux le surnom discret d' « ère vespasienne » que Jules Renard justement lui accolait. Tout un milieu artiste, citadin et sentimental, dessine autour de « l'écornifleur » un cortège décadent et inoubliable. Pourtant, de ce livre l'érudition mariée à l'ironie laisse intacte la figure très secrète, mélancolique au fond, d'un écrivain mineur extrêmement attachant. P. Schneider souligne avec raison les préciosités désuètes de l'écriture artiste. L'illustration est étincelante.

X. T.

Raymond ESCHOLIER. — **La Neige qui brûle... Marie Noël.** Fayard. 1957. 428 p. 1 000 francs.

Ce livre était préparé, annoncé, attendu, depuis longtemps. Nous sommes comblés. Pour parler d'un poète, de son vivant, il faut un ami. Raymond Escholier est cet ami. L'un des premiers (après l'abbé Mugnier, mais dès 1921), il « découvrit », et fit connaître, Marie Noël. Ce livre qu'il lui consacre résulte visiblement de très nombreux entretiens et d'une sorte de cœur à cœur. Grave et enjoué, il est écrit aux couleurs de celle dont il parle. Les anecdotes abondent : elles peuvent amuser la curiosité des superficiels, mais il n'en est aucune qui n'éclaire l'œuvre et la vie — intérieurement mouvementée — du poète. Des silhouettes apparaissent, les unes attendues : Mugnier et Bremond, les autres moins : Edouard Estaunié par exemple.

Tous ceux qui ont parlé de Marie Noël — j'ignorais qu'ils fussent si nombreux — sont cités, et appréciés. (Je signale à Raymond Escholier un oubli : aux trois

articles des *Etudes* qu'il connaît, il faut ajouter celui du Père André Bremond, le 5 juin 1936).

Enfin le volume contient tant d'inédits, prose et poèmes, qu'on pourrait presque parler d'un nouveau livre de Marie Noël. M'ont surtout frappé par leur alacrité — certains sont impayables! — les récits autobiographiques.

On ne peut être que navré d'avoir écrit sur Marie Noël (*Etudes* de mai dernier) si peu de temps avant ce livre, dont je finissais par désespérer, et qui m'oblige à une rectification. Marie Noël a-t-elle « refusé » l'amour humain? Je l'ai dit. Je me suis trompé. Une lettre d'Auxerre m'en a d'ailleurs aussitôt averti. Il est vrai que j'entendais la chose d'une façon qui dépasse — et ne saurait donc contredire — l'histoire consciemment vécue.

André BLANCHET.

Jacques DELESALLE. — **Cet étrange secret. Poésie et philosophie à la recherche de Dieu.** *Études Carmélitaines*, Desclée de Brouwer, 1957. 316 pages.

Le titre de cet ouvrage est emprunté à Pascal : « *Cet étrange secret*, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes... » En réalité, la pensée de Pascal oscille entre une négation et une affirmation solidaires l'une de l'autre. L'enquête de M. Jacques Delesalle à travers la littérature et la philosophie montre qu'il en est de même pour nos contemporains, et que leur négation de Dieu est une affirmation retournée.

Formé par des siècles de christianisme, l'Occident ne parvient pas à conjurer la nostalgie de la transcendance. Mais enfin c'est bien l'absence de Dieu qui est avant tout proclamée par les non-chrétiens. Elle est éprouvée par les chrétiens eux-mêmes : c'est ainsi que l'œuvre de Graham Greene va à nous persuader qu'on ne peut trouver Dieu en ce monde.

La première partie de l'ouvrage est descriptive, et c'est pourquoi elle fait appel à des *romanciers*, dont les principaux sont Dostoïevski, Kafka, Bernanos et Graham Greene. Comment la pensée européenne, nourrie de saint Augustin et de saint Thomas, en est-elle arrivée là? C'est ce que tente d'expliquer la seconde partie, en montrant comment le problème *philosophique* se déplace de Descartes et Malebranche à Jaspers et Gabriel Marcel, en passant par Spinoza, Leibniz, Kant, Hegel, Kierkegaard et Nietzsche.

« Il y a convergence, nous dit l'auteur, entre ce que les philosophes enseignent et ce que montrent les romanciers. » Sans doute. Mais on eût aimé qu'une conclusion ferme mît en meilleure lumière cette « convergence » : les monographies juxtaposées la suggèrent plus qu'elles ne l'établissent.

Les analyses sont riches, personnelles et d'une parfaite probité. L'ouvrage de M. Delesalle est appelé, croyons-nous, à rendre les plus grands services aux professeurs de lettres comme à ceux de philosophie.

André BLANCHET.

Philippe LALANNE. — **Mort ou renouveau de la langue française.** Éditions André Bonne, 1957. 235 pages. 780 francs.

Ce livre étudie le recul actuel — après l'expansion — de la langue française dans le monde; il analyse les raisons de ce recul; il propose des remèdes. Le tableau est des plus sombres. Dans la compétition avec l'anglais, la partie n'est pas égale : soixante millions de francophones contre deux cent cinquante millions d'anglophones. Même si nous gagnons ici ou là, nous perdons relativement, car l'anglais, ou plutôt l'américain conquiert, chaque jour, de vastes zones. Le français « basique »? Le bilinguisme? Faux remèdes, et même pièges. Un espoir pourtant : l'Europe. « L'occasion unique existe encore, en refaisant l'Europe, de donner à la langue française le rôle unificateur que nous lui avons vu jouer à chaque époque de grandeur européenne. » Il faudrait pour cela que nos gouvernants prennent la chose à cœur. Ils donnent l'exemple de l'abandon. Ce dont l'auteur cite des exemples navrants. En France même, le français s'effondre-t-il? Ce second danger ne se compare pas au premier, car enfin, contre les forces de désagrégation, d'autres forces s'exercent, plus vives, et attentives, et décidées que jamais. Témoin, justement, après beaucoup d'autres, ce nouveau livre, nullement fanatique, remarquable au contraire par sa mesure et sa probité convaincantes. C'est un coup de tocsin, qu'on ne peut pas ne pas entendre.

André BLANCHET.

J. CHAIX-RUY. — **Luigi Pirandello.** Coll. *Classiques du XXe siècle*, édit. Universitaires. 1957. 125 pages.

Un tel livre ne pouvait être écrit que par un philosophe : rendre claire en si peu de pages la technique subtile de ce maître en ambiguïté n'était point tâche aisée. L'auteur, qui a consacré à la pensée, à la littérature italiennes la plus grande partie de son œuvre et qui connaît d'expérience ce dont il parle, nous montre d'abord les origines siciliennes du drame pirandellien : tempérament, climat extrême, contrastes inouïs de l'opulence et de la misère, poids insoutenable des conventions qui imposent leur masque et, en corrélation, exigence frénétique d'évasion : « Tous les Siciliens, écrit Pirandello, ont un sens tragique de la vie », un peu, dirait-on, comme l'Espagne grouillante, misérable et violente. « L'art, dit-il encore, venge de la vie », et c'est pour se venger de la vie, en effet, qu'il a écrit.

Car le drame de sa vie c'est la folie jalouse de sa femme Antoinette. Pirandello a vu l'aliénation s'emparer de sa compagne et transformer son existence en un enfer. Il a vu se sceller le monde du fou aussi logique et solide que l'autre. Il a perçu ainsi dans sa vie privée cette *insistance de la personne* qui sera le thème burlesque et tragique de son œuvre. De notre conduite il y a toujours plusieurs explications possibles : nous choisissons celle que les autres nous imposent... et l'auteur n'a pas de peine à nous montrer, dès 1920, chez Pirandello les thèmes existentialistes de la situation, de la facticité et de la liberté. Théâtre cruellement pessimiste : nous ne sommes rien, strictement « personne » : ce sont les personnages de théâtre qui existent puisqu'ils ont pour eux la solidité de leurs rôles... Dès son premier roman, Pirandello nous montre Mattia Pascal survivant à sa propre vie : en fait, il échange un masque pour l'autre; tout n'est finalement que jeu de masques...

En deux chapitres essentiels, J. Chaix-Ruy étudie l'humour (dont il montre qu'il est tension entre rire et larmes) et la pitié qui peu à peu harmonise ce théâtre douloureux, foncièrement cruel.

Voilà une excellente introduction à Pirandello. Elle nous manquait. Une petite bibliographie complète l'ouvrage. Souhaitons que J. Chaix-Ruy nous donne d'autres études d'égale valeur sur les auteurs italiens qu'il connaît si bien.

Jean ONIMUS.

Thomas MANN. — **Déception et autres nouvelles, suivi de Fiorenza.** Traduit de l'allemand par Louise Servicen. Éditions Albin Michel, Paris. 1957. Un vol. in-8° écu de 272 pages. 690 francs.

Nous avouons une secrète prédilection pour le premier Thomas Mann, celui des *Buddenbrooks* et de *Tonio Kröger*. Aussi est-ce avec un plaisir rafraîchi que nous avons retrouvé en français dix nouvelles empruntées à la période de jeunesse. Ce ne sont pas toutes les plus belles, ni les plus mélancoliques : Louise Servicen a choisi plutôt celles où percent déjà l'ironie, le ton narquois et amer de l'auteur de *Félix Krull*. On remarquera la technique sûre et uniforme de ces courts récits, la lente mise en place du temps, du cadre et des personnages, et le dénouement brusqué, comme une pointe qui s'enfonce et fait vibrer indéfiniment une onde de pénétrante tristesse. La maîtrise de la traductrice n'est plus à louer. On la félicite d'avoir entrepris la traduction du drame « renaissant » *Fiorenza*, un hapax dans l'œuvre mannienne — morceau de virtuose, peu connu et guère enthousiasmant, malgré ses thèmes électifs, et qui a attendu ces années pour être mis en scène.

X. T.

Georges ZAYED. — **Lettres inédites de Verlaine à Cazals.** Genève. Droz. 1957. 314 pages.

En 1947, la Bibliothèque Nationale achetait pour un million de francs à M. Lucien Cazals, concierge à Paris, un ensemble de documents ayant appartenu au dessinateur et chansonnier F. A. Cazals, et concernant Verlaine. Parmi ces documents se trouvaient de nombreuses lettres adressées par Verlaine à F. A. Cazals, lequel se trouve avoir été son dernier grand ami.

Les cent trente-quatre lettres de Verlaine publiées ici et qui se situent entre 1887 et 1895, comblent en partie les lacunes de l'édition Messein. M. Georges Zayed a enrichi son édition de dessins de Cazals et de Verlaine, et de documents inédits. Ses notes sont véritablement exhaustives, et dans un sujet parfois scabreux, d'une délicatesse jamais en défaut.

A. B.

ARTS

oyen Age, du quatrième au siècle. Collection : *Les ècles de la peinture.* Texte GRABAR et Carl NORDEN-and album Skira.

mirable Collection d'Histoire la Peinture, qui compte aujour-ze volumes, ce dernier, qui sera olume consacré à la peinture èlera à beaucoup un monde inconnu. C'est certainement le us riche en documents inédits. sont des historiens d'une dition qui ont exploré les monu-ibliothèques de tout l'Occident. osaïque à la miniature, en pas-esque, la plus expressive vision aut Moyen Age. Évocation non ses mythes ou de sa foi, mais sensibilité, de son imagination, s qui ont le plus de prix à ses xpressionniste, s'il en fut. Il sible de pénétrer l'âme de ces ous nommons obscurs — *dark* que nous ne comprenons pas Mais les images, si nous savons r, nous diront leur sens du oût de la couleur et de la somp-rs, l'extrême subtilité de leur ffinement, auprès duquel nous de barbares, et ce respect des s qui prodigue les trésors pour Peut-être les auteurs ont-ils été pés de rechercher les généalo-les relations secrètes entre les influences exercées. Questions ui détournent l'attention des Il faudra regarder d'un œil rveilleuses miniatures en qui de ces moines sans nom. On leur enluminure est sœur de scintillante d'émaux et de n résultera souvent une rigi-s déçoit. Mais un hiératisme a ssion. En tout cas, le miracle sont ces prestigieux dessina-ns au IXe siècle, dont la plume des maîtres du XVIe siècle, et au brûle le parchemin comme nne ou de Van Gogh, Le senti-dans les trop peu connus manuscrits d'Epernay ou d'Utrecht, ose se dégager des conventions venues d'Orient, pour faire chanter la vie sur les modes les plus passionnés que nous eussions crus proprement modernes. Ce grand ouvrage est le témoin direct d'une ère très secrète de la Chrétienté d'Occident.

Paul DONCOEUR.

Les merveilles du monde. Hachette. Collection *Réalités.* Album in-4°, 1957. 430 pages.

Les centaines de photographies de cet album vont, des merveilles de la nature, à celles dues au génie de l'homme. Cette collection énorme, présentée à la manière des *Illustrés*, fait un peu l'impression d'une *Exposition universelle* aux innombrables pavillons. La sagesse est de limiter ses visites pour ne pas fatiguer le regard et accabler l'attention. Lu à petites, très petites doses, cet ouvrage ouvrira l'esprit sur cet univers dont nous devenons citoyens par-delà les frontières. Les photos en noir sont excellentes. Quant aux planches en couleurs, elles réussissent à produire les accords les plus faux que l'on connaît aux magazines. Les *Réalités* sont hélas! maquillées et trahies.

Paul DONCOEUR.

La Peinture Flamande. Le siècle de Van Eyck. — Texte de Jacques LASSAIGNE. Éditions Skira. Grand album in-folio, 190 pages. Nombreuses planches en couleurs, 1957.

Après la peinture hollandaise, les Éditions Skira avaient annoncé la Peinture flamande. En voici le premier volume, qui sera suivi d'un second, allant de Jérôme Bosch à Rubens. Il est inutile d'en louer la présentation. Les reproductions en couleurs doivent leur perfection au fait que, nombre des tableaux ayant été nettoyés et revernis, ils s'offrent à nous dans toute leur jeunesse. Pour rendre mieux compte des pièces majeures, on leur a consacré une double page et l'on a donné à grandeur des détails, tels que portraits ou paysages. Jacques Lassaigne, avec une érudition très attentive, s'est appliqué à mieux établir les biographies des Maîtres et l'attribution des œuvres.

Restent bien des problèmes. Mais le texte aidera le lecteur à regarder avec plus de discernement des tableaux qu'il croyait connaître. Ce qui s'affirme en cette évocation, qui va du Maître de Flémalle à Gérard David, en s'arrêtant longuement à Jean Van Eyck, à Roger de la Pasture, à Memlinc, c'est l'extrême souci de la facture qui s'en tient toujours aux principes de la miniature. Admirables portraits, mais d'une inaltérable froideur, et dont les traits sont aussi silencieux que les lèvres. Il semble que cet art s'enfonce dans une impasse, qui l'éloigne de plus en plus de la vie. Il faudra le souffle violent du XVIe siècle pour rompre avec une tradition qui tient le génie en servitude et l'épuise en ciselures d'orfèvrerie.

Paul DONCOEUR.

A. MASSERON. — **Saint Jean-Baptiste dans l'art.** Arthaud, 1957. 186 pages, 152 planches. 2.290 francs.

A. Masseron nous fournit une riche documentation qui devra être doublée par celle que le R. P. Plus avait rassemblée dans son *Saint-Jean-Baptiste dans l'art* (Alsatia, 1937) qui a échappé à l'auteur. Les gravures de Braun pour Arthaud sont très supérieures à celles qu'on obtenait il y a vingt ans. Mais le P. Plus offrait une centaine de documents que A. Masseron a négligés, plus intéressé aux œuvres anciennes qu'à celles des siècles derniers. Il est fort regrettable que les images se présentent sans tenir compte de la marche du texte. Ce qui rend pénible la lecture; car le texte, très riche d'information, appelle sans cesse le recours à l'image. Ces deux ouvrages se complètent très heureusement.

Paul DONCOEUR.

Henri AGEL. — **Esthétique du Cinéma.** Collection *Que sais-je?* P. U. F., 1957. Petit in-12 de 128 pages. 200 francs.

Notre ami Henri Agel fait une nouvelle fois la preuve de son extraordinaire érudition de critique de cinéma et de sa virtuosité d'écrivain. Habitué à tenir les gageures, il réussit à enfermer dans le cadre de Procuste de la collection *Que sais-je* à peu près tous les problèmes de l'esthétique du cinéma tels qu'ils se sont présentés aux cinéastes et ont été traités par les théoriciens. Agel se réfère surtout à ces derniers. J'aurais aimé, pour ma part, que le contact fût plus étroitement maintenu avec les problèmes généraux de l'Esthétique, et, en ce sens, l'ouvrage ne remplit pas la promesse de son introduction. Mais le temps d'une philosophie du cinéma, qui d'ailleurs s'élabore à travers mille recherches diverses, n'est pas encore venu; et, à tout prendre, ce petit livre intérieur au cinéma, condensé et supérieurement informé, contribue à faire avancer une réflexion plus englobante, plus distante de son objet.

X. TILLIETTE.

Pierre LEPROHON. — **Cinéma.** Collection *Présence Contemporaines.* Nouvelles Editions Debresse, 1957. 524 p.

Un excellent critique cinématographique, connu en particulier par une étude approfondie sur Charlie Chaplin, présente ici vingt-cinq cinéastes français. A regret il a dû en laisser de côté, et non des moindres, comme Jean Vigo. Mais il trace un portrait fouillé et net des réalisateurs qui ont peu à peu créé ce qu'on peut appeler l'école, diverse et riche, du cinéma français. L'évolution de chacun est décrite, les influences subies, la place dans le cinéma mondial. Le style est alerte, les jugements neufs abondent, l'observation psychologique est sans cesse en éveil. Cet important ouvrage constitue une véritable somme du cinéma français et sera toujours consulté avec profit. Soixante-dix pages de filmographie fournissent de précieuses références. Le cinéma est l'une des présences contemporaines les plus envoûtantes et les plus marquantes. Il a trouvé pour la France son historien attentif et personnel, les lecteurs y apprendront beaucoup et comprendront mieux le rôle de l'homme et de la création humaine dans le septième art.

André RÉTIF.

Annette BOUGIER. — **Le Message des arts.** Bloud et Gay, s. d. In-8°, 348 pages. 1 500 francs.

Un traité d'esthétique? Si l'on veut. A condition d'écarter toute idée de didactisme et de sécheresse.

L'histoire des doctrines (laquelle va de Pythagore à Merleau-Ponty) se réfère sans cesse à toute la variété des œuvres d'art, présentées avec une sensibilité vive, pure et sûre. Familier de la beauté, l'auteur sait nous la rendre familière. Les reproductions (trente planches hors-texte) ne sont pas de celles qu'on trouve partout : choisies avec un goût très original, elles sont accompagnées de commentaires qui n'ont rien de livresque. Les professeurs ne trouveront pas ici un cours tout fait, mais plutôt un faisceau très riche de suggestions.

A.

ROMANS ET RÉCITS

Juliette LE SAUZE. — **Tourmentes sur le Causse.** Editions Sic., P. Hervieux et R. Voyeux. 19, rue Littré, Paris 6e, 1957. 202 pages.

Ce livre, qui inaugure une collection *Documents humains*, est un reportage romancé, ou mieux un récit inspiré par une enquête menée sur place. Il nous fait connaître les conditions difficiles des petites écoles de villages de Lozère, perdus dans la montagne, isolés du reste du monde durant les mois d'hiver, et dépeuplés par un exode que la pauvreté et la sévérité du climat n'expliquent que trop. L'auteur estime, avec ceux qui l'ont conduite en ces taudis insalubres, dépourvus du plus élémentaire confort (rarement d'eau potable dans la maison, et parfois ni électricité ni chauffage modernisé), où doivent commencer leur carrière des institutrices de vingt ans, que l'école est un des grands moyens de combattre la désertion des campagnes lozériennes. L'émouvant récit qui nous met en présence de la détresse morale d'une jeune fille, durant son premier hiver de montagne, veut attirer l'attention sur le problème scolaire dans les villages de la montagne. Œuvre d'une jeune romancière, *Tourmentes sur le Causse* manifeste, au plan littéraire, une certaine inexpérience : le ton trop continument lyrique, une tendance à la grandiloquence, la contamination du récit par le plaidoyer, autant de défauts qui gênent un vrai talent. Car Mme Le Sauze excelle à évoquer un cadre et un climat : âpreté des longs jours où on peut à peine sortir de chez soi; où il est interdit de quitter le hameau sous peine de s'égarer et de mourir de froid, comme il arriva, ces dernières années, à deux jeunes filles, dont on raconte la mort, dans une nuit de tempête, à quelques centaines de mètres de leur demeure; méfiance des fermes, qui se ferment à la jeune intellectuelle venue de la ville; angoisse des soirées glaciales, où la pauvre institutrice, sans famille et sans amis, connaît le désespoir. Souhaitons que d'autres romans, plus sobres et plus ramassés, confirment les promesses de ce livre.

H. H.

Jean PAULHAC. — **Un Bruit de Guêpes.** Denoël. Coll. *Présence du Futur*. 1957. 208 pages. 500 francs.

Dans une longue nouvelle — suivie de cinq courts récits de valeur inégale — Jean Paulhac imagine un curieux spécimen d'humanité possible... en 1963. Les Krols, énormes insectes dont « le bruit de guêpes » menace la terre, ont réussi à y implanter quelques « mutants », moitié-hommes, moitié monstres. Georges est doué d'une mystérieuse prescience dont il doit, par prudence, masquer l'affolante perfection. Comme son génie, qui se limite au calcul, cohabite avec une intelligence humaine, cet être hybride est constamment « partagé ». Son « strabisme spirituel » le fait osciller entre « deux abîmes incomparables ». Véritable « complexe des deux natures », il doute de pouvoir choisir l'une ou l'autre. Mais ce doute même, « preuve de sa liberté », l'empêche de sombrer dans le désespoir.

Cette ingénieuse donnée eût pu être exploitée plus largement que ne l'a fait Jean Paulhac, lequel sait pourtant maintenir un climat étrangement angoissant. Le personnage du camarade confident (qui sera sacrifié) est bien venu. Plus sommaires apparaissent ceux du professeur et de la maîtresse de Georges (une pure Krol). La fin était difficile, et l'auteur n'a pas franchement choisi entre l'humour et le drame. Le meilleur du livre demeure la lutte de Georges entre ses deux natures : logiquement, il devrait tuer sa mère lorsqu'elle entrevoit la vérité, mais il parvient à fuir cette tentation.

Le frisson qui court sur notre échine, nous le connaissons. Ne nous arrive-t-il pas d'imaginer jusqu'où iraient les progrès de la biologie s'il n'existait le frein de la terreur? Les anticipations comme celle-ci paraissent bien aller dans un sens salutaire.

Madeleine DE CALAN.

Aimé DE VIRY. — **Etienne et les mathématiques.** Denoël. 1957.

Ce premier livre d'un jeune auteur étonne, par la précision et la netteté du style, et mieux encore par l'insolite expé-

rience, chez l'enfant qui en est le centre, d'une vision mathématique du monde. Car c'est avant tout le déploiement d'une optique singulière, qui occupe ces pages dédiées à la genèse d'un esprit adolescent. Le mouvement est la grande découverte des garçons : il se construit chez Étienne selon les linéaments d'une spéculation géométrique. Qu'il s'agisse de la « petite guerre », livrée sur le tapis de la nursery entre deux armées de soldats de plomb, ou du jeu de cache-cache exaltant, dont l'envolée s'élève dangereusement au faîte d'un sapin, c'est à l'intérieur des formes mathématiques, cylindre, angles, verticales, que s'ordonne l'aventure d'un enfant contemplatif.

Il est rare qu'une vue aussi exclusive puisse se développer, sur un plan tout intellectuel, et comme à l'écart du contexte humain. A cet égard, l'audacieuse ascension d'Étienne, dans l'axe d'un arbre peu accessible, prend l'allure d'une fuite, et le battement de cœur victorieux dont elle s'accompagne suggère un mystère émouvant de solitude. Au monde des adultes, qui semble n'avoir été pour lui qu'une sorte de théâtre, Étienne n'a fait que des emprunts superficiels. L'ironie qui les marque n'est pas toute candide. Il y a là ce que les anglais nomment « an after thought », superposée à l'authentique projection des forces profondes et naïves. L'exactitude heureuse des impressions et de l'expression annonce des dons auxquels on souhaite une perspective plus ample, plus ouverte sur la vie des autres.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Annette BORAUD. — **Quand la cloche s'arrêtera.** Denoel. 1957. 170 p. 450 francs.

Le cas mérite d'être signalé : voici un roman qui coupe le souffle. Certes, un vigoureux talent s'emploie à cultiver le mystère jusqu'au bout de cette insolite aventure. Mais il y a plus : le problème de l'égoïsme — ce haut mal de l'humanité — est posé de façon dramatique. Que l'auteur ait retrouvé un fait historique ancien de plusieurs siècles, cela nous autorise-t-il à penser que le cœur de l'homme ait sensiblement changé? Que le récit nous semble poussé au noir, devons-nous en nier pour autant la vérité profonde? Sans doute, un petit village campagnard ne laisserait plus mourir de faim, à sa porte, une quarantaine de religieuses dont l'unique ressource est de sonner la cloche.] prudence de l'Église a rendu impensable aujourd'hui, nous sen que la question reste entière et q un certain courage pour la soule sûr, les excuses ne manqueront ce « prétendu renoncement » des e héroïques, « n'est-ce pas final l'orgueil »? Par surcroît, il est t humain de se révolter contre le fût-il de la plus noble espèce. M tion que cette cloche éveille au pl de nous est aussi lourde de pit mauvaise conscience.

Depuis *Les Enfants aux main* style d'Annette Boraud s'est s enrichi. Plus fluide, il garde une sécheresse impitoyable. Les pa vide sont rares dans ce récit sans sance, un peu squelettique, mai ment attachant. L'atmosphère reflète à merveille la honteuse niâtre dureté des êtres indifférents silhouettes sont tracées d'un bı en face du « voyageur » survenı drame, qui « se révolte contre france » sans avoir « jamais su et qui partira sans avoir rien c Minette est une force de la natı vieille paysanne judicieuse que les grands problèmes, « conduit cœur, par sa peur aussi », demeu humaine dans le village affolé, veule. Peut-être est-ce parce q est « pas née » qu'elle trouve l'ı se singulariser. En tous cas, c'es sauvera la dernière religieuse d' abominable, et du même coup, l désespoir.

Madeleine de

Georges AUBIN. — **Nous, l Horniers.** Flammarion. 19 illustré. 225 pages. 800 fra

Pour les marins, qui, dans leu ont connu la navigation à voile des trois-mâts qui, par le Cap saient le tour du monde, demeur temps ». Georges Aubin, qui fut, mousse à bord d'un long-courri conté, dans *l'Empreinte de la Vo* ces croisières tragiques. Ce nouve réunit des récits de la dure na voiles. L'auteur nous associe a aux angoisses des équipages qu poussait, dérivait ou secouait à la route du Cap Horn.

LES DISQUES

Ludwig VAN BEETHOVEN : **Messe solennelle en ré**, op. 123 pour soli, chœurs et orchestre.

Lois MARSCHALL, soprano, Eugène CONLEY, ténor, Chorale Robert SHAW, direction A. Toscanini. Maria STADER, soprano, Anton DERMOTA, ténor, Von MERRIMAN, mezzo-soprano, Jérôme HINES, basse, N. B. C. Symphony orchestra (R. C. A., A-603.207/8, 1954). Mariana RADEV, contralto, Josef GREINDL, basse. Chœurs de la cathédrale Sainte Edwige de Berlin. Orch. philharmonique de Berlin, direction Karl BÖHM (Deutsche Grammophon : 18.224/5 LPM, 1955). Uta GRAF, soprano. Helmut KRETSCHMAR, ténor. Grace HOFFMAN, contralto. Erick WENK, basse. Chœurs NDR. Orch. Symphonique de l'Allemagne du Nord, direction Walter GOEHR avec « les ruines d'Athènes, op. 113 ». (Guilde internationale du Disque, 20, rue de la Baume, Paris 8e — 2 d. 33 tours — M. M. S. 2085.

La *Missa Solemnis* en ré est la deuxième des trois messes de Beethoven, et la plus importante de ses œuvres religieuses. Elle a été écrite avec une âme chrétienne et a demandé à Beethoven un travail considérable : presque cinq années. C'est un testament, une confession. Comme dans ses derniers quatuors, Beethoven y livre le fond de son âme. Il est trop facile de lui reprocher le caractère théâtral de cette œuvre, le déisme imprécis et excessivement romantique qui à certains moments s'y révèle, l'absence d'unité dans la composition...

La Messe en ré est un monument qui ne supporte pas une critique purement analytique : même par ses défauts elle est « beethovénienne », elle exprime l'élan d'amour qui porte le romantique tour à tour confiant et désespéré vers « la grande Force qui mène l'univers ». Œuvre chrétienne, avons-nous dit... œuvre païenne aussi par son excès d'humanisme, son pessimisme fondé non pas sur le péché, mais sur la constatation de la misère humaine, ressentie comme absurde parce que non rattachée à la notion chrétienne du péché. Parce que le péché comme source du malheur des hommes n'est pas à l'origine, ne tient aucune place dans l'angoisse beethovénienne, la rédemption ne paraît pas apporter à Beethoven le soulagement, l'Espérance qu'elle doit apporter aux chrétiens. C'est là une immense différence entre la musique de Beethoven et celle de Bach. Même dans ses mouvements joyeux, la musique de Beethoven n'est pas sereine. Malgré le malheur, malgré le péché, quand il contemple le Christ ressuscité, quand il implore sa pitié (Kyrie, Agnus Dei), Bach est transporté d'allégresse.

Et pourtant Beethoven a la foi... il veut l'avoir. Écoutez dans son Credo l'affirmation de la Vie éternelle : « le règne de Dieu n'aura pas de fin, je le crois, je le crois », répètent inlassablement les chœurs... Écoutez l'Amen immense qui réaffirme cette croyance...

Mais combien plus nombreux sont les passages qui trahissent l'épouvante : le début du Sanctus où la transcendance de Dieu est bien marquée, mais où Beethoven met trop exclusivement l'accent sur la crainte de l'humanité devant le mystère terrible de la Sainteté divine; l'Agnus Dei, lamentation douloureuse où seules quelques notes marquent l'acceptation de notre destinée. A la fin de l'Agnus, le « Dona nobis pacem », prière pour la paix extérieure et intérieure, est encore plus caractéristique à cet égard : les roulements du tambour, les crescendo angoissés des violoncelles et des violons disent l'épouvante de la guerre; craintive, la voix d'alto implore l'Agneau, bientôt couverte par un fortissimo aux trompettes; une dernière fois l'humanité implore la paix, avec angoisse, et c'est sur ce cri d'angoisse que se termine la Messe. Rien ne manifeste que le Seigneur ait répondu. Jamais Bach, Haendel, ou Palestrina qu'admirait tant Beethoven, n'eussent terminé une œuvre religieuse de cette manière. Le catholique Beethoven est moins « orthodoxe » que Bach le protestant! La Neuvième Symphonie, écrite immédia-

tement après la Messe en ré, se termine, elle, par une affirmation confiante. Qui sauve alors l'humanité? La fraternité des hommes chantée dans l'*Hymne à la joie*... piètre réponse dont nous savons que Beethoven ne s'est pas satisfait : il suffit, pour en être convaincu, d'écouter les derniers quatuors.

Il n'est pas possible ici d'analyser la Messe en ré page par page. Nous renvoyons nos lecteurs aux beaux commentaires de Romain Rolland (Beethoven, les grandes époques créatrices : le chant de la Résurrection).

Nous possédons plusieurs versions récentes de la *Missa Solemnis* : celle d'Otto Klemperer (Pathé-Vox, PL - 6992, 1950) est magnifiquement interprétée, mais gâchée par une prise de son défectueuse, même pour l'époque.

La version dirigée par Walter Goehr (Guilde internationale du Disque) est satisfaisante sur le plan de la conception musicale. L'interprétation et l'exécution sont acceptables, mais la prise de son et l'enregistrement sont bien médiocres : il n'est pas question de haute fidélité.

Très belle sur le plan de l'interprétation, la version Toscanini est trahie par la prise de son; il est vrai que l'enregistrement de cette œuvre est particulièrement ardu. Un équilibre difficile à doser et surtout à maintenir doit être réalisé entre l'orchestre (dont il faut respecter les perspectives sonores), les choristes (plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de voix) et les solistes. Dans le Kyrie et l'Agnus cet équilibre est presque impossible à atteindre puisque trompettes et percussions interviennent en même temps que le ténor. Malgré ses imperfections, la version Toscanini emporterait nos suffrages si nous n'avions pas le splendide enregistrement Deutsche Grammophon : Karl Böhm dirige l'orchestre Philharmonique de Berlin et les chœurs de la Cathédrale Sainte-Edwige; il semble qu'il ait retrouvé l'esprit mystique de Beethoven, qu'il ait su rendre parfaitement ses accents désespérés, ses élans dramatiques... Il est secondé par d'admirables solistes, en particulier Anton Dermota dont nous avons eu récemment l'occasion de faire l'éloge pour une magistrale interprétation du Don Juan de Mozart. La prise de son, la gravure de cette version — et même sa présentation — sont tout à fait réussies. Il est peu probable qu'une autre version éclipse totalement cette réalisation magnifique.

Giovanni Baptista PERGOLÈSE (1710-1736).

Six Concertinos pour cordes. Sonate dans le style concertant. Symphonie pour violoncelle et cordes.
Ensemble instrumental I Musici. Félix AYO, violon solo. (Columbia F C X — 478/479).

A la fin du XVIIe siècle, l'opéra créé par Monteverdi a gagné toute l'Italie. Après Monteverdi lui-même, Ferrari et Cavalli le font triompher à Venise, Masochi, Luigi Rossi, Vittori le développent à Rome. Provenzale et surtout Alessandro Scarlatti lui donnent un caractère particulier à Naples. Scarlatti, outre sept cents cantates et oratorios, a écrit plus d'une centaine d'opéras, d'un style assez nouveau, fastueux, riches en couleurs, jusqu'à la fin du siècle adorés du public italien. A sa suite, Pergolèse s'affirme comme le plus important représentant de l'école napolitaine.

Giovanni Baptista Pergolèse a vécu 26 ans; il a laissé un nom à la fois dans l'histoire de l'opéra *(La servante maîtresse)*, dans celle de la musique religieuse (un Stabat, des Messes, des Motets et des Cantates) et dans celle du violon puisqu'il a été le dernier représentant de la première grande école de violon, créée par Archangelo Corelli.

Nous savons très peu de choses de la vie de Pergolèse. Il est né en 1710 près d'Ancône, son grand-père était cordonnier, son père sergent de la milice locale et occasionnellement arpenteur. Il fut au service du prince Stigliano Colonna et la municipalité de Naples lui commanda en 1731 une Messe dédiée au patron de la ville, en reconnaissance de sa protection lors d'un tremblement de terre. On a prétendu que le jeune Pergolèse avait eu de nombreuses aventures amoureuses, et un amour malheureux... Atteint de tuberculose pulmonaire, il mourut à Pouzzoles le 16 mars 1736 et y fut enterré dans la fosse commune. S'il avait vécu, Pergolèse aurait peut-être été un émule de Bach ou de Haendel.

Les Concertinos ont été publiés quatre ans après la mort de Pergolèse et les musicologues ont quelquefois pensé qu'ils étaient de Haendel. Il semble pourtant que leur style, leur atmosphère très méditerranéenne et certains détails de chronologie permettent d'en maintenir l'attribution à Pergolèse.

Deux de ces concertinos sont en fai-

des sonates, l'une pour violon, l'autre pour violoncelle. Chacune des œuvres débute par un mouvement lent dans le style français avec ensuite une alternance d'allegros et d'andante; tantôt les cordes exposent les thèmes à l'unisson, comme dans le concerto grosso, tantôt les violons se détachent et déroulent d'émouvants dialogues chargés de tendresse. Cette musique, tour à tour caressante et mélancolique, est bien dans la tradition du concerto italien : équilibre expressif, mélodie élégante et simple, jeunesse... c'est toute la fraîcheur des fontaines de Naples sous le soleil brûlant.

L'interprétation d'I Musici est presque parfaite; un petit peu plus chaude et colorée, elle eût satisfait les critiques les plus pointilleux.

Hommage à Pablo Casals. Répétition et concert donnés dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 10 octobre 1956. Gabriel FAURÉ : **Élégie pour violoncelle et orchestre.** Pablo CASALS **les Rois mages; Sardane.** Jean Sébastien BACH : **Sarabande** de la 5e suite pour violoncelle seul. (Collection Philips-Réalités C. 2).

Après la Révolution espagnole, le grand violoncelliste et chef d'orchestre Pablo Casals s'est réfugié à Prades. Chaque année, depuis 1950, il y dirige un festival. Pablo Casals est très connu comme violoncelliste, beaucoup moins comme chef d'orchestre... Les éditeurs d'*Hommage à Pablo Casals* ont eu l'heureuse idée d'enregistrer une partie de la répétition du concert donné par le Maître dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne le 10 octobre 1956. Pour connaître un chef d'orchestre il faut assister à ses répétitions; c'est là qu'il marque une œuvre de sa personnalité : thème après thème, il l'explique à ses musiciens et la remodèle patiemment. Les commentaires de Pablo Casals feront comprendre ce travail de re-création à bien des mélomanes... : ce mouvement doit être pris plus lentement. Ici, respirez-la, donnez plus d'ampleur. — « Touchez la corde seulement... Au lieu de pianissimo, piano accentué! — c'est trop égal... un diminuendo, alors ça devient expressif... ça, c'est la musique! Allez! » Pour indiquer aux instruments les nuances exactes qu'il attend d'eux, Pablo Casals chante... et accompagne l'orchestre de sa voix un peu fausse...

Comme il serait passionnant de disposer d'enregistrements de répétitions dirigées par les grands chefs d'orchestre! Les éditeurs qui cherchent à renouveler le catalogue trouveraient là un vaste champ d'action pour leur profit et pour le nôtre.

A la fin du concert, Pablo Casals, très ému sous les acclamations, s'est emparé du violoncelle que lui tendait l'un des musiciens de l'orchestre et il a joué la *Sarabande* de la 5e suite pour violoncelle seul de Bach. Inconsciemment il accompagnait de plaintes et de soupirs le chant de l'instrument... Ce fut sans doute pour les assistants un moment de plénitude et la voix rauque de Casals devait ajouter à l'émotion générale. Avoir poursuivi l'enregistrement pendant ces minutes privilégiées nous semble avoir été une erreur, presque une indélicatesse : l'auteur du disque ne peut être dans les mêmes sentiments que celui qui était porté par la tension collective qui électrisait les assistants du concert du 10 octobre 1956; il éprouve la pénible impression de violer l'intimité d'un grand musicien qui est aussi un vieillard. Faut-il dire que les œuvres données à ce concert sont toutes magnifiques, merveilleusement jouées? Prise de son et gravure sont de premier ordre.

Jean-Pierre et Maïc MADENGUE.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
François de DAINVILLE..	Loisirs d'aujourdhui et de demain.	289
Eva von GADOW.....	Lumières et ombres d'une vocation.	310
Jean de PANGE.....	A la recherche de Dieu : extrait du " Journal "	325
André BONNICHON	Quel fédéralisme?.....	339
Florent RAES.....	L'écume des jours.....	349

Chroniques

Jean MORETTI	L'effet des armes atomiques.....	353
Dr. Étienne BERTHET....	La formation des experts de l'assistance technique internationale..	361
Maurice DAUGE.....	Le vitrail.....	368
Henri AGEL	Qu'est-ce qu'un auteur de films?..	377
Jean RIMAUD.....	Pseudo-chronique d'éducation....	383
Robert ROUQUETTE	La vie religieuse	388

Actualités

Naissance et perspectives de l'État arabe unifié. — L'expansion soviétique en Afrique. — Congrès américain d'histoire des religions. — La gloire de Bernard Buffet? — Le rendez-vous manqué. — Le pont de la rivière Kwaï..... 396

Les Livres

Questions religieuses : J. LEMARIÉ; Y. de MONTCHEUIL; J. CARMIGNAC; J. P. BONNES; J. LECLERCQ; La souffrance, valeur chrétienne; G. SALET; T. MERTON; Vocation cistercienne; R. SERROU et P. VALS; L. L. LEKAI; L'apostolat; F. TROCHU 408

Histoire et biographies : M. H. VICAIRE; M. de HÉDOUVILLE; M. GASNIER; Sir S. HOARE; W. SCHELLENBERG; S. WEIL; Gal. KŒLTZ; P. BAMM; Y. PAGNIEZ; C. HARDT; R. RIDOLFI; Le procès de Savonarole; M. BREITMAN; Nonciatures de Russie; Charles de Foucauld; T. L. RAMPA; H. TEMERSON; L. FEBVRE; M. LUTHER..... 413

Éducation : Science et enseignement; M. PRUDHOMMEAU; S. et E. GLUECK; R. DELLAERT et E. CARP; D. ANZIEU; S. JACKSON..... 419

Questions économiques et sociales : E. RIDEAU; J. CHOMBART de LAUWE et J. POITEVIN; J. BOREL;..... 421

Littérature : Actes du Congrès Montesquieu; P. SEHNEIDER; R. ESCHOLIER; J. DELESALLE; P. LALANDE; J. CHAIX-RUY; T, MANN; G. ZAYED 422

Arts : Le haut Moyen Age; Les merveilles du monde; La peinture flamande: le siècle de Van Eyck; A. MASSERON; H. AGEL; P. LEPROHON; A. BOUGIER. 425

Romans : J. LE SAUZE; J. PAULHAC; A. de VIRY; A. BORAUD; G. AUBIN. 427

Les disques 429

Le Directeur gérant : J,-M. LE BLOND. Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
Dépôt légal : 1er trimestre 1958. N° d'éditeur : 170

BEAUCHESNE

858 1958

le guide du centenaire

Pèlerin de Lourdes

à travers la grotte, les sanctuaires, la ville et les environs

par Paul Lesourd

Professeur à l'Université Catholique de Paris

RÉFACE DE SON ÉM. LE CARDINAL TISSERANT RÉSIDENT DU COMITÉ INTERNATIONAL DU CENTENAIRE

...tout ce qu'on peut désirer savoir sur Lourdes...

Cardinal Tisserant

vol. de 240 pp. (11,2 × 16,5) illustré avec plans,
is couverture « intégral » en couleurs..... 750 fr.

Vient de paraître :

Mgr P.C. VAN LIERDE

DERRIÈRE LES PORTES VATICANES

Le gouvernement central de l'Église

Version française par

R. P. BASILIDE, O.F.S.A., et A. GIRAUD, P.S.S.

Par un collaborateur immédiat du Pape, un aperçu exact et complet de ce qu'est l'Administration centrale, de la manière dont elle garde le contact avec les administrations locales, de ses méthodes de travail, de la part très personnelle que le Vicaire de Jésus-Christ prend dans le gouvernement de la chrétienté.

Un livre nécessaire, qui redressera bien des erreurs, comblera bien des ignorances.

Un vol. broché 13,5 × 20, 272 p. couvre-livre verni couleurs, 16 pages photos..... 995 Fr. T. L. C.

TOURS — MAME — PARIS

---

le nouveau livre de

TIBOR MENDE

Entre la peur et l'espoir

REFLEXIONS SUR L'HISTOIRE D'AUJOURD'HUI

Un vol. 690 fr. **SEUIL**

STANFORD LIBRARY
APR 18 1958
HUMANITIES A

ÉTVDES

AVRIL 1958

A. BONNICHON *LE CITOYEN JUGE DE SON PEUPLE*
M. QUÉGUINER *L'INDE ET LES MISSIONNAIRES ÉTRANGERS*
E TESSON *NAPOLÉON DEVANT LES TRIBUNAUX D'ÉGLISE*
F. de DAINVILLE *LOISIRS D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN (II)*

CHRONIQUES

M. MOREL *EN SOUVENIR DE G. ROUAULT*
A. DU PASSAGE *SAHARA 1958*
A. BLANCHET *RÉCRÉATION LINGUISTIQUE*
R. ABIRACHED *LES CRÉANCIERS DE STRINDBERG*
D. STANFORD *JUGEMENT ANGLAIS SUR CH. MORGAN*
R. ROUQUETTE *LA VIE RELIGIEUSE*

ACTUALITÉS

QUI EST MON PROCHAIN? — LA FRANCE ET FIDEI DONUM. — L'ISLAM ET LE MONDE MODERNE. — LOURDES 1958. — LES BALLETS POLONAIS.

LES LIVRES — LES DISQUES

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 170 francs

ÉTVDES

Revue mensuelle fondée en 1856
par des Pères de la Compagnie de Jésus

TARIFS DES ABONNEMENTS

	Un an	Six mois	le N°
FRANCE (et Union Française).	1.500 fr.	900 fr.	170 fr.
ÉTRANGER	2.000 fr.	1.200 fr.	200 fr.
BELGIQUE (et Congo belge) .	280 fr. belges	150 fr. belges	30 fr. belges
SUISSE	23 fr. suisses	13 fr. suisses	
U. S. A. CANADA	$6.50 fr.		

Abonnement de soutien : à partir de 2.000 fr.

Les abonnements partent du début de chaque trimestre.

Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, chèque bancaire ou postal à l'ordre de M. l'Administrateur des *ÉTUDES*, 15, rue Monsieur, PARIS (7e) C. C. P. Paris 155-55.

L'échéance de l'abonnement est indiquée sur la bande-adresse, la bande rose signale la fin de l'abonnement.

Selon l'usage, prière de joindre l'ancienne étiquette et 30 fr. à toute demande de changement d'adresse; et à toute demande de renseignements, un timbre pour la réponse.

CENTRE RICHELIEU

Catholiques de Sorbonne

organise son Xe pèlerinage en

Terre Sainte

du 20 juillet au 10 août

En Avion et Bateau

Rome - Nicosie - Nazareth - Tibériade
Jérusalem - Bethléem - Jéricho - Damas
Baalbek - Beyrouth - Athènes - Rome

Documentation et inscriptions : 8, place de la Sorbonne, PARIS Ve - ODE 38-00

OUVEAU!

LE SUPER Electrophone

2 HAUT-PARLEURS
4 vitesses
pour
18.500F
au lieu de 35.000 F

Appareil complet indépendant de votre radio

- 2 haut-parleurs détachables
- Prise haut-parleur supplém.
- Entrée stéréophonique

Ampli 3 lampes
Cellule piezo réversible
2 pointes en saphir
Bras extra-léger 10 gr.
Courbe rég. high-fidelity
40 à 15.000 hertz

et 6 GRATUITEMENT CHEFS-D'ŒUVRE
sur Microsillon haute fidélité

MOZART Symphonie n° 26 en mi bémol. Orch. Philharmonique Néerlandais. Dir. Otto Ackermann.

BEETHOVEN Sonate n° 24 en fa dièse "A Thérèse" Grant Johannesen, piano.

BACH Toccata en fa Orgue : A. Schreiner

VIVALDI Concerto en ut pour 2 trompettes. Orch. Philharmonique Néerlandais. Dir. Otto Ackermann.

BERLIOZ Carnaval Romain. Orch. Philharmonique Néerlandais. Dir. Walter Goehr.

CHOPIN Fantaisie Impromptu. R. Goldsand, piano.

Cet appareil d'avant-garde vous est n-dessous de son prix de revient, pour vous encou- envoir, vous aussi, une belle collection de disques.

ire connaître et apprécier la beauté et les joies musique à un nombre toujours plus grand ents (il y en a déjà près de 2 millions dans le entier), la Guilde est obligée de mettre à leur tion, à un prix exceptionnel, un électrophone haute qualité, muni des tout derniers perfec- nents, sans quoi ses somptueux enregistrements aient d'être trahis.

Un appareil de grande classe

ivel électrophone vous permet d'écouter tous ques : 33 1/3, 45, 78, et même 16 2/3 tours, avec une , une pureté, une "présence" tenant du prodige. porte, en outre, deux haut-parleurs dans un cle détachable et deux prises spéciales : l'une n troisième haut-parleur mobile permettant on simultanée dans des pièces différentes, pour un microphone et pour les procédés honiques de demain.

18.500 F au lieu de 35.000 F

', c'est le prix normal d'un appareil de cette La différence est due à la puissance mondiale uilde, à son principe de vente directe et à sa tion de précision en très grande série. Les ' que vous économisez sur cet appareil ne 'un début. En effet, vous recevrez gratuitement, tre électrophone, six magnifiques chefs-d'œuvre lus, une documentation sur les avantages dont uvez bénéficier lors de l'achat de vos disques.

cun risque : garantie - droit de retour

n'êtes pas entièrement satisfait, retournez le ns les cinq jours qui suivront la réception et res immédiatement remboursé. Mais passez votre commande aujourd'hui même (nous risquons de manquer d'appareils).

Adressez les bons de commande à la **GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE**, 222, rue de Rivoli, Paris. Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à : **PARIS** : 20, r. de la Baume ★ 4, r. de Vienne ★ 49, r. Vivienne ★ 90, r. de Vaugirard ★ 28, av. Mozart ★ 222, r. de Rivoli ★ **BORDEAUX** : 123, cours Alsace-Lorraine ★ **GRENOBLE** : 1, pl. de l'Étoile (r. Lesdiguières) ★ **LILLE** : 9, pl. de Béthune ★ **LYON** : 23, pl. des Terreaux ★ **NANTES** : 5, r. J.-J. Rousseau ★ **NICE** : 12, r. Chauvain ★ **MARSEILLE** : 26, r. de l'Académie ★ **ROUEN** : 59, r. Jeanne d'Arc ★ **STRASBOURG** : 52, r. du Vieux-Marché-aux-Poissons ★ **TOULOUSE** : 58, r. Bayard.

BON DE COMMANDE

Guilde Internationale du Disque 222 r. de Rivoli PARIS

Veuillez m'envoyer avec les 6 enregistrements l'appareil que je choisis, aux conditions que j'indique en cochant l'une des formules ci-dessous :

☐ Super Electrophone, paiement comptant : 18.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 19.000 F.

☐ Super Electrophone, en 2 versements : 18.500 F : ci-joint acompte 6.000 F (+ 500 F de frais d'envoi) soit 6.500 F. Le solde : 12.700 F. suivra 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

☐ Electrophone standard, 33, 45, 78 tours, comptant : 15.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 16.000 F.

☐ Documentation gratuite sur vos disques.

Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si, après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception. Je règle ci-joint (Cochez ☒ ci-contre) par ☐ chèque, ☐ mandat-lettre, ☐ virement postal avec ses 3 volets C. C. P. 7.120.00 PARIS.

NOM _____

ADRESSE _____

Si vous préférez ne pas découper cette annonce, recopiez le bon et adressez-le nous (Service RT 4)

Pour la BELGIQUE : Guilde Belge du Disque. 24, r. Libotte, LIÈGE

Jérôme CARCOPINO
de l'Académie Française

PASSION ET POLITIQUE CHEZ LES CÉSARS

"Sous les apparences de la force, l'empire était déjà malade"

HACHETTE

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE
REVUE TRIMESTRIELLE

Volume XXI — Cahier 2 : Avril-Juin 1958

L. BRUNSCHVICG et G. FESSARD : Correspondance.
E. WOLFF : Les idées de loi et d'espèce : mise au point de la distinction bergsonienne
A. JOUSSAIN : Le spiritualisme de Cabanis.
J. CHAIX-RUY : Berdiaeff.
P. FAGIOTTO : Le problème de l'existence de Dieu dans la philosophie de M. F. Sciacca.
ACTUALITÉ PHILOSOPHIQUE.
R. SPAEMANN : Courants actuels de la philosophie allemande.

Compte Rendu

Abonnement : **BEAUCHESNE, 117, rue de Rennes, PARIS VIe**
Un an : France : **1900** fr. — Étranger : **2100** fr. — C. C. P. Beauchesne PARIS 39-29.
Rédaction : **Vals-près-Le Puy (Haute-Loire)**
NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

DESCLEE DE BROUWER

Textes et Études Théologiques

Mgr Charles JOURNET

THÉOLOGIE DE L'ÉGLISE

L'une des œuvres théologique les plus importantes de ce temps dans une présentation claire et pratique à l'usage des prêtres et des laïcs. 450 pages — 1.800 fr.

Études Carmélitaines

STRUCTURES ET LIBERTÉ

L'Homme est-il maître de son destin qui se poursuit dans l'ombre et que Dieu sait? C'est à cette question que répondent les psychologues et des psychiatres (L. Szondi, Zurich — L. Lhermitte, Paris — Ch. Baudoin, Genève — F. Dolto, Paris — Lopez Ibor, Madrid — R. Laforgue, Paris — Étienne de Greef, Louvain), des physiciens (J.-L. Destouches, Paris — P. Février, Paris — A. Soulairac, Paris), des exégètes et des théologiens (L. Cerfaux, Louvain — Ch. Journet, Fribourg — P. Lucien Marie, Paris — P. Philippe de la Trinité, Rome), des philosophes (L. Massignon, Paris — O. Lacombe, Lille — R. Ruyer, Nancy). 300 pages — 1.800 fr.

Hans Urs von BALTHASAR

DIEU ET L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Le célèbre théologien de Bâle montre les tâches qui attendent le chrétien à l'heure de la deuxième révolution industrielle où il se voit affronté aux questions nouvelles que la science pose à la théologie et à la philosophie. 320 pages — 870 fr.

Recherches Bibliques

L'ÉVANGILE DE JEAN

Études et problèmes

Les découvertes des manuscrits de la Mer Morte ont donné une nouvelle actualité au Quatrième Évangile. M. Boisnard — F. Braun — L. Cerfaux — J. Coppens — A. Laurentin — Th. Henoud, ont collaboré à ce nouveau volume de la collection Recherches bibliques.
260 pages — 1.800 fr.

Histoire

Henri ROLLET

L'ACTION SOCIALE DES CATHOLIQUES EN FRANCE (1901-1914)

Voici le deuxième volume du travail historique le plus complet consacré à l'histoire du catholicisme social en France au début du XXe siècle. 410 pages — 3.000 fr.

B. N. P. F.

Victor von WEIZSAECKER

LE CYCLE DE LA STRUCTURE

(Der Gestaltkreis)

traduit de l'allemand par Michel Foucault et Daniel Rocher, anciens élèves de l'École Normale Supérieure, Agrégés de l'Université.

préface du Dr Henri EY

L'œuvre fondamentale du savant qui est à l'origine de la médecine psychosomatique.
230 pages — 1.860 fr.

aris VIIe

G. et C. CHARLES-PICARD

LA VIE QUOTIDIENNE A CARTHAGE au temps d'Hannibal

"Nous avons pour la première fois ici, l'évocation scientifiquement documentée, de ce que fut l'existence de cette race punique...".
A. MOUSSET (Le Progrès de Lyon)

"Mieux que tout autre M. G. Charles-Picard était capable de faire revivre Carthage...".
(L'Information)

HACHETTE

« Vetera Novis Augere et Perficere »

ÉCOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

Depuis de nombreuses années, l'École Moderne assure un service d' « *EXAMENS de PASSAGE* » aux chefs d'institutions qui désirent fournir à leurs élèves un contrôle différent de celui de leurs professeurs habituels.

Si vous désirez participer à ces compétitions, adressez sans tarder à **l'École Moderne d'Enseignement Général par Correspondance,** *50 bis,* rue Violet, Paris, 15e, l'indication des programmes vus par vos élèves, en chaque matière.

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

AMEUBLEMENT

D'ÉGLISES ET DE CHAPELLES

MONTAGNIER

ORFÈVRERIE

BRONZE

CHASUBLERIE

RUE DE GRENELLE, PARIS-VIIe LIT. 16-41

REVUE

DE

'ACTION POPULAIRE

AVRIL 1958

. LEBLOND : *Vérité et sincérité.*
EILLON : *L'Église dans la nation.*

DEMAIN, L'EUROPE

OISSONNAT : *Pool charbon-acier : bilan d'une transition.*
F. DURAND : *L'européanisation des transports.*

AUJOURD'HUI, L'AFRIQUE NOIRE

le SORAS : *Les chances d'un avenir politique.*
ECOMTE : *Force et incertitudes du syndicalisme chrétien.*

TECHNIQUES NOUVELLES

USSO *Qu'est-ce que la recherche opérationnelle?*

LE TRAVAIL DE LA FEMME

CHAMPEL *Positions syndicales.*
ENETAY *Témoignage.*

L'ÉVÉNEMENT

AMON *Licenciements abusifs.*
RUET *L'actualité sociale en France.*

Revue des livres

ninistration : **ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS - 13e**
bonnement un an : 1.500 frs ; 6 mois : 800 frs ; le n° : 200 frs ; Étr. 2.000 frs.

AUBIER ÉDITIONS MONTAIGNE
13, QUAI CONTI. — PARI

COLLECTION " L'ENFANT ET LA VIE "

SIMONE SAINT-CLAIR

LES ANGES INCOMPRIS

Les anges incompris, on les rencontre en d'innombrables familles. Ce sont ces pauvres êtres que l'on nomme débiles mentaux, le plus souvent inoffensifs mais dont les agissements imprévisibles déconcertent à juste titre les parents.

Sur un pareil sujet, psychologues, neurologues, médecins et pédagogues mêlent leurs soucis d'hommes de science à ceux des administrateurs, financiers et réalisateurs en vue d'enrayer le mal.

De son côté, Simone Saint-Clair ne voit pas seulement chez ces enfants qui sont à plaindre des êtres qui, par une rééducation judicieuse — surtout celle de la pédagogie curative — sont suceptibles de se développer et de tenir leur place dans la communauté humaine. A ce titre l'auteur ne manque pas de signaler les méthodes thérapeutiques les plus actuelles ainsi que les établissements qui se chargent des petits inadaptés. Mais elle prétend aussi que ces « innocents », ces « déshérités de la terre » doivent être considérés comme des messagers dispensateurs d'immenses bienfaits.

Qu'apportent donc ces messagers ? Comment peuvent-ils transformer l'ombre en lumière ? Quel est donc leur secret ?

C'est ce que les anges incompris nous disent.

Un volume ..... 780 f

Rappel des derniers ouvrages parus dans la même collecti

HENRI JOUBREL

MAUVAIS GARÇONS DE BONNES FAMILLES

Un volume ..... 750 f

Dr ANDRÉ BERGE

LE MÉTIER DE PARENT

DU MARIAGE DES PARENTS AU MARIAGE DES ENFANTS

Un volume ..... 540 f

LA SAINTE BIBLE
DU CARDINAL LIÉNART

Introduction de Daniel-Rops — Traduction du chanoine Osty pour le Nouveau Testament et de divers auteurs pour l'ancien Testament. Analyse des Livres de la Bible — Lexique — Tableaux chronologiques — Table scripturaire du Missel.

A la portée de tous

Modèle *" Propagande "*, 880 F
" Diffusion ", 1 260 F *" Pleine Peau "*, 3 300 F

" Bible pour tous ",
en vente chez **Letouzey et Ané, 87, Bd Raspail, PARIS**

J. LAROCHE

AU QUAI D'ORSAY
avec Briand et Poincaré

M. J. Laroche fournit un témoignage de première main, celui d'un acteur souvent, sur des événements considérables dont les conséquences se prolongent encore...

LE FIGARO

Ce livre est excellent, plaisant, instructif et sympathique... Il nous paraît on ne peut plus nécessaire de le lire.

COMBAT

HACHETTE

CHRISTUS

n° 18 — ÉGLISE ET VIE SPIRITUELLE — avril 1958

A. de BOVIS : Avoir le sens de l'Église.
H. RAHNER : Esprit et Église. Un chapitre de théologie ignatienne.
E. MERSCH : Catholicisme.
H. HOLSTEIN : L'Église et notre vie spirituelle.
G. MARTELET : L'Église, la loi et la grâce.
L. BOURDALOUE : Enfant de l'Église.
F. ROUSTANG : L'amour universel dans le Christ et l'Esprit.
C. de DALMASES : Les idées de saint Ignace sur la réforme catholique.

CHRONIQUES

A. RETIF : Une expérience de spiritualité missionnaire.
A. MATTEI : Le Père de Foucauld : un message pour notre temps.
M.-A.P. : Lettre d'Afrique.
F. ROUSTANG : Une lecture de l'Évangile.

Rédaction et Administration : 35, rue de Sèvres, PARIS 6e
C. C. P. Revue Christus, PARIS 10.439.65. France : abonnement annuel : 900 frs. le n° : 250 fr.
Étranger : abonnement annuel : 1.100 frs; le n° : 300 frs. Abonnement de soutien : 1.500 frs.

Tous les abonnements partent de janvier.

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE

Numéro 1. Janvier-Mars 1958

PIERRE GRELOT . . . . **La légende d'Hénoch dans les Apocryphes et dans la Bible : Origine et signification.**
PIERRE VALENTIN. . . . **Héraclite et Clément d'Alexandrie**. . . . . .
HENRI NIEL . . . . . **Le sens de l'Histoire** . . . . . .

NOTES ET MÉLANGES, de Claude MONDÉSERT et Raymond PAUTREL

BULLETINS CRITIQUES

CH. BAUMGARTNER. . . **Théologie dogmatique** . . . . . .
JOSEPH GOETZ. . . . . **Histoire des Religions** . . . . . .

Tarifs d'abonnement : FRANCE : 1.700 frs. Union Postale 1.950 frs ou 6 $
Le Numéro : 450 frs.
Compte chèques postaux : RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE, Paris 8372.61.
15, rue Monsieur, PARIS-7e

ÉTVDES

REVUE FONDÉE EN 1856

par des Pères de la Compagnie de Jésus

91e ANNÉE — TOME 297 DE LA COLLECTION

AVRIL-MAI-JUIN 1958

PARIS

15, RUE MONSIEUR, 15

1958

LE CITOYEN JUGE DE SON PEUPLE

Nos contemporains sont tous moralistes... Et qui s'en laindrait?... On accuse souvent la presse quotidienne de se ıntonner prudemment dans l'information pour atteindre : plus grand nombre d'acheteurs. Il n'y a là sans doute ı'une apparence. En réalité, la presse juge constamment :s événements au nom de critères moraux. Ceux-ci peuvent :re implicites et supposés admis par toute une classe de :cteurs; mais bien souvent aussi apparaît une référence .aire aux catégories du juste et de l'injuste.

A propos des événements internationaux que l'histoire de os jours fait déferler en cascade, l'opinion se pose habiıellement les questions en termes de droits et de devoirs ui existeraient au bénéfice ou à la charge de leur pays. ertains, à droite — comme on dit — semblent n'invoquer u'un intérêt national, mais parce qu'ils sous-entendent un rincipe moral qui le légitime et le cautionne. Les communistes — appelés, on ne sait pourquoi, de gauche — evraient, pour être fidèles à leur idéologie, ne se soucier ue de coïncidence avec la requête actuelle du sens de Histoire et l'avance de la Révolution; mais on les voit se ıettre au niveau d'un public plus traditionnel qu'on ne ense dans ses réactions, et faire appel chaque jour à la ustice pour les peuples comme pour les individus.

A partir de cette tendance heureusement moralisante, on eut constater deux phénomènes divergents. D'abord chez ertains des affirmations tranchantes, à base intuitive, qui eur font décider abruptement et sans appel que telle posiion nationale ou étrangère se trouve conforme à la morale nternationale ou au contraire s'y oppose. Chez d'autres, en evanche, un sens très vif de la complexité des problèmes, les hésitations à appuyer ou à condamner; ou bien une léception à constater que les requêtes de la morale ne oient pas plus clairement évidentes, ou encore un sceptiisme qui décourage une recherche du jugement éthique.

Ces attitudes se montrent dans l'opinion française à propos de problèmes brûlants, comme Suez l'an dernier ou l'Algérie aujourd'hui, à propos du désarmement, de la solidarité atlantique, des armes nucléaires.

Aussi est-il peut-être opportun de réfléchir sur l'élaboration d'un jugement moral en présence d'événements et de problèmes internationaux, jugement que le simple particulier pose à bon droit puisqu'il gouverne, si peu que ce soit, en contribuant à former une opinion publique.

On suppose acquis le principe que, toute activité humaine étant régie par la morale, les démarches des nations, des Etats qui en sont la personnification juridique, des gouvernants qui les représentent, ne peuvent pas s'en trouver affranchies. Si en effet le jugement éthique devait se cantonner dans le domaine familial, corporatif et national interne, abandonnant la vie des peuples à une loi de la jungle, la question qui nous intéresse ne se poserait pas. On suppose aussi, ce qui est un peu différent, qu'il est fallacieux d'élaborer une science du politique en faisant abstraction de la morale, même si on doit finalement incliner celui-ci devant celle-là. En effet le bien de la cité et des citoyens, objet de la politique, ne peut être restreint à un bien-être et un ordre matériels : étant bien de l'homme, il ne peut exister comme tel que s'il est aussi bien moral [1].

*
* *

Le public attend souvent du moraliste des impératifs négatifs du type : ne faites pas... on n'a pas le droit de... telle action viole la morale internationale... On ne s'en étonnera point, sachant que le commun des mortels voit surtout dans la règle de conduite un catalogue d'interdictions.

Mais cette formulation négative se trouve surtout de mise quand il s'agit d'actes de gouvernants plutôt que des situations objectives où sont placées les nations. Les moralistes

1. M. Vialatoux, dans son livre *La répression et la torture*, a repris récemment la discussion qui sur ce point l'avait opposé à d'autres auteurs en 1932. Les lignes ci-dessus disent notre accord avec lui.

condamnent avec raison la déloyauté dans les relations internationales et par exemple des manœuvres comme la dépêche d'Ems. Il s'agit là plutôt de préceptes de morale privée dont il convient sans doute de déclarer que les chefs de peuples ne sont pas affranchis. Mais il n'est pas inutile de rappeler que la loi morale, visant à définir, établir et garantir un bien de l'homme, s'exprime normalement en préceptes positifs.

Ces préceptes, comment arrive-t-on à les dégager? Le procédé de raisonnement instinctif et comme populaire consiste à transposer les défenses de la morale privée sur le plan international en assimilant les nations à des personnes et leurs territoires à des biens. De même qu'il est interdit à l'homme privé de tuer, de même la guerre entre pays sera immorale sauf cas exceptionnels. De même qu'on ne doit pas s'approprier le bien d'autrui, de même une nation ne peut se livrer à la conquête violente (saint Augustin disait que les grands royaumes sont de grands larcins). De même que la légitime défense est permise à l'individu menacé, de même elle le sera au pays attaqué. De même que l'on ne doit pas laisser périr l'homme en danger qu'on peut sauver, de même on ne peut se réserver les ressources de son propre pays en présence de la misère des régions voisines, etc...

Certes ces analogies ne sont pas sans valeur; elles peuvent indiquer une ligne de réflexion et surtout mordre sur la conscience publique. Il faut pourtant les critiquer. La confusion entre le droit de propriété portant sur un bien et le droit de souveraineté, compétence exclusive, sur un territoire, a son origine non pas seulement dans la paresse de l'esprit mais dans l'histoire. C'est un legs du régime féodal européen, où le propriétaire, devant la carence du pouvoir, s'est arrogé des droits étatiques et régaliens. Devenu seigneur parce que propriétaire, il a logiquement usé de sa seigneurie comme d'une propriété, la cédant, la léguant, la constituant en dot.

La renaissance graduelle de l'Etat a bien pu effacer ces institutions de la réalité politique, mais leur trace idéologique est demeurée dans la conscience populaire.

L'assimilation des nations à des personnes, toute spontanée à une époque où l'Etat s'absorbait dans le Prince, s'est aidée de résonances sentimentales (la France est une personne, disait Michelet). Elle s'enracine par les facilités du langage et on s'en sert couramment comme d'un à-peu-près commode pour désigner les mouvements collectifs de l'économie : l'Allemagne vend, l'Italie achète. Des juristes formés au droit privé et élaborant un droit international n'eurent garde de dédaigner ces similitudes et s'attachèrent à cataloguer des droits des Etats calqués sur ceux de la personne. De fait, le concept de personnalité morale n'est pas pure fiction et traduit tant bien que mal des réalités sociologiques. Mais on ne doit pas oublier que, s'il constitue une construction intellectuelle utile pour l'aménagement d'un ordre juridique, pourtant son caractère d'artifice technique empêche qu'on en puisse tirer des déductions morales rigoureuses.

En un mot, ces assimilations faciles entre sujets et objets de la morale privée et ceux de la morale internationale se présentent couramment à l'esprit public comme un moyen aisé, une sorte de chemin de traverse, menant à des conclusions qu'ont parfois déjà marquées une tradition ou une sensibilité. Elles donnent au jugement moral de la foule ce caractère d'intuition rapide qui plaît et rassure : on s'avoue ignorant de mille choses, mais on s'estime compétent à l'égard du juste et de l'injuste. Elles revêtent les interdictions qu'on prononce d'un caractère de rigueur qui flatte un esprit logique. Les prononcés abrupts qu'elles engendrent s'entourent volontiers comme d'une *aura* d'héroïsme facile : je m'oppose au nom de la morale, je m'en sais gré et en escompte légitimement un léger tribut d'admiration ambiante.

*
* *

Allons-nous par ces critiques condamner la réflexion du moraliste ou du moins affaiblir la portée de ses jugements? Point du tout. Les exigences d'une bonne méthode garan-

tissent au contraire la solidité des conclusions. Il faut dépasser les analogies et se placer franchement sur le terrain international lui-même.

Même quand ses principes s'énoncent sous forme négative, la Morale est science et recherche du bien. Et l'objet d'une morale internationale ne peut être que le Bien commun des différents peuples envisagé dans le domaine de leurs rapports mutuels. Et les règles propres à assurer ce Bien commun seront à déterminer par l'examen des conditions particulières de cette société des peuples, l'analogie avec une morale individuelle n'intervenant qu'exceptionnellement et plutôt comme procédé d'exposition que comme moyen d'investigation.

On serait porté très naturellement à essayer de traduire cet idéal abstrait du Bien commun en un principe très général dont on n'aurait plus qu'à dérouler les conséquences. Et, bien sûr, on s'y est essayé. Par exemple, on poserait que la Morale internationale exige le respect des droits de chaque peuple par les autres groupes et on esquisserait une énumération de ces droits. Mais c'est résoudre la question par la question, puisque la définition des droits de chaque groupe vis-à-vis des autres forme précisément l'objet de la Morale à établir. Dira-t-on que cette Morale se propose seulement d'établir les conditions nécessaires à l'existence des prospérités nationales? Mais le bien du tout n'est pas seulement celui de chacune des parties isolées arbitrairement et envisagées séparément. Se contentera-t-on de poser que la paix est le bien suprême et que toute morale revient à la conserver? Mais c'est oublier qu'il y a des paix injustes et des guerres larvées, et que ces concepts ne recouvrent que très imparfaitement des situations extrêmes et en laissent échapper d'autres.

Et puis ces prétendus principes généraux ne peuvent s'énoncer qu'à partir de réalités que l'histoire rend fluides et que seul l'arbitraire conceptuel prétend solidifier. Parler de nation, c'est déjà s'inscrire, et peut-être s'enfermer, dans un âge historique, comme si la Morale ne transcendait pas ces formes de groupement actuelles, comme si elle ne devait pas s'adapter à leur évolution et même la guider.

Surtout, le problème moral ne se pose pas avant le commencement d'une histoire mais au cours de celle-ci et en présence de données de fait : possessions acquises, intérêts déjà revêtus de formes juridiques, aussi bien qu'habitudes mentales et jugements collectifs. Le moraliste ne se trouve pas dans la situation d'un Richelieu construisant sur des champs nus une ville qui portera son nom, mais dans celle d'un urbaniste qui doit aménager une agglomération séculaire occupant, ennoblissant ou souillant déjà le terrain. Les requêtes de la Morale ne sortent pas tout armées d'un cerveau antérieur à la cité des hommes. Elles naissent sous le choc des circonstances; elles se présentent en ordre dispersé; elles fusent de tous côtés à mesure qu'avance l'histoire, comme des étincelles sous le fer des chevaux. Elles ne se soucient même pas de se concilier entre elles et peuvent apparaître de prime abord comme contradictoires. Tout cela condamne et les rigueurs et les facilités d'une méthode purement déductive.

*
* *

L'observation historique révèle l'existence d'une société toujours élargie, qui d'abord se pressent, puis se cherche, puis se trouve et laborieusement à chaque stade tend à s'aménager harmonieusement. A chaque stade donc se révèlent graduellement à la volonté humaine des requêtes d'ordre moral.

Des sociétés restreintes peuvent vivre en paix repliées sur elles-mêmes à l'âge de l'économie fermée. Mais à mesure qu'elles entrent en contact, des conflits armés se produisent, s'élargissent et s'éternisent; et l'on prend conscience que cet aménagement rudimentaire fait de chocs espacés, s'oppose au bien de la vie humaine collective. L'opinion pressent de manière diffuse la possibilité d'une organisation plus harmonieuse où les heurts dommageables à tous seraient éliminés. C'est déjà un jugement moral né en présence de l'événement et qui condamne la guerre féodale. Il est aidé par le souvenir de ce qui s'est passé dans chaque tribu et

cité où l'exercice de la justice a été peu à peu retiré aux particuliers et confié à une autorité reconnue de tous. Il est aidé en outre par l'influence de doctrines religieuses prêchant la paix comme un bien et une vertu. Il est aidé encore par l'émergence d'un pouvoir neuf assez fort pour imposer une unité. En même temps, ce jugement moral réclamant un aménagement nouveau de la vie en groupe apporte à ce pouvoir unificateur le renfort de moralité d'où il tire une part de son énergie : la population abandonne un patriotisme local qui n'aboutissait qu'à la guerre pour créer un nationalisme qui lui donne la paix. Le même processus se manifeste quand les nations rapprochées et affrontées par des liens économiques plus étroits, meurtries et décimées par des conflits plus graves, prennent conscience qu'il existe vraiment, au-delà de leur bien particulier, un bien commun de la société internationale. De ce fait qui s'affirme graduellement et de cette prise de conscience graduelle aussi, naissent obligatoirement de nouveaux impératifs moraux.

Cette évolution historique est trop connue pour qu'on y insiste. On la rappelle seulement pour montrer comment la morale internationale naît non pas de l'événement mais à son contact. Elle n'édicte pas de principe général qui prétendrait à s'imprimer comme un sceau sur la cire molle de l'histoire. Elle prend à chaque instant les éléments divers que l'histoire lui apporte et elle s'essaie à les combiner en une figure satisfaisante : recherche d'harmonie laborieuse et parfois tâtonnante, approximation d'un Bien qu'on n'embrasse jamais complètement, tâche remise en question sans cesse par les transformations incessantes des données à harmoniser.

On peut donc parler très justement d'une « invention » de la Morale internationale, puisque les préceptes en sont à découvrir à chaque étape de l'histoire, et non plus seulement à déduire par une application répétée de principes immuables à des circonstances diverses. De là sans doute ce fait d'expérience que les directives de la Morale internationale s'expriment souvent sous la forme d'une *convenance,* par l'indication d'un idéal dont on doit se rappro-

cher plutôt que par l'énoncé sans appel d'interdictions. On aurait tort de s'en étonner. Montrer le bien est la tâche de la Morale, plutôt que de tracer les frontières du crime. Si la Morale individuelle, conjugale par exemple, par la moindre complexité des éléments à mettre en œuvre et leur relative simplicité, s'accommode mieux d'ordonnances aux arêtes tranchantes, on peut s'en réjouir, sans vouloir pour autant transposer ces réussites sur un autre plan.

On aurait tort encore d'assimiler cette « invention » à la recherche toute empirique de recettes sans qualité morale. Il y a recette empirique là où l'on recherche un but pratique sans se soucier de sa moralité et grâce à des moyens eux-mêmes peut-être immoraux : c'est ainsi que l'*équilibre* entre les Puissances, politique de base des XVIIIe et XIXe siècles, peut couvrir une paix injuste obtenue par des moyens injustes aussi. Tout autre est la recherche, au contact des circonstances historiques, de ce qu'exige le Bien commun de la société internationale, de ce qui peut et doit la faire moralement harmonieuse.

S'il est utile de donner un exemple de cette invention nécessaire et laborieuse, on peut recourir au problème très classique et très actuel dit « des nationalités ». Très classique car il a agité le XIXe siècle depuis le Congrès de Vienne et conditionné pour une part les traités de 1919; très actuel car il se pose aujourd'hui sous l'aspect dit « du colonialisme ». On peut l'exprimer ainsi : une nation, constituée telle par une certaine unité raciale historique culturelle et par un vouloir-vivre collectif, n'a-t-elle pas de ce fait le droit moral de s'ériger en Etat indépendant, et donc de faire sécession hors du cadre qui la contenait jusque-là ?

L'assimilation fallacieuse des nations à des personnes et les confusions avec la morale privée postulent aisément un droit à « secouer ses fers ». Mais nous avons laissé ces facilités aux poètes et orateurs, d'autant que le phénomène de nationalité peut avoir des contours assez vagues.

On a dit que la forme d'Etat souverain représente un sommet assigné par l'Histoire à l'évolution de chaque groupe et qu'on n'en peut moralement bannir une nation, pas plus qu'on ne peut barrer à un enfant l'accès de la vie

adulte. Mais cette exaltation hégélienne d'une forme juridique peut-être provisoire ne peut fonder une obligation morale. Et c'est parfois un fait certain que l'intérêt bien compris d'un groupe national consisterait à faire partie d'un grand ensemble.

On a dit encore qu'il importe au Bien commun que chaque groupe national déploie ses virtualités humaines à l'intérieur d'une culture traditionnelle et grâce à cette culture; or cette particularité utile à l'ensemble ne sera vraiment protégée que par l'accession au rang d'Etat indépendant. Mais on peut imaginer une culture nationale conservée et développée à l'intérieur d'un Etat plurinational qui respecte ces particularismes légitimes. On rétorque alors que, même si cette éventualité est théoriquement possible, l'indépendance étatique obtenue par la sécession la réalisera plus sûrement, et qu'elle apportera en outre une fierté patriotique qui est un aiguillon vers des lendemains meilleurs.

On peut dire enfin que la passion nationale étant psychologiquement irrépressible, l'intérêt de la paix générale commande d'y céder, même si des inconvénients, surtout économiques, doivent en résulter pour ceux qui font ainsi sécession.

Ces arguments pour et contre, paraissent respectivement assez forts pour qu'on ne puisse conclure à un droit moral absolu de sécession qui appartiendrait toujours à la nation désireuse de s'affranchir, et à un devoir corrélatif pesant sur l'Etat plurinational d'accepter cette nouvelle indépendance. Ces mêmes arguments ne peuvent évidemment non plus fonder un principe contraire (statu quo, légitimité) qui s'appliquerait lui aussi en vertu de la morale.

Il reste donc à « inventer », à découvrir où gît le juste en pesant quelle solution travaille le mieux à l'harmonie du monde : celle-ci comporte la paix d'abord mais non pas la paix du silence asservi; elle comporte aussi une certaine égalité entre les hommes et entre les groupes, mais non pas seulement celle toute formelle que peut donner la parité sur un plan purement juridique; elle comporte en outre un libre épanouissement des hommes dans la diversité légitime et enrichissante de leurs cultures; elle comporte enfin une

accession au bien-être matériel mieux atteint suivant les cas par la sécession et l'indépendance ou l'intégration dans un ensemble.

Cet exemple choisi parmi les plus actuels permet, pensons-nous, de situer ce que l'on peut appeler l' « invention » d'une morale internationale. Couper le nœud gordien d'un coup d'épée sied au brutal conquérant. Le moraliste, plus modeste, s'applique à le dénouer; et cela l'apparente de façon rassurante au chercheur scientifique toujours plus modeste qu'Alexandre. On remarque d'ailleurs qu'une autorité comme celle du Saint-Siège, qui ne craint point d'édicter en matière de morale individuelle des décisions précises et tranchantes, expose au contraire les requêtes de la morale internationale en ces termes de « convenance » dont nous parlions plus haut. Il n'est que de relire la dernière Encyclique sur l'Afrique pour en être convaincu. Le récent message pontifical de Noël, qui prône l'*harmonie* dans les rapports de l'homme et de la nature et dans les relations entre hommes, nous semble inviter à cette recherche humble et patiente éloignée des déclarations fracassantes comme des inerties commodes.

*
* *

Pour finir, on peut se poser la question : le Droit international n'apporte-t-il pas un secours à l'élaboration du jugement moral? Ne peut-il même jouer un rôle de suppléance en ce sens que d'une part on dirait moral tout ce qu'il impose, et d'autre part on n'aurait pas à chercher plus loin que ses exigences reconnues. Parler de suppléance serait, pensons-nous, méconnaître les relations mutuelles de la Morale et du Droit.

Le Droit n'est pas une simple application de la Morale, comme beaucoup le pensent instinctivement; et celle-ci n'est pas non plus seulement un élément méta-juridique que la règle de droit doit respecter. Mais la Morale constitue une des *données* à partir desquelles le Droit s'élabore. Ce n'est pas la seule. D'autres données, physiques, historiques, pra-

iques, doivent y être jointes : le législateur les fait compoer ensemble pour aboutir à une règle qui puisse être généale, se couler dans les moules d'une technique légale ou outumière et s'appliquer efficacement.

On comprend donc que toute la Morale ne passe pas dans e Droit et que certaines exigences de celle-ci restent en lehors de celui-là. Ainsi le mensonge simple ou la simple ornication ne seront pas sanctionnés pénalement. Ainsi la onsidération de la tranquillité générale et des difficultés le la preuve fera donner au débiteur le droit d'opposer la rescription à son créancier, et considérer comme propriéaire un possesseur autrefois sans droit. En outre, en natière internationale, il faut songer à l'absence d'un légisateur superétatique qui fait que les règles de droit se forment surtout par coutumes et conventions, et songer aussi à la puissance démesurée des sujets que doit régir le Droit international. Tout cela expliquera que le Droit puisse se trouver moins exigeant que la Morale. L'impératif moral précédera d'ordinaire sa mise en œuvre juridique, ou bien l'on constatera que celle-ci est impuissante à rejoindre celui-là. La formation d'un jugement moral s'imposera donc oujours en présence de problèmes internationaux et l'exaien purement juridique d'une situation ne peut en disenser.

En revanche, sur bien des points le Droit a réussi à préer les convenances et les exigences un peu vagues de la rale; il a opéré un aménagement des requêtes parfois ergentes de celle-ci. En ce cas ses impératifs s'imposent malement au nom même de la règle éthique. Ce qu'on ime les lois de la guerre, restrictions à la possibilité de uire même dans une guerre juste, rentre certainement cette catégorie.

citoyen juge son peuple et les autres peuples quand fait interprète de la Morale internationale. Le « roseau int » est là aussi « plus grand que l'univers qui se ». Mais à condition qu'il n'oublie pas les conditions tte grandeur qui sont clairvoyance et humilité de t.

André Bonnichon.

L'INDE ET LES MISSIONNAIRES ÉTRANGERS

La politique actuelle du Gouvernement de l'Inde à l'égard des missionnaires étrangers ne laisse pas de surprendre les catholiques du monde entier. De la part d'un régime communiste elle eût paru normale; le fait qu'elle ait cours dans une nation démocratique réputée jusqu'ici pour sa tolérance pose une énigme difficile à résoudre. Un examen succinct des faits, des raisons qui les éclairent et des réactions qu'ils provoquent nous aidera à comprendre la situation et à envisager d'une manière réaliste l'avenir.

Les faits. — C'est en avril 1953 que le Dr Katju, alors Ministre de l'Intérieur, lança de la tribune du Parlement son ultimatum aux missionnaires : « S'ils viennent ici pour prêcher l'évangile, le plus tôt ils s'arrêteront le mieux ce sera. » Dans son opinion tout citoyen de l'Inde était libre de propager sa religion, mais le Gouvernement ne reconnaissait pas ce droit aux étrangers domiciliés sur son territoire.

Cette déclaration n'était pas si étonnante qu'il pût paraître à première vue. Depuis son accession à l'indépendance l'Inde avait imposé des restrictions toujours plus sévères à l'entrée des missionnaires. En novembre 1952, une députation de la Commission des Evêques avait déjà interviewé à ce sujet le Président de la République, le premier Ministre et le suppléant du Ministre de l'Intérieur. Elle avait été reçue avec sympathie, écoutée avec curiosité et patience, puis renvoyée sans assurance efficace.

Cette même année le Conseil National des protestants avait adressé au premier Ministre de l'Union un memorandum destiné à défendre l'un de leurs pasteurs contre les autorités du Madhya Pradesh. Pour se justifier le Gouvernement de cette province envoyait de son côté à M. Nehru des « Rapports et Notes » contenant une liste d'accusations

contre les activités soi-disant politiques et autres des missionnaires travaillant dans les districts de Surgya et Raigarh. C'est sur ces documents que reposait l'attitude de M. Katju dont le discours déchaîna dans une partie du pays une campagne de presse virulente contre l'Eglise.

Une tempête de protestations s'éleva d'ailleurs du côté catholique. On demanda au Gouvernement central de préciser les accusations, de les prouver ou de se dédire : peine perdue. En fait, ces accusations étaient si invraisemblables et si fragiles qu'il était impossible de les produire devant aucun tribunal. Les autorités officielles en étaient réduites au silence; mais sous peine de perdre complètement la face, il leur fallait tenter au moins de justifier après coup les mesures discriminatoires qu'elles avaient prises ou annoncées à l'égard des missionnaires.

Le Gouvernement du Madhya Pradesh se chargea de leur apporter des munitions. Le 14 avril 1954 il constituait, en effet, une Commission d'enquête pour étudier les activités des missionnaires sur son territoire. Cette Commission comprenait cinq hindous fort connus pour leurs préjugés anti-chrétiens et un jacobite de l'Inde méridionale qui ne croyait même pas à la divinité du Christ. On prétendait ou l'on feignait de croire que la présence de ce chrétien d'étiquette suffirait pour cautionner l'impartialité de l'enquête aux yeux des catholiques. Une note officielle précisait que la tâche de la Commission était de vérifier si les missionnaires chrétiens employaient la force, la fraude ou la séduction pour convertir les aborigènes et offenser ainsi les non-chrétiens; s'ils poursuivaient des fins politiques ou si au contraire ils se limitaient à des activités religieuses et charitables. En théorie on devait aussi examiner les plaintes des missionnaires sur l'ingérence indue des fonctionnaires dans leurs affaires et sur les vexations et violences dont ils avaient à souffrir de la part des non-chrétiens.

Pour diriger ses recherches la Commission avait élaboré une liste de 99 questions qui visaient à scruter tous les aspects de la vie chrétienne et du travail apostolique. Beaucoup parmi elles, bien que rédigées sous couleur d'obtenir des renseignements, équivalaient à des accusations et pré-

jugeaient dans leurs termes mêmes d'une découverte éventuelle de faits déshonorants; les missions n'étaient-elles point contraires de leur nature à l'ordre public et à la morale? la multiplicité des religions ne menait-elle point l'Etat à sa destruction? etc...

En présence de cette entreprise qui leur était hostile de bout en bout dans ses buts, son esprit, ses méthodes et ses exécutants, les catholiques, par diverses démarches de la Hiérarchie et par une pétition de l'un des leurs à la Haute Cour essayèrent, mais en vain, d'arrêter une enquête qui n'offrait aucune chance d'impartialité. Le Président de la Cour, tenu par la lettre de la Constitution, devait reconnaître la validité de la Commission; cependant il eut l'honnêteté et le grand courage de faire précéder sa décision de considérants dont les termes cinglants étaient une condamnation morale sans ménagement de toute l'entreprise.

La conduite et les résultats de l'enquête devaient toutefois justifier les pires appréhensions des catholiques.

Tous les bavardages, les ragots, les insinuations, les calomnies contre les missionnaires et les chrétiens étaient recueillis en détail et avec soin, la plupart du temps en leur absence, sans qu'ils fussent mis au courant des sources ou que leur fût donnée une possibilité quelconque de se défendre. Les faits les plus simples et les plus innocents étaient défigurés; les paroles citées de travers; les documents tronqués et les traductions falsifiées; les interprétations les plus fantaisistes et les plus accablantes prêtées à la conduite des convertis et du clergé. Pour quiconque connaît l'histoire et la situation des missions dans cet Etat l'enquête proprement dite apparaît comme un monument de fausseté. Il est possible, et les catholiques indiens l'ont fait, de reprendre une à une et de réfuter toutes les allégations individuelles et collectives contenues dans ce factum.

Par comble d'ironie les allégations de fraude, de violence, etc., apportées contre la mission constituent précisément un tableau de ce que l'on pratique à son égard. Des chefs de village, des officiers de police, des fonctionnaires agissant de pair avec les hindouistes fanatiques de l'endroit menacent chrétiens et catéchumènes de confiscation de leur

terre ou d'expulsion au Pakistan et les accablent de toutes manières s'ils persévèrent dans leur foi ou dans leur décision de recevoir le baptême. De nombreux exemples de ces faits furent placés devant la Commission par l'évêque et par d'autres témoins ou victimes, mais pas un seul ne fut mentionné dans le Rapport, ce qui faisait dire à une personnalité catholique qu'il était « complètement partial et biaisé, ne valant même pas le papier sur lequel on l'avait imprimé ».

En conclusion la Commission d'enquête exprimait son inquiétude sur le nombre croissant des missionnaires et les accusait de dominer les ignorants par la force ou de les séduire par l'éducation et la charité; tout ceci en vue « de créer des poches de minorités chrétiennes destinées à rompre la solidarité des sociétés non-chrétiennes ». Pour faire face à ce complot qui visait rien moins que la destruction de l'Inde, elle faisait, entre autres, les recommandations suivantes :

« 1) On devait demander aux missionnaires dont le but premier est de faire des conversions, de se retirer. On devait aussi arrêter, comme indésirable, le large afflux de missionnaires.

2) Il fallait amender la Constitution pour préciser que le droit de propagation (de la religion) avait été donné seulement aux citoyens de l'Inde...

3) Il était nécessaire d'interdire la circulation de toute littérature religieuse destinée à la propagande et non approuvée par l'Etat... »

Une fois de plus, au nom de l'épiscopat, le Comité permanent de la Conférence des Evêques éleva une protestation solennelle contre le Rapport :

« ... Au lieu de limiter l'enquête aux prétendus témoignages qu'on lui apportait, la Commission avait jugé expédient de se livrer à des dissertations sur la question de la liberté religieuse et sur la politique des confessions chrétiennes à travers le monde, depuis les débuts mêmes du christianisme jusqu'aux temps modernes, obtenant sa documentation de gens qui n'avaient aucun mandat pour parler au nom d'une activité chrétienne authentique, tirant ses citations des ennemis déclarés de la foi chrétienne, arrachant les phrases à leur contexte... et avec un zèle digne d'une meilleure cause entassant

contre l'Eglise chrétienne toutes les accusations dont ils pouvaient se saisir dans les livres dont ils avaient eux-mêmes établi la liste... »

Les évêques ajoutèrent que le Rapport visait à mettre en doute le loyalisme non seulement des missionnaires, mais celui de toute la communauté catholique; il cherchait à faire le procès non seulement des missionnaires étrangers, mais celui de l'Eglise catholique. « Si la Commission d'enquête avait voulu enfoncer un coin entre les chrétiens et le reste de l'Inde, au moment où l'unité est le besoin urgent de l'heure, elle n'aurait pu choisir une arme plus efficace que le rapport lancé dans le public » et les évêques de conclure : « Nous envisageons avec effroi le coup que le Rapport portera au prestige de l'Inde à l'étranger. » (Bombay, 4 sept. 1956.)

Cette appréciation du Rapport a reçu dernièrement une confirmation éclatante sur le plan international. On sait en effet, que l'O.N.U. avait créé une sous-commission contre la discrimination et pour la protection des minorités. Un Indien, M. Krishnaswami, en était le Rapporteur. Etudiant la liberté de religion dans trente pays il s'est penché sur les accusations de M. Nyogi contre les missionnaires et les a déclarées « non-prouvées ». Dans ses propres conclusions incorporées dans le Rapport destiné à la sous-commission il ajoute : « Même si les cas mentionnés dans le Rapport du Comité (Nyogi) avaient été établis, ils n'auraient pas justifié la conclusion du Comité à savoir que les missionnaires se livrent à des activités d'un caractère indésirable.. Dans son ensemble l'opinion publique en Inde a été et demeure opposée à passer une loi accusatrice contre les missionnaires. Il ne fut donc pas surprenant de trouver des hommes responsables appartenant à diverses écoles de pensée qui critiquèrent le Rapport Nyogi, non seulement pour sa présentation erronée des faits, mais encore pour son infraction aux convenances et à l'intérêt national dans sa tentative de renverser le courant général en faveur d'une liberté largement assise. »

L'hostilité aux missionnaires manifestée par le Gouvernement de Madhya Pradesh ne saurait être attribuée en bloc

à tous les gouvernements provinciaux et encore moins au Gouvernement central de l'Inde. Aveuglés par leurs préjugés et leur haine, les membres du Comité Nyogi ont témoigné, non seulement à l'égard des chrétiens et des prêtres du Madhya Pradesh, mais encore à l'égard de l'Eglise entière, d'une mauvaise foi et d'une ignorance dont, plus éclairés, les leaders nationaux de l'Inde se garderaient d'assumer le déshonneur. Au contraire, des ministres, comme par exemple M. B. N. Datar, proclament au Parlement que le Gouvernement central ne possédait aucune information sur les prétendues activités antinationales des missionnaires. « Il n'y a pas le moindre indice, ajoutait-il, qui pourrait mener à de telles conclusions. » Quant à accuser les missionnaires d'user de violence ou d'offres financières pour obtenir des conversions : « Ces accusations, déclara-t-il, ne reposent sur aucune base. Le Comité d'enquête (Nyogi) tente de déclarer une guerre religieuse que le Gouvernement central de l'Inde ne soutiendra en aucun cas. »

*
* *

Cependant, depuis quelques années le Gouvernement indien refuse à la plupart des missionnaires qui en font la demande un visa d'entrée en Inde. Voici d'ailleurs les chiffres publiés à ce sujet par le Bureau de la Commission des Evêques catholiques :

Visas

1953	Demandés	140	Accordés	72	Refusés	53	En suspens	15
1954	—	101	—	39	—	53	—	9
1955 [1] (par l'intermédiaire du C.B.C.I.)	—	50	—	12	—	23	—	15
1955 [2] (directement)	—	27	—	7	—	3	—	17

Depuis 1955 le nombre de demandes a considérablement diminué par suite du grand nombre des refus. Du 1er no-

vembre 1955 au 31 octobre 1956 la situation se présentait comme suit :

I. — Au 1er novembre 1955 :

Accordés 7	Refusés 8	En suspens 4
dont 1 pour Prêtre	7 Prêtres	Prêtres
4 pour Religieuses	1 Religieuse	
2 pour Laïcs		

II. — Du 1er novembre 1955 au 31 octobre 1956 :

1) Par le C.B.C.I.	Accordés 4	Refusés 12	En suspens 13
	2 Prêtres	7 Prêtres	9 Prêtres
	2 Religieuses	5 Religieuses	4 Religieuses
2) Directement.	Accordés 6	Refusés 2	En suspens 8
	3 Prêtres	2 Religieuses	4 Prêtres
	3 Religieuses		4 Religieuses

Des chiffres qui précèdent on peut conclure que les missionnaires ne sont plus admis qu'au compte-gouttes en Inde! Quelle est la conséquence de cette politique sur le maintien et le développement de l'Eglise?

Pour une population catholique de 5 millions on dispose en gros de 5.600 prêtres dont 4.200 sont Indiens de naissance. Sur 67 diocèses une quarantaine ont à leur tête des évêques du pays. Dans les grands séminaires tant diocésains que religieux on trouve 2.500 étudiants tandis que dans les petits séminaires ou écoles secondaires on compte un nombre à peu près égal d'aspirants au sacerdoce. Le clergé, comme d'ailleurs la population catholique, est très inégalement réparti dans l'Inde, la grande majorité résidant dans le sud où l'on trouve un prêtre catholique pour 23.000 non-chrétiens, tandis que le nord de l'Inde, surtout si l'on considère l'Inde hindouiste, excluant les tribus montagnardes, est, du point de vue chrétien, un désert spirituel. C'est là que l'effort missionnaire devrait surtout porter, et c'est là que la politique d'exclusion des missionnaires aura les conséquences les plus désastreuses...

Prétextes et raisons.

Plusieurs raisons ont été apportées de différents côtés pour justifier cette politique.

Pour Nehru, étant donné le caractère neutre du Gouvernement, les missionnaires doivent être traités comme les étrangers. Il proclame son étonnement que l'Eglise, après des siècles, n'ait pas réussi à être mieux implantée. Or, de même que l'Inde cherche à remplacer par des autochtones le personnel des firmes commerciales et industrielles étrangères qui travaillent dans le pays, de même elle désire qu'il en soit ainsi sur le plan religieux.

Ce souhait est, plus ardemment encore, celui de l'Eglise, qui s'efforce d'accélérer suivant les possibilités son indianisation en Inde. Sur le plan théorique en tout cas, les Indiens catholiques ont beau jeu pour répondre que la foi n'est pas un article de commerce ni une compétence technique. On ne peut en assimiler la propagation à la recherche d'une clientèle pour une pâte dentifrice ou à la formation d'un corps d'ingénieurs ou de médecins. L'Eglise qui la propose n'est pas une société utilitaire en quête de profits ou d'hégémonie culturelle. Aussi bien ne peut-on lui appliquer les lois mathématiques ou sociologiques. Le caractère unique et transcendant de sa nature et de son activité fait que dans son devenir essentiel elle dépend avant tout de l'initiative même de Dieu et de la réponse libre de l'homme. Elle ne peut que s'efforcer de créer les conditions optima pour que la volonté de Dieu soit manifestée, son message proclamé, compris et accepté des hommes : la liberté même qui commande la foi conditionne son succès dans l'espace et dans le temps. Autrement dit l'accomplissement de la mission de l'Eglise ne peut être étendu ou accéléré à volonté ni par une simple décision ni même par la mise en œuvre d'une organisation si parfaite qu'on l'imagine. C'est le devoir de l'Eglise de perfectionner son organisation, de l'adapter à sa fin, mais le Oui de l'homme à l'appel de Dieu, que présente l'Eglise, demeure un assentiment de liberté, par définition imprévisible.

Non seulement il ne s'agit pas d'accepter un ensemble de

connaissances, comme serait par exemple une assimilation de notions scientifiques; ce qui est en cause c'est un choix vital qui transforme toute la vie. Une simple option politique, l'adhésion à un parti, exige déjà réflexion, mûrissement et pourtant n'engage pas tout l'être. Mais la foi entraîne un changement profond de toute la personne, une réorientation de toute la vie, une attitude nouvelle à l'égard de soi, des autres et de Dieu. Elle ne va point sans sacrifices intimes et sans répercussions douloureuses dans l'ordre social, familial, économique ou politique.

Ce double caractère de liberté et de sacrifice à la racine de la foi explique, indépendamment des questions d'organisation et de propagande, une certaine lenteur dans l'indigénisation qui ne surprend que ceux qui n'y ont point réfléchi. Dans des systèmes ou des religions où la contrainte — physique ou morale — la fraude sont employées on peut se glorifier à brefs délais de succès spectaculaires; on peut les prévoir et les réaliser d'une manière quasi-mathématique. On comparera ainsi, tantôt avec une satisfaction triomphale, tantôt avec indignation, les résultats merveilleux d'un rinçage communiste des cerveaux en Chine avec la petite Eglise — chancelante — qu'y auraient établie les missionnaires. C'est là, en tout cas, une pseudo-satisfaction et une éventualité radicalement exclues d'un christianisme fidèle à lui-même.

Quel illogisme d'ailleurs dans la politique de l'Inde : voici un pays qui n'hésite pas à faire appel pour ses propres besoins aux experts étrangers, communistes et autres, et refuse pratiquement aux chrétiens d'agir de même pour leurs nécessités spirituelles. En outre peut-on parler d'étrangers quand il s'agit de missionnaires du Commonwealth? Et s'ils ne sont pas soumis à une discrimination religieuse pour quelle raison exiger d'eux aussi, sinon un visa, le nom importe peu, un endossement spécial de leur passeport du moment qu'ils ne viennent pas faire pousser du café mais semer la Parole de Dieu?

Ce n'est pas tout : d'un côté l'on s'étonne ou l'on feint de s'étonner des lents progrès de l'Eglise à atteindre sa stature d'adulte et de l'autre l'on craint, ou l'on feint de

craindre son dynamisme conquérant. L'on parle, entre autres, d'une invasion de missionnaires. Dès 1953, le Ministre de l'Intérieur d'alors n'hésite pas à étayer son argumentation sur des chiffres inexacts. Il prétend que les missionnaires catholiques seulement 820 en 1947 étaient 1.869 en 1952; soit plus du double. Or des listes nominatives établies par la hiérarchie montrent qu'ils étaient 1.634 en 1947 et 1.755 seulement en 1952, c'est-à-dire 121 de plus; soit une augmentation annuelle de 2,7 % et non de 20 % comme prétendu; il y a une marge!

D'ailleurs ce n'est plus seulement les missionnaires étrangers, mais toute la hiérarchie et l'Eglise que l'on met en accusation en déformant grossièrement leur projet de gagner l'Inde au Christ, d'étendre le Royaume du Christ, de travailler à l'avènement du Règne de Dieu. On prétend croire naturellement qu'il s'agit là du noir dessein d'établir un Etat temporel qui se substituerait à l'Etat actuel; de créer un régime théocratique chrétien qui triompherait sur les ruines du régime présent. Lancées par des autorités officielles jouissant dans leur pays du crédit qui s'attache à leur fonction, de pareilles calomnies peuvent impressionner les masses. Mais à quel homme éduqué fera-t-on croire que l'on est de bonne foi en répandant systématiquement de telles méprises? C'est pourtant ce qu'a fait le Comité d'Enquête de Madhya Pradesh montant ainsi l'opinion publique non seulement contre les missionnaires, mais contre l'Eglise catholique.

Aussi bien cette politique restrictive à l'égard des missionnaires apparaît aux catholiques de l'Inde non point comme l'application particulière d'une politique générale à l'égard des étrangers, mais comme une mesure discriminatoire, inspirée par l'intolérance religieuse ou athée et visant sinon à arrêter, au moins à restreindre tout progrès du catholicisme en Inde. On trouve normal le prosélytisme des sectes hindoues comme l'Arya Samaj (qui est un des agents principaux de la politique actuelle); on ne souffle mot quand les hindous — comme Nyogi lui-même — se convertissent, par centaines de mille, au bouddhisme, car on prétend désormais que ce dernier n'est qu'une secte de l'hindouisme;

mais s'il s'agit de baptêmes c'est un tollé. Autrement dit les hindous n'admettent de conversions que d'une secte à l'autre à l'intérieur du corps hindouiste, ou d'une autre religion (animisme, christianisme) à l'hindouisme; mais de l'hindouisme au christianisme, la chose leur paraît insupportable.

Le catholique indien respecte cette attitude de l'hindou qui est au moins un signe de foi dans la valeur de ce qu'il professe; mais qu'un Gouvernement, obligé par la Constitution à la neutralité, se mêle directement ou indirectement de réglementer les conversions et intervienne ainsi dans le domaine le plus intime de la conscience humaine cela lui paraît, à juste titre, un abus de pouvoir. Or, les mesures à l'égard des missionnaires s'inscrivent dans ce contexte plus large et encore plus vital d'une ingérence inamicale dans le champ religieux proprement dit. Il n'est pas question ici d'exposer ce développement dans son ensemble, mais il fallait le signaler pour que l'on comprenne l'enjeu du problème.

L'attitude des catholiques et des missionnaires.

Les catholiques indiens ont été douloureusement affectés par la politique du Gouvernement en tant que catholiques et en tant qu'Indiens.

Lors de l'accession de l'Inde à l'indépendance et de la création d'une Constitution, ils avaient généreusement renoncé aux « électorats séparés », faisant confiance au sens de la justice et de fair play de la majorité. Il leur est pénible de constater qu'ils avaient surestimé l'esprit de tolérance et le degré d'éducation démocratique de beaucoup de leurs compatriotes. Ils ressentent aussi vivement la perte de prestige qui a résulté dans le monde de la politique actuelle envers les missionnaires étrangers. Certes les libertés essentielles sont encore sauvegardées, mais les mesures discriminatoires sont des pailles dans l'air qui indiquent la direction du vent. Comme catholiques, ou être l'indignation que leur causent les calomnies colportées à

l'égard des missionnaires, les fidèles indiens souffrent des handicaps que la politique présente impose à leur foi.

Ils ne se sont pas contentés de gémir et l'on peut être assurés que dans la défense de celle-ci, ils emploieront tous les moyens légitimes que leur reconnaissent la Déclaration des Droits et les différents articles de leur Constitution. En ce qui concerne le droit de propager la religion qui y est inscrit ils ont fait remarquer que ce droit n'était pas, comme certains le prétendent, réservé aux seuls citoyens de l'Inde, mais reconnu à toutes personnes soumises à sa juridiction. Notons d'ailleurs que si une satisfaction sur ce point ne serait pas négligeable, elle ne constituerait point toutefois un remède adéquat. Cette interprétation de la Constitution ne concernerait en effet que les missionnaires déjà sur place, mais ne s'appliquerait aucunement à l'admission de ceux qui désireraient entrer dans le pays.

Aussi les catholiques indiens ont mis en avant un autre argument. La Constitution leur reconnaît le droit de pratiquer et propager leur religion; or ce droit demeure pour eux largement ineffectif tant que l'Eglise n'a pas atteint un certain degré de développement. Ce degré, d'autre part, ne peut être réalisé que par le concours de missionnaires étrangers. Le Gouvernement se doit donc de ne pas empêcher ce concours, sinon de le favoriser. Valable pour les fidèles pris individuellement cette raison vaut a fortiori pour la communauté qu'ils forment.

Seulement, comme beaucoup d'autres Constitutions, la Constitution indienne n'envisage pas les groupes, si ce n'est provisoirement celui des Intouchables ou des castes réservées. Elle ne traite qu'avec une poussière d'individus. D'autre part, la distinction du spirituel et du temporel est une vue spécifiquement chrétienne qui ne s'est que difficilement et partiellement acclimatée en Orient et qui est relativement nouvelle pour la société indienne. D'une distinction on est tenté de faire une séparation, voire une subordination entre le spirituel et le temporel. Ce n'est que peu à peu qu'une jurisprudence et une collaboration fructueuse pourront se réaliser. Le fait que le Gouvernement entretient des relations diplomatiques avec le Saint-Siège, la recon-

naissance par ce même gouvernement du C.B.I.C. comme autorité habilitée à représenter la communauté chrétienne de l'Inde, ce sont là des facteurs non négligeables susceptibles d'heureux développements; mais, en définitive, ils se sont révélés largement impuissants à résoudre le problème des missionnaires étrangers.

L'attachement de ces missionnaires à l'Inde ne fait pas de doute. Beaucoup y ont travaillé de nombreuses années, la plupart désirent y mourir. Environ 450, incluant les religieuses, se sont fait nationaliser indiens. Pendant ce dernier quart de siècle et singulièrement depuis l'indépendance les éloges les plus admiratifs ont été rendus à leur œuvre par les personnalités les plus diverses, depuis le Président de la République juqu'au fonctionnaire le plus modeste perdu dans la brousse. Leur compétence, leur esprit de sacrifice, leur dévouement ont été donnés en exemple aux serviteurs même de l'Etat ou encore aux autorités des religions non-chrétiennes. Ils n'en demandaient pas tant, mais le contraste n'est que plus saisissant et douloureux entre les démonstrations d'estime d'hier et l'atmosphère de suspicion d'aujourd'hui. Ce qu'il y a de grave c'est que cette attitude inamicale, loin de se limiter à leur personne et de s'inscrire dans le simple cadre d'une politique générale à l'égard des étrangers, se précise au contraire comme une offensive camouflée et de plus grande envergure à l'égard de la religion chrétienne et en particulier du catholicisme.

L'influence mondiale du communisme n'y est pas étrangère. L'exemple de la Chine populaire constitue une tentation très forte pour l'Inde. Des voix protestantes se sont fait même entendre pour demander l'établissement d'une Eglise nationale chrétienne. L'Archevêque indien de Bangalore a dû faire une mise au point nette et décisive à ce sujet : les catholiques indiens n'accepteront jamais le principe des trois autonomies (financière, administrative et doctrinale) que l'on lance déjà ici et là comme un ballon d'essai. Mais il n'est pas inutile de constater que l'Agence officielle chinoise « Chine nouvelle » a donné son appui inconditionné aux mesures anti-chrétiennes préconisées par le Comité Nyogi[1].

1. Mais qu'il n'est pas encore question d'appliquer.

En tout cas cette influence communiste joue dans le même ıs que la propagande et l'activité violente des sectes ıdoues comme l'Arya Samaj que soutiennent des organiions politiques d'extrême droite, le Maha Sabha et le ı Sangh. La tactique de ces sectes est de créer des inciıts locaux, tendant à démontrer que l'activité des missionres, leur prosélytisme détruit l'harmonie nationale et uble l'ordre public. Les politiciens du Congrès eux-mes, modérés en général dans leurs vues, sont opposés ɛ conversions et ils demeurent l'exception ceux qui oseent défendre les missionnaires étrangers. Ils voudraient voir se confiner aux œuvres philanthropiques et abanıner la prédication ou, en tout cas, les admissions au n de l'Eglise.

Cependant, comme la charité porte de soi témoignage on d en divers secteurs à enlever non seulement aux missionres, mais au clergé et aux religieuses même du pays, la ection de leurs écoles, de leurs dispensaires, de leurs ›helinats. En certains endroits on met déjà, comme condin aux subventions gouvernementales, l'omission de l'insction religieuse aux enfants et aux malades, même s'ils la nandent.

L'affaire des missionnaires étrangers n'est donc qu'un nptôme des dangers que court l'Eglise en Inde. Ces ngers ont mis les catholiques en alerte mais il n'empêche e cette situation elle-même est un choc pour les amis l'Inde à travers le monde. Pour beaucoup l'Inde est touırs synonyme de spiritualité, de tolérance; Nehru a la ›utation de défenseur des libertés et de la justice. Tout cela -il faux? Nous nous garderons de le prétendre. A diverses ›rises Nehru a donné des témoignages publics et efficaces son respect amical pour la communauté chrétienne. Il intervenu au Parlement pour faire rejeter une propoion de loi visant à contrôler et restreindre les conversions; a envoyé des messages officiels à son propre parti l'inviıt à se tenir à l'écart de tout fanatisme anti-chrétien. ›pendant si l'autorité et l'influence de Nehru sont grandes es sont singulièrement limitées par plusieurs facteurs. Il a d'abord l'autonomie assez étendue des Etats : en ce qui

concerne l'admission ou le renvoi des missionnaires ils sont souverains; ce qui signifie que dans la plupart des cas c'est la police ou le fonctionnaire local qui décide d'issues très importantes pour l'Eglise, indépendamment du pouvoir central.

D'autre part Nehru représente une section de l'intelligentsia élevée dans les traditions libérales; c'est un type de gentleman en voie de disparition. Plusieurs personnes et pas seulement des chrétiens pensent qu'il est le dernier grand champion des libertés individuelles et communautaires en Inde. Trop de politiciens croient en la compétence universelle et absolue de l'Etat et ne cherchent qu'à employer le pouvoir au triomphe de leurs idées. Il est tentant pour eux de mettre la machine administrative en œuvre pour asservir sinon écraser une minorité chrétienne dont la foi religieuse, pour la simple raison de sa différence, leur déplaît. Il leur est si facile d'exciter les passions nationalistes et les préjugés bigots des masses ignorantes; ils y réussissent largement à coups de calomnies. D'où une pression sur le Parlement. C'est ainsi que Nehru, harcelé par l'extrême-droite et par l'extrême-gauche, ne trouve dans son parti majoritaire que peu d'appui pour faire triompher ses principes libéraux.

Enfin son propre agnosticisme et ses préférences socialistes ne le mettent guère à même d'apprécier les valeurs et croyances religieuses et de sentir l'importance extrême qu'y attachent les chrétiens. Le livre du Sardar Panikhar : « L'Asie et la domination occidentale » dont il a fait lui-même le plus grand éloge, n'a pu qu'obscurcir à ses yeux la distinction du religieux et du politique et lui donner l'impression d'une collusion entre l'activité missionnaire de l'Eglise et les entreprises occidentales d'hégémonie. Souhaitons seulement qu'il ait lu la réfutation des thèses du Sardar dans la mise au point érudite et claire qu'en a publiée le P. Jérôme de Souza S. J. sous le titre « Sardar Panikhar and Christian Missions ». Ici l'éminent jésuite a mis heureusement en lumière les mobiles religieux profonds de la Mission, sa signification historique, son caractère proprement supra-national et désintéressé. Cette étude

'aura pu que confirmer le Premier Ministre dans le bien-
ondé de son attitude libérale et l'encourager à demeurer
: rempart des chrétiens face aux discriminations et
ıjustices dont ils sont menacés. Mais qu'arrivera-t-il le
ıur où Nehru ne sera plus au pouvoir?

Les catholiques se rendent évidemment compte que leur
ıi et leur union sont leur sauvegarde essentielle. Ils trou-
eront en elles les ressources nécessaires pour faire face aux
ifficultés qui leur viennent actuellement des gouvernements,
otamment dans leur politique à l'égard des missionnaires.
a sympathie et la prière des autres catholiques du monde
s y aideront. Ils trouveront chez eux l'aide requise pour
évelopper un clergé indien nombreux et compétent. L'heure
est-elle pas venue de les appuyer en ouvrant beaucoup
us largement aux prêtres, aux religieux et aux laïcs indiens
s universités et les instituts d'Occident qui leur permet-
aient de développer à fond leurs capacités et de faire
ıce avec efficacité aux tâches redoutables qui les attendent!

Maurice QUÉGUINER.

descendance en ligne directe. En foi de quoi j'ai donné la présente déclaration pour valoir ce que de droit. »

Pour notre curiosité, ces lignes sont d'une sobriété déconcertante. Pourquoi Napoléon qui, jusqu'alors, s'était refusé au mariage religieux, se décide-t-il, tout à coup, à céder aux supplications de Joséphine et à consentir à un acte auquel il déniera quelques jours plus tard, toujours d'après Fesch, toute valeur d'engagement? Rien ne nous permet de l'apercevoir. Le Pape était-il au courant de la situation et comprit-il, à demi-mot, la raison et la portée des pouvoirs que le cardinal lui demandait? Nous devons nous résigner à l'ignorer. Et pourtant pour juger de la nature des pouvoirs concédés, il nous serait nécessaire de le savoir.

Thiers a raconté dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome V (pp. 261-262), que Joséphine serait allé trouver le Pape et lui aurait avoué qu'elle n'avait avec l'Empereur d'autre lien qu'un mariage civil et que Pie VII aurait déclaré à Napoléon qu'il se refusait à couronner une femme en état de concubinage [1]. D'où pour ce dernier, la nécessité morale d'accepter la cérémonie religieuse. Mais Thiers n'indique pas de quelle source il tenait ce récit. Et depuis, les historiens ne font que reprendre, en substance, la narration de Thiers, sans plus de référence. Légende? Vérité? Histoire plus ou moins romancée? Nous ne le saurons jamais, à moins que des documents encore inédits ne viennent nous apporter quelque lumière.

Cinq ans plus tard, à l'automne de 1809, Napoléon qui ne peut plus espérer avoir d'enfants de Joséphine, est décidé à divorcer. Pour établir, définitivement, croit-il, sa dynastie, il lui faut un héritier.

Dans une Assemblée de famille, réunie le 15 décembre 1809, à neuf heures du soir, les deux époux déclarent leur résolution de se séparer. Cambacérès, archichancelier de l'Empire, dresse le procès-verbal et le fait transmettre au Sénat. Le lendemain, la Haute Assemblée prononce le divorce civil par le vote d'un sénatus-consulte. Le 17, toutes les pièces sont insérées au *Moniteur* et ainsi portées à la connaissance du public.

1. La formule est de Thiers.

: premier acte se place au début du Directoire. Le ars 1796, Napoléon Bonaparte qui, le 2 précédent a reçu ommandement de l'armée d'Italie, épouse, civilement, à Iairie du deuxième arrondissement, à dix heures du soir, phine Tascher de la Pagerie, veuve du général de Beauıais, guillotiné sous la Terreur. Joséphine qui a trente-ɪ ans et demi se rajeunit de quatre ans, en donnant comme ée de naissance 1767, au lieu de 1763, tandis que Bona-:e se vieillissait d'un an et demi.

e second acte se situe à la veille du sacre impérial, donc le lécembre 1804.

ue s'est-il passé ce jour-là? Les seules sources de renseiments que nous possédions à ce sujet, sont constituées deux déclarations du cardinal Fesch, oncle de Napoléon, ıevêque de Lyon, grand-aumônier de la Cour. Voici le ; important de ces témoignages.

Plusieurs fois Sa Majesté l'Impératrice m'avait engagé à m'inté-:r auprès de Sa Majesté l'Empereur pour obtenir la bénédiction eur mariage, mais ce ne fut que la veille du couronnement que pereur me faisant appeler vers une ou deux heures de l'après-. me dit que l'Impératrice vouloit absolument recevoir la Béné-ion nuptiale et que pour la tranquiliser il s'étoit décidé à m'appe-mais il me protesta qu'il ne vouloit point de témoins et qu'il eoit sur toute cette affaire un secret aussi absolu que celui de la ession. Je dus lui répondre : point de témoins, point de mariage. ; voyant qu'il persistoit à ne vouloir point de témoins je lui dis je n'avois point d'autre moyen que de me servir de dispense et tant aussitôt chez le Pape je lui représentai que très souvent ·ai besoin de recourir à lui pour des dispenses et que je le priois n'accorder toutes celles qui me devenoient quelquefois indispen-es pour remplir les devoirs de grand-aumônier, et le Saint-Père érant à ma demande je me rendis à l'instant chez Sa Majesté ıpereur avec un rituel pour donner la bénédiction nuptiale à rs Majestés, ce qui fut fait vers quatre heures de l'après-midi. Deux s après ou environ l'Impératrice me demanda un certificat de ministration de cette bénédiction nuptiale. Mais elle-même ne tant pas qu'elle lui avoit été accordée pour calmer sa conscience ue cet acte devoit rester sous le plus inviolable secret, je lui fis naître l'impossibilité où j'étais de lui accorder ce qu'elle deman-. Néanmoins m'ayant assuré que l'Empereur consentoit à ce que :ertificat lui fut donné je crus devoir acquiescer à sa demande, s quelle fut ma surprise lorsqu'ayant dit ce que j'avois fait à ıpereur j'en reçus de très sévères reproches et qu'il me dévoila tout ce qu'il avoit fait n'avoit d'autre but que de tranquiliser ıpératrice et de céder aux circonstances. Il me déclara qu'au nent où il fondoit un Empire il ne pouvoit pas renoncer à une

les historiens copieront, résumeront, interpréteront, chacun selon la thèse qu'il entend défendre.

Le 22 décembre 1809, Cambacérès convoqua donc les membres des officialités, en présence du ministre des Cultes, leur fit un bref récit des événements du 1er décembre 1804 et leur demanda d'examiner le mariage de Napoléon et de Joséphine, pour en déclarer la nullité, en prenant comme motif l'absence des témoins et du curé et de traiter l'affaire dans les délais les plus courts.

Les objections et questions ne manquèrent pas, particulièrement de la part de Rudemare. Le point primordial était celui de la compétence des tribunaux français en la matière. Cambacérès l'affirmait. Mais juges et promoteurs demandèrent, pour mettre leur conscience en repos, que l'on consultât le *Comité épiscopal*, alors réuni à Paris, pour les affaires de l'Eglise de France.

Le 2 janvier 1810, Guieu, secrétaire des commandements de Madame Mère, délégué par Cambacérès pour suivre désormais l'affaire, apporta au tribunal la requête rédigée par l'archi-chancelier. Au premier motif invoqué : absence des témoins et du curé, cette requête en ajoutait un second : le défaut de consentement de la part de l'empereur.

Le 3, la décision du Comité épiscopal fut apportée. Elle avait été rédigée après une séance du 26 décembre où Cambacérès s'était présenté pour exposer le problème et où Fesch avait relaté les faits de 1804.

Le Comité répondait donc : 1° Qu'à défaut de consentement prouvé juridiquement par devant le tribunal compétent, le mariage contracté entre Sa Majesté l'empereur et roi et Sa Majesté l'impératrice Joséphine est nul de plein droit; 2° Que cette cause est de la compétence ordinaire de l'officialité diocésaine; 3° (Que les trois degrés de juridiction devraient être respectés.)

Dans cette visite du 3 janvier 1810, à l'officialité, Guieu produisit également sa liste de témoins. C'étaient Duroc, Berthier, Talleyrand et Fesch.

Le 6 janvier, l'official Boilesve et le greffier Barbié se transportent chez les témoins, trop grands personnages pour être convoqués. Duroc, Berthier, Talleyrand avaient écrit

leur déclaration et la signent devant l'official. Celle de Fesch est de la main d'un secrétaire. En présence de l'official, le Cardinal écrit : « J'approuve l'écriture ci-dessus. »

Il n'y a donc pas d'interrogatoire de ces témoins. D'autre part, Duroc, Berthier, Talleyrand ne témoignent que des intentions qu'ils ont entendu exprimer par Napoléon relativement à la cérémonie religieuse du 1er décembre 1804 — seul Fesch est témoin des faits.

Entre le 6 et le 8 janvier, Rudemare rédige ses conclusions. Il estime que le mariage doit être regardé comme nul et non valablement contracté et nul *quoad fœdus* (c'est-à-dire quant au lien), faute de la présence du propre pasteur et de celle des témoins voulus par le Concile de Trente et les Ordonnances.

Comme, après avoir discuté la question, il ne retient pas le non-consentement de l'empereur, il estime que le mariage n'étant nul que par défaut des formalités juridiques, il devrait être réhabilité. Mais il laisse ce point à la sagesse de l'official.

Celui-ci donne sa sentence le 9. Pour l'essentiel, elle admet les conclusions de Rudemare, c'est-à-dire qu'elle reconnaît que le mariage « a été nul et non valablement contracté et qu'il est comme tel nul et de nul effet *quoad fœdus* ». Mais elle ne parle pas de réhabilitation et déclare leurs Majestés libres de se remarier. Boilesve demande aussi, pour contravention aux lois de l'Eglise, qu'une aumône soit faite aux pauvres de la paroisse de Notre-Dame. Comme il n'a pas été question de réhabilitation dans la sentence, Rudemare fait aussitôt appel à l'officialité métropolitaine.

Le 11 janvier, le promoteur métropolitain donne ses conclusions. Il demande confirmation du jugement de l'official diocésain. Le même jour, Lejeas, official métropolitain, porte son jugement. Ce qui est intéressant dans sa discussion du cas, c'est qu'il retient les deux motifs de nullité invoqués : défaut de forme et absence de consentement. La sentence de l'official diocésain aura donc son plein effet « quant à sa disposition principale qui prononce la nullité du prétendu mariage de leurs Majestés ». Le reste de la sentence, c'est-à-dire ce qui regarde l'aumône aux pauvres, sera réputé comme « non avenu et non écrit ».

Tout est terminé. Il n'y aura pas d'appel à Lyon. Le procès n'aura pas demandé plus de dix jours.

Mais les discussions sur les faits et les sentences ne sont pas près de finir. L'ouvrage de M. l'abbé Grégoire marque cependant, comme nous l'avons dit en commençant, une nouvelle orientation de recherches et apporte des solutions motivées. Ne retenons que les points essentiels : Mariage de 1796. Défaut de forme et de consentement pour le mariage de 1804. Compétence des officialités françaises pour juger de la validité du mariage de l'empereur et de l'impératrice.

*
* *

Le mariage de 1796. Pourquoi en parler et y voir un des éléments importants de la cause? Parce que l'on pouvait se demander s'il n'avait pas créé entre Bonaparte et Joséphine, un lien qu'il fallait, du point de vue canonique, considérer comme valide et indissoluble. Et la question, au moment du divorce, a été posée. D'abord par le Comité épiscopal qui, d'ailleurs, pour la raison indiquée plus loin, répondait par la négative. Ensuite, et dans un questionnaire très détaillé, par l'archevêque de Vienne qui voulait mettre en paix sa conscience, avant d'autoriser le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon, représenté, par procuration, par le maréchal Berthier. L'ambassadeur de France en Autriche, Otto, se garda bien de fournir une réponse aux demandes de renseignements de l'archevêque.

Plus tard, le P. Dudon devait reprendre le problème dans les *Etudes* de juillet-septembre 1901, mais sans avoir en main tous les éléments de solution.

Pourquoi donc cette question? C'est que, si le Concile de Trente avait mis comme condition de validité au mariage des fidèles, la présence du curé ou de son délégué et de deux témoins, cette loi n'était pas telle qu'elle ne pût souffrir des exceptions. « L'Eglise pouvait la modifier, elle pouvait en suspendre l'application, et en l'absence de prêtre qualifié, ou devant une grande difficulté de recourir à lui, le droit naturel au mariage que possède tout être humain, devait l'emporter sur le droit positif. » (Le « Divorce », p. 220.)

Et la période révolutionnaire pouvait être considérée, sans nul doute, comme une de celles qui autorisaient des exceptions.

On sait que les prêtres français se divisaient alors en deux classes. D'un côté ceux qui avaient refusé la *Constitution civile du clergé*, les insermentés ou réfractaires, de l'autre, ceux qui avaient prêté serment d'y être fidèles, les assermentés. Ceux-ci, par cet engagement, étaient devenus schismatiques et avaient, par conséquent, perdu tout pouvoir de remplir, pour le mariage, le rôle que le Concile de Trente avait reconnu au curé ou à son délégué.

D'autre part, le mariage civil, créé par la Constituante, était pour les chrétiens, dépourvu, en lui-même, de toute valeur.

Cependant, lorsqu'il était impossible, aux futurs, de joindre un prêtre insermenté, muni de pouvoirs réguliers, il semblait que l'on pouvait légitimement considérer l'engagement pris, au moment du mariage civil, comme correspondant à la procédure exceptionnelle, admise par les canonistes et la jurisprudence.

Deux questions devaient donc être posées : Y avait-il eu, chez les intéressés, lors du mariage civil, l'intention de se prendre pour mari et femme, sans condition positive de divorce? Et l'accès auprès d'un prêtre fidèle était-il impossible?

Pour le mariage de Napoléon et de Joséphine, en 1796, c'est la réponse à la seconde question qui est essentielle. Et ce n'est pas à nous à y répondre, mais aux hommes de l'époque qui connaissaient, d'expérience, quelle était, à cette date, la situation religieuse à Paris.

Or, le Comité épiscopal, dans sa délibération du 26 décembre 1809, affirmait qu'il « avait cru devoir s'occuper du mariage civil, parce que l'Eglise les reconnaît indissolubles dans certaines circonstances, mais que celui de leurs Majestés avait été nul parce qu'il avait été fait dans un temps où les parties contractantes auraient pu recourir au ministère des prêtres avoués par l'Eglise ». Les officialités n'ont donc pas eu à s'occuper du problème. Mais il nous est possible de savoir comment elles auraient jugé, si elles avaient

débattu la question. Car nous avons, dans les registres, mention de quarante-cinq mariages s'échelonnant de 1792 à 1805, soumis au jugement de l'officialité, dans lesquels le motif de nullité invoqué est l'impossibilité de se présenter devant un prêtre qualifié. L'un avait eu lieu le 1er février 1796, un autre le 5 avril, tandis que Napoléon et Joséphine s'étaient présentés à la Mairie du deuxième arrondissement le 9 mars. Dans toutes ces causes, revient l'affirmation : il était alors possible, à Paris, de se marier devant un prêtre catholique et ceux qui se sont mariés autrement ont contracté un mariage nul. (Le « Divorce », pp. 223-227.)

***

Tout le débat se concentre, par conséquent, autour du mariage du 1er décembre 1804.

Le motif de nullité de ce mariage retenu par l'official diocésain était, on se le rappelle, *l'absence du curé et des témoins.*

En bref, le Concile de Trente, dans le décret *Tametsi,* avait décidé que les chrétiens étaient juridiquement incapables de contracter mariage, si ce n'est devant le curé ou un autre prêtre délégué par le curé ou l'Ordinaire (l'évêque) et deux ou trois témoins. Les commentateurs avaient fini par faire prévaloir que ce curé n'était pas celui du lieu où se célébrait le mariage, mais le *propre* curé, c'est-à-dire le curé dans la paroisse duquel les futurs avaient domicile légal.

En France, la publication du décret *Tametsi* avait été faite non par les évêques ou les curés, mais par les Ordonnances royales qui avaient sur plusieurs points modifié la législation conciliaire. A quoi étaient venues s'ajouter les interprétations de la jurisprudence. C'est ainsi que si les futurs étaient de paroisse différente, le Parlement de Paris exigeait la présence des deux curés ou leurs délégations. C'est ainsi encore que les Ordonnances demandaient quatre témoins, bien que, pour le mariage des personnes majeures, on admettait, en pratique, que deux pouvaient suffire.

Au mariage de Napoléon et de Joséphine, le 1er décembre 1804, il n'y avait pas de témoins. Certaines traditions affirment

que Talleyrand et Berthier étaient présents. Thiers qui l'admettait au tome V de son Histoire, se rétracte au tome XI. D'ailleurs ni Fesch, ni Talleyrand, ni Berthier, ni Duroc, dans la déclaration remise à l'official ne mentionnent le fait.

De plus, ni l'archevêque de Paris, ni le curé de Saint-Roch n'avaient été touchés par une demande de délégation. De ces deux chefs, absence de témoins, absence de prêtre qualifié, la nullité apparaît bien comme indubitable.

Et cependant, on ne peut repousser, sans discussion, deux objections qui se présentent à l'esprit, la seconde étant la plus forte. Fesch était grand-aumônier de la Cour et il avait reçu du Pape toutes les dispenses nécessaires pour sa charge.

Grand-aumônier, n'avait-il pas, aux Tuileries, juridiction épiscopale? On doit avouer que cela paraît très peu probable. Dans les Mémoires, qui racontent la vie de la Cour, à la fin de l'Ancien Régime, le curé est toujours présent aux mariages célébrés à la chapelle royale. La charge de grand-aumônier ne semble donc pas, à cette époque, avoir conféré à son titulaire un pouvoir épiscopal pour les palais du Roi.

On pourrait, il est vrai, opposer à cette thèse, l'âpre bataille canonique qui mit aux prises, à ce sujet, sous la Restauration, le grand-aumônier, prince de Croy et Mgr de Quélen, archevêque de Paris, et dont les péripéties nous sont racontées dans la vie de ce dernier, récemment publiée par M. Limouzin-Lamothe. Mais de cette controverse, on ne peut conclure autre chose que le sujet mériterait une étude approfondie. Et tout laisse prévoir que celle-ci n'apporterait pas de modifications essentielles à ce que nous savons déjà.

Mais à supposer le cardinal Fesch non qualifié par sa charge et l'absence de témoins pouvant être tenue pour avérée, la dispense du Pape ne couvrait-elle pas cette double dérogation aux règles canoniques?

Et d'abord quelle dispense le Pape a-t-il accordée à Fesch? Nous avons cité plus haut le texte de la déclaration écrite confiée par le Cardinal à l'official. « ... Montant aussitôt chez le Pape je lui représentai que très souvent j'aurai besoin de recourir à lui pour des dispenses et que je le priais de m'accorder toutes celles qui me devenaient quelquefois indispensables pour remplir les devoirs de grand-aumônier, et le

Saint-Père adhérant à ma demande... » Devant les autres membres du Comité épiscopal, Fesch avait dit, dans la séance du 26 décembre 1809, que la réponse du Pape avait été : « Je vous donne tous les pouvoirs que je puis donner. » Et c'est ici qu'il serait absolument nécessaire de savoir si, oui ou non, Pie VII avait été averti par Joséphine de sa situation matrimoniale et s'il avait mis l'empereur en demeure de faire le choix dont nous avons parlé plus haut. Si le Pape était au courant de l'absence de mariage entre Napoléon et Joséphine, et s'il avait porté un ultimatum, il est inconcevable qu'il n'ait pas compris la raison de la démarche de Fesch; bien plus, il a été nécessaire de l'avertir que ses exigences avaient été satisfaites.

Si, au contraire, la scène, racontée par Thiers, de Joséphine se jetant aux pieds de Pie VII, n'est qu'un pur roman, le Pape n'a très probablement voulu donner au Cardinal que des pouvoirs qui ne concernaient en rien la célébration des mariages. Et la délégation expresse, nécessaire en l'occurrence, n'a été ni demandée ni octroyée. Et c'est bien ainsi que l'ont entendu les promoteurs et officiaux parisiens. Pourtant, en réalité, les témoignages sont trop incertains pour que l'on puisse se faire une opinion sérieusement fondée. Mais si le Pape a eu réellement l'intention de permettre à Fesch d'assister validement au mariage et de dispenser des autres conditions de droit, il faut aller plus loin et poser la question de la valeur de cette dispense.

Selon M. l'abbé Grégoire, d'après le droit gallican, cette dispense devait être tenue pour nulle. Car elle n'était pas accompagnée de lettres patentes et donc apparaissait comme contraire aux Ordonnances du royaume. Et les canonistes parisiens, bien que de façon assez confuse, se sont rangés à cette thèse.

Nous demandons cependant ici à faire quelques remarques. Que cette doctrine ait été généralement reçue en France, c'est indéniable. Mais, entre les juristes gallicans, il y a des différences d'interprétation des libertés et coutumes gallicanes et disons des degrés de gallicanisme.

Et les évêques du Comité épiscopal qui n'avaient pas eu une formation théologique et canonique moins gallicane

que Rudemare ou Lejeas, dans la délibération du 26 décembre 1809, dont il a été déjà plusieurs fois question, n'hésitaient pas à dire : « Le Conseil, après avoir examiné, s'il fallait se tenir au défaut de formes, a déclaré qu'elles étaient suffisamment couvertes par la dispense du Pape. » Les membres des officialités ont apprécié les faits et porté leurs jugements selon une doctrine commune en France jusqu'à la Révolution; mais il nous semble que cette dispense du Pape est un des points que, dans d'autres circonstances, ils auraient aperçu sous un éclairage différent. Inconsciemment, certes, ils se sont servis des principes qui leur permettaient de concilier et les exigences de leur conscience et l'obéissance au désir de l'empereur. C'est humain. Qui pourrait leur reprocher cette manière d'agir?

La discussion du dernier motif de nullité invoqué dans la cause est encore plus complexe. Car il ne s'agit plus seulement de droit, mais encore d'attitudes intérieures, *puisque ce motif était le refus de consentement* opposé par Napoléon, dans l'intime de l'âme, à l'engagement qu'il prenait extérieurement.

Remarquons tout d'abord que Rudemare, dans son *Narré*, a été à l'origine d'une confusion qu'il faut commencer par éclairer.

Résumant les faits du 9 janvier 1810 et rapportant la visite de Guieu à l'officialité, il écrit : « Là, après que M. Guieu eut extravagué pendant une demi-heure et plus sur le non-consentement de l'empereur, disant qu'il n'avait jamais eu l'intention de contracter, et faisant valoir en faveur d'un homme qui nous fait tous trembler un moyen de nullité qui ne fut jamais invoqué utilement que par un mineur surpris et violenté... »

La formule était bien frappée; on comprend que les historiens lui aient fait un sort. Mais si elle est dans le *Narré*, aide-mémoire écrit après l'affaire et retouché sur plus d'un point pour la publication en 1826, il n'y a rien de tel dans la discussion et dans les conclusions du promoteur diocésain. Est-ce à dire que Napoléon, le 1er décembre 1804, n'a pas cédé à une pression morale, en acceptant la bénédiction nuptiale? Nullement. Si Joséphine a obtenu ce jour-là ce que Napoléon lui

refusait depuis longtemps, c'est qu'elle a fait valoir des arguments qui ne laissaient pas d'autre solution. A-t-elle menacé d'aller voir le Pape? Celui-ci était-il déjà au courant? Nous avons dit que nous n'avions aucune certitude sur ces faits. Mais pour que l'empereur cédât, il a bien fallu trouver un moyen de le contraindre.

Quoi qu'il en soit, les officialités n'ont pas examiné ce moyen de nullité. Il n'a été question que du non-consentement de l'empereur. Comment se présentaient les preuves de ce refus? Les témoignages de Berthier, Duroc, Talleyrand sont établis sur le même modèle et comprennent deux parties. Dans la première, le témoin déclare qu'à sa connaissance, Napoléon avait, durant les années précédant le sacre, déjà manifesté sa volonté de ne pas se marier religieusement avec Joséphine; dans la seconde, tous trois déclarent que l'empereur n'avait nullement entendu s'engager par la cérémonie du 1er décembre 1804 (Talleyrand dit : quelques jours avant le couronnement) et que la preuve de cette volonté était révélée par le manque de formes régulières.

Comme le remarque M. Latreille, ces témoignages semblent avoir été orchestrés. Et bien que les trois hommes aient fait partie de l'entourage immédiat de l'empereur, et aient pu l'entendre parler du mariage de 1804, il n'en est pas moins vrai que Berthier et Duroc étaient prêts à accepter sans discussion les affirmations du Maître et que Talleyrand n'a jamais été gêné pour plier la vérité aux nécessités politiques.

Le témoignage de Fesch avait une tout autre valeur. Il avait été un des acteurs des événements du 1er décembre 1804, et bien qu'il dût sa situation à son neveu, il fit toujours preuve dans les affaires de la religion, d'une réelle indépendance. Il faut reconnaître néanmoins que sa déclaration est loin de nous satisfaire. Dans ces quelques lignes, pour ce qui regarde le non-consentement, nous avons à noter les deux points suivants. Napoléon, malgré les instances de Joséphine ne s'est décidé que la veille du sacre à consentir à sa demande et a déclaré à Fesch que « pour tranquiliser » l'impératrice il l'avait fait appeler, mais qu'il ne voulait pas de témoins à la bénédiction nuptiale. Secondement, Fesch ayant quelques jours plus tard donné à Joséphine un certificat de mariage et

en ayant averti l'empereur, en reçut « de sévères reproches ». « Il me dévoila, poursuit le Cardinal, « que tout ce qu'il avait fait n'avait d'autre but que de tranquiliser l'impératrice et de céder aux circonstances. Il me déclara qu'au moment où il fondait un Empire, il ne pouvait pas renoncer à une descendance directe ». M. l'abbé Grégoire estime que si la révélation de ses intentions par Napoléon, avait précédé le mariage, elle aurait eu une signification plus forte. C'est vrai. Mais faite dans les semaines suivantes, elle n'est certainement pas dépourvue de valeur.

Admettons donc que Napoléon, en 1804, ait refusé de prendre devant Dieu, avec Joséphine, un engagement définitif. Quelles conséquences canoniques devait-on tirer de ce refus?

Dans le consentement matrimonial, il peut y avoir deux sortes de simulation. L'une est totale, c'est le refus pur et simple de se marier. La volonté dit non, tandis que le oui est proféré des lèvres. Dans la seconde, l'attitude est moins simple. On accepte de se marier, mais en rejetant une des propriétés essentielles du mariage. Par exemple, par un acte positif de volonté, on retient le droit de divorcer. S'il est vrai que Napoléon n'a pas voulu se lier réellement avec Joséphine, pouvons-nous deviner quelque chose de son attitude intérieure véritable? On admet généralement que la simulation n'a été que partielle, que l'empereur a simplement entendu se réserver la possibilité de divorcer, selon qu'il le jugerait opportun. En fait, rien n'est moins sûr. Si pour lui cette cérémonie n'avait aucune valeur d'engagement ne sommes-nous pas en présence d'une simulation totale, d'un refus de consentement?

Lorsque la simulation était totale, les canonistes et les moralistes, aussi bien que la jurisprudence romaine, admettaient que le mariage était nul. A condition que l'on puisse fournir des preuves certaines du refus, qui devaient être appréciées pour chaque cas.

Si la simulation était partielle et relative à l'indissolubilité, Sanchez, un classique en la matière, dont la doctrine semble avoir influencé les officialités parisiennes, estimait qu'elle annulait le mariage, tandis que d'autres auteurs pensaient

différemment. Rudemare, promoteur diocésain, était le premier à devoir prendre position devant ces faits, à les discuter et à donner ses conclusions. Son embarras est manifeste. Il ne peut récuser ouvertement comme insuffisants les témoignages de ces hauts personnages; il se contentera de dire que « la question se présente environnée d'obscurités ».

Il reconnaissait que l'empereur n'avait pas voulu se lier de façon indissoluble, mais que les preuves juridiques de ce défaut étaient insuffisantes.

De plus n'admettant que la simulation partielle, la question était, pour lui, aussi difficile à résoudre en droit qu'en fait.

Aussi, puisqu'il y avait un autre motif de nullité qui lui paraissait solide, il évite de s'engager dans la discussion du refus d'indissolubilité.

L'official diocésain et le promoteur métropolitain ne prennent pas parti.

Lejeas, l'official métropolitain, n'a pas eu semblable crainte. « (Considérant) que, dans les circonstances de la cause, le défaut de volonté formelle de se lier par un nœud spirituel et indissoluble résulte non seulement des déclarations réitérées sur ce point par Sa Majesté l'empereur et roi, et qui sont constatés par l'information mais qu'on peut l'induire surtout de la circonstance frappante de l'obmission (sic) de ces formalités essentielles dont on ne néglige point d'environner des actes importants, lorsqu'on veut en assurer les effets qui dérivent de leur régularité dans les formes extérieures... »

Les témoignages par ouï-dire sur les intentions de Napoléon, sont placés à un rang secondaire; la preuve décisive du défaut de consentement est dégagée du refus des témoins; elle est donc établie sur un fait extérieur indubitable.

« Raisonnement impeccable », écrit M. l'abbé Grégoire. Ce qui est juste. Mais raisonnement qui se fonde sur une base bien étroite. Les discussions canoniques de Rudemare et de Lejeas n'ont certainement rien de sophistique, mais ce qui étonne c'est que les officialités se soient contentées de cette pseudo-enquête. La cause a été examinée et jugée consciencieusement, selon des principes de droit qui, à l'époque, pou-

vaient se soutenir. Il n'en est pas moins vrai que la faiblesse initiale de l'information n'a pas permis, par la suite, de faire la pleine lumière.

*
* *

Nous avons voulu décrire le déroulement du procès, sans entrer dans le débat qui devait nécessairement être institué avant tout début d'instruction, *celui de la compétence des tribunaux parisiens*. Il faut y venir maintenant et c'est par là que nous terminerons.

Lorsque le 22 décembre 1809, les membres des officialités parisiennes furent convoqués par Cambacérès pour entendre les intentions de l'empereur, ils répondirent aussitôt, à l'archichancelier, d'après le Narré de Rudemare, que cette cause était « une de celles qui sont réservées, sinon de droit, au moins de fait au Souverain Pontife ».

C'est pourquoi, Cambacérès refusant de s'adresser au Pape, les officialités demandaient, au moins, que le Comité épiscopal fût appelé à donner son avis sur ce point de compétence.

Dans la décision du 2 janvier, le Comité répondait : « ... 2° Que cette cause est de la compétence de l'officialité diocésaine... » Il était cependant impossible que dans une cause aussi compliquée, promoteurs et officiaux passent sous silence la question de leur compétence. Pour Rudemare, la réponse des prélats suffit à mettre sa responsabilité à couvert. L'official Boilesve et le promoteur métropolitain Corpet seront plus explicites, bien que leurs explications ne soient pas d'une clarté parfaite. On peut dire qu'ils s'appuient sur la solution que nous exposerons bientôt. Quant à Lejeas, l'official métropolitain, il est muet sur ce problème. Puisqu'il y avait appel à son tribunal d'une sentence de l'officialité diocésaine, il se considérait comme compétent.

Depuis, la discussion est ouverte. M. l'abbé Grégoire, dans le chapitre II de la seconde partie de son livre, nous fournit, pour l'intelligence de la question, une contribution très importante. Nous ne pouvons malheureusement n'en donner ici qu'un résumé extrêmement sommaire.

Il semble qu'au Moyen Age, comme l'affirmait M. Emery,

supérieur de Saint-Sulpice, les mariages des princes étaient jugés par les conciles provinciaux ou nationaux ou par le Pape, celui-ci n'intervenant, le plus souvent, qu'en appel, et que depuis cette époque, aucun texte canonique n'avait formellement réservé ces causes au Souverain Pontife.

Il existait bien une coutume, déjà ancienne, de s'adresser à lui pour cette catégorie de procès et il exerçait d'ordinaire son pouvoir par des légats. Mais cette coutume était-elle exclusive de la juridiction des évêques à qui il revenait normalement de juger des mariages? En France, on ne le pensait pas. Souvenons-nous de ce que répondirent les membres des officialités à Cambacérès : « Cette cause est une de celles qui sont réservées, *sinon en droit, au moins de fait* au Souverain Pontife. » Le droit n'apparaissait pas comme fixé. Il n'y a par conséquent pas lieu de s'étonner que ces gallicans de bonne foi aient cru pouvoir agir, étant donné les circonstances, sans usurpation de juridiction. Et, à notre avis, ce n'est pas sur ce point que leur conduite offre le plus de prise à la critique.

Mais puisque Rome revendiquait de juger les causes matrimoniales des Princes, il serait très intéressant de savoir quelle position le Pape a prise dans cette affaire. A-t-il protesté; a-t-il réclamé que le procès soit soumis à sa juridiction? Là encore nous sommes dans la plus complète obscurité. De nombreux historiens depuis cent trente ans ont affirmé que cette protestation avait été faite; mais pas le moindre document pontifical n'a jamais été cité pour appuyer ces assertions.

Ce n'est pas que nous ne possédions quelques indications sur la pensée de Pie VII relativement au procès de janvier 1810 et au mariage avec Marie-Louise. Mais elles ne proviennent que de conversations privées et trahissent une indécision certaine.

A son geôlier, Chabrol-Volvic, préfet du département de Montenotte, le Pape aurait dit : « Peut-être serait-il possible que l'affaire fût régulière. » Au contraire, dans une entrevue avec le diplomate autrichien, Lebzeltern, il regarde l'officialité de Paris comme incompétente, mais semble admettre que les irrégularités commises puissent être réparées. Il ne rejette donc pas la cause comme irrecevable en elle-même.

En tout cas, il ne s'agit que d'opinions personnelles, non d'une prise officielle de position.

Si celle-ci a jamais été formulée par le Saint-Siège, après 1814, peut-être est-elle encore dans le secret des archives diplomatiques. C'est tout ce que l'on peut espérer.

∴

L'étude de M. l'abbé Grégoire obligera donc désormais les historiens à nuancer leur jugement sur la conduite des officialités parisiennes. Nous avons affaire à des hommes dont la conscience n'était pas à vendre. (Lejeas était déjà nommé à l'évêché de Liège depuis près d'un an.)

Dans les circonstances exceptionnelles créées par la captivité de Pie VII et, sur avis du Comité épiscopal, ils se sont crus, de bonne foi, compétents pour connaître de la cause. La doctrine gallicane leur fournissait des arguments valables pour justifier leur acceptation.

C'est elle encore qui devait faire paraître à leurs yeux, l'absence de curé et de témoins comme un motif décisif de nullité. C'est pourquoi leur bonne foi et leur conscience professionnelle sont indiscutables. Ce qui est à mettre à leur passif c'est qu'ils se soient contentés d'une enquête sommaire, et qu'ils n'aient pas donné à la dispense pontificale toute l'attention qu'elle exigeait.

Mais tout bien pesé, il faut reconnaître au moins que le mariage de Napoléon et de Joséphine était très probablement nul par le refus de consentement de la part de l'empereur.

Mais le principal mérite de l'œuvre, à notre avis, est ailleurs. Elle nous force à ouvrir les in-folio des canonistes gallicans généralement ignorés et à renouer connaissance avec l'Eglise gallicane dont on a dit beaucoup de mal et pas toujours à tort, mais qui reste encore si imparfaitement connue. Si l'on se plaçait, pour en faire l'étude non pas au point de vue de l'histoire du droit ou de la théologie, mais à celui d'une structure mentale à recréer, il y aurait là une recherche passionnante à tenter.

E. Tesson,
Professeur à la Faculté de Théologie de Paris.

LOISIRS D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN (II)

A songer combien nous assumons mal nos loisirs d'aujourd'hui, on conçoit mieux l'inquiétude qui étreint le sociologue face aux incidences de la seconde révolution industrielle sur l'avenir de notre société.

Sans tomber dans les anticipations hasardées des journalistes et tout en mesurant parfaitement les limites techniques, économiques, psychologiques, sociales, d'application de l'automation, de l'électronique et de l'énergie nucléaire, on ne peut contester que le développement de ces techniques nouvelles ne semble devoir transformer radicalement la structure du monde au travail. Des réalisations américaines spectaculaires montrent des usines sans ouvriers. Telle chaîne de montage de postes de radio avec 2 hommes produit autant que 200 ouvriers; l'usine des disques Columbia produit avec 4 ouvriers autant de disques qu'une usine de 1.000 ouvriers. Des bureaux sans dactylos et sans comptables. Une machine à écrire des Laboratoires Shepherd de New-Jersey remplace 3.000 dactylos. *L'Univac* établit en six heures les feuilles de paye de 12.000 travailleurs, à quoi il fallait le travail de 250 employés pendant 7 jours!...

Toutes les branches industrielles, certes, ne sont pas également mûres pour l'automation, d'ailleurs impossible en certains domaines. Partout où elle est, ou sera appliquée, l'automation n'est pas concevable sans une réduction de la semaine de travail et l'extension des congés. Le président du puissant syndicat américain des ouvriers de l'automobile, M. Walter Rheuter, qui n'est pas du tout un plaisantin, prévoit l'institution prochaine aux U.S.A. de la semaine de trente-deux heures à « trois dimanches », comme seul moyen d'éviter le chômage.

Sans doute cette « semaine américaine » nous arrivera-t-elle avec un décalage accru par le marché commun, mais

elle nous viendra forcément, plaçant la question des loisirs au premier plan des problèmes sociaux. Il faut hardiment nous placer dans cette hypothèse d'une augmentation progressive des loisirs ne serait-ce que pour préparer nos fils et nos filles à savoir les bien utiliser. D'autant plus qu'une réduction massive de la durée de travail imposera forcément une notion nouvelle « des loisirs ». Car il est évident que les activités actuelles ne sont pas susceptibles de remplir un temps de loisir accru. Il ne s'agira plus seulement de les penser « repos et occupation anodine », mais « vie des hommes hors du travail professionnel ».

De toute nécessité cette vie devra être partiellement très différente de nos loisirs d'aujourd'hui. Nos loisirs, en effet, sont, on l'a vu, profondément déterminés par les conditions d'un travail parcellaire, où la fatigue physique et psychique est considérable, et d'une vie urbaine très concentrée. Or l'automation transforme complètement les rapports de l'homme avec la machine et peut être liée à un aménagement décentralisé du territoire.

Là où elle peut être introduite, elle réduit considérablement l'effectif des ouvriers de production au profit du personnel d'entretien. L'ouvrier de fabrication par ailleurs n'est plus un manuel, mais un contrôleur de la bonne marche de la machine, qualifié par sa connaissance de l'usine et du matériel plutôt que par sa dextérité, un responsable qui n'éprouve plus les insatisfactions du manœuvre spécialisé de nos usines. Les tâches d'entretien, de plus en plus nombreuses et compliquées, créent un néo-artisanat où l'ouvrier jouit d'une large indépendance et fait face à des ouvrages qui exigent plus que de l'adresse.

Par une évolution analogue, les emplois de bureau moins qualifiés (employés aux écritures, aides-comptables, dactylographes) disparaîtront progressivement, faisant place à des emplois nouveaux d'opérateurs, d'agents techniques, de programmateurs. Enfin dans tous les secteurs s'accroît considérablement le besoin des cadres, techniciens et ingénieurs auxquels il faudra donner une formation nouvelle. Ainsi l'automation bouleverse les données actuelles en supprimant la plupart des tâches parcellaires, elle libère l'homme de la

machine. Elle met moins en œuvre ses facultés mécaniques et réclame davantage ses facultés d'attention, d'initiative, d'esprit scientifique et sa responsabilité [1].

Cette transformation entraîne évidemment une révolution de la notion de loisir. Risquons-nous à en esquisser quelques traits majeurs.

L'être humain a besoin d'une certaine activité physique, sans quoi il s'anémie et perd sa vitalité : la disparition de l'effort physique dans le travail et dans la vie, par suite de la motorisation accrue des transports et de l'équipement ménager, exigeront une compensation musculaire. Nos loisirs de demain devront faire une part importante aux *activités de mouvement* et de plein air (marche, sports, jardinage...), qui seront de vrais besoins physiologiques.

L'abandon du travail avec l'outil ou la machine qui est une autre conséquence de l'automation risque de rendre l'homme gauche et malhabile. Il lui faudra s'adonner en ses loisirs *à des activités de précision* qui lui rendront habileté et sensibilité manuelle. Tel est sans doute un des aspects du Do-it-Yourself qui tend à modifier la vie américaine.

Le bricolage constitue aussi une forme d'*activité créatrice* qui s'associe à d'autres formes de délassement de caractère culturel, dont témoignent aujourd'hui l'augmentation des achats de livres, de disques de musique et les recettes des concerts symphoniques, qui dépassent celles des terrains de base-ball!, la multiplication du théâtre d'amateur. Mais ces solutions, insuffisantes à l'échelle de loisirs surabondants, risquent d'installer la masse dans une sorte de *farniente*, confortable en apparence, destructeur en réalité. Que gagnerait-elle à moins travailler, si elle gaspille son loisir à subir à longueur d'horloge de pitoyables émissions de télévision?

Une grave question se pose, que le développement de l'automation rendra de plus en plus pressante : les activités hors du travail peuvent-elles assurer la relève des tâches d'exécution progressivement supprimées et procurer aux individus des effets aussi bienfaisants? S'il n'y a aucun inconvénient

1. M. Rustant. *Progrès technique et évolution des structures de main-d'œuvre*, dans *Avenirs*. Juin 1957, pp. 17 sq. — M. Raymond, dans *Automatisme*, 1957, pp. 182 sq.

à la disparition des tâches parcellaires, de soi déshumanisantes, il n'en est pas de même du travail, dès lors qu'il comporte une certaine étoffe et favorise un certain engagement de la personnalité. Il n'a pas son égal jusqu'ici pour équilibrer une personne, l'insérer dans le milieu social, assurer sa santé physique et psychique [1]. Nous avons ouï plus d'une fois la plainte amère de personnes, dont les loisirs au lieu d'être une détente et un repos, « détruisent ce qu'a apporté de vivant et de bon l'exercice d'une tâche prenante, consciencieusement remplie ». Les grands coups de cafard se situent aux jours de congé. Il serait curieux de rechercher s'il n'en est pas de même des tentatives de suicide.

Le psychologue partage l'inquiétude du sociologue. Une activité que ne dicte plus la nécessité devient une manière de jeu, que sa gratuité expose à manquer de nerf, et l'on voit l'abêtissement du pur sportif, la fatuité de l'esthète, la puérilité qui guette le campeur [2]. Grand est le danger pour une activité en laquelle l'esprit n'est pas assez engagé, de se dégrader.

Dans la récente allocution qu'il a prononcée sur l'Automation (7 juin 1957), le Saint Père rejoint la préoccupation des sociologues et des psychologues, mais il indique la solution normative. L'automation ne supprime pas pour l'homme l'obligation du travail, elle l'amène à le pratiquer sous d'autres formes. Elle l'incite à disposer de son temps libre pour le perfectionnement de ses facultés et pour se rendre plus apte au travail. « La formation professionnelle a donc un rôle important à jouer dans l'éducation du peuple et dans l'élaboration d'une bonne culture populaire [3] ». La solution valable au problème des loisirs surabondants est la permanence pour chacun au long de sa vie d'un effort vers la culture. L'idée est dans l'air, l'actuel projet de réforme de l'enseignement consacre un titre entier à « l'éducation post-scolaire et permanente », dont la mission est la plus caractéristique peut-être de notre évolution sociale et économique. « Elle doit être organisée à tous les niveaux de la

1. G. Friedmann. *Le Travail en miettes*, pp. 256-257.
2. Ch. Baudouin dans A. Savignat, *Automation*.
3. Voir *Documentation Catholique*, t. LIV, 1957, c. 343, 344.

vie professionnelle : pour l'ouvrier qualifié comme pour l'ingénieur, pour l'infirmière comme pour le médecin, pour l'instituteur comme pour le professeur. » Le savoir initial évolue si profondément dans tous les secteurs, qu'apparaît la nécessité « de donner aux professionnels le moyen de tenir à jour leurs connaissances et de poursuivre leur instruction technique, parfois d'en acquérir une nouvelle ». La réussite du Conservatoire des Arts et Métiers et des cours de la promotion du travail préfigure ce que devrait devenir l'emploi de nos loisirs. A côté du perfectionnement professionnel, et le vivifiant, la culture générale aurait sa place, la plus grande, grâce à quoi chacun pourrait développer ses aptitudes au profit de la communauté humaine.

Le progrès technique enfin fait courir à l'homme un risque d'aliénation plus grave que jamais. Le machinisme, comme l'a illustré avec humour Charlie Chaplin dans le film *Les Temps modernes,* en a fait l'esclave de la machine, l'automation le rend inutile. Or il n'est pas d'épreuve plus désintégrante de la personne que le sentiment de son inutilité. Peiner, souffrir, mourir même, ne lui est rien, dès lors que l'anime la certitude que ce n'est pas en vain, que cela sert. Une des fonctions essentielles du loisir de demain sera de fournir à chacun les moyens de réagir efficacement contre la tentation de son inutilité : une vie intérieure, une collaboration fraternelle plus active jusque dans les loisirs, des occasions de servir en dehors du travail rémunéré.

*
* *

A considérer en toute objectivité la manière stérile, sinon nocive, dont nombre de nos contemporains occupent leur « temps libre » et à mesurer quelle menace de dégradation plus grande porte en elle la seconde révolution technique, on conclura à la nécessité d'une organisation et d'une éducation des loisirs.

La place prise par les loisirs dans la vie des masses a suscité à partir de 1936, mais surtout depuis 1945, la création à côté des anciennes Associations qui organisaient les loisirs

es milieux non-populaires (clubs, cercles...) de nombreuses ıstitutions pour assumer les loisirs des masses.

Le grand mouvement, qui instaura en 1936 la loi de quaıte heures, week-end et congés payés, a développé les *uberges de la jeunesse* et fait fleurir Universités ouvrières, aisons de la culture, essais de foyers paysans. La « Révoluon nationale » de 1940 a maintenu cette impulsion. A la ıveur de la loi du 2 novembre 1945 qui a attribué aux omités d'entreprise la gestion « des œuvres sociales ayant our objet l'utilisation des loisirs et l'organisation sportive », lles que centres de formation professionnelle, bibliothèques, rcles d'études, cours de culture générale et d'enseignement ıénager, les Associations populaires se sont multipliées dans s villes et les banlieues, dotées de ressources importantes ar le prélèvement de 1 % des salaires.

Leur multiplication a entraîné une éclosion sans précédent e sociétés nationales de loisirs et de culture populaire : *édération nationale des foyers ruraux, Fédération française es Ciné-Clubs, Tourisme et Travail, Travail et culture, euple et culture, etc...*

Conçues d'abord, dans l'euphorie fraternelle de la Libéation, comme le terrain neutre où les hommes de bonne olonté pouvaient se rencontrer, abstraction faite de leurs livergences politiques et religieuses, pour organiser les acances et les loisirs populaires, plusieurs de ces Associaions se sont scindées par suite de la mainmise communiste ır leur direction : *Fédération française de Tourisme popuıire, Loisirs de France...* D'autres, tels les *Foyers ruraux e la Famille et des jeunes* (1952) regroupés depuis en *Union ıtionale,* se sont constitués pour échapper à l'emprise gressivement laïque de la *Ligue de l'Enseignement.*

Cette puissante Fédération des œuvres laïques, qui groupe 000 Associations, s'emploie très activement à s'assurer le onopole de « l'éducation permanente », à laquelle elle a nsacré ses deux congrès de 1956 et 1957. Se désintéressant e son aspect de perfectionnement professionnel et de proıotion du travail, elle se réserve « volontairement » pour le domaine de l'éducation permanente de l'individu, petit u grand, pendant les heures où ses multiples occupations

le laissent disponible ». Le rapport consacré aux organisations de loisirs par M. Dader son secrétaire adjoint, en juillet dernier, est très révélateur. On en saisira mieux la portée après qu'on aura marqué le rôle croissant de l'Etat dans le domaine des loisirs.

Sans doute le Ministère des Loisirs créé en 1936, puis la Direction générale de l'Education populaire et des Sports de 1944, ont-ils eu une existence éphémère, l'Etat n'en assume pas moins une part importante de nos loisirs. Radio et Télévision sont services de l'Etat. Depuis 1945, le Ministère de l'Education nationale par ses Directions des lettres et des arts, des Bibliothèques de France, de la jeunesse et des sports, étend son action au secteur théâtral, assure la lecture publique par ses bibliobus, équipe en moyens culturels des Associations de loisirs éducatifs de tous ordres, y compris le camping... Ses prétentions ne s'arrêtent pas là, elles aspirent à lui rattacher tout le domaine culturel. Le projet de réforme de l'enseignement déposé devant le Parlement n'hésite pas à revendiquer pour lui l'éducation permanente dans tous ses aspects; développement de la culture générale, perfectionnement proportionnel et technique, adaptation et reclassement des adultes, promotion du travail. « L'éducation permanente *organisée par l'Etat* (art. 17), *serait dispensée* notamment *dans les établissements d'enseignement public et dans les centres publics* dotés d'un matériel et d'un personnel spécialisé (art. 18) ». Le *notamment* introduit par le Conseil d'Etat ne figurait pas dans le texte primitif et disparaît du projet de la Commission. L'art. 4 demeure inchangé : « des *services publics* d'éducation périscolaire, postscolaire, permanente, complètent, pour les enfants, les adolescents et les adultes, l'œuvre des établissements d'enseignement. »

On peut légitimement s'inquiéter qu'une question aussi grave soit réglée en trois articles laconiques, discrètement insérés sous le camouflage d'une réforme de l'enseignement. Ils tendent, en effet, à accorder à l'Etat un pouvoir discrétionnaire sur la vie des adultes, qui restaurerait chez nous la réalité, totalitaire et doctrinaire, de l'Etat jacobin [1]. Il est

1. J. Lecler. *L'évangile de la Révolution française devant l'histoire et l'expérience*, dans *Construire*, 2e série, 1941, pp. 195 sq.

significatif que des membres de la Ligue de l'Enseignement eux-mêmes s'en émeuvent : « L'Etat disposerait, écrivent-ils, du plus puissant et du plus terrible des monopoles qui soient : le monopole de la pensée, le monopole des esprits. »

Tous ceux qui sont encore attachés au maintien des libertés publiques, les catholiques au premier chef en raison de leur conception de la personne humaine, ne peuvent admettre la mainmise de l'Etat sur le secteur le plus personnel de la vie de chacun : vie professionnelle, loisirs et culture, par la création des services publics d'éducation permanente. « Le rôle de l'Etat n'est pas de créer le social en l'actualisant, mais de le reconnaître et de le promouvoir. Les relations sociales, les collectivités multiples, les groupements innombrables, subis ou voulus, la nation, existent logiquement, indépendamment de l'Etat... *L'étatisme* est la tendance à subordonner entièrement le social à l'Etat, à croire que l'Etat seul, peut élever des groupes à la personnalité morale et leur conférer, en quelque sorte, l'être social [1]. »

Plus inacceptable encore l'incroyable prétention de confier ce monopole à l'Education nationale. N'en déplaise aux auteurs de l'exposé des motifs du projet Billères, l'école n'est pas « nécessairement » le lieu de convergence des activités péri et postscolaires.

Nous avons marqué ce qu'aurait d'inadmissible en même temps que de ridicule l'accaparement par l'Education nationale de la formation professionnelle et de la promotion du travail en France [2]. Nous refusons plus vivement encore de reconnaître un lien organique entre les activités de loisir et de culture des adultes, ou les institutions les organisant, avec l'école publique. On conçoit que les œuvres péri et postscolaires complètent la formation scolaire, mais c'est à un tout autre plan, selon d'autres méthodes, dans une autre ambiance et souvent dans un autre esprit, qu'elles poursuivent leur mission. Le projet annonce qu'elles se prolongeront *dans le même esprit* que l'école, c'est-à-dire dans un esprit laïque.

1. J. Lacroix. *Personne et amour*, p. 92.
2. Voir notre article en collaboration avec le P. Russo, *La Formation professionnelle en France*, dans *Etudes*, t. CCLXXXIII, 1954, pp. 32 sq.

La laïcité de l'instruction est déjà chose difficile. Qu'en sera-ce de la laïcité de l'éducation? Elle aboutit nécessairement à une doctrine de la conduite humaine, obligatoirement distribuée par les agents de l'Etat, en désaccord foncier avec la conception chrétienne.

Selon l'exégèse des inspecteurs de la jeunesse et des sports qui semblent avoir été les inspirateurs de ce projet, aussi succinct que volontairement imprécis, l'Etat assumera l'éducation des adultes par des centres publics créés au chef-lieu de canton, placés sous la responsabilité de fonctionnaires et la direction de la jeunesse et des sports, ou par des organismes associés dans des formes contractuelles à définir, de caractère laïque. La fréquentation des centres, au moins pour certaines activités de base (éducation physique et sportive, éducation civique, économique et sociale, information à l'actualité) serait obligatoire. « Si l'on admet que l'Etat a le devoir essentiel de faciliter l'épanouissement complet de ses citoyens, on admet par là même, qu'il doit agir en ce sens, d'une façon complète, continue dans le temps et adaptée aux milieux. D'après l'âge, les milieux, les activités pratiquées, les objets visés, l'*intervention de l'Etat pourra progressivement prendre pour les bénéficiaires un caractère d'obligation* [1]. » On croit rêver! Nous voilà au bord de l'abîme du totalitarisme. Il risque demain d'être politique, il se veut dès aujourd'hui laïciste intolérant.

Nous sommes en présence d'une vaste et subite extension de la question scolaire qu'éclaire de façon troublante le rapport sur *la Laïcité et l'école* du Frère .·. Giraud au Convent du Grand Orient de France de septembre 1951. « Quelle que soit la forme adoptée (nationalisation ou monopole de l'école) ce seront des solutions pratiques, imédiatement réalisables, et surtout laïques, qui seront proposées, d'un service public applicable à l'ensemble du territoire métropolitain, de l'Union française et des territoires d'Outre-Mer : *règlement qui pensera aux loisirs, aux œuvres post et périscolaires,* au recrutement et à la formation des maîtres et professeurs, et de leurs chefs hiérarchiques qui, à tous les

1. Cité par L. Raillon. *De l'éducation permanente,* dans *Educateurs,* n° 72, déc. 1957, pp. 476 sq.

degrés, devront être laïques, conscients du sacerdoce de leur fonction, servant la République au lieu de la trahir [1] ».

La Ligue de l'enseignement est satisfaite du projet ministériel, surtout — sinon avant tout — pour ses dispositions relatives à l'organisation de l'éducation permanente. Elle admet le principe du service public, à la condition expresse que la régie lui en soit concédée en exclusivité.

« Nous ne saurions ni accepter un système susceptible de mettre entre les mains de l'Etat, totalement et sans contrôle des institutions essentielles pour la formation de l'homme, ni accepter un pluralisme contraire à la laïcité de l'Etat inscrits dans la Constitution. L'Etat doit aider les groupements qui se sont essentiellement donné pour tâche de participer à cette grande œuvre de culture populaire. *Il ne peut aider que ceux qui sont laïques* comme l'école publique et comme elle ouverts à tous sans aucune distinction, ceux qui demandent à leurs adhérents ni d'appartenir à un groupe politique, ni d'adhérer à une philosophie ou à une religion déterminée [2]. »

Plus explicite encore est le rapport du secrétaire adjoint au Congrès national de la Ligue à Caen (juillet 1957). L'Etat financera, mais il n'y a que la Ligue qui soit capable d'assumer l'éducation des loisirs dans l'esprit qui convient.

... « Le rôle de l'Etat est essentiel. Tout ce qui a trait à l'éducation doit être entre les mains d'un seul et grand ministère de l'Education. L'Etat doit équiper le pays, fournir les cadres nécessaires, contrôler l'emploi des fonds et la qualité des réalisations. Mais *c'est un grand mouvement laïque, coopératif, d'usagers qui doit animer l'éducation des loisirs.* Un mouvement d'usagers qui possède un esprit de recherche, un dynamisme créateur et un pouvoir de convaincre, qui conserve vis-à-vis de l'Etat la même indépendance que l'université sur laquelle il s'appuie car si l'Etat prenait lui-même en main toute l'éducation permanente de la nation « il disposerait, écrit le rapport de la Meurthe-et-Moselle, du plus puissant et du plus terrible des monopoles » qui soient : le monopole de la pensée, le monopole des esprits. Un *Mouvement, gardien fidèle et dispensateur d'un idéal laïque rayonnant, plus fidèle gardien encore peut-être que les dirigeants de l'Etat,* dont on ne sait pas dans cinq ans ou dans dix ans quelle sera l'orientation de pensée. *Cela ne veut pas dire que nous admettions le pluralisme* (loin de nous cette pensée). Car *le mouvement,* selon nous, composé des grandes organisations laïques d'éducation étroitement soudées, *devait être seul reconnu officiellement par l'Etat* pour collaborer avec lui dans le domaine de l'éducation par les loisirs [3]. »

1. *Documentation catholique,* t. XLIX, 1952, c. 800.
2. *Action laïque,* n° 165, juin 1955.
3. M. Dader. *L'éducation permanente et son adaptation aux différents*

Si ce « grand mouvement laïque », qui par modestie ne se nomme pas, se rassure en s'arrogeant par avance la régie de l'éducation permanente de la nation, — qu'il se propose d'exploiter par ses foyers laïques culturels implantés au cœur des quartiers ou des villages, avec l'aide prioritaire de membres de l'enseignement mieux formés qu'ils ne le sont à cette forme d'éducation, — tous ceux qui ne sont pas de ses affidés n'ont pas lieu d'être rassurés. D'autant qu'on sait quelle connivence existe entre la *Ligue* et le Ministère de l'Education Nationale. Est-ce hasard, en effet, si les seules œuvres postscolaires citées en exemple par l'Exposé des motifs du projet de loi Billères sont celles de la *Ligue de l'Enseignement*. La *Ligue*, elle le confesse publiquement, « compte à la Direction de la Jeunesse et des Sports, à tous les échelons, de nombreux amis prêts à travailler avec elle dans le même sens et avec la même foi [1] ». On sait en outre ses relations étroites avec l'administration de l'enseignement du premier degré, et le Syndicat national des Instituteurs. Celui-ci s'élève avec elle contre toute officialisation du « pluralisme qui existe en fait dans ce domaine des œuvres post et périscolaires ». La manière, dont déjà l'Etat subordonne agrément et subventions aux œuvres de loisirs ruraux à l'adhésion à une certaine *Fédération nationale des Foyers ruraux*, laquelle adhère elle-même à la *Ligue de l'Enseignement*, et la conduite totalitaire des dits Foyers ruraux à l'égard des groupes culturels, qui prétendent conserver quelque autonomie [2], présagent de façon inquiétante le sort qui attend tous ceux qui ne se rallieraient pas au dogmatisme laïciste d'une *Ligue* devenue avec l'aide de l'Etat régente omnipotente de tous les Français.

Refuser le monopole de l'Etat ou de l'Education nationale, *a fortiori* la régie de la Ligue de l'Enseignement, — qui, en dépit de tous les privilèges dont elle est nantie, n'est qu'une Fédération d'œuvres privées laïques, — n'est pas contester la nécessité d'une formation et d'un perfectionnement pro-

milieux. Rapport du Congrès national de la Ligue, 1957, p. 25. C'est nous qui soulignons.

1. H. Faure. *L'Education permanente et la réforme de l'enseignement*. *Rapport du congrès national de la Ligue* (1956), p. 15.

2. *Construire*, déc. 1956. Les Foyers ruraux.

essionnel, celle de l'organisation des loisirs, non plus que e rôle qui revient à l'Etat, à l'Education nationale, et sur n autre plan, celui d'égalité avec les autres œuvres privées, la Ligue, mais réclamer d'autres modes de réalisation. Entre l'anarchie corruptrice qu'engendrent la commercialiation des loisirs, l'esprit de lucre des auteurs, producteurs t distributeurs exploitant les passions les plus viles, sous ouleur de liberté d'expression, de valeur artistique ou techique, l'insuffisance d'initiative culturelle et les défauts 'organisation, et un étatisme envahissant et doctrinaire, il a place pour une politique de large collaboration.

L'organisation de l'éducation permanente ne saurait être nvisagée que dans un climat de liberté. L'Etat ne peut préendre prendre tout en charge dans un domaine où par ssence tout est choix et liberté, sans attenter gravement ux droits de la personne. L'ampleur des problèmes que réconise l'éducation permanente requiert la coopération de ous : Etat, Famille, Eglises, entreprises, professions organiées, Sociétés professionnelles et culturelles, Syndicats [1]. Du ôté de l'Etat, sans doute on peut reconnaître à l'Education ationale une compétence particulière, mais non exclusive, uant aux loisirs de divertissement et de culture; les problèmes du perfectionnement professionnel dépassent sa ompétence, bien que sa collaboration soit irremplaçable orsqu'il s'agit de donner un enseignement théorique de ualité, les Ministères compétents ont aussi voix au chapitre.

La création d'un Conseil supérieur de la formation proessionnelle et des loisirs favoriserait sans aucun doute la oopération nécessaire du secteur public et du secteur privé la solution des problèmes d'organisation, d'équipement et le financement de l'éducation permanente. Le rôle essentiel le l'Etat serait de faciliter les relations entre les divers roupes, de garantir à tous l'exercice réel et démocratique le la liberté, d'aider, sauf à les contrôler, leurs légitimes iniiatives, conscient qu'il n'a pas à accomplir ce que d'autres ociétés assurent généralement mieux par elles-mêmes.

1. Sur cette question capitale, on lira avec profit le numéro spécial *Éducateurs*, n° 72, déc. 1957, en particulier les pages d'A. CONQUET, *Le Monde les professions et l'éducation permanente*, pp. 519 sq.

On ne saurait dissocier d'une politique des loisirs la politique des logements. L'exercice de la liberté des individus apparaît, en effet, terriblement conditionnée par leur habitat. C'est le plus souvent pour échapper à l'enfer bruyant d'un logement surpeuplé, à la rigidité exaspérante d'un logis trop standardisé et fonctionnellement arrangé, que tant de nos contemporains s'évadent dans des activités de loisir souvent dégradantes. L'espace intérieur d'une pièce, ses possibilités d'échappées à l'extérieur créent des conditions d'ambiance primordiales du point de vue psychologique et intellectuel. Au terme d'un exposé suggestif consacré aux *Aspects psychologiques de l'hygiène de l'habitation*, le Dr Hazemann, Inspecteur général de la Santé, soulignait justement l'erreur que constituent du point de vue intellectuel et affectif les agglomérations trop denses et le « gigantisme puéril » de nos buildings. La solution paraît un aménagement rationnel du territoire, la création de centres d'ampleur optimum « donnant toute satisfaction au point de vue économique, social, matériel et psychologique, et permettant ainsi le premier des biens : sauvegarder au maximum l'épanouissement de la liberté individuelle, intégré dans des groupes à sa taille [1] ». L'expérience d'Annecy semble tracer la voie d'une saine « géographie volontaire ».

En même temps qu'à favoriser au mieux les conditions de détente sans lesquelles le loisir est illusoire, il revient à l'Etat de restaurer un climat moral. Dans sa récente Encyclique sur les nouvelles techniques de diffusion qui exercent si profondément leur influence sur les masses, le Souverain Pontife rappelle à l'autorité civile son devoir, qui n'exclut pas le contrôle propre des groupes professionnels et culturels, de sauvegarder dans les spectacles de tous ordres, la radio, la presse, la morale publique, basée sur la loi naturelle.

Une politique des loisirs ne peut tout régler, plus encore importe une éducation des loisirs. « L'éducation publique ne vise guère et en tout cas ne réussit guère à apprendre à l'homme à tirer profit de ses loisirs, remarque avec pertinence un grand universitaire. Elle enseigne à l'homme à tra-

1. Conférences du Palais de la Découverte, S^le A, n° 231, p. 20.

ailler; il serait aussi important de lui apprendre ce qu'il eut faire quand il ne fait rien. Une éducation pleinement daptée pour le plus grand nombre d'individus à la structure e la société contemporaine serait *une éducation du loisir* utant que du travail [1]. » Elle comprendrait une orientation ılturelle qui aiderait à choisir ses activités de loisirs, suivie 'une initiation progressive à un comportement culturel dans emploi des grandes sources d'information et de formation, resse, musée, cinéma, théâtre, télévision, livre...

Dans son importante Encyclique sur le Cinéma, la Radio et ı Télévision, le Souverain Pontife insistait fortement sur la écessité « de préparer le spectateur à comprendre le langage ropre à chacune de ces techniques et à se former une consence exacte qui permette de juger avec maturité les divers éments offerts par l'écran et par le haut-parleur, afin de avoir pas — comme il arrive souvent — à subir passiveent leur influence ». Cette éducation, éclairée par les prinpes chrétiens, qui met à même les adultes aussi bien que jeunesse, de mieux apprécier les côtés positifs et négatifs ɜ spectacles lui paraît si indispensable pour que ces moyens ıient vraiment récréatifs et culturels, qu'il souhaite viveent qu'on les développe dans les écoles, dans les Universités, ıns les Associations catholiques et les paroisses [2].

Plus encore que l'éducation de l'auditeur ou du spectateur, ı touriste ou du « vacancier » [3] importe la formation aux ɜrtus que requerra dans la cité de demain la vie hors du avail professionnel plus grave encore que celle du métier. faut aider l'homme à échapper à la routine du repos. Le ısir ne sera ce qu'il doit être que dans la mesure où on y ırdera d'abord une idée juste du travail. « Celui qui a bien ımpris le sens religieux, moral, professionnel du travail ımprendra également le sens du temps libre et saura en ɜer utilement, déclare le Saint-Père. *Il sera également préɜrvé de l'idée fausse que l'homme travaille pour jouir du ɜmps libre,* alors qu'en réalité, il dispose du temps libre non ɜulement pour un délassement naturel et honnête, pour le

1. R. Hubert. *Traité de pédagogie générale,* 1946, p. 291.
2. Dans *Documentation catholique,* t. LIV, 1957, c. 1230.
3. Voir notre article *Tourisme social, loc. cit.,* pp. 91 sq.

perfectionnement de ses facultés et pour un meilleur accomplissement de ses devoirs religieux, familiaux et sociaux, *mais encore pour se rendre physiquement et spirituellement plus apte au travail*[1]. » Ainsi, il appartient à la pensée chrétienne de sauver la valeur « travail » de l'oisiveté, qui, sous couvert de loisir, la ruinerait.

Il lui appartient encore de rappeler contre la mécanisation croissante de notre existence, le devoir chez l'adulte d'entretenir ses forces physiques. Car l'esprit et l'âme n'auraient rien à gagner à l'inertie dévirilisante du corps. Si le culte idolâtrique du corps ne favorise guère la vertu, le défaut de culture physique ne la favorise pas davantage.

Loisirs des masses, culture des masses enfin inclinent à la socialisation des activités récréatives et culturelles indépendamment de toute influence politique. Le mouvement même de mécanisation non seulement utilitaire, mais rationnelle qui marque en tous sens la seconde révolution technique tend à la renforcer. Il en résulte pour les éducateurs le devoir de former les esprits à ne pas oublier que la réalité et la société humaines ne sont pas fondées sur les déroulements de nécessités mécaniques, mais sur l'action libre et toujours bienveillante de Dieu et sur l'action libre des hommes. Mais pour respecter la liberté des autres, il faut que nous soyons nous-mêmes vraiment libres, délivrés de la liberté d'anarchie qui aboutit au laisser-aller fantaisiste ou veule, à la spontanéité sans règle de la curiosité, du désir, de la passion ou de l'intérêt, libre par cette maîtrise de soi, qui rend capable de reconnaître et d'accepter d'une conscience personnelle la condition morale onéreuse de qui est libre. L'éducation du loisir est essentiellement l'éducation de la liberté.

Le loisir, en son vrai sens, en effet, n'est pas oisiveté (*otium*), ni repos (*quies*), mais liberté (*licet*), droit non à ne rien faire, mais à disposer de soi, spécialement de ses facultés spirituelles. La *scholé* grecque, qui a donné *école*, lie étymologiquement de même, l'idée de loisir à celle de disposition de soi. Le *scolastique* est proprement l'homme qui a du loisir à consacrer à l'étude ou à l'observation de la vie. N'est-il pas

1. Allocution sur l'Automation. *Doc. Cath.*, t. LIV, 1957, c. 844.

ngulier que *loisir* ait conduit à *étude* et à *école?* Evolution :mantique instructive : l'étude apparaît comme le privilège ɜs hommes libres, le loisir se justifie par la réflexion.

La société moderne, tout orientée vers le produire, retrouve ·âce au progrès technique la possibilité de réaliser l'exigence ındamentale de l'être humain : se qualifier librement, être sponible aux plus hautes activités, la culture et la prière.

L'Eglise ne saurait évidemment se désintéresser de cette lucation de l'homme de loisir. Qui mieux qu'elle sait la nction du repos, la valeur du temps, l'ambivalence de nos :tivités... On souhaite que soient connues de tous les lucateurs les lignes de force d'une pastorale des loisirs, cemment dégagées pour les Aumôniers de Lycée, par Exc. Mgr Ménager, auxiliaire de Versailles. Ce qu'il disait ɔur les jeunes vaut aussi pour les adultes [1].

Il faut viser d'abord à les libérer d'une conception dégraınte des loisirs par un changement de mentalité collective une orientation positive. Faire découvrir ensuite et pratiıer les valeurs humaines authentiques dans les loisirs. En eillant un certain sens du gratuit et du fair play, en conduiıt à l'oubli de soi, à la soumission au bien commun, ou r les exigences de pauvreté, d'ascèse, d'énergie de certaines leurs formes, des loisirs de qualité offrent un exercice écieux de vertus morales infuses au baptême. Enfin et surıt on s'appliquera à promouvoir à travers les loisirs la vie :ologale. Le grand livre de la nature aide à découvrir Dieu favorise la prière. Les pèlerinages deviendront souvent e expérience vivante de l'unité, de la catholicité et de la inteté de l'Eglise, au-delà des joies éphémères de la terre élan vers l'éternel. La vie de loisirs de maintes façons, 'elle nous révèle de façon tangible notre fraternité ou us découvre la réalité païenne du monde d'autour de nous, ıt transformer notre rencontre avec les hommes de toutes ısses et de tout pays en une communion d'amour et nous :iter à presser le Christ de demeurer parmi nous.

François de DAINVILLE.

1. Dans *Le Lien*, n° 62, nov. 1957, pp. 16-30.

EN SOUVENIR DE GEORGES ROUAULT[1]

Je ne sais si nous avons réussi à avilir, comme affirmait Péguy, ce qu'il était le plus difficile d'avilir, si nous avons réussi à avilir la Mort, mais je suis sûr qu'un seul mort, quand c'est un mort qui a la grandeur de Rouault, est capable de réennoblir la Mort, de lui rendre son aspect le plus sacré, de lui redonner en nous comme hors de nous ce gain paradoxal que lui reconnaissait saint Paul.

Rouault n'avait pas cessé de s'effacer derrière son œuvre. Tenant son refuge aussi secret que possible, s'enfermant dans son atelier aussi rigoureusement qu'un moine dans sa cellule — je n'exagère pas — il était vraiment dans le monde comme n'en étant pas. Il n'est guère sorti de sa clôture ces derniers temps que lorsque nous l'en avons tiré, il y a six ans, pour lui rendre hommage à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. Depuis cette dernière consécration, tout semblait nous préparer et le préparer doucement à son suprême effacement. Depuis un an, il ne vivait plus que dans une atmosphère de départ. Or, voici qu'au moment où cette disparition si naturelle s'opère, elle nous émeut comme un accident. C'est qu'il est des présences dont nous ne mesurons la portée et dont nous ne reconnaissons la grâce que lorsque nous en sommes privés. C'est que Rouault était tellement l'homme de sa peinture, qu'il ne pouvait témoigner autrement que par elle ce qu'elle manifestait, et que sa simple survivance parmi nous était celle de tout un univers : de celui dont Péguy déplorait déjà l'anéantissement, de celui de l'ancienne France, de celui même de la Chrétienté. Comme le fils de la rempailleuse de chaises d'Orléans, comme Léon Bloy, comme Bernanos, il était de ce peuple qu'on nommait assez justement celui des humbles, parce qu'il restait le mieux rattaché à l'humus originel de ce peuple qui avait su dresser des barricades mais aussi des cathédrales. Ce Parisien qui n'avait pas plus perdu l'accent que l'esprit du faubourg, produisait ainsi l'effet d'un dépaysement mais pour une remontée à un pays plus profondément natal ; il produisait l'effet d'une rencontre avec un sculpteur ou un verrier de Chartres. Il en avait l'allégresse et la gravité. Il en avait la pudeur et la fraîcheur. Il en avait la foi.

Le Prêtre que je suis peut assurer que le Christianisme en ce peinture ne se réalisait pas qu'en images et que s'il aboutissait à une expression si spontanée et si véhémente, c'était sans doute parce qu'elle avait é-

1. Nous remercions Monsieur l'Abbé Morel de nous communiquer cet extrait de son allocution prononcée aux obsèques.

longuement préparée par des générations et des générations de silencieux méritant vraiment le beau titre de fidèles.

Rouault était en effet chrétien jusqu'en ses réflexes. Il avait comme naturellement les vertus chrétiennes au sens le plus fort de ce mot, celui de puissances, développées sans doute et par une dépense constante, mais reçues et de très loin. C'est donc une certaine qualité d'homme, une certaine qualité de chrétien qui disparaît à nos yeux avec Rouault. Mais ce qui en lui ressurgissait du plus prestigieux passé ne tendait qu'à transformer le présent et ménager l'avenir.

« Bienheureux, lisons-nous dans l'Apocalypse, bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. Oui, dit l'Esprit, car leurs œuvres les suivent ». Les œuvres de Rouault, nous savons jusqu'où elles s'étendent, en combien de Musées, en combien de collections, par combien de livres, par combien de reproductions. Elles lui font suite mais comme ces pierres laissées par un explorateur pour marquer sa piste. Elles font une suite si vivante qu'elles permettront à bien d'autres que nous de rejoindre Rouault sur cette planète et de recevoir, sans jamais l'épuiser, le meilleur de lui-même. Ce qui reste et restera de Rouault, c'est ce qui nous est le plus nécessaire aujourd'hui, ce dont nous aurons de plus en plus besoin dans les jours qui viennent, c'est d'abord ce qui est le plus difficile à livrer sans outrance et donc sans trahison par un disciple de Jésus-Christ, ce qui exige le plus de sainteté, c'est d'abord une colère. Une colère aussi violente mais plus métaphysique que celle de Goya, une colère non de révolté ou de justicier mais de prophète, telle en effet que nous en livre les grands envoyés de Dieu dans l'Ancien Testament, une colère qui touche au Mal avec le plus de profondeur, mais aussi avec le plus de pureté, qui le dénonce au plus secret de tout homme, une colère contre tout avilissement, contre toute infidélité, mais une colère d'autant plus pitoyable au pécheur que contrairement aux nôtres, à nos petites colères, elle était plus sévère au péché. Une colère qui comme chez Bernanos aboutit à la douce pitié de Dieu. Oui, l'auteur du « Miserere » n'aura dénoncé nos turpitudes que pour nous affirmer qu'à une grande misère répond une miséricorde incomparablement, infiniment plus grande, celle-là même qui nous est certifiée par le scandale, par la folie de la Croix.

Après la création d'un peintre, nous ne pouvons plus voir la Création de Dieu avec les mêmes yeux qu'auparavant. Et si chacun de nous a la vision qu'il mérite, il lui appartient de la faire profiter de tous les efforts tentés par d'autres pour parfaire la leur. Rouault nous permet ainsi de regarder les plus divers visages de l'homme autrement qu'on les voyait avant lui. Dans les plus abîmés, dans les plus souillés, resplendit désormais, décelée par Rouault, cette face unique, cette face terrible dont nous ne pouvons sur cette terre affronter la gloire sans en mourir, cette

Face que nos yeux de chair ne peuvent supporter que parce qu'elle est voilée comme nos plus pitoyables figures par les pleurs, par les crachats et par le sang.

Cher Rouault, vous la voyez maintenant cette Face que vous avez tant et si longuement cherchée, tel un mystique, dans la solitude de votre atelier, avec un ascétisme qui ne le cède guère à celui du contemplatif, mais vous ne cesserez pas de nous aider à la découvrir jusqu'à transformer par sa seule vision notre vie, là où cette Face est la plus cachée non seulement dans les caricatures qu'en offre encore l'iconographie courante, mais dans tous les « va-nu-pieds du malheur et de la peine ».

M. Morel.

SAHARA 1958

Dans les premiers jours de mars est arrivé à Marseille-Lavera, à destination de la Compagnie Française de Raffinage, le premier pétrolier en provenance de Philippeville, chargé du premier pétrole saharien.

Il s'agit d'un événement. Je veux dire que s'ouvre devant nous une ère singulièrement nouvelle, *celle de l'indépendance énergétique.* Ce pétrolier est le premier témoin d'une aventure qui commença, il y a 8 ans environ, dans le désert et le silence, faut-il ajouter : l'indifférence?

Il m'a été donné de faire, il y a deux mois, un séjour rapide dans ces régions dont on parle tant maintenant, sans imaginer ce qu'elles sont réellement. Car on vit là-bas dans une atmosphère tellement différente, avec des préoccupations tellement plus vastes que celles que nous connaissons de ce côté-ci de la mer, qu'il faut y aller pour savoir et comprendre.

Le fait « pétrole » doit être placé dans son contexte saharien, si original, qu'il est nécessaire d'y vivre pour le saisir. Si l'on connaît, ou croit connaître, l'ambiance et les risques politiques (ce ne sera pas mon sujet), on ignore généralement les difficultés matérielles, climatiques, humaines, qui prennent là-bas des proportions gigantesques sans déborder cependant les possibilités françaises.

Je n'ai pas la prétention d'avoir, en 15 jours, tout vu et tout su. Mais mon rapide séjour en terre algérienne s'est articulé de telle façon que j'ai pu rapporter des images — des « flashes » dirait-on — qui, si elles ne s'enchaînent pas toujours rigoureusement, ont été prises aux lieux mêmes où se jouent des épisodes essentiels pour l'avenir.

Je n'ai fait à Alger qu'une simple escale entre deux avions, et, le soir même, j'arrivais à Ouargla après avoir survolé l'Atlas et les hauts plateaux.

Très vite c'était le Sud. (D'Alger à Ouargla, à vol d'oiseau, il y a 750 km.) L'apparente aridité des hauts plateaux m'avait doucement préparé à l'aspect du désert, et pourtant, dès son abord, j'ai éprouvé le vertige qui naît devant les vides immenses. Surfaces blond-rose, sous le soleil couchant, sans failles, sol plat, plat, plat, étrangement parsemé çà et là de taches de moisissures grandes comme des villes, et qui n'étaient que les dépôts de sel de chotts désséchés. Pas âme qui vive, pas une ombre portée sur cette plage démesurée. Et soudain, sans raison apparente, un dernier chott apparaît, scintillant celui-là, dans le hublot de l'avion, suivi d'une grande tache sombre : la palmeraie. C'est l'oasis, c'est Ouargla.

OUARGLA : vieille ville de 9 000 habitants, berbères mozabites, et arabes chaambas, noirs de peau, a une épique et vieille histoire dont certaines légendes sont parvenues jusqu'à nous.

Au sud de la ville, sur les bords d'une rivière desséchée, l'Oued Mya, dont nous entendrons encore parler, se profile une étrange colline en forme de table, bien détachée sur l'horizon rigoureusement linéaire.

Je suis allé m'y promener : au pied du djebel, sous les dunes, se trouve engloutie l'ancienne capitale du pays, qui s'appelait Cedrata et qui est comme la ville d'Ys du désert. Légende ou réalité? Réalité jusqu'à un certain point, car on m'a montré à Ouargla des fragments de pierre sculptée, des mosaïques provenant de l'ancienne et, dit-on, superbe métropole.

Mais laissons la fabuleuse Cedrata et revenons à ses anciens faubourgs, c'est-à-dire à Ouargla.

Je m'y arrêterai, d'abord parce que cette belle oasis possède les caractéristiques essentielles des villes du Sud, que son importance stratégique est grande, puisqu'elle commande la plupart des pistes du désert; surtout parce que Ouargla, chef-lieu du Territoire des Oasis, sera peut-être (ce n'est pas encore certain) dans quelques années, la capitale d'un nouveau Texas.

La ville indigène, enfermée dans une sorte de citadelle, le Ksar, est faite de maisons basses, toutes blanches, serrées dans un réseau de rues étroites et compliquées par lesquelles on débouche, après s'être souvent fourvoyé, sur une grande place bordée d'arcades, la place du marché, extraordinairement grouillante et colorée. Les indigènes s'habillent en effet volontiers de vêtements rouges, jaunes, bleus et noirs, et de djellabas qu'ils drapent aussi noblement que les sénateurs romains devaient le faire de leurs toges.

Impression totale de sécurité dans ces quartiers où l'on ne rencontre pratiquement pas d'européens. Je passais mon temps à faire le salut militaire en répondant « labès » [1] aux passants rencontrés dans mes déambulations, et trouvais dans les boutiques l'accueil le plus empressé.

Etait-ce sympathie ou simplement politesse recouvrant une superbe indifférence? Quels peuvent être, en effet, les soucis de ces gens?

Commerce, commerce, commerce. Telle est la première pensée des gens des oasis qui, depuis des temps immémoriaux, ont vécu du trafic saharien et du relais des caravanes. Villes marchés, villes magasins villes auberges, Ouargla comme Touggourt, qui ont présidé, depuis des siècles, au troc des dattes domestiques contre les huiles et les arachides du Niger, flairent dans la subite fièvre pétrolière, qui s'empare des roumis, une possibilité d'enrichissement *indirect*, non pas en s'associant

1. Littéralement : Pas de mal!

à l'effort de production (effort et production sont sans doute difficiles à traduire en arabe), mais en s'installant à tous les carrefours de l'offre et de la demande qui ne vont pas manquer de surgir.

Mais Ouargla a deux visages : à côté de la face indigène, il y a aussi un côté français, embryonnaire peut-être, mais magnifique. Pendant près de 20 ans, avant la dernière guerre, la ville fut le fief d'un vieux blédard, un peu réprouvé, qui vécut là comme un roi-nègre superbe et généreux. C'était le Colonel Carbillet dont le souvenir devra rester attaché à Ouargla comme, sur un autre plan, celui du Père de Foucauld à Tamanrasset.

Carbillet a eu au plus haut degré le sens de la grandeur, qui d'ailleurs s'impose dans un pays où l'on ne peut que tailler dans le large. Avait-il prévu le destin d'Ouargla? On ne sait. Toujours est-il qu'il a dessiné et en partie construit une ville européenne inspirée du plan de Versailles : pas moins.

Imaginez, à la place du château, la *Résidence* du Commandant des Oasis, élégante citadelle gris-bleu, encadrée des plus beaux palmiers du Sud, au milieu d'un jardin rafraîchi de gazons très verts et de jets d'eau.

Trois grandes avenues partent de là, magnifiquement plantées. L'une mène au quartier militaire, avec ses casernes et maisons d'officiers, l'autre à la ville européenne et ses services civils d'eau et d'électricité (les moteurs diesels y fonctionnent actuellement au « brut » d'Hassi Messaoud). L'avenue centrale, la plus belle, bordée de divers bâtiments civils, aboutit à une grande esplanade fermée de portiques et ornée des monuments commémoratifs de Flatters, Foureau-Lamy, Laperrine, Foucauld.

Tout, y compris l'église et le château d'eau, est bâti dans le style saharien, les hauts murs un peu ocrés surmontés de petits créneaux en forme de pyramides, qui donnent à la moindre construction une tournure défensive, uniquement dirigée d'ailleurs contre le soleil et le vent.

Carbillet a multiplié les puits artésiens qui vont chercher à 80 mètres de profondeur une eau abondante et excellente, source de fraîcheur et de fertilité. De la vieille palmeraie primitive, il ne reste pas grand chose : quelques arbres épars, assez étiques, chacun d'eux entouré d'un petit rond de cailloux qui veut dire en clair : « ce palmier là est à moi, il n'est pas à toi ». La nouvelle palmeraie, en revanche, est immense, régulièrement alignée, irriguée, entretenue et s'étend peu à peu en direction de Cedrata qui en sera bientôt recouverte. Elle est gérée par le Commandant des Oasis qui joint ainsi à ses fonctions militaires considérables (puisqu'il règne jusqu'au sud du Hoggar, à 1 500 km de là) et à ses fonctions administratives (il a qualité de sous-préfet), celles d'exploitant agricole, ce dont il n'est pas peu fier.

Le successeur actuel de Carbillet s'appelle le Colonel D'A... colonial, grand seigneur, qui m'a fait les honneurs de son bled avec une gentillesse parfaite. Et c'est grâce à lui que j'ai pu être le témoin d'un épisode qui, en plein désert, m'a mis au contact des réalités politiques les plus brûlantes.

C'était quelque huit jours avant le vote de l'O. N. U. sur l'Algérie. Un avion spécial avait amené à Hassi Messaoud une dizaine d'ambassadeurs d'Amérique latine, en poste à Paris.

Après leur visite des champs pétroliers, ces Messieurs débarquèrent un soir à Ouargla, fourbus, mais visiblement enchantés. Le Colonel leur avait préparé une réception de grand style.

Devant la Résidence, face au mât du drapeau, étaient disposées les troupes en armes. En fond de tableau des chameaux, à l'œil blasé, faisaient de la figuration pour bien accuser la couleur locale. Échange de harangues et de politesses. Puis l'on vit arriver des petites filles Chambas, rouge et bleu vêtues, les cheveux noirs artistement tressés, tenant dans leurs mains des plats de dattes et des coupes de lait.

Les Sud-Américains, un peu embarrassés n'osaient guère toucher à ces signes de bienvenue dont le conditionnement et l'asepsie leur paraissaient vaguement suspects. Bravement cependant, ils s'enhardirent et remplirent leur office sous l'œil du Colonel et de ses Officiers.

Pendant ce temps, brutalement, la nuit était tombée. Soudain, deux projecteurs éclairèrent le drapeau au haut de son mât. Sonnerie de trompettes. Présentez-armes. Et les couleurs furent amenées, lentement dans un silence extraordinaire.

A l'issue de cette cérémonie, une réception avait lieu à la Résidence dans la meilleure tradition des cocktails parisiens. L'occasion m'y fu donnée de tâter l'opinion de ces diplomates qui devaient sans doute ruminer déjà le rapport qu'ils allaient faire à leurs Gouvernement respectifs. Ils étaient manifestement enthousiasmés. Bavardant notamment avec l'Ambassadeur de X... j'ai eu droit à cette confidence : « C que la France a fait ici est magnifique. L'impression que je retire de l visite à Hassi Messaoud est celle d'un courage et d'une foi qui méritent la meilleure récompense. L'esprit, l'organisation, l'ingéniosité et la scienc de vos pétroliers sont exemplaires. Il faudrait, conclut-il, que beaucou de monde vienne ici pour le constater. »

N'étant pas diplomate de profession, mais de tempérament curieu je me permis de lui poser une question : « Comment, Excellence, croyez vous que vos confrères vont conclure leurs rapports, car en ce qui vou concerne il me semble qu'il n'y ait plus l'ombre d'un doute? »

« Je pense, me dit-il, que ces Messieurs sont très impressionnés, et ce d'autant plus que l'arrière-pays de certains d'entre eux se trouve enco dans une situation plus retardataire que ne l'est actuellement l'Algérie. »

:t le vote à l'O. N. U., lui demandai-je?
.'Ambassadeur conclut sans ambages :
Soyez sans inquiétude. » L'Histoire a prouvé qu'il avait tenu parole.
)uargla est la tête de ligne des pistes du désert; sera-t-elle la capitale pétrole? On ne peut encore l'affirmer : il faudrait pour cela que le :ment décelé à Hassi Messaoud, à 80 kilomètres au Sud-Est, s'étendit qu'à proximité de la ville, ce qui est possible mais n'est pas encore uvé. En attendant le petit pipe-line, le « baby », comme on l'appelle, passe pas et le gros pipe-line qui sera achevé dans trois ans n'y passera non plus, sauf fait nouveau.
.a ville qui, actuellement, se trouve la mieux placée à cet égard est ıggourt, point de départ de la voie ferrée, qui mène les wagons-citernes qu'à Philippeville.
Mon but, en allant à Touggourt, était de jeter un coup d'œil sur les :allations d'entreposage du pétrole qu'on était en train d'y monter, ıussi de faire visite au « baby ». Un grand spécialiste américain disait effet que pour trouver du pétrole, c'est très simple : il suffit de suivre pipe-line. Il vous amènera inévitablement soit à la Raffinerie, soit gisement.
I'ai donc suivi le pipe-line qui est longé d'une route d'un bout à l'autre, une distance de 180 kilomètres.
)'un diamètre de 15 centimètres environ, il est enterré à 50 centitres [1] et chemine tout droit, sans autre accident de terrain, depuis ssi Messaoud, qu'une pointe avancée du grand erg oriental qu'il trase en zig-zaguant au milieu de ses dunes.
l aboutit à Touggourt, à la gare du chemin de fer où l'attendent is grosses citernes de 1 600 mètres cubes chacune. De là le pétrole est barqué sur wagons et s'achemine jusqu'à Philippeville par la voie ·ée (il n'a fallu que trois mois pour poser le tube, soit à une allure 2 km par jour, ce qui est un record dont on n'a pas parlé).
:t si, par malveillance, ce pipe-line est coupé? J'ai posé la question voici ce que l'on m'a répondu :
ıi l'étroit réseau de surveillance installé est pris en défaut, le tube ıt effectivement être saboté. Mais cela n'est pas grave : instantanént, le pétrole s'arrête de couler. Le maximum des pertes se limite uelques mètres cubes, pendant que, l'alarme étant automatiquement ınée, se déclenchent à la fois les groupes d'intervention militaire .es équipes de réparation. Durée maxima de l'interruption : quelques ıres.
:e « baby » pipe-line, qui ne transportera en définitive que 1 200 mètres ıes par vingt-quatre heures soit 450 000 mètres cubes par an, est

. Il est enterré pour éviter la chaleur du soleil.

évidemment très au-dessous de la capacité de production d'Hassi Messaoud. Mais il présente cependant trois avantages.

— *La propagande :* on a émis trop de doute sur la réalité du pétrole saharien. Au moment où un effort financier de 150 à 200 milliards par an sera nécessaire pour sa mise en valeur, l'épargnant, éternel saint Thomas, a besoin de voir et de toucher pour consentir à croire à cette trop lointaine vérité.

— *Économique :* si faible que soit la quantité débitée, elle est cependant un appoint non négligeable pour la consommation française, et n'est pas payable en dollars.

— *Politique :* la construction du tube est une affirmation concrète de la volonté française de se maintenir en Algérie.

Ajouterai-je qu'il s'y joint une sorte de défi porté à l'insurrection, défi que l'Armée, les Pétroliers, tous les Français d'Algérie lancent sportivement à l'adversaire : *il faut que le pétrole passe, et il passera.*

***

Je me suis étendu sur les aspects préalables de mon enquête. Mais il m'a semblé indispensable, avant d'arriver à Hassi Messaoud, de situer tant soit peu le décor de la grande aventure et de faire partager ma découverte de cette face sud de l'Algérie, si médiocrement connue jusqu'à ce jour parce que son sol désolé était l'image du néant, à peine évocatrice d'un passé de légende. Pays de la soif, du soleil brûlant, pays de la mort, l'Atlantide nous était abandonnée par les nations comme quelques arpents de sable tout juste bons au coq gaulois pour se faire les ergots [1] et y planter la fiction de son absurde Antinéa.

Or, voici que l'avenir se découvre, que le désert n'est plus le désert, que le pays de la soif se révèle riche en eau, que le monde du silence se remplit de bruits et que ce continent perdu s'ouvre enfin aux plus grandes découvertes.

Hassi Messaoud se trouve situé à 80 kilomètres au Sud-Est d'Ouargla, en lisière du grand erg oriental et de ses dunes immenses. Le nom est celui d'un puits, maintenant asséché, où les caravaniers faisaient étape sur la route du Tassili ou de Ghadamès. Les chameaux n'ont pas encore disparu du paysage, mais ces vieux habitués de la solitude font désormais figure de condamnés à mort au milieu de l'animation mécanique ambiante.

Quatre mille cinq cents hommes vivent là, employés par les deux

1. Lord Salisbury.

Compagnies R. E. P. A. L. et C. F. P. A. [1]. J'étais l'hôte de cette dernière... et dès mon arrivée à l'aérodrome, je fus conduit à la base O. M. I. (O. M. signifiant : Oued Mya) qui est la capitale de la Compagnie.

O. M. I. est une cité de trois cent cinquante hommes, disposée en cercle, formée pour moitié de guitounes spacieuses et pour moitié de petits cubes de baraques préfabriquées, alignées en rues, ombragées de lattis d'osier, conçues comme des roulottes de camping et munies d'un confort conditionné et ripoliné : meubles escamotables, eau courante, électricité, etc...

Au centre du camp : trois bars (Cha Cha Cha, Bikini et Kheli) installés dans des guitounes polygonales en aluminium. Ma surprise fut grande de pouvoir m'y faire servir, dès l'arrivée, par un barman Chamba en veste blanche, un excellent scotch choisi parmi une multitude de boissons. L'atmosphère, à midi, y était celle du Pam Pam des Champs-Élysées. Seules manquaient les jeunes filles à queue de cheval.

Deux grandes baraques restaurants sont à proximité, ainsi qu'une salle de cinéma, des cuisines ultra-modernes au butane, des entrepôts de vivres et de matériel, une boulangerie, des bâtiments administratifs et techniques, un bureau de poste, un poste de police et d'incendie. Même un kiosque à journaux apporte sa touche vaguement citadine.

Une piscine était en construction et doit être maintenant achevée; elle est alimentée par un puits artésien.

La première impression est celle d'une hospitalité collective sans limite, pleine de jeunesse et de bonne humeur, d'optimisme et de confiance. « Vous êtes ici dans une maison de verre », me dit-on dès l'arrivée, et j'ai pu constater que c'était bien vrai. J'ai eu accès aux cartes et aux coupes de terrain, et posai toutes les questions que je voulais. Chaque repas (abondamment et savamment composé six mois d'avance par des diététiciens) m'était une occasion de faire la connaissance d'ingénieurs, de contremaîtres ou d'ouvriers, et d'engager des conversations passionnantes où chacun, toute hiérarchie abandonnée autour de la table, parlait de ses problèmes propres, de son opinion sur tel ou tel aspect général ou particulier du travail commun. A la longue, je découvrais sans doute les petites rivalités existant entre les spécialistes du forage (les seigneurs, ceux qui trouvent), les spécialistes de la production (les profiteurs, ceux qui mettent en valeur la trouvaille des précédents), les administratifs (prétendus bons à rien), tout cela rappelant fort les différences faites entre la cavalerie, l'infanterie et l'intendance dont chacun sait que les vocations respectives sont définitivement

1. S.N. R E P A L : Sté Nationale de Recherches Pétrolières en Algérie. C.F.P.A. Cie Française des Pétroles (Algérie)

irréconciliables. Au-dessus de tout, cependant, un esprit de corps incomparable.

Une 2 CV, la reine du désert, fut mise à ma disposition et je pus, à longueur de journée, visiter les chantiers et le pays environnant, essayant de fixer dans mon esprit les images extraordinaires de cette énorme usine, quatre fois grande comme Paris, sillonnée de tubes, de routes et d'aérodromes, balisée tous les 6 ou 7 kilomètres des hautes tours de 45 mètres des derricks qui, jour et nuit, percent le sol jusqu'à 3 500 mètres de profondeur.

Actuellement, le champ d'Hassi Messaoud couvre 300 kilomètres carrés et l'épaisseur de la couche productrice est, partout où elle a été traversée, de 150 mètres environ, ce qui est énorme, car on exploite ailleurs dans le monde et avec succès, des couches de 60 centimètres d'épaisseur seulement. Neuf puits ont atteint le gisement, trois autres sont en cours de forage.

En divaguant dans les dunes, dans ma 2 CV sans portes [1], je suis allé d'un point à l'autre de ce grand polygone dont l'apparente géométrie est corrigée par la rencontre de vieux oueds desséchés, de failles abruptes comme des canyons où parfois je tombais sur un antique chamelier, au visage voilé dans un chèche, accroupi dans une totale indifférence.

Je ramassais au passage quelques « roses des sables » seules fleurs du désert [2], derniers témoins poétiques et fragiles d'une terre qui, bientôt, n'aura plus de secret pour personne.

Et puis, j'arrivais sur le chantier où dans le fracas des énormes moteurs qui entraînent la sonde, j'entendais une leçon de choses vivante et concrète, faite à tue-tête par l'ingénieur de forage.

C'est le 14 *juin* 1956 à la cote 3 329 mètres que la S. N. REPAL atteignait une couche de grès fortement imprégnée qu'elle traversait sur 150 mètres. (A noter qu'au Moyen-Orient, l'épaisseur moyenne des couches est de 40 m, au Texas, de 8 m).

Un pétrole jaillissait à la pression, au fond, de 490 kilogrammes au centimètre carré et de 160 kilogrammes au sol, ce qui est extrêmement rare, léger, à faible teneur de soufre, comportant environ 45 % d'essence, ce qui permet son utilisation immédiate dans les moteurs Diesel. Le rythme du débit s'établissait à 150 mètres cubes par jour, chiffre analogue à celui des meilleurs puits du Moyen-Orient. Les forages successifs effectués par les deux Compagnies ont, jusqu'à présent, révélé que ce pétrole se présentait en une couche régulière, se relevant sensiblement du Sud au Nord. D'après la géophysique et les géologues, la structure de grès du trias constituant la roche-magasin, a hérité des habitudes

1. Pour faciliter l'auto-stop.
2. Ce sont des cristaux de gypse.

calmes des couches sahariennes, sans faille apparente, et peut donc s'étendre sur des centaines de kilomètres carrés, suivant un dôme dont l'épicentre serait au puits OM-81, actuellement le plus au nord du chantier.

La question de la contenance du gisement est sujette à grandes controverses. Voici d'abord quels en sont les facteurs :

— le cubage (superficie multipliée par l'épaisseur de la roche-magasin);

— la porosité, c'est-à-dire le % de pétrole contenu dans une masse donnée de grès;

— la qualité du pétrole;

— la perméabilité de la couche, soit le coefficient de récupération de l'huile;

— la pression au sol.

M. Lemaire, ancien Ministre et polytechnicien, faisait état, il y a six mois, d'une quantité récupérable de 2 milliards de tonnes, estimation jugée alors un peu hâtive.

Faisons un autre calcul sur la base des chiffres connus à Parentis, et par extrapolation.

On a reconnu, dans les Landes, à Parentis, 25 millions de tonnes sur un périmètre de 25 kilomètres carrés et sur une épaisseur de 60 mètres de grès productif. Le réservoir serait donc de 25 kilomètres carrés × 60 = 1 milliard 500 millions de mètres cubes. Les 25 millions de tonnes récupérables représentent donc 1,66 % du volume de la roche magasin.

En appliquant ce pourcentage de récupération à Hassi Messaoud, vu le volume actuellement reconnu du magasin, on obtiendrait théoriquement 750 millions de tonnes. Il faut y ajouter pour correction, des conditions d'exploitation qui paraissent meilleures.

La perméabilité de la roche, notamment, est plus favorable et les puits d'exploitation seront en moyenne éloignés de 3,5 km alors qu'à Parentis leur éloignement maximum est de 1 200 m, distance critique au-delà de laquelle le pétrole refuse de se laisser pomper.

Mais essayons de serrer les chiffres de plus près encore : sur 300 kilomètres carrés de gisement actuellement reconnu avec une épaisseur moyenne de 120 mètres (pour rester modeste), le volume de la roche magasin serait de 36 milliards de mètres cubes.

En tenant compte d'une porosité moyenne (elle n'est pas nécessairement identique en tous les points) que nous fixerons au minimum de 10 % (chiffre sujet à revision), le volume du pétrole en terre pourrait être théoriquement de 3 milliards 600 millions de mètres cubes, soit 3 milliards 040 millions de tonnes puisque la densité de l'huile est de 0,8. Il n'est pas aventuré d'affirmer qu'on pourra en extraire au moins le quart.

Mais il faut souligner que les études de porosité et de perméabilité ne sont pas achevées. Il faut dire surtout que les recherches de l'extension du gisement sont très loin de toucher à leur terme et que les chiffres publiés sont le *minimum minimorum.*

Tant que nous n'aurons pas les conclusions des experts, il serait prématuré pourtant de s'arrêter à une quantité quelconque. Disons simplement que le gisement actuellement connu est suffisant à encourager les plus grands espoirs si on le rapproche des nécessités de la consommation française [1] qui tend à doubler tous les dix ans. En tout état de cause, l'achèvement du gros pipe-line de 61 centimètres de diamètre d'Hassi Messaoud à Bougie devrait, dans trois ans, nous assurer une livraison de 10 millions de tonnes par an.

Si, en 1968, nous consommions 50 millions de tonnes environ, cette quantité pourrait se voir couverte par les champs sahariens et nous permettrait même de fournir l'Europe. Car il est permis de penser — et sur place c'est une quasi-certitude — qu'avant dix ans, d'autres Hassi Messaoud auront été découverts, sans oublier qu'Hassi Messaoud lui-même n'a pas encore révélé les limites de son étendue. Au point que les pétroliers vous disent volontiers, par boutade (et aussi vu leur souci d'implantation définitive des installations fixes et du tracé du futur pipe-line) : vivement un échec pour que l'on sache enfin où cela s'arrête!

***

Mais peut-être ne se rend-on pas assez compte de l'effort fantastique auquel ces perspectives nous obligent, pour ne pas dire, nous condamnent.

Les hommes d'Hassi Messaoud sont très peu nombreux, ils se fatiguent, ils s'usent. Si le matériel, encore trop rare, fera de moins en moins défaut, car on en fabrique beaucoup, et en attendant on en importe des U. S. A. (80 % actuellement), la *main-d'œuvre* qualifiée, en revanche, pose un très difficile problème.

Ne parlons pas des indigènes, dont l'embauche est facile, et ce d'autant plus que les salaires sont élevés, mais dont la qualification et la technicité sont encore à peu près nulles.

Le vrai problème est du côté des Européens : les collèges et les lycées n'ont guère enseigné la géologie aux jeunes et l'aventure du pétrole nous prend absolument au dépourvu. Là où il faudrait dix ingénieurs, il y en a un, qui se fatigue vite et ne voit personne encore pour le relever.

La relative lenteur des travaux s'explique encore par la distance que

1. En 1957 : 25 millions de tonnes,

la radio, l'avion et l'hélicoptère tendent d'ailleurs à réduire de plus en plus en donnant à ce grand corps inanimé qu'était le Sahara un système nerveux et sanguin prodigieusement actif qui, à lui seul, le métamorphose.

Le climat surtout est éprouvant. La chaleur, l'été, s'élève à 60 degrés. Le froid intense, pendant les nuits d'hiver, paralyse les doigts et les moteurs. Le vent de sable enfin, élément surprenant et non moins redoutable, aveugle, énerve, fait suffoquer.

Car on ne s'arrête jamais, ni de jour ni de nuit, quels que soient le temps et les circonstances. Quels que soient les *risques* aussi. Si on en parle peu là-bas, le risque est présent néanmoins, et l'affaire de Timimoun, au début de novembre dernier, est venue rappeler que les rebelles ne veulent pas se laisser oublier dans un secteur qui représente d'ores et déjà le réservoir d'énergie de la France, d'une énergie entendue au propre comme au figuré...

Les hommes qui assument ce risque pour le Pays tout entier, sont une poignée. Ils sont très jeunes, très optimistes, très efficaces. Je les ai vus à l'œuvre et longuement parlé d'eux avec le chef du personnel. En l'écoutant, je sentais en moi grandir une amitié complice (mais honteuse de rester passive) pour ces garçons si simplement conscients de l'immense portée de leur tâche généreuse.

J'ai promis, avant de quitter Hassi Messaoud, terre intensément française, de porter témoignage pour eux. Ceci s'est passé il y a deux mois, vers minuit, au camp O. M. I., le verre de l'amitié en main et une certaine émotion au cœur. Nous avons parlé de l'avenir de la France, des possibilités de ressaisissement de son peuple. Nous avons parlé, surtout, de la chance de la France, ce pays béni de Dieu, à qui ne manquerait que la volonté de saisir le levier de puissance qui sort de son sol.

Mais cela, personne ne voulait le croire. On faisait confiance à la Métropole, à Paris surtout dont on attend tout, le meilleur comme le pire.

Et puis nous nous sommes quittés. Un fort vent de sable soufflait, qui nous a rudement poussés vers nos guitounes dont les toiles claquaient sous la bourrasque.

Au loin, sous les projecteurs, les foreuses travaillaient toujours.

Mars 1958. Antoine du PASSAGE.

RÉCRÉATION LINGUISTIQUE

Des locutions en veux-tu en voilà

Un *Dictionnaire des locutions françaises* vient de paraître chez Larousse [1]. Je m'y amuse, m'y instruis. Se trouvera-t-il quelques lecteurs de notre grave Revue pour y prendre plaisir avec moi? Je veux le croire. Qui n'est sensible à la saveur de ce parler, plus vieux que nos plus vieilles bouteilles, et qui n'a pas vieilli? Tirons-le de derrière les fagots.

Une locution est une façon de parler imagée, formée de plusieurs mots soudés ensemble, et qu'on se passe d'un siècle à l'autre sans qu'elle subisse aucun dommage. C'est cette pérennité qui m'étonne. Que toute langue évolue, que le français s'éloigne peu à peu de ses origines, que nos écrivains du Moyen âge, de la Renaissance et même du XVIIe siècle, ne se lisent plus sans dictionnaire, nous le savons, hélas! Mais voici des expressions qui résistent à tout : aux révolutions politiques et morales, au choc linguistique des peuples qui nous entourent, à l'invasion monstrueuse des termes techniques. De Charlemagne à la IVe République, il semble que nous ayons changé de planète. Notre surprise n'en est que plus grande de découvrir un fauteuil dans la Chanson de Roland, et, sur les lèvres des usagers du métro, des façons de parler familières aux manants du XVe siècle. Mêmes mots. Mêmes tours. Même nuance d'ironie ou de malice.

A cette récréation, nous ne convierons pas les savants. Restons entre amateurs. Mais on peut se divertir savamment. Qui nous interdit de feuilleter Brunot et Dauzat, Marouzeau et Littré, et les vieux écrivains eux-mêmes?

I

Relevons d'abord les expressions qui, témoignant de coutumes abolies, ne peuvent dissimuler leur grand âge. Dissimuler? A quoi bon? Nous reliant au passé, elles nous sont d'autant plus chères que plus antiques. Ainsi conservons-nous précieusement, fût-elle informe, quelque effigie gallo-romaine.

1. Maurice Rat, *Dictionnaire des locutions françaises*, Larousse, 1957. Parmi les milliers de locutions qui furent ou sont encore en usage, l'auteur a dû choisir, bien sûr, et son choix s'est porté sur les plus divertissantes (avec une prédilection, je dois le dire, pour les plus gaillardes). On peut lire sur le même sujet les excellentes pages de J. Marouzeau. *Aspects du français* (Ch. XIX : Le mot et la formule).

Aujourd'hui encore, on *tourne casaque, on rit sous cape,* on intervient *à brûle-pourpoint,* comme si casaques, capes et pourpoints étaient de la dernière mode. L'armement, lui aussi, s'est quelque peu modifié : n'empêche, on continue à *rompre en visière* et à *vieillir sous le harnois.* On cherchera toujours *le défaut de la cuirasse.* Dire qu'une entreprise *fait long feu* (rate piteusement), c'est évoquer une époque où l'artillerie était dans l'enfance. Il y a belle lurette (nous reviendrons à *belle lurette*) qu'on ne fait plus rougir au feu les boulets dans le but d'incendier les villes assiégées, mais nous *tirons* encore *à boulets rouges. Tailler des croupières* a survécu aux charges de cavalerie. Qu'elles sont loin les jolies galères, toutes blanches d'écume et de voiles! Et pourtant : *Vogue la galère!* Il peut pleuvoir beaucoup sans qu'il tombe jamais des baïonnettes, mais *il pleut des hallebardes,* comme si l'étrangeté même du mot favorisait sa survie. *Entrer en lice* et *jeter le gant* ont gardé quelque solennité, en souvenir des tournois. *Être à couteaux tirés* rappelle le temps où le port d'armes n'était pas prohibé, l'époque aussi du point d'honneur et du sang chaud. Nous-mêmes, et nos locomotives, *faisons la navette* d'une ville à une autre; nos projets de loi *font la navette* entre l'Assemblée Nationale et le Sénat, comme le tisserand — que c'est loin! — faisait aller et venir sa navette entre les fils de la chaîne. On *donne du fil à retordre,* comme du temps où toutes les femmes de France filaient pour la rançon de Duguesclin, où les vieilles dames qui regrettaient d'avoir dédaigné Ronsard, assises auprès du feu, dévidant et filant, chantaient ses vers, au soir, à la chandelle.

Fierabras, dans les Chansons de geste, était le nom d'un géant sarrasin; et l'épée de Renaud de Montauban s'appelait Flamberge. On parle toujours de *mettre flamberge au vent,* et l'engeance des *fiers-à-bras* n'est pas près de s'éteindre.

Qui a supprimé l'épreuve du feu? Saint Louis? Sept siècles de cela! Mais les Français n'en sont pas moins toujours tout prêts à *en mettre leur main au feu.* Souvent même vous les verrez *monter sur leurs grands chevaux,* à la manière des seigneurs qui, allant guerroyer, échangeaient leurs palefrois ou chevaux de parade pour leurs destriers ou « grands chevaux ».

Être passé maître en ceci ou en cela nous vient tout droit des corporations : qui présentait un « chef-d'œuvre », d'apprenti passait maître.

Tel est l'attachement du Français à ses vieilles expressions qu'il leur demeure obstinément fidèle même si leur sens originel se perd dans la nuit linguistique. Qui donc, parlant de *rendre gorge* ou *de faire des gorges chaudes,* se souvient, même vaguement, de la chasse au faucon? Ou du loup, quand il marche à *la queue leu-leu?* Ou de la tête *(caput)* dans *de pied en cap?*

Depuis Rabelais, *faire la sainte Nitouche* n'a rien perdu de son succès.

Parbleu, direz-vous, sa malice est transparente! Mais tel autre saint n'est pas moins invoqué, si l'on peut dire, bien qu'ignoré, lui aussi, de tous les calendriers. C'est saint Glinglin que je veux dire, qui serait, d'après les étymologistes, une déformation de « seing » (*signum*, signal d'alerte, d'où toc-*sin*) et de « glinguer », sonner. En sorte que promettre de payer quelqu'un *à la saint Glinglin*, c'est le renvoyer à la trompette du Jugement dernier, à la fin des temps. Le stupéfiant, ici, c'est qu'après des siècles de prononciations déformantes, le sens, lui, n'ait pas changé.

Les croisés, déjà, *se moquaient d'une chose comme de l'an quarante*. Mais ils disaient : « comme de l'Alcoran ». Nous ne parlons plus, mais nous pensons comme les croisés.

Connaissez-vous un moyen de « partir » (partager) avec un autre une « maille » (la plus petite unité monétaire), sans être obligé de se disputer? Tel est bien encore le sens de l'expression : *avoir maille à partir* avec quelqu'un, bien qu'on n'en comprenne plus un traître mot.

Le sens a bougé, mais à peine, dans *ne rêver que plaies* (pour plaids, plaidoiries, procès) *et bosses :* ici la confusion date de loin, du XVIe siècle! Nous disons encore : *il n'y a pas péril en la demeure*, comme si demeure signifiait toujours attente, retard, délai. — Mais l'expression *se crêper le chignon*, malicieuse encore aujourd'hui, l'était davantage, accordons-le, quand « se crêper » signifiait « se friser ».

On modifie parfois un mot incompris, mais sans toucher au sens. Quand « tomber dans les pâmes » (en pâmoison) devint inintelligible, le populaire lui substitua hardiment *tomber dans les pommes* qui n'est pas moins absurde, mais qui signifie toujours, et très clairement : avoir une syncope.

Être (ou tomber) *dans le lac* témoigne d'une confusion tout aussi drôle, et peut-être consciente, à l'origine. Le lacs était un nœud coulant pour prendre les oiseaux ou un gibier quelconque.

> Le lacs était usé; si bien que, de son aile,
> De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin,

écrit La Fontaine. Quand, à l'indignation des lexicologues, on se mit à faire sentir le c (« c'est une grosse faute de dire lâk », observe encore Littré), on ne sut plus comment distinguer lacs (lacet, de *laqueus*) de lac (de *lacus*). Dans cette lutte obscure, le premier mot succomba. Remarquez que *être dans le lac* garde quelque chose du vieux sens : non pas tomber à l'eau, mais se trouver dans une situation embarrassante.

D'où peut venir *frais émoulu?* De fer émoulu, récemment aiguisé. « Une lutte à fer émoulu », écrit Montaigne. Et Voltaire : « On ne combattait pas à fer émoulu. » C'est que Voltaire s'intéressait à la vieille langue et se piquait d'étymologie. Peine perdue! On ne revient pas en arrière.

Depuis un siècle on disait avec Molière : « frais émoulu du collège ». La mode en fut continuée.

Autre altération du mot sans changement de sens. Lurette n'est pas français, mais *il y a belle lurette* est une locution française, et des plus jolies. « Il y a belle heurette », disait-on au XVIIe siècle, heurette étant le diminutif de heure, prononcé hure.

Mais la fidélité obstinée au sens premier devient ahurissante dans la locution *orgueilleux comme un pou*, laquelle, si l'on y songe, est absurde, mais ne l'était nullement au moyen âge, quand un pou (ou poul, de *pullus*) était un jeune coq.

Être la coqueluche de Paris, ou des femmes du pays, est une expression mystérieuse, mais que chacun entend fort bien. Elle ne doit pas dater d'hier si l'on en croit des étymologistes de poids. Jugez plutôt. La coqueluche fut d'abord un capuchon *(cucullus)*, puis la maladie dont on se protégeait en se coiffant dudit capuchon. Mais *être coiffé de quelqu'un*, c'était, déjà au temps de Louis XIII, être entiché de lui (« De son Tartuffe elle paraît coiffée », écrit Molière). Et voilà, bonnes gens, pourquoi telle vedette ou telle jeune romancière est aujourd'hui la coqueluche de Paris.

Une locution très roturière, et qui peut néanmoins produire ses lettres de noblesse, c'est *payer en monnaie de singe* (c'est-à-dire en grimaces, ou en moqueries, ou ne pas payer du tout). Le « Livre des Métiers », du XIIe siècle (cité par Littré), ne prévoit-il pas que le montreur, au passage des ponts de Paris, pourra faire gambader son singe devant les péagers... « et pour son jeu être quitte »?

Ces anecdotes sont amusantes. Rien de plus. D'autres explications, fort suspectes, nous ont été transmises par des mémorialistes plus ingénieux que savants, parfois facétieux. Je tairai donc celles, trop nombreuses, et trop bien trouvées pour être convaincantes, qu'on nous propose pour *boire à tire-larigot*, *tirer les vers du nez*, *croquer le marmot*, *courir la prétentaine*, ou *découvrir le pot aux roses*.

A quoi bon? C'est un fait. Voilà des siècles que les Français usent de ces formules obscures, absurdes, logiquement indéfendables, sans se soucier le moins du monde de leur origine. Qui sait s'ils n'y cherchent pas une compensation à leur besoin, devenu maniaque, de la clarté à tout prix? Et puis, ce rien d'archaïsme, ce brin de fantaisie ou même de folie est devenu un plaisir défendu et d'autant meilleur, depuis qu'aux deux siècles régentés par Vaugelas, des grammairiens renchéris ont prétendu nous priver totalement de ces créations spontanées et nous en faire honte. Entre le naturel et le purisme se poursuit une guerre sourde. Officiellement battu, le naturel prend sa revanche [1].

1. Comme le remarque Marouzeau, ces locutions ont fini par constituer des blocs où les mots ne peuvent être ni dissociés, ni intervertis. *Prendre fait* n'est rien si

II

Un peu comme ces dames qui, passé un certain âge, ont tendance à se vieillir (et c'est encore une coquetterie), les locutions citées jusqu'ici affichent tapageusement leur antiquité. Forme archaïque ou facture bizarre, us et coutumes qu'elles rappellent : tout nous oblige à les dater. Nous nous récrions : « Quoi? un millénaire? et encore si vivaces? »

Avouons-le pourtant : l'ensemble rappelle une boutique d'antiquaire. Et s'il nous arrive, en conversant, d'emprunter telle ou telle pièce de cette panoplie vénérable, c'est un peu avec les sentiments de l'académicien exhibant son épée : je veux dire avec une tendresse certaine, avec la conscience aussi de braver le ridicule.

Mais voici d'autres locutions que vous croiriez, au contraire, de création récente. Familières et lestes, court-vêtues, à la mode du jour, elles paraissent tombées de la dernière pluie. Quelque journaliste en verve les aura lancées? Ou un titi parisien?

Or il arrive que, par grand hasard, on les retrouve dans quelque vieux bouquin ou dans un almanach datant de plusieurs siècles. Leur air jeunet nous a trompés. Elles appartiennent, elles aussi, à cette « langue parlée », plus conservatrice qu'on ne croit, dont usent les Français depuis toujours, mais que la « langue écrite » ignore avec superbe. En sorte qu'il est souvent malaisé d'en fixer l'origine.

Vous protestez? Je sens à je ne sais quoi, dites-vous, que *faire du chambard* est tout récent. Je vous l'accorde. Mais on peut s'y tromper. Car si *faire la ribouldingue* date à peine de cinquante ans, *s'en lécher les*

vous n'ajoutez : *et cause;* « prendre cause et fait » est tout aussi impossible. Bien qu'on termine maintenant le repas par les fruits, on dira toujours *entre la poire et le fromage.* Sans ces agrégats indissolubles, une foule de vocables anciens auraient depuis longtemps disparu. Pauvres mots chenus, le plus souvent amputés, toujours affaiblis, *qui ne peuvent plus jamais aller seuls,* et doivent s'appuyer sur un voisin plus vaillant comme sur un bâton de vieillesse. En voici quelques-uns. Je donne la date (d'après Dauzat) non de la locution, mais du *mot* dont elle permet la survie :

XVIIe SIÈCLE. — Courir la *pretentaine,* faire *florès.*

XVIe SIÈCLE. — Tout de *go,* courir le *guilledou,* faire le *mariol,* battre la *chamade,* chanter *pouilles,* aller *clopin*-clopant, rentrer *bredouille,* prendre la poudre d'*escampette.*

XVe SIÈCLE. — Pour la *frime,* tirer ses *grègues,* de *guingois,* en *tapinois,* en *vrac,* un guet-*apens,* parler à la *cantonnade,* de bon *acabit.*

XIVe SIÈCLE. — Faire la *nique,* aller sur les *brisées,* à l'*encan,* pierre d'*achoppement,* tout à *trac,* un *laps* de temps.

XIIIe SIÈCLE. — Jeter sa *gourme,* de pied en *cap,* avoir à ses *trousses,* de bon *aloi,* avoir la *berlue,* chasse à *courre.*

XIIe SIÈCLE. — Crier *haro,* peu ou *prou,* maître *queue,* ni sou ni *maille, us* et coutumes, rester *coi,* au *for* intérieur, au *fur* et à mesure, d'*estoc* et de taille, se mettre *martel* en tête, *huis* clos, d'*emblée, clin* d'œil, sans *barguigner,* frais *émoulu,* a *bailler* belle, aux *abois,* à bon *escient,* sans coup *férir, boute*-en-train, sans *encombre.*

XIe SIÈCLE. — Chercher *noise,* faire chère *lie,* en faire à sa *guise.*

Xe SIÈCLE. — Battre sa *coulpe,* d'*ores* et déjà.

badigoinces, de formation assez semblable, doit être restitué à Rabelais. Mais je veux mettre votre flair en défaut. Un *dur à cuire* sent, à vingt pas, son armée moderne, et le cuistot, et la « roulante ». (C'est, nous apprend Balzac, « un surnom fourni par la cuisine du bivouac, où il s'est trouvé plus d'une fois des haricots réfractaires ».) Mais *faire du rabiot?* Le mot, sinon l'expression, date du XVIe siècle, et serait d'origine... ecclésiastique. Oserons-nous, après le même Balzac, mentionner *être paf* (ivre)? Dès 1755, on trouve *paf* signifiant eau-de-vie (qui assomme). Qui nous prouve que l'expression n'a pas eu, bien plus tôt, une existence souterraine? Et de quelle date, à votre avis, *avoir le guignon?* Du XVIe siècle. Et *pour des prunes*, ou *faire la grasse matinée?* Du XVe. Et *j'ai mon pain cuit?* De Villon. Et *river son clou à quelqu'un?* Du Roman de la Rose. Et *graisser la patte?* Du VIe siècle!

Et *casser sa pipe?* Pour le coup, dites-vous, voilà qui est facile. N'en jurez pas. L'expression remonte au temps de Mazarin, et elle avait déjà, en plein XVIIe siècle, le sens que nous lui donnons! Sans doute, le mot pipe s'est spécialisé dans le sens de tuyau pour aspirer la fumée du tabac, mais il a toujours, et dès le XIIe siècle, désigné tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à un tuyau. (Voyez l'anglais « *pipe*-line » fait de deux mots empruntés au français). En langage plus ou moins argotique, la pipe en est venue à signifier ce tuyau qu'est le gosier. Une telle pipe ne se casse pas deux fois. Il n'est donc pas impossible que, dans quelque tripot parisien, se soit un jour répandue cette étonnante nouvelle : « On dit que le Prince de Condé a cassé sa pipe. » Mais, naturellement, ne cherchez pas cela dans Bossuet.

On le voit par ce dernier exemple : la littérature officielle ne nous livre pas, et de très loin, la totalité du vocabulaire vivant. Comme l'a remarqué André Thérive dans sa *Libre histoire de la langue française*, notre langue « a été créée par une aristocratie, pour elle et à cause d'elle ». Le style obéit chez nous, et depuis une époque très reculée, à des conventions sévères auxquelles n'ont jamais pu s'astreindre ni la foule des bonnes gens, ni les écrivains eux-mêmes dès qu'ils lâchent cet outil redoutable qu'est la plume. Écrire est notre art national, notre orgueil, notre supplice. Et c'est au point que le paysan, s'il lui arrive de « mettre la main à la plume », s'effraie soudain, cherche dans sa tête des formules conventionnelles, s'inquiète de savoir non pas comment on parle, mais comment on *doit* parler, ou plutôt écrire, bref perd tout naturel. « Nous devrions nous répéter et nous seriner ceci, dit encore André Thérive : que les textes écrits qui nous sont parvenus représentent un secteur minuscule des données linguistiques. » Comment s'exprimaient, en conversation, les sujets de Louis XIV, ne disons pas les provinciaux, mais les parisiens et les courtisans eux-mêmes? Est-il possible de ressaisir cette vie cryptique de la langue parlée, vie cachée sous le vernis des

œuvres surpolies, « cent fois » passées sous le rabot? La France, au temps de Racine, et Racine lui-même, ne prononçaient-ils jamais les mots : *vache* et *cochon?* Que Bossuet n'ait jamais écrit les syllabes de *colique* ne prouverait pas qu'il ait ignoré et la chose et le mot.

Que déjà, sous le règne du Roi-Soleil, et peut-être à son nez, on ait dit *lever le coude*, pour « boire » et *plier bagage* pour « s'en aller », voilà qui nous étonne, puis nous ravit. Nous ne sommes donc pas d'une autre essence que ces gens-là, nous appartenons bien au même peuple. Mais où trouver ces locutions? Chez quelques écrivains, à peine tenus pour tels en leur temps. Indépendants de nature comme La Fontaine, ou amuseurs de profession comme Molière, ils ont gardé certaines franchises et sauvé de l'oubli quelques façons de « parler ».

Bien peu. Ce serviteur-né du Roi, ce Parisien de Paris qu'est Molière s'est, il est vrai, frotté à la province. Mais il a fait la fine bouche devant l'idiome de Carcassonne. Pour dérider les courtisans, il grossira le trait; il pastichera le jargon paysan plus qu'il ne témoignera du parler réel. Cueillons pourtant chez lui quelques locutions, qu'il n'a pas inventées puisqu'on les comprenait à la cour, et dont l'ancienneté ne laisse pas de nous surprendre : *mon petit doigt m'a dit, filer doux, être entre de beaux draps, se faire tirer l'oreille, se faire coffrer* (emprisonner), *ne pas mâcher ses mots, ne pas se moucher du pied.* Cette dernière expression doit remonter très haut. Molière le savait-il? Il a fourni le relais.

La Fontaine, c'est autre chose : il était friand d'archaïsmes. Il a collectionné des « mots » de la vieille langue, les a refrappés à sa marque, et relancés vers nous qui les savons par cœur. Quand nous parlons d'*attacher le grelot*, par exemple, nous reprenons un refrain d'Eustache Deschamps : « Qui *pendra la sonnette* au chat? » poème vieux d'un demi-millénaire.

Mais pour savoir comment on *parlait* autrefois, c'est à Mme de Sévigné qu'il faut s'adresser, qui n'était pas écrivain de profession, ni férue de Vaugelas, mais toute mêlée à la petite noblesse provinciale, et ennemie jurée du « style fardé », bien meilleur témoin de son temps que du sien Montaigne. Génie trop vigoureux et personnel pour accepter les expressions toutes faites, Montaigne les reforgeait. Mme de Sévigné écrit *la bride sur le cou* ou à *bride abattue*, sans *chercher midi à quatorze heures.* Ses lettres sont tissées de locutions qui, pour être reçues de son temps et du nôtre, ne sont jamais banales pour autant, mais éclairantes et piquantes et riantes. « Le style figuré est une poésie », dit-elle. C'est sa poésie. Citer ses expressions? Impossible. La provision en est inépuisable. C'est *la mer à boire*, comme elle disait. Sachez seulement qu'elle croit parfois, tout comme nous, *avoir la berlue.* Telle de ses amies *passe les bornes*, la *pousse à bout, tombe* chez elle *comme une bombe*, ou lui *fait faux bond.* En voilà une qui *aura son paquet.* Certaines choses ne lui font

ni chaud ni froid; mais d'autres lui font *dresser les cheveux sur la tête,* ou ne lui *passent pas le nœud de la gorge,* ou lui *restent sur le cœur.* Dans ce cas, se sachant *tout d'une pièce* et *la tête près du bonnet,* elle préfère s'enfermer chez elle, *ne remuer ni pied ni patte* et *laisser cuver son chagrin.* Si quelqu'un lui fait *une querelle d'allemand,* elle l'*envoie paître* (sic)! Quelquefois, *elle n'en peut plus.* Elle *crève de chaleur* ou elle *crève de rire.* On la met vraiment *à toutes les sauces.* Les visiteurs défilent chez elle *en rang d'oignons.* Apprenant certaines nouvelles, elle *tombe des nues.* Son voisin de campagne est naguère *revenu sur le tapis;* il est, dit-on, *dans la manche* d'un haut personnage; ce n'est d'ailleurs pas *une linotte,* il *a du plomb dans la tête.* Elle mande à sa fille qu'une amie commune, très malade, *rend tripes et boyaux* [1].

Quoi? direz-vous, une marquise du grand siècle, *la* marquise parlait ainsi? Elle en disait bien d'autres! Une de nos midinettes jacasserait longtemps avec elle sans s'aviser d'une différence, soit d'âge, soit de rang.

River le clou (« j'ai bien rivé le clou à Corbinelli »), faire ses choux gras de..., regarder du coin de l'œil, graisser ses bottes (pour partir), être pris d'une débauche de sincérité, ou d'une colique d'économie, être en chômage (« son moulin à paroles me parut en chômage »), se creuser la tête, un temps « détraqué », avoir le diable au corps, ou le tirer par la queue, gâter le métier, avoir à gogo, ressembler comme deux gouttes d'eau, une gueule enfarinée, couper l'herbe sous le pied, être sur le pavé, un cuisinier qui est « une perle », n'être pas une poule mouillée, etc...

Et malgré cela, notons-le, la marquise n'est jamais vulgaire. La preuve est faite, il me semble, qu'une foule de locutions, héritées toutes vives et toutes chaudes du plus lointain passé, pouvaient entrer, sans le gâter, dans un style de grande allure. Mais voici venir les puristes. Ils condamneront ces façons de parler « basses et roturières ». Pour se distinguer du peuple des métiers, dont le franc discours en était tout égayé, ils jetteront le discrédit sur tant de délectables proverbes et quolibets qui faisaient fureur sous Louis XIII, et qu'on abandonne désormais, comme dit Philaminte, « aux ruisseaux des halles ». Tandis que, saignée à blanc, notre langue écrite perdra de sa vivacité concrète, nos jolies façons de parler tomberont dans le domaine vaste, vague, mésestimé et désormais non surveillé, de la tradition orale. Au voisinage fâcheux de l'argot, certaines d'entre elles s'encanailleront. La tache est-elle indélébile?

1. Mme de Sévigné a-t-elle écrit : « Ne vous faites pas de bile? » Non, tout de même. Le *Dictionnaire des locutions* a dû emprunter ce texte à la lettre du 12 juillet 1671, qui porte en réalité : « Ne faites point de bile. » Mais le sens était à peu près le nôtre, et dans une autre lettre, citée par Littré, nous trouvons notre expression, à un mot près (le dernier) : « Il ne faut pas que vous vous fassiez de la bile noire. »

Rester fidèle à nos locutions? Bon moyen de lutter contre l'évolution de la langue, — évolution inéluctable, c'est vrai, mais en partie seulement. A plusieurs reprises, des ruptures systématiques, autoritaires, pédantes ont été opérées. Pour mesurer ce que nous avons perdu entre le XVIe et le XVIIe siècle, il n'est que de lire l'ouvrage d'Edmond Huguet sur *Le langage figuré au XVIe siècle*. Des milliers de locutions, chaleureuses et bien en bouche — dont usaient même des hommes d'église comme saint François de Sales et Calvin — ont disparu dans le naufrage. Notre littérature a trop dédaigné ces tournures originales qui ont volé sur tant de lèvres, les éclairant d'un furtif sourire. La langue réellement parlée par les millions d'hommes qui nous ont précédés a été ensevelie avec eux. Restent ces quelques fragments, pierres éparses comme d'un monument que la négligence aurait laissé crouler, ou que des doctrinaires, fanatiques de modes nouvelles, auraient aidé à périr. Pour certains d'entre nous, la fidélité aux vieilles formules de langage ressemble à un effort désespéré pour retrouver des racines, pour ne pas rompre avec les générations qui s'éloignent et avec lesquelles nous n'aurons bientôt plus rien d'autre de commun. Voyez Marcel Jouhandeau recueillant avec piété le parler, si savoureux et si digne, de sa mère, la femme du boucher. Ainsi faisons-nous tous, ou presque tous. « Comme on disait à la maison... » Regret poignant...

André BLANCHET.

STRINDBERG ET LES CRÉANCIERS

Notre temps est à la recherche de ses classiques, et il n'est pas abusif d'admettre Auguste Strindberg dans un temple idéal du théâtre moderne où il rencontrerait Tchékhov, Claudel et Brecht, peut-être Pirandello et Giraudoux. Voici pourtant une œuvre peu traduite en France, peu jouée, peu connue, qui a gardé sa saveur de nouveauté et son pouvoir de scandale : à peine a-t-on mis en scène à Paris, depuis 1945, trois ou quatre pièces de Strindberg — *La Danse de mort*, *La Sonate des Spectres*, *Mademoiselle Julie* — et toujours dans de petits théâtres, devant des publics fort restreints. Après Jean Vilar, Roger Blin et Jean-Marie Serreau, André Certes présente aujourd'hui deux pièces de cet auteur maudit, pour inaugurer le Nouveau Théâtre de Poche, transporté de Monparnasse à Montmartre. Le succès est-il venu? Pas encore vraiment puisque, dans cette salle vaillamment installée dans le couloir d'un grand cinéma, les cent places sont rarement occupées; mais enfin le spectacle, en ce début de mars, tient bon depuis plus de trois mois, et les amateurs de théâtre ont l'occasion de découvrir ou de retrouver Strindberg dans la magistrale présentation offerte rue Rochechouart. Strindberg, oui, mais plus exactement le premier visage de Strindberg, non encore en proie au délire et à l'hallucination poétiques, moins hardi, plus fiévreux, plus concentré. Écrits en 1888 et 1889, *Les Créanciers* et *La Plus Forte* appartiennent à la période dite « naturaliste » du dramaturge suédois, où il aimait ramasser l'affrontement tragique en un acte — voire en une scène, comme dans *La Plus Forte* — et faire le silence autour de quelques personnages qui, enfermés sans comparses ni confidents, s'entre-déchirent et se dévorent sans pitié. Monde cruel où la souffrance ne naît pas de la solitude des hommes mais de leur solidarité servile, où les êtres ont besoin les uns des autres pour échanger leurs haines et leurs remords : premier huis clos, première image moderne de l'enfer.

***

Trois personnages, une table et deux chaises : voici planté le décor des *Créanciers*, et réunies les conditions du drame. Au centre de la pièce, au cœur de tout, il y a Tékla, la femme, dévoreuse et spoliatrice telle que l'a si souvent décrite Strindberg; elle a jadis aimé et épousé un homme, mais un autre est venu à qui elle a donné sa foi. Tel est le passé,

anodin et tragique, puisque dans sa banalité il porte la souffrance et la mort, puisque tout le monde est coupable. Depuis huit jours, Adolphe et Tékla sont en vacances dans un hôtel de la côte suédoise; depuis huit jours, Adolphe ouvre son cœur à un inconnu qui sait parler, écouter, commander. Tout est en place et c'est maintenant seulement que le rideau se lève : le passé est mûr comme un abcès; on n'a pas besoin de la coulisse; le lieu de la tragédie est caifeutré, préservé de l'atteinte du monde extérieur. Huis clos pour le règlement de comptes.

Point de récit avec des ellipses, des méandres, des retours : le temps de la tragédie est très rigoureusement ici le temps de la conversation seul existe et importe ce qui se dit entre ces quatre murs. L'action est unique, continue, brutale : l'interlocuteur d'Adolphe est le premier mari de Tékla, qui a pris sur elle une créance et qui vient se faire payer. Thème essentiel de la dette morale qu'aucune justice ne restitue, qui ne se rembourse qu'en monnaie amère de vengeance; Gustave a été dépouillé de son honneur et de son bonheur, à lui de choisir les modalités de la restitution : elles seront inhumaines, terribles. Il s'est insinué lentement auprès d'Adolphe, son successeur et son voleur qui ne le connaît pas Adolphe qui a été vidé de sa force et littéralement chassé hors de lui même par Tékla, qui ne garde plus de la santé et de l'équilibre que les apparences. La pièce nous montre l'ultime combat d'Adolphe et de Gustave, les convulsions dernières d'une âme investie par un maître sans pitié, les progrès diaboliques du créancier dans la possession de sa victime; tour à tour paterne, incisif, ironique, sensible, convaincant Gustave est à la fois un confesseur, un juge, un médecin, un ami pour Adolphe. Il insinue et il brutalise, il convainc et il impose : c'est le Commandeur qui a décidé de démantibuler sa victime, un Commandeur qui aurait lu Charcot. Si bien qu'Adolphe ne résiste plus à l'intrusion de cette volonté étrangère et s'abandonne à son irradiante puissance il n'y a plus de recours ni de repos désormais pour lui, puisque ce confiden est un ennemi et que ce masque compatissant dissimulait le visage de la vengeance. Il est déchu, ruiné, vaincu, contraint à la parfaite lucidit qui est celle de l'enfer; ses idées mêmes ne lui appartiennent pas, puisqu sans le vouloir il reprend celles de son persécuteur. Comment en est-il venu là? Pourquoi a-t-il été une proie si facile? C'est qu'en réalité, dès longtemps il n'existe plus et que, dès longtemps, il a été dévoré par Tékla « Je lui ai appris à nager. Je trouvai amusant de l'entendre se vante d'être plus habile et plus hardie. Et d'abord, je feignis la gaucheri et la crainte pour lui donner du courage. Mais, je ne sais comment cela se fit, un beau jour je me trouvai malhabile et poltron. J'ai eu tout à fait l'impression qu'elle m'avait volé mon courage. — Mais c'est là du cannibalisme! Les sauvages mangent leurs ennemis pour absorber en même temps leur force et leurs vertus. Cette femme a mangé ton âme

ton courage, ton savoir. » Pour tout, il en a été de même : sa femme lui a volé son intelligence, son art, sa vitalité. Que reste-t-il à Adolphe? Rien, sinon que, débiteur de Gustave, il est créancier de Tékla. Une comptabilité implacable s'établit entre les êtres, et en particulier entre l'homme et la femme, et c'est dans ce réseau de dettes jamais reconnues que s'inscrit la véritable nature, selon Strindberg, des rapports du couple.

La femme d'abord est une maraudeuse, une manière de vampire monstrueusement ingrat et avide, qui essaie de s'enrichir de la vie volée à l'homme. On sait combien Strindberg a souffert par les femmes, combien il a été sévère pour elles et comme son antiféminisme est rapidement devenu obsessionnel : mais de cette accusation de parasitisme retenons la conception très particulière que se fait Strindberg du couple et, bien plus, des rapports entre les êtres : à l'intérieur de tout couple — et chaque fois même que deux êtres se rencontrent et se réunissent — il s'instaure un équilibre ou un déséquilibre de forces; tout se passe comme si la vie du couple, les rapports avec autrui, constituaient un système clos, des vases communicants où, monstrueusement, la pression serait dans l'un inversement proportionnelle à sa force dans l'autre : l'énergie se transmettrait de l'un à l'autre sans se perdre, mais l'un s'enrichirait de la ruine de l'autre. C'est ici déjà l'un des aspects permanents du mysticisme de Strindberg, qui admirera passionnément Swedenborg et qui, dans l'ardeur positiviste de ses jeunes années, s'est intéressé aux phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion, si en vogue alors : l'influx nerveux se transmet dans une pression de mains, brève préfiguration du viol des consciences; ainsi parlait-il lui-même à propos des *Créanciers* de meurtre psychique. Tel est aussi le fondement de ce qu'on a appelé le nietzchéisme de Strindberg : la vie est considérée essentiellement comme le lieu d'un combat inexpiable entre les forts et les faibles, où le plus puissant triomphe, où la justice n'a rien à faire; c'est l'énergie supérieure qui gagne et qui mérite de gagner. La palme et la puissance reviennent à celui dont le cerveau sait subjuguer autrui.

Ainsi les rapports entre les hommes se réduisent-ils à une lutte vitale de tous les instants, à une recherche désespérée du pouvoir : le théâtre, comme la vie, est le lieu de la disgrâce et de l'inimitié; le drame naît de la conscience de la solidarité qui unit les hommes, solidarité de galériens. On ne saurait conquérir la solitude et la paix qu'en acquérant la certitude de sa propre innocence : or nous sommes tous coupables, créanciers et débiteurs en même temps, et le combat des hommes consiste en dernière analyse à rejeter sans fin sa propre culpabilité sur les autres. D'où la haine du créancier pour son débiteur, et, plus encore, du débiteur à l'égard de son créancier, d'où cet espionnage exercé sans relâche sur autrui et cette obstination à le traquer et à le réduire.

On voit la richesse et la complexité de la pensée de Strindberg. Il y a

trusion d'une nouvelle fatalité, d'une manière de *fatum* intériorisé asi biologique : on soupçonne qu'il ne saurait y avoir de liberté ıble dans cet univers, régi par un rigoureux déterminisme psycho- ue. Aussi Tékla dira-t-elle à Gustave, lorsque son mari sera mort : ne songes qu'à la vengeance et pourtant tu ne crois pas que nos s soient libres, tu me l'as dit tant de fois, que tout ce qui arrivait vait nécessairement... Si donc tu me considères comme innocente sque c'est ma nature et les circonstances qui m'ont poussée à agir comme agi, comment aurais-tu le droit de te venger? » Le problème est d'im- rtance, car, si Dieu n'existe pas, devant qui sommes-nous comptables nos actions? Si tout est déterminé par des forces aveugles et sans nom ıomme n'est-il pas innocent de tout ce qui arrive? Le monde est-il raiment une jungle où des lions sont lâchés? A cet endroit précis, le ystème éclate, car Strindberg, par un véritable coup d'état, réintroduit notion de responsabilité : innocents devant Dieu, nous sommes sponsables envers nous-mêmes et envers nos semblables. On ne voit ıère pourtant de fondement logique à cette idée de faute, ni de conci- ation possible entre une conception déterministe de l'univers et cette oyance à la liberté humaine : on ne peut accorder à l'homme *un peu* e liberté, c'est tout ou rien, et Strindberg, aussi bien, renoncera peu près *les Créanciers* à son « naturalisme psychologique ».

Mais dès ici, on peut dire que la faillite de l'explication psycholo- ique du Mal apparaît, et que la fin de la pièce nous renvoie étrangement, ıigmatiquement, à la métaphysique. Tékla refuse l'argumentation de ustave : le mal demeure un mystère; et lorsque paraît Adolphe, dans scène finale, exsangue, cadavérique déjà, tout s'arrête et la femme leure, rendue à sa vraie nature. Ainsi, tous les mots étaient mensongers ce vampire, ce serpent gorgé de sang, était véritablement lié à ce ıourant par le plus mystérieux et le plus efficace des liens. Toute expli- ıtion est vaine désormais, toute discussion inutile en présence d'un re qui souffre et qui, peut-être, commence à comprendre.

***

Telle est cette tragédie, où la loi de concentration dramatique est etrouvée; la facture en est d'une admirable et parfois insoutenable gueur : rien n'arrive qui ne soit nécessaire dans cet étroit espace con- ıcré aux jeux de la mort et de la souffrance. Aucune rupture, aucune ıterruption : un acte et quatre scènes, qui se développent d'une démarche ectiligne. On ne saurait mieux commenter que Strindberg son art et sa echerche de formes nouvelles pour le théâtre : « Dans chaque drame, y a une scène. C'est cette scène que je veux; qu'ai-je besoin de toutes

les autres fariboles et pourquoi fatiguer six ou huit acteurs? — En France je mangeais toujours cinq côtelettes de mouton, au grand ébahissement des autochtones. La côtelette se composait en effet d'une demi-livre d'os et de deux pouces de graisse, que je laissais de côté. A l'intérieur il y avait une petite boule de chair, la noix. C'est cela que je mangeais. Et je dirai de même au dramaturge : Ne me donnez que la noix. » Voilà la technique dont Strindberg démontre la vertu dans ses premières pièces : qu'il s'en soit lassé par la suite et qu'il ait écrit des œuvres plus troublantes et plus riches, n'enlève rien à la force et à l'étonnante densité de son art dans *Les Créanciers* et dans *La Plus Forte*[1], pièce en une scène entre deux personnages dont l'un parle et l'autre écoute : prouesse technique surprenante que ce monologue qui est en réalité un dialogue, puisque la mimique de la femme qui se tait arrache ses secrets et ses soupçons à celle qui s'explique et recherche le sens de son passé; affrontement étrange où l'ennemi se tait et s'insinue dans la conscience de l'autre par la vertu de son seul regard.

La représentation du Nouveau Théâtre de Poche est digne de la plus vive admiration. Sous la direction de ce grand metteur en scène méconnu qu'est Grégory Chmara, *Les Créanciers* atteignent une exceptionnelle puissance d'envoûtement : Gérard Guillaume, et surtout André Cellier et Arlette Merry (comme Liliane Kermadec et Sylvie Serliac dans *La Plus Forte*) nous ont donné là un spectacle qui comptera dans nos mémoires parmi les plus attachants de ces dernières années.

Robert ABIRACHED.

1. *Les Créanciers* ont été représentés pour la première fois à Paris en 1894 par Lugné-Poe à l'Œuvre, et je ne sache pas qu'ils aient repris depuis. Quant à *La Plus Forte*, c'est là sa création parisienne.

UN JUGEMENT ANGLAIS SUR CHARLES MORGAN

Les prophètes, dit-on, sont honorés surtout hors de leur pays; mais c'est chez lui qu'un écrivain obtient la plus haute consécration. Cette dernière constatation souffre, bien sûr, des exceptions, témoin le cas de Charles Morgan mort le 6 février dernier.

Romancier, dramaturge, homme de lettres, il a vu ses livres traduits en dix-sept langues, mais c'est en France, plus qu'en tout autre pays, qu'il s'est fait un nom. Cette réputation acquise en France contraste de façon surprenante avec la situation de bon romancier moyen qui fut la sienne en Angleterre, situation d'un conteur au large public, d'un excellent prosateur — avec quelque chose qui manque.

La manière dont l'Europe juge les littérateurs anglais présente toujours un intérêt, que les Anglais tiennent ou non ces jugements pour les reflets d'un miroir déformant. Quant à Charles Morgan, sa gloire française provient sans doute avant tout de la lucidité de son écriture. Sa langue était pure, harmonieuse et limpide et, même si elle renfermait des éléments liés à un monde socialement révolu, l'effet esthétique n'en pouvait être nié.

Son dernier ouvrage d'imagination, *Défi à Vénus*, illustre sa valeur d'artiste aussi bien que sa faiblesse. Les poèmes de Morgan sont rares et lointains (il y a des vers de lui dans son roman *Sparkenbroke* et un prologue en vers à sa pièce le *Fleuve étincelant*) mais la faculté de perception concentrée qui caractérise le poète apparaît bien, par exemple, dans ce portrait d'un comte italien : « Il se mouvait avec grâce, mais était en même temps si fragile qu'il semblait craquer en se mouvant, comme une antique panthère enrobée de glace. » Un second passage, un peu plus loin, justifie les doutes que certains nourrissent au sujet de Morgan. Là, en 1957, il peint la ressemblance d'une belle provinciale de haute naissance : « Sa chevelure tombait sur son épaule et frisait à la base du cou. Quand elle s'épandait, elle était d'un or profond et ardent, brillant çà et là avec l'éclat soudain de casques parmi les herbes d'automne. » Même les pompiers ne portent plus aujourd'hui ce genre de casques, sans parler des troupes en manœuvres ou en campagne. La comparaison de Charles Morgan a son origine dans un monde d'images Renaissance, dans un monde de l'art et non dans l'expérience directe.

Sa réputation parmi le public français provient peut-être en partie

d'une entente mutuelle. Toujours vaillant champion de la culture française, il a écrit beaucoup pendant la guerre pour défendre cette civilisation et la haute importance de la France pour l'Europe. Son *Ode à la France* (1942) fut un noble tribut à une nation envahie et occupée, et quand Paris fut libéré par les alliés il fut le premier civil à entrer dans la cité en liesse.

Auteur de dix ouvrages d'imagination, son premier roman *La sainte-Barbe (The gunroom*-1919*)*, fut retiré de la circulation pour sa description des conditions de vie dans la marine. *Portrait dans un miroir* (1929), *Sparkenbroke* (1936), et *Le Voyage* (1940) établirent sa réputation chez les plus sérieux lecteurs de la classe moyenne. Récits de sacrifice et de renoncement, d'amour et de dialogue philosophique, ils faisaient appel à ce qu'il y a de meilleur chez cette classe : son sens de l'idéal, son humanisme, son goût du romanesque. Mais à certains Morgan semblait se mouvoir avec un peu de gêne et de raideur entre le monde des Idées pures, celui de Mayfair, et les importantes résidences de la campagne. Homme d'un club, il semblait porter un masque plaqué sur son esprit spontané : son art en est sorti plus solennellement apprêté, mais il y a perdu de son mordant naturel et de sa vigueur.

En 1922, il entrait au *Times* comme second critique dramatique. Après la mort de A. B. Walkley, il lui succéda. En 1938 il écrivait sa première pièce *Le Fleuve étincelant* (à laquelle il adjoignit lors de la publication en librairie un essai intitulé *Sur l'unité de l'esprit*). Ce drame pouvait être pris comme une étude sur la nature du génie, ses intuitions et ses exigences, tandis que l'essai peut être lu comme un discours sur la confusion interne, une critique de cette « école bien chromée des bonnes manières » (ainsi Morgan appelait-il la génération des années 20). Deux autres pièces suivirent : *Le Réseau rivière* en 1952 et *Le Cristal ardent* l'année d'après. Cette dernière représente la contribution de l'auteur aux problèmes d'actualité que sont la science et le pouvoir totalitaire; sujet intéressant, mais mis en œuvre malheureusement avec des personnages de héros et de traîtres qui ne sont guère que des fantoches.

Pendant la guerre, le Supplément littéraire du *Times* mit à la disposition de Morgan une page entière par semaine. La série d'articles qu'il écrivit alors (publiée après dans les deux recueils de *Reflets dans un miroir*, 1944 et 46) peut paraître à certains lecteurs son œuvre la plus valable. Traitant de problèmes sociaux et culturels à la lumière des circonstances, ces essais montrent bien l'esprit anglais cherchant à maintenir son équilibre et son jugement dans l'une des périodes les plus critiques de son histoire. Ils reflètent beaucoup moins une opinion officielle qu'un sens patriotique conservateur, amoureux du passé mais essayant d'envisager un juste avenir, avec ce qu'il peut impliquer de « société planifiée ». En ce qui concerne l'Art (par exemple l'article

sur les poètes des années 30 intitulé *Hors du désert*) ces essais laissent voir quelques manques de compréhension. Pour l'auteur « la vie bonne » d'Aristote sur cette terre s'incarnait certainement dans la société édouardienne d'avant le cataclysme de 1914. L'idéal innommé qui réside en ses arrière-pensées c'est la culture d'une classe pourvue de loisirs que la guerre a dévastée. Cependant dans un autre essai sur *La douceur de vivre* nous voyons Morgan discuter avec une scrupuleuse probité pour savoir si Talleyrand avait raison d'affirmer que ce caractère avait déserté notre existence. Un troisième essai, *Confidences de Nelson*, traite de manière inattendue du culte anglo-saxon pour l'homme fermé, fort et silencieux, qui sait souffrir en silence. D'autres études sur des littérateurs du passé — Émily Brontë, Thomas Hardy — montrent excellemment chez Morgan un critique sympathique et un admirateur lucide de la grandeur d'imagination. Pour l'historien de la société et l'observateur de l'opinion publique, cette série d'articles qui constitue les *Reflets dans un miroir* prendra probablement une valeur de plus en plus grande avec l'écoulement du temps. L'auteur y apparaît comme un esprit élevé, porte-parole de sa classe sociale — la haute classe moyenne — à un moment historique crucial pour elle-même et pour toute l'Angleterre.

L'essence de la pensée de Charles Morgan — sa philosophie, pouvons-nous dire —, on la trouve dans l'essai sur l'*Unité de l'esprit*. Elle consiste, très simplement, en un « absolutisme mental » ou encore « dans le pouvoir d'assimiler l'idée et de trouver son repos en elle ». C'est ce pouvoir et cette passion qui ont dicté à l'auteur les mots suivants : « Je veux vivre de telle manière que je puisse à la fin dire en toute vérité qu'il n'est rien dont je ne puisse me passer, hormis une plume et ma propre chambre. » Sa dévotion à son art a été complète. En cela au moins sa vie fut un exemple.

Derek STANFORD.

LA VIE RELIGIEUSE

L'enseignement du Souverain Pontife

Au cours des dernières semaines, S. S. Pie XII a moins prodigué sa parole. Les quelques discours qu'il a prononcés n'en prennent que plus de valeur et de poids.

Fidèle à cette tâche pastorale qu'il assume de dégager la valeur spirituelle des métiers humains, le Pape a eu l'occasion de donner cet enseignement à des groupes professionnels divers.

Devant les acteurs de la Comédie-Française en tournée à Rome, dans une courte et pleine allocution (*Osservatore Romano*, 22 février 1958), Pie XII découvre une finalité du théâtre classique qu'on n'a peut-être pas l'habitude de souligner. Ce théâtre, dit-il, a une fonction méditative; dans un monde si réfractaire à l'oraison réflexive, il oblige à poser personnellement le problème de l'homme et de sa destinée :

> en arrêtant pour peu de temps la course haletante des hommes d'aujourd'hui, vous les aidez à retrouver le point d'attache immuable de leur destinée, ce Dieu qu'ils invoquent parfois, hélas ! sans le connaître, et qui ne cesse de les appeler du fond de leur cœur...

Dans une homélie familière, adressée à un pèlerinage de cheminots italiens (*Oss. Rom.*, 23 février), Pie XII compare joliment la vie humaine à un voyage en chemin de fer où le but à atteindre et non les caprices ou le confort immédiat du voyageur déterminent le trajet à suivre.

Enfin, dans une importante allocution délivrée devant le Congrès national de l'Artisanat italien (*Oss. Rom.*, 17 février), le Pape rappelle quelques données capitales de la doctrine sociale catholique. Non pas qu'il préconise, dans notre civilisation de grande industrie, un retour peu réaliste à une économie purement artisanale. Mais il se réjouit de constater que la grande industrie laisse subsister, et même exige, un grand nombre de professions manuelles de caractère individuel et autonome. L'artisanat est, ici, pris au sens large; par ce mot, on ne désigne pas seulement les entreprises très petites, mais tous ces métiers où l'ouvrier exerce une réelle initiative personnelle, corps de métiers du bâtiment par exemple, garagistes, réparateurs, etc. Le Pape indique deux raisons pour lesquelles l'Eglise s'intéresse spécialement à l'artisanat. D'abord et surtout, parce que l'ouvrier autonome peut aimer son métier et y trouver sa joie, évitant cette dissociation entre la vie personnelle et la vie professionnelle que provoque le travail monotone de la grande industrie, où, le plus

souvent, l'ouvrier ne peut pas voir la finalité des gestes automatisés qu'il accomplit; le travail, ainsi, devient une corvée subie par nécessité de gagner sa vie; il n'est plus une tâche humaine; il y a là, dit le Pape, « quelque chose de non naturel et de forcé » et qui a des conséquences morales et psychologiques désastreuses. D'autre part, l'Eglise voit, dans l'artisanat, la possibilité de garder au travail un aspect familial. Non pas une économie patriarcale, dit Pie XII, mais des relations humaines entre employeurs et employés.

Deux autres discours du Pape ont une portée plus universelle, l'un aux prédicateurs de carême de Rome, l'autre aux Supérieurs généraux d'Ordres et de Congrégations religieuses.

Dans son allocution traditionnelle aux prédicateurs de Rome (*Oss. Rom.*, 19 février), le Souverain Pontife exprime son angoisse devant la déchristianisation qui gagne la capitale de la catholicité devenue, dit-il, « presque une terre de mission ». Il recommande aux prédicateurs d'insister sur trois points importants de morale pratique. D'abord, la sanctification du dimanche et des fêtes chrétiennes : nous pouvons nous appliquer directement cet enseignement; rares sont les chrétiens, même les plus pratiquants, qui font vraiment du dimanche le jour du Seigneur, un temps fort d'adoration, d'action de grâces, de prière propitiatoire pour leurs frères humains. D'autre part, le Pape demande d'insister sur la gravité de deux manquements à la loi divine du respect de la vie : le suicide, qui, dit-il, se multiplie à Rome, l'homicide par imprudence auquel s'exposent, avec tant d'insouciance, trop d'automobilistes soit par un puéril goût de la vitesse, soit par un criminel alcoolisme. Encore que, certainement, les acrobates romains du volant soient pires que les nôtres, cette leçon ne laisse pas de s'appliquer chez nous où les accidents routiers deviennent un véritable fléau social.

Le discours aux Supérieurs généraux religieux (*Oss. Rom.*, 12 février) reprend les enseignements qui tiennent manifestement à cœur au Souverain Pontife et qu'il a déjà souvent donnés, récemment encore, dans les discours aux membres de la Congrégation Générale des Jésuites et aux participants du Second Congrès des Etats de perfection. Le Pape, une fois de plus, souligne les exigences de la vie religieuse, de plus en plus impérieuses dans la civilisation actuelle et dans l'Eglise en état de mission : rectitude de la foi, nécessité de résister aux modes intellectuelles irréfléchies, à l'attrait de la nouveauté pour elle-même (le Pape renouvelle la mise en garde qu'il a déjà faite contre l'existentialisme, c'est-à-dire une philosophie qui se refuserait à poser des valeurs et des certitudes absolues); besoin d'une ascèse de la volonté et des sens; sauvegarde du recueillement, de temps forts quasi quotidiens d'oraison méditative ou contemplative; maintien du précieux héritage de l'expérience spirituelle antique que codifient, dans sa diversité une, les règles de chaque famille religieuse.

Nous relèverons, en particulier, deux notations dans ce discours :

D'abord, le bienfait qu'est la collaboration entre les divers Instituts religieux et que manifeste la conférence des Supérieurs généraux romains; cette conférence est née spontanément; elle est officieuse; elle traduit un besoin de collaboration fraternelle entre tous ceux qui travaillent dans le champ du Seigneur; dans notre monde en voie de déchristianisation ont disparu les querelles du passé entre familles religieuses qui, si souvent, ont été un obstacle majeur à l'apostolat ou un facteur d'affaiblissement de la foi et de la vie chrétienne. En second lieu, le lien essentiel entre les Instituts religieux et la Chaire de Rome : Pie XII déclare nettement que l'autorité des Supérieurs généraux est une délégation, directe ou indirecte, de la suprême juridiction du Pontife romain, leur charge une spéciale participation à la fonction pastorale du premier Pasteur. De là, dit Pie XII, un devoir de particulière obéissance au Pape et une grande confiance du Vicaire du Christ en ces organes de l'Eglise qui lui sont si intimement liés.

S'il est permis de commenter rapidement ces fortes paroles romaines, rappelons que, au moins depuis le XIIIe siècle et la naissance des Ordres mendiants, les Ordres religieux ont été des instruments par lesquels le Pontife romain a exercé effectivement son autorité universelle, sa mission apostolique et réformatrice. L'opposition aux Ordres romains a été une des manifestations majeures des particularismes nationaux, du gallicanisme surtout, qui était avant tout un épiscopalisme de tendance hérétique, un refus de la plénitude de juridiction et de magistère de la Chaire de Pierre. Ces querelles, qui, elles aussi, ont été un des facteurs essentiels de la déchristianisation, sont heureusement du passé. Les exigences de l'apostolat missionnaire d'aujourd'hui rendraient criminelle une opposition du clergé séculier et du clergé régulier. Une coordination, largement entreprise d'ailleurs, est nécessaire entre les deux clergés; cette coordination suppose qu'on accepte pleinement, comme une structure de fait de l'Eglise, le rattachement direct des grands Ordres exempts au Siège Romain [1].

1. Il n'est pas niable que la coordination entre la structure épiscopale de droit divin de l'Eglise et le fait de l'exemption pose un problème et qu'on peut chercher quels assouplissements de l'exemption seraient utiles. Mais ce n'est certainement pas faire avancer la solution de ce problème que de prendre l'attitude que Jean Guitton croit pouvoir attribuer au cardinal Saliège : « Il m'a souvent dit, écrit Guitton, que les « religieux sans mandat » se trouvaient les plus libres des hommes, car ils ne relevaient que d'une autorité trop lointaine. Je l'entends dire que tant que le code de droit canonique ne sera pas réformé sur ce point, l'évêque ne sera pas pleinement l'évêque des origines. En attendant ce jour bien incertain, il prétendait reprendre dans ses mains épiscopales tout ce qui pouvait être soustrait à l'influence d'un Ordre ou d'une Congrégation » (Jean Guitton, *Le Cardinal Saliège*, p. 21). Sans doute est-ce attribuer trop de portée aux mots à l'emporte-pièce auxquels se complaisait feu le cardinal de Toulouse. Mais si cette attitude avait vraiment été la sienne, elle eût gardé quelque chose de cet archaïsme théologique et disciplinaire qui est une forme d'er-

La condamnation de l'Évêque de Prato

« J'espère que vous n'allez pas parler dans votre chronique de l'affaire de Prato », m'a-t-on dit et répété, tous ces jours derniers. Si cette chronique doit être un essai de réflexion sur les événements importants de la vie de la catholicité, il y aurait une lâcheté à ne pas aborder un tel sujet pour difficile qu'il soit. Ces paroles peu encourageantes traduisent le malaise de bien des catholiques de ce pays, prêtres et laïques, devant l'importance donnée en Italie à l'affaire de Prato. Ce malaise est un fait qu'il faut enregistrer. Nous demandons aux catholiques italiens de ne pas s'en scandaliser et d'essayer de se l'expliquer. Mais, évidemment, il est nécessaire que de notre côté, dans un sentiment de solidarité et de sympathie catholique, nous essayions de comprendre les raisons d'une émotion transalpine, qui nous paraît, au premier abord, démesurée.

Faut-il rappeler les faits dont la presse quotidienne nous a abondamment entretenus? Un militant marxiste de la ville épiscopale, à majorité communiste, de Prato, a obligé sa fiancée, catholique pratiquante, à s'unir à lui par un mariage purement civil. L'évêque a personnellement essayé de dissuader la jeune femme; en vain. L'union civile a été célébrée en grande pompe et a pris figure de manifestation publique antireligieuse. Sur ce l'évêque a fait lire, dans la paroisse de la jeune femme, une lettre rappelant les prescriptions et les sanctions du droit canon en pareil cas : un mariage purement civil de baptisés catholiques est, aux yeux de l'Eglise, un concubinage légal, qui constitue une faute grave et fait de ceux qui le contractent des pécheurs publics auxquels les sacrements ne peuvent pas être donnés. Cette lettre a été publiée dans le bulletin de la paroisse. Le mari communiste a déposé une plainte en justice contre l'évêque et le curé de la paroisse, se prétendant insulté et gravement lésé dans son commerce. La Chambre des mises en accusation de Florence a considéré que l'évêque avait, en appliquant de la sorte le droit canon, commis une offense civile et l'a renvoyé devant le tribunal. La sentence vient d'être rendue; malgré un réquisitoire qui tendait à l'acquittement, l'évêque a été condamné à une peine de principe.

Tels sont les faits. D'un point de vue strictement canonique, aucune hésitation. L'évêque n'a fait que rappeler la plus élémentaire doctrine catholique sur le mariage : pour des baptisés, il n'y a qu'un mariage authentique qui est le mariage sacramentel dont l'Eglise seule a le pouvoir de fixer les formes juridiques nécessaires; au contraire de l'Eglise anglicane, l'Eglise catholique, depuis le concile de Trente, tient que (hors certains cas exceptionnels) le simple échange de volonté des époux, sans la présence d'un prêtre habilité à recevoir

reur théologique; en tout cas, elle n'aurait pas été une manifestation de réalisme apostolique : l'Eglise de France pourrait-elle vraiment s'offrir le luxe de paralyser systématiquement l'action d'une grande partie de ses prêtres?

ce consentement, n'est pas un mariage sacramentel, c'est-à-dire n'est pas un mariage du tout; et pour appeler un chat un chat, l'union d'un homme et d'une femme qui n'est pas un mariage est un concubinage, légal tant qu'on voudra, mais un concubinage, pour désagréable que soit le mot. De même les baptêmes civils qu'on institue dans l'Allemagne de l'Est ne sont pas des baptêmes du tout, mais des parodies.

Etait-il nécessaire, était-il prudent, était-il pastoral, de le dire tout cru, en appliquant nommément à un couple déterminé cette doctrine impeccable? Fallait-il encore l'imprimer dans un bulletin public? La question se pose. Ce n'est pas à nous d'y répondre. Nous pouvons, du moins, par respect pour l'évêque de Prato, par sympathie catholique, comprendre, sans nous mêler de les juger, les raisons qui ont amené l'évêque à prendre ces mesures drastiques. Il les a expliquées lui-même dans une lettre à un Congrès diocésain d'Action catholique et à ses collègues italiens. Le Parti communiste à Prato mène une campagne anticléricale en faveur du mariage civil, pour détacher les gens de l'Eglise. La jeune femme était une catholique pratiquante. L'union civile est une exception rarissime en Italie, où le mariage religieux entraîne effets civils (il n'y a que 2,4 % de mariages civils en Italie). Dans ces conditions, il était à craindre que le silence de l'évêque, dans une petite ville d'un de ces diocèses italiens qui ont la taille d'un gros doyenné de chez nous (51 paroisses, 64 prêtres), parût une sorte de tolérance pratique du mariage civil et que, dès lors, se multipliassent les unions civiles imposées par contrainte morale à des jeunes filles pratiquantes. Ainsi s'explique que ce qui pourrait être maladroit et inopportun en France puisse être grave obligation pastorale en Italie.

Quant à la sentence du tribunal de Florence, pour la juger exactement, il faudrait en connaître les attendus que nous n'avons pas pu nous procurer. Telle quelle, cependant, elle remet en question un problème brûlant en Italie et propre à exciter violemment les passions, celui des rapports de l'Eglise et de l'Etat, autour duquel les partis de gauche essaient de mener la campagne électorale qui s'ouvre.

L'Eglise est, par rapport à l'Etat, en Italie, dans une très spéciale situation, de fait et juridiquement.

De fait, parce que le primat d'Italie est, en même temps, le Pontife universel jouissant d'une autorité et d'un prestige mondial incomparable. Sa présence dans la capitale de la République écrase la puissance civile : que serait Rome sans le Pape et la Curie? une petite capitale archéologique, une ville-musée comme Venise. Par ailleurs, historiquement, le Pontife romain est l'héritier des souverains temporels qui furent les plus importants d'Italie dans le passé, et qui, plus que quiconque, ont contribué à la formation de la Nation. L'appareil majestueux dont continuent de s'entourer les successeurs du pêcheur de Galilée est, à la fois, le signe légitime de la sublimité

unique de leur fonction religieuse et humaine, et l'organe témoin de la royauté temporelle des pontifes de la Renaissance. Il est difficile à la Curie de faire abstraction de ce passé; il est fatal que les oppositions politiques qu'il a soulevées survivent. D'autant plus que les droits des Papes souverains, garantie de leur autonomie religieuse, ont été, en fait, l'obstacle majeur sur lequel a longtemps échoué une unité nationale passionnément désirée. Les sensibilités blessées ne sont pas encore cicatrisées.

Juridiquement aussi, depuis les Traités du Latran de 1929 et le Concordat qui les complètent, heureuse solution de cette si difficile Question Romaine, la papauté et l'Eglise catholique d'Italie jouissent d'une situation très spéciale.

Ce Traité et ce Concordat de 1929 ont été incorporés tout entiers, par une énorme majorité, avec l'approbation même des communistes, à la Constitution Républicaine de 1947. Ces textes garantissent la totale autonomie du Pontife romain, souverain indépendant à puissance universelle et, en même temps, évêque de la capitale de la République et primat de l'épiscopat national. Il fait de la religion catholique la religion d'Etat, spécialement protégée par la loi (le code pénal prévoit des peines punissant les attaques contre le Pape et les insultes contre la religion). Depuis dix ans, la question se pose de savoir si l'article 7 de la Constitution qui incorpore ainsi le traité du Latran n'est pas en contradiction avec l'article 8 qui assure à tous la liberté de culte. Récemment, une décision de la Cour constitutionnelle a établi que ces deux articles n'étaient pas contradictoires; c'est-à-dire que si la liberté de culte est égale pour tous, dans le respect des règlements de sûreté publique, cependant la religion catholique est religion privilégiée, dans une relation spéciale à l'Etat; elle est reconnue par l'Etat comme une valeur collective du peuple italien, une constituante de la Nation.

En vertu de la lettre du Traité de Latran, ainsi homologué par la plus haute instance juridique de la Nation, l'autorité ecclésiastique a pleine indépendance pour l'exercice de sa juridiction religieuse selon la loi de l'Eglise.

Or, il est indéniable que les mesures de l'évêque de Prato étaient un exercice de sa juridiction épiscopale parfaitement conforme à la loi canonique, même si on devait les trouver maladroites et inopportunes.

On voit, dans ces conditions, que le jugement de Florence remet en question l'interprétation des rapports de l'Eglise et de l'Etat : l'exercice de la juridiction ecclésiastique, garantie par la loi, peut devenir un délit civil si cet exercice atteint un citoyen dans sa réputation ou s'il se trouve en contradiction avec une loi de l'Etat. Ainsi est posé un principe lourd de conséquences s'il crée une jurisprudence. Certes, l'opinion française a été choquée quand elle a vu l'évêque de Prato se comparer aux évêques martyrs d'au delà du Rideau de Fer; mais compte tenu de la différence des usages

linguistiques et de l'emploi facile du superlatif outre-mont, il n'est pas niable que c'est ce même principe qui est appliqué par les démocraties populaires quand elles poursuivent les prêtres pour refus de sacrements aux excommuniés communistes.

L'émotion si forte des catholiques italiens fidèles au Saint-Siège n'est donc pas sans fondement.

Cette émotion a été singulièrement attisée du fait que l'incident de Prato a été orchestré, à grands coups de grosse caisse, par la violente campagne anticléricale qui sévit actuellement en Italie. Cet anticléricalisme est provoqué par la relation de l'Eglise à un parti politique confessionnel qui détient le pouvoir. Ce parti, la *Democrazia Cristiana*, n'est pas sans reproche, il n'est pas composé que de saints et de purs; il est divisé, et il n'a pas été capable jusqu'ici de résoudre les si graves questions sociales qui se posent à l'Italie, spécialement à l'Italie rurale; mais il n'est pas sans mérite, et, en tous cas, il a évité à l'Italie le désordre politique dont la France ne peut pas se guérir, il a amorcé une remarquable reprise économique. Il est indéniable que l'Eglise l'a favorisé de son influence qui n'est pas toute-puissante mais qui est réelle. Cette prise de position politique a été rendue nécessaire, nous le rappelions dans notre dernière chronique, par le caractère spécial du Parti communiste italien, qui atteint nombre de catholiques pratiquants, qui risque d'être majoritaire et donc de détruire complètement par asphyxie, non seulement le catholicisme, mais le sentiment religieux lui-même. La prise de position politique de l'Eglise en Italie est une mesure de légitime défense, pénible comme toute légitime défense, mais à laquelle c'est un devoir de recourir pour ne pas commettre un suicide.

Contre la situation privilégiée de l'Eglise, contre ses prises de position politique, s'élève un anticléricalisme traditionnel qu'exploite le Parti communiste. L'anticléricalisme traditionnel est surtout le fait d'une certaine bourgeoisie et des milieux intellectuels qui n'ont peut-être pas devant eux, pour les rappeler à la modestie, une puissante intelligentsia catholique de valeur. Cet anticléricalisme est surtout l'héritage sclérosé mais solide des oppositions qu'a soulevées le régime pontifical et que nous évoquions plus haut. Les communistes l'exploitent, d'une part pour créer un désordre politique fatal au régime bourgeois, d'autre part comme un moyen de s'attacher des masses populaires qui n'ont pas perdu la foi, ni souvent même la pratique, mais qui viennent au Parti à cause des conditions sociales difficiles d'un pays pauvre en bonne terre et en matières premières, surpeuplé, et où la question agraire n'a pas été résolue.

Grâce à l'épouvantail du cléricalisme, un facile slogan de campagne peut unir libéraux peu portés aux réformes sociales, socialistes et communistes. La campagne envahit la presse et manie de grossiers arguments; le grave *Osservatore Romano* lui-même ne dédaigne pas de relever les affirmations énormes et pénibles des

journaux politiques, par exemple de réfuter scrupuleusement (*Oss. Rom.*, 14 février) tel plumitif qui prétendait que le cardinal Pacelli avait été favorable à l'Action Française (ce qui donne une idée du bois qu'on brûle en ce brasier...).

Ces violentes querelles mettent en lumière la difficulté qu'il y a à établir, de nos jours, une religion d'Etat et à maintenir un parti confessionnel.

La religion d'Etat est théoriquement l'idéal auquel l'Eglise, conformément à la doctrine de Léon XIII, ne renonce pas. Mais, dans notre monde en voie de déchristianisation, elle soulève des difficultés pratiques souvent insolubles. On le voit dans l'affaire de Prato : voici un Etat qui, d'une part, reconnaît la valeur juridique du droit canon, et qui, d'autre part, est contraint par les mœurs publiques d'admettre le mariage civil, et par là permet à ses juges de voir un délit dans une stricte application du droit canon.

Devant cet imbroglio, on ne peut pas s'empêcher d'évoquer le mot de Pie XI dans son allocution *Jam annus*, du 14 décembre 1925, sur le régime de séparation de l'Eglise et de l'Etat au Chili. « A la lumière de la foi catholique, disait ce Pape, ce régime n'est certainement pas conforme à la doctrine de l'Eglise... Pourtant il est appliqué d'une manière tellement bienveillante que, loin d'être une séparation il est plutôt une union amicale... »

C'est au magistère romain, non à nous, de juger si, dans telle situation particulière, la séparation amicale, encore qu'elle ne soit pas l'idéal, cependant n'est pas pratiquement plus favorable à la sauvegarde et à la propagation de la foi...

***

Faut-il parler ici de l'affaire Peyrefitte? Elle n'est qu'un épisode de la campagne politique anticléricale. Lui donner une importance serait faire le jeu de M. Peyrefitte, trop heureux qu'on lui fasse une réclame de scandale. Qu'il suffise de constater que cet auteur, par sa littérature alimentaire, a eu ce rare succès de provoquer, dans la presse française, un mépris généralisé qui s'exprime ouvertement dans les journaux de toute opinion.

15 mars 1958.

Robert ROUQUETTE.

Qui est mon prochain ?

On vient de juger, à Besançon, une étudiante catholique et un pasteur protestant, pour aide apportée à un agent du F. L. N., aide donnée à un fugitif poursuivi, qui demandait asile.

Il est difficile de ne pas évoquer ici l'Evangile et le Bon Samaritain : ce dernier n'a pas considéré si le blessé rencontré sur la route était de sa race, il ne s'est pas même inquiété de l'origine de ses blessures. « Qui est mon prochain? » avait-on demandé au Seigneur; le Christ répond, en cet exemple : « l'homme que tu rencontres et qui a besoin de toi, voilà le prochain ». Les accusés ont pu croire, ont cru sans doute agir suivant l'Evangile.

Ont-ils pensé même sortir de l'ordre réel de la charité? Il y a certes un ordre de la charité, c'est-à-dire des degrés dans la proximité des prochains, et un devoir de préférer ceux qui, en droit, sont plus proches, ceux de la famille par exemple ou de la patrie. Pourtant la rencontre de l'étranger s'intègre aussi dans l'ordre de la charité, non pas dans l'ordre général, mais dans cet ordre singulier qui m'atteint dans ma situation concrète. Un chrétien n'hésitera pas, pour sauver un inconnu du feu ou de la noyade, à risquer sa vie, laquelle appartient pourtant à sa femme et à ses enfants. L'attitude préférentielle ainsi prise à l'égard de cet étranger en détresse ne nie pas l'ordre habituel des devoirs, mais elle « réalise » alors cet universalisme qui est requis par la vraie charité et lui sert habituellement de fond. N'exclure personne de la charité ne signifie pas seulement en effet aimer en général et de loin les Asiatiques ou les Africains que je ne connais pas; cela signifie que je suis prêt, reconnaissant la loi du Christ en cette rencontre, à prendre comme prochain, comme me touchant de près, l'étranger trouvé sur mon chemin et réclamant mon aide. C'est une sortie des cadres ordinaires qui ne détruit pas l'ordre, mais l'achève dans sa vérité d'amour universel.

Mais les accusés de Besançon n'ont pas seulement secouru *l'homme*, qui réclamait leur charité, ils ont aidé *son action*, favorisé sa correspondance, entreposé ses armes [1]. Là précisément est l'erreur et la faute. Cette erreur et cette faute ne proviennent pas de ce qu'ils ont voulu s'élever, en ce cas concret, au-dessus des limites étroites des relations politiques, mais au contraire de ce qu'ils sont rentrés dans ce domaine politique, en se plaçant cette fois dans le camp

1. Cela n'est pas, semble-t-il, le cas du pasteur. Cela semble être celui de l'étudiante.

ennemi. Refusant d'exercer la violence contre un « ennemi »[1], ils ont accepté, sans s'en rendre compte, la participation à l'entreprise de violence, en sens contraire, de cet ennemi. Quelles qu'aient été les intentions, quelle que soit la responsabilité devant Dieu, il y a eu erreur et faute « objective »[2].

La distinction entre l'homme et son action peut paraître glissante : elle évoque cependant la conjonction nécessaire de la charité avec la justice. Il faut bien donc, même en pratiquant la charité envers l'étranger qui représente concrètement tous les hommes, se souvenir du parti où nous nous trouvons placés, se soucier du devoir et non pas seulement du droit d'aimer la patrie. Il est par suite nécessaire, sans pour cela prendre les adversaires comme de purs « criminels », de refuser une évasion individualiste hors de la société dont on profite et qui est pour nous le moyen concret d'être enracinés dans l'humanité tout entière. On éprouve alors la tension, la souffrance qu'impose toute guerre, même la plus légitime, au chrétien; une tension qu'on ne peut réduire sans sortir de la vérité et de la charité.

Il faut souligner cela en présence de la tentation qui semble menacer certains chrétiens; devant les violences et les laideurs et les excès qui accompagnent cette guerre, le désir leur vient de s'en laver les mains, et de refuser la France actuelle, comme s'ils n'en étaient pas réellement solidaires. Il faut souligner cela surtout en présence d'une tentation contraire et, pour le chrétien, sans doute plus grave encore, car il s'agirait d'une négation délibérée, et non plus d'une déviation, de la charité. Ici ou là des violences se déchaînent, dont les hommes de couleur surtout sont victimes et l'on peut déceler les prodromes d'une sorte de racisme qui monte. Sans y mêler encore explicitement le mythe du sang, qui empoisonnait le racisme hitlérien, beaucoup ressentent une défiance, une hostilité à l'égard de tout Algérien et de tout noir, en raison de sa race seule. C'est explicable et « naturel », rendu plus naturel encore par une agressivité que nos torts ont contribué à exciter. Mais ce n'est pas selon la tradition française; cela va contre la logique même de notre effort actuel : pour la défense de « l'Union Française » en effet il serait contradictoire de malmener, à cause de leur race ou de leur couleur, ceux-là mêmes qu'on veut y conserver. C'est surtout une négation de la charité chrétienne et si l'on prétend alors garder un ordre, ce n'est plus l'ordre de la charité : c'est un ordre païen.

J. M. Le Blond.

1. Juridiquement, avouons-le, le délit ne doit pas être défini de façon simpliste : aide à un « ennemi » ! Mais le gouvernement nie être en guerre. Aide à un « criminel » ? Mais, employant sans doute des méthodes terroristes, l'agent F.L.N. n'est pas assimilable à un criminel de « droit commun ». Les terroristes irlandais en Angleterre, aux sombres jours qui ont précédé l'indépendance de l'Eire, ne se considéraient pas comme « criminels ».

2. Les accusés, d'ailleurs, ont formellement déclaré ne pas avoir voulu prendre parti. Mais ils l'ont fait malgré eux, s'ils ont positivement aidé « l'action ».

Répercussions de " Fidei Donum "

L'Encyclique *Fidei Donum* sur les missions d'Afrique, datée de Pâques 1957, a profondément remué la chrétienté. Elle a fait l'objet d'un congrès missionnaire à Padoue durant l'été dernier et d'un autre aux Etats-Unis. La France, elle aussi, a entendu la leçon.

Le 1er décembre, à Notre-Dame de Paris, le Cardinal Feltin en rappelait le message et faisait allusion à l'œuvre accomplie par *Ad Lucem*, qui clôturait ce jour-là les fêtes et travaux de son vingt-cinquième anniversaire. On sait que l'Encyclique suggérait l'envoi de prêtres séculiers en Afrique, pour un séjour limité à quelques années. Une quinzaine de ces prêtres en a déjà pris le chemin, surtout comme spécialistes de l'Action catholique et de l'action sociale. Beaucoup d'autres ont adressé des demandes de départ à leur Evêque. Les offres et demandes sont centralisées par Mgr Villot, secrétaire de l'épiscopat français, et par le P. Bouchaud, représentant du Délégué apostolique de Dakar. Des contrats précis sont établis entre l'Ordinaire du prêtre métropolitain venant en mission et l'évêque d'Afrique acceptant ses services. De leur côté, une trentaine de prêtres belges ont pris le chemin du Congo.

Par ailleurs les fondations de communautés religieuses se multiplient encore davantage sous l'impulsion de l'Encyclique. Ainsi, pour ne parler que des contemplatifs, le Carmel de Tananarive a essaimé en février à Fianarantsoa, pendant que le Père Abbé de la Trappe du Mont des Cats organisait une fondation dans le même diocèse et que celui de la Pierre-qui-vire installait une filiale au Moyen-Congo. A Dakar a été créé un Institut social ayant pour aumônier l'abbé Chartier, de la Chronique sociale. Le centre de formation de cadres à Douala commence à fonctionner, animé par l'Abbé Noddings.

Tout ceci demande de la part des fidèles une générosité accrue, les besoins financiers augmentant en proportion des nouvelles fondations et de l'afflux de nouveaux missionnaires. « La face du monde, disait le Pape, pourrait être renouvelée par une victoire de la charité. » Il faut se hâter devant l'invasion rapide de l'Islam et la menace du communisme. Selon les dernières statistiques, il y aurait en Afrique, 24 millions de baptisés catholiques, ou catéchumènes, contre 86 millions de musulmans et 85 millions d'animistes.

André Rétif.

Islam et monde moderne

Depuis près d'un siècle l'Islam, travaillé par le réformisme, fait pour s'adapter au monde moderne un effort que certains penseurs poussent jusqu'à une sorte d'héroïsme, tandis que des politiques

s'appliquent à en tirer de nouveaux ressorts pour l'action. Est-il possible de faire le point de ces tentatives et de leurs résultats? D'aucuns, parmi les Musulmans eux-mêmes, l'ont pensé, et plusieurs Congrés ont été récemment consacrés à l'étude de la culture islamique, au sens le plus large, dans ses rapports avec le monde moderne.

Le premier de ces Congrès, tenu à Princeton (New-Jersey) dans l'été 1953, à une époque de relations relativement faciles entre Orient et Occident, s'est déroulé dans une atmosphère très détendue : à cette occasion, les représentants du monde musulman se sont efforcés de faire valoir leurs thèses auprès d'observateurs américains attentifs et bienveillants. Ces thèses étaient d'ailleurs très variées; selon le compte rendu même du Congrès, « les questions d'une sécularisation possible de la loi musulmane (chariah), de la séparation entre la religion et la vie séculière, de l'adaptabilité de l'Islam à des conditions qui changent, ont bénéficié de la plus grande attention au cours des discussions ». Mais les délégués se sont montrés, dans leur ensemble, attachés à des vues assez conformistes. « Il a été clairement établi que l'Islam est à la fois une religion et une société. » Devant l'exemple de la Turquie moderne, c'est-à-dire « l'acceptation de l'Islam comme une foi personnelle, inspirant mais ne fixant pas le type de vie sociale... la majorité des délégués ne put se dire d'accord, car elle affirme que l'Islam est un mode de vie, avec des principes... qui doivent être appliqués... à la création du type social de conduite, lequel doit être une approximation de la volonté révélée d'Allah pour la vie communautaire des hommes » [1]. Les points de vue réformistes hardis, ou laïcisants, n'ont donc pas réussi à s'imposer; ils ont pu, du moins, être librement exprimés.

C'est dans une ligne analogue que l'Université du Pendjab, appuyée par le gouvernement pakistanais, a organisé à son tour un colloque islamique qui s'est tenu à Lahore du 31 décembre au 8 janvier dernier. Le programme annonçait des échanges de vues qui promettaient de faire suite à ceux de Princeton; il comportait en effet, sous les rubriques suivantes, une sorte de catalogue des préoccupations réformistes : 1°) la culture islamique; 2°) la conception islamique de l'Etat; 3°) l'Islam et l'influence des idées modernes; 4°) l'attitude de l'Islam à l'égard de la science; 5°) l'influence de l'Islam sur la civilisation occidentale; 6°) l'Islam et les problèmes économiques; 7°) les relations de l'Islam avec les autres religions; 8°) la contribution de l'Islam à la cause de la paix.

Les débats de Lahore, contrairement à l'intention des organisateurs et en dépit de quelques courageuses interventions, se sont cependant déroulés dans une atmosphère politisée. La conférence de Solidarité afro-asiatique [2] venait en effet de s'ouvrir au Caire, et servait de

1. *Colloquium on Islamic Culture*, Princeton, 1955, page 71.
2. Cf. *Etudes*, fev. 1958, pages 214-220.

tribune retentissante à des diatribes contre l'Occident. Les délégués envoyés par l'Orient arabe à Lahore ont cru devoir, sur un ton non moins agressif, opposer l'idéalisme des civilisations inspirées par l'Islam au matérialisme fondamental dans lequel ils voyaient la marque de l'Occident. Iraniens et Pakistanais ont contesté, non sans courage, ces affirmations simplistes; Marocains, Tunisiens, Afghans, Turcs, se sont efforcés également de contribuer à des études scientifiques, menées dans un esprit objectif. Mais, dans l'ensemble, c'est le ton de la passion qui a prévalu.

Dès le premier jour le Dr Fadel Jamali, ancien Premier ministre et délégué de l'Iraq, a conclu le débat sur la culture islamique par une apologie, aussi peu soucieuse de nuances que de justifications, de la civilisation arabe. Un rapport présenté par un délégué pakistanais, M. Daoud Rahbar, sur « l'Islam devant les idées modernes », a été vivement attaqué par la délégation égyptienne comme offensant pour les sentiments religieux des Musulmans; l'auteur du document, affirmant la liberté de la recherche scientifique, s'est cependant refusé à le retirer. Mais il était évident qu'une discussion d'ordre philosophique et sociologique n'avait aucune chance de pouvoir s'instituer.

Le congrès a dès lors dérivé sur le plan plus étroitement politique. Un délégué musulman de l'U. R. S. S. a réclamé, et obtenu, le retrait d'un rapport américain qui lui semblait mettre le communisme en cause. Un délégué syrien, regrettant que l'Algérie ne soit pas représentée, a souhaité sa libération ainsi que celle du Cachemire, soulevant ainsi les protestations du délégué indien. Le délégué syrien, M. Omar Baha el Amiri, d'ailleurs membre de l'Association des Frères Musulmans, a conclu que le Colloque avait pour but « non de traîner l'Islam au banc des accusés, mais de célébrer sa gloire », et déclaré que, pour que le dialogue puisse se poursuivre entre l'Islam et l'Occident, celui-ci devait changer de mentalité.

Pour beaucoup d'observateurs, la publicité considérable donnée au Congrès de Lahore et le souci qu'avaient eu les organisateurs d'y attirer, avec des délégations officielles, des hommes vigoureusement marqués par leurs prises publiques de position, ont rendu ces débats stériles en même temps que retentissants. Peut-être faut-il, par contraste, souligner le succès obtenu et l'efficacité atteinte par des réunions à tous égards plus mesurées : à Tioumliline (Maroc) au cours des deux derniers étés, les problèmes du monde actuel ont pu être abordés par Musulmans et Chrétiens dans un esprit objectif de recherche commune; à Téhéran, durant l'automne 1957, le Congrès pour la Liberté de la Culture a pu provoquer des échanges de vue étendus et sereins sur « les valeurs traditionnelles et la technique moderne », « les relations culturelles internationales de l'Iran et des pays du Moyen-Orient », « les problèmes de liberté et de culture », sans écarter la question de la liberté de pensée dans l'Islam conçue sous l'angle réformiste et moderniste.

Conclure à l'actuelle impossibilité du dialogue Orient-Occident

serait donc excessif. Mais il apparaît que ce dialogue doit s'entourer de précautions; sans devenir nullement clandestin, il évitera de provoquer une publicité déformante et de conduire ses protagonistes à des attitudes influencées par l'actualité politique. A de telles conditions, le dialogue restera réalisable, et rien n'interdit d'espérer qu'il puisse être efficace.

Pierre RONDOT.

Lourdes 1958

L'année jubilaire multiplie les livres consacrés à Lourdes. Hommage abondant, quelque peu encombré, de l'édition à la Vierge de Massabielle et à sa confidente. Tout n'est pas d'égale valeur. A l'indispensable choix du lecteur, quelques présentations sommaires ne seront pas inutiles.

Le P. Rouquette a déjà analysé les enquêtes fondamentales du P. Cros et le premier volume des documents édités par l'abbé Laurentin [1]. Les gens pressés sauront gré au chanoine Gaquère de leur fournir, en 60 pages, une documentation précise et alerte [2]. Les pèlerins et leurs amis trouveront tous renseignements, touristiques, historiques et spirituels dans l'excellent guide — indispensable compagnon de voyage — édité à leur intention par la maison Beauchesne [3]. Un florilège de textes consacrés au mystère de Lourdes a été constitué par deux bénédictins; il rendra service à ceux qui n'ont pas une bibliothèque bien fournie à leur disposition : on y retrouve des pages classiques de Huysmans, Hello, Schwob, Bernoville, et le discours de clôture du jubilé de 1935, prononcé par le cardinal Pacelli, légat pontifical; d'autres moins connus aussi, et quelques poèmes, signés de grands noms [4]. La dimension biblique du fait de Lourdes est heureusement mise en valeur par S. Exc. Mgr Dubois : cette méditation tissée de textes de l'Ecriture aidera à retrouver, à Massabielle, l'atmosphère spirituelle de la primitive Eglise [5]. On lira avec émotion les pages mariales que S. Exc. Mgr Garrone a recueillies dans les messages

1. *Etudes*, février 1958, pp. 251-254.
2. François GAQUÈRE, *L'appel de Lourdes*, Arras, 25, rue de la Paix, Les Œuvres missionnaires.
3. *Pèlerins de Lourdes*, préface du cardinal Tisserant, Beauchesne.
4. *Le mystère de Lourdes*, textes recueillis par dom René-Jean HESBERT et dom Emile BERTAUD, Editions Alsatia. Nous nous permettons de faire remarquer que l'auteur de *Lourdes, terre d'Evangile* (Lyon, Lardanchet, 1952) est le R. P. André Ravier (et non Henri, comme écrivent, par erreur, les pages 64 et 162).
5. S. Exc. Mgr Marcel-Marie DUBOIS, archevêque de Besançon, *Lourdes, école mariale de la primitive Eglise*, Editions Bonne Presse.

et allocutions du Cardinal Saliège, celles notamment qu'il écrivit durant l'occupation. Le grand lutteur que fut l'infirme archevêque de Toulouse avait pour la Vierge une dévotion d'enfant; il aimait se recueillir longuement à Lourdes [1].

Sainte Bernadette retient l'attention de nombreux biographes, attentifs à mettre en lumière la candide simplicité de la confidente de l'Immaculée, qui ne renonça jamais à sa franchise et à sa gaîté paysannes. Michel de Saint-Pierre, en l'augmentant de notes importantes, réédite une biographie qu'il n'est plus besoin de présenter [2]. Mme Jean Guy, en un récit animé, qu'anime un foi vibrante, nous communique le résultat de sérieuses recherches : elle évoque, en tableau vigoureux, l'émoi de la France impériale au moment des apparitions, et trace de la voyante un portrait lumineux [3]. Le livre de Margaret Trouncer frise la biographie romancée : à partir d'une documentation exacte, prolongée ici et là de détails vraisemblables ou ingénieux, l'auteur donne libre cours à son talent de narrateur. La seconde partie, consacrée aux années que Bernadette passa à Nevers, contient de pittoresques anecdotes, contées au procès romain par les religieuses qui vécurent avec la sainte à Saint-Gildard [4]. Le récit d'un contemporain apporte une note pittoresque et enrichit la documentation déjà rassemblée. C'est une heureuse idée d'avoir publié les souvenirs de Jean Barbet, maître d'école à Barthès, qui connut Bernadette dans son enfance et assista à l'une des apparitions [5]. Le beau livre du R. P. Ravier, enfin, retrace, d'après les notes spirituelles de la religieuse, conservées à Nevers, l'itinéraire spirituel de Bernadette. Esquisse d'une admirable vie spirituelle, à partir de l'humilité des « pauvres de Yahvé » et de l'union apostolique à la Passion du Christ [6].

H. HOLSTEIN.

1. Cardinal SALIÈGE, *Voilà ta mère*. Pages mariales recueillies et présentées par S. Exc Mgr Garrone, Toulouse, Apostolat de la prière.
2. Michel DE SAINT-PIERRE, *Lourdes et Bernadette*, Editions de la Table Ronde, 1958.
3. Jean GUY, *La Grotte, c'était mon ciel. Sainte Bernadette*, préface du R. P. de Parvillez, Mame.
4. Margaret TROUNCER, *Sainte Bernadette de Lourdes*. Traduit de l'anglais par Hélène Claireau. Préface de Mgr Patrice Flynn, évêque de Nevers. Del Duca.
5. Jean BARBET, *La Dame plus belle que tout*. Naissance, vie et mort de Bernadette Soubirous, Edition remaniée par Myriam de Viane et le prince de Béarn. Préface de la Princesse Bibesco, Le livre contemporain.
6. André RAVIER, s.j., *Bernadette et son chapelet : esquisse d'une spiritualité mariale*, Nevers, Couvent Saint-Gildard.

Les Ballets Polonais

Les *Ballets polonais,* qui se produisent pour la première fois en France, ont élu domicile au théâtre de l'Etoile. Comme ils succédaient, dans la capitale, aux *Ballets caucasiens,* une comparaison s'imposait. La République de Géorgie avait pour son « ensemble officiel » fait tous les efforts nécessaires. Les costumes étaient somptueux, les danseurs et les musiciens avaient répété autant de fois qu'il le fallait, les crédits avaient été largement calculés. Bref, il fallait étonner le monde bourgeois et la démonstration avait été concluante. La semi-indépendance que la Pologne a acquise avec Gomulka ne lui permettait pas de lutter à armes égales. Elle a autorisé le retour à la libre entreprise, c'est-à-dire au mécénat privé et, dans un pays pauvre, cela ne donne pas un budget considérable. Pour nous Français, qui voyons ce spectacle d'un œil égoïste, nous trouvons cela regrettable, car le manque d'argent se fait sentir. Les décors et les jeux de lumière sont simples. Il semblerait facile de les améliorer, mais les bons spécialistes se paient cher. Les costumes sont bien dessinés, mais les tissus sont pauvres. Pour ne pas faire les frais d'un orchestre, on avait au départ enregistré la musique. Avec les moyens actuels de reproduction, le système est valable, mais il faut avoir impressionné une bande magnétique (non des disques) et réalisé une parfaite sonorisation de la salle, ce qui n'était pas. Par suite du manque de subvention, le prix des places était élevé, ce qui réduisait le nombre des spectateurs et, dans une salle clairsemée dont l'architecture se prête mal aux évolutions chorégraphiques, il est difficile d'électriser le public.

Il ne faut pas en déduire que le spectacle était mauvais. De nombreux numéros avaient de la valeur. Il y avait d'excellents danseurs; W. Traczewski composa un intéressant personnage du Mal dans le *Ballet de la Tentation;* Konrad Drzwiecki est un comique de talent (*Vacances*); Maria Lapinska, la danseuse étoile, fit preuve dans *Harmonie et Couleurs* d'une souplesse étonnante, etc... Les imperfections que nous avons signalées ne s'appliquaient pas globalement à chaque numéro. La troupe enfin, vivante et animée, donnait à chaque instant le meilleur d'elle-même.

Ces *Ballets polonais* permettaient une constatation curieuse. La Pologne semble le seul peuple de l'Europe de l'Est où notre influence équilibre celle des Russes. Voir danser le *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune* avec une chorégraphie proche des nôtres est étonnant quand on songe à la difficulté qu'éprouvent les étrangers à comprendre cette œuvre. *Le Bal populaire 1900* mettait en scène les personnages qui hantaient les cabarets parisiens mal famés de la belle époque. *Harmonie et Couleurs* faisait appel aux pas les plus classiques de l'Ecole française, etc...

Aux Russes, les Polonais ont emprunté des costumes, un sens spécifiquement slave de la farce, un reste de vie seigneuriale avec le

ballet dans un *Manoir polonais* (cette vie seigneuriale a en réalité disparu avec la dernière guerre), au nouveau régime enfin, l'idéalisation du travail de l'ouvrier d'usine. Tout cela bien entendu était complété par du folklore (la *Fête de la Moisson*, le *Cheval de Carnaval*) et quelques souvenirs de la misère de ce peuple lors de la dernière guerre (*L'an 1940 ou Terpsichore descendue dans la cour*).

Parmi les ballets d'inspiration populaire, *Mathieu est mort* est le plus intéressant. Mathieu, personnage légendaire et paysan de son état, est possédé du démon de la danse. Au lever du rideau, il est étendu sur une planche, immobile. Les exhortations de sa femme, les lamentations de ses amis ne peuvent le tirer de son état. La mort a fait son œuvre. Au milieu de l'agitation générale, un musicien se glisse dans la pièce; il jette un coup d'œil sur le cadavre, s'éloigne, puis sort de sa poche un petit violon sur lequel il attaque un air grinçant. Electrifié par les premières notes, le père Mathieu sursaute. Raide comme un bâton, il se lève et tombe deux ou trois fois sur sa couche. La musique a vaincu la mort. Mathieu bondit en chemise et danse son air favori au milieu de la chambre. Un instant ébahis, sa femme, le grand-père et la petite-fille, les parrains et marraines, l' « épouvantail », tous personnages traditionnels, l'accompagnent dans ses débats et le ballet se termine par une grande farandole.

Si les costumes et la chorégraphie étaient au point, la musique en revanche avait souffert les outrages d'un arrangeur intempestif. Certes le thème de toutes les chansons populaires est court, mais il était certainement possible d'étoffer et d'orchestrer cet air avec des développements qui ne rompent pas la ligne mélodique. Le tempo, qui doit être de plus en plus rapide jusqu'à la farandole finale, était ici coupé par d'inutiles variantes.

Le Bal populaire 1900, à qui l'on aurait chez nous donné un titre plus parisien, mettait en scène les truands de comédie qui, au début du siècle, se produisaient dans les cafés-concerts avec quelques grosses farces et l'inévitable java. Plus proches du music-hall que de la danse classique, ces évolutions ne manquaient pas de pittoresque. Elles commencent à passer dans le folklore français et ont déjà inspiré plusieurs de nos chorégraphes. Le « costaud », maître de cérémonie, accompagné de ses acolytes, de l'inévitable plaisantin et de leurs cavalières dansaient sagement quand une paysanne fit irruption. Avec sa grosse robe multicolore, ses bottes, son fichu et sa lourde démarche, elle attire la curiosité. Effrayée par le milieu dans lequel elle s'est fourvoyée, elle veut reculer, mais sentant sa retraite coupée, fait face bravement, chasse les truands et trône finalement avec le maître de cérémonie. Certes un tel sujet ne mériterait pas que l'on s'y arrête si l'entrain des danseurs et leurs nombreuses plaisanteries [1] n'en faisaient un des numéros les plus curieux du spectacle.

1. Quelques-unes malheureusement frisaient la vulgarité.

Chopin, que les Polonais considèrent comme leur plus grand musicien, a inspiré bien des ballets blancs. Il semble qu'à Paris comme à Varsovie on ait travaillé dans le même esprit. *L'Idylle dans un parc*, bâti sur plusieurs mazurkas, aurait pu sans déchoir être signé de Roland Petit ou d'Yvette Chauviré. La mazurka cependant n'a eu chez nous que peu d'adeptes, on lui préférait la valse dont le rythme est assez voisin. Comme Chopin s'est également illustré dans ce genre, les chorégraphes des deux pays ont utilisé l'une et l'autre, donnant ainsi à leurs danses un caractère national qu'elles n'avaient jamais qu'à moitié.

A la Russie contemporaine, les Polonais ont emprunté la glorification du labeur industriel. Le ballet *Travail et Volupté* mettait en scène six ouvriers métallurgistes, habillés de cuir rouge et le dos nu. Ils n'exécutaient pas les gestes de leur métier, mais des mouvements d'ensemble évoquant la puissance de l'homme par l'usine. Beaux, grands et forts, ils imposaient le respect et affirmaient leur rôle dans la cité. Pourquoi a-t-il fallu qu'une créature vienne, sans succès d'ailleurs, essayer de les séduire? L'unité du ballet a souffert de ce personnage inutile.

Il était intéressant de voir la troupe de Félix Parnell, le « poète danseur », aurait dit de lui Serge Lifar. Elle présente des imperfections, certes, mais ce n'est là qu'un mal de jeunesse. Comme il y a de bons éléments, tous les espoirs sont permis. Quelques tournées fructueuses, un mécène (il s'en trouve encore!), une plus grande habitude du travail en commun, peuvent l'améliorer. Si l'année prochaine les *Ballets polonais* reviennent à Paris dans un autre théâtre et avec un autre programme, il faudra aller les voir, car ils auront sans doute gagné ce qui leur manque aujourd'hui.

Henri DE CARSALADE DU PONT.

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

BOUYER. — **Le trône de la** ɡesse. Essai sur la signification du te marial. Editions du Cerf. 1957. . pages.

tel livre, par son originalité et sa se, décourage l'analyse. Je ne puis : présenter aux lecteurs des *Études*, r conseillant, non pas de le parcourir, de le méditer. Les lignes majeures théologie mariale, les principaux mys- où se réfracte le mystère même de , et que célèbre son culte (maternité ale, immaculée Conception, union de ɜrge à l'œuvre rédemptrice et à la .nce de l'Église, Assomption) sont, e P. Bouyer, l'occasion d'une réflexion condition surnaturelle de l'humanité lée. Marie nous manifeste, en sa per- de créature appelée à la dignité inima- le de Mère de Dieu, et, à ce titre, ée des privilèges définis ou honorés 'Église, « comment notre humanité eltée par la grâce dans la mesure où relation au Christ est intime ». Marie, rône vivant de la Sagesse éternelle », prototype de l'homme nouveau — l'est dans la relation qui l'unit à son ɜur devenu son Fils. La mariologie longe naturellement en anthropologie turelle; et c'est cette anthropologie le présent volume esquisse l'analyse. tir du mystère de la maternité divine, Bouyer réfléchit longuement sur le re du mariage chrétien (ces chapitres nnent de remarquables développe- et méritent, de la part des théologiens, rande attention); à propos de l'Im- lée Conception, il envisage le problème liberté du chrétien en qui chemine la ; à propos de l'Assomption, il médite Église eschatologique... Faut-il men- r encore les belles pages sur l'union Vierge et de l'Esprit? Mais tout serait à signaler en un livre dont la lecture m'a découvert tant de points de vue nouveaux, et qui me rend impatient de connaître cette ecclésiologie, qui doit lui faire suite et prolonger, en sa dimension principale, la méditation du mystère marial.

H. HOLSTEIN.

Monseigneur G. HAKIM. — **Pages d'Evangile lues en Galilée.** Volume illustré de 60 clichés. Souscription auprès de Mlle Y. Mestivier, 31, rue Madame, Paris, 6e. 700 francs.

L'archevêque de Galilée, mieux placé que quiconque pour nous aider à méditer l'Évangile dans le cadre même où Jésus a annoncé la Bonne Nouvelle, fait revivre dans ces pages, illustrées de clichés évocateurs, le pays où vécut, grandit, prêcha le Seigneur. Les sites n'ont pas changé, les coutumes n'ont guère évolué, l'atmosphère évangélique se retrouve spontanément au bord du lac ou à Nazareth. Tous les pélerins de Terre Sainte, et ceux qui les accompagnent par le désir et la prière, profiteront à la lecture de ce petit volume; mais aussi ceux qui, dans leur prière, aiment à fixer leur imagination, selon la méthode de saint Ignace, sur « la composition de lieu », se mêlant en esprit aux auditeurs du Seigneur...

H. H.

La lumière dans les ténèbres. Cahiers de la Pierre-Qui-Vire. Desclée de Brouwer. 1957. 218 pages. 840 francs.

Précédés d'une préface de l'abbé Louis Cognet, qui évoque avec bonheur la variété des courants spirituels du XVIIe siècle, dessine leurs frontières, situe leurs points de contacts, des *morceaux choisis* des spirituels de ce temps nous sont proposés : citations réunies sous les rubriques d'un plan assez classique. Nous avons le plaisir

de retrouver des textes connus, de découvrir d'autres pages qui le sont moins, et soutiennent la comparaison : bref un traité de spiritualité fait de petits morceaux riches et savoureux combinés en mosaïque. Ce puzzle souligne les points de contact et les dénominateurs communs : c'est son mérite. Son défaut, c'est précisément d'être un puzzle, qui détache ces extraits de leur auteur et de leur contexte, et tend à les patiner uniformément d'une abstraite et pieuse grisaille. Nous pensions à ces *testimonia ex traditione* d'anciens manuels qui alignaient, sans sourciller, trois lignes de saint Irénée, quatre de saint Augustin et deux autres textes du haut Moyen Age, sous prétexte que tous se rapportaient à la thèse qu'il fallait prouver! Juxtaposer Mme Guyon, Saint-Cyran, Boudon et Lallemand laisse rêveur l'historien de la spiritualité! Ces textes, dans l'ensemble, sont beaux. Ils ne prennent toute leur valeur, nous semble-t-il, que pour les lecteurs qui, d'avance, connaissent la personnalité de leur auteur, son milieu et l'œuvre d'où ils sont tirés. Pour le grand public, est-ce la meilleure manière, selon le souhait de l'éditeur, « d'acheminer à la découverte des chefs-d'œuvre de la spiritualité française » ?

H. HOLSTEIN.

John WU. — **Le Carmel intérieur, ou les trois étapes de la voie d'amour.** Trad. de l'anglais par F. Weyergans. Coll. *Eglise vivante*, Ed. Casterman, 1956, 229 pages. 600 francs.

Voici un ouvrage qui parle de spiritualité comme on doit en parler. On pense, en le lisant, à saint Jean : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé... nous vous l'annonçons ». Non pas que cet ouvrage soit une « confession »; c'est au contraire une étude doctrinale des trois « voies » : purgative, illuminative, unitive. Mais la manière même dont J. Wu appelle ces voies suggère déjà de quelle inspiration est animé son ouvrage : « l'amour en bouton », « l'amour en fleurs », « l'amour en fruit ». Et c'est en cette inspiration que réside la note originale de cette œuvre. J. Wu est un poète, et un poète chinois; il est aussi un converti et un grand érudit; toutes ces qualités contribuent à faire de ce livre à la fois un poème, un témoignage et une œuvre doctrinale solide. C'est un admirable commentaire des Béatitudes évangéliques dans lequel J. Wu met à contribution aussi bien sa connaissance approfondie de saint Thomas que sa familiarité avec la littérature chinoise. « Il existe en Chine une espèce de pommier qui fleurit au cœur de l'hiver. Ses fleurs sont jaunes et son parfum subtil. Un dicton chinois, qui ne manque pas de sagesse, y fait allusion : « bienheureuse froideur de l'hiver qui nous fait apprécier les fleurs si belles et leur parfum céleste ». C'est la traduction poétique de la deuxième Béatitude. « Bienheureux les affligés, ils seront consolés » (p. 65). De tels rapprochements se lisent à toutes les pages, car J. Wu médite l'Evangile avec son âme de chinois et nous aide à relire le texte sacré avec des yeux nouveaux.

P. NWYIA.

François HOANG. — **Ame chinoise et christianisme.** Casterman. 1957. 148 pages.

Le P. Hoang, de l'Oratoire, citoyen chinois converti en France à la foi chrétienne, a réuni dans ce livre plusieurs conférences antérieures, dont l'objet commun se résume bien par le titre sous lequel il les publie aujourd'hui. On trouvera dans ce livre une étude sur la religion de la Chine : les trois religions, qu'on séparait trop classiquement, y sont heureusement ramenées à l'unité existentielle d'une attitude religieuse. On trouvera aussi deux études très intéressantes sur « effacement taoïste et humilité chrétienne » et sur « l'amour universel de Mei Ti et la charité chrétienne », où les rapprochements légitimes et les distinctions nécessaires sont exprimés avec beaucoup de clarté et de bonheur d'expression. — Le P. Hoang sait fort bien, à la différence de commentateurs bien intentionnés, que l'étoile du confucianisme a pâli depuis un siècle (p. 139 et 140). Aussi pense-t-il que « pour présenter efficacement le christianisme aux âmes chinoises, il vaut mieux le repenser non en fonction du confucianisme comme au temps de Ricci, mais en unissant l'activisme de Mei Ti au quiétisme de Lao Tseu » (p. 143). On aurait ainsi « des pierres d'attente du futur christianisme chinois » (p. 185). Peut-être l'auteur laisse-t-il percer en bien des pages trop de dédain pour le christianisme chinois actuel, bien qu'il rende hommage à l'héroïsme des fidèles d'aujourd'hui. L'affirmation d'un prétendu complexe d'infériorité chez les catholiques chinois (p. 83) paraîtra peu exacte à qui a vécu parmi eux. Y a-t-il un complexe de supériorité occidental chez les chrétiens de ce côté-ci du monde (p. 65)?

Il ne semble plus, heureusement. L'auteur a cité quelques textes anciens (l'un de 1887, p. 73) qu'un chrétien chinois ou étranger ne lit pas sans chagrin; est-il bien utile de ramener à la surface ces occasions de ressentiment? Le contraste entre l'entreprise missionnaire au XVIIe et au XXe siècle n'est-il pas forcé? D'une part les compagnons de Ricci se sont heurtés aux mêmes défiances que leurs successeurs, comme le montrent bien les paroles de l'Empereur Yong Tcheng citées p. 58. D'autre part les hommes du siècle dernier ont eu plus de souci qu'on ne le dit de se distinguer de l'impérialisme. Quelques analyses seraient ici nécessaires, de ces analyses qui tuent parfois dans l'œuf les faciles synthèses.

André BONNICHON.

JOSSE ALZIN. — **La grande aventure des Missions.** Editions du Soleil Levant, Namur, Belgique, 1957. 192 pages.

Abbé Georges GORREE. — **Apôtres au cœur de feu.** Editions La Colombe, 1957. 180 pages, 650 francs.

Hermann KLINGER. — **Femmes missionnaires.** Traduit de l'allemand par H. Bourdeau-Petit. Mame, 1957. 260 pages.

Trois livres attachants à la gloire de l'Église missionnaire et de ses apôtres. Écrits de plume alerte et jeune, ils se doivent de figurer dans les bibliothèques paroissiales ou scolaires et d'être médités en exemple par les familles chrétiennes en quête d'un renouveau de ferveur et d'action.

L'Abbé Alzinger, alias Josse Alzin, retrace en huit étapes les vingt siècles de l'opération missions et esquisse allègrement en six tableaux la geste missionnaire d'aujourd'hui.

Après *Femmes au cœur de feu*, l'abbé Gorrée, délégué des « Groupes Missionnaires de Jeunes », campe à sa manière entraînante et instructive douze figures d'apôtres ou fondateurs d'ordres missionnaires, de saint Paul au Père de Foucauld, tous *Apôtres au cœur de feu*.

Les vingt-deux récits de Hermann Klingler se lisent comme autant de « suspenses »; le pittoresque et la vivacité de l'action font de ses *Femmes missionnaires* un livre d'histoires vécues et contemporaines où l'aventure ne le cède en rien à la grandeur.

P.-M. F.

Jean CHRYSOSTOME. — **Huit catéchèses baptismales inédites.** Introduction, texte critique, traduction et notes par Antoine Wenger, a. a. Coll. *Sources chrétiennes*, n° 50. Ed. du Cerf, 1957, 260 pages.

SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN. — **Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques.** Introduction, texte critique, traduction et notes par J. Darrouzès, a. a. Coll. *Sources chrétiennes*, n° 51. Éditions du Cerf, 1957. 119 pages.

Alors consacré exclusivement à la patristique orientale, le P. Wenger, durant l'été 1955, eut la bonne fortune de découvrir, dans un manuscrit du mont Athos, huit homélies inédites de saint Jean Chrysostome Il les publie dans la collection *Sources chrétiennes*, avec une ample introduction qui décrit le manuscrit de Stravronikita, montre l'authenticité de ces homélies et en analyse le contenu et la progression. Ce sont des catéchèses adressées durant le carême aux catéchumènes qui se préparent à recevoir le baptême; Chrysostome les prononça à Antioche, où, de 386 à 398, il exerça la fonction de prédicateur et, à ce titre, avait charge des catéchumènes. On connaissait déjà deux séries de ces catéchèses; celles-ci, que le P. Wenger situe aux environs de 390, les complètent heureusement, et permettent de se faire une idée plus précise de l'apostolat catéchétique du grand Docteur. Chrysostome commente largement les cérémonies du baptême, unissant à l'enseignement doctrinal des conseils très précis pour la vie chrétienne des néophytes. Cette édition, très soignée comme toujours dans la collection *Sources*, retiendra l'attention non seulement des spécialistes de la patristique grecque, mais aussi de tous ceux qui s'intéressent à la catéchèse et à son histoire.

Syméon le nouveau théologien (ainsi nommé pour le distinguer de son père spirituel, Syméon le pieux) est une grande figure du monachisme byzantin; il fut le chef du monastère de Saint Mamas, à Constantinople, durant près de trente ans, de 980 environ à 1009. Ses écrits théologiques et spirituels sont souvent cités; il fut l'un des maîtres de l'hésychasme. Le 51e volume de *Sources chrétiennes* présente une édition critique, après ample confrontation des manuscrits, de ce que l'on nomme *les Chapitres*. Il s'agit d'une sorte de traité de vie spirituelle, composé de courts paragraphes, plus ou moins juxtaposés, et classés arbitrairement en « centuries »

(groupe de cent « chapitres »). En fait, nous avons à faire à deux « centuries » entre lesquelles s'insère un traité de vie contemplative qui, intitulé « seconde centurie », ne comprend que 25 chapitres : partie la moins fragmentaire de ce texte classique et la plus intéressante pour l'histoire de la spiritualité. Dans le cadre de la théologie du pseudo-Denys, Syméon, évoquant sans doute son expérience personnelle, présente l'union à Dieu comme expérience de la présence, en nous, de la sainte Trinité.

H. HOLSTEIN.

PHILOXÈNE de MABBOUG. — **Homélies.** Introduction, traduction et Notes par Eugène Lemoine. Coll. *Sources chrétiennes*, Ed. du Cerf, 1956, 564 pages. 1200 francs.

Avec les *Homélies* de Ph. de Mabboug, la Coll. *Sources chrétiennes* s'enrichit d'une nouvelle série dont nous voudrions ici souligner l'importance : *la série syriaque*. Peu connus des non-spécialistes, les auteurs de langue syriaque tiennent cependant, parmi les témoins de la foi chrétienne, une place de choix. Ne sont-ils pas, dans l'Église primitive, les rares témoins dont la voix nous parvient d'au-delà des frontières de l'empire greco-romain? Plus tard, après les grandes hérésies christologiques, le Nestorianisme et le Monophysime s'exprimeront presque exclusivement en langue syriaque; c'est dire l'importance de cette littérature au point de vue de l'histoire des dogmes. Les *Homélies* de Philoxène et d'autres textes qui, nous l'espérons, suivront dans un proche avenir, en montreront l'importance du point de vue de l'histoire de la spiritualité.

Philoxène († 523), évêque de Mabboug, est un monophysite opposé aux définitions du Concile de Chalcédoine; c'est donc un hérétique. Et pourtant la doctrine spirituelle de ses *Homélies* est « parfaitement orthodoxe » (Hausherr). Sommes-nous déjà là devant ce divorce entre théologie et spiritualité si bien critiqué par U. von Balthasar? Cette question se pose d'autant plus que les auteurs syriaques, plus que d'autres peut-être, consacrent à la foi une place prépondérante dans leurs traités de spiritualité. Ici même, sur treize homélies, deux sont consacrées à la foi. Mais ce qui retient l'auteur, ce n'est pas le contenu de la foi, c'est la foi en tant qu'attitude spirituelle, en tant « qu'elle nous a fait naître de l'erreur à la connaissance de Dieu » (p. 77). Les autres homélies décrivent notre croissance après cette naissance, croissance qui se réalise dans la lutte contre les passions conçues comme maladies de l'âme. Philoxène, comme tous ses collègues syriaques, s'attarde et se répète dans la description de ces maladies et de leur thérapeutique. Admirons la patience du traducteur qui avait à rendre en français, langue éminement sobre, un texte dont le seul défaut est d'ignorer la sobriété.

P. NWYIA.

Marianne MONESTIER. — **La mystérieuse Compagnie. Les jésuites.** Ed. Horay, 1957. 226.

Une apologie de la Compagnie de Jésus. D'une bonne volonté incontestable. L'information est ce qu'elle peut être dans ce genre d'ouvrage : fort rapide pour l'histoire de l'Ordre, comme le montre la bibliographie; plus étoffée pour les missions contemporaines; nécessairement peu critique; bien des petites erreurs de détail, qu'on aurait mauvaise grâce à reprocher à l'auteur. Tout de même un lapsus un peu ahurissant qui fait mettre les Vêpres siciliennes *(sic)* à Rome et au XVIe siècle (p. 32). La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à une présentation, très analytique, des missions de la Compagnie. Peut-être cette littérature apologétique serait-elle plus efficace si l'admiration qui l'anime était moins hyperbolique : « seuls des hommes d'une valeur peu ordinaire résistent à la férule » de la Compagnie d'après l'auteur. Allons, allons, j'ai bien un peu l'impression que malgré cette férule, la moyenne des gens « ordinaires » est à peu près la même dans la Compagnie que dans le reste de l'humanité...

R. R.

Jean-Joseph SURIN. — **Poésies spirituelles, suivies des Contrats spirituels,** par Etienne Catta, Vrin, 1957.

Découvert à Nantes par M. le chanoine Catta, au cours des recherches entreprises pour sa *Vie d'un Monastère sous l'Ancien Régime. La Visitation Sainte-Marie de Nantes*, le manuscrit aujourd'hui publié nous offre des textes encore inconnus de Surin et apporte des données précieuses sur la vie et la pensée d'un homme qui est l'un des plus grands mystiques et des meilleurs écrivains de la Compagnie de Jésus.

Écrites au moment où Surin sort d'une maladie mentale qui a duré vingt ans,

ıges ardentes frappent d'abord r caractère apostolique : plus qu'une poétique (malgré certains vers bles), les *Poésies* constituent, dans ée de leur auteur, un enseignement tous, une catéchèse spirituelle; t une grâce apostolique que solli- ıns les *Contrats*, celui qui fait de hrist son « héritier universel ». souci, chez un homme qui s'éveille ıngue prostration, éclaire et confirme ıre d'une doctrine orientée vers hes sacerdotales de la prédication ı direction spirituelle.

doctrine même se trouve enrichie sée dans ces textes (où l'on regret- grand nombre de fautes typogra-). Les *Poésies* développent, selon s grands thèmes symboliques, les et le fondement de l'amour; ce sera le problème central des discus- théologiques et spirituelles du iècle. Les *Contrats* expriment en de « servitude » (on rencontre ix fois le mot d' « esclave ») la libre re donation de soi à Dieu; dépour- référence à l'Incarnation et au e, indépendants du courant béril- eudiste, semble-t-il, ils illustrent, a magnificence propre à Surin, périence et une conception parti- des vœux.

dire que ces textes, surtout les , si riches et si pathétiques, inté- également l'historien de la spiri- et le chrétien désireux de nourri- ılides. On est donc heureux de les ités et commentés par M. le cha- atta avec tant de soin et de délicate hie.

Michel de CERTEAU.

ELLER et G. PHILIPS. — **Grâce écuménisme.** Ed. de Chevetogne, , 81 pages.

tit livre est le compte rendu, rédigé x théologiens bien connus de Lou- la rencontre théologique de 1953 togne. Ces quelques pages sont du ıt intérêt; elles montrent comment, s formulations différentes, les tra- théologiques catholique et ortho- t même protestante essaient de e mystère de l'action de Dieu dans e et l'histoire, en maintenant la ue qui veut que tout soit de Dieu cependant quelque chose soit de dans l'œuvre du salut; la dialec- tique aussi de ce que la théologie catholique appelle la grâce incréée et la grâce créée : la présence active est transformante du Saint Esprit, présence permanente dans l'âme du baptisé qui, en tant qu'action de Dieu, est la grâce incréée et qui, considérée en ses effets transformants en l'homme, est la grâce créée, les deux aspects étant inséparables.

R. R.

Gilbert RENAULT. — **Fatima, espérance du monde.** Plon 1957. 18 × 22,5. 264 pages.

En 1917, du 13 mai au 13 octobre, la Très Sainte Vierge est apparue cinq fois à Lucia, Jacinta et Francisco, petits bergers de Fatima en Portugal. L'année 1957 marquait le quarantième anniversaire des apparitions. A cette occasion, Gilbert Renault retrace « l'histoire de cette irruption brutale du surnaturel en plein XXe siècle ». Il a fait appel aux témoins directs, il étudie les conclusions des savants et les rapports de l'enquête canonique, il cite et commente les textes authentiques des « révélations », donnant des événements une chronique simple et précise, y ajoutant ses propres impressions de pèlerin et son témoignage de croyant. Il s'attache à montrer l'actualité et l'importance du message de Fatima, que viennent souligner, en fin de volume, quatre témoignages de très grand poids, de la déclaration de S. S. le Pape Pie XII au discours prononcé à Fatima le 13 octobre 1946 par S. E. le Cardinal Tisserant, Doyen du Sacré-Collège. Comme l'écrit S. E. le Cardinal-Patriarche de Lisbonne : « Ce n'est pas l'Église qui a imposé Fatima au peuple fidèle, c'est Fatima qui s'est imposé à l'Église. »

De nombreuses illustrations contribuent à donner à cet ouvrage l'allure d'un reportage vivant. Magnifiques sont les photos des pèlerins, où se lisent sur les visages la foi ardente et l'espérance, la joie ou la supplication de tout un peuple. Certains de ces documents photographiques datent même de la dernière apparition, et, avec un louable souci d'authenticité, l'éditeur s'est abstenu de les retoucher : comme sont émouvantes dans leur imperfection technique ces images de la foule montant de tout le Portugal pour la grande journée du 13 octobre et, plus encore, celles des trois petits privilégiés qui ont vu « la Demoiselle de lumière ».

J. P. REY-COQUAIS.

PHILOSOPHIE

Jean ÉCOLE. — **La Métaphysique de l'Être dans la Philosophie de Louis Lavelle.** Béatrice-Nauwelaerts, 1957. 312 pages. 2.400 francs.

D'après ce livre, l'originalité de Lavelle fut d'infléchir la réflexion philosophique dans une direction, qui, hors de la philosophie thomiste, semblait oubliée depuis Descartes et Kant. Sa dialectique de l'être est un tournant important dans l'histoire de la philosophie. S'il est plus connu comme moraliste que comme métaphysicien, il reste que toute sa doctrine repose sur une métaphysique de l'être et s'épanouit dans sa lumière. La philosophie ne peut tout d'abord abdiquer devant la science, car elle est une discipline spécifiquement autonome et l'existence humaine est pour elle le point d'interrogation le plus pressant, sur lequel la science ne donne pas de réponse. Si la question de notre être est ainsi engagée, la philosophie est plus qu'une spéculation; elle nous conduit à vivre selon sa lumière, Il y a en effet un lien entre elle et la conscience; elle est la science de la conscience qu'elle découvre comme une activité originale et créatrice, comme une expérience de l'intériorité. Mais le notable est ici que la conscience n'a cette expérience authentique de soi que lorsqu'elle se connaît dans l'être ou reconnaît l'être en elle. Ce n'est pas l'expérience d'une fermeture sur soi, mais celle d'une ouverture sur tout ce qui lui permet d'être elle-même dans ses relations avec ses semblables, avec les choses, avec l'absolu. Parce qu'elle est une réflexion sur l'être humain, la philosophie est indivisiblement une psychologie, une ontologie, une morale, en définitive une sagesse ou une explication totale, une vue d'ensemble de l'univers. A l'inverse de l'idéalisme, elle est un réalisme spiritualiste. C'est en dépassant l'enseignement kantien reçu, le subjectivisme phénoméniste, que Lavelle réintroduit ouvertement le problème de l'être, en tout ce qu'il a d'intérieur, de personnel, d'universel. Il a fait triompher ce qui pouvait alors paraître un paradoxe et remis en honneur les grands thèmes de l'ontologie de l'être, dont la résurrection semblait impossible. L'esprit de renouveau était un esprit de nouveauté. La métaphysique de l'être qui était plutôt une métaphysique de l'objet, devient une métaphysique du sujet, où l'objet entre en scène comme moyen de réalisation du sujet. Elle débouche en plein spiritualisme. Et si nous nous retrouvons dans le sillage de la philosophie des anciens, nous nous situons sur le terrain des modernes avec leurs préoccupations. Cela sans idéalisme, ni subjectivisme, puisqu'il s'agit de la part que nous devons prendre à l'œuvre de la création, à partir de l'existence, qui nous est donnée. Tout habile syncrétisme est dépassé. L'ouvrage de J. E. marque ainsi les relations et les différences de Lavelle avec la métaphysique traditionnelle, les systèmes de Descartes, de Kant, de Platon, de Malebranche, de Spinoza. Il le situe dans la lignée des vrais philosophes.

André MARC.

Béchara SARGI. — **La Participation à l'Être dans la Philosophie de Louis Lavelle.** Préface de Paul Ricœur, professeur à la Sorbonne. Beauchesne, 1957. in-8° carré, 168 pages. 1380 francs.

Ce livre expose un des thèmes essentiels de la pensée lavellienne : la participation à l'être; il montre la fonction de l'analyse réflexive au cœur de la participation, par laquelle nous accédons à la présence de l'être; il justifie l'individualité et son libre choix par cette même philosophie de la participation, cette « Dialectique de l'Eternel présent ». Celle-ci ne cherche pas tant à convaincre l'intellect, à contraindre la volonté, qu'à éveiller en chaque conscience son dialogue avec Dieu et les autres participants à Dieu. Une fois établi ce qu'est le fait de la participation, comment l'expérience montre que l'Absolu nous est à la fois immanent et transcendant, l'auteur étudie la source de la participation, puis la participation même. De la part de l'Absolu cette participation est une œuvre d'amour créant les être finis; de la part de ces derniers elle est une œuvre d'autocréation, qui ne peut s'achever que par l'amour. L'originalité de Lavelle est de

une philosophie, qui est une à une époque, où cette dernière ıjours la place qui lui est due. Le cet ouvrage est d'attirer l'attenle. Sans nier sa parenté avec des es venues de l'antiquité par le e jusqu'à nos jours, il ne cache férences. D'où l'importance de la clusion, qui distingue la pensée : d'autres doctrines plus stricspirées de l'enseignement scolas- a évite de brouiller les idées et e mieux approfondir l'existenontemporain.

André MARC.

ACHELARD. — **La Poétique de :e.** *Bibliothèque de Philosophie ɔoraine.* P. U. F., 1957. In-8°. ges. 900 francs.

édité aux Presses Universitaires, *ue de l'Espace* prolonge la série :s ouvrages parus naguère chez . : *L'eau et les rêves, L'air et les* :. Le livre appartient en effet au : l'imagination matérielle, et non : matérialisme rationnel. On sait lard tantôt pense et tantôt rêve. :t, il s'emploie à psychanalyser nt de l'activité scientifique, ırt il s'exerce à songer sur les poétiques. La critique à domionnelle du philosophe des scienısi compensée par la phénoméno- a conscience rêveuse. Ici Bache- 'eur s'en prend, non plus à l'ima- .es éléments, mais à la poésie de Cette « topo-analyse », qui va de à l'immensité et s'élargit en ılyse, se déploie au long d'un péré, original jusqu'à la rareté, : d'idées et bondé de trouvailles. excelle à détecter, en parcelles ots, la poésie des choses et celle ıes. C'est un découvreur, un pros- t un glaneur, qui ramène de ses ns et de ses promenades dans les souvenirs et la vie, un butin et varié. C'est énoncer une bana- : dire quel profit peuvent tirer des ; de Bachelard et de ses fertiles e simple lecteur, qui fait avec lui ıtion avant d'aborder poètes et s — le critique littéraire qui, ır ce sourcier, renouvelle entière- néthode et redécouvre les grands Rilke, Supervielle) et leurs vraies les auteurs inconnus (Milosz, Henri Bosco...) et leurs trésors cachés — enfin le métaphysicien, invité à se rafraîchir au contact des rêveurs éveillés et à s'instruire de leur ontologie implicite.

X. TILLIETTE.

Jean GRENIER. — **L'existence malheureuse.** Coll. *Les Essais.* Gallimard, 1957. 216 pages. 550 francs.

Après tant d'autres, après Albert Camus en particulier, M. Jean Grenier tourne et retourne et examine sur toutes ses faces l'antique (et abstrait) problème du mal, devenu pour nous le problème (existentiel) de la souffrance. A cette tâche, il apporte le sang-froid d'un philosophe qui se refuse à tout pathos romantique, mais aussi l'insistance d'un homme qui voit dans la souffrance et dans la mort le nœud de toutes les difficultés dès qu'on prétend justifier la destinée humaine.

Le livre est presque exclusivement consacré à l'exposé, très probe, des solutions proposées. Quoique en termes non techniquement théologiques, la solution chrétienne nous paraît envisagée de l'intérieur et énoncée d'une façon exacte.

Sur sa pensée personnelle, l'auteur est très discret. Il écarte les prétendues « explications », dans la mesure du moins où elles excluent tout irrationnel. Partant de là, il propose, nous semble-t-il, moins une solution qu'une attitude, — attitude à l'égard d'un Dieu à la fois hors du monde et pourtant tout proche de nous. Mais ce Dieu « ne peut nous toucher que si nous y consentons ».

A cette toute dernière phrase du livre, un chrétien ne peut que donner sa totale adhésion.

André BLANCHET.

Jean GRENIER. — **Les grèves.** Récit. Gallimard, 1957. 444 pages. 1 150 francs.

C'est, j'imagine, par une pudeur de même sorte que M. Jean Grenier présente ses souvenirs sous la forme d'un « récit » où, quelques noms changés, quelques situations maquillées, ne nuisent pas à l'impression que tout cela, revécu par la mémoire de l'auteur, a été d'abord et très réellement vécu par lui. On comparera ces souvenirs d'enfance et de jeunesse à ceux de deux autres Bretons : Renan et Guéhenno. Le philosophe qu'est devenu M. Jean Grenier évite (ce n'est pas si commun) de faire endosser ses idées à l'enfant dont il nous

raconte l'éveil à la vie; mais son exemple montre à l'évidence comment une philosophie peut dépasser les impressions d'un enfant sans cesser jamais de s'en nourrir. En sorte qu'une pensée très mûrie se rencontre ici, sans les altérer, avec des notations d'un tour personnel et concret et d'une fraîcheur intacte.

André BLANCHET.

Jean GRENIER. — **Sur la mort d'un chien.** Gallimard, 1957. 62 pages. 180 francs.

Ce petit essai, « écrit pour les esprits naïfs et les cœurs simples », aborde le même sujet, en somme, que l'*Existence malheureuse*. Mais il se borne à enregistrer les émotions et réflexions qui s'élèvent en nous à la mort d'un être aimé. Pourquoi un chien et non un homme? Par « pudeur ». On reconnaît bien là un philosophe! Et le lecteur est tout étonné et ravi de se découvrir un esprit naïf et un cœur simple.

André BLANCHET.

Charles BAUDOUIN. — **Psychanalyse du symbole religieux.** Arthème Fayard, 1957. 281 pages. 750 francs.

Le dernier ouvrage de Baudouin est passionnant, tant par son contenu et sa présentation, que par les problèmes de méthode qu'il soulève. Le psychothérapeute de Genève, à qui nous devons déjà tant de travaux, pénétrés de finesse et de sagesse, entreprend cette fois d'étudier l'expérience religieuse, en fonction de son expérience psychologique. Huysmans, Racine, Pascal et Anatole France lui donnent l'occasion de retracer une genèse de la conversion et du scepticisme, à partir de certains chocs et complexes de l'enfance. Abordant ensuite le thème de l'angoisse humaine il saisit au fond de celle-ci l'aspiration de tout homme à une plénitude personnelle, et à une communion, que l'expérience religieuse a justement pour fonction d'instaurer. A ce niveau, selon Baudouin, processus psychothérapeutique et évolution spirituelle coïncident. Dès lors, l'opposition entre expérience religieuse et expérience psychologique « pourrait bien être plus verbale que réelle » (p. 272). Positivistes et croyants sont ainsi invités à se rapprocher, sans que cependant puisse être tranchée, sur le plan purement psychologique, la question métaphysique de l'existence de Dieu.

Thèse séduisante, à coup sûr, et présentée avec une finesse qui sent son homme de culture. Il est certain que l'expérience religieuse s'enracine dans une histoire marquée par des expériences psychologiques précoces, certain aussi qu'elle s'exprime dans des images, issues des relations les plus fondamentales de l'enfant avec son Umwelt. Baudouin nous le montre à l'évidence, à partir de textes magnifiques. Et pourtant oserons-nous avouer que nous restons sur notre faim? Baudouin est-il vraiment parvenu à établir entre psychologique et religieux ce raccord qu'il cherchait? Peut-il exister une expérience spécifiquement religieuse qui ne soit intrinséquement une visée de l'Absolu, et qui ne repose, en dernière analyse, sur la foi? Parler de genèse de la croyance ou de l'incroyance à partir de « chocs et de complexes » reviendrait alors à en méconnaître leur source, ultime : la liberté spirituelle. C'est une première difficulté que présente l'étude faite par Baudouin.

Il en est une seconde qui confine, nous semble-t-il, à une erreur de méthode. Que saint Jean de la Croix emploie l'image du sevrage pour exprimer son sentiment de séparation avec l'Absolu, c'est sans doute qu'il a saisi une analogie entre la rupture avec Dieu et la rupture avec la mère nourricière. Mais peut-on conclure de là à l'existence, chez Jean de la Croix, d'un complexe de sevrage, au sens clinique du terme? Si oui, on ne voit pas ce qui pourrait distinguer le névrosé de l'homme normal qui emploie couramment des images extraites des expériences les plus précoces.

Le beau travail de Baudouin pose le problème des limites d'une entreprise qui rend compte de l'expérience religieuse par la science psychologique. Les croyants auraient tort d'y chercher argument en faveur de leur foi, car, en dernière analyse, comme le reconnaît Baudouin lui-même (p. 271), la question se pose toujours de reconnaître si, oui ou non, cette expérience a pour intentionnalité l'Être absolu.

Louis BEIRNAERT.

F. J. BRACELAND, etc... — **Foi, raison et psychiatrie moderne.** Ed. Cerf, 1957. 347 pages.

Si une mise au point synthétique des relations entre la psychiatrie contemporaine et la foi est encore prématurée, du moins peut-on la préparer par des confrontations comme celle que nous apporte cet intéressant ouvrage. Une dizaine de

atres, philosophes et théologiens
ent ici des positions convergentes.
s'agisse de Braceland dressant un
u des orientations actuelles de la
iatrie, d'Allers rappelant que toute
othérapie a pour fonction de « pré-
les voies du Seigneur », de Lopez Ibor
iant avec beaucoup de finesse les
ns entre névrose et histoire, de Zil-
distinguant nettement attitude
use et attitude pathologique, de
ux montrant comment la psycho-
peut aider le directeur de conscience,
tous les autres, un seul souci les
, marqué par deux traits fondamen-
: faire droit à toutes les données
de la psychiatrie, et situer celle-ci
la conception intégrale de l'homme
sée par le christianisme.
livre utile et opportun.

Louis BEIRNAERT.

E GILSON. — **Méthode et Méta-
ysique selon Franz Brentano. La
ychologie descriptive selon Franz
entano.** *Bibliothèque d'Histoire de
Philosophie.* Vrin. 1955. Deux vol.
in-8° de 286 et 210 pages, sans
lic. de prix.

développement de la Phénoméno-
a attiré l'attention sur Brentano, le
e épisodique de Husserl. Mais le
sophe de Vienne n'est pas un simple
rseur des phénoménologues. En réa-
on œuvre est une tentative originale
concilier l'idéal scientifique positif
maintien de la métaphysique. A cet
, l'importante thèse de Mlle Gilson,
d'Etienne Gilson, nous instruit sans
ste possible. Ouvrage sobre, probe
cis, travail de longue haleine qui se
mande par des analyses modèles et
nflexible fidélité à son objet.
entation empiriste et exigence ration-
en effet, s'entrelacent dans cette
e qui se présente comme une sorte
reprise » cartésienne après les décep-
du kantisme et de l'idéalisme. Le
de départ et le but est l'établissement
philosophie (d'une métaphysique)
ement scientifique. D'un bout à
e de sa longue carrière, Brentano
au précepte méthodologique énoncé
866 : « La vraie méthode de la philo-
e n'est pas autre que celle de la
e de la nature. » De fait, il a cherché
eindre en métaphysique une objec-
du type scientifique, à appliquer à
ilosophie première le mode de raison-
nement des sciences de la nature. Avant de juger du résultat de cette entreprise, Mlle Gilson s'efforce de dégager la méthode de la science : a priori en Mathématiques, reposant sur l'analyse logique et la certitude rationnelle, ou inductive et appuyée sur l'infinie probabilité et le strict principe de causalité, c'est-à-dire le déterminisme objectif universel. Mais c'est la rigueur déductive — nous ne pouvons malheureusement pas examiner ici la théorie mathématique de Br. — qui justifie au fond l'indubitable confiance inductive : on parlerait aujourd'hui de présomption d'absolue rationalité. Se tournant vers l'ontologie, Br. argumente à partir du principe de contradiction sur l'hypothèse de l'Entendement ordonnateur et créateur. Mais, au fond, il s'agit moins d'*application* que d'*implication*. Car des éléments métaphysiques sont en réalité sous-jacents à la méthode. Une armature conceptuelle justifie la similitude de la méthode en métaphysique et de l'idéal mathématique. En fait, et c'est là l'évolution dans la continuité que souligne Mlle Gilson, Brentano a pris de plus en plus conscience de l'indépendance de la métaphysique par rapport aux sciences, sans pour autant renier son principe de 1866, et du caractère spécifique de la méthode, analyse a priori, analyse des notions. Mais il ne s'est engagé qu'à mi-chemin dans cette direction, et sa métaphysique souffre d'une distension entre la réflexion proprement dite et le raisonnement analogue à la procédure scientifique.

Les mêmes tendances, empirique et déductive, et la même tension se reflètent dans la psychologie de Brentano, en particulier dans cette branche qui analyse les phénomènes psychologiques en leurs éléments, la psychologie descriptive — élaborée postérieurement à la fameuse *Psychologie du point de vue empirique* de 1874 (trad. M. de Gandillac, Aubier 1944). En fait, la psychologie exerce une influence de plus en plus marquante sur l'ontologie de Br. Mais c'est qu'elle est elle-même dans une large mesure une science analytique et a priori. Aussi la thèse secondaire apparaîtra-t-elle au lecteur non prévenu moins comme une préface à Husserl que comme une méditation, à la suite de Br., sur l'œuvre de son « grand maître » Aristote, constant aliment de sa pensée. Mais le même phénomène a joué dans l'interprétation d'Aristote que dans le rapport méthode

scientifique-métaphysique, ici réductibilité du principe de raison suffisante à celui de contradiction, là primat de la perception interne. Les propositions majeures demeurent, à savoir que toute conscience est conscience de quelque chose et que l'objet de la pensée porte toujours sur un *réel*, un être. Mais ce chosisme ou ce *réisme* n'est pas un réalisme, puisque l'intentionnalité de l'activité psychique ne prononce rien quant à l'existence de ces objets; par là est réintroduit dans le *Cogito* brentanien un « germe d'idéalisme », qui exprime peut-être le sens secret de cette philosophie de transition. On sait comment cette tendance essentialiste, sur laquelle Mlle Gilson insiste en la critiquant discrètement, a survécu dans l'héritage phénoménologique et dans l'interprétation de Husserl, où les mêmes ambiguïtés se trouvent latentes.

X. TILLIETTE.

Amédée AYFRE, Gaston BERGER, Vladimir JANKÉLÉVITCH, etc... — **La présence d'autrui.** Nouvelle Recherche, Philosophie. Privat. Presses Universitaires de France, 1957, in-12 de 175 pages.

Ce recueil contient quelques communications majeures données au Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française, à Toulouse, en septembre 1956. Le thème général du Congrès était l'homme et son prochain. Les huit études ici reproduites (dont les conclusions du Doyen Bastide) ne constituent pas autant de monologues parallèles — ce qui serait désastreux sur un tel sujet, — mais un faisceau de réflexions convergentes, souvent d'une admirable élévation de pensée, orientées sur l'expérience la plus difficile et la plus sublime, l'amour d'autrui. Détachons les pages d'une scrupuleuse honnêteté, où les Docteurs Parrot et de Greeff s'interrogent sur la relation du médecin au malade mental : véritable examen de conscience qui vaut pour toute cure psychiatrique, dont l'efficace est en fin de compte prélevée sur les principes d'une direction spirituelle — puis l'intelligente et ferme analyse d'Amédée Ayfre sur *Cinéma et présence du prochain.* — La remarquable interprétation spiritualiste de la Phénoménologie, dans laquelle M. Gaston Berger infléchit la réduction transcendantale vers une éthique du semblable : pages trop brèves propres à ouvrir une discussion avec les attitudes au reste diverses de Sartre, Merleau-Ponty et Jaspers — enfin la docte et brillante contribution de Vl. Jankélévitch, qui module une sorte d'hymne à l'Agapé. De cet ensemble un certain existentialisme de la réclusion sort assez malmené.

X. TILLIETTE.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

Marcel REINHARD, Professeur à la Sorbonne. — **L'enseignement de l'histoire et ses problèmes** *Nouvelle Encyclopédie Pédagogique.* P. U. F., 1957. 144 pages. 400 francs.

Quelle histoire enseigner : nationale ou internationale, structurale ou événementielle? — et comment l'enseigner : tableaux ou séquences? cours magistral, dialogue avec les élèves, activités dirigées...? Voilà quelques-unes des questions que soulève ce petit livre, modeste mais nourri d'expérience. Le point de vue adopté délibérément est, à juste titre, celui de l'éducateur : il ne s'agit ni de philosophie, ni de propagande, ni de recettes pédagogiques, mais d'une formation et d'une formation de l'homme. Particulièrement significatif à cet égard est le dernier chapitre où, avec beaucoup de justesse et de délicatesse, M. Reinhard examine comment présenter les aspects moins louables du passé (violences ou inconduites) sans blesser ni la vérité, ni le respect dû aux élèves. Tous les éducateurs qui s'intéressent à l'histoire gagneront à lire ce livre, et les professeurs pourront y raviver leur amour d'un noble métier.

Étienne CELIER.

Samuel Noah KRAMER. — **L'Histoire commence à Sumer.** Traduit de l'américain par Josette Hesse, Marcel Moussy et Paul Stéphano. Arthaud 1957. 16 × 21. 316 pages, 58 héliogravures hors-texte.

Les fouilles récentes dans la Basse-Mésopotamie, où se rejoignent les deux plus vieux fleuves de l'humanité, ont exhumé un grand nombre de statuettes, de bas-reliefs et de tablettes d'argile. Ces tablettes, en

unéiforme, constituent, on en a
ıujourd'hui, les plus anciens docu-
'histoire du monde. S. N. Kramer,
us grands sumérologues contem-
n a patiemment poursuivi la tra-
l'explication. C'est une aventure
ıte, sous sa plume, que ce déchif-
t cette reconstitution du puzzle
lans les dépôts des musées et des
ues de Proche-Orient, d'Europe et
ıe. Peu à peu ressuscitent pour
légendes des dieux et des héros
ertaines évoquent les récits bibli-
l'administration, la guerre et la
, le labeur et les techniques des
les pêcheurs et des paysans, les
ıs des écoliers, et toute la vie
ıe des cités disparues. Ces docu-
issants révèlent que la Basse-Méso-
ı première, avant l'Égypte, l'Inde
ne, abrita une véritable civilisa-
ısemble de formes sociales, écono-
psychologiques au caractère déjà
ent moderne. Parmi les figurations
sumériennes que les livres ou les
ıs ont rendues familières, ou celles
gnorions encore, l'éditeur a choisi
représentatives de cette civilisa-
ique et si proche pourtant, qu'un
présente avec une érudition
verve.

J. P. Rey-Coquais.

BELON. — **Impératrices sy-**
. Albin Michel, 1957. 304 pages,
nches hors texte.

mariage d'une judicieuse clair-
e brillant général africain Septime
la princesse syrienne Julia Domna
t, avec une nouvelle dynastie,
ode importante de l'Empire
une époque où, moins de deux
ırès l'avènement d'Auguste, le
ıprême était livré à d'incessants
mentos militaires, il s'est para-
ıt trouvé quatre femmes, en qui,
ı leurs maris ou leurs fils, s'est
ne tenace volonté de puissance.
l'Empire appartient au général
ıbile, ces impératrices entendent
le pouvoir dans leur famille, et
bition de continuité familiale,
ıinine, est poursuivie avec une
ouche. C'est un conflit, fécond en
ıramatiques, toujours surmonté;
e difficulté pourtant n'est pas de
insuffisances des héritiers, car
des pères ne se transmet pas
ts : nous sommes entraînés dans
l'histoire d'une famille divisée, lutte atroce de deux sœurs qui défendent chacune sa progéniture dans les camps des prétoriens, haine implacable qui dresse l'un contre l'autre dès leur enfance les deux frères Géta et Caracalla. Pendant près de quarante ans malgré tout, les Syriennes surent maintenir leur dynastie au pouvoir, jusqu'à ce que le doux Sévère Alexandre meure dans les bras de son impérieuse mère, assassinée avec lui. Cette période finalement fut bénéfique pour l'empire, grâce au génie organisateur de Septime Sévère, qui, après dix-huit ans de règne, eut le rare privilège de mourir dans son lit. L'histoire des impératrices syriennes, c'est « l'histoire d'une famille qui avait prétendu lier sa fortune avec celle de l'Empire, faire sienne sa destinée, ses intérêts, son histoire même, en lui imposant sa domination ».

Julia Domna, Julia Maesa, Julia Soemias, Julia Mammaea, toutes quatre de la même race des prêtres-rois d'Emèse en Syrie, n'ont de commun que leur égoïsme monstrueux, une passion du pouvoir qui les dévore étrangement et les oppose l'une à l'autre. Ce n'est pas le moindre intérêt de ce livre que d'utiliser pour de pénétrantes analyses psychologiques les monnaies et les camées conservées au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale — dont les hors-texte présentent les plus beaux, fortement aggrandis. Nul mieux que le Conservateur en chef, à qui ces précieuses collections sont depuis longtemps familières, ne pouvait tirer de ces images, et des brèves légendes qui les accompagnent, une vue plus suggestive de la réalité intérieure ou politique : plus encore que les inscriptions honorifiques et les sculptures des arcs de triomphe, elles révèlent l'évolution des situations historiques et les sentiments que trahissent les traits des visages. Dans cette suite de portraits, il n'est qu'une fugitive figure de douceur féminine, celle de la jeune femme de Sévère Alexandre, Orbiane, vite évincée par une belle-mère jalouse de son influence.

L'importance des impératrices syriennes tient encore aux idées philosophiques ou religieuses dont elles favorisent l'introduction ou le développement à Rome. Dès les premières pages se pressent cette invasion des troubles traditions de l'Orient dans le pragmatisme de Rome et la clarté d'Athènes. Divinisée de son vivant, l'impératrice incarne l'ordre et la bienfaisance divine. Dans cette période où les struc-

tures morales et sociales de la Rome d'Auguste vacillaient avec l'instabilité du pouvoir politique, l'apport des religions orientales vient combler un vide, pour le meilleur et pour le pire. A la fureur d'Élagabale, le débauché mystique de l'idole d'Émèse, s'oppose la modération de Sévère Alexandre, plus soucieux de marcher sur les traces de Marc-Aurèle que sur celles d'Alexandre. La curiosité d'esprit des Syriennes a même laissé croire qu'elles étaient favorables au Christianisme; elles n'ignoraient pas des écrivains aussi célèbres que Tertullien ou Origène. Mais cette ouverture aux idées chrétiennes apparait davantage un rêve de ce syncrétisme qui prendra forme officielle dans l'instauration du culte solaire par Aurélien.

Ceux qu'auront mis en goût ces pages captivantes trouveront dans une bibliographie méthodique des points de repère pour prolonger leur connaissance de cette époque.

Jean-Paul REY-COQUAIS.

Raymond SCHMITTLEIN. — **La première campagne de César contre les Germains** (58 avant Jésus-Christ). Presses Universitaires de France. Un volume in-8° de 216 pages. 1.000 francs.

Un militaire, doublé d'un humaniste, se penche sur les problèmes de tactique et d'art militaire posés par les textes anciens, ceci nous donna autrefois le précieux commentaire de l'*Anabase* du colonel Boucher. Et voici qu'aujourd'hui, grâce à M. Schmittlein, nous possédons un aussi précieux commentaire de la guerre de César contre Arioviste. Examinant minutieusement tous les problèmes suscités par le texte de César — du plus grave : la localisation de la bataille, jusqu'au plus précis : le chargement et la ration alimentaire du légionnaire romain — l'auteur fait preuve à la fois de la prudence nécessaire en face des hypothèses séduisantes et de l'audace indispensable pour formuler ses propres solutions. Que toutes emportent l'adhésion entière du lecteur, ce serait sans doute trop dire; mais toutes se présentent solidement étayées et parfaitement justifiées, et c'est beaucoup en un tel domaine. Utile, indispensable même, pour un commentaire du premier livre de César, ce volume dépasse ce domaine restreint en bien des pages : qu'il s'agisse de l'origine des Germains d'Arioviste, de la tactique du légionnaire romain, de son chargement ou de sa marche en campagne, on trouvera sur ces points de précieux et solides renseignements. Bien présenté, le livre est enrichi de photographies des sites qui viennent éclairer et appuyer la démonstration.

A. LAURAS.

Tibor MENDE. — **Entre la peur et l'espoir.** Ed. du Seuil, 1958. 236 pages. 690 francs.

C'est surtout le monde des Etats-Unis et de l'Europe occidentale, qui, sur le sentier de la guerre froide actuelle, oscille entre la Peur et l'Espoir, en quête d'un meilleur équilibre.

Jadis, c'est-à-dire il y a un demi-siècle, les grandes nations de l'hémisphère septentrional étaient menées, vaille que vaille, par une conception pareille de l'existence, les clauses d'un marché commun.

Aujourd'hui, le globe s'est brisé, comme l'atome. Et, de cette fracture, deux blocs ont surgi, opposant leurs idées et leurs pratiques; les États-Unis et l'Europe occidentale, d'une part, et, de l'autre, la Russie à laquelle s'est jointe la Chine.

Et, tandis que les Puissances massives dépensent milliards sur milliards pour la fabrication d'armes dont l'usage, d'ailleurs de moins en moins probable, équivaudrait au suicide cosmique, nombre d'autres nations, jadis dépendantes, revendiquent leur autonomie. Mais leur émancipation politique les a laissées, si même elle ne l'a pas aggravée, dans leur pénurie économique. Leur population, croissant à un rythme incontrolé, augmente leur misère. Plus de la moitié de l'humanité manque des aliments requis pour l'entretien d'une santé normale. Et la moitié encore de ces miséreux souffre en permanence de la faim.

M. Tibor Mende pense que la plupart de ces déshérités seront de plus en plus tentés d'entrer dans la mouvance soviétique, moins par l'attrait d'une doctrine affreusement sanguinaire que par le prestige de progrès matériels réels ou escomptés. En regard, en un contraste qui peut sembler partial, il insiste sur les lenteurs, les égoïsmes, les méthodes périmées des États-Unis et de l'Europe occidentale dans leur aide aux nations sous-développées.

Le tableau, ainsi brossé dans ce livre, dont nous ne pouvons ici que présenter l'esquisse, est d'un relief impressionnant, mis à part des coups de pinceau discutables dans la peinture du passé ou l'ébauche de l'avenir. Ajoutons que l'aspect spirituel

n'a pu trouver place, même en un coin de la toile.

Malgré tous les motifs de crainte, M. Tibor Mende veut conclure par un mot d'espoir. Sa confiance relative s'appuie sur la perspective entrevue d'un accord où les forces atomiques seraient au seul service de l'humanité pour une production de ressources plus abondantes et pour une répartition moins inique, tandis que les peuples auraient évolué « vers des formes sociales nouvelles qui se ressembleraient de plus en plus ».

Henri du PASSAGE.

Fritz STERNBERG. — **Le Conflit du Siècle.** Ed. du Seuil, 1958. 661 pages. 1.800 francs.

Il est impossible de donner le compte rendu, même rapide, d'un livre qui a demandé des années pour sa composition, et dont les chapitres reproduisent souvent des études antérieures. L'on se trouve devant un conglomérat plutôt que devant une masse homogène.

Ceci dit, il faut ajouter que cet ouvrage, malgré sa densité, reste clair et apporte sur l'évolution du capitalisme mondial, au cours du dernier siècle, une information extrêmement riche et des aperçus très suggestifs.

En économiste chevronné, M. Sternberg tend à expliquer le sens de l'histoire et de ses conflits, à peu près uniquement par les vicissitudes dans la production des ressources matérielles et dans leur inégale répartition. Les données politiques, les idées, n'ont ici qu'un rôle subsidiaire.

Mais, si l'explication, en dépit de son ampleur, reste ainsi partielle, elle projette sur le domaine qu'elle explore, une lumière capable d'éclairer les yeux qui veulent s'ouvrir.

Après avoir suivi l'ascension, à peu près séculaire, du capitalisme au cours des années précédant la crise générale de 1929, l'auteur montre les tentatives de survie, plus ou moins ralentie, du système, depuis la seconde guerre mondiale. Mais il croit le déclin irrémédiable, malgré les variantes locales et les oscillations temporaires.

Dénonçant avec vigueur les tares du régime successoral que voudrait imposer la Russie soviétique, M. Sternberg entrevoit un espoir pour la paix des jours futurs dans l'instauration d'une « Europe progressiste et démocratique ».

En dehors de ces horoscopes incertains, et d'ailleurs vaguement esquissés dans ces pages, c'est l'analyse du passé qui fait l'incontestable mérite de cet imposant ouvrage.

Henri du PASSAGE.

Maurice SCHUMANN. — **Le vrai malaise des Intellectuels de gauche** Plon. 1957. 54 pages, 300 francs.

M. Schumann étudie d'abord la psychologie de quelques « intellectuels de gauche » pris comme types de la corporation.

Ainsi comparaissent Jean-Paul Sartre, François Mauriac, Maurice Duverger, Claude Bourdet.

Pour des raisons diverses, ces représentants de l'intelligenzia française restent influencés par le mythe de la révolution soviétique. Tout en réprouvant les excès, et notamment les massacres hongrois, ils les attribuent « au hasard et à la méchanceté des hommes » mais gardent une complaisance pour l'idéologie marxiste.

C'est qu'ils voient, dans le rêve communiste, en dépit de la réalité cruelle, un caractère d'universalité qui lui confère une auréole.

M. Schumann montre que cette réalité procède, au contraire, d'un vice essentiel au système. Elle apporte un démenti aux thèses de Marx lui-même, et aboutit à l'avènement, comme l'atteste l'ancien lieutenant et l'actuel prisonnier de Tito, Milovan Djilas, dans son livre *La Nouvelle Classe dirigeante*, à la tyrannie des bureaucrates.

Ce sont là vérités qui ne sont plus inédites, mais qui gagnent à être répétées sous la forme de vigueur concise que leur donne ce petit volume.

Henri du PASSAGE.

L. J. LEBRET. — **La France en transition.** Les Editions ouvrières 1957 165 pages. 885 francs.

M. Le Bras, l'abbé Boulard, sont, en France, les principaux instaurateurs de la « sociologie religieuse » qui cherche à définir la situation spitituelle du pays, à discerner les influences capables pour heur, ou souvent malheur, de s'y exercer.

Le P. Lebret, O. P., l'un des fondateurs du groupe *Économie et Humanisme* fournit aussi à ces enquêtes une contribution importante. Le livre, publié aujourd'hui, que d'autres suivront, présente quelques échantillons prélevés sur les résultats de ses multiples recherches. L'auteur étudie,

non pas exclusivement, mais spécialement, es populations maritimes des régions côtières et celles d'une vallée alpestre.

Ces sondages ne prétendent pas, d'ordinaire, conduire à de soudaines découvertes. Ils révèlent plutôt des conditions déjà sommairement connues. Mais leur grand mérite est de substituer une information précise et détaillée à des aperçus trop vagues ou à des impressions hâtives.

Et l'examen permet alors de préconiser les remèdes, les adaptations que suggèrent les leçons ou les fautes du passé, que réclament les exigences des heures actuelles ou futures.

Certes, le P. Lebret, comme ses devanciers, dresse un bilan, en bien des points déficitaire, sur l'état religieux de la France. Il analyse toutes les tares, fournit graphiques et statistiques d'une affligeante sincérité. Il faut lire ces pages documentées ou d'autres analogues, pour ne point se payer de mots.

Pourtant la conclusion de ce constat sévère n'est pas découragée. « La France en transition » semble à l'auteur, dans son ensemble, « en remarquable renaissance spirituelle ».

Croyons en un prophète qui nous a montré, en se gardant des chimères, l'effort humain prometteur sous la bénédiction divine.

Henri du PASSAGE.

La Vie de la France sous l'Occupation 1940-1944. Hoover Institute. Plon 1957. 1 797 francs.

Trois gros volumes soigneusement reliés; dix-huit cents pages de fine typographie; trois cents témoignages émanant de personnages plus ou moins officiels, tel se présente le dossier réuni par l'Institut Hoover de Californie. La Librairie Plon en est dépositaire chez nous. Une traduction anglaise le fera connaître aux Anglo-Saxons.

C'est le tableau de la vie économique, politique, sociale... ou de ce qui pouvait en subsister, sous l'occupation allemande de la France.

Mais c'est aussi — ou surtout — une justification de la conduite de Pierre Laval en ces heures sombres.

On ne s'en étonnera pas si l'on sait que ces pièces ont été rassemblées, au prix d'un labeur de dix années, par Mme et M. René de Chambrun, la fille et le gendre de l'ancien Président.

Ce même souci fait aussi comparaître uniquement les témoins favorables qui, sans oublier, pour la plupart, de mentionner leurs propres mérites, attestent le patriotisme et le courage intelligent du condamné.

Maintenant que les passions sont apaisées, il est moins difficile d'apprécier un rôle dont les complexités ont souvent heurté la susceptibilité française.

En fait, Pierre Laval redoutait, avant tout, le triomphe du bolchevisme. Il y voyait le suprême danger pour une Europe dont il espérait la naissance après l'affreux conflit. C'est dans ce sens qu'il prononça la phrase inexpiable (même si les termes tronqués, paraît-il, sont rétablis dans leur teneur initiale) où il disait souhaiter la victoire allemande.

Pour essayer de donner à la France une place dans le futur concert européen, pour limiter, en attendant, les épreuves de son pays envahi, Laval, en maintenant, auprès des occupants, des interventions quotidiennes qui comportaient plus d'un risque, s'employa à éviter les ruptures définitives.

Cette attitude devait fatalement amener des contacts qui passeraient pour des compromissions. Si les témoins cités aujourd'hui en relèvent les bienfaits, d'autres pourraient en signaler les erreurs et les fautes.

Il reste que le dossier, ouvert avec la publication actuelle, apporte une rectification à un procès qui fut naguère une parodie de la justice, et jette un jour nouveau sur une exécution qui, déjà, dans les circonstances d'alors, apparaissait comme un assassinat politique.

Henri du PASSAGE.

Père de FOUCAULD. Abbé HUVELIN. — **Correspondance inédite.** — Desclée et Cie, 1958. 309 pages.

L'on savait quel élan prodigieux avait porté Charles de Foucauld des rives où s'était établi trop longtemps son scepticisme jouisseur à celle où s'amorçait la route de Tamanrasset. Et l'on n'ignorait pas non plus les étapes du cheminement ultérieur, celles surtout de l'âme en son ascension.

Une correspondance inédite, très soigneusement présentée, pose aujourd'hui de nouveaux jalons qui précisent encore cet itinéraire. Le P. de Foucauld n'y apparaît pas toujours, ou d'abord, pour son lointain directeur, l'abbé Huvelin, comme

un pénitent de tout repos. Et le cardinal Feltin le note dans la Préface qu'il a donnée à ces Lettres.

C'est qu'une aspiration constante, un peu inquiète, vers le mieux, a pu faire hésiter, à la croisée de divers chemins, l'intrépide ascète tenté, dans son inexpérience initiale, d'adopter, comme la meilleure, la route d'apparence la plus escarpée.

L'admirable est que l'ancien officier, fort indiscipliné naguère en des fantaisies folles, que l'ancien explorateur aussi, habitué à prendre les décisions requises par sa dangereuse enquête, ait ensuite sollicité d'un guide très éclairé, très aimé, avec cette simplicité d'enfant, les directions spirituelles où il voyait les consignes de Jésus, le souverain Maître.

Henri du PASSAGE.

TOLSTOÏ. — **Socialisme et Christianisme. Correspondance Tolstoï-Birioukof**, traduit du russe par Marc Semenoff; annotations du traducteur et d'Olga Birioukof. Grasset, 1957. 428 pages. 1.500 francs.

Paul Birioukof, ami très intime et fidèle de Tolstoï, a consacré à *La Biographie de Leo Nikolaevitch Tolstoï* 4 volumes, publiés à Moscou en 1923. Mais c'est la première fois que paraissent, grâce à l'amabilité de la fille de Paul Birioukov, les lettres échangées entre les deux amis. M. Semenoff s'est contenté de relier ces fragments les uns aux autres par un texte et des notes qui nous font suivre les luttes entreprises par Tolstoï au nom de son double idéal « socialisme » et « christianisme ». En fait cependant, le titre de ce livre est un peu trompeur: car Tolstoï ne donne ni au mot « christianisme », ni au mot « socialisme », leur sens habituel. Sa philosophie religieuse, on le sait, est un syncrétisme où Bouddha, Lao-Tse, les Védas entrent à égalité avec l'enseignement du Christ. Son socialisme n'a rien à voir avec la doctrine de Karl Marx ou Lénine pas plus d'ailleurs qu'avec celle des adversaires socialistes de K. Marx et de Lénine. Les notes de M. Semenoff soulignent avec quelque complaisance l'hostilité de Tolstoï aux Églises chrétiennes, mais sa note sur les Esséniens et les manuscrits récemment découverts de la Mer Morte est tout à fait hors de propos, et révèle une parfaite incompétence de l'auteur en histoire des origines du christianisme (p. 334). La préface de Olga Birioukova situe assez bien la position de Tolstoï par rapport aux autres mouvements révolutionnaires de l'époque. En joignant à ce recueil plusieurs lettres de Tolstoï à d'autres correspondants que Birioukof, par exemple une longue lettre à Romain Rolland, les éditeurs ont cherché à présenter un tableau à peu près complet du courant de pensée tolstoïen dans la société russe des années 1890-1910. Mais il manque à cette édition, pour être vraiment utile, un index des noms et des sujets traités.

R. BOSC.

DANIEL-ROPS, de l'Académie française. — **Le Roi ivre de Dieu**. Arthème Fayard, 1957. 104 pages.

C'est une étrange figure que celle du pharaon Aménophis IV : jeune roi maladif, d'une sensibilité exacerbée, il a tenté une audacieuse révolution en remplaçant les divinités traditionnelles de l'Égypte par le dieu Aton, dont il se dit le fils chéri, Akh-en-Aton. Tentative sans lendemain dont les origines et la portée restent en discussion parmi les égyptologues. Le profond sentiment religieux du roi s'exprime dans les hymnes qui suggèrent des rapprochements avec des Psaumes de la Bible — encore convient-il de bien noter les différences, — et l'on peut se demander si dans cette exaltation du divin il s'agit d'une authentique expérience du Dieu unique, ou bien plutôt de panthéisme.

Peut-être avons-nous ici du mystique un portrait trop enthousiaste, qui ne souligne pas assez les déficiences spirituelles — et politiques — d'Akh-en-Aton. Le récit est captivant, véritablement « une manière de roman », rendant proches de nous, de façon touchante, le jeune souverain, sa jeune femme Néfertiti, et leurs petites princesses, qui vécurent il y a trente-cinq siècles leur histoire d'amour.

Le volume est somptueusement présenté, et l'illustration suggestive. Mais à trop s'humaniser l'art d'el-Amarna perd sa vigueur plastique et semble bien mièvre : d'ailleurs nombre de ces œuvres charmantes sont de toutes petites dimensions (p. 52, la minuscule stèle abîmée représente le roi, la reine et deux petites princesses sur leurs genoux).

Jean-Paul REY-COQUAIS.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

Jean EHRHARD. — **Le destin du colonialisme.** Eyrolles, Paris, 1957. 224 pages, 880 francs.

Robert DELAVIGNETTE. — **Afrique Equatoriale Française.** Les Albums des Guides Bleus. Hachette, 1957. 125 pages illustré. 975 francs.

Nous sentons de plus en plus notre sort lié à celui de l'Afrique, aussi les livres se multiplient sur les problèmes africains. « Un technicien des finances écrit un véritable réquisitoire contre la politique économique et financière menée depuis dix ans à l'égard des territoires d'outre-mer ». Les *Marchés tropicaux du monde* du 7 décembre introduisent par ces mots un long article sur le livre qui nous occupe. Après avoir analysé et interprété les faits du point de vue du colonisateur comme de celui du colonisé, il brosse les grandes lignes d'une politique économique à long terme. Nécessité d'une autorité gouvernementale forte, définition d'une politique précise en fait d'économie, harmonisation des investissements, des dépenses de gouvernement et des besoins des masses. Un livre vigoureux et qui fera penser, même s'il doit être corrigé en certains points par une philosophie plus humaine.

Le Gouverneur général Delavignette connait bien l'A.E.F. et il l'aime. La description originale et intelligente qu'il en fait donne plus de prix aux admirables photographies dues à M. Ichac et quelques autres. Pas de meilleure initiation à ces lointaines populations pour le grand public que ces lignes pénétrées d'humanité et ces images d'art et de vérité.

A. R.

Gabriel ESQUER. — **Alger et sa région.** Collection *Sites et Monuments*. Arthaud, 1957. 15,5 × 19,5. 180 pages, 97 hélio-gravures.

Lire cet ouvrage donne quelque peu l'impression de se promener parmi les batailles une rose à la main. Se conformant au programme de la collection, l'auteur décrit la ville et sa région, évoquant les souvenirs qui s'y rattachent, grands événements historiques de l'époque romaine et des Barbaresques et surtout de la conquête et de la colonisation française. La banalité du style, son indigence même spécialement fâcheuse dans les premières pages, compensée par les magnifiques héliogravures, n'empêche pas de saisir la richesse de cette cité aujourd'hui déchirée, et la complexité de ses traditions.

J.-P. R.

Congrès Colonial National. XIIe session. 1956. **La promotion de la femme au Congo et au Ruanda-Urundi.** Rapports et compte rendu. Bruxelles, 1957. 528 pages.

Les 23 et 24 novembre 1956, s'est tenu à Bruxelles le XIIe Congrès colonial de Belgique. Le texte de ses vœux fut remis au Ministre des Colonies le 28 mai 1957. Quatre groupes de travail s'étaient partagé la besogne : statut coutumier et juridique, assistance sociale, enseignement, rôle et préparation de la femme européenne. La présence de plusieurs Congolais aux débats fut très appréciée et bénéfique. Les techniciens trouveront dans ce volume, dont la composition et la structure laissent un peu à désirer, beaucoup de réflexions utiles sur la condition et l'évolution de la femme africaine, sur les moyens de hâter sa promotion. Signalons seulement l'existence de cours de préparation coloniale pour les Belges se rendant au Congo. Cette adaptation nécessaire fut rappelée tout au long de ce fructueux congrès.

A. R.

Maréchal JUIN. — **Le Maghreb en feu.** Plon, 1957. 192 pages. 540 francs.

Georges VIALET. — **L'Algérie restera française.** Editions Haussemann, 1957. 272 pages. 600 francs.

La personnalité du soldat et du chef, de l'homme et de l'écrivain lucide et engagé n'est pas à rappeler ici. *Le Maghreb en feu* du Maréchal Juin est la refonte en ouvrage d'études franmentaires publiées depuis cinq ans par l'auteur sous forme d'articles de presse ou de revues, et complétées de réflexions plus récentes. Algérien d'origine, son long passé de chef et d'administrateur en Afrique du Nord fournit à sa plume alerte et incisive une résonance de convic-

ıtrainante : « On ne saurait trop r que l'Algérie doit demeurer ratta- la France (p. 125)... L'intégration :... est contraire aux lois naturelles... vaut rechercher une coexistance sous le signe de la coopération te » (p. 129). Fier de la grandeur de ys qu'il veut servir autant par sa et ses écrits que par les combats x des armes, c'est une affirmation ance qui termine le livre de l'auteur : rance n'entend pas mourir et je ne ıs seul à vouloir encore espérer ».

vrage de Georges Vialet, Général dre de réserve, s'inscrit dans la u témoignage et de l'engagement au de la grandeur française. Long ver pour la France où son destin ne as se jouer à pile ou face, l'auteur ıe les deux enjeux en présence, n et français, indique les préalables pacification, et esquisse une solution ue comportant le rejet de toute e fédérative, d'interdépendance ou vention de l'O.N.U. Affirmant catéement le refus de toute sécession, dant à la population algérienne de aître le fait national français, c'est politique d'intégration de la commu- musulmane dans la communauté ise, avec fusion des deux commu- dans le même moule national que onduire nécessairement l'objectif final que lointain, préconisé par l'auteur. lioration des conditions de vie e et matérielle de la population enne, jointe à une décentralisation istrative donnant à l'Algérie une autonomie de gestion suffiraient à ire désirer ou accepter l'offre d'être devenir des « français à parts entières ». ençons et l'histoire des peuples nous ent cependant que leur avenir ne pas uniquement forgé sur de seules lérations d'intérêts vital, matériel ou politique, fussent-elles les plus géné- . Le lecteur jugera lui-même de ctivité voulue par l'auteur.

Pierre M. FONDEVILLE

DEKKERS. — **Lettres de Chine.** ıxelles. Ed. de la librairie encyépédique. 1957. 131 pages. 90 francs ges.

llant reportage, écrit au jour le jour, ı juriste belge nous livre ses impres- sur la Chine de Mao. Ces lettres ıent, en traits rapides et précis, tous ıspects physiques, sociaux, économiques, culturels d'un vaste pays que l'auteur découvre en suivant ses guides. Visite bien organisée, mais évidemment dirigée : on ne s'étonnera pas que le voyageur, qui, ignorant la langue, ne voit que ce qu'on lui montre, souligne les traits sympathiques d'une Chine en pleine transformation. Il le fait, du reste, sans aucun esprit de prosélytisme : observation spontanée d'un touriste intelligent et bienveillant. Un point cependant nous arrête : la facilité avec laquelle M. Dekkers reproduit la version officielle sur les rapports de l'Église et de l'État marxiste. Il cite l'article 88 de la Constitution, qui garantit la liberté religieuse. Et il poursuit : « L'un de nos collègues chinois est catholique. Il me déclare que les catholiques chinois font confiance au gouvernement, parce que la réciproque est également vraie. Dès l'instant où nous rendons à César ce qui est à César, ils nous laissent rendre à Dieu ce qui est à Dieu » (p. 87). Ains tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, en Chine marxiste! Et ceux qui sont en prison, prêtres, évêques ou catholiques indigènes, sont détenus, évidemment, « parce qu'ils n'observent pas les règles du jeu ». La candeur d'un tel paragraphe nous rend difficile d'accorder pleine confiance à la description qui nous est proposée du bonheur et de la totale prospérité de la Chine actuelle. Qu'il nous suffise de renvoyer aux articles très documentés publiés dans les *Études* de janvier-février 1958, sous le titre *Typhons sur la Chine*..

H. H.

Jean DORESSE. — **L'Empire du Prêtre Jean.** I. L'Ethiopie antique. II. L'Ethiopie médiévale. Plon, 1957. 360 et 300 pages. carte et illustrations. 1.350 francs chaque volume.

Avec une érudition sérieuse et avertie nous est contée l'histoire ancienne d'un des pays les plus originaux du monde. L'auteur aime l'Éthiopie et fait revivre avec émotion ses paysages et son âme. Il en replace l'histoire dans le cadre général et s'étend sur les relations de ce territoire avec l'Arabie, l'Égypte, la Nubie, les pays musulmans. Nous assistons à la naissance et au déclin de l'Empire d'Axoum, aux redoutables luttes contre les musulmans, puis à l'établissement d'un équilibre qui défendra par la suite ce pays souvent menacé. Chemin faisant est analysée la curieuse légende du Prêtre Jean, d'où

naîtront les contacts avec le Portugal et l'Occident. Remarquable bibliographie. Au total, un livre qui apporte beaucoup de nouveau au grand public en un domaine fort mal connu des non spécialistes.

A. R.

David CATARIVAS. — **Israël.** Collection *Petite Planète.* Éditions du Seuil, 1957. 12 × 18. 192 pages.

Aucun pays peut-être ne suscite à l'heure actuelle autant de curiosité qu'Israël. Fidèle à son programme, la collection « Petite Planète » le présente dans son quatorzième volume. L'auteur écrit avec sympathie — il n'est pas d'autre manière pour bien comprendre — le destin étrange de cette nation ressuscitée, dont l'existence même est un signe de contradiction. Le titre de son premier chapitre est à lui seul suggestif « : boire le cocktail pendant qu'il se fait » : il n'est peut-être pas de meilleure image pour exprimer cette fusion de Juifs, si divers de coutumes et de mentalité, venus du monde entier, et leur impatience à vivre. Cette impatience se conçoit mieux de se créer un chez soi quand on songe à l'épouvantable agonie du peuple juif sous le régime nazi, et les pogroms dont partout ailleurs il restait menacé : des documents émouvants, textes et photographies, nous sont mis sous les yeux. Nous apprenons après quelles tribulations héroïques le jeune état a pu naître, en 1948 seulement. Extraordinaire aventure que celle de ce peuple qui cherche dans la Bible, avec un idéal, des renseignements agronomiques ou pétrographiques, pour mettre en valeur le pays retrouvé de leurs Pères, qui fait jaillir l'eau dans le désert et sur les champs de pétrole du Néguev donne à la torche habituelle la forme inattendue du candélabre à sept branches. L'auteur ne cache pas les difficultés multiples, le heurt surtout entre les générations traditionnalistes et les jeunes habitués à la vie ardente des kibboutz frontaliers; mais dans ce livre documenté, écrit avec clarté et une chaleur communicative, l'optimisme triomphe, et il apparaît que malgré tous les motifs d'inquiétude cette confiance active est pour Israël le meilleur moyen d'envisager l'avenir.

J. P. REY-COQUAIS.

SCIENCES

R. H. SHRYOCK. — **Histoire de la Médecine moderne.** Traduit de l'américain par Raissa Tarr. Colin, 1956. In-8°, 312 pages. 980 francs.

Cet ouvrage traite du développement de la science médicale, non seulement en elle-même, mais aussi en fonction des autres sciences; de plus il expose le rôle de la médecine dans la vie sociale, et la réaction du milieu sur le développement de la médecine. Nous avons là une étude certainement sérieuse, mais malheureusement inégale. Le chapitre sur le XVIIe siècle nous offre une analyse pénétrante de la pensée médicale de l'époque. Mais la suite de l'ouvrage n'a pas la même qualité; on aurait voulu, non pas de plus longs développements, mais plus de réflexion; la pensée n'est pas assez mûrie. Les pages sur Laënnec, Claude Bernard, Pasteur sont nettement insuffisantes. A cet égard, le livre ne nous apporte rien de nouveau et se situe au-dessous des études fondamentales que nous possédons sur ces grands maîtres.

Il se confirme une fois de plus que l'histoire des idées, spécialement dans le domaine de l'histoire des sciences, est une difficile entreprise et qu'il faut savoir s'attacher à des investigations limitées si l'on veut apporter des contributions dignes d'être retenues.

F. RUSSO.

Fred W. TAYLOR. — **La Direction scientifique des Entreprises.** Dunod. 1957. In-8°. 309 pages. Broché. 1.650 francs.

Il y a cent ans naissait Taylor, ingénieur américain, qui devait avoir une si grande influence sur l'évolution industrielle et sociale de son pays. C'est opportunément que sont présentées en une nouvelle traduction et fondues en un seul ouvrage, ses deux œuvres capitales parues en 1911 et 1912, ses *Principes de direction scientifique* et son *Témoignage* devant une commission de la Chambre des Représentants.

Le contact direct avec cette pensée nous la découvre dans toute sa richesse, dans tout son dynamisme, dans cet humanisme fondamental qui l'animait et dont les

« tayloriens » se sont souvent écarté pour verser dans une inhumaine rationalisation. Les transformations actuelles de la technique et du travail nous font mieux reconnaître le mérite et la profondeur de vues de ce grand initiateur.

F. R.

Lucienne FÉLIX. — **L'Aspect moderne des Mathématiques**, avec préface et commentaires de G. Bouligand. Librairie scientifique Blanchard, 9, rue de Médicis, Paris. In-8°, 170 pages.

A ceux qui, ayant une formation mathématique du niveau du baccalauréat-sciences, n'ont pas eu la possibilité de suivre la profonde évolution contemporaine des mathématiques, ce livre permet d'en saisir les traits principaux. L'auteur a su allier à un ton familier et vivant beaucoup de clarté et de pénétration. Le développement de l'axiomatique, les rapports entre logique et mathématiques, l'algèbre et la topologie générale sont abordés, sommairement certes, mais avec intelligence et beaucoup de sens pédagogique. Nous remercierons Mademoiselle Félix d'avoir contribué à ouvrir à un large public un domaine réputé inaccessible pour le plus grand nombre alors qu'il est le champ d'une des plus belles et des plus hautes manifestations de la vie de l'esprit.

F. R.

Originalité biologique de l'Homme. Recherches et Débats, Cahier 18: Fayard. 1957. 220 pages. 500 francs.

L'Evolution Humaine : spéciation et relation. Flammarion. 1957. Bibliothèque de Philosophie scientifique. In-12. 182 pages. 600 francs.

Nous groupons le compte-rendu de ces deux volumes parce qu'ils sont contrés sur le même thème : ressemblance et distinction entre l'homme et l'animal. La question ne date pas d'aujourd'hui, certes, mais les progrès de la biologie et de la paléontologie l'ont profondément renouvelée. Ces deux ouvrages nous apportent, sous une forme réfléchie et dominée, des données précieuses à ce sujet. Notons dans le premier, qui est le compte-rendu d'un colloque tenu en octobre au Centre des Intellectuels catholiques, des exposés sur le psychisme (R. Chauvin), la fonction temporelle dans le privilège humain (Dr H. Seuntjens); dans le second, compte rendu, également, d'un colloque, tenu à Paris en 1956, une présentation de la spéciation humaine (J. Piveteau). L'un et l'autre ouvrage ont, de plus, traité de l'originalité du cerveau humain (Dr Chauchard, Dr Anthony), des comportements techniques et sociaux comparés de l'animal et de l'homme (A. Leroi-Gourhan).

Le volume de *Recherches et Débats* comporte en outre d'intéressantes études de caractère général sur la biologie : la matière vivante (Père J. Moretti), la synthèse de la vie (J. Polonovski), l'endocrinologie (Père Leroy). Il s'achève par des exposés de caractère plus philosophique dus à René Poirier et Raymond Ruyer.

Si ces études et les débats auxquels ils ont donné lieu ont apporté de précieuses données, ils n'ont peut-être pas fait toute la lumière souhaitable sur l'aspect philosophique du problème, en raison surtout de la difficulté du dialogue entre scientifiques et philosophes, que ces entretiens ont fait mieux apparaître.

F. RUSSO.

Jacques NICOLLE. — **La Symétrie.** Collection *Que Sais-je ?* N° 743. 1956.

On trouvera dans ce petit volume, bien rédigé, des données jusqu'ici assez difficilement accessibles, sur une question qui intéresse à la fois la science et la philosophie. Après un rappel des définitions élémentaires fondamentales, l'auteur. traite des cristaux et des applications de la symétrie en biologie et en chimie, puis consacre des vues plus générales à l'intéressante question du rôle de la symétrie dans la prévision des phénomènes.

F. R.

Paul RIVET. — **Les origines de l'Homme américain.** Gallimard. Collection : *l'Espèce humaine*, n. 13, 1957. 182 pages. 650 francs.

L'auteur, un des maîtres de l'anthropologie américaine, édite, pour la première fois en France, un ouvrage qui avait paru en 1943, simultanément au Canada (en français) et au Mexique (en espagnol), puis en 1948 au Brésil (en portugais). Il nous offre, mise à jour, une thèse qui a longtemps rencontré une forte opposition, en Amérique du Nord notamment, mais à laquelle on tend aujourd'hui à se rallier. S'opposant à ceux qui soutenaient l'origine autochtone de l'homme américain et son ancienneté, M. Rivet lui assigne au maximum vingt mille ans et soutient que les

émigrants qui se sont établis en Amérique et qui tous venaient de l'Ouest, ont emprunté, outre la voie classique du détroit de Behring et des îles aléoutiennes, la voie transpacifique et la voie Atlantique. Ainsi l'Amérique à l'époque précolombienne a constitué un lieu de convergence de peuples très variés, Asiatiques, Mélanésiens, Australiens.

Ce tableau, par lui-même d'un puissant intérêt, a le mérite supplémentaire de faire apparaître l'extrême complexité des recherches de ce genre, où doivent concourir des disciplines très diverses : linguistique, géographie, géologie, technique, etc. Le profane est un peu effrayé de l'imagination déployée par l'auteur pour fonder ses thèses. Il lui semble que certaines affirmations demeurent au stade conjectural; mais il fait confiance dans l'ensemble à l'intuition et à la vision d'un savant si profondément familiarisé avec ces problèmes.

H. N.

Jacques GUILLERMÉ. — **La Longévité.** (Coll. Que sais-je, n. 754) P.U.F., 1957.

Ce petit volume réunit un ensemble d'idées et d'information de grand intérêt : évolution des causes de mortalité, allongement de la durée de la vie, surmortalité masculine, problème biologique général de la longévité. Questions qui ont une portée tout à la fois philosophique, scientifique, sociale, morale, économique. Il est donc heureux que ce problème de la longévité ait été envisagé en lui-même.

H. N.

Automation et avenir humain. *Recherches et Débats*, n. 20 (1957). Fayard.

Automation, positions et propositions. Études publiées sous la direction d'Alain Savignat. Fribourg (Suisse). Éditions Universitaires, 1957. In-8°, 190 pages.

Problèmes de l'automatisation. *Recherches Internationales à la lumière du marxisme*, juillet 1957, n. 3. 190 pages.

John DIEBOLD. — **Automatisme.** Traduit de l'américain. Dunod, 1957. In-8°, 168 pages. 700 francs.

Ces quatre ouvrages d'inspiration très différente, mais chacun riche de faits et d'idées méritent l'attention.

Le premier, le plus bref, puisqu'il ne constitue que la moitié du cahier n. 20 de *Recherches et Débats* dont le reste est consacré à des comptes-rendus de débats, a un double mérite : il réunit des exposés clairs, simples, dus à des techniciens compétents, qui décevront peut-être ceux qui attendent on ne sait trop quelle révélation mystérieuse et profonde de l'automation, mais qui sera utile à ceux qui ont compris qu'avant de disserter sur les conséquences humaines et morales de l'automatisme il est bon de chercher modestement à savoir en quoi il consiste exactement en tant que réalité positive. L'autre mérite de l'ouvrage est de présenter dans une perspective chrétienne une réflexion ouverte et sérieuse sur les conséquences humaines de l'automation (Exposés de MM. René Perrin, Levard, Demonque, Tournier).

Le recueil publié sous la direction de M. Savignat, en Suisse, fait peu de place à l'aspect proprement technique de l'automation; par contre, il en développe longuement les aspects industriels, économiques, sociaux et psychologiques. Ensemble solide, bien documenté, mais que l'on aurait pu souhaiter plus original et plus serré. On mentionnera spécialement une étude suggestive du professeur Charles Baudoin sur les retentissements psychologiques de l'automation ainsi qu'une bibliographie assez complète.

Quant aux exposés qui envisagent l'automation « à la lumière du marxisme », les premiers, dûs à des communistes vivant dans le monde occidental, sont d'un infantilisme affligeant : il est entendu que l'automation dans les pays capitalistes ne vise que le profit et n'améliore aucunement la condition ouvrière. En U. R. S. S. au contraire... Mais les exposés qui suivent, traduction de conférences faites l'année dernière en Russie par des spécialistes très qualifiés, sont d'une toute autre classe. On y trouve certes quelques inévitables couplets (Marx précurseur de l'automation...) mais aussi et surtout des vues pénétrantes sur la nature et le sens de l'automatisme, et des indications assez réalistes sur le développement de l'automatisme en U. R. S. S. : les auteurs ne craignent pas de reconnaître le retard de l'U R. S. S. en certains secteurs industriels sur les pays capitalistes. Ce livre nous confirme qu'il y a actuellement en U. R. S. S. une élite technique et scientifique qui, sur bien des points, vaut, et même parfois surclasse, celles des pays occidentaux.

L'ouvrage de Diebold sera lu aussi avec intérêt. Il est surtout consacré aux aspects techniques de l'automatisme. On sait que Diebold a été le principal initiateur aux U. S. A. de l'automation; son exposé est riche et intéressant. Mais ici, comme dans les autres ouvrages recensés plus haut, il

nous semble manquer une réflexion plus fondamentale et plus philosophique sur l'automatisme, traité assez souvent encore de façon trop terre à terre par les techniciens et de façon trop vague par les sociologues et les philosophes.

F. Russo.

Pierre Rousseau. — **Satellites artificiels.** Hachette, 1957. 192 pages. 600 francs.

Imprimé peu de jours avant le lancement du Spoutnik, ce livre, en dépit d'un ton journalistique auquel nous avons du mal à nous accomoder, nous apporte de manière claire et vivante les informations essentielles sur cette passionnante et si actuelle question des fusées et de l'astronautique. Sur l'histoire des recherches en ce domaine depuis un demi-siècle, Pierre Rousseau groupe d'intéressantes données qui n'avaient pas été, semble-t-il, rassemblées jusqu'ici. Nous avons là un livre de bonne et utile vulgarisation.

F. R.

Docteur Louis Chauvois. — **William Harvey. Sa vie, son temps, ses découvertes, sa méthode.** Sedes. 1957. In-8°, 250 pages. 1 250 francs.

La découverte, par Harvey, de la circulation du sang, entre 1602 et 1628 — date de son célèbre *De motu cordis et sanguinis* — marque une étape capitale de la science moderne. Avec elle, a triomphé, contre une opposition tenace, attachée notamment à la tradition de Galien, l'observation méthodique soutenue par une analyse rigoureuse. Si Harvey n'a pas le génie de Descartes, il a sur lui une nette supériorité dans la compréhension du rôle respectif de la raison et de l'expérience.

C'est la genèse et le sens exact de cette découverte que le Dr Chauvois nous expose en un ouvrage fort clair, de lecture agréable, où, à côté de l'analyse même de la grande conquête de Harvey, nous sont présentées sa physionomie et le cadre de son existence. Ce travail érudit et intelligent est le résultat de longues années de recherches.

En même temps qu'il est publié en France, ce livre paraît en anglais à Londres, et déjà y reçoit l'accueil le plus favorable. C'est dire la portée et l'originalité de ce beau travail.

F. Russo.

Pierre de Latil. — **Il faut tuer les Robots.** *Bilan du mystère*, n° 4 Grasset, 1957. 158 pages. 390 francs.

Ce petit livre, rapide mais intelligent et suggestif, se situe bien dans cette nouvelle collection, consacrée à tous les phénomènes et réalisations qui sont en marge de la rationalité scientifique et technique. L'auteur dénonce avec une opportune vigueur l'atmosphère malsaine dans laquelle se présentent les imitations mécaniques de l'homme : automates de l'Antiquité et surtout du XVIIe et XVIIIe siècles, modernes robots caricaturant la forme humaine et son comportement. Pierre de Latil montre très bien que les réalisations valables de la cybernétique ont une toute autre nature et qu'il ne s'y rencontre rien de ce pseudomystère que l'on se plaît à vouloir y trouver.

F. R.

Maurice Colinon. — **Les Guérisseurs.** *Bilan du Mystère*, n° 1, Grasset, 1957. 160 p. 390 francs.

Les faits paranormaux sont toujours très à l'ordre du jour. Il y a là un domaine délicat où il est malaisé de démêler la vérité de la supercherie, de déterminer ce qui, dans l'état actuel des observations scientifiques, est à rejeter ou à retenir.

Ce premier volume augure bien de cette collection destinée à un large public. L'exposé de M. Colinon, bon spécialiste de ces questions, consacré aux guérisseurs, est sérieux et bien informé. Moins développé que les ouvrages de Noël Bayon auxquels on aura toujours intérêt à se reporter, il fait une plus large place aux aspects psychosomatiques des succès des guérisseurs et nous paraît, dans l'ensemble, plus nuancé, moins catégorique.

« Que les médecins deviennent guérisseurs », conclut M. Colinon, en reprenant une exclamation entendue dans un procès de guérisseur. Sans doute, les médecins ont certainement à élargir leurs perspectives mais le malade devra comprendre qu'il ne peut pas demander au médecin cet « impossible » qu'il s'obstine encore si souvent à vouloir obtenir du guérisseur. Bref, pour dominer et dépasser les problèmes posés par les guérisseurs, il faut que soit assurée une association beaucoup plus étroite du médecin et du psychiatre. On sait que, fort heureusement, un intéressant mouvement se développe actuellement dans ce sens.

H. N.

LITTÉRATURE

Jean PARIS. — **James Joyce par lui-même.** Collection *Ecrivains de toujours.* Editions du Seuil, 1957, 192 pages.

Joyce est un auteur difficile, et l'on saura gré à M. Jean Paris de nous conduire, de manière presque toujours agréable, à travers un si prodigieux labyrinthe. Le thème de Dédale perdu et captif du Labyrinthe est bien en effet l'un des thèmes majeurs de l'œuvre de Joyce, l'écrivain révolté contre sa patrie (l'Irlande), contre sa religion (la foi catholique) et même contre la destinée humaine. « Son seul dieu est l'art, sa seule morale l'indépendance », dit M. Paris. Trente cinq ans se sont écoulés depuis la publication d'*Ulysse* à Paris en 1922, et l'on peut mesurer l'influence de Joyce sur tous les écrivains américains, anglais, français, allemands, italiens de l'entre deux guerres. Il a littéralement fasciné Hemingway, Dos Passos, Faulkner, Virginia Woolf, Ezra Pound, T. E. Eliot, Italo Svevo, Hermann Broch. La technique littéraire du monologue intérieur, adoptée par tous les romanciers modernes, a l'une de ses sources dans l'œuvre de Joyce. Et quel que soit le jugement que l'on porte en définitive sur sa tentative de révolte métaphysique, et sur son fol effort de désarticulation du langage, on ne peut lui refuser d'avoir été dans les lettres américaines et européennes un initiateur. Est-il davantage que cela? Nous ne sommes guère convaincus par les grands efforts que déploie M. Jean Paris pour nous faire sentir les profondeurs de la pensée de Joyce. Cet écrivain qui voulut fuir son pays, et toutes les bagarres et toutes les crises de son temps pour se consacrer entièrement à l'art ne nous apparait guère comme un maître à penser. Dès maintenant l'œuvre date un peu. Kafka, le contemporain de Joyce, aspirant à retrouver une « Loi » qui ordonne l'anarchie de son monde intérieur, nous semble plus proche, mieux accordé à la génération actuelle que ce grand révolté irlandais acharné à détruire et à dissoudre. Dédale perdu au Labyrinthe, Ulysse errant sur la mer sont bien des symboles de l'humanité du XXe siècle, ils ont enchanté « la génération perdue » de 1920, mais ils ne suffisent plus à la jeunesse des années 50 qui est plus dure, plus réaliste, plus sérieuse. Malgré ce changement intervenu dans les mentalités, le livre de M. Paris sur James Joyce sera pour nos contemporains une lecture très attachante.

R. Bosc.

Ronald MATTHEWS. — **Mon ami Graham Greene.** Desclée de Brouwer, 1957. 272 pages.

Le livre de Ronald Matthews nous en apprend plus sur Graham Greene que tout ce que nous avons pu lire jusqu'ici. Livre non d'un critique, mais d'un écrivain. Et surtout d'un ami. Au cours d'innombrables sorties dans des bistros de Londres ou de banlieue, les deux amis — j'allais dire les deux copains — ont bavardé jusqu'à plus soif, se livrant sans réserve, pensant tout haut, comme s'ils étaient seuls devant Dieu. Tout vient sur le tapis (sur la toile cirée du « pub », sur le zinc) : l'enfance de Graham, sa jeunesse aventureuse et indécise, ses emplois successifs, sa conversion au catholicisme (Matthews, lui aussi, est un converti), la genèse de ses différents livres et leur inspiration fondamentale. Que de choses nous apprenons, dites à mi-voix, loin des interviewers, et sur le ton de la confidence amicale!

Sur le tapis vient aussi, à deux reprises, un certain Père Blanchet qui a parlé de Greene (d'une façon forcément trop rapide, et donc simplificatrice, je le reconnais). Et l'on sent que ces quelques pages sont restées en lui comme une épine, imperceptible mais gênante. Je voudrais rassurer Greene, mais comment faire, dans cette simple note?

Nous et lui, nous ne lisons pas ses romans avec les mêmes yeux. Ses yeux d'auteur y retrouvent mieux que nous ses vraies intentions. Nos yeux de lecteurs, qui n'ont pas la ressource de lire dans sa conscience, doivent se débrouiller avec des signes sur du papier. Deux lectures, donc, la

:t la nôtre, qui ne se rejoignent out à fait. Et la preuve, c'est que, :as de Scobie, Greene se dit incom- ı fois de Madaule et de moi, qui le personnage de la même façon, : nous portions sur lui un jugement ıdicalement opposé. Écrivant non uteur mais pour le public, le cri- : doit-il pas adopter résolument de vue du lecteur?

c'est trop insister. Ou pas assez différend entre auteur et critique portance).

ce livre touffu, diffus et même confus, à la manière d'une libre tion, Ronald Matthews a-t-il rap- lèlement les propos de son inter- ? Greene les signerait-il tous? e même du livre nous interdit, -il, de l'affirmer.

on peut avancer avec une entière e, c'est que Graham Greene, mpathique au public français, ›ien davantage encore grâce à ce isquons l'expression) de piété

André BLANCHET.

: NATHAN. — **Virgina Woolf par nême.** Coll. *Ecrivains de tou-* Edit. du Seuil.

ne les livres dont la force se ras- :n une page ou deux. J'aime les ui ne bougeraient pas quand même ée les traverserait. J'aime que les ient durs... » Paradoxe. Virginia ui a écrit cette profession de foi a tenté tout au long de son œuvre er l'écoulement intérieur de la rythme du Temps pareil au mou- des vagues, sans cesse défait, ncé. *Les Vagues*, titre de son chef- rappelle la hantise que V. Wolf s eue de l'eau, des eaux courantes, cette rivière où elle se jeta en :1, sous l'angoisse d'une dissolu- rieure qu'aucun centre vivant en ›arvenait à arrêter. Elle ne put ıifier les deux pôles de sa person- 'où l'ambiguïté de nombre de ses ges, et son rêve impossible, dése- ın héros androgyne. Tentation ne finalement, à laquelle suc- ıe longue lignée d'écrivains anglais, ıtion de la mort (« Dans la mort ıe étreinte... ») qui, mieux que le devait lui permettre d'atteindre .té spirituelle quasi abstraite, le *land* intérieur où, comme le dit A. Breton, « la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement. » Confusions et pressentiments, que Monique Nathan note d'un trait bref et sûr. Elevée dans le culte de Hume et de Darwin, la fille de Sir Leslie ne pouvait voir de chaque religion qu'un masque de bêtise ou d'hypocrisie. Mais tous ses personnages reviennent errer autour des marches de la cathédrale Saint-Paul, cherchant « ce quelque chose sur quoi on puisse poser les mains et dire : *c'est cela* ».

On parle ici, bien sûr, du plus grand romancier anglais de ce demi siècle, avec Forster, derrière Joyce.

Lire ce petit livre; maints cli hés admirables de rivières ou de rivages imprègnent ses pages d'une brume marine. Et vers la fin une immense photo de Londres sous la lune nous révèle véritablement la face obscure et magique de la « Cité fantôme » du *Waste Land*.

Jean MAMBRINO.

SHAKESPEARE. — **Œuvres complètes**, publiées sous la direction de Pierre LEYRIS et Henri EVANS. Tomes II et III. Club français du livre, 1957. 2 vol. de 1500 pages chacun.

Deux volumes coup sur coup sont venus enrichir cet admirable Shakespeare bilingue dont nous avons présenté le premier tome aux lecteurs des *Etudes*. Ils comprennent : *Titus Andronicus, La Mégère apprivoisée, Les deux Gentilshommes de Vérone, Peines d'amour perdues, Roméo et Juliette, Richard II, Le Songe d'une nuit d'été, Le Roi Jean, Le Marchand de Venise, Henri IV, 1re et 2e partie, Beaucoup de bruit pour rien.* Outre la préface consacrée à chaque pièce (et le glossaire final de l'édition Cambridge), il y a dans le tome III une bonne étude de Reese sur *Shakespeare et la Tradition;* (les études prévues dans le tome II ont été supprimées). Parmi toutes les préfaces, notons celle que M. C. Bradbrook a consacré à *Titus Andronicus*, où il voit comme un premier brouillon du *Roi Lear*, une première tentative assez crue pour peindre une expérience que Shakespeare ne devait identifier, comprendre et dramatiser que beaucoup plus tard. Idée intéressante, mais trop brièvement suggérée ici. (Quant à l'authenticité de la pièce, aucun doute n'est, à juste titre, élevé contre elle, étant donné les nombreux échos qu'elle contient du

Viol de Lucrèce). Henri Thomas en a réussi une excellente traduction « baroque ».

Car ce sont les traductions, bien sûr, qui font tout le prix de cet ouvrage (il faut l'affirmer hautement après la mauvaise querelle suscitée l'an dernier à Leyris par quelques universitaires). Les traducteurs — qui ne sont nullement dépourvus de « diplômes »! — sont avant tout des écrivains, des poètes, des hommes pour qui « le langage existe ». Cela n'empêche point une méticuleuse fidélité envers le sens, gerantit seulement que les mots ne perdront pas, au cours de cette sévère alchimie, toute leur charge de lumière. « O Grammairien dans mes vers! » s'écriait Claudel.

On connait le somptueux *Roméo* de P. J. Jouve, mais Jean Grosjean aussi avec *Le Marchand de Venise*, Jules et Jean Supervielle avec *Le Songe*, M. Sibon avec *La Mégère*, Pierre Leyris avec *Richard II* ont fait œuvre à la fois de précision et de poésie. (Grosjean et Supervielle traduisent en vers libres, M. Sibon et Leyris en prose. Mais écoutez le Roi Richard : « Qu'on les convoque devant nous — que face à face, sourcil froncé contre sourcil, et nous-même les écoutant, l'accusateur et l'accusé librement parlent. Tous les deux bandés de superbe et de colère, ils sont dans leur fureur sourds comme la mer, vifs comme le feu. ») Les plus belles réussites toutefois sont, sans conteste, les deux parties d'Henri IV : la 1re, traduite par Yves Bonnefoy (qui nous donnera encore *Jules César* et *Macbeth*) et la seconde par Henri Thomas. Rien de plus difficile à traduire en fait, notamment le premier Henri IV, « sorte de torrent poétique, écrit Julien Green dans son *Journal*, dont je ne vois pas l'équivalent en français ». Yves Bonnefoy a su faire sonner les « mots de guerre et de fer », jaillir l'énorme bouffonnerie de Falstaff et la magnificence de ces guerriers « frais comme des aigles au sortir du bain. »

Et il convient de redire la beauté typographique du livre, l'architecture lumineuse de chaque page. « C'est le comble de la splendeur, affirme Dame Capulet dans *Roméo*, quand le bel en dehors cache un bel intérieur; tel livre aux yeux de beaucoup reçoit la gloire, Qui par ses fermoirs d'or étreint une histoire d'or. »

Jean MAMBRINO.

Gérard Manley HOPKINS. — **Reliquiae**, vers, proses, dessins réunis et traduits par Pierre Leyris. Ed. du Seuil, 1957.

Que G. M. Hopkins soit non seulement l'un des poètes majeurs de ce temps, mais encore un créateur sans pareil dans l'univers de la poésie, il conviendra un jour de le montrer. Nous voulons seulement signaler sans plus attendre le riche florilège qui vient de nous être offert.

Plus de dix années de travail : moins de vingt poèmes traduits. Au creux de nos mains nous contemplons, éblouis, la merveilleuse transmutation. Maintes recherches, maints repentirs, la plus vive divination, mêlée à quelle *ardente patience*, ont permis à Pierre Leyris de réussir l'impossible gageure : présenter en français quelques purs fragments du poète le plus réfractaire, sans doute, au génie de notre langue.

On doit déplorer, bien sûr, l'absence du *Wreck of the Deutschland*, le plus grand poème de toute la littérature moderne. Rien ne peut compenser cette lacune pour le lecteur français. Toutefois les poèmes traduits (avec l'original en regard) donnent une idée très juste de la variété de ce génie. Il s'agit, certes, d'un Hopkins en miniature, mais de proportions parfaites. Chaque période de sa vie se trouve représentée : les poèmes de jeunesse (que P. Leyris s'est permis de traduire en octosyllabes rimés, avec tant de justesse et de légèreté que ces fragiles édifices sonores semblent la récompense du hasard), la fraîche et rayonnante floraison qui a suivi le *Deutschland*, l'ardente consommation finale et les sonnets écrits « avec son sang ». Cependant trois de ces derniers sont manquants, et c'est dommage, car il y a là une série continue que toute dissociation affaiblit. Le dernier surtout fait défaut, *My own heart*, qui au fond de ces ténèbres laisse à la fin filtrer un rai, vif et paisible, de lumière.

Ce qu'il faut sans doute le plus admirer dans le choix de Pierre Leyris, c'est la rencontre des pièces les plus simples, les plus transparentes (comme *Printemps et Automne*), avec ces cantates flamboyantes : *L'Echo de Plomb et l'Echo doré* et *La Nature est un feu Héraclitéen*. Ce contraste existe encore entre la tendre louange de *Beauté Piolée* et telle complainte poignante et âpre « sur les chômeurs » : *La Guirlande de Tom*. Mais la même note remplie de violence et de suavité s'élève, en vérité, tout au long de l'œuvre « comme un grand oiseau des tempêtes... emplumé de tonnerre pourpre » dont le « sourire colossal... nous évente d'émerveillement ».

De la massive correspondance et des nombreux textes personnels (en grande partie inédits) ne subsistent ici que quelques

extraits. Significatifs, en dépit de l'absence des pages à la fois les plus littéraires (les pénétrantes lettres *critiques*) et les plus religieuses (les commentaires des *Exercices Spirituels*). On pourrait peut-être chicaner à propos des fragments du *Journal*. Mais le sermon sur le *Paraclet* est dans la grande manière de Hopkins, familière inimitablement, et brûlante. Les lettres éclaircissent certains poèmes, et révèlent à travers le poète, l'homme et le prêtre. « Un terrible cristal », disait Patmore.

Jean MAMBRINO.

Geneviève DELASSAULT. — **Le Maistre de Sacy et son temps.** Nizet, 1957. 306 pages.

Aucun travail n'avait été jusqu'ici spécialement consacré à Le Maistre de Sacy, personnage modeste, dans les deux sens du mot, mais dont l'influence, en partie occulte, se devine partout au XVIIe siècle. La voici mise en pleine lumière.

Influence littéraire, d'abord. La Fontaine s'est servi de son édition de Phèdre. Il semble que Molière se soit inspiré de son édition de Térence. Ses Hymnes ont été imitées par Corneille et par Racine. En ce qui concerne *Esther* et *Athalie*, les rapprochements proposés paraissent moins convaincants.

Le chapitre sur Sacy traducteur, commentateur et défenseur de la Bible est d'une érudition minutieuse. Les spécialistes s'y reporteront avec grand profit.

Nous intéresse surtout, évidemment, l'activité janséniste de Sacy. Directeur spirituel des Solitaires et des religieuses de Port-Royal, nous le voyons arbitrer des dissensions intérieures (des « guerres civiles », comme osa dire Nicole) dont il apparaît de plus en plus qu'elles ont été fort âpres. Les religieuses « fidèles », comme les appelle l'auteur (entendez celles qui résistaient ouvertement au Pape et aux évêques) étaient divisées en deux « partis », les anciennes qualifiant les jeunes d' « obstinées » et de « rebelles ». De curieux détails nous sont donnés sur un « illuminisme » qui, sans attendre le XVIIIe siècle, et dès 1660, commença d'altérer la spiritualité de Port-Royal.

Grand traducteur, Sacy fut-il un traducteur fidèle? Fidèle, oui, à ce qu'il pensait être la pensée de saint Augustin. C'est ainsi que traduisant saint Prosper, il n'hésite pas à le faire parler en bon janséniste. Les hymnes liturgiques elles-mêmes sont corrigées, ici et là, dès qu'elles paraissent s'écarter de l'orthodoxie port-royaliste. (*Christe redemptor omnium* devient : « Dieu qui t'es fait ce que nous sommes. ») « Sacy, remarque Mme Delassault, ne craint pas, après la condamnation de l'*Augustinus* à Rome, de modifier un texte en usage dans l'Église, pour rester sincère avec sa foi... » Avec *sa* foi? Ce possessif étonnant nous aide à comprendre comment on a pu en venir à faire du mot « foi », vidé de son sens théologique, un synonyme de « conviction personnelle ». Il nous explique aussi pourquoi tant de non-chrétiens se font actuellement les champions d'un jansénisme irréductible.

Dans le livre de Mme Delassault je vois moins de malice que de candeur — une candeur dont témoigne le ton général, qui est celui de l'hagiographie. Livre plus érudit que critique, mais dont le mérite consiste dans une investigation étendue et dans l'utilisation de sources ou peu connues ou peu fréquentées.

André BLANCHET.

Simone MARCEL. — **Histoire de la littérature polonaise, des origines au début du XIXe siècle.** Éditions de la Colombe, 1957. 294 pages. 1.200 francs.

Voici, sauf erreur, la première histoire un peu complète, en langue française, de la littérature polonaise. Simone Marcel situe les écrivains dans le contexte politique et social de leur époque, contexte que le public français connaît mal, surtout pour les siècles de la Renaissance et du Baroque, qui constituent pourtant l'apogée de la vieille civilisation polonaise. Nous avons particulièrement aimé les pages consacrées au grand sermonnaire jésuite du XVIe siècle, Piotr Skarga, et au prince des poètes polonais de la même époque, Jan Kochanowski. Mais pourquoi S. Marcel se croit-elle obligée d'énumérer tous les écrivains de seconde zone et de leur consacrer quelques lignes? Son livre prend ainsi parfois l'aspect d'une nomenclature et d'un cours scolaire d'histoire littéraire. Lorsqu'elle abordera, dans un prochain volume — comme nous espérons — la période des XIXe et XXe siècles des lettres polonaises, souhaitons qu'elle s'arrête seulement aux grandes figures pour en dégager l'originalité, et pour marquer leur apport à la civilisation européenne. Tel quel, son livre contribuera au développement des échanges culturels entre la France et la Pologne.

R. Bosc.

ROMANS ET RÉCITS

Robert MUSIL. — **L'homme sans qualités.** Roman traduit de l'allemand par Philippe Jacottet. Tomes I et II. Editions du Seuil. 1957. 424 et 466 pages.

L'écrivain autrichien Robert Musil est mort en 1939. Son monumental roman, auquel il avait consacré vingt ans de sa vie, aura donc attendu vingt autres années avant d'être traduit en français. Ce n'est pas qu'il ait manqué de répondants. Thomas Mann, Hermann Hesse, Hermann Broch, Philip Toynbee, Gabriel Marcel ont égalé l'*Homme sans qualités* aux œuvres les plus puissamment originales produites par l'Europe de l'entre-deux-guerres. Mais le lecteur n'allait-il pas reculer devant ses dimensions insolites?

Je viens d'achever les 880 pages déjà traduites. Avouons-le : il y a des points morts. L'action est sans cesse interrompue par des tranches épaisses de dissertation à prétention philosophique, un peu trop chères à l'auteur, qu'il nous faut avaler, et qui passent mal.

Ceci dit, qu'il fallait dire, ajoutons très vite que nous avons affaire néanmoins, et de toute évidence, à une œuvre d'une qualité exceptionnelle. L'Autriche d'avant 1914 y est évoquée d'une façon qui finit par devenir hallucinante, grâce à la multiplicité des plans, grâce aussi à une subtilité pénétrante (on voudrait pouvoir dire « forante ») qui fait penser à l'acharnement du marteau piqueur.

Quant à la signification générale du roman, bien malin qui se risquerait à la dégager avant la lecture des deux derniers volumes. Ils sont annoncés. Attendons.

André BLANCHET.

René BARJAVEL. — **Jour de Feu.** Denoël, 1957. 208 pages. 500 francs.

Les écrivains cèdent souvent à la tentation de mettre au goût du jour les grands thèmes éternels. Comme il s'agit ici de la Passion, l'ambition est à la fois très haute, et très dangereuse : sur un sujet qui l'atteint au plus profond, chacun réagit selon son cœur ou son âme, et crie ses objections. Pourquoi situer le Calvaire en Roussillon, un jour de fiesta? Pourquoi ce contrepoint des courses de taureaux (entre deux drames sans commune mesure, toute analogie paraît fausse)? Pourquoi ces détails qui, sous prétexte de « faire moderne », frisent le mauvais goût : le siège subi par Barabbas à grand renfort de gaz et de fusils-mitrailleuses, la lessive de Véronique, la cigarette de Marie-Madeleine, le maxiton qu'avale Pilate pour se donner du courage? Pourquoi, dans une présentation déjà laborieuse, avoir ajouté l'artifice d'un vieil homme contant l'Aventure à des enfants stéréotypés?

Mais il reste la verve robuste de Barjavel, la couleur vive de ses tableaux, et la qualité d'émotion dégagée par certaines pages. Dans un ton parfois discutable, il ne se départit jamais du profond respect dû à pareille matière. Quelques silhouettes sont traitées d'un pinceau subtil : Judas avec ses velléités de réparation, ses vains remords et son misérable désespoir; la Vierge des Douleurs qui seule comprend; Barabbas, la brute régulière, qui essaie de sauver ce Christ innocent dont la résignation le dépasse. Et puis tous les ingrats, ceux que Jésus guérissait et pardonnait, et qui mettront la tête dans le sable pour ne pas voir la Croix. Récemment Gilbert Cesbron rappelait déjà la responsabilité permanente des hommes dans cette « histoire qui n'a pas de fin ». Ce sont des gestes toniques.

Madeleine de CALAN.

Bertrand DEFOS. — **Simon le Superbe.** Gallimard, N. R. F. 365 pages. 950 francs.

Ce roman alerte et clair ne porte pas la marque de notre époque. Ceci n'est certes pas une critique; mais comment n'être pas un peu surpris devant une certaine candeur, devant une vue simple des problèmes humains? Simon d'Orlamünde, un des derniers représentants des monarques de droit divin, essaie de sauver du désastre sa Maison ébranlée par la récente guerre. Il est « superbe », dénué des scrupules ordinaires et fort aimé des femmes. Blanche, qui avait jadis obtenu de lui quelques jours d'un bonheur éperdu qu'elle n'oubliera plus, est devenue une veuve obscure et digne. Son fils est mort, faute de soins. Sa fille Marguerite épouse un bourgeois bien intentionné et

e. Au moment de divorcer, celle-ci se re brutalement de sang illustre (fille lle de Simon), prodigieusement riche, nême d'exercer une éclatante ven- sur ce père trop désinvolte. Et voici leur du livre : « Que se passait-il donc e le front têtu de cette étrange jeune , à la fois si droite et si secrète », rtant « malléable »? Les « émotions ées » avec celui qu'elle avait toujours n père « ne nouent-elles pas des liens orts que les similitudes physiques ou s? » Cependant elle se rapproche ablement de Simon, de ses vues nes. Elle lui pardonne même le crime pli sans remords dans un dessein tique. « Devant le Parthénon », uve-t-on pas « l'impression fulgu- » d'être « en présence de l'essentiel? » vers qui se portera ce cœur malade voir pas encore aimé? Le mystère ntier jusqu'à la fin. Puis tout s'arrange leux (cela aussi est insolite); car ntiel », c'est également « de ne pas se e au sérieux ». Bref, un vrai délasse-

Madeleine de CALAN.

QUIROGA. — **La sève et le sang.** nan traduit de l'espagnol par ire Guille, Plon, 1957.

oman féminin, dans sa grandeur la anifeste, semble avoir une constante : létache pas ses personnages du giron nature, il les pénètre des effluves de universelle. Qu'on pense à Virginia naguère, à Mary Webb, Camille May- larie Mauron, aux grandes romancièndinaves.

jeune génie d'Éléna Quiroga écoute, si, les pulsations profondes qui par- t la lignée d'une famille terrienne, apparentent au cœur d'*un* antique ne l'arbre à l'homme, la sève au sang. l'arbre que la parole est donnée : taignier planté dans la cour d'honneur anoir espagnol et dont le récit, comme rbre généalogique, embrasse quatre tions. Ce qui pourrait être un simple é, d'apparence au prime abord assez révèle au contraire une saisie ample ssante de la réalité. Au pied de ce gnier, suspendus à ses branches, les s ont joué; les serviteurs ont, auprès ronc, devisé; les amoureux ont cher- ombre; ses plus hauts feuillages ont par les fenêtres ouvertes, l'intimité our habitée. Les passions, les violences criminelles des hommes, sa patiente douceur végétale s'en étonne; mais il a pour les êtres turbulents et fragiles qu'il voit naître, grandir et mourir, la tendresse de la sérénité. Il les enveloppe dans le fidèle amour qu'il voue à la tour, dont ses racines vont peu à peu rejoindre les fondations.

Le domaine rongé par les amputations successives est menacé d'abandon. L'arbre reçoit de son amour même son arrêt de mort : son étreinte est trop audacieuse. Le coup qui l'abat tombe comme un signal d'agonie sur cette terre qui ne peut plus unir ses enfants, dissociés dans leur âme et leurs aspirations. Sous le tronc fracassé, meurt aussi le dernier, le plus pur rejeton de la race bien-aimée.

Le symbolisme de cette grande fresque, épanouie dans le temps, ne s'évade pas dans l'abstraction; il naît de la vie, et demeure lié à son destin par la force d'une pensée admirablement poétique. Faut-il en vouloir à l'arbre narrateur, s'il n'est qu'une voix de la nature, impuissante à s'élever au-dessus d'elle? Du moins cette voix a-t-elle une qualité d'innocence qui porte un jugement, et, dans sa ferveur mélancolique, une réminiscence de l'amour lésé du Créateur.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Jacques CORNET. — **2 hommes, 2 CV en Asie.** Editions Pierre Horay, 1957. 15,5 × 21,5. 216 pages. 12 planches d'illustrations hors-texte.

Après avoir accompli la liaison Canada-Terre de Feu en automobile, Jacques Cornet toujours épris d'aventure, a renouvelé son exploit en faisant Paris-Tokio et retour en 2 CV avec un seul co-équipier. C'est son Journal de bord qu'il publie, de façon directe, sans aucune littérature (peut-être même faudrait-il plus de tenue quand on s'adresse au public). Il ne prétend pas à la valeur documentaire de la célèbre « Croisière Jaune » sur les pays traversés et les peuples rencontrés. Certains de ses jugements paraissent un peu hâtifs. Il est plus étonnant qu'il ne souffle mot de Guy de Larigaudie, qui, avant la guerre, avait réussi le trajet Paris-Saïgon en automobile, et dont le récit avait peut-être plus de style et de puissance d'évocation. Tel qu'il est, avec ses longueurs et ses imprévus, le récit de Jacques Cornet se lit agréablement; il donne surtout un beau témoignage de ténacité et de cran.

J.-P. REY-COQUAIS.

René RAMBAUVILLE. — **La Boutique des regrets éternels**, roman. Éditions Denoël, 1957.

La postérité de Zola n'est pas éteinte. René Rambauville se situe dans cette lignée d'un réalisme au niveau de la sensation. Violences, misères, obscénités, turpitude, tout cela réclame une orchestration puissante, un effet de masse, un déferlement qui accable pour fasciner. Qu'un débutant ait réalisé cette convergence, totalisé dans ses monstrueuses créations les variétés d'une expérience si lourde, nul doute que ce soit le fait d'un vigoureux talent. Le lecteur en subit l'emprise avec une sorte de stupeur écœurée.

En ce sens, il y a là un coup d'essai qui est un coup de maître. Il accuse cependant le principal écueil du genre : l'uniformité dans l'ignoble donne à sa perspective une monotonie caricaturale. La surcharge de ce verbalisme truculent fait qu'il manque souvent son but en l'outrepassant. Les brutes sont trop disertes et leurs victimes engluées dans la passivité de leurs propres considérations. Tant de faconde crée entre ces personnages ou tout au moins entre leurs discours, une ressemblance paradoxale.

Si René Rambauville a très bien vu et montré à quel point la violence ressort d'une carence de l'être, on ne peut pas découvrir sa contrepartie dans une douceur qu'il dépeint comme essentiellement entachée de faiblesse : Geneviève, colombe aux mains d'un bourreau, est prise au piège de la sensualité; la naïveté de Pierre semble moins candide qu'infantile. L'amour maternel, qui voudrait émerger de ce magma d'épais fatalisme, n'y jette que d'éphémères lueurs... Le réalisme intégral veut un choix, des contrastes plus expressifs de l'amplitude humaine. Il y a dans le déchaînement brutal du style et de l'action une facilité déformante, un grossissement qui ignore et détruit les proportions. Malgré son impétueux mouvement, la richesse exceptionnelle de ses observations, ce roman reste en deçà des espérances qu'il fait naître.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Michel CARROUGES. — **Les grands-pères prodiges.** Plon. 1957. 308 pages.

Sous une couverture aux couleurs violentes, et qui n'est pas du meilleur goût, les éditions Plon nous proposent un roman d'anticipation. *Science-fiction*, ou : à la manière de...? On peut se le demander, tant scrupuleusement les lois du genre sont respectées, avec la déférence d'un humour qui sait se bien tenir... Car, en cet univers scientifique, il n'y a guère de place pour les petits farceurs. Donc, en l'an 2025, la capitale du Sahara (États-Unis d'Europe) connaît la prospérité d'une vie entièrement mécanisée; bonheur et paix y règnent, avec le confort et la jouissance à portée de main (il suffit de presser un bouton) de toutes les merveilles du monde. Des fusées interplanétaires vous portent dans la planète de votre choix... Une sensationnelle invention va mettre le comble à cette félicité : un habile médecin, par immersion prolongée dans un cylindre d'hibernation, s'avère capable de rajeunir les vieillards. En quelques semaines, les grands-pères reviennent à l'âge de leurs petits-fils. Ils retrouvent le fougue de leur jeunesse; d'où certaines rivalités amoureuses, qui constituent la trame sentimentale de ce roman. Mais, par là, renaissent rivalités et conflits : le jeune Max, charmant pilote d'astronautique, tuera son grand-père rajeuni, qui lui a ravi le cœur de sa fiancée... Le roman d'anticipation s'ouvre ainsi à des précocupations philosophiques et morales; il pose de manière paradoxale le problème du temps et de la mémoire; il pose surtout le problème de l'orgueil de l'homme, qui se veut immortel, croit y être parvenu, et n'aboutit qu'à semer des germes d'autodestruction. Tout cela est original, n'est-ce pas, dans un roman de *science-fiction?* Il est vrai que celui-ci est signé Michel Carrouges..

H. HOLSTEIN.

Hermann HESSE. — **L'Ornière**, traduit de l'allemand par Lily Jumel. Coll. *Traduit de.* Calmann-Lévy, 1957. In-16 soleil. 240 pages. 796 francs.

L'Ornière (*Unterm Rad*, Sous la roue) est une œuvre de jeunesse du plus grand romancier vivant de langue allemande. Récit d'atmosphère, limpide et tragique, qui a pour cadre un gros bourg et un *Stift* (petit séminaire de théologie) en Souabe au début de ce siècle. Hans Giebenrath, fils unique d'un courtier, est un écolier modèle, travailleur et bien doué, dont le père et les éducateurs ont entrepris de faire une bête à concours. Mais le dressage et l'incompréhension oppriment sa jeune âme fragile. Un beau soir, désespéré, Hans se noie dans la rivière, dans l'eau d'oubli qui emporte sa détresse tue.

X. TILLIETTE.

LES DISQUES

Ludwig von BEETHOVEN. — **Intégrale des dix sonates pour piano et violon** interprétées par Clara HASKIL et Arthur GRUMIAUX (4 disques 30 cm Philips LOO. 400, 409, 412 et 430 L).

Les sonates pour violon et piano sont moins connues et moins belles que les sonates pour piano seul. Il n'y faut pas chercher les méditations et les confidences que Beethoven réserva au clavier, ou auxquelles il s'abandonna dans ses derniers quatuors. La plupart datent des années heureuses de sa vie et traduisent la joie de vivre du musicien qui vient d'être accueilli aimablement à Vienne.

Pendant toute une période de sa vie, Beethoven a approfondi sa connaissance du violon; on sait le rôle capital qu'il a réservé à cet instrument dans ses dernières œuvres. De nombreux violonistes exerçaient leurs talents à Vienne à la fin du XVIIIe siècle : Beethoven en connut plusieurs. L'un d'eux même, Krumpholz, lui donna longtemps des leçons.

Les sonates sont donc un peu des exercices de style. Beethoven s'y montre soucieux de mettre en valeur les possibilités du violon et elles marquent sur ce point une progression qui suit la chronologie, de même que s'affirme la qualité de l'expression.

Les sonates de l'Opus 12 ont été écrites en 1799. Elles rappellent le style de Haydn. Toutefois, dans les mouvements lents on peut pressentir le romantisme exacerbé des périodes ultérieures de Beethoven.

Elles sont dédiées à Salieri, professeur du jeune musicien.

Les sonates des Opus 23 et 24 sont plus intéressantes. La technique du musicien s'affirme, son style devient hardi, ses inventions originales. La Sonate n° 5 porte le titre *le Printemps* et le justifie par son climat bucolique et ses développements mélodiques au violon, pleins de joie et de fraîcheur.

Les trois Sonates de l'Opus 30, dédiées à l'Empereur Alexandre, sont les plus belles du cycle. La sonate n° 7, en ut mineur — la tonalité pathétique chez Beethoven — fait penser à l'Appassionata. Dès le début du 1er mouvement s'élève une grande mélodie soutenue qui s'affirme et (comme dans la sonate pour piano) s'établit en majeur : brusque changement de tonalité typique du climat beethovenien.

Les deux autres sonates de l'Opus 30 respirent joie et sérénité. La première est pastorale, la seconde d'une gaîté paysanne (on y a vu l'évocation d'une kermesse).

La plus célèbre des sonates, celle en La majeur, n° 9, Opus 47, a été dédiée par le musicien à son « ami » Rodolfo Kreutzer. Il y avait peut-être de la malice dans cette dédicace car le style de la Sonate est éloigné de celui qu'affectionnait ce brillant virtuose français. Kreutzer ne la joua jamais, il la déclarait « outrageusement inintelligible » et prétendait que Beethoven se montrait le promoteur d'un « ténorisme artistique ».

L'œuvre est de style concertant et en quatre parties. Dès l'adagio, les instruments s'opposent en un colloque véhément, puis éclate un presto en La mineur où le thème initial est présenté en notes piquées...; d'autres motifs se développent, se heurtent au premier; le thème de l'adagio intervient et s'exacerbe pour prendre un caractère tragique.

Le second mouvement est un andante con variazioni, bâti autour de quatre brèves variations sur un thème exposé successivement par les deux instruments. La troisième variation, en mineur, est d'une grande mélancolie. Le presto comprend trois thèmes, deux en staccato, le troisième plus calme avec un motif mélodique chaleureux et intime. Le thème staccato reprend à une allure vertigineuse, et, après deux phrases ralenties, Beethoven conclut par une coda emportée.

L'œuvre est riche de substance musicale et il est difficile d'en traduire simultanément tous les aspects. Les interprètes ont mis l'accent soit sur sa violence, soit sur certains de ses aspects sereins ou méditatifs, soit sur son romantisme.

Nous en possédons quelques belles versions isolées : par Kreisler et Franz Rupp (*Voix de son maître* COLH 10; interprétation équilibrée et intime, insuffisamment dramatique), par Oïstrakh et Oborine (*Chant du*

Monde; romantique), par Lili Kraus et W. Boskowski (*Discophiles français;* violente et minutieuse), par Makanowitzki et N. Lee (*Lumen;* romantique et pourtant sobre).

Ces versions peuvent être recommandées à un titre ou à un autre; les deux dernières sont, de plus, magnifiquement enregistrées, et s'intègrent à une édition intégrale de sonates pour violon.

La version intégrale Grumiaux-Haskil est donc en compétition avec des concurrents sérieux. Elle se recommande à notre avis pour quatre raisons :

Grumiaux possède une extrême aisance technique, donc une grande liberté : aucun apport chez lui, même dans les passages les plus difficiles; les notes sont toujours claires et franches. L'équilibre est parfaitement réalisé entre violon et piano. La partie de piano, très importante, n'est pas étouffée. Grumiaux et Haskil ont un parti pris de classicisme, ils adoptent un tempo rapide... leur interprétation est assez mozartienne... (pour certains, cette appréciation serait une critique. Nous croyons au contraire qu'on a trop tendance, sous prétexte d'expressivité, à « rajouter » du romantisme — « nuances », flou, tempos trop lents, éclats, etc... — aux œuvres de Beethoven). Liszt cassait les pianos, Beethoven — en tout cas à cette époque de sa vie — ne recherchait pas ces brutalités pour s'exprimer.

Enfin la prise de son et la gravure de ces enregistrements sont d'une parfaite clarté, et merveilleusement fidèles.

Anthologie de la Musique Russe de Glinka à Khatchaturian, avec *Une nuit sur le Mont Chauve*, de MOUSSORGSKI, *la Valse des fleurs*, de TCHAIKOVSKI, *la Symphonie classique*, de PROKOFIEV, *la Danse du sabre*, de KHATCHATURIAN, *l'Oiseau de feu*, de STRAVINSKI, *le Vol du bourdon* et des extraits du *Coq d'or* de RIMSKI-KORSAKOV, etc... Pierre DERVAUX et Orchestre de Conservatoire.
(Voix de son Maître — 2 disques 30 cm FALP.473-474).

Cette anthologie est excellente et sera utile. Elle donne une idée d'ensemble fidèle de la musique Russe. A l'origine de celle-ci nous trouvons des chants populaires hérités des cultes païens d'Europe orientale ou des invasions barbares et des chants d'église originaires principalement des provinces de Kiev et de Novgorod, les plus cultivées de la Sainte Russie.

Chants populaires et musique d'église ont eu des influences réciproques, et pesé sur l'évolution ultérieure de la musique russe, qui leur doit son caractère modal, sa liberté rythmique (dans la musique sacrée la mélodie était obligée de s'adapter à la prosodie très libre des cantiques, toujours chantés sans accompagnement), et d'innombrables thèmes mélodiques.

A partir du XVIIe siècle, la musique profane se développe en Russie, mais c'est une musique importée d'Europe occidentale. La bonne société ne goûte que les œuvres allemandes et surtout italiennes. Quelques compositeurs locaux tentent de maladroites synthèses entre la musique populaire et le style italien. Il semble que les grandes guerres du premier Empire aient provoqué en Russie un choc décisif sur le plan musical. GLINKA (1804-1857) est vraiment le père de la musique russe : la première œuvre de forme occidentale, d'harmonie occidentale, mais dont les mélodies et l'inspiration soient foncièrement russes est un opéra national : *La vie pour le Tsar*. « Par les liens légitimes du mariage j'ai voulu unir la chanson populaire russe et la bonne vieille fugue d'occident », a écrit Glinka.

« Toute notre école est dans Glinka comme le chêne est dans le gland », disait Tchaikovski... C'est exact : Glinka a ouvert la voie au drame populaire qu'illustrera Moussorgski, à la « musique symphonique russe » (Tchaïkovski et Rimski-Korsakov), à la poésie musicale, à la fantasmagorie, (Rimski-Korsakov); les musiciens dits modernes se réclament aussi de lui, à commencer par Stravinski (né en 1882) qui fut élève de Rimski-Korsakov et admirateur du groupe des cinq. Stravinski, bien qu'il ne soit pas spécifiquement un « musicien russe », a utilisé le folklore russe (Petrouchka) et il aime les féeries mystiques (l'oiseau de feu). Dans la seconde période de sa carrière il y a cependant chez lui une réaction violente contre l'irrationnel : il préconise le retour à Bach, un néo-classicisme.

L'autre grand musicien russe contemporain, PROKOFIEV (1891-1953), a aussi étudié sous la direction de Rimski Korsakov, de Liadov, de Glazounov... il leur a emprunté leur connaissance des sciences occidentales et leur goût de la mélodie, du folklore. L'œuvre de Prokofiev est à la fois très russe et très occidentale. Elle apparaît comme la première synthèse

ole entre « le génie italien et la Russie ». On y trouve l'esprit classi- s sonorités franches, les constructions matiques chères aux Italiens du XVIIIe, iernisme américain et le lyrisme de orgski (ainsi que les idées de ce r sur la composition et la matière).

autres musiciens russes contempo- CHOSTAKOVITCH, KHATCHATURIAN, LOV, n'apportent rien d'inédit à la ue russe et continuent dans la tradi- le Glinka. La révolution d'octobre ntué la tendance au nationalisme des siteurs, en interdisant l'utilisation ouveautés occidentales (comme le aphonisme) considérées comme des ses... Le dirigisme officiel a même été in et la musique n'a parfois été qu'un aire de la politique,... Le lyrisme social s toujours servi la musique (cf. *Sur paisible* de DZERJINSKI). Les deux s *Voix de son maître*, nous font endre tout cela mieux qu'une ... L'orchestre des concerts du Conser- e est très bien dirigé par Pierre Der- l'enregistrement est simplement ssant.

lub chrétien du Disque présente **Motets** de Michel Richard DELA- E.

Club chrétien du Disque entreprend nstituer une anthologie sonore de la ue sacrée en établissant une sélection eilleurs enregistrements existant chez iteurs européens. Le Directeur artis- du Club est M. l'abbé Carl de Nys, de la célèbre émission « Simfonia ». Chaque disque est offert dans un relié, gravé, numéroté, illustré et rtant un texte de l'abbé de Nys. Les itions du Club seront particulièrement ssantes lorsqu'il s'agira d'œuvres s à l'étranger et non disponibles en e.

effet, les mélomanes accepteront alors tiers de payer un prix relativement Nous n'insisterons pas sur la première ition qui nous est présentée : il s'agit otets *Beatus vir* et *Usquequo Domine* . R. Delalande réalisés par Erato l'ensemble vocal P. Caillard et estre J.-M. Leclair) et déjà analysés es colonnes. Adresse : Club chrétien sque, 11, rue Émile Level, Paris 17e.

Trois Sonates pour flûte et piano : Serge PROKOFIEV. Bohuslav MARTINU Paul HINDEMITH. JeanPierre RAMPAL, flûtiste. R. VEYRON-LACROIX, pianiste. (Erato LDE-3055).

Ce disque va réconcilier les traditionalistes avec la musique contemporaine. Les trois œuvres qui y sont gravées ont un point commun : elles réagissent contre les tendances dodécaphonistes et contre l'atonalité. Prokofiev tente même un retour aux formes les plus classiques : il n'emploie ni arythmies, ni dissonnances et s'abandonne au lyrisme. Pour se livrer à ces recherches mélodiques il a choisi un instrument trop peu prisé par les compositeurs de notre temps, la flûte. Ce n'est pourtant pas un flûtiste qui a fait connaître cette œuvre brillante, mais David Oïstrakh dans une transcription pour violon.

Grâce à Jean-Pierre Rampal, voici la sonate dans sa version primitive : elle vous emportera dans ses tourbillons joyeux.

Bohuslav Martinu est presque inconnu en France. Ce Tchèque exilé aux Etats-Unis a beaucoup produit et les œuvres que nous connaissons de lui nous ont paru attachantes et accessibles au grand public... Sa sonate, de style néo-classique, est d'une écriture brillante et sans prétention; elle est empreinte de noblesse et en même temps de virtuosité. On l'écoute avec grand plaisir.

Après ces œuvres joyeuses et vives, il faut le talent de J. P. Rampal pour faire passer les lourds développements d'Hindemith; pourtant le compositeur semble avoir conçu sa sonate comme une fantaisie et il s'y montre exceptionnellement clair et élégant... mais n'est-il pas l'héritier et l'admirateur de Brahms? Il paraît que Brahms ne peut être compris qu'en Allemagne (et Fauré qu'en France...!) Avouons notre perplexité devant cette musique germanique. On admirera cependant le beau thème lent et expressif que joue la flûte au début du second mouvement, et à la fin du troisième la reprise du thème allegro sur un accompagnement cristallin.

Jean-Pierre Rampal est un magnifique interprète; bon enregistrement : un excellent disque.

Jean-Pierre et Maïc HADENGUE

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
André BONNICHON	Le citoyen juge de son peuple	3
Maurice QUÉGUINER.....	L'Inde et les missionnaires étrangers	14
Eugène TESSON	Napoléon devant les tribunaux d'Église	30
François de DAINVILLE..	Loisirs d'aujourd'hui et de demain (II)	48

Chroniques

Maurice MOREL	En souvenir de Georges Rouault..	64
Antoine du PASSAGE	Sahara 1958	67
André BLANCHET.....	Récréation linguistique.....	78
Robert ABIRACHED.....	Les Créanciers de Strindberg.....	87
Derek STANFORD.....	Jugement anglais sur Ch. Morgan .	92
Robert ROUQUETTE	La vie religieuse	95

Actualités

Qui est mon prochain? — La France et *Fidei donum*. — L'Islam et le monde moderne. — Lourdes 1958. — Les ballets polonais 103

Les Livres

Questions religieuses : L. BOUYER; Mgr. G. HAKIM; La lumière dans les ténèbres; J. WU; F. HOANG; JOSSE ALZIN; G. GORRÉE; H. KLINGER; JEAN Chrysostome; SYMÉON le nouveau théologien; PHILOXÈNE de Mabbourg; M. MONESTIER; J. J. SURIN; C. MŒLLER et G. PHILIPS; G. RENAULT 113

Philosophie : J. ÉCOLE; B. SARGI; G. BACHELARD; J. GRENIER; C. BAUDOUIN; F. J. BRACELAND; L. GILSON; A. AYFRE; G. BERGER; V. JANKÉLÉVITCH .. 118

Histoire et biographies : M. REINHARD; S. N. KRAMER; J. BABELON; R. SCHMITTLEIN; T. MENDE; F. STERNBERG; M. SCHUMANN; L. J. LEBRET; La vie de la France sous l'occupation; Père de FOUCAULD; abbé HUVELIN; TOLSTOI; DANIEL-ROPS..... 122

Géographie : J. EHRHARD ; R. DELAVIGNETTE; G. ESQUER; La promotion de la femme au Congo et au Ruanda-Urundi; Mal JUIN; G. VIALET; R. DEKKERS; J. DORESSE; D. CATARIVAS 128

Sciences : R. H. SHRYOCK; F. W. TAYLOR; L. FÉLIX; Originalité biologique de l'homme; L'évolution humaine; J. NICOLLE; P. RIVET; J. GUILLERMÉ; Automation et savoir humain; Automation, positions et propositions; Problèmes de l'automation; J. DIEBOLD; P. ROUSSEAU; Dr. L. CHAUVOIS; P. de LATIL; M. COLINON..... 130

Littérature : J. PARIS; R. MATTHEWS; M. NATHAN; SHAKESPEARE; G. M. HOPKINS; G. DELASSAULT; S. MARCEL..... 134

Romans et récits : R. MUSIL; R. BARJAVEL; B. DEFOS; E. QUIROGA; J. CORNET; R. RAMBAUVILLE; M. CARROUGES; H. HESSE..... 138

Les disques 141

Le Directeur gérant : J.-M. LE BLOND. Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
Dépôt légal : 2e trimestre 1958. N° d'éditeur : 170

TIONS CASTERMAN

:ollection :

ɜLE ET VIE CHRÉTIENNE

de paraître :

LA BIBLE DANS LA LITURGIE

par Charles Burgard

invitation à connaître la Bible dans le cycle liturgique. Un langage clair, accrochant, accessible à tous.

21 cm., 196 pages ..... **570 fr.**

ression :

LA VOIX VIVANTE DE L'ÉVANGILE AU DÉBUT DE L'ÉGLISE

par Mgr. Lucien Cerfaux

s'initier aux problèmes posés par les Évangiles, les chrétiens cultivés ne souhaiter meilleur guide que ce petit livre qui dit l'essentiel.

ÉTUDES.

21 cm., 160 pages, 2e édition ..... **570 fr.**

---

ressions :

LE MARIAGE CHRÉTIEN

par le chanoine Jacques Leclercq

lyse psychologique, la sagesse des conseils, la doctrine théologique, sont les ɜrites de ces pages qui seront ·ɹles à bien des lecteurs.

ÉTUDES.

.0 cm., 216 pages, 19e mille ..... **600 fr.**

L'AUTRE TOI-MÊME

Par le chanoine Jean Vieujean

le et les exigences du véritable amour. Touches psychologiques très fines, entière à la condition chrétienne; heureuse utilisation des auteurs.

LA CROIX, Paris.

.0 cm., 224 pages, 3e édition ..... **600 fr.**

66, RUE BONAPARTE, PARIS VI — DANTON 67-41

MAY 30 [redacted]
MAY 30 1958

NOUVEAUTÉS DES ÉDITIONS DU **SEUIL**

Jean Sainsaulieu, LA MESSE VUE DE LA NEF.

Au cœur de la vie de l'Église, au centre des sacrements, à la base de la liturgie, au confluent des Écritures.... Voici la Messe du fidèle aussi bien que du néophyte, quand la théologie et l'histoire, la vie quotidienne et la poésie, le conduisent pas à pas, et presque mot à mot, dans l'intelligence du mystère. Un volume : 350 fr.

Claude Tresmontant,
LA DOCTRINE MORALE DES PROPHÈTES D'ISRAEL.

La parole des prophètes d'Israël, depuis Amos jusqu'à Jésus, rappelle la dimension communautaire, politique, de la sainteté et de la charité. La philosophie biblique de l'histoire que proposent les prophètes d'Israël est susceptible de nous aider à lire et à situer dans la vision chrétienne du monde les événements politiques. La place que tiennent, dans cette philosophie de l'histoire, Israël et le prophète, l'homme de l'Esprit, aide à mieux comprendre le mystère de Jésus. Un volume : 600 fr.

NOUVEAUTÉS DES ÉDITIONS DU **SEUIL**

SÉLECTION

MAME

Jan DOBRACZYNSKI

CELUI QUI VINT LA NUIT

LETTRES D'UN PHARISIEN

" Nous manquons terriblement de livres de spiritualité, en voici un qui est excellent. "

" Nous ne conseillerons jamais assez ce livre à tous les chrétiens. "

(LA FRANCE CATHOLIQUE)

Un volume broché, jaquette vernie format 13,5 × 20 .. 690 F; *T.L.C.*

TOURS — **MAME** — **PARIS**

STANFORD LIBRARY
MAY 20 1958
HUMANITIES A

ÉTVDES

MAI 1958

R. d'HARCOURT de l'Académie française — *L'ALLEMAGNE ET L'ARME NUCLÉAIRE*
P. CHAULEUR — *LA CONDITION DU TRAVAIL EN AFRIQUE NOIRE*
L. BEIRNAERT — *LA PRESSE DU CŒUR* (II)
M. HEYMANN — *LA VESTALE AU NOM EFFACÉ*
F. RUSSO — *LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE*

CHRONIQUES

C. d'YDEWALLE — *PÈLERINAGE* 1958
S. CUSUMANO — *ÉTAPES D'UN DÉGEL*
L. BARJON — *PROCÈS A JÉSUS*
X. TILLIETTE — *LA TRACE D'UNE ENFANT*
R. ROUQUETTE — *LA VIE RELIGIEUSE*

ACTUALITÉS

JUDAISME ET CHRISTIANISME. — RÉVOLUTION DE PALAIS EN ARABIE SÉOUDITE. — L'HOMME ET SON AME. — FIGURES DU SPORT. — LE RESPECT DES TEXTES PONTIFICAUX.

LES LIVRES — LES DISQUES

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 170 francs

ÉTVDES

Revue mensuelle fondée en 1856
par des Pères de la Compagnie de Jésus

TARIFS DES ABONNEMENTS

	Un an	Six mois	le N°
FRANCE (et Union Française).	1.500 fr.	900 fr.	170 fr.
ÉTRANGER	2.000 fr.	1.200 fr.	200 fr.
BELGIQUE (et Congo belge) .	280 fr. belges	150 fr. belges	30 fr. belges
SUISSE	23 fr. suisses	13 fr. suisses	
U. S. A. CANADA	$6.50 fr.		

Abonnement de soutien : à partir de 2.000 fr.

Les abonnements partent du début de chaque trimestre.

Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, chèque bancaire ou postal à l'ordre de M. l'Administrateur des *ÉTUDES*, 15, rue Monsieur, PARIS (7e) C. C. P. Paris 155-55.

L'échéance de l'abonnement est indiquée sur la bande-adresse, la bande rose signale la fin de l'abonnement.

Selon l'usage, prière de joindre l'ancienne étiquette et 30 fr. à toute demande de changement d'adresse; et à toute demande de renseignements, un timbre pour la réponse.

LIBRAIRIES ÉTRANGÈRES RECEVANT LES ABONNEMENTS AUX ÉTUDES

Les dépositaires sont notés d'un astérisque.

Autriche : **Wien,** Herder. — Allemagne : **Berlin,** Elwert und Meurer; **Köln,** Herder; **München,** K. Zink; **Offenburg,** Dokumente-Verlags. — Angleterre : **London,** Duckett; **Oxford,** Blackwell. — Belgique : **Anvers,** Standaard Bockhandel, Veritas*; **Bruxelles,** Craps*, Ed. Universelle*, Editions Universitaires*, Lib. St-Luc*, Vanderlinden*; **Charleroi,** Lib. Rive Gauche*; Lib. St-Christophe*; **Gand,** Dubrulle*; **Liège,** Demarteau*, Henry*; **Louvain,** Desbarax*; **Tournai,** Decallonne*, Grison*. — Brésil : **Bahia,** A. C. Queiroz. — Canada : **Montréal,** Périodica, Tisseyre; **Québec,** H. Charlotin. — Egypte : **Le Caire,** Centre du livre J. Glaser. — Espagne : **San-Sebastian :** Easo. — Etats-Unis : **Boston,** Faxon; **North Cohocton, N. Y.,** Moore-Cottrell; **St-Paul, Minn.,** Aquinas Subs. Ag. — Hollande : **Amsterdam,** Meulenhoff, Swets et Zeitlinger; **Haarlem,** Goeberg; **Nijmegen,** Bestelcentrale des V. S. K. B. — Irlande : **Dublin,** Gill and Son. — Italie : Brescia, Queriniana; **Genova,** Soc. Ed. Internazionale; **Milano,** Ledi; **Roma,** Agence du livre français, Desclée*, — Luxembourg : Bruck, Schummer. — Mexique : **Guadalajara,** Font. — Suisse : **Saint-Maurice (Valais),** Œuvre St-Augustin*; **Fribourg,** Lib. St-Paul*; **Genève,** Méroz*, Naville, Trono*; **Lausanne,** Lombard et Ryter; **Neuchâtel,** J. Jacob; **Zurich,** Lib. Française.

BEAUCHESNE

PRÉSENTE :

MARIA

Tome V

ÉTUDES SUR LA SAINTE VIERGE
AVEC LE CONCOURS DE NOMBREUX COLLABORATEURS

par **HUBERT DU MANOIR, S. J.**

PRÉFACE DE **M. RIQUET, S. J.**

ı *Sainte Vierge et l'expansion du catholicisme — Culte marial dans les différents pays du monde :* AFRIQUE, AMÉRIQUE, OCÉANIE.
ɔpendice du Livre VII : EUROPE, ASIE.
rticles synthétiques — *Quelques documents pontificaux.*
ı volume in-8 raisin, avec gravures hors texte, tirées par Draeger .. **5 500 F**

Rappel : **Tome I : 2 500 F — Tome II : 2 800 F — Tome III : 2 500 F — Tome IV : 3 600 F**

DICTIONNAIRE DE SPIRITUALITÉ

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE
DOCTRINE ET HISTOIRE

sc. XXIV *(Dorothée de Montau — Duvergier de Hauranne)* ..... **990 F**

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

par Dom **CHARLES POULET**

AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS COLLABORATEURS
PUBLIÉE PAR LES SOINS DE J. SECHER

ısc. XXXV-XXXVI *(Époque contemporaine)* ..... **2 500 F**

APPEL : *Notre guide du pèlerin*

PÈLERIN DE LOURDES

par **PAUL LESOURD**

PRÉFACE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL **TISSERANT**
LÉGAT DE SA SAINTETÉ PIE XII POUR LES FÊTES DU CENTENAIRE

n volume de 240 pages (11,2 × 16,5), illustré avec plans, sous couverture "Intégral" en couleurs ..... **750 F**

Jérôme CARCOPINO

de l'Académie Française

PASSION ET POLITIQUE CHEZ LES CÉSARS

"Sous les apparences de la force, l'empire était déjà malade"

HACHETTE

QVINZAINE DE L'HISTOIRE
27 AVRIL - 11 MAI

" Vetera Novis augere et perficere "

ÉCOLE MODERNE

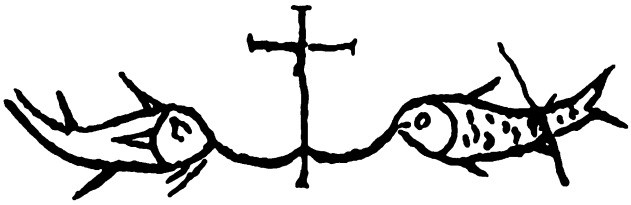
d'Enseignement Général par Correspondance

A l'approche des grandes vacances où le besoin des Cours par correspondance va se faire sentir pour de nombreux élèves, nous recommandons, à nouveau, les Cours de l'École Moderne d'Enseignement Général par Correspondance, 50 *bis*, rue Violet, Paris (15e).

L'ÉCOLE MODERNE assure pendant les vacances une révision *sérieuse, méthodique, complète,* des programmes des Baccalauréats et Brevets dont l'efficacité s'affirme par les succès obtenus chaque année.

En outre, sur la demande de plusieurs Directeurs d'Institutions de l'Alliance, **L'ÉCOLE MODERNE** a organisé un service de corrections des " devoirs de vacances " pour toutes les Classes.

Les institutions que cette organisation intéresse sont invitées à se mettre en rapport avec **L'ÉCOLE MODERNE** le plus tôt possible.



ENTRE JÉRUSALEM ET ATHÈNES
QUAND LES CHRÉTIENS RENCONTRENT LA PHILOSOPHIE

LITTÉRATURES
CHRÉTIENNES

Collection dirigée par
Adalbert HAMMAN o. f. m.

ICTUS illustre et livre au grand public, dans leur intégralité, des écrits peu connus, introuvables et épars.

Œuvres littéraires, souvent admirables, témoins authentiques et irrécusables de l'insertion du Christianisme dans la vie du monde, ces ouvrages restituent au présent, par le document et l'image, le journal d'une Église en marche, des Pères apostoliques à nos jours.

3 LA PHILOSOPHIE PASSE AU CHRIST
l'œuvre de Justin

Le Message du Christ rencontre ici la pensée des philosophes et celle de Platon particulièrement. La sagesse humaine s'enrichit de la charité et de la foi. Un monde nouveau triomphe de son expression.

1 NAISSANCE DES LETTRES CHRÉTIENNES

Odes de Salomon - Lettre de Barnabé - Symbole des Apôtres - Didaché - Pasteur d'Hermas.

Sélectionné par :

LA SÉLECTION DES LIVRES CATHOLIQUES
LA SOCIÉTÉ DES LECTEURS

15e mille

2 L'EMPIRE ET LA CROIX

Ignace d'Antioche - Clément de Rome - Polycarpe de Smyrne - Evangile et Actes de Pierre - Protévangile de Jacques - Pline, etc...

« LA VIE INTENSE DE L'ÉGLISE DES MARTYRS »

La CROIX

Textes *intégraux* abondamment illustrés, présentés par A. HAMMAN, o.f.m.

ÉDITIONS DE PARIS

ÉDITIONS CASTERMAI

Vient de paraître :

BIBLE ET CLASSICIS

par Jean LALOUP

Esquisse d'une solution au problème de la synthèse entre « pensée bibli « pensée classique ».

13 × 19,5 cm, 304 pages .....

Du même auteur, en collaboration avec Jean NÉLIS.

DIMENSIONS DE L'HUMANIS CONTEMPORAIN

TOME I :

HOMMES ET MACHINES

Initiation à l'humanisme technique

Le précédent ouvrage de ces auteurs, *Communauté des Hommes*, fut salué une révélation. Le présent volume est un digne prolongement de cette étud trale. L'un et l'autre constituent une somme dont des années de lecture ne raient pas l'équivalent.

CAHIER DE L'ÉDUCATEUR

13 × 20 cm, 320 pages, 2e édition revue.....

TOME II :

COMMUNAUTÉ DES HOMM

Initiation à l'humanisme social

Un excellent manuel, sérieux sans être trop savant, clair sans être did c'est un outil de travail de premier ordre.

ECCLESIA

Voilà un livre de formation qui rendra d'immenses services à tous.

LA FRANCE CATHOLIQUE

13 × 20 cm, 328 pages, 4e édition revue .....

TOME III :

CULTURE ET CIVILISATION

Initiation à l'humanisme historique

Livre équilibré, ouvert, intelligent, au fait d'une littérature abondante.

ÉTUDES

Une documentation considérable, des exposés suggestifs, une bibli fournie et choisie font de ce livre, comme des deux précédents, un instru valeur pour tous ceux qui gardent le souci de comprendre l'homme.

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE, I

13 × 20 cm, 272 pages, 2e édition revue .....

66, RUE BONAPARTE, PARIS VI - DANI

Vient de paraître :

Semaine 1957 des Intellectuels Catholiques

QU'EST-CE QUE LA VIE ?

avec la collaboration de

Mgr Feltin - Étienne Borne

Jacques Chevalier - André George

Olivier Lacombe - R. P. Riquet

P. HORAY 1 vol. 675 frs

HACHETTE

récemment parus sous une nouvelle présentation

LA VIE QUOTIDIENNE

...au temps d'Homère
par Émile MIREAUX, *de l'Institut*

...sous Louis XIV
par Georges MONGRÉDIEN

...au temps de Napoléon
par Jean ROBIQUET etc ...

QVINZAINE DE L'HISTOIRE
27 AVRIL - 11 MAI

Vient de paraître :

VIE DI NOTRE SEIGNEUI JÉSUS-CHRIS

par FRANÇOIS AMIOT, P. S.

Professeur au Séminaire Saint-Sulpi

Un volume de 288 pages 12 × 18 cm
illustré de photographies, sous couverture illustrée deux couleurs

480 F.

LETOUZEY ET ANÉ, 87, Boulevard Raspail, PARIS-6e

REVUE DE L'ACTION POPULAIR

MAI 1958

A. P. : *Péril des extrêmes.*
Fr. VARILLON : *Travail et foi.*

DIAGNOSTIC SUR LA NATION

R. BERTRAND : *La nation et la politique économique.*
J. FERANDON : *Enjeux politiques du pétrole saharien.*

CONFLITS DU TRAVAIL

G. VAILLAND : *Techniques nouvelles de grèves.*
P. VIRTON : *La grève et l'autorité de l'Etat.*
P. VIRTON : *Droit de grève et jurisprudence.*

A TRAVERS LE MONDE

B. CAZES : *L'économie polonaise sous Gomulka.*

PROMOTION DE LA FEMME

M. AUMONT : *Le droit au travail.*

L'ÉVÉNEMENT

A. DESQUEYRAT : *Tables rondes.*
J.-L. FYOT : *L'Amérique en difficultés.*

L'actualité sociale dans le monde

Revue des livres

Administration : **ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS-1**
Abonnement un an : 1.500 frs ; 6 mois : 800 frs ; le n° : 200 frs ; Étr. 2.000 fr

nt de paraître

HENRY BARS

L'HOMME ET SON AME

Coll. " Église et Temps Présent " *Un vol. 870 frs.*

GAÉTAN BERNOVILLE

DE NOTRE DAME DE GARAISON A NOTRE DAME DE LOURDES

JEAN-LOUIS PEYDESSUS

Apôtre marial de la Bigorre *Un vol. ill. 960 frs.*

YVAN DANIEL et GILBERT LE MOUEL

AROISSES D'HIER, PAROISSES DE DEMAIN...

Coll. " Église et Temps Présent " *Un vol. ill. 840 frs.*

chez Grasset

plon

Un inédit de la veine du « MYSTÈRE EN PLEINE LUMIÈRE »

MAURICE BARRÈS

de l'Académie française

N'importe où hors du monde

es textes réunis ici ont été, pour la plupart, écrits par Barrès dans les dernières années de sa vie. Ils encadrent trois nouvelles :

EMILIENNE — FRAGOLETTA — LE FREIN COUVERT D'ÉCUME

ue la mort de Barrès empêcha d'achever, mais qui forment un sommet de son art littéraire, de son expérience de la vie et de sa méditation sur la mort.

690 fr.

Il a été tiré également des exemplaires sur alfa, sur pur fil et sur japon.

JOHN O'MEARA

La jeunesse de saint Augustin

Son évolution intérieure jusqu'à l'époque de sa conversion

Traduit de l'anglais par Jeanne-Henri MARROU

Jn livre qui apporte les plus récentes précisions sur cet Augustin qui, avant de devenir un Père de l'Église, fut un jeune homme ardent et plein de passion.

Sous couverture illustrée 840 fr.

Vient de paraître :

VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

par FRANÇOIS AMIOT, P. S. S.
Professeur au Séminaire Saint-Sulpice

Un volume de 288 pages 12 × 18 cm
illustré de photographies, sous couverture illustrée deux couleurs
480 F.

LETOUZEY ET ANÉ, 87, Boulevard Raspail, PARIS-6e

REVUE DE L'ACTION POPULAIRE

MAI 1958

A. P. : *Péril des extrêmes.*
Fr. VARILLON : *Travail et foi.*

DIAGNOSTIC SUR LA NATION

R. BERTRAND : *La nation et la politique économique.*
J. FERANDON : *Enjeux politiques du pétrole saharien.*

CONFLITS DU TRAVAIL

G. VAILLAND : *Techniques nouvelles de grèves.*
P. VIRTON : *La grève et l'autorité de l'Etat.*
P. VIRTON : *Droit de grève et jurisprudence.*

A TRAVERS LE MONDE

B. CAZES : *L'économie polonaise sous Gomulka.*

PROMOTION DE LA FEMME

M. AUMONT : *Le droit au travail.*

L'ÉVÉNEMENT

A. DESQUEYRAT : *Tables rondes.*
J.-L. FYOT : *L'Amérique en difficultés.*

L'actualité sociale dans le monde

Revue des livres

Administration : **ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS-13e**
Abonnement un an : 1.500 frs ; 6 mois : 800 frs ; le n° : 200 frs ; Étr. 2.000 frs.

nt de paraître

HENRY BARS

L'HOMME ET SON AME

Coll. " Église et Temps Présent " *Un vol. 870 frs.*

GAÉTAN BERNOVILLE

DE NOTRE DAME DE GARAISON A NOTRE DAME DE LOURDES

JEAN-LOUIS PEYDESSUS

Apôtre marial de la Bigorre *Un vol. ill. 960 frs.*

YVAN DANIEL et GILBERT LE MOUEL

AROISSES D'HIER, PAROISSES DE DEMAIN...

Coll. " Église et Temps Présent " *Un vol. ill. 840 frs.*

chez Grasset

plon

Un inédit de la veine du « MYSTÈRE EN PLEINE LUMIÈRE »

MAURICE BARRÈS

de l'Académie française

N'importe où hors du monde

es textes réunis ici ont été, pour la plupart, écrits par Barrès dans les dernières années de sa vie. Ils encadrent trois nouvelles :

EMILIENNE — FRAGOLETTA — LE FREIN COUVERT D'ÉCUME

ue la mort de Barrès empêcha d'achever, mais qui forment un sommet de son art littéraire, de son expérience de la vie et de sa méditation sur la mort.

690 fr.

Il a été tiré également des exemplaires sur alfa, sur pur fil et sur japon.

JOHN O'MEARA

La jeunesse de saint Augustin

Son évolution intérieure jusqu'à l'époque de sa conversion

Traduit de l'anglais par Jeanne-Henri MARROU

Jn livre qui apporte les plus récentes précisions sur cet Augustin qui, avant de devenir un Père de l'Église, fut un jeune homme ardent et plein de passion.

Sous couverture illustrée 840 fr.

Nouveautés

LE VISAGE INCON
DE L'ÉGLISE PRIMIT

J. DANIELOU

Théologie du
judéo-christianism

1750 f

DESCLÉE & Cie

L'ALLEMAGNE ET L'ARME NUCLÉAIRE

Le chancelier Adenauer est revenu dans son pays, après de longues vacances passées chez nous, avec un visage reposé et un aspect de prospérité qui ont frappé tous ses compatriotes. De cette provision de santé, de forces et de bonne humeur faite dans le soleil de notre Midi, de cette heureuse forme physique et morale, il n'a jamais eu, en vérité, plus grand besoin que dans les semaines qui ont suivi son retour.

Jamais il ne s'est trouvé devant une situation plus difficile que celle qu'il a aujourd'hui à affronter. Jamais les attaques de ses adversaires ne se sont faites plus hargneuses. Triomphalement plébiscité par les masses profondes de son pays il y a quelques mois, il est furieusement harcelé par les partis. Vainqueur devant son peuple, il est en difficulté devant le parlement. Conscient du danger de la défensive à laquelle l'acculent ses adversaires du Bundestag, il se tourne d'instinct vers ce peuple qui l'a, pour la troisième fois, porté au pouvoir et sur l'attachement sentimental duquel il sait pouvoir compter. Et c'est là la raison de ses fréquents messages radiodiffusés. Il n'ignore pas que le langage simple et clair qu'il aime parler trouvera meilleure audience auprès de l'Allemand moyen à l'écoute au bout du fil qu'auprès des députés assis en face de lui dans l'hémicycle. Le microphone est pour lui plus sûr que la tribune. Ces appels directs au verdict populaire auxquels il a eu recours au début de cette année avec une si frappante fréquence ont leur avantage et leur inconvénient. On lui reprochera, en s'adressant au pays pardessus la tête des délégués réguliers de la nation, de « vider de sa substance le régime », d'emprunter les méthodes de la dictature en substituant la démagogie à la démocratie. Saisir directement le pays des brûlantes questions du jour avant qu'elles soient portées devant les députés, indiquer à l'auditeur de la Radio des solutions avant qu'elles aient été soumises à l'approbation de leurs seuls juges compétents, n'est-ce pas là dessaisir le parlement et pratiquement « l'éliminer » (*ausschalten*) ?

Le reproche, souvent formulé par les parlementaires, a été repris par une partie considérable de la presse. Il a contribué à renforcer une réputation d'autoritarisme solidement établie. Absolutisme, incurable entêtement, rigidité aveugle — combien de fois avons-nous entendu cette monotone litanie de reproches! Combien de fois sont tombés des lèvres et des plumes des adversaires de la « ligne Adenauer » ces épithètes *stur, starr* inlassablement répétées et qui disent l'obstination inflexible!

Conclure d'une certaine répugnance devant les débats d'Assemblée, répugnance faite de lassitude et d'un scepticisme nourri par une longue expérience de la stérilité des discussions parlementaires, à une sorte de crainte du parlement serait méconnaître le caractère du chancelier. Il sait qu'au Bundestag les flèches vont pleuvoir sur lui, mais il ne songe pas à s'y dérober. Fuir la bataille n'est pas dans son tempérament.

Débat historique au Bundestag. Opposition libérale et socialiste.

De ce courage devant l'obstacle, toujours digne de respect, mais qui, quand nous le rencontrons chez un octogénaire, mérite peut-être de notre part un salut particulier, le dernier grand débat de politique étrangère au Bundestag (20 mars et suivants) nous a apporté une preuve nouvelle. L'assaut contre le chancelier partait de deux points de l'horizon. Il venait des deux partis majeurs de l'opposition : les démocrates-libéraux (F.D.P.), les socialistes (S.P.D.).

Qu'il nous soit permis de présenter d'abord les thèses de l'opposition. Que dit Erich Mende, premier porte-parole des libéraux? Il commence par poser au gouvernement de Bonn trois questions : Le Gouvernement Fédéral est-il disposé :

1° A s'employer auprès des quatre grandes puissances pour qu'au cours de la conférence au sommet l'un des thèmes de discussion soit un traité applicable à l'ensemble de l'Allemagne (*Gesamtdeutschland*)?

2° A faire lui-même, et de lui-même, des propositions, en présence des discussions internationales relatives à une zone désatomisée et démilitarisée?

3° A accepter la proposition du gouvernement polonais d'entamer des pourparlers touchant une zone désatomisée?

Après ces trois points d'interrogation solennellement posés, l'orateur libéral passe à l'attaque. Celle-ci va être très vive. Il commence par exprimer sa déception profonde d'avoir dû constater l'inefficacité, auprès du gouvernement de Bonn, de vues aussi intéressantes que celles du ministre Rapacki et du connaisseur américain des choses de l'Est George Kennan. Il espérait que ce souffle du dehors viendrait vivifier l'atmosphère, « mettre un peu de mouvement, un mouvement bien souhaitable (*wünschenswerte Bewegung*) dans la politique étrangère du gouvernement ». Il n'en a rien été. Bonn n'est pas sorti de son attitude pétrifiée.

Une autre critique porte sur l'attitude du gouvernement fédéral à l'égard du gouvernement de Pankow. Sans reconnaître formellement ce dernier, ne serait-il pas possible, et utile, d'entendre sa voix « à titre consultatif » (*in beratender Funktion*) au cours d'une conférence internationale? Bien lourde serait la responsabilité d'un gouvernement allemand qui laisserait échapper des chances de paix par une attitude d'intransigeance rigide. L'orateur ne se fait aucune illusion sur la difficulté de faire abandonner à l'Union Soviétique sa thèse fondamentale des « deux Etats allemands ». Faut-il conclure qu'il n'y a aucune issue? Tout doit être tenté pour sortir d'un immobilisme contracté et dangereux, pour s'évader d'une « situation figée » (*erstarrte Situation*).

Des sacrifices seront nécessaires. L'Occident devra payer le prix de la Paix. Il faut dire adieu aux illusions. Quiconque croit que l'Union Soviétique retirera ses troupes de sa zone, sans que les Alliés retirent les leurs d'Allemagne occidentale, est un « incurable fou » (*ein hoffnungsloser Narr*). Les concessions ne peuvent pas être « unilatérales ». C'est à toutes les grandes puissances, si elles veulent vraiment la paix, d'abandonner les « positions de force ». Le monde n'est pas fait d'un diptyque : d'un côté les anges, de l'autre les criminels. Les Alliés n'ont-ils pas leur part de responsabilité — une lourde part! — dans la coupure de l'Allemagne en deux? Aucune politique n'est praticable sans « un minimum de confiance accordé à Moscou ». Si ce minimum n'existe pas,

pourquoi le chancelier a-t-il été en Russie? Ce voyage était bien inutile. Les Soviets n'ont cependant pas manqué de fournir, dans ces derniers temps, des preuves d'un esprit de conciliation. Par exemple dans la note de Boulganine de décembre 1957 où était donnée l'assurance formelle que les troupes russes seraient retirées d'Allemagne orientale si les Américains évacuaient l'Allemagne occidentale. L'orateur croit à la volonté de l'U.R.S.S. de « payer » un renoncement de l'Ouest à l'armement atomique. Pourquoi le gouvernement fédéral laisse-t-il échapper cette chance?

*
* *

Au cours de la même première journée de débats, Adolf Arndt, socialiste, présente les quatre articles principaux du programme de son parti. Il exige une claire réponse sur les quatre points suivants :

Le Gouvernement de Bonn prend-il l'engagement :

1° Que la Bundeswehr ne soit pas équipée atomiquement;

2° Qu'aucun dépôt d'armes nucléaires ne soit admis sur le territoire fédéral et point davantage l'installation de rampes de lancement;

3° Que des accords soient conclus avec les Etats non encore pourvus d'équipement atomique, accords ayant pour objet un renoncement commun à la fabrication comme à l'emploi de l'arme nucléaire;

4° Que des négociations soient sans délai entamées avec la Pologne pour la réalisation d'une zone désatomisée au centre de l'Europe.

Cette mise en demeure formulée, l'orateur passe au chapitre des reproches adressés par son parti au gouvernement. La liste en est longue et amère. D'abord le peuple allemand a été trompé. Personne, en haut lieu, ne lui a dit, et rien n'a pu lui faire deviner, quand en 1954 l'Allemagne est entrée au N.A.T.O., que cette admission pourrait un jour avoir comme conséquence l'équipement atomique de la Bundeswehr. L'Allemagne une fois entrée dans le Pacte Atlantique, le gouvernement s'est très habilement envelopp

dans des attitudes ambiguës pour préparer le peuple peu à peu et par une savante progression psychologique à se résigner à l'inévitable. Il importait de ne pas s'aliéner l'électeur. A ce dernier on ne manquait pas, avant le scrutin, d'affirmer qu'un armement atomique pour l'Allemagne ne faisait même pas question. Les bulletins de vote une fois en poche, changement d'attitude. « On s'est moqué de l'électeur. » La tactique de Bonn a été « une tactique d'insensible glissement dans l'irréparable ». La politique gouvernementale avait deux objectifs : éliminer le parlement en le plaçant devant le fait accompli, créer peu à peu dans le peuple un état d'apathie résignée en l'apprivoisant avec l'idée de « l'inévitable ». Ce jeu immoral doit finir. Le temps des brumes n'a que trop duré. Le gouvernement doit dire clairement s'il est disposé à torpiller d'avance une conférence au sommet au moyen d'un « armement atomique spectaculaire de la Bundeswehr ».

Quant au chapitre « réunification », les choses sont claires : « Prendre parti pour le réarmement, c'est prendre parti contre la réunification. »

Sortir de la méfiance systématique à l'égard de l'U.R.S.S.

L'orateur finit sur des considérations générales. Qui peut assurer qu'un jour on ne tombera pas dans la catastrophe? L'Histoire montre que les démocraties glissent dans la guerre avec la même insouciance que les dictatures. Il ne s'agit pas de politique, mais d'humanité. L'arme atomique est mal nommée : elle n'est pas une *arme*, mais un *moyen de destruction intégrale* contre laquelle il n'est pas de parade. L'accepter, c'est accepter le suicide. « Ayons au moins ce courage : regarder en face la vérité. »

Les autres orateurs de l'opposition socialiste reprennent, au cours de cet interminable débat de près de quarante heures, à peu près les mêmes arguments. Fritz Erler, spécialiste des choses militaires, est, lui aussi, partisan d'un retrait des troupes alliées d'Allemagne occidentale, évacuation qui ne manquerait pas, selon lui, d'être suivie par une évacuation de l'Allemagne orientale par les troupes rouges.

« Si nous voulons que les peuples respirent, nous devons faire quelque chose pour que les Russes rentrent chez eux. » Lui aussi, comme Adolf Arndt, veut un renouvellement de l'atmosphère, veut que les choses soient « mises en mouvement » (toujours ce même mot de Bewegung). Il ne croit pas à l'efficacité de l'intimidation, à « l'équilibre dans la terreur ». Et puis « quelques bombes atomiques de plus du côté de l'Allemagne Fédérale », en quoi cela changerait-il la situation? Les Russes, de leur côté, s'armeraient un peu plus, et « la vis sans fin continuerait ». L'orateur, comme son prédécesseur du même parti à la tribune, veut qu'on sorte de la méfiance systématique à l'égard de l'Union Soviétique. L'Allemagne est en train de se créer un nouvel « ennemi héréditaire » (*Erbfeind*) comme l'était hier la France.

Herbert Wehner, grand tenor du parti socialiste et représentant de son aile gauche, n'apporte, à son tour, pas grand-chose de nouveau dans la discussion. Jamais, selon lui, n'ont été faits par Bonn les « derniers et suprêmes efforts nécessaires pour arriver à un accord autour d'un tapis vert ». Le procédé du gouvernement fédéral pour éluder les difficultés est très simple : on évoque éternellement le spectre du péril bolchévique. On ne se lasse pas d'agiter ce facile épouvantail. La seule note un peu neuve ici est le caractère direct et personnel des critiques adressées à Adenauer auquel il est reproché de se laisser aller à des espoirs aussi « chimériques » qu'un effondrement prochain de l'U.R.S.S. A la critique succède l'ironie. L'orateur prend comme cibles les « simplismes trop commodes » du chancelier et des formules d'une indigence aussi sommaire que le dilemme « voulons-nous, oui ou non, rester dans le NATO? ».

Que dit enfin, au terme du débat le plus passionné qu'ait vécu le Bundestag, le chef socialiste Erich Ollenhauer? Il attire solennellement l'attention du gouvernement sur les incalculables conséquences entraînées sur le plan politique interne, par la décision prévue de la majorité parlementaire du chancelier en faveur d'un équipement atomique de la Bundeswehr. Il annonce que son parti mettra en œuvre, à l'intérieur du pays, tous les moyens dont il dispose pour faire échec sur le plan des réalisations concrètes à une option

néfaste dont le vrai sens est « la capitulation de la liberté politique de la nation devant les techniques de destruction en masse ». Parmi ces moyens l'orateur mentionne un appel direct au peuple allemand sous la forme d'un referendum pour ou contre l'armement atomique. On saura enfin ce que veut le pays sur un chapitre où il y va de sa vie.

Riposte du Gouvernement : « avant tout, la sécurité ».

Nous avons copieusement fait entendre les voix de l'opposition. Comment répond le gouvernement?

Dans un discours de deux heures le ministre de la Défense, Franz-Josef Strauss, défend les positions du gouvernement sur l'équipement atomique de l'Allemagne occidentale. Il commence son exposé par un examen rétrospectif de la situation mondiale. Si cette situation est devenue ce qu'elle est aujourd'hui, si se pose le problème de la sécurité, où faut-il donc chercher les responsabilités? A l'Ouest, ou à l'Est? L'orateur pose aux partis de l'opposition quatre questions :

1° Existe-t-il, oui ou non, un danger d'agression de la part de l'U.R.S.S.? Et les nations menacées ont-elles, oui ou non, le devoir de parer au danger, quels que soient les moyens de parade envisagés?

2° L'opposition pense-t-elle, oui ou non, qu'en cas de danger toutes les armes doivent être employées, y compris l'arme atomique?

3° L'opposition croit-elle, ou ne croit-elle pas, à l'efficacité de l'arme atomique comme moyen d'intimidation empêchant l'éventuelle agression?

4° Enfin l'opposition pense-t-elle qu'une attaque puisse être repoussée avec les seuls moyens de défense de l'armement classique?

L'orateur repousse d'une façon catégorique la solution d'une zone dénucléarisée au centre de l'Europe. Cette solution présenterait un triple péril : elle affaiblirait considérablement le NATO; elle rapprocherait le risque de guerre; elle signifierait l'élimination pratique de l'Allemagne de l'échiquier politique contemporain.

Heinrich von Brentano, ministre des Affaires Etrangères

de la République Fédérale, ne voit que dangers, non seulement pour l'Allemagne mais pour l'Europe, dans les solutions préconisées par Moscou (suppression des bases stratégiques; zone blanche; retrait des troupes).

Quant à la réunification, de quelle nature serait celle que veut l'U.R.S.S.? L'alignement de l'Allemagne occidentale sur l'Allemagne orientale; l'extension à l'Allemagne de l'Ouest des structures que Moscou dénomme pompeusement les « conquêtes sociales » (*soziale Errungenschaften*) de la zone soviétique.

L'orateur fait, au demeurant, les plus expresses réserves sur la sincérité de l'intérêt que les Soviets prétendent porter à la cause de la réunification. Khrouchtchev n'a-t-il pas dit un jour, avec la jovialité dans le cynisme qui est sa manière, que l'Allemagne avait, dans son histoire, l'habitude du partage et qu'il serait temps de reparler de la réunification dans quelque cent ans? La vérité est que l'Union Soviétique n'abandonnera jamais sa thèse fondamentale des « deux Etats allemands ». Et c'est là la raison pour laquelle le gouvernement Fédéral repousse le mot de « confédération » qui suppose deux Etats libres. « Ce qu'on appelle le gouvernement de Pankow n'est pas un Etat parce qu'il lui manque la légitimation démocratique. » L'orateur, quant à lui, s'en tient au principe cardinal d'élections générales et libres d'où sortirait un « parlement de l'Allemagne totale » (*gesamtdeutsches Parlament*), ayant pleine liberté de décider de l'adhésion de l'Allemagne aux Nations libres du monde. La création d'une zone désatomisée au cœur de l'Europe entraînerait, comme dernière et certaine conséquence, le retrait général des effectifs américains. On n'a plus le droit de compter sur la protection d'autrui quand on renonce à se défendre soi-même. Pourquoi, au surplus, l'arme atomique *défensive* aux mains des Alliés occidentaux serait-elle plus dangereuse que l'arme atomique *agressive* aux mains des Soviets?

Et voici la conclusion en six points de l'exposé de Brentano :

1° Rejet d'un traité de paix avec deux Etats allemands;

2° Rejet de toute négociation entre la République Fédérale et la zone soviétique;

3° Elections générales et libres, préalable nécessaire d'une réunification;

4° Rejet d'une confédération comme voie susceptible d'aboutir à la réunification;

5° But invariable et suprême de tous pourparlers : le désarmement *contrôlé;*

6° Impossible d'envisager la sécurité de l'Europe sur la base de l'écartèlement de l'Allemagne.

***

Que dit enfin le chancelier? Il affirme une fois de plus la nécessité vitale pour l'Allemagne de se trouver en possession d'armes de défense modernes aussi longtemps que n'aura pas été obtenu le désarmement contrôlé. Il y a une hiérarchie des devoirs. Or le premier devoir du gouvernement fédéral est, avant d'obtenir la liberté des 17 millions d'Allemands de l'Est présentement asservis par Moscou, d'assurer la sécurité des 52 millions d'Allemands occidentaux. Ceci est le devoir allemand. Il se confond avec le devoir européen. L'Allemagne est entrée dans le Pacte Atlantique. Ce pacte, non seulement elle le renie, mais elle l'affaiblit gravement si elle se soustrait à ses décisions. La tactique soviétique ne change pas. Le but visé par le Kremlin est toujours le même : la dissociation entre les Alliés du front occidental. Rien ne peut servir plus efficacement les intérêts de Moscou, et en particulier encourager les dirigeants soviétiques à ne pas se dessaisir de leur zone, que la désunion interne, telle qu'elle se manifeste dans le présent débat du Bundestag. Pour lui Adenauer, ses positions restent invariables. « Puissance, solidarité », voilà les deux mots majeurs auxquels l'Occident a, aujourd'hui comme hier et comme demain, le devoir de demeurer fidèle. Ce n'est qu'à l'heure où l'Union Soviétique sera contrainte de s'avouer la vanité de ses efforts pour entamer ce bloc, qu'il y a quelque espoir de la voir se montrer disposée à entrer dans la voie de la négociation. Désarmement et réunification sont au bout de l'union dans la force, non au terme de la division dans la faiblesse.

Battue au Parlement, l'opposition socialiste fait appel au pays.

On connaît les termes de la résolution approuvée par la majorité du Bundestag fidèle à la « ligne Adenauer » et qui a mis fin à un débat orageux de quatre jours : « Le gouvernement fédéral est autorisé à équiper ses forces militaires avec les armes les plus modernes afin d'être en mesure de faire honneur aux engagements pris dans le cadre du NATO. » Ce résultat était, en fait et en dépit des interventions passionnées de l'opposition, acquis dès l'ouverture de la discussion. Le gouvernement était résolu à user de l'arme décisive que lui mettait entre les mains la majorité absolue acquise au scrutin du 15 septembre 1957.

Un journaliste allemand a pu, non sans justesse ni humour, fixer dans les termes qui suivent la physionomie de ces quatre journées : « Ce débat sans fin a lassé ceux d'entre nous qui étaient à l'écoute, il ne les a pas surpris : depuis longtemps les dés avaient roulé et les jeux étaient faits. Le plus clair résultat de la discussion sur la *désatomisation* de l'Europe centrale aura été d'*atomiser* l'hémicycle du Bundestag et de rendre radioactifs nos députés. »

Cette appréciation sera partagée par le lecteur qui aura eu la patience de parcourir le compte rendu analytique de ces séances et d'y relever les apostrophes hautes en couleur et les épithètes virulentes qui l'émaillent : « calomniateur », « voyou », « votre campagne d'excitation est digne d'un pourceau », « votre discours est une poubelle », « seringue à poison ». « Dehors ! » (*raus!*)

« Débat déshonorant, conclut gravement une feuille d'outre-Rhin. Le Bundestag s'est disqualifié lui-même. Les insultes ont remplacé les arguments. »

Quelle sera la suite ? Celle que nous pouvions prévoir. Battue au parlement, l'opposition se pourvoit en appel devant le pays. Sa revanche sera le référendum populaire sur l'équipement atomique de la Bundeswehr, référendum dont elle connaît par avance le résultat. Interrogés par un institut de démoscopie, quatre-vingt-trois Allemands sur cent se sont prononcés contre l'armement nucléaire de leur pays. Le référendum pourra être utilement corsé par le déclenchement

d'une grève générale. Les adversaires d'Adenauer sont décidés à jouer le grand jeu. L'intention d'abattre le chancelier, de l'acculer à la démission en le montrant en conflit avec son peuple, se lit en clair dans la résolution socialiste en quatre articles communiquée à la presse :

« Le chancelier fédéral ose rejeter une politique fondée sur des négociations avec nos anciens ennemis de guerre en vue d'un traité de paix à conclure avec l'ensemble de l'Allemagne et préférer à cette politique la participation, lourde de conséquence, d'une Allemagne divisée à la surenchère d'armements atomiques. »

« Le parti socialiste invite toute la population allemande à proclamer sa volonté de voir le gouvernement fédéral consacrer toutes ses forces à des négociations de paix et à un effort de détente en vue d'écarter le danger de la mort atomique. »

« Le gouvernement Adenauer n'a pas été autorisé par le scrutin du 15 septembre à équiper d'armes atomiques nos forces militaires. L'intérêt vital du peuple d'Allemagne exige que ce gouvernement *soit remplacé.* »

« Notre parti donnera tout son appui à un gouvernement nouveau décidé à repousser l'armement atomique et à consacrer tous ses efforts à des négociations susceptibles d'aboutir à une paix conclue avec l'ensemble de l'Allemagne et à une détente européenne générale. »

*
* *

« L'état d'urgence nationale » (*nationaler Notstand*) est annoncé. L'opposition est résolue à déchaîner le « tumulte de guerre » contre Adenauer. Avec quelles chances de succès? Dans la masse profonde du pays l'attachement au chancelier reste grand. Adenauer est sûr de l'accueil qu'il trouvera auprès de l'Allemand moyen quand il affirme qu'il met « la sécurité de 52 millions d'Allemands occidentaux au-dessus de la liberté de 17 millions d'Allemands soviétisés ». Oui, voilà des mots habiles qui rencontreront, chez l'Allemand que sa chance a mis du bon côté du rideau de fer, une adhésion viscérale. Des deux côtés de la barricade on fait

jouer le réflexe de la conservation, on fait appel à la peur : peur du déferlement de l'invasion soviétique du côté du gouvernement; peur de la bombe H du côté de l'opposition. L'un des orateurs du parti gouvernemental a été mal inspiré quand il a prononcé cette phrase lapidaire, estimée sans doute par lui d'un effet sûr : « Notre sécurité repose sur la pointe de la bombe H. » Voilà des images qui font surgir de troublantes visions devant l'auditeur qu'elles veulent rassurer!

Comment va se développer la situation? « Peut-être pas aussi rondement et simplement que l'estime le gouvernement fédéral; ni aussi dramatiquement que l'espère l'opposition », écrit un journaliste allemand qui nous semble voir juste. Il se passera deux ans avant que l'équipement atomique de la Bundeswehr soit devenu une réalité. D'ici là beaucoup d'eau aura coulé sous les ponts! Que la victoire gouvernementale remportée finalement au Bundestag ne nous masque pas le fait que l'évolution de l'opinion publique, soutenue par une partie considérable de la presse d'Allemagne occidentale, se dessine dans un sens *contraire* à la politique du chancelier. L'opposition a trouvé dans la terreur inspirée par l'arme atomique un champ d'exploitation merveilleux et qu'elle utilise à fond. On ne répète pas impunément et indéfiniment à un peuple qu'il sera « converti en cimetière! » Le mot d'ordre socialiste « guerre à la mort atomique » (*Kampf dem Atomtod*) possède toutes les qualités des bons slogans : vigueur, brièveté, résonance émotionnelle.

Que pense le peuple allemand?

Qu'il nous soit permis, au terme de ces pages, de reproduire quelques extraits de lettres adressées par des lecteurs allemands à la rédaction de leur journal favori. Ces quelques fragments nous permettront de prendre la mesure du grand trouble des esprits qui règne aujourd'hui en Allemagne.

Un lecteur de Dusseldorf est l'interprète d'un nombre immense de ses compatriotes quand il écrit : « Elles sont donc mortes en vain toutes les victimes de la dernière guerre! Nous avons donc tout oublié? Les nuits d'épouvante des bombardements sur nos grandes villes! La destruction de tout ce

que nous possédions! Tant de larmes auront donc coulé inutilement! Pensons à nos orphelins et à nos veuves de guerre! A l'immense souffrance de nos prisonniers! Si vit encore en nous une étincelle d'amour de notre prochain et de charité chrétienne, barrons la route à l'arme du diable (*Teufelswaffe*). »

A côté de ces lignes si simples et purement affectives, mettons la lettre, d'un esprit et d'un accent tout différents, d'un défenseur de la « position de force », écrivant de Berlin ce qui suit : « Quand nous parlons réunification, nous ne devons pas oublier le thème central de tous les discours soviétiques : le thème de la Révolution communiste mondiale. Tant que les Soviets resteront fidèles à leur doctrine, la loi suprême restera, de notre côté, la sécurité. La solution d'une neutralité de l'Allemagne totale, ou celle d'une demi-neutralité supernationale (la zone dénucléarisée), représentent toutes deux pour nous l'état d'insécurité. Qu'il y ait contrôle ou non. Plus rapidement à l'Ouest nous tirerons les conséquences de cette constatation, mieux cela vaudra. Dans quelques semaines, quand les esprits se seront un peu calmés, nous verrons le Kremlin s'adapter à la situation nouvelle comme il s'est déjà arrangé du marché commun et de l'interdiction, chez nous, du parti communiste. »

Et voici enfin le témoignage dur et amer d'un combattant chez lequel reste vivant le souvenir d'une guerre qui l'a pour toujours dégoûté de l'héroïsme : « C'est avec une croissante irritation que nous avons suivi, à la Radio, le déroulement d'un débat parlementaire dont l'issue était réglée d'avance. Et d'un coup voilà que nous devenait claire, à nous les jeunes, la cause du maudit état de malaise (*das verdammte unbehagliche Gefühl*) qui pèse sur nous depuis la fin de la guerre. Ce malaise a pour origine le fait que le devant de la scène continue à être occupé par la génération de nos pères et nos grands-pères, par la « génération des héros », et que c'est elle qui mène le jeu. Une génération attachée à une conception naïve et martiale du monde, et qui se fait du monde une image à la Guillaume Tell, est aujourd'hui encore aux leviers de commande. Remontons un peu en arrière et rappelons-nous comment les choses se sont passées pour nous

qui avons aujourd'hui entre trente et quarante ans. A peine mobilisés, on nous a fourrés dans un blindé ou devant des mitrailleuses, et nous avons dû faire l'apprentissage de l'angoisse de la mort sous toutes ses formes. Quand le cauchemar du nazisme (*Nazi-Spuk*) a pris fin, la mauvaise pièce a continué. Cette fois en civil. On ne nous laissait pas le temps de souffler. Quand, par hasard, un instant de répit nous était accordé et que nous pouvions lever les yeux, que voyions-nous à l'œuvre devant nous? Toujours les mêmes personnages! Toujours nos « héroïques » pères et grands-pères! Toujours les témoins des deux grandes époques! On ne nous donnait pas le temps de réfléchir. Naïvement nous nous imaginions, après l'horreur que nous avions vécue, que le temps était pour toujours passé des grandes phrases de nos grands-pères sur la « résolution de combattre » (*Kampfbereitschaft*), de combattre jusqu'à la mort. Que notre erreur était grande! Nous en avons la preuve dans les héroïques couplets de Strauss (le ministre de la Défense) au cours du grand débat du Bundestag. Notre seul espoir : voir un jour nos « héros » atteindre l'âge où, tout de même, il ne leur sera plus possible de tenir dans leurs robustes poings héroïques les étendards de l'héroïsme. Point seulement chez nous, mais dans le monde entier. »

Nous nous excusons de la longueur de cette dernière citation. Nous ne la croyons pas inutile. Cette gouaille amère d'une génération qui pensait tenir de ses épreuves le droit d'être à la barre et qui ne pardonne pas à la génération d'hier d'être encore « dirigeante », donne une bonne idée du climat moral d'une partie notable de l'Allemagne présente.

Tels qu'ils se présentent, et avec leur accent si différent, les trois témoignages que nous venons de traduire reproduisent assez bien les contrastes dont est faite, à un tournant grave, l'opinion publique outre-Rhin. Jamais l'Allemagne n'aura été au-devant de son destin plus divisée intérieurement.

Robert d'HARCOURT,
de l'Académie Française.

LA CONDITION DU TRAVAIL EN AFRIQUE NOIRE FRANÇAISE

Celui qui se rend en avion à Dakar ou à Douala est frappé par le contraste qui, à trois mille mètres d'altitude, se dégage de la vision de la savane ou de la forêt et des villes de la côte.

D'une part, le paysage semble désert. Dans l'immensité de l'Afrique, on distingue cependant, en regardant attentivement par le hublot du D.C. 6, les toits de chaume de maigres villages qui parsèment la savane tropicale ou les cases d'écorce et de poto-poto, dans les clairières de la forêt ou le long des traînées vermillon des routes latéritiques.

On est, d'autre part, frappé par l'ampleur — tentaculaire — des cités, surtout maritimes, qui donnent, dès qu'on se trouve au sol, une impression de puissante vitalité.

Cette image schématique situe le drame de la transformation de l'Afrique noire. D'un côté, la brousse et l'éparpillement des familles paysannes et de l'autre la ville industrielle et la concentration de son prolétariat, qui cherchent, toutes les deux, un nouveau style de vie.

La condition du travail y est bien différente. Dans les campagnes où demeurent 25 millions d'habitants, elle subsiste encore sous sa forme traditionnelle. Elle dépend d'une agriculture basée sur une expérience millénaire mais que n'a pas renouvelée le progrès. Les outils sont encore rudimentaires, les méthodes archaïques, le rendement insuffisant. Le travail y est, comme jadis, la manifestation collective de l'activité d'une famille élargie au groupement du village. Il est commandé par les rites, et rythmé par le tam-tam et le balafon. Les jours de pluie dans les pays de savane sont des jours d'actions de grâces. La période des semailles reste placée sous la bénédiction des dieux. La récolte devient la fête joyeuse du village tout entier. Les pêches, dans les marigots, à l'aide d'herbes stupéfiantes ou dans les mares avec des filets et paniers d'osier procèdent de la même tradition. Elles exigent

de tous la pureté du corps et de l'âme. Des prières sont prononcées avant le signal du départ.

Dans de vastes régions, l'Afrique vit encore comme au temps de la Bible. La base de la société est la famille au sens large du mot. Le père, sauf dans les tribus soumises au régime du matriarcat, est le seul chef et le seul prêtre. Son autorité procède d'une loi naturelle qui fait de lui le gardien des choses sacrées. A l'origine, il était le féticheur qui apaise les dieux, l'hiérophante qui les séduit, l'interprète des tabous qui jalonnent de leurs interdictions les actes de la vie du clan, groupe d'individus issus d'un ancêtre commun et relevant du même signe totémique.

Il serait impossible de comprendre les sociétés africaines si on ne se représentait leur existence comme baignant, traditionnellement, dans une atmosphère religieuse et déterminée par le divin.

Aussi le travail dirigé et organisé par le père est-il encore en de vastes contrées une manifestation collective d'activité, une sorte de prière en étroite liaison avec les dieux qui donnent au sol sa fécondité.

Mais il faut ajouter que, depuis des années, dans d'autres régions, la pureté des tendances sociales et religieuses s'est dégradée sous l'influence desséchante des passions et de l'égoïsme des chefs.

Car on se tromperait fort si on croyait au mythe généralisé du bon sauvage et à l'existence, avant la venue des Européens en Afrique, d'une sorte de paradis que, seule, la civilisation occidentale a irrémédiablement contaminé.

De plus en plus, la religion se réduisait à un ensemble d'interdictions compliquées qui paralysaient toute affirmation de la personne. L'homme vivait dans la terreur des dieux. Tout geste de sa part était commandé par la crainte du fétiche. Un réseau de tabous était astucieusement établi qui tendait à annihiler toute initiative. A chaque génération, les chefs de famille et les féticheurs détournaient — plus lourdement — à leur profit les disciplines communautaires. Des sociétés secrètes naissaient qui étaient animées par des hommes hardis ou sans scrupules et régnaient despotiquement en soumettant les masses au régime de la crainte.

Ainsi le travail qui, originellement, était associé à la joie de la famille, devenait peu à peu, surtout dans les régions où ne pénétrait aucune autorité extérieure, une lourde servitude pour le jeune homme dont les aspirations se trouvaient systématiquement rendues impossibles par les exigences des anciens.

Ce sont ces servitudes sociales qui ont accéléré le mouvement d'émigration de la campagne vers la ville et vers le nouveau marché du travail. La dot, qui était à l'origine le symbole de l'échange d'un membre d'une communauté contre un membre d'une autre communauté, s'était transformée en un véritable contrat de vente. Les femmes étaient vendues comme des chèvres. Pour épouser une jeune fille, il devenait nécessaire de remettre au père ou au tuteur des sommes souvent excessives. Seuls les vieux riches pouvaient le faire et en profitaient pour augmenter sans limite leur harem et ainsi se formait un cercle vicieux. Les jeunes gens désireux de fonder un foyer prenaient le chemin de la ville ou de la plantation du blanc pour « gagner » une dot : la vie leur était plus dure comme salariés. Ils l'acceptaient néanmoins quand ils avaient la certitude de pouvoir faire quelques économies et revenaient au village, leur pécule amassé. Ceux qui se dirigeaient vers la ville étaient impressionnés par la technique européenne et par l'ampleur des tentations. Mêlés à une foule d'individus où les races diverses se côtoyaient, mais coupés de leurs traditions, sans discipline sociale, non plus, ils menaient une existence souvent misérable, dans l'attente constamment déçue d'un événement imprévu qui leur apporterait la prospérité.

Cependant, les jeunes gens prenaient conscience de leur liberté. Cette prise de conscience les grisait, leur donnait le sentiment qu'ils étaient des hommes alors que leurs frères de brousse devenaient, à leurs yeux, des sauvages. Ils refusaient de revenir auprès de leurs parents, se complaisant dans une paresse chronique, cherchant à s'employer juste assez pour ne pas mourir de faim.

Mais le développement de l'économie des territoires d'outre-mer entraînait un appel nécessaire à l'effort : sur les chantiers des ports, des chemins de fer, des routes et des

bâtiments, les Africains recrutés par les chefs de village, sous la pression de l'administration, affluaient, soumis au régime du travail forcé.

L'extension de la culture des produits tropicaux d'exportation et l'exploitation des forêts, considérées comme une œuvre d'utilité publique, déterminaient également dans les villages des levées de cultivateurs, qu'au début, l'administration française rendit obligatoires.

Peu à peu, dans ces conditions, le travail qui était apparu à l'Africain comme le moyen d'affirmer son indépendance, devenait l'expression d'un asservissement sans horizon. Alors la rupture des liens sociaux qui formaient la trame de son existence a révélé ses conséquences. Le travail qu'on demandait au salarié le désorientait; ni le rythme antérieur de sa vie, ni ses coutumes, ni sa mentalité ne l'y avaient préparé. Dans la plantation européenne il se voyait imposer des normes de rendement et des obligations qui n'avaient aucun rapport avec le travail qu'il fournissait dans ses « lougans ». Sur les chantiers publics, en ville, la discipline de l'heure, le caractère pénible du maniement des outils ou du chargement des colis, la dureté des contremaîtres, accentuaient la rigueur mécanique de son activité. Le travail cessait d'être un élément organique de la vie collective. Il devenait purement individuel et même extérieur à l'individu. Il était subi comme une nouvelle fatalité.

Et cependant, le mouvement vers les villes n'en était pas moins irréversible. Le phénomène n'est pas, d'ailleurs, spécial aux villes côtières de l'Afrique noire française, il est général à toute l'Afrique, d'Alger à Cape-Town.

Avec la guerre de 1940, un appel supplémentaire de main-d'œuvre, décidé par voie d'autorité, entraîna le retour au travail obligatoire supprimé théoriquement en 1936 et dont la conférence de Brazzaville (30 janvier-8 février 1944) en posant le principe de la liberté du travail, admettait le maintien provisoire.

A la Libération, dans un élan de solidarité, la France décidait de participer plus activement à la modernisation et l'équipement des territoires d'outre-mer. Il s'ensuivit une extension du salariat. Dans ces conditions, une législation

sociale s'imposait. Une première loi de 1946 supprima — dans l'enthousiasme général — le travail forcé, dont quelques séquelles subsistaient encore.

Puis le Gouvernement édictait en 1947 un Code du travail, inspiré du Code métropolitain. L'application de ce texte, qui avait été préparé par M. Marius Moutet, fut suspendue par M. Paul Coste-Floret qui déposa, le 7 juin 1948, sur le bureau des Assemblées, un projet de loi plus complet.

Après de nombreuses discussions et d'interminables débats publics, le projet instituant un Code de travail dans les territoires d'outre-mer devint la loi du 15 décembre 1952. Il avait fallu plus de quatre ans pour le faire voter par le Parlement.

Un des promoteurs les plus ardents et les plus tenaces de cette législation fut le Dr Aujoulat, député du Cameroun, qui fut, pendant près de cinq ans, secrétaire d'Etat à la France d'outre-mer.

Si la nécessité d'une réglementation du travail, d'un Code applicable aux territoires d'outre-mer était généralement reconnue, l'utilité d'un Code unique était vivement contestée. On faisait valoir que les territoires constituaient des réalités très diverses qui exigeaient des adaptations réglementaires particulières suivant le degré de leur évolution. L'application de dispositions compliquées du code métropolitain, valables dans une économie diversifiée et riche, risquait, objectait-on, de ruiner des économies encore fragiles, et d'interdire pratiquement l'installation et l'essor des industries locales.

Les partisans de l'application du Code métropolitain y voyaient surtout la garantie que les ouvriers noirs bénéficieraient de la protection qu'avaient réussi à faire consacrer, après des années de lutte, les syndicats européens. Le Gouvernement établit un projet qui tendait à répondre à cette double exigence.

Il estimait que la question majeure qui se posait, était d'éviter aux travailleurs africains les longues et difficiles étapes que le monde ouvrier de la métropole avait dû franchir en cent ans.

L'association des territoires d'outre-mer avec la métropole, déclarait le Dr Aujoulat, se fait non avec la France de 1900 mais avec celle de 1950. Les machines que nous leur appor-

tons sont des machines modernes. La législation sociale doit l'être tout autant. Sous toutes les latitudes et parmi tous les peuples, les formes actuelles du travail salarié revêtent un caractère invariable.

Les populations ouvrières africaines sont soumises désormais au régime du salariat. Elles passent du travail communautaire à l'embauchage individuel. Le salarié, qu'il soit blanc ou noir, est un homme qui échange ses services contre une rémunération qui lui permet de gagner ou d'améliorer sa vie. Ses préoccupations sont d'obtenir une juste rémunération, des conditions de travail honnêtes, des garanties de sécurité. Les préoccupations de l'employeur sont également les mêmes partout, à Paris, à Shanghaï, à Pointe-Noire. Elles s'appellent rendement, qualité, prix de revient.

Dès lors, la réglementation de base ne peut guère varier dans ses grandes lignes. Le Code applicable aux territoires d'outre-mer doit s'inspirer de normes universelles, embrassant les aspects essentiels de la vie du travail et les rapports entre employeurs et salariés, les définissant et prévoyant la sanction des obligations.

Mais, en même temps, il doit laisser à chaque territoire le soin de prévoir les modalités d'application que requiert la situation géographique ou économique du pays.

En fait, un texte largement inspiré du Code métropolitain a été promulgué. Il a été suivi d'innombrables arrêtés réglementaires laissés par le législateur à l'appréciation des gouverneurs locaux qui, dans la forme et le fond, ont été, la plupart du temps, imposés par l'inspection générale du travail de la rue Oudinot. Ils constituent, en ce qui concerne en particulier les allocations familiales, une véritable législation qui pour sa mise au point, a demandé plus de quatre ans.

Le Code, qui comprend dix titres et 241 articles, s'étend à tous les travailleurs, sauf aux fonctionnaires et aux travailleurs coutumiers.

Il consacre un certain nombre de droits fondamentaux de l'homme libre et en premier lieu celui de la liberté du travail.

Le travail forcé ou obligatoire est interdit de façon absolue.

Les droits de s'associer et d'appartenir à un syndicat sont

formellement reconnus dans les mêmes conditions qu'en France.

Si le contrat de travail peut être librement conclu, il doit, au delà d'une durée de trois mois, et pour éviter les abus manifestes qui se sont produits dans le passé, être constaté par écrit et devant l'Office de main-d'œuvre du lieu de l'embauchage. Les obligations résultant du contrat, et les conditions de résiliation sont déterminées par le Code. Il en est ainsi pour les conditions de l'apprentissage et du tâcheronnat.

Innovation importante, le système des conventions collectives est généralisé outre-mer mais dans les territoires où il ne peut fonctionner par suite de l'inexistence, de la carence, ou du refus des organismes professionnels, le chef de territoire peut réglementer les conditions de travail pour une profession déterminée.

Le législateur a donné au chef de l'administration locale les plus larges pouvoirs pour assurer effectivement la protection du travailleur.

C'est ainsi que si le salaire est fixé d'accord entre parties ou suivant les dispositions des conventions collectives, il ne peut être inférieur au salaire minimum interprofessionnel garanti (SMIG) fixé par les Gouverneurs après avis des commissions consultatives et sur la base d'une égalité totale entre Européens et Africains.

Cette égalité entre Européens et Africains est, au surplus, un des principes de base du Code du travail dans les territoires d'outre-mer.

Outre son salaire, le travailleur a droit, dans certains cas, au logement et à une ration de vivres, à une indemnité de risque et d'éloignement.

C'est le chef du territoire qui, par voie réglementaire, dans le silence des conventions collectives, fixe les conditions selon lesquelles s'exerce le droit au logement et à la ration. Il fixe, également, le mode de paiement et la périodicité du salaire, la contexture du bulletin de paie, le législateur s'étant réservé de définir les privilèges et les garanties du travailleur, et les modalités de retenue des salaires. C'est encore le chef de territoire qui fixe les conditions de la durée du travail, dans la

limite indiquée par la loi : 40 heures par semaine dans les entreprises commerciales et industrielles, 2.400 heures par an dans les entreprises agricoles.

Exceptions, dérogations, travail de nuit, travail des femmes et des enfants, conditions d'hygiène et de sécurité font l'objet d'arrêtés par centaines.

Le législateur a tenu à réglementer lui-même le droit au congé, au voyage et au transport des salariés, et à tracer les grandes lignes des obligations sanitaires dont les chefs de territoire précisent le détail.

Le Code du travail outre-mer a, d'autre part, établi les bases d'une politique de l'emploi, par la création d'offices de main-d'œuvre, et de services de placement, la préparation de l'orientation et de la formation professionnelles. Il a fixé les moyens de contrôle soit par une série de dispositions dont l'observation incombe à l'employeur : déclaration d'entreprise, tenue du registre d'employeur, dossier du travailleur, soit par l'institution d'organismes chargés de veiller à son application : inspection du travail en France et outre-mer, conseil supérieur du travail à Paris, commissions consultatives dans les territoires, soit par la création de juridictions compétentes pour arbitrer les différends du travail, individuels ou collectifs.

Enfin, le Code a posé le principe d'une législation sociale qui est depuis entrée en vigueur : réglementation des accidents du travail, institution d'un régime d'allocations familiales.

Les dispositions de la loi s'appliquent actuellement à 800.000 travailleurs environ, relevant aussi bien du secteur public que du secteur privé.

Ainsi l'Africain est désormais assuré d'un certain nombre de garanties qui préparent, dans le cadre d'une économie rationnellement organisée, sa promotion sociale.

Ce n'est pas que dès maintenant la situation du manœuvre soit satisfaisante, car l'Afrique noire est encore pauvre, les économies fragiles, et les salaires bas. Dans un pays comme la Côte-d'Ivoire, qui se présente actuellement comme le territoire pilote de l'A.O.F., le salaire minimum d'un *manœuvre débutant* est selon la zone de 3.900 francs CFA à 5.200 francs par mois (1 fr. CFA = 2 fr. métropolitains) dans les entre —

prises agricoles, et sur la base de 2.400 heures par an. Il est dans les entreprises industrielles et commerciales de 4.864 à 5.312 francs par mois, compte non tenu de la ration et du logement qui font l'objet d'une légère retenue sur le salaire.

En revanche, les ouvriers qualifiés *au sommet de l'échelle*, bénéficient, dans les entreprises *agricoles*, d'un salaire qui varie selon les zones de 11.550 à 16.733 francs CFA par mois.

Ceux des ouvriers des industries et du commerce vont de 22.736 francs à 25.952 francs.

Les employés sont mieux payés. Leurs traitements mensuels varient suivant la zone, de 6.317 et 8.423 francs au départ, à 20.770 et 27.693 francs au sommet dans les entreprises agricoles, et de 6.570 et 7.300 à 30.000 dans les entreprises industrielles et commerciales.

Si le coût de la vie est peu élevé en brousse, il est onéreux dans une grande ville comme Abidjan. On y enregistrait en 1957 les prix suivants pour les denrées d'alimentation ou d'usage courants, en francs CFA : mouton : 300 fr. le kilo; porc : 320 fr.; filet de bœuf : 325 fr.; huile : 100 fr. le litre; riz : 37,50; poisson : 100 fr.; beurre frais (venant de France) : 340 fr.; savon : 65 fr. le kilo; pétrole : 15,50 le litre...

Comme on peut s'en rendre compte, l'ouvrier *spécialisé* qui trouve en général aisément un emploi, touche un salaire qui, avec l'appoint des allocations familiales, lui permet de fonder un foyer. La condition de manœuvre, en revanche, est précaire et souvent difficile.

Si le manœuvre est mal payé, la raison majeure en est due à son faible rendement, et ce faible rendement a, lui-même, trois causes qu'il suffit d'énoncer pour en indiquer les remèdes. Le manœuvre est mal nourri, il est mal formé, il est mal utilisé.

*
* *

L'Africain, celui des villes en particulier, est insuffisamment nourri, et surtout il est mal nourri.

Les recommandations de la Conférence internationale de Dschang, de 1949, sur l'alimentation des autochtones ont mis en relief l'insuffisance grave des aliments azotés d'origine

animale et même végétale (viande, produits laitiers, légumineuses etc...) dans la ration habituelle des populations noires. Elles ont signalé la carence de matières grasses et aussi de matières minérales (chlorure de sodium, iode, calcium). Il faut, comme l'écrivaient dans *Marchés tropicaux* MM. Lengellé et Cepède, reviser les principes traditionnellement admis en matière d'alimentation de l'indigène. L'enrichissement de la nourriture, grâce à des quantités supplémentaires de racines ou de céréales, ne correspond qu'à un stade intermédiaire qui doit être dépassé

C'est notamment une erreur de croire que les besoins d'un travailleur africain diffèrent de ceux des travailleurs européens en quantité (besoins caloriques inférieurs) et en qualité (la consommation des corps gras, par exemple, étant à proscrire). Les besoins caloriques dans les pays chauds se rapprochent de ceux des pays tempérés à partir du moment où un effort suivi est exigé.

L'Africain, qui vient de sa brousse, ne rend pas, d'autre part, les services que peut rendre, au début de l'emploi, un ouvrier européen. Le climat social dans lequel il a vécu n'est pas favorable à un rythme accéléré du travail. Les entreprises utilisent des hommes déracinés, elles leur demandent une présence et une intensité d'effort auxquelles rien ne les a préparés.

Aussi convient-il, tout d'abord, de recréer, dans la mesure du possible, et pour un certain temps, l'atmosphère du village où s'épanouissait le travailleur, par exemple en encourageant la vie familiale au lieu d'emploi, en pratiquant une saine politique du logement, en appliquant judicieusement le régime des allocations familiales, en mettant à la disposition des travailleurs des terrains de culture qui seront, dans certaines entreprises mécanisées, labourés par les soins de l'employeur.

Il faut aussi organiser les tâches. Les entreprises, surtout anciennes, ont eu longtemps une rentabilité conçue en tenant compte d'une utilisation excessive de main-d'œuvre.

Il y a encore, indéniablement, outre-mer, un gaspillage de main-d'œuvre et les employeurs locaux n'ont pas toujours conscience de la gravité de cette politique de facilité. Le Code du travail, en imposant des servitudes précises aux entre-

prises, aboutira fatalement à échéance à la concentration des activités inorganisées et entraînera la disparition progressive d'une certaine forme artisanale de mise en valeur du sol ou de transformation de la matière.

On doit signaler l'initiative qui a été prise les années dernières en ce sens par des groupements de patrons français qui ont envoyé en Afrique des missions d'études psychotechniques.

Il faut, enfin, éduquer dans l'école et dans l'entreprise.

L'instruction professionnelle est très insuffisamment distribuée à l'heure actuelle. Sur plus de 1.200.000 élèves, l'enseignement technique outre-mer n'atteint que 22.000 élèves, soit moins de 2 %.

Cet enseignement est donné par les établissements publics, par les écoles missionnaires et les centres d'entreprises.

D'une façon générale, les résultats obtenus par les services officiels ont été, jusqu'à présent, décevants. Les élèves recrutés au niveau du certificat d'études n'éprouvent guère le désir de faire — après une scolarité assez longue — une carrière d'ouvrier maçon, de menuisier ou de zingueur. Ils conservent l'ambition secrète de trouver — comme leurs condisciples plus favorisés — une place de commis, d'écrivain ou de dactylographe dans une administration quelconque. Ils se considèrent comme des « intellectuels » et très peu d'entre eux, finalement, continuent dans leur spécialité.

Les écoles missionnaires ont été plus heureuses. Elles peuvent se féliciter de leur enseignement, d'autant plus que les ouvriers qu'elles forment, exercent — avec intérêt — leur métier dans leur propre milieu.

Certains organismes semi-publics assurent eux-mêmes l'apprentissage de leur personnel, certains dans des conditions exemplaires, comme la Régie des chemins de fer d'outre-mer.

Plusieurs entreprises laissent à leurs chefs d'équipe africains le soin de former leurs ouvriers. Elles obtiennent, dans ces conditions, des manœuvres supérieurs, rarement des spécialistes, des travailleurs qui, en tout cas, sont appelés non pas à réfléchir sur la valeur et la portée de chaque effort mais à reproduire, plus ou moins bien, des gestes automatiques.

D'autres entreprises confient cette formation à des techni-

ciens européens. D'après l'inspection du travail on constate, en ce sens, d'importants déchets. On cite des entreprises du Niari, dont le pourcentage de réussite est de l'ordre de 3 à 5 %, les taux de réussite étant, en général, inférieurs à 10 %.

Cependant au Cameroun, la Société Hersent qui a construit le barrage de la Sanaga à Edéa, a enregistré des résultats impressionnants en intégrant des Africains dans des équipes d'ouvriers italiens. Etroitement encadrés, les indigènes parvenaient, assez rapidement, à suivre le rythme de travail des Européens.

Dans les régions où, par suite des travaux du Plan de modernisation, de nombreux ouvriers étaient nécessaires dans un très court délai, une formule différente a été utilisée avec succès, la formation professionnelle accélérée.

Des cycles de formation rapide ont été organisés à Bangui, Brazzaville, Dakar dès 1951. Ils ont formé, au cours de stages de neuf mois, près de 300 ouvriers qualifiés dans les disciplines les plus diverses : menuiserie, mécanique, charpente, maçonnerie, et même plâtrerie, plomberie, électricité du bâtiment.

Le niveau de qualification, estime l'inspection générale du travail, est comparable à celui qui est atteint dans la métropole. Non seulement l'adaptation professionnelle est satisfaisante en A.E.F., mais aussi l'adaptation sociale. Les Africains ainsi formés deviennent des ouvriers qualifiés, mais ils ne sont pas coupés de la masse et ils touchent des salaires assez élevés qui représentent pour eux une véritable promotion sociale.

Car le fond du problème est là : améliorer sensiblement le sort des travailleurs sans pour autant les dépayser.

Mais il va de soi qu'il est indispensable que la condition ouvrière soit enviable. En fait, une action gouvernemental sera nécessaire pour orienter et coordonner la demande sur le marché du travail, augmenter les avantages dont bénéficient les ouvriers et rétablir la valeur vraie du travail manuel dans la hiérarchie des valeurs de la société nouvelle. Un ensemble de mesures visant à promouvoir l'éducation professionnelle est donc indispensable.

Est-il possible de les imposer?

Peut-on envisager la création d'une sorte de service civi

d'un à deux ans, équivalent au service militaire en France et au cours desquels les jeunes gens de la campagne seraient mis à la disposition d'entreprises publiques et privées, en touchant d'ailleurs le salaire minimum (SMIG) actuellement pratiqué?

L'Inspection du travail s'appliquerait à ce qu'ils apprennent un métier, qu'ils deviennent au moins des manœuvres spécialisés; elle veillerait à leur nourriture, interdisant notamment l'octroi d'une indemnité compensatrice de nourriture (qui serait dépensée en bonne part en boissons alcoolisées).

En soi, une mesure aussi générale dans un Etat organisé et dans une économie planifiée serait certainement possible. La création de camps de travail au Ghana montre qu'un pays sous-développé qui veut se moderniser, et économiser ses forces, est appelé à employer des méthodes autoritaires.

Cependant, dans les territoires français d'Afrique, à l'heure actuelle, une telle solution n'apparaît pas souhaitable, du moins uniformément appliquée. Elle créerait un appel de main-d'œuvre qui viderait la brousse et laisserait ensuite — sans emploi — des travailleurs déracinés et désemparés. Mais on peut parfaitement envisager une solution de ce genre dans le cadre des plans de développement des économies régionales qui prévoient l'utilisation d'importants effectifs de main-d'œuvre pour des aménagements précis.

La formule des mises en valeur régionales permet, en effet, de pratiquer une formation professionnelle systématique et de restituer des spécialistes aux différentes activités industrielles et agricoles nées autour de grandes centrales hydro-électriques. Ce sera le cas de Fria en Guinée et de Kouilou au Moyen-Congo.

Il est, dans ces régions, possible, mais à condition que les gouvernements locaux soient forts, de mettre au point avec le concours actif des entreprises de travaux publics, l'aide de l'Inspection du travail et le soutien des syndicats, cette notion de service civil qui ferait franchir une étape décisive à la classe ouvrière.

Il faut, en effet, que le marché du travail puisse être vraiment organisé, qu'il puisse satisfaire la demande, l'utiliser au mieux de l'intérêt général et lui assurer la permanence de l'emploi.

Mais il reste bien entendu que l'ouvrier doit pouvoir être fier de ses connaissances et de son salaire.

Il faut, déclarait tout récemment encore le ministre de la France d'outre-mer, M. Gérard Jaquet, que l'enseignement technique cesse d'apparaître au jeune Africain ou au jeune Malgache, comme un enseignement de seconde zone conduisant à des situations mal rétribuées et peu honorées.

Or, si l'ambition de tout jeune Africain qui a son certificat d'études est d'être fonctionnaire, c'est qu'il y trouve son avantage, matériel et moral.

Il n'est ni normal ni juste, cependant, qu'un auxiliaire de l'administration dont l'activité consiste à balayer un bureau le matin et à porter les dossiers à la signature le soir, bénéficie de garanties et touche une solde supérieure à celle d'un mécanicien. Le régime des allocations familiales, par exemple, doit être aménagé de telle façon qu'il ne constitue pas une supériorité — sensible — pour une caste de fonctionnaires. L'exemple des Etats-Unis montre qu'une autre échelle des valeurs est possible.

Le problème est, aussi, moral. La rupture du travailleur avec les coutumes et la mentalité des Sociétés anciennes est — souvent — définitive. L'Africain se trouve coupé d'un milieu — traditionnel — lui-même en évolution. La religion antique a disparu sans pour autant — dans la plupart des cas — qu'une religion nouvelle vienne apporter à sa vie l'élément indispensable de solidarité sociale et de poursuite d'un idéal mystique renouvelé.

Dans cette société en fusion qui cherche ses formes, le travailleur ne veut pas être considéré comme un être inférieur. Sa hantise est d'être traité en esclave. La question qui se pose est celle de savoir comment lui donner le sentiment d'appartenir à un monde dont il se sente solidaire et où il ait, en assumant sa tâche, la révélation et la conscience de sa responsabilité sociale.

Les syndicats lui offrent aujourd'hui le moyen d'affronter son nouveau destin la tête haute. Mais leurs ambitions sont d'ordre matériel. Dans leur majorité, ils sont d'inspiration marxiste et affirment surtout des positions de combat.

C'est dire la complexité d'une situation à laquelle ont

d'ailleurs conduit les égoïsmes, les insouciances et la paresse d'esprit des responsables.

C'est dire aussi l'ampleur de la mission qui est proposée au christianisme dont la doctrine — si elle est appliquée — assurerá la promotion du travailleur dans le respect de sa personne.

La brusque transformation d'une société close en société ouverte demande un effort constant d'intelligence et de générosité — d'autant plus, dans le cas qui nous occupe, que l'Afrique noire est pauvre.

Or la condition du salarié est évidemment liée à la prospérité générale. Dans un pays qui veut s'ouvrir aux courants d'échanges internationaux, on ne peut pas augmenter, au seul gré des exigences de la justice, le montant des salaires.

Aussi l'objectif fondamental des gouvernements est-il de mettre en place ou de moderniser un équipement public rationnel. C'est de stimuler sans relâche la production agricole sur qui repose encore essentiellement l'économie de l'Afrique noire. C'est d'encadrer les cultivateurs, de leur faire adopter des méthodes rénovées. C'est de développer la recherche scientifique.

Ce n'est que grâce à une énergie abondante et à bon marché, à un réseau routier largement ramifié, un réseau ferroviaire et des ports bien outillés, une mécanisation généralisée que seront réunies les conditions qui permettront au travailleur africain de mener une vie heureuse et honorée.

Cette modernisation de l'équipement public exige des sommes considérables. L'Afrique n'a pas d'argent. L'Occident, seul, peut lui accorder les crédits nécessaires au prix de quelques sacrifices. Tel est le thème de la méditation qui s'impose à chacun de nous.

Pierre CHAULEUR.

LA PRESSE DU CŒUR (II)

Il est plus facile de dénoncer un mal que d'y porter remède. Dans notre premier article consacré à la presse du cœur [1], nous regardions celle-ci comme le symptôme d'un malaise persistant chez beaucoup de femmes d'aujourd'hui. Ses sept millions de lectrices ne seraient pas invinciblement attirées par les mirages de l' « Amour » et les solutions factices, si elles n'étaient hantées par les problèmes qui concernent leur nature féminine, leur relation à l'homme, l'équilibre du couple, le célibat, etc... Elles ne se précipiteraient pas sur les horoscopes et les courriers si, se découvrant démunies et seules, elles n'étaient à la recherche de guides s'intéressant à elles. Etre hanté par des problèmes ce n'est pas encore les poser lucidement et tenter de les résoudre avec réalisme.

Tout se passe en effet comme si nombre de femmes abordaient les questions de l'âge adulte avec une mentalité d'enfant. Quel est l'âge affectif moyen de la lectrice de la Presse du Cœur, fût-elle mariée et mère de famille? Faute d'enquêtes et d'investigations scientifiques on ne peut répondre avec précision. Les qualités « magiques » attribuées à l'Amour, l'aspect passif de la relation où il s'agit surtout d'être aimé, la poursuite d'un bonheur idyllique, la méconnaissance, tant de la réalité sexuelle dans sa vérité, que de l'authentique réalité spirituelle, sont autant de signes d'un manque de maturité. Les vrais problèmes concernant le cœur et l'amour sont alors déformés, masqués, méconnus, dès qu'ils surgissent. Ils sont traités dans un style qui ne répond pas à leur vérité, comme s'il s'agissait encore de problèmes d'enfants. Au lieu de faire découvrir à ses lectrices les nouvelles dimensions de leur existence féminine adulte, et de répondre par là à leurs questions latentes, la Presse du cœur leur renvoie fidèlement l'image de l'univers

1. *Etudes*, nov. 1957, pp. 197-204.

périmé dans lequel elles continuent à se situer. Elle leur plaît sans doute mais elle fait le jeu de ce qui en elles ne veut pas grandir, et finalement elle les dupe, tout en prenant leur argent.

Le malaise dont témoigne la Presse du cœur pose le problème d'une presse et d'institutions qui contribueraient à une rééducation affective, en amenant les femmes à voir dans leur vérité les problèmes du cœur propres à l'âge adulte, et en les aidant à les résoudre.

Une mise en garde moralisante, aussi bien intentionnée qu'elle soit, est insuffisante dans la mesure où elle ne s'attaque pas à cette œuvre de rééducation nécessaire. Certains mouvements d'action catholique, et certaines communautés de foyers l'ont bien compris. Leur action n'est pas négligeable. Mais ils n'atteignent qu'une élite, et sont incapables de répondre au problème de masse que pose la vogue de la Presse du cœur. Nous sommes ici devant un problème comparable en ampleur au problème social. Il ne sera pas résolu par les seules tentatives qui s'inspirent explicitement de l'idéal chrétien de l'amour et de la femme.

Devant une tâche aussi peu élaborée encore que celle d'une rééducation affective de masse, les moindres indications de pratique et de méthode ont leur valeur. Abordant la question par le biais de la Presse du cœur, c'est à partir, et autour de la presse féminine dans sa double fonction de miroir et de guide de la femme, que nous les ordonnerons.

*
* *

Commençons par les récits, nouvelles, romans, confidences, qui tiennent une place si importante dans l'ensemble de la presse féminine. Cette littérature essentiellement commerciale, qui ne répond chez ses auteurs à aucun besoin proprement créateur, constitue dans son ensemble une entreprise pour provoquer l'émotion sous sa forme la plus sentimentale. Elle obéit à des règles définies, et utilise des « ficelles », qui ont fait la preuve de leur solidité. L'émo-

tion ainsi suscitée est la réaction superficielle d'une sensiblerie à fleur de peau qui n'engage en rien l'existence.

L'impudeur, la grossièreté d'un tel jeu, suffisent à en condamner la généralisation, même si les lectrices « aiment ça », même si les sentiments ainsi provoqués apparaissent innocents. Dans un magazine, par ailleurs excellent, un roman est tout entier fondé sur la découverte d'une tuberculose chez une fiancée, et sur le conflit qui en découle entre l'amour et le sacrifice. L'auteur se complait visiblement à décrire celui-ci, sans s'occuper le moins du monde ni des aspects médicaux du problème, ni de la densité humaine des personnages engagés dans le drame. Il vise une seule chose : nous apitoyer. Son entreprise nous paraît entachée de la même facilité que celles de ses confrères traitant de sujets plus scabreux. Est-il possible à un magazine qui vise le grand public, de renoncer complètement à ce genre de littérature? Nous laissons à sa direction le soin de conclure. Une part d'évasion dans l'émotion facile est peut-être inévitable, mais elle ne doit pas constituer l'essentiel de la littérature à proposer.

Si une rééducation affective est nécessaire, elle requiert qu'une place importante soit faite aux romans et aux nouvelles qui touchent un problème vrai, autrement que comme prétexte à émotion... La littérature romanesque remplira ici son rôle, dans la mesure où elle révèlera aux lectrices quelque chose d'un drame qu'elles vivent sans le reconnaître, et leur fera dire : c'est bien cela. Nous pensons par exemple au roman de Simenon : *Feux rouges*. C'est le récit d'une crise conjugale qui éclate au cours d'un week-end. Stève et Nancy sont mariés depuis treize ans. Leur entente semble parfaite : et pourtant... Ils partent en auto pour rejoindre leurs enfants. Poussé par une anxiété dont il ne voit pas encore le sens, Stève s'arrête à plusieurs bistros. Il boit et entre alors dans ce tunnel « où il se figurait que personne ne pouvait le comprendre », ni surtout sa femme. Une dispute éclate, violente, décisive. Nancy s'enfonce seule dans la nuit. Stève s'accroche à un personnage solitaire en qui il voit ce qu'il a peur de ne pas être : « un homme ». Cet homme est un repris de justice qui l'abandonne sur la

route... Quand Stève retrouve sa femme, il apprend qu'elle a été blessée et violée par l'individu même qu'il avait transporté dans sa voiture. Le dialogue de ces deux êtres, lors de leur rencontre, les met dans une vérité qu'ils avaient fuie jusque-là... « La preuve que nous n'étions pas heureux, c'est que, dès que nous sortions de notre routine quotidienne, du cercle de nos petites habitudes, j'étais si désemparé que j'avais un besoin urgent de boire. Et toi, tu avais besoin, chaque jour, d'aller dans un bureau de Madison Avenue pour te persuader que tu avais une vie intéressante. Combien de fois sommes-nous restés face à face, chez nous, sans être obligés, après quelques minutes, de prendre un magazine ou d'écouter la radio? » — « Ce sera maintenant une autre vie. J'ignore comment elle sera, mais je suis sûr que nous la vivrons tous les deux. »

Ce roman, conduit avec un art subtil, donne une idée de ce que pourrait être une littérature qui n'esquiverait pas les problèmes, mais au contraire les mettrait en lumière, et contribuerait pour sa part à faire passer les lectrices du rêve à la réalité, de l'infantile à l'adulte.

Si les « magazines du cœur » sont incapables d'une telle transformation, il reste à la demander aux magazines proprement féminins dont la vogue croissante est réconfortante. Toute lectrice qui abandonne *Nous deux* ou *Festival*, pour *Marie-Claire*, *Marie-France*, *Femmes d'aujourd'hui* ou *Elle*, s'achemine vers une plus juste appréhension de sa nature et de son rôle de femme. Elle cesse en effet de se repaître des seuls sentiments pour s'intéresser à la mode, à l'arrangement de son intérieur, à ses enfants, à son ménage. Les choses du « cœur » ne sont plus envisagées comme un absolu et la femme se saisit, grâce au miroir qu'on lui tend, dans un champ beaucoup plus large.

Nous pensons que, sur le plan pratique auquel nous nous plaçons, le développement des magazines féminins est l'un des meilleurs remèdes contre la Presse du cœur. Non pas que l'image d'elle-même qu'ils donnent à la femme d'aujourd'hui, et la culture qu'ils lui apportent ne souffrent encore de bien des insuffisances.

On l'a noté à juste titre à propos du but que se donne

Marcelle Auclair dans *Marie-Claire :* « mettre à la portée de toutes la parfaite élégance, la parfaite santé, la parfaite harmonie du corps et de l'esprit » : « Si mettre sous les yeux de toutes équivaut à mette à leur portée, d'accord, *Marie-Claire* doit atteindre son but, sinon ne contribue-t-il pas à sa façon à exciter des désirs irréalisables, à susciter des goûts sans aucun rapport avec les conditions réelles de vie des lectrices? Car il propose nettement le luxe [1]. » Cette sorte de perfection dont on fait miroiter le mirage devant la femme risque, en effet, de maintenir la lectrice dans un univers aussi irréel que celui de la presse du cœur. A ce point de vue, les conseils toujours pratiques de Mme Express dans l'hebdomadaire du même nom, et surtout le souci de mesure et d'adaptation aux possibilités réelles des lectrices, qui marque *Clair Foyer,* sont à noter. Avec une présentation moins luxueuse que ses devanciers, ce dernier magazine nous semble beaucoup plus réaliste.

Un autre point sur lequel une évolution des magazines féminins est souhaitable, c'est l'ouverture au monde et aux grands problèmes dans lesquels, de par sa promotion à la majorité, la femme est engagée au même titre que l'homme. Quelques timides reportages, quelques appels à la charité pour ceux qui souffrent, quelques articles sur les professions féminines ne suffisent pas à développer une culture à qui rien d'humain ne doit être étranger.

Soit crainte d'entrer dans les problèmes qui divisent et de perdre des lectrices, soit difficulté à trouver les formules d'ouverture, les magazines féminins se ressemblent étrangement dans l'image prédominante qu'ils donnent d'une femme centrée, sur le foyer, sur l'éducation... et sur elle-même. Ils n'ont heureusement pas terminé leur évolution. Quelque reproche que l'on puisse leur faire, leur apport est pourtant positif face à la Presse du cœur. Ils doivent la détrôner dans le goût d'une masse qui ne peut passer en un jour du rêve à la réalité...

1. *Fiches rurales,* fév. 1958, p. 44.

*
* *

Miroir de la femme, les magazines féminins sont aussi son ;uide, par les horoscopes et les courriers. Dans notre pré-édent article, nous avons procédé à une analyse sommaire l'un genre périlleux entre tous. Son impuissance à déceler les ·rais problèmes des lectrices et à y répondre nous a semblé :onsidérable. Faut-il le condamner pour autant? C'est un ait, en effet, que d'innombrables lectrices s'y réfèrent plus 'acilement qu'à n'importe lequel des guides qu'elles pour-·aient rencontrer. Est-il possible, et à quelle condition, de les ıméliorer pour qu'ils contribuent à cette rééducation affec-ive qui fait notre propos?

Commencerons-nous par supprimer les horoscopes? Il est ı craindre que le magazine à grand tirage qui se risquerait ı une telle amputation, n'y perde des centaines de milliers le lectrices. Souhaitons seulement que l'horoscope soit le plus anodin possible, qu'il renonce à la prédiction exclu-ıive de l'avenir sentimental, dose justement les parts de ɔonheur et de souffrance promises à chacun, et surtout invite ı la sagesse et au courage. Ce serait déjà beaucoup qu'il ne fasse pas de mal, et restaure quelque peu chez des lec-trices qui cherchent à s'en dégager le sens de la liberté, — fût-ce à la lumière des étoiles!...

Le problème des courriers est plus important : la femme qui écrit au magazine fait une démarche et demande posi-tivement de l'aide à quelqu'un. Le courrier, ce sont les cour-riéristes. Leur situation privilégiée fait d'elles pratiquement des directrices de conscience, sinon des psychothérapeutes pour des centaines de milliers de femmes. Leur bonne volonté, leur talent et leur dévouement sont incontestables dans un rôle qui les constitue rééducatrices de l'affectivité.

Il s'agit pour elles, en un premier temps, de déceler, pour les éliminer ou pour en faire l'occasion d'une spirituelle mise en boîte, les lettres inspirées par le seul souci de se voir éventuellement publiées ou de poser une colle. De cette tâche elles s'acquittent généralement fort bien.

Il reste alors les lettres sérieuses, celles qui manifestent un besoin d'aide et de lumière. Il s'agit de bien comprendre

le cas posé et de mettre le doigt sur le vrai problème. La tentation est grande de répondre rapidement par un conseil que les lectrices suivront ou non, mais qui, en tout cas, risque de ne pas les aider à poser lucidement leur problème et à le résoudre progressivement en adultes.

Voici un cas typique que nous résumons. « Nous sommes jeunes mariés et n'avons pas d'enfants, à notre grand regret. Nous avons une domestique que mon mari semble écouter mieux que moi. Je suis sûr qu'il m'est fidèle. Mais il est arrivé l'autre jour que mon mari a fait monter la servante sur le tracteur. C'est là une chose qu'il n'a jamais faite avec moi. Cela m'a mise dans tous mes états. Comment sortir de cet état pénible? » La réponse du courrier fut la suivante : « Toute femme mariée qui voit une autre femme réaliser un travail qu'elle aurait souhaité réaliser pressent un danger possible menaçant son foyer : jalousie naturelle qui est une preuve indirecte d'amour. Mais il y a autre chose dans votre cas. Vous désirez normalement être la collaboratrice de votre mari. Que celui-ci vous associe donc à la motorisation de votre entreprise pour que vous soyez aussi évoluée que lui... et que la servante. » Le vrai problème de cette jeune femme est-il là où le situe la réponse du courrier, dans une jalousie concernant l'association à la motorisation de l'entreprise? « Sara femme d'Abraham ne lui avait point donné d'enfant. Elle avait une servante Egyptienne nommée Agar... » (*Gen.* 16, 1). Ce que craint la Sara moderne n'est-ce pas obscurément une Agar féconde? Elle souffre de sa stérilité. Comment s'étonner de sa réaction, quand elle constate les attentions de son mari à l'égard de la servante? Le problème est celui d'un couple sans enfant. Le courrier est passé à côté.

Autre cas. « J'ai vingt-neuf ans, je viens d'accepter la demande en mariage d'un jeune homme qui se rapproche de l'homme idéal que j'aimerais épouser. Mais il est timide et gauche. Je l'estime beaucoup, mais ne l'aime pas. Mes parents s'opposent à mon projet, ils trouvent ce jeune homme bizarre. Ils sont âgés et je serai bientôt seule dans la vie. Malgré tout, ne risqué-je pas mon bonheur en m'engageant dans le mariage en de telles conditions? »

Réponse du courrier : « Commencez par bien déterminer ce que vos parents mettent dans ce terme « bizarre ». Quant à votre aveu, sachez que l'estime est la base la plus profonde d'un véritable amour. Ceci étant examiné, nous vous dirions volontiers : allez de l'avant. C'est enfin la vie qui s'ouvre devant vous... » On comprend certes la bonne intention d'une courriériste qui voudrait que cette fille se mariât. Mais la « bizarrerie » du jeune homme, le manque d'attirance de la part de la jeune fille n'inviteraient-ils pas à plus de circonspection? N'eût-il pas été préférable d'amener la lectrice à s'exprimer davantage sur elle-même et sur son attitude par rapport à l'homme? Nous touchons ici les limites infranchissables du courrier. Du fait de la distance, de l'impossibilité d'engager un vrai dialogue au cours duquel l'interlocuteur est amené à poser ses problèmes, il en est réduit soit à les esquiver soit à se précipiter dans les conseils.

Est-ce à dire qu'il soit voué à l'inutilité ou à la nocivité? Il y a certes des cas assez simples auxquels il est possible de donner une réponse claire qui vaille pour tout le monde. Ce sont ceux-là et ceux-là seuls qui devraient être publiés. Mais il en est un plus grand nombre qui engagent à ce point la personnalité et l'histoire d'un sujet, qui se présentent avec un tel arrière-plan, que le genre même du courrier l'empêche de les aborder efficacement. Jamais un conseil qui risque de tomber à côté ne remplacera la découverte et la résolution du problème par le sujet lui-même. Aider des personnes humaines, c'est les aider dans une relation éducative à faire face elles-mêmes à la vie, et non se substituer à elles.

Le problème posé par le recours à la courriériste n'est donc pas soluble par elle seule. Une aide efficace semble impliquer l'existence en un lieu facilement accessible aux lectrices de possibilités de dialogues méthodiquement menés, soit dans des entretiens individuels avec des personnes compétentes, soit dans des discussions de groupe autour de cas. Il faudrait que la courriériste puisse renvoyer ses lectrices à des instances qui seront plus aptes qu'elle-même à les aider à débrouiller leur cas et à prendre position : conseillers familiaux, assistantes sociales formées au « case-

work », médecins psychologues, etc... Certes, un bon nombre de lectrices, que rassurent l'anonymat et la relation à distance du courrier, répugneront à des entretiens face à face. Mais les autres en tireront souvent une plus grande maturité. Malheureusement, nous ne disposons pas encore en France, surtout en province, d'un nombre suffisant de ces rééducateurs. Leur multiplication et leur formation est une des tâches les plus urgentes de l'heure présente.

Nous voilà loin, pensera-t-on, de la Presse du cœur! N'est-ce pas elle pourtant qui nous a permis de mesurer l'ampleur d'un problème auquel nulle presse ne peut répondre : celui du malaise affectif et social d'une masse considérable de femmes? Le recours à la courriériste peut être l'amorce en bien des cas d'un recours plus efficace auquel il faut pouvoir faire face.

L'Eglise qui a su découvrir la question sociale est en train de découvrir la question psychologique qui lui est liée. Elle saura, n'en doutons pas, favoriser la formation des personnes, et la création des institutions qui répondront au problème, non seulement pour le petit nombre, mais pour la masse.

Louis BEIRNAERT.

LA VESTALE AU NOM EFFACÉ

Quand Numa donna à Rome l'organisation du culte, nous ignorons quels emprunts, par delà les Sabins et les Etrusques, il fit à des traditions mystérieuses, ou quelle fut la part chez lui d'inspiration divine dont le mythe de la nymphe Egérie a conservé le souvenir. Quoi qu'il en soit, c'est à la sagesse de ce roi légendaire que l'on doit à Rome l'institution des Vestales dans sa forme définitive, car ses successeurs, Tarquin l'Ancien ou Servius, ne firent que porter à six le nombre des Vestales que Numa avait d'abord fixé à quatre.

On connaît les prérogatives inouïes qui étaient attachées à leur ministère : elles étaient émancipées de la tutelle paternelle et jouissaient d'une indépendance ignorée des autres femmes romaines; elles pouvaient, à certains jours, se servir de chars et étaient, comme les consuls, précédées de licteurs; elles avaient leurs places réservées à l'amphithéâtre; elles avaient la liberté de tester, on leur confiait des testaments, elles n'avaient pas à prêter serment car elles étaient crues en justice sur simple parole et avaient le droit de grâce sur le condamné à mort qu'elles rencontraient par hasard sur leur chemin. Leur influence était grande sur les affaires civiles et la politique, leur protection puissante pour l'obtention des charges et des dignités. En revanche, quelle rigueur impitoyable dans le châtiment pour les vestales négligentes ou coupables! Si elles laissaient le feu s'éteindre, elles étaient flagellées, et si par malheur elles venaient à violer leur vœu de chasteté, elles étaient enterrées vives au milieu du plus sinistre appareil d'un deuil public.

La virginité était donc considérée déjà comme le plus grand sacrifice après celui de la vie, sans doute parce que, de par sa nature même, il semble plonger plus profondément que tout autre dans le mystère des forces vitales et concerner directement un principe suprême de fécondité.

Pour le peuple romain, cependant réaliste et utilitaire,

cette idée apparaissait clairement à travers l'efficacité reconnue d'une institution comme un besoin essentiel de la vie sociale. C'est pourquoi la chasteté rigoureuse de ses vestales était pour lui aussi nécessaire que la chasteté conjugale de la matrone romaine dont elles tenaient la place au temple de Vesta qui représentait le foyer de la cité tout entière; elles étaient considérées comme y remplissant les fonctions de la mère de famille laquelle fut toujours entourée à Rome — où le respect de la femme était un caractère éminent de civilisation — d'une si sainte vénération.

La vocation des vestales n'était point volontaire mais résultait d'une élection sans appel de la part du grand pontife. Celui-ci s'adressait en principe aux familles de la plus haute aristocratie pour y rechercher des enfants âgées de six ans au moins et de dix ans au plus qui seraient aptes, pour une durée de trente années, au service du temple. Par la suite, des vestales sortirent de rangs moins élevés de la société, mais toujours les familles dont elles étaient issues se distinguaient par des titres à la plus grande considération; on n'acceptait aucun vice d'origine : c'était le plus grand honneur à faire à une famille que d'y rechercher une de ses filles comme vestale. En outre des conditions de la naissance, la future prêtresse ne devait présenter aucune tare, ni défaut physique; si la beauté des traits n'était pas absolument requise, du moins la dignité du maintien, l'harmonie des formes, la grâce, la distinction des manières étaient-elles demandées auprès des autels. Les vestales appartenaient généralement à des familles riches et gardaient leur fortune puisque, seules parmi les femmes romaines, elles pouvaient en disposer librement; mais, en plus de leur avoir personnel, l'Etat dans sa dévotion envers elles, leur avait constitué de généreuses rentes et dotations. Si l'on ajoute à cela la liberté exceptionnelle dont elles jouissaient étant affranchies de la tutelle paternelle, ainsi que le prestige qui s'attachait à elles, on verra que leur condition s'approchait aussi près que possible d'un idéal de perfection tel que l'Antiquité l'avait pu concevoir.

L'entrée de la Vestale dans le temple avait lieu selon un

rite très solennel. D'après Aulu-Gelle, c'est le grand pontife lui-même qui venait chercher la jeune enfant chez ses parents en lui disant : « Amata, je te prends conformément aux lois, je te fais vestale, je te charge, en ta qualité de vestale, de faire ce qui est utile au peuple et à l'empire romain. » En lui donnant ce nom générique d'Amata, qui avait été celui de la première vestale désignée par Numa, le grand pontife voulait lui signifier par là qu'elle perdait jusqu'à son nom pour appartenir exclusivement au service de la patrie dans le temple de la déesse. Arrivée au temple, en signe aussi de don complet, sa chevelure était coupée et suspendue à un arbre appelé pour cela « lotus capillaris » ou arbre chevelu. Mais, par la suite, rien ne l'empêchait de laisser repousser ses cheveux et de les coiffer à sa guise car, dans le costume des vestales, rien n'était fait pour appeler spécialement l'idée d'austérité ni encore moins de pauvreté. Elles portaient des tuniques aux plis harmonieux en toile ou en laine très fines, d'une blancheur éblouissante, avec une bande de pourpre et un long manteau de pourpre aussi qui se drapait noblement et enveloppait la partie supérieure du corps en laissant un bras à découvert; leur tête était ornée des bandelettes sacrées de laine ou quelquefois d'un tissu plus précieux et, dans le costume solennel des sacrifices, elles portaient un voile blanc attaché d'une broche ou fibule. Tout, dans ce costume, était symbole de pureté et d'ardeur au service du feu sacré. Car cette fonction était évidemment la plus importante de leur ministère. Ce feu était rallumé tous les ans le 1er mars, jour où on recommençait l'année chez les Romains et il ne devait plus s'éteindre durant l'année entière; ce n'était point un feu couvert, mais on devait le voir et l'entendre pétiller sur le foyer. Il fallait donc sans cesse y ajouter du bois et en retirer des cendres de sorte que le geste de la Vestale, illustré par l'image et la statuaire, a toujours l'air d'un geste apeuré, celui d'une mère protégeant de tout son corps un berceau dont elle craint de voir une frêle existence s'échapper : elle couve véritablement la vie.

Le ministère des Vestales apparaît ici sous son jour le plus sévère, mais il en est heureusement des aspects moins

redoutables. Une des charges des Vestales consistait à maintenir le temple dans un état de propreté scrupuleuse. Pour cela, elles devaient le laver entièrement chaque jour avec une eau puisée à la fontaine des Carmentes d'abord, puis, plus tard, qu'elles prirent dans des conditions spéciales : de l'eau de source ou de fleuve ou de pluie, mais qui n'eût point passé par des conduits. Cette eau était recueillie, pour les besoins du culte, dans des vases de terre qui ne devaient point reposer sur le sol et, à cet effet, étaient terminés en pointe.

Le feu, l'eau, la terre : les relations de la Vestale étaient donc bien définies vis-à-vis de ces trois éléments primordiaux et contribuaient à l'envelopper de cette atmosphère de pureté où elle devait garder sa vie et tout ce qui l'approchait. Pour la préparation des gâteaux sacrés — la mola salsa — qu'on offrait à Vesta à certains jours déterminés, des rites minutieux avaient été également prévus. La mola salsa était faite de deux substances d'une intégrité parfaite : de la farine d'épeautre de la qualité la plus fine mêlée à du sel, principe purificateur par excellence. Tout devait y être confectionné de la main des Vestales, depuis la cueillette des épis faite dans un champ spécial par les trois vestales les plus anciennes, jusqu'à la préparation des grains pour les réduire en farine conservée dans de petits tonneaux, et à la cuisson des gâteaux; on a d'ailleurs retrouvé dans la Maison des Vestales, au Forum, le moulin et le four destinés à ces usages. L'offrande de la mola salsa était présentée trois fois l'an à la déesse.

Les autres cérémonies du culte auxquelles les Vestales prenaient part étaient les Fordicidia et les Parilia en avril, la course et le sacrifice du cheval au Champ de Mars, en octobre, les Lupercales en février, la cérémonie des Argées et enfin, naturellement, les Vestalia du 7 au 15 juin.

Aux Fordicidia, la Grande Vestale assumait le rôle d'un sacrificateur en arrachant le veau des entrailles d'une vache pleine et en l'immolant; puis le veau était brûlé et sa cendre conservée chez les Vestales. Cette cendre était humectée avec le sang du cheval vainqueur de la course et sacrifié au Champ de Mars aux Ides d'octobre et que l'on conservait éga-

lement dans le « penus Vestae »; l'on y adjoignait des tiges de paille de fèves et cet étrange mélange servait pour les purifications des Parilia où l'on célébrait Palès, la déesse des troupeaux et des bergers, le 26 avril. A cette date, les paysans se rendaient en foule au temple de Vesta et la prêtresse les aspergeait d'eau lustrale avec une branche de laurier. Puis, ils emportaient dans leurs maisons et dans leurs champs un peu de mélange de cendres, de sang et de fèves en quoi consistaient les trois substances purifiantes gardées par les Vestales et ils les répandaient sur des bûchers de branches dont on faisait de grands feux comme on devait faire, plus tard, les feux de la Saint-Jean. Les gens bondissaient à grande joie par-dessus ces buissons enflammés dont la fumée passait pour communiquer une vertu lustrale et fertilisante à la terre, aux bêtes et aux gens. Ainsi, c'est toujours la même idée à laquelle la fonction des Vestales est intimement liée : la fécondité par la purification.

Il n'est pas jusqu'aux scandaleuses Lupercales où les Vestales n'avaient leur rôle à jouer en préparant pour les Luperci une bouillie de grains de blé, spécialement rôtis et salés pour eux, qu'ils prenaient au repas sacré après leur course échevelée, du Forum au Palatin, leurs lanières de cuir flagellantes à la main. Nul doute qu'il ne s'agit là encore de rites de fécondation perdus dans la nuit des temps puisqu'ils s'adressaient à Lupercus, dieu de l'Italie ancienne, protecteur des troupeaux; selon une autre tradition, ce culte aurait été institué en l'honneur de la Louve qui, sous le figuier sacré, le Ruminal, avait allaité les jumeaux Rémus et Romulus. Quoi qu'il en soit, qu'il fût question de richesse agricole ou de l'origine même de Rome, c'est toujours le mystère de la vie propagée et triomphante qui est glorifié et auquel les Vestales apportent, sous une forme ou sous une autre, le tribut de leur coopération. Pour la cérémonie des Argées, elles jetaient dans le Tibre, du haut du pont Sublicius, douze mannequins en souvenir des sacrifices humains qu'on disait avoir été abolis par Hercule et elles semblaient ainsi déléguées à un droit de vie et de mort qu'elles exerçaient en fait puisqu'elles pouvaient gracier le condamné à mort qu'elles rencontraient sur leur chemin.

Enfin, leur principale fête était les Vestalia, célébrées pendant plusieurs jours, du 7 au 15 juin. Le peuple entier y prenait part et était admis à pénétrer dans la demeure des Vestales où les objets de culte étaient exposés, entourés d'épis de blé de la moisson nouvelle. Mais les matrones avaient un rôle spécial à jouer dans ces cérémonies. Les *Fastes* d'Ovide nous apprennent, en effet, qu'elles devaient porter leurs offrandes à la déesse en marchant pieds nus en souvenir des temps anciens où le temple de Vesta était encore entouré de marais. Cette démarche fait songer à celle que ces mêmes matrones faisaient aux fêtes des Carmentalia quand elles allaient invoquer Carmentis, déesse qui présidait à la naissance, les cheveux dénoués et en évitant de porter sur elles le moindre objet de cuir, tout lien et tout ce qui avait appartenu à une bête égorgée étant en horreur à Carmentis favorable à la natalité. Si l'on se souvient que, dans les origines du culte de Vesta, les Vestales devaient se servir exclusivement, pour le temple, de l'eau de la fontaine des Carmentes, un nouveau et frappant rapprochement s'impose des rapports sans cesse mêlés des vertus de pureté et de fécondité.

Ainsi, nous voyons le ministère des Vestales se faire partout l'auxiliaire du génie de l'espèce et de la pérennité de la race : auprès du feu sacré qui représente l'âme même de la cité, sur le Palladium auquel est attachée la fortune de Rome, elles montent une garde perpétuelle dont dépend la prospérité dans la paix, le sort des armes dans la guerre, de la patrie au service de laquelle elles sont vouées par la médiation du culte de Vesta.

Cependant la puissance de Rome a passé, son nom n'est demeuré que le plus grand souvenir de l'Histoire, mais la mission des Vestales n'a rien perdu de son caractère symbolique. C'est sans doute que ce caractère dépasse de beaucoup les circonstances historiques, qu'il répond à un besoin profond de l'humanité et figure une grande idée, un type éternel.

*
* *

Le cadre de l'institution des Vestales lui a survécu dans des ruines imposantes au Forum romain.

Dominées par la masse imposante du Palatin comme par la croupe écrasée de quelque fauve au repos, les murailles de la Maison des Vestales entourent de leur quadrilatère plus ou moins ébréché l'atrium et la cour intérieure. A l'extrémité, vers le Capitole, la muraille, entamée comme pour une singulière harmonisation des ruines, laisse entièrement à découvert le jet de beauté pure et altière des trois fûts de colonnes corinthiennes qui demeurent du temple de Castor et Pollux; la blancheur de leur marbre, bien que réchauffée de patine, éclate dans la symphonie ocrée des murailles environnantes comme un péan triomphal.

Dans la cour intérieure de la Maison des Vestales, ces ocres, lourds de passé, se fondent à la teinte grise des socles et des statues des vestales rangées des deux côtés de l'atrium et qui viennent se mirer dans l'eau des trois bassins rectangulaires comme pour lui emprunter ses reflets un peu plombés : étain fondu et vieil argent qui mettent un charme de fluidité dans ce décor immobile. Les bords des bassins, de pierre grise aussi comme des margelles de puits, sont recouverts, pendant la belle saison, de buissons de petites roses rouges presque à l'état sauvage mêlées à des fleurs de jasmin qui répandent une suavité, une âme et comme une présence dans ce demi-désert. Les libres pousses de la végétation s'harmonisent bien avec les vieilles pierres et elles semblent bien faites pour se compléter : l'on dirait que ces lieux n'ont jamais eu d'autre destination que d'offrir des fleurs parmi des ruines comme le symbole à la fois le plus mélancolique et le plus consolant...

C'est par un bel après-midi de fin d'été que cette poésie des ruines prend ici tout son sens. Rome s'accorde surtout avec une saison de plénitude et de maturité. En ce lieu, en cette saison, à cette heure, tout parle de vie pleine et vécue, de richesses d'expériences épuisées en ce coin de la

terre où s'élabora le destin du monde. Des ruines dans ce paysage, ce sont de hautes pensées qui planent encore.

... Sans doute est-ce pourquoi, dans la Maison des Vestales, l'on éprouve tout autre chose que l'intérêt d'une froide reconstitution archéologique. Ces vestiges très importants qui, dans leur état actuel, datent de la restauration de Septime-Sévère, permettent de reconstituer d'une façon très vivante, avec l'aide de l'histoire et de la littérature de l'époque, l'existence des prêtresses de Vesta.

Derrière le temple monoptère de forme ronde en l'honneur de la déesse qui symbolisait la Terre, on entre dans le vestibule, près de la cuisine avec son foyer très bien conservé et des pièces de service par où l'on avait accès dans l'intérieur de la maison. On se trouve alors dans l'atrium sur lequel s'ouvrent des chambres pavées en mosaïque dont l'attribution, pour certaines, est encore très apparente. Voici le tablinum ou grande salle de réception avec de beaux restes de décoration; de chaque côté du tablinum, trois chambres qui semblent avoir été à l'usage des prêtresses pour y ranger les objets du culte puisque, précisément, ces chambres correspondent au nombre des six vestales à la fois en exercice; on remarque dans une autre chambre, non loin de là, un pistrinum ou meuble à moudre le blé près d'une pièce attenante qui devait servir à la confection de la mola salsa et autres gâteaux sacrés.

Au milieu de la grande cour de l'atrium, les restes d'un petit édifice de forme octogonale représentent le sacellum, c'est-à-dire l'endroit le plus sacré de la maison — le penus Vestae — le Saint des Saints inviolable du lieu voué au culte le plus pur de l'Antiquité et dont l'entrée, interdite aux hommes, ne fut violée qu'en une circonstance : quand Cecilius Metellus, pontife, dans l'incendie de l'an de Rome 512 y pénétra au péril de sa vie pour sauver des flammes le Palladium, ainsi que le rapportent Ovide et Tite-Live.

De chaque côté de ce qui fut jadis le portique couvert qui entourait l'atrium se trouvent encore, comme autrefois, les statues des Grandes Vestales sur leurs bases commémoratives, mais aujourd'hui certaines de ces statues sont mutilées, d'autres même ont disparu et il n'en reste plus que les

bases. Sur l'une de ces bases, on remarque que le nom de la Vestale a été volontairement effacé, comme sous les coups d'un marteau vengeur, ne laissant subsister que le reste de l'inscription qui porte la date de 364. S'agit-il d'une vestale dont la mémoire a été condamnée après le supplice pour infidélité à ses vœux?... Bien pis encore... La Vestale au nom effacé, c'est Claudia de l'illustre famille des Claudii descendant de la fameuse tribu sabine — Claudia qui, Grande Vestale en l'année 364 de notre ère, abandonna l'autel de Vesta pour se faire chrétienne!...

C'est ce crime sans précédent que le collège des prêtres punit en voulant effacer à jamais le nom de la parjure sacrilège du souvenir des vivants.

*
* *

Deux documents demeurent au sujet de l'existence de la vestale Claudia et de sa conversion au christianisme. C'est d'abord le témoignage du chrétien Prudence, qui l'atteste de façon formelle en signalant quelques retentissantes conversions de son temps : « Les lumières du Sénat, ces grands personnages qui se réjouissaient d'être flamines ou luperques, baisent maintenant le seuil du temple des apôtres et des martyrs. Le pontife qui porte les bandelettes sacrées est marqué au front du signe de la Croix; et, devant l'autel de saint Laurent, s'agenouille Claudia, la vestale. »

« *Vittatus olim pontifex adscitur in signum crucis,*
« *Aedemque, Laurenti, tuam vestalis intrat Claudia.* »
(Prudence, Peristeph. hymn. XI.)

Ces vers ont retenu les longues et émouvantes résonances que durent éveiller, dans l'atmosphère religieuse de l'époque, des conversions si significatives.

D'autre part, Symmaque, un des chefs de l'opposition païenne à Rome, au IVe siècle, qui avait rempli les plus hautes fonctions de l'empire, entre autres celle de pontife, ce qui lui confère une autorité particulière en la matière, parle, dans une de ses « Lettres », d'une vestale qui voulut

abandonner son ministère pour se faire chrétienne. Sans doute s'agit-il de Claudia : la Grande Vestale dont la statue fut détruite et le nom effacé sur le piédestal.

Et c'est toute l'époque de Julien l'Apostat, une des plus tourmentées qui fût au point de vue religieux, qui semble s'incarner dans cette attirante figure de la vestale devenue vierge de Jésus-Christ. En elle se sont dramatiquement affrontées les deux forces qui devaient se partager le monde : le paganisme et le christianisme.

La première, en cette seconde moitié du IVe siècle, n'avait non seulement pas encore perdu son prestige, mais connaissait un renouveau de vigueur où allaient d'ailleurs s'épuiser ses dernières ressources.

La séduction du paganisme s'imposait moins par ses pratiques que par son esprit : il représentait une forme de l'existence à laquelle il n'était pas facile de renoncer car il eût semblé, du même coup, renoncer à la joie de vivre. On s'est d'ailleurs souvent fait de la joie païenne une idée bien simpliste figurée par l'Evohé délirant jeté par une bacchante ivre ou bien par un éternel banquet où des convives, couronnés de roses, épuisaient jusqu'à la lie la coupe des plaisirs. Il est vrai que le paganisme ne s'est jamais opposé à la volupté et c'est ce qui lui confère son caractère de complète et heureuse liberté, mais peut-être aussi ce qui en fait la tristesse foncière. Ces beaux enfants dans un Eden où n'existerait aucun fruit défendu ont parfois d'étranges mélancolies, des désenchantements, des lassitudes et des renoncements inattendus. Leur bonheur n'est pas fait d'insouciance, encore moins d'ignorance, mais d'expérience et d'avertissement. Sur la souffrance, les Anciens ont prononcé des paroles si averties et si profondes qu'elles sont demeurées pour la consolation de la postérité.

Mais, en définitive, c'est le concept de beauté qui couronne toute la civilisation païenne et qui lui donne, avec toute sa puissance de séduction, son apparence de consentement heureux aux voluptueuses suggestions de la nature.

Un personnage a incarné d'une façon frappante la dernière conquête du paganisme à son déclin : c'est l'empereur Julien l'Apostat. Il mourut en 363, dans la malheureuse

expédition contre les Perses, alors que Claudia était Grande Vestale à Rome. Mais c'est en vain que Julien dressa contre la religion chrétienne tout l'appareil de l'Etat dont il était le maître absolu. Sa tentative de restauration païenne devait s'éteindre en même temps que lui.

Rien ne pouvait plus arrêter désormais le flot montant du christianisme qui atteignait alors les hautes classes de la société où les conversions se faisaient de plus en plus nombreuses. Parmi les membres du patriciat romain qui devenait peu à peu l'aristocratie chrétienne, on remarquait Sextus Petronius Probus, préfet du prétoire en 365, issu d'une très vieille famille consulaire qui remontait à l'empereur Marc-Aurèle et chez qui le futur saint Ambroise fréquenta assidûment dans sa jeunesse; la femme de Probus, Anicia, dont l'antique palais familial, tout de marbre construit, devint le centre des œuvres charitables des matrones romaines; le sénateur Toxatius et son épouse Paula, descendante des Scipions et des Gracques; Mélanie, petite-fille du consul Marcellus, qui visita les solitaires d'Egypte et leur fit des libéralités mémorables. On a retrouvé, en outre, le sarcophage de Junius Bassus sur lequel on lit : « Junius Bassus qui vécut 42 ans et 2 mois. Dans l'année où il était préfet de la Ville, il alla à Dieu, néophyte. » Ce personnage qui mourut en l'an 339 est un des premiers grands patriciens qui aient embrassé le christianisme.

Enfin, c'est à la même époque que se place la conversion de la Grande Vestale Claudia.

Celle-ci ne le cédait en rien à ces nobles représentants du patriciat, bien au contraire, puisque sa famille pouvait revendiquer une origine sabine qui se perdait dans les temps légendaires. C'est en effet à l'an 504 avant Jésus-Christ que les annalistes font remonter l'arrivée à Rome avec toute sa gens d'environ 25.000 personnes, du chef de tribu Atta Clausus, ancêtre de la famille des Claudii. Cette tribu, avec quelques autres familles sabines, forma une véritable immigration conquérante de Rome et la souche authentique la plus probable des Romains. Des Claudes exercèrent le consulat à plusieurs reprises durant le ve siècle, mais le plus illustre représentant de la grande famille sabine

demeure Appius Claudius Caecus qui, vers la fin du IVe siècle avant J.-C., incarna sous les formes d'une activité multiple tous les aspects du génie romain. Censeur en 312, consul en 307 et en 296, général, juriste, poète et grammairien dont les traces ne se sont pas encore effacées, il reste surtout célèbre comme constructeur de travaux publics. La grande œuvre à laquelle son nom resta attaché est la Via Appia, la « regina viarum », la « reine des routes » : cette illustre Voie Appienne que les siècles devaient tour à tour emprunter de Rome à Capoue d'abord, à travers les Marais Pontins, puis jusqu'à Brindisi, dans l'incessant passage des peuples en marche. C'est cette route qui fut suivie très probablement par saint Pierre et saint Paul venant d'Orient et entrant à Rome par la porte Capène et par laquelle on peut donc dire que le christianisme a pénétré dans la Ville Eternelle. Un peu en retrait de la route, la chapelle du « Domine quo vadis? » rappelle la tradition émouvante de la rencontre de saint Pierre, fuyant Rome, avec Notre-Seigneur prêt à y rentrer pour y être crucifié de nouveau. Non loin se trouvent les catacombes du pape saint Calixte qui se sont développées autour de la tombe de la famille de sainte Cécile et où la vierge martyre fut inhumée jusqu'au VIIe siècle. Sur cette route, au commencement du VIe mille, on situe généralement l'endroit du combat des Horaces et des Curiaces et le lieu même de leur sépulture. Car, par un de ces contrastes dont Rome seule a le secret, la route la plus passante du monde était en même temps la Voie des Tombeaux, de sorte que les pas du pèlerin pensif s'y arrêtent tour à tour devant les souvenirs les plus sacrés et les plus vénérables de la capitale de l'univers. Ainsi, la pensée des Claudii se trouve mêlée à toute l'histoire de Rome et demeure encore présente sur cette voie antique, dans chaque aspect du paysage de la campagne romaine.

Mais les travaux d'Appius Claudius Caecus ne doivent pas faire oublier l'homme dont le caractère admirablement trempé fut peut-être un des plus représentatifs de la force romaine, mais aussi de son orgueil et de sa dureté. Son intransigeance se manifesta surtout dans les luttes contre la plèbe dont il admit cependant certaines revendications

tout en maintenant farouchement les privilèges des patriciens, car Appius Claudius était avant tout un aristocrate...

... Et c'est la lointaine descendante de ce vieux Romain qui, Grande Vestale en l'an 364 de notre ère, venait à son tour apporter à l'édifice ancestral le dévouement de toute une vie passée au pied de l'autel de Vesta. Il semblerait que rarement prêtresse fût mieux choisie pour cette mission patriotique et religieuse. Il apparaîtrait que le caractère autoritaire héréditaire dans sa famille, que l'exemple de son aïeul Appius Claudius s'opposant avec indignation à l'idée de voir les sacerdoces exercés par les plébéïens, devaient la prédestiner avec une rigueur toute spéciale à la haute charge dont elle fut investie.

Quelles influences ont donc pu s'exercer sur l'esprit d'une prêtresse aussi imbue de ses devoirs que devait l'être Claudia pour l'amener à cette désertion, sacrilège aux yeux du sacerdoce romain qui condamna à jamais sa mémoire? Par quelles voies le christianisme est-il venu jusqu'à elle au fond de la hautaine solitude où tout l'en séparait? Comment Claudia a-t-elle pu devenir chrétienne? Il y a là une étrange et attirante énigme.

Les documents manquent absolument qui permettraient de connaître la vie religieuse intime des vestales, le degré de leur culture spirituelle et de leur science théologique. Les inscriptions en leur honneur sont toutes dédiées à leurs vertus : elles se bornent à louer la très pieuse, la très chaste vestale N... à célébrer sa diligence dans les soins du culte, la sévérité de ses mœurs, parfois à manifester la reconnaissance de ses protégés envers lesquels elle avait usé de son influence ou, plus rarement, la gratitude de l'Etat se ressentant des heureux effets de sa piété.

Il n'existe, chez aucun auteur, nulle indication sur la vie intérieure à laquelle le cadre de l'existence des vestales eût semblé se prêter si bien. Ce serait cependant une grande erreur que de les considérer comme des sortes de contemplatives... Par ce que l'on connaît en général des habitudes du sacerdoce romain, l'étude et la méditation des choses sacrées ne devaient tenir aucune place dans la vie de ces prêtresses uniquement occupées des prescriptions des rites,

des soins du culte, de l'accomplissement des cérémonies et des sacrifices.

La nature positive de la religion romaine, véritable panthéisme naturaliste, ne perd jamais ses droits; elle concerne toujours des faits et des actes de la vie journalière dans la famille et dans la cité et réclame, presque à chaque instant et en tout lieu, le tribut de rites et de sacrifices propitiatoires. Sous ce rapport, le peuple romain a été un des plus religieux qui furent jamais, mais, en même temps que ce besoin de réalités positives, sa religion garda toujours de sa primitive origine un caractère d'abstraction qui la différencie essentiellement des autres religions de l'Antiquité. Elle répugnait aux représentations anthropomorphistes des dieux et voyait en eux, non des personnes, mais des manifestations — « numen » — d'une force divine partout répandue. Un geste, une intention providentielle devinée, une influence pressentie suffisaient pour créer une fonction divine et pour lui donner aussitôt un nom. C'est ce sens des abstractions divinisées qui donna à la religion romaine son caractère d'évolution précoce et lui conserva toujours une pureté, une gravité et une maturité que l'on chercherait en vain dans les autres formes du paganisme auxquelles elle se mêla par la suite, tout en conservant son empreinte originelle.

Plus que partout ailleurs, cette empreinte devait demeurer profondément gravée au fond du sanctuaire de Vesta resté en contact tout particulièrement étroit avec les origines historiques et religieuses de Rome; aussi de par le caractère à la fois positif, abstrait et la pureté de leur religion autant que par la nature même de leurs fonctions, les vestales semblaient devoir être complètement à l'abri de toute contamination des cultes étrangers.

Il ne faut cependant pas oublier qu'à une époque d'inquiétude religieuse comme celle que Julien l'Apostat venait de réveiller, les lassitudes d'un vain formalisme, les touches d'un scepticisme de plus en plus répandu, les aspirations vers des formes de piété allant jusqu'à la recherche de l'union ou du moins du contact du divin au moyen d'initiations mystérieuses, pouvaient apporter leurs pertur-

bations jusque dans un milieu voué par devoir d'état au culte officiel, mais en somme particulièrement sensible à l'idée religieuse. Si l'on songe qu'aucune grande interprétation mythique n'était à la base de la religion romaine, il suffisait d'un désir vers ces horizons interdits pour qu'une vestale en vînt à enfreindre des barrières autrement redoutables que celles imposées à sa temporaire chasteté.

Pour exceptionnel que fût ce fait, il n'était cependant point impossible : le cas de la Grande Vestale Claudia en est la preuve.

*
* *

Il nous est naturellement impossible d'imaginer les étapes de la conversion de la vestale depuis sa première rencontre avec le christianisme, sans doute parmi ses relations du patriciat romain. A cette époque encore héroïque de l'Eglise, l'exemple avait une puissance d'entraînement autrement vivante que la simple connaissance de l'Evangile, laquelle d'ailleurs supposait un lien déjà formé avec les milieux chrétiens. Mais ce qui ne peut échapper au psychologue quelque peu averti, ce sont les dispositions providentielles qui devaient faire de la prêtresse de Vesta la vierge chrétienne prédestinée; l'idéal qui avait inspiré une des plus nobles institutions trouve son achèvement dans la vierge chrétienne. Et cependant celle-ci n'est elle-même qu'un reflet : celui de la virginité immaculée de Celle qui en donnant au monde l'auteur de la Vie est devenue la Mère du genre humain — la Vierge-Mère.

Comment une vestale n'eût-elle pas été spécialement sensible à cette glorification de la pureté dans une maternité universelle? Ne se souvenait-elle pas d'avoir été considérée elle-même, vierge, comme remplissant les fonctions d'une mère de famille au foyer de la cité? De quel cœur devait-elle aller, chrétienne, vers les œuvres de charité où s'épanchait tout naturellement cet instinct de maternité spiritualisé!

Dans cet amour qui contenait et dépassait tous les amours de la terre, c'était aussi la Beauté de l'univers qu'elle retrou-

vait, cette beauté dont le paganisme avait eu le sentiment si vif, mais qui apparaissait à Claudia transfigurée dans les Saintes Lettres où elle pouvait lire : « ... la grandeur et la beauté des créatures font connaître par analogie Celui qui en est l'auteur... » et encore : « Tout ce qu'il y a de beau dans les champs demeure en moi. »

C'est d'ailleurs sous un souffle de renouveau qu'aux premiers siècles du christianisme avaient lieu les baptêmes, en la vigile de Pâques. C'est donc très certainement en une vigile de Pâques que Claudia la Vestale fut elle-même baptisée.

Que l'on imagine le sens que dut prendre pour elle alors la liturgie du Samedi-Saint avec la bénédiction du feu nouveau. L'ancienne vestale retrouvait là une des formes du culte du feu dont elle avait été si longtemps la fidèle gardienne, mais qui prenait, dans cette cérémonie, sa signification définitive. L'étincelle divine, jaillie, au contact du Christ, de la pierre du tombeau comme d'un silex miraculeux, était partie de là pour aller embraser le monde. Il semblait qu'elle gagnât de proche en proche à chaque « Lumen Christi » répété sur un ton plus élevé quand s'allumait une des mèches du roseau à trois branches, puis se communiquait au cierge pascal à la flamme duquel on allumait ensuite toutes les lampes de l'église.

C'est, à chaque Pâques nouvelle, une nouvelle Résurrection qui s'étend du Christ aux membres de plus en plus nombreux de son Corps mystique. Mais c'est aussi un recommencement du monde auquel on assiste pendant les longues lectures qui vont des premières pages de la Genèse, à travers toute l'histoire d'Israël, parcourant le cycle entier de la promesse messianique et de son accomplissement. Cette impression de recommencement d'une création nouvelle est si forte que le matin de Pâques semble vraiment rejoindre l'un de ces premiers matins du monde où l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux...

Claudia, plus vivement qu'aucune autre a dû ressentir ces impressions, elle que son esprit religieux et sa longue formation sacerdotale avaient si bien préparée à la Grâce insigne qui en avait été l'achèvement de par la volonté du

hoix divin et, sans doute aussi, à cause d'un certain parum d'âme qui l'avait, de loin, désignée à ce choix.

***

Dans le jardin de la Maison des Vestales, à Rome, par ın bel après-midi de septembre, un jasmin fleurissait sur e bord de l'un des bassins parmi les buissons de roses ɟui commençaient de s'effeuiller.

Cette fleur de jasmin exhalait un parfum d'une suavité ;i délicate et grisante qu'elle attirait comme une présence ɟui subsistait, une âme intense et subtile qui se répandait ɔarmi les ruines. Les effluves en arrivaient jusqu'autour lu piédestal de la Vestale au nom effacé ainsi qu'un hommage embaumé et une reviviscence du passé.

Le souvenir de Claudia planait sur ce paysage : près d'elle, e voluptueux parfum semblait devenir celui même de la chasteté, celui de son âme qui avait entendu l'invitation mystérieuse : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu! »

Aucune trace dans l'histoire, la littérature ou l'hagiographie n'est demeurée de Claudia chrétienne. Nous ne savons point ce qu'elle est devenue. Est-elle entrée dans l'un de ces Instituts de vierges auxquels saint Ambroise n'allait pas tarder à donner une législation déjà monastique? A-t-elle poursuivi dans la solitude une vie de méditation, longue ou brève? Nul ne le sait.

Il semble que le fait de sa conversion devait suffire pour écrire à jamais dans l'histoire des âmes son nom que l'on croyait avoir pour toujours effacé. Son témoignage demeure au lieu même où s'était écoulée sa vie de prêtresse pour attester, sur les ruines du paganisme, la foi triomphante au Christ ressuscité.

Marcelle HEYMANN.

LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE

Le développement de la vulgarisation scientifique sous des formes très diverses (livres, revues, journaux, films, musées) constitue un des aspects les plus significatifs de l'envahissement de notre civilisation par la science. Pour beaucoup, il n'y a là qu'un fait banal n'appelant pas de commentaires. Certes, souvent la vulgarisation scientifique se présente dans un contexte de délassement et ne paraît pas une affaire très sérieuse. Nous voudrions cependant montrer qu'elle joue un rôle social et culturel important et que, du point de vue du progrès même de la science, elle ne saurait être négligée.

De divers côtés on commence à prendre conscience de la portée de ce problème. L'Unesco s'en occupe directement depuis sa fondation et y a consacré notamment à Madrid, en 1953, une réunion internationale. En France, en février dernier, le problème a été largement discuté durant une matinée au Palais de la Découverte entre savants, journalistes, éditeurs, représentants des pouvoirs publics [1].

Quelques études seulement ont été jusqu'ici consacrées à la question [2]. Mais actuellement des travaux approfondis paraissent s'amorcer [3].

Tenant compte de ces éléments, nous voudrions présenter

1. Organisée par l' « Association des Ecrivains Scientifiques » et animée par son président François Le Lionnais, cette réunion a bénéficié notamment de la présence de Louis de Broglie, Jean Rostand, Henri Longchambon, président du Conseil Supérieur de la Recherche scientifique, et Léveillé, directeur du Palais de la Découverte.

2. Mentionnons, en langue française : René Royer, *La vulgarisation scientifique*, Revue des Questions scientifiques, 1951, pp. 481-497. — André George, *Pour une vulgarisation au service de la Science*, Recherches et Débats, n° 12 (1955), volume collectif : « La Science peut-elle former l'homme? » pp. 26-43. — Fernand Lot, *La Vulgarisation scientifique*, Larousse mensuel, octobre 1954.

3. Mlle Marguerite Vergnaud, Attachée de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique (section sociologie) a entrepris une thèse sur le sujet, basée sur des enquêtes systématiques dont les premiers résultats se révèlent fructueux. Nous remercions Mlle Vergnaud des indications précieuses qu'elle a bien voulu nous fournir.

une réflexion, plus soucieuse de dégager les grandes lignes d'une doctrine que d'exposer les multiples aspects concrets du problème.

Pour éviter de trop larges développements, nous limiterons notre exposé aux sciences exactes et naturelles. Mais nos analyses valent en grande partie pour le domaine, aussi fort important, des sciences humaines.

*
* *

Une première constatation s'impose : le peu d'estime dont jouit communément la vulgarisation scientifique.

Pour le plus grand nombre des chercheurs, la vulgarisation est un mal nécessaire dans lequel ils ne veulent pas être impliqués. Ils y voient une dégradation de l'idéal scientifique, une impureté, une trahison de leur vocation. Aussi se montrent-ils réticents devant l'appel du public leur demandant de s'expliquer en termes accessibles sur leurs travaux. Ils répugnent à cette tâche, craignant qu'elle ne les déconsidère, et préfèrent l'abandonner à la corporation quelque peu maudite des vulgarisateurs.

L'attitude des enseignants scientifiques est assez semblable. Par souci de pureté aussi, beaucoup se gardent de la vulgarisation, dénonçant sa facilité et son manque de sérieux. Ils opposent à la solidité et à la sobriété de l'enseignement, les débordements d'une vulgarisation qui touche à tout et qui mobilise à son service les puissances imaginatives et sensibles les moins valables et les plus désordonnées.

Quant aux usagers de la vulgarisation, pour la majorité, ils demandent aux vulgarisateurs bien plus de les distraire que de les instruire, et ne sont pas très « regardants » quant à l'exactitude des explications scientifiques qui leur sont proposées.

Telle apparaît, à première vue, la vulgarisation. Elle présente cependant un aspect plus positif et s'affirme de plus en plus comme une nécessité vitale.

De divers côtés se manifeste un besoin accru de connais-

sances scientifiques que l'enseignement ne peut satisfaire à lui seul, parce que son rôle est davantage de formation que d'information et parce qu'il ne peut suivre l'actualité.

La science, autrefois jalousement enfermée dans le secret des laboratoires, est aujourd'hui en effet très immédiatement *présente dans la vie quotidienne*. Que de science fine, complexe est accumulée dans le poste de télévision, l'appareil photographique ou l'automobile! Notre familiarité avec ces objets nous conduit, en dépit de notre utilitarisme, à nous poser des questions sur les conditions fondamentales de leur fonctionnement.

Dans sa *vie professionnelle*, le non-scientifique rencontre la science de plus en plus fréquemment. Qu'il s'agisse de l'économiste, du financier, du juriste, du géographe, de l'historien..., voire de l'homme de lettres. Pour conduire correctement sa tâche, il lui faut un minimum de connaissances scientifiques.

Le *philosophe* et, plus modestement, tous ceux qui dans un simple souci de culture souhaitent atteindre à une vue un peu générale et fondamentale sur le monde et son destin souhaitent des informations scientifiques que la spécialisation et la technicité croissantes du savoir ne leur permettent pas d'obtenir directement.

Le *savant* lui-même, contraint à se limiter à un étroit domaine, a besoin aussi, pour son travail même de recherche, d'une information sur les domaines voisins de sa spécialité.

Si pressantes que soient les exigences que nous venons d'énumérer, elles ne suffisent pas à rendre compte du puissant appel à la vulgarisation qui se manifeste dans le monde contemporain. Il procède d'une raison plus profonde, qui englobe et dépasse les raisons plus extérieures qui viennent d'être exposées. Cette raison plus fondamentale s'analyse en un besoin de *communion dans la vérité*, en une exigence de *diffusion de la vérité* qui ne saurait être jalousement conservée par ceux qui l'ont découverte, mais à laquelle tous doivent pouvoir accéder de quelque manière. Une telle perspective, bien éloignée des vues utilitaires et pratiques qui souvent dominent la réflexion sur la vulgarisation, nous paraît plus exacte, plus compréhensive et, finalement, la

:ule qui permette de poser ce problème dans toute son npleur et toute sa signification.

Si les scientifiques, ainsi que le grand public, acceptaient : se situer à ce niveau à la fois plus spirituel et plus philo- ›phique, une voie serait ouverte à une meilleure intelligence ı rôle et de la nature de la vulgarisation sans que pour ıtant soient méconnus les motifs plus immédiats et plus :atiques de la développer.

La fonction du savant est sans doute de dévoiler la vérité es choses, mais elle est aussi de la communiquer. Et le on-scientifique qui aspire à connaître cette vérité doit se orter vers elle, non avec légèreté et esprit d'amusement, ıais dans une disposition de respect et de gravité. La voca- on de l'esprit n'est-elle pas de la contempler et de s'en ourrir?

L'idéal que nous venons de définir n'est nullement irréel, topique. Il est à la source de l'attention passionnée, de émerveillement de ces auditoires sans cesse accrus, et de ›us âges, que connaît aujourd'hui la vulgarisation scienti- que.

Cet idéal est aussi à la base de la vocation du vulgarisa- :ur. Il rend compte de l'ardeur avec laquelle celui-ci éfend les « droits du public » devant des savants « avares ». justifie l'appel du lecteur de journaux et de magazines, si ıaladroitement qu'il s'exprime, qui veut très vite savoir uelque chose sur les dernières découvertes, exigeant qu'on ıi explique ce qu'est l'antiproton, la fusion et comment n place un satellite artificiel sur sa trajectoire.

Nous comprenons alors que la vulgarisation scientifique st tout autre chose qu'une occupation quasi honteuse, sim- lement tolérée, une forme dégradée de la science. Il faut voir une entreprise noble et très nécessaire, utile aussi ien à la vie scientifique qu'à la vie culturelle. Cela implique abandon de la vue simpliste qui ne connaît que des ›rmes « pures » de la vie de l'esprit : science pure des hercheurs, littérature pure de l'écrivain patenté, philoso- hie pure du métaphysicien établi dans les plus hautes phères de la vérité... Dans une telle conception, il n'y a as place pour la vulgarisation scientifique, comme pour

bien d'autres types de travaux de l'esprit que nous n'avons pas à décrire ici. Une vue plus vivante et plus vraie de l'activité intellectuelle saura reconnaître la nécessité de formes intermédiaires, en particulier d'une présentation de la science n'ayant point toute la rigueur idéalement souhaitable mais demeurant cependant valable et qui sera de plus en plus nécessaire pour assurer une large diffusion scientifique et permettre, notamment, de combler l'abîme qui s'est creusé entre les spécialistes et le monde de la « culture ».

*
* *

Ces principes posés, entrons dans quelques explications plus détaillées. Cherchant à dégager une saine conception de la vulgarisation scientifique, notre attitude sera faite à la fois d'intransigeance et de large compréhension. Intransigeance pour dénoncer des façons de faire qui privent la vulgarisation de toute portée scientifique et culturelle et qui, souvent même, sont purement et simplement malhonnêtes. Compréhension qui tiendra compte du contexte complexe dans lequel intervient fréquemment la vulgarisation scientifique : on devra accepter qu'à la stricte présentation de la vérité scientifique soient associés des éléments de moindre qualité mais qui ne lui portent pas un préjudice grave. Nous serons ainsi amené à mieux définir les rapports de la vulgarisation scientifique avec la recherche et l'enseignement.

Intransigeant, nous le sommes essentiellement en récusant toute vulgarisation qui n'a pas le souci de dégager un *minimum de rationalité* dans le thème qu'elle expose, qui n'est pas préoccupée de *faire comprendre* et où dominent les « à-côtés » de la science.

Notre intransigeance procède tout à la fois d'une conscience aiguë du *respect* qu'appelle l'idéal scientifique et en même temps du souci de sauver l'*authenticité* de la vie de l'esprit. Comment attribuer une portée intellectuelle et culturelle à des propos qui n'ont à peu près aucun rapport avec la vérité des choses ou qui ne savent créer qu'un « état d'âme » laissant l'esprit dans la confusion?

Certes la tâche du vulgarisateur est malaisée. Son rôle n'est pas de communiquer la science dans tous ses détails, dans toute sa complexité. Il doit en offrir une présentation abrégée, simplifiée. Mais toute la question est alors de savoir comment abréger, simplifier au niveau de lecteurs souvent fort peu instruits de la science et de son esprit, sans cependant verser dans un exposé qui déforme et qui fausse.

Ici devraient s'instituer, si la place ne faisait défaut, des analyses d'un grand intérêt, qui d'ailleurs jusqu'à présent ont trop peu retenu l'attention, où seraient examinées, à partir de la notion de structure des sciences, les conditions auxquelles une présentation simplifiée doit satisfaire pour demeurer une image suffisamment correcte de la vérité scientifique. Notons simplement que ce n'est pas trahir la science que d'en présenter les résultats sans les accompagner de l'exposé des démarches qui ont permis de les obtenir; ou d'en dégager une première approximation, dès lors que celle-ci souligne les points qui appelleraient des précisions. Cependant, le vulgarisateur devra toujours mettre en garde son lecteur contre une tendance naturelle à durcir les données ainsi fournies, à y voir une vérité définitive alors qu'elles ne sont qu'une étape, qu'une vue encore très imparfaite : le non-scientifique reçoit la vérité ainsi vulgarisée dans un esprit souvent fort éloigné de l'esprit scientifique authentique, il enregistre les résultats de la science dans une disposition dogmatique peu soucieuse de connaître les processus qui ont permis de les atteindre, alors que ces processus constituent l'aspect le plus vivant et le plus profond de la science. Là peut-être gît la difficulté essentielle de la vulgarisation scientifique; de là sans doute procèdent les plus graves équivoques de la communication de la science aux non-spécialistes. On pourrait appliquer à la vulgarisation, et surtout à la manière dont elle est assimilée, le mot de Saint-Saëns disant des interprètes de ses œuvres : « Ce n'est jamais tout à fait ça [1]. »

En dépit de ces difficultés, une vulgarisation honnête de la science est possible dans une très large mesure, mais

1. Cité par André George dans l'article de *Recherches et Débats* mentionné plus haut.

sous la réserve que soient satisfaites deux conditions :

— acquisition de connaissances de base,

— mise en œuvre d'une pédagogie appropriée.

Connaissances de base. L'expérience montre que bien souvent l'échec de la vulgarisation doit être attribué à un manque de connaissances élémentaires. Ainsi il est vain d'espérer comprendre les problèmes de l'énergie atomique, si l'on n'a pas clairement saisi ce que sont, en leurs principes, le phénomène de fission et le rôle respectif de l'uranium 235 et de l'uranium 238. En astronomie, on ne saurait lire avec profit un article de vulgarisation, sans données un peu nettes sur les distances stellaires, les différents types d'étoiles, les principaux modes de leur groupement. On multiplierait aisément les exemples.

Bien qu'aisément assimilables, ces connaissances de base sont rarement possédées avec sûreté. Ou bien l'enseignement n'a pas su les fournir; ou bien, quand il s'agit de questions toutes nouvelles qui n'ont pas encore pu pénétrer dans l'enseignement, la vulgarisation n'a pas assez souci de les apporter; ou bien, surtout, le public ne se préoccupe pas de les acquérir. Elles exigent un faible effort; mais on n'en comprend pas la nécessité, voyant dans la vulgarisation uniquement une détente, un loisir. Tant qu'à cet égard l'état d'esprit des usagers n'aura pas été modifié, les possibilités de la vulgarisation demeureront très limitées. Il ne faut se faire sur ce point aucune illusion.

Pédagogie appropriée. Le souci de faire saisir à un public peu scientifique des questions difficiles mais de grande portée, a conduit certains vulgarisateurs à d'admirables réussites pédagogiques. Laissant des présentations classiques trop abstraites, ils ont su faire usage d'images, de comparaisons, à la fois justes et parlantes. Certains ont eu, de plus, le mérite de dégager très nettement les idées maîtresses, les points névralgiques des questions, mieux parfois que ne savent le faire les manuels d'enseignement. Tels exposés de vulgarisation constituent de remarquables introductions à l'étude approfondie d'un problème. Ajoutons que certaines réalisations scientifiques et techniques non négligeables sont dues à des inventeurs dont le bagage scien-

tifique n'était constitué que de lectures de vulgarisation. Ainsi en radioélectricité. Par un tel effort d'intelligence, la vulgarisation est souvent plus près qu'on ne le pense de la science pure, et davantage encore de l'enseignement. Celui-ci aurait sans doute à cet égard plus d'une leçon à en recevoir.

Les chefs-d'œuvre en ce genre sont dus tantôt aux vulgarisateurs non spécialistes, tantôt aux savants eux-mêmes. Que l'on songe aux ouvrages de vulgarisation d'un Eddington, d'un de Broglie [1], d'un Gamow, d'un Couderc, pour ne citer que des savants.

Si remarquables et nombreuses que soient ces réussites, il semble qu'il y ait encore mieux à faire : bien des questions pourraient être plus clairement élucidées pour le grand public. Ainsi tels aspects de la mécanique, de la biologie, de la technique radioélectrique, etc...

Si toute vulgarisation doit, en priorité, dégager une rationalité, faire comprendre, elle ne se définit cependant pas entièrement par cette fonction; elle peut et doit s'associer à d'autres manières d'aborder la vérité scientifique. L'originalité de la vulgarisation réside surtout dans un souci très marqué d'intéresser, de mettre en goût, de frapper l'imagination et la sensibilité, de faire jouer l'intuition. Ce mode d'accès à la vérité scientifique ne saurait être sous-estimé. L'évolution de la science vers une présentation toujours plus pure et plus rigoureuse a conduit à lui accorder moins d'attention. Il semble que ce soit là une erreur. La pudeur excessive de trop de scientifiques, leur froide correction, constitue une attitude étroite, insuffisamment vivante. Si, dans la présentation savante de la vérité scientifique, l'appel aux facteurs imaginatifs et affectifs doit demeurer discret, il convient de reconnaître à la vulgarisation le droit d'y faire une plus large part. Ainsi, dès lors qu'est sauvegardé ce minimum de rationalité dont nous avons parlé plus haut, une approche de la science est rendue possible qui, pour

1. Celui-ci a été un des premiers bénéficiaires du prix international Kalinga de vulgarisation scientifique, récemment créé.

n'être pas purement logique, n'en est pas moins valable. Par cet aspect, la vulgarisation scientifique se trouve à même, non seulement de faire participer à un degré modeste, mais non négligeable, les non spécialistes au progrès des sciences, mais elle sert assez directement la science élle-même. Elle crée, en effet, un climat favorable à son développement contribuant notamment de façon éminente à l'éveil des vocations scientifiques. On n'a pas assez dit tout ce que le progrès scientifique doit à cet égard à ces grands vulgarisateurs, que furent au XVIIIe siècle, Fontenelle, Buffon, l'abbé Pluche, l'abbé Nollet; au XIXe siècle, Jean-Baptiste Biot, Claude Bernard, Fabre; à notre époque, Jean Perrin, Henri Poincaré, Pierre Termier; et, parmi nos contemporains, Jean Rostand. Ce dernier, à la réunion du Palais de la Découverte, évoquée au début de cet article, déclarait avoir reçu à la suite de son film « Aux frontières de l'homme », des centaines de lettres de jeunes dont beaucoup lui disaient que ce film avait fait naître en eux une vocation de biologiste.

De ce point de vue encore, la vulgarisation nous apparaît plus profondément intégrée à la vie scientifique qu'on ne le pense communément. Et l'enseignement, tout en mettant l'accent sur la rigueur, sur la méthode, comme le veut sa fonction propre, pourrait sans doute prendre exemple sur la vulgarisation, et tempérer une conception un peu trop sèche et rationnelle de la formation scientifique, en faisant une plus large place à ce mode plus imaginatif et plus intuitif de connaissance. Comme le disait éloquemment M. François à la réunion du Palais de la Découverte, on a trop séparé science et poésie, oubliant que la science la plus créatrice, la plus vivante doit atteindre, au-delà de la logique et de la stricte positivité, le niveau des émotions et des intuitions profondes.

Comment ne pas évoquer ici les écrits de vulgarisation du Père Teilhard de Chardin où s'allie si admirablement à « l'expérience » d'un savant de grande classe l'ardeur d'une splendide imagination et d'une sensibilité à la fois très forte et très délicate. Quoi qu'en pensent certains esprits chagrins, de tels exposés, en dépit de quelques extrapolations un peu hardies, ne sont pas que poésie; ils expriment

authentiquement la vérité de la science [1]. Puissent-ils contribuer à « convertir » tous ceux, si nombreux encore, hélas! qui ne connaissent qu'une science terre à terre et « sans âme ».

Bien que de moindre qualité, d'autres formes d'évocation imaginative et intuitive des choses de la science, ne devront pas *a priori* être écartées. En soi, une exploitation littéraire des thèmes scientifiques ne saurait être condamnée. Le commentaire par Jean Cocteau du court métrage « A l'aube d'un monde » consacré à l'énergie atomique, est un bon exemple de ce genre. Nous saurons aussi accepter avec indulgence qu'un journaliste nous décrive, sans préoccupation marquée de rigueur et d'intelligence, un cosmotron ou la machine à calculer électronique IBM 704. Nous sommes ici assez loin de la science; mais de tels propos, dès lors qu'ils sont exempts d'erreurs grossières, contribuent incontestablement à intéresser sainement le grand public au progrès de la science.

Nous ne craindrons point non plus d'accueillir la science-fiction, dont on a dit ici même avec nuance et pénétration le rôle et l'intérêt [2]. Gardons-nous ici encore des positions trop pures et des cloisonnements artificiels; ne bridons point l'esprit au nom de méthodes et de conceptions trop rigides.

Mais soyons réalistes et prudents. Sachons dénoncer les idées fausses et le charlatanisme de trop d'exploitations malsaines de la science. Si disposés que nous soyons à faire place, dans la vulgarisation scientifique, à l'imagination et à la sensibilité, il est des limites que nous n'accepterons pas de voir dépassées. On ne saurait tolérer que, pour plaire à un public impatient et avide de nouvelles sensationnelles, des informations fantaisistes et aberrantes soient diffusées sans contrôle.

Nous avons en particulier à lutter contre des vues faciles qui sont absolument à l'opposé d'une juste conception de la science. Ainsi, pour prendre des exemples récents, on eût

1. Dans la même ligne, bien significatif aussi est le succès de très bon aloi qu'a connu le petit livre du Père de Saint-Seine : « A la découverte de la vie. »

2. Jean Pesqueur. *Aventure et technique : la Science-Fiction*, « Etudes », T. 293 (1957), pp. 48-62.

aimé plus de circonspection dans l'accueil de la nouvelle qu'un pendule de conception originale conduisait à réviser les lois de la gravitation. Il est aussi assez irritant de voir l'intérêt suscité par l'annonce périodique qu'un grand savant a enfin trouvé l'équation de l'univers ou de la matière. Il y aurait bien à dire aussi sur l'exploitation malsaine de la cybernétique et sur le mythe du « robot ». Plus généralement, on ne dénoncera jamais assez l'attitude d'une majorité importante de non-scientifiques, pour qui la science est un monde à part, étrange, mystérieux, abstrait, compliqué; pour qui le savant est une sorte de mage se livrant à des opérations n'ayant aucun rapport avec la façon de faire ordinaire. Conception funeste et fausse, aux antipodes de la réalité. L'abstrait, le compliqué, c'est dans la pensée non-scientifique qu'ils se trouvent. La science, est clarté, simplicité, ordre, harmonie.

Un effort est fait actuellement pour conjurer ces déviations. Signalons en particulier que l'Association des Ecrivains scientifiques a créé un service de consultations téléphoniques qui a permis de stopper, depuis plusieurs années, des centaines d'informations fausses. Mais il reste encore beaucoup à faire en ce domaine.

***

La mise en œuvre de la vulgarisation pose de multiples questions pratiques intéressantes et importantes que nous ne saurions aborder ici. Nous ne pouvons qu'énumérer brièvement les plus notables.

Question des niveaux. « De la Maternelle au prix Nobel », déclarait intrépide M. Le Lionnais, à la réunion du Palais de la Découverte. Sans doute, mais chaque niveau aura ses problèmes propres. Il est évident que la vulgarisation du plus haut niveau, comme celle de la collection Colin, par exemple, est déjà presque de la science ou de la technique pures, tandis que la vulgarisation pour enfants se réduira à des évocations imagées très simples où la logique aura peu de part.

Question des domaines. Certains chapitres de la Science sont plus aisément vulgarisables que d'autres. La biologie semble privilégiée. L'astronomie, à certains égards, est aussi de diffusion aisée. On sait le grand nombre des astronomes amateurs et la qualité scientifique de certaines de leurs observations. Quant à la mathématique moderne, elle est un cas à peu près désespéré, du moins pour un public de formation purement littéraire.

Question des formes de vulgarisation. Le journalisme scientifique n'aura pas la tenue des collections de vulgarisation. Quant aux moyens audio-visuels, ils semblent devoir jouer un rôle très important. On sait, par exemple, la réussite remarquable qu'est notre Palais de la Découverte, d'ailleurs récemment très amélioré.

Question du recrutement et du « statut » des vulgarisateurs. Le plus souvent la vulgarisation ne peut être assurée par les scientifiques eux-mêmes, quoique ceux-ci devraient y consacrer un peu plus de temps. Mais il faut qu'entre scientifiques et vulgarisateurs s'établisse un climat de confiance, que l'on observe encore assez rarement, en dépit de progrès certains. On peut se demander d'autre part s'il ne conviendrait pas de favoriser les vocations de vulgarisateurs; on devrait faire en sorte qu'ils reçoivent une formation scientifique plus sérieuse et que, grâce à une meilleure répartition des tâches et une revalorisation des rémunérations, ils puissent fournir un travail plus solide et mieux informé.

Ce sont là autant de questions qui mériteraient un examen approfondi et qui appellent des mesures pratiques. Souhaitons que l'intérêt accru de l'opinion pour le problème de la vulgarisation scientifique, et une meilleure intelligence des principes qui doivent le fonder, favorisent l'évolution, que nous avons essayé de définir dans cet exposé, vers une meilleure intégration de la vulgarisation dans la vie scientifique et culturelle. Par là serait apportée une contribution de grande importance au problème présent de la science et de l'humanisme.

F. Russo.

PÈLERINAGE 1958

Onze heures du soir.

Heureuse bonhomie des employés méridionaux, race de troubadours toujours ravis de faire plaisir. Entre Libourne et Tarbes le contrôleur des billets est un agréable causeur, habile à faire valoir les beautés de son Midi. Tout geste administratif s'accompagne chez lui d'un boniment ailé, d'un compliment sans lourdeur. Jusqu'au restaurant de la gare de Lourdes qui est, pour son prix, une rôtisserie de qualité. Nous la négligeons parce que, gens du Nord, nous gardons un préjugé contre les gares. Au pays des cigales, même les bagagistes sont gens du monde. Les cars automobiles des hôtels nous avalent, comme les brochets font pour le goujon. Un abbé américain, bâti en échassier, fait le compte des trente-deux pieuses personnes à bésicles dont il guide les pas depuis Boston. Toujours, à Rome comme à Lourdes, me frappe la beauté athlétique de ces jeunes prêtres d'Outre Atlantique à qui l'on confie ces cortèges de brebis aux pattes grêles. Eux sont faits comme Gregory Peck ou Gary Cooper. Pour elles, je leur trouverais difficilement un emploi à Hollywood. Elles l'ont échappé belle.

L'hôtel Jeanne-d'Arc, ce soir, est un harmonieux mélange de vertueuses anglo-saxonnes et de Chefs d'Entreprise français, ingénieurs et techniciens, esprits remarquables, femmes charmantes, sortant d'un Congrès à Pau où M. Jean Guitton les a conquis. Je voudrais que nos syndicalistes ne trouvent d'autres interlocuteurs que ceux-là. Entre ces hommes du Nord et ces Américains, le personnel de l'hôtel gazouille comme faisaient, il y a cent ans, les Soubirous.

A minuit, ma valise débouclée, je flâne autour de la basilique. Le Gave, par ce printemps de dégel et de pluies, roule de grosses eaux et sa crue se précipite vers le lointain Adour. Il s'enfle d'autant mieux que nos architectes, en élargissant l'esplanade, ont encaissé son cours. Ces familiarités avec la Nature le courroucent.

Sur les bistrots et camelots de Lourdes qu'ajouterai-je, sinon qu'ils ne m'ont jamais scandalisé. Tant de marchands de chapelets et de gargoulettes sacrées, de cierges cravatés de carton peint et de cartes postales fracassantes font partie du programme commun. C'est la rançon du bonheur, lequel ne va jamais sans quelques bricoles éphémères. J.-K. Huysmans a lancé contre l'auteur de la triple basilique des sarcasmes fameux et peut-être mérités. Il n'empêche que ces excès, provoquant chez nos contemporains la classique réaction que tous les

excès en architecture suscitent, nous ont conduits à une timidité excessive, voire à une pusillanimité touchante. Faute d'oser bâtir quelque grande chose qui serait critiquée, nous avons enterré une chose grande et timide, sans dôme ni flèche, une catacombe moins vaste que Saint-Pierre de Rome mais d'une contenance bien plus grande. Saint-Pierre a quinze mille mètres carrés. La cathédrale souterraine de Lourdes en a douze mille mais l'absence de piliers fait la partie belle aux pèlerins qui peuvent s'y mettre à vingt-cinq mille, au lieu que Notre-Dame-de-Paris n'en contient que huit mille. Nous avons taillé à pleins draps mais sans coupole, dôme ou clocher, avec une telle crainte de gâter le paysage que, décidément, nos enfants nous tiendront pour des gens grands mais gauches, sans élancements et faisant des églises comme on fait des cinémas ou des garages, insinués dans la masse anonyme des usines. Michel-Ange y allait franc jeu bon argent, sans souci du qu'en-dira-t-on.

Les entours de la grotte étaient exigus. Nous avons ménagé ces dilatations spatiales et spirituelles dont nos pèlerins de 1958 nous sauront gré. A part quoi nous avons manqué singulièrement d'imagination, chrétiens modestes qui, en architecture, n'aimons pas être remarqués. Qu'il me soit permis de regretter notre timidité, cette espèce de pudeur qui fait qu'en 1958 nous n'osons rien édifier, par simple crainte de ne point valoir mieux que les architectes de 1871. Cela ne laisse pas d'affliger.

***

25 mars. Une lumière heureusement tamisée baigne l'église dont la forme ovale commence par surprendre. Sans ce double rideau de palplanches que nos pieds foulent, sans le tapis d'argile et de ciment qui nous protège, les eaux du Gave viendraient attaquer l'œuvre des hommes à raison de dix mille mètres cubes à la minute. Ces fantaisies des Sources et génies souterrains ont alourdi les frais d'un gros demi-milliard de francs Gaillard. Sur nos têtes la calotte de dix-huit mille tonnes de béton forme un poids transmis aux fondations par vingt-neuf portiques à double béquille. Et ceux-ci reposent sur des articulations d'une curieuse minceur. Leur surface totale ne dépasse pas neuf mètres carrés. Voilà qui nous prouve que le béton, beau matériau, peut, lui aussi, chanter de Dieu les louanges. Le plan de la construction est de forme ovale, « forme qui cerne le Christ en Majesté et celle de l'emblème primitif du poisson ». Messieurs les architectes expliquent leur point de vue : « la perspective des sanctuaires de Lourdes, familière à tant de fidèles, présente une certaine unité qu'il était exclu d'altérer par un grand édifice d'expression différente... La construction d'un nouveau Saint-Pierre-

de-Rome dans un des hauts lieux du monde catholique était, aux yeux de l'architecte et de ses collaborateurs, trop ambitieuse dans l'état actuel de l'art sacré... »

***

La ligne aérienne New-York-Lourdes sera, cette année, grande vedette. De cet afflux d'Argonautes, de ce colossal cortège on peut déjà conclure au miracle de Lourdes. Peu importe alors le commerce de camelots dont l'exubérance s'étale. Le cardinal Légat est venu par la voie des airs à bord d'une « Caravelle » et, ce soir, il frappe à la porte de la basilique souterraine. Curieuse randonnée que la sienne, à bord d'une torpédo d'un rouge cardinalice, autour de cet abri bétonné, tandis que des hélicoptères poursuivent, dans le ciel, leur grésillante randonnée. Au crépuscule, nous nous sommes, dans la basilique du Rosaire, recueillis autour des reliques des saints martyrs qui seront ensevelies sous la pierre d'autel de la nouvelle maison de Dieu. Un martyr polonais, deux martyrs français, tombés en Chine et en Océanie, pays si lointains hier, mais qu'une « Caravelle » met à vingt-quatre heures de vol de l'aérodrome bigourdan.

***

Mon confrère du *Daily Express* (dont la « circulation » quotidienne est de cinq millions d'exemplaires) venu ici en envoyé spécial, me déclare que, pour un quotidien londonien comme le sien, Lourdes est une affaire « d'intérêt général », non seulement pour les quinze pour cent de lecteurs catholiques de son journal mastodonte (les ouvriers de Glasgow et Liverpool sont généralement Irlandais), mais pour l'énorme public du Métro de Londres. Ensemble nous déambulons autour de la basilique de 1871 que le bon J.-K. Huysmans cribla de ses sarcasmes... » Œuvre scélérate que le Malin y joue... rotonde de pain d'épices, anisée de grains roses... pléthore de bassesse... basilique qui grelotte, maigre comme une perche, sous un chapeau de pierrot... » Quant au Rosaire, c'est un cirque hydropique dont le ventre rebondit sous ses pieds. L'auteur est qualifié de « constructeur de casino religieux... » de « funeste ganache qui a construit ce misérable pastiche du XIIIe siècle... »

En 1958, cette pieuse fabrication n'a plus l'air que d'un ex-voto accroché là comme une béquille dans l'universel miracle de Lourdes, le miracle quotidien de la foule mondiale, du pèlerinage planétaire, venu de Johannesburg et de Valparaiso. La S. N. C. F. a prévu 668 trains

spéciaux dont 431 français, 113 belges, 68 anglais, 29 néerlandais, 13 suisses, 8 espagnols, 6 sarrois. Voilà pour les proches. L'aérodrome d'Ossun est prêt à recevoir 70.000 passagers. Les préfets de huit départements se sont réunis le 28 octobre 1957 pour discuter les problèmes de l'hébergement, de la sécurité, de la police d'un rassemblement pareil. Des brigades spéciales sont chargées de la poursuite des tire-laines, tapeurs et « faux pauvres ». La préfecture nous le communique obligeamment, sachant bien que la tradition du parasite remonte au Moyen Age et que, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle, les mauvais garçons rançonnaient les caravanes. Le bon Huysmans a découvert en 1906 à Lourdes une facétie du Malin qui, dans toute l'Europe et ailleurs, dansa autour de tous les sanctuaires sa ronde des damnés. Autour des maisons de lumière le Prince des Ténèbres a toujours tenté quelques contre-offensives. Les Croisades elles-mêmes n'y échappèrent point.

Capitale de la Prière. C'est le titre que mes confrères de la presse reconnaissent le plus volontiers à Lourdes. Ici se retrouvent tous les types classiques d'orants et d'orantes. Huysmans y reconnaît le carme à la robe couleur de « motte brûlée », puis le *Credo* d'un pèlerinage espagnol... « il s'achève en une chevauchée à la Palestrina qui doit servir sans doute de transition avec le reste de l'office exclusivement composé de séguedilles et de fredons... » J'ai beau chercher, je ne découvre pas ces pieuses corridas. La place est occupée, ces jours-ci, très exactement, par les prêtres français « à la soutane verdie ». La formule a gardé toute sa vigoureuse valeur. Et quelle tranquille simplicité dans la prédication! Comme le sermon du petit curé, prononcé au pied de cette falaise, résonne évangéliquement. Il y a bien, de-ci, de-là, quelque virtuose du micro qui égrène des trémolos d'académies. C'est lui qui date et qui fait vieillot. Nous, dans le journalisme, nous demandons de l'actuel, de l'Église de 1958 et la découvrons sans peine chez ces rustiques pasteurs aux traits taillés à la serpe, des hommes pour le *Miserere* de Rouault, des hommes qui savent parler aux malades et aux familles des malades, à tous ceux qui souffrent et qui ont quelque chose à demander, dans la grande fraternité de la douleur. J'ignore si, pendant ces trois jours, le bureau des Constatations a enregistré des « phénomènes inexplicables » et n'ai même pas songé à le questionner. Le grand phénomène de notre temps est que, au lendemain de Buchenwald et dans l'effroyable diaspora des Personnes Déplacées (dix millions d'Européens jetés sur les routes), les foules grossissent autour de ce petit coin calciné par les flammes des cierges. La supplication était plus prenante encore le 11 février, quand les malades, vu la cruauté de la saison, étaient plus rares. Tous ces hommes bien portants, toutes ces familles robustes venaient ici pour solliciter quelque chose, ne fût-ce

que le pardon de leurs péchés. Il convient, à Lourdes, de se confesser d'abord, à un prêtre inconnu qui, visiblement, en a entendu bien d'autres. Mais notre présence ici n'est qu'une continuelle confession. Personne ne vient à Lourdes au petit bonheur la chance; en touriste, en curieux. On vient pour demander. Cette année, je suis venu moi-même pour remercier. C'est donc que, pendant longtemps, j'avais demandé quelque chose. L'abbé René Laurentin nous dit si bien que « Lourdes est un secret d'enfance ».

Visite à l'extraordinaire Cité Saint-Pierre de Mgr Jean Rodhain. Cet homme de Dieu, ancien aumônier de la Jeunesse ouvrière du quartier Gare-du-Nord à Paris, a été, quatre ans et demi, aumônier des camps de prisonniers. Il est devenu l'aumônier européen des vagabonds, des mangeurs de kilomètres, de cette armée de nomades volontaires que nous sommes, en 1958. A tous il nous réclame les « kilomètres de la Charité », l'aide aux pèlerins pauvres de 1958. En quels termes actuels! « Voici l'âge atomique, quelle sera la forme de l'aumône?... L'Archevêque de Paris de l'an 2000 est né vers 1945 : il a douze ans actuellement. Les Ministres, les Responsables, les Chefs d'industries ou de syndicats de l'an 2000 seront les enfants de dix, douze et quatorze ans que nous regardons rire, jouer et travailler en 1958 : ils auront cinquante-cinq ans en l'an 2000... Si, à ces enfants, je leur demande de partager leur chocolat avec leur voisin, je les invite à une aumône de voisinage. »

Cette aumône, Mgr Rodhain propose de la faire aux enfants des taudis sous forme de kilomètres au soleil. « Alors voici des milliers d'enfants qui, au temps de Pâques 1958, économisent de quoi planter une borne. Ils grignotent les kilomètres. Ils totalisent des lieues entières avec 20 francs de privation. Une affiche s'illumine enfin d'une clarté de Lourdes. Et en cette Année Mariale, voici ces milliers d'enfants, aussi mal logés que Bernadette privée d'air dans son cachot, qui partent vers le grand air. »

La borne n° 1 a été remise le 22 mars à Bruxelles, par le ministre Heymans, Commissaire général du Saint-Siège. La borne 1958 sera remise le 1er mai, à Lourdes, par Mgr Théas. Et tout ce nomadisme de 1958, aiguillé vers la Cité de la Prière, il est vieux comme le monde. Et nous-mêmes chroniqueurs ou baladins, allant de carrefours en marchés, nous n'inventons point. Nous continuons.

Un prêtre polonais me raconte qu'un bréviaire, l'autre jour, fut remis au Saint-Père. Le petit livre venait du fond de la Sibérie où plusieurs prêtres n'avaient eu, pour dire leurs messes, d'autre lecture. Les noms de ces prêtres? Ne les demandons point. Tout près de nous, à Leipzig, commence la grande frontière, celle de l'Église du Silence, qui va jusqu'à Shanghaï. A ce prêtre polonais je n'ai pas demandé son nom.

Dans le rapide Lourdes-Paris un couple américain prend place, avec

un bébé sur une civière. On n'aperçoit que les boucles blondes émergeant des couvertures de laine claire. Dans son compartiment de première, entre son père athlétique et sa mère habillée dans la Ve avenue, le bébé pourrait être saint Jean ou simplement un enfant de clochard ou de chiffonnier. Sauf le confort c'est la même souffrance. L'homme en complet bleu électrique passe quelquefois au wagon-restaurant pour réchauffer des biberons. A Paris-Austerlitz, dans la queue attendant les taxis, un policier intelligent distingue le couple à l'enfant, le détache du rang, lui envoie une voiture prioritaire. La jeune femme remercie tristement. Les voilà partis, engloutis dans le panier de crabes de la rue et du boulevard.

Un peu de souffrance a passé, avec cette espérance qui serre le cœur et qui fait dire à Anne Frank dans son journal : « C'est que Dieu n'est pas loin. »

Charles d'YDEWALLE.

ÉTAPES D'UN DÉGEL

LE ROMAN SOVIÉTIQUE DE JDANOV AU NÉO-STALINISME

Entre 1946 et 1953, la littérature romanesque, en U.R.S.S., ne bat que d'une aile. Les meilleurs écrivains, ceux que le public connaît et apprécie, ne produisent presque plus rien. Les autres, de nouveaux venus, pour la plupart, font paraître des œuvres que boudent les lecteurs.

Les raisons de cet état de choses sont connues. Enfermé dans les règles étroites du « réalisme socialiste » tel que le définit Jdanov, le roman voit son champ d'inspiration considérablement réduit par les exigences de l'orthodoxie. Dans la crainte de se fourvoyer, il se borne à illustrer les thèmes habituels des éditoriaux de la « Pravda » : problèmes de la production, qualification des cadres, importance de la compétition socialiste, force de la fraternité et de l'amitié des peuples de l'U.R.S.S., rôle de la critique et de l'auto-critique, etc...

Un seul et même sujet, sous des affabulations diverses, sert de matière à tous les auteurs : l'exaltation de l'effort collectif, des exploits accomplis par les bâtisseurs du socialisme pour l'amour de la patrie et du Parti. Chaque livre est invariablement l'histoire d'une collectivité d'hommes unanimes dans leur volonté d'atteindre le but fixé, en même temps qu'un hymne à la gloire du régime et de son chef.

Sensibles à l'ambiance de l'optimisme officiel, les romanciers décrivent une société idéalisée, où domine le type du surhomme soviétique sous toutes ses formes : dirigeants bolchéviques, chefs « dignes de leur mission », qui ne reculent devant aucune responsabilité, modèles de dévouement, d'abnégation et de civisme; stakhanovistes dont la résistance est sans limites; travailleurs d'élite, riches d'initiative, qui font montre d'une activité bouillonnante; membres du Komsomol, dont l'intrépidité va jusqu'à l'héroïsme et que rien ne peut abattre. Tous accueillent la critique de bon cœur et acceptent avec enthousiasme une vie sévère au nom d'un « avenir radieux ».

A ces héros dotés d'une perfection sans faille sont néanmoins opposés des adversaires, la lutte entre les bons et les mauvais constituant le principal ressort de l'action. Ces adversaires, auxquels est toujours dévolu un rôle secondaire, sont de deux sortes : ceux qui ont tort « dans le bon sens », qui se trompent de bonne foi, tout en voulant le bien de la patrie et non le leur propre, et ceux qui, moralement dégénérés, font le mal sciemment, ne songent qu'à leurs intérêts personnels et

cachent leur vraie nature sous des dehors hypocrites. Aux premiers se rattachent les tenants de la vieille école, qui adorent les dieux étrangers de la science et de la technique et sont prisonniers d'idées fausses, ainsi que les faibles, les douteux, qui se séparent de la collectivité en commettant le péché d'individualisme, font preuve d'amour-propre, d'égoïsme, de mesquinerie, écoutent leurs rancunes personnelles, ont une attitude bureaucratique et formaliste devant le travail. Tous ceux-là, dont les défauts sont des survivances du capitalisme, sont traités avec une certaine indulgence, car leurs erreurs sont redressables. Ils finissent toujours par arriver à la lumière, plus ou moins vite, suivant leur degré d'aveuglement, et, après avoir fait leur *mea culpa*, se rangent au culte de la vérité reconnue.

Quant aux autres, — saboteurs, profiteurs, arrivistes, lâches, espions et traitres de tout poil, — ils ne sont que des comparses, dépeints sous les traits les plus sombres et sur lesquels on n'insiste pas car, selon l'avis que prête Ajaïev à l'un de ses héros [1], « ils ne valent pas la peine qu'on parle d'eux ». Ils ne sont là que pour inspirer une crainte salutaire par la fin ignominieuse à laquelle ils ne peuvent échapper.

Ainsi conçus, ces personnages peuvent difficilement, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, représenter autre chose que des types standardisés. Ils ne connaissent que peu de chose des passions humaines. La douleur, physique ou morale, n'est à leurs yeux qu'un accident passager, un obstacle facile à surmonter avec l'aide de la foi marxiste. La solitude est impensable pour qui se sent membre de la collectivité. La mort, sacrifice glorieux pour la patrie ou châtiment mérité, ne peut appeler ni larmes ni regrets. L'amour, basé sur l'estime, ignore les sentiments troubles. Les seuls problèmes qui se posent à ces êtres fictifs sont d'ordre technique. Pour le reste, ils s'en remettent aux dirigeants et à la doctrine.

Littérature assez inhumaine et peu propre à émouvoir. A lire des œuvres telles que *Loin de Moscou*, de Vassili Ajaïev, *Le bouleau blanc* de Boubiennov, et les premiers romans de Véra Panova : *Clair Rivage*, *Kroujilikha*, *Les Compagnons de Voyage*, qui sont les modèles du genre, on se croit en présence de créatures d'un autre monde, mues par des préoccupations étrangères aux nôtres et agissant avec une sorte d'automatisme.

Cette ligne stricte, qui n'avait cessé de se raidir jusqu'à la mort de Staline, c'est Panova qui osa s'en écarter la première. *Les Saisons*, parues en février 1954, un an à peine après la disparition du dictateur, représentent une tentative de non conformisme intéressante, encore que timide. Les arbitres de la critique ne s'y trompèrent pas, qui se hâtèrent d'infliger un blâme à la romancière.

1. Dans *Loin de Moscou*.

En principe, pourtant, Véra Panova n'avait fait qu'user d'un droit formellement reconnu aux citoyens soviétiques : celui qui autorise tout un chacun à dénoncer hardiment les carences, les échecs, les fautes, pour mieux aider à les réparer, à en extirper les causes. Mais de la théorie à la pratique, il y a un pas que le réalisme socialiste enseigne à franchir. La faute de Panova, aux yeux des censeurs, son originalité, aux nôtres, réside précisément dans la manière nouvelle dont elle a franchi ce pas. Contrairement aux règles les mieux établies, qui imposent au romancier d'édifier par le récit d'exemples exaltants et de n'accorder aux échecs que la place indispensable pour mieux faire ressortir les réussites, Véra Panova, renversant l'ordre des valeurs, a choisi de mettre au centre de sa narration l'histoire d'une série de faillites qui s'enchaînent. La faillite d'une éducation, en amenant un jeune dévoyé à s'acoquiner avec une équipe de vauriens et en entraînant la découverte d'un réseau de malversations où se trouvent impliqués plusieurs membres du Parti, provoque à son tour, avec le suicide du principal responsable, la faillite de toute une existence, d'une longue union et d'une vie de famille en apparence heureuses.

Ces ratages nous sont décrits de façon si minutieuse, avec un tel cortège de laideurs et de misères, allant du tripotage à la tentative d'assassinat, en passant par le faux témoignage, l'abus de confiance, le vol manifeste, l'abandon, la trahison, et les intrigues de toute sorte, qu'en dépit des éléments positifs — auxquels l'auteur réserve pourtant une place importante — le livre laisse une impression plutôt sombre et presque pénible. Nous sommes loin de l'atmosphère tonique des premières œuvres.

En traitant un pareil sujet, la romancière était forcément obligée de mettre en lumière les personnages qu'il était jusqu'alors recommandé de laisser dans la pénombre. A la faveur de cet éclairage, le tableau social qu'elle nous présente apparaît dans une perspective nouvelle. Nous voyons une société où les arrivistes, les parasites, les parvenus, les fonctionnaires corrompus, les malfaiteurs et les filous n'apparaissent pas comme des exceptions; où il y a aussi des fils à papa et des zazous, des jeunes gens paresseux, jouisseurs, blasés, dont l'idéal est de se distinguer par des extravagances vestimentaires; où les bons sont parfois le jouet des mauvais; où les meilleurs tirent volontiers la couverture à eux, sans même en avoir conscience ni frapper leur coulpe pour autant; où enfin — ce qui est encore plus grave — les méchants ne sont pas toujours châtiés. Si, en effet, dans *Les Saisons*, les principaux coupables se voient diversement punis, d'autres échappent à toute poursuite et vont simplement recommencer ailleurs une vie que rien ne nous permet d'imaginer plus vertueuse.

Enfin, dernière nouveauté à l'actif de Panova : ses héros pensent

et agissent comme des êtres humains, aux prises avec la réalité de tous les jours. Ils écoutent parfois leur cœur plutôt que leur raison. Ils ont des coups de foudre, des faiblesses, des contradictions. Le bonheur les attire, le luxe les séduit. Nous compatissons à la souffrance de cette mère aveuglée par sa tendresse pour un fils indigne. Nous sympathisons avec cette jeune fille pour qui l'amour est inséparable de la poésie. Nous comprenons cette femme d'âge mûr qui tremble de perdre son jeune amant, ces adolescents mal aimés, jaloux de leur univers secret, avides de pureté, qui plastronnent pour cacher leur timidité en face du beau sexe et rêvent devant une photographie. Même si, dans l'ensemble, leur mentalité nous paraît encore assez éloignée de la nôtre, nous retrouvons en eux quelque chose de nous-mêmes. Leur sort ne cesse pas de nous intéresser et, souvent, de nous émouvoir.

Le mince filet d'eau libéré par *Les Saisons* allait se transformer, avec *Le Dégel*, en un flot impétueux. Publiée quelques mois seulement après le roman de Véra Panova, la nouvelle d'Ilya Ehrenbourg pousse l'audace infiniment plus loin. N'hésitant pas à remettre en question la plupart des problèmes auxquels le marxisme avait prétendu donner une réponse définitive, l'auteur ose défendre l'art pour l'art, critiquer les principes de l'éducation communiste, rompre une lance en faveur d'une institution aussi discréditée que le divorce, faire triompher la passion, remettre l'amour à la base des relations humaines, affirmer que, dans n'importe quel domaine — art, travail, vie privée — aucune réussite valable n'est possible sans l'aide d'un sentiment sincère, restituer, en un mot, à la littérature les sources vives qui lui avaient été retirées.

Le Dégel est en effet une apologie, non seulement de l'amour, mais du sentiment en général. Le sort de chaque personnage est réglé en fonction, non de ses capacités, mais de sa sensibilité. Le seul qui échoue vraiment et ne tire pas la leçon de son échec — Jouravlov — est aussi le seul qui soit incapable d'aimer et de se faire aimer. Les artistes qui ont prostitué leur talent — Volodia, le peintre qui obéit « aux instructions », Tanietchka, la comédienne qui « déclame des âneries » — sont torturés par le vide de leur existence et profondément malheureux, en dépit de leur réussite matérielle, jusqu'au jour où ils comprennent qu'ils « ont galvaudé les sentiments ». Ceux que l'expérience, les épreuves de la guerre ont rendus plus aptes à éprouver de la compassion, de la pitié, de la tendresse — Korotieiev, Léna, Sokolovski, la doctoresse Schérer — ou que leur nature prédispose au « romantisme », — comme Savtchenko, — trouvent leur vérité plus aisément que les réalistes du genre de Sonia, les représentants de la jeune génération, dont nul ne s'est soucié d'éduquer les sentiments et dont la personnalité reste à moitié « inculte ». Ceux-ci, égarés par une fausse conception de la

dignité humaine, croient dégradant de lutter pour leur bonheur. Néanmoins, ils ne peuvent se défendre d'en être obsédés, comme les autres.

Car tous ne songent qu'au bonheur — à l'exception des vieux bolchéviques, chez qui domine l'abnégation — et c'est là un des traits les plus nouveaux de leur psychologie comparée à celle des héros conformes aux canons jdanoviens. Un bonheur noble, sans doute, mais tout à fait personnel, où les succès et les réalisations du régime n'ont que fort peu de part et pour lequel ils mènent un combat solitaire, en marge de toute collectivité.

Dans ce corps à corps avec leur drame, au surplus, ils font preuve d'une singulière faiblesse. Les uns, possédés par « l'amour qui s'empare de tout l'être et marque toute la vie », ne peuvent ni se contrôler, ni comprendre leur propre cœur. Les autres, ceux que n'habite aucune passion, traînent comme un boulet leur abattement, leur ennui déguisé en cynisme, leur dégoût universel. Le malaise dont ils souffrent n'est pas sans rappeler celui qui affecte une certaine jeunesse occidentale, à cette différence près qu'il touche plutôt, ici, la génération née au lendemain de la Révolution, qu'il comporte un remède et n'est pas marqué du sceau de la fatalité.

Le monde composé par tous ces personnages est presque aux antipodes de celui que nous proposaient les disciples de Jdanov. C'est un monde où les êtres sont faits de pièces disparates, où il y a beaucoup de choses incompréhensibles et où « rien ne se résout par l'arithmétique ». Si la distinction entre les bons et les mauvais subsiste, elle ne s'y fait pas suivant les mêmes critères. Entre le noir et le blanc, elle admet une gamme de nuances qui lui enlèvent le caractère factice que l'on trouve encore chez Panova et lui confèrent le cachet de l'authenticité.

Toutes ces innovations étaient bien de nature à donner une impulsion nouvelle au roman soviétique, si la déstalinisation n'avait été brusquement freinée et suivie d'un raidissement idéologique sévère. Avec la contre-offensive néo-stalinienne, il y avait tout lieu de craindre un arrêt complet du « dégel ». La publication de « L'homme ne vit pas seulement de pain », à la fin de 1956, a prouvé qu'il n'en était rien et que le mouvement d'émancipation littéraire commencé trois ans plus tôt avait poursuivi son avance.

On a parlé, à propos de ce livre, d'une véritable révolution. Le mot n'est pas trop fort. Affirmer la primauté des valeurs spirituelles dans un pays qui se dit le dépositaire de toutes les vérités marxistes, c'est porter un coup mortel aux racines mêmes de la doctrine. En mettant la réussite et le bon droit du côté de l'isolé qui croit en sa mission d'homme et se déclare « toujours prêt » à échanger son pain contre une étincelle de foi; en plaidant la cause des « idéalistes » contre « les producteurs

de biens matériels »; en affirmant qu'il faut voir, dans le communisme, moins la promesse d'un niveau de vie excellent pour tous que la perspective pour chacun de pouvoir travailler sans entrave à satisfaire des besoins plus élevés, Doudintsev réhabilite la personne et par là il s'en prend à l'essence même du matérialisme dialectique, fondé sur le déterminisme socio-économique.

S'il paraît au premier abord défendre l'individu contre la collectivité, ce n'est qu'une apparence. En fait, il s'attaque aux fausses collectivités, dont les membres sont unis par le désir de sauvegarder leurs intérêts personnels plutôt que par la volonté de servir une cause qui les dépasse, et qui incarnent l'individualisme égocentrique opposé au personnalisme. Si l'on admet, en effet, avec Nicolas Berdiaiev, que la personne n'est pas « une catégorie biologique ou psychologique », mais qu'elle est « une catégorie éthique et spirituelle », un élément révolutionnaire, qui est effort et lutte, activité, résistance, triomphe de la liberté sur l'esclavage, tandis que l'individualisme est synonyme d'auto-affirmation égoïste, il est clair que l'histoire de Lopatkine illustre parfaitement cette opposition. Le héros de Doudintsev ne songe pas à ses intérêts personnels. Simplement il refuse de se compromettre, de renoncer à une parcelle de son authenticité, d'être prisonnier d'un monde sans grandeur qui propose pour joie suprême celle des « vers se chauffant au soleil ». Il revendique pour l'homme le droit de se déterminer du dedans, sans contrainte extérieure, le droit d'être « une comète et de luire avec allégresse, sans craindre que se consume le précieux matériau humain ». Fort de la seule vraie liberté, celle de l'esprit, qui ne connaît pas les barrières physiques, fût-ce les barbelés du camp de concentration, il conçoit l'existence comme une lutte perpétuelle. C'est pourquoi il effraye et dresse contre lui ceux qui vivent cramponnés à leur fromage, dans l'unique recherche des avantages matériels. C'est aussi pourquoi, même après sa victoire, il refuse l'accès du camp de « Kitèje » et reste fidèle à son destin, qui est de poursuivre sa route, solitaire et indompté, afin que l'éclat de sa flamme continue à faire accourir les hommes de bonne volonté.

La conviction que met l'auteur à défendre ses idées donne à sa plume maladroite une force singulière pour mettre au pilori tout ce qui, dans la Russie d'aujourd'hui, lui paraît incompatible avec le développement spirituel et le bien réel du peuple : non seulement les tracasseries bureaucratiques, le formalisme, la corruption, l'arrivisme, l'arbitraire administratif, déjà critiqués par Panova et Ehrenbourg, mais encore et surtout l'esprit de clan et de « monopole », le goût du luxe, la suffisance, le snobisme, qui se manifestent parmi les cadres, chez les hauts fonctionnaires et les dirigeants du Parti, et les incitent de plus en plus à se distinguer et à s'isoler de la masse; la paresse d'esprit, qui entraîne la soumission

aveugle à l'ordre établi; la servilité et le culte des « fétiches ». Grâce au subterfuge des dates, derrière le paravent du régime stalinien, ce sont de toute évidence les abus actuels que vise Doudintsev en fustigeant une société qu'il montre en pleine voie d'embourgeoisement; une société où certains roulent en voiture, offrent des manteaux de vison à leur femme ou à leur fille, donnent des réceptions « à l'échelle du district », n'invitent que « des noms ronflants » et s'accrochent farouchement à leurs privilèges, tandis que d'autres vivent dans des « gourbis », se nourrissent de pommes de terre bouillies et se heurtent à la pire obstruction lorsqu'ils tentent de sortir de leur misère par leurs propres efforts.

La passion indéniable qui anime Doudintsev se communique à ses personnages et, suppléant à certaines lacunes de son talent littéraire, aide à conférer de la fermeté et du relief aux caractères. Bien qu'ils soient également doués de sentiment et capables de tendresse, bien qu'ils ne soient pas exempts de faiblesses, les héros de « l'Homme ne vit pas seulement de pain » sont d'une autre trempe que ceux du « Dégel ». Sans doute parce qu'ils sont plus engagés, davantage liés aux activités sociales et politiques du pays, ils trouvent naturel de lui demander davantage. Ils ne sauraient à l'exemple de l'ingénieur Sokolovski, concevoir la vie et le salut hors du socialisme. C'est pourquoi ils expriment leurs revendications avec une hardiesse parfois si brutale, car ils veulent un socialisme qui réponde aux besoins du jour. Enfants du régime, comme Doudintsev, ils peuvent se permettre d'avoir, à l'égard de l'ordre dont ils sont issus, d'autres exigences que les personnages d'Ehrenbourg, la clairvoyance et la sévérité qu'autorise seul un amour sincère.

Faut-il voir là l'une des raisons qui ont contribué à adoucir les mesures prises contre *L'Homme ne vit pas seulement de pain?* C'est probable. Néanmoins, le fait qu'un pareil livre, même en une édition unique de 30 000 exemplaires [1], ait été livré en pâture au public, qu'il ait soulevé des débats critiques et donné lieu à des manifestations populaires, semble vouloir prouver que le cours de l'histoire, comme se plaît à le répéter M. Khrouchtchev lui-même, est irréversible. Et en effet, en dépit de l'actuelle évolution néo-jdanovienne, la fronde littéraire se poursuit en U.R.S.S., attisée par des auteurs tels que V. Kavérine, Semion Kirsanov, Alexandre Iachine, le poète Evtouchenko, sans parler de Boris Pasternak, dont *Le Dr. Jivago*, interdit à Moscou, vient de paraître à Milan. Aussi est-il permis d'espérer qu'ayant retrouvé un cœur, grâce à Ehrenbourg, et une âme, grâce à Doudintsev, le roman soviétique poussera de nouveaux bourgeons sur l'arbre du « dégel ».

Suzanne CUSUMANO.

1. Il avait d'abord paru en feuilleton dans la revue *Novy Mir* qui tire à 140.000 exemplaires.

PROCÈS A JÉSUS

Au théâtre Hébertot, où se joue *Procès à Jésus*, l'œuvre nouvelle de Diego Fabbri, l'action se déroule à parts égales sur la scène et dans la salle. Étrange et captivant spectacle qui tient tout ensemble des procédés désormais classiques du drame pirandellien, où s'amenuisent les frontières entre le théâtre et la vie, du « mystère » médiéval, du prêche salutiste, du meeting populaire, des débats publics de cour d'assises. Apparenté, de façon plus ou moins directe et épisodique, à chacune de ces formules si diverses, il ne se laisse enfermer en aucune d'elles. Son allure absolument neuve et jusqu'à ce jour sans exemple suffirait à lui assurer — fût-ce du seul point de vue dramaturgique — une place tout à fait à part dans l'ensemble de notre production contemporaine.

Amorcé sur les planches par une troupe de Juifs modernes itinérants, ce Procès finira par intéresser, passionner et mettre en cause tout l'ensemble du public. L'intérêt profond de l'œuvre est là. Rien de plus spécifiquement dramatique, rien de plus émouvant, que ce déclenchement de réactions en chaîne à partir d'un fait initial qui semblait n'intéresser tout d'abord qu'un petit nombre de partisans. Rien de plus significatif que ces rebondissements d'une cause qui par une sorte de nécessité interne déborde du point de vue juridique pour atteindre à la substance de notre vie personnelle, du cadre de l'histoire révolue à celui de l'histoire présente, du particulier à l'universel, du plan du « problème » au plan du « mystère ». Élargissement progressif et continu des perspectives, que mettra en relief tout à l'heure l'intervention de ces témoins à charge ou à décharge, surgis des rangs des spectateurs, interprètes des sentiments divers de cette foule anonyme au sein de laquelle ils s'étaient subrepticement introduits. Artifice de théâtre, c'est entendu, mais qui n'en illustre pas moins puissamment un fait réel : l'ébranlement contagieux qui, de zone en zone, se propage dans les consciences et dans les esprits, à la seule évocation de cette figure du Christ qui, après vingt siècles, continue de hanter les hommes d'aujourd'hui et de les contraindre au face à face avec eux-mêmes.

Crucial problème, en vérité! résumant les autres problèmes, et de loin les dépassant tous. Le plus beau sujet qu'un écrivain de théâtre puisse ambitionner de mettre en œuvre. Il y a longtemps que Diego Fabbri, en qui chacun s'accorde à saluer une des figures les plus attachantes du théâtre italien contemporain, en avait discerné l'importance. Déjà ses œuvres antérieures ne s'étaient-elles pas appliquées

à en cerner les contours? Fort des certitudes de sa foi chrétienne et de ses intuitions de dramaturge, il aborde aujourd'hui ce problème de front, reconnaissant dans la personne de Jésus la réalité qui, selon ses propres paroles, demeure « plus que jamais aujourd'hui, le point de vraie contradiction de notre existence, et par cela même son vrai signe dramatique ».

N'était-il pas téméraire, de la part de Diego Fabbri, d'oser convier les foules contemporaines à de si hauts et sévères débats? Apportant un éclatant démenti aux craintes exprimées par les augures, le public parisien a répondu de façon décisive. Depuis la création de la pièce en février dernier, il réserve chaque soir à cet ouvrage l'accueil le plus vibrant, le plus compréhensif et le plus spontanément chaleureux.

***

Tout commence dans la petitesse, la grisaille, la médiocrité. J'aimerais écrire : au ras du sol. Un maigre décor poussiéreux, qu'aucun rideau de scène ne sépare du public. Une poignée d'Israélites aux vêtements élimés, aux allures traînantes et vaguement suspectes, qui depuis quelques instants, l'un après l'autre introduits, hantent le pourtour des estrades. Cependant que retentit la languissante mélopée de la prière juive du « grand Pardon », par laquelle ces singulières assises semblent devoir traditionnellement s'inaugurer. Qui sont-ils donc? Ils se présentent. Une famille : le vieil Élie, ex-professeur de critique biblique dans une quelconque Université d'Europe — c'est lui qui présidera les débats — sa femme Rébecca, sa fille Sara et le mari de celle-ci, David. Un groupe d'une dizaine d'auxiliaires salariés les accompagnent. Ceux-ci auront charge d'incarner à nos yeux les personnages que cette procédure va mettre en cause. En effet, que vont-ils faire? A grand renfort de gestes cérémonieux, ils nous le disent, semblant presque s'excuser d'être là. Aujourd'hui — comme chaque soir ils l'ont tenté devant les publics les plus divers, au cours de nombreuses années de pérégrination — ils entendent rouvrir devant nous le procès de Jésus jadis condamné par leurs ancêtres. Étrange et presque indécent propos que celui de ces Juifs vagabonds qui, autour de cette méchante tribune foraine et de cette table recouverte d'un tapis miteux, prétendent procéder à l'évocation du plus douloureux et du plus saint des mystères! A quel spectacle déconcertant allons-nous donc assister? La publicité faite autour de cet ouvrage nous aurait-elle à ce point trompés? Et comme elle me semblait tomber à pic, cette boutade d'un spectateur attardé qui, se frayant péniblement chemin vers sa place à mes côtés, glissait à l'oreille de sa compagne : « Ça m'a l'air de commencer bien! »

Tout ne laisse-t-il pas supposer que nous allons avoir à subir quelques mornes discours d'intellectuels, acharnés à éplucher des textes, à ergoter sur des points de jurisprudence, dans une atmosphère de mortel ennui? Mais dès les premiers mots d'Élie, cette impression première va se trouver bien vite effacée :

Pourquoi nous, Juifs, depuis deux mille ans avons-nous été persécutés ?... Quel est le peuple qui, sur seize millions d'âmes, a eu, dans cette seule dernière guerre, plus de six millions de morts comme nous, Juifs ?... Pourquoi cela est-il arrivé? Pourquoi cela arrive-t-il ?... Est-ce à cause de cette croix? De cette croix qui fut élevée un soir sur le calvaire?

L'affaire brusquement s'intériorise et révèle, en ce qui concerne du moins ces gens-là, sa dimension profonde et tragique. Il s'agit pour eux de tout autre chose que de discuter devant nous savamment de quelque point épineux d'histoire. Ils entendent faire face courageusement au doute torturant qui les assiège. N'y va-t-il pas de leur conscience, de leur honneur, de leur dignité d'hommes avides de reprendre place parmi les autres hommes, de retrouver une possibilité de vivre et une raison d'espérer? Le problème dont ils ont à débattre atteint à la racine intime de leur être. Comment leur refuser dès lors notre audience et notre respect?

En quoi cette erreur judiciaire, dont le souvenir flétrit leur race, surpasse-t-elle en horreur tant d'autres que l'histoire enregistra? Et tout d'abord qui était Jésus? L'authentique Fils de Dieu qu'a reconnu le foi chrétienne? et son exécution fut-elle ainsi le crime impardonnable entre les crimes? Ou bien le blasphémateur illuminé qui provoqua le scandale explicable du Sanhédrin? Et dans ce cas ne faut-il pas reconnaître qu'il fut justement condamné pour avoir, selon les propres termes du Talmud babylonien dont Elie nous refait lecture, « séduit et trompé par sa magie le peuple d'Israël »? Angoissante incertitude dont ils n'ont pu jusqu'ici sortir.

Quoi qu'il en soit, voici dès maintenant précisé le thème essentiel de tout l'ouvrage, cette invitation qui partout nous y sera faite d'avoir à considérer Jésus non comme une réalité du passé, mais comme une présence mystérieuse qui, dans le contexte même de nos vies personnelles, immédiatement et concrètement nous intéresse, nous compromet, nous engage.

Du choc de ces débats quotidiennement renouvelés, aucune lumière nouvelle n'a surgi qui permette à ces Juifs de bonne foi de parvenir à l'accord — le pacte qu'ils ont entre eux conclu leur faisant devoir d'aboutir ensemble. Impossible de réformer la susdite sentence et de proclamer — comme tous, à l'exception de David, semblent secrètement le souhaiter — l'innocence du Condamné. Une fois de plus, en notre

présence, l'expérience sera tentée. Comme chaque soir, ces obstinés pourchasseurs d'une vérité insaisissable tirent au sort les boules de couleur qui désigneront ceux qui auront la charge de défendre, avec la plus grande loyauté possible, les causes respectives d'Anne, de Caïphe, de Pilate et de Jésus. L'instruction peut commencer. Par respect scrupuleux des convenances et des formes, elle sera d'abord limitée à ce plan du juridisme juif, dont ils ont cent fois déjà fouillé tous les recoins, sans réussir à voir clair.

Mais aujourd'hui nous avons bien vite le sentiment que quelque chose pourtant va changer. Sous l'impulsion de Sara, qu'un drame personnel — dont on ne nous dévoilera qu'à retardement la vraie nature — contribue d'éclairer secrètement sur le sens du mystère rédempteur, de nouveaux témoins seront produits. Marie, d'abord, la Mère de Jésus. Puis Joseph, le Père adoptif. Ensuite Pierre, Jean, Thomas, les disciples, Marie-Madeleine et Lazare enfin. Bref tous les familiers du Seigneur, tous ceux qui firent confiance à sa parole, et osèrent croire qu'avec Lui la grande espérance d'Israël s'était authentiquement accomplie.

Curieuse rétrospective évangélique, délibérément étrangère à la suspecte véracité de ces reconstitutions historiques si communément tentées sur scène! grâce aux truchements nécessités par la mise en œuvre du procès, les témoins des premiers âges du christianisme viennent à nous sous les dehors de ces hommes et de ces femmes que nous coudoyons dans la rue : Marie : une simple femme de chez nous; Pierre, avec sa pipe et son tricot de corps tendu sous la veste, présentant les allures d'un honnête chef de chantier; Judas, dans son strict costume noir, pareil à l'un de ces intellectuels militants qu'on pourrait croire échappé tout droit des estrades enfumées de quelque club du faubourg. Cet épisode constitue, à n'en pas douter, l'un des instants les plus mordants et les plus pathétiques de cet ouvrage. Lavées des crasses de la routine et du vernis des dévotions paresseuses, les scènes de l'Évangile revivront sous nos yeux, fraîches et neuves comme aux premiers jours. Je songe, à l'admirable récit que, dans l'allégresse de leur cœur, nous font Pierre et Jean du miracle de la multiplication des pains. Ici, les intentions de Fabbri sont claires. Nous faire toucher du doigt notre secrète parenté avec ces personnages d'un autre âge qui, ainsi qu'il l'écrivit un jour, « nés, complètement nouveaux, du déséquilibre et du remous de leurs humanités limitées, se virent contraints soudain de plonger dans le message du Christ, de le toucher, de le vivre et de le souffrir ».

D'une exigence du même ordre procède l'explication psychologique que Diego Fabbri nous donne de la trahison de Judas. Explication discutable, peut-être bien, en tout cas infiniment plus intéressante et plus respectueuse des données sacrées, que tant d'autres que la litté-

rature de ce temps nous avait précédemment proposées. Prisonnier de sa logique d'homme charnel, Judas n'a pu pardonner à son Maître d'avoir frustré l'espoir des Juifs en un messianisme temporel, pour le dévier vers l'attente d'un Royaume tout intérieur et spirituel. De quelle résonance moderne se charge du même coup son plaidoyer, prototype de celui de tant de révoltés d'aujourd'hui, qui pardonnent mal à Jésus d'avoir compromis, estiment-ils, sous le poids de son idéal spirituel et des exigences morales qui en découlent, l'immédiate efficacité de leur combat!

Pareille obligation qui nous est faite de revivre personnellement l'Évangile, de nous replacer, non par imagination ou célébration commémorative, mais pour ainsi dire de plain-pied avec le premier âge du christianisme, nous apporte une troublante révélation. Par delà les frontières des temps et des espaces, force nous sera de reconnaître que notre époque présente ne diffère pas autant qu'on pourrait croire de cette période contemporaine de la naissance de l'Évangile. Ne restons-nous pas, hommes du XXe siècle, affrontés encore aujourd'hui, avec nous-mêmes et entre nous, autour de cette provocante figure du Christ? Divisés sur l'interprétation qu'il nous faut faire de cette mystérieuse insertion de l'Éternel dans notre histoire, mais tous contraints, face à ce signe de contradiction, de sonder la vérité de notre propre cœur, de nous situer, de nous définir. Quoi qu'il en soit, très habilement l'auteur, au cours de cette première partie du spectacle, a su créer le climat favorable grâce auquel nous allons nous sentir contraints de prendre nous-mêmes part active à ces assises, auxquelles nous n'avions d'abord prêté l'oreille qu'en spectateurs désintéressés et, à maints égards, indifférents.

***

Entre les deux parties du spectacle, un intermède assez singulier, mais dont l'importance décisive ne saurait être trop soulignée, va tout d'abord être entendu. Un dialogue entre Sara et son mari David. Il révèlera chez ces deux êtres, torturés par le souvenir d'un crime qu'ils ont récemment commis, un changement de température intérieure semblable à celui que nous subissons ici. Crime jusqu'ici ignoré de tous, mais dont le remords obsédant les pousse au bord de la crise nerveuse et du désespoir. Au temps de l'occupation nazie, David a livré aux Allemands Daniel, qui était l'époux de Sara, afin d'avoir le champ libre auprès de cette dernière. Depuis cet acte, dont elle fut la complice consciente, Sara a perdu la paix. Et, du même coup, la figure de Jésus est

venue hanter ses nuits. Non plus le visage de l'Homme jadis condamné par le Sanhédrin par une sentence dont la légitimité continue d'apparaître douteuse. Mais celui de l'Être qu'elle a conscience d'avoir crucifié dans son cœur au jour où son crime fut accompli. Depuis lors, à ses yeux, toutes les perspectives ont changé. Et nous comprenons mieux maintenant le sens de l'effort qu'elle a tenté, pour faire sortir ce procès du simple cadre juridique, où d'autres prétendaient l'enfermer. Ne sent-elle pas — comme elle l'affirmait tout à l'heure, lors de l'interrogatoire de Judas — que « tout, au fond, se réduit à des problèmes personnels ».

Cette vérité, qu'elle sent cheminer dans son cœur, Sara brûle de la voir proclamer. Et c'est de nous, on le devine, qu'elle en attend l'attestation, propre à faire jaillir cette lumière hors de laquelle son âme prisonnière ne saurait espérer délivrance. Ce secret appel de Sara devient le ferment grâce auquel le procès inauguré tout à l'heure va retrouver son vrai sens en même temps que son universel élargissement.

***

Tout est disposé maintenant, pour que ce brandon, jeté parmi la foule, y détermine un vaste incendie.

Lorsque commence la seconde partie du spectacle, nous voyons le jury, à nouveau réuni, s'apprêter à prononcer, comme tous les soirs, la sentence par laquelle jusqu'ici se sont invariablement conclus ces débats. C'est alors que des interpellations, des murmures, des protestations, se font entendre dans l'auditoire. De l'orchestre, des galeries, des balcons, des gens se lèvent, des voix retentissent. Témoins de la dernière heure, grâce auxquels ce débat prend soudain sa véritable ampleur. Le procès une fois de plus rebondit et s'actualise. Un prêtre rompu aux méthodes de l'apostolat moderne, un agnostique porte-parole des rationalistes de notre temps et la blonde amie d'occasion qui l'accompagne, un journaliste politique, un fils de famille qui a dilapidé l'argent des siens, un aveugle exigeant de voir la lumière, une femme de ménage qui, dans ce théâtre, « fait la poussière », dont le fils a été fusillé pour « activités subversives », mais qui proclame sa certitude de le rejoindre un jour ressuscité, reprendront, mais cette fois dans le contexte de notre vie présente, ce même débat qui retentissait tout à l'heure entre les premiers disciples du Seigneur, les tenants du rationalisme juif, Marie-Madeleine, Pilate, l'enfant prodigue et la cohorte anonyme des pauvres évangélisés et des miraculés galiléens.

Tous, croyants ou incroyants, divisés sur le fond du problème, s'accordent unanimement à reconnaître que ce débat a été jusqu'ici mal

conduit. Qu'il est impossible par une telle voie d'en sortir. Ne conviendrait-il pas de renverser les perspectives, et de poser du même coup la vraie question? Et cette vraie question, la voici. Pour nous, hommes du XXe siècle, que représente encore Jésus? Quelle place continue-t-il d'occuper parmi nous? Après deux mille ans d'histoire chrétienne, ou du moins prétendue telle, quels signes, si nous regardons loyalement en nous-mêmes et autour de nous, nous permettent de conclure à la véracité ou au caractère fallacieux des promesses de Jésus-Christ, à l'efficacité ou à l'échec de son influence? Depuis qu'Il est venu, l'homme a-t-il changé? Et si oui, en quoi? Débat véhément, mais pathétiquement fraternel, au cours duquel tous nos illogismes seront dénoncés. Illogisme de ces négateurs du Christ, héritiers pourtant malgré eux des exigences spirituelles et morales qu'ils ont puisées dans son message. Illogisme de tant de chrétiens qui se proclament les adorateurs et les disciples de Jésus, et vivent d'une façon si peu conforme aux exigences de leur foi. Autant de questions qui seront posées avec une précision brutale contraignant chacun, par souci de vérité totale, à dépouiller tous les masques. Un miraculeux climat de sincérité s'établit. « Parlez, dira Élie tout à l'heure à l'un des interrupteurs, il n'y a plus de secrets ici. »

Ainsi, par une pente insensible, glissant du plan juridique au plan personnel, le procès de Jésus est-il devenu en fait le procès de notre monde contemporain contraint d'avoir à faire face à sa vérité et de s'interroger sur lui-même. Tous ont dû jeter les cartes sur table. Tous ont été amenés à produire au jour en même temps que leurs exigences les plus hautes et les plus généreuses, le témoignage de leurs mesquineries, de leur paresse, de leur lâcheté, de leurs désordres et de leurs péchés. Comme le constatait tout à l'heure le Prêtre, n'est-ce pas « un peu de conscience chrétienne » qui s'est réveillée en chacun de nous « sous les formes les plus inattendues »?

Irrépressible contagion de vérité, qui va forcer David à son tour à la confession publique de son crime. Dès lors, le drame marche vers sa conclusion. Le dernier rempart s'opposant à la révision du procès venant de ce fait d'être renversé. Élie, pour la première fois, depuis que de pareils débats s'étaient déroulés sous sa conduite, se sentira autorisé à finalement prononcer :

« Je dois maintenant déclarer, hautement, et devant vous tous, que je ne sais pas encore si Jésus de Nazareth a véritablement été le Messie que nous attendions. Je ne le sais pas. Peut-être ne le saurons-nous jamais, peut-être notre quête n'aura-t-elle pas de fin. Mais je sais que Lui, Lui seul, Il nourrit et soutient, depuis le jour de sa venue, l'espérance de la terre. Et je le proclame innocent... et martyr. »

***

Il faut peser avec attention les réserves impliquées dans cette sentence. Elles soulignent cette volonté de l'auteur de ne pas résoudre, en dramaturge conscient des exigences de son art, cette ambiguïté que laisse fatalement au théâtre le choc des passions contraires. Elles nous permettent de préciser du même coup ses intentions véritables.

Soyons sûrs qu'une fois la représentation terminée, bien des questions, concernant ce problème de Jésus dont l'auteur s'est plu à cerner et à préciser les contours, mais en se refusant délibérément à y apporter réponse décisive, continueront de hanter l'esprit des spectateurs. Mais n'est-ce pas en définitive ce que Diego Fabbri s'était proposé? Un débat nouveau, instauré cette fois au plan des problèmes plus directement intellectuels, voire des vérités théologiques, pourra apparaître comme le complément nécessaire des perspectives dans lesquelles l'auteur délibérément s'est cantonné. Une expérience tentée dans la salle, à l'issue d'une représentation donnée au cours d'une matinée de dimanche, a fait voir que le public acceptait volontiers qu'il en fût ainsi. Invités à prendre part librement à une discussion de ce genre, tous les spectateurs sont restés à leurs places.

Mais l'ouvrage lui-même se devait de demeurer à l'écart de cette apologétique trop directe. Ne suffisait-il pas à Diego Fabbri de faire apparaître — et cela il le fait excellemment — que ce procès de Jésus n'est pas de ceux qu'on puisse aborder du même regard que les autres procès de l'histoire humaine? Qu'il les déborde infiniment, et que tous il nous engage. Tous, croyants ou incroyants. Tous obligés de nous reconnaître dans sa lumière, selon le mot de Thierry Maulnier, comme ceux « qui ne sauraient jamais renier, trahir, condamner en eux-mêmes que la même espérance et le même amour, quelque nom et quelque visage qu'ils leur donnent ». Ce n'est point là sans doute de quoi trancher le fond du problème, c'est nous éclairer cependant sur les dispositions intérieures dans lesquelles un tel procès, pour être efficace, doit être oyalement engagé.

Ne craignons pas ici d'insister, car les vraies intentions de l'auteur semblent avoir été par beaucoup méconnues. Diégo Fabbri ne s'est proposé par son ouvrage que de créer en nous ce climat de sincérité totale, ce renoncement volontaire aux préjugés et aux œillères dont se faussent trop souvent les discussions qui continuent de s'engager dans notre monde actuel autour de la figure du Christ. Regardez en vous-même, semble-t-il nous dire. Car au fond le vrai problème est là. Sondez d'un regard sans détour vos exigences les plus profondes, vos besoins, votre indéfectible espérance, mais aussi vos limites, vos lâchetés,

vos illogismes, vos insincérités, votre misère. Ce n'est pas assez pour décider si vous ferez vôtre ou non la foi chrétienne. C'en est assez pour vous arracher à la quiétude des conformismes où s'enlise et dont reste menacée la sincérité avec laquelle vous avez cru devoir, face à cette option tragique, librement vous définir et orienter votre vie.

Loin de provoquer notre opposition, cette intériorisation de la question a pour premier effet de nous rassembler. Du procès strictement juridique, où il ne s'agissait que de désigner les boucs émissaires à l'abri desquels le sentiment de notre propre intégrité s'assure, nous en venons à cet examen de conscience collectif qui du grand crime de l'humanité contre l'Espérance et l'Amour nous rend tous à quelque degré solidairement responsables. Et nous découvrons pour finir, comme le formula David, que « désormais il n'y a plus ni juifs, ni chrétiens, mais une famille unique de pécheurs, qui implorent un unique pardon ».

L'œuvre de Diégo Fabbri n'aura peut-être bien pour effet que d'inviter tous les esprits droits et sincères à se rejoindre sur cette base d'accord initial, à partir de laquelle les débats doctrinaux qui n'avaient point leur place au théâtre pourront être abordés, sans équivoque. C'en est assez pour en reconnaître la haute portée spirituelle et la générosité.

Cela, le « bon public » — j'entends celui des soirs ordinaires — semble l'avoir immédiatement senti. Il a cédé sans résistance à l'invitation qui lui était faite, réjoui par la franchise et l'allégresse avec laquelle lui étaient proposées ces hautes réflexions à tant d'égards pourtant sévères, séduit par tant d'audacieux non-conformisme que tempère (ce qui est aujourd'hui si rarement le cas) tant de saine et robuste orthodoxie, par la hardiesse et la sûreté avec laquelle cet écrivain chrétien sait unir au refus des prudences timides l'authentique respect des valeurs sacrées.

L'adhésion des intellectuels (à quelques réconfortantes exceptions près) s'est avérée plus réticente. Certes — les articles de presse en font foi — il ne s'en est guère trouvé qu'un tel ouvrage ait pu laisser indifférents. Mais nombre d'entre eux se sont cabrés devant certaines « habiletés » ou certaines « facilités d'argumentation » qu'ils crurent bon d'y dénoncer. Les uns reprochant à Diego Fabbri d'avoir incliné, sous le couvert d'un subtil camouflage, vers un plaidoyer trop insistant en faveur de la foi chrétienne. D'autres estimant tout au contraire qu'il n'apportait à la défense de celle-ci que des arguments sans consistance. Griefs contradictoires, notons-le bien, mais qui supposent chez ceux qui les formulent une semblable erreur d'optique. Les arrière-pensées qu'on prête à l'auteur — je l'ai suffisamment souligné pour n'y pas revenir ici — n'ont jamais été les siennes.

Une très simple constatation permet de saisir sur le vif cette diversité des réactions des intellectuels et du public. Les intellectuels ont préféré de loin la première partie de ce « Procès ». Le public a préféré la

seconde, se laissant emporter, comme il se devait, par le mouvement ascendant de l'œuvre, sans gâter par des restrictions moroses le plaisir visible qu'il y prenait.

Ah! ce bon public du dimanche, riant librement là où il fallait rire, soulignant par la ferveur de son silence tout ce qu'il convenait d'écouter ainsi, comme il nous a consolé de tels ou tels regards, chargés de désapprobation solennelle et de malaise courroucé, que nous vîmes au soir de la générale se tourner vers les interpellateurs « spontanés », surgis des rangs des spectateurs, avec un petit air de dire : « Nous ne sommes pas de ceux, croyez-le bien, que vous réussirez à faire marcher! »

Le public, de toute évidence, lui non plus n'était pas dupe. Mais loin de paraître à la gêne, il se faisait le complice amusé de ce montreur de marionnettes si peu soucieux, en vérité, de dissimuler ses ficelles. Crédulité? C'est vite dit. Le public n'est pas si sot! Saine réaction des esprits simples, au reste parfaitement conscients de la gravité des problèmes que l'auteur soumettait à leur réflexion au travers des procédés conventionnels et de la gratuite fantaisie d'un jeu.

En nous proposant *Procès à Jésus*, Diego Fabbri ne pouvait ignorer qu'il tenait un pari difficile. Réussirait-il à nous introduire au cœur de cette vérité paradoxale, en termes si exacts définie par lui : « qu'aujourd'hui la prière, pour jaillir, doit presque prendre les routes de l'irrévérence » et que « l'espérance, pour flamber, doit traverser les embûches d'une logique cruelle, touffue et pourtant si évasive »? Admirablement secondé par la « version française » qu'en une langue ferme, directe et sans bavure, nous donne de son ouvrage Thierry-Maulnier, et par la mise en scène de Marcelle Tassencourt, remarquable par son intelligence et son expressive sobriété, il n'a pas hésité à courir ce risque. Applaudissons, et sans réserve. Il a gagné la partie.

Louis BARJON.

LA TRACE D'UNE ENFANT : ANNE FRANK

Ce beau dimanche 14 juin 1942, dans une maison d'Amsterdam, une fillette de 13 ans, encore sous l'émotion de son tout récent anniversaire, commence allègrement son Journal; quelques jours plus tard, elle lui donne la forme de lettres adressées à une destinataire fictive, sa « chère Kitty ». Rien en cela qui sorte de la banalité, quoique cette enfant ait une singulière facilité et vivacité de plume. Mais remarquons mieux, sur le cahier neuf entr'ouvert, la date et le lieu : Amsterdam, juin 1942. En Hollande, il y a seize ans... Or la petite Anne Frank est juive et, dans ce pays occupé et plus durement maté qu'aucun autre, vient d'être publié un édit ordonnant à tous les Israélites de se faire recenser. « Hérode, Mère, est immortel [1]. » Après l'odieux marquage à l'insigne de l'étoile jaune, s'abat la menace du parcage dans les camps de concentration.

Toute la famille Frank, le père, la mère, les deux filles Margot et Anne, une autre famille composée de trois personnes, un couple et un grand garçon, auxquels s'adjoindra un peu plus tard un pittoresque dentiste [2], se transportent à l'insu des Allemands dans l'arrière-demeure d'un immeuble de la Prinsengracht, un des canaux de la ville. Terrés dans cette cachette, séparés du monde extérieur, ils vont passer là deux ans d'existence camouflée, vivant dans l'attente et la peur une étrange aventure que le Journal d'Anne [3] nous a conservée.

Mais le 4 août 1944, alors que l'invasion bat aux portes de la Hollande, une fin brutale est mise à leur vie clandestine. La Gestapo, prévenue par on ne sait quelle dénonciation, vient cueillir au gîte les séquestrés volontaires. Après la fouille, le Journal reste abandonné dans une malle. L'annexe est vide, son issue dérobée grande ouverte... Des huit occupants de la maison fermée, un seul réchappera, M. Frank; tous les autres, dont Anne, ont péri dans les camps d'extermination.

Et tandis que sur le sable désolé de Bergen-Belsen la petite Juive agonise, le Journal, retrouvé par des mains amies et en sûreté, attend

1. Loys Masson.
2. Les noms de ces quatre compagnons des Frank sont conventionnels.
3. Anne Frank — *Het Achterhuis*, Contact, Amsterdam. Traduit du hollandais par Tylia Caren et Suzanne Lombard : *Journal d'Anne Frank*. Préface de Daniel-Rops. Calmann-Levy.

l'impossible retour de sa confidente. Quelques années encore, et il est publié, traduit; dans une Europe qui émerge du cauchemar, il chemine par ces routes du cœur qui se croisent et multiplient les rencontres dans l'invisible. Alors pour Anne Frank commence une étrange destinée posthume, sa pure figure devient un symbole poignant de remords et de tendresse mêlés. Et plus tard le théâtre — bientôt le cinéma — étend à perte d'horizon son souvenir. Chaque soir, sur la scène, en vingt endroits du monde, Anne revit, récrit le Journal de ses inaltérables quinze ans.

Nul pays plus que l'Allemagne, jadis coupable et opprimée tout ensemble, n'entretient ce culte du souvenir; l'Allemagne, où Anne naquit et mourut, répare l'injustice par la piété avec laquelle elle écoute cette voix d'outre-tombe. Et un écrivain allemand, Ernst Schnabel, vient d'écrire dans les marges du Journal d'Anne le carnet de route de son enquête auprès des témoins de la courte vie d'Anne [1]. Avec infiniment de respect et de délicatesse, il a interrogé les survivants; sur les lieux de la joie et du malheur, il a suivi la trace ténue, ce pas d'enfant qui marquait si peu! avant qu'elle ne s'efface de la terre, cette piste indistincte que tant d'êtres humains ont foulée et qui se perd dans la nuit et le brouillard. Récit en forme de reportage, curieusement découpé, d'une sobriété et d'une simplicité plus efficaces d'émotion que des cris déchirants. Le narrateur s'abstient volontairement de commentaires; en racontant il disparaît derrière les souvenirs de ceux et celles qui ont connu Anne Frank.

Car c'est tout ce qui nous reste pour endiguer l'oubli, pour élever un fragile barrage contre l'envahissement du présent : ces images qui peuplent d'autres mémoires, ces traces écrites sur un cahier d'écolière, quelques photographies, et la fidélité du cœur. Notre mémoire à son tour étreint ces images et ces signes, reflets perdus de la destinée d'une enfant. Sur des images notre cœur médite, recomposant avec elles une physionomie et un regard.

IMAGES

Un mince visage ovale, mangé par d'immenses yeux noirs où pétille une lueur, le teint mat encore assombri par l'encadrement de la chevelure, le nez de sa race, la bouche trop grande qui s'écarte pour l'esquisse d'un sourire, une extrême finesse de traits, l'expression charmante de malice et voilée de légère tristesse... Les éditions du Journal ont popularisé cette photographie qui représente Anne à sa table, la plume

1. Ernst Schnabel. *Spur eines Kindes* (La trace d'une enfant) : *Anne Frank*, Fischer Verlag. Traduit de l'allemand par Marthe Metzger : *Sur les traces d'Anne Frank*. Edit. Albin Michel. Voir aussi : Eugen Kogon — *Ansprache zur Gedenkfeier in der Paulskirche am Geburtstag Anne Franks* (Frankfurter Hefte, Juillet 1957).

ıain. Mais tant d'autres images peuvent s'y joindre, tirées des s du Journal ou des témoignages : Anne des temps heureux, pédavivement sur le pavé d'Amsterdam, Anne friande de glaces, pétu- et gaie, en classe point de mire des garçons, à la ville entourée e cour d'admirateurs... Puis le rideau est brutalement baissé âge insouciant. Voici, dans l'aube battue de pluie du 6 juillet 1942, qui trottine derrière ses parents, toute rembourrée de vêtements s bras chargés de baluchons... Nous la voyons désormais dans ıserre de la Prinsengracht, contrainte au silence et aux pas comptés, roit comme un oiseau captif. Elle a elle-même multiplié les instan- de la vie recluse, et les croquis au vol des hôtes de l'abri. Quant e, nous l'apercevons plus volontiers penchée sur ses livres et ses rs, ou se coiffant avec une naïve coquetterie; ou encore, éveillée leine nuit, les yeux grand ouverts, songeant à Dieu; enfin, les en tête à tête avec Peter et blottie contre lui... L'arrestation rompt ces images signées par Anne, si touchantes et si pitoyables. au pas si léger s'en va derrière les autres, dernière de la file. Mais vision n'est plus transcrite. Le miroir du Journal est brisé.

faut donc nous fier pour ce qui a suivi aux yeux du souvenir. Les es qu'ils évoquent, imprécises, éphémères, ne sont pas les moins ;. Il se peut en effet qu'Anne ait été heureuse alors quelque temps, ré l'affreux décor du camp d'hébergement, lorsqu'elle a retrouvé, la longue détention, l'air libre, l'espace, le soleil et toute cette e dont elle était affamée... Hélas! ces instants d'illusion ont vite, et presque tous les souvenirs qui la dépeignent l'alignent a foule innombrable et anonyme des déportés : Anne à Wester- vaillante encore, au chevet du petit David et parlant avec lui ieu; Anne à Ausschwitz, tondue, grelottante et nue sous la lumière des projecteurs, Anne amaigrie, accoutrée d'une grossière blouse ıle de sac et, pour se protéger du froid, les jambes cocassement es d'un caleçon d'homme ramassé on ne sait où; Anne pleurant vue des convois d'enfants tziganes emmenés au four crématoire la chambre à gaz, Anne en larmes devant Lies dans la nuit glacée, ed du grillage de Belsen, tandis qu'une prompte voleuse s'enfuit nportant le paquet attrapé prestement, Anne agonisante dans la ue sans espoir où Margot vient de mourir... Une tristesse presque tenable s'empare de nous à recueillir ces images effeuillées, arra- aux annales de la détresse. Elles font partie de son destin, et ent au Journal sa conclusion.

THÉATRE

C'est pourquoi l'entreprise d'utiliser le pouvoir de suggestion infini de l'image en portant à la scène l'aventure d'Anne Frank répondait à un besoin de notre temps voué à la fascination du regard. Et pourtant la tentative était semée de périls, comme toute transposition de l'écriture littéraire en vision théâtrale, et davantage encore, puisqu'il fallait figurer une attente où il ne se passe rien, une action sans autre mouvement et tension que le temps sans merci. En outre, la représentation ne risque-t-elle pas, en matérialisant un passé deviné à travers la vitre embuée du chagrin, de le trop préciser, de lui imposer un contour trop net? Mais, d'autre part, la scène est un incomparable instrument de communication et de communion. Et les foules qui, depuis des mois et des mois, dans tant de villes, se pressent aux théâtres qui affichent le *Journal d'Anne Frank* — à Paris, à la 200e, la salle était comble comme au premier soir — sont portées par autre chose que la curiosité ou l'amour du spectacle : par une ferveur qui n'est plus d'essence esthétique, mais véritablement religieuse. On l'a dit, la pièce se déroule comme une célébration, une liturgie, un mystère pour nos esprits incrédules. Et il est significatif que le moment de plus intense émotion soit atteint avec le cantique de « Chanuka », la fête des lumières.

Il est heureux que la pièce — de Frances Goodrich et Albert Hackett — tirée du *Journal* s'inspire fidèlement du texte d'Anne sans presque jamais le trahir, de sorte qu'elle ne verse jamais dans le pathos et la sensiblerie. L'ouvrage est, en plus, dans sa présentation au Théâtre Montparnasse, servi par une adaptation (de Georges Neveux) admirable et une mise en scène (de Marguerite Jamois) parfaite de sobre discrétion et de sensibilité. L'une et l'autre ont, d'ailleurs, recueilli l'unanimité dans l'éloge, et les félicitations les plus méritées sont allées avant tout au jeu, bouleversant de transparence et de naturel, d'une merveilleuse petite débutante, Pascale Audret [1].

Rappelons ces images, inséparables désormais de notre évocation d'Anne Frank. Le décor, c'est l'Annexe vue en coupe transversale, à laquelle on a donné l'aspect d'un grenier-mansarde; « l'étage » des Van Daan est perché dans les combles, la chambrette d'Anne occupe la gauche du plateau, le réduit de Peter la droite, au centre la salle commune — salle à manger prolongée en cuisine. Tout le décor à contre-jour se détache en sombre sur le fond du ciel immuable, implacable, immaculé, bleu encore lorsqu'il est gris de fer. Le ciel est par dessus

1. Signalons un défaut bénin : pourquoi les acteurs anglicisent-ils la prononciation des noms propres, et s'obstinent-ils à articuler fortement Hol-lande, Hol-landais ?

le toit, si bleu, si calme! Mais cet éclairage n'est que pour nous, il n'atteint les séquestrés, oblique et décoloré, que par des lucarnes comme des hublots ou par le jour étroit d'une « tabatière ». Les bruits du dehors, venus de la rue ou du port, étouffés ou brutaux, font frémir la maison du silence, tressaillir ses habitants : mugissement des sirènes, cris d'écoliers, chanson de marche d'une troupe allemande. Mais à mesure que le temps avance, l'attention se concentre sur les bruits redoutables de la maison elle-même, le monde extérieur s'abolit jusqu'au brutal réveil des freins qui crissent et des SS hurlants. L'impression de retranchement, de confinement, est peu à peu montée à un paroxysme.

Les auteurs du scénario ont pris le parti de reconstituer aussi exactement que possible la vie de l'Annexe, et pour cela de la découper en un certain nombre de tableaux datés, reliés, selon le procédé cinématographique de la *voix off*, par un récitatif, celui-ci étant composé littéralement (à une ou deux exceptions près) de fragments du *Journal*. L'ensemble est encadré entre un Prologue (le retour de M. Frank) et un Epilogue (son adieu définitif à l'Annexe). Quand la voix d'Anne s'arrête, les personnages animent les épisodes de leur vie recluse. Ainsi les scènes choisies sont logées dans l'engrenage du temps et de la fatalité, à aucun moment ne se desserre vraiment l'étreinte de la peur et de l'angoisse, malgré l'explosion d'espoir provoquée par la nouvelle du débarquement. Le temps et la peur maintiennent la tension jusqu'au dénouement, altérant les énergies, détériorant les volontés.

L'adaptation joue habilement des thèmes majeurs du Journal, à défaut d'en pouvoir restituer intégralement la durée : les difficultés inévitables de la co-habitation, la monotonie exaspérante des journées, les détails parfois mesquins et sordides qu'entraînent une vie commune aussi étroite et la promiscuité quotidienne, la claustrophobie lancinante, les heurts entre parents et enfants, les disputes entre les ménages... Ce ne sont pas des héros, c'est une humanité ordinaire, tenaillée par la faim et l'angoisse, qui vit et tue le temps devant nous; seul le père Frank, par son calme courage, rend confiance à ses compagnons. Mais par dessus tout c'est Anne qui mène le jeu et draine sur elle le regard de ces ombres : elle est le rai de lumière où danse un peu de joie, la fée du logis obscur ou plutôt l'elfe, le génie familier du lieu, Blanche-Neige dans un antre de Kafka. Au début, son espièglerie, la malice et l'insouciance de ses treize ans, ravissent : elle commence le séjour en captivité comme une partie de cache-cache. Ensuite, son entrain tombe, elle languit comme une fauvette en cage, et nous compatissons à sa crainte et à son impatience. Cependant elle grandit — et ce n'est pas la moindre performance de Pascale Audret que de rendre sensible cette croissance physique et morale; parallèlement une profonde évolu-

tion se produit, intérieure, que soulignent son effort pour se corriger, sa lucidité... Enfin l'amour naissant pour le garçon que le hasard a mis à ses côtés la transfigure, lui redonne des couleurs, en même temps qu'il renoue, dans sa candeur idyllique, avec les jeux de l'enfance.

Tout cela, qui tisse le charme pénétrant et nostalgique du Journal, a passé dans le drame. Les auteurs n'ont presque rien ajouté de leur cru, et on nous permettra de dire que leur mince apport personnel est superflu. L'épisode du pain dérobé, en particulier, est pénible et forcé, il détonne. En revanche, à partir d'indications éparses des cahiers, ils ont très joliment construit la scène belle et prenante des étrennes et de la Chandeleur. C'est un sommet de la pièce, et il en suggère le caractère religieux. On pouvait craindre que le relief saillant de la scène n'accentuât certains incidents et qu'à vivre d'une vie indépendante, ces personnages connus seulement par le truchement d'Anne ne détruisissent l'unité de perspective du Journal. Et en effet la stylisation dramatique et le grossissement théâtral accusent à l'excès quelques traits, un ou deux personnages, chargés jusqu'à la caricature, font figure de fantoches — et le bon public, soumis qu'il est à une tension oppressante, souligne démesurément les instants de détente, les intermèdes comiques. D'autre part, la « crise » d'Anne, son hostilité (réelle, mais qu'elle a vite regrettée) à l'égard de sa mère, si notables qu'elles aient été, sont tout de même renforcées à la rampe. L'invitation n'en est que plus pressante pour le spectateur à coïncider de toute son âme avec le cheminement intérieur, temporel, dont ces fragments séparés disloquent le courant continu. Et de plus, la représentation irréelle, en remettant Anne dans le circuit infernal de la vie « les uns sur les autres », en estompant son poste d'observatrice, fournit paradoxalement son contrepoids de réalité à ce que le mode de vision du Journal a d'unilatéral.

Il reste que la sensibilité d'Anne est le miroir intime où renaissent ces figures effacées de la terre, auxquelles les comédiens prêtent pour une soirée un visage, une voix, une silhouette, épaisse — les Van Daan, Düssel — ou légère — Margot, Miep, ombres douces et si conformes à leur pâle apparition dans les feuillets imprimés. C'est là que la sincérité de Pascale Audret opère l'étonnant miracle du singulier universel, d'être à la fois un des huit et leur secret foyer. Elle aimante toute la pièce, et les réactions de la salle. C'est à travers elle que nous haletons avec les prisonniers vers la lumière et l'espace. Sur ses traits nous lisons l'annonce de la fin tragique. Avec ses yeux nous voyons s'agiter les internés derrière des barreaux invisibles. Oui, c'est bien ainsi qu'elle a dû être entre Margot la sage et la sérieuse et Peter l'adolescent fruste et timide.

Ce document, comme l'appelle la publicité, nous ramène donc à sa

source, l'incomparable Journal d'une enfant de 14 ans, devenu pour nous testament et talisman.

JOURNAL

La scène suppose la résonance du Journal et renvoie au *Journal*, dont elle donne un commentaire en estampes. Bien sûr, il nous est impossible de lire le *Journal* comme il a été écrit, furtivement penchés par-dessus l'épaule de l'écolière — un droit d'ailleurs jalousement refusé aux habitants de l'arrière-maison. Le *Journal* d'Anne est indétachable de son destin; la mort a creusé tout autour et sous chaque phrase, faisant de ce cahier sans prétention d'une enfant douée une œuvre tragique et une œuvre unique. C'est un livre d'albâtre scellé à une tombe, une touffe de gentianes au fond d'un précipice.

Loin de nous, toutefois, l'idée que le *Journal* n'a pas de valeur par lui-même! Tout au contraire. Un talent précoce d'épistolière et, pourrait-on dire, de journaliste, s'y manifeste. C'est en effet une suite de reportages très réussis, avec le don de mettre en rehaut l'infinitésimal, qu'Anne Frank ramène de ses voyages autour des chambres. Elle aime écrire, elle écrit facilement, son coup de crayon est mordant et léger : c'est « enlevé », comme on dit. Mais aussi elle s'applique, elle se critique, corrige son style : elle sait que la vocation d'écrivain est une longue patience. De plus elle est observatrice; avec la minutie des myopes, elle saisit l'infime détail symptomatique; et il y a en elle un psychologue aigu et perspicace, impitoyable même; mais ce qui pourrait incliner à la sécheresse dans sa lucidité est réprimé par le sens de l'humour et une absence complète d'égoïsme.

Cette paire d'yeux enfantins braqués sans merci sur le monde des adultes n'épargne pas non plus le Moi. Le même regard de juge se retourne sur Anne elle-même, sans complaisance ni mièvrerie. Ceci confère au *Journal*, après l'environnement tragique, son intérêt durable : il est l'histoire d'une aventure intérieure et, malgré les circonstances anormales qui l'ont entourée, exemplaire. Au sein d'une expérience insolite, il raconte comment s'effectuent la périlleuse entrée dans l'adolescence et la vie personnelle, et l'intégration toujours difficile à l'univers des grandes personnes. C'est ce qui rend Anne à jamais fraternelle à la jeunesse, et qui explique en partie son attirance — en contraste, par exemple, avec Maria Bashkirtseff, dont l'intarissable babillage à la longue ennuie. Le témoin des événements est avant tout un psychologue-né.

Au fond, qui était-elle, Anne Frank? Que nous révèle son autoportrait, où elle ne s'est pas plus ménagée qu'elle n'a flatté les autres? Une petite fille très ordinaire, si l'on veut, à condition de faire abstrac-

tion de bien des choses. Et il est vrai qu'elle ressemble aux fillettes de son âge, par ses malices, ses caprices, ses sautes d'humeur (« une incurable boule de nerfs »), son besoin d'affection. Mais on a noté sa précocité, avant même que l'anomalie de la situation ne hâte sa croissance intérieure : ce mélange d'enfance et de maturité, de puérilité et de sérieux, qui laissait présager une riche promesse. Souvent elle est déprimée, elle a un « cafard épouvantable »; assoiffée d'air pur, elle étouffe dans l'espace restreint, mais jamais elle n'est réellement abattue et sans réaction, elle n'est pas plaintive, et la sollicitude des autres l'irrite et l'agace, elle se rebiffe, se rebelle; les pages du *Journal* en portent continuellement les marques vengeresses. En vase clos, la crise de l'âge qu'on appelle bête ou ingrat a fermenté davantage. Mais il y a autre chose, qui la rapproche encore de la jeunesse d'aujourd'hui : Anne est avant la lettre une enfant de l'après-guerre, elle a deviné et préfiguré la mue actuelle de l'éducation, les relations nouvelles et plus tendues qui se sont instituées entre parents et enfants, sans détriment de la réciproque tendresse. Elle était en avance. Ses problèmes anticipent ceux de ses cadets. Aussi tous ces jeunes gens qui n'ont pourtant pas connu l'horrible occupation, conscients d'une secrète affinité, l'ont-ils spontanément adoptée. Elle leur ressemble par sa perspicacité, son refus de rêver et, par-dessus tout, son absolue franchise. Elle veut tout savoir, tout dire, « tout approfondir ». Elle méprise les cachotteries. Sa loyauté totale est le ressort de *son* journal. Le possessif indique dans ce cas la réflexion morale, l'effort sur soi, qui sous-tendent les notations éphémères. Anne ne s'en laisse pas accroire, fût-ce pour s'accommoder d'elle-même. Le *Journal* lui est un moyen de contrôle, elle y enregistre ses progrès et ses défaites.

Un tournant est nettement visible au cours de ces deux années de chronique. A la moitié environ, le journal change de préoccupations et presque de ton. Il s'oriente de plus en plus vers l'amitié et l'indulgence et, dans la solitude qui s'approfondit, vers le besoin de compréhension et de confidence. Cette modification intérieure coïncide avec la découverte de l'amour. A l'unique garçon du voisinage, son camarade gauche et rugueux, Anne a dû quelques heures merveilleuses, l'enivrement de certains soirs, la brève rémission du cœur et l'émoi du premier baiser; en montant au grenier magique où nichait l'élu, elle pénétrait à son tour dans le vert paradis des amours enfantines. Et il est bon qu'elle ait connu ce lever de soleil aussi, avant de mourir à quinze ans. Mais bien vite l'âme secrète d'Anne s'est refermée. Peter n'avait été que la projection momentanée de son rêve. Analyste jusque dans l'amour, elle s'en est d'elle-même aperçue. Elle a vécu assez, le séjour a duré assez longtemps pour que la déception subsiste à l'illusion brisée comme verre, et qu'elle en respire le parfum de tristesse. Pourtant,

à la même époque, son optimisme n'a pas fléchi, sa foi en la bonté humaine n'a pas cédé, à contrecourant de tout ce qu'elle subissait.

Telle était Anne, vivante, vibrante, primesautière et toutefois mystérieuse. Le journal se termine sans crescendo sur ces contrastes : entre les grands désirs d'avenir et le pressentiment de la mort, entre le clair optimisme et la saturation de la tristesse, entre Anne la Gaie et Anne la Douce — la dualité qu'elle souffrait de ne pouvoir maîtriser fait le sujet de la dernière missive. Par surcroît, l'invasion avait suscité une flambée d'enthousiasme, la lenteur de la délivrance le reployait en anxiété et morne attente. Au moindre bruit suspect, les incarcérés sursautent d'effroi. Près de toucher au but, ils sentent à quelle chance fragile tient leur salut. Leurs forces les trahissent. Et c'est presque un soulagement, hélas! quand la fatalité vient mettre fin à la tension accumulée.

LA JEUNE FILLE ET LA MORT

Le *Journal*, et pour cause, n'a pas filmé les ultimes images de l'Annexe. Tandis qu'il traîne dans la cachette abandonnée, Anne s'en est allée vers son destin. Tout a été si subit, si banal... Désormais il faut nous fier à des yeux étrangers, ceux du moins qui ne se sont pas clos pour toujours. Aussi bien ne nous reste-t-il plus à feuilleter que quelques pages blanches, où s'inscrivent non des traces d'encre, mais des taches de larmes. Le souhait prémonitoire d'Anne va se réaliser, de partager le sort de son stylo naguère tombé dans le poêle et incinéré : « Il me reste une consolation, aussi minime soit-elle : mon stylo a été incinéré et non enterré. J'en espère autant pour moi plus tard [1]. »

Guidés par Ernst Schnabel, nous suivons sa trace, de plus en plus légère, d'un camp à l'autre : à Westerbork, où s'entassent les Juifs hollandais des dernières rafles, des dernières fournées, à Ausschwitz, enfer organisé, capitale de la douleur, enfin à Bergen-Belsen, grand cimetière sous la lune, parc à ciel ouvert de la mort... Le cœur se brise à évoquer ce suprême séjour d'Anne, perdue parmi le bétail humain couché sur la lande, squelettique, dépérissant rapidement, tandis que s'effondre l'empire de la terreur. Mais la course contre le temps est perdue d'avance. « On meurt avec une facilité prodigieuse au camp de concentration [2] ». Le souffle manque si brusquement.

Nous voudrions en savoir davantage. Nous apprenons qu'elle avait perdu son sourire, qu'elle était devenue grave, mais aussi secourable, compatissante. Nous ignorons ses sentiments, ses pensées. Tout est terriblement taciturne dans les camps, les âmes comme les lèvres. On

1. *Journal*, p. 147.
2. Schnabel, *op. cit.*, p. 196.

a bien assez de lutter, de souffrir, d'avoir faim et froid. Anne, en ces jours maudits, s'est serrée contre sa sœur. Tout indique que les privations les ont tuées toutes deux, qu'elles sont mortes d'inanition avec tant d'autres. Peu de semaines auparavant, la Providence miséricordieuse ménageait à Anne une brève rencontre — de quelle douleur nimbée! — avec son amie Lies.

On se prend à rêver tristement sur sa longue agonie. Qu'a-t-elle regretté que nous ne déplorions encore plus? « Serai-je jamais capable d'écrire quelque chose de grand? » se demandait-elle [1]. En secret, nous répondons oui, et nous ne songeons plus à des signes d'écriture. Car elle a du moins assez vécu et grandi, presque encore une enfant et presque déjà une femme, jusqu'à l'âge où l'on peut souffrir et offrir, trop jeune pour comprendre et pas assez pour ignorer, assez mûre pour juger et trop candide pour condammer — de sorte que sa légende chèrement méritée prolonge son existence.

Peut-être encore avons-nous tort de plaindre les Mozarts assassinés. Car tout ce qui arrive est un signe à déchiffrer. La violence injuste ne gagne pas les paris de l'Histoire, et la cruauté qui arme les bourreaux n'anéantit pas tout ce qu'elle détruit. En broyant une petite fille sous sa meule, l'injustice nous rend Anne Frank, son journal, et leur jeunesse inaltérable. La mort nous livre cette figure intacte et toute claire, dont c'était le destin de devenir un symbole. Sur la terre de Belsen Anne Frank a écrit quelque chose de plus grand. Par là elle est pour notre temps la messagère des enfants humiliés, déléguée de millions de victimes muettes et de ce peuple écrasé, témoin irrécusable du crime irrémissible, le massacre des innocents. Et parce qu'elle est morte, nous laissant le journal de sa courte vie, elle n'est pas pleurée seulement par un vieil homme en deuil et quelques amis. Son souvenir est gardé par des milliers de milliers, ses amis inconnus sont nombreux comme le sable de la mer. En particulier, tous ceux que la détresse meurtrit ou simplement émeut, et les pauvres de Dieu que le destin historique, en sa dure oppression, roule sans pitié dans ses vagues, puisent dans sa mémoire l'assurance que eur cri ne sera pas éternellement étouffé.

C'est pourquoi ce n'est pas pour nous consoler à bon marché que nous rattachons la destinée future d'Anne Frank à sa lente agonie. Nous devons penser que, mourante, elle ne s'est pas révoltée, qu'elle a retrouvé son enfance et que « Dieu ne l'a pas abandonnée ». Le chroniqueur rapporte laconiquement — mais le témoignage est précieux entre tous — qu'elle mourut paisiblement « dans la certitude que la mort n'était pas un malheur [2] ». La mort n'est pas un malheur... cette

1. Schnabel, p. 235.
2. Schnabel, *op. cit.*, p. 195.

science que nous mettons tant d'années à acquérir, si jamais nous y parvenons, et qui n'est qu'une vérité oubliée de l'enfance, la connaissance révélée aux petits, et où toute vie s'achemine, lors même qu'elle en exprime le sens amer.

Pourtant, dans la sérénité et le pardon que cette phrase traduit, une question nous brûle : au fond de l'abîme et de la déchéance, Anne a-t-elle cru jusqu'au bout à la bonté foncière de l'homme, n'a-t-elle pas désespéré d'un monde fraternel? Nous voulons croire qu'elle n'a pas cessé de regarder les hommes selon sa propre image et non d'après le monstre tapi en eux; mais cette affirmation timide, nous voudrions, en terminant, et non sans avoir hésité, la jeter en strophes modestes, comme ces bouquets de pèlerins qui jonchent les tertres de Belsen.

A ANNE FRANK

Une gerbe à même la terre
Est la trace du souvenir,
A la place où tu vins finir,
Fleur dédiée à la poussière.

Anne Frank, au creux de ta cendre
Assez d'amour a subsisté
Pour que s'y rallume un été
D'espoir humain, « Anne la Tendre »...

Victime de la Pâque juive,
Autre immolée au même sort,
Qu'au long des jours de notre mort
Ta mémoire par nous survive.

Pâques 1958. Xavier TILLIETTE.

LA VIE RELIGIEUSE

L'Enseignement du Pontife Romain.

Le beau Message pascal du Souverain Pontife nous parvient trop tard pour que nous puissions le commenter comme il le mérite. Plutôt que d'en renvoyer l'analyse à une autre chronique, contentons-nous d'en dégager les idées maîtresses qui forment d'ailleurs le fond de l'enseignement constant du Pape. On peut les résumer dans le mot de saint Pierre au Christ : « A qui irions-nous? Tu as les paroles de la Vie éternelle. » Le Christ seul et son message donnent un sens acceptable à la vie humaine, individuelle et collective, à l'histoire tout entière. En dehors de lui, on se heurte à l'absurde d'une existence vouée à l'anéantissement, on se heurte à un effort civilisateur destiné à la mort cosmique. Seules la Croix et la Résurrection du Christ donnent un sens créateur et une finalité au scandale de la souffrance et de la mort. Dans la mesure où une civilisation se conforme au message évangélique de charité, de justice, d'universalisme, d'abnégation rédemptrice, elle dessine un progrès de l'humanité vers sa réalisation ultime et son épanouissement en Dieu. Dans la mesure où elle renie ce message, la civilisation tombe dans la haine, la guerre, l'injustice, l'esclavage, la régression humaine.

On retrouve les mêmes idées fondamentales dans le discours de S. S. Pie XII à un pèlerinage de travailleurs de Naples et de la Campanie (*Osservatore Romano,* 10 et 11 mars 1958) et dans l'allocution aux participants de la « Journée des disparus et Prisonniers de guerre » (*Oss. Rom.,* 2 avril 1958). On notera spécialement la conclusion en français de cette allocution en italien, où le Pape adresse un appel aux gouvernants pour que soient libérés les prisonniers de guerre qui, après plus de douze ans que la dernière guerre mondiale est terminée, restent encore en captivité, en Russie surtout.

Un autre discours du Pape aux habitants de Rome originaires des Marches (*Oss. Rom.,* 20-25 mars 1958) mérite de retenir notre attention, car il contient un jugement ferme du suprême Pasteur sur des questions brûlantes : valeur du sentiment patriotique, rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Pie XII déclare que la conservation des « Régions », à l'intérieur de l'unité nationale italienne, est légitime et saine (souvenons-nous que l'unité politique de la nation italienne est fort récente, plus jeune de quelque mille ans que l'unité française). Mais, pour autant, le Pape réprouve un régionalisme clos qui s'opposerait à l'amour de la patrie commune : La disparition du sentiment patriotique, dit

S. S. Pie XII, serait le signe d'un désordre spirituel. Cet amour de la patrie ne doit évidemment pas, ajoute-t-il, dégénérer en un « nationalisme excessif et dangereux » qui ferait oublier et l'unité naturelle du genre humain et l'universalité catholique de l'Eglise.

Dans un passage très remarqué de ce discours, le Pape rappelle la doctrine classique de l'Eglise sur l'autonomie respective de l'Eglise et de l'Etat en leurs domaines propres, allusion aux querelles politiques actuelles en Italie dont nous avons longuement traité dans notre chronique d'avril :

> Il y a des hommes, dit Pie XII, qui s'agitent en Italie, parce qu'ils craignent que le christianisme n'enlève à César ce qui est à César. Comme si donner à César ce qui lui appartient n'était pas un commandement de Jésus; comme si la saine et légitime laïcité de l'Etat n'était pas un des principes de la doctrine catholique; comme si ce n'était pas une tradition de l'Eglise de s'efforcer constamment de maintenir la distinction des deux pouvoirs, et, en même temps, selon les justes principes, leur union; comme si, par contre, la confusion du sacré et du profane ne s'était pas plus fortement manifestée dans l'histoire quand une partie des fidèles s'est séparée de l'Eglise.

Cette dernière phrase se réfère au Césaropapisme qui a été la conséquence et du schisme oriental et aussi de la livraison des *Landeskirchen* par Luther au pouvoir des principautés allemandes; évocation aussi de la théocratie qui est un des traits du calvinisme primitif.

Un journal anticlérical italien s'étant emparé de ce discours pour faire du Pape un tenant du « laïcisme », on trouve dans l'*Osservatore Romano* du 4 avril une bonne mise au point (*Un nuevo laïcismo*) : la légitime laïcité de l'Etat, la recherche autonome du bien commun naturel des citoyens, n'est pas le laïcisme athée ou systématiquement agnostique qui refuse la coordination des activités de la société naturelle et de la société surnaturelle. Nous oublions, trop souvent, que le Christ n'a pas seulement prescrit de rendre à César ce qui est à César, mais aussi de rendre à Dieu ce qui est à Dieu : César, comme toute créature, a des devoirs envers Dieu.

Dans un discours du Pape à un rassemblement de la jeunesse italienne d'Action catholique à l'occasion du 90e anniversaire de sa fondation (*Oss. Rom.*, 20-21 mars 1958), s'exprime cet optimiste spécifiquement catholique qui est un des aspects les plus frappants de l'attitude du Pape devant le monde contemporain en crise violente de transformation. Avec lyrisme, malgré le péché du monde dont il dénonce la gravité, S. S. Pie XII annonce la chute des puissances orgueilleuses d'aujourd'hui, chute inévitable un jour ou l'autre, selon une loi constante de l'histoire. Le Pape, fort de ces assurances de la foi, salue, avec joie, le monde en réveil, — l'avènement d'un bien-être plus grand dans la vie matérielle, — le développement prodigieux du progrès scientifique qui, dit-il, suit « un type de réaction en chaîne », — le progrès technique qui libère de plus en plus l'homme

des servitudes matérielles, — les possibilités de large participation de tous à la culture grâce aux nouveaux moyens de diffusion de la pensée, — enfin, dans la vie sociale, la prise de conscience nouvelle de l'interdépendance des groupes humains et de l'unité de la race.

Dans tous ces discours, le Pape rappelle aussi, comme un leitmotiv, la nécessité, dans ce monde en crise et en transformation, d'un témoignage actif et apostolique du laïcat.

Signalons enfin, deux articles importants de l'*Osservatore Romano.* L'un du 28 mars 1958 (*La Chiesa in Ungheria*) sur l'excommunication récente d'un prêtre progressiste Hongrois, le P. Horvath. Ce religieux, dirigeant du mouvement communisant « des prêtres pour la paix », avait été, une première fois, excommunié, le 27 janvier 1957, pour avoir agi contre les autorités ecclésiastiques légitimes. Il s'était soumis et avait été relevé de cette censure. Mais, peu après, il accepta un siège de député devenu vacant à la suite des événements d'octobre 1956. Deux autres prêtres siègent au Parlement communiste. Le 16 juillet 1957, la Congrégation du Concile interdit aux prêtres, dans les conditions actuelles de la Hongrie, de participer au gouvernement du pays, ce qui s'explique facilement, la présence de prêtres dans un parlement totalitaire et officiellement marxiste ne pouvant que tromper les fidèles et leur faire croire que le marxisme est compatible avec le christianisme. Les trois prêtres députés ne s'étant pas démis de leur mandat, ils ont été excommuniés le 15 février 1958.

D'après les agences de presse, le P. Horvath aurait célébré la messe en public, le 16 mars, à Budapest, sous prétexte que la censure ne lui aurait pas été notifiée officiellement. Il aurait déclaré que « le martyre est un privilège que Dieu ne concède pas à tous ». Si cette parole est authentique, elle mesurerait tragiquement le degré de liberté que le régime laisse au christianisme.

L'autre article que nous signalons est du 6 avril 1958 (*Contraffazioni nella Germania orientale*). Il s'élève contre les parodies de sacrement que tente d'introduire le gouvernement de la République démocratique d'Allemagne orientale : baptême laïque et *Jugendweihe,* consécration athée de la jeunesse, parodies sacrilèges de la Première Communion catholique et surtout de la Confirmation protestante.

Le Concordat autrichien.

Une grave question, dont la presse catholique parle fort peu, est pendante entre le Saint-Siège et l'Autriche : celle de l'application du Concordat de 1933.

L'Autriche impériale, héritière du Joséphisme, avait dénoncé, en 1870, le Concordat de 1855, sous prétexte que, après le Concile du Vatican, le pouvoir pontifical n'était plus le même qu'en 1855. L'Eglise fut, dès lors, complètement soumise à l'Etat (le mariage civil avait été introduit dès 1868).

En 1933, le Chancelier Dollfuss, après de longues négociations, conclut un nouveau Concordat avec le Saint-Siège, le Cardinal Pacelli étant Secrétaire d'Etat (texte dans *Documentation catholique*, t. XXXII, 1934, col. 1251-1274, notes complémentaires, *ibid.*, col. 1274-1326).

Ce traité fut ratifié dans des circonstances très spéciales. Au moment où aboutissaient les négociations entre le Saint-Siège et l'Autriche, le gouvernement de Vienne était en pleine crise constitutionnelle. Le Concordat fut paraphé par le Cardinal Pacelli et le Chancelier Dollfuss le 5 juin 1933; il ne fut ratifié qu'un an plus tard, le 1er mai 1934. Entre temps, le 30 avril 1934, la Constitution du pays avait changé. Le Conseil national (Chambre des Députés élue au suffrage universel) ne comptait plus que 76 membres sur 165 (donc une minorité), les députés socialistes-marxistes ayant été éliminés par décret, après mise hors la loi de leur Parti. Sur ces 76 membres, 74 votèrent une Constitution nouvelle qui renforçait considérablement le pouvoir exécutif au détriment du législatif. L'article 40 § 4 de la Constitution ainsi vouée donnait force de loi constitutionnelle aux principaux articles du Concordat. Cette loi constitutionnelle à peine votée, le 30 avril, par un Parlement-Croupion, le premier acte du Gouvernement, dès la première minute du 1er mai 1934, fut de ratifier solennellement le concordat.

Ce traité de 1933-34 reconnaît l'Eglise comme société de droit public. La liberté des nominations épiscopales est entière, avec simple droit de regard du gouvernement. L'enseignement religieux dans toutes les écoles primaires et moyennes est obligatoire pour les élèves baptisés catholiques. Le mariage contracté conformément au droit canon a effets civils, et la République reconnaît la compétence des tribunaux ecclésiastiques dans les causes de mariage. Une légère rétribution du clergé est prévue.

Ce Concordat, si favorable à l'Eglise, n'a été appliqué que pendant quatre ans : l'Anschluss hitlérien de 1938 ne le respecta évidemment pas plus que le Concordat allemand; le gouvernement hitlérien imposa, en particulier, le mariage civil et supprima les écoles catholiques.

Au gouvernement de la nouvelle Autriche de 1945, la question se posa de l'application du Concordat de 1933, les lois hitlériennes sur le mariage civil et la propriété ecclésiastique ayant été reconduites par la nouvelle République, en contradiction avec la lettre du Concordat.

Tandis que Rome et une partie des catholiques autrichiens demandaient l'application stricte du traité de 1933, on comprend facilement que les socialistes, qui forment la moitié de la coalition gouvernementale, aient solidement refusé d'admettre la validité d'un acte voté par un Parlement minoritaire, dont ils avaient été exclus, acte ratifié par un Gouvernement qu'ils prétendent inconstitutionnel. Ils considèrent d'ailleurs que plusieurs des prescriptions du traité de 1933

sont inapplicables après 1945; enfin, en toute hypothèse, ils sont opposés par anticléricalisme au principe même d'un Concordat.

Jusqu'en 1955, l'occupation des armées alliées en Autriche empêcha la solution du conflit. D'ailleurs, en dehors de ce qui concerne l'école, le mariage et les biens d'églises, les prescriptions du Concordat étaient en fait respectées. En 1955, la libération du territoire ne fit pas avancer la question, les décisions du Cabinet autrichien devant être prises à l'unanimité. En septembre 1956, une note du Vatican demanda l'application du Concordat. Si l'attitude des socialistes autrichiens est compréhensible, l'exigence du Vatican est parfaitement légitime; elle défend un fondement nécessaire du Droit international. Comme le remarque, très justement, M. Steiner dans le *Tablet* du 5 avril 1958 : « Une fois qu'on admet la thèse qu'un traité peut être dénoncé, sous prétexte que le gouvernement précédent qui l'a conclu était inconstitutionnel, tous les Concordats sont en danger. »

La réponse de l'Autriche se fit attendre un an : il y fallait l'accord des socialistes. Cependant, un rapprochement inespéré entre catholiques et socialistes s'est produit récemment pour des raisons électorales : les socialistes, qui renoncent à une politique systématiquement antireligieuse, finirent par accepter de reconnaître la validité théorique du Concordat de 1933, événement que l'hebdomadaire viennois *Die Furche* saluait, dans son numéro du 18 janvier, comme quelque chose qui eût paru « complètement impossible » un an auparavant. Mais, à vrai dire, il semble que la reconnaissance de la validité du Concordat par les socialistes soit assez illusoire : ils acceptent ce traité, à condition qu'il ne soit pas appliqué et qu'il soit remplacé par un autre, qui tienne compte des circonstances nouvelles et de la législation actuelle. Tel est, du moins d'après le *Tablet* du 5 avril, le sens de la réponse du 21 décembre 1957, du Gouvernement autrichien au Vatican.

La réplique du Vatican a été rapide. Je ne sais pas si elle a été rendue publique. D'après le *Tablet* et d'autres informations, cette réplique constitue une fin de non-recevoir, et demande une application pure et simple du texte de 1933. Cette réponse a étonné et déçu le gouvernement de Vienne et l'épiscopat autrichien, l'accord avec les socialistes ayant été si difficile à obtenir. Mais, il faut bien avouer que la reconnaissance de la validité du Concordat reste illusoire et verbale, puisque, aussi bien, le Gouvernement autrichien n'a ni la possibilité politique, ni, apparemment, le désir d'appliquer le Concordat dont il reconnaît la validité. Dans ces conditions, il est peu probable, que, comme l'insinue M. Steiner dans le *Tablet*, l'actuelle conjoncture politique de l'Italie, la coïncidence de la réponse de Vienne et de l'affaire de Prato expliquent l'attitude si ferme du Vatican. C'est encore un nécessaire principe du droit des gens que défend Rome : si l'on admet qu'un Concordat est caduc, du seul fait qu'une législation nouvelle a été introduite en violation de ce Concordat, tout accord international devient un chiffon de papier.

Il est probable, cependant, que des négociations reprendront : en

1955, l'épiscopat autrichien a laissé entendre que des modifications au Concordat étaient souhaitables, pourvu que des garanties soient assurées quant au mariage sacramentel et à l'éducation religieuse des enfants. Le souci pastoral et apostolique qui dirige la Curie romaine trouvera, espérons-le, le moyen d'apaiser les légitimes inquiétudes des juristes. La visite du Chancelier d'Autriche au Souverain Pontife, pendant la dernière Semaine Sainte, est sans doute l'amorce de conversations nouvelles.

Les Protestants et la Colombie.

La revue *America*, publiée par les jésuites de New York, contient, dans son numéro du 8 mars 1958, une bonne mise au point sur le Protestantisme en Colombie. On a déjà dit, ici, comment une campagne violemment anticatholique accuse les catholiques colombiens de persécuter les protestants, voire de les assassiner : cette campagne est l'exemple d'un mythe de propagande passionné et incontrôlé. L'article d'*America* a l'avantage, fort rare en la matière, d'avoir été écrit par un enquêteur envoyé sur place, le Père E. K. Culhane, *managing editor* d'*America*, peu enclin à approuver l'intolérance d'où qu'elle vienne.

Il reconnaît la sourde exaspération des Colombiens devant l'envahissement de leur pays, qui compte 99 % de catholiques, par une armée de missionnaires protestants nord-américains, surtout de ces sectes mineures qui commencent aussi à sévir en France.

La Constitution colombienne de 1886 garantit la liberté de culte. Les traités avec l'Angleterre (1825), la Hollande (1829) et les Etats-Unis (1846) en précisent la portée : les cultes non-catholiques sont autorisés seulement à l'intérieur des lieux de culte. « Par ces clauses, écrit le P. Culhane, qui limitent l'activité religieuse non-catholique, en interdisant la propagande religieuse dans la rue et par les moyens de communication collective, la Colombie a voulu protéger la foi de la quasi-totalité de sa population. »

Or, les sectes américaines (26 sectes, avec 337 ministres et auxiliaires pour 20.000 protestants) ne tiennent aucun compte de ces accords internationaux et se conduisent comme en pays conquis. Dans leurs écoles, largement pourvues de dollars américains, où l'anglais, langue internationale nécessaire, est enseigné, le catéchisme catholique, contrairement à la loi, n'est pas admis, parce qu'on oblige les élèves à s'inscrire comme protestants. Dans le territoire appelé « missionnaire », jungle peuplée d'Indiens sauvages, « le Concordat de 1887 » réserve l'activité missionnaire au catholicisme; les missionnaires protestants ne respectent pas cette clause. Dans ces conditions, les Colombiens considèrent que le Protestantisme est « made in U. S. A. », ce qui est contraire à l'esprit du fameux quatrième amendement de la Constitution américaine et a l'inconvénient d'attirer sur

le Protestantisme l'antipathie que les Colombiens professent pour ce qu'ils considèrent, à tort ou à raison, comme l'impérialisme économique des Etats-Unis.

Cette antipathie va-t-elle cependant jusqu'à l'assassinat des protestants? Les accusations de persécution sanglante contre les protestants ont commencé il y a dix ans seulement, exactement au moment où éclatait une horrible guerre civile qui n'a pas encore cessé. En avril 1948, se déchaîna, en effet, une violente émeute terroriste avec massacres et incendies généralisés. Le pays reste encore infesté par une guerilla révolutionnaire, menée par des bandes armées :

> La brutalité de ces gangs, qui groupent quelque 25.000 hommes, pendant les dix dernières années, écrit le Père E. K. Culhane, dépasse toute description. Ils décapitent, ils mutilent, ils anéantissent les propriétés. Dans les journaux de Bogota et de Medellin, 1.410 assassinats, dus à ces *bandoleros*, ont été signalés entre le 15 octobre et le 15 janvier. En janvier 1958, 63 personnes ont été assassinées dans le seul département de Solima.

Ajoutons que les Colombiens, après boire, ont le couteau facile. Il y a quelques jours, un éminent diplomate étranger, d'une impartialité insoupçonnable, qui avait été chef de mission en Colombie avant la dernière révolution, nous affirmait qu'au moment de son séjour à Bogota, les samedis, jours de paye, il y avait plusieurs dizaines de meurtres ou de blessures au couteau dans la seule capitale.

Quel est le lien entre la guerre civile et les accusations de persécution contre les protestants? « Simplement, répond E. K. Culhane, que ces accusations datent d'après 1948. Les Protestants en Colombie ont trop rapidement pris pour une persécution religieuse ce qui est souvent fait de guerre civile. » Comme l'écrit l'un des membres de la *junte* gouvernementale, le 31 janvier :

> Les martyrs n'ont pas été 80 (les protestants prétendent qu'il y a eu 80 meurtres pour cause religieuse), mais, hélas, plusieurs milliers, et ils ne sont pas protestants mais des hommes, des femmes, et des enfants de toutes classes, religions et races. Il est simplement absurde de prendre quelques victimes, aussi respectables et dignes de pitié que les autres, pour construire à partir d'elles une accusation de vandalisme religieux.

La violente campagne anticatholique, de par le monde, à propos de ces meurtres, a sa source dans le Bulletin de la *Confédération Evangélique de Colombie,* édité par un citoyen américain, qui n'exerce guère de critique sur les rapports qu'il publie. Le Père E. Ospina, dans son livre *Las sectas protestantes en Colombia* (1954), a montré l'inanité de beaucoup des faits rapportés par ce bulletin. Le Père E. K. Culhane a voulu vérifier lui-même le 80e cas de « martyre », le meurtre de Juan Coy, tué le 29 octobre dernier : il semble avéré que sa mort est un épisode de la guerre entre un gang conservateur et un gang libéral.

Le P. E. K. Culhane souhaite, avec l'approbation du Cardinal archevêque de Bogota, qu'une commission mixte de protestants et de catholiques, d'une impartialité et d'une compétence reconnues, soit invitée à mener une enquête sur ces faits en Colombie. C'est aussi ce que demandait récemment un organe exécutif du Conseil œcuménique. Ce serait le seul moyen de faire la lumière sur une question qui, partout, envenime, stupidement et aveuglément, les rapports entre catholiques et protestants. S'il y a vraiment une persécution des protestants en Colombie, il va sans dire qu'il faut la réprouver : mais la simple honnêteté demande que notre jugement ne soit pas basé sur des rumeurs incontrôlées.

R. ROUQUETTE.

15 avril 1958.

Note bibliographique. En mars, les Editions du Cerf, sous le titre *Catéchisme biblique* ont mis en vente la traduction française du *katholischer Katechismus* (Herder, 1955), adopté comme manuel officiel pour les diocèses de l'Allemagne de l'Ouest par la conférence épiscopale de Fulda de l'été 1954. En même temps, paraît le premier volume du « livre du maître », sous le titre *Manuel du catéchisme biblique;* ce fascicule, qui donne au catéchiste des indications très détaillées pour la préparation de ses leçons, ne couvre que la moitié de la première partie (Dieu, la création et la chute). Pour comprendre l'intention pédagogique et théologique qui commande une structure et une organisation fort originale des leçons, il est bon de se référer aux articles de ses principaux inspirateurs traduits dans la revue internationale *Lumen vitae* (article du P. Jungmann, X, 1955, n° 4, p. 605-619; articles du Dr Kl. Tilmann, XI, 1956, n° 4, p. 651-654; XIII, 1958, n° 1, p. 7-20).

La théologie de l'Eglise, de Mgr Journet (Desclée de Brouwer) réunit, sous un format plus maniable, l'essentiel des deux premiers volumes de l'*Eglise du Verbe incarné* (parus respectivement en 1942 et 1952). Les *notes sur la théologie du péché* du Père Henri Rondet inaugurent une nouvelle collection théologico-pastorale, chez Lethielleux. On sait la valeur des guides bibliques du P. A. George (Equipes enseignantes, 18, rue Ernest-Lacoste, Paris, 12e) : nous recevons une édition nouvelle de *l'Evangile de Paul,* plan méthodique d'étude des Epîtres pauliniennes. Cf. *Etudes,* mars 1955, p. 135.

ACTUALITÉS

Judaïsme et Christianisme

Sous ce titre, M. André Siegfried a publié, dans la *Revue de Paris* de mars 1958, un brillant essai exégétique. Brillant par la facture littéraire d'une sobre élégance, par le ton d'honnête homme qui présente clairement une information parfaitement dominée, et aussi par ce mélange d'intransigeance et de souplesse pour proposer, au problème du Christ, une solution insoutenable. Cet article a peiné des lecteurs catholiques, étonnés qu'une revue respectable accueille des propos qui ne vont à rien de moins qu'à nier la divinité de Jésus. Nous ne pouvons taire notre protestation, respectueuse mais ferme.

D'autant que la thèse fondamentale de cet article, celle même du vieux libéralisme, auquel reste attaché, chez nous, le nom de Goguel, a fait long feu. Elle est aussi désuète chez les protestants que chez les catholiques. Le renouveau d'actualité qu'elle semble trouver ici, à partir d'une évocation alerte et précise du judaïsme contemporain de Jésus, est un trompe-l'œil. Seule est originale la froide agressivité qui prend plaisir à juger dédaigneusement Jésus, impatient de la Loi, suspect aux juifs par son universalisme aventureux, du point de vue des Scribes et des Pharisiens.

« Jésus était juif, nous dit-on, un juif pieux, proche à plus d'un égard des pharisiens. » Il n'a rien dit de bien nouveau; il se situe dans la plus pure tradition des prophètes. Son originalité n'est pas là, mais dans sa manière très personnelle de se mettre au-dessus de la Loi, de prétendre accomplir une mission de nouveau Législateur d'Israël. Mais le conflit avec les interprètes authentiques de la Loi se situe au-delà.

« Que (Jésus) fût le Messie, pas d'objection de principe, puisque, fils de David, le Messie restait un envoyé de Dieu; qu'il fût un « fils de l'Homme » ou même « le fils de l'homme » cela pouvait encore aller. » Mais Jésus excipe d'une autorité absolument personnelle : « Moi, je vous dis! »; pour ainsi dire, il donne, comme unique référence à Dieu, sa propre personne. Ne s'est-il pas prétendu Dieu? Soyons ici attentifs à un refus enveloppé de l'affirmation par le Christ de sa divinité : « Sans doute, Jésus ne se donnait-il pas pour un Dieu, il n'était que le fils, le fils unique, c'est-à-dire tout de même plus qu'un homme, un médiateur, le seul médiateur, puisqu'il disait : « Nul ne vient au Père que par moi » (p. 40). Ainsi Jésus n'a pas osé s'affirmer Dieu. « L'interprétation donnée par ses disciples devait aller plus loin » : il était réservé à Paul de faire entrer l'esprit grec dans le judaïsme intransigeant de la première communauté chrétienne, et, en se séparant résolument de son peuple, de déclarer Jésus Dieu véritable, égal au Père. Le Concile de Nicée complétera son

œuvre, en proclamant, contre l'Arianisme, essai de compromis, la « consubstantialité » du Père et du Fils. Rupture irrémédiable avec le Judaïsme!

Ainsi, Jésus, juif mystique et ambitieux, s'est cru et déclaré le Messie; il s'est même approprié personnellement le nom de « fils de Dieu » qui appartenait collectivement à tout son peuple. Il n'a pas été plus loin. La stricte divinité du Christ est une invention de ses disciples, principalement de Paul, « à la fois juif, grec et romain ».

Ces vieilles thèses libérales sont depuis longtemps réfutées. Ce ne sont pas les citations de Barbusse, ou d'Edmond Fleg, ni l'odieuse allusion aux racontars obscènes du Talmud sur la naissance de Jésus, qui leur redonneront crédit! Il faut tout de même poser la question décisive : cette autorité que revendique Jésus et que nul ne lui conteste, autorité sur la Loi, le sabbbat et le Temple, il n'en donne d'autre garant que sa Personne. Il n'en appelle qu'à lui-même. Le jugement universel, qui n'appartient qu'à Yahvé, comme aussi le pouvoir de remettre les péchés, Jésus se l'attribue avec une sérénité déconcertante. Quand, dans le chapitre XXV de saint Matthieu, il met en scène le grand jugement, il s'inspire évidemment de Daniel, mais avec un oubli significatif : celui de l' « Ancien des jours », c'est-à-dire : de Dieu. S'entourant des anges qui sont le cortège divin, il est seul assis, et convoque à son tribunal la totalité des hommes. Bien plus, il ne juge que par rapport à sa personne : « J'ai eu faim, et vous m'avez nourri... J'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu. » Aucune référence à la Loi de Dieu.

En face d'une telle attitude, le P. de Grandmaison l'a bien vu, il n'est qu'une alternative : ou bien Jésus est un fou mégalomane, qui, au péril de sa vie, et jusque devant le tribunal souverain prêt à le faire mourir, soutient son rêve éveillé — ou bien, il sait, de façon indiscutable, qu'il est, vraiment et proprement Dieu, qu'il est dans le Père et que le Père est en lui, parce que le Père et lui sont un. Impossible d'échapper à ce dilemme, et de réduire Jésus à n'être qu'un prophète d'Israël, intrigant et séduisant.

Henri HOLSTEIN.

Révolution de palais en Arabie Séoudite

Quinze mois après avoir été constitué champion de la politique américaine en Orient, le roi Séoud d'Arabie en est réduit à une quasi-abdication. L'événement illustre l'accélération de l'histoire outre-mer, déjà souvent souligné. Il rappelle aussi combien vite devient fausse, en Orient, la position des Occidentaux, lorsque séduits par

des « personnalités fortes » ils lient exclusivement leurs intérêts aux éléments conservateurs opposés à tout progrès.

L'émir Faysal, auquel le roi Séoud, son frère, a dû consentir le 23 mars une large délégation de souveraineté, se fait depuis de longues années, en Arabie séoudite, l'avocat d'une évolution des pouvoirs et d'une modernisation de l'Etat. Celui-ci, on le sait, impose au peuple les normes coraniques et traditionnelles, étroitement interprétées par le puritanisme wahabite; mais, sous l'autorité indiscutable d'un monarque absolu, il est guidé en fait par quelques politiciens d'origine palestinienne ou syrienne, rompus aux intrigues levantines et dont l'habileté opportuniste, grassement rémunérée, permet à l'Arabie médiévale de faire figure dans le monde moderne. L'étrange édifice est soutenu, de façon plus étonnante encore, par les royalties que versent les pétroliers américains; bien que surabondantes, ces ressources suffisent à peine au trésor royal qui, loin de les utiliser en vue du progrès ou du bien-être des populations, les dilapide en prébendes familiales, en dépenses somptuaires, en constructions de prestige, en versements destinés à alimenter la corruption politique dans les pays voisins.

C'est précisément un de ces versements qui a provoqué la crise. Opéré par des conseillers intimes de Séoud et destiné, semble-t-il, à l'organisation d'un complot contre Nasser, il a été bruyamment dénoncé à Damas par le colonel Sarraj, ministre de l'Intérieur de la nouvelle « province » syrienne et appui fidèle du dictateur égyptien. Devant ce scandale, habilement orchestré au dehors, le roi Séoud n'a cru pouvoir sauver sa dynastie qu'en confiant ouvertement et réellement le pouvoir à celui de ses frères qui, jusqu'alors suspecté pour ses idées « libérales » et ses sympathies nassériennes, pouvait à la fois apaiser les colères de l'Etat arabe unifié et faire espérer quelques satisfactions à ces sujets séoudites mécontents, de plus en plus nombreux, auprès desquels le prestige de Nasser balance désormais l'autorité du souverain.

Engagé, par la nature même de cette opération comme par ses propres attaches, à sauvegarder la structure de l'Etat et sans doute l'essentiel des prébendes familiales, l'émir Faysal pourra-t-il, et voudra-t-il, effectuer de véritables réformes? Il a du moins révoqué quelques ministres, dont celui des Finances, Srour es Sabban, et celui de la Défense, l'émir Fahd, propre fils du souverain. Il a écarté les conseillers les plus compromis, dont le Syrien Youssef Yassine, au service de la dynastie depuis plus d'un quart de siècle. Il a enfin créé des « commissions de réforme », et l'on parle de la promulgation d'une constitution provisoire.

L'avenir seul permettra d'apprécier la portée réelle de ces mesures. Mais il est d'ores et déjà certain que le Président Nasser remporte, à cette occasion, un nouvel et appréciable succès. Il n'est plus question désormais de cette « Sainte Alliance » des trônes arabes, apparemment projetée à Bagdad et dans laquelle l'Etat arabe unifié eût trouvé

le plus dangereux des rivaux; peut-être même la voie se trouve-t-elle ouverte pour une fédération ultérieure de l'Arabie séoudite, à l'instar du Yémen, avec l'Etat arabe unifié. Dans l'immédiat, cependant, l'Arabie séoudite s'efforcera sans doute de sauvegarder, à l'écart des luttes entre les deux blocs arabes et même entre les deux blocs mondiaux, sa position de tiers, voire de reconstituer ses possibilités d'arbitrage dans le monde oriental. Rien ne fait prévoir qu'elle songe à relâcher ses fructueuses relations avec les pétroliers américains ni avec le gouvernement de Washington.

La révolution séoudite n'est donc pas, pour le moment du moins, beaucoup plus qu'une révolution de palais. Elle illustre cependant, au moment d'ailleurs où apparaissent en Syrie les premières difficultés, l'efficacité du prestige de Nasser, force capitale dans l'Orient d'aujourd'hui. Elle confirme également l'ampleur du mouvement de solidarité arabe, suscité ou du moins réveillé par le dictateur égyptien, et la puissance d'attraction qu'il continue d'exercer.

Pierre RONDOT.

L'homme et son âme

Récemment paru, le livre de M. l'abbé Bars [1] m'invite à méditer sur mon âme. Rien de moins scolaire — oserai-je dire scolastique, alors qu'il s'agit d'une réflexion inspirée par la philosophie et la théologie de saint Thomas, mais repensées par un esprit qui les a assez pénétrées pour s'y sentir très libre? — que ces pages, difficiles à classer, et déconcertantes pour qui ne demande que des réponses à des problèmes bien délimités. Je ne chercherai pas à résumer ce livre. Je pense être plus fidèle à son intention en me laissant aller à la réflexion que me suggère telle piste où il m'invite à diriger mes pas...

Mon âme, elle est mienne; et, pourtant, elle me possède plus que je ne la possède. Ou plutôt, je suis mon âme, en ayant le sentiment que ce constitutif intime et lucide du moi s'échappe constamment à lui-même. Mon âme n'est pas *dans* mon corps comme un pilote dans un navire, un oiseau dans une cage; il n'est pas vrai davantage que je sois âme *et* corps, ni même que mon corps ne serve qu'à exprimer l'âme. Sans cet ensemble de complexes réactions psycho-physiologiques, les unes conscientes ou voulues, les autres subies et reflexes, mais qui, elles aussi, ne seraient pas sans mon âme, je ne serais pas. Les recherches de la psychologie dite expérimentale, plus encore les investigations, discutables et irrécusables, de la psychologie des profondeurs, ont suffisamment bouleversé une psychologie de type carté-

1. Henry BARS, *L'Homme et son âme*, coll. « Eglise et temps présent », Grasset.

sien, pour me contraindre à avouer que je ne vois plus clair en moi-même. Où commence l'âme, et où finit le corps? A vrai dire, la formule banale n'a plus grand sens, et la conscience de mon *je*, dès qu'elle veut s'expliciter, perd pied et bafouille dans la confusion. D'où la difficulté extrême à penser une survie d'âme séparée, aussi bien, du reste, que l'état d'un « corps glorieux », et les problèmes spéculatifs que pose au théologien le traité des fins dernières...

Si de tels problèmes sont d'expérience quotidienne, ils ne sont pas les seuls, ni les plus importants d'une réflexion sur l'âme. L'abbé Bars, entre mille autres, soulève celui-ci : *l'âme et son amour*. Singulier de philosophe, qui satisfait la pruderie. Il faudrait avoir le courage d'écrire : l'âme et *ses* amours. Amour de l'amitié, avec ce qu'il apporte et exige de virile mise en commun; amour que sanctifie le mariage, avec ses risques constants d'égoïsme passionnel et de « captation », avec sa grandeur de don total, aussi aisément idéalisé par une spiritualité facile, mal avertie des pièges de l'érotisme dévôt, que lourdement abaissé par le romantisme de la presse du cœur; amour d'un Dieu enfin, qui exige le don total de l'âme, pour son accomplissement véritable... Mon âme ne se réalise qu'en se donnant, qu'en se perdant. *Qui perdiderit animam suam, salvet eam...*

Mais, alors, le destin de l'âme, ne serait-ce pas de se perdre? De se perdre en ces mille actes corporels, qui, dit l'abbé Bars, « ne sont jamais purement animaux », au point qu'il est pratiquement impossible « de saisir un acte humain qui soit purement spirituel, ou purement corporel ». De se perdre dans un amour qui la dépossède en l'accomplissant, dans une vie intérieure qui s'asphyxie en se séparant des autres et n'atteint son équilibre que par un vouloir de communion. De se perdre en n'admettant d'autre survie que la résurrection des corps des symboles de foi, en reconnaissant tout tenir d'un don de Dieu, grâce mystérieuse qui, au prix d'un vide préalable, du dépouillement de *la Montée du Carmel*, me fait être par la présence en moi, et l'envahissement lucidement accepté du Tout-Autre, plus intime en moi que moi-même.

Perdre *son* âme, pour ainsi dire, à tous les niveaux, c'est peut-être la loi, suggère l'abbé Bars, du « voyage en quête de mon âme », qu'il nous invite à entreprendre à sa suite...

Henri HOLSTEIN.

Figures du sport

Deux vétérans des combats sportifs ont « tenu la vedette », au cours es dernières semaines : l'Argentin Juan Manuel Fangio, l'as des pilotes utomobiles, enlevé de façon spectaculaire, à la veille du Grand Prix e La Havane, par les partisans de Fidel Castro — et le boxeur noir lay Sugar Robinson, qui a repris à Carmen Basilio, son cadet de ept ans, la couronne des poids moyens. Les lecteurs des *Etudes*, dont n n'imagine guère qu'ils lisent la « page des sports », prendront-ils ntérêt à deux rapides portraits non dépourvus de signification umaine? Peut-être même sentiront-ils quelque amitié nuancée d'envie our ces lutteurs dont les exploits, en une tâche usante, narguent la ieillesse ennemie.

Il s'agit en effet de phénomènes de longévité sportive. Le cas de angio est le plus étonnant [1]. Ancien mécano, venu tard à la compé- ition, ce petit homme râblé et replet règne depuis une décade sur les utostrades du monde. A quarante-six ans! A chaque saison il annonce a retraite, mais il sursoit au dernier moment. Son calme lui a fait ne réputation de « père tranquille ». Et le contraste de son crâne hauve, de sa bedaine bourgeoise, avec ses *passages* en météore, ne ontribue pas peu à sa popularité. Mais quand Fangio est assis aux ommandes, ses yeux brillent comme de l'acier. Il enroule les virages ans ralentir, comme le lièvre mécanique des courses de lévriers. ourtant la meute est acharnée à ses trousses! Car les jeunes conduc- eurs ont les dents longues : le bouillant Stirling Moss, Behra, l'homme l'oreille cassée, le rugueux Hawthorne, le fantaisiste Harry Schell... a mort a clairsemé leurs rangs, fauchant entre autres l'impérial astellotti, idole de l'expansive Italie, et l'élégant marquis de Portago. angio demeure; personne, depuis la fin tragique d'Ascari, ne peut le oncurrencer; il subjugue ses rivaux au point qu'en 1956 le jeune ritannique Peter Collins, en passe de gagner, céda spontanément en ourse sa voiture à son aîné handicapé, geste chevaleresque qui permit Fangio de garder son titre. Quel que soit le bolide, Mercédès, Ferrari u Maserati, Fangio le mène presque infailliblement au triomphe. ans les annales de l'auto il n'y a pas d'exemple d'une telle suprématie. Mais l'invincibilité de Fangio n'explique pas seule sa renommée. l a fortune faite, il pourrait se retirer en pleine gloire. La foule des radins et des pourtours qui l'acclame ne s'y trompe pas. Elle devine ous l'armure enchantée le défi perpétuel, et ce dard du *pundonor* ui transperce le mystère sans éclat et les dehors bénins de l'homme ranquille. Car le sport, lui aussi, a ses monstres sacrés.

Bien différents sont les mobiles et la personnalité de Robinson, le ombre enfant de Harlem, le meilleur poids moyen depuis notre

1. Un *Fangio*, de Günther Molter, va paraître incessamment chez Gallimard (Coll. « Air du temps »).

Cerdan. A trente-sept ans, il respire la gaieté proverbiale et puérile des Noirs. Et parce qu'il est conforme justement à l'imagerie populaire de sa race, insouciant et prodigue — alors que Fangio est économe et avisé —, parce qu'aucun secret ne se cache derrière son sourire éclatant, il jette un charme sur le sport cruel de la boxe. Son goût de la parade est non moins célèbre que sa droite vive comme la foudre. Fastueux, il se déplace comme en cortège, avec tout un équipage, un nain, des cartons, des costumes; ses peignoirs rutilants et sa courte chevelure calamistrée font partie de sa coquetterie. Sur le ring aveuglé de lumière, où son corps astiqué luit comme une statue de cuivre, son jeu de jambes est une danse, rythmée par quelque *Rhapsody in blue*, ses esquives félines — d'où vient peut-être le sobriquet suave de « Sugar » —, qui rappellent Al Brown cher à Cocteau, sont une merveille même pour les profanes. Du reste, lorsque voici quelques années il se retira invaincu, son intention était de devenir danseur de claquettes. Mais le nouveau métier ne suffisait plus à ses générosités fabuleuses et à son train de maison. Un adversaire plus redoutable que La Motta, le fisc, le serrait à la gorge. Comme son frère de couleur moins heureux, Joë Louis, Robinson dut essayer de reconquérir son titre abandonné. La dure nécessité a imposé cette seconde carrière retentissante, dont le match-revanche contre Basilio constitue le plus récent épisode. Combien de temps encore Robinson dominera-t-il sa catégorie? Il n'est plus que par périodes l'élégant escrimeur qui se jouait des « battants ». Mais il tient tête, avec quelle science souveraine! Contre Carmen Basilio, rude frappeur malgré son doux prénom, il s'est accroché cependant, et les deux corps titubants s'étreignaient comme des hommes ivres. L'ombre du déclin, dont le cinéma (*Le Champion, Nous avons gagné ce soir, Plus dure sera la chute*) a illustré la menace, commence de voleter autour de Robinson. La mythologie du sport connaît ses crépuscules des dieux.

La foule composite des spectacles sportifs nourrit une secrète tendresse pour les champions âgés, faite d'admiration et d'une certaine pitié. Parce qu'ils bravent le destin, elle sent qu'ils sont plus exposés. Elle les aime aussi comme des familiers, qui lui rappellent sa jeunesse, qui maintiennent un peu de stabilité dans un monde aux figures disparaissantes. L'oubli viendra assez tôt, la légende sportive refluera vers d'autres athlètes, d'autres pilotes... Souhaitons à Robinson et à Fangio d'échapper au drame des hommes finis, et de réussir leur plus hasardeux combat, la rentrée dans la simple vie, dans l'obscure quotidienneté.

XXX.

Le respect des textes pontificaux

La France catholique, sous la plume de M. de Fabrègues, a récemment protesté contre l'utilisation politique des textes pontificaux ı épiscopaux et nous ne pouvons qu'approuver ses critiques à l'égard e certains journaux, *France Observateur*, par exemple [1]. Mais ces ·itiques vont plus loin et elles s'en prennent à une *Lettre aux ommunautés* de la Mission de France, concernant les problèmes astoraux que posent, dans la métropole même, les événements 'Algérie : les textes du Saint-Père ou des évêques allégués dans cette ttre auraient été soit altérés soit tronqués [2]. M. Vinatier, vicaire énéral du Prélat de la Mission de France — le cardinal Liénart — déjà répondu à ces critiques dans *la France catholique* elle-même [3]; ais, en publiant cette réponse, M. de Fabrègues déclarait : « la seule ıestion posée par nous portait sur les changements opérés dans les xtes du Souverain Pontife et des évêques de Madagascar. *Ce sont 'en les textes publiés par nous qui étaient authentiques...* Encore ıe fois l'essentiel est acquis; les textes publiés par *la France cathoque* étaient bien les textes authentiques. »

Or, en ce qui regarde les textes pontificaux, nous sommes obligés e déclarer fraternellement, mais fermement, que *cela n'est pas exact.* e seul texte « authentique » de *Fidei Donum* — l'Encyclique à laquelle ınt empruntées les citations en cause — est le texte latin, promulgué ans l'*Osservatore Romano* du 27 avril 1957. Non seulement ce texte 'a pas été consulté, mais il arrive que sur un point, qu'il déclare nportant, M. de Fabrègues met la traduction française [4], en elleême juste mais ambiguë, dans une contradiction littérale avec ce xte authentique. Quant à la déclaration des évêques de Madagascar, M. de Fabrègues signale à juste titre l'omission, dans la *Lettre*, un adjectif important [5], il apporte par contre d'une phrase dont i-même souligne la portée, une interprétation si tendancieuse qu'elle ıurne au « faux sens ».

Nous soulignons cela et devons le souligner, à cause même de ıutorité méritée dont jouit *la France catholique*, parce que la répution de la Mission de France est en jeu. On sait que, dans le ıssé, certaines erreurs ont dû être redressées et que le séminaire e Limoges a été transféré à Pontigny. Si l'on va répétant, comme ela nous a été répété après lecture de *la France catholique*, qu' « ils

1. *La France catholique*, 21 mars 1958.
2. Cf. *Lettre aux Communautés*, mars 1958. Précisons qu'il ne s'agit pas une pseudo-encyclique que la Mission de France aurait édictée, extradinairement, pour le grand public. Il s'agit d'un bulletin de liaison entre s communautés, bulletin ronéotypé qui paraît tous les mois; il s'agit d'un ılletin « pastoral », nous y reviendrons, garanti par l'autorité du « Prélat ».
3. 4 avril 1958.
4. Parue dans *la Documentation catholique*, 12 mai 1957.
5. Omission immédiatement réparée sur les exemplaires qui restaient cessibles.

ont tronqué les textes pontificaux », une défiance risque de renaître; elle entraînerait, pour la Mission, des conséquences graves et elle gênerait considérablement son apostolat. Il s'agit, plus encore, du respect dû aux paroles du Pape et de l'authenticité de son enseignement. Non! il ne faut pas en faire une utilisation politique, ni dans un sens, ni dans un autre et nous avons tous, sur ce point, à résister à nos penchants.

Venons-en donc aux citations de *Fidei Donum*, qu'incrimine *la France catholique* dans la *Lettre aux communautés*, et dans lesquelles M. de Fabrègues croit faire « des constatations stupéfiantes ». La *Lettre aux communautés* cite en effet cette déclaration de l'Encyclique : « Qu'une liberté politique juste et progressive ne soit pas refusée à ces peuples qui y aspirent et qu'on n'y mette pas d'obstacles — disions-nous aux uns — et nous avertissions les autres de reconnaître à l'Europe le mérite de leur avancement; sans son influence, étendue à tous les domaines, ils pourraient être entraînés par un antinationalisme aveugle à se jeter dans le chaos ou dans l'esclavage ».

A propos de cette citation, M. de Fabrègues fait remarquer que : « La traduction officielle de *Fidei Donum :*

1) comporte des parenthèses avant et après « qui y aspirent »; elles ne sont pas dans le texte cité;

2) écrit « pas obstacle » au singulier, au lieu du pluriel (qu'on ne s'y trompe pas, la différence est considérable : le singulier a le sens qu'on doit se prêter à l'évolution politique *en général*, le pluriel signifie qu'on ne doit apporter *aucun* obstacle, c'est-à-dire tout laisser faire; *c'est tout le problème qui est en ce moment en question*)[1];

3) *Fidei Donum* condamne un «nationalisme aveugle» *de la part des peuples précédemment colonisés.* La « Lettre » substitue à « nationalisme » *son contraire* « antinationalisme... »

Ces difficultés se situent sur un plan d'épluchage de textes, qui manque quelque peu d'envergure. Il a sa place cependant dans une exégèse rigoureuse : abordons-le.

1) Pour reconnaître tout d'abord que la question des parenthèses n'est guère importante : et parce que leur présence ou leur absence ne change pas le sens[2], et parce que l'incise qu'elles encadrent (« qui y aspirent ») ne figure pas dans le texte latin. Une négligence typographique, sans doute, dans la *Lettre*, mais qui ne compromet que la présentation matérielle.

2) Passons à la question, démesurément grandie, pensons-nous, du singulier et du pluriel du terme « obstacle ».

1. Souligné dans le texte de la F. C.

2. Il n'en est pas toujours ainsi et on sait quelle a été l'âpreté des discussions sur la place d'une virgule — le célèbre « comma pianum » — dans la conclusion de la condamnation de Baïus. Ce n'est évidemment pas le cas ici.

Démesurément grandie : car il faut immédiatement souligner — ce que semble ignorer *la France catholique* — que la *Lettre aux communautés* cite *deux fois* le texte pontifical qui contient ce terme d' « obstacle » [1] : la première fois « obstacle » est écrit au singulier, et la seconde fois, au pluriel; c'est une marque évidente que *la Lettre* n'attache pas au pluriel le sens que lui donne, nous serions tentés de dire « que lui construit », M. de Fabrègues [2].

Laissons cette chicane; ce qui est plus grave, c'est qu'à ce propos M. de Fabrègues est conduit à interpréter le terme d'obstacle *en allant littéralement contre les paroles authentiques du Souverain Pontife*. Si en effet, il repousse comme tendancieux le pluriel « obstacles », c'est, explique-t-il, « que le pluriel signifie qu'on ne doit apporter *aucun* obstacle ». C'est la formule qu'il reproche à la *Lettre* d'insinuer par son pluriel et, ajoute-t-il, « c'est tout le problème qui est en question ». Or, précisément le texte original et authentique, le texte latin, porte expressément « *nullum impedimentum* », qu'on ne peut traduire littéralement que par « aucun obstacle », même si l'on rend cela plus librement, par le singulier ou le pluriel [3]. On ne peut donc imaginer de contradiction littérale plus nette avec le texte du Saint-Père. M. Vinatier, dans sa réponse, avait signalé calmement et modestement ce point; cela n'a pas empêché *la France catholique*, en publiant cette réponse, d'affirmer avoir reproduit les textes authentiques. Elle a reproduit sans doute une traduction autorisée (qui n'a pas cependant la valeur du texte original) et cette traduction demeure juste en elle-même; elle devient littéralement fausse par la présentation qu'on en fait et qui contredit alors les paroles authentiques. Redisons-le, M. de Fabrègues déclare que la formule « aucun obstacle » constitue une altération du texte

1. La première fois p. 42, dans le texte lui-même, la seconde fois p. 46, note 4.

2. Avouons d'ailleurs que nous ne mettons pas de différence considérable entre le singulier et le pluriel du terme « obstacle »; s'il fallait cependant en découvrir une, nous la verrions, en bonne logique classique et scolastique, plutôt dans un sens inverse à celui que signale M. de Fabrègues : *l'universel* en effet, l'universel « direct », celui qui exprime la nature, est logiquement antérieur au *collectif*, l'universel « réflexe », celui qui connote tous les individus qui participent cette nature. Il est plus significatif, par exemple, de parler d'une faute « contre l'homme », que d'une faute « contre les hommes ». Signalons aussi, pour éviter tout malentendu, que la première citation est référée au message de Noël 1955, et que la seconde est empruntée à l'Encyclique *Fidei Donum* elle-même : mais l'Encyclique se réfère explicitement à ce message de Noël et le reproduit.

3. Citons ce texte latin : *Itaque, ut res se habet — sic unas affati sumus — illis populis justa civilisque libertas, quae magis magisque tempore adaugeatur, haud denegetur, eidem nullum impedimentum afferatur.* » L'*Osservatore romano* renvoie à ce propos à l'original italien du Message de Noël 1955 auquel le Pape emprunte sa phrase de l'Encyclique : « in ogni modo una giusta e progressiva libertà politica non sia a quei popoli negata e ostacolata » (*Acta Apostolicae Sedis*, 1956, p. 40). « De toute façon qu'à ces peuples une liberté politique juste et progressive ne soit ni refusée ni empêchée. »

authentique; le Pape a dit expressément en latin « aucun obstacle ». Sur ce point, nous le demandons, de quel côté se trouve le respect des textes pontificaux?

Il est bien entendu d'ailleurs qu'en recommandant de n'apporter aucun obstacle, le Souverain Pontife n'engage pas à « tout laisser faire »; les termes de « liberté juste et progressive » et les recommandations aux peuples qui cherchent la liberté sont suffisamment significatifs, en ce passage même. Mais pourquoi supposer que la *Lettre* qui n'omet pas ce complément implique ce « tout laisser faire » par un pluriel qui est à tout prendre moins énergique que le « *nullum impedimentum* »? M. de Fabrègues n'apporte ici aucune preuve : est-ce purement un procès de tendance?

3) Quant à l' « antinationalisme » que signale, en ayant d'ailleurs le bon goût de ne pas insister, *la France catholique*, il est clair que c'est une « coquille », évidemment non voulue, car elle rend la phrase totalement incompréhensible; on ne peut parler ici d' « utilisation politique », ni déceler une tendance. Une négligence qu'il faut regretter. Faut-il remarquer que dans le titre même du paragraphe de *la France catholique* que nous citons s'est glissée aussi une coquille, dont nous ne nous indignerons pas, mais qui rend pareillement ce titre inintelligible : « les textes pontificaux d'épiscopaux authentiques »? Nous ne chercherons pas là d'inquiétantes intentions.

Au sujet de la déclaration des évêques de Madagascar, M. de Fabrègues reproche à la *Lettre* d'avoir, au cours d'une citation, omis une longue phrase remplacée par quelques points de suspension. Après avoir en effet affirmé le principe de la liberté des peuples de parvenir à se gouverner eux-mêmes, la déclaration continuait : « L'Eglise ne fait pas qu'affirmer le principe. La libération spirituelle qu'elle assure chez les chrétiens est un des plus efficaces moyens de faire parvenir l'homme à sa pleine maturité. Et en rappelant à tous la grandeur de la dignité humaine et les devoirs qui en découlent, elle contribue réellement à l'amélioration des relations humaines. » — « Ce texte, commente *la France Catholique*, est important en ce qu'il indique que la vraie liberté de l'homme est d'abord d'ordre spirituel. » — Il est bien vrai que la liberté essentielle de l'homme est d'ordre spirituel; mais ce n'est pas sur cette vérité qu'insiste le texte et nous nous trouvons ici en présence, non plus d'une contradiction, mais d'un détournement de sens. Car le sens évident de ce texte est celui-ci : non seulement l'Eglise pose le principe du droit des peuples à parvenir au gouvernement par soi-même, mais elle commence à en procurer l'application, par la libération spirituelle qu'elle apporte. Il est clair en effet que la libération qu'apporte l'Eglise est, non pas « d'abord », mais directement d'ordre spirituel; cependant ce qui est mis en lumière ici, c'est l'effet exercé par là, indirectement, sur le passage à la liberté civile et politique, car cette libération spirituelle est donnée comme « l'un des plus efficaces moyens de faire

parvenir l'homme à sa pleine maturité ». Il est peut-être regrettable que cette phrase ait été omise dans la *Lettre* (plutôt que « supprimée », comme on l'écrit) mais il est clair que cette omission ne manifeste aucune « utilisation politique » et c'est, en fin de compte, la loi de toute citation d'être incomplète. Il est plus regrettable encore qu'en citant cette phrase correctement, M. de Fabrègues en masque le sens principal. Ici encore, nous demandons de quel côté se rencontre l'interprétation tendancieuse?

Il reste une dernière omission reprochée à la *Lettre*, dans la citation qu'elle fait de cette déclaration des évêques : « nous reconnaissons la légitimité de l'aspiration à l'indépendance, comme aussi de tout *effort* pour y parvenir ». *La France catholique* a pleinement raison de signaler que les évêques ont dit : « de tout effort *constructif* », en écartant explicitement les révoltes négatives et destructrices et les rédacteurs de la *Lettre* ont tenu à corriger immédiatement leur texte, dans les exemplaires restés accessibles. On saisit ici l'utilité de la correction fraternelle. Il est dommage qu'elle ait été encadrée dans des accusations aussi peu fondées et qu'on ait cherché, de façon tendancieuse, un effet de masse.

Nous comprenons bien que cela s'explique par un agacement justifié à l'égard des journaux politiques. N'y compromettons pas la réputation de la Mission de France; c'est une institution d'Eglise, dont les statuts ont été approuvés par Rome. Et respectons dans cette lettre son caractère *pastoral :* ce qui veut dire qu'elle apporte un enseignement donné avec compétence, « celle du pasteur auquel est confiée, sous la direction de l'évêque, une portion déterminée du troupeau [1] ». Ce sens de l'autorité pastorale, différente de l'autorité « dogmatique », est plus nécessaire que jamais et il faut reconnaître que le journaliste le plus chrétien ne peut avoir la compétence propre au « pasteur » légitime. Non seulement parce que d'ordinaire il ne reçoit pas la même somme de confidences et qu'il n'est pas aussi intimement mis au courant des besoins réels, mais surtout parce qu'il n'a pas cette mission pastorale : « Pais mes agneaux ». C'est une chose que protester contre les abus que des journaux politiques peuvent faire d'un document; c'en est une autre que contribuer, même sans le vouloir, à propager dans le grand public un soupçon sur une autorité pastorale.

Nous sommes persuadés que *la France catholique* et M. de Fabrègues tiennent à la Mission de France et qu'ils respectent son autorité pastorale. Qu'ils prennent notre franchise comme un témoignage d'estime et de libre amitié, qui s'ajoute à ceux que nous leur avons déjà donnés [2], à ceux aussi que nous avons reçus.

J.-M. Le Blond.

1. *Lettre*, p. 4.
2. Nos lecteurs se souviendront de ce que cette année même nous avons recommandé deux ouvrages de M. de Fabrègues, *L'apôtre d'un siècle désespéré* et *La Révolution ou la Foi.*

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

Dom Jean LECLERCQ. —**L'amour des lettres et le désir de Dieu**, Ed. du Cerf, 1957. 271 pages.

Je voudrais que tous les théologiens, tous ceux pour qui le rapport intime entre recherche théologique et vie spirituelle est une question à résoudre — et tous ceux aussi, bien sûr, qui s'intéressent aux idées et aux hommes, lisent ce livre. L'érudition inépuisable de Dom Leclercq y restitue avec fidélité et modestie (tant d'études restent à poursuivre!) le climat de la culture monastique au Moyen- Age, surtout au XIIe siècle, ainsi que sa formation, ses sources et les fruits qu'elle a portés. En quoi le moine a-t-il besoin des lettres? Ne tend-il pas vers la vie éternelle? Saint Benoit pensait autrement, dont la *Règle* suppose des hommes lettrés. Saint Grégoire aussi, qui montrera ce que peut être une vraie théologie de la vie morale et de la vie mystique. C'est tout l'héritage classique et tout l'héritage chrétien qui sera mis en valeur au temps de la renaissance carolingienne. La grammaire au service de l'eschatologie! A quelles sources se puisent ces thèmes qui exaltent et alimentent le désir du ciel? A l'Écriture, évidemment. A ses commentateurs patristiques latins et surtout orientaux, avec lesquels les moines sont dans une continuité plus spirituelle que livresque, ce qui leur permettra de prolonger la culture des Pères en un autre climat historique. Ils ne négligent pas non plus les études libérales, le contact avec l'Antiquité classique. Ils l'ont connue avant ou pendant leur vie monastique. Ils y ont été introduits par la littérature des *accessus*, ces manuductions bienveillantes, ces interprétations optimistes et allégoriques qui arrivaient à moraliser Ovide! Ils ont commenté ces auteurs païens. Ils les ont longuement copiés et diffusés, car ils voulaient les voir servir le christianisme. Et c'est pourquoi on retrouve dans leur style monastique, des imitations, des emprunts, les procédés littéraires des Anciens. S'empoisonnaient-ils sans le savoir? Il y avait plutôt en eux un mélange de méfiance et d'admiration. Et tous les fruits de cette culture : l'histoire, le sermon, la lettre, le florilège, la composition liturgique, liée elle aussi à la spiritualité, et les trouvailles métriques. Insistons sur l'originalité de la théologie monastique où la recherche de la vérité ne se sépare pas de la recherche de la perfection, où le souci de réfléchir selon l'Écriture et de ne pas tout régler par la logique s'exprime en une langue technique pleine de simplicité. Dieu n'y est jamais objet d'étude, mais terme des saints désirs et de la contemplation de l'amour. Dom Leclercq conclut en montrant combien l'attitude de ces hommes a résolu le problème de la sincérité en littérature. Il n'y a pas de littérature spirituelle sans expérience spirituelle. Et l'expérience reflue ensuite sur la littérature.

Les données historiques ont changé. Le problème demeure d'une attitude d'esprit qui soit aussi une attitude d'âme, d'une théologie pour les hommes qu'il faut rendre présents au Dieu vers lequel ils cheminent sans le savoir. Ce livre, grâce à Dieu, ne fournit pas de recettes, mais il peut, en un temps de renouveau biblique et patristique, donner une inspiration efficace.

Gervais DUMEIGE.

J. A. JUNGMANN. — **La Liturgie de l'Eglise romaine.** Salvator, Mulhouse. 1957. 240 pages, 850 francs.

Il est très heureux que le volume du savant professeur d'Innsbruck ait été traduit en français. Nul ne pouvait avec plus d'autorité rédiger un exposé général aussi

tiel, fondé sur une connaissance ·e de l'histoire de la Liturgie. Après autres manuels, celui-ci donnera ·s très précises sur toutes les fonc- ıcrées. Prêtres et fidèles s'y ins- . fort utilement. Ils se réjouiront dre un liturgiste aussi autorisé ger « les multiples efforts pour (la participation du peuple à la) plus active et plus vivante *et mbler l'abîme millénaire creusé entre et le peuple* ». Presqu'à chaque ls relèveront maints rappels à la n la plus authentique, telle que l'o- n, rappelée par Grégoire VII, en our « chaque chrétien d'offrir quel- ›se à Dieu à la messe ». Des vues iques sur l'Eucharistie, comme de grâce, corrigeront chez plusieurs ıception appauvrie et égocentrique ıesse. On peut regretter que, dans ; de l'Initiation chrétienne, il ne ı fait mention de la communion au u Christ. Mais surtout il est fâcheux nombreuses références données par · soient sans utilité pour le lecteur ı, qui ne pourra pas recourir aux ·s allemands auxquels on le renvoie. ler (p. 90), ce qui est dit de l'anneau riage qui, en France, n'est pas « réciproquement » par les époux, ulement par l'homme à la femme.

P. DONCŒUR.

d HÄRING. — **La Loi du Christ.** II. *La vie en communion avec* . Traduit de l'allemand par ourdeau, A. Danet, L. Vereecke, S. R. Desclée et Cie, 388 pages.

cond volume de la Théologie morale läring est consacré aux vertus théo- et à la vertu de religion. Comme pour ı I, les traducteurs ont adapté l'ou- ıu public français et ont recomposé tement la bibliographie pour y faire principalement des publications de angue.

rincipal intérêt du livre est de nous er et de nous résumer l'ensemble ıdes parues depuis une trentaine ·s sur les questions traitées. Mais, fait même, la substance en paraîtra nouvelle et la composition moins le que celles du premier volume. Par les déterminations pratiques des ·es de ces vertus et l'examen des qui leur sont opposés sont réduits imum. Les traducteurs ont bien vu r ce point, on pouvait faire à l'auteur le reproche d'être incomplet, et répondent que c'est la charité qui conditionne la solution des problèmes profanes. « Il faut, disent-ils, d'abord former le « cœur », en y donnant à Dieu la première place. » Cette primauté est indiscutable. Mais la meilleure volonté ne résout pas les problèmes concrets si elle n'est pas aidée par une étude technique de leurs données. Mais pour juger de l'ensemble de cette morale spéciale, attendons le troisième volume où seront traitées les autres vertus.

E. TESSON.

Chanoine F. GENEVOIS. — **Trinité et vie chrétienne.** Lethielleux. 1957. 166 pages.

En s'inspirant de l'Ecriture, qu'il cite abondamment, le chanoine Genevois rappelle aux chrétiens quelles relations ils ont, par la grâce, avec chacune des Personnes divines, et comment leur baptême les associe à la vie même de la Trinité. Cette vie divine nous est communiquée par un geste gracieux du Père dans le Christ, et Dieu veut que ce don passe par l'amour maternel de la Vierge. Un dernier chapitre évoque les dimensions du corps mystique et de la communion des saints. Excellent petit livre, à recommander pour la lecture spirituelle; il fournira un cadre clair et didactique aux prêtres chargés de donner des instructions spirituelles, notamment à des religieuses.

H. H.

Jean DAUJAT. — **Problèmes d'aujourd'hui. Réponses chrétiennes** . Coll. *Présence du catholicisme* n° 27. Téqui. 1957. 196 pages.

Dans la même perspective, sereine et exigeante à la fois, adoptée pour un précédent volume : *Idées modernes, réponses chrétiennes* (cf. Etudes, décembre 1956, p. 441), M. Daujat confronte au christianisme « les problèmes d'aujourd'hui ». Problèmes complexes multiformes, et cependant convergents, puisqu'ils sont suscités par le monde contemporain, et par la question fondamentale qu'il pose au chrétien. Le précédent volume avait proposé les principes philosophiques et théologiques de la réponse chrétienne; celui-ci est plus attentif à l'actualité, inspiré davantage par le souci de la présence du chrétien, dans et par l'Action catholique. Réunissant des articles et des billets écrits à différents moments et pour divers périodiques, ce livre comporte quelques inévitables redites; il procède plus

par « encadrement » que par développement linéaire; ce qui, au reste, lui permet de cerner son objet par approches convergentes. Il n'est plus besoin de louer la fermeté et la netteté des positions spéculatives de M. Daujat; sa maîtrise est bien connue, et estimée de tous ceux qui préfèrent le solide et le traditionnel au brillant fallacieux. Il n'est pas davantage besoin de dire quel respect bienveillant des personnes l'accompagne constamment. Ces mises au point courageuses n'acceptent jamais de se dégrader en polémiques.

H. HOLSTEIN.

Dictionnaire du foyer catholique. Librairie des Champs-Elysées, 1957. Un vol. relié, 15,5 × 21,5 de 880 pages. 2390 francs.

Cet ouvrage veut être une somme, apportant « les réponses à toutes les questions que peut se poser un catholique du XXe siècle », et un « guide du catholique à travers les embûches et les questions du monde moderne ». N'était-ce pas trop vouloir? Qui trop embrasse mal étreint. Au hasard, car c'en est un, de l'ordre alphabétique, on trouvera ici beaucoup de notes plus ou moins développées, allant de la définition de mot à la notice biographique ou littéraire et à l'article théologique ou philosophique. La liturgie et l'Ecriture Sainte sont les mieux traitées. Bonnes aussi, claires et simples, les pages sur les Saints et les pèlerinages. Trop rapides, les articles de théologie sont souvent abrupts et décevants. Ceux de philosophie, sur le panthéisme, l'agnosticisme, le positivisme, l'existentialisme... sont franchement médiocres. Un souci d'actualité a conduit à majorer l'importance d'hommes ou d'œuvres d'aujourd'hui ou d'un hier immédiat. Alexis Carrel, Graham Greene, sans la moindre réserve, Max Jacob ont droit à plus de place que Newman dont nous savons seulement qu'il s'est converti. Certains jugements étonnent. Don Bosco, « précurseur des prêtres ouvriers »! La philosophie de Bergson n'a-t-elle inquiété que « certains catholiques »? Dans l'histoire de l'évangélisation de la Chine, pas un mot sur le P. Ricci, mais un panégyrique enthousiaste du P. Lebbe. Erasme a-t-il fait plus pour le catéchisme que saint Canisius qui n'est pas nommé? Certains silences surtout surprennent. Rien sur la laïcité et le laïcisme. A l'article Education, l'encyclique de Pie XI, le document majeur, n'est pas mentionnée. Les foyers catholiques auxquels est destiné ce dictionnaire y chercheront en vain quelque chose sur l'Education nouvelle et ses maîtres, la psycho-pédagogie, l'orientation scolaire ou professionnelle, le problème de la délinquance, la justice pour les enfants, notre régime scolaire et celui des pays qui nous entourent. Nous avions ouvert cet ouvrage avec un préjugé de sympathie et de confiance. Il nous laisse péniblement déçu, semblable à tant d'encyclopédies superficielles qui donnent à des lecteurs pressés l'illusion de tout savoir.

Jean RIMAUD.

Roland CLUNY. — **Les Curés blancs.** Fayard 1957. 157 pages, 500 francs.

Il y a huit cents ans, saint Norbert, après sa conversion éclatante, fondait, dans la forêt de Coucy, l'Ordre des Prémontrés.

Il s'agissait de rendre vigueur à l'institution déchue des « Chanoines réguliers » par de nouveaux apôtres qui, s'inspirant des anciennes traditions de l'Église, adoptant comme base la règle de saint Augustin, associeraient, dans une vie communautaire, la pratique des vœux religieux à l'exercice du ministère pastoral.

Tandis qu'à la même époque, saint Bernard allait rendre son plein relief à l'ascétisme monastique, alors que bientôt saint François d'Assise et saint Dominique instaureront les « Ordres mendiants », saint Norbert donne à ses fils l'idéal d'un sacerdoce apostolique appuyé sur la vie communautaire et religieuse.

M. Cluny semble avoir découvert, dans l'enthousiasme, l'éminente vertu du fondateur et ce qui, après un passé prestigieux, subsiste, de son œuvre, en France, dans les deux maisons de Mondaye, au diocèse de Bayeux, et de Frigolet en Provence.

Il est, d'autre part, attristé par le spectacle de l'épreuve qu'impose au clergé séculier l'atmosphère de paroisses déchristianisées. Et, tout en disant le mérite des prêtres ainsi isolés, sans doter les « Curés blancs » d'un monopole dont ils seraient les premiers à récuser la charge, il les aperçoit comme l'un des principaux renforts que réserve l'avenir.

D'avance il contemple une France où, à côté des églises à nouveau pleines, seraient plantés les « prieurés-cures » essaimés par les grandes abbayes norbertines.

En saluant volontiers ces anticipations, rappelons que d'autres réalisations sont

déjà amorcées dans le même esprit. Les Fils de la Charité, les Frères missionnaires des Campagnes ont adopté des formes et des formules dont se rapprochent encore des prêtres associés, sinon dans une vie commune, au moins par des vœux ou des promesses qui leur apportent un mutuel soutien.

Le livre de M. Cluny pose, à sa façon, dans des données que l'auteur lui-même sait encore indécises, l'un des plus graves problèmes dont se préoccupe l'Église de France.

Henri du PASSAGE.

L'Année canonique. T. IV. 1956. Bibliothèque de la Faculté de Droit canonique de Paris. Institut Catholique. Letouzey et Ané. 1957. 509 pages.

C'est toujours avec le plus grand intérêt que l'on ouvre un tome nouveau de l'Année canonique et l'attente n'est pas trompée. Les chroniques sont particulièrement les bienvenues. Elles nous permettent, dans les différents domaines qu'elles parcourent, une revue rapide et précise de tout ce qui touche à la législation ecclésiastique. Ce sont de très précieux instruments de travail, qu'il s'agisse du droit des religieux, de la jurisprudence, des actes de l'Episcopat français, etc...

Quant aux Etudes qui ouvrent le volume, nous ne pouvons toutes les citer, mais nous signalons, au moins, *La loi propre de la Mission de France*, par Mgr J. Denis, *Information canonique des médecins, spécialement des experts dans les procès ecclésiastiques*, par B. de Lanversin, *Les projets de réforme en matière de divorce*, par H. Mazeaud, bien que, pour ce dernier exposé, nous croyons que certaines affirmations de l'auteur soient discutables. Et ce qui est indéniable c'est que tous les collaborateurs de cette livraison ont droit à la gratitude de tous ceux qui s'intéressent au droit canonique.

E. TESSON.

Dictionnaire des Instituts religieux en France. Centre de Documentation sacerdotale, 19 rue de Varenne, Paris 7e. 1957. 153 pages.

Sous la direction du T. R. P. Barbier, secrétaire du comité permanent des religieux français, les divers Instituts religieux et sociétés de prêtres existant actuellement en France ont réuni dans une plaquette de consultation commode les renseignements utiles à ceux qui veulent les connaître ou s'adresser à eux. Il ne s'agit ici que des instituts d'hommes; mais le mot « religieux » est pris dans le sens courant qui l'oppose à « diocésains »; on trouvera donc aussi des notices sur les sociétés de prêtres menant la vie commune, sans faire de vœux, par ex. oratoriens, eudistes, sulpiciens... Dans l'ordre alphabétique de son nom courant, chaque institut se voit attribuer une page double : il y définit son esprit, rappelle ses origines, donne une idée de son mode de gouvernement et de son extension actuelle. Suivent les adresses utiles (supérieurs majeurs, maisons de formation, noviciats, séminaires, écoles apostoliques et missionnaires), ainsi que de courtes bibliographies pour une connaissance moins sommaire de la Congrégation. Le grand intérêt de ce recueil est de fournir, à point nommé, les renseignements utiles, en particulier les adresses des supérieurs et des principales maisons françaises. Dans une prochaine édition, il serait bon d'ajouter d'une manière plus uniforme et systématique le n° de téléphone. Est-il, par contre, nécessaire de décrire un habit religieux, ou bien très connu du « français moyen », ou bien constitué essentiellement par une soutane, peu différente, sauf en des détails secondaires, de celle des prêtres diocésains?

H. H.

Albert Marie SCHMIDT. — **Jean Calvin et la tradition calviniste.** Collection *Maîtres spirituels*. Ed. du Seuil, 1957, in-16, 192 pages.

Est-ce vraiment l'introduction à Calvin qui serait si utile et qui manque encore? Plutôt un remarquable essai pour dégager ce qu'un protestant d'aujourd'hui peut retenir de Calvin. Un portrait psychologique fin et sympathique, comme il convient mais qui, tout de même, voile un peu les aspects si âpres du grand Réformateur. Un cadre biographique excellent. Mais de théologie presque point, qui pourtant était essentielle à Calvin, et dont l'unilatéralisme implacable, caractéristique de l'hérésie protestante, engendre l'unilatéralisme opposé : le pélagianisme des arminiens, comme l'unilatéralisme luthérien engendre le pélagianisme de la « synergie » mélanchtonienne. Cependant, est citée une page de K. Barth qui dégage ce qu'il considère comme l'esprit permanent du calvinisme, mais si vague qu'un catholique ou un Mormon y pourraient également souscrire. Une discrète atténuation de la doctrine de la prédestination, laquelle, certes, n'est

pas l'essentiel du calvinisme, mais, cependant, lui est essentielle et qui est présentée ici uniquement sous son aspect positif de prédestination au salut. Il est frappant que, fuyant la théologie, M. Schmidt se réfugie dans l'éthique, où, soit dit en passant, il est piquant de trouver, égarée, une notion implicite de mérite qui échappe à la géométrie de Calvin. Une belle et souple morale, d'ailleurs, qui est une spiritualité grandiose d'adhésion à la volonté de Dieu qui ne manque pas de points communs avec la spiritualité d'Ignace de Loyola, contemporain du maître de Genève. Quelques textes bien choisis permettent d'admirer l'admirable langue de Calvin, sans une bavure, ni une hésitation, calquée encore sur le latin, et toute frémissante sous sa vigueur et sa rigueur.

Robert ROUQUETTE.

G. HUNERMANN. — **La fille du cordier de Barfleur.** La vie de sainte Marie-Madeleine Postel. Trad. de l'allemand par l'abbé E. Saillard. Mulhouse, Ed. Salvator, 1957. 260 pages. 600 francs.

Robuste Normande à l'exceptionnelle longévité (90 ans), Julie Postel fonda, au sortir de la tourmente révolutionnaire, la congrégation des Pauvres Filles de la Miséricorde, vouée à l'enseignement. Sa vie austère et indomptable est l'occasion de ce livre. On sait que, dans une vie de saint, le P. Hunermann choisit de préférence les tableaux pittoresques, les épisodes qui accrochent l'imagination et que, pour faire plus « parlant », il n'hésite pas devant un peu de mise en scène : étoffer le rôle d'un personnage secondaire, inventer un dialogue, appuyer un trait qui n'est que suggéré par les sources. Méthode qui a suscité les plus légitimes critiques, mais qu'il ne faudrait peut-être pas condamner sans appel : entre les mains d'éducateurs (ou d'éducatrices, en l'échéance) doués de discernement, ce livre peut transmettre un reflet de sainteté véritable à un public, populaire ou écolier, plus sensible aux gros plans de l'action extérieure qu'aux luttes intérieures des ascensions spirituelles.

Etienne CELIER.

Gaëtan BERNOVILLE. — **Les Sœurs de Rillé.** Grasset. 1957. 239 pages. 690 francs.

C'est une Congrégation diocésaine, un arbre vigoureux dont la ramure ne s'est pas beaucoup étendue au-delà de la « terre de Bretagne », voire de l'Ille-et-Vilaine.

Gaëtan Bernoville, dont le talent et le zèle auront bientôt fait le tour de France ou du monde, à la recherche des initiatives et des richesses de l'œuvre évangélique, s'est arrêté, avec une complaisance motivée, sur cette belle entreprise régionale.

Il dessine les figures des fondateurs, détaille l'esprit qui présidait aux débuts et anime toujours les réalisations actuelles, nous emmène dans la tournée où il a visité lui-même les principaux établissements.

C'est pour montrer, par les faits et les commentaires, à quelle profondeur, en se limitant dans l'espace, l'arbre, planté il y a cinquante ans, a poussé des racines désormais essentielles à la culture spirituelle du sol breton.

Henri du PASSAGE.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

Jean BÉRARD. — **La Colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité.** Presses Universitaires de France, 1957. 524 pages. 3 cartes hors texte.

Voici, dans une réédition mise au courant des plus récentes découvertes archéologiques, le dernier et maître ouvrage de M. Jean Bérard, dont on sait la mort tragique dans un accident d'auto. Poursuivant les recherches magistralement inaugurées par son père Victor Bérard avec *Les Phéniciens et l'Odyssée*, l'auteur entreprend de retrouver dans les légendes multiples que rapportent les historiens anciens, des éléments historiques. A travers les rappels mythiques et les fabuleuses généalogies des fondateurs de cités, il décèle des provenances géographiques et des origines raciales; comme il écrit avec raison : « la matière mythique, longtemps liée dans l'esprit des Anciens à des cultes, des rites et des croyances profondes, était beaucoup moins plastique que ne se plaisent à l'imaginer certains érudits de notre temps ». Rassem-

blant et discutant des sources apparemment contradictoires, l'ouvrage est difficile à lire, mais des chapitres de conclusion exposent avec clarté les résultats acquis. Sa thèse essentielle, solidement étayée, est que la colonisation grecque en Occident s'est faite en deux étapes distinctes : l'une, qu'il appelle « historique », à partir du VIIIe siècle avant notre ère, voit la fondation des célèbres cités de Sicile et de Grande Grèce; l'autre, antérieure de plusieurs siècles, est attestée chez Homère et chez Hésiode : les récits chez Alcinoos, la légende de Jason et des Argonautes, la légende d'Héraklès conservent le souvenir de lointains voyages d'exploration. Cette colonisation, dite « légendaire », recouvre une aire beaucoup plus vaste que la colonisation « historique »; ses épisodes ne tiennent pas compte des divisions territoriales des cités fondées à partir du VIIIe siècle; les centres de ces légendes anciennes sont des localités de second plan, tandis que des villes importantes comme Syracuse ou Sybaris n'ont qu'une légende pauvre. De récentes fouilles archéologiques aux îles Lipari ont apporté de cette distinction une preuve tangible : la céramique découverte présente une couche du VIe siècle, et, séparée par de la terre vierge, une couche mycénienne de l'âge de bronze.

L'auteur, finalement amené à examiner l'origine des populations primitives de l'Italie, pose à nouveau de façon suggestive la question des Étrusques.

Jean-Paul REY-COQUAIS.

Marcel PACAUT. — **La Théocratie. *L'Église et le pouvoir au Moyen-Age.*** Aubier, 1957. In-8°, 304 pages, 960 francs.

Le sujet exact de cet ouvrage nous paraît mieux marqué par le sous-titre que par le titre. Il s'agit, en effet, des doctrines médiévales sur le pouvoir de l'Église dans le domaine temporel. M. Pacaut les a exposées brièvement, mais il a fort bien marqué les étapes d'une longue évolution historique qui va du Ve au XVIe siècle. Par comparaison avec l'ouvrage de W. Ullmann (*The growth of papal government in the middle ages*, Londres, 1955), nous devons reconnaître que l'auteur a beaucoup plus le sens des nuances et du progrès doctrinal que son collègue anglais. On appréciera particulièrement le chapitre IV : « Les hésitations du XIIe siècle ». M. Pacaut connaît bien cette période, puisqu'il a étudié, dans sa thèse, le pontificat d'Alexandre III. Il discerne fort exactement les divergences des théoriciens et il a tout à fait raison d'affirmer qu'on ne va pas en droite ligne de Grégoire VII à Innocent III.

Par ailleurs, après lecture de l'ouvrage, on sera tenté de chicaner le titre : « La Théocratie ». L'auteur la définit dans son introduction : « La doctrine selon laquelle l'Église détient la souveraineté dans les affaires temporelles » (p. 7). Fort bien. Mais justement, on ne voit pas clairement dans son livre où elle commence en réalité. M. Ullmann la voit partout, dans la politique pontificale, depuis le Ve siècle. M. Pacaut, à juste titre, est beaucoup plus réservé. Il nous parle cependant de la « théocratie grégorienne », mais la façon dont il la décrit permet-elle de conclure que, pour Grégoire VII, le pape possède, au sens plein du mot, le glaive temporel? Il nous semble difficile de l'affirmer, puisqu'on ne saurait confondre avec l'exercice d'un véritable pouvoir temporel toutes les interventions pontificales dans le domaine politique.

Ces remarques sur la terminologie n'atteignent en rien la valeur et l'intérêt de ce remarquable volume d'initiation. Un bon choix de textes traduits en français (p. 227-285) permettra au lecteur un contact direct avec les documents les plus significatifs pour les rapports de l'Église et du temporel.

Joseph LECLER.

J. LUCAS-DUBRETON. — **L'âge d'or de la Renaissance italienne.** Arthème Fayard, 1957. 316 pages. 700 francs.

Cet ouvrage n'est pas le premier que M. Lucas-Dubreton consacre à la Renaissance italienne. Il donnera au lecteur qu'intéresse cette brillante époque un tableau coloré et exact des hommes, des institutions et des mœurs durant le premier tiers du XVIe siècle. L'Italie d'alors, en même temps foyer d'art et terre de batailles est une puissance qui joue dans la diplomatie un rôle universel et une faiblesse déchirée par les particularismes locaux : Venise, Naples, Florence. C'est un pays tellement engagé dans les affaires de l'Europe qu'il n'a ni la force ni le loisir de songer à son unité. C'est la Rome des papes, de Jules II et de ses campagnes, de Léon X Médicis et de sa cour, du « vertueux barbare » Adrien VII et de ses échecs de réforme, de Clément VIII et de ses maladresses. L'auteur n'est pas tendre pour

ces pontifes dont il explique d'ailleurs la position de souverain temporel. Peut-on tellement l'en blâmer? Ces années sont vraiment un âge d'or, un temps où la perfection ne peut plus aller que vers la décadence, mais auquel l'âge du fer et du sang succèdera. La femme y est reine, mais bientôt les guerres balaieront cette joie de vivre. Tant de grandeur aboutira à la plus sombre des misères. Sous nos yeux défilent des hommes : ceux d'une société qui marche en chantant vers la servitude.

Gervais DUMEIGE.

Histoire des relations internationales, tome VII, *Les crises du XXe siècle*, I. de 1914 à 1929, par Pierre RENOUVIN, In-8°. 376 pages, Hachette, 1957.

On ne s'étonnera pas de voir le VIIe tome de l'*Histoire des relations internationales* paraître avec moins de rapidité que ses devanciers. L'on comprendra aisément aussi que M. Renouvin l'ait dédoublé pour ne considérer, parmi les crises du XXe siècle, que les quinze années 1914-1929 occupées par la première guerre mondiale, le règlement de la paix et les essais divers de stabilisation que stoppera la crise économique des États-Unis. La période est encore trop proche de nous. Les archives ne sont pas accessibles aux chercheurs. Les gouvernements n'ont pas publié de documents pour certaines périodes. D'où la modestie du propos que s'assigne M. Renouvin : « donner une mise au point des connaissances..., chercher à dégager les interprétations essentielles, suggérer des hypothèses qui pourront orienter des recherches nouvelles... » Une esquisse, mais dont on conviendra que le dessin est assez ferme. La prudence des jugements y demeure unie à la clarté de l'exposition. C'est qu'une mise au point constante s'impose dans la recherche des causes. Il faut voir dans quelle mesure l'effort militaire s'appuie sur le potentiel économique et sur la psychologie collective, se rendre compte que les tractations diplomatiques sont fonction des succès militaires et que les objectifs d'une coalition ne peuvent être atteints qu'au prix de compromis. On doit se rappeler que les spectateurs du drame sont aussi les concurrents de l'Europe, actuels ou futurs. La victoire acquise, la divergence des convictions s'accentue et certains succès diplomatiques apparaissent, à quelque distance, comme le prélude des désaccords à venir. Peut-on demander à des vainqueurs affaiblis par la lutte et occupés à se refaire la liberté d'esprit qui serait souhaitable dans l'élaboration des traités? L'étonnant est que l'Europe ait réussi, après une pareille épreuve, à garder les positions qu'elle avait sur les autres continents. L'état des nationalismes indigènes, l'attitude des États-Unis et l'emploi décidé des moyens militaires n'ont pas été étrangers à ce résultat. A partir de 1920, on perçoit combien il est difficile d'harmoniser les intérêts économiques des États-Unis, du Japon et de l'Europe, tandis que demeure l'inconnue soviétique. Même si ces difficultés se dissipent, un sentiment de précarité subsiste, provoqué par des malaises sociaux et la structure politique trop différente des différents états. L'organisation de la paix connaît l'échec. L'optimisme est tout de volonté. C'est alors que le monde sera secoué par une crise inattendue et violente. Ce livre offre ample matière à réflexion. Souhaitons que, dans celui qui suivra, les analyses de M. Renouvin insistent sur la valeur des différents moyens dont usent les états dans leurs relations internationales.

Gervais DUMEIGE.

Maxime MOURIN. — **Le Drame des États satellites.** Berger-Levrault, 1957. 271 pages.

Si ce livre n'est pas d'une lecture très facile, c'est qu'il a le sérieux mérite de suivre le détail de toutes les démarches alternantes des nations satellites (Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Finlande) durant la dernière guerre.

On sait les influences qui, avant 1939, divisaient, par des rivalités de frontières, par des querelles intestines, les peuples de l'Europe centrale. Les premiers succès de l'Allemagne, dans le grand conflit de 1940, ont plus ou moins resserré les liens qui rattachaient une partie de ces populations au régime nazi. Mais la suite des événements, surtout la capitulation italienne, avaient rendu l'avantage à la cause des Alliés.

Malheureusement l'intransigeance de Roosevelt à exiger, dès l'entretien de Casablanca, en Janvier 1943, la reddition sans condition des vaincus, la remise par les Américains du sort des nations satellites au bon plaisir redouté des Soviets, l'invasion de l'Italie et du Sud de la France par les Alliés au lieu de la poussée immédiate sur le D nube... tout cet ensemble a changé le cours d'une histoire encore hésitante.

rage très documenté de M. Mourin comment s'est tissé le filet où se ıuvées prises les nations satellites, nt à Berlin pour être prisonnières :ou.

eur espère que des sursauts libé- réussiront, un jour, à rompre quel- ailles. Mais les Anglo-Saxons ont ladroitement abandonné la navette ıains sans pitié.

Henri du PASSAGE.

s LEVRON. — **Saint Louis ou gée du Moyen Age.** Collec- : *Présence de l'Histoire.* Amiot- ont. 1957. In-8° relié, 226 pages.) francs.

ıonde féodal est pour M. Jacques archiviste en chef de Seine-et- ı domaine familier. C'est un grand e. L'auteur a beau s'excuser de voir renouveler, faute de sources es, l'histoire de saint Louis, il est en mesure d'évoquer, sans imagi- laborieuses et factices, la mémoire vénéré de nos rois. Cette biogra- ès simple, largement inspirée de e, se lit agréablement. Centrée sur et gestes de saint Louis, elle nous revoir aussi, autour de la personne tout ce monde des « barons », des vassaux, dont M. Levron, historien re Mauclerc, connait mieux que e les intrigues et les ambitions. A la omie royale, au roi chrétien, l'au- ısacre un chapitre fort attachant. e aimable dans son franc-parler, ır d'une très haute figure et d'un ıonde depuis longtemps disparu.

Joseph LECLER.

ınn KESTEN. — **Philippe II, le ɔn de l'Escurial.** Roman tra- de l'allemand par Blanche Gidon. ann-Lévy, 1957. 268 pages, francs.

ement, on nous prévient : c'est an. Ajoutons : un mauvais roman respecte ni la vérité, ni le bon sens, science. L'auteur puise aux ragots, s réfutés, du favori Antonio Perez ıjoute ce que lui inspire son imagi- pour nous donner de Philippe II trait d'une noirceur aussi diabo- ue peu convaincante. Il ne suffit ıscrire « roman » au sous-titre d'un ur avoir tous les droits, y compris calomnier des hommes qui ont s faiblesses mais gardent le droit respect.

Étienne CELIER.

Maurice GARÇON, de l'Académie Française. — **Histoire de la justice sous la troisième République.** II. Les Grandes Affaires. III. La Fin du Régime. Fayard 1957. 297 et 347 pages. 800 et 900 francs.

Me Maurice Garçon avait commencé, avec un premier volume : « l'Établissement du Régime », (v. *Études*, septembre 1957 p. 307) l'Histoire de la Justice sous la IIIe République. Il la continue et la termine avec les deux tomes ci-dessus mentionnés.

L'entreprise était d'envergure. Malgré sa maîtrise, l'auteur déclare lui-même qu'il n'a pu complétement dominer un exubérant dossier. Et le plan n'a pas réussi à garder sa parfaite ordonnance.

L'on trouve, dans ces pages, à côté d'informations, de réflexions pertinentes sur la Cour d'Assises, la psychologie des jurés, l'éloquence du barreau, un très ample reportage sur les crimes qui, depuis un siècle, ont plus ou moins ému le public.

Ces crimes sont classés en « crapuleux, passionnels, politiques» . Les plus sordides nous ont paru occuper une place excessive. Car, à fouiller, en détail, ces poubelles judiciaires, on fait remonter, à la surface, trop de répugnants déchets.

Me Garçon conclut sa vaste enquête par un discret hommage à la justice. En quoi il se montre lui-même équitable. Mais il accorde d'autant plus aisément son suffrage, qu'il admet comme normale la docilité de la jurisprudence à suivre les variations de l'opinion publique ou, comme aurait dit Durkheim, de la « conscience collective », à propos, par exemple, du divorce, de la bigamie, de l'avortement...

Nous penserions plutôt que ce fléchissement marque la faiblesse congénitale de la justice humaine.

Henri du PASSAGE.

Vincent CRONIN. — **Le Sage venu de l'Occident.** Traduit de l'anglais par J. Fillion. Albin Michel, 1957. 330 p, illustrations. 990 francs.

La biographie attentive et détaillée du jésuite italien découvreur de la civilisation et de la langue chinoise au XVIe siècle, nous arrive d'Angleterre. Écrite dans une langue vivante et alerte, suivant de près les propres mémoires de Ricci, elle nous entraîne avec lui dans un monde que nous connaissons mal et que l'Occident d'alors ignorait totalement. Elle demeure un peu trop à la superficie de son personnage

et ne nous fait pas suffisamment entrevoir son âme. Tel quel cependant, l'ouvrage est captivant, exact et plein d'enseignements. Il est presque digne de son héros et nous fait mieux comprendre ce que doit être le courage, l'abnégation et l'intelligence d'un apôtre chrétien. Il faut souhaiter à l'œuvre beaucoup de lecteurs, à Ricci beaucoup d'imitateurs et de disciples. De cette aventure prestigieuse de la charité un scénariste avisé pourrait tirer un film étonnant. Au moment où l'Unesco cherche à rapprocher Orient et Occident, Ricci nous rappelle la clé du succès : l'humble et tenace amour fondé sur la foi.

André RÉTIF.

Joseph JOLINON. — **Pauline Jaricot, patronne des chrétiens sociaux.** *Bibliothèque Ecclesia.* Arthème Fayard, 1957. Un vol. 19,5 × 14,5, 156 pages.

Les vies de Pauline Jaricot ne manquent pas. Est-elle cependant bien connue? On sait qu'elle a fondé l'œuvre de la Propagation de la Foi. Qu'elle en ait été dépossédée, aventure commune à beaucoup de saints fondateurs, on le sait déjà moins. Ce qui fut ensuite sa vie jusqu'à sa mort délaissée, bien peu de catholiques en ont quelque idée. Le livre de Joseph Jolinon est un essai autant qu'une biographie. Il a voulu d'un point de vue choisi rendre sensible la continuité de cette vie qui est fidélité à une inspiration divine, docilité à Dieu. Son livre se présente comme un récit rapide dont de vieux souvenirs d'enfance sont la source autant que les documents d'archives. Il ne s'attarde pas à décrire, mais tout lyonnais reconnaîtra sa ville et son odeur secrète de brouillard sale et de cierges qui brûlent et coulent.

Jean RIMAUD.

Robert CLAUDE s. j. — **Frassati parmi nous.** Casterman, 1957. 12 × 17, 185 pages.

Avez-vous lu la vie de Pier-Giorgio Frassati? Ce livre-ci la suppose connue. Ce ne sont que des traits ou des mots ouvrant sur l'âme de cet étudiant de Turin, mort en 1925 à 24 ans, dont la cause de béatification a été introduite. Sans vouloir préjuger du jugement de l'Église, disons simplement que le charme et le secret de Pier-Giorgio sont dans l'union d'une vie intérieure profonde et d'une exquise charité avec une ardeur juvénile à vivre et une joie rayonnante. Un petit livre qui fera beaucoup de bien.

Jean RIMAUD.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN. — **Nouvelles lettres de voyage (1939-1955).** Grasset, 1957. 193 pages. 690 francs.

Un précédent volume (cf. *Études*, septembre 1956, p. 305) avait rassemblé un choix de lettres du P. Teilhard, écrites entre 1923 et 1939. Celles que présente aujourd'hui Mlle Theillard-Chambon, et dont beaucoup lui ont été personnellement adressées par son cousin, concernent la période ultime de la vie du Père. Elles s'échelonnent de la déclaration de guerre à l'année de sa mort, donnant des échos de ses travaux, nous livrant surtout la délicatesse de l'âme de leur auteur.

De 1939 à 1946, c'est l'isolement dans un Pékin occupé, mal ravitaillé, coupé presque totalement de l'Europe. Très rares sont les communications avec la France occupée : quelques lettres des siens parviennent pourtant au Père, avec d'invraisemblables retards; elles le renseignent mal, et avivent son regret d'être loin de ses amis, inutile dans une lutte dont il sent le prix. En mai 1946, il rentrera enfin à Paris; un an plus tard, c'est la crise cardiaque qui met sa vie en danger, et le contraint à de très sévères ménagements. Il pourra cependant, à deux reprises (juillet-novembre 1951; été 1953), se rendre au Transvaal et reconnaître, sur le terrain, les gisements où l'on a découvert l'australopithèque. En 1951, il s'établit à New-York; à part un court séjour à Paris, en 1954, il ne quittera plus les États-Unis : c'est à New-York qu'il sera terrassé, le soir de Pâques 1955.

Ces lettres nous révèlent le Père dans l'intimité : une grande simplicité, naturellement oublieuse de soi et soucieuse des autres; une curiosité toujours en éveil; un sentiment aigu, et de plus en plus vif, de sa responsabilité apostolique de prêtre paléontologue. La pensée du Christ, dont la figure, spontanément, s'agrandit aux dimensions du monde, l'envahit au fur et à mesure que passent les années. A soixante ans, confie-il, il a enfin compris sa vocation : témoigner, dans un monde en devenir, « de la présence et de l'action de Dieu ». La pensée de la mort, constamment présente depuis l'avertissement de la crise de 1947, est accueillie avec sérénité. Il écrit à sa cousine : « Demande à Dieu pour moi de finir de telle sorte que cette fin, modestement, mais clairement et dignement, scelle mon témoignage » (p. 151).

H. HOLSTEIN.

Attilio GAUDIO. — **La révolution des femmes en Islam.** René Julliard, 1958. 250 pages.

Xavier de PLANHOL. — **Le monde Islamique.** Essai de géographie religieuse. Collection *Mythes et Religions*. Presses Universitaires de France, 1957. 146 pages.

En écrivant son livre sur un problème aussi délicat que la condition de la femme en Islam, généreuses sans doute étaient les intentions de l'auteur. Mais sa position personnelle a-religieuse et amorale, suffisamment concrétisée dès le premier chapitre et réaffirmée au long de l'ouvrage, prive son témoignage du sérieux et de l'autorité désirables. Une promotion féminine, souhaitée par tous et vraiment digne de ce nom, ne peut se concevoir sans une hiérarchie profonde des valeurs religieuses, humaines et sociales en présence. L'abord d'un tel sujet méritait donc un respect de ces valeurs que des voyages, des anecdotes et une érudition hâtive et juxtaposée, ne peuvent remplacer.

La géographie religieuse envisageant l'influence réciproque du milieu géographique et des conceptions religieuses, c'est à cette discipline que répond l'étude de M. Xavier de Planhol, étendue à l'Islam en son expansion à la fois mondiale et localisée. Après avoir établi l'empreinte de l'Islam sur la cité et l'exploitation du sol, l'auteur envisage les différents genres de vie et expressions religieuses. Examinant ensuite les facteurs géographiques déterminant les frontières et l'expansion musulmanes, il conclut en affirmant : « les relations de cause à effet entre milieu naturel et domaine de l'Islam apparaissent indiscutables ». Une orientation bibliographique abondante permet de pousser plus avant tels ou tels aspects de cette étude.

Pierre M. FONDEVILLE.

Ceux d'Algérie. Plon, 1957. 173 pages. 600 francs.

Une collection intitulée *Tribune libre* fait paraître, depuis peu, une série de volumes consacrés à des questions d'actualité générale et de permanent intérêt.

A coté de ces études, des volumes, sous a rubrique *Les Débats de la Tribune libre* complètent les premiers par des discussions sans apprêt.

C'est dans cette catégorie que se place l'enquête menée par la Société *Ceux d'Algérie* auprès des appelés ou rappelés de l'armée d'Afrique, en leur demandant leurs impressions. Elle a envoyé 10 000 questionnaires et obtenu 3 200 réponses dont elle cite des échantillons avec les signatures. Trois des réponses sont hostiles au maintien de la présence française, 18 font des réserves. Les autres sont favorables à l'action dont leurs auteurs ont été les ouvriers.

La plupart de ces jeunes gens ont découvert une terre inconnue lorsqu'ils ont débarqué sur les côtes africaines avec leurs préjugés, leur chagrin d'avoir été enlevés à leur vie familiale et professionnelle. Dans la mesure où ils ont été employés à une besogne utile, ils se félicitent maintenant de l'expérience acquise et gardent mémoire de la sympathie souvent rencontrée auprès de la population autochtone. Ils sont à peu près unanimes à déclarer qu'ils n'ont pas vu de sévices infligés aux prisonniers.

Sur quoi les objections garderont la faculté de soutenir qu'il y a, dans cette présentation, une sélection tendancieuse et que certains silences peuvent équivaloir à des aveux. Tout de même pareille enquête est assez concluante pour être annexée au dossier de l'Opération Vérité et apporter un élément d'équilibre sous la poussée de griefs souvent unilatéraux.

Henri du PASSAGE.

Christiane FOURNIER. — **Nous avons encore des héros.** Plon, 1957. 237 pages. 630 francs.

Des héros? Il paraît que les acteurs du drame algérien, mis en scène dans ce volume, supportent parfois avec humeur de s'entendre ainsi qualifier, même ou surtout quand ils y ont plein droit. L'épithète, du moins, méritée par d'authentiques vaillances, servira de correctif aux griefs trop vite ou trop indistinctement proférés ailleurs.

En relatant quelques épisodes, dont elle a été le témoin, Mme Fournier se défend de tirer des conclusions générales, de mêler à ses hommages des considérations politiques ou des anticipations hasardeuses.

Le maréchal Juin, dans la Préface qu'il a donnée à ce livre, se montre plus catégorique. « La partie, dit-il, a été militairement gagnée en Algérie ». Notre incompétence doit se borner à enregistrer une affirmation que son auteur lui-même peut aujourd'hui trouver au moins prématurée.

Henri du PASSAGE.

LITTÉRATURE

Jeanne-Lydie Goré. — **L'Itinéraire de Fénelon : humanisme et spiritualité.** Publication de la Faculté des Lettres de l'Université de Grenoble. Presses Universitaires de France. 1957. 754 pages.

Encore un livre, un beau livre, sur Fénelon, lequel n'a décidément jamais connu, depuis le XVIIIe siècle, pareille faveur. Disons mieux : l'histoire le met plus haut que la légende. N'insistons pas sur l'érudition, étendue et solide, de cette thèse de doctorat. (Sur les années de formation, Mme J.-L. Goré aurait pu citer la conférence de Mgr Calvet, *Fénelon dans ses origines*, qui éclaire certains points de cette période tellement obscure).

Le propos de l'auteur est d'arracher Fénelon à la polémique impitoyable qui le remet sans cesse aux prises avec Bossuet. Peut-être, en effet, a-t-on pris un plaisir malsain à ce combat indécis où deux grands hommes d'Église se déchirent devant un cercle de critiques qui comptent les coups, chacun pariant pour son champion, le déclarant vainqueur, ou s'arrangeant pour le faire triompher. Combat du Cygne et de l'Aigle : combat de coqs. A l'histoire d'un duel l'auteur a voulu substituer l'étude d'une personne.

C'est moins facile. Car on doit alors ne pas choisir entre les aspects si divers de cette personne, entre l'humaniste et le spirituel. Et comment les relier l'un à l'autre ? L'auteur s'y efforce, et montre du doigt, ici et là, au milieu des jeux apparemment les plus profanes, la présence de l'amour pur. La démonstration est plus convaincante pour les ouvrages qui datent de la querelle (le *Télémaque*) que pour ceux qui l'ont précédée (les *Dialogues sur l'éloquence*) ou suivie (*la lettre à l'Académie*). Que les belles-lettres soient pour Fénelon un délassement qui ne tourne jamais au « divertissement » (pascalien), on le sent mieux qu'on ne l'explique. C'est là son secret. Secret qu'ouvre peut-être, après tout, le mot auquel l'auteur revient si souvent : « platonisme ».

Mais enfin, avouons-le, l'intérêt languit un peu tant qu'on n'atteint pas au centre, à la spiritualité. Pour y toucher, il faut des doigts très délicats. Mme Goré ne vise pas à l'originalité abrupte, aux formules fracassantes (et irritantes). Par exemple, elle rendra justice à Mme Guyon sans accabler Mme de Maintenon, la femme la plus calomniée de son siècle. Avouons pourtant que, de tant de scrupules, résulte une image de Fénelon qui paraît « bougée », peu nette. Mais avec Fénelon, c'est toujours la même chose : on reste flou si l'on se refuse au simplisme. Autant, plus peut-être que toute autre personne, Fénelon reste un mystère. Mais de ce mystère l'auteur a le sens le plus fin, le plus spirituel, et son livre nous fournit tous les éléments qui nous en permettent l'approche.

André Blanchet.

Jeanne-Lydie Goré. — **La notion d'indifférence chez Fénelon et ses sources**, Presses Universitaires de France, 1956, 316 pages.

Fénelon devient de plus en plus un signe de reconnaissance ou de contradiction. A cet homme audacieux et subtil dont les souffrances aiguisèrent la lucidité, approfondirent les aspirations religieuses et la pensée, Mme Goré apporte à son tour l'hommage de deux beaux livres, ajoutés à ce monument dressé par les historiens.

Sa thèse secondaire, consacrée à la notion d'indifférence, est l'écho d'une intelligence par l'intérieur : c'est un livre attachant, parce qu'il est né d'une profonde sympathie avec le sujet et qu'il le rattache à l'expérience de Fénelon, — expérience de mort dans le monde encore trop étranger à Dieu. Pourtant cette sympathie même, trop liée à l'homme et à sa psychologie, nuit à la parfaite élucidation d'un problème théologique très délicat : le drame de Fénelon nous cache le penseur dont la vigoureuse simplicité a renouvelé, au seuil des temps modernes, les questions les plus complexes de l'anthropologie spirituelle. Toujours pressenti, l'essentiel n'est jamais exposé pour lui-même. L'auteur évoque plus qu'il n'explique; son lecteur devine plus qu'il ne comprend.

Cette trop discrète fidélité prend son sens lorsque la parole est laissée à Fénelon lui-même dont le *Mémoire sur l'état passif* nous est enfin donné dans son intégralité : ce texte admirable de densité et de force spirituelle a été à l'avance mis en valeur par les notations pénétrantes d'un commentateur qui s'efface devant son auteur. Consacré à l'intelligence de Fénelon, l'ouvrage de Mme Goré révèle ainsi sa propre richesse dans le trésor qu'il nous ouvre.

Michel de CERTEAU.

Khalil GIBRAN. — **Le Prophète.** Traduit par Camille Aboussouan. Coll. *Cahiers des Poètes catholiques.* Ed. Castermann. 1956. 95 pages.

Ceux qui connaissent l'œuvre de Khalil Gibran seront certainement surpris de voir son *Prophète* figurer dans une collection consacrée aux *Poètes catholiques.* Libanais et maronite, Kh. Gibran appartint certes à l'Église catholique, mais en chantant l'amour libre et un panthéisme vague et sentimental, son œuvre s'est développée en opposition totale avec la foi de son enfance contre laquelle il s'est révolté publiquement.

Son ouvrage *Le Prophète* est une suite de réponses données par un sage fictif, appelé l'Élu, aux questions que lui posent les habitants d'Orphalèse, au moment où il est sur le point de les quitter. L'amour, le mariage, les enfants, le don, le travail, la joie et la tristesse, le crime et le châtiment, les lois, la liberté, la raison et la passion, la connaissance de soi-même, l'amitié, la parole, le temps, le bien et le mal, la prière, le plaisir, la beauté, la religion, la mort, etc., sont autant de thèmes sur lesquels l'Élu donne sa réponse en un langage poétique, à la fois symboliste et paradoxal. Un extrait le fera mieux connaître au lecteur : « Et un vieux prêtre dit : Parlez-nous de la Religion. Et il dit : Ai-je parlé aujourd'hui de quelque autre chose? La religion, n'est-ce pas tout acte et toute réflexion? Et ce qui n'est ni acte ni réflexion, mais un étonnement et une surprise naissant dans l'âme...? Celui qui ne porte sa moralité que comme son meilleur vêtement, il vaudrait mieux qu'il fût nu. Le vent et le soleil ne feront pas de trous dans sa peau. Et celui qui règle sa conduite selon l'éthique emprisonne son oiseau-chanteur dans une cage... Et si vous voulez connaître Dieu, ne soyez pas préoccupés de résoudre des énigmes. Regardez plutôt autour de vous et vous Le verrez jouant avec vos enfants... Vous le verrez souriant dans les fleurs, puis se levant et mouvant ses mains dans les arbres ».

P. NWYIA.

P. MILTON VALENTE. — **L'éthique stoïcienne chez Cicéron.** Librairie St.-Paul, 1956. In-8° de 434 pages, 2 850 francs.

On sait combien demeure importante une étude sérieuse des sources lorsqu'il s'agit d'un philosophe aussi éclectique que Cicéron. Aussi sera-t-on reconnaissant au P. Valente d'avoir donné en notre langue une étude claire, sur le problème des sources de l'éthique stoïcienne de Cicéron.

Ne prétendant pas renouveler une question très complexe et qui fut l'objet de nombreux travaux, il a, avoue-t-il, simplement voulu « mettre un peu de clarté parmi ces travaux ». Plus qu'une contribution personnelle, c'est donc un « état de la question » que cette thèse complémentaire nous donne sur un point particulier. La thèse principale, éditée dans le même volume, dresse un tableau détaillé de la morale stoïcienne telle qu'elle apparaît chez Cicéron. La parfaite connaissance de la langue allemande a permis à l'auteur, en ce délicat problème, d'utiliser largement les travaux de M. Pohlenz : ce sont, en effet, incontestablement les recherches les plus importantes récemment parues sur le stoïcisme et tout nouveau travail en sera tributaire. Souhaitons que l'auteur de ces deux thèses puisse poursuivre ses travaux et joindre à son tour l'apport de recherches personnelles à toutes celles qu'il a énumérées dans son abondante bibliographie.

A. LAURAS

L'Autobiographie de Mark Rutherford. — Traduite et présentée par Pierre Leyris. Fasquelle, 1957. 250 pages. 510 francs.

De 1881 à 1896 six courts romans signés Mark Rutherford paraissent à Londres. Ignorés du grand public, ils seront salués par Chesterton, A. Bennett, D. H. Lawrence, A. Gide et J. Green. Leur haut parrainage n'a pas été inutile : aujourd'hui les ouvrages critiques sur Mark Rutherford se sont multipliés, mais ses œuvres sont épuisées en Angleterre. Remercions donc Pierre Leyris de nous offrir cette première traduction.

1881 : c'est déjà le déclin de la gloire

victorienne, la Belle Époque cache ses rides sous les fards, et voici qu'avec réticence Mark Rutherford nous livre son *Autobiographie*. C'est le *Progrès du Pèlerin* d'un homme du XIXe siècle : « Enfant de Dieu », « promis au ministère », Mark Rutherford claque la porte du collège dissident où tout ne lui semble qu'irréligion; dès lors, seul et désemparé, il va interroger les Divinités de son siècle : Unitarisme, Scientisme, Athéisme, et partout il ne trouve que réponses hypocrites. Il finit par se murer en lui-même jusqu'à tomber dans une « Terreur sans nom ». Parvient-il à « s'émanciper »? Il faut attendre la *Délivrance* (suite de l'*Autobiographie*) et les autres romans pour voir comment cette mise en accusation de son église, de son siècle — et de la création toute entière — aboutit à la Réconciliation, comment la souffrance et l'amour ouvriront une brèche dans l'orgueilleuse forteresse de son moi.

Chaque lecteur est pour Mark Rutherford à la fois un confesseur et un confident. Son ton est d'une retenue sauvage, son style brûlant, reflets d'un combat incessant entre la lucidité psychologique et la clairvoyance religieuse, entre ce qu'il a coutume d'appeler les faits et le Fait.

Francis BUSSON.

Amédée MAS. — **La Caricature de la Femme, du Mariage et de l'Amour dans l'Œuvre de Quevedo.** Ediciones Hispano-Americanas. 1957. In-8° de 415 pages.

Par les thèmes les plus abondants, le livre de M. Mas donne accès à l'incomparable artiste du verbe qu'est, pour le Siècle d'Or espagnol, Francisco de Quevedo Villegas. La première partie analyse en détail les thèmes satiriques, dans un mouvement qui leur donne vie et les organise en vue des études qui composent la seconde moitié de l'ouvrage. Après avoir examiné la question du texte et des sources (particulièrement l'influence de Martial), cette autre partie nous permet de sentir l'étonnante vibration du style de Quevedo, mouvement qui s'amplifie et s'accélère sous les impulsions reçues des mots aussi bien que des choses, elles aussi mises en branle par l'inspiration quévédienne. Derrière la caricature burlesque ou sordide, quelle idée Quevedo se faisait-il de l'amour? Quel homme était-il? On en discute encore. M. Mas, avec beaucoup de discernement, dégage les traits saisissables de cet homme déchiré entre ses désirs et ses croyances, et dont la conscience comme le style est frappée par une alternance d'élan et de retrait, d'expansion et de repliement. Comment un écrivain pouvait-il composer tout ensemble des satires obscènes et des œuvres à la gloire de la Trinité, vivre dans le péché et croire de tout son esprit, c'est le problème de ce Siècle déconcertant. Qu'y avait-il de plus honteux que l'hérésie? On était prêt à se battre pour la foi, moins prompt à y conformer sa vie. Trop de manquements tenus pour « péchés mortels » laissaient-ils peu d'espoir de rester en état de grâce? La foi universellement professée réclamait-elle moins qu'aujourd'hui le témoignage des mœurs? Autant de questions soulevées autour de cet écrivain passionné, l'égal de Lope et de Cervantès, ses contemporains. Un appendice sur la critique des textes poétiques, une bibliographie et des tables complètent le volume.

J. GOUVERNAIRE.

R.-M. ALBÉRÈS. — **Miguel de Unamuno.** Classiques du XXe siècle. Editions Universitaires, 1957. Petit in-12 de 126 pages.

Albérès est l'un des meilleurs critiques de sa génération, et il nous a habitués à des travaux impeccables. Aujourd'hui il nous donne sous format réduit un étincelant portrait de « Don Miguel », comme l'appellent encore les Salmantins! Sa connaissance parfaite de la langue et de la culture espagnoles le sert autant que la fascination indéniable qu'exerce sur tout lecteur Unamuno. Les études unamuniennes en français sont si peu développées qu'on souhaite au livre d'Albérès de jouer le rôle d'un avant-coureur, car, malgré les graves réserves que souligne la récente et justifiée mise à l'Index, il s'agit d'une œuvre singulièrement attirante et toujours vivante, vaste miroir aux faces multiples d'un homme, d'un pays et d'une époque. Albérès voit dans l'auteur de *L'agonie du Christianisme* le Péguy espagnol.

X. TILLIETTE.

André TOULEMON. — **La Parole moderne.** Rousseau 1957. 248 pages, 6 planches. 1150 francs.

Habile lui-même à manier le tour où se façonne la parole, M. Toulemon, avocat réputé, a qualité pour guider les apprentis.

Parmi les modèles qu'il leur propose,

il ne dédaigne pas les orateurs d'ancienne école, Bossuet, par exemple, ou même Cicéron. C'est que les règles essentielles du bien dire lui semblent immuables dans leurs exigences de logique, de clarté, d'harmonie. Mais il sait les adaptations que requiert l'allure plus vive de la prose moderne. Et son humour le garderait, s'il en était besoin, des poncifs.

Il indique ce qui convient au fond comme à la forme du discours dans les nuances qui vont du toast improvisé (?) à la harangue de longue haleine. Il suit l'élaboration préalable où la plume ne doit intervenir qu'après une réflexion plus ou moins prolongée. Il met en garde contre l'effet réfrigérant de la lecture ou du texte servilement appris et récité. Mais il croit à l'appui nécessaire qu'apportent les jalons disposés sur un plan solidement établi.

Ces conseils s'illustrent de citations empruntées aux canevas d'orateurs contemporains, Briand, Poincaré, Henri Robert et consorts.

Et l'ensemble montre combien le travail que réclame, pour se parfaire, une élocution, même servie par des dons innés, dépasse le simple jeu des mots vaille que vaille assemblés.

Henri du PASSAGE.

René GEORGIN. — **Jeux de mots. De l'orthographe au style.** Editions André Bonne. 1957. 384 pages. 840 francs.

Certaines querelles de langage, qui sentent trop la minutie et la vétille, nous agacent à la fin. Pas celles-ci. M. Georgin n'humilie pas le style devant la grammaire. Il montre comment, chez tel grand artiste, l'incorrection n'est qu'apparente. Ce n'est plus le français de Monsieur tout le monde, mais c'est encore du français : c'est même du français supérieur.

Querellons (gentiment, comme il le fait lui-même) : pourquoi se résigner à voir s'éloigner l'une de l'autre langue parlée et langue écrite? Laxiste pour la première, on se montre pour l'autre de plus en plus rigoriste. Le temps vient où il sera permis de tout dire, où l'on ne pourra plus écrire. Ne vaudrait-il pas mieux se montrer plus exigeant pour la langue parlée, comme au XVIIe siècle, où tout le monde écrivait bien parce que chacun s'efforçait de parler, à toute heure et en toute occasion, d'une façon parfaite? Je prévois la réponse : la société a changé. Sans doute. Mais doit-on, comme on le voit faire aujourd'hui, jeter le manche après la cognée?

En dépit de ses abandons théoriques, M. Georgin donne, en écrivant, l'exemple d'un excellent style parlé. *Jeux de mots* poursuit avec nous la conversation commencée avec *Pour un meilleur français*, *Difficultés et finesses de notre langue* et *la Prose d'aujourdhui*.

Lorsqu'il dénonce les fautes des écrivains, sa tâche est facile. Mais quand il s'en prend à l'un de ses pairs? A M. Adolphe V. Thomas, par exemple, l'auteur du *Dictionnaire des difficultés de la langue française?* Combat douteux. Sur un point, tout au moins, il faut donner raison à M. Thomas : dans les milieux ecclésiastiques (l'argument est de poids, puisqu'il s'agit d'usage), on prononce archevêque, mais arkiépiscopal. Ce qu'avait déjà remarqué Littré.

André BLANCHET.

Les portes de l'Enfer. Suivie d'autres nouvelles, choisies, présentées et traduites du japonais par le Dr. I. I. Morris, en collaboration avec Mlle Rosenblum et M. Beerblock. Stock. 1957. 252 pages.

Nous ne pouvons juger si ces dix nouvelles, écrites par des auteurs contemporains, sont vraiment représentatives de l'actuelle littérature japonaise, ni dans quelle mesure elles peuvent en donner une idée authentique. Elles nous révèlent, en tout cas, un art de haute qualité. Discrétion et finesse de ces récits qui condensent en quelques pages la matière d'un roman, et, comme des estampes, évoquent en simples traits un drame psychologique. Parfois leur symbolisme a valeur d'initiation philosophique : la nouvelle intitulée *le Maître*, de Nakashima Ton, est une sorte de parabole qui expose, avec une remarquable pédagogie, les principes de la philosophie taoïste. Dans l'ensemble, ces récits sont tristes, volontiers pessimistes; ils portent la marque de l'après-guerre, où l'occupation et les privations signifient l'accablante défaite d'un peuple courageux et orgueilleux. Quelle amertume dans la nouvelle intitulée : *Odieuse vieillesse!* Mais leur réserve contraste avec les développements appuyés, et le réalisme lourd, de trop de nos romans « existentialistes ». Chaque récit est introduit par une courte glose qui le situe dans le Japon moderne.

H. HOLSTEIN.

ARTS

Yves SJÖBERG. — **Mort et Résurrection de l'Art sacré.** Grasset, 380 pages. 1.260 francs.

Ce qui fait le charme et le prix de ce livre, c'est, outre sa valeur, le ton aimable qui le différencie de certains écrits qui ont réussi à créer la « Querelle de l'Art Sacré ». En ces pages, nulle amertume, ni ce mépris transcendant qui éclairait moins qu'il ne blessait. Y. Sjöberg connaît mieux que personne l'œuvre immense de nos artistes français au service de l'Église, en ce premier demi-siècle. Il semble qu'il a tout vu; car il n'oublie rien ni personne et il en parle manifestement sur dossier personnel. Un goût délicat inspire ses analyses et ses jugements. Un profond sentiment chrétien dirige sa sensibilité d'artiste. Après un rappel rapide de la décadence où succomba l'art d'Église au XIXe siècle, Y. Sjöberg parcourt tous les domaines de l'art, jusqu'à celui de ce qu'il refuse d'appeler les arts mineurs, émail, tapisserie, ferronnerie, etc... Mais c'est à l'architecture qu'il fait la part royale, comme il se doit. Il est heureux qu'il restitue à l'immense effort des Chantiers du Cardinal l'honneur d'avoir osé, avec des moyens pauvres, des réalisations dignes de l'Église et neuves. Il eût pu, à ce propos, faire une place plus grande à l'architecte Barbier, l'un des meilleurs, des plus honnêtes ouvriers de la maison de Dieu.

Paul DONCŒUR.

Joseph PICHARD. — **Images de l'Invisible.** Casterman. In-4°. 274 pages. 69 planches et 6 hors-texte en couleurs. 1.500 francs.

On a beaucoup reproché aux Chrétiens de ce temps, et singulièrement au clergé, de demeurer fermés à l'effort fait par les artistes pour créer un art vivant. La cause de cette mésintelligence était que deux mondes vivaient séparés, dans une défiance réciproque. L'Église ne faisait confiance en général qu'à une production commerciale, se disant orthodoxe, pas toujours sincère, en tout cas étrangère aux aspirations et aux recherches des vrais artistes. La confrontation est aujourd'hui accomplie et si nos églises ne sont pas encore libérées totalement de ce qui est mort, elles s'ouvrent peu à peu à la vie. Des ouvrages comme celui de J. Pichard, en rappelant aux Chrétiens les authentiques traditions des siècles passés, rouvrent les vastes horizons illuminés par les grands maîtres. On trouvera en ces pages une rapide, mais suggestive évocation des courants, qui des Origines à nos jours, ont ouvert les voies à cette expression visuelle de l'Invisible. On eût souhaité que moins descriptive et plus pénétrante, cette évocation nous eût fait comprendre comment, en effet, les Images ont tenté ce paradoxal effort de faire perceptible aux yeux ce qui de sa nature leur échappe.

Paul DONCŒUR.

Louis RÉAU. — **Iconographie de l'Art chrétien, t. II. Iconographie de la Bible : Nouveau Testament.** Presses Universitaires de France. In-4°. 769 pages. 48 planches hors-texte. 4.000 francs.

Ce troisième volume de l'*Iconographie de l'Art chrétien* se présente comme un copieux Répertoire des Œuvres d'art consacrées aux personnages et aux faits dont il est parlé aux livres du Nouveau Testament. Cette désignation n'est pas rigoureuse, car, en fait, seuls les Évangiles et l'Apocalypse sont étudiés. A propos de chaque scène, l'auteur donne une description sommaire, suivie d'un « catalogue » des œuvres d'art et d'une bibliographie. L'ouvrage rassemble ainsi une information considérable, qui suppose une vaste exploration des trésors antiques de Byzance et d'Occident. Il est regrettable que cet ouvrage, qui veut être un instrument technique, n'ait pas la rigueur requise en ce genre de Répertoire. Connaissant de longue date le monde immense de l'art religieux, L. Réau se serait fort utilement tenu aux disciplines dont il a la maîtrise. Mais n'étant ni théologien ni exégète, il s'est risqué en des domaines qui échappent à sa compétence. Avec une légèreté qui étonne, il rejette dans l'ordre de la fable de très nombreux faits, miracles, apparitions, etc... « inventés », assure-t-il, par des écrivains soucieux d'apologie. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la

question ici intéressante, est fort différente : il s'agit de décrire les Œuvres d'art et non de discuter la réalité des faits. C'est une grave infidélité à la méthode scientifique. Par ailleurs ni les « Catalogues » ni les « Bibliographies » ne semblent obéir à des choix raisonnés. Les lacunes, les inégalités de valeurs font croire à une transcription de hasard, dont la raison systématique échappe, ainsi que l'utilité vraie. Quelques notables erreurs de détail rendent un peu inquiets sur la qualité des renseignements fournis par ailleurs.

Paul DONCŒUR.

Pierre DU COLOMBIER. — L'Architecture française en Allemagne au XVIIIe siècle. Presses Universitaires. Deux volumes, texte et planches.

Sait-on assez à quel point l'Allemagne du XVIIIe siècle a demandé aux architectes français de lui construire ses palais, ses châteaux et ses abbayes. Pierre du Colombier, qui connait aussi bien l'Allemagne que notre art français, a exploré villes, parcs et forêts; et a réuni la plus importante documentation photographique qui constitue ce second volume de 222 planches. Une étude préalable dépeint les innombrables petites ou grandes cours princières qui toutes copiaient Versailles. Il est faux que ce fut toujours sans noblesse et bonheur. On s'en convaincra en feuilletant ce dossier qui va de la *Résidence* de Stuttgart au *Château* de Coblence, de l'*Abbaye* de Saint-Blaise en Forêt Noire aux *châteaux* de Potsdam ou de Dresde. Une monographie très documentée est consacrée aux architectes français qui travaillèrent, au cours du XVIIIe siècle, appelés par les princes. Car il est remarquable que ce style français tout aristocratique, ne devint jamais bourgeois, et encore moins populaire. L'ouvrage de Pierre du Colombier est d'une lecture passionnante, qui devient émouvante, du fait que malheureusement tant de ces belles architectures ont été détruites au cours de la guerre. Une immense information n'enlève rien au charme de ces pages écrites par un homme de goût et d'esprit.

Paul DONCOEUR.

P. LATAPIE. — Les Arques en Quercy. Ses origines. Son histoire. Ses deux églises romanes. Librairie Picard. 500 francs.

Ce volume fait honneur à M. P. Latapie, ancien curé des Arques, au diocèse de Cahors. C'est le modèle de ces monographies à l'information érudite qui font tout connaître d'un pays, de son histoire et des monuments dont il se glorifie. Deux églises romanes sont par leur architecture déjà remarquables, mais les fresques que, par son patient travail, le curé des Arques retrouva sous les badigeons de chaux, sont du plus haut intérêt. Elles sont analysées dans le plus grand détail en ces pages. De telles découvertes ne sont accordées qu'à ceux qui les méritent par leur amour et leur science. Ces peintures ont la vigueur paysanne qui les classent parmi les meilleurs témoins de l'art médiéval, rude certes, mais d'une pureté qui fait leur noblesse. On ne peut que féliciter celui qui les a si heureusement rendues au jour.

P. DONCOEUR.

Notre-Dame de Chartres. Album in-4° de 64 héliogravures de C.-L. LEGOFF avec Notices de Ch. DELAPORTE. — Hachette. 1.650 francs.

Le pèlerin de Chartres ne peut souhaiter guide plus savant que le chanoine Delaporte, qui, toute sa vie, a scruté les pierres et les archives, et, encore mieux, a passé de longues et ferventes heures en sa cathédrale qui lui a livré tous ses secrets. Les photos de ce magnifique volume renouvellent la documentation iconographique que nous devions à H. Houvet, dont le nom ne peut être oublié à Chartres. Il revenait à l'évêque de parler de l'âme du sanctuaire de la Vierge, car c'est bien Elle qui anime de sa présence cette maison où elle attend toujours ses fils.

P. DONCOEUR.

Lucien SITTLER. — Le Retable d'Issenheim. Colmar, éditions Alsatia. 28 p. et 32 planches hors texte.

Nul ne demeure indifférent au fameux Retable de Maître Mathis, indûment, semble-t-il, appelé Grunewald. Archiviste de la ville de Colmar, l'auteur établit avec compétence ce qu'il est possible de savoir du peintre mystérieux, allemand, qui peignit vers 1515 pour les Antonistes d'Issenheim son chef-d'œuvre. Mais l'analyse très attentive qu'il offre des scènes de la vie du Ghrist permet d'en saisir plus profondément la signification. On s'arrête volontiers aux horreurs de la crucifixion. Mais très justement on nous montre que les scènes lumineuses de la Nativité et surtout de la Résurrection

témoignent du sens profond que le peintre avait du mystère. Il n'est sans doute aucune œuvre qui offre une telle transparence des visages de Marie et du Christ glorieux. En face de ces évocations, la cause de l'art figuratif ne laisse plus un doute. Sans nier à l'art abstrait une puissance d'expression religieuse, il est évident que jamais il n'atteint cette transparence du divin au travers de l'humain.

P. DONCŒUR.

La Vie de Jésus par les chefs-d'œuvre de l'art et les textes des Evangiles. — Hachette. Album de 130 pages avec 41 planches en couleurs.

Réalisé par un éditeur américain, ce somptueux album est présenté par les éditions Hachette, qui en ont fait imprimer le texte et les planches en Suisse. Après tant d'autres *Vies de Jésus illustrées*, celle-ci s'est efforcée de découvrir des œuvres moins connues, conservées dans les musées d'Amérique. Plusieurs pièces espagnoles sont fort intéressantes, ainsi que les mosaïques de Monreale. Vitraux et émaux apportent une note vigoureuse de beau style. Les reproductions en couleurs sont bonnes, sauf plusieurs planches de vitraux ou de miniatures, dont les valeurs sont fades. Quant à la Crucifixion, dite de Grunewald, conservée à Washington, elle ne souffre pas la comparaison avec le retable original d'Issenheim.

P. DONCOEUR.

Rembrandt. — Collection : *Le goût de notre temps*. Skira, 1957. 150 pages. Nombreuses gravures en couleurs. Texte de Otto Benesch. Directeur de l'Albertina, de Vienne.

C'est un bréviaire qui en nos mains évoque l'homme, le génie et l'œuvre. Le texte est aussi précieux que l'image. Et cette fois la réduction du format ne trahit pas le tableau qui le plus souvent est un portrait ou du moins présente les personnages en demi-figure. Quelques « détails » montrent l'étonnant coup de pinceau ou de couteau qui fait la peinture si nerveuse. Le texte, en analysant les couleurs, oblige à les voir. Ce sera pour plusieurs une découverte. Ce volume est un joyau de la Collection dont on sait le charme.

P. DONCOEUR.

Henri PERRUCHOT. — **La Vie de Cézanne** Hachette. 432 pages. 900 francs.

Cet énorme volume évoque le destin tragique de ce génie qui a toute sa vie lutté, seul, pour exprimer sa vision du monde sans jamais être satisfait de ses plus obstinées recherches. Admirable exemple de courage, mais aussi désolant, quand on réalise l'affreuse torture, que jamais le moindre honneur ne vint soulager. Cet éternel refusé qui, les yeux brouillés de larmes, disait à ses amis : *Il n'est pas fier M. Rodin; il m'a serré la main! Un homme décoré!* Et qui se voit abandonné à son désespoir par le grand ami de leur enfance, parvenu à la fortune, Émile Zola, qui ne le connaît plus. Pour comprendre l'œuvre prodigieuse de Cézanne, ce livre est nécessaire. On regrette seulement que tant de pages nous parlent de Zola, dont la personnalité ne sert qu'à faire contraste avec celle si pure et si malheureuse du peintre de génie, totalement incompris, ce vieil enfant qui ravagé par le diabète et bourreau de lui-même dans sa recherche de la peinture, confiait dans une boutade : « La messe et la douche, c'est ce qui me tient debout. » Jusqu'au jour où il tomba, plus seul que jamais, dont un dernier trait dénonçait les ratiocinations sur l'art : « Croyez-moi, tout cela ne vaut pas le mot de Cambronne. Ce sont des rêveries d'universitaires... Soyez peintre et non pas écrivain ou philosophe! »

P. DONCOEUR.

Henri PERRUCHOT. — **Le douanier Rousseau.** Éditions Universitaires. 120 pages. avec hors textes en noir. 350 francs.

Mystifié, donnant dans tous les panneaux, ou mystificateur roublard, innocent employé d'octroi et escroc passé en cour d'assises, sachant user de sa franc-maçonnerie pour percer et arborer les palmes académiques, « vieil ange de Plaisance », que la police trouve « de mœurs des plus douteuses... », on pourrait aligner nombre d'énigmes sur ce personnage étrange, auquel, après les plus grosses farces, Ubu décernait l'immortalité du génie. Se moque-t-il? On en vient à se demander si c'est sérieusement que l'éditeur, présentant « ce livre essentiel », proclame Rousseau « l'un des plus grands peintres de l'époque moderne ». L'auteur partage les enthousiasmes, mais laisse bien incertain le lecteur qui soupçonne en ce « naïf » un prestidigitateur, parfois d'assez mauvais goût.

P. D.

Georges BIDEAU. — **Delacroix.** — Lyon, Else. 100 pages. 360 francs.

Très vivante petite monographie qui évoque le travailleur acharné et le prestigieux romantique. Cette excellente Collection : «*Nos amis les peintres* », doublée

par *Nos amis les musiciens*, offre aux jeunes une initiation intelligente aux grandes œuvres des maîtres. Il y a lieu de corriger une distraction répétée qui fait du flamand anversois Rubens un Hollandais. P. D.

Collection Arts et Artistes. Ed. Hatier. 22 volumes parus avec gravures en noir et en couleurs. 397 francs.

D'un format réduit, fort gracieux, ces petits albums doivent être signalés aux amateurs. De brèves introductions situent l'œuvre et l'artiste. Un choix copieux de reproductions apporte un témoignage humble mais valable. Les grands noms illustrent déjà cette double série de peintres et d'architectes où les modernes Van Gogh ou Le Corbusier, Renoir ou Eiffel voisinent auprès des Rembrandt ou des Botticelli. P. D.

Joseph SAMSON. — **Musique et chants sacrés.** Gallimard, 750 francs.

La mort subite de J. Samson donne à ce volume la gravité d'un testament. On sait en France que, succédant à Mgr Moissenet à la direction de la Maîtrise de la Cathédrale de Dijon, J. Samson dévoua sa vie à sa mission de chef de chœur. Il avait la plus haute idée du rôle liturgique de la chorale. Ce livre l'exprime avec force et noblesse. S'il est permis de faire une réserve, ce sera pour maintenir que, si la Chorale peut jouer un rôle spirituel de grand prix, il n'est que trop fréquent qu'elle réduise au silence l'assemblée des fidèles, qui se décharge indûment sur elle de sa participation au chant liturgique. Or, si J. Samson reconnaît au peuple fidèle le droit de chanter, c'est à la condition qu'il ait reçu une longue éducation musicale; en attendant, s'il lui propose d'admirer les belles œuvres chantées par le chœur, il y a équivoque. La Liturgie provoque en effet à l'admiration qui est « la forme naturelle de l'adoration » (p. 222). Mais ce serait la détourner de son objet, qui est Dieu et sa splendeur, si elle s'arrête aux œuvres des hommes, si parfaites soient-elles. Liturgiquement ni les cathédrales, ni les statues, ni les peintures ne sont faites pour être admirées, mais pour soutenir, ou provoquer la prière d'admiration. Leur pureté, leur perfection est précisément de ne rien retenir pour elles. Ainsi peut-on dire a fortiori de la musique liturgique, dont la séduction pourrait être d'autant plus dangereuse qu'elle émeut davantage. Légitime au Concert, cet appel à l'admiration de la musique serait, pour parler comme Bacon, « idola chori ». Ce n'est certes pas ce que J. Samson eût voulu.

P. DONCŒUR.

Edgar WILLEMS. — **Les bases psychologiques de l'éducation musicale.** P.U.F. 1957. 140 pages.

Ce livre déborde l'étude d'une pure technique de l'*enseignement* musical, pour chercher à quelles conditions la musique, phénomène vital à la fois biologique et spirituel, peut devenir un facteur d'épanouissement complet de la personnalité, d'*éducation*. Le mérite principal du livre est de tenir compte des recherches d'art et de pédagogie les plus récentes et les plus audacieuses, en les mettant avec intelligence au service d'une anthropologie extrêmement ferme et suggestive qui, selon une vision essentialiste, analyse la nature humaine comme étant une synthèse d'éléments physiologiques, affectifs et mentaux à mettre au service des dynamismes supérieurs. Le caractère très pratique des conclusions indiquées et les perspectives qu'elles ouvrent rendent cette étude très précieuse à tous les professeurs qui veulent bien réfléchir sur leur enseignement.

Ph. LABURTHE-TOLRA.

Paul HUOT-PLEUROUX. — **Histoire de la musique religieuse des origines à nos jours.** Préface de Norbert Dufourcq. Presses universitaires de France. 1957. 452 pages. 1 500 francs.

Cet ouvrage nous retrace le développement historique de la musique religieuse vocale de l'Occident depuis la plus haute antiquité chrétienne jusqu'à nos jours. Loin d'être une sèche énumération d'auteurs ou une terne description d'œuvres, il nous fait saisir le mouvement même qui porte un style à se préciser pour atteindre à une perfection qui ne peut finalement que se dissoudre pour donner naissance à un autre style appelé à connaître à son tour les mêmes lois de perfectionnement puis de décadence. L'auteur dégage ainsi quatre périodes : le chant grégorien, la polyphonie, la musique concertante et enfin la musique religieuse contemporaine dont l'abondance, la diver-

sité et la qualité permettent de penser que l'on arrive à un nouveau classicisme comparable à ceux du chant grégorien aux VIIe et VIIIe siècles, de la polyphonie au XVIe et de la musique concertante au XVIIIe.

Une thèse, donc, d'une certaine manière — mais est-il possible de faire de l'histoire sans classer, ordonner, juger? — mais qui n'a rien de systématique ni d'artificiel. Car celle-ci ressort par elle-même d'une analyse très attentive. M. Norbert Dufourcq, qui préface l'ouvrage, souligne que « si jamais l'érudition n'est prise en défaut, Paul Huot-Pleuroux sait dégager les idées générales, suivre l'évolution d'une forme, analyser un langage, définir un style ».

Ce n'est pas là le moindre mérite de cet ouvrage qui, par ailleurs — M. Dufourcq y insiste également — vient bien à son heure apporter les leçons de l'histoire aux hésitations actuelles devant la richesse de la production religieuse et liturgique, surtout depuis que la dernière encyclique *Musicae Sacrae disciplina* (1955) permet d'accueillir toute musique pourvu qu'elle soit « sainte, excellente, universelle ».

Un ouvrage qu'on ne saurait donc trop recommander aux maîtres de chapelle, aux chefs de chœur, à tout homme désireux d'acquérir une large et solide vue d'ensemble de l'histoire de la musique sacrée.

Notons enfin que l'ouvrage possède en appendice un très précieux catalogue discographique à jour au 1er janvier 1957.

Jean WEEGER.

Roger-Armand WEIGERT. — **La Tapisserie. Arts, Styles et Techniqnes,** Larousse, 1956. 11 × 17,5. 216 pages. 64 planches hors-texte.

La tapisserie est un art éminemment français : quelle cathédrale, quel château historique, quel musée ne renferme de ces précieuses tentures? En Italie, les tapisseries sont toujours appelées « arrazzi », « productions d'Arras », qui en fut un des grands centres à la fin du Moyen-Age. Le petit volume méthodique de la collection Larousse permet de suivre l'évolution de cet art, depuis la fameuse Apocalypse d'Angers, les ensembles somptueux de Reims ou de la Chaise-Dieu, les tapisseries de la Dame à la licorne, jusqu'aux productions des manufactures d'Aubusson, de Beauvais et des Gobelins, noms si célèbres qu'ils sont presque devenus synonymes de tapisserie. Nous apprenons l'organisation des ateliers, et les lois successives qui régirent la corporation; les caractéristiques techniques et stylistiques permettent de discerner de véritables « écoles »; nous voyons comment la virtuosité à multiplier les fils et les nuances, dans le dessein avoué d'imiter la peinture, fit peu à peu perdre à la tapisserie son caractère propre. Peut-être faut-il regretter que ce volume ne donne pas une place plus importante à l'actuel renouveau de la tapisserie en France, où brille le nom de Lurçat, grâce à un retour vigoureux aux techniques primitives.

J.-P. REY-COQUAIS.

Sœur M. Augustina FLUELER. — **Le Vêtement sacré.** Alsatia, Colmar-Paris, 1957. 132 pages, 54 planches hors-texte.

Directrice d'une École de Paramentique, l'auteur présente quelques réalisations de son atelier — aubes, surplis, étoles, chasubles chapes, dalmatiques, pales, etc. — en exposant les principes qui ont guidé ses travaux. Se dégageant des formules sans vie, elle a créé des vêtements liturgiques qui sont l'expression d'un art authentique et d'une foi profonde. Avec une grande largeur de vue, elle ne condamne pas plus les somptueux orfrois de la fin de l'époque gothique que les raides ornements rebrodés d'or et d'argent de l'époque baroque, mais elle constate qu'aujourd'hui ces formes ne sont plus en accord avec notre sensibilité moderne, qui aime les formes amples aux souples retombées, et, par suite, un décor plus sobre. Sœur M. Augustina montre tout ce qu'une technique exigeante apporte de perfection au vêtement sacré : la tenue du tissu, donc la coupe du vêtement et la tombée harmonieuse des plis, dépendent de la matière employée et de sa façon, vérité trop élémentaire dont les impératifs ont été souvent méconnus. Ayant remis en honneur la technique du tissage à la main, elle a créé une ornementation toute nouvelle, fondue dans le tissu même, sans qu'il soit plus besoin d'appliques décoratives aussi brutales qu'indigentes; les multiples combinaisons possibles de la chaîne et de la trame, et les jeux de lumière qu'elles permettent, donnent à l'étoffe entière une valeur ornementale. La qualité du travail vient ainsi exalter la noblesse de la matière. Il semble en effet peu digne du service du Dieu vivant d'utiliser des produits industriels sans art ni âme.

Jean-Paul REY-COQUAIS.

LES DISQUES

I. STRAVINSKY. — **Le Sacre du Printemps. L'Oiseau de Feu.** — Orchestre philharmonique de New-York, direction I. Stravinsky (Philips A 01.307L). — Orchestre symphonique du Sudwestfunk, Baden Baden, Direction Jascha Horenstein (Vox P. L. 10.430).

Rien de plus confus dans l'histoire de la musique que la période qui s'étend de 1890 à la guerre de 1914...

Wagner et Verdi ont disparu, et avec eux se sont fermées les voies du romantisme; les écoles nationales s'affirment sur des bases nouvelles; en tête de celle-ci l'école française se tourne vers un passé qu'elle rajeunit. Puis tout à coup, c'est l'explosion du *Sacre du Printemps*, le 29 mai 1913.

Le joli scandale!... Des horions sont échangés; la première exécution, sous la direction du jeune chef Pierre Monteux, s'achève dans un effroyable vacarme : partisans et adversaires de cette œuvre révolutionnaire s'opposent dans une véritable guerre civile!

Quelle « Révolution » en effet! Les fondements de l'édifice musical construit par les siècles semblent ébranlés : dans *le Sacre*, les sonorités sont nouvelles et inouies, les rythmes violents et inhabituels, les mélodies désossées; l'orchestre est utilisé d'une manière neuve : les cordes n'y ont plus la première place, prise par les cuivres et les instruments à percussion... y compris le piano (admis au seul titre d'instrument à percussion...)

Au début du siècle, les anti-wagnériens et les tout jeunes musiciens qui recevaient l'héritage d'un Fauré ou d'un Debussy sont d'accord : « il nous faut des barbares!... » Stravinsky est ce barbare. Peut-être ne s'en rend-il pas compte lui-même, ce n'est pas un théoricien : il prouve le mouvement en marchant. Et en même temps qu'il détruit les outils orchestraux traditionnels, il en apporte d'autres, il construit une musique nouvelle à base de rythmes, d'accents et de sons « inédits ».

D'un coup, Stravinsky réussit là où d'autres échouaient ou allaient échouer. Il crée un langage d'une puissance extraordinaire grâce à du génie et à une prodigieuse technique. Ses imitateurs sont loin de le valoir.

Stravinsky s'affirme l'ennemi du romantisme, des émotions : il se veut artisan, il nie que la musique soit un langage : « la musique est par essence impuissante à exprimer quoi que ce soit, un sentiment, une attitude, un phénomène de la nature, etc... » Comme l'a dit si justement Roland Manuel dans ses entretiens de *Plaisir de la Musique*, Stravinsky a fait de la musique un objet fabriqué, séparé de son créateur, qui n'exprime rien par lui-même mais fournit un cadre précis à une action déterminée. La musique se développe parallèlement à une « situation », sans la pénétrer; elle en est l'image non pas expressive, mais représentative — le transposition —. Dans cette opération l'auteur reste extérieur à son art, il est le potier devant sa cruche. Cette dépersonnalisation explique que, sans se renier jamais, Stravinsky ait écrit des musiques très différentes.

Ceux qui s'étonnent — et même se scandalisent... — de ne pas voir coller une même étiquette sur *le Sacre* et sur, par exemple, *la Symphonie des Psaumes*, commettent une autre erreur — plus grave : ils dissocient le fond et la forme, l'inspiration et le style, au point d'oublier l'unité de la création musicale. La musique ne naît pas d'une addition plus ou moins réussie d'émotions et de matériaux sonores assemblés selon une technique. La forme n'est pas un élément autonome : elle est engendrée par l'inspiration, par le matériau sonore et elle les engendre... elle est liée au contexte historique et psychologique... « l'acte de création est un ». Ceci est particulièrement manifeste chez Stravinsky dont chacune des œuvres est un bloc autonome — qui se suffit à soi-même, s'explique et se comprend sans qu'il soit besoin de faire appel à des considérations extérieures.

Pas plus que l'artisan devant l'objet sorti de ses mains, Stravinsky n'est indifférent devant sa musique : il éprouve les joies de la création. Le lyrisme qu'il refuse

de communiquer à ses œuvres *de l'extérieur*, est le fruit spontané de son travail : C'est une sorte d'enthousiasme devant la beauté, d'admiration devant l'eurythmie naissante.

Permettons-nous une digression : cette conception n'est pas sans poser des problèmes difficiles, lorsqu'un musicien écrit de la musique religieuse. Et Stravinsky a écrit non seulement des œuvres religieuses, mais des œuvres liturgiques. La musique liturgique, servante de la prière collective, participe de la vie intérieure de la communauté et contribue à exprimer son attitude devant Dieu. Avec discrétion et universalisme elle est essentiellement chargée de signification : adoration, joie, espoir, contrition. Or, s'il y a transcendance spirituelle, dans la musique de Stravinsky, elle découle de la beauté, de la perfection de l'œuvre : le musicien se refuse à toute référence explicite à Dieu, aux sentiments de la communauté ou aux siens propres. La musique est sacrée parce qu'elle est dédiée à Dieu et que les problèmes musicaux y sont résolus aussi parfaitement que possible. Alexandre Tausman, ami de Stravinsky, écrit justement : « la musique religieuse de Stravinsky doit donc être considérée comme une sorte d'ex-voto en musique; son origine émotive reste le mystère de l'homme, enfoui au plus profond de son âme ».

***

Igor Féodorovitch Stravinsky est le fils d'un chanteur du théâtre impérial de Saint Petersbourg. Il nait à Oranienbaum en 1882, et, dès son adolescence, s'intéresse à la mécanique sonore. Élève de Rimsky-Korsakov, il essaie des sonorités nouvelles, de caractère primitif, et il s'amuse à les varier pour faire de « beaux objets sonores ». Serge Diaghilev, amateur d'art et mécène dont l'influence a été considérable, lui commande des partitions pour les ballets russes. C'est en qualité de compositeur attaché à la troupe des ballets russes que Stravinsky arrive à Paris en 1910. Ces spectacles enthousiasment les parisiens. Mais de toutes les œuvres représentées, une surtout étonne et éblouit. Claude Debussy, Maurice Ravel, Florent Schmitt en vantent la musique : il s'agit de *l'Oiseau de Feu*. Du jour au lendemain, la partition place Stravinsky parmi les grands musiciens. Elle ne contient pourtant rien d'absolument nouveau Stravinsky s'inspire de mélodies populaires et la structure de l'œuvre reste traditionnelle, l'orchestration imprégnée du style de Rimsky-Korsakov.

Diaghilev commande alors à Stravinsky *Pétrouchka* (1911), et *le Sacre* (1913). La musique du *Sacre* est inspirée des *Tableaux de la Russie païenne* de Nicolas Roerich. Il s'agit de nous faire assister aux rites étranges d'une religion primitive. L'introduction nous montre cette civilisation sortant des limbes, puis inventant les premiers rites sacrés : jeu du rapt, jeu des cités rivales, danse de la Terre. La seconde partie évoque le sacrifice d'une vierge, élue par une tribu. Après la glorification de l'élue et l'évocation des ancêtres c'est la « Danse sacrale » : la vierge élue danse emportée par un rythme diabolique et finalement s'écroule, épuisée, dans les bras des sacrificateurs. Un tel scénario servait la violence de Stravinsky.

La musique du *Sacre* ouvre la porte au déchainement de l'instinct. Avec elle commence une nouvelle époque. Le vocabulaire harmonique en est très audacieux, l'opposition dissonance-consonance est remplacée par la juxtaposition de centres de tonalité indépendants. Le rythme y prime toujours la mélodie, et la cohésion de l'ouvrage est assurée par la répétition à intervalles réguliers de très courts fragments mélodiques ou de figures thématiques, accentués différemment.

L'œuvre a été souvent enregistrée, avec des succès divers. De nombreuses versions « couplent » *le Sacre* et *l'Oiseau de feu*. Voici quelles sont à notre avis les principales :

Stravinsky a personnellement enregistré les deux œuvres, à la tête de l'orchestre philharmonique de New-York (Philips); version de référence, servie par une prise de son et un pressage de très grande qualité... mais la direction n'est-elle pas un peu molle?... Que nos lecteurs ne crient pas au scandale : un grand compositeur n'est pas toujours un grand chef d'orchestre; et un grand chef d'orchestre est parfois capable de faire ressortir l'esprit, la puissance d'une œuvre qu'il aime, mieux que le compositeur.

Deux autres versions ont de ce point de vue nos préférences : celle d'Igor Markevitch avec le Philharmonia Orchestra (Voix de Son Maître FALP 189) techniquement démodée mais d'une parfaite fidélité à la partition et d'une extraordinaire puissance expressive; et celle de

Pierre Monteux — créateur de l'œuvre en 1913 — à la tête de l'orchestre symphonique de Boston (Voix de son Maître FALP 294). Ce dernier enregistrement, également assez ancien — 1952 — plein de fougue, d'ampleur, un peu moins précis que celui de Markévitch, est quelque peu altéré par un défaut de prise de son (ou de conception?) : les aigus trop stridents, sont quelquefois pénibles et les plus sonores semblent mal équilibrés.

Viennent ensuite, dans l'ordre de nos préférences, les versions de Jacha Horenstein avec l'orchestre de Baden Baden (interprétation satisfaisante sans génie, mais prise de son et gravure d'une qualité exceptionnelle) et d'Ernest Ansermet (scrupuleux et dynamique, bien enregistré, mais en 1950 — Decca LXT. 2563).

Citons enfin à un niveau de qualité encore élevé les versions d'Eugène Ormandy avec l'orchestre de Philadelphie (Philips A. 01. 232) et (pour *le Sacre* seulement) de Ferenc Fricsay avec l'orchestre RIAS de Berlin (Deutsche Grammophon DG. 18. 189.) Le disque Philips est séduisant par ses qualités techniques, mais Ormandy manque d'âme et de souffle. Les mêmes reproches peuvent être faits, avec plus de sévérité, à Ferenc Fricsay, pourtant servi par un bon orchestre et brillamment enregistré.

NOUVEAUTÉS

J. S. Bach. — **Concerto italien en Fa Majeur** BWV 971. **Fantaisie chromatique et fugue en Ré Majeur** BWV 903 par Rudolf Zartner (Fiori Musicali. Erato 42.033.)

De très nombreux pianistes se sont attaqués à cette œuvre charmante et il est difficile de choisir entre tant d'interprétateurs.

Avant la guerre Wanda Landowska nous avait donné une version inoubliable : claire, précise, exubérante, d'autant plus exquise qu'elle était jouée au clavecin. Ce vieil enregistrement en 78 tours doit être introuvable (V. S. M. DB. 50-07 et 8-1937.)

Les trois versions récentes qui réunissent le plus de qualités nous paraissent être celles de G. Malcolm (avec la fantaisie chromatique. Decca L W 5170), de Marcelle Meyer (Discophiles Français 325-041) et de Rudolf Zartner. Le jeu de Zartner est parfois un peu mécanique...; seule, peut-être, Marcelle Meyer atteint à une perfection et une légèreté comparables à celles de Wanda Landowska.

Un mot sur la fantaisie chromatique, généralement couplée avec le concerto italien : c'est une des plus remarquables partitions pour clavier de Bach, d'un étonnant modernisme.

La seconde partie — une méditation — est construite autour de séries chromatiques ascendantes et descendantes, dont on sait le rôle expressif dans l'œuvre de Bach. Bien entendu, ces séries n'acquièrent leur vertu qu'en fonction du contexte : ainsi semblent-elles exprimer la souffrance dans la cantate *Weinen, Klagen*, la violence dans la Fantaisie. Bach utilise ces procédés avec une très grande maîtrise. C'est lui qui leur donne un contenu psychologique, ce n'est jamais le matériau sonore qui de lui-même impose à l'œuvre tel ou tel sens psychologique. On peut douter d'ailleurs qu'il puisse vraiment en être autrement et qu'une combinaison sonore, coupée de son contexte, extraite du système dont elle fait partie, ait un sens intrinsèque.

Gluck. — **Concerto pour flûte et orchestre, en Sol Majeur.**

Pergolèse. — **Concerto pour flûte et orchestre en Sol Majeur.**

Boccherini. — **Concerto pour flûte et orchestre en Ré Majeur.** Orchestre Pro Musica de Vienne. Direction Michæl Gielen et Charles Adler (Pathé Vox PL. 94-40.)

Voilà un disque exquis et utile : il nous offre d'excellents enregistrements de trois concertos pour flûte à peu près inédits, écrits dans le style galant du XVIIIe siècle.

Le XVIIIe siècle voit le développement du concerto de soliste et la diversification des instruments employés en solo.

C'est Lulli qui, à la fin du XVIIe siècle, généralise l'utilisation de la flûte dans l'orchestre. Les perfectionnements techniques apportés à l'instrument — et en particulier la substitution de la flûte traversière à la flûte à bec — permettent aux compositeurs de lui donner la vedette dans de très nombreuses compositions. Il y a là un immense répertoire encore très peu exploité.

Les concertos gravés sur ce disque vous donnent une idée de cette musique attrayante, où l'on retrouve, sans cesse mêlées, la luxuriance de la tradition baroque, l'influence italienne et les tendres langueurs du style galant.

Jean-Pierre et Maïc Hadengue.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
Robert d'HARCOURT .... de l'Académie française	L'Allemagne et l'arme nucléaire...	145
Pierre CHAULEUR	La condition du travail en Afrique noire	159
Louis BEIRNAERT	La presse du cœur (II)	174
Marcelle HEYMANN	La vestale au nom effacé	183
François RUSSO	La vulgarisation scientifique	200

Chroniques

Charles d'YDEWALLE	Pèlerinage 58	212
Suzanne CUSUMANO	Étapes d'un dégel.....	218
Louis BARJON.....	Procès à Jésus	225
Xavier TILLIETTE	La trace d'une enfant	235
Robert ROUQUETTE	La vie religieuse.....	246

Actualités

Judaïsme et Christianisme. — Révolution de palais en Arabie Séoudite. — L'homme et son âme. — Figures de sport. — Le respect des textes pontificaux. 254

Les Livres

Questions religieuses : DOM J. LECLERCQ; J. A. JUNGMANN; B. HÄRING; F. GENEVOIS; J. DAUJAT; Dictionnaire du foyer catholique; R. CLUNY: L'année canonique; Dictionnaire des Instituts religieux en France; A. M. SCHMIDT; G. HUNERMANN; G. BERNOVILLE 266

Histoire et biographies : J. BÉRARD; M. PACAUT; J. LUCAS-DUBRETON; Histoire des relations internationales; M. MOURIN; J. LEVRON; H. KESTEN; M. GARÇON; V. CRONIN; J. JOLINON; R. CLAUDE; P. TEILHARD de CHARDIN; A. GAUDIO; X. de PLANHOL; Ceux d'Algérie; C. FOURNIER 270

Littérature : J. L. GORE; K. GIBRAN; P. M. VALENTE; L'autobiographie de Mark Rutherford; A. MAS; R. M. ALBÉRÈS; A. TOULEMON; R. GEORGIN; Les portes de l'enfer 276

Art : Y. SJÖBERG; J. PICHARD; L. RÉAU; P. DU COLOMBIER; P. LATAPIE; Notre-Dame de Chartres; L. SITTLER: La vie de Jésus par les chefs-d'œuvre de l'art: Rembrandt; H. PERRUCHOT; G. BIDEAU: Collection Arts et artistes; J. SAMSON; E. WILLEMS; P. HUOT-PLEUROUX; R. A. WEIGERT; Sœur M. A. FLUELER 280

Les disques 285

Le Directeur gérant : J.-M. LE BLOND. Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
Dépôt légal : 2e trimestre 1958. N° d'éditeur : 171

AUBIER ÉDITIONS MONTAIGNE
13, QUAI CONTI. — PARIS

actuellement disponibles aux Éditions MONTAIGNE

ŒUVRES DE

JEAN GUITTON

Religion

LA VIERGE MARIE

Nouvelle édition, couverture illustrée . . . . . 600 F

PERSPECTIVES SUR L'INQUIÉTUDE RELIGIEUSE . . . . . 345 F
PROBLÈMES DE LA CONNAISSANCE et de la pensée religieuse. 225 F
PROBLÈME DE JÉSUS et les Fondements du témoignage chrétien . . . . . 390 F
PROBLÈME DE JÉSUS : Divinité et Résurrection . . . . . 690 F
DÉVELOPPEMENT DES IDÉES DANS L'ANCIEN TESTAMENT . 330 E
L'ACTION CATHOLIQUE dans les milieux intellectuels. . . . 75 F

Philosophie

L'EXISTENCE TEMPORELLE . . . . . 420 F
PASCAL ET LEIBNIZ . . . . . 450 F
PASCAL : ENTRETIEN AVEC M. DE SACI . . . . . 135 F

Essais

NOUVEL ART DE PENSER. . . . . 390 F
LE TRAVAIL INTELLECTUEL . . . . . 360 F
L'AMOUR HUMAIN suivi d'un essai sur LE DÉMON DE MIDI. . 690 F
PAGES POUR LES JEUNES . . . . . 315 F

Roman

CÉSARINE. . . . . 180 F

JUN 2 1 9

SIÈCLE ET CATHOLICISME

Pierre FAURE s. j.

AU SIÈCLE DE L'ENFANT

ENSEIGNEMENT ET ÉDUCATION DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

Une véritable somme.
(LA FRANCE CATHOLIQUE)

Une synthèse remarquable.
(LA CROIX)

Nous ne croyons pas qu'il existe meilleur exposé d'ensemble de tous l problèmes qui se posent en ce domaine.
(ECCLESIA)

Un vol. format 13 × 18. 260 pages, broché, jaquette vernie couleurs 695 fr. T. L. C.

TOURS — MAME — PARI

NOUVEAUTÉS DES ÉDITIONS DU SEUIL

ITINÉRAIRE D'HENRI PERRIN — prêtre-ouvrier,
présenté par ses amis

La littérature sur les prêtres-ouvriers a été abondante, du reportage l'histoire, du roman à l'essai. Mais il manquait jusqu'ici un récit authentiqu et détaillé de la vie d'*un* prêtre-ouvrier. Mort en octobre 1954, le père Perrin laissé sur ses années ardentes de « mission » des notes et une correspondanc abondantes, que ses amis présentent aujourd'hui. C'est un document essenti pour comprendre notre temps et l'une des crises, encore ouverte, qui n' laissé personne indifférent. 1 vol. 384 pages : 750 fr

HISTOIRE DU CARMEL par Henri Peltier.

Le présent ouvrage fait la synthèse des diverses monographies consa crées jusqu'ici à l'Ordre du Carmel, et s'appuie, en outre, sur une soure inédite de valeur : les papiers du grand érudit que fut le Père Benoît-Marie Zim merman, Carme de Londres. 1 vol. coll. « *Vigne du Carmel* », 336 pages : 800 fr

NOUVEAUTÉS DES ÉDITIONS DU SEUIL

STANFORD LIBRARY
JUN 19 1958
HUMANITIES A

ÉTVDES

JUIN 1958

A. BLANCHET *LE DESTIN BIZARRE DU GRAND MILOSZ*
E. DUPEYRAT *SOUVENIRS D'UNE ASSISTANTE SOCIALE*
J. ONIMUS *D'UBU A CALIGULA*
A. BONNICHON *NATION NOTRE FILLE*

ACTUALITÉS

E. RIDEAU *DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE L'O.E.C.E.*
P. RONDOT *AUBES SAHARIENNES : EDJELÉ, AKJOUJT*
X. TILLIETTE *LA VITRINE DES POÈTES*
H. AGEL *UNE CERTAINE AMÉRIQUE*
J. RIMAUD *DANS LA LUMIÈRE DE PAQUES*
R. ROUQUETTE *LA VIE RELIGIEUSE*

CHRONIQUES

D'ACCRA A TANGER. — COMMUNAUTÉ EURAFRICAINE. — JOURNÉES UNIVERSITAIRES DE CLERMONT. — AVANT LA COUPE DU MONDE. — ÉTUDES ANGLAISES DE MYSTIQUE. — ITINÉRAIRE DE H. PERRIN. — MIGUEL MANARA, DON JUAN.

LES LIVRES — LES DISQUES

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 170 francs

ÉTVDES

Revue mensuelle fondée en 1856
par des Pères de la Compagnie de Jésus

TARIFS DES ABONNEMENTS

	Un an	Six mois	le N°
FRANCE (et Union Française).	1.500 fr.	900 fr.	170 fr.
ÉTRANGER	2.000 fr.	1.200 fr.	200 fr.
BELGIQUE (et Congo belge) .	280 fr. belges	150 fr. belges	30 fr. belges
SUISSE	23 fr. suisses	13 fr. suisses	
U. S. A. CANADA	$6.50 fr.		

Abonnement de soutien : à partir de 2.000 fr.

Les abonnements partent du début de chaque trimestre.

Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, chèque bancaire ou postal à l'ordre de M. l'Administrateur des *ÉTUDES*, 15, rue Monsieur, PARIS (7e) C. C. P. Paris 155-55.

L'échéance de l'abonnement est indiquée sur la bande-adresse, la bande rose signale la fin de l'abonnement.

Selon l'usage, prière de joindre l'ancienne étiquette et 30 fr. à toute demande de changement d'adresse; et à toute demande de renseignements, un timbre pour la réponse.

CENTRE RICHELIEU
Catholiques de Sorbonne

organise son Xe pèlerinage en

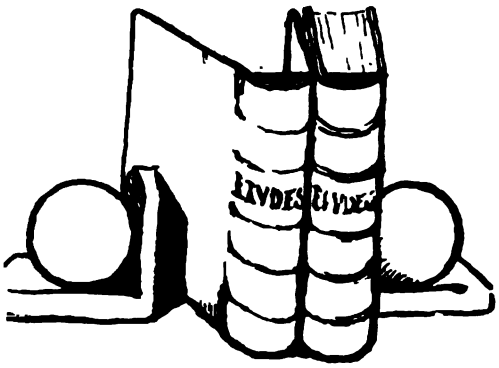
Terre Sainte

du 19 juillet au 11 août

En Avion et Bateau

Rome - Nicosie - Nazareth - Tibériade
Jérusalem - Bethléem - Jéricho - Beyrouth
Baalbek - Athènes

Documentation et inscriptions : 8, place de la Sorbonne, PARIS Ve - ODE 38-80



Protégez votre collection des

ÉTVDES

avec notre

RELIURE ....

... dos rond Péga à nervures, tringles mobiles pour les 5 ou 6 numéros d'un semestre.

Cette reliure de couleur rouge, avec titre et millésime au dos, est expédiée franco de port contre versement de 500 francs par reliure.

Lors de votre commande, n'omettez pas de nous spécifier la ou les années que vous désirez relier. Délai de fabrication : un mois environ.

ÉTVDES, 15, rue Monsieur, Paris-7e - C. C. P. Paris 155-55

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

AMEUBLEMENT

D'ÉGLISES ET DE CHAPELLES

MONTAGNIER

ORFÈVRERIE

BRONZE

CHASUBLERIE

24, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIIe LIT. 16-41

Où va la France ? Où va le franc ?

LES CONDITIONS D'UN

REDRESSEMENT FRANÇAIS

Par

Marcel PELLENC

Rapporteur général du Budget au Conseil de la République

HACHETTE

REVUE
DE
L'ACTION POPULAIR

JUIN 1958

R. SEILLON : *Jugements chrétiens en politique.*
Ph. LAURENT : *Comment aider les pays sous-équipés.*

RELATIONS DU TRAVAIL

C. BOISMARD : *Le textile français s'organise.*
P. BADIN : *Elton Mayo : La psycho-sociologie industrielle.*

HIER ET AUJOURD'HUI

G. THOMAS : *Politique française en Algérie.*

PROMOTION DE LA FEMME

M. AUMONT *Travail de la femme dans le monde moderne. (II).*

NOUVEAUX ÉTATS

H. JOMIN : *La Birmanie indépendante.*

L'ÉVÉNEMENT

L. MOURA : *Sauvegarde des droits de l'homme.*
H. BRUET : *L'Actualité sociale en France.*

Revue des livres

Administration : **ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS-1**
Abonnement un an : 1.500 frs ; 6 mois : 800 frs ; le n° : 200 frs ; Étr. 2.000 frs

DESCLEE DE BROUWER

Élizabeth LANGGAESSER

LES ARGONAUTES DE BRANDEBOURG

Roman

Dans un Berlin en ruine, sept personnages en quête de paix... C'est le dernier roman **de l'auteur du "Sceau indélébile".** **1.500 fr.**

Présence Chrétienne

Paul WINNINGER

VERS UN RENOUVEAU DU DIACONAT

Le premier effort français pour répondre, sur le plan historique et théologique, à ce problème du diaconat. **480 fr.**

Textes et Études Philosophiques

Gustav SIEWERTH

ONTOLOGIE DU LANGAGE

Préface de Brice Parain. Traduction et notes de Marc Zemb.
La réflexion métaphysique et ses rapports avec le langage **960 fr.**

Museum Lessianum

Section Philosophique

André MARC S. J.

L'ÊTRE ET L'ESPRIT

par l'auteur de la "Psychologie Réflexive" **1.200 fr.**

Section Théologique

Jean GALOT S. J.

MARIE DANS L'ÉVANGILE

Une mariologie fondée sur une théologie biblique **840 fr.**

Les Grands Mystiques

LIBERMANN

COMMENTAIRE DE SAINT JEAN

Avant-propos du R. P. A. Cabon, C. S. Sp. — Introduction de Pierre Blanchard — **Choix de textes par le R. P. Vogel, C. S. Sp.** **1.500 fr.**

Louis CHAIGNE

REVÊTUE DES ARMES DE LUMIÈRE

La fondation difficile, au cœur du XIXe Siècle, du Carmel St-Joseph **750 fr.**

s Paris VIIe

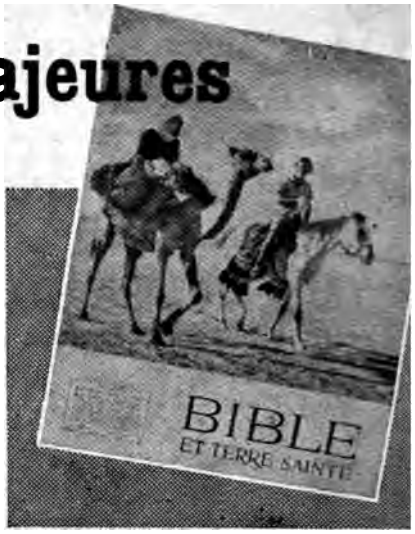
5 qualités majeures

de

BIBLE

ET TERRE SAINTE

1. toute l'actualité biblique
2. par les meilleurs spécialistes
3. dans une revue illustrée
4. pour un public populaire
5. à un prix abordable



12 numéros parus : 15 cartes et 293 photos publié

SES PRINCIPAUX REPORTAGES : ● **Saint Paul en Macédoine** (j 1957) **à Athènes** (novembre 1957) **à Damas et à Antioche** (février 19 épuisé) **à Corinthe** (mai 1958) ● **Les Manuscrits de la Mer Morte,** MM. les Abbés Milik et Starcky (juillet 1957, épuisé) ● **Hatsor, capitale la Terre Promise, le plus grand champ de fouilles du Moyen-Orie** par M. Yigael Yadin, professeur à l'Université Hébraïque de Jérusalem (déc bre 1957) ● **Nazareth au temps de Jésus,** par le R. P. Bagatti (janvier 19 épuisé) ● **L'Aube de l'Histoire à Beersheba,** par M. J. Perrot, direct de la Mission Archéologique Française en Israël (mars 1958) ● **Au Lit s rotos dans les pas de Jésus,** par la R. M. Aline de Sion (avril 1958, épui

VIENT DE PARAITRE : ● **L'Itinéraire de l'exode : du Sinaï à Cad** par E. Six ; **Les découvertes 1958 aux bords de la Mer Morte,** communiqu par le R. P. de Vaux ; **Eucharistie et Achèvement du Monde en Dieu,** le R. P. Congar ; **Présences bibliques de Dieu et présence eucharistiq** par le R. P. Féret.

DANS CHAQUE NUMÉRO : Cercle biblique - Veillée biblique - Le p phète et texte du mois - Bible et liturgie - Actualités bibliques, etc...

BIBLE ET TERRE SAINTE, 5, rue Bayard, PARIS-VI

L'exemplaire : **100 francs** — l'abonnement (neuf numéros par an) : France et Ui française : **800 francs** — Canada et U. S. A. : Periodica, 5090, avenue Papin Montréal 34 : **3 dollars** — autres pays : **900 francs** — C.C.P. Bonne Presse 1668 P

Où vont-ils s'inscrire pour leur Cours de Vacances ?

- Ne laissez pas les familles choisir un cours de vacances au hasard des sollicitations publicitaires...

- Si vous n'organisez pas de cours de vacances, dirigez vos élèves sur le Cours Catholique. C'est pour eux, pour leurs familles et pour vous une **triple garantie** :

Garantie des documents :
Vos élèves s'intéresseront à leur travail comme tous ceux qui utilisent les fascicules Revoir et Préparer.

Garantie des corrections :
Vos élèves seront soutenus par les annotations détaillées, les explications et les conseils de correcteurs qualifiés et dévoués.

Garantie de régularité :
Vos élèves ne se relâcheront pas grâce au rythme régulier et rapide du va-et-vient des devoirs, assuré par un personnel très attentif.

- Les résultats sont appréciés des élèves et des familles. Le cours de vacances aide à combler un retard (on peut s'inscrire pour une seule matière). Les progrès sont affirmés, la rentrée prochaine mieux préparée.

★ ★ ★

COURS DE VACANCES

PAR CORRESPONDANCE DU COURS CATHOLIQUE

70, rue Michel-Ange, PARIS XVI·

AUBIER ÉDITIONS MONTAI
13, QUAI CONTI, P

Nouvelle collection philosophique : **ANALYSE ET RAIS**
COLLECTION DIRIGÉE
M. GUEROULT et J. VUILLE

GILBERT SIMONDON

DU MODE D'EXISTENC DES OBJETS TECHNIQUES

L'opposition dressée entre l'homme et la machine ne co qu'ignorance ou ressentiment. Si la culture traditionnelle ignore la réalité technique une réalité humaine, c'est qu'aveuglée par un f humanisme elle n'a pas découvert un monde riche en efforts hum et en forces naturelles, le monde des objets techniques, médiateurs e la nature et l'homme. Pour jouer son rôle complet la pensée phil phique doit effectuer la prise de conscience de ce monde et cher à définir l'objet technique en lui-même par le processus de co tisation et de surdétermination fonctionnelle qui lui donne sa co tance au terme d'une évolution, prouvant qu'il ne saurait être consi comme un pur ustensile.

Au niveau des ensembles techniques du XXe siècle, la mac devient ce qui augmente la quantité d'information, ce qui s'oppos dégradation de l'énergie, ce qui s'oppose au désordre, à la mo l'univers ; elle devient stabilisatrice du monde. Aujourd'hui seule la technicité peut devenir un fondement de culture, à laquelle apportera un pouvoir d'unité et de stabilité en la rendant adéqu la réalité qu'elle exprime et qu'elle règle. C'est cette modificatio regard philosophique sur l'objet technique qui annonce la possi d'une introduction de l'être technique dans la culture.

Un volume in-8° carré : 120

ROGER STEPHANE

La Tunisie de Bourguiba

Sept entretiens avec le président de la République tunisienne suivis d'une chronologie des événements de 1857 à 1958.

Au cours de ces entretiens, Roger Stéphane, qui a vécu tous les événements importants de Tunisie depuis 1952, interroge le Président Bourguiba sur l'avenir des relations franco-tunisiennes.

PLON

EUGENIO REALE

Avec Jacques Duclos au banc des accusés

A la réunion constitutive du Kominform à Szklarska Poreba (22-27 septembre 1947).

Traduit de l'italien par Pierre Bonuzzi.

La plus secrète et la plus mystérieuse des réunions internationales de ces dernières années, au cours de laquelle fut décidée l'emprise totale du communisme sur les pays d'Europe orientale, et les Italiens et les Français accusés de trahison par les Russes.

PLON

SERGE BROMBERGER

Les Rebelles Algériens

Le célèbre journaliste nous donne ici un historique complet de la révolte algérienne, de ses prémices politiques aux événements de Sakhiet. Mais, pour la première fois, cette historique est vue de l'intérieur même de la rébellion, du côté de la clandestinité.

VIENT DE PARAITRE

LES GRANDES ÉTVDES HISTORIQVES

DANIEL-ROPS
de l'Académie française

L'ÉGLISE DES TEMPS CLASSIQVES

Le grand siècle des âmes

Voici le sixième volume de la série : Histoire de l'Église, *qui vous apporte sur des sujets traditionnels des vues absolument neuves. En peignant cette extraordinaire époque qu'est du point de vue chrétien l'ère classique, Daniel-Rops fait alterner les portraits, les récits, les analyses psychologiques et les tableaux d'ensemble avec le don d'évocation qu'on lui connaît.*

PLUS D'UN MILLION D'EXEMPLAIRES VENDUS DANS CETTE CÉLÈBRE SÉRIE

Un volume 1 250 F.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD PARIS

LIBRAIRIES DÉPOSITAIRES DES ÉTUDES

Départements et Union Française.

ix : Colas; **Alençon :** Pinson; **Alger :** Clerre; **Amiens :** Brandicourt; **gers :** Pelier, Richer; **Annecy :** Boroncelli; **Bastia :** Costa; **Bayonne :** Porche; **Beauvais :** « Joie de connaître »; **Biarritz :** Tujague; **Bor-ıux :** « Ami des Lettres », « Les Bons Livres »; **Bourges :** Auxenfans; **est :** Lib. de la Cité; **Caen :** Publica; **Cannes :** Lib. Cath.; **Cham-:y :** Lib. Cath.; **Cherbourg :** Gérard-Martin; **Clermont-Ferrand :** . Relig.; **Compiègne :** Daelman; **Coutances :** Lib. Notre-Dame; **kar :** Clairafrique; **Dijon :** Benoist, Lib. de l'Université; **Enghien :** in; **Grenoble :** Arthaud, Bocquillard, Lib. Relig., Lib. de l'Université; **Rochelle :** Moreau; **Le Havre :** Ruelle; **Le Mans :** Presse Cath.; **le :** Lib. St-Augustin, Tirloy; **Lyon :** Crozier, Delorme, Lib. de ffice catéchistique, Lib. du Sacré-Cœur, Vitte; **Marseille :** Clairière, sse Cath.; **Metz :** Even, Lib. Cath.; **Nancy :** Berger, Didier, Lib. Cath.; **ntes :** Bonne Presse, Duchalais, Lanoë; **Nevers :** Idéal-Lectures; **Nice :** rmegnies; **Nîmes :** « Nîmes-Rome »; **Orléans :** Blanchard; **Pau :** Duval, nier; **Poitiers :** Lib. des Cordeliers; **Quimper :** Daniou; **Reims :** Lib. tre-Dame; **Rennes :** Béon, Lib. St-Yves; **Roanne :** Lib. du Sacré-Cœur; **uen :** Caron, Lepouze; **Saint-Etienne :** « Avenir de la Loire »; Presse h.; **Saint-Germain-en-Laye :** Mary; **Sées :** Dupuis; **Strasbourg :** atia, Berger-Levrault; **Toulon :** Lib. St-Louis; **Toulouse :** Calvayrac, ıannaud, Privat, Sistac; **Valence :** Rouet; **Valenciennes :** Giard; **rdun :** Marchal; **Versailles :** Hellio, Vasseur, « La Licorne ».

SEZ *dans*

DOCUMENTS

REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Mai - Juin 1958

L'ALLEMAGNE DIVISÉE PAR L'ATOME

UNE ENQUÊTE SUR LA NOUVELLE GÉNÉRATION ALLEMANDE

L'ÉCONOMIE ALLEMANDE DEVANT LA RÉCESSION AMÉRICAINE

REINHOLD SCHNEIDER OU LE MANIFESTE DE L'HISTOIRE

Le numéro : 240 F (franco de port) — Étranger : 270 F

Abonnement d'un an : France 1.200 F — Étranger 1.350 F

3, RUE BOURDALOUE, PARIS-9e. — TÉL. : TRU. 62.13.

C. C. P. PARIS 13.253-54

ÉDITIONS CASTERMAN

Vient de paraître :

Dans la collection **CAHIERS DE L'ACTUALITÉ RELIGIEUSE**

LE SENS DE L'ATHEISMI MODERNE

par Jean LACROIX

14,5 × 21 cm., 128 pages..... 495 f

•

Dans la collection **BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE**

L'UNIVERS BIBLIQUE OU NOUS VIVONS

par Hélène LUBIENSKA DE LENVAL

14,5 × 21 cm., 128 pages..... 450 fr.

•

Hors collection

LE CHRIST NOTRE VIE

par Gaston SALET, S. J.

13 × 19,5 cm., 208 pages..... 570 fr

66, RUE BONAPARTE, PARIS VI - DANTON 97-31

CATHOLICISME

HIER — AUJOURD'HUI — DEMAIN

Encyclopédie en sept tomes

Directeur : Gabriel JACQUEMET

Les tomes I à IV (Nos 1 à 17) et les Nos 18 et 19 (début du tome V) ont paru au prix de 30 400 F.

Les souscripteurs à l'ouvrage entier bénéficient d'une réduction ; les tomes I à IV et les Nos 18 et 19 leur sont livrés au prix de 24 000 F. ; les Nos 20 à 32 leur seront facturés à mesure qu'ils paraîtront avec une réduction de 25% sur le prix de vente courant.

LETOUZEY ET ANÉ, 87, Bd Raspail, PARIS-6e

LES VOIES D'ISRAEL

par André SIEGFRIED

de l'Académie Française

Fabuleux destin que celui d'Israël, dont les pérégrinations à travers vingt siècles d'exil n'ont altéré ni la vitalité ni le rayonnement spirituel.

HACHETTE

LE DESTIN BIZARRE DU GRAND MILOSZ

« Qu'est-ce qui n'est pas bizarre dans mon destin? » (Milosz.)

En 1939 — il n'y a pas vingt ans — on enterrait, au cimetière de Fontainebleau, un inconnu : un des poètes les plus vrais, un des plus hauts de notre langue et de toute langue. L'un des plus exigeants, l'un des plus complètement ratés. Mais raté comme Nerval et Baudelaire, comme Rimbaud et Verlaine. Comme Van Gogh. Pardon, Milosz! Vous êtes de ceux que la France ignore jusqu'à leur dernier souffle, pour se parer ensuite de destinées d'autant plus touchantes que plus tragiquement méconnues; de ceux qu'elle n'entend pas de leur vivant et qu'elle ne cesse plus d'écouter [1].

*
* *

QU'EST-CE QU'UN PARADIS SANS AMOUR?

Prenons Milosz à dix-neuf ans, en 1896, à Paris où cet enfant mal aimé de parents qui ne s'aimaient pas a été déposé, comme un paquet, dès l'âge de douze ans, et confié au lycée Janson de Sailly. Pourquoi ce jeune boyard ne regagne-t-il pas sa Lithuanie, où l'attendent les domaines paternels — trente mille hectares — une richesse fabuleuse, une armée de serviteurs et de moujiks? C'est que, déjà, la richesse ne lui suffit pas. Certes, quelque chose de lui reste ancré pour tou-

1. L'œuvre d'O. V. de Lubicz Milosz étant devenue à peu près introuvable, la librairie Egloff a entrepris une édition des *Œuvres complètes* en dix volumes (Fribourg, 1944), — édition demeurée inachevée, mais récemment reprise, sur un plan nouveau et meilleur, par la librairie *Les Lettres* (16, rue de Bellechasse, Paris).

Sur Milosz, on peut consulter : Armand Godoy. *Milosz, le poète de l'amour* (Egloff, 1944); Jean Rousselot, *Milosz* (Seghers, 1949); G.-I. Zidonis, *Milosz, sa vie, son œuvre, son rayonnement* (Olivier Perrin, 1951); Jean Steinmann, *Un grand poète catholique : Milosz* (*Etudes* de juin 1948).

jours « dans le Septentrion natal où, des grands nymphéas des lacs, monte une odeur des premiers temps, une vapeur de pommeraies, de légendes englouties ». Mais déjà, à ce poète (notons ce trait) la poésie elle-même ne suffit pas, — sans l'amour.

Est-ce vrai
Que tous, tous vous avez cessé de m'aimer, que jamais,
Jamais je ne vous verrai plus à travers le cristal
De l'enfance?

Mieux vaut Paris. Mieux vaut ne pas revoir le cadre de ce paradis sans amour que fut son enfance, entre un père irascible et fol et une mère au cœur fermé. La solitude de sa chambre d'étudiant vaut bien celle de là-bas.

Soyez la bienvenue, solitude, ma mère.
Vous m'avez nourri d'humble pain noir et de lait et de miel sauvage...
Car je n'ai jamais eu, O nourrice, ni père ni mère...

« Ni père ni mère? » Traduisons : Je me sentais *différent* de tous : un loup que rien n'apprivoise. Un monstre auquel la langue commune est interdite. Ecrite beaucoup plus tard, une page autobiographique — elles sont rares chez Milosz — va nous éclairer sur cet isolement congénital, sur ce sentiment d'être tombé par erreur au milieu d'une fête incompréhensible qui n'est pas faite pour lui. Il y a maldonne. J'admirais chez les autres, nous dit-il, « cet air de savoir où l'on est, d'où l'on vient, où l'on va », cette aisance à entrer dans le mouvement qui emporte tout. Imaginez des moucherons qui connaîtraient les règles du jeu et sauraient où « se situer » dans la danse générale de l'univers. Lui seul était dépaysé, égaré, perdu. Et personne ne lui disait le mot de l'énigme. Tous ces signes

me faisaient jadis, au temps de mon enfance tourmentée, apparaître à mes propres yeux comme un monstre enfanté par une mère inconnue et horrible dont je recherchais sans cesse et ne trouvais nulle part la trace. Je me sentais placé si bas dans la hiérarchie des êtres que mes parents selon la chair, eux-mêmes pourtant faibles, agités et dénués de charité véritable, me semblaient descendre vers moi rayonnants ainsi que des divinités puissantes et heureuses que nul lien spirituel n'unissait à mon misérable destin. Je ne sais quelle étrange malédiction pesait sur mon corps et mon âme.

Non seulement les personnes : bêtes et choses elles-mêmes se meuvent avec la liberté merveilleuse de qui sait où il est, où il va. Quant à lui, l'ignorance le cloue au sol. Honteux, il voudrait, comme Kafka, se terrer.

Ce qui me donnait surtout de la surprise, dans le spectacle que déroulaient devant mes courses errantes les sites merveilleux et sauvages du domaine de mes ancêtres, c'était que toutes ces choses pussent se *mouvoir* avec cette aisance, cette insouciance, cette légèreté... Toute cette belle mobilité, depuis le nuage et la rivière jusqu'à l'oiseau de la vieille allée et la fourmi dans le gazon, était libre et courait où la vie l'appelait. Moi seul, je rampais vers la cité hantée de mon désir avec la lenteur des mousses rongeuses dont les pieds s'enfoncent dans le bois et la pierre... Le jour, la nuit... m'importunaient d'une même question que je ne comprenais pas.

Où suis-je? Comment me « situer » dans le mouvement? Tel est l'aspect — assez original, on l'avouera — que va prendre pour Milosz l'angoisse de l'existence. Plus tard, étudiant à Paris, au centre des lumières, il s'aperçoit que personne n'en sait plus long que lui, ni n'en a cure. Comme Rimbaud, il lui faudra donc chercher seul « le lieu et la formule » : le lieu immobile qui permette de dominer le mouvement et de situer chaque chose, la formule magique qui ouvre l'inexpliqué. Mais déjà il se représente l'humanité entière comme frappée de cécité à la suite de quelque faute dont elle aurait perdu mémoire, et emportée à la dérive

sous le soleil du châtiment
Qui marie les ombres des hommes, jamais leurs âmes,
Sur la terre où le cœur des hommes endormis
Voyage seul dans les ténèbres et les terreurs
Et ne sait pas vers quel pays.

Il fréquente alors — oh! bien peu de temps : ils le décevront vite — les cafés littéraires : le *Vachette*, la *Closerie des lilas*, où se disputent et jacassent les théoriciens de l'école symboliste et de l'école romane. Seul, semble-t-il, Oscar Wilde a deviné le génie du jeune taciturne. « Voilà Moréas — le Poète. Et voici Milosz — la Poésie », déclare-t-il un jour. Quand, à vingt-trois ans, Milosz publie son premier recueil, *Le Poème des Décadences*, qui donc eût pu deviner quels prolongements métaphysiques et religieux il allait donner à une mode littéraire et à des thèmes — désespérance, appel à un vague

au-delà — qui, n'étant pour la plupart des poétereaux de cénacles que prétexte à attitudes avantageuses, nous paraissent aujourd'hui d'une fadeur écœurante. Nous savons aujourd'hui quelle plénitude de sens prenaient chez Milosz des refrains comme : « Le jour meurt sur le vide de tout », ou : « Les morts, les morts sont au fond moins morts que moi. » Décidément, à travers ce monde des artistes, le monde tout court lui apparaît comme un théâtre où des fantômes amnésiques jouent des scènes qu'ils ne comprennent plus et prononcent des mots dont le vrai sens est à jamais perdu.

Déçu par les esthètes, Milosz se tourne vers les simples. Peut-être eux du moins savent-ils? Quelle sympathie pour les petites gens dans ces scènes de la rue, où le poète retrouve, sans la chercher, la noblesse rude et ramassée des bas-reliefs romans :

Le vitrier avec sa chanson alternée,
La grand-mère cassée qui, sous le bonnet sale,
Crie des noms de poissons, l'homme au tablier bleu
Qui crache dans sa main usée par le brancard
Et hurle on ne sait quoi, comme l'Ange du jugement.

. . . . . .

J'entends aussi le pas merveilleux de mon frère,
Les outils sur l'épaule et le pain sous le bras.

Quelle évocation des rues de Paris, où l'aube, plus qu'ailleurs — comme l'a vu Apollinaire — paraît miraculeusement neuve! Les cœurs sont purs. Le mal est conjuré. Dans la lumière qui monte, les plaies de la veille sont celles de corps glorieux. Une tendresse inespérée pénètre hommes et choses.

C'est le premier tombereau du matin, le premier tombereau
Du matin. Il tourne le coin de la rue, et dans ma conscience
La toux du vieux boueur, fils de l'aube déguenillée,
M'ouvre comme une clef la porte de mon jour.

Mais vienne le soir. Quelle friperie! A Paris, la fatigue est plus triste qu'ailleurs. Encore une fois déçu, on s'y étourdit avec désespoir.

Dans le cabaret près du fleuve, il y a de vieux orphelins
Qui chantent parce que le silence de leurs âmes leur fait peur.

Pourquoi recommencer demain? Cauchemar du temps, qui promet toujours, qui n'apporte jamais la délivrance.

Hier, il y a dix ans, aujourd'hui, dans un mois,
Horribles mots, pensées mortes, mais qu'importe!
Bois, dors, meurs — il faut bien qu'on se sauve de soi
De telle ou d'autre sorte.

Milosz est irréconciliable. Tout plaisir est fade pour qui n'a pas trouvé son « lieu ».

Que faire? Fuir? Mais où? Et à quoi bon? La joie
Elle-même n'est plus qu'un beau temps de pays d'exil.

Evitant les lieux de plaisir épileptiques, Milosz, comme plus tard André Breton et Julien Green, hante les berges de la Seine, et ces terrains vagues où le mystère, offusqué par les fêtards et tapi dans l'ombre, paraît nous attendre. Nulle voix ne lui parle. Il rôde enfin autour d'une église dont son incrédulité lui interdit l'entrée.

Quand venait l'hiver des faubourgs, quand le chaland
Voyageait dans la brume de France, qu'il m'était doux,
Saint-Julien-le-Pauvre, de faire le tour
De ton jardin!

Car Milosz est irréligieux. On nous assure qu'il « vécut les premières années de sa vie sans connaître le nom de Dieu ». Son père, « athée acharné » et qui « se méfiait des prêtres », ne l'a fait baptiser qu'à neuf ans. A Janson de Sailly, il fut « élevé, a-t-il dit lui-même, dans la plus naïve et la plus brutale libre-pensée [1] ». Mais peut-être serait-il plus exact de parler de cette « religion de la science » qu'au témoignage de Barrès et de Claudel on proposait alors aux élèves des lycées comme substitut du christianisme.

Au scientisme la génération de 90 oppose maintenant une aspiration religieuse puissante, mais des plus vagues et même des plus troubles. Renan, avec un pleur, a condamné le catholicisme, asservi à la « lettre ». Où trouver désormais « l'esprit » du christianisme, si ce n'est dans ces « traditions » plus ou moins secrètes qui ont toujours prétendu dévoiler, en marge de l'orthodoxie, avec le sens caché des Ecritures, le secret du mystère cosmique? La vogue est alors à la théosophie. On voit se multiplier les sectes d'initiés où se cou-

1. G.-I. Zidonis, *Milosz*, pp. 18, 23 et 60.

doient pas mal de charlatans et de naïfs, mais aussi bon nombre d'hommes avides de vérité. Nous ne récrirons pas cette page bien connue de notre littérature. Plusieurs écrivains — Huysmans, par exemple — ne déboucheront dans le catholicisme qu'après être passés par le tunnel inquiétant de l'occultisme. Prophète des derniers jours et mage flamboyant, Léon Bloy gardera le ton de l'initié qui a eu sa révélation. Quant à Milosz, son cheminement au fond des cavernes ésotériques sera plus aventureux encore. Pourquoi? C'est que sa mère, israélite convertie, avait gardé le goût des spéculations cabalistiques. Fille d'un professeur d'hébreu, peut-être avait-elle initié l'enfant à cette langue? Toujours est-il qu'au sortir de Janson, nous voyons Milosz s'inscrire, en même temps qu'à l'Ecole du Louvre, à celle des Langues orientales. L'hébreu n'est-il pas la langue de la Révélation? Dès lors, c'est tout ensemble à la science et à la Bible, aux philosophes et aux théosophes, que, pendant quarante ans, le plus passionné, mais aussi le plus désemparé chercheur de toute cette génération, va demander le « mot » de la vérité perdue.

*
* *

L'INITIATION A L'AMOUR

Voyages dans les livres. Voyages dans l'espace aussi. Pour un homme inquiet, ce sont toujours voyages à l'intérieur et à la recherche de soi-même. Milosz a beau revoir la Lithuanie, parcourir l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique du Nord : ces huit années (1902-1910) pendant lesquelles il collectionne tant de paysages et connait les types humains les plus divers, aboutissent à un récit où il n'est question que de lui. *L'Amoureuse Initiation* (1910) est un des romans les plus étranges de notre littérature et peut-être le plus fascinant. Milosz s'y moque visiblement de toutes les lois du genre. Il n'écrit pas pour messieurs les libraires, mais parce qu'il ne peut plus contenir cette confession brûlante. Le flot pressé des phrases chargées pêle-mêle de sarcasmes et de prières ne fait pas penser aux produits

apprêtés des petits maîtres, mais à une lave résultant d'une longue cuisson intérieure et qui s'est épanchée d'un haut sommet solitaire en lourdes nappes impatientes.

Confession, ai-je dit. Oui, confession à un Dieu encore inconnu. Vomissement du mal dans l'espoir d'une novation intérieure. Bien que l'*Amoureuse Initiation* se situe au XVIIIe siècle, le personnage que Milosz met en scène lui ressemble comme un frère. Si M. de Pinamonte, treizième duc de Brettinoro, s'est réfugié dans cette ville croupissante et mourante qu'est alors Venise, c'est pour se donner un avant-goût de cette fin du monde qu'il appelle avec un mauvais rire. Si sa mise est étrange, et bizarres ses manières, c'est par défi. On le montre du doigt? Les enfants, dans la rue, s'attroupent autour de ce phénomène chu on ne sait d'où? C'est tant mieux! Tout est bon qui le sépare de cette foule absurdement satisfaite. S'il affiche avec art toutes les apparences du raté, c'est par souci de vérité, car raté il est, ratés nous sommes tous, nous qui désirons l'éternité et qui pataugeons dans le temps. La dérision est la prière du matin et du soir de ce clochard de la vie spirituelle. L'abjection est tout ce qu'il mérite; elle est le cadre qui lui convient et qui met ses traits intimes dans leur jour le plus vrai.

Seul, Pinamonte! Te voici seul au milieu d'une ville inconnue, seul, tout seul, loin de tous et de toi-même... Allons, vieilles jambes de vagabond, en avant! Allons, vieux os, vieilles semelles, vieille ombre sur le pavé boueux! Les seuils des temples ne nous sont pas favorables; ce qu'il nous faut, à nous, c'est le silence et l'ombre des petits coins malodorants et limoneux des impasses en putréfaction...

Ha, Pinamonte, mendiant d'amour, voici le tombeau pisseux et moussu qu'il vous faut. Asseyez-vous entre ces deux tas d'enfants, sur ce monticule de vieux légumes et de balayures, et collez à la muraille galeuse votre dos pétrifié de reptile! Vous voici ordure au milieu de l'ordure, excrément parmi les excréments! Qu'une fenêtre de taudis maintenant s'entr'ouvre; qu'un vase répande sa bénédiction sur votre tête de fou raisonneur, et ce sera le digne couronnement de votre œuvre et de votre destin.

Dans cet acharnement à rassembler les traits d'une parfaite déchéance, qui ne reconnaîtra une haute aspiration à l'aile cassée — inexplicablement?

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!

a dit Baudelaire. « Un papillon noyé dans de l'eau de vaisselle », écrit Milosz, plus réaliste. Il s'est souvenu de Dante et du papillon humain qui éclôt, s'élève, se perd enfin dans la lumière paradisiaque. Mais Milosz n'a pas la foi de Dante. Il rampe. L'excrément est son habitacle. Il maudit le jour où il est né. Et, ce que ne faisait pas Job l'ancien, il bouffonne sur son propre compte avec une ironie âpre et le rire fêlé de Méphisto. Il est dans cet état où, dit-il, on part « du doute pour aboutir au rien. Où l'on n'est pas solitaire mais solitude, ni abandonné mais abandon, ni damné mais damnation ». Ni aux hommes, ni au monde : il ne croit plus à rien. Saison en enfer.

Survient alors à son héros l'aventure apparemment la plus comique : il devient amoureux. Ce « fou raisonneur » abjure tout son « esprit » (« cette petite chose amère et stérile faite d'un brin de sottise et d'une parcelle de méchanceté »); et, renonçant à ce scepticisme de blasé qui le maintenait, les pieds au sec, au bord de la vie, il se jette, comme dans la mer, comme on se suicide, à âme perdue, dans l'amour d'une femme. Miracle! Pinamonte retrouve l'assurance d'un enfant. Il croit, il voit, il affirme. L'amoureux communie avec tout. La Terre Promise est devant lui.

> Ah! ce n'était plus Venise... ce n'était plus la vaine apparence de la vie; c'était la vie même, le royaume promis, le paysage de lait et de miel de la terre d'Amour. Je ne doutais plus, je ne savais plus douter; la vie entière n'était plus qu'une immense, profonde, éclatante affirmation.
>
> Que la vie était jeune! L'heure qui venait était vraiment une inconnue. O surprise! tant de choses surannées, usées, caduques, devenues tout à coup nouvelles! éclosion d'instants, fraîcheur d'un printemps éternel, sans cesse renouvelé!

Comme cet homme dont le Christ avait touché les yeux, tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il était aveugle et qu'il voit. L'Amour est Dieu; c'est le Tout-Puissant de la Bible, qui fait de nous un homme nouveau, qui crée une terre nouvelle et de nouveaux cieux. Il faut vraiment que Pascal n'ait pas aimé, car les espaces n'observent plus un silence éternel. Dans le tourbillon des deux infinis, Milosz s'est enfin « situé » : il est au centre de tout, puisque l'Amour habite en lui.

Je levai les yeux, et je connus l'univers d'amour, ce ciel sans fin qui, une heure encore, était le champ de ténèbres de ma cécité. Je contemplais le jardin de merveilles de l'espace avec le sentiment de regarder au plus profond, au plus secret de moi-même; et je souriais, car je ne m'étais jamais rêvé si pur, si grand, si beau! Dans mon âme éclata le chant de grâces de l'Univers. « Toutes ces constellations sont tiennes, elles sont en toi; elles n'ont pas de réalité en dehors de ton amour! Hélas! combien le monde apparaît terrible à qui ne se connaît pas! Quand tu te sentais seul et abandonné devant la mer, songe quelle devait être la solitude des eaux dans la nuit, et la solitude de la nuit dans l'univers sans fin! »

Notre Don Quichotte de l'amour a-t-il forcé l'absolu? Ses instants sont-ils une flambée d'immobile éternité? Hélas non, ce sont des heures, des heures d'horloge, qui s'écoulent, qui ravagent peu à peu l'être aimé. Le temps, ce « mal satanique » n'est donc pas conjuré! Déjà, comme Baudelaire dans *Une charogne,* Pinamonte imagine sa maîtresse morte, « cadavre immonde, putride, sanieux et boursouflé ». Ce n'est rien encore : le piteux chevalier découvre que la divine Annalena est une simple gourgandine! Une rage sadique le jette alors dans l'enfer de toutes les perversions. Déçue dans sa recherche de l'amour pur, l'âme souille le corps, pour le punir, pour l'exterminer si c'était possible. L'homme, déchiré, se fait « plaie et couteau ». Laborieusement atroces ces pages rappellent un peu trop la métaphysique de Baudelaire. Elles n'ont laissé aucune trace dans le reste de l'œuvre. Sans doute sont-elles assez peu autobiographiques.

Par contre, la fin du récit est du Milosz le plus authentique. Quittant Annalena, Pinamonte se met en marche vers cet Amour total dont son aventure vient d'éveiller en lui le besoin, et dont la femme n'aura été que « l'initiatrice ». Il a cru aimer une femme : illusion! A travers elle, c'est Dieu qui se révélait et qu'il aimait. « Quiconque aime véritablement aime Dieu. » L'amour de la créature est une eau polluée, mais qui descend du Premier Jardin.

Celui qui a souffert de son amour de la créature et qui a renié cet amour, et qui s'en est retourné à la source éternellement pure d'un fleuve contaminé, celui-là connaît l'Amour d'avant les temps, celui-là marche dans l'éblouissement de la présence de Dieu.

Cette finale est-elle d'un catholique? On l'a dit. Je n'en

crois rien. Sans doute, l'*Amoureuse Initiation* marque une étape capitale dans l'itinéraire de Milosz. L'Amour (et non la pensée) est désormais pour lui le fil d'Ariane. Il ne le lâchera plus. Mais enfin il erre encore dans le labyrinthe. Il relit alors l'Evangile et l'Imitation, mais l'un de ses maîtres reste Swedenborg. Il s'exalte sur la Trinité, le Christ et la Vierge, mais c'est en termes fuligineux et qui sentent l'ésotérisme. Et quand il parle de l'Amour, — qui est en moi quoique plus grand que moi — vous croiriez entendre Claudel : « Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi. » Seulement Milosz ne dit pas : Quelqu'un. Pour rejoindre l'Amour-Dieu, il faut dépasser toute personnalité. Pas seulement celle de la femme : celle même de Dieu.

Avant notre rencontre, dit-il à l'Amour, vous ne m'étiez qu'un Dieu, *un pauvre Dieu personnel;* un Dieu dans le ciel et une crainte au cœur de l'homme; et vous voici vous-même enfin!

N'oublions pas qu'en ces années-là (1910), nombre de philosophes catholiques, emportés par la vague moderniste, jugeaient, eux aussi, qu'il fallait faire éclater la lettre du dogme et renoncer à la conception, jugée mesquine, d'un Dieu personnel. Il n'est donc pas impossible que Milosz se soit alors cru catholique.

Et tout le monde le crut tel, quand, deux ans plus tard (1912), parut *Miguel Manara.* De ce drame, son chef-d'œuvre, trop connu pour que nous y insistions, ne retenons que ce qui peut jalonner le chemin de Milosz [1]. Miguel Manara, c'est le Don Juan qu'après tant d'autres, Molière et Mozart ont mis en scène et en musique; mais c'est plus encore le Pinamonte de *L'Amoureuse Initiation;* c'est surtout Milosz lui-même. Le rideau se lève sur un Don Juan qui a cherché auprès de nombreuses femmes l'infini, et n'a trouvé qu'une luxure très finie. Mais voici devant lui Girolame, une jeune fille à l'âme limpide, aux yeux clairs (qui n'est pas sans

1. Créé à Paris dès 1914, *Miguel Manara* vient d'être repris, comme on le sait, avec un grand succès, au « Studio des Champs-Elysées », dans une parfaite mise en scène de Maurice Jacquemont.

D'autre part, le compositeur Henri Tomasi a tiré de ce mystère de Milosz un drame lyrique en 4 actes, dont la création française au théâtre vient d'avoir lieu à Bruxelles, au Théâtre Royal de la Monnaie (livret aux Editions Alphonse Leduc).

ıppeler Violaine. *L'Annonce* est de la même année). S'il ‹iste un visage terrestre de l'Amour, c'est celui-là! Comme ans l'*Amoureuse Initiation,* la femme n'est que l' « initia-·ice ». Girolame peut mourir. Sa mission est remplie, qui ıt de ranimer au cœur de l'homme un foyer méconnu. Nous ɔyons Manara solliciter son entrée au couvent. Dès lors, ı charité irradie comme un soleil allumé dans la nuit des ıondes. Où est la solitude? Où l'angoisse? L'univers a trouvé ɔn centre autour duquel tout s'ordonne, « se situe » : ce ɜntre, c'est un cœur humain habité par l'Amour.

Quand ce « mystère » parut en 1912 (dans les livraisons de ı jeune *N.R.F.*), qui n'eût cru que Milosz avait enfin trouvé ·ieu? Pas encore, semble-t-il, mais seulement *son* amour (de ·ieu). « Je n'ose pas dire que Tu es », s'écrie Manara con-ɜrti. « Je n'ai le droit d'être certain que d'une seule chose : e mon aveugle amour de Toi. » N'empêche. L'image de la emme : initiatrice d'amour, inaccessible et proche, témoin e la genèse du monde et nous ramenant vers Dieu, est pparue à Milosz. Il ne l'oubliera jamais. Et d'Annalena à ·irolame, quel progrès! Comme dans le *Cantique des Can-ques,* la Vierge n'est encore que pressentie et son visage ɜste voilé. Mais déjà, sous ses pas, la vieille terre retrouve ne fraîcheur intacte. Dans *Méphiboseth* (drame paru l'année ıivante, 1913), l'exultation n'est-elle pas celle même du *antique?*

Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau!
Entends-tu? Voici l'ondée
Elle vient... elle est tombée!
Tout le royaume de l'Amour sent la fleur d'eau.
La jeune abeille,
Fille du soleil,
Vole à la découverte dans le mystère du verger;
J'entends bêler les troupeaux,
L'écho répond aux bergers.
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau!
Le tendre jour nous fait signe de la colline voilée.
Levez-vous, Amour doux, appuyez-vous sur mon épaule;
J'écarterai la chevelure du saule...
La colombe aux beaux pieds vient boire à la fontaine;
Qu'elle s'apparaît blanche dans l'eau nouvelle!
Que dit-elle? Où est-elle?

On dirait qu'elle chante dans mon cœur nouveau.
La voici lointaine.
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau!...
Sois notre hôte, arrête-toi;
Tu te reposeras sous notre toit...
Nous te nourrirons de pain, de miel et de lait.
Ne fuis pas.
Qu'as-tu à faire là-bas?...
Il y a une belle chambre secrète
Dans notre maison de repos;
Là, les ombres vertes entrent par la fenêtre ouverte
Sur un jardin de charme, de solitude et d'eau...
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau!

Cette vision d'une terre non encore touchée par le temps ou rendue à l'innocence du Premier Jour, n'était pas propre à Milosz. Invoquant, lui aussi, l'Ecriture, André Gide prêchait alors le retour à l'innocence paradisiaque et à une vie « actuellement éternelle ». Ses *Nourritures terrestres* nous introduisaient dans un jardin tout doré par la présence éparse de Dieu. Adam y cueillait librement tous les fruits, à tous les arbres. Le péché n'avait plus de nom. Aboli le cauchemar de la Chute! Péguy, de son côté, s'attardait alors avec « Eve » dans le Premier Jardin. Il lui fallait des milliers de vers pour dire la beauté intacte du « premier soleil sur le premier matin ».

Gide, Péguy, Milosz : trois obsédés du Paradis, trois destins spirituels. Certes, nous le savons d'avance, Milosz ne sera jamais, comme Gide, cet exégète complaisant qui adultère l'Evangile pour justifier une mystique sensuelle. Et pourtant, comme Gide, n'attend-il pas *pour aujourd'hui* l'accomplissement des promesses? N'exige-t-il pas *de son vivant* l'entrée dans la terre de lait et de miel, l'éternité, l'extase? Il ne rejoindra donc pas davantage le réaliste, le patient Péguy, qui sait bien que le Paradis terrestre est barré par l'épée de l'ange, que le vieillissement est inévitable, qu'on ne remonte pas le fleuve du temps, qu'on n'efface pas le stigmate de la Chute.

En 1913, le destin de Milosz est loin d'être fixé. Sera-t-il chrétien? et quel chrétien?

*
* *

LES SEPT SCEAUX BRISES

L'un des derniers jours de 1914, un ami, Carlos Larronde, parvenait à forcer la porte de Milosz, interdite à tous depuis quelques semaines. Adossant à un mur sa haute silhouette, le poète lui dit : « J'ai vu le Soleil spirituel. » Que s'était-il passé? Milosz avait eu sa « nuit ».

Le quatorze décembre mil neuf cent quatorze, vers onze heures du soir, au milieu d'un état parfait de veille, ma prière dite et mon verset quotidien de la Bible médité...

Jusqu'ici, vous croiriez lire une version nouvelle du *Mémorial.* Suit le récit d'une vision compliquée, bizarre, que Milosz regretta un jour de n'avoir pas, comme Pascal, tenue secrète. Mais le témoignage est là, énoncé à plusieurs reprises, et sur quel ton grave!

... Qu'il soit permis à l'auteur de jurer sur son honneur de serviteur du Roi Christ... que l'apparition du Soleil incorporel et la cérémonie de la Bénédiction et du Sacre... ont eu lieu en toute vérité et réalité, au milieu d'un déploiement de grandeur indicible, en pleine méditation spirituelle...; que l'opération mystique a eu lieu à la date du quatorze décembre mil neuf cent quatorze, vers onze heures du soir...; enfin, que ce phénomène spirituel exerce depuis bientôt treize ans une influence souveraine sur sa pensée...

Si le « Feu » de Pascal est d'interprétation malaisée, que dire du « Soleil incorporel » dont parle Milosz! Mais, bien plutôt qu'à Pascal, c'est à Léon Bloy que nous pensons, à la visite foudroyante qu'il reçut de l'Esprit en 1880, et à cette mystérieuse révélation, dont il tut les termes mais laissa deviner la substance, qui bouleversa sa vie, inspira toute son œuvre et explique en partie un ton de prophète que ses ennemis nomment outrecuidance. Pour Bloy, l'humanité gît dans les ténèbres, et les prêtres eux-mêmes n'entendent pas le message à eux confié. Il vitupère parce qu'il aime. Lui seul *sait.* Il voit venir la fin des temps. Au feu toujours présent de son « secret », les versets de la Bible flambent, et livrent un sens que les aveugles refusent d'admettre. Dont il rage et pleure.

Milosz a *vu*, lui aussi. Et sa vision l'a consacré. « Je suis prêtre selon l'ordre de Melchisédech. » Tout ce qu'il écrit désormais est poème inspiré, définitif, « couronne des deux Testaments », « lumière nouvelle répandue sur le livre intangible de l'orthodoxie catholique ». L'année de sa vision ouvre une nouvelle ère : 1914 est l'An I de la « suprême connaissance ».

Arrêtons ici un rapprochement qui deviendrait vite intolérable : il est évident que Léon Bloy a pénétré au centre, au cœur, au cœur du cœur de l'Evangile, et cela d'une façon beaucoup plus personnelle, plus sûre et surtout plus pure que Milosz. Restent à expliquer son assurance de mage, le rôle étonnant qu'il fait jouer à « la Femme », son paraclétisme enfin ou attente d'un « Troisième Règne » (celui du Saint-Esprit succédant à ceux du Père et du Fils) : toutes hantises qui rappellent celles de Milosz. On a soutenu récemment qu'initié très tôt aux doctrines théosophiques, il avait ensuite caché ses sources. Je le crois. Milosz, lui, nous les montre avec candeur. Par-delà Claude de Saint-Martin, Swedenborg, Bœhme et Paracelse, il se relie, proclame-t-il, aux Egyptiens, ces témoins de la Révélation primitive. Seulement, depuis 1914, il tient un peu à distance tous ces initiés : ils tâtonnaient et il a trouvé; ils balbutiaient et il profère : « Les silences des vieux Maîtres se font parole dans ma bouche. »

Ce qu'il a trouvé? Difficile à dire! *Ars magna* et *Les Arcanes*, les deux ouvrages où il a consigné sa pensée (à l'usage des âges futurs qui seuls, dit-il, pourront la comprendre) ressemblent assez à des grimoires. Beaucoup de fumée, mais que traverse soudain l'éclair du génie. Les alchimistes devaient écrire ainsi, près des fourneaux qui faisaient rougeoyer leurs fronts d'inspirés. Il s'agit en effet de libérer l'âme de vérité qui souffrait au fond des casseroles alchimistes, et de montrer que la science la plus moderne exprime avec une rigueur de méthode qui ne permet plus ni moquerie ni contestation ce qu'avaient pressenti les vieux sages [1]. Dans

1. Milosz affirme s'être rencontré avec Einstein dans la conception de la relativité généralisée. « L'auteur ne connaissait à cette époque (1916) ni les théories de M. A. Einstein, ni même le nom du grand mathématicien. Cepen-

ce mélange de science (probablement aventurée) et d'exégèse (très contestable), seule compte à nos yeux *l'intuition poétique et religieuse de Milosz.* Elle n'est nullement méprisable.

Souvenons-nous de l'angoisse de Milosz enfant : comment me « situer » dans ce monde où tout est mouvement? Emporté dans le double abîme du temps et de l'espace, point de repos pour lui qu'il n'ait trouvé un point immobile où il puisse amarrer son être. De là ce sentiment, qu'exprimaient ses premiers poèmes, d'être « en pays d'exil ». Ainsi Pascal cherchait-il une « assiette ferme », quand tout « branle et nous quitte, échappe à nos prises et fuit d'une fuite éternelle ». La « dernière base constante », Milosz, comme Pascal, ne la trouve que hors du monde : en Dieu.

Mais d'où vient que, pour la plupart des hommes, cette vérité manque d'évidence, et que Milosz lui-même ne l'ait découverte qu'à la faveur de la prière et d'une illumination divine? Pascal répond par la Chute. Milosz aussi. Avant la faute, situé en Dieu, Adam voyait clairement sa relation à Dieu, et référait à Dieu l'univers créé. La Chute a obscurci ce sens de la dépendance. Du coup, éloignés de Dieu, nous avons reporté sur la nature notre besoin d'absolu : nous en avons fait l'Infini. Pour nos yeux couverts d'une taie, « la matière devint le réel, et Dieu devint un rêve ». Le châtiment de la faute? La vraie raison de l'angoisse humaine? « Se trouver en Dieu et ne plus le savoir. »

Comme Pascal aussi, Milosz, pour retrouver Dieu, fait fond sur le cœur plus que sur la pensée. Elle est de lui cette formule magnifique : « Le cerveau n'est que le satellite du

dant, par un coïncidence assez troublante pour mériter l'attention des hommes de science, l'Epître (à Storge), fruit de méditations essentiellement métaphysiques sur le mouvement, renferme toutes les conclusions d'ordre général tirées de la théorie einsteinienne par ses commentateurs, l'espace, identifié avec la matière, y étant représenté comme un solide, le temps comme une quatrième dimension, et l'univers comme un corps illimité mais fini, dont les éléments ne se laissent situer que dans la relation qui les lie les uns aux autres. » (*Ars magna,* Avertissement.) Ainsi Milosz écartait-il l'idée de la matière considérée comme l'Infini ou l'Absolu, — idée enseignée à sa génération et dont elle eut quelque peine à se libérer. Cf. Claudel, *Positions,* I, p. 168. Une comparaison avec la théorie du mouvement chez Claudel (dans l'*Art poétique*) serait d'ailleurs pleine d'intérêt.

cœur. » Simple reflet du soleil intérieur, la raison ne découvre que ce que le cœur a d'abord senti. Le cœur *sent* Dieu, dit Pascal. Et Milosz : le cœur *se souvient*. Dans le cœur retentit la pulsion de l'origine, la déflagration de l'acte créateur. L'oreille collée à la « Source » (comme dirait Claudel), nous percevons le rythme imposé par Dieu à tout ce qui existe; nous retrouvons le sens de la dépendance et de l'adoration. Le recueillement sur l'or intime est la condition de toute poésie comme de toute sainteté. Milosz sait maintenant où « se situer ». Ayant retrouvé l'Absolu, c'est la matière qui lui paraît une ombre. « Je suis *en* Celui qui est. » Explication vertigineuse et simple, où convergent non seulement le « cœur » de Pascal et la « source » de Claudel, mais la « réminiscence » de Platon et la « fine pointe » des auteurs spirituels. Ainsi se rencontrent, venus de chemins divers, les grands poètes, les philosophes inspirés et les mystiques.

Le moindre doute émis sur son orthodoxie catholique était accueilli par Milosz comme une injure. Voici la profession de foi qu'il adressait à Pierre Flouquet le 25 mai 1938 (moins d'un an avant sa mort) :

> Je suis *catholique : catholique pratiquant avec ferveur*, poète et exégète catholique. Notre Mère la Sainte Eglise est vérité absolue. L'Ecriture est vraie dans son sens littéral, aussi bien que dans son sens spirituel... Le Catholicisme est la Vérité unique. Toutes les autres doctrines, malgré le reflet qu'elles nous offrent par endroits d'une Révélation primitive commune, sont fausses. Seul — je ne me lasserai jamais de le répéter — le Catholicisme est vrai, il est le Judaïsme, l'ancienne Loi à l'état *d'accomplissement* et non plus de simple promesse, en la Personne Divine et humaine de Iecoschouah Perets, c'est-à-dire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Lumière spirituelle, formatrice de l'Univers, fait homme.
>
> Permettez-moi d'ajouter que je ne fais pas un pas dans cette misérable existence sans consulter mon Confesseur et mon Directeur de Conscience.

Rien ne serait odieux comme de rejeter dans les ténèbres extérieures un homme qui eut tant de peine à s'en évader, et qui s'agrippait à l'Eglise avec une volonté aussi ardente et exclusive. Son refus d'un Dieu personnel (à l'époque de l'*Amoureuse Initiation*) n'avait été qu'une étape. Il se trouve encore des critiques pour parler, à son sujet, de panthéisme.

C'est ne l'avoir pas lu : « Le panthéisme, a-t-il écrit, cette religiosité des négateurs timorés, est aussi éloigné de notre pensée que l'athéisme. »

Ce qui peut nous tromper, c'est que sa langue ne s'est jamais dégagée du jargon théosophique. Mais c'est aussi qu'il s'exprime en poète. Lui reprocherons-nous de parler de la prière avec une magnificence à laquelle nous sommes peu habitués?

> La prière a été donnée (à l'homme) comme une clef d'or et l'Univers comme un coffret plein de diamants et de rubis stellaires. La clef était *unique*. Ton orgueil se révoltait à l'idée de se servir d'une clef unique, inventée par un autre que toi. Tu as jeté la clef dans le puits et tu as gardé le coffret indestructible, le coffret couleur de nuit à jamais clos, hermétiquement. Mais la clef d'or a été retrouvée... Moi qui prie, je suis libre... Vous, Messieurs, qui ne priez pas, vous êtes libres également. Mais c'est moi qui suis le maître du trésor.

Il est trop facile de le rendre suspect en le qualifiant de gnostique. Milosz est de ces hommes qui, à la différence de beaucoup de chrétiens, n'accueillent pas la vérité comme une lettre morte ou un corps étranger, mais qui se portent vers elle avec toutes leurs puissances avides, et lui donnent, en eux-mêmes, toutes les résonances dont ils sont capables et dont elle est riche. Et il est bien vrai que ce qu'il dit de la Vierge, « Etoile du Matin », brille de toutes les gemmes des cieux d'Orient, et se ressent de la splendeur à la fois cosmique et spirituelle réservée par Dieu à « la Femme », à la « Nouvelle Eve », dans les rêves des théosophes. Mais qui prétendra que cette conception dépasse ce que suggère le dogme? Quant au Dieu de la théologie, eut-il tort de le refuser, tant qu'il ne sut pas que son nom était amour? Le mot Amour a toujours besoin d'être rénové dans la plénitude de son sens johannique, — et c'est ce qu'a fait Milosz, pour qui il fut angoisse d'abord, puis extase. « L'immuabilité du suprême Amour, c'est la Foi », dit-il. « La mienne m'attendait au terme de quelle course aride! »

A la fin, cet homme qui est parvenu à l'Eglise par des chemins si bizarres, se tient fermement au roc, et rejette toutes les images. « La théosophie est un conte bleu », dit-il. « La théurgie véritable », c'est « celle de la grâce, celle qui

prie ». Tout s'efface ou se résume « dans l'Apocalypse et les litanies catholiques ». Il se retourne même contre l'école des poètes symbolistes qui ont imaginé « un monde intermédiaire, flottant et stérile, le monde des symboles ». Plus exigeant, il a foncé, déchiré l'écran poétique, atteint la réalité. Et peut-être est-ce la raison du silence où il s'enveloppe à la fin de sa vie.

On voit mal le poète métaphysicien Milosz astreint à une tâche régulière, dans un bureau. Mais la révolution russe ayant confisqué tous ses biens, il dut travailler à la Légation de Lithuanie, à Paris, pendant vingt ans, jusqu'à la veille de sa mort. L'ancien boyard était un pauvre. Mais un accident aussi extérieur ne pouvait atteindre le personnage, d'une originalité si accusée, dont Edmond Jaloux nous a laissé ce portrait inoubliable.

... Il donnait assez bien l'impression d'un grand seigneur du XVIIIe siècle... Son vaste front bombé aurait pu se coiffer d'une perruque poudrée, son profil d'aigle se pencher sur un jabot à dentelle! Il avait une bouche amère et mince, un menton en galoche, une voix gutturale, avec un très léger accent slave, un rire tragique et comme révolté; avec cela, un teint alternativement marqué de pourpre et de pâle, une agitation non dépourvue de solennité et l'air, où qu'il se trouvât, d'être seul, voué à soi-même et se débattant dans un filet de contingences intolérables. Il inspirait le respect et repoussait la familiarité. Il avait coutume de marcher en parlant, et tantôt indigné, tantôt exalté, tantôt éclatant en sarcasmes furieux, il arpentait un salon du même pas impatient et furieux dont on voit Sinibaldo traverser sans les voir un quai de Londres, une *piazza* de Venise ou, à Paris, les faubourgs fantomatiques de Grenelle ou de Belleville.

Dédaignant la gloire, qui le dédaignait, il écrivait encore des sentences d'or et de feu, acquises au prix de son sang. « Il m'importe peu de n'avoir pas été compris, disait-il. « Mes fils spirituels, dans les siècles à venir, m'entendront à demi-mot. » Les yeux perdus dans « l'immensité du domaine mystique », il n'oubliait pas ses frères, actuellement ses « ennemis ».

Ainsi, les matins d'hiver, dans la vapeur de troupeau du métropolitain, j'aime bien, de mon coin, observer ces ouvriers de Paris, ces enfants de la plus vieille des civilisations, la seule vraie. D'aspect malingre mais très robustes, ils se rendent à l'usine ou au chantier,

he à outils pendue à l'épaule. Sous la gouaillerie de surface, r de supputer la valeur réelle des êtres...

l nous confie ses rêveries du métro. Etonnantes, on s'en . Ses anticipations, comme celles de tous les grands s intuitifs, nous paraissent un peu folles. C'est un ıge d'Auguste Comte et de Léon Bloy. Il voit le monde ıter, de crise en crise, vers l'unité. La guerre aérienne? ıont ces routes idéales, tracées dans le ciel, qui feront terre une patrie. » La Société des Nations? Timide et que ébauche des Etats-Unis du monde. La conversion ıifs marquera l'avènement de l'Empire catholique et n. Et les peuples loueront Dieu dans une nouvelle -Dame, cathédrale de la Terre entière.
ninations de solitaire, car qui l'écoute? Quelques rares parmi lesquels les poètes Jean de Boschère et Armand /. Maís le doute ne saurait l'atteindre. L'avenir lui a justice.

Devant celui qui se prosterne
On se prosternera.

ɔsz enfonce de plus en plus sa tête vieillissante dans ɔle et dans les étoiles. Les Nombres lui parlent. Les ıogics lui échauffent le cerveau. Dans son commen- « confidentiel » de l'Apocalypse, il délire avec une ·e grandeur. Nous ne le suivons plus. A la solitude, « sa sa nourrice », il doit ses intuitions si personnelles, ses ; coups de sonde dans le mystère, mais aussi un auto- tisme qui, en exégèse, favorise les fantaisies les plus ıntes.
ıs l'attente du Paradis, il voudrait ne plus poser ed qu'en lieux consacrés. On le voit pèleriner à -Dame des Victoires et à Lourdes; à Auxerre surtout pénètre, à pas émerveillés dans « la seule église apo- tique de la chrétienté », et s'arrête devant Notre-Dame ertus dont le visage s'irradie parce qu'elle presse sur æur le livre aux sept sceaux brisés. A la différence des ıes, les oiseaux entendent son langage. Il les nourrit, ès qu'il paraît, « ces représentants d'une Première

Nature » tourbillonnent, dessinant autour de sa tête cette auréole qu'un monde épais lui refusa. Cette familiarité des oiseaux est bien la seule qu'il ait connue. C'est là, disait-il, l'un des meilleurs souvenirs « que j'emporterai de la dure planète Terre ». Rentré dans sa chambre, qu'il a tapissée d'icônes, il rouvre sa Bible (« c'est très beau — mais tout de même un peu fatigant ») et y découvre l'annonce d'un bouleversement cosmique pour 1944! « La fin vient, la fin arrive des quatre extrémités de la terre! » Comme Léon Bloy, il n'attend plus que le Paraclet.

Le 2 mars 1939, le Seigneur vient prendre enfin ce Pèlerin de l'Amour, ce routier de toutes les routes spirituelles, venu à Lui par des chemins si bizarres, maintenant fourbu, écroulé mais vainqueur sur le seuil de la maison paternelle. A plus juste titre que tant de chrétiens qui ne cherchent pas parce qu'ils croient avoir trouvé, il avait certes bien mérité ce repos qu'il implorait dès les *Arcanes :*

C'est dans le Seigneur, c'est dans sa paix, que je veux dormir et reposer.

André Blanchet.

SOUVENIRS D'UNE ASSISTANTE SOCIALE

Cette cité-jardin de familles nombreuses, je la vis pour la première fois un beau jour ensoleillé de Pentecôte.

Il y a trente ans. Je n'étais venue ce jour-là que pour me rendre compte avant de prendre une décision et de donner une réponse à l'œuvre qui cherchait une Assistante Sociale pour ces deux cent vingt familles groupées dans cette cité.

Des maisons toutes semblables, chacune pourvue d'un jardin. Des rues bien droites, une multitude d'enfants de tout âge s'ébattant en ce jour de fête, et la maison de l'Assistante pareille aux autres, au milieu des autres, avec son accueillant jardin.

Réfléchir? plus n'était besoin. Avant la fin de la journée je m'étais engagée et j'avais déjà adopté en mon cœur toutes ces familles qui allaient devenir miennes.

Peu après je débarquais avec armes et bagages dans mon nouveau domaine. L'inconnu dans une région inconnue. De quoi s'agissait-il exactement? rien de défini, pas de spécialisation comme dans le service social actuel. S'occuper des familles dans tous leurs besoins physiques, moraux et matériels.

Une pièce de ma maison faisait office de petit dispensaire, et contenait la pharmacie élémentaire pour les cas d'urgence, et bobos divers fréquents chez les enfants. Sur ordonnance du docteur j'avais à donner les soins, soit à domicile, soit chez moi; il s'agissait surtout d'innombrables séries de piqûres dans cette agglomération plus ou moins saine.

Cela c'était la partie médicale, mais le social ne perdait pas ses droits, car l'aide familiale aux mères particulièrement surchargées, ou de santé délicate, s'imposait quotidiennement. N'oublions pas qu'il n'y avait encore ni Allocations Fami-

liales obligatoires [1], ni aides diverses connues de nos jours et que les mères de famille devaient faire face à tout avec le seul salaire du père. L'Assistante assurait également la conduite des enfants dans les dispensaires d'hygiène, lorsqu'une visite était nécessaire.

Bref, Assistante familiale polyvalente, au sein du même groupe de familles, vivant nuit et jour au cœur de cette cité ouvrière, partageant les joies, les peines, les soucis, les angoisses, présente aussi bien au chevet de la nouvelle accouchée qu'auprès du mourant ou du mort qu'elle veille avec la famille.

C'était cela que l'on m'offrait, d'être l'amie de tous ces foyers. Fusion rêvée si souvent, réalité dans laquelle je plongeais enfin avec la plénitude d'un désir longtemps gardé en moi, et qui magnifiquement trouvait sa réalisation au sein de cette cité ouvrière.

Peu à peu ces familles me furent comme autant d'amis divers. Je les connus chacune dans ses particularités, dans sa personnalité. En longeant les rues bordées de jardinets, je savais quelle souffrance se cachait dans cette maison, ou quelle tranquille paix abritait ce toit. Le sourire de celle-ci, la perpétuelle angoisse de cette autre, et les éternels recommencements du labeur journalier, et les divisions de ce foyer, et les brutalités de cet homme.

Les secours matériels n'étaient pas ce qu'ils sont devenus au cours de ces dernières années, au risque parfois de transformer l'Assistante en fonctionnaire de qui les familles n'attendent que des dons palpables.

L'œuvre de laquelle je dépendais donnait, quand c'était nécessaire, des bons de pain, de viande, d'épicerie, ou payait une blanchisseuse si la maman se trouvait provisoirement alitée, car dans ces familles nombreuses les lessives étaient quasi quotidiennes. Rarement on remettait une aide financière; il fallait un cas urgent, arrêt forcé du père, dépenses inattendues et indispensables, dettes dont l'acquittement constituait un véritable dépannage.

Là comme ailleurs, et comme en tout temps, il y avait des familles indépannables qu'aucun secours n'aurait sorti de

1. Les employeurs refusaient parfois d'embaucher des pères de familles.

l'ornière. On essayait alors une improbable rééducation budgétaire.

A salaire égal des pères (la majorité étaient des dockers, la cité étant une banlieue d'un grand port), telle famille arrivait à se maintenir à force d'ordre, et telle autre n'en sortait pas, victime de l'insouciance, de la faiblesse vis-à-vis des enfants à qui on ne voulait rien refuser, ou de la conduite du père. Budget, hygiène, agrément de l'intérieur par des embellissements peu coûteux, autant de questions qui s'imposaient dans certains foyers.

Assistante sociale familiale, le plus beau service social, le plus douloureux souvent. Tant de croix à partager! mais le plus fécond, autant pour l'Assistante que pour les familles, car si elle donne, elle reçoit au centuple dans son cœur.

*
* *

L'Aide au foyer.

Mme V... est fatiguée, les jambes nouées de varices, la position debout lui est extrêmement pénible.

Le linge de la maisonnée s'entasse pour le repassage. La maman a fait un gros effort pour cette lessive, et maintenant il faut repasser tout cela : on ne peut quand même pas ranger ce linge dans l'armoire sans lui donner un coup de fer. « Je viendrai demain, promet l'Assistante. Vous resterez assise pour le raccommodage, et je ferai le repassage. »

Le lendemain les deux amies sont au travail. Mme V... placidement raccommode et avoue : « Les chaises, ça ne me connaît guère! » L'aiguille tire d'un côté, le fer glisse de l'autre, et les langues bavardent. On parle des enfants, grand sujet d'entente cordiale, des soucis, de la santé de celui-là, de l'avenir de celle-ci, du père qui ne rapporte pas toujours sa paie intacte... Et quand l'après-midi s'achève, Mme V... assure que ça va mieux, non pas seulement pour ses pauvres jambes reposées, mais aussi pour le moral qui s'est heureusement ressenti de ce cœur à cœur amical.

Il est si bon de pouvoir desserrer un peu l'étreinte quoti-

dienne et de bavarder en confiance; cela brise le cercle douloureux qui enferme dans la routine du labeur chaque jour renouvelé et chaque jour plus épuisant. A deux le travail perd de sa monotonie; ce ne sont pas seulement les membres qui agissent, mais le cœur se met de la partie et quand la tâche est achevée il n'y pas que de l'ordre gagné dans la maison, il y a aussi de la clarté qui s'est fait jour, un petit rayon qui va grandir et qui s'appellera du beau nom d'amitié.

Chez Mme L..., c'est le raccommodage qui est en retard. Tant de petites jambes usent les chaussettes, tant de petits corps grandissent. Un peu d'aide avancera le travail de cette semaine et cela sera une occasion de mieux faire connaissance avec Mme L... dont le caractère assez fermé est plus difficile à pénétrer.

Rien ne vaut ces quelques heures de tâche commune où l'Assistante elle-même apprend à aimer à mesure qu'elle entre mieux dans l'intimité de ces vies, de ces cœurs si souvent pleins de délicatesse. Quelles découvertes merveilleuses ai-je faites au cours de la belle aventure que furent pour moi ces années de travail social au sein de « ma » cité.

Au soir de certains jours, il m'est arrivé de sentir presque physiquement sur mes épaules le poids de tant de souffrances côtoyées, de tant de misère matérielle et morale, avec la douloureuse impuissance de ne pouvoir rien faire.

Ici un père, rongé de tuberculose, continue à travailler pour faire vivre la maisonnée, risquant hélas de les contaminer tous. Là un enfant s'étiole, dans le manque de soins préventifs et même curatifs.

Des placements?... Les Assurances sociales? Songeons que cela se passait au tout premier début du fonctionnement des Assurances, et qu'on n'était pas encore habitué à ce jeu intensif de placement que nous connaissons de nos jours.

J'entends encore une maman me reprochant presque l'inévitable éloignement de l'un de ses enfants que j'avais fait entrer dans une maison de rééducation pour déficients, afin d'éviter qu'il ne devienne une charge pour les siens d'abord, ensuite pour la société. Cette maman eut ce cri angoissé : « Maintenant qu'il n'est plus là, j'ai peur de l'aimer moins que les autres et de ne pas lui garder sa place entière... »

Ailleurs, c'est un ménage qui se désunit et dont la fissure s'agrandit chaque jour. Ce sont les périodes de chômage forcé qui mettent tant d'angoisse au foyer et font naître tant de privations. C'est la mort de celui-ci ou de celle-là que j'ai soigné pendant de longues semaines.

A des années de distance, chacune de ces familles m'est aussi présente, aussi vivante que si j'étais encore au milieu d'elles.

*
* *

Embellissements.

Les maisons de cette cité pour familles nombreuses pourraient êtres coquettes, avenantes, si les mamans avaient le temps et le goût de s'en occuper. Quelques-unes le font et je revois encore avec quel amour, quels soins, Mme B... taillait les beaux rosiers de sa façade si joliment fleurie; avec quelle ardeur Mme C... lessivait ses murs et quelle sollicitude apportait Mme L... à renouveler, dans la grande salle bien tenue, le bouquet de fleurs cueilli au jardin et qui s'épanouissait au milieu de la table sur une impeccable toile cirée.

Et combien de « carillons » ou de reproductions de tableaux étaient achetés au marchand de passage! Mais hélas! comme les prix dépassaient les possibilités présentes, on faisait des achats « à tempérament » qui chaque mois grevaient le budget déjà bien difficile à équilibrer. Il fallait lutter contre cette tentation d'avoir tout de suite ce que l'on ne pouvait pas intégralement payer, et j'essayais de raisonner ces mamans en leur démontrant qu'elles pouvaient se faire un joli intérieur à moindres frais.

Les carillons faisaient fureur à cette époque. La famille qui n'avait pas le sien était considérée comme une parente pauvre. Que de fois entendais-je s'égrener les heures tombant avec un son argentin du cher carillon orgueil de la maisonnée. Ce fut un beau jour pour Mme A... quand elle me montra le carillon de ses rêves tout flambant neuf et dont elle avait envie depuis si longtemps. Les enfants suspen-

daient leur souffle pour écouter, mais quelques mois plus tard, j'entendis le pauvre aveu : « C'est dur à payer!... »

Que de fois ai-je vu le même jour dans presque toutes les maisons d'une même rue, les murs subitement ornés de « L'Angélus » de Millet. Le marchand à tempérament était passé la veille dans le quartier.

Cet instinctif désir d'embellissement s'accordait mal souvent avec des intérieurs négligés. Ainsi la fierté de Mme V... c'était quelques pièces de vaisselle, vestige sauvé d'un mystérieux passé : un merveilleux service à thé trônait derrière la vitre d'un buffet poussiéreux et la joie de la chère femme était de nous offrir, à Céline Lhotte [1] et à moi, le thé dans son beau service. Il ne fallait pas trop regarder la poussière soupoudrant les belles tasses dorées, ni la table sur laquelle ces pièces d'orfèvreries faisaient figure de trésor égaré. Depuis, dans cette cité miraculeusement épargnée par les bombes qui arrosèrent la ville, seule la maison de Mme V... fut atteinte, trois enfants blessés et le magnifique service réduit en miettes.

Les embellissements prenaient quelques fois figure d'un véritable confort, lorsque certaines familles bénéficiaient d'un prix Cognacq-Jay. Dix-mille, vingt-mille francs, une petite fortune en ce temps-là! A vrai dire, il s'agissait surtout alors de choses utiles : machine à coudre, linge neuf dont cette bienheureuse manne permettait l'achat, et c'était grande effervescence lorsqu'on apprenait que dans telle maison le prix venait de tomber comme un trésor du ciel.

Les « gros » prix de vingt mille tentaient les instincts propriétaires. Il y avait des facilités pour faire bâtir une maison (Loi Loucheur) et on se voyait déjà « chez soi » comme des bourgeois. Quelques familles réalisèrent ce rêve et je vis monter aux abords de la cité les murs des nouvelles maisons, jusqu'au jour où, invitée à franchir le seuil terminé, je retrouvais mes amis heureux de faire les honneurs de leur logis et tout fiers de n'être plus « en location ».

Mais parfois la cité s'embellissait à rebours de cabanes soi-disant provisoires, habitations de quelques-uns venus de

1. Céline Lhotte a parlé ailleurs de cette « cité aux toits rouges ».

la ville installer eux-mêmes sur ce plateau leur branlante demeure. C'est ainsi que la famille H.. pourvue de quatre enfants, vivait dans un carré en planches cloisonné en deux pièces. La construction avait été facile et... la démolition s'avérait encore plus facile quand le père H... rentrant avec le vin mauvais, s'avisait de briser portes et fenêtres. Le lendemain, dégrisé, il réparait placidement les dégâts, jusqu'au prochain retour tumultueux.

***

Au service de la cité.

Au service de la cité... j'y suis nuit et jour et c'est cela qui me lie si étroitement à chacune des familles. Elle savent que leur Assistante est là pour elles uniquement et qu'elles peuvent lui demander aide de toute sorte.

Pour qu'une famille accorde son affection il lui faut le temps de connaître. Au bout de ce temps seulement, l'action pourra avoir toute son efficacité.

Au service de la cité, au service de tous. Le matin les enfants qui passent en allant à l'école et s'arrêtent pour faire renouveler un pansement; les adultes qui viennent pour une piqûre, puis la tournée au domicile des alités et parfois la conduite d'un groupe d'enfants dans un dispensaire. L'après-midi l'aide dans les foyers. Le soir les visites des uns ou des autres, l'annonce d'un malade ici, d'une naissance plus loin, ou simplement la confidence de soucis qui rongent. Il n'y a pas d'heures ni d'ouverture, ni de fermeture, c'est la maison de tous et non un bureau, c'est un foyer parmi les autres foyers et la nuit comme le jour on peut venir réclamer aide.

Que de fois, ma cité, ai-je parcouru tes chemins dans la nuit, cherchant à devancer la mort et courant pour arriver plus vite, ou même appelée au sein d'une dispute orageuse par des voisins du ménage dont la femme a sorti les enfants de leur sommeil pour les emmener où?...

Que de fois t'ai-je ainsi vue dans le silence du labeur achevé, dans le repos de toutes tes maisons endormies, sauf celle vers laquelle j'allais, angoissée par son appel.

Que de fois, me couchant le soir, me suis-je dit : cette nuit il y aura sûrement à revenir là... cette nuit il y aura peut-être ce mourant à assister... cette nuit ma cité aura encore besoin de moi.

C'était, quelquefois, une demande non pas de visite mais de refuge. Cette mère arrivant au milieu de la nuit avec ses enfants, parce que son mari menaçait terriblement, pris de boisson. Ma maison avait une chambre libre, plus un divan dans la grande salle. L'installation nocturne se fit et au matin la famille rassurée regagnait son logis où le père dormait lourdement.

Au service de la cité pour n'importe quel besoin et à n'importe quelle heure. « Au service » n'est même pas le mot propre; car toutes ces familles sont des foyers amis et c'est tout naturellement un échange amical. Je sais que si à mon tour j'ai besoin d'eux, ils ne me manqueront pas. Je me souviens avec émotion d'avoir été soignée au cours de plusieurs semaines de maladie avec une affection qui m'a presque rendue heureuse d'être malade.

Mes repas de midi sont pris dans un foyer proche et c'est une nouvelle occasion de fusion. La grande table où parents, enfants et Assistante partagent la nourriture, la conversation générale l'intimité du cercle familial, cela me reste comme un souvenir émouvant et je regrette les années qui ont passé, les enfants qui ont grandi, tout ce qui ne reviendra plus...

Un jour de ces terribles mois d'occupation, en 1942 ou 43, me trouvant de passage dans la région, je fus revoir ma cité et mon ancienne hôtesse. Les grands fils étaient mariés, il y avait des petits-enfants, un fils prisonnier. La chère femme m'accueillit comme une enfant prodigue et... elle m'offrit mieux, bien mieux que le veau gras de l'Evangile : elle gardait pour le retour du prisonnier et la fin de la guerre, une précieuse petite réserve de café, si précieuse et si rare en ce temps-là. Je vois le moulin écrasant les grains parfumés, dont on avait oublié l'odeur. Ce café, ce « vrai café » comme on disait alors, cette table où j'avais si souvent partagé le repas de famille, me firent venir les larmes aux yeux. Ce fut le plus bel accueil que je reçus de ma vie. Dans la maison

voisine, une maman que j'avais bien connue était mourante. Je fus la voir. Je retrouvais les bons yeux, le bon sourire toujours pareil. La pauvre créature, minée depuis longtemps, s'en allait et devait mourir quelques jours plus tard. Je revis quelques autres foyers. Si les enfants avaient oublié, les parents se souvenaient... et je retrouvais les amis d'autrefois. Fidélité de ces accueils : on se rend compte alors qu'avoir travaillé dans le même sillon, des jours, des mois, des ans, noue solidement l'amitié.

Conversion.

Les familles ont pris l'habitude de tout demander à l'Assistante venue installer son foyer solitaire au milieu de leurs foyers nombreux. Elle est là pour répondre à tous les appels.

C'est ce que pensait sans doute la brave Mme G..., mère de dix enfants, dont l'aînée allait faire sa première communion. Mme G..., enfant de l'Assistance Publique, n'ayant jamais connu ses parents, avait été élevée par des étrangers qui ne s'étaient point souciés de l'envoyer à l'école et moins encore au catéchisme. Complètement illettrée, restée fruste, elle avait conservé un obscur besoin d'autre chose qui se fit jour peu à peu en entendant le soir sa petite aînée apprendre tout haut ses leçons de catéchisme.

Des mots frappèrent cet esprit inculte, des phrases, puis un sens qui lia le tout. Mme G... essaya naïvement de se faire expliquer par l'enfant ces choses qu'elle écoutait, mais la petite ânonnait ses leçons sans bien comprendre elle-même et fut bien incapable d'éclairer sa maman.

Alors, voici ce que vint m'exposer Mme G... : elle voulait tout simplement faire, elle aussi, sa première communion et le même jour que sa fillette. Elle désirait donc qu'on lui enseigne ce que la petite ne savait pas lui expliquer.

M. le Curé, mis au courant, autorisa l'enseignement catéchistique à cette nouvelle élève; on verrait ce que cela donnerait et s'il serait possible, le moment venu, de satisfaire le désir de la brave femme.

Mais il fallait un concentré à la mesure de cette intelligence.

Impossible d'entreprendre à fond l'étude du catéchisme. Le principal était d'ouvrir suffisamment à la lumière cette néophyte pleine de bonne volonté. On décida que tous les jours sauf imprévu, Mme G... viendrait trouver l'Assistante.

Et la chère femme vint, sans omettre un seul rendez-vous. Son désir d'apprendre était grand mais ses possibilités restreintes. Il fallut s'en tenir aux vérités essentielles. L'élève écoutait avidement l'histoire du Christ et s'emplissait de ces merveilles. Elle manifestait ses sentiments, questionnait sur certains points obscurs, approuvait, admirait.

Le plus dur fut pour apprendre par cœur les prières courantes; la mémoire était rebelle et il fallait répéter indéfiniment le mot à mot. Mais cette élève modèle ne voulait rien réciter qu'elle ne comprît. Les mots devaient donc être commentés, éclairés et grand fut souvent l'embarras du pauvre professeur devant les questions naïves et impitoyables. Ne fallut-il pas un jour expliquer en clair le mot « luxurieux » qui, dans les commandements, fit buter la docile élève.

Les leçons se poursuivaient assidûment, quand Mme G... déclara que ce n'était plus le jour de la première communion de sa fillette qu'elle voulait faire la sienne, mais... le jour de Pâques! La raison en fut fournie d'une manière lumineuse et touchante : en apprenant l'histoire du Christ, la chère femme pensa que le jour de la Résurrection était le plus beau de tous et que Pâques se trouvait, de ce fait, représenter la plus belle fête religieuse de l'année. Faire sa première communion le jour de Pâques, c'était pour elle accomplir ce grand acte dans la lumière de la Résurrection et comme en doubler le prix. Mais cette date proche raccourcirait singulièrement le temps de l'enseignement.

M. le Curé jugerait lui-même si notre néophyte était suffisamment prête. De cœur, elle l'était certainement. Pour le reste, ne savait-elle pas le principal?

Le petit examen fut satisfaisant et grande la joie de Mme G... de se voir admise à faire sa première communion le jour de Pâques.

Pourtant, subsistait une ombre au tableau : le problème du mariage religieux de la pauvre femme qui n'était unie à son mari que civilement. Entreprendre l'assaut de l'homme

fut un rude travail. Mais un soir enfin, au retour de l'usine, le ménage s'en fut à l'église « régulariser ».

Cette catéchumène, peu heureuse au foyer avec un mari brutal, avouait tout simplement que maintenant elle ne se sentait plus seule et que toute la journée elle parlait « en dedans d'elle » avec le Christ qu'elle connaissait enfin et qui l'aidait à supporter sa vie.

La veille du grand jour arriva, marqué par un redoublement de ferveur. Confession préparée avec une attention minutieuse, mais la mémoire fit défaut dans le difficile confiteor et M. le Curé dut aider et rassurer sa pénitente troublée.

Nous nous quittâmes le soir du Samedi-Saint, après nous être donné rendez-vous au lendemain matin, le grand jour lumineux, lorsque vers la tombée de la nuit, je vis réapparaître mon élève, hésitante, embarrassée. Que voulait-elle? quel dernier scrupule la tourmentait? Oui, c'était bien un scrupule d'un genre inédit. Ce qu'elle voulait? tout simplement savoir si, pour marquer d'un signe extérieur son grand bonheur du lendemain, elle pouvait... se friser!

Pauvre chère âme! ses cheveux ignoraient les plis des indéfrisables et cette suprême coquetterie était pour elle la plus extraordinaire manifestation de sa joie. Il ne s'agissait même pas d'aller chez le coiffeur à cette heure tardive, mais simplement d'assouplir les mèches rebelles à l'aide d'épingles à friser. N'était-ce pas là péché d'orgueil?

Rassurée, elle regagna son logis avec au cœur la même émotion de l'attente qu'une enfant de dix ans, je dirais même certainement plus émue et plus près de Dieu que sa fillette quelques semaines plus tard.

Le jour de Pâques se leva radieux, un vrai jour de Résurrection tout nimbé de soleil, tout chantant de cloches. Mme G... arriva à l'Eglise dans ses pauvres vêtements minables, mais la chevelure débordante sous le vieux feutre défraichi. Des cheveux de fête, vraiment, qui encadraient de leur exubérance le visage épanoui de bonheur.

Ce que fut cette première communion est certainement un secret d'âme, mais ce qui en parut montrait déjà à quelle profondeur cette humble femme avait accepté dans sa vie la révélation de Dieu, de ce Dieu que désormais elle sentira

si proche et si secourable. Elle n'avait certes pas fini de souffrir mais comme elle me le dit un jour : « Maintenant je sais pourquoi je souffre... » Cette intelligence fruste avait saisi la beauté de la communion des saints, lorsqu'elle dit une autre fois : « Quand je suis trop malheureuse, j'offre au Bon Dieu pour d'autres encore plus malheureux que moi. »

Malheureuse, oui, elle l'était, mais c'est peut-être pour cela que d'instinct elle chercha une trouée, une lumière, une aide qu'elle trouva magnifiquement.

Un vent souffle.

Un vent souffle sur la cité.

Mystérieux colloques, départ en bandes certains soirs pour de non moins mystérieux rendez-vous... Les têtes s'échauffent, même les hommes prennent part au bouleversement. Un mot par-ci, une phrase par-là, une demi-confidence plus loin, j'arrive à reconstituer la trame du mystère qui bientôt n'en est plus un. Une nouvelle secte religieuse, les Baptistes, a tout simplement pris possession de ces âmes simples. La Cité est visitée par un « Monsieur Anglais » disent les familles, et ce monsieur aurait le don des miracles. Il guérit tous les maux par la seule imposition des mains.

Ce visiteur a su capter la confiance et l'attention non seulement des femmes, mais des hommes, même des anti-religieux qui empêchaient leur femme d'aller à l'église.

Il y a en ville une « maison de prières » où certains soirs les adeptes se réunissent, et combien qui trouvaient la paroisse trop éloignée, n'hésitent pas à gagner ce lointain rendez-vous. Il n'est plus question de faire passer les enfants au dispensaire pour les visites qui s'imposent. On m'affirme comme un nouveau credo : « Ils guériront sans voir le médecin. » Cette petite fille qui devait être opérée des végétations, et en avait grand besoin, « crachera » tout simplement ses végétations gênantes.

La propagande gagne de foyer en foyer. Non loin de la Cité il y a une mare où l'on immerge pour un nouveau baptême. C'est la séduction de la doctrine primitive, mais

sans la hiérarchie, sans prêtres ni sacrements, comme si le Christ n'avait pas fondé son Eglise sur Pierre, comme si la veille de sa mort Il n'avait pas institué l'Eucharistie, comme si rien n'existait de cette Eglise catholique et romaine.

Ces Baptistes se disent inspirés directement par le Saint-Esprit. Une telle simplification attire ces âmes frustes. Plus n'est besoin des formules compliquées de l'Eglise, de ses cérémonies que l'on ne comprend pas. Le baptême des adultes dans la mare, comme celui du Christ dans le Jourdain, frappe bien davantage leur esprit que la cérémonie autour du bébé sur les fonts baptismaux.

Au milieu de tous ces foyers, l'Assistante suivait le flux et le reflux des événements extérieurs venant secouer ces humbles vies, et bien souvent, assise au coin de la cuisinière l'hiver, ou auprès de la table ensoleillée, elle écoutait les bruits familiers de la maison...

La propagande de la religion nouvelle avait rencontré quelques résistances dans certains foyers, résistance passive le plus souvent, indifférence, mais à côté de ceux qui ne réagissaient pas, combien d'autres fascinés par ces prétendus miracles, enveloppés par cette sorte de mysticisme, suivaient leurs nouveaux guides avec une aveugle confiance.

Ces impositions de mains... J'ai voulu me rendre compte, et un soir de rendez-vous à la maison de prières, je me suis mêlée aux assistants. J'ai reconnu dans la foule des fidèles bien des visages de ma Cité.

D'abord des chants exécutés avec un bel ensemble, puis l'un des dirigeants monta sur une estrade, et fit un sermon sur ce thème évangélique de la parole du Christ : « Je vous enverrai mon Esprit. » Sermon écouté passionnément de la foule à la portée de laquelle le prédicateur se mettait par des phrases simples, claires, des arguments saisissants.

Enfin ce fut l'imposition des mains pour quoi j'étais venue. Le même qui venait de prêcher, expliqua que le Christ avait transmis à ses disciples présents et futurs, le pouvoir de guérir en imposant les mains sur les malades, comme, le premier, fit Pierre après la Pentecôte.

Une vraie cour des miracles s'ébranla alors vers l'estrade : infirmes béquillants, mères portant leurs enfants malades, et

sur tous ceux qui défilaient, l'homme d'un air inspiré posait les mains en marmonnant je ne sais quelle prière. Je n'ai vu aucun miracle, mais il était entendu que les guérisons ou plus simplement l'amélioration, survenaient souvent après, et de toute cette assistance se dégageait une confiance absolue. Après cette cérémonie un nouveau chant, et le flot s'écoula dans la nuit.

Une de nos mamans, celle-ci profondément catholique, vit avec stupeur son mari anti-religieux se laisser gagner par cette nouvelle doctrine. Elle pensa d'abord que cela ne pouvait pas être mauvais pour lui qui ne croyait à rien, mais elle refusa de le suivre. Puis sur son instance, pour avoir la paix, elle accepta d'aller à une réunion afin de se rendre compte. Finalement elle se laissa gagner à son tour.

Avec elle qui pouvait comprendre, je discutais longuement, mais l'emprise était totale. L'Eglise fut abandonnée, les enfants retirés du catéchisme, et toute la famille prise dans les filets de ces nouveaux pêcheurs.

Cela se termina par un drame qui eut un retentissement douloureux dans la Cité, et refroidit certains enthousiasmes. Au moment de la naissance du neuvième enfant, la maman, dont les huit aînés étaient venus normalement, se trouva soudain en danger. Il fallait la transporter d'urgence à l'hôpital pour une intervention chirurgicale, sous peine de ne pouvoir sauver ni la mère ni l'enfant.

Le père dressa alors son implacable veto : sa nouvelle religion interdisait ce genre d'intervention, Dieu seul sauverait sa femme sans qu'il soit besoin d'avoir recours à la médecine humaine. On insista, on pria, on supplia, l'homme demeura inflexible, personne ne toucherait à la maman qui, la malheureuse, était en proie à de terribles souffrances. Et ce fut dans cette agonie de douleurs qu'elle mit au monde un enfant mort étouffé, et qu'elle mourut elle-même. La petite aînée de cette nombreuse famille avait à peine quatorze ans.

Le jour de l'enterrement, alors que toute la Cité partageait le deuil et la peine de ce foyer, le mari endurci par cette espèce de stoïcisme que lui avaient inculqué ses « prêtres », manifesta une nouvelle exigence : ni lui ni ses enfants ne se

vêtiraient de noir, ils devaient au contraire se réjouir du bonheur de la nouvelle élue, et chanter des cantiques de reconnaissance. Bien entendu, le convoi ne passa pas par l'église, on se dirigea droit vers le cimetière, et cette maman jadis profondément catholique fut mise en terre comme une païenne, tandis que, de retour à la maison, le père entonnait un chant joyeux, suivi de la voix tremblante des aînés.

Cette religion de miracles qui interdisait de soigner les malades, et les laissait mourir dans les pires souffrances, ce départ si douloureux de la pauvre Mme J... ce fut la lézarde dans la confiance. Le vent qui soufflait sur la malheureuse Cité décrut peu à peu, le calme revint, les enfants recommencèrent à fréquenter les diverses consultations, la maison de prière n'attira plus ces pauvres gens, et le « Monsieur Anglais » disparut de notre horizon.

*
* *

Vint le jour où je dus quitter ma Cité.

Après plusieurs années de cette vie commune, de cet échange fraternel, après plusieurs années de ce qui fut pour moi la plénitude du travail social, je devais m'arracher d'entre ces foyers, abandonner mes amis, ne plus parcourir ces rues bordées de jardinets, ces rues si longtemps suivies, parfois dans l'angoisse de l'appel nocturne, toujours le cœur tendu vers ceux que j'allais voir. Je ne pourrais plus franchir ces seuils familiers, partager toutes ces pauvres vies, être près d'eux à tous les moments.

Nous vivions en commun, et c'était la plus douce, la plus vraie communauté, celle qui crée des liens de famille quoique sans aucun lien du sang, celle qui rapproche les cœurs malgré les apparentes distances, celle qui suscite des gestes fraternels sans révolutions fratricides, celle enfin qui unit, qui établit le pont, qui fait s'étreindre les mains et se regarder au fond des yeux sans arrière-pensée.

C'est cela qu'il fallait abandonner, mes amis, ma maison au milieu d'eux, ma vie fondue dans leurs vies. Ne plus voir grandir les enfants, n'être plus là...

Et je regardais ma Cité comme on regarde l'objet aimé

dont il faut se séparer. Toute cette Cité apparaissait comme un bloc uniforme, mais pour moi, chaque maison avait son attrait particulier, personnel. Je savais que tel seuil franchi je me détendrais dans une atmosphère paisible. Je savais que telle autre porte poussée je trouverais l'inquiétude, l'angoisse d'un lendemain perpétuellement compromis par la santé du père obligé à de fréquents arrêts de travail, ou par le tourment d'enfants fragiles.

Je savais qu'ici une aide morale était nécessaire, là des soins, plus loin, des secours matériels, partout une présence amie familière.

Je savais... Mais il fallait partir.

Et les dernières semaines furent ce qu'est dans une famille la proche séparation d'avec un membre cher. Les liens semblèrent se resserrer, l'affection se faire plus proche.

Chaque foyer me devenait plus précieux, chaque tâche plus urgente, chaque aide plus indispensable, chaque geste de mes amis plus sensible. Tout augmentait de proportion à mesure qu'approchait le jour du départ.

Ces belles années de travail social allaient finir dans ce regret, la fin de quelque chose qui ne pourrait pas ressusciter, et que je ne connaîtrais jamais plus, dont le souvenir me hanterait pour le reste de mes jours.

Ces années... elles s'égrènent au fond de mon souvenir, chacune dans sa plénitude, chacune lourde de tout son contenu... elles revivent en une farandole obsédante, ressuscitant les chers visages, ces visages dont certains ont disparu pour toujours, dont les autres m'ont accueillie depuis, de leur fidèle sourire d'amitié, lors de nos quelques rencontres.

Visages disparus?... Non, toujours aussi vivants.

. . . . . .

Arrivée dans ma Cité le cœur battant d'espérance pour cette vie rêvée depuis toujours.

Départ alourdi de ces années vécues où je n'ai jamais eu ni déception ni regret, et au cours desquelles j'ai fait l'expérience de la plus belle aventure, de cette vie en communauté, de ce partage, de ce tout donné et de ce tout reçu, de ce tout qui s'appelle du beau nom amour.

Elisabeth DUPEYRAT.

D'UBU A CALIGULA
OU LA TRAGÉDIE DE L'INTELLIGENCE

Le *Caligula* d'Albert Camus a été repris cet hiver au Nouveau Théâtre et d'autre part une adaptation des trois ou quatre farces de Jarry dont Ubu est le héros est actuellement jouée au Théâtre National Populaire. *Ubu Roi* date de 1888, *Catigula,* écrit en 1938, a été créé en 1945 au Théâtre Hébertot. La pièce de Jarry fit scandale en 1888 et, malgré le talent de Gémier, ne put tenir l'affiche lors de la reprise en 1896, au Théâtre de l'Œuvre où l'avait accueillie Lugné-Poe. Il s'agit, on le sait, d'une farce « hénaurme », ordurière, ignoble où l'humour est sans cesse figé par l'horreur. Œuvre d'un gamin de quinze ans, cette « guignolade » pourrait n'être qu'un document psychologique s'il ne s'y manifestait un thème qui, pour nous, deviendra de plus en plus obsédant : celui du pouvoir arbitraire, étalant complaisamment sa sottise et son inhumanité; depuis que les tyrannies modernes se sont abattues sur le monde, l'histoire du père Ubu a pris d'étranges résonances.

Ubu, à l'instigation de son horrible mégère, tue lâchement son maître le roi de Pologne Venceslas et prend le pouvoir. Il jette de l'or au peuple, massacre la famille royale et s'installe sur le trône. Aussitôt se manifestent la stupidité et la bassesse du personnage. Son unique soin est de s'enrichir et ses méthodes sont expéditives : il fait disparaître la noblesse et s'empare de ses biens, il supprime les magistrats et va lui-même dans les campagnes accompagné de ses « palotins » faire fonctionner, pour le malheur du peuple, la « pompe à phynance ». Finalement, abandonné de tous, vaincu par un fils du roi échappé au massacre, il s'enfuit avec sa « femelle », la mère Ubu, sur les flots de la Baltique.

Nous examinerons plus loin pour quelles raisons le jeune Caligula, après quelques mois d'un règne vertueux, devient de son côté un sanglant despote et mène une politique démentielle. En fait, malgré l'analogie des situations, il est

très différent du héros de Jarry. L'un n'est qu'un ignoble et stupide usurpateur, lâche au surplus, bassement cupide, bref une brute malpropre; l'autre est un inquiétant génie, à la fois clairvoyant et désintéressé, qui ne terrorise Rome que pour affirmer son nihilisme. Ce que l'un fait d'instinct, poussé par des passions élémentaires, l'autre le fait lucidement et presque douloureusement, par désespoir. Ce serait ne rien comprendre à Caligula que d'y voir un second Ubu; on pourrait même montrer que ces deux êtres sont le contraire l'un de l'autre; Ubu est moins qu'un homme : c'est une bête brute, un fauve sur le trône ou plutôt — le mot est de l'un des personnages — un « porc ». Caligula, lui, veut être plus qu'un homme : il veut être un dieu, et même, par sa liberté destructrice, plus qu'un dieu. Ubu est un monstre et tout le monde est d'accord là-dessus. Mais il y a chez Caligula un déconcertant mélange de noblesse et d'infamie, une contradiction intime qu'il n'est pas facile d'élucider. Aussi est-ce Caligula qui nous intéressera dans cet article et nous ne citons ici le père Ubu que comme point de référence et, si l'on peut dire, comme point de départ.

I. *Signification du Tyran.*

Ce que Jarry obtient du spectateur implicitement, par le seul spectacle d'une tyrannie sanguinaire et bouffonne, Camus l'obtient, si l'on peut dire, explicitement par ce qu'il nous révèle de l'âme de son tyran. D'Ubu à Caligula, il y a le progrès de l'instinctif au conscient; il y a élucidation et approfondissement. Mais essentiellement c'est la même chose et dans les deux pièces le nihilisme est au même degré. La tyrannie est, dans l'une comme dans l'autre, l'expression symbolique d'une même agressivité. Dans les deux cas il s'agit de mettre en question l'existence, de manifester contre elle une révolte absolue. La puissance négatrice du tyran a quelque chose d'atroce : Ubu n'est pas seulement la satire du bourgeois imbécile, du pouvoir inhumain, ce n'est pas seulement la bêtise sur le trône, cette bouffonnerie révèle *l'absurde :* « On ne pouvait, a dit Gide, pousser plus loin la négation ». Ces sinistres potentats souillent par leur seule

présence, ils nient l'homme dans les autres et en eux-mêmes par ce qu'ils sont et par ce qu'ils font.

Que sont-ils? Des clowns, mais des clowns à la puissance illimitée : des masques, mais des masques terribles. La seule différence c'est qu'Ubu se prend au sérieux tandis que Caligula est conscient de ses mômeries — et de là son jeu mécanique, tendu, de poupée humaine. L'ordre qu'ils imposent est arbitraire. Mais comme ils incarnent le pouvoir absolu, leur désordre est tout de même en quelque façon l'ordre de l'Etat. Il comporte une logique mais une logique folle. Il est facile de comprendre à quel point cet ordre absurde déteint sur l'autre, sur l'ordre sérieux et, littéralement, le pulvérise. Quand le pouvoir — qui normalement soutient et fait respecter les valeurs — se retourne contre elles et se fait professeur d'immoralité, le respect n'a plus où se poser. Il se produit une vacance de l'ordre — jusqu'à ce que l'insurrection et la mort du tyran rétablissent la sécurité. Mais cette période d'insécurité est capitale : la logique aberrante du despotisme rend le monde incohérent. Le pouvoir absolu permet d'aller « jusqu'au bout », jusqu'à l'impossible et, à partir de là, de mettre en question la réalité. L'arbitraire devenu seule vérité a une singulière puissance destructrice : il nivelle tout. Seule subsiste la peur, « ce beau sentiment sans alliage, pur et désintéressé » dont se moque cyniquement Caligula. Les sujets du tyran montrent alors exactement ce qu'ils valent. Lâches, flatteurs, cyniquement profiteurs ou résistants, ils sont pour ainsi dire dénudés par la tyrannie, acculés à des choix essentiels. Jarry et Camus ont beau jeu de nous montrer une populace affamée d'or, se disputant les cadeaux du tyran, ou bien des sénateurs poussant l'adulation jusqu'à la négation totale d'eux-mêmes. Le tyran détruit l'honneur et c'est là sa joie. « Voyez, dit Ubu, comme ils se disputent cet or... Quel beau spectacle! Amenez d'autres caisses d'or », etc... Envisagé sous cet angle, le tyran est l'antinoblesse, l'antivertu. Il renverse toutes les lois divines et humaines. Il est le Mal; le mal devenu tout puissant. Ce mal, qui a secoué brusquement le repos des hommes, apparaît comme un réveil, une révélation de la secrète et cruelle réalité des choses laquelle n'est, en

profondeur pour des consciences lucides mais athées, que désordre et absurdité....

Il y a une sécurité qui endort la conscience; l'ordre repose et rassure; il réconcilie avec l'existence; il donne même un sens à l'existence. Mais quand l'anti-humain est au pouvoir, l'insécurité, comme dit Caligula, « fait penser ». Elle fait penser en tout cas les spectateurs. Moins explicite dans *Ubu*, l'effet n'en est pas moins bouleversant et, par là, cette stupide farce s'élève au tragique. L'enfant qui l'a écrite avait découvert ce que découvrira un jour Caligula : que le monde, apparemment, n'est pas en ordre; qu'il est mauvais. Et c'est pour se venger du désordre établi qu'il met le désordre sur le trône. On rit, d'un rire gêné. Et puis l'on se sent intimement blessé. Entre les mains du poète, le tyran est comme un fléau : il s'en sert pour frapper à coups redoublés sur les hommes, pour détruire l'enveloppe qui les protège et mettre à nu leur conscience : les faire sortir d'eux-mêmes. C'est tellement vrai que Jarry a fini par revêtir lui-même le masque de son héros et, pour mieux fustiger ses contemporains, s'est déguisé en Père Ubu. Ridicule, il ridiculise. Absurde, il rend tout absurde; stupide, il dénonce la sottise, cynique, il provoque la muflerie; inassimilable par l'ordre, scandaleux, il « démystifie » l'ordre. L' « ubuisme » est ainsi le dernier recours des victimes contre leurs oppresseurs, l'arme des révoltés contre la tyrannie. Le tyran poussé par la caricature au paroxysme de sa violence se détruit lui-même dans l'éclat de rire vengeur qu'il provoque.

Il y a une sorte de soulagement à *jouer* cette tyrannie, à en faire une farce, à la bafouer en développant ses conséquences jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'impossible : c'est le plaisir propre à la tragédie. Une fixation d'angoisse s'opère ainsi sur le tyran fou. Mais si sa folie le condamne et lui enlève son sérieux, sa cruauté n'en reste pas moins symbolique : elle exprime la cruauté du destin; le sang qu'il fait couler c'est la mort omniprésente. Son rôle est *d'accélérer* le mal jusqu'à la frénésie. Ubu enfourne les nobles polonais dans une trappe : comme dans un film accéléré on les voit tomber de plus en plus vite. Il massacre les paysans rétifs, fait main basse sur leur pauvre avoir et déclare : « avec ce

système j'aurai vite fait fortune. Alors je tuerai tout le monde et je m'en irai ». Ces plaisanteries sont graves ou plutôt cela se situe au delà du plaisant, au niveau de l'angoisse. La chanson du Père Ubu c'est la chanson du « décervelage » : sur un air guilleret, une chanson de sang... Humour noir, expression d'un mal profond, le mal d'une âme blessée par la vie et qui ne s'y résigne pas. Comme le dit Cherea dans la pièce de Camus : le tyran « se sert d'un pouvoir sans limites jusqu'à nier l'homme et le monde... dissiper le sens de cette vie, faire disparaître notre raison d'exister ». Telle est l'atroce signification de ces farces sanglantes : elles se répondent à cinquante ans de distance. Mais la seconde marque un singulier progrès dans la révolte et la volonté de nihilisme. Sa portée spirituelle et morale est bien différente. Laissons donc de côté le Père Ubu et regardons de plus près Caligula.

*
* *

II. La Révolte de Caligula

D'Ubu à Caligula, la tragédie du despotisme devient la tragédie de l'intelligence, la folie sur le trône devient une manifestation désespérée de la lucidité, le fantoche sanglant de Jarry se mue en penseur. Comment une telle transformation est-elle possible?

Vers 1937 Camus a lu les *Douze Césars* de Suétone [1]; livre décevant d'un compilateur sans esprit. Or malgré les préventions et la pauvreté intellectuelle du narrateur, il se dégage de la biographie de Caligula une impression ambiguë, assez bizarrement favorable au tyran. A côté d'inexcusables infamies on nous raconte des facéties qui ressemblent à des galéjades. Caligula semble ne pas se prendre au sérieux et jouer son rôle de monstre avec une sorte d'humour. Au fond Caligula ne porterait-il pas un masque? N'y aurait-il pas derrière le despote sanguinaire une prodigieuse intelligence? Un homme qui profiterait de sa situation d'empereur pour

1. Cf. article de Camus dans *Liberté* n° 3.

tout bafouer, sans exclure l'empire lui-même et sa propre personne?... Quel comédien! En Germanie, ne rencontrant plus d'ennemis, il fait teindre en rouge les cheveux des Gaulois ses alliés, les habille de peaux de bêtes et feint de les faire prisonniers [1]. Puis, après ce coup d'éclat adresse à ses légions de ridicules félicitations... De qui se moque-t-on? A Rome il force les sénateurs à courir autour de sa litière; exercice hygiénique, dit-il, qu'il leur impose pour leur santé! Un fou? Mais un fou bien conscient de sa folie. Plus probablement une sorte d'humoriste qui n'a rien pris au sérieux et pas même l'empire. Jouer de ce pouvoir pour tourner le monde en dérision, renverser les lois divines et humaines, et, seul homme libre, seul intelligent, seul lucide, faire du néant la preuve par l'absurde, telle semble être la tâche qu'il s'est imposée : seul un empereur tout puissant pouvait l'entreprendre.

Si tel fut vraiment Caligula, on comprend l'enthousiasme d'Albert Camus. Il suffit de changer légèrement le ton du récit de Suétone, de donner aux jeux interdits du tyran une note un peu plus grave pour que Caligula incarne la révolte de la conscience devant l'absurde.

Ici quittons Caligula et examinons Ivan Karamazov. On se souvient de la longue conversation d'Ivan avec son frère Aliocha [2]. Aliocha, disciple du vieux moine Zozime, est un fervent chrétien. Ivan, lui, est athée. Mais c'est un athée douloureux : la présence universelle du mal et de la souffrance l'empêche de croire en Dieu. Le « système » chrétien nous fait espérer un retour à l'harmonie, nous fait envisager un autre monde, un royaume de Dieu dans l'élaboration duquel la souffrance humaine a son rôle à jouer. Mais, en admettant même qu'il existe ce Royaume béni en regard duquel toute souffrance devient épreuve, en admettant donc que le christianisme soit vérité, Ivan déclare hardiment refuser cette vérité au nom de la justice. « Je me refuse à accepter cette harmonie supérieure. Je prétends qu'elle ne vaut pas une larme d'enfant... Je veux la suppression de la souffrance. Si la souffrance des enfants sert à parfaire la

1. Suétone, *Caligula*, 45-46.
2. Trad. H. Mongault, édit. NRF, tome I, pp. 250 et suivantes.

somme des douleurs nécessaires à l'acquisition de la vérité, j'affirme que cette vérité ne vaut pas un tel prix[1]. » Aucune compensation à venir ne peut justifier à ses yeux la souffrance, en particulier la souffrance des enfants dont on ne voit pas, humainement, comment elle pourrait servir d'épreuve. Il bute désespérément sur ce mystère du mal et, reprenant un mot de Schiller, il déclare : « l'entrée coûte trop cher. J'aime mieux rendre mon billet d'entrée ». Révolte absolue qui ose braver la vérité elle-même : « mon indignation subsisterait même si j'avais tort... ». Mot terrible, mot profond qui oppose irrémédiablement le vrai au juste et impose une option déchirante.

Il y a une logique de l'indignation : l'indignation exige d'abord la justice, elle est issue d'une évidence morale indiscutable; or elle constate l'injustice et la douleur : dès lors l'indignation se voue à la révolte; puisque le mal est partout, il faut donc faire le mal; puisque personne n'est innocent, tout est donc permis! Etre vertueux devient même illogique en présence d'une réalité foncièrement mauvaise. L'indignation déclenche ainsi le processus du nihilisme : elle nivelle tout; aucune valeur ne lui résistera et sa rage contre l'ordre « apparent » sera au niveau de sa déception. « Le nihilisme, écrira Camus à propos d'Ivan, n'est pas seulement désespoir et négation, mais surtout volonté de désespérer et de nier. Le même homme qui prenait si farouchement le parti de l'innocence, qui tremblait tant devant la souffrance d'un enfant, qui voulait voir de ses yeux la biche dormir près du lion, la victime embrasser le meurtrier, à partir du moment où il refuse la cohérence divine et tente de trouver sa propre règle, reconnaît la légitimité du meurtre[2]. » Seigneur, préservez-nous de cette sorte d'idéalistes! Ils ont, au départ, la pureté de Lucifer..., peut-être la pureté est-elle la plus subtile tentation de l'esprit du mal, la plus séduisante pour les intelligences rigoureuses. Car, notons-le bien, tout ceci se passe dans l'intelligence : il s'agit, en présence du désordre qu'offre le tableau du monde, d'une agonie de l'intelligence... Or il est impossible à l'intelligence réduite

1. *Op. cit.*, p. 257.
2. *L'Homme Révolté*, p. 79.

à ses seules ressources de sortir de l'impasse par un surcroît de confiance et d'amour. Elle ne peut en sortir que par la haine et la violence. Quand on bute sur le mystère, nous disait naguère Gabriel Marcel, il y a toujours deux issues possibles : une par en haut, par un *surcroît*, par un mouvement positif qui est une ouverture, un don, un élan. L'autre par en bas, par un mouvement inverse de refus et de colère. Mais ce don, cet élan ne peuvent être le fait de l'intelligence seule; ils sont d'un autre ordre et relèvent de la grâce. L'expérience d'Ivan tourmentera toujours les purs « intellectuels » et, par un impressionnant retour des choses, leur clairvoyance les condamnera inexorablement à une sorte de folie ou de suicide moral : par « cohérence » ils seront voués à la haine, au nihilisme, à la négation. Il y a, en ce sens, entre l'intellectuel et le terroriste un lien profond. Ce n'est point par hasard que ce type du terroriste pur, ange exterminateur, a fait son apparition dans la littérature moderne. Le Tchen de Malraux, qu'est-il d'autre qu'une sorte d'Ivan Karamazov? Un homme trop « intelligent », un puritain, élevé dans l'austérité, un idéaliste que le spectacle du monde a désespéré et qui s'est voué à la destruction parce que les hommes sont « la vermine de la terre ». Le terrorisme est devenu pour lui une « religion »[1] ou plutôt un moyen de s'isoler et de rester pur, seul intelligent parmi les sots qui croient à ce qu'ils font et qui donnent un sens à leur vie. Mais si l'intelligence ainsi comprise aboutit au refus et donc, malgré tout ce qu'on pourra dire, à la haine[2], si elle s'enferme dans son désespoir et s'enfonce sans recours dans son malheur, toute une partie de nous-mêmes, celle que la grâce directement inspire, cherche une issue dans le geste de la confiance et de la foi. Entre ces deux attitudes il n'y a pas de milieu; de communication non plus; entre Aliocha et Ivan pas de véritable dialogue. Dostoievski est écartelé; il a donné leur liberté à deux êtres opposés qu'il portait en lui et que rien ne saurait réconcilier; le « lucide », scellé à

1. *La Condition humaine*, p. 219.
2. *Caligula*, p. 153, « Il n'y a que la haine pour rendre les gens intelligents. »

sa lucidité et l'homme de foi incapable de *prouver* jamais au lucide qu'il n'est pas un homme de mauvaise foi!

Ce qui les sépare, au fond, c'est tout ce qui sépare la haine de l'amour. Leurs voies sont contraires mais, si l'on pouvait choisir, qui donc à la croisée des chemins hésiterait? Seulement, le « lucide » peut-il choisir sans trahir? Une logique s'est emparée de lui et ne le lâchera plus, jusqu'au jour où, incapable décidément de maîtriser ses contradictions, il devient fou, comme Ivan ou comme Caligula.

*
* *

Car l'aventure d'Ivan est exactement celle que Camus prête à Caligula. C'était, au début de son règne, un être normal, courageux et sympathique. « Il disait que la vie n'était pas facile mais qu'il y avait la religion, l'art, l'amour... Il voulait être un homme juste... » Oui, répond Caesonia, « c'était un enfant », c'est-à-dire un innocent qui du mal n'avait qu'une connaissance théorique. Il croyait aux dieux, à l'art, il avait confiance dans l'amour... Et puis un jour... un jour Drusilla qu'il chérissait plus que tout au monde est morte... C'est ainsi que Bouddha est sorti du palais de son père et qu'il a rencontré la pauvreté, la maladie et la mort. De cette blessure Bouddha guérira-t-il jamais? Du moins la découverte du mal en a-t-elle fait un autre homme, ou plutôt un homme. Désormais Caligula a « compris » : tout ce qu'on nous dit pour nous consoler n'est que mensonge... La réalité vraie est monstrueuse. « Il s'est avancé vers le corps de Drusilla. Il l'a touché avec deux doigts. Puis il a semblé réfléchir tournant sur lui-même et il est sorti d'un pas égal. Depuis on court après lui. » Quand il reviendra parmi les hommes il portera toutes les traces de l'aliénation : son expérience l'aura fait sortir du jeu. Il n'y rentrera que pour le bousculer ou en fausser les règles. « Les choses, dit-il avec un calme étrange, les choses telles qu'elles sont ne me semblent pas satisfaisantes... ce monde n'est pas supportable... je me suis senti tout à coup un besoin

d'impossible. » De braves gens s'efforcent de le consoler... on connaît le refrain : tout passe, « il est d'autres maîtresses » etc. Mais Caligula est touché à mort. « Les hommes meurent, répète-t-il. Et ils ne sont pas heureux. — Allons, lui dit-on, c'est une vérité dont on s'arrange fort bien. Regarde autour de toi : ce n'est pas cela qui les empêche de déjeuner — Alors c'est que tout autour de moi est mensonge et moi je veux vivre dans la vérité... » « La nature fait bien les choses, répète le chœur des patriciens : on oublie, on s'amuse et tout est dit. » Oui, répond le malheureux, « je sais que rien ne dure ». « Il devrait y avoir dans le cœur, murmurait jadis La Bruyère, des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes... on est si faible et si léger qu'on se console... On n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer. » Mais La Bruyère, après avoir écrit ces lignes désabusées, ne se révoltait pas : comme Pascal il s'humiliait. Le grand siècle connaissait bien la misère de l'homme mais son pessimisme, au lieu d'éclater en rage, restait sur le plan de la mélancolie et appelait la prière. Caligula, bien moderne en cela, ne se *résigne* pas; la vérité qu'il a découverte est inadmissible : « Cette mort (de Drusilla) est le signe d'une vérité qui me rend la lune nécessaire » : seul l'impossible, c'est-à-dire ce qui est hors de la condition humaine, peut compenser ou plutôt anéantir l'ordre insupportable des choses; dans ce cas, c'est l'intelligence même qui rend fou et nous retrouvons le philosophe terroriste : « Je vis, je tue : j'exerce le pouvoir délirant du destructeur auprès de quoi celui du créateur paraît une singerie. » Voilà comment, prise sous le feu de l'athéisme, la raison devient folle et oblige à tuer. Ce sont ici les convulsions de l'humanisme, atteint dans son orgueil, insatisfait de sa part d'être et qui, furieux, se retournant contre lui-même, commet ce que Camus appelle le « suicide supérieur » [1], le suicide libérateur.

1. Article de *Liberté* déjà cité.

III. La grande Fête

Dans son essai sur l'*Homme et le Sacré* [1], Roger Caillois consacre des pages curieuses au phénomène de la fête chez les primitifs. Il en subsiste des vestiges dans notre carnaval et peut-être surtout dans le désordre terrible de la guerre totale telle que le monde moderne l'a élaborée. Qu'est-ce au juste que la fête? C'est le bref moment où tous les interdits sont levés, où, comme dans les Saturnales romaines et les fêtes de fous du Moyen Age, les maîtres deviennent esclaves et réciproquement, le moment où, dans une sorte de paroxysme de vitalité, la société dépense toutes les ressources économisées au long de l'année, se livre à tous les excès imaginables, bref renverse rituellement l'ordre établi. Ainsi conçue, la fête est un rite de renaissance. A l'ordre ancien que le temps a avili, a rendu mensonger, succède l'heure de *vérité* où la violence, l'absurdité, voire le sacrilège, permettent le retour aux sources, à « l'authentique », à la réalité bafouée. Les fêtes rituelles sont le sauvage printemps d'une société : sans elles tout irait lentement à la décrépitude.

Les saturnales du pouvoir absolu ressemblent à ces brèves folies et Caligula veut en effet provoquer « une fête sans mesure, un procès général, le plus beau des spectacles » : l'incendie de Rome n'est rien auprès de cette flambée tragique où se consument tout respect, toute grandeur, toute humanité. « Fêtes uniques et sauvages, mon délire sans espoir », parole mystérieuse, vocation du tyran fou. Mais la fête rituelle est féconde : celle-ci n'est-elle pas uniquement destructrice? « La famille tremble, murmure un patricien, le respect du travail se perd, la patrie tout entière est livrée au blasphème... » Rome est au bord du naufrage et Caligula la mène à sa perte. Peut-on impunément braver les lois divines et humaines? Installer l'absurde dans la vie quotidienne? « J'ai envie de vivre et d'être heureux, dit le sage Cherea, celui précisément qui tuera Caligula pour rétablir l'ordre; je crois qu'on ne peut être ni l'un ni l'autre

1. Gallimard, 1950.

en poussant l'absurde dans toutes ses conséquences » : Cherea est un homme lucide. Il comprend fort bien le jeu de Caligula et comme lui, au fond, il est convaincu de l'absurdité foncière des choses. Mais, tel le Grand Inquisiteur de Dostoievski, il refuse la logique de son maître. Il l'interrompt au moment où elle porte atteinte au simple bonheur des hommes, à la vie dans ce qu'elle a d'essentiel. Il faut — artificiellement — limiter la conscience de l'absurde : c'est le seul moyen pour les hommes de vivre. Il ne faut pas ébranler l'ordre. Il faut, si l'on peut dire, rester superficiel. Car — et c'est ici l'aspect fécond des Saturnales, c'est ici que la fête aux yeux de Camus devient sacrée — cette vacance de l'ordre exige des hommes qu'ils rentrent en eux-mêmes et s'interrogent sur ce qui est essentiel. Les fausses valeurs qui assuraient au patricien sécurité et considération ont été emportées dans la tempête et la vérité de la vie se fait jour. La fête, disions-nous, est un « ressourcement », un retour vers les sources. De même le ravage et la terreur sont au fond pour Caligula un moyen de rénover, par l'impossible, « au delà de l'impossible », l'harmonie perdue. Son vœu profond est finalement de retrouver derrière tous les mensonges l'Ordre, un ordre ineffable qu'il devine vaguement : « alors peut-être moi-même je serai transformé et le monde avec moi. Alors enfin les hommes ne mourront pas et ils seront heureux ». Pour comprendre il faut songer au Kirillov [1] de Dostoievski qui se tue pour s'affranchir et se plonger ainsi — serait-ce au prix du néant — dans cette harmonie qu'il devine toute proche et dont la nostalgie l'affole.

Maladies, folies de « mystiques à l'état sauvage » [2], que l'on aurait tort de considérer à la légère. Une scène capitale de la pièce affronte Caligula au jeune Scipion. Celui-ci a toutes les raisons de haïr le tyran qui a tué son père et en vérité il le hait. Mais cet adolescent est un poète c'est-à-dire une conscience profonde et sincère. Il y a ainsi une secrète affinité entre les deux hommes : tous deux sont allés jusqu'au bout, jusqu'à l'essentiel; ils se rejoignent sur une cime de

1. *Les Possédés.*
2. Le mot est de Claudel à propos de Rimbaud.

l'âme. Mais ils en ont parcouru les deux versants opposés : le jeune Scipion a cherché dans la beauté du monde cette harmonie dont il porte comme tout homme le besoin. Caligula, plus exigeant, a constaté que cette harmonie *n'est pas* de ce monde. L'un aboutit à la tendresse, l'autre à la férocité. Mais ces deux êtres sont de la même trempe. Une sorte de respect réciproque les rapproche; un instant la voix du tyran se met à trembler : « Si je pouvais comprendre ta transparence... Tu es d'un autre monde. Tu es pur dans le bien comme je suis pur dans le mal. » Immense nostalgie, mais comment rejoindre la « transparence » du jeune poète? Une logique implacable voue Caligula à sa tâche destructrice. « La même flamme nous brûle le cœur » dit-il au jeune homme, la même exigence d'absolu les travaille l'un et l'autre, l'un pour communier, l'autre pour protester, l'un pour aimer, l'autre pour haïr. Mais l'un comme l'autre leur passion les dévore. L'extase comme le refus sont hors de la vie; la poésie, comme dit Scipion, est toujours tôt ou tard « meurtrière ». Or si l'un est évidemment poète par son amour des choses, l'autre l'est aussi — et plus encore peut-être, par sa haine.

*
* *

Ces personnages sont-ils les créations très artificielles d'intellectuels en délire? Certains lecteurs, n'ayant jamais évidemment rencontré de « cas » pathologiques de cette espèce, auront pu avoir une telle impression : après tout, quel rapport entre Caligula et la vie réelle? Cauchemars de philosophes à la conscience malade... En quoi tout cela nous concerne-t-il?

Si nous nous sommes intéressés à Ubu, à Caligula, ce n'est pas pour le plaisir de décrire des monstres et des fous. Ces personnages portent au paroxysme un malaise propre à l'homme de ce temps. Ils seraient impensables à une autre époque que la nôtre : jusqu'à notre temps, l'effort permanent de l'humanisme a été de réconcilier l'homme avec le monde; de le rendre respectueux des valeurs, de le faire

croire à une harmonie fondamentale, une bonne loi naturelle dont il n'aurait qu'à suivre les repères pour accéder à la sagesse. Le propre de notre monde moderne est de ne plus croire à cette harmonie. Ce que Montaigne, Erasme, Montesquieu et tout le siècle des lumières, prolongé récemment encore par l'optimisme impénitent de Hugo, enseignaient aux hommes, c'est la confiance dans la nature et l'espérance du bonheur. Nous sommes entrés dans la nuit. Ou plus exactement une lumière plus forte, une exigence plus impérieuse de l'esprit ont *démasqué* les mensonges. Les décors, brutalement, ont cédé : une réalité atroce a montré sa face de Méduse; les hommes ont cessé de croire à leur bonheur et, dans la frénésie de leur désillusion, se sont rués sur les idoles qu'ils adoraient naguère. Où cette révolte nous mène-t-elle? Oserons-nous dire qu'il y a plus dans le nihilisme que dans l'idolâtrie? Plus de lucidité en tout cas et plus de profondeur. Quand les hommes se croient comblés par la vie, ils sont comme le riche au cœur sec : satisfaits, ils vivent volontiers à la surface d'eux-mêmes. Pascal le savait bien, Pascal dont tout l'effort fut de démasquer à ses contemporains le vrai visage de la justice, du pouvoir politique, de l'ordre social et du bonheur; Pascal dont la virulence destructrice n'a cessé de s'attaquer aux illusions alors en pleine vigueur de l'humanisme, Pascal l'implacable ironiste, l'intelligence la plus lumineuse et la conscience la plus rigoureuse de son temps... Et cette intelligence précisément et cette conscience ont connu les à-coups du désespoir terrestre et de la foi surnaturelle. Après avoir fait le vide, après avoir porté le fer et le feu autour de soi et réduit l'homme à sa vraie misère, Pascal ne s'est pas révolté : il s'est mis à genoux. Car il n'y a pas d'autre issue. En présence de la mort, du néant et de l'absurde, l'intelligence entre en agonie. Il ne reste plus qu'à céder à cette folie féroce qu'est le désespoir de l'intelligence ou à écouter, plus profonde et toujours présente, la voix de son cœur, la voix de la grâce qui passe toute intelligence.

Jean ONIMUS.

NATION NOTRE FILLE

De quelques dégoûts nationaux

J'ai relu l'admirable récit que Mauriac a intitulé « Le Sagouin ». Je l'ai relu parce que me hantait le fantôme de l'enfant « vilain, sale et bête » qui marche vers la noyade sous son petit capuchon. Et parce que cette silhouette misérable me semblait symboliser un être dont beaucoup de nos publicistes déclarent chaque jour désespérer.

A lire certains — et leur conviction sincère risque d'être entraînante — on se demande si la nation française ne serait pas devenue une enfant dégénérée, une « sagouine », si l'on peut oser ce mot, que bien sûr ils n'emploieraient pas.

On les entend ces écrivains, plus convaincus que la vieille baronne et la mère haineuse et l'instituteur conformiste, on les entend qui nous énumèrent leurs griefs et leurs répulsions. Deux sales guerres, et la seconde n'est pas finie. Une armée où les tortionnaires sont couverts par la lâcheté des dirigeants. Un message séculaire de liberté qu'on a trahi et retourné en hypocrite domination. Des écrivains qu'on étrangle. Un gouvernement impuissant, une Chambre « sous la dictature de cinquante criards ». La montée d'un fascisme ancien et neuf à la fois. Un socialisme renégat, un communisme temporisateur et calculateur. Un peuple qu'on installe dans la médiocrité collective et qui ne comprend pas que son heure passe... Décadence, décomposition, abjection, pourrissement.

Ces hommes crient leur dégoût. Dégoût d'un gouvernement? Ce serait classique et ferait partie du jeu de la démocratie. Mais leurs doutes s'enracinent plus avant. Leur nausée part d'un niveau plus profond. C'est la nation même à qui ils appartenaient que leur angoisse met en question, à la question. Ils ne prétendent plus prendre son parti contre les mauvais bergers, mais ils se sentent retranchés du troupeau même : « La France existe-t-elle encore? » Ils peuvent bien résider matériellement sur le vieux sol, comme un arbre de

nos avenues prisonnier du site, mais ils s'avouent des exilés devenus comme étrangers à cette nation trop différente de son image légendaire :

« Suis-je encore ton fils, ô femme, si tu mens [1]. »

Le doute et la répulsion visent le groupe national lui-même et non pas seulement ses gouvernants. Bien des raisons expliquent cette attitude nouvelle. On peut essayer de les comprendre.

Ces sentiments supposent un choc préalable qui explique leur caractère passionnel. Il n'est pas téméraire de supposer que ce choc initial a été donné par la révélation d'une moindre importance du pays sur la carte internationale. Il y a eu les années 40 que l'étranger n'a pas oubliées. Il y a eu ce fait que les grandes masses de terres et de peuples, de matières premières et de main-d'œuvre passent fatalement au premier plan du théâtre. La réaction française s'oriente alors dans deux directions : celle du dépit « nous ne sommes plus rien », et celle du raidissement factice « nous sommes encore ce que nous avons été ». Mais ces deux conclusions, également superficielles, engendrent finalement le même dégoût.

« Nous ne sommes plus rien ». On l'a dit à toutes les époques, et il serait facile d'aligner les témoignages ininterrompus de ce pessimisme confortable, traditionnel dans la longue histoire du mécontentement français. Alfred Sauvy exposait récemment le contraste entre les conclusions de la statistique et la conviction générale que tout va plus mal qu'autrefois [2]. Les chiffres ont beau démontrer qu'on mange et qu'on se vêt mieux, qu'on vit plus longtemps, que le revenu national et le revenu moyen du citoyen ont augmenté. La masse tient néanmoins à son mythe d'un âge d'or aboli. Elle y tient faute d'information sérieuse. Les écrivains y tiennent aussi, parce que, la posture une fois choisie d'un pessimisme découragé, ils ont besoin de l'étayer d'affirmations qu'on néglige de contrôler. Cette posture, on ne peut guère la modi-

1. Pierre Emmanuel a traduit en très beaux vers (*Esprit*, avril 1958, p. 518) cet état d'esprit. Nous citerons seulement cet écho sonore de beaucoup d'analyses, méditations, enquêtes, débats, diatribes.

2. A. Sauvy, *La Nature sociale, Introduction à la psychologie politique*, Paris, 1957, chap. VI, VII et IX.

fier : elle fait partie de la physionomie d'un écrivain, d'un mouvement, d'un journal, que leur public serait dérouté de voir changer. Attitude de droite comme de gauche : qu'il s'agisse d'hiers qui chantaient ou de lendemains qui chanteront, on est d'accord pour mépriser le triste aujourd'hui. La République était belle sous l'Empire, et l'Empire redevient beau sous la République. Les deux illusions se répondent.

Un enseignement trop idéaliste de l'histoire nationale amène aussi ces chocs en retour. Les Africains répètent : par vos manuels, vous nous aviez fait croire que vous étiez le pays libérateur, nos yeux s'ouvrent et nous déchantons. Mais tant de Français, qui devraient être mieux instruits, se laissent aller à la même déception naïve : pays autrefois généreux, nous voici devenus affameurs et tortionnaires. Ils oublient que les annales de leur nation, comme des autres, charrient à la fois le meilleur et le pire. Ils oublient que la grandeur a consisté à faire triompher ce meilleur, et que ce combat toujours douteux doit toujours durer. Leur fer rencontre des résistances qui ne devraient pas être inattendues, et ils jettent le manche après la cognée. Une nation n'est pas; elle se fait chaque jour à condition qu'on le veuille et qu'on s'y obstine.

Mais la réaction inverse amène aussi, indirectement, sa provende de découragement. « Nous sommes ce que nous avons été, une grande nation tout de même. » C'est une affirmation qui part surtout du cœur et qui traduit un effort, une promesse de volonté. Alors sa chaleur, peut-être candide, provoque par contre-coup des analyses réfrigérantes. Ces bons esprits, ces gens qui espèrent, s'offrent en cible facile à ceux qui ont choisi le pessimisme découragé. Bien mieux, ils leur fournissent l'adversaire dont chacun a besoin pour affuter ses idées, pour demeurer dans son personnage, pour se poser en s'opposant. Le slogan de l' « Algérie française » était respectable sans doute s'il couvrait une volonté et une politique réfléchies. Mais il attire invinciblement la réplique de l'intelligence raisonneuse, qui a beau jeu à exposer doctement cette évidence que l'Algérie diffère des Charentes. Les hommes d'action achèvent de s'enferrer par de maladroits anathèmes contre les intellectuels. Ceux-ci répliquent ironi-

quement que « l'intelligence pue » comme dit Sartre. Or elle ne pue pas puisqu'elle est l'homme même, mais elle excelle à fournir des justifications au non-agir. Cantonné par son métier dans l'exercice de l'intelligence, l'écrivain incline volontiers aux vices des contemplatifs : critique stérile, parallèle frivole entre la réalité et un idéal imaginaire, découragement satisfait devant un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.

Ces travers sont de tous les temps. Un parti qui, entre les deux guerres, se qualifiait modestement de parti de l'intelligence, s'était spécialisé dans ce dénigrement systématique. Mais il distinguait entre le pays légal et le pays réel, réservant ses anathèmes prétentieux pour le premier, faisant confiance au moins théoriquement au second. Les marxistes, eux aussi champions de l'intelligence puisqu'ils s'arrogent le monopole de la réflexion « scientifique », affectent de croire au peuple français et de n'en vouloir qu'aux structures bourgeoises qui l'étouffent encore. Mais on voit poindre maintenant chez ceux même qui ne sont ni maurrassiens ni marxistes, chez des catholiques en particulier, un doute plus radical qui vise la nation elle-même. Cela est dû peut-être, outre aux chocs précédemment signalés, à une réaction quasi-adolescente et à une évasion trop confortable vers un internationalisme.

Nous connaissons tous le contentement subtil et un peu inavouable qu'on goûte à s'opposer au corps dont on est. L'adolescent, qui commence à se rassembler sur lui-même, jouit de s'opposer à la famille qu'il aime et respecte pourtant. On reprochait récemment à un vieillard illustre de rester un éternel adolescent. Mais n'est-ce pas notre cas à tous? L'homme d'Eglise qui fronde l'Eglise, l'universitaire ou le militaire qui critiquent l'Université ou l'armée, si pures et élevées que soient leurs intentions, doivent bien s'avouer la joie secrète qu'ils éprouvent à prendre leurs distances, à s'affirmer opposants, déçus, au sein du corps qu'ils ne songent pourtant pas à renier. La même réaction joue facilement à l'égard du groupe national : il a ses totems, ses tabous, ses interdits, ses légendes, ses mythes, ses naïvetés, ses ignorances, ses bassesses peut-être. Comment ne pas me savoir gré du revers de main dont j'écarte tout cela? Comment ne pas goûter l'aristocratique mépris intellectuel, la conscience satis-

faite d'une moralité plus pure, qui me permettent de me séparer et de me voir exilé à l'intérieur?

Les nouvelles dimensions du monde, les interdépendances souhaitables entre nations, offrent aussi, à côté de leurs grandioses perspectives, des invités à la dérobade assez tentatrices. Dans un débat récent organisé par un grand quotidien, à la question posée : avez-vous confiance en l'avenir du pays? un syndicaliste répondait : « Si les jeunes croient à une renaissance, c'est dans le cadre d'une communauté plus large... celle de l'Europe. » Ils ont raison sans doute. Mais pour certains l'espoir de grands ensembles économiques peut constituer une évasion vers la facilité. On substitue en rêve à cet étroit cadre national qui fait sentir des sujétions et exige des sacrifices, un cadre plus vaste dont on espère bien qu'il ne blessera pas comme un bât. On échangerait volontiers des exigences proches, lourdes et précises contre d'autres vaguement entrevues comme plus lointaines et plus légères. Une communauté nationale devient comme villageoise dans un monde agrandi : tentation de la regarder avec le détachement dédaigneux du jeune provincial qui est « monté » à Paris.

Nous avons ébauché en traits trop rapides sans doute une description de ce phénomène psychologique qui sépare, intellectuellement et affectivement, beaucoup de nos contemporains de leur groupe national. Si cette description renferme quelque exactitude, on peut se demander comment le moraliste chrétien doit réagir devant cette situation.

Il signalera d'abord une déviation inconsciente de perspective : On se sent devenir étranger à son groupe national, parce qu'on n'en reçoit pas ce qu'on était, pense-t-on, en droit d'en attendre, un honneur, une fierté, une satisfaction qui dépasse les avantages matériels. C'est oublier que la morale nous demande plutôt de donner que de recevoir. La patrie est une mère; juste et vénérable figure de langage. Mais pas cette mère dont le jeune enfant a droit de presque tout exiger. Plus souvent une mère vieillie qui requiert secours, indulgence, appui. Mieux encore, une fille, jeune, pleine de défauts, « sagouine » peut-être, et à laquelle il s'agit surtout de donner.

En effet un homme se rattache au groupe national, comme

aux autres, par un lien de charité. Nous sommes nés dans le groupe de la famille, infime mais à la taille d'un esprit d'enfant. C'est à lui d'abord qu'est orientée notre charité, notre amour des hommes qui nous fait hommes. Bien plus loin, sur un cercle de très grand rayon se rangent tous nos frères humains qui sont nos créanciers aussi et à qui doivent aller amour et don. La nature a ménagé un cercle intermédiaire, extension de la famille, réduction de l'humanité, où se situent d'autres prochains liés en groupe par le phénomène national. Qu'ils me fournissent, morts ou vivants, des moyens d'élargir ma qualité d'homme, c'est un fait. Mais surtout ils me réclament un tribut de charité que je ne puis donner à l'ensemble d'un genre humain trop vaste. C'est cette vision lucide de la charité due qui m'interdit sévérités, détachement, répulsions, dégoût, exil. Si Dieu m'a assigné une fille « vilaine, sale et bête » comme le petit Cernès du romancier, je n'ai pas le droit de la repousser.

Nos moralistes qui écrivent sur le IVe commandement raisonnent, semble-t-il, ainsi : il existe un sentiment naturel d'amour de la nation, sentiment que je déclare légitime, que je maintiens dans de justes limites en montrant les excès possibles, et puis que je bénis... Démarche intellectuelle symétrique des réflexions sur l'amour conjugal. Mais peut-être ce sentiment national n'est-il pas si naturel que cela : on ne vous demande plus de jeter quelques gouttes d'eau lustrale sur un drapeau qui flotte tout seul; comme vous bénissiez l'anneau nuptial qu'on n'aspirait qu'à passer au doigt. On doit demander au moraliste de rappeler un office de charité que la chair et le sang ne clament plus aussi haut (chez nous du moins).

L'infirmière à qui l'on remet une petite « sagouine » sent peut-être remuer en elle-même une fibre maternelle; il est plus probable qu'elle sert cette enfant par charité. Rappelons à nos contemporains la véritable nature du sentiment national : non pas une émotion spontanée et légitime, mais bien plutôt un austère devoir.

André Bonnichon.

DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE L'O.E.C.E. ET DÉBATS SUR LE LIBRE-ÉCHANGE

Dans un des sites les plus séducteurs de Paris, en bordure du Bois, et protégé par toute une zone de silence vert, s'accomplit chaque jour une œuvre commune, d'immense portée sur le plan de l'Europe. Jadis pavillon de chasse, où s'arrêtaient les rois lorsque, chevauchant hors de la cité forte de Paris, ils allaient « courre le cerf », résidence favorite de Louis XV et de Louis XVI, célèbre enfin par l'ascension du ballon des frères Montgolfier, le château de la Muette abrite les rendez-vous plus studieux des hommes d'État et de leurs experts qui cherchent à assurer la prospérité de dix-sept nations de l'Europe [1].

Le progrès de la C. E. C. A., l'avènement de la Communauté économique européenne et de l'Euratom, ne doivent pas faire oublier, en effet, l'existence d'une institution, plus discrète, mais plus ancienne et de haute efficacité : l'Organisation européenne de Coopération économique (O. E. C. E.) vient de commémorer le dixième anniversaire de sa fondation (16 avril 1948). Reconnaissant l'interdépendance de leurs économies, les seize États membres, auxquels devait bientôt se joindre l'Allemagne, s'engageaient à les placer sous le signe d'une étroite coopération, par l'accroissement de leurs échanges et la réduction des entraves à leur commerce mutuel; ils s'accordaient aussi pour faciliter le retour à la liberté des échanges dans le monde entier et la convertibilité générale des monnaies.

La structure de l'O. E. C. E. est plus simple que celle des autres institutions européennes. Son organe suprême est le Conseil, qui se réunit au rang des ministres ou à celui des hauts fonctionnaires. Il est assisté par un Comité exécutif, composé de représentants de sept pays membres, élus chaque année, et qui procède à l'étude préalable de toute question. Les décisions prises par le Conseil, mais à l'*unanimité*, engagent les États membres dans leur politique économique. Il ne s'agit donc pas d'une institution supranationale, soumise aux règles précises d'un traité, mais

1. Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, France, Grèce, Irlande, Islande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse, Royaume-Uni, Turquie.

d'une « organisation » plus souple et moins contraignante pour les libertés [2].

L'O. E. C. E. avait d'abord pour but et pour mission de répartir les crédits, accordés à l'Europe, dans une situation difficile, par le plan Marshall. C'est par son entremise, et après une étude précise des besoins des différents pays, que furent distribués, entre 1948 et 1952, 12 milliards de dollars, soit environ 5 000 milliards de francs actuels. Gravement compromis, le relèvement européen a ainsi pu être obtenu; il aurait été plus rapide et plus accentué si les réticences nationales n'avaient pas fait obstacle à l'harmonisation souhaitée des investissements.

L'exécution de cette tâche a donné occasion à l'O.E.C.E. d'entreprendre et d'aborder des activités plus étendues et plus permanentes.

Dès 1949, le Conseil invitait ses membres à prendre les mesures voulues pour supprimer progressivement les restrictions quantitatives aux échanges : mesures éminemment désirables, dans cette immédiate après-guerre, où le commerce international était soumis à des entraves sévères. Cette *libéralisation* élimine peu à peu les contingents d'importation, c'est-à-dire les quantités autorisées à pénétrer librement de l'étranger dans un pays donné. Calculé en se basant sur une année de référence, qui est, en général, l'année 1948, son pourcentage est relatif au montant total en valeur des importations privées. Fixé par des décisions successives, il a passé de 50 % (15 décembre 1949) à 60 % (19 septembre 1950), 75 % (1er février 1951) et 90 % (début de 1955). Aujourd'hui douze pays membres ont atteint ou dépassé, parfois largement, ce dernier niveau : on sait que la France, après être demeurée en retard sur d'autres pays, a dû suspendre, à nouveau, la libération, en juin 1957. Le cas s'était déjà produit pour elle à la fin de 1952 et, pour le Royaume-Uni, à la fin de 1951. Conformément au « Code de libération », qui détermine les règles communes que les pays membres se sont engagés à respecter dans leurs relations commerciales entre eux, elle devra revenir au niveau de libération statutaire à la fin de 1958, au plus tard. Il faut avouer, de plus, que la libération quantitative, sans doute la plus importante pour le

2. « La règle de l'unanimité qui, aux termes de la convention de l'O. E. C. E., est nécessaire pour qu'une décision soit prise, peut sembler, à première vue, incompatible avec une action efficace. Mais l'expérience a prouvé que l'observation de cette règle a eu au sein de l'Organisation l'avantage de créer un climat de confiance réciproque. La règle de l'unanimité a peut-être quelquefois entraîné des difficultés dans l'élaboration des décisions, mais a facilité, en fin de compte, le rapprochement des points de vue » (René Sergent, secrétaire de l'O. E. C. E., *Au service de l'Europe, l'O. E. C. E.*, p. 14.) — On sait que la Haute Autorité de la C. E. C. A. elle-même s'impose moins par des décisions impératives que par son action persuasive, son influence et ses services.

commerce international [3], est parfois compensée par des tarifs douaniers, qui en diminuent la portée [4].

Par une nouvelle initiative (19 septembre 1950) l'O. E. C. E. instituait l'*Union européenne des Paiements* (U. E. P.). Effectués naguère par des transactions « bilatérales », les paiements étaient devenus très difficiles, faute de réserves d'or ou de devises convertibles, et les pays hésitaient à s'accorder mutuellement des crédits, en raison de l'incertitude des monnaies. Système de paiement « multilatéral », l'U. E. P. remédie à cette difficulté : sorte de « clearing » bancaire, elle compense les soldes débiteurs d'un pays à l'égard de certains par ses soldes créditeurs envers d'autres. Ce système donne satisfaction : il est d'autant plus nécessaire que la moitié du commerce total des membres de l'O. E. C. E. s'accomplit entre eux. L'U. E. P. a aussi pour objet de secourir, par des crédits exceptionnels, des pays momentanément en difficulté : c'est ainsi que, le 30 janvier 1958, la France a obtenu une « rallonge », c'est-à-dire un prolongement de crédits, de 400 millions de dollars et un prêt spécial de 150 millions de dollars [5].

Des problèmes nouveaux ont conduit l'O. E. C. E. à enrichir sa structure primitive de nouvelles activités fonctionnelles : Agence européenne de Productivité, Comité ministériel de l'Agriculture et de l'Alimentation, Agence européenne pour l'Energie nucléaire (17 décembre 1957), Comité des Transports maritimes, Comité pour le développement du tourisme. L'O. E. C. E. s'est occupée aussi des problèmes de la main d'œuvre (formation, emploi, mobilité...) et, plus récemment, de ceux qui concernent le personnel scientifique [6].

L'*Agence européenne de Productivité* est chargée de coordonner et de promouvoir les efforts de productivité dans les pays membres : éducation, formation, échange d'informations sur les problèmes de l'économie européenne (automation, sciences humaines, recrutement du personnel scientifique et technique, gestion des entreprises...). Si les premiers projets de

3. « Alors que les tarifs douaniers permettent à un produit étranger d'entrer, à condition que son prix soit suffisamment bas, les restrictions quantitatives peuvent limiter l'entrée des produits étrangers, quel que soit leur prix » (M. Ouin, *La libération des échanges*, ib., p. 36).

4. A la libération des échanges, il faut ajouter celle des *transactions invisibles*, opérations courantes et transferts qui ne sont pas liés à la vente de marchandises : frets, assurances, publicité, dividendes, intérêts, loyers, bénéfices, tourisme, voyages, successions... Une liste de ces transactions invisibles fait partie intégrante du Code : elle contient une cinquantaine de rubriques, que tous les pays membres se sont engagés à libérer, sous réserve de quelques limitations (films, transports intérieurs et assurances).

5. A ce prêt ont contribué l'Allemagne (100 millions de dollars), la Belgique (5,5 millions), l'Italie (5 millions) et l'Autriche (1,5 million).

6. Il faut parler ici des études techniques, de haute objectivité et de grande valeur, faites par l'O. E. C. E., ainsi que des « recommandations » qu'elle adresse aux gouvernements.

l'Agence avaient surtout pour but d'aider les cadres dirigeants, le point de vue syndical a pris une place croissante et les questions de productivité sont discutées entre employeurs et travailleurs.

L'importance de l'*agriculture* en Europe a conduit l'O. E. C. E. à s'y intéresser activement. Après l'échec du « pool vert » qui, à défaut de marché commun, se proposait une organisation européenne des marchés agricoles, limitée à certains produits de base, la nécessité n'en était pas moins grande d'un organisme, chargé des différents problèmes agricoles européens : coordination et harmonisation, distribution, standardisation, information, accroissement des échanges et de la productivité, soutien des prix. Problèmes difficiles à résoudre, en raison des nationalismes concurrents, de la complexité des réglementations du marché et des obstacles aux débouchés : l'O. E. C. E. s'est employée à leur solution. Notons que l'Espagne, non membre de l'Organisation, s'est vu reconnaître le droit de participer aux activités de ses Instances agricoles.

Quant au problème de l'*énergie*, l'O. E. C. E. s'en est occupée, depuis 1953, dans l'intérêt de l'Europe, dont le déficit énergétique ne cesse de croître, jusqu'à devoir atteindre 450 millions de tonnes annuelles d'équivalent charbon en 1975, nécessitant alors pour 6 milliards de dollars d'importations [7]. L'énergie nucléaire survenant à point pour pallier ce déficit, l'O. E. C. E., sans vouloir se substituer aux efforts des pays européens, a entrepris une action pour les promouvoir, les harmoniser et les compléter, par le moyen d'une *Agence européenne pour l'Energie nucléaire*. Celle-ci vise d'abord les « goulots d'étranglement » : formation des spécialistes, recherches sur la technologie des réacteurs, traitement des combustibles nucléaires, assurance des installations atomiques. Des entreprises communes seront créées pour le développement de l'industrie et de la recherche atomiques [8]; un contrôle international de sécurité sera institué pour empêcher que l'action commune ne soit détournée à des buts militaires; les échanges internationaux de produits, qui intéressent l'énergie nucléaire, seront développés, afin de permettre une production massive, une spécialisation plus poussée et un abaissement des prix de revient. L'Agence européenne sera en liaison et coopération étroite avec le Centre européen pour la Recherche nucléaire (C. E. R. N.), installé à Genève, avec l'Euratom et avec l'Agence internationale de l'énergie nucléaire, établie à Vienne, et qui dépend de l'O. N. U.

7. Les importations européennes d'énergie atteignent 2 milliards de dollars, en 1957. A elle seule, la France importe pour 700.000 dollars d'énergie (la Grande-Bretagne : 1.800.000).

8. Dès le 20 décembre 1957, douze pays ont constitué la Société européenne pour le traitement chimique des combustibles irradiés (Eurochimic), qui est la première entreprise internationale visant à l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire.

***

Le grand problème auquel est actuellement affrontée l'O. E. C. E. est, comme on le sait, la *zone de libre-échange*. Depuis octobre 1957, un Comité, présidé par M. Maudling, ministre d'État aux Affaires européennes, se réunit, tous les quinze jours, au château de la Muette, pour élaborer un projet de convention entre les six pays de la Communauté économique européenne (Marché commun) et les onze autres membres de l'O. E. C. E., qui ne s'y sont pas associés.

C'est une situation nouvelle, en effet, qu'a introduite le Marché commun. Il crée une zone préférentielle qui, en favorisant les échanges entre les « Six », diminue, par le fait même, les achats dans d'autres pays. Constitué en union douanière, il est protégé, au dehors, par une barrière commune de tarifs. En ce sens, tout en constituant un progrès vers l'intégration européenne, il peut apparaître comme une séparation à l'intérieur de l'O. E. C. E. et une atteinte à la solidarité de ses membres. Aussi inquiète-t-il les pays qui ne s'y sont pas ralliés [9].

De plus, les principes sur lesquels il est fondé sont en opposition avec ceux de l'O. E. C. E. D'un côté, une intégration économique d'États, soumis aux règles et aux disciplines d'une institution, ainsi qu'aux décisions majoritaires d'une autorité [10]; de l'autre, une association révocable, d'États, soumis sans doute à des engagements, mais qui conservent leur liberté foncière et qui, tout en harmonisant leurs relations, ont pour idéal une concurrence sans règles définies.

Hostile, par principe et par tradition, à une association organique avec le continent, la Grande-Bretagne, en accord avec les principes de l'O. E. C. E., propose la création d'une zone de libre échange : la circulation des marchandises (et des capitaux) y serait libre, mais chaque pays membre, ou groupe de pays membres, pourrait fixer, à son gré, ses propres droits à l'égard des pays étrangers à la zone.

Ce projet a été, généralement, assez mal accueilli en France par les milieux industriels et les syndicats ouvriers. C'est à la quasi-unanimité

9. Ce ralliement est pratiquement impossible à beaucoup de pays. C'est ainsi que la Suisse devrait alors élever ses tarifs pour les faire concorder avec ceux de l'union douanière; or, elle ne vit que d'importations et d'exportations. De plus, si des pays nouveaux, tels que le Danemark ou l'Autriche, voulaient entrer dans le Marché commun, le traité devrait être bouleversé (nouvelle représentation, par exemple, aux commissions et assemblées), et une nouvelle ratification deviendrait nécessaire.

10. La C. E. C. A. fonctionne entièrement sous cette règle majoritaire. Le traité de la Communauté économique européenne prévoit des dispositions plus souples, et sa Commission n'a pas le pouvoir supranational de la Haute Autorité. — Cf. E. Rideau, *Euratom, Marché commun, C. E. C. A. Bilan, espoirs et risques*. Ed. ouvrières, 1957.

que le Conseil économique en a rejeté la version actuelle : ne voulant pas toutefois adopter une position purement négative, sa majorité a déterminé une liste de conditions minima auxquelles devraient répondre les relations entre la Communauté des Six et les pays tiers [11].

De son côté, M. Hallstein, président de la Communauté économique européenne, a évoqué, le 21 mars 1958, à l'Assemblée parlementaire européenne, les difficultés du projet de zone de libre-échange [12] et proposé des solutions.

On fait valoir, notamment, que la liberté, donnée à chaque État, de fixer ses propres droits à l'importation, permettrait l'introduction des marchandises extérieures dans toute la zone du marché commun, par le biais du pays où ils seraient les plus bas : les dispositions de l'union douanière seraient ainsi rendues caduques. On signale aussi que le projet de zone de libre-échange ignore, en principe, l'harmonisation de la concurrence par des règles communes, telles qu'elles ont été fixées par le traité de Rome : interdiction des ententes et du dumping, égalisation de l'horaire de travail ainsi que des salaires masculins et féminins...

Or, en dépit de ces tensions, apparaissent pourtant des convergences et des possibilités d'accord. Les six pays du Marché commun n'ont aucun intérêt à s'isoler des onze autres membres de l'O. E. C. E. : et cela, en raison des avantages que leur procure cette organisation (accord multilatéral de paiements et consentement de crédits), mais, plus encore peut-être, de nécessités commerciales (l'excédent de leurs exportations annuelles vers les « onze » atteint un milliard de dollars [13]). A quoi s'ajoute la crainte de mesures de rétorsion ou de représailles. De leur côté, les « onze » tiennent aussi beaucoup à garder d'étroites relations avec la « petite Europe » des « six ». Une rupture serait un malheur pour tous et aurait de

11. Mesures d'harmonisation et de politique communes, notamment en matière de tarifs extérieurs; décalage dans le temps entre les mesures de démobilisation douanière et contingentaire prévues par le traité de Rome et celles qui pourraient intervenir avec d'autres pays; droits compensateurs, notamment sur les produits en provenance de pays dont les efforts d'harmonisation n'ont pas été suffisants; liberté pour chaque pays d'user de clauses de sauvegarde, notamment lorsque l'équilibre de sa balance commerciale serait compromis ou lorsqu'une détérioration de son économie industrielle ou agricole risquerait d'entraîner une régression sociale; principe d'unanimité sur le franchissement des étapes successives, même au delà de la période transitoire; négociation produit par produit ou pays par pays, dans le cas de pays ayant des situations économiques et sociales trop différentes; non inclusion des territoires d'outre-mer...

12. M. Hallstein évoque, notamment, le danger de déplacement d'activités économiques comme conséquence de la divergence des tarifs extérieurs et de la politique commerciale. Il propose comme solutions, d'ailleurs à discuter : l'harmonisation des tarifs extérieurs et de la politique commerciale, le contrôle de l'origine des marchandises, la compensation des écarts douaniers par des taxes spéciales.

13. Parmi tous les pays du monde, le Royaume-Uni est le troisième client de la France, et la Suisse son quatrième. Ensemble, ils ont laissé à la France, en 1957, une balance favorable de 51 milliards de francs.

graves conséquences, économiques et politiques [14]. Très sagement, à la quasi unanimité, l'Assemblée consultative du Conseil de l'Europe vient d'estimer que des solutions raisonnables pouvaient être trouvées [15].

Malgré l'opposition des points de vue, un réel désir d'entente préside aux négociations en cours. Traditionnellement exportateurs, l'Allemagne et le Bénélux poussent, d'ailleurs, à un accord une France et une Italie, plus protectionnistes.

Il faut reconnaître la difficulté, pour les experts, de trouver une formule satisfaisante. C'est ainsi que, outre son atteinte à la liberté des échanges, le contrôle de l'origine des marchandises, qui a pour but d'éviter des détournements de trafic, se heurte à bien des obstacles, spécialement pour les produits composites, où entrent des éléments de toute origine géographique [16]. De même, les accords bilatéraux de paiement ou les accords par secteurs économiques introduiraient une sorte de quadrillage et de complication extrêmes.

A l'encontre de certains extrémistes, le gouvernement français, représenté par M. Maurice Faure, cherche un accord. Afin d'empêcher les produits étrangers à la zone de bénéficier de l'abaissement des droits de douane, le Mémorandum français propose une réglementation sur l'origine de ces produits, fondée sur les types de transformation subis par eux, ou sur la valeur ajoutée. Il envisage des accords par secteurs (mécanique, chimie, électricité...), avec, au besoin, des droits compensateurs. En matière sociale, il demande une harmonisation des législations (congés payés, heures supplémentaires, salaires masculins et féminins). Il évoque enfin la possibilité de clauses de sauvegarde, en cas de déficit grave de la

14. « Ne contraignez pas la Grande-Bretagne à choisir entre le Commonwealth et l'Europe. Si nous y étions forcés, ce serait malheureux pour nous sans doute, mais aussi pour l'Europe Occidentale » (M. Maudling). — Et M. Paul Reynaud : « Gardons-nous dans une affaire aussi grave de décourager la Grande-Bretagne par un refus pur et simple, car nos amis anglais doivent constater avec amertume que la crainte de leur zone de libre-échange a rallié en France au Marché commun ceux mêmes qui s'y étaient d'abord opposés ». — Il faut dire que la Grande-Bretagne a parfois semblé prendre une attitude fort rigide...

15. L'Assemblée a estimé : 1° « que la conception d'une zone de libre-échange ne comporte pas, par elle-même, entre les droits et les devoirs à assumer par les Etats membres, un déséquilibre assez grave pour rendre la participation de l'un quelconque d'entre eux dangereuse ou aléatoire du point de vue économique (à condition que des mesures appropriées soient prises et que des délais suffisants soient consentis pour réduire les effets de tout déséquilibre de cette zone); 2° que les problèmes de l'harmonisation des charges sociales et des autres facteurs qui influent sur le coût et les prix des produits devant circuler dans la zone de libre-échange ne paraissent pas insurmontables, malgré les difficultés que soulève leur solution; 3° que l'examen des problèmes connexes, notamment sur l'origine des marchandises et les détournements de trafic, indique que les difficultés ne se manifesteront pas sous forme aiguë dès le début et qu'il devrait être possible d'élaborer progressivement des solutions ».

16. Comment, par exemple, dans une machine à écrire Olivetti italienne, déterminer la part de produits qui proviennent des Etats-Unis?

balance des comptes ou de troubles particuliers. La France demande aussi un délai avant la liberté des échanges (« Laissez-nous d'abord digérer le Marché commun ! ») [17].

Avec M. Carli, ministre du commerce extérieur, l'Italie a proposé une harmonisation originale des tarifs extérieurs, non par un tarif unique, mais avec une marge, comportant un maximum et un minimum : des taxes compenseraient les conséquences résultant de tarifs extérieurs plus faibles. Elle reprend aussi l'idée française d'une discussion par secteurs de production, mais en les réduisant aux secteurs les plus sensibles et les plus vulnérables.

Un accord est donc possible et doit être trouvé dans une formule qui se recherche : elle devra coordonner les politiques économiques et sociales, harmoniser graduellement les tarifs de protection douanière, prévoir enfin des clauses de sauvegarde.

Quant aux divergences concernant l'agriculture, il semble qu'il ne faille pas les exagérer, car il n'est pas de pays qui ne la protège, et le Marché commun lui-même est loin d'avoir instauré la liberté des échanges agricoles [18] : il s'agirait donc d'un faux problème. De même celui du contrôle de l'origine des produits doit être réduit à de justes proportions, car un bon nombre de fabrications sont faites exclusivement avec des produits européens.

Sur le plan des principes, un rapprochement s'esquisse entre institutions « rivales ». Par ses clauses « libérales », qui sont nombreuses, le Marché commun a hérité de l'O. E. C. E. un certain idéal libre-échangiste. Mais il en a pris aussi, à vrai dire en les intégrant dans une structure plus forte et des institutions régulatrices, d'autres idées : coopération économique et financière, balance des paiements, clauses de sauvegarde... De son côté — le fait doit être marqué — l'O. E. C. E., se rendant compte de l'insuffisance d'une simple « organisation » pour harmoniser des économies séparées, commence à envisager la nécessité d'une autorité institutionnelle fondée sur des décisions *majoritaires*.

17. Cette demande de délai est en opposition avec la position britannique qui envisage une *synchronisation* entre le développement de la zone de libre-échange et celle du Marché commun. Ce point de vue est aussi celui, adopté par le Conseil de l'Europe, qui demande seulement que la synchronisation soit compatible avec la sauvegarde des intérêts économiques vitaux des différents pays.

18. L'appel pour la réalisation de la zone de libre-échange, signé à Paris, au début de mai 1958, par les délégués des onze principales organisations patronales de six pays (Grande-Bretagne, Suède, Norvège, Danemark, Autriche et Suisse) critique les tendances dirigistes et centralisatrices du Marché commun, et se refuse à admettre « une discrimination de leurs exportations ». Toutefois le document préconise l'inclusion de l'ensemble du secteur agricole dans la zone de libre-échange. La Grande-Bretagne s'y étant jusqu'ici refusée, une difficulté tomberait par le fait même.

***

En nous excusant d'avoir peut-être passé le seuil d'une certaine « technique », il nous a semblé important de présenter, dans ses lignes essentielles, un débat capital pour l'avenir de l'Europe, et dont il faut souhaiter qu'il s'achève prochainement dans la paix. Les nouvelles institutions européennes ne sont pleinement viables que dans une coopération, intime et loyale, avec le reste de l'Europe; et il faut même souhaiter que l'Espagne puisse, un jour, se joindre à ses voisins, pour bénéficier de leur aide et apporter le concours de toutes ses valeurs.

L'Église suit de près les phases, encore mouvantes, du développement de l'Europe et ne redoute qu'une chose, — le frein des égoïsmes nationaux aux urgences de l'union et du travail en commun. Si elle a spécialement encouragé les structures où elle croyait sans doute reconnaître une correspondance avec certains thèmes de son enseignement social, elle n'ignore pas les données complexes du problème de l'Europe. Plus empirique et plus « libérale », moins structurée et moins autoritaire, l'O. E. C. E. représente un effort sérieux et, disons-le, admirable en bien des points, de coopération internationale, dans un cadre limité [19]. Grâce à la bonne volonté mutuelle de ses membres, elle a le mérite, depuis dix ans, de résultats multiples, et ses dirigeants sont conscients de la responsabilité de leur mission. Les années prochaines lui donneront occasion de développer son action bienfaisante pour le plus grand bien commun, non seulement de ses membres (et parmi eux d'abord des moins favorisés), mais de tant de peuples qui attendent le secours amical de l'Europe et, malgré leur désir d'autonomie, ont encore foi dans l'idéal qu'elle représente.

Emile RIDEAU.

19. Comme à Luxembourg, cet esprit de collaboration apparaît, à l'évidence, entre les fonctionnaires permanents de l'O. E. C. E. ou les délégués occasionnels des gouvernements. Mais il ne suffit pas toujours à soulever le poids de l'opinion publique ou à compenser les résistances des intérêts collectifs, ceux des nations ou des groupes.

AUBES SAHARIENNES : EDJELÉ, AKJOUJT

Le Sahara industriel de demain a dépassé l'ère des promesses : Hassi Messaoud, et son pétrole qui s'écoule déjà vers les raffineries de Berre, en portent témoignage [1].

Mais c'est là encore un fait exceptionnel. Il est bien des points de cette vaste région désertique où l'on est toujours à la phase des recherches, des tentatives, des premiers travaux; où les réalisations déjà obtenues ne peuvent dès maintenant donner de résultats effectifs.

Les efforts déployés en ces zones, où le Sahara est seulement à l'aube de ses progrès, méritent eux aussi qu'on s'y arrête. Ils sont gros, pour un proche avenir, de merveilleuses possibilités. Et, dans leur déploiement actuel, ils constituent de magnifiques exemples d'imagination, d'énergie, d'esprit d'entreprise : toutes ces vertus précisément dont on assure parfois que la France est désormais dépourvue.

Gagner Edjelé, à la frontière libyenne entre Ghadamès et Ghat, par la piste interminable du Gassi Touil, est un exploit réservé aux spécialistes des transports transdésertiques. Pour le matériel lourd, ce chemin est cependant le seul possible. Au début, il a fallu quarante-cinq jours pour couvrir les 2 000 kilomètres qui séparent d'Alger les chantiers sahariens de la C.R.E.P.S. Normalement, le trajet s'accomplit maintenant en quinze jours; exceptionnellement, on a réussi à le faire en six.

Le personnel, cependant, et le matériel léger, sont acheminés par voie aérienne. Chaque semaine, quatre Bréguets Deux Ponts déposent une cinquantaine de tonnes sur le terrain de Maison Rouge. Une large piste poudreuse, d'une couleur ocre flamboyante, s'étend à proximité de l'erg : son extrémité mord, avec l'accord du gouvernement de Tripoli, sur le territoire libyen. Il n'avait en effet pas été possible, au début des recherches, d'aménager un autre terrain.

Une base provisoire a été installée là : baraques climatisées, magasins, dépôts; longs alignements monotones des tiges métalliques et des tubes; entassement des trépans, semblables avec leur triple couronne dentée à des têtes d'animaux fantastiques. Deux balanciers métalliques battent sagement leur mesure : on a eu la chance, en effet, de trouver de l'eau.

1. Voir *Etudes*, avril 1958, p. 67-77.

A Maison Rouge on peut montrer au visiteur, non sans fierté, les premiers arbres plantés, et même un rosier en fleurs; on lui expose, coupes et croquis à l'appui, et d'ailleurs avec la discrétion qui convient à des exécutants, la marche des travaux. Mais il a hâte de dépasser cette « base arrière ». Aussi bien lui indique-t-on qu'elle est, déjà, presque périmée : c'est beaucoup plus à l'Ouest, au centre même des quatre gisements actuellement en cours d'exploration, que l'on va bientôt construire, à la faveur d'un vaste plateau favorable à l'installation d'une piste, le *terminal* définitif. Un réseau intérieur de pipe-lines, dont la mise en place doit commencer dans quelques semaines, concentrera là les produits des différents puits. Si laconique qu'il soit, le seul énoncé de ce projet tout proche ouvre de vastes perspectives sur l'avenir immédiat de la zone : le gisement proprement dit d'Edjelé ne sera que l'un des éléments du puissant système en cours d'édification.

Au delà d'une vaste dune dorée, que les voitures contournent par une piste cahoteuse, ou parfois écornent, au risque d'un bref enlisement dans le sable mou, Edjelé apparaît enfin. Le paysage, d'une beauté austère, prend aussitôt un sens pour ceux qui épient les secrets du sol : révélée par les bancs réguliers de grès sombres, de l'époque carbonifère, la « structure » apparaît au flanc d'une longue falaise : table de sédiments noirs et roussis, profondément entaillés par le débouché des oueds.

Vingt-huit puits ont été forés ici en moins de trois ans; vingt-cinq d'entre eux, depuis le premier jaillissement de janvier 1956, ont rencontré, à seulement 500 ou 800 mètres de profondeur, le grès imprégné d'huile, et se sont révélés productifs. Sur le périmètre de la C.R.E.P.S., neuf appareils de forage, qui seront bientôt douze, poursuivent l'exploration des gîtes entrevus ou tentent d'autres découvertes. Auprès de l'un d'entre eux, qui fore ses derniers mètres dans l'assourdissant fracas des moteurs, des caissettes de bois, non encore closes, ont reçu les « carottes » qui témoignent de la découverte et livreront demain au laboratoire tous les éléments de l'exploitation future : longs cylindres de grès, d'un gris d'acier virant soudain au noir de bitume et alors gras au toucher, odorants comme l'aire d'un garage : la roche-réservoir.

Déjà les puits complètement forés ont reçu l'appareillage qui permettra la production : c'est une simple colonne métallique, mince et basse, mais toute hérissée de vannes, de buses, de manivelles, et à laquelle cet aspect baroque, annonciateur cependant de tant de richesses, a valu outre-Atlantique le sobriquet de *Christmas tree*, « arbre de Noël ». Systématiquement l'on pratique, sur chaque puits tour à tour, un essai de mise en production; faute de pouvoir l'évacuer, on brûle alors l'huile ainsi extraite durant quelques heures; et le vent tord au-dessus du plateau grillé, semblable à la surface d'un crassier, une haute colonne de fumée qui parfait ce paysage industriel.

Quelques kilomètres encore d'une piste curieusement balisée par ces mêmes panneaux : passage difficile, sens unique, qui équipent les routes de la métropole; et l'on gagne, en dévalant une pente raide, l'entrée d'un de ces ravins qui, de proche en proche, entaillent la falaise de grès. Aussitôt après le premier tournant, dans une solitude strictement enclose et silencieuse, un « arbre de Noël » : celui d'Edjelé 101, le premier puits foré et, par une heureuse fortune due à de perspicaces recherches, le premier producteur au Sahara.

L'histoire prend, dans cette combe recluse comme un Val sans Retour, l'accent d'un conte de fée : jamais prospection pétrolière n'a, de la sorte, atteint son but d'un seul coup. Pourtant c'est bien vrai : on tourne une vanne, et un bruissement très doux anime cette solitude : l'huile jaillit à l'horizontale et brille, aérienne, sous la lumière crue, avec les reflets d'or pâli qu'on voit parfois aux très vieux bijoux; à 10 mètres de là elle retombe, sourdement, sur le sable, et se répand en larges nappes d'un vert profond, mêlées de filets jaunes, selon qu'elle réfléchit ou qu'elle absorbe l'éclat violent du jour.

La vanne refermée, le trésor de nouveau caché, quelques gouttes continuent de suinter à l'orifice; on peut encore, comme pour un hommage, toucher du doigt cette huile claire et fluide; si pure vraiment, rappellent les praticiens, qu'on peut la brûler, telle quelle, dans les diesels. Si pure surtout que l'on ne songe plus ici à évoquer le sordide pétrole des grands intérêts, mais quelque manne divine, distillée pour la joie, donnée au premier coup de sonde comme à Moïse l'eau du rocher.

A regret l'on s'éloigne : on souhaiterait pouvoir préserver la saveur de cet instant. Mais ce n'est point en chasseurs d'images que les hommes sont venus ici. Il faut parler raison, et selon les termes d'aujourd'hui. Ce jaillissement ne sera richesse, ne deviendra travail et pain pour les hommes, qu'à bien des conditions, que suppute la technique. Quelles sont les réserves, et comment écouler ces produits?

On en apprendra plus long, à cet égard, dans les laboratoires et les bureaux parisiens, voire même en lisant les feuilles spécialisées, qu'auprès des pionniers d'Edjelé et de Maison Rouge. Mais il ne peut s'agir ici que d'indiquer, brièvement, ordres de grandeur et perspectives.

Edjelé n'est qu'un des quatre gisements actuellement en cours d'étude dans la zone orientale de la C.R.E.P.S. : et, s'il est le mieux connu, son exploration vers le Sud n'est pas encore achevée. Plus au Nord, Zarzaïtine, tout récemment ouvert, semble offrir des promesses au moins analogues : le troisième sondage vient encore de recouper, à 1 376 mètres, la couche productrice. La recherche est plus lente à l'Ouest, car une nappe de sable recouvre les sédiments de Tigentourine. Aussi les chiffres que l'on peut lire çà et là : 50, 100 millions de tonnes de réserves; une production

annuelle de 5 à 6 millions de tonnes dès 1961, ne constituent-ils que des approximations, au demeurant tout à fait provisoires.

Si la possibilité de la production est déjà, de la sorte, une certitude, l'évacuation du pétrole vers la mer pose des problèmes d'autant plus difficiles qu'ils sont d'ordre politique bien plutôt que technique. La distance d'Edjelé à la côte algérienne (1 300 km) est double de celle d'Hassi Messaoud; ceci explique pourquoi, si le pétrole d'Edjelé a été le premier découvert au Sahara, celui d'Hassi Messaoud est le premier parvenu en France.

Trois solutions sont possibles pour l'évacuation du pétrole d'Edjelé; on pourrait, tout d'abord, joindre précisément le gisement à la Méditerranée via Hassi Messaoud, mais la longueur du trajet et la difficulté de la traversée du Grand Erg rendent peu économique cette voie, que seules des raisons politiques pourraient recommander. Sur le plan technique, deux autres possibilités plus séduisantes se présentent : l'évacuation par Zouara en Libye, ou par la Skhira, au Nord de Gabès, en Tunisie, avec des trajets d'environ 700 kilomètres sans obstacles naturels considérables. Le tracé libyen permettrait une conjugaison avec les débouchés des pétroles qui seront très probablement découverts dans le sol libyen (la Standard Oil of New-Jersey a déjà trouvé d'intéressants indices à Zelzela, à 120 kilomètres au sud-est d'Edjelé); mais, contrairement à ce que l'on estimait peut-être à l'origine, il n'y aura pas besoin de pareil appoint pour remplir le pipe-line de 16 pouces (40 cm) commandé pour Edjelé. Le tracé tunisien fournirait l'occasion d'une association de la Tunisie à l'exploitation de la richesse pétrolière du Sahara, et pourrait donner lieu à bien des arrangements intéressants pour les deux parties; mais il exigerait un minimum de règlement politique préalable, malheureusement imprévisible à court terme.

Une décision ne saurait cependant trop tarder, la mise en place du pipe-line étant prévue pour avril 1960. La construction de cette voie d'évacuation, à l'aide de tubes produits en France, sera assurée par une filiale de la C.R.E.P.S., la T.R.A.P.S.A. (Compagnie des Transports par pipe-line du Sahara), qui ferait couvrir par un emprunt aux États-Unis une grande partie des 30 milliards nécessaires.

C'est le moment de souligner que d'importants éléments étrangers sont mis en jeu par l'entreprise de la C.R.E.P.S. On sait que 35 % du capital de cette compagnie est détenu par le groupe anglo-néerlandais Shell-Royal Dutch. On peut d'ailleurs voir, auprès du pavillon français, la flamme jaune et rouge de la Shell flotter sur certains bâtiments de Maison Rouge. Les forages sont effectués, pour le compte de la C.R.E.P.S., par une société américaine installée au Maroc. Ces constatations ne peuvent surprendre que ceux qui ignorent la nécessaire imbrication des affaires pétrolières. Elles n'ont rien d'inquiétant, si l'on veut bien noter que toutes

précautions ont été prises pour assurer, de toute manière, la prépondérance des intérêts nationaux et le contrôle de la puissance publique française. Tout au contraire on peut faire sortir, des connexions mondiales ainsi réalisées, de solides avantages pour le Sahara pétrolier français.

A quelques kilomètres à l'écart et, heureusement pour la France, à l'ouest de la piste de Ghadamès à Ghat, qui détermine la frontière franco-libyenne [1], Edjelé semble, dans son isolement, situé hors du monde. Le pétrole l'a éveillé, pour quelques dizaines d'années. Après quoi, sans doute, le silence et la solitude envelopperont de nouveau ses pentes calcinées, sur lesquelles des restes d'huile et d'appareillages métalliques feront à peine tache.

A l'extrémité opposée du désert saharien, en Mauritanie, le paysage d'Akjoujt apparaît, en comparaison, ouvert, humain, éveillé de longue date à quelque vie. Jadis, ce fut là tout au moins un puits et une étape sur la piste d'Atar; dès 1931, il y fut installé un poste militaire. L'existence du métal était connue par les Maures, et un début d'exploitation avait même été esquissé; le nom d'un des gisements, Legleitat el Khader, ou Legleitat en Nahas, évoque la couleur vert-foncé ou le cuivre lui-même. Et l'on peut voir dans les collections de l'Institut Français d'Afrique Noire, à Dakar, de petites barres de laiton, coulées autrefois à partir de ce minerai en vue de servir de monnaie pour le trafic des esclaves.

Toute la région, faite des roches anciennes du « socle » africain, est fortement minéralisée. La société d'études qui l'explore (MICUMA : Mines de Cuivre de Mauritanie, constituée en juillet 1953) porte son effort, actuellement, sur deux gisements : Legleitat el Khader, à 20 kilomètres au sud-est d'Akjoujt; Guelb Moghrein, à 5 kilomètres à l'ouest. En ces deux points, le labeur des hommes a déjà superposé, au faciès saharien immobile depuis des millénaires, la marque des paysages miniers du XXe siècle.

Legleitat el Khader, c'est un confus amas de collines sombres; le printemps même y jette à peine, çà et là, quelques brins d'une herbe précaire. Parvenu au sommet, l'on domine un étrange entassement, un moutonnement de rochers noirs pareils à des scories. C'est une montagne de fer : comme le Djebel Djerissa en Tunisie, mais sans le revêtement de « stériles » que le mineur doit enlever ou forer; comme Fort-Gouraud, dont quelques heures plus tôt nous apercevions, du haut de l'avion, l'énorme masse pustuleuse, violacée, aplatie sur le sol fauve comme une méduse échouée sur la plage.

1. Le traité du 10 août 1955 a permis d'entériner définitivement cette frontière. Voir *Etudes*, juillet-août 1956, p. 104-115.

ɟue caillou que pousse le pied, sur cette haute croupe, c'est un ıu d'hématite. Le minerai prend, en surface, des formes infiniment ı : plaques, rognons, globules, minuscules tuyaux d'orgues, dont métallique évoque une coulée de fonte refroidie; à la cassure, cou- grain sont ceux du fer. La teneur du minerai, en effet, dépasse ici Mais le prospecteur ne saurait se contenter de cette vue superfi- Sur toutes les pentes, à la tête de chaque ravin, il a multiplié les ɟes; auprès des puits, qui descendent à 50 ou 80 mètres, il a fait r, par petits tas distincts, pourvus chacun d'un écriteau, la roche ɛe à chaque mètre de la fouille, afin de pouvoir apprécier les varia- le teneur du minerai, selon la profondeur. Les alignements régu- e ces tumulus, avec leur pancarte de bois clouée sur un piquet, ıt aux chantiers désormais déserts l'apparence des cimetières du et cette ressemblance hallucinante accroît l'aspect tragique du ɟe.

a, mêlé au fer, un peu de cuivre à Legleitat el Khader. Mais c'est b Moghrein, de l'autre côté d'Akjoujt, que se trouve le gisement ct de ce minerai, associé là encore à une moindre proportion de fer, recèle aussi un peu d'or. La butte, le « cœur de la crête » selon la ʼmie, est de plus modeste apparence; elle contient l'extrémité d'une ɛ lentille de minerai de cuivre oxydé, qui en profondeur fait place ıerai sulfuré. Pour reconnaître le gisement, il a fallu non seule- ıercer des « travers bancs » dans la butte, mais aussi descendre assez dément à la verticale; un chevalement, dressé au bord de la colline, ɛ il le serait dans le Hainaut tout auprès d'un terril, met ici la mar- ɜible, encore paradoxale, de l'industrie moderne.

t la butte contournée, d'ailleurs, le décor industriel se complète : ·s des ateliers et des garages, baraques des laboratoires, hautes ntes métalliques et toits de tôle des usines-pilotes. Car le minerai ʼre, à faible teneur comme le plus souvent (de 1,5 à 2 %), doit être sur place, « enrichi », afin de pouvoir supporter les frais de l'expé- sous forme de concentrés.

une difficulté pour les minerais sulfurés auxquels on peut appliquer ınique bien connue de la flottation; convenablement broyée, la ɛst soumise à un bain qui permet de séparer les parcelles stériles des ıles métalliques. L'usine-pilote de traitement des sulfures a fonc- durant quelques mois; l'affaire est au point [1]. En revanche, pour ʼdés, tout était à faire. Une technique particulière a été recherchée, ssurer leur enrichissement par voie de broyage et de réduction; elle ıise au point en laboratoire. Reste à l'essayer à l'échelle industrielle.

'est ainsi que la Mauritanie a produit, en 1954-1955 et 1956, respectivement 0 et 360 tonnes de concentré de cuivre à 25 %.

C'est ici, pour Akjoujt, que commence l'aventure. Une haute carcasse métallique, qui supporte un four rotatif analogue à ceux des cimenteries modernes, concrétise en ce coin de désert l'audacieux pari de la MICUMA: c'est là que sera essayé le traitement industriel des oxydés, dès juin prochain, lorsqu'aura pu être complètement achevée cette installation-pilote d'un type absolument nouveau.

Partout, la tentative serait hardie; ici, elle est héroïque. Mesure-t-on les efforts qu'a déjà coûtés à cette petite équipe d'ingénieurs, de techniciens et d'ouvriers, le montage de l'usine? Sous ce ciel sévère, la chaleur rend presque insupportable le contact du métal surchauffé, le maniement de l'outil et du chalumeau; et nulle autre détente que la fraîcheur du soir n'atténue le poids des lourdes journées. Mettre en place, sur son échafaudage, la carcasse métallique du four fut déjà difficile; garnir de briques réfractaires la face intérieure de cet étroit tunnel, ce que l'on fait aujourd'hui, est infiniment pénible. On ne saurait trop admirer le dévouement de ces jeunes hommes, qui s'adonnent à cette tâche avec une foi, une conscience, un enthousiasme que rehaussent une simplicité parfaite et l'absence totale de publicité.

Acquise à ce prix, la réussite technique d'Akjoujt est infiniment probable; nous en aurons la confirmation dans quelques semaines. Mais possède-t-on des espoirs aussi justifiés de réussite industrielle?

Le problème est complexe, plus peut-être qu'en aucun gîte saharien. Si l'on entend, à Akjoujt, les échos d'une confiance raisonnée, il n'est pas rare de recueillir, à mesure que l'on s'approche des capitales, des pronostics plus sceptiques.

Akjoujt est un gisement multiple : fer, cuivre et or. Aucun de ces éléments minéraux ne justifierait à lui seul l'exploitation. Mais leur combinaison doit la rendre possible, et d'autant plus séduisante que la France ne dispose, jusqu'à présent, d'aucune source nationale de cuivre.

Si l'on retient des chiffres moyens [1], nécessairement approximatifs et provisoires d'ailleurs, on peut tabler, pour Akjoujt, sur les réserves suivantes :

A Guelb Moghrein, 5 400 000 tonnes de minerai oxydé, exploitable en carrière, à 2,3 % de cuivre, avec 2 à 3 grammes d'or par tonne: 17 millions de tonnes de minerai sulfuré, exploitable en grande partie en carrière, à 1,5 % de cuivre, avec 1 gramme d'or par tonne; minerai de fer (magnétite), associé au minerai de cuivre dans une proportion de 30 %.

A Legleitat el Khader, 19 millions de tonnes de minerai de fer (héma-

1. Il existe quelques différences, peu importantes d'ailleurs, entre les données qu'on nous a indiquées sur place, celles qui figurent dans *AOF 57*, et celles que publie de temps à autre la presse (en particulier, la *Vie française* du 7 février 1958, sous la signature de F. Charbonnier).

tite), à 53-55 % de métal, plus une certaine proportion de minerai de cuivre.

Reste la question de l'évacuation des produits vers la côte. Akjoujt, à lui seul, ne justifierait sans doute pas les énormes travaux nécessaires; mais son exutoire peut être couplé avec celui de Fort-Gouraud (100 millions de tonnes d'hématite à 64-66 % de métal, permettant de prévoir une production annuelle de 4 millions de tonnes).

C'est finalement sur Port-Etienne que sera transporté, par une voie ferrée contournant le Rio de Oro espagnol, le minerai de Fort-Gouraud. La Baie du Lévrier se trouve être en effet le seul point de la côte où peuvent accéder les grands navires minéraliers, dont l'emploi permettra l'acheminement économique, vers l'Europe, des minerais du Sahara occidental.

L'embranchement d'Akjoujt rejoindra donc la voie ferrée de Port-Etienne. Mais son tracé, à travers de hautes dunes, sera singulièrement difficile. Le coût de pareils travaux ne risque-t-il pas de grever considérablement le prix de revient des minerais d'Akjoujt? Est-on bien sûr que les réserves métalliques du gisement sont suffisantes pour justifier pareils investissements?

Il n'est pas rare d'entendre, en A. O. F., poser ces questions. Des intérêts étrangers : britanniques, allemands, italiens, sont engagés dans la MIFERMA à Fort-Gouraud. En revanche la MICUMA, qui étudie Akjoujt, ne comprend encore que des capitaux français; la participation officielle compte pour la moitié, un quart revient à Pennaroya, qui assure la gestion technique, le dernier quart est partagé entre diverses banques et sociétés métallurgiques.

L'entreprise française montre ici qu'elle n'a perdu ni son allant, ni le goût du risque. En présence de pareil effort, dont dépend la vie même de la Mauritanie de demain, que pèsent les revendications du Maroc, échos de quelques brefs épisodes, souvent violents, d'une histoire stérile?

Mais l'histoire elle-même apporte, de manière inattendue, un témoignage en faveur de l'Occident. Dans une vitrine du musée de Gorée repose un petit disque d'argent noirci, trouvé à Rasseremt, au sud-est d'Akjoujt. C'est un des deux seuls objets de l'antiquité classique découverts en A. O. F., peut-on lire sur l'étiquette; il s'agit d'un denier à l'effigie de Caïus et Lucius Caesar, fils d'Auguste, frappé à Lyon entre 2 avant J.-C. et 11 après J.-C.

Lyon! quel commentaire n'affaiblirait cette mention toute simple? Dans cet infime fragment de métal, l'entreprise occidentale trouve ses lettres de noblesse : la voie est jalonnée.

Pierre RONDOT.

LA VITRINE DES POÈTES (1956-1958)

Voici bien longtemps que s'abstient la chronique de poésie. Pourtant les amateurs n'ont pas été totalement privés, puisque dans l'intervalle on leur a offert Saint-John Perse, Marie Noël, Aragon et Eusèbe de Bremond d'Ars. A vrai dire, ce sont moins les lecteurs que les poètes qui ont lieu de se plaindre et de s'estimer frustrés. J'entends les poètes modestes, les petits, les obscurs, ceux qui frappent inlassablement à la porte sourcilleuse des critiques et qui, d'un livre à l'autre, se font plus pressants, plus insistants. Qui donc a parlé de leur race irritable? Ils sont patients, au contraire, d'une endurance sans mesure, nul silence ne les décourage, nul oubli ne les désespère. Ces inspirés se font quémandeurs, ces fiers s'abaissent à conquérir, ils n'ont de cesse qu'une attention fugitive leur décerne le mince honneur d'une brève mention. Or le critique n'est pas forcément un homme sans cœur. Obligé de froidement juger les œuvres, il sait encore que les poètes, entre tous les écrivains, portent un douloureux privilège : dans un résultat inégal à leur ambition, ils ont du moins mis toute leur âme, leur substance et parfois leurs ressources ont passé dans cette plaquette misérable, une vie et peut-être un drame palpitent sous ces vers médiocres! Mais à quelques-uns seulement il est donné, comme au Torquato Tasso de Goethe, non seulement d'éprouver leur souffrance, mais de la dire... La ferveur touchante qui s'exprime à travers un poème impuissant et gauche n'échappe pas au critique, et ce n'est point de gaieté d'âme qu'il demeure sourd aux voix implorantes. Au moment de les décevoir une nouvelle fois, on voudrait réunir tous ces noms inconnus dans un hommage collectif : ils sont l'anonyme légion des chimériques, la piétaille du Rêve, et sans eux, sans leurs frais d'auteurs et leurs éditeurs indulgents, disparaîtrait peu à peu l'atmosphère impalpable que les grands poètes ont besoin de respirer.

Gerbe variée.

Une fois le tri cruel opéré [1], on salue d'autant plus volontiers la décou-

1. Qui laisse, entre autres, sur le rivage des ombres : J. Lelong (*Alleluia*, Subervie), Luc Vuagnat (*Les pas du Rêve*), A. Vovard (*Les Sonnets de la Nuit*, Ed. de la Revue moderne), Luc Llaline (*Les Saisons du Cœur*, Cahiers Jacques Soenens), Alain Le Breton (*Le Pain de la Joie*, Debresse), Emm. Looten (*Horizon absolu*, Seghers), Raoul Bécousse (*La Parole est aux collines*, Subervie), Fr. Cloup (*L'âme prit la parole*, Lethielleux), etc...

verte de talents incontestables. Il ne s'agit sans doute pas de poésie originale, mais la facture est ferme et belle, la sensibilité sonne clair, et au charme des cadences s'adjoint la saveur de la culture, le plaisir d'entendre en écho d'autres voix connues et chères. Dans cette catégorie poétique, il faut mettre hors pair Anne-Marie de Backer (*Les Étoiles de Novembre*, éd. Seghers), préfacée par Louis Emié. Elle articule son chant avec une justesse admirable, *Andante sostenuto*. Aucune innovation stylistique, mais la réussite qui naît de l'exact accord du sentiment et de la parole :

« *Je m'appuie à des paysages*
Inflexibles dans leurs contours
Bonne chance aux fleurs en voyage
Qui retournent à leurs amours. » (p. 21)

Ces poèmes, où cristallise un secret désespoir, sont inaltérables en leur sobriété. A cet art impeccable il ne manque, pour enfanter des chefs-d'œuvre, qu'un peu de démesure, un plus déchirant lyrisme.

Au reste, la poésie féminine, si déprimante quelquefois, nous vaut aujourd'hui de belles compensations [1]. Jeanine Moulin (*Feux sans joie*, Seghers) aime trop les poètes pour n'être pas tentée de les imiter, en marge de ses commentaires. Un peu inférieur à son œuvre critique, son registre lyrique dégage cependant une séduction persuasive. Fidèles au même goût classique, mais plus limpides dans l'expression, Anne-Marie Oddo (*Images de la Nuit*, au Pigeonnier) et Gisèle Lombard-Mauroy (*Le Temps revient*, Mercure de France), poétesses au métier sûr, bercent de rythmes jolis et mélancoliques le chagrin d'âmes sensibles, le poids d'un monde inhospitalier. L'une et l'autre suivent un maître distingué, J. Pourtal de Ladevèze (*D'une flûte d'argent éveilleuse d'échos*, au Divan), dont la rédaction racée, la tonalité élégiaque, continuent la seule tradition admise par la *Revue des Deux Mondes*. Au contraire, c'est de cadences plus hardies, plus saccadées, que se recommande Marie-Madeleine Machet (*Les Fêtes du Monde*, imprimées par le généreux Seghers) : langue robuste, images qui éclatent et éclaboussent, inspiration religieuse qui dompte l'invasion du monstrueux.

Mais nous n'avons pas passé en revue toute la kyrielle classique André Chardine *(Murmure des Morts)*, qui s'est si bien approprié les sonorités discrètes et ouatées convenant à l'évocation d'ombres pâles et

1. Il nous en coûte de refouler sur le marchepied d'une note notre collaboratrice Mme Hedwige Louis-Chevrillon *(Les Harpes de l'Exil)*, Mme Andrée Bourçois-Macé (*Au fil de l'âme*, Ed. Caritas; poèmes exquis, du reste), Mme Anne Fauconneau du Fresne (*Turquoises*, Debresse), et surtout Mme Christiane Delmas, à l'intonation si fraîche et si tendre, déjà connue par *Les Oiseaux libres* (Corréa, 1933), *Tu leur diras...* (Plon, 1947), *Courbes dociles* (Crépin-Leblond, 1954), et qui chante aujourd'hui sa joie radieuse de convertie (*D'une joie toujours nouvelle*, Buchet-Chastel, 1957).

funèbres; l'excellent Brochet, le comédien, l'ami de Ghéon et de Chancerel, dont les *Quintils* posthumes (Editions Franciscaines) sans prétention respirent une âme médiévale, nimbée de tendre ironie; surtout Albert Flory, un orfèvre, un admirable graveur de miniatures, capable de courber l'immensité d'un rêve dans le contour précis d'un quatrain, d'emprisonner les visions de Dante dans la monture d'une bague. Ce ressuscité d'entre les vivants (il comprendra l'allusion) est hanté par la pensée de la mort, la vraie. *Le Chant de la Danse Macabre* (Ed. du Dauphin) virevolte, fasciné, autour de ce miroir sans tain. Mais si la tristesse givre l'aile du poème, comme d'un avion qui s'alourdit, elle y ajoute des reflets, elle y allume de fins cristaux... Comme l'émouvant Marcel Michelet, édité en Suisse (*Psaumes*, Edit. saint Augustin), le Belge Christian Dédéyan relève de la plus noble inspiration chrétienne; encore blessé et mal remis du deuil, il voit luire au-delà du « temps des ténèbres » l'indéclinable lumière consolatrice (*Quatuor pour le temps des ténèbres*, Casterman); sa musique sourde et voilée emprunte la forme sévère du sonnet. Classiques également, quoique avec plus de fantaisie, ces lauréats luxueusement publiés chez Jean Grassin : Claude Sorel *(Le Comédien de Plume)* et E. Renoux-Barès *(Printemps dans ma cellule)*, celui-là apparenté à la lignée des Villon, des Laforgue, imagier narquois et même goguenard ou cynique, montreur désinvolte d'un « opéra de plume » décoré de silhouettes à la plume, bien entendu, au graphisme délié et léger — le second plus ambitieux peut-être, cultivant l'élégie et l'effusion sentimentale, poète intimiste, délicat jusqu'à la gracilité, suranné par instants et réminiscent malgré lui; son recueil s'orne d'illustrations charmantes, huit lavis de la jeune comédienne Cécile Aubry.

Nous percevons ailleurs des notes plus originales ou plus prétentieuses. Car l'hermétisme sert souvent de prétexte à l'inanité sonore, et à un certain degré d'inintelligibilité il est malaisé de déceler le procédé, la supercherie, ou simplement l'illusion qui s'abuse elle-même. Mais nous ne croyons pas nous tromper en accordant peu de crédit à Christian Mottier *(Ville pour Guitare*, Ed. Renée Lacoste), à Jean Mogin, dont les *Pâtures du silence* (Mercure) offrent une creuse nourriture, à Claude Sernet *(Etapes*, Seghers), qui exhale un invincible ennui. D'une meilleure trempe est assurément Paul Chaulot (*L'herbe de chaque escale*, Seghers), chez lequel se croisent les échos divers d'Eluard, de Char, de Saint-John Perse : poésie ambitieuse, mystérieuse, qui s'est placée sous le signe de Heidegger et qui possède un indéniable pouvoir d'envoûtement.

Mais ces deux années de production poétique ont été marquées avant tout par d'importantes anthologies.

Anthologies.

Nous ne regrettons pas les heures passées en compagnie de l'*Anthologie de la Poésie Nouvelle* (Ed. du Rocher), préfacée — de manière étincelante — par Jean Paris; car elle est le manifeste et la somme provisoire d'une de ces générations à la croissance accélérée que fait pousser l'après-guerre. La nouvelle vague poétique, dont le flot déjà s'amortit, y est représentée par Yves Bonnefoy, André du Bouchet, J. Charpier, J. Dupin, R. Giroux, Ed. Glissant, Jean Grosjean, Kateb Yacine, J. Laude, P. Oster, Henri Pichette, Armen Tarpinian, Romain Weingarten. Si l'on met à part J. Grosjean, dont la contribution à ce panorama se justifie mal, le plus âgé de ces poètes, J. Laude, a trente-cinq ans, le plus jeune, Pierre Oster, vingt-cinq. L'intervalle, en effet, découpe des frontières autonomes; et plus encore la volonté de se placer à distance les sépare de leurs aînés. Ils veulent être eux-mêmes, jaloux de leur différence, tout en restant les témoins d'un monde où les époques s'enchevêtrent. Mais il n'est pas facile d'être adulte, et d'échapper au rayonnement des poètes majeurs, Saint-John Perse, René Char, Pierre Emmanuel... En réalité, les fureurs de Pichette se raccordent à la poésie militante des années 40, et du reste les *Epiphanies* ont éclaté voici plus de dix ans. André du Bouchet, poète de l'insensibilité, des formes pétrifiées, n'est pas non plus un inconnu. Et l'intonation de Saint-John Perse, reconnaissable entre toutes, soulève l'ample période d'Edouard Glissant.

Ces poètes nouveaux ne sont donc pas sans liens ni généalogie. Mais leurs traits communs, comme le visage propre de chacun, les distinguent. Ils ne forment pas une école, mais ils jalonnent la même aire de recherches. Leur champ, c'est avant tout le langage, et ils œuvrent avec une sorte d'intransigeance métaphysique entre ses deux extrémités de raffinement (en quête de la perle précieuse du silence) et de profusion (aux confins de la démesure), de culture et de barbarie. C'est même cette oscillation qui les départage, les uns (Bonnefoy, Oster...) inclinant vers l'art savant, les autres (Pichette, Yacine...) avides d'expérience brute. Mais au fond, sous l'apparente froideur comme sous la virulence, la préoccupation est identique d'*instituer* la poésie à hauteur d'homme, à *son* échelle. L'invention va de pair avec la surveillance de la réflexion. Si leurs accents sont différents, ils ont tous beaucoup lu, beaucoup médité, et leur poésie n'est qu'un moyen d'investigation, le plus élevé, parmi d'autres : ils sont aussi critiques, traducteurs, critiques d'art, romanciers, dramaturges, sans vraiment changer de clavier. En un temps où les genres sont fluides, où philosophie et poésie se tendent la main, ils ne songent pas à choisir. La brièveté, la pureté du sens, les retiennent, mais aussi la tribu des mots, la horde des images, les emportent. Nous nous trouvons, non pas devant des messages ou des objets d'art, mais devant des essais thématiques, des

recherches analogues aux recherches picturales et musicales. C'est pourquoi la poésie en formation alterne les structures très condensées, décantées, et le flux verbal, la longue tirade. Car elle n'a pas peur de la discursivité, avec ce que celle-ci représente de risque et de chance, d'initiative laissée au verbe, et sans doute de secrète et nostalgique errance à travers ses labyrinthes. De sorte qu'il ne faut pas trop se hâter de dire que le nouveau lyrisme est délivré de l'envoûtement mallarméen. Le petit homme correct et barbu reste le sorcier de ces étranges géomancies où se plaît l'inspiration contemporaine [1]. Mais le rêve d'un langage en soi est révolu, l'idée d'un Absolu exprimable et invulnérable n'est plus de saison. Ce qui importe, dans l'espérance ou dans le désarroi, c'est l'initiation à l'Etre, l'apprentissage d'être. Tout le reste est littérature. Les curieux poèmes statiques d'André du Bouchet reflètent comme une eau plombée l'effort tenace pour s'enfoncer dans le réel opaque, se fondre avec lui, devenir terre et racines, s'immobiliser dans la nuit germinale : « Entre les doigts, cette cosse de chaume que je ne connais pas. Je ne me résigne pas. La terre est encore plus dure que moi, que les insectes, les corbeaux. Je me trouve partout à ma place, trop lourd pour que le vent me meuve ou m'arrache ». Une poésie grisâtre, calcaire, terreuse, arrimée au sol profond, sourde et appesantie par l'atmosphère, et soudain disloquée et dilatée par une image splendide comme un soc. *Et sulco attritus splendescere vomer !* Chez Jacques Charpier, la même tentative prend la direction inverse : le langage s'exerce à cette « pureté centrale » de Mallarmé, à l'inaltérabilité du diamant, ce qui est une autre manière de perpétrer la « disparition élocutoire » du poète.

Abolir, dépayser, circuler dans des paysages abstraits, tel nous paraît être le vœu impossible et latent des jeunes poètes. D'où l'impression continuelle de frôler des lointains intérieurs, de raser des confins inexprimables. Ceci se répercute en éclosion de mythes singuliers, en apparition d'emblèmes, de figures, qui ne parlent qu'à un seul. Exploration du silence. Parallèlement se développe l'obsession géographique qui va de l'élément à la physionomie naturelle, et des voyages imaginaires à l'investissement de lieux symboliques. Espace et silence engendrent des langues de suprême distinction et d'invincible secret, d'inaccessible rêverie. C'est pourquoi cette poésie asphyxiée reprend souffle dans les espaces, elle couvre ses pages de leur grande rumeur.

Ce que l'on voit se dessiner, à travers des formes parfois tardives et patinées, c'est un certain mode de langage, à la fois confidentiel et oraculaire, un discours poétique en gestation, auquel contribuent les mots rares, les tropes et les figures, la métaphore illimitée, toute une structure rhéto-

1. Nous reviendrons probablement sur cet événement énigmatique qu'est la parution du *Livre* de Mallarmé (chez Gallimard).

rique qui laisse le sens flottant ou celé. Ce n'est qu'en apparente contradiction avec la hantise du langage, avec l'attrait oblique de la marge blanche et des mesures de silence. Le non-dit est en effet l'étoffe, la doublure secrète de l'exprimé. Et l'étreinte de la Nature au mutisme énorme participe du même tourment. Cependant on voudrait inclure les hommes, leur absence serait ressentie comme une trahison. La protestation la plus véhémente strie les versets de Kateb Yacine, une instance précise motive le défilé d'images bariolées et sanglantes : « Toutes les peines sont capitales. Pour celui qui parvient au centre, Au centre du destin. » *(Le Cadavre encerclé)*. Chez l'auteur de *Nedjma*, la plainte séculaire des opprimés se relève. Plus strident, plus hargneux, harcelant comme un tympanon, éclate le tumulte de révolte d'Henri Pichette.

Toutefois, le décalage entre les poètes et le public n'est pas en voie de se réduire. L'arcane confidentiel, le timbre personnel, résistent au déchiffrement : un Pierre Oster, par exemple, esthète, à l'écoute d'une secrète musicalité, décante en un style très macéré l'influence de la *Jeune Parque* et de *Corona Benignitatis :*

Été ! ton pur secret soupire, un jour se fait !

Ici l'inflexion prime tout. L'avenir décidera si ces architectures sont solides ou friables, châteaux de roc ou de sable. Mais, à l'extrême opposé, le lyrisme du hululement perpétuel, du cri irrépressible, assourdit les oreilles. Les fureurs et les trombes d'images de Henri Pichette laissent le lecteur étourdi. Pourtant, relues dix ans après, les *Epiphanies*, ébauche et débauche, *Maldoror* et *La fin de Satan* à la fois, gardent un assez extraordinaire pouvoir d'incantation. Et Pichette, le plus doué sans doute entre ses compagnons, possède aussi des ressources fines, il sait manier des cadences charmeuses :

Sur les rayons, peine perdue
Les livres garderont silence.
Ma plume au tombeau descendue
Laissera froide la balance.

(Connaissance de la guerre).

On surprendrait aussi cette mélodie dans les vers libres d'Armen Tarpinian.

J. Paris traduit bien le caractère scrutateur et tâtonnant de la jeune poésie lorsqu'il parle de sa « difficulté d'être ». Elle est conforme à l'image de ce monde bouleversé, de cette histoire laborieuse qui cherche ses transitions. Elle a écarté le péril démagogique, le ronronnement de la poésie civique, sans conjurer entièrement un verbalisme qui vise à la verbomotricité, une emphase et un désordre qui se couvrent de prétextes poli-

tiques. On la voit fascinée par l'ésotérisme, la rigueur du langage, par la quête des hauts refuges muets; mais elle paie ce beau refus de déchoir par une préciosité inutile et une obscurité propice à bien des illusions et des facilités. Du moins, dès son départ, indique-t-elle son ambition d'être elle-même, et non un succédané.

Heure des anthologies... Nous ne nous attarderons pas à l'*Œuvre Poétique* (Points et Contrepoints) de Vincent Muselli, décédé récemment. Poète notoire, exalté dans certains cercles, dénigré par d'autres, il ne mérite ni excès d'honneur ni indignité. Sur des thèmes éprouvés il a ajouté avec honnêteté et persévérance au feuillage persistant d'une tradition une guirlande harmonieuse de ce laurier malherbien toujours vert, dont nous ceindrons symboliquement son front.

Sous le titre d'*Une Voix* (Gallimard), G. E. Clancier, dont les débuts remontent à 1930, a rassemblé des jalons choisis, notamment de la période de guerre. La perspective ayant changé, ces poèmes conçus pour dérouter la censure ont vieilli, perdu de la substance. Dans leur excès d'images, ils paraissent fabriqués, factices, ou faciles (p. ex. p. 127). Mais les derniers poèmes reviennent à plus de clarté, distillent une émotion plus fraîche. Et, dans le lot ancien, nous avons beaucoup goûté les pièces mineures d'*Intermède ou Chansons sur porcelaine*, d'un charme subtil et d'une écriture précise.

René Char, passé la cinquantaine, vient de filtrer une œuvre déjà très concentrée (*Poèmes et prose choisis*, Gallimard). Ce florilège confirme la place éminente d'un poète sans concessions, d'une intégrité absolue. Char soumet tous ses produits à une pression mentale intense. Les lecteurs informés franchiront les 9/10 du volume pour atteindre les inédits de la fin, où Char, fidèle à lui-même, renoue de plus en plus avec la méditation parménidienne, lyrisme et réflexion s'avérant indissociables et indiscernables :

« L'homme n'est qu'une fleur de l'air tenue par la terre, maudite par les astres, respirée par la mort; le souffle et l'ombre de cette coalition, certaines fois, le surélèvent » (p. 281).

Un autre seigneur, Jean Cocteau, s'est laissé prendre au plaisir de la glane anthologique (*Poèmes* 1916-1955, Gallimard). Le Protée des lettres françaises se livre en ses étranges métamorphoses! Le plumage le plus bigarré de la littérature moderne chatoie de toutes ses coutures! L'enchanteur farfelu nous promène dans sa volière apprivoisée — cage bariolée ou plutôt curieux kiosque en marqueterie et murs de miroirs, dont il a fait une minuscule province intercontinentale. Je conçois bien, pour l'éprouver tout le premier, ce que peuvent avoir d'irritant ces sautillements, ces scintillements, ces contorsions d'acrobate désossé et ce maillot d'Arlequin. Le philistin n'a pas tout à fait tort, qui grommelle : De qui se moque-t-on? Cocteau d'avance s'en est moqué!

Mais qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que
Cela veut dire? On se le demande...

(p. 97)

La poésie, qu'est-ce que cela veut dire? Pirouette, pichenette, et coup de dés :

Que faut-il pour qu'un coup de dés réussisse?
Rien, sinon que la chance, lasse,
S'installe obscurément sur l'os de l'as
Et mette en l'air les tétines du double six...

(p. 100)

J'essaie cependant d'accepter Cocteau avec sa fantaisie, ses *quolibets*. Mais combien l'écriture automatique est mitée! Son butin reparaît bien mince, bien pâle, dans *Léone* (1942-4), *L'Incendie* (1938). La très curieuse *Crucifixion*, aux rythmes qui tanguent, oscille entre l'irrévérence et la confidence. Depuis *Habile est une Hermine* et *Un Ami dort*, Cocteau sacrifie moins à l'ange du bizarre, mais il reste fidèle à l'écriture accélérée, à la trépidation sans fin *(Le Chiffre Sept)*. Il nous manque d'ailleurs les clefs pour saisir l'intention qui enlace les figures et les emblèmes. Les derniers poèmes relèvent de l'inspiration espagnole et de l'écriture aptère de Gongora, sous les dures incrustations se recroquevillent les élytres du rêve.

Le grand Pierre-Jean Jouve a tiré de son œuvre *Quatre Suites* (Caractères), forme littéraire qu'il définit ainsi : « une succession de pièces sans titre qui se répondent entre elles par une circulation interne du sens et quelques rapports formels ». *Les Masques* provient de *Sueur de Sang*, *Nuit des Saints* de *Gloire*, *Innominata* et *Treizième* de *Vers Majeurs*, de sorte que l'on *suit* la trajectoire d'une poésie mystérieuse, qui allège et transmute en essences spirituelles les inexorables épreuves de nos limites : lourds symboles barbares du sang, du sexe — nuit mystique — guerre — et mort :

Oh combien de Désir j'ai de toi ma profonde
De ton chiffre secret dans les ciels achevés,
Quand j'erre sous le poids du malheur de ce monde...

(p. 101) [1]

1. L'opuscule fervent de Mme Juliette Decreux, *Poésie et Transcendance, Jean-Claude Renard* (Points et Contrepoints), serait digne de figurer parmi ces anthologies, tant il recense avec une sûre intuition et une méticuleuse attention les visages de la poésie de J.-Cl. Renard. Ce petit chef-d'œuvre de critique sympathique est venu à point nommé, juste avant que J.-Cl. Renard ne reçût, amplement mérité, le Grand Prix catholique de Littérature (en 1957).

Fruits de l'été.

Nous mentionnerons seulement, parce qu'il déborde les frontières de la poésie, *L'Infini Turbulent* (Mercure de France) d'Henri Michaux. L'inclassable poète s'est livré à une étrange expérience, celle de la drogue, en l'occurrence la mescaline. De ses séjours dans les paradis artificiels, qui ressemblent plutôt à une saison en enfer, il a rapporté un singulier journal à la fois d'observation scientifique et d'extraordinaire délire onirique. Sous l'empire affolant du peyotl qui pénètre les vertèbres, liquéfie les facultés et rend le Moi comme spongieux, il a noté les dérèglements de ses sens, ses extases, ses vertiges; et le résultat est un document brut d'imaginaire sauvage non dénué de fantastique beauté. L'ouvrage est accompagné de dessins hallucinants qui effacent le texte écrit.

Naguère traducteur excellent de Rilke, Claude Vigée s'affirme aujourd'hui comme l'un de nos meilleurs poètes. Exilé loin, de l'autre côté de l'Océan, il intitule *L'Été Indien* (Gallimard) un récent recueil, suivi du *Journal de l'Été indien. Indian Summer*, ainsi nomme-t-on là-bas, en Nouvelle-Angleterre, l'été de la Saint-Martin. C'est annoncer le climat d'arrière-saison, mélancolique et doré, de ces poèmes. Mais ils viennent en réalité de nulle part, et reflètent un pays que n'inscrit aucune géographie. Paysage sublimé, transmué, paysage du cœur immuable qui se souvient : *ô monde de mon amour* (p. 21). Et l'on songe au mot mystérieux de Rimbaud sur les hommes qui meurent loin des saisons. Paysage consumé, où tout se confond en la flambée solaire (p. 23), l'espace, l'approche de la nuit, l'éclosion de l'automne et la mort de l'été (p. 28), pour composer un lieu enfin fixe, soustrait au changement :

O chaîne de lumière, unique été du monde

(p. 28)

L'éternité et l'intimité, la mémoire exilée et l'obsession du soleil, s'enveloppent réciproquement dans le suspens de l'été indien :

« L'été indien est le héraut de l'hiver. Mais il l'annonce pour aussitôt « le suspendre, en inhiber l'absolue et fatale loi. Saison maîtresse des « saisons, heure libérée du passage, en toi le temps se recrée en être ».

(p. 191)

Cette heure qui est entre l'automne et l'hiver retient son souffle, attire la fuite poignante du temps dans son immobilité. La saison indécise appelle la saison du cœur, et celle-ci la saison unique (pp. 21, 30). De l'Alsace au Massachusetts tressaille un éclair instantané. Rien n'est perdu, tout est gardé, par l'espace qui tout embrasse, par l'œil solaire qui tout embrase.

Le journal parallèle qui escorte les poèmes occupe les trois quarts du volume. Il divulgue les motivations secrètes du chant et déterre pour ainsi

dire ses racines intellectuelles. Car ce poète, comme Jean Wahl, fait se relayer réflexion et poésie. Une mutuelle émulation suscite la parole délivrée du poème et la parole patiente de l'expérience intériorisée. Par là les essais poétiques de Cl. Vigée décèlent leur qualité exemplaire, car un poète est toujours plus ou moins un bourreau de soi-même : une subjectivité électrisée et souffrante. On ne s'étonnera pas alors que ce journal secret et sélectif, brillant de notations précieuses et tendres, fasse tant de place aux souvenirs térébrants et à la mystique de l'instant, et que l'imprègne jusqu'aux moelles la « conscience malheureuse » du Juif — la phrase-clef étant celle-ci : « Comment épouser l'exil? » (p. 138). D'ailleurs, Vigée approche ce mitan de la vie où tout élan se reploie, où l'on apprend que vivre, c'est survivre.

Et voici plus de vingt ans que P. Emmanuel s'est classé parmi nos poètes incontestables, et qu'il édifie une œuvre où alternent les hauts édifices épiques et le lyrisme le plus concentré. Mais toujours il vise un unique foyer, martèle une seule exigence, que le registre polémique met également en relief impitoyable. Il se tient parmi nous comme un héraut de l'Absolu ou, comme il préfère dire aujourd'hui, comme un oblat de l'Etre. Telle est, en effet, influencée par Heidegger, sa définition de l'homme. Son récent recueil, *Versant de l'Age* (Ed. du Seuil), est placé sous le signe de l'Etre inépuisable et silencieux que la Parole rend *présent*. Au tournant de l'âge, Pierre Emmanuel profère *sa* vérité d'une voix singulièrement âpre et timbrée, à savoir que l'homme est fondé dans l'Etre, et par là indestructible. La Parole n'a pas d'autre office que de rendre l'homme à son identité originelle. Et le poète est le serviteur de la Parole, le « gardien du langage », du Verbe en lequel l'Etre s'articule par l'être de l'homme. C'est pourquoi ce langage hanté d'absolu est comme taillé à dessein dans le tuf et le roc ontologique, les mots au grain serré éclatent comme des morceaux de quartz dur. Emmanuel, voué ironiquement à la presse, à la radio, et donc à l'avilissement du langage, réagit par une poésie sans merci pour un monde qui prostitue et défigure tout. Vengeur et sarcastique, il arrache les masques, dénude jusqu'à l'os. C'est ce qui fait sa poésie si intempestive, intransigeante, raide dans la dénonciation, inflexible dans l'injonction. Mais l'autre pente, l'autre versant, est moins abrupt, il descend vers la simplicité, l'évidence, achemine vers l'enfance et la douce rigueur de la vie quotidienne, vers la présence de « l'homme originel » (p. 27), toujours le même dans les hasards de son apparition momentanée :

Et parvenu dans la plaine
Digne enfin d'y vivre obscur
Ton âme quotidienne
Sera l'ancre de l'azur.

(p. 144)

Une admirable préface, « Au commencement la Parole », énonce abstraitement ce que les poèmes divulguent ensuite tantôt en laisses compactes, tantôt en quatrains acérés.

Nous clorons cette chronique en signalant l'existence d'une « Société Paul Claudel » destinée à maintenir ou même à accroître le rayonnement de l'œuvre du grand écrivain. La gloire de Claudel n'a rien à craindre des limbes, et sans doute peu à gagner de notre gestion. Mais il reste tout un travail d'exégèse, de recherche et de publication des documents, et surtout de mise au jour d'inédits, en particulier une somme de commentaires bibliques, une correspondance considérable, enfin le *Journal* monumental. Le soin d'une édition critique a été confié à M. Pierre Moreau, professeur à la Sorbonne. Mais l'immense travail que suppose ce chantier grand ouvert se passera difficilement du soutien efficace et fervent de tous les claudéliens, réunis autour de Stanislas Fumet et de Pierre Claudel. Les *Cahiers Paul Claudel* feront le lien des bonnes volontés, des reconnaissantes fidélités. Nous joignons notre appel, modestement, à celui du Comité de Patronage [1]. « Comme la phrase qui prend aux cuivres gagne les bois et progressivement envahit les profondeurs de l'orchestre... »

Xavier TILLIETTE.

1. *Société Paul Claudel*, 11, boulevard Lannes. Secrétaire général : Charles Galpérine, 26, rue du Laos, XVe. Le premier numéro des *Cahiers* étudiera le Burlesque chez Claudel.

UNE CERTAINE AMÉRIQUE

Un certain nombre de films récents nous incitent à la réflexion. *Le désert de Pigalle*, dû à Leo Joannon (auteur du *Défroqué*), pose une fois de plus le problème de l'expression du sacré. *Le Septième Sceau* d'Ingmar Bergman, venant après son étonnante *Nuit des forains*, nous révèle la méditation d'un agnosticisme déchiré et a pu suggérer la comparaison avec Faust par l'ampleur de ses proportions. Chaque mois, une nouvelle adaptation *(Guerre et paix, Le Pont de la rivière Kwai, Les Frères Karamazov)* induit à soulever l'irritante et insoluble question de la transposition d'un livre à l'écran. Nous reprendrons tous ces sujets — ou les plus importants d'entre eux — dans de prochaines chroniques. Plus neuve et peut-être plus urgente est l'incertitude que provoque en Europe la production du cinéma américain. Il n'est point de jour où, à l'issue d'un ciné-club ou d'une conversation privée, un de ces honnêtes gens qui s'intéressent par à-coups à l'existence du 7e art, ne me dise, avec une conviction d'autant plus agressive qu'elle semble mal documentée : « Je me laissais encore prendre aux films américains, mais cette fois c'est fini. Quel infantilisme ! » Ou encore : « Pas étonnant que ce soit si grossier du point de vue psychologique ! c'est un film fabriqué à Hollywood et on ne peut guère attendre davantage. » Voici vingt ans au moins que j'entends cette rengaine. Plusieurs générations de spectateurs appartenant à une bourgeoisie cultivée s'entretiennent dans ce préjugé tenace et finissent par bouder la sortie des films qui viennent d'outre-Atlantique. Ils réservent les rares soirées qu'ils consacrent au cinéma à des films français. Or, si l'on excepte Renoir, Bresson, Tati et quelques jeunes extrêmement bien doués, la production française actuelle (qui a réduit au silence certains grands auteurs et favorisé l'expression de toutes les variétés les plus sordides de commercialisme camouflé) est, en son ensemble, infiniment plus sotte et plus avilissante que la plupart des films qui nous viennent de Hollywood. Encore faut-il faire une rigoureuse discrimination parmi ceux-ci et c'est ce dont mes interlocuteurs se montrent parfaitement incapables.

Il y a toujours eu deux aspects du cinéma américain : même à l'héroïque époque où Griffith fondait la fameuse compagnie « Triangle » avec Chaplin et Douglas Fairbanks, Hollywood offrait une dualité vertigineuse, le meilleur se mêlant au pire, les calculs financiers et le culte outrancier des vedettes s'entrelaçant en un réseau inextricable avec les expériences les plus magnifiquement téméraires, les recherches les plus saines et les plus

loyales. D'un mot, on pourrait dire qu'il y a toujours eu en Amérique un cinéma frelaté, déchet de tout ce que la littérature européenne, le boulevard, le vaudeville, la romance avaient laissé de plus contestable depuis un siècle et, en regard, un cinéma autochtone, enraciné dans le terroir de l'ouest, la grande geste des fermiers et des conducteurs de bœufs et qui devait aboutir à l'une des formes les plus pures de l'art cinématographique : le Western. Aujourd'hui encore, cette division se fait sentir et nous voyons certains producteurs s'acharner à « faire de la psychologie » comme on en faisait à l'époque de Georges Ohnet et d'autres poursuivre, soit traditionnellement, soit par des voies personnelles, la glorieuse aventure de l'Ouest américain.

Mais cette tradition même, qui va des films muets d'un Thomas Ince (interprétés par William Hart, l'homme aux yeux clairs) jusqu'à l'extraordinaire floraison moderne illustrée par un Anthony Mann *(Du sang dans le désert)*, un Nicholas Ray *(Johnny Guitare)*, et plus modestement un Delmer Daves *(Trois heures dix pour Yuma)*, cette tradition profondément américaine est tournée en dérision par nombre de spectateurs cultivés, nourris pourtant de la Chanson de Roland, des Tragiques, de la Légende des Siècles, mais qui se refusent à prendre au sérieux le Western. D'où vient cet apriorisme? D'abord de la multiplicité des films de cowboys dont la télévision, les cinémas de quartier et certaines salles spécialisées du IXe ou du Xe arrondissement font une incroyable consommation. Pour le lecteur mal informé, la qualité se noie dans le quantitatif : Hollywood passe dès lors pour une matrice monstrueuse de Westerns destinés à apporter à l'infantilisme américain sa provision de rêve, d'agressivité et d'hypnose. Tout n'est pas faux dans ce point de vue. Un secteur de la production américaine fabrique en effet du western à longueur d'année et sans grand scrupule inonde le marché de ces films de catégorie B dont le débit est assuré. Mais ne peut-on en dire autant du roman, de la poésie, de tous les genres littéraires? J'ai tenu pendant cinq ans une chronique de poésie dans une revue. Il est inimaginable que tant de plaquettes médiocres ou insipides soient éditées et il faut en subir des vingtaines pour découvrir l'inespéré. Combien de romans qui flattent assez servilement le goût du jour sont lancés par nos éditeurs dont les ambitions n'ont rien à envier à celles des *producers* californiens! Il en est de même pour le western. Sachons nous informer, apprenons à choisir : ce n'est point parce qu'un genre — qui présente par son inspiration et sa structure les linéaments mêmes de l'épopée homérique — a été dégradé par l'industrie du film qu'il doit pâtir de cet avilissement. Je crois même que seuls sont vraiment capables d'admirer la richesse morale, la beauté plastique, le style éclatant et pur du western authentique, ceux qui ont pu simultanément s'ouvrir à l'*Iliade* et à *La chevauchée fantastique*, ceux qui ont eu la bonne fortune d'expliquer *Le petit roi de Galice* l'année

même où sortit sur nos écrans *Le train sifflera trois fois*. Et encore ma comparaison est-elle inexacte; je devrais bien plutôt dire : ceux qui ont la chance d'expliquer *L'Orestie* ou *Prométhée enchaîné*, car le « super-western » que constitue le célèbre film de Fred Zinneman, interprété par Gary Cooper, est bien plutôt une tragédie qu'une épopée : tragédie de l'homme seul qui lutte contre ce destin écrasant avec la noblesse des héros antiques :

Pour les vaincus la lutte est un grand bonheur triste
Qu'il faut faire durer le plus longtemps qu'on peut

écrit Hugo. Et Pascal : « Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue... » C'est cette résonance qui se dégage d'œuvres au fond dépouillées et austères comme *Le train sifflera trois fois* ou *Trois heures dix pour Yuma*. Tout comme c'est le sens d'une Némésis à la fois transcendante et palpitant au plus intime de l'homme qui s'exprime par l'admirable symphonie des rouges de *Johnny Guitare*. Peut-être, comme l'a si bien senti Alexandre Astruc, est-ce dans cette résurgence vigoureuse et originale du conflit qui oppose l'homme à l'univers que les immémoriales structures de l'épopée et de la tragédie sont à même de retrouver leur fraîcheur et leur efficacité dramatique. Il y a dans le western un sens de l'élémentaire puissant et ramassé, une lutte contre le temps et l'espace, une présence de la mort, un compagnonnage fraternel (sensible dans tous les films de John Ford) qui sont ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Et c'est précisément ici, et non pas dans telle grotesque adaptation d'Homère intitulée *Ulysse* ou telle pompeuse illustration des aventures provoquées par *Hélène de Troie*, qu'on peut retrouver la sève ancienne. Les mêmes germes, la même poussée organique, entés sur un terrain vierge et généreux ont redonné aux genres que nous avons découvert sur les bancs de l'école une éblouissante nouveauté : Anthony Mann, avec *L'Appât*, *l'Homme des plaines*, *La charge des tuniques bleues*, *Du sang dans le désert*, brasse la matière épico-dramatique du western avec une aisance et une dignité de style qui nous permettent de redécouvrir la genèse et le développement d'un art, qui au IXe siècle avant Jésus-Christ et au XIe siècle de notre ère, a donné des chefs-d'œuvre.

Il y a une certaine forme de violence, celle même qu'a si profondément analysée Simone Weil dans l'*Iliade*, qui n'est pas incitation à l'agressivité mais réflexion sur la condition humaine. Ici, le western doit être complété par le « film noir », genre presque totalement avili par la production française qui l'a coupé de ses racines mythiques et réduit à une image d'Épinal du gangstérisme : le véritable film noir, né à la suite des beaux ivres de Dashiell Hammett comme le *Faucon maltais*, est lui aussi chargé d'une fatalité et atteint, quand il sait conquérir son style, une sorte de fascination magique : depuis *Scarface* et *Le grand sommeil* de Hawks

jusqu'à *En 4e vitesse* de Robert Aldrich en passant par tel film de Huston, comme *Quand la ville dort*, le film noir s'inscrit dans la lignée des méditations les plus sévères sur la justice, le droit et l'échec de qui s'efforce de gagner le monde par violence. On peut parler de Balzac et de ses héros prométhéens à propos de Huston comme on parle de Faulkner à propos de Nicholas Ray. Le chef-d'œuvre de Robert Wise, *Nous avons gagné ce soir*, histoire atroce d'un boxeur quadragénaire victime d'une machination infernale qu'il tente désespérément de briser, est l'illustration moderne de *Prométhée enchaîné*. La beauté des éclairages, la densité du montage, l'utilisation du son solennisent cette histoire et font des personnages les frères vivants des lutteurs de Michel-Ange. Redisons-le une fois de plus : se braquer sur un sujet est se condamner à ne rien voir. La puissance de l'inspiration, le sérieux du style, le génie plastique du metteur en scène créent un classicisme : celui de l'Amérique d'aujourd'hui comporte les noms de Robert Aldrich *(En 4e vitesse, Le grand couteau, Attaque)*, Nicholas Ray *(La Fureur de vivre, Johnny Guitare, Amère victoire)*, Anthony Mann dont les œuvres principales ont été citées plus haut. Joignons-y Stanley Kubrik qui, avec deux films, *Ultime Razzia* et *Les chemins de la gloire* (inédit en France) rejoint victorieusement ses aînés par la puissante et comme aveuglante nudité de son expression.

Ce palmarès est incomplet : la comédie américaine qui brilla et pétilla pendant l'entre-deux-guerres avec Capra, Lubitsch, Leo Mac Carey, a connu un renouvellement dru et souvent explosif avec Frank Tashlin *(La Blonde et moi)*. La satire de l'*american way of life* a provoqué des critiques filmées d'une audace et d'une cruauté singulières, soit sur le mode frénétique et déchaîné *(Un homme dans la foule)*, soit dans les perspectives d'un néo-réalisme impitoyable *(La Nuit des maris. Les Sensuels)*. Ce pays qu'on dit content de soi et même victime d'un complexe de supériorité a permis des auto-critiques dont on ne trouverait à peu près aucun équivalent en Europe. Il faut bien en convenir : si Hollywood est une foire mécanisée, c'est aussi un creuset, un laboratoire agité par d'amples et mystérieuses secousses d'où sortent les créations les plus surprenantes et parfois les plus riches de substance humaine. Peut-être est-ce parce qu'au fond la race américaine a dans le sang le goût du cinéma. Peut-être est-ce aussi parce que tout est possible dans un tel pays, tandis que l'organisation de l'économie française fait de films comme *Mon oncle* ou *Un condamné à mort* de miraculeuses exceptions.

***

Mais il est temps pour nous de montrer l'autre aspect des choses, si nous ne voulons pas être accusés de parti-pris. Notre propos était de révéler un côté de la production américaine moins connu, ou qui, en tout

cas, exige une certaine qualité d'attention. Vivant en étrange symbiose avec cet élément dynamique, créateur, sans cesse en effervescence, souvent même curieusement confondu avec lui — ne serait-ce que par le fait d'employer les mêmes vedettes — un autre élément s'impose à grand fracas : la superproduction, qui joue généralement sur la notoriété d'un acteur ou d'un titre, la mise en image d'une pièce de théâtre ou d'un roman, souvent européen et doué à ce titre d'un certain coefficient d'exotisme pour le public californien. C'est de ces films que la publicité, la presse, l'affiche nous entretiennent le plus abondamment. Comment ne pas pressentir que deux fois sur trois les conditions mêmes de la fabrication et du lancement risquent de favoriser la naissance d'un objet monstrueux? Si les « honnêtes gens » qui condamnent en bloc l'Amérique lisaient les journaux du cinéma, ils sauraient que John Huston, pressenti pour réaliser *L'Adieu aux armes* s'est récusé devant les exigences par trop commerciales du producteur Selznick, responsable de toutes les grandes superproductions spectaculaires et creuses qui encombrent le marché. Il arrive même à d'excellents artisans d'être victimes de ce goût du spectacle : après *Picnic* et *Bus-Stop* (deux peintures vraies et percutantes de la société américaine), Joshua Logan s'est enlisé dans le marécage doré de *Sayonara*. Mais que dire de Cecil B. de Mille qui, depuis plus de quarante ans, déverse sur l'écran les foules post-flaubertiennes d'une sorte de cycle biblico-médiéval, Babel cinématographique toujours en devenir et qui contient d'étonnants morceaux de bravoure noyés dans l'emphase, la mégalomanie et l'infantilisme? *Les Dix Commandements* après *Samson et Dalila* nous révèlent l'entêtement de Cecil B. de Mille qui se classe lui-même parmi les plus grands réalisateurs du monde. Metteur en scène au sens le plus réduit du terme, Barnum délirant à froid d'un Cirque planétaire qui embrasse l'Ancien Testament, les Croisades et les funambules de *Sous le plus grand chapiteau du monde*. Voilà l'homme américain tel qu'on l'imagine souvent avec sa naïveté pachydermique, son mauvais goût plus colossal que celui des pires artisans germaniques. Et pourtant, cette monstruosité même est un des éléments de la vitalité de Hollywood. D'ailleurs, de Mille a tout de même produit quelques fort beaux films : sans parler de *Forfaiture* (1915), classique du muet, rappelons *Pacific Express* et *Une aventure de Buffalo Bill*.

En fait, le virus du gigantisme est profondément ancré dans l'organisme américain et une fois sur dix donne un résultat assez vertigineux. Naturellement, si le mégalomane a du génie et s'appelle Orson Welles, cela donne *Citizen Kane* ou *Othello*. Dans le cas de la fabrication en chaîne, nous obtenons tous les digests de l'Histoire Sainte gonflés comme des baudruches monstrueuses et la liste est longue de *David et Bethsabée* aux *Gladiateurs*. Il arrive pourtant que ces amateurs d'exhibitions somptueuses et délirantes ne se prennent pas au sérieux : en face de la gravité

obtuse de Selznick, producteur de *Le Soleil se lève aussi*, il y a eu l'aplomb farfelu et mystificateur de Mike Todd adaptant pour rire *Le Tour du monde en* 80 *jours*. La plaisanterie était malheureusement assez fade, la mise en scène trop statique et bien proche du Châtelet, l'interprétation sans relief. Mais la gageure était sympathique. Cette folie des grandeurs rapproche les Américains des Italiens qui de *Cabiria* (réalisé au seuil de la première guerre mondiale) à *La Couronne de fer*, en passant par *Scipion l'Africain*, se complaisent dans l'effervescence et le tourbillonnement des fêtes et des cérémonies antiques, des combats forcenés, des parades inspirées par un baroquisme en ébriété. C'est cette ébriété qui manque assez cruellement au cinéma français qui n'a (pris dans son ensemble et Abel Gance mis à part) la tête ni épique ni burlesque. De là vint l'enthousiasme d'un Louis Delluc, d'un Jean Cocteau découvrant en 1920 les outrances dynamiques et généreuses de la production américaine. Mais je retombe dans le panégyrique et cette seconde partie doit être consacrée au passif d'Hollywood. Abordons pour en finir le secteur psychologique, la mise en images de quelques romans célèbres cuisinés au goût californien : Hugo, Tolstoï, Flaubert, Zola ont été tour à tour martyrisés au cours de ces trente dernières années. Mais le plus curieux semble l'attirance des producteurs américains pour une certaine littérature parisienne, qui s'est manifestée récemment par deux adaptations de Françoise Sagan. Nous ne connaissons encore que la première. Elle peut sembler révélatrice de tout un complexe européen qui a jeté une partie de l'intelligentzia d'outre-Atlantique dans l'existentialisme, la psychanalyse et la rumination des diverses sortes de perversités humaines. La mise à l'écran de *Bonjour tristesse* est d'ailleurs l'œuvre d'un Européen d'Hollywood, Otto Preminger. Viennois, Roumains, Hongrois, Allemands, tous ceux que brasse l'Amérique, après s'être fondus dans un immense magma, reparaissent quelquefois avec des relents d'un certain byzantinisme d'autant plus aigu que cette sensibilité décadente prend appui sur la fébrilité et le remuement d'angoisse qui ne cessent de parcourir les Etats-Unis.

Voici donc la Cécile de Françoise Sagan interprétée par Jean Seberg et vue par l'auteur de *Laura*, *La lune était bleue*, *Un si doux visage*. Ce film a conquis une partie de la jeunesse et de la jeune critique : on y a vu un approfondissement sévère et cruel de la vision du monde qui est celle de Françoise Sagan. En fait, Preminger, par l'austérité incisive de son écriture, le trait impitoyable dont il cerne les allées et venues des tristes héros du livre semble bien donner de ce monde livré à son néant intime une image qui correspond au commentaire lucide qu'en a donné Georges Hourdin : « Ils forment malgré tout une équipe assez morne et que le désespoir ravage. Ils savent que, quoi qu'il arrive, ils resteront sur leur faim, que rien ne sert à rien ; que le temps détruira leur amour et les éparpillera eux-

mêmes, réduits à l'état d'une chose sans nom à la surface du monde vivant [1] ». Mais ne peut-on justement penser que Preminger a voulu aller trop vite au fond des choses et nous livrer ce goût de cendre en méconnaissant le charme ambigu dont Françoise Sagan a su envelopper cette histoire. Ce qui fait le prix du livre — autant que son aspect terriblement documentaire — c'est quelque chose de survolté et de pourtant détendu, une sorte de grâce brusque et sèche qui s'évanouit ici aussi bien dans la grisaille du présent que dans le technicolor de l'histoire racontée à l'imparfait. Peut-être en effet l'adaptateur a-t-il enrichi et ennobli le témoignage d'une très jeune femme. Mais nous avions apprécié dans le livre — plaisir coupable? — ce je ne sais quoi de stendhalien dont l'acidité se fige sur cet écran trop sec. Il semble en tout état de cause peu souhaitable qu'une équipe américaine s'intéresse à ces productions si nettement françaises. Nietzsche parlait de la vocation de jardinier qui caractérise notre pays. Il ne semble point, pour l'instant, que ce soit exactement dans ce registre que les cinéastes américains puissent faire merveille. On peut aimer ou ne pas aimer Vadim (*Les bijoutiers du clair de lune* sont une œuvre fort discutable et fort osée), mais il possède un certain sens de la durée romanesque, du détail, de la nuance expressive qui l'apparente à cette tradition. Il lui manque en revanche une certaine densité tragique qui est le lot des meilleurs cinéastes américains.

Plus grave sans doute est l'ambition intermittente des hollywoodiens de livrer des constats solennels et sentencieux de ce demi-siècle. C'est à une tentative de ce genre que se rattache un film comme *Le bal des maudits*, adapté par l'habile — trop habile — Edward Dmytryk du livre bien surfait d'Irvin Shaw. Vouloir montrer, fût-ce en trois heures de projection, les divers aspects du monde en guerre et les contrecoups de toute sorte amenés par la sanglante aventure, riche à la fois de rencontres et de désastres, c'est une sympathique mais naïve utopie. Il reste quelques moments, quelques visages; mais une fois de plus le sentiment d'avoir été spectateur d'un *digest*, tout comme en voyant *Guerre et paix*. L'Amérique ne doute de rien : c'est là sa force et sa faiblesse. Chez nous, tout au contraire, la vertu de scepticisme est un bien de famille et elle prend souvent l'aspect du sens de la relativité. Après tout, c'est en donnant l'exemple du tact et de la mesure dans notre cinéma que nous pourrions peut-être impressionner Hollywood. Dans ce cas, il semble peu souhaitable de faire des films comme *Le désert de Pigalle*. Mais ceci est un autre article.

Henri Agel.

1. *Le cas Françoise Sagan*, p. 111.

DANS LA LUMIÈRE DE PAQUES

PSEUDO-CHRONIQUE D'ÉDUCATION

Pâques venait avec le jeune avril. Mais l'hiver refusait de quitter la place. Nous avons donc eu des fêtes moulllées, froides de surcroît. Des gens raisonnables, pour qui tous les jours sont pareils, ayant le même compte de vingt-quatre heures, voudraient aux mois cette sagesse arithmétique. On me l'a dit, et que le Dimanche des dimanches devrait y plier son humeur vagabonde. A mon âge, je devrais avoir honte de l'avouer, mais cette fantaisie me donne, comme aux enfants, bien des joies. Celle de rêver, chaque année, avec le calendrier neuf. D'autres ne le font-ils pas avec les indicateurs de chemins de fer, combinant de chimériques voyages? Quand le deuxième trimestre s'allonge et que le carême n'en finit pas, joie de leur faire la nique en leur disant adieu. Et si les professeurs se plaignent qu'il soit trop court, insuffisant pour le travail fructueux, — car chacun sait qu'on ne travaille que pendant le deuxième trimestre, — joie de cligner de l'œil en riant tout bas. Joie encore, en bouclant son sac et roulant sa tente, de partir sans pouvoir prévoir quel temps il fera, et d'en avoir la surprise quand il fait beau, sans déconvenue en cas de pluie. N'est-ce pas la joie du printemps? Les vacances de Pâques en ont la bonne humeur. Assez longues pour que les enfants aient le loisir d'y mener en paix leur jeu, elles sont trop courtes pour que s'y glisse l'ennui de la satiété et du désœuvrement. Tandis que les parents, dont l'hiver a lassé la patience, les voient venir sans protester et ne s'énervent pas avant qu'elles finissent. Est-ce là tout leur prix? Non, vous le savez bien. La joie de Pâques est celle du Seigneur qui ressuscite. Et la litugie renouvelée lui a donné une nouvelle grâce.

Liturgie au creux des villages.

Comment expliquer la chose? Aux enfants que nous avons été, la joie de Pâques venait trop brusquement. Elle succédait d'un coup à la Semaine Sainte; elle n'en sortait pas. La faute n'en était pas à la seule liturgie. Avouez pourtant que nous étions excusables un peu si, éblouis par la lumière du matin, ou de midi parfois, l'élan de l'Exultet ne nous portait pas d'un coup au cœur de la Bienheureuse Nuit. Et, quand était retombé de la tribune le triomphal alleluia, rentrant à la maison ou nous rendant au réfectoire, nous retrouvions un menu de carême, des antiques carêmes pénitentiels. Mais surtout, élèves de collèges religieux, la Semaine Sainte

était à nos yeux la dernière semaine de travail. Les examens trimestriels ravissaient à la liturgie la première place. Et les longues cérémonies ajoutaient à la lenteur des trois derniers jours. On m'a dit depuis que nos maîtres nous retenaient pour conserver à la Semaine Sainte le sérieux que la joie des vacances aurait dissipé. Le succès dans ce cas passait leur espérance. Mais je crois que ce règlement ne cachait pas tant de défiance et que sa seule raison d'être était d'avoir été.

Nos cadets ont changé tout cela. La religion y a-t-elle partout gagné? Trop naïf qui l'affirmerait! Dans bien des familles chrétiennes, hélas! la Semaine Sainte n'est plus en effet que la première des vacances. Si vous me demandiez de garantir que tous les enfants y participent à la liturgie des Jours saints, je m'en garderais. Ils sont las, ces chéris, et libres n'est-ce pas? Et maman soupire en se dirigeant seule vers l'église. Quant à certaines villégiatures, elles éclaboussent de leur scandale la sainteté de Pâques. Mais portons nos regards ailleurs. Nombreux sont les jeunes chrétiens, qui vont seuls ou en groupe, s'unir à la prière des moines ou des moniales. Nulle part sans doute la liturgie n'atteint à cette perfection où la vérité est rendue manifeste par la beauté. L'émotion qu'ils en attendent n'est pas celle que cherchaient les romantiques; elle a la sincérité de leur foi. « Lex orandi, lex credendi. » Plus nombreux encore, ceux qui, étudiants de facultés ou de grandes écoles, scouts, élèves d'un collège, prennent en charge avec leurs aumôniers une paroisse au creux des campagnes déchristianisées. Il n'en manque pas dont le curé s'épuise à courir, pasteur unique de plusieurs troupeaux. La familière petite auto grise a beau se démener, par les chemins comme par les routes, et parfois les raccourcis, elle ne donne pas le charisme de bilocation. Jamais peut-être, devant le porche de cette église, sous un ciel étoilé ou malgré la pluie, ne s'était allumé le feu de bois dont le cierge pascal empruntera la flamme. Jamais encore les cloches de la Résurrection ne s'étaient ébranlées dans la nuit, étonnant l'indifférence qui dort.

Réussiront-elles à l'inquiéter? Il arrive que, la nouveauté ajoutant son attrait aux invitations des jeunes missionnaires, les paroissiens viennent nombreux. Ailleurs, l'assistance d'abord très réduite augmente peu à peu. L'église peut aussi bien rester vide aux trois quarts. « Cette liturgie nouvelle, nous ont dit des curés de campagne, est monastique. Elle exigerait une perfection au delà de ce que nous pouvons. Que voulez-vous que fasse un prêtre seul, assisté de gamins qui, pendant ou après les maigres heures de catéchisme, ont tout juste appris à servir la messe? Pour former quelques chanteurs, plus encore un lecteur capable d'expliquer les rites au fur et à mesure, il faudrait n'avoir pas trois ou quatre paroisses. Ajoutez que les travaux ne chôment pas, dont on ne peut changer l'heure à volonté, que souvent nos gens doivent venir de hameaux écartés. N'oubliez surtout pas la résistance des habitudes paysannes à

toute nouveauté. L'office du soir ne remplace pas pour les femmes le chemin de croix du Vendredi-Saint, ni la Vigile, pour les hommes, la messe du dimanche matin. » Que répondre? En présence de ces prêtres épuisés, le respect ferme la bouche. Mais, avant la réforme de la liturgie pascale, les paroissiens n'avaient-ils pas déjà déserté l'église? Le problème n'est pas de rendre la liturgie accessible, mais de ressusciter la foi d'un peuple qui a perdu son âme. Une Semaine Sainte peut y aider, alors même que nos jeunes et leur aumônier ont officié, chanté, parlé devant quelques enfants et quelques femmes, un homme ou deux parfois, pas toujours. On a parlé dans le village. On a surtout regardé, en soulevant le rideau de la fenêtre, du seuil de la porte entrebâillée. Quand les visiteurs seront partis, les langues se délieront. S'ils ont été de bonne humeur, polis, sachant remercier, discrets et simples, prêts à rendre de petits services, ils laisseront bon souvenir. Et l'un ou l'autre auront remarqué qu'ils entouraient leur prêtre d'une respectueuse affection, qu'ils priaient et communiaient. « Voici que le semeur est sorti pour semer... »

Or, qui donne reçoit. Selon la mesure de l'Évangile, beaucoup plus qu'il n'a donné. D'autant que l'offrande de nos jeunes liturgistes ressemble à l'obole de la veuve plus qu'aux présents des Mages. Que savent-ils, en venant de cette solennelle liturgie? Peu de chose, les grands, peut-être. Quant aux plus jeunes, malgré le soin qu'ils apportent à la préparation des divers offices, leur maladresse hésitante ou décidée ferait pâlir des cérémoniaires et leurs voix fraîches manquent d'assurance. Il se peut même que leur sérieux ne résiste pas, le Jeudi Saint, au bruit de la crécelle. Apprentis liturgistes, sont-ils meilleurs théologiens? Que leur foi sincère est donc pauvre souvent! Mais, ce que du catéchisme ils n'avaient pas retenu ou assimilé, voici que la liturgie pascale le leur fait entendre, parce que non contents d'y assister ou même d'y participer dans une prière communautaire, ils en ont pris ensemble avec leurs prêtres la responsabilité par souci des âmes. C'est par le don du cœur que s'ouvre l'intelligence, en partageant la foi qu'on y pénètre. Aussi, petits comme grands, à la mesure de leur générosité plus que de leur âge, quand s'achève dans la nuit la messe de Pâques, que la lumière sortant du tombeau vide déchire les ombres qui s'attardaient aux bras de la croix, ils s'en vont, qui dans son cantonnement, qui sous sa tente, plus joyeux et fiers de croire d'une foi certaine en Jésus-Christ.

Et qui sait? De la terre jadis chrétienne monte une plainte. Avec le froid, dans cette petite église devenue trop grande, tremble la tristesse des maisons où jadis fusaient des rires d'enfants. De la porte qui fut celle du presbytère a disparu la croix. Si à l'un de ces adolescents la voix se faisait entendre qui demande tout. La reconnaîtrait-il? Au prix de ce pauvre tout, elle offre le centuple et la vie éternelle.

« Si tu savais le don de Dieu... »

Dieu seul appelle et sa préférence est mystère de grâce. Mais à la moisson manquent les ouvriers. Les anciens dont le pas se fait lourd et se courbent les épaules attendent, angoissés, la relève. Des parents avaient prié le Seigneur de choisir à leur table et s'attristent qu'il ait passé devant leur porte sans s'arrêter. Des éducateurs s'inquiètent qui savent ce que vaut un palmarès. Parmi tant d'adolescents droits, purs et de bonne volonté, Dieu, s'il ne voulait pas des aînés, n'a-t-il donc trouvé aucun petit David aux cheveux doux? Ou devrions-nous croire que la plupart de ceux qu'a choisis le regard aimant du Maître se sont détournés, baissant la tête, comme ce jeune homme de l'évangile? Nous ne le pensons pas mais que, pour entendre l'appel, nos enfants sont empêchés par d'autres voix et, plus simplement encore, par le bruit que fait la vie.

Saint Thomas d'Aquin le remarquait déjà : l'urgence de la vie à vivre distrait de Dieu, le souci pressant des tâches quotidiennes, « necessitas rei familiaris ». Aucun qui ne le sache et que de toutes les difficultés de la prière celle-ci sans nul doute est la première. Et la folle vitesse à laquelle il faut vivre aujourd'hui ajoute à l'inquiétude. Or, cette condition est celle de nos enfants et plus encore de nos adolescents. Toujours, ils ont été facilement distraits de leur âme et de Dieu par l'ensorcellement de la vie, légers, étourdis, mobiles d'humeur, vivant intensément le jour qui passe et avides de vivre. Toujours donc ils ont eu besoin d'être enveloppés de paix. Sans être confinés en quelque nursery, enfermés dans leur jeu, il leur faut, au foyer familial, à l'école, le loisir d'une croissance tranquille. L'ont-ils aujourd'hui? A la plupart, la crise du logement mesure chichement l'espace vital, et plus encore le silence. Les mères sont harassées, souvent absentes, ne suffisent pas à leurs tâches. Malgré les préaux austères, la monotonie des classes, la cloche ou le tambour, l'école, hier, assurait des heures lentes dont chacune avait son compte de minutes. Se bousculant, maîtres et écoliers courent après le temps. Car, c'est un des traits de la vie actuelle, qu'on soit toujours en retard. Nous étonnerons-nous qu'un appétit de liberté pousse grands et petits à des distractions qui sont évasion? A la rumeur du travail pressé, de la rue encombrée, le cinéma et la radio, la télévision ajoutent un torrent d'images qui des yeux et des oreilles descendent dans l'âme. Or, cette vie étant celle où ils sont nés, enfants et adolescents ne savent pas vivre autrement qu'à cette allure et dans ce tumulte. Des conditions normales d'une vie intérieure, la facilité à se recueillir est celle qui leur manque davantage. Que devient la prière? A beaucoup d'enfants chrétiens, la fidélité aux prières quotidiennes, à celle du matin en particulier, n'est plus habituelle. Chez de jeunes adolescents, quand il faut qu'ils y pensent

d'eux-mêmes, elle est en train de devenir exceptionnelle. A moins de se boucher les yeux, force est bien de reconnaître aussi que, parmi les écoliers et étudiants, la communion fréquente n'est plus ce qu'elle était pour ceux de leurs aînés que saint Pie X avait fait se presser à la table sainte. La raison en est, croyons-nous, que la vie qu'ils mènent ne leur en laisse pas le temps.

Hélas! dans le monde blessé par le péché, du bruit confus qui les entoure, des voix se font entendre, un jour, plus distinctes, qui les intriguent d'abord et, quand commence la mue de l'adolescence, émeuvent leur chair. Toujours, autour des âmes, a rôdé le démon impur. Notre époque n'est pas pire que telles autres. Serait-ce une raison de ne pas craindre pour ces jeunes baptisés la contagion du mal? On a trop souri de la pudeur, trop dit que l'habitude de tout voir et entendre émousse la pointe de la tentation, qu'une rude franchise suffit à armer l'innocence. La simplicité et la sincérité n'ont rien à voir avec le débraillé du langage et de la tenue. Le respect est sens du sacré. Ne parlons ni des films interdits ou non aux moins de seize ans, ni des chansons de la radio, ni des magazines qui traînent partout, ni encore de certaines villégiatures à la mer ou en montagne avec la liberté actuelle des relations entre filles et garçons. Inutile d'insister. Mais qui ne comprend quel brouillard épais doit traverser la voix de Dieu quand elle appelle un adolescent exigeant de lui être tout et qu'il ne connaisse pas d'autre amour.

Comment garder à Dieu le jeune cœur qu'il s'est réservé pour le travail du Royaume? L'expérience répond : par la communion fréquente et le don de soi aux autres. Et ce sont parmi les signes d'une vocation deux de ceux qui trompent le moins. Or, nous avons reconnu que l'urgence de la vie rendait plus difficile à nos adolescents, grands écoliers ou étudiants, la fréquente communion. Qu'en est-il du don de soi? L'embauche certes ne manque pas, ni la variété des services à rendre et dont nos jeunes sont capables. Mais, où que ce soit, sur le chemin du dévouement, le premier pas engage. A mesure qu'on avance, augmentent les responsabilités à assumer. Aux mouvements spécialisés de jeunesse catholique il faut des militants, aux Cœurs Vaillants des dirigeants, aux unités scoutes des chefs, aux patronages et aux colonies de vacances des moniteurs. Les heures de loisir peu à peu y passent toutes, sans parfois suffire. La parabole se répète de l'ami importun qui frappe à la porte et, de nos jours, met en branle la sonnerie du téléphone. Et s'il est possible de limiter le temps, ce qui est affaire d'organisation, le souci de ceux dont on a pris charge peut-il de même se déposer et se reprendre? Or, voici qu'ont commencé les années d'études plus décisives, celles des premiers examens donnant ou fermant l'accès à des carrières, et les années de préparation à la carrière choisie. Comment beaucoup de parents, si chrétiens qu'ils soient et ouverts au devoir d'apostolat, ne s'inquiéteraient-ils pas? D'autant que,

le plus souvent, Dieu n'a pas encore appelé, ou que sa voix n'a pas été entendue avec la netteté qui lève toute hésitation. « Le travail d'abord, dit-on à plus d'un adolescent. Il est le devoir d'état. Plus tard, quand ils auront acquis la compétence, que le monde de la technique demande de plus en plus spécialisée, leur générosité s'exercera avec un rendement meilleur. » Leur conscience s'interroge. Pour la première fois, un problème se pose à eux que, devenus hommes, ils auront encore à résoudre. La prudence est la première entre les vertus cardinales. Quand la charité théologale veut-elle qu'on lui passe outre? Nous ne jugeons personne, mais que de vocations ont été étouffées dès la classe de Première! Les unes étaient encore au creux de l'âme, comme le grain dans le sillon, et le printemps a trop tardé. D'autres fois, Jésus déjà passait dont il fallait saisir le manteau sans attendre.

Le danger serait moindre dans un autre monde. Le nôtre est celui de la technique, de la science appliquée à rendre la terre plus habitable, meilleure à tous, à ceux qui étaient le moins favorisés. Que la charité chrétienne doive animer cette ambition, le Souverain Pontife ne cesse de nous le rappeler. Mais si des hommes ont quelque difficulté à voir la valeur spirituelle de la technique, comment des adolescents ne seraient-ils pas d'abord sensibles aux promesses qu'elle nous apporte de bien-être ou de puissance? Le prestige de la science, de ses progrès incessants, de ses inventions qui ne les surprennent même plus, efface à leurs yeux la splendeur de la Nature. Or, leurs études orientent leur intérêt dans cette direction. Ni fleurs ni couronnes ne rendront vie à l'enseignement secondaire, celui des vieilles humanités. Son successeur, l'enseignement du second degré affirme, sans honte aucune, avec fierté au contraire, son intention d'être avant tout utile. Constatons-le bonnement. Mais, dira-t-on, en quoi ces études seraient-elles moins favorables à la naissance ou l'épanouissement des vocations sacerdotales? Ceux qui parlent ainsi sont-ils en contact avec les adolescents? Ils sauraient quelle attirance exerce sur eux l'idéal d'un Royaume de Dieu, ici-bas réalisé, simplement parce que la terre aurait été, par une bonne volonté commune, aménagée. « Rendez les hommes plus heureux, disait Victor Hugo, lors de la première exposition internationale de l'industrie, il y a bientôt cent ans, et vous les rendrez meilleurs. » Comment nos adolescents pourraient-ils discerner l'ambiguïté de ce bonheur promis au nom de la science? Or, dans cette tâche d'édification d'un monde nouveau, quelle est la part du prêtre? Ils hésitent. Ils craignent pour lui les engagements temporels. Mais que la sainteté du Curé d'Ars, à la plupart d'entre eux, paraît donc surannée! Une vie entière, employée, consumée à catéchiser, offrir le Sacrifice, visiter les malades, confesser surtout! Mais, s'ils participent à l'une de ces Semaines saintes dont nous sommes partis, la liturgie pascale les mène d'un élan au secret du Mystère de la Rédemption, au

cœur de Jésus-Christ qui, vainqueur du péché, ressuscite et nous ouvre le ciel du Père. Pauvres enfants à qui son insolence a fait, si souvent, perdre le sens du péché! L'ombre de la croix tombe sur sa nudité. La lumière de Pâques le brûle à son feu. Oui, qui sait? En le voyant, le Jeudi Saint, comme le Maître aux pieds des apôtres, s'agenouiller, les reins ceints, celui-ci peut-être ou celui-là a-t-il entrevu ce qu'est, dans la poitrine du prêtre, le cœur nouveau que Dieu lui donne, et pourquoi ses mains ont été liées, l'onction reçue, avant de s'ouvrir à nouveau, mains du Christ qui consacrent, bénissent, pardonnent et sanctifient.

Les vacances sont tôt finies. Le travail du trimestre attend nos jeunes compagnons. Avant de quitter leur village, leur paroisse, de dire adieu à son clocher, dans la campagne encore engourdie, ils guettent si le printemps va naître. Aujourd'hui, dimanche de Pâques, un premier coucou leur a jeté son appel au jeu. Il annonce et promet la joie du renouveau. Faut-il l'en croire, méchant voleur qui est entré dans la vie, en tuant? De la place de l'église où, dès après la grand'messe, des baraques foraines ont étalé leurs trésors dérisoires, dans la nuit tombée, le vent nous apporte des lambeaux de chansons. Mais la voix du Seigneur ressuscité parle plus fort. « Ma joie, nul ne vous la prendra. »

Jean RIMAUD.

LA VIE RELIGIEUSE

L'enseignement du Pontife romain.

Autour des fêtes de Pâques, les grands Congrès ont été nombreux à Rome, ce qui fourni au Souverain Pontife l'occasion de donner, avec un zèle infatigable, d'importants enseignements.

De ces discours récents, le plus capital est, sans doute, celui qui a été prononcé, en français, devant le *XIIIe Congrès de l'Association Internationale de psychologie appliquée* (*Osservatore Romano*, 11 avril 1958). Le Pape y répond à deux questions qui lui avaient été posées, sur la légitimité de l'utilisation des tests de profondeur, et, plus généralement, sur la limite des droits et des devoirs du psychologue dans l'emploi de sa technique, qu'il s'agisse de recherche scientifique ou d'application pratique.

Le pape reconnaît que « les tests et les autres méthodes d'investigation psychologique ont contribué énormément à la connaissance de la personnalité humaine et lui ont rendu des services signalés ». « Personne ne niera, ajoute-t-il, que la psychologie moderne, considérée dans son ensemble, mérite l'approbation au point de vue moral et religieux. »

Mais, évidemment, si les buts de la psychologie contemporaine, à savoir l'étude du psychisme et la guérison des maladies psychiques, sont louables en soi, cela n'entraîne pas que tous les moyens qu'elle peut employer sont, par là même, justifiés *a priori*. Aussi le Pape, se basant sur une notion spiritualiste de la personnalité ou du « je », rappelle quelques règles morales fondamentales. L'intérêt de la science n'autorise pas à violer les normes morales naturelles et révélées qui régissent la personne humaine. En particulier, on n'a pas le droit de pénétrer au plus profond d'une conscience et d'une subconscience, sans le consentement du sujet; un « altruisme héroïque » par lequel un sujet consentant, dans l'intérêt de la science et de la thérapeutique, s'offre à la plus complète investigation psychologique ne suffit pas à légitimer l'emploi de procédés dangereux pour l'équilibre moral du sujet, — la fin, pas plus en ce domaine qu'ailleurs, ne justifiant les moyens; enfin, l'intérêt général et l'intervention de l'Etat ne peuvent permettre au psychologue d'utiliser n'importe quel procédé, sans tenir compte d'aucune considération morale, sans aucun respect pour la personne humaine, libre, image de Dieu, destinée à une fin surnaturelle.

Bien que le Souverain Pontife n'y fasse pas allusion directement, on peut se demander si ces principes ne s'appliquent pas aussi aux méthodes actuelles d'investigation policière : je ne parle pas de la

torture physique, qui semble rarement employée dans la métropole, mais de cette véritable torture psychologique, capable de causer de graves traumatismes mentaux, que constituent les interminables interrogatoires entrés maintenant dans la pratique courante de la police judiciaire; ces interrogatoires, qui durent des nuits entières, ont pour but d'abrutir le suspect jusqu'à le priver de sa liberté et à le forcer à un aveu. La défense de la collectivité, qui est la fin poursuivie, suffit-elle à justifier ce moyen qu'est la torture psychologique? Si, avec le Pape, nous condamnons, comme attentatoire à la liberté essentielle de la personne humaine, l'emploi, sans le consentement du sujet, des drogues de vérité et des machines à déceler le mensonge, il faut, au même titre, interdire l'utilisation de la torture psychologique.

Les autres discours de S. S. Pie XII prononcés au cours de la seconde moitié d'avril et la première quinzaine de mai peuvent se centrer sur l'acceptation optimiste du progrès humain qui revient si souvent comme un leit-motiv dans les enseignements du pape.

On en trouve une expression spécialement frappante dans un Radiomessage pontifical à la Sardaigne à l'occasion du 50e anniversaire du couronnement de la Vierge de Bonaria, *patrona massima dell' Isola* (O.R., 26 avril 1958) :

« Accomplissement de vie, dit Pie XII, c'est l'idéal qui a toujours inspiré l'action de l'Eglise dans le monde. Elle veut que la vie des peuples non moins que des individus se développe selon ses multiples éléments, sans exclure aucune valeur authentique, sans préférer unilatéralement certaines valeurs au détriment des autres. *Elle ne craint pas le progrès ni la modernité.* Tout peut et doit contribuer à édifier la cité chrétienne : religion et science, technique et économie, travail, culture et art. *Il n'y a pas de limite à l'activité humaine,* si ce n'est celle qu'impose une saine morale des valeurs... »

Progrès technique : devant le *Symposium International des radiations ionisantes* (O.R., 17 avril), le pape rappelle, une fois de plus, que le but de la technique est « d'accroître les énergies spirituelles de l'homme et de l'affranchir des servitudes du corps et de la matière ».

Progrès social : dans un discours adressé au *XIIe Congrès National des Cultivateurs directs d'Italie,* Pie XII souhaite, pour améliorer les conditions de vie des agriculteurs, une réforme foncière et l'accès de tous à la propriété directe; il demande qu'on étudie spécialement le sort des *braccianti,* des journaliers, si déshérités. Notons aussi, d'un autre point de vue, dans cette allocution, le cri d'alarme que pousse le Souverain Pontife devant l'indifférence religieuse qui, en Italie comme dans toute l'Europe, commence à gagner le monde rural.

Dans un discours, prononcé le 1er Mai, devant 20.000 ouvriers de l'A.C.L.I. (*Association Catholique des Travailleurs Italiens*) (O.R., 2 et 3 mai), Pie XII met en lumière les progrès accomplis depuis un siècle en faveur des ouvriers; il souligne l'heureuse nouveauté qu'est l'adop-

tion par l'Eglise de cette fête du 1er Mai, fête du travail qui a été instituée par des mouvements qui, à l'origine, étaient antireligieux.

Aussi bien, dans un discours aux dirigeants de l'*Organisation Nationale Italienne d'Assistance aux Orphelins des Travailleurs* (O.R., 4 mai), Pie XII peut-il montrer que l'aspiration à la justice sociale, même chez des hommes qui se voulaient hostiles au christianisme, n'en est pas moins d'origine chrétienne :

« Le fait qui a mûri et déterminé dans le fond des âmes la soif de justice sociale, particulièrement en faveur des travailleurs écrasés par la nouvelle économie, fut le profond sentiment chrétien dont avaient longuement été nourris la société et les individus, bien qu'ils ne voulussent pas en reconnaître la source. D'où ces hommes auraient-ils reçu les idées de justice, de respect de la personne, de piété envers les petits, sans la lumière de l'Evangile rendue permanente dans le monde par les enseignements de l'Eglise ? »

Progrès politique : dans une allocution adressée, en français, à un groupe de ministres et de parlementaires de l'Afrique noire française, (O.R., 14 et 15 avril), le Pape préconise une pacifique collaboration de l'Europe et de l'Afrique dans l'exploitation des richesses en matières premières du continent noir :

« si les divergences d'intérêt immédiat, dit-il, peuvent susciter des conflits temporaires, un raisonnable souci du bien général, la hauteur de vue inspirée par une prudence clairvoyante et des sentiments de confiance mutuelle feront chercher et trouver le loyal accord où seront respectés les droits et les aspirations légitimes de chacun ».

Le Pape entrevoit, cependant, le commencement d'un progrès plus universel, la prise de conscience par l'humanité de son unité et des devoirs qui en découlent; vision étonnante et prophétique, en ce moment de l'histoire que nous vivons où jamais les tensions sociales et internationales n'ont été plus menaçantes :

Notre siècle, proclame le Pape devant le *IVe Congrès national de la Fédération des Congrégations Mariales féminines d'Italie*, est en train d'assister à un développement organique toujours plus grand de l'idée d'une humanité dont les parties individuelles devront, pour autant qu'il est possible de le prévoir, passer du concept d'alliance à celui de communauté, au sens authentique de ce mot, une communauté vivante et agissante. Il n'y a pas de mouvement politique et social qui, de quelque manière, ne fonde toute sa structure sur cette conception pour ainsi dire communautaire de l'Etat et du monde. L'individu, de son côté, se sent, chaque jour, partie vitale d'une réalité unique et prend conscience de ses devoirs envers tout l'organisme social. Et comme cette doctrine se répand dans le monde, Nous avons souvent montré, et Nous voulons le redire..., que les hommes d'aujourd'hui tendent à accueillir avec un intérêt renouvelé la vision qui considère l'humanité presque comme un seul corps et invite les hommes à être un seul cœur et une seule âme (O. R. 28 et 29 avril).

La situation de l'Église en Tchécoslovaquie.

De tous les satellites européens de l'U.R.S.S., la Tchécoslovaquie est de beaucoup le plus fermé, celui aussi où le régime marxiste est le plus solide. Presque rien ne filtre du black-out complet où est plongée l'Eglise catholique. Cependant, deux articles récents permettent de mesurer l'épaisseur de ces ténèbres : l'un, dans la *Herder Korrespondenz* de mai, synthétise les quelques données qu'ont récemment livrées les diverses agences de presse; l'autre, de l'*Osservatore Romano* du 24 avril 1958, tire intelligemment parti d'un opuscule de propagande progressiste tchécoslovaque. Il semble qu'aucun des douze évêques ou ordinaires légitimes n'est à même d'exercer ses fonctions; ils ont été ou emprisonnés ou réduits à l'inaction et remplacés par des vicaires capitulaires imposés par le gouvernement aux chapitres cathédraux ou par des vicaires généraux nommés par le pouvoir; la chose est sûre, d'après l'opuscule utilisé par l'*Osservatore Romano,* pour six des douze diocèses ou administrations apostoliques de Tchécoslovaquie, ou plutôt des onze diocèses et administrations, le diocèse de rite russe de Presov paraissant avoir disparu complètement. Quelques évêques auxiliaires semblent encore autorisés à exercer des fonctions liturgiques. De l'archevêque de Prague, Mgr Beran, emprisonné en 1949, absolument aucune nouvelle. Il y aurait de quatre à cinq cents prêtres en prison et parmi eux au moins cinq évêques. Comme dans les camps de concentration hitlériens, interdiction de dire la messe, de donner les sacrements et d'assister les mourants. Beaucoup de jeunes prêtres ont été ou enrôlés de force dans l'armée ou contraints au travail manuel. Les sept séminaires de Bohême et de Moravie sont remplacés par un seul établissement étatique qui ne peut recevoir que vingt nouveaux candidats par an; en 1955, il y aurait eu seulement vingt-six ordinations pour les six diocèses de Bohême-Moravie, une seule pour le diocèse de Königsgrätz qui compte 850.000 catholiques. Cependant, il faudrait ajouter à la centaine d'élèves du séminaire d'Etat environ deux cents étudiants en théologie catholique dans les universités (la proportion pour la Slovaquie et la Bohême-Moravie n'est pas indiquée). Dans les écoles, l'instruction religieuse est encore donnée, ce en quoi les démocraties populaires sont moins radicales que notre IVe République, mais cette instruction est réduite au minimum.

En Bohême-Moravie, les églises seraient encore pleines, mais surtout de gens âgés ou adultes. En Slovaquie, profondément catholique, séparatiste, anti-tchèque, la foi, comme en Pologne, est une des données essentielles de la conscience nationale. En Bohême-Moravie, au contraire, un certain anti-romanisme qui remonte au Hussisme et à la Montagne Blanche est traditionnel; avant-guerre, l'influence franc-maçonne et rationaliste y était puissante; après 1918, un schisme important s'était produit, sous la forme d'une Eglise catholique

nationale, qui se qualifiait de hussite, mais qui avait vite donné dans un modernisme agnostique très net : elle groupait, avant 1939, environ un million de fidèles en quatre diocèses [1]. Dans ce milieu tchèque, ainsi travaillé de mouvements anticatholiques anciens et profonds, il semble qu'un groupe de prêtres communisants se soit constitué qui impose sa direction à l'Eglise catholique. Il est impossible d'évaluer son importance relative et son influence réelle. Les brochures de propagande qui en émanent tendent à faire croire que la vie catholique est normale en Tchéquie et en Slovaquie. En fait, c'est le pays d'Europe centrale où l'Eglise est le plus privée de ses libertés essentielles.

En Yougoslavie, par contre, il semble qu'une détente commence à se manifester. La Radio de Belgrade a annoncé que trois évêques catholiques pourraient faire leur visite *ad limina*. Déjà en juin dernier l'évêque auxiliaire de Zagreb a pu se rendre à Rome pour y traiter d'une cause de canonisation. Depuis la fin de la guerre et l'installation du régime de Tito, aucun évêque yougoslave n'avait pu entrer en contact direct avec le Saint-Siège. On annonce également un pèlerinage yougoslave à Lourdes.

Malaise chez les catholiques de rite grec ?

La publication du nouveau code de droit canon à l'usage des Eglises orientales en communion avec le Siège romain, produit un malaise dont on ne peut pas encore mesurer la portée et les conséquences, mais qu'il serait imprudent de prendre à la légère. On sait qu'au concile de Lyon de 1274 d'abord, puis au concile de Florence de 1439, fut accomplie, malheureusement de manière très éphémère, la réunion au Siège romain des Eglises de rite grec qui s'en étaient séparées aux IXe et XIIe siècles. Cette union fut décidée sur la double base d'une reconnaissance par les Grecs de la primatie de juridiction du Pontife romain et de l'acceptation par Rome de l'autonomie intérieure des Eglises d'Orient sous la direction de leurs chefs élus en communion de foi et de discipline avec l'évêque de Rome. En fait, les réunions partielles, avec Rome, d'Eglises du Moyen-Orient, auparavant schismatiques, qui eurent lieu surtout aux XVIIe et XVIIIe siècles (Eglises catholiques copte, melchite, arménienne, syriaque, chaldéenne), ont été conclues selon les principes adoptés à Florence en 1439. Les Maronites du Liban qui semblent n'avoir jamais été, à proprement parler, schismatiques, et qui, en tout cas, ont reconnu formellement leur union avec Rome dès le XIIe siècle, forment, eux aussi, selon les mêmes principes, un patriarcat autonome.

Mais un certain nombre de facteurs viennent compliquer les choses.

La structure patriarcale n'est pas de droit divin, pas plus d'ail-

1. En 1930, il y avait 7 millions d'habitants en Bohême, 2.800.000 en Moravie, 3.300.000 en Slovaquie.

leurs que le cardinalat romain. Cependant c'est à Nicée, dès le début du IVe siècle et dès que l'Eglise œcuménique peut s'exprimer librement en des assises universelles, qu'est reconnue explicitement une spéciale prééminence aux sièges « apostoliques » de Jérusalem (Jacques), Antioche (Pierre), Alexandrie (Marc interprète de Pierre), Rome (Pierre); à l'évêque d'Alexandrie est attribuée, dès lors, une grande autonomie; quant à l'évêque de Rome, il jouissait déjà d'une primatie universellement reconnue par le comportement de l'Eglise et qui, bien qu'elle ne revêtit évidemment pas les modalités actuelles, n'en faisait pas moins du successeur de Pierre l'arbitre suprême de la foi et de la discipline. A ces sièges proprement apostoliques, le concile de Chalcédoine, en 425, ajoute, assez arbitrairement, celui de Constantinople, la « nouvelle Rome »; désormais, le titre de patriarche est donné aux évêques des quatre sièges apostoliques et de Constantinople. Les autres patriarcats ou autocéphalies sont de création récente et ne sauraient se réclamer de l'apostolicité spéciale des grands sièges antiques. Mais il se trouve que tous ces grands sièges primitifs, à l'exception de celui de Rome, sont maintenant en territoire musulman et ne gardent que l'ombre de leur importance effective de jadis. Certes, la fonction d'un patriarche dans l'Eglise ne se mesure pas à sa puissance matérielle, et si demain, comme l'imaginait Hugh Benson, dans un état d'apostasie généralisée, l'évêque de Rome était le chef d'une minuscule communauté, il n'en resterait pas moins le pontife universel. Il n'empêche que la condition de fait des grands sièges patriarcaux historiques rend difficile l'exercice des privilèges que l'Eglise de Nicée et de Chalcédoine leur reconnaissait. D'autant plus qu'il y a plusieurs patriarches pour un même siège : outre les Orthodoxes, pour le seul siège d'Antioche il y a trois patriarches catholiques, le syrien, le maronite, le grec melchite; ce dernier, qui porte en outre le titre personnel d'Alexandrie et de Jérusalem, a actuellement sous son immédiate juridiction seize prêtres séculiers, onze prêtres réguliers.

D'autre part l'évêque de Rome, qui possède une juridiction universelle clairement définie au concile du Vatican, est en même temps patriarche de l'Occident. « Pendant des siècles, par suite de la rupture de communion avec l'ensemble de l'Eglise d'Orient, le Souverain Pontife n'eut plus à exercer son autorité de fait que sur les Eglises du patriarcat d'Occident demeurées dans sa communion, autrement dit sur les Eglises latines. Il n'y avait plus d'intérêt pratique à distinguer les deux fonctions de patriarche d'Occident et de Souverain Pontife [1] » qui avaient été discernées théoriquement aux conciles de Lyon et de Florence. Bien que les unions des derniers siècles soient basées sur cette distinction, cependant il faut reconnaître que les définitions du concile du Vatican la rendent plus délicate : le pape a

1. P. C.-J. Dumont. L'Eglise latine et les Eglises d'Orient, dans *Vers l'Unité Chrétienne*, n° 101, p. 32.

une juridiction *directe* et universelle sur toutes les églises; s'il n'est pas de foi définie que les évêques tiennent directement du pontife romain leur juridiction, cependant on peut dire que le mouvement de la théologie latine rend cette thèse de plus en plus probable. En tout cas, la centralisation de l'Eglise latine autour de Rome s'accentue de plus en plus : le pape nomme aujourd'hui directement, à quelques exceptions près, tous les évêques de rite latin. Tout cela rend bien impossible un retour pur et simple à la situation de 1439, encore plus à celle de 425; souhaiter un tel retour serait un archaïsme théologique et disciplinaire, un refus au développement et, en définitive, une erreur.

C'est cet ensemble complexe de faits qui, pour l'instant, serait l'obstacle majeur à une éventuelle réunion avec Rome des Eglises séparées d'Orient. C'est aussi ce qui explique, sans entièrement la justifier, la réaction de certaines Eglises uniates. Le catholicisme oriental a déjà été fortement ému par la récente nomination directe par le Saint-Siège du patriarche maronite; cette mesure, très exceptionnelle, était rendue nécessaire par les circonstances. Une prescription du nouveau droit canon oriental semble avoir aussi profondément troublé ces mêmes Eglises : la place donnée aux patriarches dans la préséance. Comprenons que ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement une susceptibilité blessée, mais la conception même, trop archaïque certes, de la fonction des patriarches dans l'Eglise.

Cette émotion s'est traduite sous une forme particulièrement véhémente dans une conférence de Mgr Medawar, auxiliaire de S. B. le patriarche grec melchite d'Antioche, Maximos IV, après le synode exceptionnel de l'Eglise melchite au Caire (février 1958). Nous croyons devoir en citer un passage caractéristique, malgré son ton violent, à titre documentaire et pour faire comprendre avec sympathie les problèmes qui se posent à des catholiques de rite oriental qui ne mettent pas en question, pour autant, leur fidélité à Rome :

Le meilleur moyen, dit Mgr Medawar, de prouver les bonnes dispositions et la pureté d'intention de l'Eglise catholique, c'est de montrer aux Chrétiens comment Rome entend organiser l'Eglise réunie, quelle place elle entend faire à l'Orient... Cette place de l'Orient dans l'Eglise catholique est des plus honorables, puisqu'elle considère les patriarches apostoliques de l'Orient comme chargés, avec le Pape de Rome et après lui, — sa très spéciale autorité personnelle n'étant nullement contestée, — puisqu'elle les tient soucieux du gouvernement de l'Eglise et leur reconnaît le premier rang immédiatement après le Souverain Pontife, sans intermédiaire... Or au lieu de montrer au monde orthodoxe cette place à laquelle il a droit dans l'Eglise une, le nouveau droit canon promulgué par le Motu proprio *Cleri sanctitati* lui présente des patriarches diminués, à qui on veut bien reconnaître quelques privilèges d'ordre simplement historique, mais dont les plus importants sont soumis à des autorisations préalables ou à des confirmations postérieures. Avec une pareille conception de l'institution des patriarches, il était naturel de leur assigner dans l'ordre des préséances une place très éloignée du Pape.

Cependant Mgr Medawar conclut :

Nous avons soumis une lettre synodale à S. S. le Pape. Et tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui c'est que le Pape est vraiment le Père commun, qu'on obtient justice quand on s'adresse à lui, et que l'accueil réservé à nos demandes a été, non seulement sympathique et encourageant, mais que nos réclamations sont examinées sous d'heureux auspices. Attendons donc l'issue avec confiance... [1].

Christopher Dawson, premier professeur de catholicisme à Harvard.

C'est, certainement, un événement de portée œcuménique considérable que la fondation à la faculté de théologie protestante de Harvard, dans la plus illustre des Universités américaines, d'une chaire Charles Stauncey Stillman pour l'étude du catholicisme, — d'autant plus que le premier titulaire est, non seulement un catholique romain européen, mais un petit-fils de clergyman anglican et un converti, l'illustre historien et essayiste anglais, Christopher Dawson. Cette chaire Ch. S. Stillman est un *guest professorship*, c'est-à-dire que les titulaires ne sont pas agrégés à vie à Harvard, mais se succéderont : Christopher Dawson, qui a soixante-huit ans, est nommé pour une durée de cinq années. D'après le président de Harvard, cet enseignement permanent est destiné à donner aux futurs ministres protestants une meilleure et plus exacte connaissance du catholicisme. De cette fondation, si hardie et si libérale, on peut rapprocher la création, décidée par le luthéranisme mondial, d'un institut d'étude du catholicisme que nous avons relatée dans une de nos récentes chroniques.

Ces deux créations marquent, peut-être, une étape nouvelle dans la recherche œcuménique. Nous sommes impuissants devant les difficultés dogmatiques insurmontables auxquelles, de plus en plus semble-t-il, se heurtent les Eglises à la recherche d'une unité qu'elles savent désirée par le Christ. Nous pouvons, du moins, travailler sérieusement à abaisser les barrières d'ignorance réciproque qui nous séparent. C'est pourquoi il faut saluer les initiatives de Harvard et des luthériens.

Ne serait-il pas souhaitable que, dans nos universités catholiques, s'introduisent des instituts ou, au moins, des chaires d'étude œcuménique? A Nimègue, existe une chaire de « phénoménologie protestante », confiée, il est vrai, à un ex-pasteur protestant, ce qui peut heurter les non-catholiques. Il serait plus difficile à nous d'y nommer des titulaires protestants ou orthodoxes, mais ces chaires ou ces instituts pourraient facilement être dirigés par des hommes à la fois impartiaux et compétents et devenir des centres très féconds d'intelligence mutuelle et de rencontres. L'expérience prouve que la foi catholique n'a rien à craindre de ces études sereines et objectives.

15 mai 1958. Robert ROUQUETTE.

1. Texte complet de cette conférence, dans *Vers l'Unité Chrétienne*, *loc. cit.*

D'Accra à Tanger : Manifestations unitaires et réalités africaines

L'Orient arabe a récemment multiplié les manifestations d'union, verbales d'abord [1], puis effectives [2]; il semble que ce soit maintenant au tour de l'Afrique, avec, à quelques jours d'intervalle, les conférences d'Accra (15-22 avril) et de Tanger (27-30 avril). La généralisation outre-mer de ces mouvements d'unification, prompts à nier ou à tourner des divisions et des différences que l'on se plait en Occident à tenir pour importantes, mérite de retenir l'attention. Est-ce simplement affaire de circonstance, voire de mode? Ou faut-il s'attendre, avec de véritables changements, à la naissance de nouveaux équilibres, sinon même à leur stabilité?

Ces conférences qui prolifèrent si vite évoquent l'image familière à notre époque d'une réaction en chaîne, ou du moins l'idée d'une sorte d'émulation; elles dépassent aisément les prévisions, parfois aussi les desseins de leurs organisateurs. A Accra, le Président N'Krumah eût souhaité, assurait-on, affirmer la solidarité sociale et économique des pays d'Afrique; mais les Tunisiens, réconciliés de la veille avec les Egyptiens et entraînant nécessairement les délégués du Maroc, y ont introduit de façon plénière les délégués du FLN et en ont fait un débat politique dominé par l'affaire algérienne.

Tout a facilité cette évolution. Ni le Ghana, membre du Commonwealth, en relations diplomatiques et économiques suivies avec Israël, ni le Libéria, client des Etats-Unis, ne souhaitaient voir mettre en cause les Anglo-Saxons ou soulever trop vivement les problèmes orientaux. Aucun des délégués ne connaissait les affaires du Congo Belge ou de Mozambique assez bien pour attaquer ces bastions « coloniaux ». Les délégations « arabes » formaient paradoxalement, la majorité : cinq sur huit. L'Afrique « européenne » manquait : l'Algérie officielle n'était évidemment pas conviée, et l'Afrique du Sud, ayant refusé l'invitation, fut en passant condamnée, par défaut, pour sa politique d'*apart-heid*. Il y avait toutes sortes de raisons de faire de la France l'accusée numéro un : la publicité suscitée par l'affaire de Sakiet Sidi Youssef, le vide politique à Paris, la présence des représentants du FLN et de l'opposition du Cameroun et du Togo (en ce dernier pays, les élections tenues deux jours plus tard en furent sans doute influencées), peut-être un certain défaut, de notre part, d'une préparation diplomatique dont sut si bien jouer Israël; et même, en fin de compte, l'humeur ressentie devant l'évolution rapide, dans un

1. Voir *Etudes*, février 1958, pages 214-220.
2. *Ibid.*, mars 1958, pages 396-398.

cadre français, des territoires d'AOF et d'AEF, absents eux aussi de la Conférence.

Le tableau complet d'une Afrique vraie ne pouvait sortir des fragments ainsi juxtaposés à Accra. Restait à dessiner une Afrique arbitraire, qui pût se refléter en ce miroir brisé. Si réaliste qu'il soit habituellement, le Président N'Krumah se félicite donc de voir désormais abolie la distinction entre Afrique noire et Afrique blanche, créée par les impérialistes à des fins de division : « Aujourd'hui, dit-il, le Sahara est un pont qui nous unit. Nous sommes une entité symbolisée par une personnalité africaine unie. » L'idée du neutralisme positif, inspirée par le Caire, s'accompagne de la proclamation de la solidarité africaine, solution des difficultés politiques comme des problèmes de développement. Aussi bien, la Conférence doit-elle, lit-on dans *Al Alam*, organe de l'*Istiqlal* marocain, « susciter une assistance africaine mutuelle permettant peut-être de se passer d'une aide étrangère susceptible de virer au colonialisme et à l'exploitation ».

En son élan final, la Conférence fait ainsi songer à la danseuse de Paul Valéry, « ivre de la négation de la nulle réalité ». Certes l'enthousiasme peut être créateur et, comme le remarque un excellent observateur de la Conférence, M. R. Blanchet, « faire taire beaucoup de préventions et même passer sur beaucoup de difficultés » (*Marchés Tropicaux du Monde*, 3 mai). On reste cependant étonné devant l'optimisme aussitôt ressenti par certains commentateurs américains revêtus de fonctions officielles. Parlant le 25 avril devant l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Georgetown, à Washington, le Sous-Secrétaire d'Etat adjoint pour l'Europe, M. Frederick Jandrey, affirma que les Etats-Unis respecteraient, malgré les dangers qu'il comporte, le choix du neutralisme que certains pays d'outre-mer pourraient être appelés à faire librement. Et son collègue pour l'Afrique, M. Joseph Palmer, opine que « si les leaders africains mûrs et modérés se maintiennent, et si les puissances administrant ces régions se montrent compréhensives, l'évolution d'une grande partie de l'Afrique sera si rapide que les nouveaux Etats pourront échapper à la phase initiale de destruction souvent traversée par les nationalismes dans d'autres régions, et qu'ils se conformeront naturellement à la tendance universelle du monde libre à la coopération entre nations ».

Parallèlement on trouve insuffisants, chez les extrémistes moghrébins, les résultats d'une conférence qui s'en est tenue à la manière de l'O.N.U., à de simples recommandations au lieu d'organiser une action effective devant ces critiques, exprimées à Tunis par le quotidien d'opposition *As Sabah*, récemment autorisé à reparaître; le Président Bourguiba expédie donc à Tanger une « équipe de choc », dont le fourrier, M. Abdel Magid Chaker, directeur du Bureau politique du Néo-Destour, déclare dès avant la conférence « qu'elle serait à l'entière disposition des Algériens ».

Ceci donne le ton d'une réunion dont on sait encore peu de choses en raison du huis clos, sinon qu'elle fut dominée par le F.L.N..

malgré quelques réticences de l'Istiqlal et du Néo-Destour, et qu'elle a conclu à la réalisation effective d'une unification moghrébine assortie de la création d'un gouvernement algérien libre. Au demeurant, les gouvernements de Tunis et de Rabat auront à traduire dans les faits, au rythme qui leur conviendra, les décisions prises ainsi par les partis.

Dans l'immédiat, c'est une nouvelle machine de guerre contre la politique française en Algérie qui sort de la Conférence de Tanger. Mais certains observateurs étrangers soulignent que l'unification moghrébine, à plus ou moins long terme et dans le fond, est moins exclusive de la France qu'il ne peut le paraître d'abord : « Un élément constructif semble être sorti de Tanger : la création d'une assemblée consultative nord-africaine en tant que première étape vers une fédération. C'est là une idée ancienne, qui découle tout autant de la formation française commune aux trois territoires que de la logique géographique. Si elle se réalisait, on pourrait difficilement espérer la voir fonctionner, à moins qu'elle ne soit fondée sur des liens économiques étroits avec la France; et nombreux sont les Français qui voient dans une forme de communauté franco-nord-africaine le seul moyen de sortir de l'impasse actuelle. Malheureusement, ils ne trouveront guère d'encouragements dans l'atmosphère de la conférence de Tanger » (*Times*, 2 mai). On peut penser que les développements futurs dépendront beaucoup, en effet, des initiatives et des énergies françaises, en ce moment paralysées. Mais jusqu'à présent les réactions françaises spontanées ont consisté à nier, avec une nouvelle vigueur, la réalité effective de l'unité moghrébine.

Quelles que doivent être d'ailleurs les futures conséquences politiques de ces manifestations unitaires, elles nous incitent, en tout cas et en premier lieu, à jauger plus rigoureusement certains éléments de fait où l'Occident se plaisait naguère à voir d'assez solides sûretés. Bien que réels, ni l'antagonisme entre Moghreb et Orient, ni les tensions, de l'Atlantique au delà du Nil ,entre Noirs et Arabo-berbères, ni les particularismes locaux des pays d'Afrique du Nord, n'ont fait obstacle à des manifestations unanimes dirigées contre l'action politique d'une nation d'Occident. Mythique et précaire, selon certains, mais capable de susciter de vifs et violents entraînements, cette passion unitaire apparaît, dans l'immédiat, comme un élément de fait dont un observateur objectif ne peut refuser de tenir compte. De cette négation du réel accoutumé peuvent, en effet, jusqu'à un certain point, sortir, dans l'ordre politique, de nouvelles réalités.

Pierre RONDOT.

Vers une communauté eurafricaine

L'encyclique *Fidei donum* de Pâques 1957 montrait au passage le chemin à suivre dans les relations entre l'Europe et l'Afrique[1], œuvre de coopération dans la paix et la compréhension réciproque. « Nous formons des vœux pour que se poursuive en Afrique une œuvre de collaboration constructive, dégagée de préjugés et de susceptibilités réciproques, préservée des séductions et des étroitesses du faux nationalisme, et capable d'étendre à ces populations, riches de ressources et d'avenir, les vraies valeurs de la civilisation chrétienne, qui ont déjà porté tant de bons fruits en d'autres continents. »

Même orientation dans un discours pontifical à des personnalités d'Afrique et de Madagascar du 12 avril dernier : « l'apport des capitaux et des techniques d'Europe est un service irremplaçable qui hâtera le développement économique des pays d'Afrique. Ce développement est urgent, chacun le sait, car, dans le monde moderne, l'interdépendance économique est devenue telle qu'un pays sous-développé ne peut jouir d'une entière liberté. L'inégale répartition des dons et des richesses de la nature fait aux hommes une obligation morale de s'aider les uns les autres, chacun selon les lumières et les forces qu'il a reçues ». Doctrine à laquelle faisait écho la déclaration commune des Archevêques de la Délégation apostolique de Dakar (*La Croix* du 4 mai).

D'où l'étonnement qui nous saisit à lire la motion des étudiants catholiques africains réunis en congrès à Brive, les 7, 8 et 9 avril (texte dans *Afrique nouvelle*, Dakar, 25 avril). Après avoir refusé l'an dernier la loi-cadre, cette année ils « repoussent formellement les tentatives par lesquelles, sous le nom de Marché commun ou d'Eurafrique, le colonialisme cherche en fait à élargir et intensifier sa domination économique »... La jeunesse n'excuse pas tout et pour les jeunes aussi valent les paroles du Pape.

André Rétif.

Les Journées Universitaires de Clermont

Cette « Paroisse Universitaire » n'est décidément pas une paroisse ordinaire. Dispersée aux quatre coins de la France, elle ne peut se rassembler qu'une fois l'an, pour quatre jours de prière et d'étude. Fidèle à la tradition instaurée par son premier aumônier, le Père Paris, elle le fait toujours pendant la semaine de Pâques, la semaine

1. Voir le commentaire de cette encyclique dans *Les Missions catholiques*, Paris, 1er trimestre 1958.

des « vêtements blancs », marquant ainsi combien le mystère pascal est central à notre liturgie et comment les « renés » que nous sommes tous trouvent dans la joie pascale à la fois le rappel de la grâce de leur baptême et le cœur même de chacune des messes qu'ils célèbrent.

C'est à Clermont que se retrouvaient cette année, du 8 au 11 avril, les universitaires catholiques. Ils étaient environ 1.500, membres à tous les niveaux de l'enseignement public français. Car cette paroisse géographiquement dispersée est un véritable exemple d'unité : du professeur de Sorbonne à l'institutrice d'école maternelle, tous s'y retrouvent en frères, pour prier côte à côte et pour réfléchir ensemble sur quelque grand thème d'étude qui les a, pendant un an, tous occupés dans leurs divers groupes. Venus de Quimper ou de Strasbourg, de Dunkerque, d'Alger ou de Perpignan, ils trouvent, dès la première messe de leur rencontre annuelle, le moyen de chanter ensemble, de dire d'une même voix les formules de la prière, de manifester ainsi une extraordinaire unanimité de ferveur. Leurs voix n'ont pourtant pas la sûreté de celles des moines; pris individuellement, ils n'ont guère plus de connaissances musicales que le paroissien français moyen; mais, qu'ils se rencontrent pour la messe dans une cathédrale, et leur prière se fait exemplaire, soit qu'ils proclament, dans l'hymne de Sérapion qu'aimait tant le P. Paris, la louange du Père Invisible, soit qu'ils s'avancent, en procession chantante, pour recevoir, tous ensemble, le corps du Christ. Ces messes des Journées Universitaires suffisent à elles seules à manifester l'existence parmi les membres de notre enseignement public d'une communauté chrétienne authentique, et c'est par la vie que les universitaires montrent sans tapage la possibilité, dans l'école laïque, de l'épanouissement de la foi. C'était cette année la trente-cinquième fois qu'ils se réunissaient ainsi; et comme chaque fois, l'unanimité et la simplicité de leur ferveur leur conquirent l'estime sympathique de tous les chrétiens et de tous les pasteurs qui ne les connaissaient pas encore bien.

Clermont n'avait pas acueilli les Journées Universitaires depuis vingt-cinq ans; aussi la petite équipe locale tint-elle à marquer sa joie de recevoir les participants par un dévouement inlassable et souriant. Les autorités départementales et municipales manifestèrent aux universitaires un intérêt fort sympathique, soulignant notamment l'importance, pour une laïcité ouverte, de la présence vivante dans l'enseignement français de chrétiens loyaux et actifs. Mgr de la Chanonie, évêque de Clermont, qui nous recevait dans sa magnifique et austère cathédrale, voulut, au cours de notre deuxième messe, nous adresser la parole. Il eut la bonté de présider personnellement deux de nos matinées de travail, et de nous dire avec délicatesse comment l'Eglise bénit de tout cœur les efforts que nous faisons pour trouver, respectueux du pacte laïque, les moyens d'être chrétiens partout. Pour la première fois, Mgr Ménager, évêque auxiliaire de

Versailles, délégué de Mgr Rémond, depuis si longtemps l'évêque protecteur de la « Paroisse », put participer à deux de nos journées; et sa présence souriante fut pour nous, comme il se plut lui-même à le souligner, le signe manifeste de l'intérêt porté par l'Eglise à nos efforts et à nos progrès.

Le thème d'étude de cette année, « La Vie de Foi », était un sujet immense et difficile, surtout si l'on voulait dépasser, comme le tentèrent chacun des trois rapporteurs, l'intuition première de tout chrétien devant un tel sujet, celle de la dualité du monde et de l'univers de la foi. Comme le souligna dès la première minute le président de la Paroisse Universitaire, Roger Dumaine, le chrétien ne peut que constater d'une part l'existence traditionnelle dans l'Eglise de modes de vie chrétiens en apparence totalement retirés du monde, et d'autre part le fait d'une organisation du monde, technique, économique, politique, sans recours apparent à la foi. Le chrétien qui vit à la fois dans le monde et dans l'Eglise doit-il se contenter de constater l'existence d'une insoluble dualité, et tenter plus ou moins adroitement de vivre alternativement sur les deux plans? Telle était la question que, l'année durant, les groupes de paroissiens universitaires s'étaient efforcés de fouiller.

Il semble bien que ce travail préparatoire ait été cette année particulièrement actif; de sorte que les orateurs ne s'adressèrent pas à un auditoire mal préparé ou indifférent. Qu'il s'agit d' « Equipes Enseignantes » (composées d'instituteurs), d' « Equipes Techniques », ou de groupes locaux moins homogènes, tous ces noyaux avaient, à leur manière, réfléchi au sujet et l'avaient travaillé au long de l'année. Le travail par groupes devait d'ailleurs, comme c'est la tradition, se poursuivre au cours des Journées elles-mêmes, puisque chaque après-midi les universitaires se retrouvaient pour des réunions spécialisées, dans lesquelles membres de l'enseignement supérieur, de l'enseignement secondaire, de l'enseignement technique, de l'enseignement primaire, enseignants scientifiques, se retrouvaient pour s'efforcer d'affronter les problèmes qu'une authentique vie de foi pose dans leurs divers milieux de vie. Qu'il nous soit permis de souligner ici le travail considérable effectué par les « Equipes Enseignantes », et d'évoquer l'émotion que devait ressentir l'abbé Duclercq, leur aumônier national, lorsqu'il se retrouvait cette année à Clermont. Car c'est dans cette ville, en 1942, qu'il assistait à la fondation de la première équipe. Ceux qui ont cheminé depuis lors avec lui ou près de lui ont pu mesurer les difficultés et les souffrances du chemin parcouru pendant ces seize années. Ils peuvent également se rendre compte maintenant de la fécondité de cet effort apostolique exemplaire, nourri par la foi chrétienne, animé par le plus grand respect de l'originalité et des valeurs de ce riche milieu enseignant : c'est donc avec une joie très spéciale que tous virent l'abbé Duclercq célébrer par deux fois la messe au cours de ces Journées devant la Paroisse tout entière.

Les trois rapports, fruits de la réflexion conjuguée de diverses équipes et de leurs trois auteurs, prirent le problème de points de vue successifs. Le premier, présenté par J. Brothier, professeur au lycée de Pau, étudia « Le Croyant parmi les Hommes », en s'efforçant, à partir de l'expérience d'un petit groupe d'universitaires, d'analyser dans la vie professionnelle, la vie syndicale, la vie politique, la manière dont un chrétien entreprend de vivre sa foi. Il le fit avec une franchise si directe, une délicatesse et un respect d'autrui si évidents, que son rapport, qui touchait pourtant à des questions brûlantes, fut unanimement et chaleureusement apprécié. P. Imbs, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, dans un magnitique exposé intitulé « Le Croyant et les Œuvres de l'Esprit », nous montra comment malgré ce qu'il appelle « la tentation du ghetto », les chrétiens engagés dans la création, la recherche ou la diffusion de la culture, sont acculés à « l'inévitable rencontre de la vie de foi et de l'humanisme moderne ». Il analysa les « conditions d'un humanisme à l'usage des chrétiens d'aujourd'hui », humanisme moderne, de notre temps, « humanisme du dialogue », menant finalement le chrétien à « l'humanisme de la Joie ». Il restait à G. Belleville, professeur au Collège Moderne de Lyon-Minimes, de méditer longuement sur « Le Christ, Vie du Croyant ». Après nous avoir montré « le Christ, vie de l'homme intérieur », qui, d'un Dieu transcendant, nous donna la révélation plénière, et dont la vie se reçoit dans l'Eglise, Son corps, il nous dépeignit « le Christ, vie de l'homme engagé », que nous donna Notre-Dame, « la plus authentique des filles d'Abraham », « la croyante par excellence qui plut à Dieu par sa foi ».

Il ne saurait être question de résumer en quelques phrases la riche substance de rapports qui étaient si manifestement le fruit de longues heures de méditation. Aussi bien le texte complet en sera-t-il prochainement publié [1]. Nous ne pouvons que donner ici, sur leur ensemble, quelques considérations générales. Il est indispensable d'abord de souligner la valeur de témoignage que représentent ces réflexions, nées de personnalités et d'expériences si distinctes, et pourtant unies par tant de caractéristiques fondamentales communes. Ces trois hommes qui nous parlèrent ne s'exprimaient pas en individus isolés venant exposer à un auditoire étranger leurs idées personnelles : ils parlaient en frères devant des frères, d'une expérience intellectuelle et spirituelle profonde, vécue dans chaque cas non par des solitaires mais par des hommes ayant chacun l'expérience vivante de la communauté. Brothier nous dit expressément que son rapport était le fruit de la réflexion commune avec un groupe de ses collègues; derrière les paroles de Belleville on sentait à chaque instant l'expérience lyonnaise du « Foyer Notre-Dame des Sans Abris »; et dans

1. Prix de souscripition 200 fr. à adresser à Association J. Lotte, 84, rue d'Assas, Paris VIe. C.C.P. Paris 2062-56.

la magistrale leçon d'Imbs s'exprimait non point un professeur lointain parlant du haut de sa chaire, mais un maître proche de son auditoire, attentif à ses réactions et à ses soucis, habitué à penser non point dans l'abstrait, mais en face et en fonction des préoccupations et de l'évolution du monde moderne; sa présence au monde contemporain était si intense que cet humaniste classique n'avait aucune peine, sous nos yeux, à assumer les valeurs d'un humanisme moderne encore tâtonnant. Décidément nous avions devant nous des hommes, des hommes enracinés dans une vie et dans une communauté; ces chrétiens, sans le vouloir, implicitement mais de manière éclatante, se montraient à nous vivants, actifs, engagés. Nous étions loin, comme Mgr Ménager se plut à le souligner en quelques mots de conclusion, de ces chrétiens en qui Nietzsche ne pouvait voir que des « nullités vertueuses ». Les chrétiens qui nous parlaient, et c'est là la plus riche et la plus positive des constatations, étaient d'abord des hommes; et qui, cela se sentait, étaient aussi pleinement et naturellement chrétiens qu'ils étaient hommes. Chacun à sa façon nous montra d'une manière vivante que sa foi était en même temps, comme le dit l'un d'eux, « regard et engagement du côté de Dieu », et « regard et engagement du côté de la terre et des hommes ».

Certains auditeurs, au cours de l'intéressante séance de discussion qui couronna la recherche de ces journées, leur reprochèrent de n'avoir pas assez explicitement analysé, en philosophes ou en théologiens, en quoi consiste cette vie de foi qui n'est sûrement pas la même chose que la vie de la foi. Il y a, dit l'un des contradicteurs (si l'on peut employer ce terme dans un tel contexte de dialogue fraternel), une vie de foi, une manière d'exister, comment s'élabore-t-elle? Y a-t-il, après tout, une conduite spécifiquement chrétienne? et, si oui, quelles seraient ses caractéristiques? On aurait pu tenter, nous dit le Père Dabosville, aumônier de la Paroisse Universitaire, d'aborder cet inépuisable sujet de la vie de foi en se demandant comment l'homme de foi s'efforce à vivre, dans le monde, selon la vertu de pauvreté; comment l'illumination de la foi lui confère une certaine forme de sagesse; comment tous ses actes doivent être posés dans l'amour. Pauvreté, sagesse, amour, que le chrétien ne peut séparer de la personne du Christ. Et ce sujet devrait donc logiquement nous entraîner à méditer sur l'Incarnation, à nous demander comment, dans la personne de Jésus, l'homme est assumé, ainsi que toute la destinée humaine. Nous ne saurions accepter une philosophie qui verrait, d'une part le monde des êtres créés que le chrétien, par le biais de la morale, s'efforcerait de christianiser, et, d'autre part, le monde divin radicalement séparé. Le Christianisme n'est-il pas la religion de Dieu fait homme? et l'humanité du Christ ne saurait donc paraître à nos yeux comme un simple vêtement superficiel, comme un simple moyen pris par Dieu pour se faire entendre de nous, car le Christ est homme, pleinement, totalement. Comment la vie de l'homme chrétien est-elle le prolongement de cette incarnation

du Christ, et en quoi notre incarnation diffère-t-elle de celle de Notre Seigneur? Toutes questions qui appellent étude et auxquelles nous n'avons pas encore pleinement répondu. L'habitué des Journées Universitaires connaît bien cette exigence qui, chaque année, les rapports une fois entendus, pousse les « paroissiens » universitaires à prolonger plus avant leur étude de l'année, à s'apercevoir de l'immensité du champ à défricher, à se résoudre à continuer sans repos la recherche. Et Mgr Ménager, dans ses mots de conclusion, devait en profiter pour nous exhorter à « ne pas tourner la page », à continuer la réflexion dans le sens amorcé, à poursuivre cet effort d'insertion de la foi dans la vie, qui dépasse, une fois atteint un certain étiage de la vie de foi, le simple souci de la culture d'une vie spirituelle conçue comme une réalité séparée. De toute évidence les rapporteurs ne pouvaient, en trois heures, épuiser un tel sujet ni répondre à une telle multitude de questions. Mais un de leurs auditeurs peut bien dire, au nom des autres, qu'à son sens ils avaient déjà implicitement répondu à ces questions : non point tant par les paroles qu'ils nous dirent que par ce que, dans leurs paroles, nous avons senti qu'ils étaient.

Malgré la richesse de ces séances de travail, ce n'est pas en elles pourtant qu'il faut situer les moments les plus hauts de ces grandes journées universitaires, mais bien dans les moments liturgiques : les messes, dont nous avons déjà parlé, célébrées dans l'immense vaisseau gothique de la cathédrale de pierre noire ou dans la nef romane aux colonnes bariolées de la magnifique église d'Issoire; le *Salve Regina* qui, sous les voûtes de pierre grise d'Orcival, marqua la fin du pèlerinage; les méditations unanimes de cette foule recueillie, guidée dans sa prière par quelques mots de son « curé ». En cette année 1958, plusieurs de ces moments de méditation tournèrent la prière des universitaires vers Marie. Ce fut le cas notamment, le premier soir, au cours d'une inoubliable veillée à Notre-Dame du Port, où, sous la perfection de ces voûtes séculaires, une foule serrée, dans le recueillement d'un silence parfait, médita, par la lecture de trois textes bibliques (le récit d'Anne, mère de Samuel, figure de Marie, mère de Jésus; le récit de l'Annonciation en St. Luc; la révélation de la Femme dans l'Apocalypse), sur le mystère de Marie. Les sobres paroles du Père Dabosville guidèrent alors nos pensées vers l'unique créature en qui la parole de Dieu put accomplir tout son dessein, vers cette vierge silencieuse, libre créature accordée aux desseins de son Créateur; car il est un rapport intime entre la Parole de Dieu, Parole créatrice, et Marie... Tout ce qui est fait uniquement selon les lois de la nature est voué à la stérilité, car seul Dieu est créateur. Il crée lorsqu'il trouve devant Lui des êtres assez abandonnés pour devenir les instruments de Sa volonté. Et lorsque, au cours de la dernière messe célébrée en la cathédrale par Mgr Ménager, le Père Dabosville médita avec nous sur la prière, il sut nous montrer que le point de départ même de notre prière doit être d'une

radicale humilité : à nous de nous accepter tels que nous sommes; de même que nous savons que le Seigneur a sauvé le monde, ce monde dont nous connaissons pourtant le triste état, de même nous connaissons le divorce entre ce que nous savons que nous sommes et ce que nous sommes réellement; conscients de notre pauvreté, jusque dans la foi, nous savons que c'est Dieu qui enfante et Lui seul. Notre prière sera donc d'abord affirmation de notre fondamentale insuffisance; plus qu'un exercice formel, elle sera une manière d'être tournés vers Dieu par tout ce que nous faisons; cessera alors en nous cette solitude orgueilleuse, ce stérile dialogue avec nous-même que nous appelons parfois prière. Regardons la prière de l'Eglise, et participons à ce qu'elle est; l'Eglise dans sa prière est comme la Vierge Marie; l'union de l'Eglise et de Notre-Dame se fait à partir d'un même *Fiat,* d'une même totale acceptation de la volonté créatrice de Dieu...

Pierre DANCHIN
professeur à la Faculté des Lettres de Nancy.

Avant la Coupe du Monde

Au cours de ce mois de juin, seize nations vont partir à la conquête de la Coupe du Monde, le trophée le plus envié du football. Cette épreuve quadriennale a été précédée par des éliminatoires réparties sur deux saisons en « poules » de trois ou quatre pays chacune. Les vainqueurs de ces joutes préalables se rencontrent maintenant dans le tournoi final. Le principe du tirage au sort limité par l'admission de « têtes de série » a permis en principe de trier l'élite, et il continuera à régir la phase décisive, de façon que la marge laissée au hasard empêche les protestations, et que la restriction de l'arbitraire pur maintienne le *suspense.* La Suède, pays qui reçoit, et l'Allemagne, championne de 1954, sont qualifiées d'office.

Mais les éliminatoires ont déjà provoqué des coups de théâtre. Parmi les victimes de marque et les absences imprévues figurent notamment l'Espagne et l'Italie, de sorte que la France sera seule à défendre l'honneur du football latin. La Coupe est d'ailleurs coutumière des surprises. On se rappelle comment, il y a quatre ans, l'Allemagne, repêchée au premier tour, avait, au terme d'une finale épuisante, triomphé par 3-2 des prestigieux favoris hongrois, eux-mêmes vainqueurs des Sud-américains. Mais il est peu probable que se renouvelle le drame de Berne. Le football magyar a perdu, on sait dans quelles circonstances, ses plus brillantes étoiles. Et l'Allemagne de

l'Ouest présente cette année une formation rajeunie, mais fruste, dont on n'imagine pas qu'elle puisse rééditer son exploit antérieur.

Cette fois, les pronostics s'orientent vers les Argentins et les Brésiliens, merveilleux athlètes et jongleurs de balle incomparables. Mais, si loin de leurs stades pleins de bruit et de fureur, pourront-ils s'acclimater à temps? On pensait assister à la résurrection du football britannique, jadis le premier du monde aux temps de son splendide isolement, mais aujourd'hui assez détérioré. Pour la campagne de Suède, Grande-Bretagne et Irlande délèguent quatre équipes; la meilleure, celle d'Angleterre, a malheureusement perdu trois joueurs de premier plan dans la catastrophe du Manchester United. Les Russes infatigables font figure d'épouvantails, et les chances de la Tchécoslovaquie ne sont pas du tout négligeables.

Peu importe, au reste. L'intérêt spectaculaire réside dans le progrès et l'assortiment des styles. Sur le même canevas se brodent des évolutions infiniment variées et palpitantes. Le professionnalisme a favorisé le développement d'un jeu raffiné et savant. Les prouesses techniques, retournés, talonnades, tacles, feintes, sont, n'en déplaise aux *laudatores temporis acti*, plus fréquentes qu'autrefois. Les matches en « nocturne », sous la lumière poudroyante des projecteurs, ont accentué l'aspect de ballet féerique des grandes rencontres. La tactique, elle aussi, WM et « carré magique », « béton » et marquage serré, auxquels ripostent le « tourbillon », les « montées offensives » des lignes arrière et les « courses dans les espaces libres »...., progresse à l'envi comme l'art militaire. Mais chaque pays garde sa marque de fabrique, sa physionomie. La méthode anglaise s'est dégelée, elle est moins monocorde et raide, mais les joueurs aux jambières matelassées préfèrent toujours les grands coups de botte, les longues transversales et les charges viriles. Les Yougoslaves demeurent des techniciens émérites et inefficaces. Les blonds Soviétiques courent comme des dératés, frappent fort, et ne se perdent pas en floritures. Les Allemands opposent à l'invasion de leurs buts la digue étanche de leurs colosses. Les virtuoses autrichiens, à la manière académique un peu désuète, continuent à tabler sur l'exploit individuel plus que sur une stratégie. Le onze suisse, qui ne sera pas du voyage de Suède, a mis au point le procédé du « verrou », c'est-à-dire d'une défense cadenassée. Les amateurs belges et hollandais se battent avec l'énergie des petits peuples. Espagnols et Italiens, enfin, dessinent d'élégantes arabesques, subtilisent le ballon comme une muscade, mais perdent assez vite courage quand la fortune leur est adverse.

Et la France? Ses chances d'avancer dans la compétition sont réduites. On espère cependant qu'elle mettra plus de cœur à l'ouvrage qu'en 1954 où son exhibition fut si décevante. Pour la circonstance, notre équipe, à ossature de joueurs chevronnés, récupérera au centre de l'attaque sa fine lame Raymond Kopa. Cela suffira-t-il à incliner la balance? Après une période d'ascension, l'équipe nationale est de nouveau stagnante, ses récentes prestations ont été médiocres. Nos avants

manquent de punch, comme on dit, et démultiplient les passes à l'excès. Pourtant, quand l'inspiration souffle, les Tricolores ne le cèdent à personne en intelligence et en adresse. A l'issue d'une saison chargée, il faudrait un miracle pour qu'ils retrouvent d'un coup l'influx et l'ardeur à la lutte.

Pendant trois semaines, des millions de supporters vont être tenus en haleine. Le football est le sport populaire et unanime par excellence. Il y a là un phénomène collectif et social auquel contribuent bien des facteurs, qu'un savant psychologue néerlandais, M. Buytendijk, n'a pas jugés indignes d'une grave analyse [1]. Les dieux d'Aristote sont sur les prairies rectangulaires comme dans la cuisine. Et, à y réfléchir, une partie de football n'est point une image si superficielle ou méprisable des relations éthiques : le flux et le reflux de la balle, sous l'impératif de la règle, figurent une tension disciplinée, un affrontement à découvert, et l'assaut valeureux de la chance. La loyauté du jeu ne pourrait-elle pas normaliser de plus vastes combats? C'est pourquoi nous suivrons avec une pointe de mélancolie le débat qui va s'ouvrir au pays de Nobel, débat où « les effets feront foi » pour seize emblèmes variés comme l'arc-en-ciel, qui, sur l'herbe pâle des terrains nordiques, ne danseront qu'un seul été...

XXX.

Études anglaises de Mystique

L'Angleterre a connu au XIVe siècle une floraison d'auteurs mystiques : ainsi Richard Rolle, Julienne de Norwich, Walter Hilton et le plus souvent mentionné, sinon le plus fréquenté, l'auteur resté anonyme du *Nuage de l'inconnaissance*. Trop peu lus sur le continent, croyons-nous (en dépit de l'excellente présentation par P. Renaudin, *Les mystiques anglais*, Aubier, 1954); ils n'ont pas la grandeur espagnole, un peu tragique, de saint Jean de la Croix, ni la spontanéité très féminine de sainte Thérèse d'Avila. Mais ils frappent par leur sérénité, leur pudeur, peut-être surtout par l'équilibre d'une humanité déjà sauvée. Et ils écrivent, non pas principalement pour des moines ou des moniales, mais pour le peuple chrétien auquel ils rappellent que le précepte de la perfection, le commandement d'aimer Dieu de toute son âme, s'adresse aussi à tous.

Le P. Molinari vient de consacrer à Julienne de Norwich une étude à la fois très scientifique, très théologique et très accessible à tout lecteur cultivé (Paul Molinari, s. j., *Julian of Norwich*, Longmans, Green and Cº, 1958); en même temps qu'un travail historique, c'est

1. *Le Football. Une étude psychologique.* Desclée de Brouwer, Paris 1952, 54 pages.

une contribution à la théologie mystique en général; conduite avec prudence, avec défiance des affirmations hâtives ou radicales, dans un effort d'objectivité qui frappe.

Julienne de Norwich : « une femme sans lettres », déclare-t-elle d'elle-même, qui a écrit pourtant, au temps de Chaucer, l'un des premiers monuments de la langue anglaise. Dans la mouvance sans doute de l'abbaye bénédictine de Carrow, elle-même « recluse » auprès de la cathédrale de Norwich, elle nous dit peu de choses de sa vie extérieure. Elle rattache le développement de sa vie intérieure à trois demandes qu'elle adressait au Seigneur : celle de connaître sa Passion, celle de recevoir la grâce d'une maladie grave, celle de garder au cœur trois blessures — à l'image du triple coup de glaive qui laissa sainte Cécile agonisante —, la blessure de la contrition, la blessure de la compassion et celle de la nostalgie de Dieu. Cela paraît au premier abord emprunté au vocabulaire, un peu conventionnel, d'une dévotion raffinée. Cela introduit en réalité à une spiritualité profonde, simple, métaphysique, et, nous pourrions dire, virile.

Le P. Molinari examine patiemment si cette maladie à la mort, demandée et obtenue par la recluse, et qui constitua pour elle le seuil d'une vie nouvelle, a été d'origine naturelle (ou nerveuse) ou surnaturelle : sans décider absolument sur ce point, il met bien en lumière que cette confrontation avec la mort, pleinement acceptée, a constitué le point de départ décisif. Surtout, il ressort de son étude qu'au delà de tous les phénomènes « accidentels » de la vie mystique de Julienne, s'impose l'essentiel de cette vie, dans la révélation, en elle, autour d'elle, de l'amour de Dieu. C'est à cette expérience fondamentale que se ramènent les seize « révélations » contenues dans le livre de la recluse et cela donne à sa doctrine un caractère d'optimisme chrétien, ou plutôt de joie paisible et assurée, qui est très frappant. Cette dévote de la Passion du Seigneur a été une mystique de la joie et de la paix, et la maladie physique qu'elle avait demandée l'a établie dans une santé d'âme admirable. Donnant, en sa « réclusion », l'exemple d'un détachement radical, elle souligne que la clef de tout n'est pas un effort chagrin contre soi-même, mais une attention à Dieu, un accueil de sa révélation. L'abnégation prend chez elle son vrai visage, à la fois mystique et humain, d'oubli de soi pour Dieu, dans la lumière de Dieu. Cette découverte de l'amour de Dieu à l'origine de toutes choses, au fond de l'être de toutes choses, évoque fortement sainte Catherine de Sienne, ou la « contemplation pour l'amour » de saint Ignace. Il est notable que l'expression prend alors dans sa simplicité qui n'a rien de technique, une rigueur théologique et métaphysique, qui constitue d'ordinaire l'un des signes des mystiques authentiques.

C'est ce qui ressort d'ailleurs de l'édition moderne de *la Révélation de l'amour de Dieu* que vient de publier Anna Marie Reynolds (*Julian of Norwich: a shewing of God's love*, Longmans, Green and C°, 1958);

un petit volume commode qui, sans enlever au texte ancien sa vigueur simple et son originalité, le rend en anglais contemporain (en faisant précéder cette version d'une introduction fort utile).

Walter Hilton, un autre spirituel anglais du XIVe siècle, lui-même chanoine régulier de saint Augustin et théologien, vient d'être mis aussi à la portée du grand public et son *Echelle de la perfection* a été récemment publiée dans les Editions « Penguin », dont on connaît l'étendue et la vogue (*Walter Hilton: the ladder of perfection*, a new translation by Leo Sherley-Price, Penguin ed., 1957). Ce livre avait depuis longtemps exercé en Angleterre une influence profonde, que soulignait, récemment encore, l'un des maîtres (protestant) en études mystiques, Evelyn Underhill. Ce traité de la perfection chrétienne (sans offrir les complications que pourrait évoquer le titre d' « échelle ») est abordable à tout chrétien. S'il y est maintenu que certaines hauteurs de contemplation ne peuvent normalement être atteintes que dans une vie retirée du monde, il y résonne, bien avant *l'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, un appel à la perfection adressé à tous les gens du monde, à l'exercice de la prière comme à la plus haute activité de l'homme, à la « contemplation » même; l'idéal étant, comme le dit lui-même l'auteur, d'unir la vie de Marthe et de Marie. Optimisme chrétien, ici encore, sans formules dévotieuses, sans insistance sur les étapes de nuit et de déréliction, et où pourtant la coloration mystique est indéniable.

A cette courte chronique sur les mystiques anglais joignons la mention d'une autre étude, toujours sur un mystique du XIVe siècle, mais allemand cette fois, et d'une stature universellement reconnue, Maître Eckhart (*Meister Eckhart*, par J. M. Clark, professeur à l'université de Glasgow, Thomas Nelson and sons ltd, 1957). Ce livre d'un auteur protestant, mais qu'un catholique pourrait signer, croyons-nous, apporte une contribution de grande importance à l'étude de ce mystique et grand philosophe. Il se termine sur la traduction de quinze magnifiques sermons (qui tiennent d'ailleurs presque la moitié du volume). Il rejette par contre nombre d'apocryphes qui couraient jusqu'ici sous le nom d'Eckhart (entre autres le petit opuscule de la *sœur Katrei*, aux formules profondes, d'inspiration évidemment eckhartienne, mais inquiétantes). On sait qu'un certain nombre de propositions extraites des œuvres d'Eckhart ont été condamnées sous le pape Jean XXII, en 1329, et qu'après une vigoureuse défense, Eckhart témoigna filialement de sa soumission.

La forme des sermons et des écrits reconnus authentiques était certainement volontiers paradoxale, au risque que les auditeurs s'attachassent de préférence au paradoxe lui-même. Comme le déclarait Tauler, qui lui-même a reçu l'influence d'Eckhart : « un maître nous a instruits sur ce sujet. Il parlait du point de vue de l'éternité et vous l'avez entendu du point de vue du temps. »

En justifiant Eckhart de tout reproche vraiment fondé de panthéisme, l'étude que nous signalons laisse ouvert le problème principal

qu'il pose, à savoir celui des rapports entre la mystique d'une part et d'autre part la théologie et même la philosophie. Philosophie d'inspiration thomiste, certes, mais dont le rôle ne semble pas toujours ancillaire et dont les rapports avec le dogme révélé ne sont pas toujours faciles à éclaircir. Les paradoxes eux-mêmes, qui relèvent certainement pour une part d'un vigoureux tempérament oratoire, posent la question plus profonde d'une dialectique, qui n'est pas sans présenter une ressemblance avec celle de Hegel.

Jean-Marie LE BLOND.

L'itinéraire d'Henri Perrin, prêtre ouvrier

Jeune prêtre de la Compagnie de Jésus, Henri Perrin était parti en 1943 comme aumônier clandestin du S.T.O. en Allemagne. Il fut reconnu, emprisonné, puis expulsé. A son retour, il écrivit ce *Journal d'un prêtre-ouvrier en Allemagne,* connu de nos lecteurs. Quelques années plus tard, il devenait prêtre-ouvrier dans le 13e arrondissement, à Paris. En 1951, il quittait la Compagnie de Jésus. Incardiné au diocèse de Sens, il s'engagea, avec la permission de son archevêque, comme prêtre ouvrier au célèbre chantier de l'Isère-Arc (Briançon), et prit une part très active à deux grèves longues et dures. Le chantier s'achevait en février 1954, au moment même où les évêques de France demandaient à tous les prêtres-ouvriers de quitter le travail. Après quelques mois de repos et de réflexion, Henri obtenait de son archevêque l'autorisation de suivre, à Paris, l'enseignement d'un centre professionnel accéléré; au cours de ce stage, le 25 octobre 1954, il trouvait la mort dans un accident de moto.

Henri Perrin avait beaucoup écrit; en plus de son *Journal,* il avait composé des notes personnelles et il entretenait une correspondance assez considérable. C'est par la simple publication d'une partie de ces écrits que ses amis ont voulu retracer son *Itinéraire;* ils n'ont ajouté que les explications indispensables, rédigées d'ailleurs avec le plus grand soin.

La valeur et l'intérêt de ce livre viennent du contact direct qu'il nous donne avec la pensée d'Henri Perrin. Témoin pendant quinze ans des tentatives de l'Eglise de France pour l'évangélisation de la classe ouvrière, prêtre-ouvrier d'une activité débordante pendant la moitié de ce temps, il est un de ceux qui ont le mieux pénétré la misère spirituelle et l'hostilité à l'Eglise des milieux prolétariens. « Cette première plongée dans le monde du travail ou de la jeunesse, écrivait-il en 1948, prêtre-ouvrier dans le 13e arrondissement, m'a valu

1. *Itinéraire d'Henri Perrin, prêtre-ouvrier* (1914-1954), présenté par ses amis. Editions du Seuil, 1958.

une conscience de plus en plus aiguë du fossé profond entre ce monde et la foi dont je suis porteur. Conscience... d'une quasi-imperméabilité entre le monde des *croyants* et le monde actuel. Conscience que le message chrétien, tel que les chrétiens d'aujourd'hui le transmettent... est parfaitement étranger à ce monde » (p. 167). Les écrits d'Henri Perrin révèlent une âme de feu, entièrement dévouée au prolétariat, dans laquelle l'amour de Dieu n'a cessé de s'épanouir en amour sans borne pour le monde ouvrier.

Lecture bienfaisante, à condition de ne pas perdre de vue les limites de ce témoignage, que risquerait de masquer la manière même dont il a été composé.

Tout d'abord, le portrait d'Henri Perrin que nous livrent ces pages semble un peu incomplet, sinon déformé. C'est à peine si de brèves allusions sont faites à quelques déficits secondaires du héros : on pense à ces biographies édifiantes, où « le saint » possède juste le minimum de défauts nécessaire pour mettre en relief ses inégalables vertus. Tous ceux qui ont connu Henri Perrin savent que ses plus belles qualités avaient pour revers certains défauts, principalement d'ordre intellectuel. Jugement pas toujours sûr et incapacité fréquente à saisir d'un même coup d'œil les aspects complémentaires d'un même problème : d'où ces jugements unilatéraux et passionnés. Peut-être les auteurs de ce livre n'ont-ils pas poussé assez loin leur enquête. Grande a été ma surprise, je l'avoue, quand, il y a quelques jours, un ancien prêtre-ouvrier de la Compagnie de Jésus m'a exprimé son regret de n'avoir pas été consulté, alors qu'il possède un ensemble de lettres fort intéressantes d'Henri Perrin. Il semble que les auteurs aient négligé d'avoir recours aux souvenirs des Pères de la Compagnie, même de ceux qui ont le mieux connu Henri Perrin. Ils se sont contentés de reproduire quelques lettres de ses Supérieurs, retrouvées dans ses papiers. Ne courait-on pas le risque de se priver ainsi de sources précieuses pour une véritable connaissance de l'âme d'Henri Perrin?

Enfin, sur le récit des événements auxquels il fut mêlé, deux séries de réserves seraient à formuler. Tout d'abord, étant donné le jugement un peu unilatéral d'Henri Perrin, est-il sage de présenter les grèves du chantier Isère-Arc à l'aide des seuls documents émanant plus ou moins immédiatement de lui? N'eût-il pas été plus objectif de produire également quelques témoignages émanant de divers autres milieux : inspection du travail, préfecture, Electricité de France, entreprise Borie...? La confrontation aurait permis de mieux comprendre et de mieux juger l'intense activité d'Henri Perrin, au cours d'une lutte entreprise pour mettre fin à une situation très défectueuse. Ensuite, si nous avons admiré la sage discrétion avec laquelle les auteurs ont rapporté les circonstances dans lesquelles Henri a quitté la Compagnie de Jésus (séparation, devait-il écrire, « qui fut on ne peut plus fraternelle »), il nous est impossible de souscrire à la manière dont est évoquée, à travers tout le volume, la dramatique

affaire des prêtres-ouvriers; d'un bout à l'autre, certaine version « officielle » est considérée comme acquise sans discussion. Impossible également de faire nôtres les remarques finales relatives à l'intention qu'Henri Perrin semble avoir eue, peu de temps avant sa mort, de demander sa réduction à l'état laïc, afin de pouvoir devenir pleinement ouvrier.

Que l'on pardonne ces mises au point. Elles nous mettent plus à l'aise pour redire que ce livre apportera des éléments très précieux de réflexion à tous ceux qui demeurent angoissés à la pensée de la situation religieuse de l'ensemble des masses ouvrières françaises.

Jean VILLAIN.

Miguel Manara, Don Juan

Le véritable Don Juan est un être légendaire, car on connaissait déjà au moyen âge un séducteur de ce nom, impie et libertin. Au XVIIe siècle cependant, après que Tirso de Molina eut écrit une comédie sur le sujet (1641), la rumeur populaire crut voir dans Miguel de Mañara l'incarnation de ce personnage. Né en 1627, Miguel eut une vie brève. Il connut de nombreuses aventures galantes jusqu'au jour où il rencontra Girolama. Pour elle il renonça à la débauche et se maria. Son bonheur fut malheureusement de courte durée. Trois mois plus tard il devint veuf. Il entra alors au couvent de la Santa Caridad à Séville, accomplit un miracle et mourut en 1679.

De Milosz, poète lithuanien de langue française, on joue actuellement au studio des Champs-Elysées une pièce inspirée par la vie de Miguel. Le compositeur Henri Tomasi a écrit sur le même sujet un opéra [1] dont la création au concert eut lieu en 1952 au théâtre des Champs-Elysées et la première représentation scénique en 1956 à Munich. Voici que le Théâtre Royal de la Monnaie, à Bruxelles, en présente la première création française, le 17 mai. Les exigences de la publication ne nous permettant pas d'attendre cette date, nous n'analyserons ici que les extraits qu'un récent concert de la radio (3 avril 1958) lui a consacrés.

Dans l'œuvre de Tomasi, Miguel, jusqu'à son mariage, sera antipathique. Au cours du premier tableau, les exhortations de son père paraissent tellement évidentes que l'auditeur comprend mal pourquoi le jeune homme n'en fait pas son profit. C'est le père qui sur le plan musical a le rôle principal. Le lyrisme qu'il déploie pour inciter son fils à faire une retraite à la Santa Caridad ne trouve pas d'écho.

1. Aux éditions Alphonse Leduc.

Le deuxième tableau : la rencontre de Miguel et de Girolama, est un long duo d'amour. Le brusque changement d'attitude du héros — surprenant au concert (n'avait-il pas, quelques instants auparavant, refusé de la voir?) — est amené sans doute par quelques jeux de scène. La musique transforme le séducteur en soupirant timide et son chant est aussi pur que la voix de sa bien-aimée.

Au tableau suivant, Girolama vient de mourir. Une pédale de quelques notes se répétant à satiété martèle le chant douloureux de Miguel. L'Esprit de la Terre, accompagné par la percussion, réclame avec vigueur celle qu'il a choisie. Miguel lui répond par un grand air où l'influence de Verdi se fait sentir. Comme Girolama est morte le matin du Jeudi Saint, on entend bientôt un roulement de tambour et quelques coups de gong annonçant le départ d'une procession au cours de laquelle le héros verra se dérouler la Passion du Fils de l'Homme. Cette vision, muette, ne transparaît pas dans la partition. L'auditeur remarque seulement que la musique se fait plus lointaine et plus solennelle. Les trompettes, se mêlant au chœur et à la percussion, soulignent enfin l'apogée d'une image que l'on a laissé au metteur en scène le soin de réaliser.

Miguel (quatrième tableau) est au couvent. L'apparition du Jeudi Saint l'a décidé à renoncer au monde, mais il n'a pas encore trouvé la paix. Il s'en ouvre à l'abbé. « Le feu du ciel me poursuit et ma foi n'est pas assez grande pour le supporter tout seul ». Le monologue est long. Les possibilités d'illustration qu'il offrait au compositeur étant réduites, celui-ci aurait eu intérêt à le condenser. Une belle méditation jouée par le saxophone termine heureusement ce passage.

La fête de Pâques à Séville fait l'objet du cinquième tableau. Les chœurs dépeignent une foule bigarrée et bruyante qui fait mauvais parti à un vieux paralytique du nom de Melendez. Après une longue exposition où la sérénité du malade contraste avec l'excitation de ses concitoyens, un motif grégorien annonce l'arrivée de Miguel. De son couvent il a vu lapider l'infirme, mais ne laisse pas transparaître son indignation. Indifférent au bruit qui l'entoure, il chante avec ferveur, priant le Seigneur de lui accorder son appui, et crie trois fois : « Paralytique, lève-toi et marche. » Son vœu est exaucé; Melendez est guéri. Un immense hosanna jaillit de la foule et les cloches de Pâques sonnent à toute volée. Profitant de l'agitation, Miguel rentre discrètement à la Santa Caridad accompagné par le motif grégorien qui souligne sa modestie.

Le dernier tableau est bref. « Dans la nuit constellée d'étoiles, le vieux Mañara sent que la mort approche. » Une pédale de trois notes le marque inexorablement. Petit à petit l'orchestre se colore pendant que Miguel appelle : « Seigneur! Seigneur! ». Mais la pédale, comme un glas, réapparaît mêlée à un air lointain de trompette. Un thème de marche précède l'esprit de la Terre. Dans un beau monologue, le vieux prêtre se déclare prêt. L'esprit du Ciel lui fait signe

et Miguel répond : Me voici! Un air de flûte doux, soutenu par le frôlement de quelques instruments à cordes, indique que tout est terminé. Un frère jardinier, à l'aurore, découvrira sa dépouille.

L'opéra d'Henri Tomasi fait preuve d'un lyrisme que beaucoup de ses contemporains dédaignent. Il se rattache par là à la grande école italienne du XIXe siècle et ce style lui attirera sans doute un auditoire qu'une nouveauté musicale trop agressive effraierait.

Enfin, bien que le personnage de Don Juan soit de tradition un Espagnol et que l'action se passe à Séville, le compositeur n'a pas voulu faire appel au folklore, alors que certaines scènes, le début du cinquième tableau par exemple, semblaient l'exiger. Mais Tomasi a préféré renoncer à l'effet plutôt que de nuire à l'unité dramatique de son œuvre.

Henri de CARSALADE.

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

Etudes sur le sacrement de l'Ordre. — Coll. *Lex orandi*, n° 22. Éditions du Cerf, 1957. 443 pages.

Joseph LÉCUYER. — **Le sacerdoce dans le mystère du Christ.** Coll. *Lex orandi*, n° 24. Éditions du Cerf. 1957. 410 pages.

Ces deux volumes se complètent, et représentent un apport de valeur à la théologie du sacrement de l'Ordre.

Compte-rendu de deux sessions de travail du C.P.L., le volume collectif *Études sur le sacrement de l'Ordre* présente une série de monographies élaborées par des spécialistes, et qui, par convergence, soulignent plusieurs aspects majeurs de l'histoire spéculative et canonique de ce sacrement. Non par goût d'archaïsme ou souci d'évasion, mais par désir d'éclairer, à la lumière de la tradition, les problèmes actuels. C'est un trait caractéristique des sessions du C.P.L. de maintenir le contact entre de bons connaisseurs de l'histoire des rites et des institutions et les responsables de l'actuelle pastorale. Ces études s'inscrivent entre la belle analyse des prières d'ordinations, par dom Botte, et l'enquête du chanoine Boulard : *Comment les chrétiens voient le prêtre*, elle-même prolongée par une suite de témoignages et une controverse sur « naturalisation ou séparation du prêtre ». Les conclusions de la session de Vanves 1955 dégagent les lignes de convergences et proposent des points d'accord.

Le livre du P. Lécuyer est le fruit d'une attentive lecture des Pères, dont témoignent de nombreux articles de revues, et il manifeste une connaissance étonnante de la tradition ancienne et médiévale. Cette étude de théologie positive se développe selon un plan très clair : le sacerdoce du Christ, le sacerdoce des chrétiens, le sacerdoce des apôtres, continué par celui des évêques et des prêtres de la Nouvelle Alliance. Du sacerdoce du Christ, qui s'accomplit à la Résurrection et à l'Ascension, le P. Lécuyer distingue clairement les « étapes consécratoires » : Incarnation, Baptême, accès à la vie glorieuse : c'est d'auprès du Père que Jésus envoie l'Esprit Saint. Il montre ensuite que le sacerdoce du peuple chrétien, prolongement du sacerdoce du Christ, est participation à l'onction de l'Incarnation par le Baptême, participation à l'onction du Jourdain par la Confirmation (chapitre éclairant pour la théologie de ce sacrement) : à la messe, il nous unit au sacrifice céleste du Prêtre unique. La troisième partie traite du sacerdoce des apôtres, approfondissant la distinction (qui est principalement fondée sur la grâce reçue, et les « charismes » qui l'accompagnent, d'où découlent les pouvoirs) entre l'épiscopat et le presbytérat. Remarquable synthèse, qui met en lumière les richesses doctrinales de l'Épître aux Hébreux, commentée par la Tradition.

H. HOLSTEIN.

François AMIOT. — **Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ.** Letouzey. 1958. 284 pages. 480 francs.

Destiné à accompagner et à compléter l'édition du Nouveau Testament de la Bible Pirot-Clamer (Édition Letouzey), ce petit livre raconte, en suivant les Évangiles, la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est une synopse des quatre évangiles, mise en récit bref et accessible à tout lecteur. Ce qui suppose la solution d'un nombre important de problèmes : la position adoptée par M. Amiot s'inspire des meilleurs exégètes (notamment du P. Lagrange) et se montre au courant des travaux les plus récents (elle cite favorablement l'hypothèse de Mlle Jaubert sur la date de la Cène). Écrit par un spécialiste, ce récit, dont tous les mots sont pesés,

esquisse discrètement un commentaire théologique et apologétique aux formules heureuses. La piété qui l'inspire, et qui rappelle la sobre ferveur des grands commentaires du P. Lagrange, maintient le lecteur dans l'attitude priante sans laquelle on ne saurait aborder la vie de Jésus.

H. HOLSTEIN.

Marianne MONESTIER. — **Les jésuites et l'Extrême-Orient.** La Table Ronde. 1956. 285 pages.

L'auteur a pensé que dans la « longue et passionnante histoire » des Jésuites, leurs rapports avec l'Extrême-Orient présentaient un spécial intérêt. N'y a-t-il pas eu dès le premier contact entre la Chine et la Compagnie de Jésus « comme une étincelle de séduction réciproque? ». C'était là sans doute une idée heureuse, et Mme Monestier malgré l'ampleur intimidante de son programme a su donner un tableau d'ensemble exact et bien informé. Les figures de Xavier, de Ricci et de Nobili dominent cette fresque, mais la part juste est faite à ceux qui les entourèrent et les continuèrent, jusqu'aux Jésuites chinois victimes de l'actuelle persécution comme le P. Bède Tsang mort en prison en 1951. L'auteur a traité avec un souci d'équité et une exactitude suffisante le fameux procès des « rites ». Il lui était peut-être difficile d'échapper à certaines simplifications. Sans doute la décision romaine eut pour résultat d'indisposer gravement les empereurs, mais il serait naïf de croire qu'elle fût leur seul grief et que, si le jugement avait été autre, on eût assisté à une « conversion de la Chine ». La seule prétention catholique à un pouvoir spirituel est toujours dure à admettre pour les autocrates, qu'ils s'appellent Kang Hsi ou Mao Tse-tong. Tout en affirmant que ladite querelle en Europe a subi le contrecoup d'influences jansénistes et de divergences entre Ordres, l'auteur a su heureusement éviter les outrances de Soulié de Morant qu'elle cite dans sa bibliographie. Il ne faut pas oublier néanmoins que la question se posait nécessairement en termes de morale stricte et que les tenants de l'une ou l'autre opinion ne différaient que sur l'interprétation psychologique des « cérémonies chinoises », question de fait, mais non pas sur une vague opportunité d'adaptation qu'on eût pu faire à volonté plus ou moins poussée. — Compte tenu de ces quelques réserves, Mme Monestier se trouve avoir tracé une très belle page de l'histoire de l'Eglise, en même temps que d'une histoire mondiale où l'Orient prend une part de plus en plus grande.

André BONNICHON.

Michel MESLIN. — **Benoît de Nursie.** Collection *Église d'hier et d'aujourd'hui.* Editions Ouvrières, 1957. 128 pages, 330 francs.

En quelques pages alertes et vivantes, l'auteur de ce petit volume rappelle rapidement ce que nous savons de saint Benoît en le replaçant dans son temps. Après avoir appuyé son récit de quelques extraits des Dialogues de saint Grégoire, il donne de larges extraits de la Règle des Moines. Il suffira de relire ces pages pour comprendre combien les sages préceptes de cette Règle peuvent encore, aujourd'hui, guider nombre d'âmes religieuses ou laïques, dans leur quête de Dieu. A. LAURAS.

Chanoine H. VERRIER. — **L'Eglise devant les Témoins de Jehovah,** chez l'auteur, Maison diocésaine des retraites, 22 rue Léopold-Dusart, Raismes, Nord, 1957, 234 pages, 500 francs.

Un ouvrage de polémique. Les *Témoins de Jehovah* qui sévissent dangereusement parmi les mineurs du Nord. surtout parmi les étrangers, forment, sans doute, la plus virulente et la plus extravagante des sectes importées d'Amérique. On comprend que les élucubrations vraiment aberrantes qui constituent leur doctrine provoquent une réfutation vigoureuse. M. Verrier a la patience de s'attaquer systématiquement à chacune des affirmations des *Témoins.* Son livre est moins nuancé que celui que le P. Cyrille de Dinan a consacré aux Adventistes dont, il faut le reconnaître, les doctrines sont moins déraisonnables; le livre de M. Verrier sera, cependant, fort utile aux prêtres et aux militants qui ont des contacts avec de braves gens atteints par la contagion des *sectarians.* Une telle réfutation intellectuelle est nécessaire, on se rappellera pourtant que, comme le dit le P. Chéry ce ne sont pas les doctrines qui déterminent l'adhésion aux sectes : « le contenu de la prédication est ce qui importe le moins à ceux qui la reçoivent »; et ceux qui la reçoivent des sectes sont, souvent, des âmes de bonne volonté qui essaient, maladroitement, de satisfaire un besoin religieux qui n'a pas pu, ou n'a pas su, trouver réponse ailleurs. Robert ROUQUETTE.

PHILOSOPHIE

Soeren KIERKEGAARD. — **Journal.** Extraits IV (1850-1853), traduits du danois par Knud Ferlov et Jean-J. Gateau. *Les Essais*, LXXXIII. Gallimard 1957, in-12, 476 pages, 990 fr.

Ce quatrième tome des Extraits du Journal de Kierkegaard couvre le laps de temps qui va d'avril 1850 à novembre 1853. Le « défilé » s'est resserré en crevasse, les amis ont renoncé, et l'écrivain religieux se concentre sur sa solitude. Il cesse toute activité pastorale et ne publie plus guère, à rares intervalles, que des sermons et discours édifiants. Mais sa rumination intérieure se fait plus lancinante et intense que jamais. L'anecdote, les éclaircies poétiques et les notations polémiques tiennent de moins en moins de place dans les cahiers pourtant foisonnants, le rapport avec Dieu devient l'unique affaire, et il s'exprime avec un pathétique sobre, une pureté poignante, qui n'ont presque pas d'équivalent dans toute la littérature spirituelle. Cependant les thèmes personnels de Mynster et de Régine, empreints, surtout à l'égard de celle-ci, d'attachement douloureux et de secrète tendresse, interviennent en mineur pour souligner la passion communicative d'une existence déchirée enfin rendue exclusivement à l'absolu du Christianisme.

X. TILLIETTE.

Henri BERGSON. — **Ecrits et Paroles.** Textes rassemblés par R. M. Mossé-Bastide. Tome premier, précédé d'une lettre-préface d'Edouard Le Roy et d'un avant-propos de Henri Gouhier. Presses Universitaires de France. 1957. In-8°, 236 pages. **Les Etudes Bergsoniennes.** Volume VI. Albin Michel, 1956. 15,5 × 20,5; 256 pages.

Conformément à la volonté expresse de Bergson, ce volume ne contient aucun inédit mais des textes déjà publiés, ici ou là, entre 1877 et 1905, qu'il n'avait pas jugé bon de réunir lui-même. Rien donc qui ajoute quoi que ce soit à sa philosophie ou l'éclaire d'une lumière nouvelle. On sera néanmoins reconnaissant à Mme Mossé-Bastide de les avoir rassemblés. Il serait sans doute difficile aujourd'hui de retrouver l'édition classique des extraits de Lucrèce pour relire la très suggestive introduction philosophique et littéraire d'un Bergson de moins de 25 ans. Et, si le discours de distribution de prix sur la politesse plus jeune de deux ans, est connu pour avoir été réédité, il est fort intéressant de pouvoir le comparer avec les discours analogues sur la « spécialité », le bon sens et les études classiques, l'intelligence. Rapprochés de quelques autres textes ici réunis, celui par exemple sur la place et le caractère de l'enseignement philosophique dans l'enseignement secondaire, ou encore sur un ouvrage de psychologie appliquée à l'éducation, ces quatre discours font connaître quelque chose d'une pédagogie de Bergson.

Dans le volume IV des Etudes Bergsoniennes, deux études entre autres nous ont paru plus intéressantes, celle de M. Léon Husson sur les aspects méconnus de la liberté bergsonienne, et plus encore celle de M. André Henry sur le bergsonisme de Péguy.

Jean RIMAUD.

Charles CASCALÈS. — **L'Humanisme d'Ortega y Gasset.** Publications de la Faculté des Lettres d'Alger. Presses Universitaires de France, 1957. 177 pages. 700 francs.

Le livre de Cascalès est une bonne introduction à la philosophie d'Ortega. D'autres, comme J. Marias, avaient déjà abordé certains thèmes, mais pour la première fois nous avons une présentation d'ensemble. Bien que son exposé soit assez fidèle, le lecteur risque de ne pas voir l'essentiel, car le souci d'être complet dans les limites assignées à son travail a fait à Cascalès exposer tous les thèmes à peu près avec le même relief. Par exemple, la « vocation » qui est au centre de toutes les réflexions d'Ortega n'est mentionnée qu'en trois pages.

Arturo GAETE.

Roland KUHN. — **Phénoménologie du masque.** Desclée De Brouwer, 1957. 172 pages.

Ayant remarqué la présence de réponses de masque au cours du test de Rorschach, l'auteur a entrepris le dépouillement systématique de 2 000 protocoles, pour en

rechercher la signification en fonction du contexte et de la biographie du sujet.

Après avoir exposé de nombreux cas cliniques, il aboutit à certaines conclusions. Les réponses de masque se rencontrent généralement chez les hystériques, les obsédés phobiques, et les sujets plus ou moins dépersonnalisés. Elles manifestent un trouble dans la relation de l'homme avec lui-même et avec autrui. L'existence ne se saisit plus bien dans son identité et son unité, et elle organise ses rapports avec le semblable sur le mode d'une tentative de manipulation par l'extérieur.

L'auteur se garde bien de dresser une sorte de correspondance terme à terme entre les réponses de masque et certains traits psychologiques parfaitement définis.

Les résultats limités dont il fait état ne donnent qu'une faible idée de la richesse clinique et de la documentation d'un ouvrage qui rendra service aux praticiens du Rorschach.

Louis BEIRNAERT.

Émile CAILLE. — **Caractères et Ecritures.** Collection *Caractères.* Presses Universitaires de France, 1957. XI-290 pages.

L'ouvrage de M. Caille (précédé d'un Avant-Propos de M. Édouard Morot-Sir) n'est ni un simple traité de graphologie, ni une simple reprise des catégories caractérologiques, mais une confrontation des deux disciplines; éclairer le graphologue, souvent tenté de s'arrêter au détail, en lui fournissant une perspective d'ensemble sur le caractère considéré (méthode synthétique), et, en contre-partie, offrir au caractérologue un moyen précieux d'investigation, s'il est vrai, comme les faits le prouvent abondamment, que c'est dans son écriture que l'homme trahit le plus facilement sa personnalité, tel est le but de ce travail.

« Étudiant ainsi les *assises caractérielles* de l'écriture » (p. 38), l'auteur passe en revue les divers graphismes en fonction des divers groupes caractérologiques : nerveux, sentimentaux, colériques, passionnés, non-émotifs secondaires et primaires. Dans chaque cas, après un bref rappel sur le caractère en question, il dégage les principaux syndromes de l'écriture correspondante et l'attitude psychologique qu'elle révèle; l'auteur s'attache enfin à différencier, à l'intérieur d'une même famille de caractères, différents sous-groupes, suivant la largeur ou l'étroitesse du champ de conscience, par exemple, ce qui lui permet d'analyser de façon plus précise des cas intermédiaires (colériques para-passionnés, amorphes para-nerveux, etc...).

De nombreux spécimens d'écritures, parmi lesquels ceux de 55 hommes célèbres anciens ou modernes, illustrent heureusement ces analyses, où la rigueur de la technique, loin de nuire à la finesse psychologique, la sert au contraire par sa précision même, puisque les nuances d'une interprétation souple et délicate trouvent ainsi leur garantie et leur traduction objectives.

J. F. CATALAN.

Code de Morale politique. Editions Spes. 1957. 224 pages. 780 francs.

Voici quelque trente ans, l'Union internationale d'Etudes sociales inaugurait ses travaux, à Malines, sous la présidence du Cardinal Mercier. Depuis lors, elle avait publié trois volumes intitulés Code social, Code de Morale internationale, Code familial. La série continue avec le Code de Morale politique qui parait aujourd'hui.

Dans le bouleversement de la vie publique, et dans le désarroi des idées qui en résulte, l'importance de ces études n'est plus à souligner. Les spécialistes, qui en exposent les données chrétiennes, ne descendent pas aux détails. Mais, en rappelant la vraie nature du bien commun, les droits et les devoirs de la personne humaine, l'exacte notion de la démocratie, les conditions de l'équilibre à maintenir entre l'Etat et les individus... ils abordent, en fait, les questions d'une quotidienne actualité. Et ce Code de morale politique est, comme ses devanciers, le Code de la route à suivre à travers tous les embarras de la chaussée.

Henri du PASSAGE.

Eva FIRKEL. — **Destin de la femme.** Adapté de l'allemand. Coll. *Siècle et Catholicisme.* Mame, 1957. In-12, 256 pages.

Le petit ouvrage d'Eva Firkel, *Schicksalsfragen der Frau*, se situe dans la ligne de nombreuses études parues naguère en Allemagne, les plus célèbres — les inspiratrices — étant celles de Gertrud Von Le Fort et d'Edith Stein. Bien qu'il n'apporte aucun élément nouveau sur un thème éternel, sa traduction n'était pas inutile, car il est bienfaisant, apaisant, par la fraîcheur et la sérénité du ton, par la sagesse qu'il met en valeur, due à une psychologie fine

et bien informée. Une histoire de la femme, des étapes de son devenir concret, est esquissée avec une rare délicatesse de touche sur des données vécues et éprouvées. Surtout l'auteur, loin d'être hypnotisée par la possible « condition féminine », s'élève sans cesse à la signification plus générale du destin humain et religieux. Les lectrices qui désireraient un complément théologique le trouveront dans le remarquable article du R. P. Rondet (*Nouvelle Revue Théologique*, Décembre 1957). L'adaptateur anonyme a visé à renseigner pratiquement, pour la France, les femmes et les jeunes filles, appelées ou non à la vie religieuse, et pour diverses raisons vouées à la solitude et à la disponibilité, sur les débouchés qui s'offrent à leur vocation naturelle, c'est-à-dire, à leur besoin de dévouement.

X. TILLIETTE.

Maximilien RUBEL. — **Karl Marx. Essai de biographie intellectuelle.** M. Rivière, 1957. 464 pages. 1250 fr.

En nous présentant une « nouvelle lecture » de l'œuvre éthique et sociale de K. Marx, M. Rubel enrichit les études marxiennes d'un travail remarquablement documenté, qui s'efforce de réhabiliter l'homme par la mise en lumière de ses motivations spirituelles. Pour réaliser son dessein, M. Rubel cherche à discerner l'intuition fondamentale, source et cœur de l'action et des écrits de Marx, et en retrace le cheminement depuis la dissertation de lycée jusqu'à l'étude ébauchée sur les perspectives sociales de la commune paysanne russe. Fruit d'influences multiples, l'œuvre de Marx ne s'y réduit pourtant pas. « Critique active de l'état social », elle n'est pas un nouveau système d'économie politique, mais la volonté d'offrir aux hommes qui luttent pour transformer le globe, une explication du mode de production capitaliste, une science du social qui leur permette de renverser le capitalisme et d'édifier une société qui ne connaisse ni l'exploitation ni l'oppression de l'homme par l'homme.

Situant la vérité dans la *pensée-praxis*, l'attitude de Marx, prise dans sa totalité, ne permet pas de dissocier le scientifique de l'éthique, mais son originalité est cependant moins dans le lien de l'explication et du réquisitoire que dans le lieu de leur compénétration. Malgré une perspective diamétralement opposée, Marx ressemble à Kierkegaard : il est le trouble-fête d'une société qui trouve son confort en accordant sa morale à l'injustice. Ces quelques lignes laissent deviner la valeur exceptionnelle d'un ouvrage qui veut restituer à Marx une grandeur humaine, défigurée par les mystifications du parti qui s'en réclame.

H. JACOBS.

QUESTIONS JURIDIQUES

Marcel PRÉLOT. — **Institutions politiques et Droit constitutionnel** Coll. *Précis Dalloz*, Dalloz 1957.585 pages.

M. Prélot a repris son ancien et très estimé Précis de Droit constitutionnel français, pour l'adapter aux nouveaux programmes des Facultés de Droit. L'ouvrage ancien constitue maintenant le livre II du nouveau volume. Une introduction traite des notions essentielles d'Etat, de Droit public et de Droit constitutionnel. Le livre I présente une théorie générale des institutions politiques. C'est cette partie nouvelle qui retiendra surtout l'attention. M. Prélot donne heureusement le pas dans son exposé aux institutions gouvernantes sur les institutions constituantes, en quoi il est fidèle au rythme du devenir historique. Les institutions gouvernantes sont étudiées sous les chefs classiques de démocratie, monocratie et oligarchie. Mais ces mots, pour traditionnels qu'ils soient, ne doivent pas donner le change. Au lieu des maigres tableaux auxquels on réduit souvent les exposés d'Aristote, on trouvera ici une analyse très fouillée et neuve par endroits, aux multiples et parfois subtiles classifications, des institutions démocratiques données par l'histoire. Leur tendance à s'infléchir dans telle ou telle direction est notée dans un paragraphe qui revient régulièrement sous le titre de « pente du régime ». Ce livre technique, destiné avant tout aux étudiants, sera aussi utile à l'homme cultivé maintenant que la « science politique » dont on affectait autrefois de sourire, a acquis en France droit de cité.

André BONNICHON.

PLANIOL et RIPERT. — **Traité pratique de Droit civil français.** Tome V, **Donations et testaments**, par André TRASBOT et Yvon LOUSSOUARN. Librairie Générale de Droit et de jurisprudence. 1234 pages. Tome VIII, **Les régimes matrimoniaux**, par Jean BOULANGER, même éditeur, 869 pages.

La librairie générale de Droit et de jurisprudence poursuit la réédition du grand Traité de Planiol et Ripert. Les tomes V et VIII ont paru en 1957.

Le Tome V traite des donations et testaments. Il s'agit là d'une matière que peu de textes législatifs récents sont venus modifier. L'exposé de cette seconde édition suit donc fidèlement celui de la première. Mais il s'enrichit des développements nouveaux qu'ont apportés les décisions de jurisprudence et mentionne au passage les principales études nouvelles : articles, livres, thèses, plus récemment parues. Les auteurs ont su garder au *Traité pratique* les caractères qui ont fait son légitime succès : l'abondance des références aux décisions judiciaires, une clarté parfaite de l'exposition, une brièveté voulue dans les appréciations critiques. Ainsi se vérifie le nom de « pratique » conservé au traité; appellation qui ne s'oppose pas à « scientifique », mais traduit fort bien au contraire l'ambition qui animait les auteurs primitifs, celle de donner un tableau large et précis du Droit positif français; ambition que la présente édition continue à parfaitement réaliser.

Le tome VIII constitue la première partie des deux volumes qui traitent des régimes matrimoniaux. On y trouvera les règles générales du contrat de mariage et de la constitution de dot, et l'exposé des régimes de communauté légal et conventionnel (ce qui concerne la liquidation du régime communautaire est réservé au volume suivant). L'œuvre de M. Boulanger diffère sur un point important de celle de son précédesseur, M. Nast qui avait écrit le volume correspondant de la première édition. M. Boulanger a élaboré une analyse juridique de la communauté qui contraste avec l'analyse classique et qui nous semble serrer de plus près la réalité, en ne sacrifiant plus aux analogies trop tentantes avec les diverses formes d'indivision. Ainsi reprend sa valeur l'antique adage *uxor non est proprie socia, sed...* (cf. IIe Partie, Chapitre préliminaire). La Commission de Révision du Code civil est unanime à condamner le régime légal actuel. Par quoi peut-on le remplacer? et doit-on envisager un échelonnement des réformes? Ces problèmes *de lege ferenda* ne font pas l'objet du présent traité. On y trouvera pourtant, dans l'exposé du Droit positif et de la pratique actuelle, de quoi les discuter. Ce volume se recommande par les mêmes qualités qui font de tout le *Traité pratique* un instrument de travail indispensable aux professeurs, aux praticiens du Droit et spécialement aux notaires, et aussi aux étudiants.

André BONNICHON.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

Henri BRUGMANS. — **Les origines de la civilisation européenne.** Librairie générale de droit et de jurisprudence, Paris, 1958. In-8°. 266 pages.

La collection *Recherches européennes* s'inaugure par un vigoureux travail de M. Brugmans, recteur du Collège d'Europe, qui étudie et présente les origines de notre civilisation. C'est évidemment à ce concept, à ces grandes traditions, à ces manières de penser et de sentir, à ces modes de vivre qu'il faut recourir si l'on recherche une unité que l'histoire se plait à refuser à l'Europe depuis si longtemps. Mais n'est-ce pas là introduire le préjugé en histoire? M. Brugmans s'explique sur son propos dans un « examen de conscience » où il définit sa méthode et ses positions. S'il reprend les questions mille fois débattues de l'utilité de l'histoire, de son objectivité, s'il juge les philosophies de l'histoire et les échecs auxquels elles lui paraissent vouées, c'est en songeant combien l'histoire de l'Europe est difficile à écrire et combien elle a été souvent mal écrite. Dans la recherche, comme dans l'enseignement, le « natiocentrisme » a fait des ravages. Là est l'idole qu'il s'agit de renverser. Pour M. Brugmans, l'état national n'est pas le produit naturel et normal du progrès.

Il est inexact que la continuité nationale se perd dans la nuit des temps. Le phénomène national ne saurait être isolé de son contexte. « La formation des états nationaux... n'est ni le couronnement ni la dominante du devenir historique » (p. 55). Nous voici dûment avertis. Six « thèses » nuancent ces affirmations. Soixante-dix pages lucides et sagaces, où fourmillent les exemples, définissent la position de l'auteur avant qu'il ne s'engage dans l'étude des « héritages européens ». Rome, les Barbares, la Grèce, Israël, enfin le Christianisme, ont légué aux peuples de l'Europe des valeurs qui les ont préformés, un fonds commun dont ils ont vécu. On peut ensuite parler d' « expériences communes »; déplacement de l'Empire de Rome vers Byzance, affirmation doctrinale du christianisme, affermissement de la papauté, apparition des premières royautés chrétiennes, ébranlements provoqués par l'Islam, ces grandes lignes sont connues. M. Brugmans peut conclure : « l'An Mil, L'Europe est faite ». Elle l'est assez pour se lancer en corps dans l'aventure collective de la Croisade.

Stimulé par les vues d'E. Berl et d'O. Halecki, rejoignant les études d'H. Pirenne, dépassant celles de C. Dawson et élargissant celles de G. de Reynold, l'ouvrage de M. Brugmans donne une interprétation chrétienne de l'histoire européenne. Il fournira ample matière à discussion, mais dans la mise en question du destin de l'Europe, il obligera certainement à de sérieuses et profondes révisions d'idées trop facilement acceptées.

Gervais DUMEIGE.

Ivar LISSNER. — **Les Césars.** Traduit de l'allemand par le Pr. Vertut. Corréâ, 1957. 430 pages.

Malgré certain dogmatisme, la science historique allemande a toujours mérité le respect, par le sérieux de son érudition comme par l'ampleur de son information. C'est donc avec respect qu'on aborde ce gros livre compact, agrémenté de quelques belles photographies. Mais comme il faut vite déchanter! Au lieu de se limiter à son sujet, déjà énorme, l'auteur juge nécessaire de redire l'histoire de Marius, Sylla, Pompée, Cicéron, Marc-Antoine, Pétrone, etc... Dans de telles conditions, on se condamne à redire bien des banalités — souvent discutables ou fausses — et à ne rien apporter de nouveau ni de personnel.

On n'en finirait pas de relever les inexactitudes (« *Quousque tandem?* Ces paroles célèbres qui inaugurent le *troisième* discours contre Catilina... » p. 43), les naïvetés (« Les œuvres de philosophie et de rhétorique (de Cicéron)... rempliraient une bibliothèque entière... », p. 45), les erreurs de toutes sortes (v. g. « le prétorien était l'un des deux magistrats les plus haut placés de Rome », p. 57). En tous les pays paraissent des ouvrages manqués et inutiles; mais à quoi bon les traduire?

A. LAURAS.

Camille SABOURIN. — **Je suis ouvrier, fils de paysan.** La Colombe, 1958. 156 pages. 495 francs.

Sous le nom de Pichard, l'auteur décrit la vie qu'il a menée, comme paysan tourangeau d'abord, comme ouvrier parisien ensuite.

S'il a quitté la terre qu'il aime, c'est qu'elle ne permet pas de vivre ou n'ouvre aucune perspective d'avenir aux jeunes gens dépourvus de ressources financières.

Arrivé à Paris, il y trouve une immédiate embauche. Et, tout de suite aussi, soumis au rythme pénible de la machine, il adopte les vues et le langage des camarades, sur l'esclavage de l'ouvrier, sur les conditions inhumaines du « chronométrage », sur l'égoïsme patronal tout entier orienté vers le profit, voué à la loi de la « productivité ».

Il n'est pourtant pas communiste et même serait plutôt réactionnaire. Le passé, avec la prédominance de l'agriculture, les institutions artisanales... lui semble bien préférable au régime instauré par la Révolution bourgeoise, au capitalisme industriel dont il voit, assez bizarrement, le plein épanouissement, en l'année 1914.

Les réformes, qu'il préconise, notamment au cours de considérations un peu vagues que développe avec lui son ami Martineau, s'inspirent, dans l'ensemble, de la doctrine catholique. Mettant en relief la valeur de la famille, de la propriété équitablement et largement répartie, elles se placent dans une atmosphère chrétienne.

Le mélange renferme donc des griefs trop justifiés malgré leur généralisation simpliste, des aperçus, des intentions.

Il faudrait beaucoup décanter.

Mais ce témoignage sur un milieu qui reste celui de l'auteur, est à retenir pour plus d'un élément valable en sa sincérité.

Henri du PASSAGE.

ÉDUCATION

Abbé Marc ORAISON. — **Amour ou contrainte? Quelques aspects psychologiques de l'éducation religieuse.** Spes. 1957. 190 pages. 500 francs.

Le titre, un peu publicitaire, risque d'indisposer. Et, de fait, le véritable amour ne s'interdit pas certaine contrainte, quand le bien de l'enfant le demande. L'auteur le sait et le dit, qui réfute brillamment l'illusion rousseauiste. Il faut être attentif au sous-titre. Ce livre ne traite pas de toute l'éducation religieuse, mais seulement de quelques « aspects psychologiques », Il est une contribution de psychologue à une tâche qui n'est envisagée que sous un angle déterminé . Mais cette perspective est rarement soulignée, et c'est pourquoi ce livre apporte du nouveau aux éducateurs. Ceux-ci risquent de s'en tenir au plan explicite des formules à transmettre, des gestes à imposer. Et c'est là chose indispensable, certes. Encore faut-il que le « climat » familial soit en harmonie avec le projet éducatif, que le comportement des parents suggère à l'enfant une idée correcte de Dieu — d'un Dieu qui se donne, et non d'un Dieu tyrannique ou débonnaire. C'est à travers ses parents que le petit enfant se fait une idée de Dieu; par eux qu'il apprend le sens de la véritable transcendance. Un amour « possessif », sinon « captateur », risque de susciter l'idée d'un Dieu ou redoutable ou démagogue : l'enfant tremble ou ne se gêne pas. La crainte panique ou l'irrespect ne sont pas l'attitude religieuse véritable. Solidement fondé en psychologie, ce petit livre, qui retrouve à son niveau des idées traditionnelles (étonnantes citations de saint Thomas!), et témoigne d'un souci sacerdotal de correcte formation spirituelle, mérite, pensons-nous, de retenir l'attention des prêtres et des parents chrétiens.

H. HOLSTEIN.

Paul VIALAR. — **La découverte de la vie.** Flammarion, 1957. In-18. 231 pages.

Sous les yeux de leur maman, deux enfants découvrent la vie. Et, avec eux, leur maman refait cette découverte merveilleuse. Plus que d'autres récits sur ce thème, celui-ci est un roman et non pas une histoire d'enfants pour grandes personnes. Sans doute parce que la mère est le personnage principal, que la vision de la vie est la sienne. Mais aussi parce que l'enfance de Dominique et Véronique se déroule suivant un ordre logique qui lui est imposé par une raison d'adulte. Cette interprétation est surtout sensible dans les derniers chapitres où Véronique grandit trop vite, tandis que Dominique s'efface dans l'ombre. D'où peut-être l'impression que nous ressentons d'enfants inventés et qui sont des personnages.

Jean RIMAUD.

Suzanne CORDELIER. — **Les adolescents en face de leur avenir.** Etude sur les raisons de leur choix professionnel. Éditions Sociales Françaises, 1957. In-8°. 199 pages.

L'intérêt de cet ouvrage est que la parole a été vraiment donnée à de jeunes adolescents et adolescentes de 13 à 15 ans, au terme de leur scolarité primaire. Son auteur à étudié un par un 3 792 dossiers. Ces adolescents appartenaient tous au XX° arrondissement de Paris, élèves de 41 écoles de ce quartier. Que veulent-ils faire? A cette question, leurs réponses sont d'une évidente sincérité, d'une spontanéité souvent pittoresque. L'interprétation qui en est faite, ne serait-ce que pour les classer, est de quelqu'un qui les connait et comprend. Mais que le lecteur pressé ne se contente pas de lire de près le chapitre troisième qui présente des tableaux statistiques! C'est son commentaire par les adolescents eux-mêmes qui lui donne sa valeur humaine. Peut-être aurait-il mieux valu ne présenter les statistiques qu'en conclusion pour que le lecteur prit d'abord contact avec les adolescents. Car, si le sociologue doit être intéressé par cette enquête, c'est à condition qu'il soit psychologue. Ne seriez-vous d'ailleurs aucunement sociologue, et presque étranger à l'orientation professionnelle, si vous aimez les adolescents, cet ouvrage vous donnera la joie de les entendre et mieux connaître.

Jean RIMAUD.

Principes d'éducation. Toumliline, I. Monastère de Toumliline, Azrou, Maroc. 160 pages. 600 francs.

En 1952, vingt moines bénédictins quittaient Encalcat pour un monastère au cœur du Maroc. Ce monastère, devenu prieuré indépendant quatre ans après, organise depuis 1956 un Cours International d'été. Le sujet central de l'an dernier était l'éducation. Avec l'aide du gouvernement marocain, quatre cahiers annuels publieront les conférences et communications de ces sessions. Un second cahier recueillera les autres conférences de 1957. Des personnalités chrétiennes, musulmanes et juives ont pris la parole devant 200 participants de 26 nations, dans une atmosphère de franche amitié. Dans notre monde divisé et ensanglanté, le miracle de fraternité qu'est Toumliline est trop exceptionnel pour que notre sympathie active ne lui soit pas totalement acquise. Signalons que l'excellente revue *Confluent* de Rabat rend compte en détail des Cours internationaux.

A. R.

NÉRET. — **Le Baccalauréat de l'Enseignement du Second Degré et ses Débouchés.** Guide pratique pour jeunes gens et jeunes filles. Ed. Néret, 1957. In-8°, 156 pages.

Il est souvent question du baccalauréat dans les journaux, parce qu'il intéresse les parents et les enfants, cela va de soi, mais aussi tous ceux que préoccupe la préparation aux diverses professions, et encore les sociologues, sans parler des innombrables réformateurs de notre enseignement. Mais des diverses questions qu'on agite au sujet du baccalauréat, celle qui, jadis, était la première est devenue secondaire : que vaut-il comme garantie d'une culture? La plupart s'inquiètent de savoir où il mène. Le désordre et la confusion de notre Enseignement du Second Degré sont tels que, pour répondre à cette interrogation, Néret consacre une introduction fort précise aux études qui mènent au baccalauréat. La première partie de l'ouvrage, la plus longue, et sans doute celle qui retiendra davantage l'attention, a pour objet les débouchés à court terme du baccalauréat pour ceux qui ne poursuivent pas de plus longues études, n'ont que le baccalauréat ou même sa première partie. La deuxième partie concerne les longues études auxquelles le baccalauréat donne accès, et les grandes carrières dont elles sont les débouchés. L'ouvrage mérite son nom de « guide pratique ». Il rendra les plus grands services aux jeunes gens et à quiconque a charge de les conseiller.

Jean RIMAUD.

L'analphabétisme dans le Monde au milieu du XXe siècle. Unesco, 1957. *Monographies sur l'Education de base*, XI. 216 pages, 500 francs.

Depuis sa création, l'Unesco s'est attaché aux problèmes que pose le nombre important d'illettrés dans le monde, et aux mesures à prendre pour éliminer l'analphabétisme. Les publications de cet organisme, sur l'Education de base, avaient déjà abordé le problème, mais la nécessité se faisait sentir d'une étude mieux informée, plus à jour et plus approfondie. C'est ce à quoi répond le présent ouvrage qui constitue en fait le premier bilan mondial vraiment sérieux de l'analphabétisme.

C'est dire l'extrême intérêt de cette étude. Le manque de culture, pour n'être pas aussi tragique que le manque de nourriture, n'en est pas moins très préoccupant. D'ailleurs ces deux déficits, bien souvent, vont de pair.

Plus des deux-cinquièmes des adultes du globe ne savent pas lire et écrire une langue. Après avoir exposé comment peuvent se dénombrer les illettrés et comment peut se mesurer l'analphabétisme, l'ouvrage étudie d'abord des zones majeures de l'analphabétisme, puis des zones secondaires. Relevons en particulier qu'en 1947, 93,8 % de la population musulmane d'Algérie, âgée de plus de 14 ans, était analphabète. Ce taux était à la même époque de 77,2 % en Bolivie et de 50,6 % au Brésil, de 80 % en Egypte, de 80,7 % aux Indes, alors qu'il n'était que de 3,8 % en France.

Certes ces chiffres devraient être commentés. La culture n'implique pas nécessairement la faculté de lire et écrire. Il est des civilisations orales qui ont plus de sagesse et de vraie culture que des peuples à analphabétisme presque nul. Néanmoins, dans le contexte de la civilisation actuelle, la suppression de l'analphabétisme est une nécessité fondamentale de la promotion de l'homme. C'est dire la portée d'une telle étude.

F. R.

CINÉMA

Jacques SICLIER. — **Le Mythe de la Femme dans le cinéma américain. La Femme dans le cinéma français.** Coll. 7e *Art*. Ed. du Cerf. 1956 et 1957. 2 volumes de 180 et 196 pages. In-12. 300 francs chacun.

Même si elles n'épuisent pas un trop vaste sujet, ces études attestent du talent, une information stupéfiante et un profond amour du cinéma, malgré certaines partialités et certains ostracismes discutables (par exemple contre Michèle Morgan). Malheureusement ce kaléidoscope étire une thèse indécise, qui tient à l'équivoque de la notion de « mythe de la femme ». Surtout un jargon risible gâte presque toutes les analyses. Il est vrai que l'emploi de tant de métaphores intrépides procure au lecteur un plaisir involontaire et narquois, qui s'ajoute au charme de rêver, en tournant les pages, sur des souvenirs remémorés et des visages naguère entrevus et quelquefois aimés.

X. TILLIETTE.

Pierre LEPROHON. — **Charles Chaplin.** Nouvelles Ed. Debresse. 1957. 450 pages. 140 photographies. 1.800 francs.

Pierre Leprohon réédite, considérablement augmenté, son ouvrage sur Charlie Chaplin, paru en 1946, lui-même reprise d'une étude publiée en 1936 sur le mythe de Charlot. Ces dates sont un signe : nous sommes devant un auteur qui s'est attaché depuis longtemps à l'œuvre chaplinesque. Cette longue connaissance donne à son livre une valeur inégalable. La personne et l'œuvre de Chaplin sont étudiées parallèlement, avec une honnêteté et une pénétration remarquables. Les films sont analysés minutieusement, de façon à déceler les innombrables composantes de ce comique, et à en suivre l'évolution, de la série Keystone à *Un roi à New York*, mais aussi de manière à nous faire saisir comment est né le mythe, et à discerner sa nature. L'admiration et la sympathie de l'auteur pour son personnage ne nuisent pas à son objectivité; P. Leprohon ne veut pas que ce mythe nous cache l'homme, mais il nous permet de mieux situer l'un par rapport à l'autre, Chaplin par rapport à Charlot. Ainsi, nous parlant à la fois en critique, en sociologue et en historien, complétant son étude d'une foule de documents et d'une illustration extrêmement riche, il nous présente une « vue d'ensemble sur l'œuvre et la destinée de Chaplin » telle qu'il n'est pas en ce domaine de synthèse plus complète à ce jour.

H. BONNARD.

P. E. SALES GOMES. — **Jean Vigo.** Ed. du Seuil, 1957. 264 pages. 27 illustrations. 800 francs.

L'œuvre de Jean Vigo fut l'une des plus incomprises et des plus discutées du cinéma. Le temps et les ciné-clubs aidant, sa valeur s'impose peu à peu, sans que soit complètement levée la malédiction première. Aussi l'ouvrage de P. E. Sales Gomes est-il important en ce qu'il contribue à rendre justice à Vigo. Il nous raconte sa vie difficile, les innombrables obstacles que ce jeune réalisateur surmonta. Nous pouvons suivre, à travers une abondante moisson de documents, son travail créateur, la pureté et la fidélité qui s'y manifestent, de la première ébauche de ses films à leur réalisation, sans aucun compromis. Nous sentons mieux ce que Vigo a mis de lui-même dans son œuvre, de ses hantises, de ses drames. Un certain mystère subsiste, mais cet ouvrage nous aide à comprendre l'impression laissée en nous par l'étrange poésie de ces images violentes et tendres.

H. BONNARD.

Marie SETON. — **Eisenstein.** Ed. du Seuil, 1957. 432 pages. 113 illustrations. 1.500 francs.

La collection *Cinémathèque* présente, dans une excellente traduction et agrémenté d'une abondante documentation photographique, l'ouvrage consacré à Eisenstein par Marie Seton. C'est la somme de renseignements la plus complète sur le grand metteur en scène. Miss Seton a connu intimement Eisenstein; elle nous trace de cette extraordinaire personnalité, ce « Pic de la Mirandole du cinéma » comme dit H. Agel, un attachant portrait, complexe et nuancé, dans lequel apparaît

un génie dont l'expression fut paralysée non seulement par les impératifs esthétiques d'un monde en révolution, mais par l'ambition même de ses propres exigences. Voulant faire du cinéma un art total, pour lequel il était nécessaire de mobiliser l'universalité des connaissances humaines, il ne réussit à réaliser qu'une infime partie de ses projets grandioses. Ses quelques films, qui suffisent à le classer parmi les plus grands auteurs du Septième Art, nous font regretter que les autres n'aient pas vu le jour, en particulier ce film sur le Mexique si important à ses yeux. Marie Seton ne fait pas naître en nous de vaines lamentations sur tant d'œuvres inachevées; ce qu'elle nous dit de ces projets et entreprises avortées nous aide à mieux connaître et à mieux aimer, dans ce qu'il a pu mener à terme, ce génial créateur.

H. Bonnard.

ROMANS ET RÉCITS

Jean Ziolkowski. — **Les enfants de Sable.** Récit. Illustrations de Serge Ziolkowski. Préface de Henri Joubrel, Président de l'Association Internationale des Educateurs d'Enfants Inadaptés. L'Amitié par le Livre, 1957. Un vol. 19 × 14, 318 pages.

Pierre Dagneaux. — **Terrain vague.** Roman. La Nef de Paris, Editions. 1957. Un vol. 18,5 × 12, 128 pages.

Deux livres bien différents, dont des enfants indaptés sont le sujet, mais qui ne visent pas les mêmes lecteurs. Le second se présente comme un simple roman, une histoire qu'on peut mettre aux mains de jeunes adolescents pour les ouvrir à la compréhension et les émouvoir à la générosité. Si ce sont bien ces lecteurs auxquels il est adressé, on ne lui reprochera pas une psychologie qui ignore la complexité, un dénouement trop attendu. Le premier est destiné à des adultes, de grands adolescents au moins. Récit et non roman. Un éducateur nous présente successivement quelques enfants inadaptés qui ont été, durant plusieurs années, confiés à son dévouement, au moment où s'achève sa tâche car ils vont le quitter. Un éducateur, insistons-y, non pas un pédagogue. Et c'est pourquoi ce livre d'une évidente vérité émeut et instruit, ne laissant jamais oublier que ces enfants-problèmes sont des enfants d'abord qui ont une âme, non des cas pour quelque thèse.

Jean Rimaud.

Maurice Zermatten. — **Le Lierre et le Figuier.** Desclée de Brouwer. 1957. 380 pages. 960 francs.

Ce que met ici en scène le fécond romancier du Valais, c'est d'abord l'ébranlement des traditions morales par le progrès technique et l'argent : la construction d'un barrage bouleverse un village alpestre et, dans le même temps, deux hommes et deux femmes s'entredéchirent. Michel, qui est docteur, s'éprend d'Annie (sur le visage de qui il a lu « cette mélancolie de crocus que l'automne balance dans ses vents de Toussaint »). Avec Jacques, mari fantasque, celle-ci forme un couple aigre et désuni, sans enfants, mais profondément religieux. Lorsqu'une flambée de passion pousse Jacques vers Odile, il sait bien que le divorce n'est pas une solution dans ce pays de « rigueur ». Il est d'ailleurs resté fort impressionné par une fresque de Masaccio : Adam y hurle son éternel désarroi. Adam qui mendie « à des Eves indulgentes quelques miettes de pain » sans pouvoir jamais apaiser sa faim... Annie ne trouve pas non plus le bonheur dans les bras de Michel. Elle avait déjà perdu Jacques « pour n'avoir pas su jouer avec lui », et l'amour coupable la laisse encore plus désolée. Toutes ces désillusions pourraient aboutir au salut, et Michel lassé se tourne enfin vers Odile. C'est alors qu'un accident précipite ceux-ci dans le torrent. Il ne reste plus à Jacques et à Annie qu'à « payer ensemble »; et le « figuier » revivra peut-être, une fois tranché le « lierre » qui l'étouffait.

Ce livre sain et souvent émouvant aurait gagné, lui aussi, à être élagué. Malgré longueurs, labyrinthes et redites, malgré la faiblesse de certaines silhouettes (ainsi de Léon, traître de carton-pâte), il se lit avec intérêt et sympathie. Car des êtres vrais et douloureux, déçus par leurs semblables, y crient leur soif de Dieu.

Madeleine de Calan.

Simonne JACQUEMARD. — **Judith Albarès.** Editions du Seuil, 1957. 190 pages. 500 francs.

Dans la mesure où la littérature reflète une époque, le marasme actuel doit être assez grave; car certains romanciers, ayant choisi pour thème la perversité, se livrent à une véritable surenchère. Et pour remuer la boue de l'âme humaine, les femmes sont maintenant les plus forcenées. Cela devient gênant, il faut le dire.

Parce que Judith Albarès est juive — avec ce que cela comporte de complexes et de malédiction — parce qu'un ami l'abandonne après l'avoir sensuellement et psychiquement envoûtée, parce qu'elle est humiliée de vieillir, elle « se venge » en « disposant de trop jeunes, de trop faibles amants » qu'elle attire en de subtils guet-apens pour « les violenter ». La lutte clairvoyante qu'elle essaie vainement de mener contre son vice, et l'acceptation finale de son châtiment ne sauraient la sauver aux yeux de ceux qui croient encore à la conscience morale.

Les ombres de Rosamund Lehmann, de Dostoïevsky surgissent curieusement entre deux pages. Mais Simonne Jacquemard, dont le talent se concentre sur les tableaux impudiques, ne fait rien pour dissiper le nuage qui entoure son propos. A-t-elle voulu entretenir un malaise? Ce qu'elle n'a certes pas voulu, c'est que ce roman très court, où s'enchevêtrent souvenirs et minutes présentes, paraît interminable. Était-il vraiment nécessaire de se pencher sur un tel problème?

Madeleine de CALAN.

Michelle MAUROIS. — **Les Arapèdes.** Flammarion, 1957. 249 pages. 650 francs.

Inconsciemment marquée par une famille affreusement bourgeoise et conformiste, Liane est « l'indécision même » et la vérité lui fait peur. Mais elle refuse de « se noyer avec » ce milieu étriqué. Aussi accepte-t-elle de vivre avec Ralph un amour dangereux. Ce peintre « un peu sorcier », qui sait « tirer des gens le meilleur d'eux-mêmes », dont la présence intoxique aussi sûrement que la morphine, lui fait découvrir le monde et la beauté. Malgré les avertissements de Daniel, malgré une longue séparation — le jeune artiste va chercher le succès en Amérique —, malgré surtout l'horrible choc ressenti la veille de son mariage (Liane surprend un duo équivoque entre Ralph et un trop bel ami), elle s'accroche à lui, comme l'arapède, ce coquillage qui fait sa niche dans un rocher. Sa seule chance de bonheur ne réside-t-elle pas dans un aveuglement tenace? Peut-être même finirait-elle par gagner, puisque son mari tient à elle aussi... Mais Daniel, passionnément jaloux, « génial pour organiser le malheur des autres », démasque brutalement la trahison de Ralph. Ces trois êtres s'étaient pourtant ligués dans une pareille « conception du monde ». Ils avaient tenté de « retrouver ensemble le climat qui avait manqué à leur jeunesse » et le rire fusait entre eux sans raison. Complices de cette jolie amitié, nous la suivons avec émotion jusqu'à la rupture inévitable. « Il faut vivre soi-même », conclura Liane désespérée.

Ce premier roman dénote un talent certain d'intrigue et d'analyse. La morale y trouve finalement son compte, car ces deux hommes font leur malheur. Mais la figure la plus pathétique demeure celle de la femme, que la vie maltraite d'autant plus qu'elle était pure et désarmée.

Madeleine de CALAN.

Michel DUCHEMIN. — **Les Gaulois sont dans la steppe.** Roman. Desclée de Brouwer, 1957. 19 × 11,5; 220 pages.

Nous avons beaucoup goûté, et signalé à nos lecteurs, les premiers romans de M. Duchemin, dont l'humour gentil et souriant est bien de chez nous. Ici, il n'est plus question des jeux naïfs du juvénile amour. Nous accompagnons des touristes dans la Russie des Soviets. Peut-on rire en U.R.S.S.? Tel serait, nous a-t-il été dit, le problème que se posait l'auteur des Gaulois, c'est-à-dire des Français, dans la steppe, c'est-à-dire en Russie Soviétique. Les Russes qu'on aperçoit dans ce roman ne rient presque pas. Mais pas beaucoup plus les touristes venus de France. Humour et politique sont brouillés. Ne s'amusent des caricatures politiques que ceux dont elles n'égratignent pas les idées chères. Et ceux même qui rient le font avec un soupçon de méchanceté complice. Les Gaulois de ce roman sont partis pour Moscou, prêts déjà à s'indigner ou admirer, celui qui parle excepté et un seul de ses compagnons de voyage. Le sérieux cependant est compatible avec l'esprit. Pourquoi pas, en politique? Serait-ce la question que voulait poser M. Duchemin?

Jean RIMAUD.

Mohammed DIB. — **Le métier à tisser**, roman. Editions du Seuil, 1957. 208 pages.

Le métier à tisser confirme les qualités exceptionnelles d'écrivain et de romancier de Mohammed Dib. Avec Omar, jeune héros de *La grande maison* et de *L'incendie* publiés aux mêmes éditions, nous assistons à la misère écrasante et désespérée du peuple algérien durant la dernière guerre. Omar, devenu apprenti tisserand à Tlemcen, participe au drame de sa famille et de ses frères. « Chez les Européens grandissait un désir aveugle de châtier », car les pauvres « bafouaient le monde de l'ordre et des riches qu'ils côtoyaient. ». De la solidarité du désespoir nait la solidarité du rachat : « Ces hommes déferont et referont notre pays... Le pays fermente... Et le pays c'est eux ». Naissance aussi de l'espoir : « C'est que lui et tous voyaient autre chose, espéraient autre chose »... Naissance enfin d'une prise de conscience populaire et fraternelle : « Le peuple, c'est le royaume de Dieu, la saine respiration du monde ». Peuple sensible à ses malheurs et aux offenses, sensible aussi à la bonté et aux paroles amicales : « Aujourd'hui son cœur bat comme il n'a jamais battu. Qu'est-ce qu'il en sortira? Du bien, j'espère... » Ce qu'il faut alors c'est éveiller les cœurs, réapprendre à se sentir libre, et la soif de vivre renaîtra. En l'esprit du jeune tisserand Omar, incarnation de son peuple, se « dévidait un de ces écheveaux embrouillés, pleins de nœuds, comme il n'en apparait que dans un cauchemar... » « Il s'était endormi enfant, il se réveillait homme, face à son destin »...

A travers l'inhumaine condition du tisserand décrite avec un art consommé, l'auteur nous engage à vivre avec lui la tragédie de ses frères afin que d'un espoir et d'une action commune ne puisse en définitive surgir que du bien.

Pierre M. FONDEVILLE.

J. M. FIEVET. — **L'enfant blanc de l'Afrique Noire.** Flammarion, 1957. 234 pages, 32 photos hors-texte. 900 francs.

« Instruire en amusant » : tel est le but déclaré de Madame Fievet au début de ce récit de voyage. Disons tout de suite que ce but nous semble atteint. Dans un style facile et plein d'humour, l'auteur nous fait partager les aventures et les découvertes vécues par elle et son mari au cours de deux années d'exploration en Afrique Noire... Et par « Bichon », passager clandestin sur le bateau, compagnon inattendu, qui ne se manifeste que sur la terre africaine et que ses parents eurent le courage et l'audace d'emmener dans cette expédition, qui n'avait rien à voir, pourtant, avec une après-midi de plein air pour nouveau-nés.

Que le lecteur ne cherche pas dans ce livre de profondes analyses sur la philosophie ou les mœurs des peuplades nombreuses visitées par M. et Mme Fievet. L'auteur ne fait pas ici de l'ethnologie. Elle se contente de décrire les aspects pittoresques, étranges, voire mystérieux de leurs hôtes successifs. Mais, sans prétention scientifique, cette description offre un réel intérêt documentaire, par l'étendue du champ d'observation et l'abondance des notations rapportées.

Signalons seulement que l'*Enfant Blanc* ne nous semble pas un livre pour enfants blancs : coutumes et costumes, qui sont si vite familiers sous le ciel d'Afrique (où, de plus, « la vertu de la femme semble proportionnelle à l'exiguïté de son costume ») le sont moins chez nous.

Lionel HERON.

Yvette DINVILLE. — **Le chemin du haut.** Calmann-Lévy, 1957. 216 pages. 611 francs.

Bien anodin, ce titre! Mais qu'on ne s'y laisse pas prendre : le récit est sauvage, envoûtant par endroits et d'une sensualité brutale, omniprésente. Pour fuir une intrigue amoureuse assez trouble, Georges est venu s'installer sur le plateau, dans un village en ruines. Et voilà que mystérieusement (est-ce une hallucination?) ces maisons désertes se raniment : sous son regard surpris, pièce à pièce et mêlé à son drame personnel, se reconstitue le drame du village mort. L'idée n'est pas banale, et il y a de la puissance dans cette évocation des morts, comme dans l'incessant passage du monde éveillé à ce troublant au-delà. Malheureusement, le drame qu'évoque Mme Dinville est sordide, et pire encore; dans leur grossièreté précise, les termes qu'elle emploie ne permettent aucune illusion à cet égard. Avec talent, c'est de la boue qu'on nous offre : le talent est incontestable, la boue n'en est que plus nauséabonde.

Étienne CELIER.

Robert Pen WARREN. — **L'esclave libre**, Roman traduit de l'américain par J.-G. Chauffeteau et G. Vivier. Stock, 1957. In-8° de 384 pages. 750 francs.

MacKinlay KANTOR. — **Andersonville**, Roman traduit de l'américain par R. Tesnière et R. Jouan, France-Empire, 1957. Grand in-8° de 640 pages. 1.860 francs.

La terrible guerre qui, il y a près de cent ans, mit aux prises les États du Nord et les États du Sud n'a pas fini d'alimenter les nostalgies et les sentiments de culpabilité des Américains d'aujourd'hui. Voici que, coup sur coup, paraissent en France deux romans « traduits de l'américain » dont la toile de fond est la guerre de Sécession. Pour l'un comme pour l'autre, le « vieux Sud » *antebellum* (pour reprendre l'expression américaine) demeure cette terre extraordinaire où se mêlaient à la fois les plus beaux sentiments d'humanité et les pires atrocités. Mais cette toile de fond posée, les événements racontés et la forme même du récit sont tellement différents.

D'un côté, un récit à la première personne et une aventure unique : Amanda Starr narre comment, d'une enfance heureuse dans le Kentucky, elle est passée à l'horrible condition d'esclave à la Nouvelle Orléans : n'a-t-on pas découvert que si son père était blanc, sa mère était une négresse? C'est pour « Manty » le début de terribles débats intérieurs : malgré la bonté de celui qui l'achète afin de la sauver de l'esclavage, en dépit de l'amour qu'elle rencontre en la personne d'un jeune officier nordiste, « libérateur » du Sud, elle est de plus en plus partagée et tourmentée en son cœur. Sa vraie liberté n'est pas celle apportée par la victoire du Nord; elle seule, éprouve-t-elle de plus en plus, ne pourra se libérer de son passé, de ce conflit entre deux races matérialisées en elle-même, qu'en acceptant humblement et la vie et l'amour qui lui sont donnés Ce ne sont là que quelques aspects d'un grand roman qu'on ne saurait résumer. Par cette nouvelle œuvre, rigoureusement construite, centrée sur un personnage et pourtant riche de tous les drames et de toutes les contradictions d'une époque, R. P. Warren s'affirme une fois de plus l'un des grands maîtres du roman américain contemporain.

Le roman de MacKinlay se présente, lui, comme la chronique de l'un des aspects les plus atroces de la Guerre de Sécession : le calvaire des prisonniers nordistes enfermés dans un camp capable de rivaliser avec ceux de notre univers concentrationnaire. Gigantesque fresque (l'éditeur précise que le volume contient 2 500 000 signes!) qui vaut surtout par l'effet d'accumulation. Patiemment l'auteur raconte aussi bien les démêlés et les entreprises généreuses des habitants du pays, désireux de soulager les misères des prisonniers, que l'histoire même de ces prisonniers. Faisant alterner les tableaux d'ensemble où sont décrites les scènes d'horreur de ces 30 000 êtres humains entassés les uns sur les autres, victimes du scorbut, des caprices du commandant ou des passions qui les déchirent, avec la narration de la vie privée de nombre de ces prisonniers, il finit par créer une impression d'une vie hallucinante. Honorée du prix Pulitzer en 1956, cette œuvre est assurément une grande œuvre, l'éditeur français me semble la rabaisser en la comparant à *Autant en emporte le vent*, l'écraser un peu en l'égalant à *La Guerre et la Paix* de Tolstoi. Pour les jours de vacances ou de loisirs forcés, ces 640 volumineuses pages récompenseront la patience de leurs lecteurs.

A. LAURAS.

Henry JAMES. — **L'Image dans le tapis**. Traduction et présentation de M. Canavaggia. Horay, 1957. In-12. 236 pages. 595 francs.

C'est au renouveau de faveur dont H. James est l'objet que nous devons ce recueil de quatre contes traduits en français pour la première fois. Le grand romancier américain de la fin du XIX° siècle s'y révèle un excellent conteur, sachant ménager le mystère et la surprise jusqu'à la fin du récit. Sans doute celui dont la facture se révèle la plus parfaite est-il le premier conte, qui donne son titre au recueil. James, qui est aussi le premier grand critique littéraire américain, y tourne aimablement et impitoyablement en dérision certains milieux littéraires anglais de la fin du XIX° siècle. Les autres récits, qui mêlent le fantastique et le vraisemblable, n'entraîneront pas l'adhésion de tous les lecteurs. Du moins y trouve-t-on toujours les mêmes qualités d'humour, de délicatesse psychologique et de maîtrise du style.

A. LAURAS.

LES DISQUES

LES PRIX DE L'ACADEMIE Charles CROS

Les prix du Disque 1958 de l'Académie Charles Cros ont été décernés. Le palmarès est abondant. Voici les titres des meilleurs disques couronnés. (Une remarque s'impose : l'an dernier l'Académie avait donné quatre-vingt-dix prix, ce qui était excessif. Le total des titres retenus n'est cette année que que de quarante-cinq).

Musique symphonique.
— Symphonies N° 96 et 102, de Haydn (Philips).
— Le Tricorne, de Manuel de Falla (Columbia).
— Ma mère l'Oye, de Ravel (Vega).
— Le Sacre du Printemps, de Stravinsky (R.C.A.).

Instrument avec orchestre.
— 3e Concerto pour piano, de Prokofiev (Voix de son Maître).
— 6e et 8e Concertos, de Mozart (Vox).
— Concerto, de Liebermann (R.C.A.).

Orchestre de chambre.
— Apothéose de Lulli, de Couperin (Philips).

Solistes.
Piano :
— Gyorgy Sebok. Mephisto Valse, de Liszt (Erato).
— Geneviève Joy. Sonate, de Dutilleux (Bam).
Orgue :
— Pierre Froidebise. Anthologie des Primitifs à la Renaissance (Ducretet).
Violoncelle :
— Pablo Casals. Suites de Bach (Voix de son Maître).

Musique de chambre.
— Sonates à trois, de Purcell (Bam).
— Les Sept Paroles, de Haydn (Vega).

Ensemble vocal.
— Les Romantiques (Chant du Monde).

Opéras.
— Le Chevalier à la Rose, de R. Strauss (Cum).
— Le Dialogue des Carmélites, de Poulenc (V. S. M.).
— L'Ange de Feu, de Prokofiev (Vega).

Musique religieuse.
— Missa pro Defunctis, de Du Caurroy par les Chanteurs de Saint-Eustache (Erato).

Musique liturgique.
— Passion selon saint Jean, de Scarlatti (Lumen).

Documents.
— Abraham, Père des Croyants (Studio S.M.).

Antonio VIVALDI. — **Il cimento dell'Armonia e dell' Invenzione** opus 8. Concertos Nos 9, 10, 11, 12. Ensemble instrumental I Musici. (Philips L. 00.443.L).
— **Concertos P. 438, P. 134, P. 132** (et Scarlatti, Valentini). Virtuosi di Roma, direction Renato Fasano (Voix de son Maître FALP 4365).
— **Gloria, Stabat Mater, Motetto a Canto.** Orchestre et chœur Pro Musica, direction Marcel Couraud (Vox. PL 10390).

Les enregistrements de Vivaldi se multiplient. Peut-être un jour ses quatre cent-cinquante quatre concertos auront-ils été gravés! Tous ne sont pas d'une égale qualité; il y a du vrai dans ce jugement de Dallapiccola, « Vivaldi est l'auteur non de six cents concertos, mais de six cents fois le même concerto ». Boutade injuste cependant : les emprunts que Vivaldi s'est faits à lui-même étaient monnaie courante à l'époque, et à côté de ces redites, que d'inventions mélodiques et rythmiques! Quelle variété d'architecture, quelles nuances dans l'exploitation des thèmes!

Deux superbes enregistrements par les « Virtuosi di Roma » et l'ensemble « I Musici » en donnent de nouveaux exemples. Plusieurs des œuvres ici rassemblées étaient déjà connues, mais nous n'avions pas encore entendu d'interprétations aussi réussies des concertos de l'*opus* 8 (« il cimento dell'Armonia »).

Les musiciens sont servis par un somptueux enregistrement. Ce disque nous donne l'occasion de noter les progrès réalisés par la

Philips : les réalisations de cet éditeur actuellement d'une qualité excep- elle. La collection « Trésors classiques » nt l'une des plus complètes et des plus ies du marché français.

ici un troisième bon disque : il est cré par Marcel Couraud aux œuvres euses de Vivaldi. Celui-ci a composé ue quarante grandes partitions de que religieuse tenant à la fois du style se traditionnel, du style de concerto l'opéra. Assez extérieures, ces œuvres cependant d'inspiration nettement uelle et l'expression d'une foi vivante. di y semble beaucoup plus libre gard des règles de composition que ses pièces profanes. Son esprit ention se donne libre cours... mais n plus le musicien n'hésite pas à r ses œuvres antérieures, y compris oncertos.

us connaissions déjà un bon enregis- nt du *Gloria* (Ducretet). Celui de l Couraud, interprété avec brio, icie des techniques modernes d'enre- ment. Sur l'autre face du disque nous ons le premier enregistrement mon- du *Stabat Mater*, imposante cantate nq parties, dont le manuscrit a été vert il y a vingt-cinq ans dans le de la famille Giordano à la Biblio- e Nationale de Turin. Cette œuvre vante rappelle le Stabat Mater de lèse; la sobriété d'écriture, pour voix , l'apparente au style de Monteverdi.

Antoine CHARPENTIER. — **Messe Samedy de Pâques** pour chœur deux orgues.

ache DU CAURROY. — **Missa pro functis** pour chœur a cappella. s chanteurs de Saint-Eustache sous direction du R. P. Martin.
(Erato LDE 3056).

ci un admirable disque auquel l'Aca- Charles Cros vient de décerner une ipense méritée. Dans la *Messe du ly de Pâques* nous retrouvons la re maintenant connue de Charpen-

utre face du disque sera une révéla- car Eustache du Caurroy (1549-1609) ncore peu connu des mélomanes. tendant de la musique de Henri IV, usicien, contemporain de Claude le , de Roland de Lassus et de Guil- Costeley, est surtout connu par ses ons. Il fut pourtant chanoine de la Sainte-Chapelle et se voua spécialement à la musique sacrée. Sa *Messe pour les défunts*, exécutée aux obsèques d'Henri IV, fut ensuite jouée à l'enterrement de tous les rois de France jusqu'à la Révolution. Comme dans toutes les Messes de l'époque l'influence de Josquin des Prés y est prédominante. Elle se marque dans les thèmes polyphoniques et par l'alternance régulière de versets grégoriens chantés à l'unisson et de versets contrapunctiques. Par sa plénitude et sa sérénité la Messe de du Caurroy rappelle celles de Palestrina. Les chanteurs de Saint-Eustache, spécialistes de la Renaissance, nous offrent une grandiose interprétation de ce chef-d'œuvre dont nous ne connaissions que des extraits (grâce au disque du studio S. M. : Concert à Versailles. SM. 33.06).

Georges MIGOT. — **Requiem.** Chorale des chanteurs traditionnels dirigée par Marc Honegger (Studio S.M. 1 d 25 cm. S.M. 33.39).

Cet enregistrement vient à point illustrer l'article que notre ami Henri de Carsalade du Pont consacrait au compositeur Georges Migot dans le n° de novembre 1957 des « Études ».

Migot s'inspire des polyphonistes de la Renaissance et même des musiciens du Moyen-Age. Il n'a pas de « système » de langage, mais utilise volontiers la modalité grégorienne et le contrepoint (l'harmonie chez lui ne prend jamais le pas sur celui-ci). Autant la forme chez Migot est traditionnelle, autant l'imagination mélodique est neuve. Ce grand talent est au service d'une foi ardente et lucide. Peu de musiciens contemporains ont comme lui compris les textes sacrés et la liturgie. Le *Requiem* en témoigne, œuvre heureuse, fervente, où les supplications s'achèvent en certitudes. Écrit « a cappella » pour chœurs mixtes, il ne manque pas d'audaces d'écriture; mais aucune n'est gratuite. La construction musicale est au service du texte.

On admirera l'introït : dès les premières mesures Migot nous enveloppe dans un halo de lumière et de foi confiante. Le répons « Libera », la page la plus heurtée de l'œuvre, celle où s'exhale l'angoisse des créatures, s'achève par une invocation apaisée au Christ Rédempteur.

Marc Honegger est un ami et un admirateur de Migot, « Mystique du Moyen-Age ». Personne ne pouvait mieux diriger l'exécution de cette partition.

Belle interprétation par les « chanteurs traditionnels »; prise de son, gravure et pressage satisfaisants.

Souhaitons que d'autres œuvres essentielles de Migot — *le petit Evangéliaire, la Passion, Saint-Germain-d'Auxerre,* — soient bientôt enregistrées.

Joseph SAMSON. — **Psaumes-Chorals.**
— Maîtrise de la Cathédrale de Dijon et chœurs de la cathédrale de Beaune. Direction Jean-François Samson (Studio S.M. SM. 33-47, 1 d. 25 cm).
— Communauté de Taizé. (Studio S.M. SM 45.09, 1 d. 45 tours).

Nous ne saurions mieux faire pour présenter ces deux disques que de reprendre à notre compte le commentaire que leur consacre l'auteur des « Psaumes », le Père Gelineau : « Imprégné de chant grégorien dont il se nourrissait quotidiennement, défenseur et recréateur de la polyphonie palestrinienne, aux aguets des formes les plus modernes de l'art musical, Joseph Samson avait en même temps une haute admiration pour la grande création populaire de la Renaissance qui fleurit alors sous la forme du choral et spécialement dans le chant des psaumes .» Aussi, nous dit le P. Gelineau, « quand je lui demandai s'il accepterait d'écrire des psaumes-chorals, il s'attacha à cette œuvre avec toute sa compétence technique, sa culture sacrée et sa foi chrétienne. Et il voulut la dédier à la mémoire « de mon cher camarade le bisontin Claude Goudimel » ....

L'œuvre parle d'elle-même : c'est une polyphonie simple, quasi homophone, rigoureusement modale... La structure rythmique coïncide avec la poétique du psaume... A côté de la psalmodie responsoriale où la parole de Dieu garde le rôle principal, la forme adoptée par J. Samson met la musique et sa louange au premier plan. « Ces psaumes sont à la liturgie ce que les sculptures des portails sont à la cathédrale. »

La Communauté de Taizé et surtout la maîtrise de la cathédrale de Dijon nous donnent une parfaite interprétation de ces œuvres, savamment modulée, sonore, vigoureuse.

Trois réalisations originales du Studio S.M.

— **Chansons** par les frères Jeff (S.M. 4508. 45 tours).

Nous connaissons les frères Jeff pour les avoir entendus en solistes accompagnant les petits chanteurs de Provence (« Gloire au Seigneur ». SM. 3310). sympathiques chanteurs savent choisi répertoire qui convient à leurs voix cha et simples : chansons du P. Duval, Francine Cockenpot, berceuse de (schwin...

— **Old Time Religion,** récital negro spirituals par « Les Compagn du Jourdain ».

Des garçons français chantent en ang — à la perfection — des negro spiritu Incontestablement, ils ont compris valeur religieuse et la poésie de ces c plaintes. Peut-être leurs voix sont-e cependant trop françaises et leur techni trop raffinée pour que nous nous y mép nions vraiment... (SM. 4506. 45 tours).

— **« Il y eut un soir... il y eut u matin ».**

Quatre chansons « spirituelles » par Mar Claire Pichaud. Peut-être cette vo étrange, un peu fêlée, chaude, sûre, simp et sincère, sera-t-elle la révélation l'année. Le petit disque de M. C. Pichau mérite tous les éloges. Les chansons plutôt les méditations chantées (dont no ignorons l'auteur... est-ce le P. Del qui présente le disque?) nous mettent a cœur des grands mystères chrétiens, Cré tion, Incarnation, Crucifixion, Résurrec tion, et nous invitent à la prière... U disque que nos lecteurs aimeront (S.M 4512).

LOURDES

A l'occasion du centenaire des Appari tions, les éditeurs lancent sur le march des montages sonores et des reportages la vie de Bernadette, les Apparitions comm si vous y étiez, des enregistrements de pro cessions, de Messes, de sermons, etc... l tout, sur fond de cloches et d'Ave.

Lourdes est trop cher à notre cœur pour que nous ne protestions pas : les intentions bassement commerciales qui présidèrent à la confection de la plupart de ces disques ne nous incitent pas à l'indulgence. Et même si cet arrière-plan commercial n'était pas là pour nous rendre méfiants, la simple audition des disques suffirait à nous affliger : la vie de Bernadette, et surtout ces heures privilégiées et sublimes qu'ont été les Apparitions ne peuvent donner lieu à un montage théâtral; de même les pèlerinages aujourd'hui ne peuvent-ils être enregistrés sans

que l'essentiel échappe. Nous avons été souvent à Lourdes : Quoi de plus émouvant que les chants repris maladroitement par la foule, que les invocations dans toutes les langues, que le recueillement collectif!... tout cela n'est guère radiophonique et s'accommode moins encore d'une « mise en conserve ».

Jusqu'ici deux réalisations échappent peut-être en partie — mais en partie seulement — à ces critiques générales : il s'agit de la vie de Bernadette en une « adaptation dramatique » de Jean Marcillac d'après le livre de Mme Marcelle Auclair. Nous avons beaucoup aimé ce livre. Le disque reprend le texte d'une émission de Radio-Europe N° 1. Pascale Audret y tient le rôle de Bernadette (Lumen LD. 3.235).

Le second disque lui aussi plein de bonnes intentions, nous retrace sur sa première face les apparitions et la vie de Bernadette, et sur sa deuxième face un reportage sur « Lourdes, cœur marial du monde ». Divers comédiens et la Schola des moniales de l'abbaye de Saint-Louis du Temple ont prêté leur concours à ce montage sonore dont la musique originale pour ondes Martenot est de M. Jacques Bondon (Ducretet-Thomson 310.C.022).

DIVERS

Les Heures Musicales de Saint-Eustache (Pacific LDPF 189).

Les chanteurs de Saint-Eustache donnent un récital, direction par le R. P. Martin. Orgue : M. L. Girod. Harpe Lily Laskine. Bien, mais prise de son confuse et gravure de mauvaise qualité.

CHOPIN. — **Concerto pour piano n° 1.** Alexandre Unisky pianiste. Orchestre Philharmonique de La Haye, direction : M. Van Otterloo (Philips F O 16 156 R). Exécution très satisfaisante, un peu conventionnelle. Les disques d'Arthur Rubinstein (RCA. A. 630.216) et de Samson François (Columbia FCX 341) restent les meilleurs.

GERSHWIN. — **Porgy and Bess**, version de concert. Chœurs et orchestre de l'Opéra Society, direction Paul Belanger (Guilde Internationale du Disque M.M.S 2.035). Bonne interprétation très expressive, prise de son défectueuse, gravure inacceptable.

Chant du Tiplé, musique folklorique colombienne, par Pacho Benavides (Barclay 28 019).

Le Tiplé est un instrument à douze cordes de la famille des guitares. Il fit ses premières apparitions aux Canaries comme instrument d'accompagnement. Il est rarement utilisé comme instrument soliste. Pacho Benavides est le seul artiste capable d'utiliser le tiplé avec la même aisance que s'il s'agissait d'une guitare : il joue des airs traditionnels ou de sa propre composition.

MASSENET. — **Méditation de Thais.** HAYDN: **Sérénade.** HAENDEL: **Largo** extrait de *Xerxès*. FIBICH: **Poème.** Boyd Neel Orchestra (Philips 400.021 A E. 45 tours).

Des disques de variétés :

High noon, extrait du film « le train sifflera trois fois »; et *Sixteen tons*. Un bon récital Frankie Laine (Philips 429.384 B.E. 45 tours).

6 séries de *disques de danse* (en 45 tours).

Alix Combelle et son orchestre exécutent avec brio toutes les danses à la mode... (Philips).

Jean-Pierre et Maïc HADENGUE.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
André BLANCHET.....	Le destin bizarre du grand Milosz.	289
Élisabeth DUPEYRAT.....	Souvenirs d'une assistante sociale.	309
Jean ONIMUS.....	D'Ubu à Caligula, ou la tragédie de l'intelligence.....	325
André BONNICHON.....	Nation notre fille. De quelques dégoûts nationaux.....	339

Chroniques

Émile RIDEAU.....	Dixième anniversaire de l'O.E.C.E.	345
Pierre RONDOT.....	Aubes sahariennes: Edjelé, Akjoujt.	354
Xavier TILLIETTE.....	La vitrine des poètes (1956-1958)..	362
Henri AGEL.....	Une certaine Amérique.....	373
Jean RIMAUD.....	Dans la lumière de Pâques. Pseudo-chronique d'éducation.....	380
Robert ROUQUETTE.....	La vie religieuse.....	387

Actualités

D'Accra à Tanger : Manifestations unitaires et réalités africaines. — Vers une communauté eurafricaine. — Les Journées Universitaires de Clermont. — Avant la Coupe du Monde. — Études anglaises de mystique. — L'itinéraire d'Henri Perrin. — Miguel Mañara, Don Juan..... 395

Les Livres

Questions religieuses : Etudes sur le sacrement de l'Ordre; J. LÉCUYER; F. AMIOT; M. MONESTIER; M. MESLIN; H. VERRIER..... 414

Philosophie : S. KIERKEGAARD; H. BERGSON; C. CASCALÈS; R. KUHN; E. CAILLE; Code de Morale politique; E. FIRKEL; M. RUBEL..... 416

Questions juridiques : M. PRÉLOT; PLANIOL et RIPERT..... 418

Histoire et biographies : H. BRUGMANS; I. LISSNER; C. SABOURIN..... 419

Éducation : M. ORAISON; P. VIALAR; S. CORDELIER; Principes d'éducation; NÉRET; L'analphabétisme dans le monde au milieu du XXe siècle..... 421

Cinéma : J. SICLIER; P. LEPROHON; P. E. SALES GOMES; M. SÉTON..... 423

Romans : J. ZIOLKOWSKI; P. DAGNEAUX; M. ZERMATTEN; S. JACQUEMARD; M. MAUROIS; M. DUCHEMIN; M. DIB; J. M. FIÉVET; Y. DINVILLE; R. P. WARREN; M. KANTOR; H. JAMES, ... 424

Les disques 428

Le Directeur gérant : J.-M. LE BLOND. Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
Dépôt légal : 2e trimestre 1958. N° d'éditeur : 172

Vient de paraître
aux Éditions de
L'ORANTE

Collection « *Lumière et Nations* »
dirigée par André RÉTIF, S. J.

PIERRE RONDOT

L'ISLAM ET LES MUSULMANS D'AUJOURD'HUI

Un volume 14 × 19 de 376 pages ..... **1 200 F**

Depuis plus de trente ans Pierre RONDOT multiplie en pays d'Islam contacts, expériences, observations. Des Berbères du Rif aux Kurdes de l'Asie Mineure et aux Cham du Vietman et du Cambodge, il a côtoyé les peuples musulmans les plus divers. S'attachant plus particulièrement à l'étude des pays du Proche-Orient, il a déja publié plusieurs ouvrages les concernant et collabore en outre régulièrement à différentes revues techniques ou d'intérêt général. Durant ces dernières années, son enseignement au Centre des Hautes Études d'Administration Musulmane, à l'École Nationale d'Administration, aux Instituts d'Études Politiques de Paris et Grenoble, à l'École des Hautes Études Commerciales, l'a conduit à rechercher comment communiquer en Occident son expérience de praticien et de sociologue. De ce travail est né le présent livre, qui entend considérer l'Islam, non comme l'objet inerte d'études technique mais comme un fait « frémissant » du monde moderne dont il convient d'éclairer les aspect divers et mouvants, par l'analyse de ses éléments religieux, sociaux et politiques, faite à la lumière des leçons du passé et dans le contexte de la réalité contemporaine.

Une introduction à la connaissance vivante et au contact des Musulmans d'aujourd'hui

Dans la même collection :

CH. COUTURIER. **Mission de l'Église** ..... **390 F.**
M. QUÉGUINER. **Initiation à l'Hindouisme** (à paraître).

23, RUE OUDINOT. PARIS-VIIe

DÉCOUVERTES

WILLY LEY

RÊVES D'INGÉNIEURS

Adaptation française de René FOUERE

Cadenasser les volcans et les obliger à faire tourner des usines, transformer en énergie la lumière solaire, utiliser le mouvement des marées ou la différence de température des grandes masses océaniques, harnacher les vents... rêves d'ingénieurs mais aussi une solution possible de l'angoissant problème de l'énergie.

un vol. 192 pages, format 17 × 21
16 pages de photos hors texte
cart. jaquette vernie.
930 fr. T. L. C.

RAPPEL :

G. M. GHIDINI
HOMMES ; CAVERNES ET ABIMES
Michel REBOUX
L'INSECTE, CE MARTIEN ET L'HOMME

845 fr. T. L. C.

TOURS :-: **MAME** :-: PARIS

Stanford University Libraries
3 6105 126 608 129

DO NOT REMOVE
FOR USE IN LIBRARY BUILDING ONLY

Stanford University Library
Stanford, California

In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.